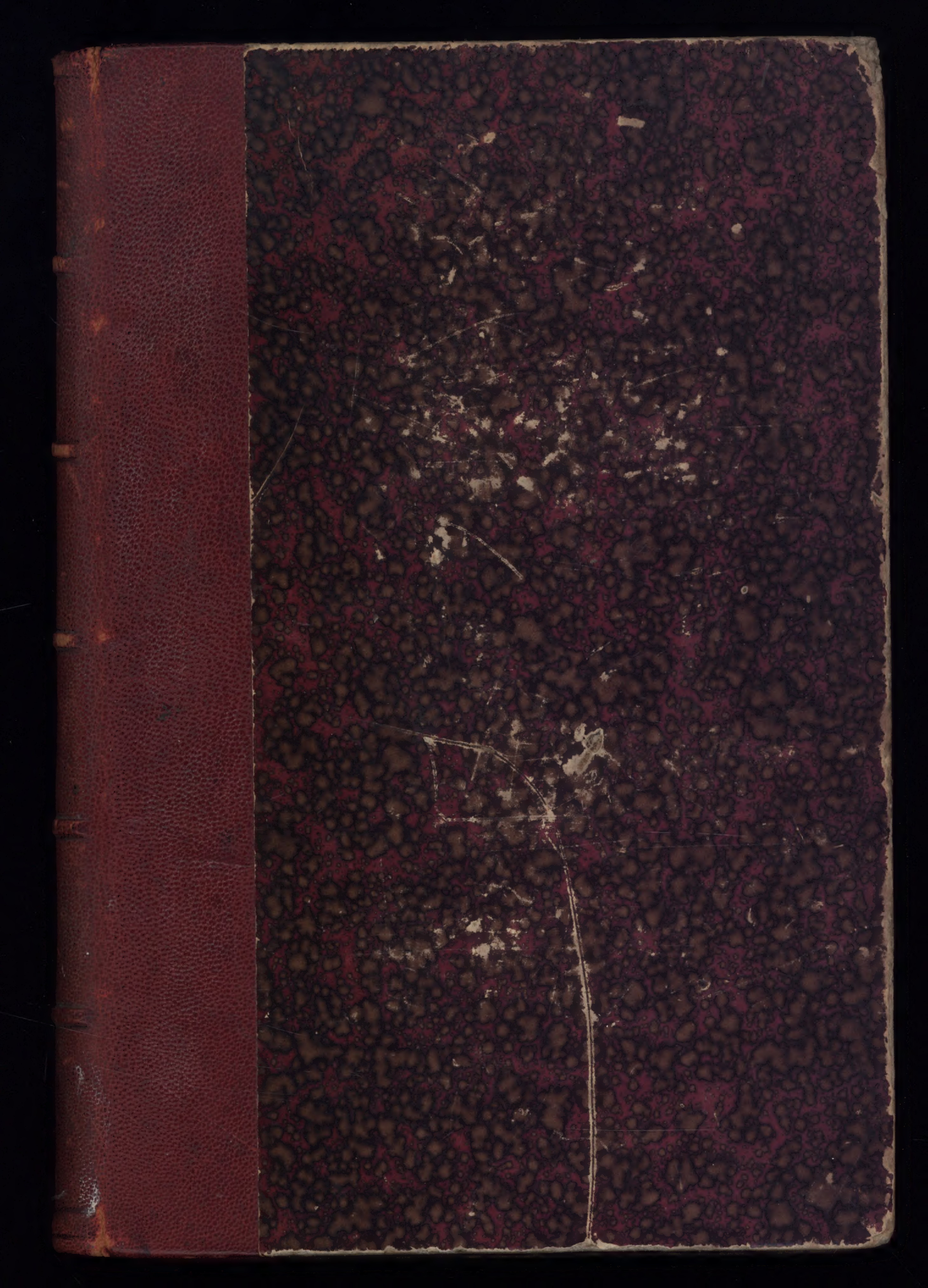
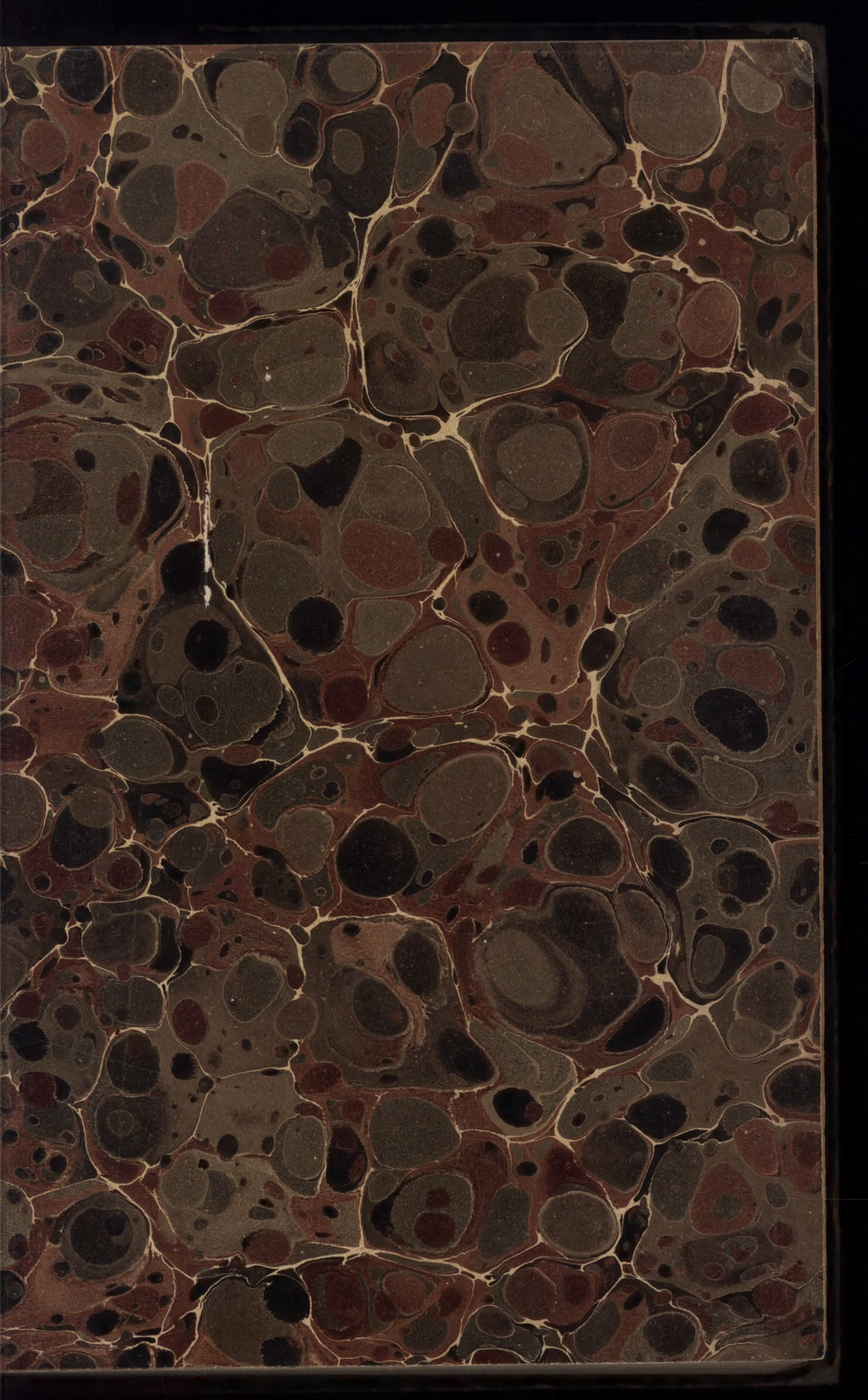



اطلب العلم ولو في الصين
Ex
Libris
Hoenerbach



L'ALGÉRIE

ANCIENNE ET MODERNE

DEPUIS LES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS DES CARTHAGINOIS

JUSQU'A LA PRISE DE LA SMALAH D'ABD-EL-KADER

PAR

M. LÉON GALIBERT

VIGNETTES PAR RAFFET

ET ROUARGUE FRÈRES



PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

1844



AVANT-PROPOS.



Depuis treize ans nos armées foulent en tout sens le sol de l'Algérie ; depuis treize ans la France essaie à son tour d'imposer sa civilisation à cette contrée, qui ne s'est jamais appartenue, et qui néanmoins s'est toujours montrée rebelle aux dominations étrangères ; depuis treize ans enfin cette conquête et notre occupation soulèvent à la tribune et parmi les publicistes les plus vives discussions. Naguère encore, malgré nos victoires, on doutait de la conservation de l'Algérie ; quand une voix auguste, noble interprète de la volonté nationale est venue dissiper ces alarmes : « Cette terre doit être désormais et « à toujours française, » a dit le roi aux chambres réunies. « Mais, se sont écriés les « esprits inquiets, pourquoi notre droit de conquête n'a-t-il pas encore obtenu la sanc- « tion des cabinets de l'Europe ? » A ce reproche, la France a montré la Méditerranée purgée des pirates et les nations affranchies par ses armes du tribut honteux qu'elles payaient aux barbares ; puis elle a soulevé l'immense linceul qui recouvre ses milliers d'enfants ensevelis sur la terre d'Afrique !... Voilà ses titres de possession : qui oserait les lui contester ? qui pourrait lui en donner de plus authentiques ?

Mais là ne s'arrêtent pas les récriminations des détracteurs de cette grande œuvre : « Pourquoi, disent-ils encore, après treize années de combats, sommes-nous si peu avancés ? Pourquoi toujours des ennemis à vaincre, des insurrections à étouffer ? Pourquoi, après tant de sacrifices d'hommes et d'argent, ne voyons-nous s'élever sur cette terre arrosée de tant de sang aucun établissement fort et durable ? »

Nous entreprenons aujourd'hui, pour notre part, de répondre à ces accusations, en publiant l'histoire complète de l'*Algérie ancienne et moderne;* car, avant la conquête

comme depuis l'occupation, aucune étude sérieuse n'a été faite sur les dominations qui ont précédé la nôtre dans l'Afrique occidentale, et c'est parce que l'on a ignoré le passé que l'on se laisse si facilement aller à accuser le présent.

Comment les Carthaginois étendirent-ils leur domination dans l'Afrique occidentale? Par quel ingénieux système de colonisation firent-ils concourir les tribus libyennes à leur commerce, à leurs conquêtes? Comment, à leur tour, les Romains s'emparèrent-ils de ces éléments organisés pour détruire Carthage? Comment ces peuples, qui depuis sept cents ans paraissaient façonnés à la civilisation phénicienne, acceptèrent-ils ensuite celle de Rome? Comment, après quatre siècles de soumission apparente, les vit-on passer presque sans résistance sous le joug des Vandales, puis sous celui des Gréco-Bysantins, et enfin se laisser confondre dans le flot arabe qui leur imposa son langage et ses croyances?

Ce sont toutes ces révolutions que nous avons entrepris d'étudier et que nous essaierons d'expliquer : travail difficile, mais fécond en enseignements de plus d'un genre, surtout en rapprochements du plus haut intérêt; car cette même terre où la France voit chaque jour se former et grandir de braves soldats, d'intrépides capitaines, des généraux illustres, fut aussi le théâtre des mémorables batailles que se livrèrent Scipion et Annibal; c'est là que César vint cueillir le dernier fleuron qui manquait à sa couronne de triomphateur du genre humain; c'est là que les factions de Rome, qui se disputaient l'empire du monde, vinrent vider leurs grandes querelles; c'est là que mourut Caton; c'est là que Pompée, Marius et Sylla consolidèrent leur gloire. Massinissa, le roi de Constantine, le fidèle allié des Romains, ainsi que ses descendants les Micipsa, les Juba, sont les types de ces chefs arabes qui, épris aujourd'hui de la supériorité de notre civilisation, se sont sincèrement ralliés à nous. Abd-el-Kader, c'est Jugurtha, c'est Tacfarinas, c'est Firmus; car en Afrique les hommes sont toujours les mêmes, les noms seuls ne font que changer; Abd-el-Kader est le successeur de tous ces esprits inquiets et ambitieux qui, à différentes époques, rêvèrent une suprématie nationale et indigène, utopie à la réalisation de laquelle s'opposent toujours le morcellement des tribus africaines, leurs mœurs égoïstes et leur caractère envieux.

La période arabe nous fera assister à ce magnifique déploiement de la civilisation d'Orient, qui de l'Afrique envahit l'Espagne, et ne s'arrêta qu'aux plaines de Poitiers, grâce aux efforts de la France et aux victoires de Charles Martel. Nous suivrons tour à tour les Arabes et les Maures dans leurs conquêtes intérieures et dans leurs expéditions au dehors : en Sicile, en Italie, sur les côtes de notre belle Provence, où existent encore tant de traces de leur passage. Puis viendra la période turque, qui répandit de nouveau les ténèbres sur les institutions sociales de cette partie de l'Afrique; époque où l'ignorance du plus grand nombre était la condition de puissance pour une minorité ambitieuse, et où la loi du plus fort, devenant la loi suprême, constituait en principe la plus hideuse tyrannie.

Enfin nous arriverons à l'ère nouvelle que nous ne craignons point d'appeler *bienfaisante;* car l'un des peuples les plus civilisés de la terre a pris définitivement possession de l'Algérie, non-seulement pour répandre sur cette contrée les lumières qui fécondent à la fois le sol et l'intelligence, mais avec l'espoir aussi que les institutions importées dans ce pays franchiront les limites imposées au territoire que nous occu-

pons, et que, dans un avenir prochain, cette immense côte qui fait face aux régions européennes pourra se trouver avec celles-ci dans une intimité de rapports que déterminera leur conformité d'habitudes et d'idées. Nous examinerons avec soin la marche progressive de nos armes, de notre administration, de nos travaux dans cette contrée ; et de l'expérience des faits accomplis nous déduirons les résultats que l'on est en droit d'espérer pour l'avenir.

Dans un livre où domine l'histoire d'événements contemporains, nous avons dû nous mettre en garde contre l'esprit de parti, et ne rien sacrifier à des préventions de personnes ou d'opinions. L'impartialité a été notre principal guide; et si parfois nous avons déversé le blâme sur les actes du gouvernement ou sur ceux de ses agents, nous avons toujours obéi à des convictions puisées dans l'étude approfondie des hommes, des circonstances et des faits.

Nous avons foi dans la bonté de notre travail, non-seulement parce que nous lui avons voué une étude suivie et consciencieuse, mais encore parce que nous nous sommes aidé, et il ne pouvait en être autrement, de tout ce qui a été dit et écrit de mieux sur le sujet que nous traitions. Pour les temps anciens, Pline, Salluste, Tacite, Procope, nous ont fourni d'abondants renseignements, auxquels sont venus se joindre les travaux que les écrivains modernes ont consacrés à ces mêmes époques, MM. Villemain, Dureau de La Malle, Saint-Marc-Girardin, D'Avezac. M. de Perrodil, que recommandent ses *Études épiques* ainsi qu'une élégante traduction des poésies de saint Grégoire de Naziance, a bien voulu aussi mettre à notre disposition un travail historique préparé de longue main sur l'Algérie ancienne. Les historiens espagnols, Marmol, Sandoval, Haëdo, Conde, nous ont fourni de précieux matériaux sur la période arabe, que nous avons complétés au moyen des chroniques nationales. Pour la période turque, les documents ont été plus certains : MM. Sander-Rang et Ferdinand Denis, avec leur monographie des Barberousse, si précise, si exacte, nous ont permis d'aborder sûrement cette époque sans contredit la plus intéressante des annales d'Alger; puis sont venus nous offrir leur concours M. de Rotalier, avec son *Histoire de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée*, et M. Walsin Estherazy, auteur de récits fort intéressants sur la domination turque dans l'ancienne régence.

Parvenu enfin à l'époque de la conquête de 1830, les journaux, les mémoires, les souvenirs, les ordres du jour des officiers, des généraux et des gouverneurs, nous ont fourni une abondante moisson de documents. Le lieutenant-général Desprez, le capitaine Rozey, le général Duvivier, le colonel Lapène, le général de l'Étang, le capitaine de Prébois, le baron de Latour du Pin, et surtout le colonel Pellissier avec ses *Annales algériennes* si pleines de faits, si riches d'observations, ont été nos principaux guides; les publications du général Bugeaud ne nous ont pas été moins utiles; puis sont venus les voyageurs, les savants, les économistes, qui nous ont apporté les tributs de leurs recherches : MM. Baude, Blanqui, Berbrugger, Aristide Guilbert, Enfantin, sont devenus souvent nos auxiliaires. Mais un ouvrage qui nous a été d'une grande utilité, et auquel nous devons une mention toute spéciale, c'est le *Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie,* publié chaque année, depuis 1838, par les soins du ministre de la guerre. Là se trouvent consignés, non-seulement l'histoire contemporaine de l'Afrique française, mais un grand nombre de mémoires sur divers sujets se rattachant tous à ces possessions. Plusieurs officiers de l'armée ont pris part à ces tra-

vaux scientifiques, tandis que d'autres, se livrant avec succès à la culture des arts, ont fourni à l'illustrateur de ce livre, M. Raffet, des indications sûres qui lui ont permis de donner à ses compositions la précision et la vérité qui en augmentent encore le mérite. M. d'Estienne de Lioux, chef de bataillon au 58[e], a mis à sa disposition son album, riche en costumes et en sites dessinés sur place; MM. de Neveu, capitaine d'état-major, et Pourcet, aide de camp du général Changarnier, lui ont fourni aussi des croquis et des renseignements non moins utiles. Qu'ils reçoivent donc tous ici, ces hommes dévoués, artistes, savants et voyageurs, l'expression de notre vive reconnaissance; car sans leur concours il nous eût été impossible de mener à bonne fin l'entreprise que nous avions conçue.

Dans une œuvre aussi rapide que la nôtre, nous avons été souvent obligés, surtout dans la dernière période, de passer sous silence bien des faits isolés, d'omettre bien des détails. Pour suppléer à cette lacune, nous donnons sous forme d'appendice *la biographie* de tous les régiments qui ont pris part aux travaux et aux conquêtes que l'armée française a accomplis en Algérie depuis treize ans. Ce tableau, d'une exactitude rigoureuse, relevé sur les documents officiels que M. le duc de Dalmatie, ministre de la guerre, a bien voulu faire mettre à notre disposition, répondra à toutes les exigences, réparera toutes les omissions, et assignera à chacun la juste part qui lui revient.

L. G.





CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE DE LA RÉGION DE L'ATLAS.

L'Afrique, autrefois partie de l'Europe. — Les côtes de l'Algérie. — Le Mont-Atlas et ses ramifications. — Constitution du sol Algérien. — Minéraux. — Fleuves, cours d'eau, lacs, sources. — Les saisons, la température, la végétation, les plantes, les forêts. — Les animaux.



Avant d'entreprendre le récit des événements historiques dont l'Afrique septentrionale a été le théâtre, avant de dérouler cette longue série de guerres et d'invasions qui ont tant de fois changé la face de ce pays, ruiné ses villes, et influé de mille manières sur l'existence de ses habitants, nous allons rapidement esquisser la physionomie de cette contrée. Nous gravirons ses montagnes; nous parcourrons ses plaines et ses vallées autrefois si fertiles, et qui offrent encore à l'industrie moderne de si grandes ressources; nous indiquerons les différentes zones de cette riche végétation africaine, ainsi que les animaux qui s'y trouvent :

nous constaterons enfin les divers phénomènes de climatologie qui s'y succèdent, les vents qui y règnent, la chaleur qu'il y fait, les pluies qui y tombent. Ce tableau succinct, à l'exécution duquel nous avons fait concourir les documents les plus authentiques recueillis par les voyageurs et les savants de l'antiquité et des temps modernes, donnera dès l'abord une notion exacte de l'Afrique septentrionale et dégagera le récit principal de toutes les descriptions de détail dont il aurait fallu le surcharger.

Les géographes de l'Orient donnaient le nom d'Ile Occidentale (*Magrab Insula*) à cet avancement que forment au nord-ouest, au delà du 30° de latitude nord, les terres planes de l'Afrique septentrionale [1]. Cette manière grandiose d'envisager une partie si importante de l'Afrique est fondée sur la nature même du pays : en effet, la projection du continent africain entre la Méditerranée, l'Océan atlantique et le grand désert de Sahara, lui donne au premier coup d'œil l'aspect d'une véritable île entourée de toutes parts d'un océan d'eau et de sable.

L'Atlas n'est pas, comme on le suppose généralement, et comme l'ont dit les géographes de l'antiquité, un groupe de montagnes isolé, sans ramifications, c'est au contraire tout un système de hauteurs qui s'étend depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan, et qui détache complétement cette partie septentrionale de l'Afrique du reste du continent. L'Atlas commence près des golfes de la grande et de la petite Syrte, d'où il s'élève peu à peu en vastes plateaux jusqu'à Tunis. Au nord et au sud, du côté des plaines unies de Sahara, il se dégrade en plusieurs chaînes de montagnes basses, mais très escarpées. A l'ouest, il se précipite dans le pays de Maroc, jusque dans l'Océan atlantique, et forme, en s'abaissant, des plaines montueuses, des côtes garnies de rochers et un grand nombre d'écueils qui rendent si périlleux les rivages de la Méditerranée, depuis Agadir jusqu'au détroit de Gibraltar. Mais une circonstance bien remarquable et qui doit augmenter l'intérêt qu'offrent ces premières études de la nature africaine, c'est que cette vaste chaîne de l'Atlas se trouve

[1] Ainsi que le fait remarquer Malte-Brun, dans sa savante *Histoire de la Géographie*, l'Afrique était fort mal appréciée des Grecs et des Romains. Homère connaissait la Libye, « pays, dit-il, où les agneaux naissent avec des cornes, où les brebis mettent bas trois fois « par an. » (*Odyssée*, liv. IV.) — Il est impossible de tirer du texte d'Hérodote un ensemble clair et précis de ses idées sur l'Afrique occidentale. — La description de cette partie de l'Afrique, chez Strabon, prouve bien que les connaissances de son temps atteignirent à peine les bords du Niger. Il dit, il affirme, il répète que l'Afrique se termine par des déserts, soit qu'on suive les côtes sur l'Océan, soit qu'on pénètre vers l'intérieur, et que les Romains en possèdent à peu près toutes les parties qui ne sont pas désertes ou inhabitables. — Les Romains, du temps de Pline, ne connaissaient que le tiers de l'Afrique, et le savant naturaliste lui-même possède des notions si imparfaites sur cette partie du monde, qu'il place les sources du Nil dans les montagnes de la Mauritanie. — Dans un ouvrage aussi concis que cette histoire, nous avons dû mettre de côté toutes ces fables, toutes ces assertions hasardées, pour arriver de suite aux géographes et aux voyageurs modernes, dont les travaux positifs sont à l'abri de toute critique. Pour d'autres parties, la géographie ancienne nous offrira des documents irrécusables.

intimement liée au système géologique de notre continent. Les beaux travaux hydrographiques de Smith ont démontré qu'entre le cap Blanc de Biserte et la Sicile, une suite de montagnes sous-marines, trahies par plusieurs récifs, unissent le royaume de Tunis à la Sicile, tandis que les sondages exécutés dans le détroit de Gibraltar ont pleinement constaté que si ce canal pouvait être mis à sec, on verrait les chaînes de l'Atlas se rattacher par toute leur structure à celles de la péninsule ibérique : de telle sorte qu'il est permis d'avancer que, dans les âges anté-historiques, l'Europe et l'Afrique ne formaient qu'un seul et même continent[1].

Dans l'une et dans l'autre, des ravins profonds, de riches vallées et de beaux pâturages se dessinent sur le versant des montagnes; on remarque, au delà comme en deçà de la Méditerranée, la même disposition du sol, qui s'élève graduellement en plateaux superposés au-dessus du niveau de la côte; dans les deux pays, l'encaissement de la plupart des rivières entre de hautes berges et le desséchement périodique de leurs eaux, offrent de nouveaux traits de ressemblance non moins caractéristiques; nous mentionnerons encore ce fait constaté par des géographes célèbres, c'est que la hauteur des cônes les plus élevés de l'Atlas correspond parfaitement aux montagnes neigeuses de la *Sierra-Nevada*, situées vis-à-vis dans l'Andalousie et le royaume de Grenade : les deux systèmes ne diffèrent que dans leurs dépressions. Le plateau d'Espagne a sa principale pente dans les vastes plaines de l'ouest vers l'Océan atlantique; du côté de la Méditerranée elle est beaucoup moins prolongée et plus escarpée. En Barbarie, au contraire, les grandes plaines de la principale dépression du plateau se dirigent, à l'est, vers la Méditerranée; celles qui vont joindre l'Océan sont beaucoup plus abruptes.

La physionomie générale des côtes de l'Afrique septentrionale, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap Blanc de Biserte et au cap Bon de Tunis, où se forme le bassin occidental de la Méditerranée, et où commence la grande échancrure des Syrtes, est assez uniforme : les derniers mamelons de l'Atlas y finissent en nombreux promontoires, séparés par des baies peu profondes. La terre n'a point de saillies très-considérables dans la mer; la mer ne découpe pas largement la terre, et les fleuves y sont trop faibles pour s'ouvrir de vastes embouchures.

Tel est l'aspect des côtes : leur étendue, depuis Tabarque, vers l'est, jusqu'à Milonia, vers l'ouest, présente un développement de 250 lieues de 25 au degré. Les ports qu'on trouve sur cette côte sont nombreux, mais peu considérables, comme il arrive partout où les vallées sont courtes et encaissées. Les golfes de Bougie, de Koll ou Collo, de Stora, de Bône, d'Arzeou,

[1] Ritter, Malte-Brun, Humboldt, d'Avezac, les capitaines Bérard et Sander-Rang, ainsi que la plupart des géographes, partagent cette opinion. — En 1824, nous avons nous-même constaté la présence de ces aspérités sous-marines.

d'Areschgoun (Rashgoum), offrent à la navigation d'excellents abris, des rades sûres et spacieuses ; mais le meilleur de tous les mouillages est sans contredit celui d'Oran, appelé par les Latins *Portus Magnus*, et par les Arabes *Mers-el-Kebir*, ou le grand port. A Alger, position militaire et maritime la plus décisive de toute la côte, la nature a été moins généreuse, et il faudra exécuter, comme nous le verrons plus tard, de grands travaux pour donner à son port toute l'étendue que réclame la destination de cette place. Maintenant que nous connaissons le littoral, pénétrons dans l'intérieur des terres ; et tout d'abord reconnaissons l'immense chaîne de montagnes qui constitue le caractère principal de cette contrée.

Chez les anciens, le Mont-Atlas était un héros métamorphosé en pierre ; ses membres robustes étaient devenus autant de rochers ; il portait l'Olympe entier avec toutes ses étoiles, et ne succombait point sous un tel fardeau ; sa tête, couronnée d'une forêt de pins, était toujours ceinte de nuages ou battue des vents et des orages ; un manteau de neiges couvrait ses épaules, et de rapides torrents coulaient de sa barbe antique [1]. Cette personnification majestueuse et poétique de l'une des plus remarquables montagnes de l'ancien monde est en partie justifiée par le peu de largeur que présentent les bases du haut Atlas. Cette chaîne, vue de profil, ainsi que le fait observer M. de Humboldt, apparaissait aux anciens navigateurs comme une colonne aérienne isolée, supportant la voûte du ciel : de cette configuration à la tradition mythologique, il n'y avait qu'un pas ; aussi s'est-elle conservée intacte de génération en génération jusqu'à nous. Un fait incontestable, c'est qu'aucun voyageur, pas même les caravanes les plus lentes, ne mettent plus de trois jours pour se transporter des plaines du nord-est à celles du sud-est.

Dans le système atlantique sont comprises toutes les montagnes qui bordent l'Océan et la Méditerranée, depuis celles appelées *Montagnes Noires*, près du cap Bojador, jusqu'au désert de Barcâh. Ce que l'on nomme proprement Atlas, est un groupe de plusieurs chaînes parallèles qui reçoivent différents noms des géographes. Le *Grand-Atlas* borde l'empire de Maroc ; le *Petit-Atlas* commence à Tanger, près du détroit de Gibraltar, et se prolonge jusqu'au golfe de Sidre. On y remarque les monts Gharian ; plusieurs rameaux s'en détachent sous les noms de monts *Haroudjé*, que les Arabes distinguent en *Haroudjé-el-Açouad* ou Haroudjé noir, et en *Haroudjé-el-Abiad* ou Haroudjé blanc ; d'autres rameaux portent les noms de monts *Tiggerendoumma, Tibesty*, *Haïfath*, ce sont ceux qui vont se terminer dans les déserts de Libye et de Sahara. La troisième chaîne de l'Atlas est celle des monts Ammer, dans l'Algérie, qui joint le Grand et le Petit Atlas aux

[1] Dans les idées populaires de la géographie ancienne, l'Atlas était à la fois la colonne sur laquelle reposait le ciel, et la borne où finissait le monde. L'Atlas était dépeint par les géographes de l'antiquité comme un sanctuaire impénétrable, plein de désordres, de mystères et d'horreurs.

Montagnes Noires, et dont les rameaux circonscrivent le Fezzan [1]. C'est dans l'empire de Maroc, principalement à l'est de la ville de Maroc et au sud-est de celle de Fez, que l'Atlas atteint sa plus grande hauteur; c'est là aussi que se trouvent concentrées les neiges éternelles. Puis, à mesure qu'il s'avance vers l'est, l'Atlas se dégrade proportionnellement, de telle sorte que les sommets qui se trouvent sur le territoire algérien sont plus élevés que ceux de Tunis, et que ces derniers dépassent, à leur tour, les pics de la régence de Tripoli. Quoiqu'on n'ait pas encore fait des relevés rigoureusement exacts de ces divers sommets, on peut néanmoins établir que les points culminants du Grand-Atlas, dans l'empire de Maroc, ne s'élèvent pas au-dessus de 4,000 mètres, et que ceux d'Alger ne vont pas au-delà de 3,000.

Dans l'Algérie, l'Atlas se prolonge parallèlement à la côte, et traverse cette province dans toute sa longueur. A son point culminant, il se déroule ou plutôt il s'épanouit en une vaste chaîne, dont la masse complexe, imposante, sépare le territoire d'Alger proprement dit du Sahara et le protége contre l'influence des vents du désert. Puis vers le nord, au-delà des plateaux adossés à cet immense rempart, comme une suite de terrasses, une seconde chaîne, sous le nom de Petit-Atlas, s'étend parallèlement à l'autre, de l'est à l'ouest, en suivant le littoral dans toute sa longueur. Celle-ci est le point de départ d'une multitude de ramifications qui se rattachent à la grande ligne du Sahara, ou s'avancent abruptement dans la direction de la Méditerranée, et quelquefois jusque sur la côte.

Plusieurs défilés d'une physionomie pittoresque et sauvage se dessinent entre les chaînons multipliés de l'Atlas; les Turcs les appelaient *Demir-Capy* (Portes de Fer). Ce sont, en effet, de formidables portes, toutes taillées pour les besoins de la guerre, et dont quelques hommes peuvent facilement défendre l'accès. Le plus occidental de ces cols, dans le grand Atlas, est celui qui a reçu le nom de *Bab-el-Soudan* (Porte du Sultan). Les plus remarquables de l'Algérie sont les Bibans et le Teniah de Mousaïah, tous les deux franchis par l'armée française sous les ordres du duc d'Orléans [2], Là où l'écartement des montagnes a laissé de plus grands intervalles, se développent de fraîches vallées et de vastes plaines : à l'est d'Alger, on cite les plaines de Constantine et celle de Bône, connue sous le nom de la Boujimah; à l'ouest, les bassins du Chéliff, de l'Habrah, donnent la plus haute idée de la fécondité de cette partie de l'Afrique. Dans les environs de Mostaganem, de Mazagran, d'Arzeou, de Mascara, de Tlemecen, de la Calle, il y a aussi bon nombre de vallées susceptibles d'une riche culture; enfin, à quelques lieues de la capitale se trouve la Metidja, la plus vaste et la plus belle plaine de l'Algérie.

La constitution géognostique du Grand-Atlas est à peine indiquée par les

[1] Malte-Brun, revu par Huot, *Description générale de l'Afrique*, t. v, p. 593.

[2] Octobre 1837. — Mai 1839. Nous rapporterons en leur lieu, ces expéditions avec détail.

voyageurs européens qui ont franchi cette ligne de montagnes; nous savons seulement qu'il est formé d'une roche de quartz et de mica, appelée gneiss; qu'on distingue au-dessous de celle-ci un calcaire de sédiment inférieur, et que les couches du calcaire, primitivement horizontales, sont devenues presque perpendiculaires, par la puissance d'un soulèvement dont il est impossible d'assigner l'époque. Des roches quartzeuses, le grès, et un calcaire grossier ferrugineux, parsemé en beaucoup d'endroits de corps organisés et de pétrifications de toute espèce, paraissent constituer la plupart des collines qui se ramifient entre le grand et le petit Atlas. Les collines par lesquelles l'Atlas se termine dans le désert de Barcâh, sont des masses calcaires blanches; l'Haroudjé blanc est de ce nombre. Quant à l'Haroudjé noir, peut-être son noyau est-il calcaire, mais il n'offre que des mamelons de basalte, ainsi que l'a observé Hermann; on croit que c'est le mont Ater des anciens.

Le sous-sol des plaines est généralement argileux ou calcaire à Alger, siliceux à Bône, et calcaire ou schisteux à Oran. Le sol de la Metidja est entièrement formé par un terrain d'alluvion. Ce sont des couches horizontales de marnes argileuses et grisâtres et de débris pierreux de différentes natures. On a encore observé que l'Harrach roule des marbres blancs et veinés, des grès, des spaths calcaires, des pierres ferrugineuses, des stalactites et des morceaux de fer; et que des troncs et des feuilles de plantes ont laissé très-distinctement leur empreinte diversifiée sur ces nombreuses substances. Dans les plaines d'Oran, l'humus est beaucoup moins abondant que dans la Metidja, et ne dépasse guère une épaisseur moyenne de sept pouces. C'est en quelques endroits une marne jaune, et ailleurs une argile rouge ou blanche. Quant à la terre végétale des plaines de Bône, elle se recommande par sa profondeur et son excellente qualité.

Les Romains avaient découvert des mines de toute espèce dans leur province d'Afrique; ils faisaient surtout un très-grand cas des marbres de la Numidie, qui étaient d'un beau jaune uni, ou tacheté de diverses couleurs. Depuis, en traversant dix siècles de vicissitudes, la connaissance de ces exploitations s'est entièrement perdue; et le gouvernement algérien, avec son insouciance ordinaire, n'a voulu prendre aucune mesure ni tolérer aucune tentative qui aurait eu pour objet d'en retrouver les traces. Les preuves de l'existence de ces trésors souterrains ne s'en montrent pas moins partout à nu sur les flancs ravinés des montagnes. Les calcaires gris et noirs qu'on voit alterner avec les marnes schisteuses et le phyllade, et les schistes talqueux du Petit-Atlas et du massif d'Alger, ont fourni ou pourraient donner des grès, du marbre blanc, de l'ardoise, et des terres pour la fabrication des tuiles, des briques, etc. Dans les vallées de l'Arbâ et de l'Oued-el-Akhra, on a trouvé plusieurs carrières de gypse ou de pierre à plâtre; et plus loin, dans les gorges de l'Atlas, de très-beaux marbres statuaires, de l'albâtre, de l'ocre jaune, de la terre de pipe et du blanc d'Espagne. Le calcaire tertiaire

d'Oran a été employé de tout temps aux constructions de la ville. Trois gros bancs en pleine exploitation, dans la carrière de Saint-André, donnent de très-belles pierres de taille.

Le fer abonde dans toute l'Algérie. « De Tabarque jusqu'au delà de Bône, dit l'abbé Poiret, le fer se présente sous toutes sortes de formes; il est mêlé à la terre glaise, qu'il colore fortement en rouge, à l'argile qu'il teint en jaune très-brun, au sable qu'il noircit. Dans les ravins il dépose un ocre pulvérulent d'un rouge de sang : les fissures des grès sont remplies d'une substance noire ferrugineuse, et les pierres en sont incrustées. » Dans les montagnes des environs de Bougie, les Kabaïles exploitent depuis longtemps des mines de fer, dont les produits leur servent à fabriquer des canons de fusil, des instruments aratoires et d'autres ustensiles. Ils tirent aussi de ce sol montueux du minerai de plomb pour les usages de la guerre et de la chasse. A cinq ou six lieues de Mascara, dans les montagnes de la Tescha, il existe une mine de cuivre presque à fleur de terre. La direction du filon va de l'est à l'ouest, et, en plusieurs endroits, elle se rapproche tellement de la surface du sol, qu'elle lui communique une teinte verdâtre.

Les assertions de Pline sur l'existence de l'or et des diamants dans le nord de l'Afrique, longtemps considérées comme erronées, ont été vérifiées depuis la conquête française. On a recueilli des diamants à Constantine parmi les sables aurifères de l'*Oued-el-Raml*, ou rivière de sable; et le nom de l'*Oued-el-Dzchel* (rivière de l'or), qui forme par sa jonction avec l'Oued-el-Raml, le *Sou-el-Gemar* ou rivière de Constantine, dit assez que les eaux de ce fleuve roulent des parcelles d'or. Des indices analogues attestent sur d'autres points la présence des mines d'argent. Les pierres précieuses que l'on rencontre le plus fréquemment dans l'Atlas, sont : les grenats, les calcédoines, et les cristaux de quartz.

Les sources sont très-nombreuses sur le versant des montagnes et au milieu des collines qui accidentent le territoire algérien : les unes se précipitent avec fracas de rocher en rocher; les autres roulent lentement leurs eaux dans la plaine. Du mois de novembre au mois de mai, les torrents et les rivières, enflés par les pluies, grossissent rapidement, souvent même ils débordent; mais insensiblement, quand viennent les grandes chaleurs, ils diminuent, et bientôt dans leurs lits il ne reste plus qu'une grève à peine humectée par un imperceptible courant. Soit que l'Atlas se trouve trop rapproché de la mer, soit que ses versants aient été déboisés, soit que les rayons du soleil dessèchent trop rapidement la terre, toujours est-il qu'il n'y a dans l'Algérie aucun cours d'eau suffisant pour entretenir un système régulier de navigation intérieure; ils peuvent tout au plus subvenir aux besoins de l'irrigation agricole.

De tous les cours d'eau du territoire d'Alger, proprement dit, un seul, l'Oued-el-Kerma, a son origine dans le massif qui entoure cette ville. L'Har-

rach, la Chiffa, l'Oued-Bouffarick, l'Oued-Jer et l'Hamise prennent leur source dans les montagnes du Petit-Atlas. L'Harrach, malgré le peu de largeur de son lit, est un des cours d'eau les plus importants de cette portion de l'Algérie; il coule, en serpentant, dans la belle plaine de Metidja, et ne devient profond qu'au moment des grandes pluies. Pendant les autres époques de l'année, on le traverse à gué presque partout. La Chiffa sillonne aussi la plaine de Metidja. Cette rivière reçoit successivement l'Oued-el-Kebir et l'Oued-Jer; elle prend alors le nom de Mazafran, et se dirige vers le nord-ouest où elle se réunit encore à l'Oued-Bouffarick; puis elle contourne le massif d'Alger, perce les collines du Sahel, et se jette dans la mer à deux lieues de Sidi-Ferroudj. Le cours du Mazafran est assez rapide; mais quoiqu'en certains endroits son lit présente 400 mètres de large, et ses berges 40 mètres de hauteur, ses eaux sont peu profondes.

Les principales rivières de la province d'Oran sont : l'Oued-el-Maylah, nommé aussi *Rio-Salado*, l'Habrah, l'Oued-Hammam, la Tafna et le Chéliff; la plupart de ces cours d'eau descendent des gorges de l'Atlas. La Tafna, qui a donné son nom au traité conclu entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader, est une des grandes rivières de la province d'Oran. Après un cours d'environ 30 lieues pendant lequel elle est grossie par la Sickack et plusieurs autres affluents, elle se jette dans la mer, à l'extrémité orientale du golfe de Harchgoun. L'Oued-el-Maylah, la rivière salée, le *Salsum flumen* des Romains, dont le cours a été peu exploré, justifie son nom par la qualité de ses eaux, et se jette à la mer non loin du cap Figalo; l'Habrah, réunie à l'Oued-el-Hammam et à la Sig, forme près d'Arzeou une espèce de marais qui se décharge dans la mer. Au delà, vers l'est, coule le Chéliff, le fleuve le plus remarquable de toute l'Algérie par le volume de ses eaux et la longueur de son cours. Il prend sa source dans le Sahara, au sud de la province de Titterie, traverse le lac Dya, décrit une ligne de 80 à 100 lieues, de l'est à l'ouest, sans jamais être obstrué par les sables, et vient se jeter dans la Méditerranée à six milles au-dessous de Mostaganem. La vallée qu'il parcourt est aujourd'hui la plus belle partie des provinces de Titterie et d'Oran. Les autres cours d'eau de cette province ne sont que des ruisseaux sans importance, qui se jettent dans la *Sebkhâ* (lac salé d'Oran), ou se perdent dans les sables.

De nombreux cours d'eau sillonnent aussi la province de Constantine; les plus remarquables sont : la Summam, l'Oued-el-Kebir, l'Oued-Zefzag, la Seybouse, l'Oued-Boujimah et le Maffragg. La Summam, appelée aussi Oued-Adouze et Nazabah, coule du sud-ouest au nord-est. On la trace ordinairement comme prenant sa source dans la province de Titterie, traversant la chaîne du Jurjura, et se terminant à la mer, dans le golfe de Bougie, au-dessous du cap Carbon. De ce point, en nous avançant vers l'est, nous rencontrons l'Oued-el-Kebir (le grand fleuve), le cours d'eau le plus important de cette province. Il prend sa source dans la chaîne du Grand-Atlas, à plus de cinq

journées de marche de Constantine. L'Oued-el-Kebir, appelé aussi Oued-Rummel dans la partie supérieure de son cours, coule du nord au sud sur un plateau élevé, perce plusieurs contreforts du Petit-Atlas, tourne autour des murs de Constantine, et déverse ses eaux dans la mer entre Djigelli et le cap Boujarone. Après avoir franchi l'Oued-Zhoure et l'Oued-Zeamah, nous nous trouvons sur les rives du Zefzaf, qui prend sa source sur le versant nord-est du Djebel-el-Ouache, et se rend, par un cours d'environ douze lieues, dans le golfe de Stora auprès de Skikida. En s'avançant encore vers l'est, on rencontre la Seybouse, dont le cours accidenté embrasse une étendue de 40 lieues; formée par la réunion de l'Oued-Zenati et de l'Oued-Alligah, ses eaux sont très-profondes dans la vaste pleine qu'elle parcourt, et à son embouchure dans le golfe de Bône, elle reçoit les petits navires de cabotage; les sandales peuvent même remonter son cours, jusqu'à une assez grande distance de la mer.

Le versant méridional de l'Atlas algérien, généralement plus aride que le versant du nord, et offrant aux eaux beaucoup moins d'ouvertures, produit cependant deux fleuves considérables : le Medjerdah (le *Bagrada* des Romains), qui appartient à la régence de Tunis plutôt qu'à l'Algérie; et l'Oued-el-Gedy, (rivière du Chevreau), qui, courant à l'est, allait autrefois, sous le nom de Triton, se jeter dans le golfe de la petite Syrte (golfe de Cabès); il se perd aujourd'hui dans le lac de Melgig à l'extrémité méridionale de la province de Constantine.

Il existe sur le territoire algérien plusieurs lacs ou marais, dont la constitution n'est pas sans intérêt: la plupart sont salés ou saumâtres; ils s'emplissent durant la saison des pluies, et se dessèchent en été. Au sud de Constantine on trouve le *Chott*, vaste marais fangeux, où croupissent des eaux saumâtres pendant les saisons pluvieuses. La *Sebkha* d'Oran est une énorme masse d'eau qui a 2,000 mètres de large, et qu'on voit s'étendre, du côté de l'ouest, à perte de vue, comme un bras de mer. Cependant, l'évaporation est si active pendant les chaleurs de l'été, qu'au mois de juillet les chevaux et les chameaux des Arabes passent d'une rive à l'autre presque à pied sec. Dans la plaine de la Metidja, aux environs d'Alger, à Bône, à Arzeou, il existe plusieurs lacs de cette espèce, moins importants, il est vrai, mais soumis aux mêmes lois. La qualité saline de ces lacs se reproduit dans un nombre très-considérable de sources, au point que, suivant la remarque de Desfontaines, les eaux salées seraient beaucoup plus abondantes en Algérie que les eaux douces; aussi, le nom *Oued-el-Maleh* (ruisseau de sel) se reproduit-il fréquemment dans la nomenclature topographique des Arabes. Les eaux thermales n'y sont pas moins répandues: plusieurs de ces sources ne sont que tièdes, à la vérité, mais il en est qui s'élèvent à une haute température, comme celles de Hammam-Meskoutyn et de Hammam-Merigâh qui atteignent 76° Réaumur [1].

[1] On voit encore à Hammam-Merigâh, l'*Aquæ Calidæ Colonia* des anciens, les restes de

Cette abondance d'eaux salines et minérales, qui annonce une formation volcanique intérieure, ne doit pas cependant faire conclure que le territoire d'Alger soit dépourvu d'eaux douces et fraîches. Il suffit, pour en trouver, de creuser à très-peu de profondeur; souvent même on l'obtient jaillissante comme dans nos puits artésiens. Les Érouagâh, tribus qui occupent l'extrémité méridionale de la régence, pratiquent avec succès, depuis un temps immémorial, le procédé du forage, dans le but de procurer, disent-ils, une issue à l'eau douce du *Bahr-that-el-Erdh* (de la mer souterraine), et ils réussissent presque toujours[1]. On rencontre ordinairement l'eau douce à quatre ou cinq mètres de profondeur, mais jamais les sondages ne dépassent quatre-vingts mètres.

Le mouvement des saisons et la succession des accidents atmosphériques ne se manifestent point, en Algérie, par les effets extrêmes qui, dans d'autres parties du monde, rapprochent et confondent même quelquefois les phénomènes météorologiques les plus opposés; la température n'y est pas trop chaude en été, ni trop froide en hiver, et les transitions par lesquelles elle passe d'un état à un autre, aux époques de ses plus grandes révolutions, y sont presque insensibles. En général, le ciel y est d'une admirable pureté, et l'air extrêmement sain[2]. Si, en quelques endroits, des émanations dangereuses s'élèvent des eaux croupissantes, cela tient à des causes purement locales, et que l'art doit bientôt faire disparaître. Les légers brouillards qu'on voit se former après le lever du soleil ne tardent pas à se dissiper sur les hauteurs du massif, et quoiqu'ils persistent plus longtemps dans la plaine, il n'en résulte aucun inconvénient. Les maladies endémiques sont inconnues à Alger, et on remarque, comme une preuve des qualités hygiéniques de l'air, que, dans le dispensaire public, la durée moyenne des traitements n'excède pas vingt-deux jours.

« La température est on ne peut plus agréable à Alger, dit le capitaine Rozet, pendant une grande partie de l'année. Quand vient l'été, la chaleur est très-vive, sans doute, mais n'est point accablante, et l'étranger s'accoutume facilement à la supporter. Un grand nombre de plantes de l'Europe tempérée, et même des environs de Paris, vivent dans cette atmosphère, qui, presque toujours chaude et jamais brûlante, favorise extraordinairement la croissance des productions naturelles du sol[3]. »

l'architecture et de la civilisation romaines. A 15 lieues de Bône, sur la route de Constantine, il y a une source incrustante nommée Hammam-Berda, probablement l'*Aquæ Tibilitanæ* des Romains, qui fournit de l'eau à 80° Réaumur, et auprès de laquelle est construite une grande et belle piscine. On cite encore, à 15 kilomètres de Sétif, les eaux thermales de Hammam-Staïssa.

[1] Ces Érouagâh s'étendent au sud de l'Oued-el-Gedy, vers le Sahara. La petite ville d'Ouerquela, station des caravanes, et dernière place habitée de l'Algérie, du côté du grand désert, leur appartient; elle est située à près de 150 lieues d'Alger.

[2] En 1837, la direction du port d'Alger a constaté 233 jours de beau temps, et 270 en 1839.

[3] La hauteur commune du thermomètre, pendant les mois de juin, de juillet, d'août et de

La saison pluvieuse, fréquemment interrompue par de beaux jours, se prolonge pendant six mois, de novembre à mai. Les pluies, qui, aux autres époques de l'année, ne durent guère plus d'une heure ou deux, sont alors continues et très-abondantes[1]. Presque toujours, ce sont des vapeurs marines que le vent du nord enlève à la surface de la Méditerranée et pousse dans la direction du sud. Les vapeurs, au moment où elles approchent des confins du désert, sont tout à coup arrêtées par la grande muraille de l'Atlas et refoulées sur les terres du littoral; là, par le merveilleux travail de la nature, elles se résolvent et tombent en eaux fécondantes.

Les nuits les plus froides des mois de décembre et de janvier amènent quelquefois des gelées blanches. Comme les orages sont très-rares, il tombe peu de grêle; et la neige est un incident météorologique qui survient à peine une ou deux fois dans le cours de l'année. Plus fréquente dans les montagnes du Petit-Atlas que dans la plaine, elle s'y fond ordinairement avant l'expiration du mois dans lequel elle est tombée.

Mais l'Algérie a un avantage que n'ont pas beaucoup d'autres contrées méridionales; quand les pluies cessent ou deviennent rares, l'humidité continue de tempérer, sous d'autres formes, l'action trop vive de la chaleur. Pendant le jour, une vapeur aqueuse, répandue dans l'atmosphère, humecte tous les corps; et, une demi-heure après le coucher du soleil, les rosées commencent à tomber avec une si grande abondance, qu'elles pénètrent la tente du soldat, et rafraîchissent les campagnes presque autant qu'une pluie d'orage.

Sur toute la côte, comme dans le port d'Alger, les vents du nord et du nord-ouest règnent depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril; ils font baisser le thermomètre, amènent les pluies et déterminent les tempêtes, dont on a cependant trop exagéré les dangers. Les vents du sud et du sud-ouest sont moins fréquents, et ceux de l'ouest plus rares encore; ces trois derniers font monter le thermomètre, et rassérènent presque toujours le ciel.

Le vent du désert, le *simoum* des Arabes, fait quelquefois sentir sa funeste influence dans le nord de l'Afrique. Il s'annonce à Alger par une espèce de brouillard qui se montre sur le Petit-Atlas; la chaleur devient alors insupportable, et le vent ne tarde pas à arriver. Les hommes et les animaux, affaiblis, et pouvant à peine respirer, sont obligés de chercher un abri; partout l'atmosphère est embrasée, et si la durée de ce phénomène, ou du moins sa plus grande intensité, n'était pas bornée à quelques heures, il deviendrait nécessairement la source de grands désastres[2].

Le climat est sain dans les environs d'Oran; il est chaud, mais les chaleurs

septembre, qui sont marqués par les plus grandes chaleurs, est de 19, de 23, 24 et 25 degrés; celle des trois mois d'hiver, novembre, décembre et janvier, varie de 14 à 15 degrés, moyenne qui diffère peu de la température du printemps d'Europe.

[1] En 1837, il y a eu 68 jours de pluie. En 1839, les jours pluvieux ne se sont élevés qu'à 43.

[2] En 1839, le vent du désert ne s'est fait sentir à Alger que huit fois, du 7 mai au 26 août.

n'y sont point insupportables, à cause des brises périodiques qui y règnent pendant l'été. Les principes qui développent ailleurs des fièvres intermittentes souvent mortelles, n'existent point dans cette province; cependant les changements subits de température, et l'usage immodéré des fruits et des boissons, produisent, si l'on n'use de quelques précautions, des maladies dangereuses. Les vents régnants sont : le nord-ouest et le nord-est; ce sont les plus dangereux. Les coups de vent se font surtout sentir en hiver; l'été, il règne de très-longs calmes, qui ne sont interrompus que par quelques heures de brise, venant du large pendant le jour, et de terre pendant la nuit. Le *simoum* ou *khamsim* y est très-rare.

La province de Constantine, par sa configuration même, présente sur plusieurs points, quelquefois peu distants les uns des autres, les températures les plus opposées; c'est ainsi que le plateau de Constantine a quelquefois des neiges au mois de mai, tandis qu'à Bône il règne déjà une chaleur de 25°. Les vents y soufflent généralement du nord et du nord-est; excepté à l'époque des deux équinoxes, où, passant subitement au sud-ouest et au nord-ouest, ils amènent de fortes rafales, de la brume, des temps nuageux et de grandes pluies. C'est surtout en automne que ces intempéries ont le plus de durée; elles se prolongent quelquefois depuis les derniers jours de septembre jusqu'à la fin de décembre. Les trois mois d'hiver y sont généralement secs, et amènent presque toujours un beau printemps.

Sous le climat de Bône, des nuits humides succèdent à des journées brûlantes : l'aiguille de l'hygromètre, qui pendant le jour est à l'extrême sécheresse, s'avance rapidement vers le soir à l'extrême humidité, et arrive pour ainsi dire à son maximum vers onze heures du soir, par une température de 22° en été [1].

Quoique la réputation d'une haute fertilité appartienne spécialement à l'*Africa propria* [2] des anciens ou à l'état actuel de Tunis, on peut encore à bon droit la revendiquer pour l'Algérie. Strabon et Pline célébraient de leur temps la fertilité des régions de l'Atlas, car autrefois comme aujourd'hui, la végétation y déployait une vigueur et une magnificence extrêmes. Citons à cet égard une autorité récente, qui est d'un grand poids en semblable matière, le général Bugeaud [3]. « Dans les courtes apparitions que je fis en Algérie en 1836 et 1837, je conçus, dit-il, une idée peu avantageuse de la

[1] On a calculé qu'il y avait à Bône, dans une année, cent quatre jours pluvieux. — Avant la stagnation des eaux de la Boujimah, la salubrité de Bône était proverbiale. C'est là que de l'intérieur de l'Afrique on venait chercher la santé, comme en France on se rend à Hyères. Il sera facile de rendre cette ville à ses conditions premières, en ouvrant une issue aux eaux de la Boujimah. — *Rapport sur la colonisation d'Alger.*

[2] Cette terre toujours altérée, *sitientes Afros*, cette aride nourricière des lions, *leonum arida nutrix*, comme les anciens l'appelaient, était représentée sous l'emblème d'une femme couronnée d'épis, entourée de grappes de raisin, et ombragée de touffes de palmier.

[3] *Des Moyens de conserver et d'utiliser l'Algérie*, 1842.

fertilité du sol africain, tant vantée par l'antiquité. N'ayant parcouru que la plus maigre partie de la province d'Oran, je pensais que les historiens romains avaient fait de l'hyperbole, en disant que l'Afrique était le grenier de Rome; mais depuis que j'ai pénétré le pays dans presque toutes les directions, mes convictions ont changé, et j'ai reconnu que l'Algérie produit déjà beaucoup de grains, une immense quantité de bétail, et qu'elle est susceptible d'en produire encore bien davantage, et d'y joindre plusieurs autres richesses, telles que l'huile et la soie. Nous avons traversé plusieurs fois, l'année dernière, et cette année, les plaines de l'Hâbra, de l'Illil, de la Mina, du Chélif, d'Eghris, le pays des Beni-Amer, celui des Flittas, grand nombre d'autres vallées, et nous avons vu partout d'abondantes cultures en orge et en froment[1]. Les montagnes, recouvertes en général d'une couche profonde d'excellente terre, ne sont pas moins riches que les plaines. Si les cultures y sont moins étendues, plus morcelées, elles sont ordinairement plus belles.

La spontanéité est un des caractères les plus frappants de cette puissante nature : les arbres de l'Europe et de l'Amérique, transplantés sur le sol africain, y viennent et s'y propagent sans culture, comme les productions indigènes. Parmi le grand nombre de végétaux qui croissent naturellement en Algérie, nous citerons d'abord les lentisques, les palmiers chamérops, les arbousiers, les genêts épineux, les agaves, les myrtes, les lauriers-roses. Sous la forme de hautes broussailles, ils envahissent quelquefois la plaine, et presque toujours le versant des montagnes et des collines du littoral. Les grandes chaînes de l'Atlas et leurs nombreux contreforts se revêtent, vers la région supérieure, de masses de liéges, de chênes aux glands doux que les Arabes mangent comme des châtaignes, de peupliers blancs et de genévriers de Phénicie, au milieu desquels on voit se dessiner, çà et là, les cônes verdoyants du pin de Jérusalem. L'olivier, la vigne, le noyer, le jujubier, l'oranger amer, le citronnier, le grenadier, les cactus et l'absinthe, sont au nombre des productions naturelles du sol; ils croissent sur les montagnes, dans les vallées, dans les champs, et se mêlent au tissu des haies, aux fourrés des broussailles, et aux taillis des bois. L'oranger et le citronnier, parés de leurs fleurs et de leurs fruits presque éternels, répandent un parfum délicieux. A une élévation de six cents mètres, sur le versant septentrional de l'Atlas, on les aperçoit encore mêlés aux cactus et aux agaves; du côté du sud, on trouve le figuier jusqu'à une hauteur de

[1] Suivant Pline, l'intendant de l'empereur Auguste aurait envoyé à ce prince un pied de froment venu dans la Byzacène (régence de Tunis), d'où sortaient près de quatre cents tiges, toutes provenant d'un seul grain. L'intendant de Néron lui envoya de même trois cent soixante tiges de froment, produites par un seul grain de blé. Shaw et Desfontaines rapportent des faits analogues; le général Bugeaud dit qu'un hectare produit 25 à 30 hectolitres de froment, et 40 à 50 d'orge. — Au reste, pour tout ce qui concerne l'économie agricole de l'Algérie, dans les temps anciens et modernes, on pourra consulter avec fruit l'excellent ouvrage de M. Aristide Guilbert, intitulé : *De la colonisation du nord de l'Afrique;* ouvrage indispensable à tous ceux qui voudront avoir une idée complète des ressources de l'Algérie.

quatorze cents mètres. Le dattier vient aussi sur les collines et dans les vallées; souvent sa tige, remplaçant le palmier, s'élève comme une colonnette auprès du tombeau des marabouts; mais ses fruits, par la négligence des Arabes, plutôt que par le défaut de chaleur, ne mûrissent bien que vers le sud et dans l'immense contrée de Biledulgérid (*pays des palmiers*).

En Algérie, la nature ne s'arrête pas un seul instant dans le grand œuvre de la production; elle parcourt, pour ainsi dire, un cercle perpétuel d'enfantements, depuis les premiers jours du printemps jusqu'aux derniers jours de l'hiver. Au mois de janvier, les arbres commencent à se parer de nouvelles feuilles; le blé, l'orge, le sainfoin et la luzerne couvrent les champs d'une belle verdure et d'abondants pâturages; les pommiers, les citronniers, les orangers à chaude exposition, les amandiers, les guigniers sont en fleurs; et bientôt après on récolte dans les jardins potagers, des fraises, des petits pois, des asperges et toutes sortes de légumes. En février, s'épanouit la fleur de l'abricotier, du cerisier; le figuier fleurit en mars, le grenadier et le myrte en avril, et la vigne en mai. Quelques arbres sont chargés de fleurs et de fruits pendant toute l'année.

Sous l'influence du soleil d'Afrique, presque tous les végétaux acquièrent d'énormes proportions : le ricin, faible arbrisseau en Europe, devient presque un arbre en Algérie; le fenouil, les carottes, et quelques autres ombellifères, prennent un développement gigantesque; les panais projettent, parfois, des pousses qui ont jusqu'à trois mètres de hauteur; les coings ressemblent à de petites citrouilles; les choux-fleurs y acquièrent jusqu'à trois pieds de diamètre; et les tiges de mauves ressemblent à des arbrisseaux. Les plantes fourragères atteignent, sans culture, une hauteur à peine croyable; et parfois on voit les cavaliers disparaître dans leurs fourrés, comme les *gauchos* au milieu des pampas de Buénos-Ayres.

Dans toutes les saisons, des fleurs sauvages tempèrent par le charme de leurs formes et la variété de leurs couleurs, l'éclat quelque peu sévère de la nature africaine. Une multitude d'arbres odoriférants, les myrtes, les garous, la lavande, l'épine-vinette, couvrent les campagnes et parfument l'air des plus suaves émanations. Sur le vert plus ou moins foncé des broussailles, des taillis et des haies, les fleurs des cactus, des grenadiers et des rosiers sauvages se détachent comme de brillantes astérisques, et partout le laurier-rose forme sur les bords des rivières et des ruisseaux une lisière empourprée qui marque les sinuosités de leur cours. Pendant l'hiver, au lieu d'une nappe de neige à la teinte uniforme, on voit s'étendre sur les coteaux de riches tapis de tulipes, de renoncules, d'anémones, etc. Le printemps amène les ornithégales, les asphodèles, les iris et le lupin jaune; avec l'automne paraissent la grande scille et une multitude de petites fleurs de la même famille.

L'Algérie n'est pas aussi déboisée qu'on l'avait d'abord supposé. Depuis quelques années, les côtes, soigneusement explorées par nos navigateurs, leur

ont paru presque partout couvertes de bois considérables ; ceux de Mazafran, entre Coléah et Alger, d'el Mascra, entre la plaine de Ceirat et Mostaganem, de la Stidia ou la Macta, entre Mazagran et l'embouchure de l'Habrah, et enfin ceux des terres de l'Oued-el-Akral et de l'Oued-Nougha, méritent d'être distingués pour l'étendue, la beauté et la vigueur des taillis. La vallée du Chélif est aussi très-riche en bois de diverses essences et d'une grande vigueur. On cite encore la forêt de Muley-Ismaïl et d'Emsila, dans la province d'Oran, comme de puissantes et fécondes agglomérations d'arbres. Les forêts situées entre Bouja et le Cap de Fer et sur la route de Bône, dans le territoire de Djib-Allah, ne sont pas moins remarquables. Près du territoire de la mer, au-delà des collines de la Calle, s'étendent plus de 20,000 hectares de belles forêts coupées de lacs et de prairies. Les essences qui se trouvent en plus grande abondance dans les régions forestières de l'Afrique septentrionale, sont : le chêne vert, l'olivier, l'orme, le frêne, le chêne-liége, l'aulne, le pin et le thuya articulata [1].

Dans les âges primitifs, les monstres du désert, les reptiles gigantesques de la zône équatoriale envahissaient la région de l'Atlas. Les uns et les autres ont disparu depuis bien des siècles, et nos soldats n'ont point, comme les légions romaines sur les rives du Bagrada, à diriger leurs machines de guerre contre les pythons géants. Toutefois il reste encore à l'Atlas de redoutables hôtes : les rugissements du lion font encore retentir les gorges des montagnes d'Alger et de Tunis ; la panthère tachetée se tapit dans les halliers, prête à dévorer le malencontreux voyageur qui y pénètre sans armes. Plusieurs espèces de tigres, l'once, le lynx, le caracal, exercent leurs ravages dans les vallées algériennes, et l'ours (*ursus numidicus*) apparaît, quoique très-rarement, au milieu des sommets les plus solitaires du Grand-Atlas. La hyène hideuse dispute les cadavres aux vautours ; le chacal erre par troupes au milieu de la campagne ; le sanglier creuse sa bauge entre les joncs des marécages ; la gazelle et le bubale promènent leur course rapide à travers les sables du pays des palmiers, tandis que diverses espèces de singes pénètrent, aux environs de Collo et de Stora, jusque dans les jardins et les vergers, pour y dévorer les fruits.

Quant aux animaux domestiques, on sait l'antique renommée du cheval numide. Oppien place la race des chevaux mauresques parmi celles qu'on

[1] « L'Algérie, dit le général Bugeaud, possède des forêts riches en chênes-liéges qui manquent à l'Europe, et en arbres d'essences diverses, propres à tous les usages. Les forêts dont l'existence a été constatée soit par l'armée dans ses expéditions, soit par la commission scientifique, soit par les agents forestiers, comprennent au minimum une étendue de plus de soixante-dix mille hectares » (*Des Moyens de conserver et d'utiliser l'Algérie*, 1842.) — « Je pense, disait M. Amanton, inspecteur-général des eaux et forêts en Algérie, après avoir visité les environs de la Calle, que ce quartier pourrait fournir assez de liége pour la consommation de toute l'Europe. Je suis certain aussi que la marine y trouverait beaucoup de bois courbes pour membrures de bâtiments ; j'ai mesuré des arbres ayant les uns 2 mètres 50 cent., et les autres 3 mètres 70 cent. de circonférence. »

estimait le plus de son temps et Némésien, poëte carthaginois du IIIe siècle, nous a laissé un portrait des individus de cette espèce qui a une grande analogie avec les chevaux actuels de l'Algérie. Suivant cet auteur, le cheval maure de pure race, né dans le Jurjura, n'a pas des formes élégantes : sa tête est peu gracieuse, son ventre renflé, sa crinière longue et rude ; mais il est facile à manier, il n'a pas besoin de frein, et on le gouverne avec une verge. Rien n'égale sa rapidité : à mesure que la course l'échauffe, il acquiert de nouvelles forces et une plus grande vitesse ; enfin, même dans un âge avancé, il conserve toute la vigueur de ses jeunes années. Aussi les anciens attachaient-ils un grand prix à ces animaux ; ils leur donnaient à chacun un nom ; ils conservaient leur généalogie, et lorsqu'ils venaient à mourir, on leur élevait des tombeaux chargés d'épitaphes. Aujourd'hui, la race des chevaux de Mauritanie a un peu dégénéré ; il est difficile d'en trouver un véritablement beau, dit le colonel Pelissier[1] ; mais, en les examinant attentivement, on reconnaît qu'avec quelques soins cette race est susceptible de se relever. La cause de cette dégénération provient sans contredit d'un fait que signale Poiret : c'est que les Arabes, préférant les juments aux chevaux, ne prennent aucun soin de ces derniers, et les accablent de travail et de mauvais traitements. Quelque longue que soit leur course, dit M. Baude[2], les Arabes vont toujours au pas ou au galop, et le soir leurs chevaux ont la bouche en sang et le ventre ouvert par les longues fiches de fer qui servent d'éperons à leurs cavaliers.

Suivant Solin, c'était surtout dans les montagnes que les Numides élevaient leurs chevaux : Bekri vante la vigueur et la légèreté de ceux du mont Auras. Desfontaines a vu de belles races dans les plaines qui s'étendent à l'est du Jurjura, entre cette chaîne de montagnes et Constantine. C'est encore aux environs de cette ville qu'on trouve aujourd'hui les meilleurs chevaux de l'Algérie, depuis que le haras de la Rassauta a été détruit.

Après le cheval, l'animal le plus utile aux Arabes, par sa force, sa souplesse, sa vitesse dans la marche, sa patience infatigable, sa frugalité presque miraculeuse, c'est le chameau. Venu de l'Arabie avec les premières colonies asiatiques, cet animal s'est parfaitement acclimaté en Algérie et dans les états barbaresques. Jackson, Shaw, Dampierre, l'ont retrouvé à Tunis, à Maroc, à Tanger, à Mogador, rendant aux voyageurs et aux commerçants les plus grands services. Le chameau ne peut être employé comme bête de trait ; mais pour le transport des voyageurs et des marchandises, il est sans pareil : la race des coureurs, appelée *heirie*, est divisée en trois familles d'après la supériorité respective de leur marche : la *talaye* ne fait que trois journées d'homme en un jour ; la *sebaye* en parcourt sept dans le même espace de

[1] *Annales Algériennes*, tome II.
[2] *L'Algérie*, par le baron Baude.

temps ; enfin la *tasaye* effectue en une seule journée neuf jours de marche ordinaire. Pour peindre l'étonnante vitesse de ces animaux, les Arabes disent que les voyageurs qui les montent n'ont pas le temps de se saluer lorsqu'ils se rencontrent[1].

L'Algérie possède deux espèces d'ânes, dont une grande et robuste comme celle d'Égypte et de Perse ; les moutons[2] et les chèvres s'y trouvent en grand nombre ; la race bovine y est petite et maigre, et donne peu de lait. Toutes les espèces de bétail abondent en Algérie ; mais elles languissent, pour la plupart, dans un état d'abâtardissement, résultat inévitable dans un pays où les animaux domestiques vivent des chances incertaines des pâturages à l'époque des extrêmes chaleurs, et sont exposés pendant l'hiver à toutes les intempéries de la saison.

Disons un mot, en passant, de l'éléphant, cet animal plein d'intelligence et de courage, dont les Numides tiraient autrefois un si grand parti dans leurs guerres. Le Bournou est aujourd'hui le point le plus septentrional de l'Afrique où l'on trouve des éléphants. Il est constant, néanmoins, par le témoignage des anciens auteurs, qu'il en existait jadis dans la Byzacène et la Mauritanie, et que les Carthaginois en tiraient des forêts de l'intérieur de l'Afrique septentrionale[3].

On ne peut citer parmi les serpents, comme spéciaux à l'Algérie, que le *tseban*, qui paraît devoir être rapporté au genre python, le *zarygh* et le *leffab ;* encore faut-il observer qu'ils appartiennent plus particulièrement à la région du sud. Sur les bords des ruisseaux on trouve des caméléons, plusieurs espèces de lézards, et des tortues de terre ou d'eau douce. Les oiseaux sont, à quelques variétés près, les mêmes que ceux d'Europe : la pintade, originaire de Numidie, s'y rencontre en abondance, surtout aux environs de Constantine ; l'outarde affecte les lieux arides et inhabités ; l'autruche ne se montre que dans le désert.

Parmi les insectes, l'abeille offre à l'homme ses précieux produits comme

[1] Jackson ; — Hæst, *Relation du Maroc.* — Shaw, *Travels in Barbaria ;* — Lamprière, *Voyage de Gibraltar.* — Jackson rapporte qu'un *heirie* franchit la distance du Sénégal à Mogador (onze cents milles anglais) en sept jours.

[2] On distingue dans l'Afrique septentrionale deux espèces de moutons : l'une petite et très-commune ; l'autre plus grande et moins répandue. Celle-ci, d'après les témoignages de tous les agronomes, donne une laine de la plus belle qualité ; aussi, dès que nos relations avec les peuplades du Petit-Atlas seront parfaitement établies, le commerce des laines entre la France et l'Algérie deviendra très-important.

[3] Aux preuves qu'a rassemblées M. Dugaste, pour établir ce fait, dans son savant *Mémoire sur les éléphants*, M. Dureau de La Malle en a ajouté d'autres qui ne sont pas moins décisives. « Dans la dernière bataille livrée par Marius près de Cirtha, contre les forces réunies de Jugurtha et de Bocchus, l'armée maure et numide était composée de soixante mille hommes, qui tous avaient des boucliers faits de peau d'éléphant. On peut se faire une idée, d'après ce chiffre, de la quantité de ces animaux que devaient contenir les forêts de la Numidie et de la Mauritanie. »

pour le dédommager de toutes les espèces malfaisantes qu'engendrent la chaleur et l'humidité. Un ennemi plus dangereux que les moustiques, les scorpions et les araignées, la sauterelle voyageuse, s'abat quelquefois par nuées dévastatrices sur le sol algérien ; mais ses funestes irruptions, plus redoutées des peuples du Midi que la grêle et les ouragans dans nos contrées, sont peu fréquentes dans les régions de l'Atlas.

Les poissons de mer et d'eau douce de l'Afrique septentrionale sont de la même espèce que ceux des côtes et des rivières de Provence : les coraux et les éponges, que l'on trouve en abondance près de Bône et de la Calle, sont les seuls zoophytes qui distinguent les parages de l'Algérie.





CHAPITRE II.

TEMPS PRIMITIFS. — DOMINATION CARTHAGINOISE.

(860 — 146 AVANT J.-C.)

Races primitives. — Leurs mœurs. — Fondation de Carthage. — Cyrène. — Lutte des Carthaginois contre les Romains et les indigènes. — Bataille de Zama. — Établissements coloniaux de Carthage sur le littoral de l'Afrique septentrionale. — Influence des Carthaginois sur les tribus de l'Atlas et les Numides. — Part qu'ils prennent à la guerre. — Massinissa. — Ses entreprises contre les Carthaginois. — Destruction de Carthage par les Romains.



Les écrivains de l'antiquité ne nous ont laissé que des notions confuses sur les premiers habitants de la région de l'Atlas. Hérodote cite bien les noms d'une foule de peuplades qui habitaient l'Afrique septentrionale ; mais il ne remonte pas à leur origine, et se borne à rapporter les récits fabuleux dont elles étaient l'objet. La nomenclature de Strabon est moins vaste, et ne renferme pas de meilleurs renseignements ; il ne nomme que la célèbre oasis d'*Ammonium* et la nation des *Nasamons*. Plus à l'occident, derrière la région des Carthaginois et des Numides, il connaît les Gétuliens, et après eux les *Garamantes;*

dans une contrée qui n'a que mille stades de long, et qui paraît être le Fezzan. Suivant Salluste, qui s'appuie du témoignage de l'historien carthaginois Hiempsal, le nord de l'Afrique fut d'abord occupé par les Libyens et par les Gétules : populations barbares, sans aucune forme de gouvernement et de religion, se nourrissant d'herbe ou dévorant la chair crue des animaux qu'ils tuaient à la chasse, agrégation hétérogène d'individus de races différentes; car parmi eux on trouvait à la fois des noirs, probablement venus de l'Afrique intérieure et appartenant à la grande famille des Nègres; il y avait aussi des blancs, issus de la souche sémitique, et qui formaient comme partout la population dominante. Puis, à une époque absolument inconnue, un nouveau ban d'Asiatiques, composé, dit Salluste, de Mèdes, de Perses, d'Arméniens, envahit les contrées de l'Atlas et poussa jusqu'en Espagne, à la suite d'Hercule[1]. Les Perses, se mêlant avec les premiers habitants du littoral, formèrent le peuple numide (province de Constantine et royaume de Tunis); de leur côté, les Mèdes et les Arméniens, s'alliant aux Libyens, plus rapprochés de l'Espagne, donnèrent naissance à la race des Maures. Quant aux Gétules, confinés dans les vallées du haut Atlas, ils repoussèrent toute alliance et formèrent le noyau principal de ces tribus restées rebelles à la civilisation étrangère, qu'à l'imitation des Romains et des Arabes, nous appelons les Berbères ou Barbares (*Barbari*, *Bereber*) ; d'où est venu le nom d'états barbaresques[2].

Au-dessous de tous ces groupes compris eux-mêmes sous la dénomination plus générale de Libyens, se présentaient des associations de tribus moins importantes; telles étaient, en allant particulièrement de l'est à l'ouest, les *Maxyes*, les *Massiliens* et les *Massæsiliens*, les *Macœens* et les *Maurusiens;* puis on trouvait sur les rives de la mer, dans le pays aride et triste qui borde les deux Syrtes, ces nations de mœurs bizarres, et presque complétement sauvages, les *Lotophages* (à qui les fruits du lotus servaient de nourriture et de boisson), et enfin les *Psylles*, les *Nasamons*.

Les révolutions de l'Asie occidentale jetèrent, après les Mèdes et les Perses, un nouveau flot d'émigrants sur les plages atlantiques : c'étaient, suivant Procope, les malheureux débris des fils de Chanaan, chassés de leur patrie par les armes victorieuses des Hébreux. Procope, historien bysantin du VI[e] siècle, qui avait perdu les traditions antérieures conservées par Salluste et Varron,

[1] Pline l'ancien confirme la tradition mentionnée par Salluste : « Marcus Varron rapporte « que dans toute l'Espagne se sont répandus les Ibères, les Perses, les Phéniciens, les Celtes, « les Carthaginois. » (PLINE, lib. III, cap. 2.)

[2] La race des *Berbers*, entièrement distincte des *Arabes* et des *Maures*, paraît indigène de l'Afrique septentrionale; elle comprend les restes des anciens Gétuliens à l'occident, et des Libyens à l'orient de l'Atlas. Aujourd'hui elle forme quatre nations distinctes : 1° les *Amazygh*, nommés par les Maures *Chillah* ou *Choullah*, dans les montagnes marocaines; 2° les *Kabyles* ou *Kabaïles*, dans les montagnes d'Alger et de Tunis; 3° les *Tibbons*, dans le désert entre le Fezzan et l'Égypte; 4° les *Touarihs*, dans le grand désert. (MALTE-BRUN.)

veut même faire des Chananéens les premiers habitants de l'Afrique septentrionale. Il affirme que, de son temps, on voyait encore à Tigisis (Tedgis, dans l'Algérie) une colonne portant cette inscription en langue phénicienne : « Nous sommes ceux qui ont fui devant le brigand Josué, fils de Navé[1]. » Quelque hasardée que puisse paraître cette assertion, l'émigration chananéenne n'a rien d'invraisemblable ; elle est confirmée par les traditions des Arabes et des Berbères, et diverses tribus passent pour descendre, soit des Chananéens, soit des Amalécites et des Arabes kouschites, ou Arabes primitifs de la race de Cham[2].

Quoi qu'il en soit de toutes ces origines fort incertaines et de ces hypothèses plus ou moins contestables, l'Afrique septentrionale présente, dans sa constitution géognostique, les deux zones qui ont déterminé, de l'orient à l'occident, l'émigration des peuples agriculteurs, et du sud-est au nord-ouest, celle des peuples nomades. Aussi, de tout temps, deux races bien distinctes s'y touchent sans se confondre : ce sont les nomades et les sédentaires. L'antiquité groupait leurs innombrables tribus sous la dénomination générale de Numides et de Berbères ; nous les désignons aujourd'hui sous les noms d'Arabes et de Kabaïles.

Les invasions successives des peuples étrangers ont pu modifier quelques-unes de leurs habitudes, mais elles n'ont rien changé au caractère spécial des deux races, et les advènes ont disparu ou se sont presque toujours assimilés à l'une ou à l'autre. Voilà pourquoi, à deux mille ans de distance, nous retrouvons, dans les deux groupes principaux d'habitants qui occupent aujourd'hui l'Afrique septentrionale, les mêmes mœurs, les mêmes usages qui les distinguèrent autrefois. Les Kabaïles de nos jours, comme les Berbères de l'ancien temps, sont agricoles et industrieux ; ils vivent dans l'isolement, mais ils ont des résidences fixes ; l'amour du sol natal est extrême chez eux, le goût du travail leur est propre, et l'économie un besoin. Malgré leurs dissensions entre tribus, la propriété a toujours été plus respectée chez eux que chez les peuples nomades ; ils ont conservé la culture chananéenne, et au moyen de murs de soutènement ils cultivent, de gradins en gradins, toutes les pentes de leurs montagnes.

On retrouve les Numides toujours semblables à eux-mêmes. Ce sont ces tribus de cavaliers intrépides, maigres et basanés, montés à poil sur des chevaux de peu d'apparence, mais rapides et infatigables, qu'ils guident avec une corde tressée de jonc, en guise de bride : tels ils apparurent aux Romains, il y a deux mille ans, tels ils se montrèrent à l'armée française en 1830 quand les contingents de l'intérieur se rendirent à l'appel du dey d'Alger sur les

[1] Procope, *de Bello Vandalico*, lib. II, cap. 10.

[2] L'historien berber Ebn-Khal-Doun, qui écrivait au XIVe siècle, fait descendre tous les Berbers d'un prétendu Ber, fils de Mazigh, fils de Chanaan.

rivages de Sidi-Ferroudj. « C'est une race dure et exercée aux fatigues, dit « Salluste : ils couchent sur la terre et s'entassent dans des *mapalia*, espèces « de tentes allongées faites d'un tissu grossier, et dont le toit cintré ressemble « à la carène renversée d'un vaisseau. Leur manière de combattre confondait « la tactique romaine : ils se précipitaient sur l'ennemi d'une manière tumul- « tueuse ; c'était une attaque de brigands, plutôt qu'un combat régulier. Dès « qu'ils apprenaient que les Romains devaient se porter sur un point, ils détrui- « saient les fourrages, empoisonnaient les vivres et emmenaient au loin les « bestiaux, les femmes, les enfants, les vieillards ; puis, les hommes valides, se « portant sur le gros de l'armée, la harcelaient sans cesse, tantôt en attaquant « l'avant-garde, tantôt en se précipitant sur les derniers rangs. Ils ne livraient « jamais de bataille rangée ; mais ils ne laissaient jamais de repos aux « Romains : la nuit, dérobant leur marche par des routes détournées, ils « attaquaient à l'improviste les soldats qui erraient dans la campagne ; ils « les dépouillaient de leurs armes, les massacraient, ou les faisaient pri- « sonniers, et, avant qu'aucun secours arrivât du camp romain, ils se « retiraient sur les hauteurs voisines. En cas de défaite, personne chez les « Numides, personne excepté les cavaliers de la garde, ne suit le roi ; cha- « cun se retire où il le juge à propos, et cette désertion n'est point regardée « comme un délit militaire[1]. » En lisant ce récit, ne croirait-on pas avoir sous les yeux un bulletin de notre armée d'Afrique ? Substituez au nom de Jugurtha celui d'Abd-el-Kader ou d'un de ses lieutenants, et vous verrez que les Arabes d'aujourd'hui sont les Numides d'autrefois ; rien n'est changé que le nom.

Cette immobilité de mœurs et de caractère nous a paru plus importante à constater, et plus concluante que des dissertations sans fin sur des origines et des agrégations dont il est impossible de suivre la trace et de préciser les résultats. Ces Maures, ces Gétules, ces Numides, ces peuples errants et sans nom qui ont précédé en Afrique toutes les dominations étrangères et leur ont survécu, n'ont jamais adopté franchement la civilisation des Carthaginois, ni celle des Romains, ni celle des Grecs du Bas-Empire, ni celle même des Arabes, dont les mœurs, les habitudes, l'organisation politique et guerrière, ont avec les leurs une si grande analogie. Non, il faut bien le reconnaître, jamais la civilisation n'a germé d'elle-même parmi ces races ; elle ne s'y est conservée qu'autant qu'elle a été alimentée et renouvelée du dehors. Aussitôt qu'une action étrangère a cessé de s'y faire sentir, ces peuples reprennent leurs habitudes premières. Ailleurs, les révolutions des empires ont souvent amené d'heureuses transformations : les vainqueurs et les vaincus se sont mêlés, et il en est sorti de grands peuples, participant aux qualités diverses des races dont ils sont issus. Ici, rien de semblable n'apparaît : à

[1] *Histoire des guerres de Jugurtha.*

partir de la décadence de l'empire romain, les révolutions n'ont fait qu'entasser ruines sur ruines. L'élément du progrès a manqué totalement : quelle en est la cause? Ce n'est ni le climat, ni la configuration du sol, ni même l'inconstance de caractère, tant reprochée aux Africains; c'est bien plutôt la persistance de la division par tribus, premier degré de civilisation sur lequel cette race s'est immobilisée depuis les siècles les plus reculés; division qui fait naître et entretient les préjugés, les haines, les discordes, l'habitude du pillage, et qui rend ces peuples incapables de se réunir en véritable corps de nation pour repousser le joug étranger, et de se façonner à toute civilisation venue du dehors[1].

Appien, pour définir l'état politique des tribus libyennes, les appelle αὐτόνομοι (ayant leur gouvernement propre); leurs chefs, investis d'un pouvoir en apparence absolu, étaient sans cesse, comme le furent plus tard les deys d'Alger, à la merci du plus fort ou du plus ambitieux. Sous le rapport religieux, il paraît qu'une certaine conformité de croyances régnait chez les Libyens, les Gétules, les Numides, les Maurusiens : ils adoraient les étoiles, le soleil et la lune; ils faisaient des sacrifices humains, et entretenaient dans des espèces de temples un feu perpétuel : rudiments grossiers de civilisation, dus aux premières colonies asiatiques qui s'établirent sur le littoral de l'Afrique septentrionale.

Telle était la condition physique et morale des populations près desquelles vinrent s'asseoir, d'une part la civilisation phénicienne, de l'autre la civilisation grecque : Carthage et Cyrène.

DOMINATION CARTHAGINOISE.

La chronologie la plus probable place vers l'an 860 avant J.-C. la fondation de Carthage; c'est alors que Didon, fille de Bélus, fuyant la tyrannie de Pygmalion son frère, roi de Tyr, qui venait de faire mourir son mari pour s'emparer de ses richesses, aborda en Afrique. La tradition a consacré le singulier stratagème qu'employa cette princesse pour obtenir l'hospitalité des indigènes : elle ne demandait qu'une petite portion de terre, ce que pourrait enceindre la peau d'un bœuf; et pour prix d'un si faible service, elle offrait des sommes considérables. Cette peau, découpée en lanières très-minces, finit par circonscrire un très-grand espace, sur lequel s'éleva bientôt une imposante

[1] Dans le cours de cette histoire, nous aurons soin de faire ressortir toutes les influences étrangères qui ont dominé en Afrique, ou qui ont pu modifier le caractère des races aborigènes. Lorsque nous serons arrivés à la domination française, nous examinerons en détail l'organisation sociale et politique des tribus et des différentes races qui peuplent aujourd'hui l'Algérie.

forteresse, Byrsa, qui commandait les environs ainsi qu'une rade immense[1]. Iarbas, chef des Maxyes et des Gétules, qui avait fait cette concession, frappé de la beauté de Didon, séduit aussi par ses richesses, voulut l'épouser; mais cette fière princesse dédaigna la main du Barbare, et se donna la mort pour se soustraire à ses obsessions.

Après cette catastrophe, l'histoire reste muette pendant trois siècles. La littérature de Carthage, on le sait, a péri tout entière, et nous ne connaissons les Carthaginois que par les récits de leurs ennemis. Lors de la destruction de cette ville (146 ans avant J.-C.), on y trouva des livres qui contenaient ses annales; mais, dans leur orgueil national, les Romains, peu soucieux des origines étrangères, abandonnèrent ces chroniques à Micipsa, roi des Numides. Par succession, elles parvinrent à Hiempsal II, qui régnait sur la Numidie 105 ans avant J.-C. Huit ans après, Salluste, envoyé comme gouverneur en Afrique, se les fit expliquer et en tira quelques documents pour la description de cette contrée qui précède sa *Guerre de Jugurtha.* Mais ce travail est resté fort incomplet, et l'indifférence de l'auteur nous a privés d'une foule de renseignements historiques qui seraient pour nous d'un grand prix. Tout ce que nous savons des premières époques de la colonie phénicienne, c'est que, située sur un emplacement favorable, et protégée par la forteresse de Byrsa, Carthage grandit avec rapidité, et que son gouvernement, monarchique d'abord, se transforma en république sans qu'on puisse déterminer d'une manière précise l'époque et les causes de ce changement. Grâce à la sagesse des fondateurs, cette modification apportée dans leur organisation politique n'arrêta pas un seul instant le cours de leurs succès. En effet, Aristote remarque que jusqu'à son temps, c'est-à-dire, pendant un espace de cinq cents ans, il n'y avait eu, dans cette république, ni révolution ni tyran.

Le gouvernement de Carthage était divisé entre les suffètes (*sophetim*), magistrats suprêmes que le peuple élisait chaque année, et le sénat, choisi dans le sein d'une nombreuse et puissante aristocratie. On y ajouta par la suite, probablement pour réprimer les tentatives de tyrannie, le redoutable tribunal des *Cent*, spécialement chargé de surveiller les opérations militaires. L'autorité du sénat de Carthage était aussi étendue que celle du sénat romain. C'était dans son sein que se traitaient toutes les affaires d'état; c'était lui qui donnait audience aux ambassadeurs, qui envoyait des ordres aux généraux, qui décidait de la paix et de la guerre. Lorsque les voix étaient unanimes sur une question, elle était irrévocablement résolue; une seule voix dissidente la faisait déférer à l'assemblée du peuple. Pendant longtemps l'autorité du sénat eut toute la prépondérance; mais le peuple, comme à Rome, éleva successivement ses prétentions et finit par s'emparer

[1] Quelques historiens prétendent que Didon ne fit qu'agrandir Carthage qui avait été fondée, longtemps auparavant, à la suite de l'expédition d'Hercule.

de la plus grande partie du pouvoir. Les Magon, les Hannon, ces représentants du génie commercial et de la politique extérieure de Carthage, étaient les hommes de l'aristocratie ; les Hamilcar, les Annibal, ces guerriers illustres qui balancèrent longtemps la fortune de Rome, étaient l'expression du parti populaire.

On sait que le commerce faisait la principale base de la puissance de Carthage : les officiers publics, les généraux, les magistrats, s'occupaient de négoce. « Ils allaient partout, dit Rollin, acheter le moins cher possible le « superflu de chaque nation pour le convertir, envers les autres, en un néces- « saire qu'ils leur vendaient très-chèrement. Ils tiraient de l'Égypte le lin, le « papier, le blé, les voiles et les câbles pour les vaisseaux ; des côtes de la mer « Rouge, les épiceries, l'encens, les parfums, l'or, les perles et les pierres pré- « cieuses ; de Tyr et de Phénicie, la pourpre et l'écarlate, les riches étoffes, les « meubles somptueux, les tapisseries et tous les ouvrages d'un travail recher- « ché ; ils donnaient en échange le fer, l'étain, le plomb et le cuivre, qu'ils « tiraient de la Numidie, de la Mauritanie et de l'Espagne. » Ils allaient aussi chercher l'ambre dans la Baltique, et la poudre d'or sur les côtes de Guinée.

Pour assurer cet immense commerce et abriter ses flottes, Carthage fut obligée de devenir puissance militaire et conquérante ; on sait tout ce qu'elle déploya de persévérance, de courage et d'habileté pour réaliser ses projets ; aussi ne ferons-nous ici qu'indiquer ce mouvement. La domination de Carthage s'étendit rapidement sur tout le littoral de l'Afrique occidentale, depuis la petite Syrte (golfe de Cabès) jusqu'au delà des colonnes d'Hercule. Elle prit ensuite l'Europe à revers, et toutes les côtes méridionales de l'Espagne, jusqu'aux Pyrénées, furent soumises par ses armes, son commerce ou sa politique : la Sardaigne, la Corse, les îles Baléares subirent le même sort. Tant qu'elle n'eut à dompter que des peuplades belliqueuses, mais isolées, ou tout au plus groupées en fédérations faciles à dissoudre, ou en petits royaumes hostiles les uns aux autres, tout céda au génie de Carthage. Ses succès devinrent moins faciles lorsqu'aux deux extrémités de son empire, se heurtant contre une civilisation matériellement égale, moralement supérieure à la sienne, elle rencontra des colonies grecques sur les plages de la grande Syrte et sur celles de la Gaule.

Depuis plusieurs siècles des colonies grecques avaient été jetées sur les rivages d'Afrique ; mais, vers 675 avant J.-C., une expédition de Doriens expulsés de leur patrie aborda en Libye. Après avoir erré quelque temps, ils finirent par s'établir sur cette partie du littoral comprise aujourd'hui, sous le nom de Barka, dans la régence de Tripoli, et y fondèrent la ville de Cyrène. En 631, les Cyrénéens reçurent de la mère-patrie de nouveaux renforts ; ils firent alors la guerre aux indigènes ; ils conquirent des villes et étendirent au loin leurs relations commerciales [1]. De succès en succès, Cyrène poussa l'audace jusqu'à entrer en

[1] Verdoyante et tout à la fois triste et fertile, cette lisière de l'aride Libye renfermait cinq

lutte avec les satrapes d'Égypte. Ce développement de forces et de prospérité ne tarda pas à exciter la jalousie de Carthage; les vieilles antipathies nationales se réveillèrent; en effet, par son origine et par ses souvenirs, Carthage se rattachait à ces races sémitiques dont l'inimitié permanente contre la race hellénique fut attestée par une lutte de plusieurs siècles sur le double littoral de la Grèce et de l'Asie.

Mais Cyrène au midi, Marseille au nord, étaient alors trop florissantes pour se laisser intimider par des démonstrations hostiles; Carthage ne s'opiniâtra pas contre ces deux cités; elle porta toutes ses forces contre la Sicile, base d'opération admirablement choisie, car la Sicile était à la fois le point central de la Méditerranée et des colonies grecques d'Occident. Pour cette expédition, Carthage s'épuisa en immenses préparatifs qui ne durèrent pas moins de trois ans. Suivant des récits évidemmeut exagérés, quatre cent mille hommes furent embarqués sur deux mille galères et trois mille bâtiments de charge, avec un matériel proportionné à ce prodigieux armement. On sait quelle fut l'issue de cette lutte à jamais célèbre : assaillies à la fois et ne pouvant se porter secours, la Grèce et la Sicile suffirent chacune à leur défense ; et le jour même où l'innombrable armée de Xerxès se brisait aux Thermopyles contre l'héroïsme de Léonidas, l'armée carthaginoise perdait en Sicile une grande bataille, à la suite de laquelle ses débris regagnèrent péniblement l'Afrique. Carthage vaincue demanda la paix, et l'obtint à des conditions qui montrent toute la supériorité du vainqueur : le héros de Syracuse, Gélon, stipula dans le traité l'abolition des sacrifices humains, qui constituaient l'une des cérémonies principales du culte chez les Phéniciens.

En souscrivant à cette paix, les Carthaginois ne voulaient que reprendre haleine, et réparer leurs pertes; car ils n'avaient pas renoncé à l'espoir de conquérir la Sicile. En effet, saisissant une occasion favorable pour recommencer la guerre, on les voit pénétrer de nouveau dans cette île et la ravager; puis, profitant de l'épouvante que cette expédition a jetée, ils forment après plusieurs victoires successives des établissements permanents à Agrigente, à Himère, à Géra, à Camarine; enfin toutes les contrées habitées par les Sicaniens leur furent cédées par un traité qui partageait presque en parties égales la Sicile entre Syracuse et Carthage. Cette cession, au lieu de satisfaire les Carthaginois, excita encore leur cupidité, et la guerre se renouvela bientôt, mais sans succès décisif de part et d'autre, jusqu'au moment où les Romains, qui avaient grandi durant cette lutte de deux siècles, vinrent y prendre part et la terminer à leur profit.

Ici commence un drame magnifique : les deux républiques les plus puissantes

villes grecques qui lui firent donner le nom de *Libye Pentapole*. Parmi ces villes on distinguait *Bedinia*, antérieurement *Hesperis*, aujourd'hui Bernik. (MALTE-BRUN, *Histoire de la Géographie.*)

dont l'histoire ait conservé le souvenir vont lutter ensemble, non plus pour la possession de la Sicile, mais pour celle de la Méditerranée, qui doit donner au vainqueur l'empire du monde! Carthage, la république commerçante, a de grandes flottes et des matelots sans nombre; Rome, la république agricole, n'a pas un seul vaisseau, et cependant elle l'emportera par l'énergie de sa volonté et l'infatigable opiniâtreté de ses efforts.

On sait sous quel prétexte ces deux états en vinrent aux mains. Les habitants d'une ville de la Sicile s'étaient divisés en deux partis; les uns appelèrent les Romains à leur secours, les autres les Carthaginois. Déjà, à cette époque, l'Italie presque entière obéissait à la république : Sabins, Volsques, Samnites, étaient ses tributaires; et Pyrrhus venait de fuir honteusement devant ses aigles triomphantes. Cependant Rome hésitait encore. Le sénat refusa d'abord le secours demandé; mais le peuple consulté l'accorda, et la guerre fut décidée. Quelques misérables vaisseaux empruntés à leurs alliés transportèrent les légions romaines en Sicile. Tel fut le commencement de la première guerre punique.

Moins célèbre que la seconde, parce que les noms d'Annibal et de Scipion n'y figurent pas, cette guerre fut plus longue et tout aussi cruelle. Les Romains s'y formèrent à cette patience héroïque qui les rendit invincibles. Luttant contre un peuple de navigateurs et de marchands, qui couvrait la mer de ses flottes, ils sentirent la nécessité de créer une marine pour repousser les ravages que leurs ennemis exerçaient sur les côtes d'Italie. Sans ingénieurs et sans ouvriers pour la construction des vaisseaux, leur génie et leur persévérance suppléèrent à tout. Une galère prise sur l'ennemi, dans un port de Sicile, leur servit de modèle. On travailla la nuit, on travailla le jour pour hâter les constructions; les citoyens de toutes les classes et de toutes les conditions s'imposèrent les plus durs sacrifices pour atteindre ce résultat, et en peu de mois, une flotte de cent vingt galères fut mise à la mer. Cependant les premiers combats de ces marins improvisés ne furent pas heureux. Souvent leurs habiles adversaires, plus souvent les tempêtes contre lesquelles ils n'avaient pas encore appris à lutter, détruisirent ces vaisseaux construits à la hâte et avec tant de peine. Mais l'énergie romaine s'accrut de ces défaites mêmes, et les Carthaginois, battus sur terre en Sicile et en Sardaigne, le furent aussi sur mer, leur empire et leur élément. Les Romains poursuivirent bientôt leurs ennemis jusqu'en Afrique.

De toutes les expéditions de la première guerre punique, celle de Regulus est la plus célèbre. Les vertus morales et guerrières de cet illustre Romain, ses premiers succès, facilités par l'aversion des populations africaines contre leur superbe dominatrice, ses fautes, sa défaite, sa captivité, sa mort héroïque surtout, ont immortalisé cette période de l'histoire de sa patrie : le lecteur n'ignore pas que deux prisonniers carthaginois, livrés à la veuve de Regulus, périrent à Rome dans d'affreux supplices. Ces vengeances barbares, ces repré-

sailles non moins cruelles, donnèrent à la guerre un caractère d'atrocité qu'elle n'avait pas encore revêtu. Ce ne fut plus une lutte ordinaire entre deux peuples, mais un véritable duel entre deux adversaires décidés à vaincre ou à mourir; enfin le courage des Romains l'emporta, et Carthage fut réduite à demander la paix. Céder une première fois, c'était se mettre dans la nécessité de céder une seconde, une troisième, jusqu'à sa ruine totale; c'est en effet ce qui arriva. D'après les termes du traité qui mit fin à la première guerre punique, Carthage évacua la Sicile, rendit sans rançon tous les prisonniers, et paya les frais de la guerre. Elle accordait tout et ne recevait rien : son humiliation était complète, l'orgueil des Romains satisfait et leur supériorité reconnue.

Ce honteux traité venait à peine d'être signé, lorsqu'une guerre intestine s'alluma autour des murs de Carthage et menaça de la dévorer. Comme cet événement met en saillie une partie des institutions politiques de la république phénicienne, nous allons lui consacrer quelques développements. Les armées de Carthage se composaient partie d'auxiliaires, partie de Mercenaires. Au lieu de dépeupler ses villes pour avoir des soldats, elle en achetait au dehors; les hommes n'étaient pour cette opulente république qu'une marchandise. Elle prenait, dans chaque pays, les troupes les plus renommées : la Numidie lui fournissait une cavalerie brave, impétueuse, infatigable; les îles Baléares lui donnaient les plus adroits frondeurs du monde; l'Espagne, une infanterie invincible; la Gaule, des guerriers à toute épreuve; la Grèce, des ingénieurs et des stratégistes consommés. Sans affaiblir sa population par des levées d'hommes, ni interrompre son commerce, Carthage mettait donc en campagne de nombreuses armées, composées des meilleurs soldats de l'Europe et de l'Afrique. Cette organisation, avantageuse en apparence, fut pour elle une cause incessante de troubles, et hâta même sa ruine. Aucun lien moral n'unissait entre eux ces Mercenaires : victorieux et bien payés, ils servaient avec zèle; mais au moindre revers ils se révoltaient, abandonnaient leurs drapeaux, souvent même passaient à l'ennemi. Un des plus beaux titres de gloire du grand Annibal est d'être resté pendant seize ans en Italie avec une armée composée de vingt peuples divers, sans qu'aucune révolte ait eu lieu, sans qu'aucune rivalité sérieuse ait dissous cet assemblage d'éléments hétérogènes.

Après la malheureuse expédition de Sicile, les Mercenaires, aigris par leurs défaites et surtout par le retard qu'éprouvait le paiement de leur solde, s'étaient révoltés, avaient massacré leurs chefs, et les avaient remplacés par des officiers subalternes; d'un autre côté, les villes maritimes, les populations agricoles de l'intérieur, accablées d'impôts, voulurent profiter de cette insurrection pour secouer un joug qu'elles portaient avec impatience, et les tribus même les plus lointaines, celles qui faisaient paître leurs troupeaux sur les deux versants de l'Atlas, excitées par l'espoir du pillage, accoururent en foule dans les rangs des insurgés. Les meurtres et l'incendie précédaient cette

multitude féroce, et Carthage se vit bientôt entourée d'un cercle de fer et de feu.

Réduite à l'enceinte de ses murailles, sans troupes, sans vaisseaux, la métropole africaine semblait près de sa ruine ; jamais sa position n'avait été plus critique. Mais l'excès du danger ranima le courage des Carthaginois. Deux généraux célèbres leur restaient encore : Hannon et Amilcar. Formés tous deux à l'école de l'adversité dans cette longue lutte qui avait embrasé l'Europe et l'Afrique, ils employèrent, pour sauver leur patrie, tour à tour la franchise et la ruse, les armes et la politique; chefs de deux partis opposés, ils se réconcilièrent, sacrifiant généreusement à l'intérêt de tous leurs intérêts particuliers. Leur bonne intelligence assura le succès et mit fin à la guerre. Désorganisés, puis vaincus dans deux grandes batailles, les Mercenaires furent dispersés et détruits ; les villes révoltées se soumirent ou furent emportées d'assaut ; l'Afrique entière rentra sous le joug, et Carthage respira! Mais d'effroyables cruautés avaient été commises de part et d'autre, des milliers d'hommes avaient péri dans les supplices.

Éteinte en Afrique après une lutte qui dura trois ans (240-237 avant J.-C.), la guerre des Mercenaires se ralluma en Sardaigne, où elle fut plus funeste encore aux Carthaginois; car elle les mit aux prises avec les Romains. Partout Rome s'élevait devant Carthage pour l'empêcher de réparer ses pertes : en Afrique, elle avait fourni des armes et des vivres aux révoltés; en Sardaigne, elle intervint entre les habitants et les Mercenaires, et s'empara de l'île. Poussée à bout, Carthage fit des préparatifs pour la reprendre; mais Rome menaça de rompre le traité. N'osant renouveler la guerre contre une puissance qui l'avait vaincue et forcée à accepter de dures conditions aux jours de sa plus haute prospérité, Carthage acheta la continuation de la paix en renonçant à ses prétentions sur la Sardaigne et en payant aux Romains douze cents talents d'argent.

Cette paix désastreuse ne pouvait durer. Le commerce, c'est-à-dire l'existence même des Carthaginois, était attaqué dans sa base par la perte de leurs colonies; l'empire de la Méditerranée ne leur appartenait plus; les flottes ennemies s'en étaient complétement emparées; les places fortes de la Sicile et de la Sardaigne avaient reçu garnison romaine, et les côtes de l'Italie étaient dans un état de défense formidable. Toute voie par mer leur était donc fermée. Sur terre, l'Espagne seule leur était ouverte : ils y envoyèrent une armée dont ils donnèrent le commandement à Amilcar.

C'était changer toute la politique qui avait fait la grandeur de Carthage, que de chercher dans les conquêtes continentales un dédommagement aux désastres maritimes ; cette révolution, du reste, fut accomplie avec une rare habileté. Déjà célèbre par les guerres soutenues en Sicile contre les Romains, par celle d'Afrique contre les Mercenaires et les peuplades de la Numidie, Amilcar était à la fois un habile capitaine et un grand politique. Son armée fit des pro-

grès rapides. Les peuples vaincus par la force des armes furent gagnés par la clémence et la justice du vainqueur, et la domination carthaginoise s'établit dans la meilleure partie de la Péninsule, sur des bases fermes et solides. Une discipline sévère, une bonne et sage administration attirèrent au général carthaginois l'estime et la confiance des Ibériens.

Amilcar ayant été tué dans une bataille, son gendre Asdrubal lui succéda, et imita son exemple aussi bien dans la guerre que dans la politique. Ce général fonda la colonie de Carthagène sur la côte méridionale de l'Espagne, étendit au loin ses conquêtes, et porta ses armes victorieuses jusqu'aux rives de l'Èbre, qu'un traité avec les Romains lui interdisait de franchir. Assassiné par un Gaulois qu'il avait insulté, il remit, comme un héritage, le commandement de l'armée au fils d'Amilcar à peine âgé de vingt-deux ans. A l'aspect de ce jeune homme, l'armée tout entière fit éclater des transports de joie et d'enthousiasme : elle croyait revoir Amilcar lui-même. Cependant c'était mieux encore, c'était Annibal!...

Amilcar et Asdrubal laissaient à leur successeur une armée sobre, patiente, disciplinée, que l'habitude de la victoire avait rendue presque invincible, une base d'opération appuyée sur des conquêtes solides, une politique sage, qui leur avait rallié tous les peuples ; ils lui laissaient enfin un grand projet à réaliser, le plus grand qui pût enflammer l'âme d'un jeune héros : la conquête de Rome!

Maître de l'Espagne depuis Cadix jusqu'à l'Èbre, vainqueur, au-delà de ce fleuve, de la célèbre Sagonte, alliée de Rome, qui en tombant ralluma la guerre entre l'Europe et l'Afrique, après vingt-quatre ans d'une paix chancelante, Annibal part de Carthagène, et se dirige vers l'Italie à la tête de cent mille fantassins, douze mille cavaliers et quarante éléphants. On sait les résultats de cette gigantesque entreprise. Les obstacles, prévus d'avance par son génie, se multiplièrent devant lui, sans pouvoir l'arrêter. Les peuples qui habitaient entre l'Èbre et les Pyrénées tentèrent de s'opposer à son passage; ils furent vaincus et subjugués. Après avoir consolidé la puissance de Carthage dans ces contrées, Annibal épure son armée, et descend dans les Gaules avec quarante éléphants, neuf mille chevaux, et cinquante mille hommes de pied, tous vieux compagnons d'armes d'Amilcar et d'Asdrubal. Les populations gauloises, que cette marche conquérante à travers leur territoire a soulevées, sont intimidées par sa puissance, ou trompées par ses ruses ; les généraux ennemis, accourus par mer et par terre pour lui disputer le passage, mais qu'il ne veut combattre qu'en Italie, sont adroitement évités; enfin, malgré la rapidité du Rhône et la hauteur des Alpes, le territoire romain est envahi.

Le séjour d'Annibal en Italie n'est pas moins étonnant que la marche audacieuse qui l'y conduisit. Décimée par le passage des Alpes, son armée est réduite à quarante mille combattants; cependant il ne craint pas d'attaquer Rome au centre de sa puissance, et s'avance de victoire en victoire jusqu'à ses

portes. Entré en Italie à l'âge de vingt-six ans, il y reste jusqu'à quarante. Ni les efforts redoublés des Romains, ni les fautes de ses lieutenants battus en Espagne et dans les Gaules, ni l'opiniâtreté de sa patrie à lui refuser presque tout envoi de secours, ne peuvent lui faire lâcher sa proie. Pour y parvenir, il fallait cesser de l'attaquer en face, il fallait transporter le champ de bataille là où il n'était pas.

Rappelé en Afrique par les malheurs de son pays, Annibal s'embarqua, le désespoir dans le cœur. On dit qu'à ce moment suprême, tournant les yeux vers l'Italie qu'il laissait arrosée de sang et pleine encore de la terreur de son nom, il exprima le regret de n'avoir pas mis le siége devant Rome après la bataille de Cannes et de n'avoir point trouvé la mort dans ses murailles embrasées. Sans doute aussi il se rappelait avec amertume le serment qu'il avait fait dès l'âge de neuf ans, au pied des autels et entre les mains de son père, de haïr les Romains et de les combattre à outrance et sans relâche toute sa vie!

Débarqué en Afrique avec ce qui lui restait de ses vieilles bandes, Annibal trouve sa patrie sur le penchant de sa ruine, investie de tous côtés par les Romains et les Numides. Il accorde à peine quelques jours de repos à ses troupes et s'avance jusqu'à Zama, ville située dans l'intérieur des terres, à cinq jours de marche au sud de Carthage. Le sénat et le peuple, revoyant en lui leur dernière espérance, mettent fin à leurs longues divisions et le reçoivent comme un libérateur, le laissant maître de demander la paix et de la conclure. Ainsi, par une justice tardive, le sort de son pays est remis dans ses mains; mais les fautes de ses concitoyens avaient rendu presque impossible tout espoir de salut.

Telle était la situation de Carthage au moment où Annibal remettait le pied sur le sol africain : un peuple inconstant, un sénat faible, un trésor épuisé, une armée habituée à la fuite et à la défaite, et quelques vétérans qui ne pouvaient plus que mourir avec gloire. En vain la haine et l'orgueil brûlaient dans les cœurs : ces sentiments allaient s'éteindre au premier revers et faire place à un découragement absolu. Annibal le sentait bien, et, seul capable de faire la guerre, il était le seul qui désirât la paix. Pour l'obtenir, il demanda une entrevue au général romain; mais les conditions qu'imposait Scipion lui ayant paru trop dures, il préféra s'en remettre aux hasards d'une bataille, et les deux généraux se quittèrent pour s'y préparer.

Dans cette célèbre bataille de Zama, ni le héros carthaginois ni ses vétérans ne restèrent au-dessous de leur renommée. Dès le premier choc, sa cavalerie, peu aguerrie et beaucoup moins nombreuse que celle des Romains, fut rompue et prit la fuite, laissant le centre découvert et affaibli par le désordre qu'elle y portait. La vieille infanterie d'Annibal présenta la pique aux fuyards, et les força de s'écouler par les flancs; elle rétablit ainsi le combat, et tint seule la victoire en suspens jusqu'au moment où, chargée en flanc et en queue par la cavalerie romaine, il ne lui resta plus qu'à mourir. Les éléphants, de leur côté,

firent bonne contenance; on voyait ces intrépides animaux, excités par les traits et les javelots qui leur étaient lancés de toutes parts, se précipiter au plus fort de la mêlée et enlever des soldats avec leurs trompes; mais leur courage fut inutile. Les Romains ne se laissèrent pas effrayer par leurs masses; ils les évitaient avec adresse, et ne s'arrêtèrent que lorsque le succès de la journée fut assuré. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, vingt mille furent faits prisonniers; les Romains ne perdirent que deux mille hommes. (203 ans avant J.-C.)

Après ce désastre, Annibal s'était retiré à Adrumète suivi de quelques cavaliers seulement; mais l'anxiété de ses concitoyens ne le laissa pas longtemps dans cette retraite. Mandé par le sénat et par le peuple, il obéit à ces ordres, et rentra dans Carthage après vingt-cinq ans d'absence. De toutes parts on se pressait autour de lui pour l'interroger, pour savoir ce qu'il y avait à craindre, ce qu'il y avait à espérer. En présence de cet affaissement si profond de sa patrie, Annibal n'hésita pas à déclarer que tout était perdu, et proposa, comme une triste mais indispensable nécessité, de se soumettre aux conditions du vainqueur. Après de violents débats, le sénat tout entier se rendit à son avis[1].

Les conditions du traité furent telles qu'on devait les attendre du génie de Rome : ce fut la mise en pratique de ce mot célèbre, *malheur aux vaincus!* Les Carthaginois furent obligés de rendre les prisonniers de guerre et les transfuges, d'abandonner aux Romains tous leurs vaisseaux longs, à l'exception de dix galères, et leurs nombreux éléphants. Il leur fut défendu d'entreprendre aucune guerre sans la permission du peuple romain; ils rendirent à son allié Massinissa toutes les terres et les villes qui avaient appartenu à lui ou à ses ancêtres; ils fournirent des vivres à l'armée pendant trois mois, et payèrent sa solde jusqu'à ce qu'on eût reçu de Rome la réponse aux articles du traité, qui y fut envoyé pour recevoir la sanction du sénat. Enfin, ils s'engagèrent à payer dix mille talents dans l'espace de cinquante années, et pour garantie de leur fidélité ils livrèrent cent otages choisis parmi les jeunes gens des premières familles. Tout fut accepté par les vaincus, et bientôt l'armée romaine se disposa à retourner en Italie. Mais avant de partir elle brûla les vaisseaux qui lui avaient été livrés, au nombre d'environ cinq cents. Les flammes de ce lugubre incendie, qu'on apercevait de Carthage, furent comme le prélude de celles qui, cinquante ans plus tard, devaient la dévorer elle-même.

Ainsi se termina la seconde guerre punique, l'an 551 de Rome, 201 ans avant Jésus-Christ. Elle avait duré dix-sept ans[2].

[1] Annibal devint suffète de Carthage; mais bientôt, poursuivi par la haine de ses concitoyens, il se retira auprès d'Antiochus, roi de Syrie, ensuite chez Prusias, roi de Bithynie, qu'il arma contre les Romains. Mais enfin, craignant ensuite d'être livré par ce prince à ses ennemis, il s'empoisonna. (183 ans avant J.-C.)

[2] L'Afrique occidentale était divisée, à cette époque, en trois états : la Mauritanie, la

Entre cette seconde guerre et la troisième, un demi-siècle s'écoule pendant lequel la reine déchue de l'Afrique se débat dans les douleurs d'une longue agonie. En effet, la cruelle prévoyance de Rome a déposé dans le dernier traité de paix les germes d'une guerre qu'elle peut faire naître à son gré ; elle a placé aux portes de Carthage une famille de rois numides ambitieux et puissants, et, en les excitant contre sa victime, défendu à celle-ci de faire la guerre sans sa permission.

C'est ici le lieu de présenter la situation des colonies fondées par Carthage sur le littoral africain, et d'exposer les relations que la république phénicienne avait établies avec les indigènes de l'intérieur. A mesure qu'elle accrut sa puissance, Carthage fonda des villes, établit des ports et des forteresses qui formèrent, sur tous les points avantageux de la côte, comme une chaîne non interrompue de stations commerciales, depuis les Syrtes jusqu'au détroit de Gibraltar. Ubbo (Bône), Igilgiles (Gigel), Saldæ (Bougie), Jol plus tard Julia Cæsarea (Cherchell), ont été de ce nombre ; d'autres y ajoutent même Iomnium, l'Alger de nos jours[1], et Scylax, dans son Périple de la Méditerranée, dit que tous les comptoirs et établissements coloniaux, au nombre de trois cents, semés sur la côte d'Afrique depuis la syrte voisine des Hespérides jusqu'aux colonnes d'Hercule, appartenaient aux Carthaginois.

Ces colonies furent formées en quelque sorte pacifiquement, par occupation, si on peut le dire, et non par invasion. Fidèle à son origine, Carthage se présentait d'abord aux indigènes moins pour conquérir que pour trafiquer ; employant ses premiers efforts à former des comptoirs, des stations, des échelles, elle semblait plutôt désireuse de placer ses produits et d'en recueillir de nouveaux, que d'établir à fond sa domination sur le pays. Aussi la voit-on s'étendre rapidement le long des côtes, sans que son territoire augmente beaucoup en largeur ; elle ne pénètre pas avant dans les terres, et n'entame pas profondément le sol déjà occupé. Jamais elle ne déposséda les indigènes que dans un faible rayon autour de ses remparts et de ceux de ses colonies, autant qu'il en fallait pour assurer la subsistance de la population coloniale : au delà, elle n'imposait à ses sujets que des tributs pour lesquels elle leur donnait même des équivalents. D'un autre côté, elle s'appliquait à maîtriser les tribus libyennes, moins par la force que par sa politique astucieuse,

Numidie et la Libye. Le fleuve Mulucha (Moulouïa) séparait les deux premiers ; le fleuve Tusca (Oued-el-Berber) les deux autres. La Libye formait le territoire de Carthage. La Numidie était, en outre, fractionnée en deux parties gouvernées par des chefs différents : les Massyles du côté de la Libye, et les Massesyliens du côté de la Mauritanie. Le fleuve Ampsaga (Oued-el-Kebir) les séparait. (*Division territoriale établie en Afrique par les Romains.* — Publication du Ministère, 1842.)

[1] Certains géographes donnent à Alger le nom d'*Icosium*, et font remonter sa fondation aux voyages d'Hercule. Le nom grec donné à cette ville consacre, disent-ils, le nombre des héros qui accompagnaient Hercule dans cette expédition, εἴκοσι, vingt. Nous reviendrons plus tard sur cette origine, ainsi que sur celles des principales villes de l'Algérie.

fomentant leurs querelles intestines, les maintenant les unes par les autres, et acheva son œuvre en attirant à son service l'élite de ces populations par l'appât de la solde et du butin.

A certaines époques de l'année, les sénateurs de Carthage se rendaient auprès des chefs des tribus de l'intérieur, dans le but de les engager par toutes sortes de séductions et de promesses, quelquefois même par des alliances avec les premières familles de la république, à fournir des recrues à leur armée. Les Carthaginois faisaient aussi entrer les tribus libyennes, comme un des éléments principaux, dans les colonies d'émigrants que leur politique ne cessait de déverser sur tous les points où pouvaient pénétrer leurs flottes. La relation que l'antiquité nous a conservée du Périple d'Hannon, et que Carthage avait fait placer dans le temple de Kronos, fournit un exemple curieux de la manière dont procédait la république dans ses établissements coloniaux[1]. Le chef carthaginois chargé de la mission expresse de semer des colonies sur le littoral atlantique, part avec soixante vaisseaux contenant trente mille hommes, qui sont répartis par lui dans six villes de cinq mille habitants chacune. Ces colons étaient, pour la majeure partie, des Liby-Phéniciens, c'est-à-dire des Africains déjà façonnés à la civilisation phénicienne.

Quoique le commerce et l'industrie tinssent le premier rang dans les préoccupations politiques de Carthage, elle ne négligea pas cependant l'agriculture. Elle essaya plus d'une fois d'arracher ses sujets indigènes à leur barbarie native, en leur donnant des notions de culture; et tout autour de son enceinte, dans un espace de soixante-quinze lieues de long sur soixante de large (dans les districts de la Zeugitane et du Byzacium), elle organisa des colonies agricoles, mi-parties d'indigènes et de Phéniciens, destinées à former des cultivateurs et des agronomes pour ses établissements lointains.

Sous le rapport du commerce, Carthage tirait un parti non moins avantageux des indigènes : outre les éléments de colonisation qu'ils fournissaient aux postes maritimes, comme population coloniale, ils furent, à n'en pas douter, pour le commerce avec l'intérieur de l'Afrique, ses meilleurs intermédiaires. De quelque mystère que les Carthaginois aient toujours cherché à couvrir leurs opérations commerciales[2], quelque soin qu'ils aient pris, dans tous les temps, de dérober aux Romains et aux autres peuples contemporains leurs connaissances géographiques, il est aujourd'hui prouvé qu'ils entretenaient avec l'Afrique centrale un commerce considérable, dont les principaux articles étaient l'or en poudre ou en grains, les dattes, et surtout les esclaves noirs.

[1] *Mémoire sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon, amiral de Carthage*, par M. de Bougainville, la 3e partie surtout, tomes XXVI et XXVIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

[2] Les Phéniciens employaient sans distinction tous les moyens pour empêcher les autres nations de suivre leurs traces. Les Carthaginois faisaient jeter à la mer tout navigateur étranger qui s'approchait des côtes de la Sardaigne. (Strab. XVII.)

C'est parmi ces derniers que se recrutaient les rameurs de leur redoutable marine.

Pour leur trafic avec l'intérieur, les Carthaginois s'étaient déjà ouvert les mêmes routes commerciales qui aujourd'hui encore sont parcourues par les caravanes. Magon entreprit trois voyages à travers le désert ; les Nasamons, peuple de la région syrtique, poussèrent leurs excursions jusqu'aux bords du Niger, et les Garamantes (habitants du Fezzan) allaient jusqu'en Éthiopie faire la chasse aux esclaves. La Sicile, l'Espagne, la Gaule, les côtes de la Bretagne, leur étaient familières, et Hannon porta ses reconnaissances sur la côte d'Afrique jusqu'au cap Formose.

Les établissements coloniaux que fonda Carthage sur le littoral africain, les villes mêmes qui se trouvaient sur son propre territoire, jouissaient d'une grande liberté, et se gouvernaient en général par des Conseils, dont l'organisation rappelait ceux de la mère-patrie. Par une sorte de reconnaissance, conforme d'ailleurs à leurs intérêts, les colonies carthaginoises conservèrent ainsi les lois fondamentales de la métropole ; mais leur dépendance fut toujours volontaire, et elles ne se soumettaient qu'aux lois qui avaient obtenu la sanction de leurs magistrats. D'après cet exposé, on voit combien étaient faibles les liens qui unissaient les tribus libyennes et Carthage, combien il était facile à un ennemi adroit de tourner ces alliés douteux contre leur suzeraine. C'est ce que firent les Romains.

Nous avons dit que parmi les tribus libyennes, celles des Massiliens et des Massæsyliens étaient les plus nombreuses et les plus redoutables. Les premières avaient pour centre de leurs forces, ou pour capitale, Zama, située à cinq journées de Carthage. A l'époque de la seconde guerre punique, Galla, père de Massinissa, les commandait. Les Massæsyliens, qui occupaient la partie occidentale, avaient pour capitale Siga, ville aujourd'hui ruinée, située non loin d'Oran ; Syphax était à leur tête.

Après la prise de Sagonte par les Carthaginois, Scipion, qui commandait les troupes romaines en Espagne, noua des relations secrètes avec Syphax, afin d'opposer à Carthage un ennemi placé sur ses frontières ; il lui envoya même un de ses lieutenants, Q. Statorius, pour lui former un corps de jeunes Numides, destiné à combattre à la manière des Romains. Syphax, se voyant soutenu par un puissant allié, attaqua Galla et le chassa de ses états ; déjà même il se disposait à mettre le siége devant Carthage, lorsque le sénat lui offrit la main de la belle Sophonisbe, fille d'Asdrubal, fiancée au jeune Massinissa. Syphax accepta cette offre avec empressement, et pour prix d'une si haute faveur il abandonna la cause des Romains. A la nouvelle de ce sanglant outrage, Massinissa, qui se trouvait alors en Espagne, se jette dans le parti des Romains, et passe en Afrique pour venger son injure. Mais pendant l'absence du jeune Numide, la plus grande partie des états de son père avait été envahie par l'ennemi, et comme Galla était mort au milieu de la lutte, ses

oncles s'étaient emparés du reste. Sans ressources, sans armée, Massinissa entreprend néanmoins de reconquérir l'héritage de ses pères. Il obtient quelques troupes de Bocchus, roi de Mauritanie, et à l'aide de ces auxiliaires il chasse les usurpateurs ; mais son courage impétueux vint inutilement se heurter contrel es phalanges aguerries de Syphax : battu en plusieurs rencontres, ses alliés l'abandonnèrent, et il n'eut d'autre ressource que d'attendre l'arrivée de Scipion. Dès ce moment, il fit cause commune avec les Romains, combattit sous leurs drapeaux, et parvint, avec leur concours, à se rendre maître de Cirtha (Constantine), où il retrouva Sophonisbe, sa fiancée, devenue l'épouse du vieux Syphax.

Incapable de résister aux charmes de la belle Carthaginoise, le roi numide l'épousa pour la soustraire à l'esclavage des Romains à qui elle appartenait par droit de conquête ; mais Scipion désapprouva cette union, et Massanissa fut obligé de sacrifier son amour à ses alliés. Peu de temps après, Sophonisbe mourut empoisonnée. Scipion, pour consoler son ami, le combla de distinctions et lui donna, en présence de l'armée, le titre de roi avec une couronne d'or. Ces honneurs, joints à l'espérance de se voir bientôt maître de la Numidie, firent oublier à ce prince ambitieux la perte de son épouse : il devint l'allié fidèle des Romains, et s'attacha invariablement à la fortune de Scipion. A la journée de Zama, ce fut lui qui renversa l'aile gauche de l'armée carthaginoise ; quoique blessé, il poursuivit lui-même Annibal, dans l'espoir de couronner ses exploits par la prise de ce grand capitaine. Enfin, avant de quitter l'Afrique, Scipion rétablit Massinissa dans ses états héréditaires, y ajoutant, avec l'autorisation du sénat, tout ce qui avait appartenu à Syphax dans la Numidie.

Maître de tout le pays depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrène et devenu le plus puissant prince de l'Afrique, Massinissa profita des loisirs d'une longue paix pour introduire la civilisation dans son vaste royaume et pour apprendre aux Numides errants à mettre à profit la fertilité de leur territoire. Soixante ans d'une administration énergique et éclairée changèrent complétement la face du pays : des campagnes jusque-là incultes se couvrirent de riches moissons ; les villes reçurent des constructions nouvelles ; partout la population augmenta. Mais ce n'était pas assez pour ce prince ambitieux ; il désirait plus encore. Ses troupes faisaient de fréquentes incursions sur le territoire de Carthage ; lui-même, quoique âgé de quatre-vingt-dix ans, se mit à la tête d'une puissante armée pour s'emparer de cette ville. (159 ans avant J.-C.) Plusieurs victoires signalèrent sa marche, et sans doute il eût réalisé ses projets de conquête s'il n'eût craint de déplaire à ses alliés ; car il savait depuis longtemps que les Romains s'étaient réservé cette proie. Les Carthaginois voulurent se plaindre à Rome des hostilités de Massinissa ; leurs plaintes furent accueillies avec dédain : il ne restait plus aux vaincus que la ressource des armes. Mais Rome trouva mauvais que Carthage repoussât la force par la force ; elle l'accusa de violer les traités, et lui déclara la guerre. Ce fut la der-

nière. Évidemment les faciles triomphes de Massinissa avaient décidé les Romains à en finir avec Carthage.

Cette inique agression, cet odieux abus de la force, faillit trouver sa punition dans son excès même. L'indignation, le désespoir, se communiquent de proche en proche et se répandent dans toutes les villes puniques avec la rapidité de la foudre. Les citoyens de Carthage, hommes, femmes, vieillards, enfants, jurent de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie plutôt que de l'abandonner. Tous les matériaux qui se trouvaient dans les arsenaux, dans les habitations privées, sont transformés en armes, en vaisseaux, en machines de guerre ; les places publiques, les temples des dieux deviennent des ateliers. Le chanvre manquait pour faire des cordages, les femmes coupèrent leurs cheveux, et les offrirent pour ce pieux usage. Une ardeur inouïe animait tous les cœurs, exaltait tous les esprits; Carthage voulait au moins mourir digne d'elle !

Cependant les consuls, qui croyaient n'avoir rien à craindre d'une population désarmée, s'avançaient lentement pour prendre possession de leur conquête ; leurs prévisions furent déçues : là où ils comptaient ne trouver que des esclaves soumis et abattus, ils rencontrèrent avec surprise des citoyens exaspérés et en armes. Forcés de faire le siége d'une ville où ils avaient cru entrer sans résistance, ils s'étonnent, ils se troublent, ils commettent faute sur faute. Leurs attaques multipliées échouèrent. Ranimés par le succès, les assiégés faisaient de fréquentes sorties, souvent heureuses, toujours terribles et meurtrières; ils repoussaient les cohortes romaines, comblaient les fossés, exterminaient les fourrageurs, brûlaient les machines de guerre. Une année s'écoula ainsi en efforts inutiles, et les consuls durent sortir de charge au milieu de la honte et de la confusion.

L'année suivante, les armes romaines ne furent pas plus heureuses. Le siége, continué avec la même opiniâtreté, fut soutenu avec la même vigueur; les nouveaux consuls, battus en plusieurs rencontres, ne firent aucun progrès, et le courage désespéré des Carthaginois l'emporta encore sur le nombre et la puissance de leurs ennemis. Mais c'était là le dernier répit que la fortune accordait à ces malheureux, la destruction de leur ville était imminente. On connaît les exploits et les efforts de Scipion-Émilien, mais on sait aussi quelle opiniâtre résistance lui fut opposée jusqu'au dernier moment. La ville fut prise, mais seulement après deux grandes batailles, l'une sur terre et l'autre sur mer, et après un dernier combat qui dura six jours et six nuits, de rue en rue, de maison en maison. En un mot, Carthage ne succomba qu'après un siége de trois ans, et sous le génie d'un grand homme !

Sur l'ordre du sénat, Scipion-Émilien réduisit Carthage en cendres; pendant plusieurs jours, les flammes dévorèrent ses temples, ses magasins, ses arsenaux, et d'horribles imprécations furent prononcées contre quiconque tenterait de la faire sortir de ses ruines. Les sept cent mille habitants qui for-

maient la population de la métropole africaine, furent dispersés ; Rome s'enrichit de ses dépouilles, et son territoire fut divisé entre les vainqueurs et leurs alliés. Ainsi finit cette fière république, dont la puissance s'étendit pendant près de six siècles sur l'Afrique septentrionale et sur toutes les mers connues !





CHAPITRE III.

DOMINATION ROMAINE.

LA RÉPUBLIQUE. (149-31 ANS AVANT J.-C.)

Politique des Romains à l'égard des indigènes. — Micipsa et le royaume des Numides. — Jugurtha; ses guerres contre les Romains. — Sa mort. — Nouvelles divisions de l'Afrique. — Guerres civiles des Romains. — Marius. — Sylla. — Pompée. — César. — Mort de Caton. — César victorieux détruit le royaume de Numidie.



En détruisant Carthage, Rome ne se substitua pas immédiatement à son empire; elle comprit tout d'abord les difficultés qu'allait lui offrir l'administration directe d'un pays où le prestige de son nom ne prévalait pas encore, et se borna à exercer un haut patronage sur l'Afrique. Les cités tributaires ou coloniales de la côte, qui s'étaient signalées par un trop grand attachement à leur métropole, furent détruites ou démantelées; les autres, au contraire, comme Utique, s'enrichirent de ses dépouilles et s'emparèrent de

son commerce. Des colonies italiennes ne tardèrent pas à se former, et bientôt Rome put revendiquer comme sienne cette mer que son orgueil désignait depuis longtemps sous le nom de *mare nostrum*. Quant à tous ces petits princes numides qui, dans la lutte des deux républiques, avaient pris parti pour l'une ou pour l'autre, elle les maintint en suivant à leur égard la politique de Carthage; elle partagea entre eux une autorité qu'elle ne voulait pas exercer elle-même, sans toutefois abandonner le droit de souveraineté que lui donnait la conquête. Dès les premiers pas qu'elle fit sur le sol africain, Rome s'appliqua donc à récompenser magnifiquement ses alliés; mais à mesure que son pouvoir se consolida, ses libéralités devinrent plus rares, et elle finit même par retirer aux fils les largesses qu'elle avait faites aux pères : c'est ce qui arriva pour les descendants de Massinissa.

Micipsa, fils de ce chef intrépide, dont les continuelles agressions contre Carthage avaient préparé le triomphe des Romains, continua l'œuvre de civilisation entreprise par son père. Sous ce prince, Cirtha (Constantine) s'enrichit de magnifiques édifices; une colonie composée d'émigrants grecs et romains vint s'y établir, et peu à peu ses habitants se familiarisèrent avec les arts de l'Europe. Telles étaient à cette époque l'importance et la richesse de Cirtha, qu'au dire de Strabon elle pouvait mettre sur pied dix mille cavaliers et un nombre double de fantassins. Les trente années que Micipsa passa sur le trône furent très-favorables à la prospérité du royaume de Numidie. L'agriculture surtout y prit un développement extraordinaire; plusieurs branches d'industrie y furent cultivées avec succès, et la littérature de la Grèce et de l'Italie y trouva d'habiles interprètes. Mais cette grande prospérité disparut avec lui.

En mourant, Micipsa avait distribué son royaume entre deux de ses fils, Hiempsal et Adherbal, et un neveu qu'il avait adopté et appelé au partage de sa succession, moins par affection que par crainte. Ce dernier, célèbre dans l'histoire sous le nom de Jugurtha, était connu des Romains, parmi lesquels il avait servi en Espagne sous le commandement de Scipion [1]. Sa force prodigieuse, sa rare beauté, son courage indomptable, son esprit vif, souple et pénétrant, le faisaient adorer des Numides, qui croyaient voir revivre en lui Massinissa, le fondateur de leur empire. Son ambition ne connaissait ni le scrupule ni la crainte : elle amena sa chute et la ruine de sa patrie. Appelé au trône conjointement avec deux princes plus jeunes que lui, dénués de talents et d'expérience, il ne lui fut pas difficile de s'en défaire et de régner seul. Hiempsal, l'aîné, fut assassiné dans sa résidence de Thermida; Adherbal, le second, ayant pris les armes pour venger son frère et se défendre lui-même, fut prévenu par son farouche compétiteur, qui l'attaqua à l'improviste et le

[1] Jugurtha s'était surtout distingué au siége de Numance et dans la campagne qui suivit la prise de cette ville.

chassa de ses états. Adherbal, ne se trouvant plus en sûreté en Afrique, vint à Rome chercher un refuge et implorer l'assistance du sénat.

Mais déjà une démoralisation profonde régnait chez ces fiers patriciens; l'or était sur eux tout-puissant. Jugurtha le savait. Des ambassadeurs numides partirent aussitôt avec ordre de se concilier la faveur de tous les hommes influents de la république : ses riches présents ne tardèrent pas à l'emporter sur les justes plaintes de son parent dépouillé. Les sénateurs qui l'avaient accusé avec le plus d'acharnement se montrèrent ses plus ardents défenseurs; et si quelques autres, restés incorruptibles, demandèrent que l'on punît Jugurtha et que l'on secourût Adherbal, la majorité, gagnée par les émissaires de l'usurpateur, sut comprimer ce généreux élan. Au lieu de faire passer sur-le-champ une armée en Afrique, on se contenta donc d'y envoyer dix commissaires chargés de faire entre les deux compétiteurs un nouveau partage de la Numidie. Déjà ébranlés à Rome par les promesses de Jugurtha, ces commissaires se laissèrent entièrement corrompre par ses largesses, et dans le partage ordonné par le sénat, les districts voisins de la Mauritanie, les plus fertiles et les plus guerriers, lui furent attribués. Adherbal eut ceux de la partie orientale, qui, par le nombre des ports et l'éclat des cités, lui faisaient une part plus brillante que solide, car ils ne lui donnaient aucun moyen de défense contre son ennemi.

Aussitôt après le départ de ces commissaires, Jugurtha, plus que jamais persuadé qu'il obtiendrait tout de Rome à prix d'argent, attaqua Adherbal, le battit dans plusieurs rencontres, et l'enferma dans Cirtha (Constantine), sa capitale, dont il pressa le siége avec vigueur. Ce malheureux prince n'eut que le temps d'envoyer de nouveau à Rome implorer du secours. D'autres commissaires vinrent en Afrique; mais, cette fois encore, les uns furent séduits par les promesses, les autres gagnés par les riches présents de Jugurtha. Le siége de Cirtha n'en continua donc pas moins, poussé avec l'opiniâtre énergie de l'ambition qui se voit près d'atteindre son but. Trop forte pour être enlevée d'assaut, la ville fut étroitement investie, et bientôt réduite à la famine. Des marchands italiens et des soldats étrangers sur qui reposait principalement la défense de la place, lassés de la longueur du siége, persuadèrent à Adherbal de se rendre sous promesse de la vie : l'imprudent écouta ce dangereux conseil, et, sans respect pour le droit des gens et pour sa parole, Jugurtha le fit périr dans d'affreux supplices. Les Italiens et les Numides qui avaient combattu avec lui furent passés au fil de l'épée.

Ce crime atroce excita dans Rome une telle indignation, que les nombreux amis que Jugurtha comptait dans le sénat ne purent détourner l'orage qui le menaçait. Une armée romaine eut ordre d'envahir la Numidie, et s'empara de plusieurs villes. Mais autant ces troupes restaient braves et disciplinées, autant leurs chefs devenaient avares et cupides : le consul et ses principaux officiers se laissèrent corrompre comme l'avaient été d'abord les sénateurs puis

les commissaires, et Jugurtha obtint d'eux un traité qui, moyennant un faible tribut, le laissa maître de tout le royaume. Quelques éléphants, quelques chevaux, une faible somme d'argent, furent livrés pour la forme, après quoi le consul se retira avec son armée dans la province romaine. Cependant, à la nouvelle de cette honteuse pacification, le peuple, excité par un de ses tribuns, rendit, malgré l'opposition du sénat, un plébiscite qui mandait Jugurtha à Rome. Ce prince obéit, et ses intrigues accoutumées, son or répandu avec profusion parmi le peuple et les sénateurs, allaient peut-être encore lui assurer l'impunité, lorsqu'un nouvel assassinat commis dans la ville même sur la personne d'un prince numide, Massiva, petit-fils de Massinissa, autre compétiteur dont il crut utile de se défaire, ralluma l'indignation populaire, que ces délais avaient amortie. La guerre lui fut de nouveau déclarée, et le sénat lui ordonna de quitter d'Italie. On rapporte qu'en s'éloignant, Jugurtha tourna plusieurs fois les yeux vers Rome, et s'écria : « O ville vénale, tu périras le jour où il se présentera un homme assez riche pour t'acheter. »

Un nouveau consul passa en Afrique : cette fois enfin, les hostilités prirent un caractère sérieux. Cette guerre de Numidie est réellement la première que les Romains aient soutenue dans ces contrées. Carthage s'était défendue bien moins chez elle qu'en Sicile, en Espagne, en Italie et sur la Méditerranée; lorsqu'elle tomba, elle ne laissa au pouvoir de ses vainqueurs que la place qu'avaient occupée ses murailles, et un droit de suprématie sur les provinces les plus voisines, droit souvent contesté, qu'il fallait sans relâche soutenir les armes à la main. L'insurrection de Jugurtha fut une guerre nationale; si elle eût été couronnée de succès, elle aurait pu compromettre à jamais la puissance de Rome en Afrique. Le sénat le sentit, et ne négligea rien pour s'assurer le triomphe. Cette guerre est importante à connaître, car elle a beaucoup d'analogie avec notre situation actuelle en Algérie.

La guerre contre Jugurtha dura sept ans, sans interruption. Six grandes armées, commandées par les généraux les plus habiles, y furent successivement envoyées, et chacune d'elles, à diverses reprises, reçut d'Europe des renforts qui la renouvelèrent presque entièrement. Quoique maîtres des côtes et d'une partie du pays, quoique alliés à plusieurs tribus numides et maures qui combattaient dans leurs rangs, les Romains n'étaient pas moins obligés de faire venir d'Italie presque tout le matériel nécessaire pour l'entretien et la subsistance des troupes. Le génie opiniâtre du prince numide tirait parti de tout : du temps, des lieux, des saisons. Le premier consul C. Bestia, envoyé contre lui, s'était laissé séduire, et avait signé un traité honteux; le second, Albinus, hésitant entre le désir de suivre cet exemple et la crainte d'être puni s'il le suivait, consuma dans cette indécision l'année entière de son consulat, et revint à Rome pour les comices, sans avoir fait aucun progrès. Son frère Aulus, chargé pendant son absence du commandement de l'armée, trompé par des

paroles de paix et de feintes promesses de soumission, se laissa entraîner, à la poursuite des Numides, dans des lieux difficiles, coupés de bois et de défilés. Là, enveloppé, trahi par une partie de ses officiers et de ses soldats, qui ne faisaient qu'imiter l'exemple contagieux de leurs généraux, il fut obligé, pour sauver le reste de son armée, de s'engager à évacuer sous dix jours toute la Numidie, et même de passer sous le joug, ce qui était alors la dernière ignominie pour les vaincus.

Le peuple de Rome, exaspéré, se souleva de nouveau contre les indignes fauteurs de Jugurtha. Un troisième consul, Metellus, chargé de réparer la honte des armes romaines, parvint à leur rendre l'éclat qu'elles avaient perdu ; mais, quoique aussi habile général que bon citoyen, et incapable de céder aux mêmes séductions que ses prédécesseurs, il ne put terminer la guerre. Il gagna des batailles, s'empara de places réputées imprenables, employa tour à tour la force et la ruse : tout fut inutile; le prince numide lui échappa sans cesse. La gloire de le saisir et de le traîner au Capitole était réservée à son lieutenant Marius.

Celui-ci, à qui échut enfin le département de l'Afrique, l'an 646 de Rome, prit le commandement de l'armée. Toutefois, malgré les victoires de Metellus, qui semblaient ne lui avoir laissé rien à faire, malgré son incontestable capacité militaire, malgré les négociations habiles de son lieutenant Sylla, la guerre dura encore près de trois ans. Privé de toutes ressources dans son royaume, Jugurtha en trouva de nouvelles dans celui d'un prince voisin : Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père et son allié, unit ses forces aux siennes. Les Romains, qui croyaient la guerre finie, eurent encore de grandes batailles à livrer. La force même ne suffit pas; le prince numide ne fut vaincu que par l'arme qu'il avait si souvent employée : la trahison. Ébranlé par les propositions des généraux romains, épuisé par les sacrifices qu'il faisait pour la cause de son allié, craignant enfin de perdre ses états dans une lutte prolongée contre toutes les forces de la république, Bocchus abandonna Jugurtha et le livra à ses ennemis. Pris et conduit à Rome, le roi de Numidie fut un des ornements du triomphe de Marius; puis on le jeta dans un cachot humide et fangeux, où il y mourut de faim après d'horribles angoisses.

Ainsi périt, à l'âge de cinquante-quatre ans, un prince qui, malgré ses crimes, était devenu, par son courage et son génie, une des gloires de l'Afrique. Les Romains eurent tant de peine à le vaincre, qu'ils le regardaient comme un autre Annibal. Après sa mort, ses états subirent un démembrement; nouveau partage dans lequel Rome ne manqua pas de se faire la part du lion. La portion occidentale fut donnée au roi Bocchus, en récompense de sa trahison; du centre, on fit un petit royaume à la tête duquel le sénat mit Hiempsal II, moins par égard pour les grands services de son aïeul Massinissa, que pour cacher les secrets desseins de sa politique envahissante ; tout le reste fut réuni à la province proconsulaire, c'est-à-dire à l'ancien territoire de Car-

thage, augmenté de quelques cantons limitrophes qui avaient appartenu à la Numidie.

La conquête de la Numidie assura la domination des Romains en Afrique. La chute de Carthage leur avait donné l'empire des côtes; la défaite de Jugurtha leur ouvrit l'intérieur du pays. De vastes contrées, qui n'avaient jamais obéi aux Carthaginois, passèrent sous l'autorité de Rome; on peut même rapporter à cette époque l'établissement de cette longue chaîne de colonies européennes qui s'étendit en fort peu d'années depuis Tanger jusqu'à l'Égypte; le littoral ne fut plus, pour ainsi dire, qu'une seule colonie romaine; et là, comme dans tout l'Occident, l'élément national fut absorbé par l'élément latin avec une prodigieuse rapidité. Néanmoins, il resta toujours dans les vallées de l'Atlas et au midi de cette chaîne de montagnes, une masse considérable de nomades qui subissaient les lois de la civilisation sans jamais se laisser dompter par elle.

Si cette contrée, désolée par des siècles de barbarie, apparaît encore aujourd'hui si belle aux regards des voyageurs, qu'on juge de ce qu'elle dut être aux jours de Carthage et de Rome! Sa fertilité, qui n'est surpassée peut-être dans aucune partie du globe, secondée par le génie industrieux des Carthaginois, produisait d'immenses richesses naturelles. Trois cents villes couvraient son sol; la seule Carthage avait renfermé dans ses murs sept cent mille habitants. Cette prospérité, qui nous paraîtrait fabuleuse si elle n'était attestée par tous les écrivains de ces époques reculées, s'accrut encore sous la domination romaine; car, avec cet admirable instinct d'assimilation qui leur faisait adopter tout ce qu'ils trouvaient de bon et d'utile chez les peuples soumis par leurs armes, les Romains suivirent, pour coloniser l'Afrique et y affermir leur puissance, le système que leur avaient indiqué les Carthaginois. Ils s'efforcèrent, comme l'avaient fait leurs rivaux, de lier, par le commerce et l'agriculture, leurs intérêts à ceux des indigènes, afin de les dominer et de les exploiter plus sûrement. C'est surtout à la production du blé qu'ils s'attachèrent avec le plus de persévérance et d'ardeur. Ils portèrent en Afrique leurs méthodes de culture et répandirent les lumières de leur vieille expérience sur l'industrie naissante des vaincus, desséchèrent les marais et les lacs, élevèrent des ponts, creusèrent des canaux, tracèrent des routes d'une solidité admirable. Ainsi aidée par le travail de l'homme, cette terre fit des prodiges, et devint le grenier de Rome. Sous Auguste, lorsque le luxe des grands, arrachant l'Italie aux bras qui la cultivaient, l'eut transformée en un immense jardin de plaisance semé de somptueux palais, la métropole demanda la moitié de sa subsistance aux moissons africaines, et chaque année le port de Carthage expédiait de quoi la nourrir pendant six mois au moins. Enfin, car telle est l'influence du travail sur les mœurs, sur le caractère des peuples, l'on vit une foule de tribus numides et gétules adopter la vie sédentaire des colons et préférer aux fatigues d'une existence nomade les paisibles travaux

de l'agriculture. Les ravages, les rapines, les guerres de tribu à tribu cessèrent graduellement. Depuis Auguste jusqu'au premier Antonin, c'est-à-dire pendant l'espace de près de deux siècles, une seule légion suffit dans les temps ordinaires (et les exceptions furent rares), pour garder tout le pays compris depuis Tanger jusqu'à Cyrène, et pour y maintenir l'ordre et la paix. Plus tard, l'empire s'affaiblissant, chaque révolte de la colonie menaça Rome d'une disette. On suit, sous ce rapport, d'année en année, l'action de l'Afrique sur l'Italie. Ainsi, par exemple, on voit successivement l'empereur Sévère, repoussant les prétentions de Niger à la pourpre des Césars, envoyer à la hâte ses légions à Carthage, afin que son compétiteur ne puisse pas s'en emparer et affamer la population de Rome ; le préfet Symmaque s'opposer, dans le sénat, à l'expédition méditée contre le rebelle Gildon, de crainte que, les blés de l'Afrique cessant d'arriver, il n'en résulte au centre de l'empire une sédition dangereuse ; enfin Alaric s'emparer du port d'Ostie, où les premiers Césars avaient fait bâtir d'immenses greniers destinés à recevoir les tributs en blé et en huile qu'envoyait la colonie africaine, et par cette conquête préluder à la prise de la capitale du monde.

Les guerres civiles allumées par les rivalités de Marius et de Sylla, de César et de Pompée, vinrent à leur tour diviser l'Afrique. La fondation, sur divers points du sol, de petites colonies romaines et de municipes avait donné naissance à une population qui, à l'époque dont nous parlons, prit une part active à la lutte ; les rois indigènes eux-mêmes, selon leurs engagements antérieurs ou leurs affections particulières, s'y mêlèrent avec ardeur. Ce fut durant les vicissitudes de cette longue guerre, que Marius fugitif vint chercher un asile sur cette terre témoin de ses premiers triomphes. Débarqué non loin de Carthage, il s'était arrêté au milieu de ces ruines, les contemplant sans doute avec un secret retour sur lui-même [1], lorsque le gouverneur de la province, le préteur Sextilius, craignant d'être compromis par la présence de l'illustre proscrit, lui fit notifier l'ordre de s'éloigner sans délai, sous peine d'être traité en ennemi du sénat et du peuple romain. « Va dire à ton maître, répondit au licteur le vainqueur des Cimbres et des Teutons ; va dire à ton maître que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage ! »

Tandis que Marius donnait au monde cet éclatant exemple de l'instabilité des plus hautes fortunes, son fils, avec quelques-uns de ses partisans, descendu sur un autre point des côtes d'Afrique, avait trouvé un asile à la cour d'Hiempsal, roi de Numidie. D'abord traités favorablement, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur hôte les considérait moins comme des alliés que comme des otages que la fortune venait de jeter entre ses mains. Pour se concilier l'amitié de Sylla, il se disposait même à les lui livrer lorsqu'une des concubines du roi, avec laquelle le jeune Marius avait lié des rapports intimes, vint

[1] Velleius Paterculus, § XIX.

à la fois leur apprendre le danger qu'ils couraient et leur offrir les moyens de s'y soustraire. Le fils rejoignit son père encore errant sur le rivage, où ils se virent abandonnés de tous leurs partisans. Alors, ne prenant conseil que de leur désespoir, ils résolurent de tenter de nouveau le sort des armes, et se rembarquèrent pour l'Italie. Leur audace fut couronnée d'un plein succès : Marius mourut maître de Rome !

La mort de son rival rendit à Sylla l'empire du monde : le parti plébéien fut vaincu pour la seconde fois. Après la chute de ce parti en Italie, Domitius, gendre de L. Cinna, entreprit de le relever en Afrique. Il s'adressa à Hiertal, roi d'une partie de la Numidie, et obtint de ce prince d'assez puissants secours pour envahir la province romaine. Mais le dictateur résolut d'étouffer cette révolte dès sa naissance. Sertorius, un des conjurés, commandait en Espagne ; il fallait à tout prix empêcher qu'un autre chef du parti vaincu ne s'établît dans l'Atlas, car, maîtres de deux provinces riches et belliqueuses, ces deux chefs eussent pu recommencer la lutte avec avantage, et peut-être même, en unissant leurs efforts, venir chercher leur revanche jusqu'en Italie. Pompée reçut donc l'ordre de passer de Sicile en Afrique. Cent vingt galères et huit cents bâtiments de charge y portèrent six légions ; une partie débarqua à Utique, l'autre à Carthage, sous les ordres du jeune général. Les troupes campées sur les ruines de cette dernière ville donnèrent en cette circonstance un exemple de cupidité et d'indiscipline qui atteste la décadence du caractère romain. Quelques soldats, en creusant la terre, y avaient trouvé un trésor considérable ; le bruit de cette découverte se répandit aussitôt dans les rangs : on assurait que les Carthaginois, à l'époque de leurs derniers désastres, avaient enfoui ce qu'ils avaient de plus précieux ; et pour retrouver ces richesses imaginaires, officiers et soldats, sans respect pour la discipline, quittèrent leurs armes, et se mirent à fouiller le sol en tous sens. Les conseils de Pompée, ses ordres même, restèrent sans force sur ces imaginations exaltées. Enfin, après plusieurs jours employés à ce travail, fatiguée d'inutiles recherches et honteuse de sa folie, l'armée demanda de marcher à l'ennemi.

Pompée et ses troupes rencontrèrent bientôt Domitius, qui avait un puissant motif de terminer promptement la guerre : en effet, la désertion faisait de grands ravages dans son armée. A la nouvelle du débarquement de Pompée, sept mille hommes l'avaient abandonné, et il lui fallait une victoire pour rattacher à sa cause ces esprits inquiets et inconstants. Toutefois la fortune lui refusa cette faveur. Un ravin profond séparait les deux armées, et ni l'un ni l'autre des deux généraux ne voulant le franchir le premier, ils restèrent quelque temps en observation réciproque. Tout à coup un de ces orages de pluie et de vent si fréquents sous le ciel africain éclate avec violence. Domitius, jugeant dès lors que tout engagement était devenu impossible, fait sonner la retraite. Mais, en présence de l'ennemi et au milieu des vents déchaînés, ce mouvement ne pouvait s'effectuer sans désordre. Pompée profite avec

habileté de cette manœuvre imprudente, passe le ravin, et conduit l'attaque avec la plus grande vigueur. En quelques instants, les troupes de Domitius sont enfoncées sur tous les points, et leur défaite devient aussi complète que sanglante. Sur vingt mille hommes, trois mille à peine regagnèrent leur camp. Domitius perdit la vie dans cette déroute, et la guerre se trouva terminée en un seul jour. Parmi les villes qui avaient embrassé son parti, les unes se rendirent sans résistance, les autres furent prises d'assaut; en un mot, toute la contrée se soumit; les tribus gétules et numides, saisies de terreur, levèrent leurs tentes et s'enfuirent vers le désert.

De retour à Utique, Pompée y trouva un ordre de Sylla qui lui enjoignait d'y rester avec une seule légion pour attendre l'arrivée d'un successeur auquel il remettrait le gouvernement de la province pacifiée, et de renvoyer en Italie le reste de son armée victorieuse. Une telle marque d'ingratitude étonna le général et irrita violemment les soldats : ils ne voulaient point, disaient-ils, le laisser à la merci d'un tyran, et se répandaient en invectives contre le dictateur. Cette sédition se prolongea tellement, que le bruit en parvint jusqu'à Rome où bientôt l'on rendit Pompée complice de ses troupes. Sylla lui-même parut croire à cette complicité, et se plaignit publiquement de passer sa vieillesse à combattre contre des enfants. Par ces paroles il faisait allusion au jeune Marius, qui lui avait si opiniâtrément disputé la victoire. Mais tandis qu'au forum et dans le sénat on représentait Pompée comme une rebelle, celui-ci, au contraire, luttait contre ses troupes mutinées, et pour vaincre leur obstination les menaçait de se tuer à leurs yeux si elles refusaient plus longtemps d'obéir. Elles cédèrent enfin, et s'embarquèrent pour l'Italie. Après avoir remis entre les mains de son successeur le gouvernement de la province, le jeune général suivit ses légions. Rome tout entière alla à sa rencontre pour lui faire honneur, et Sylla, l'embrassant avec tous les signes d'une extrême affection, le salua du surnom de *grand*, titre qui depuis lors n'a cessé d'être joint au nom de Pompée.

Dans l'intervalle qui sépare la première guerre civile de la seconde, les colonies africaines restèrent paisibles, mais eurent à subir un fléau plus cruel que la guerre même, la préture de Catilina. Les exactions, les violences de ce gouverneur devinrent si insupportables, qu'un cri unanime s'éleva contre lui. De tous côtés les plaintes arrivèrent à Rome. Quelques-uns des sénateurs opinèrent pour la mise en jugement; mais les nombreux amis qu'il comptait dans l'assemblée lui épargnèrent cette juste honte. A l'expiration de sa charge, il rapporta dans sa patrie d'immenses richesses qui lui servirent à fomenter cette fameuse conjuration sous laquelle la république faillit périr.

Les convulsions politiques de la métropole, se succédant presque sans interruption, réagissaient sur la colonie africaine, sans toutefois arrêter l'essor de sa prospérité. Les tributs que Rome lui imposait, en blé, en huile, en fruits de toute espèce, allaient toujours croissant. On en trouve, dès cette époque,

une preuve remarquable. Peu d'années après la conjuration de Catilina, une disette ayant menacé Rome, Pompée reçut du sénat et du peuple la mission de remédier au mal. Il mit à contribution les trois greniers de la république, l'Égypte, la Sicile, l'Afrique, et en peu de temps il rassembla plus de denrées qu'il n'en fallait pour faire cesser la cherté des vivres et dissiper les craintes de la multitude.

Le parti plébéien avait expiré en Afrique avec Marius; celui de Pompée et de l'aristocratie républicaine vint aussi y chercher un tombeau. Ces grands événements dont elle fut le théâtre, attestent tout à la fois et son importance, et le génie guerrier de ses populations, auxquelles les débris de tous les partis vaincus venaient tour à tour demander assistance. Le parti de Pompée eut pendant quelque temps la prépondérance dans cette province. Le préteur A. Varus, qui déjà en avait été gouverneur, chassé d'Italie par César après le passage du Rubicon, s'était réfugié à Utique. Arrivé en suppliant et en fugitif, ses anciennes liaisons avec les principaux habitants, ses habiles négociations auprès des rois alliés de Rome, lui eurent bientôt rendu la prépondérance. Gouvernant pour Pompée au nom du sénat, il contracta une étroite alliance avec Juba, roi de la Numidie et de la Mauritanie, auquel la prévoyance du rival de César avait confié le gouvernement des populations qui ne se trouvaient pas sous l'administration immédiate de la métropole. Une grande partie de l'Afrique était donc à eux. Ne pouvant aller en personne la leur arracher, César y fit passer son lieutenant Curion, à la tête de quelques troupes; mais ce général, qui n'avait aucune connaissance du pays, se laissa surprendre sous les murs d'Utique dont il faisait le siége; son armée fut entièrement détruite, et lui-même perdit la vie.

Pendant que la grande querelle entre César et Pompée se décidait dans les plaines de la Grèce, Varus, resté en Afrique, rassemblait de toutes parts des soldats, des armes et des munitions de guerre. L'arrivée de Metellus Scipion, échappé au désastre de Pharsale, vint imprimer à ses préparatifs une nouvelle activité; le roi Juba joignit ses troupes à celles de ces deux généraux. Toutefois la discorde ne tarda pas à éclater entre Varus d'une part, Juba et Metellus Scipion de l'autre, car l'orgueilleux Numide faisait durement sentir aux Romains vaincus et fugitifs le besoin qu'ils avaient de lui. La présence de Caton, qui sur ces entrefaites vint les joindre à la tête des débris de Pharsale, mit fin à leurs débats: sa renommée imposa au roi, et ses conseils réconcilièrent les deux Romains. Leur donnant à tous l'exemple de l'abnégation, il refusa le commandement qu'ils lui déféraient d'une commune voix, et en fit investir Scipion, dont le rang était supérieur au sien. Caton, Varus et Labiénus, anciens lieutenants de César dans les Gaules, ardents comme tous les transfuges, servirent sous les ordres de Scipion; Juba conserva le commandement exclusif de son armée.

Le premier soin de ces généraux fut de s'assurer de tout le pays, et de

prévenir les mouvements des partisans de César. Utique paraissait vouloir pencher en sa faveur, et c'était un grave danger, car le nombre de ses habitants, la commodité de son port, la force de ses murailles, lui donnaient la suprématie sur toutes les autres villes de la province. Juba proposa de la détruire, d'en massacrer la population, et de raser jusqu'au sol ses édifices et ses remparts. Ce conseil n'était sans doute rien moins que désintéressé, car tout ce qui tendait à affaiblir les conquérants de l'Afrique servait ses intérêts personnels. Scipion ne reculait pas devant une telle proposition ; mais Caton la rejeta avec indignation. Il répondit d'Utique, et offrit de rester lui-même dans la place pour contenir les habitants. Mieux valait en effet, la question d'humanité à part, conserver Utique que de la détruire. Caton y amassa de nombreuses munitions de guerre et de bouche, fit exhausser les tours, élargir les murailles, et creuser des lignes de circonvallation très-profondes. Enfin, ceux des habitants dont il se méfiait reçurent ordre de livrer leurs armes[1]. La sagesse de ces mesures mit en état de défense une ville à laquelle sa mort stoïque allait bientôt donner une éternelle célébrité.

La nouvelle de ces préparatifs parvint promptement à Rome, et y ranima les espérances du parti républicain, que la défaite de Pharsale et la mort funeste de Pompée avaient jeté dans la consternation. Révolté de la conduite des lieutenants de César, le peuple semblait près de se réveiller ; les rapines de Dolabella, les débauches d'Antoine, lui devenaient de jour en jour plus odieuses et plus insupportables. On disait aussi que l'activité si vantée de César s'était amortie, qu'un fol amour pour une reine étrangère lui avait fait perdre un temps précieux dans une expédition inutile et sans but, et qu'il laissait respirer le parti ennemi, qui se relevait déjà de tous côtés : en Espagne, sous le fils de Pompée ; en Afrique, sous Caton, Varus et Scipion. Ces plaintes, dont la plupart étaient fondées, l'inquiétude qu'éprouvaient ses partisans, la joie de ses ennemis, ranimèrent enfin chez César cette activité que les amis de la cause républicaine se plaisaient à croire éteinte. Selon son usage, le dessein et l'exécution marchèrent simultanément. Résolu de porter la guerre en Afrique, il partit pour la Sicile au cœur de l'hiver, et ne s'arrêta qu'à Lylibée. Là, n'ayant encore sous la main qu'une légion de nouvelle levée avec six cents chevaux tout au plus, il fit dresser sa tente sur le rivage, et si près de la mer que les vagues en venaient presque battre le pied. Malgré le vent toujours contraire et la saison peu favorable, les équipages furent consignés à bord des navires, afin que chacun se tînt prêt à partir au premier signal. César mit à profit ce retard involontaire en expédiant des ordres et des proclamations qui allaient réveiller au loin le zèle de ses partisans. Bientôt des galères lui arrivèrent de tous côtés, puis des soldats qu'il fit monter sur ces galères, tandis que la cavalerie était répartie sur les bâti-

[1] Plutarque, *Vie de Caton.*

ments de transport. Ces premières forces ainsi rassemblées, il donna le signal du départ et fit voile pour l'Afrique[1].

Les commencements de la campagne ne furent point heureux : n'étant maître d'aucun port sur cette côte ennemie, il n'avait pas assigné à sa flotte de rendez-vous commun, mais seulement recommandé aux pilotes d'aborder le plus près possible du point de départ. Cette circonstance faillit lui devenir fatale, car une partie de ses transports firent naufrage ou furent capturés, plusieurs galères périrent ; le plus grand nombre de ses vaisseaux se dispersèrent de côté et d'autre ; quelques-uns même retournèrent en Sicile, où les vents contraires les retinrent longtemps encore. Le jour de son débarquement, César ne parvint à réunir que trois mille hommes et cent cinquante chevaux. La ville d'Adrumète (Hammamet), près de laquelle il avait pris terre, défendue par une population nombreuse, deux légions et trois mille Maures, ne pouvait être enlevée par un coup de main : il voulut parlementer avec le gouverneur ; mais son envoyé ayant été mis à mort, il battit en retraite, vivement poursuivi par un corps de cavalerie numide qu'il ne contint qu'à grand'peine. Heureusement pour lui, le gros des troupes ennemies se trouvant à quelque distance, il eut le temps de recevoir les renforts que lui amenaient les navires restés en arrière.

Quelques jours après, il se vit attaqué en rase campagne par Labiénus, à la tête d'une nombreuse cavalerie soutenue par cent vingt éléphants. L'action se prolongea et la victoire resta indécise depuis le matin jusqu'au coucher du soleil[2]. Par une tactique due à Labiénus, la cavalerie numide, mêlée à de l'infanterie légère qui chargeait et se retirait avec elle, portait surtout le trouble parmi les troupes romaines, habituées à combattre de pied ferme : les soldats de nouvelle levée, qui composaient la plus grande partie des légions de César, étaient effrayés de la multitude des ennemis, et les vétérans eux-mêmes paraissaient ébranlés par cette étrange manière de combattre, qui consistait, alors comme aujourd'hui, à attaquer et à fuir avec une égale rapidité. Ces vieux soldats se demandaient l'un à l'autre comment ils s'y prendraient pour vaincre des ennemis insaisissables. Mais, dans cette situation difficile, César prouva mieux que jamais qu'aucune des qualités d'un grand général ne lui était étrangère. Résolu de ne plus accepter de combat qu'il n'eût reçu de nouveaux renforts de Sicile et d'Italie, il se renferma dans son camp, et tandis que ses ennemis l'y croyaient retenu par la crainte, il y préparait en silence la victoire, rendant sa position inexpugnable au moyen de grands ouvrages, faisant élever deux lignes de retranchements, l'une de la ville de Ruspina, près de laquelle il se trouvait, jusqu'à la mer, l'autre de la mer

[1] César, *de Bello Africano*, cap. I.

[2] Cette première rencontre eut lieu dans les environs de Ruspina, aujourd'hui Souca, dans la régence de Tunis (47 ans av. J.-C.). Cette ville est située à très-peu de distance de la côte.

à son camp, afin d'assurer ses communications avec ces deux points d'une égale importance. Les manœuvres de la politique vinrent aussi se joindre aux ressources de l'art militaire : connaissant l'inconstance et la mobilité des Numides et des Maures, les rivalités qui existaient entre les tribus, leur indocilité au joug, il les excitait sous main à la révolte. Ainsi, quoique renfermé dans son camp, César était présent partout, et remuait l'Afrique entière.

Le contre-coup de ces menées se fit sentir jusque dans le royaume de Juba. Un Romain, du nom de Sitius, profitant des désordres inséparables des guerres civiles, avait levé pour son propre compte un corps de partisans qu'il louait tantôt à un chef numide, tantôt à un autre, pour soutenir leurs querelles particulières. Gagné par les promesses des émissaires de César, il embrassa son parti et envahit les états de Juba, que le départ de ce prince avec toute son armée laissait sans défense. Bogud, roi d'une partie de la Mauritanie, s'étant joint à Sitius, ils ravagèrent ensemble les campagnes, puis s'attaquèrent aux villes. Cirtha, la capitale et la plus forte place de la Numidie, tomba en leur pouvoir. A cette nouvelle, Juba quitta l'armée des coalisés pour voler au secours de ses états, et ramena toutes ses troupes, ne laissant à Scipion que trente éléphants.

C'était là une heureuse diversion pour César, dont les convois tant attendus n'arrivaient pas et à qui Scipion pouvait interdire la campagne. Chaque jour plus étroitement resserré par l'ennemi, il se voyait menacé d'être bientôt complétement renfermé dans l'étroite enceinte de son camp ; le fourrage même vint à lui manquer tout à fait. Les vétérans, pour qui de semblables épreuves n'étaient pas une nouveauté, ramassaient sur le rivage de l'algue marine, la lavaient dans l'eau douce, et ainsi préparée la faisaient servir à la nourriture de leurs chevaux. Néanmoins de si dures extrémités ne purent ébranler la constance de César ; il supportait avec une rare patience les insultes et les bravades de l'ennemi. Chaque jour Scipion lui présentait la bataille, chaque jour il la refusait, pensant bien que ses adversaires n'auraient pas l'audace de venir l'attaquer jusque dans son camp. Tenant sans cesse sa pensée et ses yeux tournés vers la mer, il demandait aux vents et aux tempêtes ses vieux compagnons d'armes, contraint de cacher à tous les regards l'impatience qui le dévorait.

Les renforts si impatiemment attendus parurent enfin ; deux convois considérables, chargés de troupes et de vivres, abordèrent au camp de Ruspina, où ils apportèrent la joie et l'abondance. Sortant aussitôt de ses lignes, César déploya ses légions dans la plaine au bord de la mer. A cette vue, les troupes de Scipion, rangées en bataille à peu de distance, s'effrayèrent et rentrèrent dans leur camp. Maître du terrain, et satisfait d'avoir donné cette leçon à ses adversaires, César ne poussa pas plus loin son avantage : avant de reprendre activement l'offensive, il voulait aguerrir ses troupes et leur inspirer une confiance à toute épreuve.

Cependant Caton, renfermé dans Utique, recevait avec inquiétude les nouvelles qui lui arrivaient de toutes parts. Redoutant la fortune de César, il écrivait à Scipion de ne pas engager d'action décisive, de traîner la guerre en longueur, offrant même de passer en Italie afin de faire en faveur de la cause républicaine une puissante diversion[1]. Mais s'il lui était donné de prévoir la ruine de son parti, il se trouva hors d'état de l'empêcher. La prudente circonspection de César, le retour de Juba, vainqueur de Sitius, avaient rendu à Scipion son aveugle présomption, que partageait le roi numide. De son côté, jugeant le moment favorable pour terminer la lutte par une grande bataille, César s'y préparait avec un art admirable. Il lève son camp pendant la nuit et va mettre le siége devant Thapsus[2], place importante où Scipion, depuis le commencement des hostilités, tenait renfermées ses provisions de guerre et de bouche, et dont les habitants s'étaient toujours montrés fidèles à sa cause. Celui-ci marcha en toute hâte au secours de Thapsus, et la bataille qui devait décider du sort de la guerre fut livrée sous les murs de cette ville. Pour Scipion et Juba ce ne fut qu'une honteuse déroute ; ils virent leur armée dispersée et détruite en un instant. Le vainqueur ne perdit que cinquante hommes. Cette disproportion entre les pertes réciproques paraît peu vraisemblable, mais Hirtius et Plutarque, d'ailleurs en contradiction si fréquente, sont d'accord sur ce point.

César recueillit le fruit de sa victoire avec sa célérité habituelle : laissant son infanterie devant Thapsus pour en continuer le siége, faisant poursuivre vivement Scipion et Juba, il marcha lui-même sur Utique avec un corps de cavalerie. Le trouble régnait dans la ville, dont les habitants étaient descendus dans les rues, s'interrogeant les uns les autres avec anxiété et poussant des cris d'effroi. En effet, les débris de l'armée vaincue y étaient arrivés pendant la nuit, et leur nombre allant toujours croissant, ils devenaient plus à craindre que l'armée victorieuse. On disait que la cavalerie de Scipion, fuyant du champ de bataille, avait attaqué la ville de Parada ; qu'après l'avoir brûlée et saccagée de fond en comble, elle avait attaqué le camp établi par Caton entre les retranchements et cette même ville, sous prétexte que les habitants s'étaient montrés favorables au parti qui venait de vaincre ; bientôt enfin le bruit se répandit que César était aux portes.

Au milieu de cette agitation, Caton s'occupait avec calme du salut des habitants et de celui des Romains émigrés. Aux premiers, que leur naissance et leurs intérêts attachaient au sol de l'Afrique, il conseillait de rester étroitement unis, soit qu'ils voulussent continuer la résistance ou implorer la clémence du vainqueur ; quant aux seconds, pour la plupart chevaliers et sénateurs, il les ac-

[1] Plutarque, *Vie de Caton.*

[2] César, *de bello Africano.* — Plutarque, *Vie de César.* — Thapsus, aujourd'hui *Demass*, est à 40 kilomètres d'Hamame, dans la régence de Tunis.

compagna jusqu'au port, et reçut leurs adieux. Pour lui, désespérant de sauver la ville, il se tua de sa propre main, « résolution fatale, inspirée par la faiblesse « d'une grande âme, ou si l'on veut par l'erreur d'un stoïcien, mais qui n'en « a pas moins été une tache sur sa vie[1] ! » Les magistrats d'Utique firent à ce généreux Romain de magnifiques funérailles, auxquelles assista toute la population sans distinction de partis, et malgré la crainte qu'inspirait l'approche de César. Un tombeau lui fut élevé sur le rivage. Du temps de Plutarque, on y voyait encore sa statue, une épée nue à la main : de nos jours, il ne reste plus que son nom.

Entré victorieux dans Utique, César exprima de vifs regrets de la mort de son ennemi, ce qui ne l'empêcha pas de lever de fortes contributions sur les habitants. Nous trouvons ici une nouvelle preuve des richesses de l'Afrique. Les citoyens romains d'Utique furent taxés à la somme de deux millions de sesterces, payables en trois années[2]; les biens de tous ceux qui avaient eu des commandements furent confisqués et vendus à l'encan. César imposa la ville de Thapsus à deux millions de sesterces, et son territoire à trois millions; la ville d'Adrumète à trois millions, et son territoire à cinq. Leptis et Cisdra, villes moins riches, ou moins coupables aux yeux du vainqueur, furent taxées seulement, la première à trois cent mille livres d'huile, la seconde à une certaine quantité de blé. Ces mesures ne rencontrèrent aucune résistance : tous se montraient soumis et silencieux. De tant de chefs qui avaient pris les armes contre César, il n'en restait pas un seul. Scipion s'était embarqué pour l'Espagne, mais, rejeté sur les côtes par la tempête, il périt non loin d'Hippone; Caton était mort à Utique; Juba, abandonné de ses sujets, repoussé de sa capitale, s'était suicidé : son fils lui survécut, et figura dans le triomphe de César, à côté du Gaulois Vercingetorix et de la sœur de Cléopâtre. Les autres généraux de l'armée combinée ne furent pas plus heureux ; les uns s'ôtèrent eux-mêmes la vie, les autres trouvèrent la mort sur le champ de bataille, ou dans leur fuite. Ceux qui se rendirent volontairement furent épargnés; le plus petit nombre parvint à gagner l'Espagne.

La chute de Juba fut suivie de la réunion de la Numidie à la province romaine. César en forma un gouvernement particulier, et en donna l'administration au préteur Salluste dont la conduite rapace fut peu en rapport avec les maximes qu'il étala depuis dans ses ouvrages. Enfin César se rembarqua pour Rome. En moins de six mois, il avait commencé et terminé cette guerre, détruit deux puissantes armées, et accru la province romaine d'un vaste royaume. Ce royaume est celui que les tribus arabes nous disputent depuis dix ans, car Juba réunissait à la plus grande partie de la Numidie la Mauritanie orientale (Alger et Oran).

[1] Opinion de Napoléon.

[2] Le sesterce représente 20 centimes 5/10 de notre monnaie.

La mort de César suivit de près ces derniers événements. Les troubles dont elle fut la cause, la chute du gouvernement républicain, et surtout les fureurs du triumvirat, jetèrent en Afrique un grand nombre de proscrits que le proconsul Cornificius accueillit avec humanité. Les indigènes recommencèrent à s'insurger : un de leurs chefs, du nom d'Aration, prit le titre de roi, et, quoiqu'il eût dépossédé Bogud et Sitius, anciens alliés de César, ne laissa pas d'embrasser le parti d'Octave. Il gagna même une bataille contre le proconsul Cornificius, qui tenait sa charge du sénat et défendait l'Afrique au nom de la république. Mais ces hostilités, conduites par des chefs subalternes, n'eurent aucune influence sur les affaires générales de Rome : ce fut sur les flots, en vue du rivage d'Actium, que se décidèrent les destinées du monde.





CHAPITRE IV.

DOMINATION ROMAINE.

LES EMPEREURS. — PREMIÈRE ÉPOQUE. (32 ANS AVANT J.-C.).

Accroissement des possessions romaines en Afrique. — Juba II, roi de Numidie; son règne. — Carthage réédifiée par les Romains. — Ptolémée, fils de Juba, lui succède; son caractère. — Le Maure Tacfarinas; insurrection qu'il provoque et qu'il organise. — Sa résistance, sa défaite. — Ptolémée assassiné par ordre de Caligula — L'Afrique s'insurge; elle est subjuguée, et soumise à une nouvelle organisation.



La nouvelle organisation que César avait donnée au gouvernement d'Afrique ne fut que provisoire; elle reçut de graves modifications par la mort des rois Bocchus et Bogud (32 ans avant J.-C.), qui commandaient aux deux portions du pays nommées depuis Mauritanie Césarienne et Mauritanie Tingitane. Ces deux princes léguèrent leurs états au peuple romain, qui en forma d'abord une seule province, puis ensuite un royaume qu'Auguste donna à Juba II, prince éclairé, dont l'éducation toute romaine assurait la soumission. Juba signala son règne par la fondation, sur l'emplacement de l'an-

cienne Iol, d'une ville nouvelle à laquelle il donna le nom de Césarée (Cherchell), en mémoire des bienfaits qu'il avait reçus de l'empereur. Enrichie de magnifiques édifices, cette ville devint la capitale de son royaume, et ses ruines témoignent encore aujourd'hui de l'importance qu'elle ne tarda pas à acquérir.

Le rétablissement du royaume de Numidie au profit de l'héritier légitime fut tout à la fois un acte de générosité et de bonne politique, qui gagnait le cœur des Numides en les habituant peu à peu à recevoir leurs chefs des mains de Rome, et qui ne diminuait le territoire immédiat de l'empire que pour fortifier en réalité la domination de l'empereur. D'ailleurs Auguste abandonnait moins à Juba la propriété que l'usufruit de son royaume, disposant des territoires, les divisant, les morcelant à son gré, sans jamais éprouver la moindre résistance. Il n'avait pas non plus à craindre les effets ordinaires de l'ambition sur l'esprit du nouveau roi, qui lui était attaché par les liens de la reconnaissance et de l'intérêt; car, après avoir pris de son éducation les soins les plus affectueux, l'empereur lui donna pour épouse Sélène, fille d'Antoine et de Cléopâtre, et, de son propre mouvement, créa pour lui un royaume. Juba ne pouvait oublier tant de bienfaits ni montrer trop de gratitude.

Aussi long que paisible, le règne de ce prince fut de quarante-cinq ans. N'ayant rien à craindre des Romains, trop sage pour penser même à les combattre, Juba tournait vers les arts de la paix cette activité naturelle aux Africains, que ses ancêtres avaient déployée dans la guerre. Les loisirs que lui laissait l'administration de son royaume, il les consacrait à l'étude, et bientôt il acquit dans les sciences et dans les lettres une grande réputation. Malheureusement, ses ouvrages sont depuis longtemps perdus; il n'en reste que les titres et quelques fragments[1]. De tels travaux, accomplis sur le trône et dans une contrée où une température ardente stimule les passions de l'homme, disent assez quelles devaient être les heureuses dispositions de ce prince. Aussi les Numides firent-ils de si rapides progrès dans la civilisation, que, jaloux d'étendre et de propager ce mouvement, Auguste reprit à Juba les cantons de la Numidie qu'il lui avait cédés, les annexa de nouveau à la province romaine, et en dédommagement lui accorda plusieurs districts de la Gétulie[2] et de la Mauritanie. Grâce à une si habile politique, l'influence civilisatrice se fit sentir dans cette autre partie de l'Afrique; car, en imitant un roi de leur race et de leur sang les indigènes ne croyaient pas imiter les étrangers, et leur amour-propre restait satisfait. Juba fut également cher aux Barbares et aux Gréco-Romains. Pendant sa vie, Athènes lui avait élevé des

[1] C'étaient une histoire d'Arabie; une histoire des antiquités d'Assyrie, des antiquités romaines, de la peinture; enfin une histoire de la nature et des propriétés des différents animaux. Il existe plusieurs médailles du règne de Juba II.

[2] Le Grand-Atlas et le Beled-el-Djerid.

statues; à sa mort, ses sujets le mirent au rang des dieux, et lui dressèrent des autels.

Le rétablissement de Carthage n'eut pas moins d'influence que le règne de Juba sur la prospérité de l'Afrique. Cette malheureuse cité était détruite depuis deux cents ans; la place qu'elle occupait avait été labourée et semée de sel; des imprécations terribles avaient été solennellement proférées contre quiconque entreprendrait de la rebâtir; aussi peut-on croire que, si la république romaine eût continué d'exister avec ses formes politiques, sa religion exclusive, ses mœurs, ses préjugés, Carthage n'aurait jamais été relevée. L'inutile essai de reconstruction tenté par Caïus Gracchus le prouve suffisamment[1]. Ce tribun célèbre avait conduit sur les ruines de Carthage une colonie de six mille citoyens; quelques travaux préparatoires avaient eu lieu; des craintes superstitieuses les arrêtèrent: des loups, emblèmes vivants du peuple de Romulus, apparurent, dit-on, tout à coup au milieu des travailleurs, et renversèrent les fondements commencés. L'ouvrage fut interrompu. Le sénat et la plus grande partie du peuple avaient vu avec répugnance cette entreprise contraire aux instincts nationaux; Caïus Gracchus revint à Rome, et les colons qu'il avait amenés avec lui allèrent s'établir dans les autres possessions romaines de l'Afrique.

La renaissance effective de Carthage est indiquée d'une manière très-confuse par les historiens. Les uns l'attribuent à Jules César, les autres à César-Auguste. Le récit d'Appien est le plus plausible et concilie les deux opinions: il attribue le projet à César, et l'exécution à Auguste. « Pendant la guerre « d'Afrique, dit-il, Jules César, ayant assis son camp sur les ruines de Carthage, « eut un songe extraordinaire; il crut voir une multitude éplorée lui tendre « les mains, et le supplier avec des cris et des larmes. L'esprit fortement frappé « de cette vision, il s'imagina que c'étaient les citoyens de Carthage, dont « les ombres plaintives lui demandaient le rétablissement de leur patrie. » Il faut voir dans cette tradition, sinon une réalité, du moins une forme poétique des idées et des sentiments véritables de César. L'homme qui fit asseoir des Gaulois dans le sénat, au grand déplaisir des citoyens romains, fut, à bien des égards, le patron du monde vaincu contre la nationalité trop exclusive de Rome. Le premier, il comprit et prépara la fusion de toutes les races antiques, et sa politique, souvent inspirée par un glorieux instinct de l'unité du genre humain, se rattache par un synchronisme providentiel à l'avénement prochain de la religion du Christ. Le projet de relever Carthage et Corinthe, pour consoler l'Afrique et la Grèce, en fut la manifestation. D'autres motifs secondaient encore les tendances générales du génie de César. Il fallait pourvoir à l'existence d'une multitude d'hommes ruinés par les guerres civiles, et dont la misère et l'irritation pouvaient devenir dangereuses. Quoi de plus convenable

[1] Ce premier essai de reconstruction eut lieu l'an 122 avant J.-C.

que de les envoyer dans des colonies nouvelles? Une mort violente arrêta César dans l'exécution de ses desseins; son successeur les reprit et les réalisa. Auguste fit passer en Afrique environ trois mille familles pauvres : il leur fournit les ressources nécessaires pour leur établissement, et leur accorda en outre des immunités de toute espèce. D'anciens habitants de la colonie, des Africains même, s'unirent à ces nouveaux émigrants, et Carthage fut reconstruite. Mais Auguste défendit que les murs d'enceinte de la nouvelle ville s'élevassent à la même hauteur que ceux d'autrefois.

La nouvelle Carthage ne fut point bâtie sur l'emplacement de l'ancienne. Vraisemblablement Auguste voulut, par ce changement de lieu, désarmer les répugnances des Romains. Il paraît que le terrain seul était maudit à leurs yeux, et que les matériaux dispersés sur le sol, ne partageant point cette réprobation superstitieuse, furent employés à la reconstruction. Ce fait explique la rapidité avec laquelle l'entreprise fut menée à fin. La cité nouvelle, reprenant la prépondérance sur Utique, ne tarda pas à devenir la résidence des proconsuls d'Afrique; bientôt sa population et son commerce s'accrurent à tel point qu'elle fut regardée comme la troisième ville de l'empire : placée immédiatement après Rome et Alexandrie, elle conserva ce rang jusqu'à la fondation de Constantinople[1].

La sage administration de l'empereur Auguste fut on ne peut plus favorable à la prospérité de l'Afrique. Ces peuples si remuants, si indociles, paraissaient soumis et contents de l'être. Parmi leurs chefs, le seul qui méritât le titre de roi, si prodigué par les Romains, Juba, était plutôt le vassal de l'empereur qu'un souverain indépendant. Depuis la conquête, la puissance romaine n'avait pas encore paru si bien affermie; mais peu de temps après la mort d'Auguste, les fautes de l'héritier de Juba, jointes à l'ambition d'un simple soldat, excitèrent de nouveaux troubles et allumèrent en Afrique une guerre dévastatrice qui dura sept ans.

Ptolémée, successeur de Juba, n'avait point hérité des vertus de son père; il ne prit de la civilisation romaine que ce qu'il en fallait pour le rendre méprisable aux yeux d'un peuple guerrier et demi-barbare, c'est-à-dire l'indolence et un amour effréné du luxe et de la parure. Tandis que, renfermé au fond de son palais, il s'abandonnait à de honteuses voluptés, laissant à d'orgueilleux affranchis l'administration de son royaume, ses sujets payaient sa lâcheté par l'outrage et le mépris. De l'insulte à la violence il n'y a qu'un pas; aussi n'attendaient-ils qu'une occasion favorable pour s'insurger. Un aventurier maure, nommé Tacfarinas, ne tarda point à la leur fournir.

[1] La Carthage phénicienne avait duré six cents ans, la Carthage romaine subsista sept siècles. Tunis, la cité musulmane, élevée sur leurs communes ruines, sans égaler leur splendeur, a toujours été, dans les temps modernes, la ville la plus riche et la plus florissante de toute la côte. Cette persistance de la prospérité commerciale dans ces lieux privilégiés est une preuve remarquable de l'intelligence qu'apportaient les Phéniciens dans le choix de leurs colonies.

Inconnu jusqu'à cette époque, Tacfarinas avait commencé par prendre du service dans l'armée romaine, moins cependant pour combattre au profit de ses maîtres que pour se façonner à leur tactique militaire et étudier l'organisation de leurs troupes. Lorsqu'il se crut suffisamment instruit, il abandonna ses drapeaux, et alla porter chez ses compatriotes les connaissances qu'il avait acquises, connaissances qui devaient lui donner sur eux un grand ascendant. Il réunit d'abord quelques brigands, et se mit à piller les colons isolés. La nouvelle de ses succès ranima cette soif de courses guerrières et aventureuses qui fait le caractère distinctif des tribus africaines : sa troupe se grossit de déserteurs romains, de Maures, de Numides mécontents du gouvernement de leur roi, et devint bientôt une armée capable de tenir la campagne. Tacfarinas organisa son infanterie en cohortes composées de plusieurs compagnies, de ses cavaliers forma des escadrons, et donna le commandement de ces différents corps à des officiers exercés par lui aux manœuvres européennes. Sa réputation s'accrut avec sa puissance ; une nombreuse tribu voisine du désert, les Musulons, l'investit de l'autorité suprême ; Mazippa, chef d'une tribu maure, ne dédaigna point son alliance, et traita d'égal à égal avec ce soldat parvenu. Tous deux réunirent des forces vraiment redoutables, au moins par le nombre. Tacfarinas avait pris le commandement du corps d'armée qui devait soutenir le choc des troupes romaines; de son côté Mazippa, à la tête de la cavalerie irrégulière, s'était chargé de ravager le pays ; leurs incursions combinées jetaient l'épouvante parmi les colons et tenaient en alarmes toute l'Afrique.

L'unique légion cantonnée dans la province semblait d'autant moins en état de repousser de si nombreux ennemis, que le proconsul en fonction, Furius Camillus, passait à Rome pour être entièrement étranger à l'art de la guerre. Cependant il montra tout d'abord une énergie digne du héros dont il descendait. Confiant dans la supériorité de la discipline sur le nombre; certain d'ailleurs, par la connaissance qu'il avait acquise du caractère des Barbares, que rien ne pouvait être plus dangereux que de leur laisser soupçonner qu'on les redoutât, il joignit à sa légion un petit nombre d'auxiliaires rassemblés à la hâte, et marcha au-devant de l'ennemi. Tacfarinas accepta le combat, mais, malgré sa bravoure et sa capacité personnelle, il fut complétement défait. Ce simulacre d'armée régulière, qu'il avait eu tant de peine à créer, ne tint pas plus devant les Romains que la cavalerie indisciplinée de Mazippa. Un grand nombre de Barbares périrent dans le combat ou en fuyant. Tacfarinas gagna le désert, où il parut s'être confiné pour toujours. Mais, de son côté, prévoyant bien qu'un seul revers ne suffirait pas pour détourner l'audacieux aventurier de ses projets, Tibère fit passer en Afrique une légion qu'il détacha de l'armée de Pannonie.

En effet, trois ans après (771 de Rome), Tacfarinas sortit tout à coup de sa retraite, ravagea une vaste étendue de pays, et vint assiéger une cohorte qui

occupait un fort isolé sur les bords de la rivière Pagida[1]. L'officier qui la commandait, Décius, n'écoutant que son courage, et regardant comme une humiliation trop grande d'être assiégé par des Barbares, sortit imprudemment de ses lignes. Dans l'action qui s'ensuivit, il succomba avec plusieurs des siens; les autres rentrèrent précipitamment dans le fort, abandonnant aux ennemis les corps mutilés de leurs camarades et de leur chef.

A la nouvelle de ces désastres, l'empereur fit partir en toute hâte un nouveau proconsul pour l'Afrique. C'était Apronius, ancien lieutenant de Germanicus, homme dont la sévérité disciplinaire allait jusqu'à la cruauté. Dès son arrivée, il fit impitoyablement décimer la cohorte vaincue, et mourir sous le bâton tous les soldats désignés par le sort. Ce châtiment eut un salutaire effet : à quelques jours de là, Tacfarinas s'étant porté sur la ville de Thala[2], cinquante vétérans seulement le repoussèrent. Ces braves soldats avaient senti qu'il valait mieux périr sous les traits de l'ennemi que sous les verges des licteurs. Dès ce moment la guerre fut poussée avec vigueur. De son côté, Tacfarinas, instruit par des échecs successifs de son impuissance à s'emparer des postes fortifiés et à combattre en rase campagne, changea de plan et de méthode. Il n'attaqua plus les villes, n'offrit plus de combat régulier; incendiant les campagnes, dont il massacrait les habitants, il porta la désolation et la mort tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, partout enfin où les Romains ne l'attendaient pas. Puis, dès que ceux-ci se montraient en force, il lâchait pied, et se mettait à les poursuivre aussitôt qu'ils se retiraient, ne se laissant jamais assez approcher pour qu'on pût le saisir. Longtemps il les fatigua de ses ruses, longtemps il leur échappa; mais enfin son habileté fut mise en défaut. Cerné tout à coup par le fils du proconsul dans un lieu resserré entre la mer et les montagnes, chargé d'un butin qui l'embarrassait, il fut obligé de combattre de pied ferme, et ne se tira qu'à grand'peine de la mêlée : la meilleure partie de ses troupes resta sur le champ de bataille.

Au proconsul Apronius succéda Blésus, oncle du célèbre Séjan, et général d'une habileté consommée. Sous lui, la guerre prit un nouvel aspect. La dernière défaite de Tacfarinas n'avait pas plus que les précédentes découragé cet intrépide partisan; retiré au désert, son asile accoutumé, bientôt sa réputation réunit autour de sa personne une armée plus nombreuse que les précédentes. Il eut alors l'audace d'envoyer à Rome des ambassadeurs chargés de demander une portion du territoire africain où il pût s'établir, lui et ses alliés, menaçant, en cas de refus, d'une guerre qui n'aurait point de terme. Irrité de cet outrage fait à la majesté du nom romain par un brigand et un déserteur qui empruntait les formes ordinaires de la guerre, Tibère, pour toute

[1] Cette rivière coule entre Constantine et Gigeri.

[2] Thala était une ville assez considérable située non loin de Constantine. Les enfants de Jugurtha y avaient été élevés.

réponse, expédia au proconsul l'ordre de poursuivre à outrance le chef des rebelles jusqu'à sa complète destruction, et fit répandre dans toute l'Afrique des proclamations par lesquelles il mettait à prix la tête de Tacfarinas et promettait amnistie pleine et entière à ceux de ses complices qui déposeraient les armes.

En attendant l'effet de ces proclamations, Blésus ne perdit pas un instant pour mettre à exécution le plan qu'il avait conçu. Comprenant, par les résultats des campagnes précédentes, la nécessité de faire face partout, et d'embrasser dans le cercle de ses opérations la plus grande étendue possible de pays, il partagea son armée en trois corps : le premier, placé à la gauche, eut ordre de protéger le territoire de Leptis et de le mettre à l'abri du pillage ; le second, commandé par le fils du proconsul, dut se porter sur la droite, couvrant la Numidie et l'importante ville de Cirtha; Blésus enfin se mit lui-même à la tête du troisième, qui formait le centre, et tous trois, combinant leurs mouvements, s'avancèrent d'une manière lente mais sûre et sans laisser entre eux d'intervalles. Partout où la nature du terrain, le voisinage des rivières, la difficulté des passages le permettaient, on éleva des forts dans lesquels on mit des garnisons, qui ne devaient pas se borner à la défensive, mais harceler l'ennemi en se prêtant un mutuel appui. Suivies avec persévérance, ces mesures déconcertèrent Tacfarinas : s'il parvenait par quelque ruse à traverser les lignes de l'armée active, il se trouvait aussitôt serré entre cette armée, qui revenait sur ses pas, et les garnisons des forts; contraint alors à la retraite, il y perdait souvent ses meilleurs soldats. Le proconsul accrut encore les perplexités de son adversaire en divisant de plus en plus ses propres troupes, et en couvrant le pays d'une multitude de détachements qu'il pouvait rassembler en un instant. L'hiver arrivé, Blésus ne ramena point ses soldats dans leurs quartiers, mais les cantonna dans les forts qu'il venait de bâtir, et d'où il envoyait sa cavalerie traquer les brigands de retraite en retraite. La province se vit ainsi débarrassée de leur présence. Cependant cette guerre difficile traînait en longueur, l'Atlas et le désert protégeaient encore les rebelles. Las du fardeau d'une lutte si opiniâtre, le proconsul cherchait un prétexte pour s'en décharger sur un successeur. Ce prétexte s'offrit bientôt. Dans une des excursions journalières que faisait la cavalerie romaine, le frère de Tacfarinas fut pris. Blésus annonça cette capture comme un événement important qui devait terminer la guerre, et revint à Rome solliciter les honneurs du triomphe. Oncle de Séjan, ministre tout puissant alors, il obtint ces honneurs, et fut salué du titre d'*imperator*. Mais tandis que le proconsul triomphait à Rome, la guerre se ravivait en Afrique, plus ardente que jamais,

Profitant de l'absence intempestive de Blésus, l'habile Maure avait réorganisé ses bandes avec une incroyable activité. Tous les repris de justice de la province romaine, tous les esprits turbulents, tous les hommes perdus de dettes ou couverts de crimes, étaient venus se ranger sous ses

étendards. Les sujets mécontents du roi Ptolémée, surtout, ne cessaient d'affluer dans son camp. A ces anciens alliés, que ses défaites ne lui avaient point fait perdre, il sut en ajouter de nouveaux. Le roi des Garamantes, peuple gétulique de la partie orientale du grand désert, s'unit à Tacfarinas, lui fournit une nombreuse cavalerie, redoutable par sa soif du pillage, et mit à sa disposition des retraites sûres pour y déposer son butin. Une circonstance habilement exploitée par le chef rebelle accrut encore ses ressources. Trompé par Blésus et croyant la guerre finie, Tibère venait de rappeler la légion qu'il avait précédemment envoyée. A cette nouvelle, Tacfarinas fit courir le bruit que les Romains, ayant une grande guerre à soutenir en Europe, s'apprêtaient à quitter leurs principaux établissements et même à évacuer toute l'Afrique. Propagé rapidement parmi les tribus, ce bruit produisit sur elles l'effet désiré. La plupart de celles qui étaient alliées des Romains les abandonnèrent et fournirent des troupes et des vivres à leur astucieux adversaire. Ses forces étant ainsi augmentées, et celles de l'ennemi diminuées, il reprit son premier plan d'agression et vint mettre le siége devant Thubusque[1].

Tandis que la guerre continuait en Afrique, des statues triomphales s'élevaient à Rome sur les places publiques, en l'honneur des prétendus vainqueurs de Tacfarinas. Ces statues accusaient les proconsuls plutôt qu'elles ne les honoraient; ils avaient moins cherché, en effet, à détruire l'ennemi qu'à obtenir les honneurs du triomphe, et s'étaient arrêtés aussitôt qu'ils avaient cru avoir assez fait pour atteindre ce but. Cependant Dolabella, qui avait succédé à Blésus, n'osait pas redemander cette légion de Pannonie qu'on lui avait retirée si à contre-temps; en détrompant l'empereur, il craignait d'irriter Séjan. L'audace de Tacfarinas, qui poussait avec ardeur le siége de Thubusque, leva ses incertitudes. Ne pouvant se résoudre à laisser tomber entre ses mains une ville si importante, Dolabella réunit pour la défendre toutes les ressources dont il disposait. Il écrivit au roi Ptolémée de venir le joindre, et se mit en marche avec sa légion et le contingent fourni par quelques tribus qui lui étaient restées fidèles. Averti que les chefs d'une de ces tribus complottaient de l'abandonner, il leur fit trancher la tête afin de retenir les autres dans le devoir. Adoptant la tactique de son prédécesseur, il divisa son armée en quatre corps et distribua les troupes de Ptolémée en plusieurs escadrons, commandés par des chefs de leur nation. Lui-même, se transportant rapidement d'un corps à l'autre, en dirigeait les principaux mouvements. Il fermait ainsi toutes les issues de la province à Tacfarinas, qui, au premier bruit de sa marche, avait levé le siége de Thubusque et se rejetait de jour en jour vers le désert. Bientôt, prévenu par ses espions que les ennemis avaient dressé leurs tentes au milieu des bois, près des ruines du fort d'Au-

[1] *Thubusque* paraît être identique avec la *Tubusaptus* des itinéraires. Cette place fortifiée est à 25 milles de *Saldæ*, la Tedalès de nos jours.

zea[1], Dolabella résolut de profiter de la confiance que la difficulté des lieux leur inspirait, pour les surprendre dans cette position et les forcer à accepter le combat. Réunissant ses détachements, il donna l'ordre exprès de ne prendre aucune espèce de bagage et de n'emporter que les armes. Les mesures furent si bien prises, le secret si bien gardé, que, parti pendant la nuit, il arriva au point du jour en vue du camp de Tacfarinas et l'attaqua brusquement. Les rebelles dormaient avec sécurité sous leurs tentes; leurs chevaux, laissés en liberté, paissaient çà et là dans la campagne. Surpris au milieu du sommeil par les cris des assaillants et le bruit de leurs trompettes, ils n'eurent pas même le temps de courir aux armes et tombèrent dans une épouvantable confusion. Les soldats du proconsul n'eurent que la peine de prendre et de tuer. Irrités par le souvenir de leurs fatigues, heureux de tenir enfin ces insaisissables Barbares qui leur avaient échappé tant de fois, ils furent sans pitié et versèrent des flots de sang. Tacfarinas, soit que toute issue lui fût fermée, soit qu'il ne voulût pas survivre à sa défaite, opposa longtemps aux Romains une résistance désespérée. Ceux-ci, dont il était parfaitement connu, le pressaient avec d'autant plus d'ardeur, qu'une grande récompense était promise à celui qui le livrerait mort ou vif. Son fils avait été fait prisonnier sous ses yeux; ses amis, ses chefs les plus braves étaient tombés autour de lui. Voyant enfin qu'il ne lui restait aucune chance de salut, il se jeta tête baissée au milieu des rangs ennemis, où il trouva une mort honorable. Cette nouvelle répandit la joie la plus vive parmi les colons, et fut reçue à Rome avec enthousiasme.

Délivrée de Tacfarinas, l'Afrique resta paisible pendant l'espace de dix-sept ans. Dans cet intervalle, Tibère mourut et Caligula lui succéda. On sait que la folie furieuse de ce nouveau tyran fit regretter aux Romains la cruauté froide et hypocrite de son prédécesseur, que contenaient du moins l'intérêt et la politique. Un des crimes de Caligula eut une assez grande influence sur les destinées de l'Afrique. On vient de voir la part active qu'avait prise Ptolémée à la défaite de Tacfarinas : Tibère l'en avait magnifiquement récompensé, et l'avénement du nouvel empereur semblait devoir encore resserrer les liens qui unissaient le roi de Mauritanie aux intérêts de Rome, la mère de ce dernier et la femme de Caligula étant toutes deux du sang de Marc-Antoine. Cette parenté ne fut pourtant pas assez puissante pour protéger Ptolémée contre les fureurs du tyran : soit que celui-ci eût d'abord l'intention de traiter ce prince honorablement, soit qu'il eût déjà résolu sa mort, il l'engagea à venir à Rome, et commença par lui montrer la plus vive amitié. La catastrophe qui suivit cette réception est expliquée diversement par les historiens. Les uns disent que les richesses étalées par le roi maure excitèrent la cupidité de l'empereur;

[1] L'emplacement de ce fort a été reconnu par Shaw, près de Bordj-el-Hamza, ville où les deys d'Alger tenaient garnison.

les autres, qu'il fût jaloux de l'éclat de sa parure dans une circonstance solennelle. Quel qu'en ait été le prétexte, à la suite d'un spectacle où Ptolémée s'était montré vêtu d'une robe éclatante de pourpre, Caligula lança contre lui un décret d'exil, et le fit assassiner par les gardes qu'il lui avait donnés pour escorte. Bientôt après il prononça la confiscation de ses états, qu'il réunit à l'empire.

Ce double crime, consommé par un tyran en délire, excita dans la Mauritanie une indignation générale. Ptolémée était plus faible que méchant : lorsqu'il eut cessé de vivre, on oublia ses vices pour ne se rappeler que les vertus de son père : d'ailleurs on n'en sentit que plus vivement le joug que la prudence d'Auguste et de Tibère avait rendu si léger. Ces dispositions à la révolte inspirèrent à un certain Ædémon, affranchi de Ptolémée, l'audacieux dessein de succéder à son maître. Sous prétexte de le venger, il soulève les Maures, recrute parmi eux une armée, et ravage une partie de la province romaine. Mais Lucius Paulinus s'avance contre ce nouvel ennemi, le bat en plusieurs rencontres, traverse en vainqueur toute la Mauritanie et franchit la double barrière de l'Atlas. Cette marche triomphante au delà des Alpes africaines fut regardée comme un exploit extraordinaire, car aucun général n'avait encore porté ses armes aussi loin. Ce ne fut pas cependant Paulinus, mais son successeur Hasidius Géta, qui eut l'honneur de terminer sous le règne du faible Claude une guerre allumée par les fureurs de Caligula, et d'ajouter un autre royaume à la vaste étendue des possessions romaines. L'Afrique septentrionale était donc entièrement subjuguée, depuis la vallée du Nil jusqu'au grand Océan. Pour assurer sa conquête, l'empereur partagea la Mauritanie en deux grandes provinces : la première prit son nom de Tingis, aujourd'hui Tanger, et s'appela Mauritanie Tingitane ; c'est le Maroc ; la seconde fut nommée Mauritanie Césarienne, parce qu'elle avait pour capitale Julia Cæsarea, résidence des derniers rois numides (aujourd'hui Cherchell) : elle comprenait nos provinces actuelles d'Alger, Oran et Titteri. Césarée de Mauritanie fut élevée par Claude au rang de colonie romaine, l'an 43 de Jésus-Christ ; Tingis l'avait été longtemps auparavant par Auguste.

La nouvelle de cet heureux événement, qui semblait garantir à tout jamais la sécurité des établissements romains en Afrique, se répandit avec rapidité dans les différentes parties de l'empire. Chacun eut hâte de le mettre à profit et de venir recueillir sa part des richesses que la féconde terre d'Afrique prodiguait à tous ceux qui les lui demandaient par l'agriculture ou par le commerce. Une multitude d'émigrés volontaires y affluèrent de l'Italie, de l'Espagne et des Gaules. Les villes de la côte, les établissements de l'intérieur, s'accrurent et s'enrichirent par ces émigrations. Dans la Mauritanie Tingis surtout reçut de cette affluence d'étrangers une grande impulsion ; les historiens citent aussi Lixos, ville alors très-commerçante, située au delà

du détroit, sur l'océan Atlantique, mais qui n'a point laissé d'héritière de ses richesses et de son nom.

Les obstacles intérieurs qui à plusieurs reprises entravèrent la prospérité de l'Afrique, avaient à peu près disparu ; ses maux ne lui vinrent plus désormais que de la métropole : c'est-à-dire de l'ambition et de la rapacité des gouverneurs que Rome lui envoyait. Les impôts, déjà si lourds sous Caligula et Claude, devinrent accablants sous Néron. Il fit périr les six plus riches propriétaires de l'Afrique pour confisquer leurs immenses possessions, et annexer ainsi au domaine impérial les champs fertiles qui nourrissaient Rome. L'anarchie qui succéda à la tyrannie de Néron faillit être plus fatale encore à l'Afrique. Sa chute et sa mort laissaient l'empire sans maître. Le sénat songeait à rétablir la république ; les armées voulaient un empereur, et chacune d'elles prétendait s'arroger le droit de le nommer ; de leur côté, les gouverneurs de province, ne sentant plus le frein de l'autorité centrale, s'abandonnaient à tous les caprices d'une ambition déréglée.

Dès les derniers temps du règne de ce monstre, l'Espagne et les Gaules avaient vu leurs gouverneurs se révolter, l'Afrique suivit leur exemple. Le propréteur Macer, qui en était le chef militaire, excité par une ancienne maîtresse de Néron, Crispinilla, leva des troupes pour son propre compte, et commença par retenir dans le port de Carthage les bâtiments chargés de porter à Rome le subside annuel qui assurait la subsistance de la multitude. On ignore si Macer avait dessein de se frayer un chemin à l'empire, ou seulement de se créer en Afrique une puissance indépendante. Quoi qu'il en soit, au lieu de s'attacher le peuple en diminuant les impôts sous lesquels on succombait, il les augmenta, et fit gémir toute la province sous une tyrannie beaucoup plus dure que celle dont il avait annoncé vouloir la délivrer. Un tel état de choses amena un soulèvement général, et Galba fut invité à passer sur-le-champ en Afrique, s'il ne voulait voir la colonie lui échapper. Le nom de Galba y était populaire; il en avait été gouverneur, et s'était distingué par un grand amour de la discipline et de l'ordre. Les ressources de Macer étant trop faibles pour exiger l'envoi d'une armée, il se contenta d'écrire à Trébonius, intendant de la province, de réprimer ces tentatives de révolte. Celui-ci réunit quelques troupes, auxquelles se joignirent en foule les habitants opprimés. La lutte ne fut pas longue, les soldats de Macer l'abandonnèrent, et tous, colons et indigènes, aidèrent également à sa ruine. Sa mort ne coûta presque aucun effort au vainqueur. (An 68 de Jésus-Christ.)

L'année suivante, l'anarchie impériale recommença. Trois empereurs, Galba, Othon et Vitellius, se disputaient le monde : tous trois périrent de mort violente ; un quatrième concurrent, l'heureux Vespasien, resta enfin maître de cette pourpre si contestée. La possession de l'Afrique et de l'Égypte, ces deux greniers de Rome, étaient toujours la question décisive ; cependant, si l'Afrique souffrit peu de ces querelles sanglantes, comme au

temps des discordes civiles de la république, les débris des partis vaincus vinrent tour à tour lui demander asile. Les partisans de Vitellius s'y réfugièrent en grand nombre, et y tramèrent d'impuissants complots qui n'eurent d'autre résultat que de coûter la vie au proconsul Pison. Ce gouverneur, compromis par des démarches imprudentes, n'eut pas le courage d'aller jusqu'à la révolte ouverte : il fut mis à mort par ordre de Vespasien. Cet incident n'eut aucune influence sur la prospérité de l'Afrique, raffermie par l'administration éclairée de l'empereur[1].

Du règne de Vespasien à celui d'Adrien, entre lesquels parurent successivement trois bons princes, Titus, Nerva et Trajan, et un seul mauvais, Domitien (de l'an 70 jusqu'à l'an 117 de Jésus-Christ), aucun événement important ne se passa en Afrique. Sous Adrien, une multitude de Juifs y furent transportés comme esclaves, ou bien y passèrent volontairement, après la destruction définitive de leur patrie ; ils y retrouvèrent un grand nombre de leurs compatriotes que la ruine de Jérusalem, sous Titus, y avait jetés un demi-siècle auparavant. Depuis longtemps la Judée entretenait un grand commerce avec l'Afrique, et, bien avant sa dispersion entière, des hommes de cette race s'étaient établis à Cyrène et ailleurs. L'élément juif, favorisé vraisemblablement par sa parenté avec une partie des populations primitives, y acquit une grande influence ; le mosaïsme se propagea rapidement parmi les indigènes, et s'y est maintenu jusqu'à nos jours malgré les nombreuses vicissitudes qu'a traversées ce pays.

Aucun prince n'avait encore montré pour la prospérité générale de l'empire une activité aussi constante et aussi éclairée que le fit Adrien. Durant les vingt et une années qu'il occupa le trône, il parcourut presque continuellement ses vastes états, travaillant à la destruction des abus et à la bonne administration de la justice. Il visita l'Afrique la dixième année de son règne, l'an 129 de J.-C., apporta de grandes améliorations au gouvernement de cette province, et s'acquit l'attachement des populations, par la sagesse de ses réformes. Un accident fortuit lui attira surtout les bénédictions de ces peuples superstitieux. Privée de pluie depuis cinq ans, l'Afrique était stérile, les récoltes nouvelles

[1] Au commencement de son règne, la seule Mauritanie césarienne comptait treize colonies romaines, trois municipes libres ; la Numidie et l'ancienne province romaine, ou Afrique proprement dite (régences de Tunis et de Tripoli), en comptaient un bien plus grand nombre encore. Les habitants de ces cités jouissaient des droits de citoyens romains : à la vérité, quelques-uns de ces priviléges remontaient aux temps de la république, mais la politique impériale les avait de plus en plus multipliés. Ainsi les forces de l'empire, au lieu d'être concentrées dans une seule ville, se trouvaient disséminées dans des colonies : ces colonies étaient de deux sortes, civiles et militaires ; les premières sur la côte, les secondes dans l'intérieur. Elles étaient habilement distribuées, de manière à pouvoir se porter secours en cas de danger ; c'est ce qui explique comment une seule légion suffisait à la garde d'une immense ligne de côtes. En état de résister par elles-mêmes à un coup de main, ces colonies n'avaient besoin d'assistance que dans le cas où, la révolte devenant générale, les Barbares attaquaient par de grandes masses et sur plusieurs points à la fois.

dépérissaient sur pied, les greniers étaient vides : une famine générale désolait le pays. A l'arrivée de l'empereur, le ciel se chargea de nuages, et la pluie tomba par torrents. Cet heureux hasard fut regardé comme une protection des dieux, et l'on en fit honneur à la divinité de César.

Quelques mouvements insurrectionnels eurent lieu parmi les Maures sous le gouvernement d'Adrien, mais de si peu d'importance et de si courte durée, que son successeur crut pouvoir, diminuer le nombre des troupes d'occupation et remettre l'autorité tout entière aux mains du magistrat civil. Cette réforme, fondée sur le désir d'alléger les charges de la province, produisit un effet contraire à celui qu'on en attendait : une révolte générale éclata dans la Mauritanie; il fallut de nouveau mettre les garnisons au complet, et rétablir l'autorité militaire. Jusque-là ces Barbares avaient borné leurs excursions aux pays limitrophes à leurs montagnes; mais sous le règne de Marc-Aurèle, ils franchirent le détroit malgré la vigilance de l'armée romaine, et, après avoir ravagé les côtes d'Espagne, qu'ils trouvèrent sans défense, revinrent en Afrique chargés de butin. Cette expédition, sans importance quant à ses résultats immédiats, semble être le prélude de cette longue suite de pirateries qui, pendant plusieurs siècles, épouvantèrent l'Europe.

Sous les règnes rapides de Commode, de Pertinax, de Didius Julianus, de Septime Sévère, de Caracalla et Géta, de Macrin, d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère, l'Afrique est paisible, car on ne peut compter comme un événement de quelque importance la révolte de Furius Celsus, qui, sous le dernier de ces empereurs, prit le titre de roi d'Afrique, et fut tué après sept jours de royauté. Ces divers règnes occupent un espace de cinquante-cinq ans (de 180 à 235 de J.-C.).

De toutes les provinces du monde romain, celle d'Afrique était peut-être la seule qui n'eût pas vu sortir de son sein un prétendant à l'empire, circonstance qui s'explique par la faiblesse du corps d'armée qui l'occupait[1]. Une seule légion ne pouvait songer à suivre l'exemple des grandes armées d'Illyrie, de Gaule ou de Syrie, pour le choix des empereurs. Elle acceptait ses maîtres et ne les faisait point. Cette obéissance était sans doute forcée, mais du moins la guerre civile ne pénétrait que rarement dans cette province et n'augmentait pas par ses fureurs les maux qu'entraînent les brusques changements de règne.

L'avénement du féroce Maximin vint mettre un terme à cette passagère tranquillité. Digne ministre de ce tyran, qui faisait des amendes et des confiscations une des principales branches du revenu impérial, l'intendant d'Afrique avait porté contre quelques jeunes gens des plus riches de la province,

[1] Septime Sévère, qui régna de 193 à 211 de J.-C., était bien né en Afrique; mais son élévation au trône impérial fut entièrement indépendante de l'armée d'Afrique. Les légions qu'il commandait en Illyrie le proclamèrent empereur et soutinrent avec succès son élection contre ses compétiteurs.

une sentence qui les dépouillait de la plus grande partie de leurs biens : ceux-ci résolurent de prévenir leur ruine ou de la rendre complète. Trois jours seulement leur étaient accordés pour se soumettre; ils profitent de ce délai pour rassembler une multitude d'esclaves armés, tous disposés à leur obéir aveuglément, puis avec des armes cachées sous leurs robes, ils se présentent à l'audience de l'intendant et le poignardent sur son tribunal. De là, suivis d'une troupe tumultueuse, ils se portent sur Thysdrus, petite ville située dans le fertile territoire de Bysacium, à cent cinquante milles au sud de Carthage. Maîtres de cette place, qui leur ouvre ses portes, ils y arborent l'étendard de la révolte. Cependant ils n'ont point de chef encore. Leurs espérances se fondent sur l'horreur générale qu'inspire Maximin; il faut donc lui opposer un compétiteur qui se soit déjà concilié l'estime des populations, et dont l'autorité morale donne à leur rébellion la consistance qui lui manque. Gordien, le proconsul d'Afrique, est l'homme qu'ils choisissent et qu'ils ont raison de choisir.

Gordien appartenait à l'une des familles les plus illustres du sénat de Rome. Il descendait des Gracques par son père, et, par sa mère, de l'empereur Trajan. Son caractère noble et généreux, le rendait digne de cette glorieuse origine. Agé de quatre-vingts ans lorsqu'on lui offrit la pourpre impériale, il la refusa longtemps, et ne l'accepta enfin que par une sorte de violence. Son fils lui fut associé, et tous deux furent reconnus par le sénat.

L'Afrique donnait donc à son tour un empereur à l'Italie; mais ce ne fut qu'une souveraineté éphémère! Tandis que les statues de Maximin étaient abattues sur les places publiques de Rome et remplacées par celles des deux Gordiens, Capellanius, gouverneur de la Mauritanie et partisan de Maximin, levait une armée considérable pour combattre les nouveaux empereurs. Ceux-ci, entourés d'amis dévoués, mais sans expérience dans le métier des armes, s'avancèrent contre lui. Le jeune Gordien, après avoir déployé un grand courage, périt glorieusement sur le champ de bataille; son vieux père se donna la mort en apprenant cette triste nouvelle[1]. Hors d'état de se défendre, Carthage ouvrit ses portes sans tirer aucun fruit de sa prompte soumission. Le féroce Capellianus mit à mort tous les partisans des Gordiens, pilla les édifices publics et les maisons des particuliers, car il savait que le plus sûr moyen de plaire à son maître était de paraître devant lui les mains pleines d'or et teintes de sang.

Cependant le sénat poursuivit la guerre contre le tyran, et lui opposa à la fois trois empereurs : Maxime, Balbin et le troisième Gordien, petit-fils du vieux Gordien. Abandonné de ses gardes, Maximin, fut massacré sous sa tente par un parti de prétoriens; Maxime et Balbin le suivirent de près : ils périrent de la main des troupes, qui méprisaient des chefs nommés par le sénat et dont l'élévation n'était pas leur ouvrage. Ainsi, en peu de mois, le glaive avait

[1] Leur règne n'avait duré que trente-six jours.

tranché les jours de six princes. La pourpre resta au troisième Gordien, qui bientôt tomba sous les coups de l'Arabe Philippe et fut remplacé sur le trône par son assassin.

Aux guerres civiles, l'empire voit bientôt succéder de grands revers au dehors, revers qu'ont préparés les affreux désordres de l'intérieur. L'empereur Decius périt sur les bords du Danube, vaincu par les Barbares du nord (251 de J.-C.); l'empereur Valérien tombe vivant au pouvoir du roi de Perse (260). L'empire se déchire par lambeaux; les gouverneurs de provinces se révoltent; le propréteur des Gaules, Posthumus, arrache la Gaule, l'Espagne et la Bretagne au fils de Valérien; enfin les hordes teutoniques pénètrent de tous côtés jusqu'au sein du monde romain!

L'Afrique elle-même ressentit le contre-coup de ces catastrophes: des bandes errantes de Franks, après avoir exercé de terribles ravages en Gaule, franchissent les Pyrénées, se jettent sur la province tarragonaise (Catalogne, Valence), pillent et renversent un grand nombre de villes espagnoles; puis, s'emparant des navires qu'ils trouvent dans les ports, ils envahissent la Mauritanie, et saccagent pendant douze ans les côtes d'Afrique et d'Espagne sans rencontrer le moindre obstacle.

Quelques années plus tard (297), les Africains semblent se réveiller à l'appel des barbares étrangers: à l'est et à l'ouest, un double mouvement insurrectionnel s'opère simultanément. Tandis que Julianus se fait proclamer empereur à Carthage, les tribus qui habitent la partie centrale et montagneuse de l'Algérie actuelle se déclarent indépendantes. Cette double tentative parut tellement grave à Maximien Galère, l'héritier présomptif du trône impérial, qu'il crut devoir venir en personne le réprimer. Les partisans de Julianus n'essayèrent pas de lutter contre les troupes de Maximien, et l'usurpateur, promptement abandonné, se donna la mort. Les tribus insurgées, favorisées par la nature du terrain qu'elles occupaient, opposèrent au contraire une vigoureuse résistance, et Maximien ne parvint à les vaincre qu'après plusieurs engagements sérieux. Ensuite, pour éviter de nouveaux troubles, il les transporta dans différentes parties de l'Afrique. C'est après cette expédition que l'ancienne province proconsulaire fut scindée en deux parts: l'une sous le nom de Bysacène, l'autre sous le nom d'Afrique ou de proconsulaire, proprement dite. La Numidie, assimilée à la Bysacène, fut gouvernée, comme elle, par un consulaire, et prit le deuxième rang après la province d'Afrique. La Mauritanie césarienne fut partagée en deux provinces sous la direction d'un *præses:* l'une retint le nom de Césarienne et eut pour capitale Césarée (Cherchell), l'autre emprunta à son chef-lieu, Sitifis (Setif), le nom de Sitifienne. La partie comprise entre les deux Syrtes conserva le nom de Tripolitaine et fut également placée sous la direction d'un *præses;* sa capitale était Æa (Tripoli). Quant à la Mauritanie tingitane, nommée ainsi, de Tingis (Tanger), sa capitale, elle était annexée à l'Espagne, dont elle formait la septième province.

Cette nouvelle organisation, quoique déterminée par une connaissance plus intime de la situation du pays et du caractère des habitants, ne devait pas y maintenir longtemps la tranquillité. Une cause puissante de trouble et de discorde va désormais soulever l'Afrique. L'importance des événements politiques et militaires disparaîtra bientôt sous l'intérêt immense qu'excite la révolution religieuse qui s'accomplit dans le monde entier. L'ère du christianisme a commencé; le Jupiter romain, qui avait chassé des temples africains le Moloch sanglant de Carthage, chancèle à son tour sur son piédestal. Les Symboles usés et les ivresses sensuelles du polythéisme vont disparaître devant une foi plus haute et plus pure. Saint Cyprien, Tertullien, Lactance, saint Augustin, seront les propagateurs irrésistibles de cette religion nouvelle.





CHAPITRE V.

DOMINATION ROMAINE.

LES EMPEREURS. (251-439 DE J.-C.). — DÉCADENCE DE L'EMPIRE.

Introduction du christianisme en Afrique. — Persécutions. — Martyre de saint Cyprien. — Les Manichéens. — Les Circoncellions. — L'Afrique passe sous la domination des empereurs d'Occident. — Le comte Romanus ; ses liaisons avec les tribus du désert. — Insurrection du Maure Firmus. — Théodose le combat et le défait. — Le gouvernement de l'Afrique confié à Gildon. — Il se déclare indépendant. — Stilicon le réduit. — Naissance de saint Augustin. — Révoltes incessantes de l'Afrique. — Aétius. — Le comte Boniface livre l'Afrique aux Vandales.



Introduit dans l'Afrique civilisée qui par ses mœurs licencieuses semblait mal préparée à recevoir ses sévères doctrines, le christianisme ne commença à y faire de notables progrès qu'à la fin du IIe siècle. Vers cette époque, le célèbre Tertullien jetait déjà sur les églises naissantes de cette contrée un grand éclat. Les bornes de ce livre ne permettent pas d'exposer ici la vie et les œuvres de ce prêtre de Carthage que M. de Chateaubriand appelle un Bossuet africain et barbare, comme pour exprimer la fougue méridionale et la puissance incorrecte de l'impétueux génie qui

mit à combattre la chair et le monde autant de violence et de passion que les hommes de son temps en employaient à poursuivre la jouissance des sens. En effet, beaucoup d'âmes élevées, entraînées par le dégoût de la corruption qui régnait alors, embrassèrent les principes de la religion nouvelle. A l'époque où Tertullien florissait, l'église d'Afrique se faisait déjà remarquer par sa pureté et sa constance dans la foi; éprouvée comme les autres par les persécutions, elle renaissait toujours plus brillante et plus nombreuse. L'histoire a conservé les noms[1] de ceux qui les premiers versèrent leur sang pour la confession du nom du Christ, indiquant le chemin du martyre à Perpétue et à Félicité qui s'y engagèrent plus tard avec non moins de résignation. Tel était alors le progrès de cet enthousiasme, que la cruauté des gouverneurs romains fut vaincue par la foule des victimes. « Que ferez-vous, disait Tertullien, de tant de milliers « d'hommes, de femmes de tout âge, de tout rang, qui présentent leurs bras à « vos chaînes? de combien de feux, de combien de glaives n'aurez-vous pas « besoin? Décimerez-vous Carthage? » Sous cette puissante influence, toute la province d'Afrique se couvrit d'églises, d'évêchés; le nombre des chrétiens s'accroissait dans les époques de tolérance; le zèle et la foi s'exaltaient dans les jours de persécution; alternative qui favorisait doublement l'essor du culte nouveau.

Au temps de Saint-Cyprien, vers le milieu du IIIe siècle, l'église d'Afrique comptait plus de deux cents évêques, qui présidaient dans toutes les villes la société chrétienne, chaque jour plus nombreuse. L'empereur Dèce voulut arrêter ce progrès par de sanglantes persécutions; mais il ne fit que le déplacer: les cavernes, les sables brûlants, les solitudes les plus affreuses se peuplèrent de chrétiens qui fuyaient la cruauté des bourreaux. Les seules mines de la Numidie renfermaient neuf évêques et un nombre infini de prêtres et de fidèles. L'infatigable Cyprien, que l'on peut à bon droit considérer comme l'organisateur de l'église d'Afrique, les soutenait par ses exhortations, les louait de leur persévérance, les consolait dans leurs afflictions; puis il retournait dans les villes prodiguer les mêmes encouragements, à ceux qui se trouvaient plus immédiatement exposés aux coups des persécuteurs. C'est dans une de ces saintes péréginations qu'il fut arrêté par les soldats romains, et amené devant le tribunal du proconsul. Là il reçut ordre de sacrifier aux faux dieux; sur son refus, sa sentence de mort fut aussitôt prononcée. Elle portait: « que Thascius Cyprianus serait immédiatement décapité, comme « ennemi des dieux et de Rome, et comme chef d'une association criminelle « qu'il avait entraînée dans une résistance sacrilége aux lois des très-sacrés « empereurs Valérien et Gallien. » (An 258 de J.-C.). Le supplice de l'illustre évêque de Carthage ne fit que redoubler l'énergie du mouvement chrétien, contre lequel vinrent se briser tous les efforts de Dioclétien et de Maxence.

[1] Narzal, Spérat, Cithin, Seconde et Vestine.

Cette religion, qui entraînait à sa suite tant de persécutions et de martyres, agissait puissamment aussi sur l'esprit de ces peuples enthousiastes et avides d'émotions. Mais par malheur les querelles et les dissidences suivaient la lumière nouvelle. « Nulle part, dit l'éloquent appréciateur de saint Augustin [1], les disputes sur le dogme, ou même sur quelques points de discipline, ne furent aussi sanglantes qu'en Afrique. La principale secte fut celle des donatistes, espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des anabaptistes et des indépendants.

« D'autres sectes, étrangères au christianisme, et purement orientales, agitaient encore les turbulentes imaginations des habitants de l'Afrique. Nulle part, la secte des manichéens, qui, partie des confins de la Perse, s'était répandue presque partout sur les pas du christianisme, n'avait plus de partisans et des plus habiles missionnaires. Elle adoptait en partie les dogmes du culte chrétien, contrefaisait sa hiérarchie ; et il n'était pas rare de trouver même dans les petites villes de la province d'Afrique un évêque catholique, un évêque donatiste, et un évêque manichéen, animant chacun ses sectateurs, se disputant la foi des peuples, distribuant des livres et des symboles.

« Les manichéens n'étaient que des mystiques et des illuminés ; ils s'abstenaient, dans leur diète pythagoricienne, de toutes les choses qui avaient eu vie. La plupart de leurs rêveries étaient innocentes ; et, quoique frappés par de cruels édits sous Théodose et ses fils, on ne voit pas qu'ils aient usé de représailles. Mais les donatistes, plus nombreux et d'humeur plus violente, ensanglantèrent souvent l'Afrique. Comme presque toutes les sectes, ils renfermaient deux partis : les modérés et les furieux ; les premiers, qui se composaient de quelques prêtres ou de riches citoyens des villes, soutenaient des discussions, écrivaient des livres, et tâchaient d'éluder les édits impériaux qui leur interdisaient le droit de tester et leur infligeaient la peine de l'amende et du bannissement. Les autres, que l'on nommait *circoncellions,* presque tous paysans et pâtres des villages de Mauritanie et de Numidie, n'avaient qu'un fanatisme farouche, entretenu par les discours de quelques prêtres plus féroces que leurs ignorants sectateurs. A certaines époques, ils abandonnaient par troupes leurs demeures, erraient dans les campagnes, dévastaient les propriétés de la secte dominante, et quelquefois massacraient les prêtres catholiques qui tombaient dans leurs mains. Ils se croyaient alors visités par l'esprit divin, et prenaient leurs meurtres pour des holocaustes agréables à Dieu.

« La rigueur des lois et même la cruauté des soldats romains ne pouvaient rien sur ces hommes ; on les tuait sans les émouvoir. Ils se vantaient du nombre de leurs saints. Souvent, parmi eux, des hommes et même des femmes, se donnaient la mort par le fer, ou se jetaient volontairement dans des précipices, comme pour devancer le martyre. »

[1] Villemain, *Les Orateurs sacrés.*

Tandis que ces troubles religieux bouleversaient l'Afrique, les fils du grand Constantin, poussés par l'ambition les uns contre les autres, s'étaient détruits mutuellement. Julien, son neveu, si connu sous le nom de *Julien l'Apostat*, réunit pour un moment et sut porter avec gloire tout le fardeau du monde romain. Après sa mort et celle de Jovien son successeur, Valentinien, appelé au trône par l'armée, s'associa son frère Valens. Ces deux princes se partagèrent l'empire : l'un régna en Occident et l'autre en Orient, division fatale qui activa la chute de la puissance romaine.

Dans ce partage (365 de Jésus-Christ), Valentinien, à qui était échu l'Occident [1], fixa sa résidence à Milan. De là il commandait à l'Illyrie, à l'Italie, à l'Espagne, à la Gaule, à la Bretagne et à l'Afrique. Sous son règne, ces vastes provinces éprouvèrent d'effroyables calamités : les Germains envahirent la Gaule ; les peuples du nord infestèrent l'Océan de leurs pirateries ; les Pictes et les Calédoniens se soulevèrent en Bretagne ; l'Italie fut inondée de sang et ravagée par ses propres chefs, sous les yeux même de l'empereur. L'Afrique fut peut-être plus malheureuse encore : le comte Romanus, son gouverneur, se ligua secrètement avec les tribus du désert contre les provinces que son devoir était de protéger.

Trois villes, Oca, Leptis et Sabrata, formaient alors, sous le nom de district de Tripoli, une confédération riche et puissante. Un vaste territoire, des campagnes fertiles, un commerce très-étendu, tels étaient les résultats de la demi-liberté dont elles jouissaient sous la protection des gouverneurs romains. Il y avait là de quoi tenter les pillards de la Gétulie. Assurés de l'impunité par la connivence du comte Romanus, ils parurent tout à coup en armes sous les murs de ces florissantes cités, surprirent et massacrèrent un grand nombre

[1] A cette époque, les possessions romaines en Afrique s'étendaient depuis Alexandrie jusqu'au cap Blanc ; mais il s'en fallait de beaucoup que toutes les parties de ce vaste domaine eussent accepté avec la même soumission le patronage de la métropole. Ainsi, tandis que les provinces de l'est recevaient en échange de leur docilité la paix, les arts et la richesse, la Mauritanie, protégée par ses montagnes, garde durant trois siècles une attitude farouche, toujours prête à courir aux armes pour repousser un joug qu'elle déteste. L'insurrection, lorsqu'elle éclate, y déploie cet acharnement profond et indomptable que lui communique l'esprit national. A Césarée (Cherchell) il avait fallu, pour protéger la ville contre les ravages des Maures, couronner d'une muraille continue les hauteurs qui la dominent.

La civilisation apportée par les vainqueurs ne jeta donc de fortes racines en Afrique que dans les villes du littoral et dans quelques localités de l'intérieur. Carthage seule était devenue une ville toute romaine qui, par sa magnificence et ses richesses, rivalisait avec Antioche et Alexandrie. Conservant, sous l'autorité proconsulaire, des libertés municipales, un sénat, ou conseil public, révéré dans toute la province, elle déploya le génie commercial qui caractérisait l'antique colonie phénicienne. Son port, ses quais, ses édifices, faisaient l'admiration des étrangers. La nouvelle Carthage ne négligeait pas les lettres : elle avait des écoles nombreuses et célèbres où l'on enseignait l'éloquence et la philosophie ; on s'y pressait en foule sur les places publiques pour entendre un sophiste, un rhéteur célèbre : l'ingénieux Apulée dissertait devant le peuple sur les fables et la littérature des Grecs, et briguait les applaudissements d'une ville si studieuse et si savante. Ces imaginations africaines se passionnaient pour les arts avec une étonnante ardeur et un enthousiasme moins éclairé mais aussi vif que celui des peuples de la Grèce. Car-

de leurs habitants. Les citoyens consternés implorèrent le secours du complice secret de leurs ennemis. Celui-ci ne refusa point ouvertement son assistance, mais le prix auquel il la mit équivalait à un refus : il exigeait quatre mille chameaux et une somme d'argent exorbitante. Les Tripolitains en appelèrent au tribunal de l'empereur. Trompé par de faux rapports, Valentinien regarda leurs plaintes comme calomnieuses, et y répondit par un décret de proscription. Cinq des principaux citoyens furent exécutés à Utique ; deux autres eurent la langue arrachée. Le comte Romanus conserva son commandement.

L'Afrique entière vit avec une profonde indignation cette aveugle cruauté ; et le rapide déclin de la puissance romaine relevant le courage des Maures, ils s'insurgèrent sous la conduite de Firmus, un de leurs principaux chefs. Ce Firmus n'était point un chef sorti du désert, mais un de ces princes tributaires auxquels obéissaient les populations agricoles et à demi civilisées établies dans la zône intermédiaire entre les colonies romaines et les tribus nomades. Son ambition effrénée, son esprit rusé et fécond en stratagèmes, sa vie et sa mort enfin, en firent comme un reflet lointain et une pâle image de Jugurtha. Ses premiers efforts, dirigés contre un gouverneur méprisé et haï, furent partout couronnés de succès. Après avoir battu Romanus en plusieurs rencontres, il assiégea l'importante ville de Césarée (Cherchell), la prit, et la livra aux flammes. La terreur de ses armes se mêlant alors, dans l'esprit des peuples, au désir de recouvrer leur indépendance, la Numidie et la Mauritanie se rangèrent sous ses ordres. Déjà il se croyait maître de l'Afrique entière, et semblait hésiter seulement entre le diadème d'un roi maure et la pourpre d'un empereur romain.

thage, qu'on appelait la *Muse d'Afrique*, avait des théâtres sur lesquels on représentait les plus beaux ouvrages dramatiques de l'ancienne Rome, et les meilleures imitations de la tragédie grecque. Les comédies que l'Africain Térence, esclave en Italie, avait fait admirer de ses maîtres, étaient applaudies dans sa patrie, devenue romaine par la langue et les mœurs.

La carte de l'ancienne Afrique nous montre les provinces de l'est couvertes d'un réseau de routes qui les sillonnent dans tous les sens. Sétif, Cirtha, Lambese *, Hippône, Théonte, Carthage, étaient autant de riches carrefours où les communications venaient se croiser. Dix routes passaient à Sétif, six à Cirtha, cinq à Lambese, six à Hippône, sept à Théonte. Du milieu de Carthage partaient six faisceaux qui, au sortir de ses murs, se ramifiaient dans toutes les directions. Mais ces routes et les stations militaires disséminées dans toute la contrée, étaient impuissantes pour contenir le vif sentiment de réaction que nourrissaient les indigènes contre la civilisation étrangère. On ne domptait les tribus que par la force ; on transplantait ensuite les vaincus dans des lieux éloignés ; mais, à la première occasion favorable, ils quittaient le lieu de leur exil, et, animés par la soif de la vengeance, rentraient dans leurs vallées ou dans leurs montagnes après avoir massacré tout ce qui s'opposait à leur passage. « Ainsi, à toutes les époques, « comme le dit fort judicieusement M. le général Duvivier, l'occupation romaine fut précaire. « Elle ne parut assurée que lorsque les rois esclaves (*reges inservientes*) commandèrent aux « populations indigènes et les courbèrent sous l'obéissance de l'étranger. »

* La ville de Lambese (Algérie), située non loin de Sétif, fut détruite au VI[e] siècle par les Maurusiens ; Théonte appartenait à la Bysacène, régence de Tunis.

Valentinien comprit la grandeur du péril et fit passer en Afrique le célèbre Théodose, qui devait être la tige d'une dynastie impériale. Ce général venait de soumettre la Grande-Bretagne ; il fut choisi pour pacifier l'Afrique. Une flotte, rassemblée à la hâte, le transporta de l'embouchure du Rhône sur cette côte, où il débarqua près d'Igilgilis, aujourd'hui Djidjelli (Algérie). Il n'était suivi que d'un petit nombre de vétérans, mais sa réputation valait une armée. Ayant recours aux ruses ordinaires des Maures, Firmus offrit de déposer les armes et de se soumettre. Théodose accueillit ces propositions de paix, mais sans suspendre un seul instant ses opérations militaires. L'événement justifia la sagesse de cette précaution. En effet, au moment même où Firmus promettait de congédier ses troupes et d'envoyer des otages, deux de ses frères, Mascizel et Mazuca, chacun à la tête d'un corps considérable, s'avançaient pour le soutenir.

Théodose ne leur en laissa pas le temps, et marcha d'abord contre Mascizel. Les Maures acceptèrent le combat, et soutinrent même avec fermeté le premier choc des troupes romaines; mais ils finirent par être rompus; leur avant-garde fut taillée en pièces, et le reste s'enfuit en désordre. Théodose poursuivit ses avantages avec vigueur, se préparant à pénétrer plus avant dans le pays. Tout à coup il apprend que les Maures de Mascizel, ralliés par leur chef, reviennent sur leurs pas; il les prévient, les attaque avec impétuosité, et les met une seconde fois en pleine déroute. Effrayé de ce double échec, Firmus sollicita un sauf-conduit; dès qu'il l'eut obtenu, il se rendit au camp romain, et, se prosternant aux pieds du vainqueur, demanda humblement la paix. Théodose y consentit, mais en exigeant des garanties plus solides que ces vaines manifestations de repentir. Il mit pour condition : « que Firmus fournirait des vivres à l'armée, laisserait quelques-uns de ses parents en otage, et mettrait en liberté tous les prisonniers faits par lui depuis l'origine des troubles; qu'il restituerait les enseignes romaines et tout ce qu'il avait pris sur les sujets de l'empire; enfin, qu'il licencierait ses troupes: après quoi il rentrerait en grâce auprès de l'empereur. » Firmus parut accepter son pardon avec reconnaissance; pressé par les circonstances et ne pouvant reculer, il remplit en deux jours presque tous ses engagements. Mais, tandis qu'il fournissait des vivres à ses ennemis et leur livrait des otages, il répandait l'or dans le camp romain pour exciter les soldats à la révolte, et envoyait au loin des émissaires afin de mettre dans ses intérêts les chefs les plus puissants de la contrée et les tribus indépendantes du désert.

La prudence de Théodose déjoua les ruses de l'astucieux Africain. A Césarée, où il s'était rendu pour en relever les murailles, il apprit ces sourdes menées, dont quelques-unes déjà avaient réussi. En effet, un corps d'archers s'était laissé séduire, et un tribun militaire avait eu l'insolence de poser son collier sur la tête du rebelle, en guise de diadème. Le premier soin du général fut de punir les traîtres : il marche contre eux, les surprend, et les livre à la ven-

geance de ses troupes irritées. Le tribun fut mis à mort après avoir eu le poing coupé ; les officiers eurent la tête tranchée ; les soldats périrent presque tous de la main de leurs camarades. Après cet acte d'une utile sévérité, Théodose se porta contre une forteresse où les Maures s'étaient enfermés ; il la prit d'assaut, passa la garnison au fil de l'épée, et rasa les murailles jusqu'aux fondements. Se dirigeant ensuite vers la Tingitane (Tanger), que menaçait l'antique tribu des Maziques, il attaqua ces barbares sans leur laisser le temps de se reconnaître, et les réduisit à implorer sa clémence.

La victoire accompagnait partout les armes romaines, et cependant il semblait que, loin de décourager les Maures, ces échecs réitérés ne fissent qu'exciter leur ardeur guerrière. Presque toutes leurs tribus prirent les armes et environnèrent Théodose, entraîné trop loin par la chaleur de la poursuite. Pressé par une multitude innombrable, et n'ayant sous la main que trois mille cinq cents chevaux et un faible corps d'infanterie, sa position était très critique. Il se décida à la retraite et la fit avec calme et sang-froid, choisissant habilement les postes les plus avantageux, pour contenir la fougue indisciplinée des assaillants. Un jour cependant il faillit avoir sa retraite coupée ; tous les passages étaient fermés, et, pour les franchir, il se voyait près d'être réduit à combattre malgré lui, lorsque un incident inattendu le sauva. Les Maziques vaincus s'étaient engagés à fournir un contingent de troupes, et le lui envoyaient sous la conduite de quelques escadrons romains. Ce renfort, aperçu au loin par les coureurs maures, fut pris pour une armée entière qui venait dégager Théodose ; aussitôt l'alarme se répand parmi les Barbares. Mettant à profit cette terreur panique, il franchit les défilés, et ramène sa petite armée sous les murs de Tavès, où il prend une bonne position. De là, il travaille à désunir ses ennemis, promettant aux uns des capitulations honorables, aux autres des récompenses pécuniaires ou honorifiques, s'ils lui livraient le rebelle. Cette politique habile eut tout le succès qu'il en espérait. La plupart des partisans de Firmus l'abandonnèrent ; lui-même, craignant d'être livré par le petit nombre de ceux qui l'entouraient encore, les quitta pendant la nuit et s'enfuit presque seul dans les montagnes. Privés de leur chef, les Maures se débandèrent.

De même que celles de Jugurtha et de Tacfarinas, cette guerre peut servir d'exemple à nos généraux en Afrique. Tant que le chef ennemi subsiste, le succès n'est point assuré : même vaincu, il sert encore de point de ralliement à toutes ces populations habituellement divisées ; la vague nationalité africaine se concentre et se personnifie momentanément dans un seul homme. C'est donc lui surtout qu'il faut atteindre. Théodose l'avait compris. Au milieu des innombrables vallées du mont Atlas, il lui avait été impossible d'empêcher la fuite de Firmus, mais il le poursuivit sans relâche, et ne s'arrêta point que sa mort n'eût terminé la guerre.

Firmus, Mazuca son frère, et plusieurs de leurs principaux adhérents,

s'étaient réfugiés chez le roi des Isafliens[1], comme jadis Jugurtha chez Bocchus, et avaient obtenu de lui aide et protection. Depuis longtemps ces peuples sauvages, habitant le *pays des Palmiers*, sur les confins du grand désert, avaient oublié la majesté du nom romain. Théodose voulut leur apprendre de nouveau à le respecter et à le craindre. Il marcha contre eux, et les somma de lui livrer le chef rebelle et ses partisans. Sur leur refus, il pénétra plus avant et les dispersa dans une première rencontre : Mazuca fut blessé à mort, et Firmus perdit le peu de soldats qui lui restaient.

Cependant le chef des Isafliens, Igmazen, s'avançait à la tête de vingt mille combattants. Dès qu'il aperçut Théodose, il courut à sa rencontre avec une faible escorte. « D'où es-tu, et que viens-tu faire ici ? » lui dit-il arrogamment. — « Je suis, répondit le comte, je suis le général de Valentinien, monarque de l'univers; il m'envoie ici pour poursuivre et punir un brigand sans ressource. Remets-le à l'instant entre mes mains, et sois assuré que si tu n'obéis au commandement de mon invincible souverain, toi et ton peuple vous disparaîtrez de la terre. » Ces paroles n'intimidèrent pas le chef barbare, qui ne tarda pas à reparaître à la tête de ses vingt mille hommes rangés en bataille. Derrière cette masse confuse se cachait un corps de réserve et une grosse troupe de cavalerie auxiliaire, chargée de se détacher successivement par pelotons afin d'envelopper la petite armée de Théodose. Les Romains soutinrent pendant tout le jour ce combat inégal, sans se laisser entamer. Vers le soir, comme les Barbares redoublaient d'efforts, Firmus se montra aux deux armées sur une hauteur voisine. Vêtu d'une riche robe de pourpre, et assez près du lieu du combat pour que sa voix pût être entendue des deux partis, il criait aux soldats de Théodose : « Livrez votre général au roi Igmazen, sinon point de quartier pour vous; vous allez être entourés de toutes « parts et écrasés ! » La présence de Firmus jeta quelque trouble dans l'armée romaine déjà épuisée par la fatigue; heureusement la nuit survenant mit fin au combat, et elle put opérer sa retraite.

Théodose ne tarda pas à prendre sa revanche. Renforcé de quelques détachements tirés des garnisons, il contraignit les Barbares à diviser leurs forces et leur fit éprouver des pertes successives. Effrayé de ses revers, lassé d'une lutte dans laquelle il exposait sa couronne et sa vie pour soutenir les intérêts d'un chef étranger, Igmazen demanda secrètement la paix, et promit de livrer Firmus aussitôt que les tribus qui lui obéissaient sentiraient plus vivement encore les maux de la guerre. Théodose hâta ce moment en ne laissant échapper aucune occasion de fatiguer, de décourager les Isafliens; il brûlait leurs habitations et ne cessait de ravager leur territoire. Firmus s'apercevant avec effroi du refroidissement de ses alliés, tenta de s'enfuir de nouveau dans les montagnes; mais Igmazen le prévint et le fit arrêter. Pour éviter la honte de

[1] Les Isafliens occupaient les montagnes situées au sud de Titterie.

servir au triomphe des Romains, le Maure rebelle s'étrangla pendant la nuit. Igmazen fit jeter son cadavre sur un chameau, et l'envoya à Théodose qui, après l'avoir fait reconnaître par quelques prisonniers, et certain que la guerre était enfin terminée, reprit avec ses troupes victorieuses le chemin de Sitisif (Sétif). Partout sur son passage, de joyeuses acclamations le récompensèrent du service qu'il venait de rendre à ces malheureuses provinces, ruinées tantôt par l'avarice des gouverneurs, tantôt par la cruauté des rebelles. L'issue de cette guerre avait prouvé que jamais les indigènes ne parviendraient à renverser seuls la domination romaine.

Romanus avait failli faire perdre l'Afrique aux Romains; Théodose la leur rendit. La manière dont la cour impériale récompensa l'un et punit l'autre, caractérise le gouvernement de cette déplorable époque. En arrivant en Afrique, Théodose avait suspendu de ses fonctions le comte Romanus, qui placé, jusqu'à la fin de la guerre, sous une garde sûre, fut néanmoins traité avec déférence. On avait les preuves les plus incontestables de ses crimes, et le peuple attendait avec impatience qu'on le livrât à la sévérité de la justice. Mais la protection des courtisans l'enhardit à récuser ses juges légitimes, à solliciter des délais répétés, qui lui donnèrent le temps de suborner une foule de faux témoins, et de couvrir ses anciens crimes par des crimes nouveaux. Pendant que les lois se taisaient ainsi devant l'intrigue et l'imposture, on faisait tomber à Carthage la tête du libérateur de la Bretagne et de l'Afrique, sur l'unique motif que ses services le rendaient trop puissant pour un sujet. Valentinien n'existait plus alors, et l'on peut imputer aux ministres qui abusaient de l'inexpérience de ses fils le meurtre de Théodose et l'impunité de Romanus.

La mort de Firmus n'avait pas détruit l'influence de sa famille en Afrique. Son frère Gildon, qui servait dans les légions romaines au moment où ce chef leva l'étendard de la révolte, hérita de ses richesses et de son rang, qui lui furent transmis en récompense de sa fidélité. Sous le successeur de Valentinien, il obtint la dignité de comte militaire; et l'empereur Théodose, le fils même de celui qui avait vaincu son frère, lui confia le commandement de l'Afrique. Telle était dans ce siècle de désordre la politique imprudente ou plutôt forcée des empereurs même les plus éclairés, que partout ils s'étayaient du concours et de l'influence des chefs barbares, dévorant ainsi l'avenir au profit du présent, et n'éloignant le péril de leur tête qu'en le rejetant sur celle de leur successeur.

La tyrannie que Gildon exerca sur les cinq provinces qui composaient alors le gouvernement d'Afrique ne peut être comparée qu'à celle de Néron et de Caligula sur Rome. Comme eux, il se livrait sans remords aux débauches les plus honteuses, aux crimes les plus atroces. Il se faisait un jeu barbare d'effrayer les convives qu'il forçait de s'asseoir à sa table, et le moindre signe de crainte était l'arrêt de leur mort; il arrachait les filles à leurs mères, les épouses à leurs maris, et, après avoir déshonoré ces femmes, il les livrait,

quel que fût leur rang, à la brutalité d'une troupe de satellites recrutés parmi les hordes sauvages du désert. Cette horrible tyrannie dura douze ans. Au moment où, possesseur tranquille du reste de l'empire par la mort ou la ruine de ses rivaux, le grand Théodose s'apprêtait à délivrer l'Afrique de son odieux gouverneur, il mourut, et la faiblesse de ses fils, leurs discordes, ou plutôt celles de leurs ministres, affermirent l'autorité de Gildon. Celui-ci n'était déjà plus un vassal de l'empire; c'était un véritable souverain qui se contentait de la réalité du pouvoir sans en revêtir les insignes. Encouragé par l'impunité, il arrêta le départ de la flotte qui devait porter à Rome les blés de Carthage, manifeste ordinaire des proconsuls d'Afrique lorsqu'ils voulaient se déclarer indépendants. Le faible Honorius, qui régnait alors sur l'Occident, était peu redoutable pour Gildon; mais son ministre Stilicon, grand capitaine, politique habile, inspirait à ce dernier des craintes que l'événement justifia. Afin d'échapper à l'orage qui le menaçait, le rebelle tâcha d'accroître les divisions qui existaient déjà entre les deux empires, en offrant au souverain de Byzance l'hommage qu'il devait à l'empereur d'Occident.

L'expédition préparée par Stilicon contre le tyran de l'Afrique fut confiée à un général qui avait à venger des injures personnelles. C'était le propre frère de Gildon, Mascizel, que nous avons vu combattre à côté de Firmus, et qui depuis, rentré en grâce auprès des Romains, s'était attiré l'inimitié de l'usurpateur. Forcé de quitter l'Afrique pour se dérober à la vengeance de son frère, il y avait laissé ses deux enfants encore en bas âge; Gildon les avait fait massacrer. Ainsi, une haine mortelle séparait à jamais les deux frères. Un corps choisi de vétérans gaulois, confié à Mascizel, fut embarqué à Pise; l'expédition se composait en outre des légions *Jovienne*, *Herculéenne* et *Augustienne;* des auxiliaires *Nerviens*, soldats qui portaient pour symbole un *lion* sur leurs drapeaux, enfin des légions distinguées par les beaux noms de *Fortunée* et d'*Invincible*. Cependant telle était la décadence de l'empire, que ces sept corps d'élite réunis n'allaient pas au-delà de cinq mille hommes effectifs [1]. Gildon attendait l'armée romaine à la tête de soixante-dix mille combattants. Les tribus de la Gétulie lui avaient fourni de nombreux contingents; mais les troupes de la province étaient peu sûres, et n'attendaient qu'une occasion pour abandonner le tyran et passer du côté de son frère. Aussi, malgré la nombreuse cavalerie qui devait, au dire de Gildon, ensevelir sous un nuage de poussière ces soldats venus des froides régions de la Germanie, dès que les armées furent en présence, un simple accident décida sa ruine. Au moment d'engager le combat, Mascizel s'étant porté en avant de ses légions pour offrir

[1] La légion, sous Romulus, comptait trois mille fantassins et trois cents cavaliers. On la doubla après la réunion des Sabins aux Romains; sous la république, elle fut tantôt de quatre, tantôt de cinq mille hommes, avec deux ou trois cents chevaux; sous les premiers empereurs, elle fut portée à six mille hommes de pied, quelquefois même à six mille deux cents, avec trois cents chevaux. (*Tite-Live.*)

aux troupes de l'usurpateur le pardon de leur révolte, un porte-étendard de Gildon voulut l'arrêter ; mais Mascizel l'ayant frappé de son épée sur le bras, la force du coup fit abaisser l'étendard et ce mouvement fut interprété sur toute la ligne comme un signe de soumission. Un inexprimable désordre s'ensuivit ; les barbares prirent la fuite, se dispersèrent, et les cohortes proclamèrent Honorius. Le Maure rebelle gagna l'un des ports de la côte, où il s'embarqua à la hâte sur un petit navire ; les vents contraires l'ayant repoussé dans l'île de Tabarca, les habitants se saisirent de lui, et le jetèrent dans une prison en attendant qu'ils pussent le livrer aux ministres de l'empereur, dont ils avaient déjà reconnu l'autorité. Comme Firmus, Gildon échappa au supplice par une mort volontaire.

Mais l'Afrique ne devait pas jouir longtemps de sa délivrance : trente ans à peine s'écoulent entre la chute de Gildon et l'invasion des Vandales. Le règne de l'imbécile Honorius, qui remplit presque tout cet intervalle, est l'époque de la dernière agonie de l'empire. Ce vaste corps tombe en dissolution ; toutes les parties qui le composaient s'en détachent et passent, de gré ou de force, sous la domination des barbares. Alaric assiége Rome, s'en empare et cependant n'ose y rester, tant cette grande ombre lui cause encore d'épouvante ; les Goths ravagent l'Italie ; les Francs et les Bourguignons se jettent sur la Gaule ; les Alains, les Suèves et les Vandales pénètrent en Espagne ; les Saxons envahissent la Grande-Bretagne. Il ne reste à l'empereur d'Occident d'autre asile assuré que les marais de Ravenne.

Ce fut à cette déplorable époque, et au milieu du conflit de toutes les opinions religieuses, que l'Afrique vit naître l'homme qui est peut-être sa plus grande gloire : Augustin, dont le génie n'appartient pas seulement à sa patrie, mais à l'humanité entière, et dont le nom domine toute l'histoire de la philosophie chrétienne. Sa mère était catholique fervente ; son père, païen, ou indifférent. La ville de Tagaste, où il était né, avait récemment passé de la secte de Donat à la communion de Rome[1].

Augustin étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. Mais l'étude des lettres ne lui suffisait pas ; son âme tendre et expansive éprouvait le besoin de croire, et cherchait partout la vérité. Il crut la voir dans la secte des manichéens, dont la métaphysique subtile plaisait à son esprit avide de nouveautés. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte, suppliait les évêques chrétiens de l'en éloigner : « Allez en paix, lui dit l'un d'eux, et « continuez de prier pour lui ; car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant « de larmes, périsse jamais ! » — Revenu près de sa mère, Augustin se mit à enseigner la rhétorique ; mais le chagrin qu'il conçut de la mort d'un

[1] Tagaste figurait parmi les siéges épiscopaux de l'Afrique ; plusieurs conciles y furent tenus. Elle était située à 40 milles environ de Bone ; il n'en existe aujourd'hui que quelques faibles traces. Tout auprès se trouvait Madaure, ville un peu plus considérable.

ami l'éloigna de nouveau de cette ville, et le fit retourner à Carthage, toujours professeur d'éloquence, manichéen peu convaincu, et philosophe emporté par les plaisirs.

Lassé de tout, il vint à Rome, puis à Milan. On sait comment, touché des paroles de saint Ambroise, évêque de cette dernière ville, il se retira dans la solitude et trouva dans le christianisme un terme à la longue inquiétude de son esprit et de son cœur. Après avoir reçu le baptême des mains du vénérable prélat, il résolut de retourner en Afrique suivi de sa famille et de ses amis. Dans ce but, il vint à Ostie pour s'y embarquer; là sa mère tomba malade et mourut au bout de quelques jours. Sa douleur fut extrême ; il renonça d'abord à son voyage et s'arrêta quelque temps à Rome, où il écrivit un traité des mœurs de l'église catholique et commença à combattre les manichéens, dont il avait longtemps partagé la croyance.

La victoire de Théodose sur Maxime ayant pacifié l'empire, Augustin retourna en Afrique; après un court séjour à Carthage, il se retira non loin de sa ville natale, dans une terre qu'il possédait, pour s'y livrer avec ses amis à la méditation des Écritures et à la prière. Dans ses contemplations religieuses, ce nouveau converti n'aspirait aucunement au sacerdoce. Cependant une circonstance l'ayant conduit à Hippone, Valère, évêque de cette ville, Grec de naissance, et qui éprouvait quelque difficulté à prêcher en langue latine, résolut de l'ordonner prêtre, afin de s'aider de son éloquence. Augustin refusa d'abord cette mission, mais le peuple, malgré sa résistance, se saisit de lui, le demandant pour pasteur. Valère le fit prêcher dans son église, de même que Chrsyostôme avait remplacé Flavien dans l'église d'Antioche. Augustin parlait avec une onction extraordinaire, et s'attendrissait quelquefois jusqu'aux larmes. Ses discours, pleins de vives images, saisissaient l'esprit de ses auditeurs; il les captivait et les dominait par son éloquence persuasive. C'est ainsi qu'il fit abolir l'usage des festins sur les tombeaux des martyrs, en retenant les fidèles dans l'église le jour même où se célébrait d'ordinaire cette fête licencieuse. Il s'occupait également de l'éducation des enfants, adoucissait le sort des esclaves, et communiquait par lettres avec les différentes sociétés chrétiennes de l'Afrique. Valère, vieillissant, le fit nommer son coadjuteur avec le titre d'évêque. Augustin continua de diriger l'église d'Hippone, prêchant l'union et la charité, donnant en un mot, par sa vie entière, la preuve de sa foi. Il fit bâtir un hospice pour les étrangers, établit l'usage de donner chaque année des vêtements aux pauvres, et alla même jusqu'à faire vendre les vases sacrés pour racheter les captifs. Il ne quittait jamais son troupeau que pour aller à Carthage ou à Madaure, dont les habitants étaient encore en partie attachés au paganisme.

Toutefois, de son modeste asile, il portait ses regards sur toutes les églises chrétiennes. Rien ne peut donner l'idée de cet ardent apostolat : prédication, livres de philosophie, controverses avec les païens, avec les schisma-

tiques, avec les docteurs de sa communion; il suffisait à tout. Cependant sa lutte la plus ardente était contre les manichéens et les donatistes, dont il détestait profondément les erreurs. La petite ville d'Hippone semblait être devenue un amphithéâtre scolastique où s'agitaient les questions les plus importantes du dogme, et à la discussion desquelles prenaient un égal intérêt toutes les classes, même les plus infimes, de la population. Dans toute l'Afrique, l'esprit indomptable des sectes religieuses avait résisté aux malheurs de l'empire, ou plutôt y avait puisé un nouvel aliment.

Lassé de leur opiniâtreté, le faible Honorius s'était laissé persuader d'infliger aux sectaires les plus rigoureux châtiments; mais au lieu de les abattre, l'exil, les confiscations, la mort, ne faisaient qu'augmenter la résistance. Partout ce n'était que sang, tumulte, désespoir, et pour que rien ne manquât aux malheurs de cette malheureuse contrée, le comte Héraclius, qui en avait alors le commandement, leva l'étendard de la révolte et prit le titre d'empereur. Étant parvenu à équiper une flotte nombreuse que les historiens du temps, avec une ridicule exagération, comparent à celles de Xercès et d'Alexandre, il arriva sans obstacle en Italie, et jeta l'ancre à l'embouchure du Tibre. Attaqué et vaincu, dans sa marche sur Rome, par un des généraux de l'empereur, il se sauva avec un seul vaisseau, retrouva l'Afrique soumise aux lois d'Honorius, et fut livré par ses complices aux magistrats de Carthage, qui lui firent trancher la tête.

Telle était la situation des choses lorsque après la mort d'Honorius, et sous le gouvernement de la célèbre Placidie, qui régnait en Occident au nom de son fils Valentinien III[1], la jalousie mutuelle d'Aétius et de Boniface, ses deux ministres et ses meilleurs généraux, livra l'Afrique aux Vandales. Ces deux hommes, qu'un historien célèbre appelle les *derniers Romains*, auraient pu, en réunissant leurs efforts, soutenir quelque temps encore cet empire chancelant; mais leur jalousie et leurs divisions le perdirent. Aétius est demeuré célèbre par la défaite d'Attila dans les plaines de la Champagne. Les exploits du comte Boniface sont moins éclatants : le temps, d'ailleurs, les a couverts d'un voile épais. Cependant son caractère paraît avoir été plus grand et plus généreux que celui de son rival. Aétius appela souvent les barbares au sein de l'empire, et trahit presque toujours, au profit de son ambition, la foi qu'il avait jurée à ses maîtres. Boniface, au contraire, jusqu'au jour où il tomba dans cette même et fatale erreur, défendit sa patrie avec une fidélité admirable; il employa les troupes et les trésors de l'Afrique, dont il était gouverneur, tantôt contre les barbares, tantôt contre les révoltés, et ne se laissa détourner de son devoir par aucun motif d'intérêt personnel. Lorsque enfin, enveloppé dans une machination inextri-

[1] On compte trois empereurs du nom de Valentinien. Le dernier Valentinien III, fils de Constance et de Placidie, resta longtemps sous la tutelle de sa mère.

cable, il se départit de cette noble conduite, il hésita longtemps à se défendre contre sa souveraine trompée, quoiqu'il y allât de sa vie; et aussitôt que Placidie, instruite de la trahison dont il avait été victime, eut reconnu son innocence, il se hâta de rentrer dans le devoir et de réparer, autant qu'il dépendait de lui, les maux qu'il avait causés. Si ses efforts furent inutiles, si l'Afrique fut définitivement perdue et livrée aux fureurs des Vandales, l'histoire en doit rejeter la responsabilité moins sur lui que sur le rival dont la trahison le réduisit à appeler ces barbares à son secours.

Par les conséquences funestes qu'elle entraîna, cette trahison d'Aétius demande quelques développements. Pendant que Boniface gouvernait l'Afrique avec gloire, les Vandales, réunis aux Alains, dévastaient l'Espagne et s'établissaient dans la riche et fertile Bétique. Le comte reçut de Placidie l'ordre de se rendre auprès de Gonderic, leur roi, et d'en obtenir un traité qui mît un terme à leurs envahissements. Ce voyage fut l'occasion et le commencement de sa perte. Épris des charmes d'une jeune Vandale, il la demanda en mariage et obtint sans peine l'assentiment du roi, qui comprit combien cette alliance pouvait devenir utile aux intérêts de sa nation. Pélagie était arienne comme tous ses compatriotes; Boniface était catholique. Cette difficulté disparut par l'abjuration de la nouvelle épouse, qui entra volontairement, du moins en apparence, dans le sein de la communion orthodoxe. Mais, à peine arrivée en Afrique, abusant de son ascendant sur son époux, elle remplit son palais d'ariens, ajoutant ainsi un nouveau ferment aux discordes religieuses qui troublaient depuis longtemps cette malheureuse contrée. Les catholiques d'une part, les ariens et les donatistes de l'autre, se détestaient bien plus entre eux qu'ils ne haïssaient les Maures païens ou les Vandales.

Le mariage de Boniface avec une princesse vandale et l'introduction de l'arianisme en Afrique ouvraient un vaste champ aux intrigues d'Aétius, et lui fournissaient la plus favorable occasion de perdre son rival auprès de Placidie. Il fit entendre à cette princesse que l'union contractée par Boniface n'était pas un entraînement de l'amour, mais un calcul de l'ambition; qu'il voulait ainsi s'assurer l'appui des barbares, et se rendre indépendant; puis, affectant un grand zèle pour les intérêts de la vraie religion qu'il disait menacée, il déplorait l'introduction en Afrique d'une hérésie déjà si fatale à l'empire, et qui avait fait dans le monde chrétien plus de ravages que les guerres les plus sanglantes: enfin il suppliait l'impératrice, par tous ces motifs réunis, d'ôter sa confiance à un traître qui en avait tellement abusé, et de le rappeler de son gouvernement. « Son refus d'obéir, ajoutait-il, prouvera la justice de mes « accusations. Plutôt que de renoncer à ses projets d'usurpation, vous le « verrez prendre les armes et proclamer la révolte. Il est urgent d'arracher « le masque dont se couvre le traître. » Cette prophétie d'Aétius était faite à coup sûr, car il en avait lui-même préparé l'accomplissement. Sa noire et profonde intrigue était telle, qu'une femme faible et un homme plein de

loyauté ne pouvaient guère la soupçonner, nous allons bientôt en exposer le résultat.

Pendant qu'il éveillait et entretenait, par tous les stratagèmes possibles, les craintes de l'impératrice, il avait avec le comte une correspondance secrète et lui cachait ses perfides desseins sous le voile d'une feinte amitié. Pour Boniface le rappel était une sentence de ruine, peut-être même de mort; pour Placidie, la désobéissance était un indice certain de révolte. Les trames d'Aétius eurent tout le succès qu'il en attendait. Boniface rappelé refusa d'obéir, et Placidie envoya contre lui une armée sous la conduite de trois généraux, Mavortius, Galbio et Sinox; mais cette expédition échoua par suite des rivalités qui s'élevèrent entre ces trois chefs pour le partage du commandement. Sinox fit assassiner ses deux collègues, et tomba lui-même sous les coups des émissaires de Boniface. L'armée impériale se trouva dès lors dans l'impossibilité de continuer la lutte. Ce premier succès n'éblouit pas le comte. Il ne se flattait point de pouvoir résister à toutes les forces de l'empire d'Occident, qu'un rival, dont il connaissait enfin les véritables intentions, mettrait sans doute en mouvement pour assurer sa ruine. A l'annonce d'une nouvelle expédition dirigée contre lui, après de violents combats intérieurs, derniers cris de la conscience et du devoir, il passa lui-même en Espagne et offrit aux Vandales le partage de l'Afrique, trahissant tout à la fois son honneur, sa patrie et sa religion. Il convint avec Gonderic que les Vandales prendraient possession des trois Mauritanies, la Tingitane (Maroc et Fez), la Césarienne (Oran, Alger, Titteri), et la Sitifienne (province de Sétif), région détachée de la Numidie : à Boniface devait appartenir le reste de l'Afrique. Les deux nouveaux alliés se promirent assistance mutuelle contre les agressions dont ils pourraient être menacés. Tel fut le funeste traité qui décida la ruine de la puissance romaine en Afrique.

« Rien de plus curieux pour l'histoire, dit M. Villemain, que le langage d'Au-
« gustin à ce général romain, qui perdait son pays par ambition et par colère.
« — Souviens-toi, lui dit-il, quel tu étais, tant qu'a vécu ta première femme,
« de religieuse mémoire, et dans les premiers jours de sa mort; à quel point
« la vanité du siècle te déplaisait, combien tu désirais le service de Dieu. Qui
« aurait supposé, qui aurait craint que Boniface, comte du palais et de l'A-
« frique, occupant cette province avec une si grande armée et une si grande
« puissance, les Barbares deviendraient si hardis, avanceraient si loin, désole-
« raient un si grand espace, et rendraient déserts tant de lieux habités? Qui
« n'aurait dit, quand tu prenais la puissance de comte, que non-seulement
« les Barbares seraient domptés, mais qu'ils deviendraient tributaires de la
« puissance romaine? Et maintenant tu vois à quel point l'espérance des
« hommes est démentie. Si tu as reçu de l'empire romain des bienfaits,
« ne rends pas le mal pour le bien; si, au contraire, tu en as reçu d'in-
« justes traitements, ne rends pas le mal pour le mal. Laquelle est vraie

« de ces deux suppositions, je ne veux pas l'examiner; je ne puis les juger.
« Je parle à un chrétien, et je lui dis : Ne rends pas le mal pour le bien, ni le
« mal pour le mal. »

Cette fois, l'éloquence d'Augustin fut impuissante; le comte Boniface n'écouta que la voix de son ressentiment; et lorsque plus tard il reconnut la faute immense qu'il avait commise, il n'était plus temps : les Vandales étaient devenus les maîtres de l'Afrique!





CHAPITRE VI.

DOMINATION VANDALE.

(429-535 DE J.-C.).

Origine des Vandales; ils pénètrent en Afrique. — Siége d'Hippone. — Mort de saint Augustin. — Prise de Carthage. — Armement de Rome et de Byzance contre les Vandales. — Sac de Rome. — Organisation politique et administrative des Vandales en Afrique. — Victoires de Genseric sur les empires d'Orient et d'Occident. — Les Vandales maîtres de toute l'Afrique. — Persécutions religieuses. — Mort de Genseric. — Décadence de la domination vandale. — Expédition de Bélisaire. — Destruction de l'empire des Vandales.



Partis des rives de la Baltique bien avant l'ère chrétienne, les Vandales s'étaient répandus d'abord dans la haute Allemagne. Convertis au christianisme en Pannonie, ils embrassèrent bientôt l'hérésie d'Arius, et le fanatisme avec lequel ils adoptèrent les doctrines de cette secte, devint pour les catholiques orthodoxes qu'ils rencontraient sur leur passage une cause incessante de cruautés et de persécutions. En 406 ils firent irruption dans les Gaules, d'où ils passèrent en Espagne. Inquiétés dans cette dernière province par les

Suèves, les Visigoths et les Romains, les nouveaux envahisseurs avaient déjà plus d'une fois tourné leurs regards vers cette terre d'Afrique si renommée par sa fertilité, et dont ils pouvaient presque, au delà du faible détroit qui les en séparait, apercevoir les villes florissantes; aussi acceptèrent-ils avec empressement les offres de Boniface.

Quoique la province d'Afrique eût suivi le mouvement de décadence imprimé à l'empire, sa population était encore considérable : ses exportations en grains, en huile, en fruits, en marbres précieux, n'avaient point diminué. Carthage méritait toujours le surnom de la Rome africaine par la magnificence de ses édifices[1], l'étendue de ses murailles, la multitude de ses habitants; Hippone, Utique, Cirtha, présentaient, quoique dans de moins vastes proportions, le même spectacle de luxe et de richesses. Boniface, il est vrai, n'avait point promis aux Vandales ces opulentes cités; il ne leur cédait que la partie la moins civilisée du pays; mais ces barbares n'étaient pas disposés à se contenter longtemps de leur partage.

C'est avec Gonderic que Boniface avait contracté ce pacte funeste; ce fut avec Genseric (Ghenserick ou Ghiserick) qu'il l'exécuta. Ce changement de personnes allait devenir fatal aux Romains. A un prince médiocre avait succédé un des plus redoutables génies qu'ait produits le monde barbare. Le portrait physique et moral de cet homme trop célèbre nous a été conservé par Jornandès. Sa taille était médiocre, dit cet historien, et semblait presque difforme, parce qu'il boitait des suites d'une chute de cheval; mais ce corps petit et contrefait renfermait une ambition démesurée. Doué d'un courage brillant et d'une dissimulation profonde, il méprisait le luxe et haïssait la débauche; bref dans ses discours, prompt dans ses actions, la colère était la seule de ses passions qu'il ne sût pas réprimer. Tout en lui avait cette grandeur sauvage qui étonne et subjugue l'imagination. Sa renommée devint bientôt la plus sûre de ses armes. Par elle il agitait les peuples placés dans le vaste rayon où l'action incessante de son ambition se faisait sentir, et jetait habilement de tous côtés des semences de trouble et d'effroi, de division et de haine. Les projets qu'il avait arrêtés, il les exécutait en moins de temps que d'autres n'en eussent mis à les concevoir. Tel était le dangereux allié que le comte Boniface avait appelé en Afrique.

Les préparatifs de départ des Vandales furent bientôt achevés. Genseric fit dénombrer la nation assemblée au pied du mont de Calpé (Gibraltar); elle s'élevait à quatre-vingt mille hommes, traînant à leur suite un grand nombre de femmes et d'enfants. Parmi eux se trouvaient aussi des Goths, des Alains, et d'autres barbares qui s'étaient associés à leur fortune. Toute cette multitude traversa le détroit sur des vaisseaux en partie fournis par Boniface, ne

[1] Une de ses rues, que l'on appelait *la rue Céleste*, était remplie de temples magnifiques; une autre, celle *des Banquiers*, étincelait de marbre et d'or.

laissant que son nom (*Andalousie*, *Vandalousie*) à la belle province de la Péninsule qu'ils avaient possédée. Débarqués en Afrique, ils saccagèrent impitoyablement toute la côte de la Mauritanie; puis s'avançant lentement, mais sans s'arrêter, vers la Numidie, ils mirent à découvert les intentions secrètes de leur chef, qui ne rêvait que la possession de Carthage. Malgré leurs dévastations, grâce à l'habileté de Genséric, les Vandales virent bientôt accourir autour d'eux une multitude d'auxiliaires; les ariens, les donatistes, les Maures et surtout les Gétules, ne tardèrent pas à faire cause commune avec eux. Le gouverneur romain sentit alors, mais trop tard, qu'en appelant de tels alliés à son secours il s'était donné des maîtres.

Boniface s'était expliqué avec Placidie : tous deux avaient reconnu l'erreur mutuelle où les avait jetés la fourberie d'Aétius. Déchiré de remords et excité par son ami l'évêque d'Hippone, le comte essaya de réparer les maux qu'il avait attirés sur l'Afrique; mais Genséric avait étreint sa proie; rien ne pouvait le décider à l'abandonner. En vain Boniface lui offrit-il des sommes immenses pour l'engager à repasser en Espagne; en vain le menaça-t-il de ses armes, l'orgueilleux Vandale repoussa dédaigneusement ses promesses et ses menaces, et reprochant avec hauteur à celui qui l'avait appelé son manque de foi, il le força à combattre.

Malheureusement, la voie des armes offrait peu de chances de succès au repentir de Boniface; il disposait bien des garnisons romaines, mais les populations, divisées par les discordes religieuses, lui étaient pour la plupart hostiles : l'approche de l'ennemi ne fit que redoubler la fureur des partis. Les sectaires, favorables aux envahisseurs, paralysaient les efforts des catholiques; une foule de sauvages demi-nus sortaient comme toujours des déserts et des forêts du Grand Atlas pour assouvir leur vengeance sur ceux qu'ils nommaient les usurpateurs de leur terre natale. Tout se réunissait en ce moment pour enlever aux empereurs romains l'Afrique civilisée.

Le tableau que les écrivains contemporains ont tracé des malheurs de ce pays est si affreux, qu'on l'a accusé d'exagération. Leurs plaintes ne sont cependant que trop réelles; que ne devait-on pas attendre de la rage destructive des Vandales et des Maures réunis! Vainqueurs dans une première bataille contre Boniface, qui n'avait à leur opposer qu'un petit nombre de vétérans, ils se répandirent comme un torrent dans toute la province. Partout où ils trouvaient la moindre résistance, ils ne faisaient aucun quartier; la mort d'un seul des leurs était toujours vengée par la destruction des villages, des villes devant lesquels il avait perdu la vie; ils faisaient subir à leurs captifs, sans distinction de sexe, d'âge ni de rang, les plus cruelles tortures pour arracher d'eux des renseignements sur les trésors qu'ils prétendaient leur être cachés; on vit, dit-on, maintes fois les Vandales, lorsqu'ils assiégeaient une ville, massacrer leurs prisonniers en masse au pied des murailles, afin que l'infection produite par ces cadavres portât la peste dans l'intérieur. Une telle

atrocité donne l'idée de celles qui furent commises dans tout le cours de cette guerre d'extermination.

Après sa défaite, Boniface s'était jeté dans Hippone. Il y fut bientôt assiégé. Les Vandales, qui voyaient en lui le seul obstacle à leurs desseins, s'opiniâtrèrent au siége de cette ville, et l'investirent si étroitement que la famine ne tarda pas à s'y déclarer. Ces rudes épreuves ne servirent qu'à mettre en lumière le dévouement et le courage de l'illustre évêque d'Hippone. Quoique fort avancé en âge, il ne cessa de déployer dans l'exercice de son ministère toute l'énergie d'un jeune homme. Chaque jour, du haut de la chaire épiscopale, il prêchait le courage aux soldats, la charité aux riches, la patience aux pauvres, la constance à tous. Pour lui, il ne demandait à Dieu que de cesser d'être le témoin des malheurs qui accablaient son troupeau. Ses vœux furent exaucés. Dans le quatrième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira, le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette *Cité céleste* dont il venait d'écrire la merveilleuse histoire. Augustin fut le dernier grand homme de l'Afrique, et le seul dont le nom soit demeuré dans la mémoire de ces peuples. Les Maures d'aujourd'hui ignorent l'existence des Massinissa, des Jugurtha, des Juba ; le grand nom d'Annibal lui-même est inconnu de la plupart des indigènes ; mais tous savent qu'Augustin fut un ami de Dieu et des hommes.

Si douloureuse qu'elle fût pour les assiégés, cette perte n'abattit point leur courage. Ils continuèrent de se défendre avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Un instant ils crurent leur délivrance assurée : après avoir ravagé tous les environs, les Vandales, pressés par la famine, s'éloignèrent. Presque au même moment un puissant secours, envoyé à Placidie par l'empereur d'Orient, Théodose II, arriva de Constantinople. Boniface sortit d'Hippone, opéra sa jonction avec les Bysantins, et marcha droit aux Vandales. Le sort de l'Afrique fut de nouveau livré aux hasards d'une bataille ; les Romains la perdirent. Boniface reçut les malheureux habitants d'Hippone sur ses navires et s'éloigna avec eux. Les Vandales, maîtres de la ville abandonnée, la réduisirent en cendres ; l'église de saint Augustin fut seule épargnée. Par une providence toute particulière, à laquelle nous devons la conservation de la plupart de ses manuscrits, sa bibliothèque échappa aussi à ce grand désastre.

La victoire de Genséric ne porta pas immédiatement tous ses fruits. La longueur du siége d'Hippone avait fatigué les Vandales, et Boniface, malgré sa défaite, était encore en état de défendre Carthage. Montrant donc une modération inattendue, Genséric, au lieu de poursuivre la conquête de l'Afrique, entra en négociation ; il parut vouloir se contenter des provinces qu'on lui avait cédées, et consentit à reconnaître par un tribut la suprématie de l'empereur d'Occident, offrant, pour garantie de ses promesses, de nombreux otages, parmi lesquels se trouvait son propre fils Hunneric. Ces propositions furent acceptées avec empressement par la cour de Ravenne et par Boniface,

qui n'aspirait qu'au moment de se venger d'Aétius (432). En effet, à peine libre de quitter l'Afrique, il passa en Italie pour aller combattre son rival dans les plaines de la Cisalpine : mais il mourut dans cette expédition, à la suite d'une brillante victoire, et Genséric se vit ainsi débarrassé du seul homme capable de lui disputer sa conquête.

La mort de Boniface amena de nouvelles concessions de la part du faible Valentinien, qui rendit à Genséric son fils et lui céda plusieurs districts de la Numidie. A ce prix, le reste des possessions romaines put jouir de quelques années de repos. Le Vandale en profita pour consolider sa puissance ; car il avait à craindre à la fois la haine qu'inspirait aux catholiques africains un maître arien, et les complots de ceux qui voulaient rendre la couronne aux enfants de Gonderic, ce frère que lui-même avait remplacé sur le trône après l'avoir, dit-on, assassiné. Pour mieux assurer son repos, Genséric fit tuer ses neveux, noyer leur mère dans l'Ampsaga (la rivière El-Kébir), et massacrer tous leurs partisans. Certain que les catholiques embrasseraient toujours contre lui la cause de l'empire, il résolut d'étouffer le catholicisme par la terreur ; et pour atteindre ce but, il enjoignit aux évêques d'abjurer leur religion. Sur leur refus, il les chassa de leurs églises et les remplaça par des ariens (437). Les supplices suivirent de près. Afin d'inspirer plus d'effroi, Genséric choisit ses premières victimes dans sa propre maison, parmi ses amis et ses serviteurs. Les historiens profanes et ecclésiastiques nous ont conservé d'affreux détails sur ses cruautés : les biens des victimes, leurs charges, leurs honneurs, furent distribués aux bourreaux ; il n'y eut bientôt plus d'asile assez caché, de retraite assez profonde pour dérober à la mort les confesseurs de la foi catholique.

Cependant le répit accordé par Genséric à l'empire ne pouvait être de longue durée. La possession de Carthage, et, par elle, la domination de la Méditerranée, était le grand but de son ambition. Pendant quatre ans, il s'était appliqué à inspirer aux Romains une aveugle sécurité ; quand tout à coup, réunissant ses forces, il entre brusquement dans la province romaine, marche droit à la capitale, la surprend sans défense et s'en empare. Ce fut le 29 octobre (439) que les Vandales, ministres des châtiments tant de fois annoncés à cette ville corrompue, entrèrent dans Carthage. Les habitants eurent ordre de livrer aux vainqueurs leur or, leur argent, et tous leurs objets précieux. Toutefois, afin de se rattacher les nomades païens et les paysans donatistes, Genséric usa envers eux de ménagement ; mais il traita avec rigueur les villes, où le catholicisme et les mœurs romaines étaient le plus vivaces, et en fit démolir les murailles pour les contenir plus sûrement : Carthage seule conserva des fortifications [1]. Enfin, la population vandale, à l'exception de quelques garnisons,

[1] Parmi les mesures que prit Genséric, il en est de très-singulières et de très-caractéristiques : il força les courtisanes, dont le grand nombre attestait la dépravation des mœurs africaines, à

évacua les Mauritanies pour se concentrer dans la région carthaginoise : le choix de cet établissement au centre des côtes que baigne la Méditerranée, prouve l'intelligence politique du conquérant.

A la nouvelle de la prise de Carthage, Rome et Byzance furent frappées de stupeur ; ces deux capitales croyaient déjà voir les Vandales à leurs portes. Aussitôt toutes les garnisons de la Gaule furent rappelées en Italie. On répara les murailles des villes fortifiées ; on exhorta tous les habitants à prendre les armes. Genséric ne se laissa pas effrayer par ces vaines démonstrations ; tandis qu'on organisait à Rome des moyens de défense, il s'emparait de la Sicile et jetait en Calabre un corps d'armée. Ce fut alors seulement que Théodose songea à venir au secours de l'empire d'Occident.

Une flotte nombreuse, portant trente mille hommes de débarquement, mit à la voile de Constantinople (441) et aborda en Sicile, sous la conduite de plusieurs généraux. Genséric eut recours à la ruse pour écarter le danger. Il députa vers les chefs bysantins et leur fit proposer d'attendre dans cette île le retour des ambassadeurs qu'il allait envoyer à Constantinople pour traiter de la paix avec l'empereur. Cette proposition fut acceptée. Mais il sut traîner les négociations en longueur, et rien n'était encore conclu, lorsque Attila, secrètement sollicité par lui, entra dans les états de Théodose à la tête de ses formidables Huns et le força de retirer ses troupes de la Sicile. Les généraux de Théodose signèrent avec Genséric une paix honteuse, par laquelle ils validèrent les conquêtes des Vandales en Afrique (442). Dès ce moment celui-ci ne s'occupa plus que d'organiser une puissante armée de terre et de mer pour l'accomplissement des projets qu'il méditait depuis longtemps.

Enfin, après six siècles de stagnation, le port de Carthage vit de nouveau ses nombreux vaisseaux s'élancer sur la Méditerranée. Une ivresse sauvage entraînait les Vandales sur les mers. On raconte qu'un jour, prêt à mettre la voile, le pilote demanda à Genséric où il fallait aller : — « Où Dieu nous pous-

se marier, et ferma les maisons de prostitution. Ces barbares du Nord associaient à leur farouche violence une chasteté qui leur a valu les louanges des écrivains ecclésiastiques, malgré l'horreur de ceux-ci pour l'arianisme. La différence de religion fut le plus puissant obstacle que rencontra la domination vandale ; autrement Genséric eût pu être accepté en Afrique par les populations civilisées comme Clovis le fut en Gaule ; mais il éleva une barrière sanglante entre lui et les orthodoxes. Beaucoup de personnes notables émigrèrent ou se laissèrent condamner à l'exil ou aux mines plutôt que d'apostasier ; le reste des catholiques, épuré par le malheur, n'en devint que plus hostile aux conquérants. Carthage avait vu avec stupeur son évêque et presque tout son clergé jetés nus dans de vieux vaisseaux désemparés, livrés sans vivres à la merci des vents et des flots, qui par un bonheur inespéré les portèrent sains et saufs à Naples. L'exercice public de leur religion fut interdit aux catholiques ; les cérémonies sacrées, même celle des funérailles, furent absolument défendues. Des nombreuses églises qui décoraient la Rome africaine, les unes furent données aux ariens, les autres, en plus grand nombre, furent démolies. De Carthage les fureurs des Vandales s'étendirent sur les cinq vastes provinces dont elle était la métropole : les dévastations y furent immenses. La persécution ne se ralentit qu'au bout de plusieurs années : le culte catholique finit par être toléré, mais il fut toujours soumis à de nombreuses restrictions.

sera ! » répondit-il. Toutefois, en 455, le roi barbare savait bien *où Dieu le poussait.* Aétius, le seul homme qu'il redoutât encore, venait de mourir assassiné par Valentinien, et Valentinien à son tour tombait sous les coups du sénateur Maxime dont il avait déshonoré la femme. Après le meurtre de son maître, Maxime, par un raffinement de vengeance, avait forcé sa veuve à l'épouser. Eudoxie, dans son désespoir, appela secrètement Genséric, et lui révéla le désordre qui régnait dans Rome depuis l'usurpation de son nouve époux. Celui-ci ne se fit point attendre. Débarqué à l'embouchure du Tibre, il marcha sur Rome et y entra presque sans combat. En effet, à la nouvelle de son débarquement, Maxime venait d'être massacré par le peuple et par les soldats, après un règne de trois mois. L'ancienne capitale du monde civilisé, la reine des nations, comptait encore de nombreux habitants, mais n'avait plus de citoyens ; pour la seconde fois elle ouvrit ses portes aux Barbares. Touché de respect, saisi d'une émotion inexprimable, en présence de cette grande infortune, Alaric avait préservé sa conquête du pillage ; Genséric au contraire fut sans pitié. Rome vit ses édifices profanés, ses maisons livrées aux flammes, ses habitants égorgés ou traînés en esclavage ; les trésors de l'église et de l'empire, les chefs-d'œuvre des arts, les statues des dieux, monuments de son ancienne grandeur, furent mutilés et transportés pêle-mêle sur les vaisseaux africains.

Gorgés d'or et de sang, les Vandales reprirent la route de l'Afrique ; mais avant de se rembarquer ils visitèrent les villes de la côte, des bouches d'Ostie au cap d'Antium ; ils n'y trouvèrent plus leurs riches possesseurs : tous avaient fui ; leurs dépouilles allèrent rejoindre celles de Rome sur les galères de Genséric. Le vainqueur n'épargna point celle qui l'avait appelé en Italie : l'impératrice Eudoxie figura parmi les captifs emmenés en Afrique. Deux filles qu'elle avait eues de Valentinien partagèrent son sort. Ces trois femmes étaient le seul reste de la famille du grand Théodose. La pitié publique suivit les jeunes princesses dans leur captivité, à laquelle la politique de Genséric mit bientôt un terme : l'aînée devint la femme de Hunneric, son fils ; peu de temps après, la seconde fut renvoyée avec sa mère à Constantinople.

Le sac de Rome, qui retentit dans toute l'Europe comme le signal de la destruction de l'empire d'Occident, valut à Genséric, non-seulement des richesses prodigieuses, mais lui procura encore un grand nombre de bâtiments, et des matériaux de toute espèce pour ses constructions navales et ses armements. La prise de cette capitale donnait en outre à son ascendant moral une force irrésistible. Après le formidable Attila, le Vandale apparut à l'esprit des peuples comme le héros du monde barbare ; et il sut habilement tirer parti de ce prestige, car, dans l'espace de quelques mois, toute l'Afrique septentrionale, depuis l'Océan jusqu'à la grande Syrte, reconnut sa domination. Il subjugua la province de Tripoli ; puis envahit successivement les îles de la

Méditerranée, les Baléares, la Sardaigne, la Corse, une partie de la Sicile. Il était devenu le véritable empereur d'Occident.

Pendant que Genséric travaillait à organiser son empire [1] et à l'étendre par de nouvelles conquêtes, l'héroïque Majorien, le dernier Romain véritablement digne de ce nom, en recevant la pourpre à Ravenne, avait formé le noble dessein d'arracher l'Afrique aux Vandales. Une première bataille gagnée par lui sur le beau-frère de Genséric, dans les plaines de la Campanie, l'encouragea à poursuivre cette entreprise sans le concours des populations romaines, beaucoup trop énervées pour le seconder efficacement. Les Barbares auxiliaires composèrent presque seuls l'armée avec laquelle Majorien tenta de sauver l'empire de sa ruine. Vingt peuples divers, Gépides, Ostrogoths, Rugiens, Bourguignons, Alains et Suèves, accoururent à son appel et s'assemblèrent dans les plaines de la Ligurie. L'empereur passe les Alpes au cœur de l'hiver, s'empare de Lyon, bat Théodoric, roi des Visigoths, soumet les Bagaudes, et rétablit l'ordre dans la Gaule bouleversée; l'Espagne aussi s'in-

[1] Suivant Procope, ce n'est qu'après le sac de Rome que Genséric aurait commencé à régulariser son établissement en Afrique; c'est donc ici le lieu de parler de l'organisation intérieure de l'empire des Vandales.

Des pays que Genséric acquit par la paix qu'il fit en 442 avec Valentinien, il garda pour lui la Bysacène, l'Abaritane, la Gétulie, et la partie de la Numidie que l'empereur romain lui avait cédée. Il abandonna la Proconsulaire ou la Zengitane à ses guerriers, et en partagea les terres héréditairement entre eux. Quant aux contrées dont le roi vandale fit la conquête après la paix de 442, elles restèrent toutes au prince. Ainsi les Vandales ne possédaient qu'une très-petite partie des terres de l'empire; mais ces terres étaient les plus fertiles du pays : elles s'étendaient le long de la mer, depuis le promontoire de Mercure (aujourd'hui cap Bon) jusqu'à l'embouchure du fleuve Tusca (aujourd'hui Zaïne); au midi une ligne tirée parallèlement à l'équateur par Pusput, bourgade située autrefois près de l'extrémité nord-ouest du golfe d'Hamamet, séparait la Proconsulaire ou Zengitane, province vandale, de la Bysacène, province du prince. Cette dernière comprend ordinairement tous les pays que bornent au sud la rivière de Zieg et le lac de Loudéa; la province d'Abaritane était située sur les deux rives du Bagradas (aujourd'hui Mégerda), et du côté de Théveste (aujourd'hui Téfas). La partie de la Numidie que Valentinien céda à Genséric en 442 était confinée entre la rivière Wad-el-Bul, que reçoit le Mégerda, et le fleuve Zaïne, qui sépare le territoire d'Alger de celui de Tunis. Lorsque l'empire des Vandales prit par la suite plus d'extension en Afrique, toute la Numidie, les Mauritanies et la Tripolitaine faisaient partie des provinces du prince.

Genséric, dit Procope, divisa les Vandales et les Alains en quatre-vingts cohortes, et donna à chacune un chef; il appela ces chefs *chiliarques* ou *commandants de mille hommes*, pour faire croire qu'il avait avec lui une armée de quatre-vingt mille soldats; mais le corps d'expédition des Vandales, ainsi que nous l'avons vu plus haut, ne dépassait pas certainement 50,000 combattants; plus tard, il est vrai, ce nombre s'augmenta prodigieusement, tant par l'accroissement naturel des familles vandales que par l'union des vainqueurs avec les barbares indigènes; car tous ceux qui n'étaient pas exclusivement maures se confondirent bientôt avec la race vandale.

Cette organisation féodale dit assez que les Vandales se regardaient, non-seulement comme formant une nation, mais aussi comme les membres d'une grande armée permanente. Le roi était le commandant en chef de cette armée : les comtes, ou chefs de plusieurs milliers d'hommes, les chiliarques, ou chefs d'un millier d'hommes, les centurions, ou chefs de cent hommes, et les décurions, ou chefs de dix hommes, composaient en même temps la magistrature civile.

cline une dernière fois devant les aigles romaines. Arrivé à Carthagène, Majorien rassemble dans le port de cette ville tous les éléments nécessaires pour assurer le succès de son expédition : trois cents grandes galères et un nombre proportionné de bâtiments de transport étaient sortis, comme par enchantement, des forêts de l'Apennin. Le génie d'un seul homme renouvelait, à cette époque de complète prostration, les prodiges d'activité des anciens Romains. Procope raconte de Majorien quelque chose de plus étonnant encore. Selon lui, l'empereur, ne s'en rapportant à personne pour reconnaître les forces réelles de ses ennemis, teignit en noir ses cheveux d'un blond aussi éclatant que les rayons du soleil, passa la mer ainsi déguisé, et se présenta à Genséric sous le nom de son ambassadeur : « Introduit par le terrible « Vandale dans l'arsenal de Carthage, dit cet historien [1], les armes, en sa pré- « sence, s'entre-choquèrent d'elles-mêmes et résonnèrent sans qu'on les tou- « châ t». Instruit trop tard du rang de son hôte, Genséric rendit hommage à la ruse audacieuse de l'empereur, et se mit en mesure de lui résister.

La flotte qu'avait rassemblée Majorien avec tant d'efforts se trouvait enfin réunie dans le vaste port de Carthagène, prête à faire voile pour l'Afrique, lorsqu'une odieuse trahison renversa toutes ses espérances : une partie des officiers goths qui étaient à son service, gagnés par Genséric, fournirent à ce dernier les moyens de la détruire. Un grand nombre de vaisseaux furent pris, coulés à fond ou brûlés, et l'œuvre de trois années anéantie en une seule nuit. Majorien, le désespoir dans l'âme, fit la paix avec son trop heureux adversaire, et retourna mourir en Italie sous l'épée de ses soldats soulevés par un traître, pendant que Genséric demeurait le maître incontesté de l'Afrique et de presque tout le bassin occidental de la Méditerranée. (459-460). La Sicile seule continua de se défendre, grâce aux talents d'un capitaine appelé Marcellin.

L'empire d'Occident touchait à sa fin : la lutte ne tarda pas à s'engager entre Genséric et l'empire d'Orient. Léon, ayant fait quelques efforts pour rétablir l'autorité romaine en Italie et arrêter les ravages périodiques des Vandales, Genséric lança ses pirates dans l'archipel jusque sur les côtes de l'Asie mineure : l'empereur grec répondit à cette attaque en réunissant une armée de cent mille hommes et une flotte composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler. Des largesses immenses furent faites aux matelots et aux soldats : la somme de cent trente mille livres d'or suffit à peine à ces préparatifs. L'attaque par terre et par mer était combinée d'une manière formidable : tandis que la grande flotte impériale, commandée par Basiliscus, se dirigeait sur le cap Bon (promontoire de Mercure), où elle vint jeter l'ancre, une armée partie d'Égypte sous les ordres du préfet Héraclius reprenait Tripoli; mais des retards inexcusables firent perdre aux Romains tous leurs avantages.

[1] Procope, *De Bello vandalico*, l. II, c. VII.

Les contemporains ont attribué ce revers à la lâcheté, ou plutôt à l'impéritie de Basiliscus et à la trahison de ses lieutenants : en effet, ce n'était pas la première fois que Genséric faisait agir son or avant de tirer le glaive du fourreau. Il est donc permis de croire que les chefs goths et les autres barbares ariens qui étaient au service de Léon trahirent ce prince comme leurs compatriotes et coreligionnaires avaient trahi Majorien. Quoi qu'il en puisse être, Genséric ayant offert de soumettre sa personne et ses états à l'empereur d'Orient, se borna à solliciter une trêve de cinq jours pour stipuler, disait-il, les conditions de sa soumission : ce délai fut accordé. Pendant qu'il négociait, sa flotte s'approchait lentement, suivie d'une multitude de barques chargées de toutes sortes de matières inflammables. Tout à coup le vent attendu souffle, les Vandales déploient leurs voiles et poussent leurs brûlots sur la flotte romaine, qui, trop confiante dans la foi des traités, ne se réveille qu'au milieu des flammes. Serrés les uns contre les autres, ces nombreux vaisseaux ne purent échapper à l'incendie, dont ils excitaient même l'activité par leurs mouvements. Telle fut la fin désastreuse d'une expédition qui avait fait naître de si belles espérances. Les débris de la flotte regagnèrent la Sicile, Héraclius fit une retraite pénible à travers le désert de Barca; quant à Basiliscus, de retour à Constantinople, il se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie, et ne dut la vie qu'aux prières de sa sœur, femme de l'empereur (467).

Cette victoire mit le comble à la renommée de Genséric, qui continua de couvrir la Méditerranée de ses vaisseaux, désolant sans relâche les côtes de l'Espagne et de l'Italie, menaçant l'Égypte même, et donnant aux Maures un avant-goût de cette piraterie dont ils ont fait, pendant de longs siècles, un si cruel usage. Son principal but était atteint : l'empire d'Occident n'existait plus ; et un roi barbare, l'Hérule Odoacre, régnait sur l'Italie (476). Genséric traita avec lui, et bientôt après, Zénon, empereur d'Orient, sentant l'inutilité de ses efforts contre le maître de l'Afrique, consentit au partage de la Méditerranée. Il reconnut la domination de Genséric sur toute la région de l'Atlas, en y comprenant Tripoli, et sur toutes les îles du bassin occidental, la Sicile inclusivement. De son côté, le Vandale prit l'engagement de tolérer le culte catholique. Ce fut là le dernier acte de sa vie. Il mourut quelques mois après à Carthage, plein de gloire et de puissance (25 janvier 477). Son fils Hunneric lui succéda. Il y avait déjà près d'un demi-siècle que les Vandales étaient descendus en Afrique, et depuis trente-huit ans ils occupaient Carthage. Au lit de mort, Genséric ordonna que son sceptre passât de génération en génération à l'aîné de ses descendants mâles, afin que le gouvernement ne tombât jamais entre les mains d'un enfant incapable de régner : inutile recommandation qui ne fut respectée par aucun de ses descendants.

Cette terrible renommée des Vandales, due au génie d'un seul homme, disparut avec lui. La paix de 476, en apparence si glorieuse pour ces peuples, devint la cause de leur décadence : n'ayant plus d'ennemis à combattre,

d'expéditions aventureuses à entreprendre, de riches proies à enlever, ils succombèrent sous les séductions de l'opulence oisive et l'influence du climat énervant de l'Afrique. En perdant leur rudesse primitive, ils ne prirent de la civilisation que ses vices. L'amour du luxe rappela un moment le commerce extérieur à Carthage et dans les principales villes ; mais ce mouvement tout matériel n'apporta aucun nouvel élément de progrès qui pût compenser les maux causés par la barbarie. D'un autre côté, la puissante organisation militaire qui, du temps des Romains, avait contenu les indigènes, s'effaçant de plus en plus, les tribus nomades, que Genséric était parvenu à dominer, moitié par la crainte, moitié par l'appât du butin, se montrèrent ouvertement hostiles dès le règne de son fils. Hunneric et ses successeurs ne surent pas mieux réprimer les populations barbares que s'attirer l'affection des populations civilisées. Les inutiles efforts de Genséric pour étouffer le catholicisme auraient dû leur inspirer des sentiments de tolérance : loin de là ; leur aveugle fanatisme suscita contre les orthodoxes des persécutions aussi insensées que cruelles. On eût dit qu'ils prenaient à tâche de rendre impossible, entre les *Vandales* et les *Romains*, cette fusion qui seule pouvait affermir leur puissance [1].

Non contents d'opprimer leurs nouveaux sujets, les princes vandales se déchiraient entre eux. Hunneric fit périr une grande partie de sa famille, sans excepter même le chef spirituel de sa communion, le patriarche des ariens, pour assurer la couronne à son fils Hilderic, contrairement aux dernières volontés de son père. Crimes inutiles : Gundamund, *l'aîné de la race de Genséric*, monta sur le trône après lui. Ce prince se montra moins dur envers les catholiques ; mais sous le règne de son successeur Thrasamund les persécutions se rallumèrent avec une nouvelle fureur, et durèrent vingt-sept ans. Cependant, aussi faible contre des adversaires belliqueux qu'impitoyable envers des prêtres et des populations désarmées, le gouvernement vandale reculait d'année en année devant les Maures, les Numides et les Gétules : la Mauritanie lui échappa d'abord, à l'exception de Césarée (Cherchell) et de quelques autres points sur la côte ; en Numidie, ses généraux se laissèrent refouler au nord du petit Atlas ; enfin l'Afrique proprement dite, et la fertile province de Bysacène (au midi de Tunis), se virent sans cesse ravagées par les irruptions des tribus nomades.

L'empire d'Orient voyait avec une joie mal dissimulée cette rapide décadence de la monarchie fondée par Genséric, et se croyait à la veille de ranger l'Occident sous ses lois. Justinien régnait alors, et un progrès sensible dans les arts et dans la législation, une grande activité politique, se manifestaient

[1] Il y avait encore sous Hunneric 466 évêques catholiques en Afrique, dont 120 dans la Mauritanie césarienne, 42 ou 44 dans la province de Sétif, 123 ou 125 en Numidie. Il est évident que beaucoup de ces évêques ne régissaient que des diocèses d'une étendue très-restreinte. — Les évêchés étaient réduits à 217 lors de la chute définitive de la monarchie vandale.

parmi les Gréco-Romains. Les événements dont l'Afrique était alors le théâtre avaient mis entre les mains de l'empereur un instrument dont il se servit avec habileté : c'était le jeune Hildéric, qui, après la mort de son père, était venu chercher un refuge à Constantinople. Lorsque Thrasamund descendit au tombeau, il se trouva l'aîné de la race de Genséric, et par conséquent fut appelé au trône. Doux et faible de caractère, élevé dans les idées et les mœurs bysantines, la conduite de ce prince fut moins celle d'un monarque indépendant que d'un lieutenant de l'empereur. En correspondance continuelle avec Justinien, il se plaisait à suivre ses inspirations, rendant aux catholiques l'entière liberté de leur culte, et permettant la réunion d'un concile orthodoxe à Carthage [1]. Cette politique tolérante aurait pu sauver la monarchie vandale ; inspirée par l'étranger, elle n'eut d'autres résultats que de perdre Hildéric et d'entraîner sa ruine, puis celle de la monarchie fondée par ses prédécesseurs.

Irrités de cette condescendance qu'ils regardaient comme une trahison, les Vandales s'insurgèrent enfin, et les Maures firent cause commune avec eux. Inhabile au métier des armes, Hildéric chargea son neveu Oamer d'étouffer cette révolte; mais celui-ci fut repoussé par Antalas, chef des Maures de la Bysacène, qui se rendit maître de plusieurs villes, les mit au pillage et en décima les habitants. Dans cette extrémité, on eut recours aux talents militaires de Gélimer, prince le plus rapproché du trône. Ce nouveau général avait déjà battu les insurgés en plusieurs rencontres, quand, par un mouvement qui parut spontané, mais qui sans doute avait été préparé, on vit les deux armées ennemies confondre leurs rangs, et le proclamer roi. Aussitôt il marche droit à Carthage, détrône Hildéric, le jette en prison avec sa famille, et fait massacrer tous ses partisans.

Justinien s'empressa d'intervenir entre les deux princes et fit sommer l'usurpateur de rétablir sur son trône le roi légitime; mais Gélimer congédia brusquement ses envoyés, et resserra plus étroitement encore le malheureux prisonnier. Engagé dans une guerre contre la Perse, l'empereur dissimula son mécontentement, se bornant à demander qu'Hildéric fût renvoyé à Constantinople, et ajoutant qu'en cas de refus la force viendrait au secours du droit. Ces menaces étant restées sans effet, la guerre fut résolue. Une victoire remportée sur les Persans permit à Justinien de disposer de ses troupes; il rappela à Constantinople le général qui commandait en Asie, et se disposa à faire passer une armée en Afrique.

Ce projet trouva d'abord de nombreux contradicteurs dans le conseil : des ministres timides rappelaient les désastres des expéditions dirigées contre Genséric, et en présageaient de semblables; mais Bélisaire soutint l'avis de l'empe-

[1] Sous la domination romaine, et principalement à partir du règne de Constantin, Carthage était devenue le chef-lieu du diocèse d'Afrique. A ce titre elle fut choisie pour la réunion de plusieurs conciles importants qui s'y tinrent de 215 à 644 de J.-C. (le nombre en est de 31), sous la domination vandale. Celui dont il s'agit ici fut présidé par l'évêque Boniface.

reur, et fit observer que les Vandales étaient loin d'être aussi redoutables qu'autrefois. « Sous le soleil ardent de l'Afrique, disait-il, le courage et les mœurs de ces hommes du nord se sont amollis; ils habitent des maisons de plaisance entourées de jardins magnifiques où ils entretiennent à grands frais des bassins et des jets d'eau; chaque jour, en sortant du bain, ils font servir sur leurs tables les mets les plus recherchés; des broderies d'or couvrent leurs longues robes de soie flottantes comme celles des Mèdes; l'amour et la chasse sont les seules occupations de leur vie, et ce qui leur reste de loisir, ou plutôt de vide et d'ennui, est rempli par des spectacles de toute espèce, des pantomimes, des courses en char, la musique et la danse. En apprenant le plaisir, les Vandales ont désappris la guerre, et la discorde règne parmi eux. »

Cependant Gélimer redoublait de rigueur envers le malheureux Hildéric. Deux princes, ses parents, enfermés avec lui, furent livrés au bourreau : l'un eut les yeux crevés, l'autre perdit la vie dans les supplices. Mais ces inutiles cruautés ne firent qu'accroître le ressentiment des populations romaines et catholiques. En effet, une insurrection ne tarda pas à éclater : un Romain de distinction, nommé Pudentius, s'empare de Tripoli, y appelle les troupes impériales, et quelques jours lui suffisent pour chasser les Vandales de cette province; la Bysacène s'ébranle, la Sardaigne se déclare indépendante. Cette dernière perte fut la plus sensible de toutes pour Gélimer. Il y avait envoyé, en qualité de gouverneur, un soldat de fortune nommé Godas, Goth d'origine et que rien n'attachait à son maître que la reconnaissance, faible lien pour un ambitieux. Imitant le catholique Pudentius, Godas l'arien offrit de remettre à l'empereur la souveraineté de l'île, se reconnaissant pour son vassal : Justinien s'empressa d'y faire passer des troupes pour en prendre possession. En proie à une cruelle perplexité, Gélimer hésitait s'il porterait ses efforts sur Tripoli ou sur la Sardaigne; mais le désir de punir Godas l'emporta. Il espérait qu'après avoir reconquis cette île, son armée aurait le temps de revenir au secours de Carthage. L'élite de ses forces partit donc sous le commandement d'un de ses frères, nommé Tzazon. Funeste résolution, qui devint une des causes principales de sa ruine.

Ainsi la guerre se préparait de tous côtés, et l'entreprise de Justinien s'annonçait sous d'heureux auspices. Tout était en mouvement à Constantinople, où la haine contre Carthage s'était allumée aussi vive qu'elle le fut jamais à Rome. Ces préparatifs ne furent pas indignes de ces grands souvenirs, les Scipions semblèrent revivre dans l'héroïque et vertueux Bélisaire. Cinq mille cavaliers, dix mille fantassins, tant Gréco-Romains que Barbares, cinq cents navires montés par vingt mille matelots, et chargés d'armes et de munitions de toute espèce; quatre-vingt-douze brigantins à un seul rang de rames, mais fermés et couverts, afin que les soldats fussent à l'abri des traits de l'ennemi, montés par deux mille hommes choisis parmi la plus brave jeunesse de Con-

stantinople : telle était l'importance de l'expédition dirigée contre les Vandales.

La septième année du règne de Justinien, à l'époque du solstice d'été (22 juin 533), le vaisseau amiral, que montait Bélisaire, sortant du port, se dirigea vers le palais impérial pour recevoir solennellement, aux yeux du peuple assemblé, la bénédiction du patriarche : au même instant, un soldat nouvellement baptisé y monta, afin que son innocence attirât sur l'entreprise la protection du ciel. C'était le signal du départ. Les nombreux vaisseaux déployèrent à la fois leurs voiles, et s'éloignèrent aux acclamations d'une foule innombrable. Le vaisseau amiral ouvrait la marche, distingué le jour par la couleur rouge de l'extrémité de ses voiles, et la nuit par des torches ardentes placées au sommet de ses mâts. La flotte impériale relâcha d'abord à Héraclée, puis à Abydos[1]; de là un vent favorable la poussa vers Sigée, entre les caps Malée et de Ténare, passage étroit et difficile qu'elle franchit sans accident; ensuite elle se dirigea vers la Sicile en longeant le Péloponèse. Arrivé près de Syracuse, Bélisaire consacra quelques jours à faire rafraîchir son armée et à se procurer des renseignements exacts sur les positions occupées par les Vandales, qui, ignorant son approche, ne s'attendaient nullement à être attaqués. Après ce court repos, la flotte remit à la voile, et bientôt, perdant de vue la Sicile, découvrit les caps de l'Afrique. On jeta l'ancre au promontoire de *Caput Vada,* aujourd'hui Capoudia, à cinq journées de marche (160 kilomètres environ) au sud de Carthage. La traversée n'avait pas duré moins de trois mois. Bélisaire voulut que le débarquement s'effectuât aussitôt. La découverte inattendue d'une source abondante qu'on fit jaillir en creusant un fossé parut aux soldats un heureux présage : le ciel favorisait les vengeurs de la foi catholique!

Cette terre où les troupes gréco-romaines venaient d'aborder si heureusement était une terre amie. Il fallait prouver à ses habitants qu'on venait réellement les affranchir de la tyrannie des Vandales, il fallait leur épargner autant que possible les malheurs de la guerre, respecter les personnes et les propriétés, ne rien permettre, en un mot, de contraire aux lois de la plus sévère discipline. Bélisaire pourvut à tous ces soins. Des jardins clos de murs ayant été dépouillés de leurs fruits par des maraudeurs, il fit saisir et châtier les coupables; puis, faisant mettre ses troupes sous les armes, il leur représenta dans une énergique allocution que le succès de l'expédition reposait

[1] Pendant cette relâche forcée, Bélisaire donnait à ses troupes une sévère leçon de discipline que l'histoire doit recueillir. Deux Huns ou Massagètes, pris de vin, massacrèrent un de leurs compagnons. Le général les interrogea ; ils ne niaient point le meurtre, mais ils prétendaient échapper à la juridiction romaine, et jouir du bénéfice de leur propre loi, qui payait le sang par une amende. Leurs compatriotes, nombreux dans l'armée, appuyaient leurs réclamations ; les Romains auraient vu sans peine qu'elles fussent écoutées, afin de s'en prévaloir dans l'occasion. Bélisaire fut inflexible. Les corps des deux meurtriers, suspendus à un gibet sur une hauteur voisine, apprirent à l'armée silencieuse que dans un grand caractère la bonté n'exclut point la sévérité, alors que la sévérité est nécessaire au salut commun.

presque entièrement sur l'antipathie que les Romains d'Afrique éprouvaient pour les Vandales. « Ces espérances, ajouta-t-il, vous les détruisez vous-mêmes « par votre indiscipline. Arrêtez-vous donc sur cette pente funeste ; ne cher- « chez point dans le pillage un gain périlleux et criminel qui causerait votre « perte ; craignez de vous ravir à vous-mêmes l'amitié et la confiance de ces « peuples qui nous ont appelés comme leurs libérateurs, et que nous forcerions « bientôt à nous traiter en ennemis. »

Ces sages exhortations firent impression sur l'armée; elle s'abstint de tout acte de violence, et les habitants, se voyant protégés dans leurs biens et dans leurs personnes, fournirent spontanément tous les vivres et tous les renseignements dont on avait besoin. La petite ville de Syllecte, dont les remparts avaient été détruits sous Genséric, mais dont chaque maison, fortifiée afin de résister plus sûrement aux incursions soudaines des Maures, pouvait soutenir un siége, ouvrit volontairement ses portes à un détachement envoyé par Bélisaire. Lemptis (Lempta) et Adrumette (Hammamet), villes importantes, situées sur le passage de l'armée, suivirent cet exemple, et reçurent avec joie le magnanime lieutenant de Justinien. Conservés par lui dans leurs fonctions, les officiers civils en continuèrent l'exercice au nom de l'empereur d'Orient, et le clergé catholique, suivant à la fois les inspirations de sa conscience et de son intérêt, favorisa de tout son pouvoir la cause d'un prince dont le succès devait rendre à la religion son ancienne prépondérance. D'Adrumette, Bélisaire se porta sur Grasse (Jerads), château de plaisance des rois vandales. Après avoir donné quelques jours de repos à ses soldats au milieu des belles fontaines, dans les frais bocages, sous les arbres chargés de fruits délicieux, dont cette résidence était parsemée, il se remit en marche, se dirigeant sur Carthage par la base de la presqu'île que termine le cap Bon.

Cependant Gélimer, au fond de la Byzacène, avait appris l'arrivée des Gréco-Romains, et courait à la défense de sa capitale. Sa situation devenait de plus en plus critique, car la consternation régnait parmi les siens, et partout les populations se montraient favorables aux envahisseurs. Il ne possédait aucune place forte qui pût lui servir de point d'appui : Carthage seule avait conservé ses murailles ; mais, mal entretenues depuis longtemps, elles étaient une bien faible défense. L'incurie des rois vandales livrait ainsi leur empire aux hasards d'une seule bataille, et Gélimer pensait, non sans terreur, que c'en était fait de lui s'il n'obtenait un premier avantage. Au milieu de ses hésitations, tantôt il veut traîner la guerre en longueur et attendre le retour de ses vétérans encore retenus en Sardaigne, tantôt se jeter entre sa capitale et l'armée conquérante. Enfin, s'arrêtant à ce dernier parti, il divise en trois corps les troupes qu'il a sous la main : le premier, aux ordres de son frère Ammatas, prend position en avant du faubourg de Decimum, point sur lequel l'ennemi devait se présenter d'abord, afin de l'arrêter dans les défilés qui précèdent ce faubourg ; le second, commandé par Gundamund, son neveu, et uniquement composé

de cavalerie, reçoit l'ordre de longer le rivage de la mer. Ce corps devait prendre en flanc les Gréco-Romains, après les avoir séparés de leur flotte. A la tête du troisième, Gélimer occupa les hauteurs, prêt à tomber sur l'arrière-garde. Ces dispositions stratégiques ne manquaient pas d'habileté ; mais, dans cette circonstance, la politique du monarque vandale ne répondit pas à ses qualités militaires : il fit mourir Hildéric et ses partisans; inutile cruauté, qui n'eut d'autre résultat que d'exciter la compassion du peuple et de le rendre plus favorable à Justinien.

Ponctuellement obéi dans l'exécution d'un ordre sanguinaire, Gélimer fut moins heureux sur le champ de bataille. Ammatas était jeune et fougueux : emporté par son ardeur, il oublia que le succès dépendait de l'ensemble des mouvements, et ne tint aucun compte de l'heure fixée pour l'attaque. Maître du faubourg de Decimum, au lieu de s'y retrancher et d'y attendre l'ennemi, il se porta en avant avec une faible partie de ses troupes, et aborda sans hésiter l'avant-garde gréco-romaine. Cette avant-garde, composée de trois cents cavaliers d'élite sous les ordres de Jean l'Arménien, un des meilleurs lieutenants de Bélisaire, fut d'abord assez maltraitée; et le prince vandale, combattant au premier rang avec une valeur qui ne rachetait point sa faute, avait tué douze hommes de sa propre main, lorsqu'il tomba lui-même atteint d'une blessure mortelle. Se voyant privés de leur chef, ses soldats prennent la fuite, entraînant ceux qui s'avançaient pour les soutenir; et tous, pêle-mêle, sont poursuivis sur le chemin de Carthage. A la gauche, les deux mille cavaliers commandés par Gundamund éprouvaient le même sort : attaqués par six cents Massagètes seulement, ils furent mis en pleine déroute.

Toutefois ce double échec ne décidait pas du sort de la journée, et Gélimer, avec le gros de ses forces, pouvait encore arracher la victoire aux Gréco-Romains. Ignorant ce qui se passait, il s'avançait à travers de longues chaînes de collines qui lui dérobaient la plaine où l'imprudent Ammatas était encore étendu sans vie au milieu des douze cavaliers immolés par lui. A cet affreux spectacle, rempli de douleur et de colère, le roi suspend sa marche pour rendre les derniers devoirs à son malheureux frère, après quoi il s'élance sur l'ennemi pour le venger. Ce choc imprévu jette le trouble et l'hésitation parmi les détachements de l'armée gréco-romaine qui se trouvent sur son passage; et ils se replient en grande hâte sur le corps principal, où ils portent un moment la confusion.

De son côté, Bélisaire s'avançait avec une prudente lenteur, à la tête de sa cavalerie. Son premier soin fut de rallier les fuyards, qui purent dès lors se reformer derrière lui. Mais sitôt qu'il eut appris la mort d'Ammatas, il ordonna de fondre sur les Vandales, qui, saisis à leur tour d'une panique insurmontable, prirent la fuite en désordre, et se dispersèrent dans les montagnes. Gélimer se retira du côté d'Hippone; les vainqueurs passèrent la nuit sur le champ de bataille, à la dixième borne milliaire de Carthage.

Le lendemain l'armée gréco-romaine se remit en marche, et arriva le soir aux portes de la ville, qu'elle trouva ouvertes; mais Bélisaire refusa d'y entrer. En vain les habitants sortent en foule, portant des flambeaux et poussant des cris de joie, le prudent général ne donne rien à l'entraînement du succès. Soit qu'il craignît quelque embûche, soit plutôt qu'il ne voulût pas exposer la ville aux désordres inséparables d'une occupation faite pendant la nuit, il ordonna de dresser les tentes, établit des postes, et plaça partout des sentinelles, comme s'il était encore en présence de l'ennemi. La flotte seule, dont tous les mouvements avaient été habilement combinés avec ceux de l'armée de terre, reçut l'ordre de pénétrer dans le port.

Enfin le jour parut, et l'armée entra dans Carthage enseignes déployées, comme si elle revenait d'un exercice militaire. Aucun désordre ne ternit son triomphe : l'Afrique ne faisait que changer de maître. Le commerce de la ville ne fut pas un seul instant suspendu; les promenades publiques étaient couvertes de monde comme d'habitude. Seulement, un mouvement inaccoutumé se faisait remarquer aux portes des églises, où les Vandales couraient chercher un refuge, et les catholiques remercier Dieu de leur délivrance. Un de ces édifices, dédié à saint Cyprien, s'élevait au bord de la mer. Par un heureux concours de circonstances, ce jour-là se trouvait être celui de la fête du glorieux martyr : ce fut au pied de ses autels qu'après quatre-vingt-quinze ans d'une cruelle oppression les chrétiens orthodoxes se réunirent avec un empressement plus marqué pour offrir au ciel leurs actions de grâce. L'habile et sage général qui présidait à ces événements occupa le palais des rois vandales, si souvent souillé par l'assassinat et les fureurs de ces princes schismatiques.

Maître de la capitale, Bélisaire ne crut point encore l'être de la province; ne pensant pas qu'une seule bataille eût suffi pour renverser une domination si solidement établie, il s'attendait à un dernier et terrible effort de la part des vaincus : en conséquence, il se hâta de tout préparer pour consolider sa conquête. Les fortifications de Carthage tombaient en ruine; il les fit relever, y ajoutant même de nouvelles tours et plusieurs ouvrages de terrassement considérables, puis creuser autour de la ville un large fossé qui acheva d'en rendre l'approche impossible. Soldats et matelots, aidés par une population de deux cent mille âmes, prirent part à ces travaux ; et l'ardeur fut telle qu'en moins de deux mois Carthage se trouvait en état de soutenir un siége.

Le bruit de cette prodigieuse activité, répandu dans toute l'Afrique, porta le plus profond découragement dans le cœur des Vandales. De leur côté, les Maures, ce peuple sur l'imagination duquel le récit des choses extraordinaires est toujours si puissant, courbèrent la tête devant ce signe de grandeur et de force. Plusieurs de leurs chefs, vassaux ou ennemis de Gélimer, vinrent solliciter l'amitié des Gréco-Romains. Bélisaire les accueillit avec distinction, et, faisant revivre un antique usage, leur remit de sa main les marques distinctives de la dignité royale : c'étaient un sceptre d'argent doré, un diadème à

bandelettes, un manteau retenu par une agrafe d'or, une robe et une tunique blanches, des brodequins enrichis d'ornements ou de broderies en or. Il y ajouta encore de riches présents. Séduits par cette magnifique investiture qui flattait leurs passions dominantes, l'orgueil et la cupidité, ces barbares s'engagèrent à observer une stricte neutralité, mais tinrent parole à leur manière, c'est-à-dire fort mal.

Toute l'Afrique septentrionale avait donc les yeux fixés sur les Gréco-Romains, et s'apprêtait à reconnaître leur domination. Encore une victoire, et l'œuvre si bien commencée était complète, autant du moins que la conquête peut passer pour définitive dans une contrée où l'on ne s'établit qu'à la condition de toujours combattre. Mais il ne s'agissait, pour le moment, que de chasser les Vandales, sauf à compter plus tard avec les indigènes. Tel était le plan du général grec, toujours imité depuis par les nations qui ont aspiré à la possession de l'Afrique, et toujours entravé par les mêmes obstacles.

Réfugié sur les frontières de la Numidie et de la Bysacène, où il était parvenu à réunir autour de lui la nation vandale presque tout entière, Gélimer attendait, pour tenter de nouveau la fortune, que son frère, jusqu'alors resté en Sardaigne, vînt le joindre avec ses vétérans. Or, à la première nouvelle des succès des Gréco-Romains, Tzazon avait spontanément fait embarquer ses troupes, et après une heureuse navigation il arriva enfin en Afrique, où son retour presque inespéré releva le courage de ses compatriotes. Après avoir tenu plusieurs fois conseil, les deux princes levèrent leur camp, et se rapprochèrent de Carthage. Aussitôt Bélisaire, sortant d'une inaction prolongée à dessein, marche droit à eux, et disperse sans peine leurs troupes, qui laissent sur le champ de bataille le cadavre du frère de leur roi, de Tzazon, ce dernier et noble soutien de la race de Genséric. La journée fut peu sanglante : huit cents Vandales et cinquante Romains seulement y perdirent la vie : mais ce sont moins les pertes matérielles que la démoralisation des armées qui amènent les grands résultats. Avant la fin du combat, Gélimer s'était enfui vers la Numidie, abandonnant à l'ennemi son camp ouvert de toutes parts et dans lequel se trouvaient réunis les derniers débris de son peuple, femmes, enfants, vieillards, avec tous ses trésors. Un tumulte étrange y régnait, car, frappés d'une terreur profonde, ces barbares songeaient plutôt à fuir qu'à combattre. Sans éprouver aucune résistance sérieuse, les Romains firent un butin immense. L'or et l'argent, les objets précieux de tout genre qu'ils avaient rapportés de leurs nombreuses expéditions, tout ce qu'ils avaient extorqué en Afrique, soit par les spoliations, soit par les impôts, étaient entassés dans le camp des vaincus, et devinrent à leur tour la proie du vainqueur.

Cette bataille, qui anéantit politiquement la puissance des Vandales en Afrique, fut livrée vers le milieu de décembre 533, trois mois après l'entrée de l'armée romaine dans Carthage, six mois après son départ de Constantinople.

Pour compléter la victoire, il ne restait plus qu'à s'assurer de la personne de Gélimer. Ce prince avait trouvé asile chez une tribu maure des montagnes de Pappua (Djebel-Edough), près des sources de la Seybouse, où il traînait l'existence la plus misérable. Plus sauvages même que les Kabaïles de nos jours, ses hôtes habitaient de sombres huttes, des cavernes creusées dans le roc, où couchaient pêle-mêle, sur la terre nue, hommes, femmes, enfants, troupeaux. Ils portaient toute l'année la même tunique et le même manteau; des espèces de gâteaux d'orge, d'avoine ou de seigle, à demi cuits sous la cendre, étaient leur unique aliment, le seul qu'ils pussent offrir au roi fugitif. Étranges courtisans et nourriture plus étrange encore pour un prince naguère assis à la table la plus somptueuse de l'univers! Pourtant, il fallait se résigner à vivre dans cette affreuse retraite, ou consentir à se rendre. La montagne, presque inaccessible de toutes parts, et le fort de Midenos[1] qui la couronnait, étaient étroitement resserrés par Pharos, lieutenant de Bélisaire. Après quelques inutiles tentatives d'escalade, cet officier changea le siége en blocus.

Pendant ce temps, le général victorieux retournait à Carthage afin d'achever de soumettre le pays et de l'arracher à l'influence des Vandales. Césarée de Mauritanie; Ceuta, appelée alors le fort des Sept ou *Septem;* Tripoli, la première des villes d'Afrique qui eût reconnu le pouvoir de Justinien, reçurent garnison romaine. De son côté, la flotte ne restait pas inactive; elle soumettait la Sardaigne, la Corse, les îles Baléares, dépendances du vaste empire créé par Genséric.

Telle était la situation des affaires en Afrique lorsque Justinien reçut les lettres de son général qui lui annonçaient l'heureux succès de sa glorieuse entreprise. A la joie publique se mêlèrent aussitôt des intrigues de tout genre, tant chacun avait hâte d'aller prendre sa part des dépouilles du vaincu. Une nuée d'agents de toute espèce envahit la province, moins pour assurer la conquête que pour l'exploiter. On s'y rendait pour s'enrichir, n'importe par quels moyens. L'empereur lui-même allait au-devant de toutes les mesures qu'on s'empressait de lui suggérer pour tirer de ses nouveaux sujets les plus fortes contributions possibles : les subtilités du fisc impérial remplacèrent les extorsions des Vandales. Tous les descendants des anciens propriétaires romains furent autorisés à revendiquer les maisons et les terres dont les soldats de Genséric avaient dépouillé leurs ancêtres. A l'aide d'une telle loi, secondée par des déportations en masse, on s'explique comment ces envahisseurs ont tellement disparu du sol de l'Afrique, que leur trace peut à peine y être aperçue.

Cependant le siége de la montagne Pappua continuait, et l'opiniâtreté de Gélimer faiblissait chaque jour devant la vigilance de Pharos. Près de se

[1] Ce fort était à la fois une petite ville qui n'était habitée qu'à certaines époques de l'année. Il n'en reste aujourd'hui aucune trace.

rendre sur la promesse d'être généreusement traité par Justinien, la honte le retenait encore. Depuis six mois il manquait de tout ; une famine horrible moissonnait autour de lui ce qui lui restait de parents, d'amis et d'alliés. Enfin, un jour ayant vu son neveu disputer avec désespoir à un enfant Maure un dernier gâteau d'orge à demi cuit et couvert de cendre, son courage l'abandonna, et il consentit à capituler. Conduit à Carthage, il fut accueilli avec distinction par Bélisaire, à qui une telle capture causa d'autant plus de joie qu'il avait hâte de retourner à Constantinople, où ses ennemis répandaient des bruits injurieux à sa gloire : on disait qu'il voulait se faire roi de l'Afrique, et le caractère jaloux et soupçonneux de l'empereur lui faisait craindre que ce prince n'ajoutât foi à de telles calomnies.

Le vainqueur des Vandales fit embarquer sans délai ses gardes, ses captifs, ses trésors ; et sa navigation fut si heureuse que son arrivée précéda la nouvelle de son départ. La calomnie se tut, et les soupçons s'évanouirent devant une telle preuve de loyauté. Il fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Après un intervalle de six siècles, les pompes triomphales de la Rome républicaine reparurent pour honorer le courage et la vertu d'un grand citoyen. Jamais la ville de Constantin n'avait vu dans ses murs ce magnifique spectacle, et l'Afrique faisait tous les frais de celui-ci. Outre les nombreux esclaves, de riches dépouilles attestaient l'importance de la conquête : c'étaient des vêtements de soie à l'usage des rois vandales, des chars de guerre, des pierreries, des vases richement ciselés; des monceaux d'or et d'argent monnayé et non monnayé, reste des trésors enlevés à Rome par Genséric, et qui, par un de ces retours inattendus de la fortune, venaient enrichir la Rome orientale, héritière naturelle de sa sœur aînée la Rome italienne. Derrière les chars qui portaient ces trésors, marchaient lentement sur une longue file les nobles vandales et leur roi captif : les premiers, remarquables par un reste de fierté et par leur haute stature; le second, couvert d'une robe de pourpre et répétant de temps en temps les paroles de Salomon : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!* Cependant sa philosophie échoua au moment où, arrivé au pied du trône de l'empereur, on le dépouilla de sa robe royale, en le *forçant* de se mettre à genoux. Cette expression de l'historien grec dit assez qu'il opposa à cette dernière humiliation une inutile résistance.

Le jour même de cette imposante cérémonie, Bélisaire fut nommé consul pour l'année suivante, et une fête nouvelle fut célébrée en son honneur. Ce fut un second triomphe. Dans le premier, le héros avait marché modestement à pied à la tête de ses braves compagnons d'armes, s'effaçant autant qu'il le pouvait, dans la crainte d'éveiller la jalouse susceptibilité de son maître; dans le second, il crut pouvoir accepter comme magistrat les honneurs qu'il avait déclinés comme général. Porté par des esclaves dans sa chaise d'ivoire à travers la ville, le nouveau consul jetait au peuple, de ses mains victorieuses, une partie des richesses conquises sur les Vandales : des coupes d'or, de

riches ceintures, de l'argent, des bijoux, fruits d'une conquête dont l'honneur lui revenait tout entier.

Mais la récompense la plus chère au héros fut de voir l'empereur tenir au monarque captif toutes les promesses que lui-même avait faites en Afrique. En descendant du trône, Gélimer avait subi sa dernière épreuve; un vaste domaine lui fut assigné, pour lui et pour sa famille, dans la province de Galatie. L'arianisme seul, qu'il s'obstinait à ne pas abjurer, l'empêcha d'être revêtu de la dignité de patrice. Il vécut et mourut en homme privé, et ne laissa point d'enfants. Ainsi finirent la race royale de Genséric et le royaume qu'il avait fondé. Rien n'est demeuré de ce peuple qu'un nom vaguement odieux, que les nations modernes considèrent comme une injure et appliquent comme un stygmate flétrissant au front de tous les ennemis des arts et de la civilisation. A peine même reste-t-il aux savants quelques médailles pour appuyer d'une preuve matérielle le témoignage des historiens.

Cependant, soyons justes même envers ces barbares. Les Vandales, une fois établis en Afrique, ne restèrent pas absolument étrangers aux paisibles occupations des Romains; ils concoururent avec leurs nouveaux concitoyens à la culture des terres, à l'exploitation de diverses industries, à la formation d'un grand nombre d'entreprises commerciales, et importèrent même une industrie qui y était totalement inconnue avant leur conquête, industrie qui s'y est perpétuée après eux, c'est-à-dire la fabrication des sabres et des épées, qui coupaient les métaux les plus durs et dans lesquels on pouvait se mirer comme dans une glace. Ils exécutèrent aussi plusieurs grands travaux hydrauliques, soit pour l'arrosement des terres, soit pour le luxe de leurs jardins.

Disons aussi que sous le rapport intellectuel les auteurs grecs et latins ont jugé les Vandales très-défavorablement, parce que, repoussant la culture des langues étrangères, ces peuples s'en tenaient à leur idiome particulier: un neveu de Genséric était cependant versé dans la langue latine et dans les sciences que l'on cultivait à Rome. De l'aveu de plusieurs auteurs contemporains, le roi Thrasamund était l'homme le plus lettré de l'Afrique; il se plaisait à discuter en latin sur des questions de théologie et de philosophie avec les membres du clergé catholique. Il composa aussi dans cette langue, en faveur de l'arianisme, un ouvrage qui, dit-on, se recommandait autant par l'élégance du style que par la force du raisonnement.

Ainsi donc, on le voit ici, les traditions les plus accréditées ne sont pas toujours absolument vraies. D'abord inférieurs aux Romains en civilisation, les Vandales finirent par gagner à leur contact, et les habitudes de luxe qu'ils contractèrent en très-peu de temps prouvent assez qu'ils n'étaient pas demeurés complétement étrangers au sentiment des arts et de la poésie. On assure même que Gélimer, leur dernier roi, alors qu'il était bloqué par les troupes de Bélisaire dans les montagnes de Pappua, composa sur ses malheurs

des chants épiques empreints de grâce et de mélancolie. Mais de tout ce que les Vandales ont écrit rien n'est parvenu jusqu'à nous; par suite des guerres et des dévastations du moyen âge, leurs armes elles-mêmes ont disparu; il ne nous est resté de leur langue que quelques mots et des noms propres. C'est cette destruction complète de leurs monuments qui a justifié et validé en quelque sorte, l'anathème irrémissible que la postérité laisse encore peser sur eux.





CHAPITRE VII.

DOMINATION GRÉCO-BYSANTINE.

(538-630 DE J.-C.)

Salomon gouverneur de l'Afrique. — Insurrection des indigènes. — Ils sont battus dans la Bysacène. — Conspiration dirigée contre Salomon ; il est obligé de prendre la fuite. — Stoza chef des insurgés. — Germanus, neveu de Justinien, gouverneur. — Il disperse les insurgés. — Son administration. — Salomon appelé pour la seconde fois au commandement. — Son expédition contre les monts Aourès. — Sa mort. — Décadence de la domination gréco-bysantine en Afrique.



Les victoires de Bélisaire remirent en quelque sorte l'Afrique dans l'état où elle se trouvait au moment de la conquête des Vandales. Ceux-ci disparurent du sol presque en un instant, et l'oligarchie qu'ils avaient constituée alla se perdre dans les rangs de l'armée gréco-romaine. Mais, sous d'autres rapports, les représentants de Bysance en Afrique, les *exarques* (titre qui désormais va servir à désigner les gouverneurs investis du pouvoir civil et militaire) allaient se trouver, vis-à-vis des popula-

tions indigènes, dans des conditions moins favorables encore que les derniers gouverneurs envoyés par les empereurs d'Occident. Après l'expulsion des Vandales, il fallut compter avec de nouveaux ennemis bien autrement opiniâtres et toujours indomptables, c'est-à-dire les indigènes, dont la soumission n'est jamais que momentanée. Sortis de leurs retraites, descendus de leurs montagnes pendant la triste période de la domination vandale, depuis longtemps les nomades faisaient paître leurs troupeaux et dressaient leurs tentes dans les mêmes plaines d'où les colons venus de l'Italie tiraient naguère la subsistance de la métropole. Des six cent quatre-vingt-dix évêchés que sous les empereurs romains l'on comptait dans les sept provinces, qui s'étendaient depuis Tanger jusqu'à Tripoli, il n'en existait plus que deux cent dix-sept : toutes les autres villes épiscopales avaient été ruinées par les Vandales ou par les Maures, ou s'éteignaient obscurément sous la domination des chefs des tribus barbares. Leurs succès contre les Vandales avaient semblé leur promettre comme une proie assurée tout ce qui restait de l'Afrique civilisée. Aussi la plupart virent-ils avec regret les victoires de Bélisaire. De ce regret à la guerre il n'y avait qu'un pas ; ce pas fut bientôt franchi.

Le successeur que s'était choisi Bélisaire fut l'eunuque Salomon. Général habile, administrateur éclairé, Salomon n'avait rien du caractère de cette classe d'hommes si méprisés, et si puissants néanmoins dans les intrigues des cours d'Orient. Brave et actif, prudent et juste, il possédait la confiance des troupes et l'estime des habitants du pays. Ses vertus et ses talents ne purent cependant lui assurer le triomphe. Après une guerre de plusieurs années, il succomba, comme tant d'autres, dans cette œuvre si souvent reprise et jamais achevée : l'assujettissement des peuplades de l'Atlas.

Quoique les chefs maures sollicitassent toujours avec avidité auprès des gouverneurs pour obtenir ces tuniques brodées d'or et d'argent qui représentaient pour eux les insignes du pouvoir, Bysance ne trouvait en eux ni soumission réelle ni véritable dévouement. Avant même le départ de Bélisaire, ces mêmes Mauro-Gétules que nous avons vus reconnaître sa suprématie, avaient commencé à se soulever : bientôt toutes les tribus firent trêve à leurs inimitiés particulières, et se réunirent contre les Gréco-Romains. D'un même élan, elles se précipitèrent à la fois sur les fertiles plaines de la Numidie et de la Bysacène, brûlant les villes et les villages, et emmenant captifs les habitants. Un premier combat heureux accrut encore leur audace. Deux braves officiers, qui commandaient un détachement peu considérable de cavalerie, avaient perdu la vie dans une embuscade dressée presque aux portes de Carthage : leurs têtes, promenées triomphalement dans toutes les tribus, devinrent le signal d'une insurrection générale.

Les lieutenants de Salomon voulurent ramener au devoir ces peuplades égarées, en leur rappelant les désastres des Vandales, les promesses de soumission qu'elles mêmes, ou leurs chefs, avaient faites à Bélisaire, et les otages qu'elles

avaient livrés pour garantie de leur fidélité; enhardies par cet heureux coup de main, elles répondirent fièrement aux généraux bysantins : « L'exemple « des Vandales ne nous effraie pas; vous ne les avez vaincus que parce que « nous les avions déjà affaiblis par plusieurs défaites. Quant aux menaces que « vous nous faites de mettre à mort nos otages, c'est aux Romains qu'il importe « de ménager leurs enfants, car ils n'ont chacun qu'une seule femme; pour « nous, qui pouvons en avoir cinquante, nous ne craignons pas de mourir « sans postérité. »

Une réponse si arrogante détermina Salomon à marcher sans plus tarder sur la Bysacène. Ses troupes occupèrent immédiatement cette riche province, autrefois le grenier de Rome, maintenant inculte et dépeuplée. Campés dans la plaine de Manimée, les insurgés l'attendaient au pied d'une longue chaîne de montagnes. De là, s'ils étaient vainqueurs, ils pouvaient se porter droit à Carthage; s'ils étaient vaincus, la connaissance qu'ils avaient du pays assurait leur retraite vers le désert. L'ordre de bataille dans lequel ces Maures orientaux se présentèrent était vraiment remarquable, et différait complétement de la manière de combattre des Numides et des Maures occidentaux. Les chameaux, placés en travers à la suite les uns des autres, formaient un vaste cercle qui leur servait de retranchement, comme leurs chariots aux Teutons et aux Cimbres. L'infanterie, armée de lances, de boucliers et d'épées, complétait le cercle et en fermait les intervalles. Au milieu étaient les femmes, les enfants, le bagage. Parmi ces femmes, un certain nombre étaient placées de manière à pouvoir prendre part au combat; les autres dressaient les tentes, pansaient les chameaux, aiguisaient les armes. Enfin, outre cette masse d'infanterie, ainsi disposée dans la plaine, on apercevait sur les hauteurs les plus voisines plusieurs corps de cette cavalerie sauvage et à demi nue qui attaque ou qui fuit, selon les circonstances, avec une égale rapidité.

Le général grec conduisit lentement ses troupes à l'assaut de ce camp défendu par une muraille vivante; mais, effrayés à la vue des chameaux ou rebutés par leur odeur repoussante, les chevaux refusèrent d'avancer. Alors Salomon donna ordre à sa cavalerie de mettre pied à terre, et, portant tous ses efforts sur un seul point, il perça la ligne des chameaux et pénétra dans le cercle : toute l'armée se précipita par cette brèche; l'infanterie ennemie fut taillée en pièces. On assure que cette affaire coûta la vie à plus de dix mille Maures. Cependant ils continuèrent la guerre avec leur opiniâtreté accoutumée. Instruits par leur défaite, ils choisirent un nouveau champ de bataille; ce ne fut plus dans une plaine ouverte, mais sur une montagne escarpée, qu'ils établirent leur camp. Du côté de l'est, cette montagne paraissait inaccessible; elle l'eût été, en effet, pour une armée marchant en ordre de bataille; mais des hommes agiles et hardis pouvaient parvenir un à un jusqu'au sommet. Au couchant, la pente était assez douce; de chaque côté de cette pente s'élevaient deux rochers d'une hauteur prodigieuse, entre lesquels circulait

un chemin sinueux et fort étroit : c'était sur ces rochers que les Maures avaient pris position. Quant au point culminant, qui dominait leur position, le croyant inacessible, ils avaient jugé inutile de l'occuper.

Parvenu au pied de la montagne, Salomon fit halte pour reconnaître les lieux ; vers le soir, il appela un de ses lieutenants, sur la valeur et la prudence duquel il pouvait compter, et lui ordonna de choisir dans toute l'armée mille fantassins vigoureux et déterminés. Sortis du camp en secret, comme pour explorer la campagne à la faveur de la nuit, ces hommes d'élite se rapprochèrent du pied de la montagne, dont ils gravirent les flancs en silence et sans être aperçus. Arrivés au sommet, ils s'y tinrent sans déployer leurs enseignes, sans lancer un trait, sans pousser un cri. Dès le point du jour, Salomon mit en mouvement le reste de son armée, et marcha à l'assaut. Se croyant sûrs du succès, les Maures s'apprêtaient à le recevoir vigoureusement, lorsqu'en levant la tête ils virent flotter au-dessus d'eux les enseignes de l'ennemi et entendirent ses chants de triomphe bientôt suivis d'une grêle de traits : l'épouvante se mit parmi eux. Le chemin de la plaine et celui de la montagne leur étaient fermés ; ils se précipitèrent confusément, cavaliers et fantassins, dans les profondes fissures et sur les pentes abruptes des deux rochers latéraux, afin de gagner une autre montagne qu'un précipice séparait de celle qu'ils occupaient. Mais la foule était si grande, la confusion si horrible, qu'ils tombaient les uns sur les autres, et roulaient pêle-mêle au fond de l'abîme. Cinquante mille hommes, dit-on, perdirent la vie dans cette sanglante journée, et des tribus entières furent anéanties. La multitude des enfants et des femmes traînés en captivité fut telle, qu'à Carthage un enfant maure était livré pour le prix d'un mouton. Les barbares de l'Afrique proprement dite ne se relevèrent pas de ce désastre, et la Bysacène respira plus librement ; mais la lutte continua en Numidie, pays où les populations étaient plus nombreuses et le terrain plus difficile encore.

Si florissante sous la domination romaine, la Numidie était divisée entre les Grecs et les Barbares ; de plus, déchirée par les Maures ou Numides, qui s'y battaient sur les ruines de la civilisation, paraissant d'accord sur un seul point, celui de menacer incessamment du pillage et de la mort ce qui restait d'habitants d'origine ou de mœurs européennes. A cette époque, le plus puissant de ses princes était Jabdas, chef des tribus guerrières et populeuses du mont Auraze (Aourès). Or, tandis que Salomon délivrait la Bysacène des bandes insurgées qui la dévastaient, ce Jabdas, suivi de trente mille hommes que l'amour du pillage avait réunis autour de lui, prenait sa revanche dans la Numidie : toutes les tribus de la province lui obéissaient de gré ou de force ; celles qui avaient voulu lui résister ou suivre d'autres chefs avaient été frappées sans pitié, et pour mieux assurer sa suprématie il avait forcé ses rivaux à chercher un asile auprès des Bysantins.

De leur côté, ces bannis imploraient le secours de Salomon, le pressant

de venger à la fois ses injures et les leurs, l'assurant que pour se soulever contre Jabdas leurs nombreux amis n'attendaient que la présence d'une armée. Cédant à leurs instances, Salomon passa en personne dans la Numidie. Les Maures fugitifs lui servirent de guides dans ce pays montueux qu'il ne connaissait que très-imparfaitement; mais après une marche pénible de sept jours sans rencontrer l'ennemi, n'ayant que très-peu de vivres, il jugea prudent de ne pas s'engager plus avant. D'ailleurs, plusieurs circonstances lui avaient déjà rendu suspecte la fidélité de ses guides : nulle de leurs promesses ne se réalisait, aucune tribu ne venait se joindre à eux ; le pays, au contraire, paraissait complétement désert, et les chemins devenaient de plus en plus difficiles. Craignant d'être entraîné dans quelque embuscade, le général grec se rendit au vœu unanime de ses troupes, et rebroussa chemin. Sa retraite ne fut pas inquiétée, et cette expédition eut du moins pour lui ce double avantage qu'elle lui procurait la connaissance des lieux et lui rappelait qu'il ne faut pas se fier légèrement aux promesses de ces peuplades si mobiles et si dissimulées.

De retour à Carthage, Salomon prépara une nouvelle expédition, mais, cette fois, sans le secours des Maures et avec des approvisionnements suffisants pour n'être point obligé de revenir sur ses pas avant d'avoir atteint son but. Malheureusement, au moment d'entrer en campagne, une révolte, fomentée de longue main par le clergé arien et par les familles vandales restées à Carthage, éclata tout à coup parmi les troupes indigènes qui composaient la majeure partie de son armée. Ces sectaires avaient formé le projet de sacrifier le gouverneur au pied des autels, au milieu des solennités de la fête de Pâques. La crainte ou le remords arrêta le poignard des assassins; mais la sécurité qu'il montra les enhardit, et dix jours après éclata dans le cirque une sédition qui se répandit en un instant dans tous les quartiers de la ville : le pillage, le massacre de ses habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, ne furent suspendus que par la nuit, le sommeil et l'ivresse de ces forcenés. Salomon lui-même fut contraint de se réfugier en Sicile, accompagné de sept personnes seulement parmi lesquelles se trouvait l'historien Procope. Les deux tiers de l'armée prirent part à cette rébellion, et huit mille insurgés, assemblés dans les champs de Bulla, élurent pour chef un simple soldat nommé Stoza.

Ce chef improvisé avait toutes les qualités nécessaires pour imposer à la multitude : brave, actif, entreprenant, doué d'une force prodigieuse, sa parole, quoique grossière, était persuasive, et tous ses actes empreints de cette brutale énergie qui exerce une irrésistible influence sur l'esprit d'une soldatesque indisciplinée. Sous la conduite d'un tel chef, les Maures espéraient s'emparer de l'Afrique entière. Dans cet audacieux dessein, Stoza fit un appel à ce qui restait encore d'énergique et de guerrier parmi les Vandales ; il offrit aux esclaves la liberté; enfin, tous ces vagabonds, tous ces hommes perdus de vices qui encombrent ordinairement les grandes villes, vinrent grossir les rangs de son armée, bientôt forte de huit mille hommes. Avec un tel ramassis de troupes

sans nationalité et dépourvues d'esprit de corps, il marcha sur Carthage, comptant y entrer sans résistance; mais un brave officier, Théodore, capitaine des gardes de Salomon, avait pris le commandement de la ville avec la résolution bien arrêtée de ne la rendre qu'à la dernière extrémité. Lorsque les rebelles arrivèrent sous ses murs, toutes les dispositions étaient prises à l'intérieur pour soutenir un siége.

Malgré les instances de Théodore, malgré le sang-froid et l'habileté qu'il déploya en cette grave circonstance, les habitants songeaient à capituler. Ils avaient même résolu de le faire le lendemain, lorsque Bélisaire entra de nuit dans le port. Il n'avait qu'un seul vaisseau, et n'était accompagné que de Salomon avec cent hommes d'élite. Les troupes de Stoza dormaient paisiblement sous leurs tentes, s'attendant qu'à leur réveil on leur apporterait les clefs de la ville; mais au point du jour, quand ils apprirent l'arrivée de Bélisaire, frappés de stupeur rien qu'à ce nom, ils prirent tumulueusement la fuite. A la tête d'un corps de deux mille hommes seulement, le général les poursuivit à outrance, et finit par les atteindre à Membrese, près du fleuve Bagrada, à dix-sept lieues de Carthage. Sans leur laisser le temps de se rallier ni de se reconnaître, il les attaque et les presse avec une vigueur que favorise d'une part l'avantage du terrain, et de l'autre un vent impétueux qui leur jette au visage et dans les yeux des tourbillons de sable. Enfoncés dès le premier choc, les insurgés prirent de nouveau la fuite, et ne se rallièrent que sur le territoire numide, où ils reconnurent, non sans une extrême confusion, qu'ils n'avaient perdu qu'un très-petit nombre des leurs, Vandales pour la plupart. Bélisaire ne jugea pas à propos de les poursuivre longtemps; il retourna à Carthage, et partit immédiatement pour la Sicile, où une insurrection plus importante à réprimer rendait sa présence indispensable, Salomon, de son côté, fit voile pour Constantinople.

En récompense du service qu'il venait de rendre, Théodore fut appelé au commandement de Carthage et de la province; Marcel, ayant sous ses ordres trois lieutenants, fut chargé d'observer les insurgés en Numidie. Brave officier d'ailleurs, ce Marcel s'était distingué dans les positions secondaires, mais il manquait des qualités nécessaires pour commander une armée dans un pays où l'ennemi emploie sans cesse de nouvelles ruses pour vaincre. Après être resté quelques mois en observation, il apprit que retiré à Gazophyle, petite ville située à deux journées de Constantine, Stoza s'occupait d'y rassembler des troupes. Il conçut le projet de surprendre les Maures avant que toutes leurs forces fussent concentrées: idée heureuse en elle-même, et dont cependant les résultats furent désastreux. En effet, se portant sur Gazophyle, Marcel parvint d'abord à investir complétement l'ennemi; mais, pendant l'exécution de ce mouvement difficile, Stoza avait fait pénétrer dans les rangs de l'armée bysantine d'habiles émissaires chargés de gagner le soldats à sa cause. Rappelons ici qu'à cette époque de désordres l'armée impé-

riale, mal payée, ne se composait que d'éléments hétérogènes, et que l'absence presque complète de discipline ne tendait qu'à l'énerver. Le jour du combat, Marcel exhortait vainement ses troupes à se conduire avec courage, à fondre avec impétuosité sur l'ennemi; elles restèrent sourdes à sa voix; de son côté, Stoza leur criait : « Avez-vous donc oublié qu'on vous refuse depuis « longtemps cette misérable paye, unique salaire de vos fatigues et de vos bles- « sures? qu'on vous enlève les dépouilles acquises par tant de périls? que vos « généraux prétendent jouir seuls du fruit de vos victoires? qu'ils s'enrichis- « sent de votre misère, qu'ils s'enivrent de votre sang? Et vous consentez à « servir des maîtres si cupides, si impitoyables! Ralliez-vous à moi : tout sera « commun entre nous, le danger comme la gloire; nous partagerons en frères « les esclaves, les terres, l'or, l'argent que nous aurons conquis par nos efforts « communs! » Entraînés par ces séduisantes paroles, les soldats Gréco-Bysantins courent vers Stoza : l'embrassent avec effusion; l'appellent leur père, et jurent de mourir en combattant pour sa cause. En peu d'instants, l'infortuné Marcel se voit abandonné de tout son monde, à l'exception d'un petit nombre d'officiers grecs. La fuite leur étant impossible, cette poignée d'hommes restés fidèles se retira avec résignation dans l'église de Gazophyle, afin d'implorer l'assistance divine; mais Stoza les arracha du saint lieu, et les fit décapiter en présence des deux armées réunies. Dès ce moment, l'heureux et hardi soldat se trouva maître de la Numidie et de la Bysacène; mais son ambition non encore satisfaite, le portait à s'emparer de Carthage.

Telle était la situation des affaires en Afrique (537 J.-C.), lorsque Justinien se décida à y envoyer son neveu Germanus, qui depuis sa brillante campagne contre les Antes avait été tenu dans l'inaction. En arrivant à Carthage, Germanus fit la revue des troupes, et reconnut que plus des deux tiers de l'armée impériale étaient passés dans les rangs de Stoza; en outre, tous les soldats, presque sans exception, comptaient un parent ou un ami dans celle du rebelle. N'ayant amené de Constantinople qu'un très-petit nombre de recrues, le neveu de l'empereur comprit que dans des circonstances si difficiles, au milieu d'un tel dénuement, recourir à la force c'eût été tout compromettre : il appliqua son génie à faire jouer les ressorts parfois si puissants de la politique. Sa mission était toute pacifique, disait-il à ceux qui pouvaient approcher de lui; il n'était point venu en Afrique pour punir les soldats, mais pour les protéger contre leurs oppresseurs. Appuyées de la destitution de plusieurs officiers, ces paroles conciliantes ne tardèrent pas à faire cesser le mécontentement et à ramener tout le monde au sentiment du devoir. Bientôt la plupart des transfuges qu'avait embauchés Stoza revinrent à Carthage, où ils furent accueillis avec bonté; Germanus régla leur solde, et leur fit même compter le temps qu'ils avaient servi contre l'empereur. Une si étonnante générosité décida ceux qui hésitaient encore; on les vit déserter en masse et venir faire leur soumission.

Recueillant le fruit d'une conduite empreinte tout à la fois de fermeté et de modération, Germanus se voyait enfin à la tête d'une armée capable d'entrer immédiatement en campagne. De son côté, Stoza, craignant de voir ses forces se fondre complétement par la désertion, prit aussitôt l'offensive, et marcha droit sur Carthage. Pour encourager les siens, il s'efforçait de leur persuader qu'il avait des intelligences dans l'armée ennemie; que ceux qui paraissaient l'abandonner agissaient de concert avec lui, et que dès qu'ils le verraient sous les murs de la ville, ils viendraient se ranger de nouveau sous ses étendarts. Voyant les esprits quelque peu rassurés, il porta son camp à une lieue de Carthage. Germanus courut à sa rencontre, et déploya en ordre de bataille son armée. Aucun de ses soldats ne quitta les rangs; tous faisaient retentir les airs des cris de : « Vive l'empereur! — Mort à Stoza! » Ce spectacle inattendu acheva de démoraliser les partisans du rebelle; saisis d'épouvante, ils tournent le dos sans avoir combattu, et s'enfuient vers la Numidie où ils avaient laissé leurs femmes et leurs enfants. Cependant le vainqueur les poursuivit chaudement, et les atteignit dans une plaine nommée Scales. Ranger son armée en bataille, former une ligne de ses chariots, en laissant des intervalles pour le passage de son infanterie, se placer lui-même à la tête de l'aile gauche avec l'élite de sa cavalerie, tel est le plan rapidement conçu et exécuté par Germanus, tandis que Stoza, ne pouvant refuser la bataille, ranime le courage des siens et les dispose en pelotons à la manière des barbares. Un très-nombreux corps de cavaliers maures commandés par les rois Jabdas et Ortaïas, devait lui prêter un puissant secours; mais ces princes, jugeant le succès douteux, refusèrent de prendre aucune part au combat, et se bornèrent à en attendre l'issue, afin de se ranger sous les drapeaux de celui que favoriserait la victoire. Ce moment se fit peu attendre : après une bien faible résistance, l'armée de leur ancien allié fut enfoncée de toutes parts; et aussitôt, sourds aux prières du malheureux Stoza, Jabdas et Ortaïas fondirent avec leurs cavaliers sur ses bataillons rompus et en désordre. Quant à lui, après avoir vaillamment combattu, voyant que tout espoi rétait perdu, il se décida à fuir. Suivi de quelques Vandales, il se réfugia en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince du pays, et y fixa sa résidence. Ceux des rebelles qui avaient échappé au carnage vinrent se jeter aux pieds de Germanus, qui leur fit grâce de la vie et les incorpora dans ses troupes.

Ainsi fut réprimée cette révolte qui avait failli ruiner la prépondérance des Bysantins en Afrique; mais elle avait déposé des germes profonds dans les esprits; habitués à passer impunément d'un camp dans un autre, les soldats commencèrent à faire entendre des murmures, dès qu'ils se virent enfermés dans les garnisons et assujettis à une vie uniforme et réglée. Carthage était surtout le grand centre où fermentaient les intrigues, où s'élaboraient les germes des futures insurrections. Les ariens excitaient ces mauvaises dispositions en leur promettant des auxiliaires; pour des chefs, il n'en manquait

pas. Un garde de Théodore, nommé Maximin, se présenta entre autres pour continuer le rôle de Stoza; mais, moins heureux que ce dernier, à peine eut-il accepté cette périlleuse mission, qu'il fut arrêté par les ordres de Germanus, et pendu à l'une des portes de Carthage.

Ce double succès donna à Germanus un immense ascendant moral sur l'armée et sur les habitants : tous ces germes d'insurrection disparurent en présence d'un homme qui savait si bien les comprimer. Quant à lui, il ne profita de sa victoire et du raffermissement de son autorité que pour extirper les abus qui s'étaient glissés dans l'administration des villes, dans la perception des impôts : aussi, pendant deux ans que dura son gouvernement, l'ordre, la paix, la justice, régnèrent-elles dans cette partie de l'Afrique; les tribus indigènes s'abstinrent de tout pillage, et elle aurait sans doute repris la prospérité dont elle jouissait sous les Romains, si l'épouse de Justinien, Théodora, qui haïssait le neveu de son mari, ne lui eût fait ôter son commandement. Salomon fut nommé à sa place (589 J.-C.)[1].

C'était pour la seconde fois que l'ancien lieutenant de Bélisaire allait remplir ce poste difficile et si envié. En arrivant à Carthage, il trouva l'ordre rétabli : les factions étaient apaisées; le nom de Stoza avait cessé de retentir dans la bouche des soldats, et une rigoureuse discipline les maintenait dans le devoir. Trois ans auparavant, et il en conservait le souvenir, Salomon avait inutilement tenté de s'emparer du mont Aurase, sur lequel Jabdas exerçait un pouvoir incontesté; il avait donc à cœur de réparer cet échec par un éclatant succès. D'ailleurs il craignait qu'une inaction trop prolongée ne fît renaître parmi les troupes cet esprit inquiet et mutin auquel son prédécesseur avait si heureusement fait succéder une complète soumission. Une expédition contre les tribus du mont Aurase fut résolue, et presque aussitôt exécutée.

Les monts Aurase (Aurès ou Aourès) sont la portion de la chaîne du Grand Atlas qui appartient à la province de Constantine, et qui se déploie entre cette ville et Biskara. Cette chaîne imposante, regardée jadis comme le rempart et le jardin de la Numidie, offre dans sa vaste étendue une grande variété de sol et de climats. Les vallées profondes, les plateaux élevés dont elle se compose renferment de riches pâturages, et produisent des fruits d'un goût délicieux et d'une grosseur surprenante. De ses sommets les plus élevés jaillissent des torrents dont le cours ne tarit jamais, mais dont les eaux, vaporisées par le soleil dans la saison des chaleurs, déposent à leurs pieds de nombreuses roches salines. Les possesseurs de ces beaux lieux sont les anciens sujets de Bocchus et de Jugurtha : ils ont bien des fois changé de nom pour les nations étrangères, mais leur caractère est resté le même. Dans leur langue sauvage, ils s'appellent le peuple libre (*Imazirgh*), et ils le sont en effet. Ni les Carthaginois, ni les Romains, ni les Vandales, ni les Grecs, ni les Arabes, ni

[1] Les généraux Rufin, Léonce et Jean, fils de Sisinniole, accompagnaient Salomon.

les Turcs, n'ont pu les assujettir complétement. Derrière eux est le désert, le désert brûlant et inhabitable. C'est là qu'ils se retirent lorsqu'ils se voient pressés par un ennemi trop puissant; mais ce n'est que pour revenir bientôt : cette terre féconde leur appartient; ils la veulent sauvage comme eux. Les villes, les forts, les châteaux que les Romains y avaient bâtis couvrent le sol de leurs ruines, et l'on voit paître les troupeaux parmi les colonnes brisées d'un temple consacré à Esculape. Toujours en guerre avec lui-même et avec les autres, ce peuple étrange n'épargne personne; partout il ne voit qu'ennemis : il n'apparaît dans la plaine que pour piller, brûler, égorger. C'était contre ces formidables adversaires que Salomon entreprenait une campagne décisive à la tête de toutes ses forces.

La première affaire eut lieu au pied même de ces montagnes abruptes et fut malheureuse pour les Gréco-Romains; peu s'en fallut que, par un habile stratagème, toute leur avant-garde ne fût détruite. Divisées en un nombre infini de petits canaux, les eaux de l'un des fleuves qui s'en précipitent, servent à l'irrigation des plantations d'arbres et des prairies; les indigènes en réunirent le volume entier en un seul courant qu'ils dirigèrent sur le camp des assaillants. Presque en un clin-d'œil, un vaste lac se forma autour de ce camp, et l'avant-garde, assiégée à la fois par les eaux et par les Maures, eût infailliblement succombé si Salomon, accourant avec le reste de l'armée, ne leur eût arraché la victoire. Il les poursuivit jusqu'au milieu de leurs inaccessibles retraites, et ne leur laissa ni paix ni trêve qu'il ne les en eût chassés complétement. Les précipices affreux dans le fond desquels ils essayaient d'échapper, les roches escarpées sur lesquelles ils se réfugiaient avec leurs familles comme dans des nids d'aigles, furent assiégés tour à tour comme autant de forteresses; enfin le dernier asile de leur chef ayant été enlevé par surprise, ses femmes, ses enfants, ses trésors, tombèrent entre les mains des vainqueurs; lui-même ne parvint qu'à grand' peine à gagner le Sahara.

Maître de ces hauteurs qui depuis longtemps interceptaient les communications entre la Bysacène et la Numidie, Salomon s'y établit solidement au moyen de forts qui commandaient tous les défilés par lesquels les montagnards descendaient dans le plat pays. La sécurité et le commerce reparurent dans la partie de l'Afrique qui avait été soumise aux Romains : les antiques cités d'Adrumète et de Leptis retrouvèrent une partie de leur splendeur passée; Carthage fut fortifiée et embellie. Les villes d'une moindre importance ne furent pas non plus négligées : dans les unes on construisit des bains publics; dans les autres, des aqueducs, des églises, des promenades; toutes furent environnées de remparts suffisants pour les mettre à l'abri d'un coup de main. La prospérité du pays semblait encore une fois assurée; mais ces brillantes espérances furent presque aussitôt déçues. En voulant favoriser l'avancement de jeunes officiers incapables et efféminés, le général compromit l'avenir de son propre ouvrage.

Eunuque dès sa plus tendre jeunesse, par suite d'un funeste accident. Salomon n'avait point d'enfants; en revanche il portait le plus vif intérêt à ses deux neveux : Cyrus et Sergius. Ces jeunes hommes lui tenaient lieu de fils. Il les fit venir en Afrique, et obtint pour Cyrus le gouvernement de la Pentapole, pour Sergius celui de la Tripolitaine. Sans mérite et sans expérience, fiers du pouvoir de leur oncle, ils se crurent en droit de tout oser. Une tribu de Maures, nommés Leucathes, étant venue sous les murs de Leptis, résidence de Sergius, pour renouveler son alliance avec les Gréco-Romains et recevoir du gouverneur les présents accoutumés, quatre-vingts de leurs députés furent introduits dans la ville, et Sergius les fit asseoir à sa propre table. Tout à coup, sans aucun motif plausible, il accuse ces Maures de trahison, et les livre aux poignards d'assassins apostés par lui. Un seul de ces malheureux échappa au massacre, et vint apporter à ses frères cette sinistre nouvelle. Aussitôt un long cri de guerre retentit dans toutes les vallées de l'Atlas, depuis les Syrtes jusqu'à l'océan Atlantique; les Maures marchent en masse sur Leptis; mais mal commandés, ils sont aisément vaincus. Toutefois, ils ne se découragent pas, et, organisant une armée plus considérable que la première, envahissent la Pentapole. Antalas, chef d'une autre partie du pays, jusqu'alors resté fidèle aux Gréco-Romains, joignit ses forces à celles de ses compatriotes et marcha sur Carthage. Il était d'ailleurs personnellement irrité contre Salomon, qui après avoir fait mourir son frère, accusé de trahison, lui avait retranché à lui-même les provisions de vivres qu'il recevait annuellement pour prix de sa neutralité.

Cependant, l'exarque était sorti de Carthage à la tête de ses troupes, accompagné de ses neveux, dans la ferme résolution de châtier sévèrement les rebelles; mais les ayant rencontrés aux environs de Sébeste, la supériorité de leur nombre et de leur contenance farouche, lui imposèrent, et il proposa de traiter avec eux, offrant de se lier par les serments les plus solennels. « Par quels serments peut-il se lier? répondirent avec « indignation ces hommes à bon droit ulcérés. Jurera-t-il sur les évangiles? « livre que la religion chrétienne regarde comme divin? c'est sur ce livre « que son neveu Sergius avait engagé sa foi à quatre-vingts de nos innocents et malheureux frères! S'il veut que les évangiles nous inspirent une « seconde fois quelque confiance, qu'il commence par nous donner des preuves « de leur efficacité, en châtiant le parjure : c'est le seul moyen de réparer « l'honneur de son livre sacré. » Cet honneur fut réparé dans les champs même de Sébeste par la mort de Salomon et par l'entière destruction de son armée. Les Maures étaient supérieurs en nombre; les Gréco-Romains combattirent mollement, parce que la veille on leur avait refusé une part dans le butin enlevé à l'ennemi : Salomon seul, à la tête de ses gardes, se défendait courageusement, lorsque, son cheval s'étant abattu, il roula dans un ravin où il fut massacré.

En apprenant la mort de son lieutenant, Justinien confia le commandement de l'Afrique à Sergius. Il était impossible de faire un plus mauvais choix. Présomptueux, inhabile, perdu de débauche, ce violateur de la foi jurée abusait chaque jour de son pouvoir; il devint également odieux aux officiers, aux soldats, et surtout aux populations qu'il était appelé à gouverner. D'autres actes d'oppression et de cruauté firent éclater l'orage, et tous les Maures se réunirent sous les ordres d'Antalas pour le chasser de Carthage. Stoza lui-même sortit de sa retraite afin de le seconder. Vainement Antalas, qui ne faisait la guerre qu'à regret, écrivit-il à Justinien qu'il était prêt à poser les armes s'il rappelait cet indigne gouverneur; ses remontrances ne furent pas écoutées : une volonté plus forte que celle de l'empereur protégeait Sergius. Théodora l'avait désigné, et l'Afrique devait le subir. Tous les vices qui infestaient la cour de Bysance firent donc irruption dans cette malheureuse province: d'un côté, les soldats, qui ne recevaient ni solde, ni vivres, pillaient et saccageaient les propriétés des particuliers; les officiers dilapidaient le trésor public; de l'autre, les Maures poussaient leurs courses jusque sous les murs de Carthage, ravageant les villes et les campagnes. Tel était le sort de cette malheureuse contrée, lorsque enfin l'empereur et ses indignes conseillers se décidèrent à donner un collègue à Sergius : le choix tomba sur Aréobinde, sénateur d'une naissance illustre et mari de Préjecte, nièce de Justinien. Ce personnage était au-dessous de sa mission, mais on lui adjoignit Athanase, préfet du prétoire, Jean l'Arsacide, et son frère Artabane, officiers capables et remplis d'expérience. Sergius resta chargé de faire face aux Maures de la Numidie, Aréobinde eut à combattre ceux de la Bysacène.

En arrivant à Carthage, le nouveau général apprit que Stoza et Antalas campaient à trois journées de cette ville, près de Sicca Veneria; il donna aussitôt à Jean de Sisinniole l'ordre de les attaquer, et fit demander des renforts à Sergius. Mais celui-ci ne tint aucun compte de sa lettre, et le laissa livré à ses propres forces. Jean ne pouvait disposer que d'une faible armée; il n'en attaqua pas moins l'ennemi, car depuis longtemps il avait voué à Stoza une haine profonde. Dès qu'il le voit s'avancer à la tête des siens, il court à lui et le provoque en personne. Stoza, plein de bravoure, accepte le défi, et la lutte s'engage entre les deux chefs pendant que leurs armées attendent dans une complète immobilité le résultat de ce combat singulier. Enfin, blessé grièvement, Stoza tombe de cheval. A ce signal les Maures se précipitent sur les Gréco-Romains, les enveloppent de toutes parts, s'emparent de leur général, et le tuent. La défaite fut complète, les principaux chefs, ainsi que Jean l'Arsacide, périrent dans la mêlée, et Stoza apprit avant de mourir l'éclatante victoire qui vengeait sa chute : « Je meurs, content, s'écria-t-il, puisque « les ennemis de mon pays sont vaincus! »

Lorsque la nouvelle de cette défaite fut parvenue à Constantinople, Justinien reconnut la faute qu'il avait commise en scindant le gouvernement de

l'Afrique : il rappela Sergius, et laissa Aréobinde présider seul aux destinées de ce pays. Mais Sergius et Aréobinde étaient aussi incapables l'un que l'autre de maîtriser ces fières et indomptables tribus de l'Atlas, toujours prêtes à la révolte, toujours excitées par de nouveaux mécontents. A peine ce dernier était-il installé dans ses fonctions de gouverneur, qu'un nouveau chef se présente pour remplacer Stoza. Cet autre ambitieux était Gontharis, ancien officier de Salomon, qui commandait alors en Numidie et s'était distingué à l'attaque des monts Aourès. Il révéla son dessein à Antalas, lui promettant la Bysacène s'il consentait à le seconder : l'offre fut acceptée, et tout aussitôt les Maures se dirigèrent sur Carthage, tandis que lui-même entrait dans la ville pour faire soulever les soldats et les habitants. « Voyez le lâche gouverneur « qui nous a été envoyé de Constantinople ! s'écriait-il. Pendant que les « ennemis sont à nos portes, il s'enferme dans son palais, entouré de « femmes, vivant au sein de toutes les voluptés, dépensant en festins et en plai-« sirs l'argent destiné à votre solde. Il s'apprête à fuir, au lieu de se pré-« parer au combat. Prévenons-le, saisissons-nous de sa personne ; je trouverai « dans les trésors qu'il se réserve de quoi payer tout ce qui vous est dû. » Entraînés par ces paroles captieuses, les soldats prononcent la déchéance du gouverneur, et élèvent sur leurs boucliers Gontharis, à qui ils prêtent le serment d'obéissance.

Au premier bruit de cette révolte, Aréobinde se disposait à prendre la fuite, mais une tempête l'empêcha de s'embarquer. Pendant ce temps un de ses lieutenants, Artabane, homme de courage et d'exécution, de la famille des Arsacides, rassemblant aussitôt ses Arméniens et les soldats grecs restés fidèles, marchait contre Gontharis. Pressés de toute part, les conjurés commençaient à battre en retraite, lorsque le pusillanime Aréobinde, qui n'avait jamais assisté à aucun combat, courut se réfugier dans une église située au bord de la mer, où il avait déjà fait retirer sa famille avec ses trésors. Les troupes suivirent son exemple, malgré les efforts que faisait Artabane pour les retenir. Maître du palais et du port, Gontharis députe l'évêque de Carthage vers l'exarque expulsé, pour lui assurer qu'il ne lui sera fait aucun mal s'il se rend auprès de lui. Aréobinde, croyant pouvoir se fier à la parole de son heureux adversaire, vient se prosterner à ses pieds, vêtu d'une casaque d'esclave. Gontharis le relève, lui promet de le faire partir le lendemain, puis l'invite à sa table, où il le place près de lui ; enfin il lui donne pour la nuit un appartement dans le palais. Ce malheureux se croyait déjà hors de danger, mais à peine commençait-il à se livrer au sommeil, que des gardes entrent brusquement dans sa chambre, et le massacrent malgré ses supplications.

La tête d'Aréobinde fut envoyée à Antalas par Gontharis, qui lui refusa la cession de la Bysacène, se croyant assez fort pour manquer impunément à sa parole. Sans hésiter, le chef maure réunit ses troupes à celles de Marcentius, qui commandait dans cette province au nom de l'empereur. Artabane entra

secrètement dans cette ligue, et pour mieux seconder les projets de ses alliés, il feignit de reconnaître l'autorité de Gontharis. Celui-ci lui confia la direction de la guerre contre Antalas et Marcentius : c'était détruire l'édifice qu'il venait d'élever au prix de tant de crimes. En effet Artabane, se retirant chaque jour devant les troupes auxquelles il était opposé, parvint à persuader l'usurpateur que lui seul était capable de terminer la guerre. Son dessein secret était de l'attirer hors de Carthage, afin de se débarrasser de lui : mais ayant trouvé l'occasion favorable, il le fit poignarder au milieu d'un repas qu'il donnait à ses généraux et à ses courtisans la veille du jour fixé pour son départ. Pour prix de ce service, Artabane reçut la main de Préjecte, veuve d'Aréobinde, et alla habiter le palais des empereurs à Constantinople. Gontharis n'avait exercé que pendant trente-six jours un pouvoir usurpé.

Jean Troglita, frère de Pappus le Mathématicien, déjà illustré dans plusieurs campagnes, fut enfin l'homme que la cour de Bysance fit succéder aux inhabiles ou ambitieux gouverneurs qu'elle avait envoyés en Afrique. Il dispersa les Maures dans une première rencontre, reprit sur eux les enseignes perdues dans la bataille où Salomon avait trouvé la mort, et finit par remporter sur les tribus libyennes une suite de victoires décisives, dans lesquelles périrent dix-sept de leurs princes. Ce furent les derniers exploits des Gréco-Bysantins : on les célébra à Constantinople par des fêtes splendides, et un poëme héroïque fut publié (*Johanneis, la Jeannéide*[1]) sur cette guerre si glorieusement terminée (548). Mais ce n'était encore qu'une soumission incertaine et passagère : retirées dans le désert et dans les parties inaccessibles de l'Atlas, les tribus n'attendaient que le moment favorable pour reprendre les armes.

Chacun des événements qui vinrent successivement miner les forces du Bas-Empire détermina en Afrique une déplorable victoire de l'homme sauvage sur l'homme civilisé. Les Maures ne se rebutaient pas; leur vie errante dans d'immenses déserts les aidait efficacement à se soustraire au joug d'un conquérant qu'affaiblissaient de jour en jour ses discordes intestines. Aussi, avant même la fin du règne de Justinien, leurs incursions réitérées avaient réduit le territoire de la province d'Afrique à un tiers de celui que Rome avait possédé. En Numidie, la domination bysantine ne s'étendait guère au-delà des premières chaînes de l'Atlas; sur le littoral, les villes de Césarée, de Tingis et

[1] Ce poëme écrit par Flavius Cresconius Corippus, paraît avoir été perdu. Cuspinien le vit au mont Cassin, et il en cite plusieurs vers dans son ***Histoire des Césars***. C'est ce qui faisait soupçonner à Barthius, cent ans après, que l'un des manuscrits pouvait avoir été transporté à Vienne. Il invitait avec instance les savants à en faire la recherche, ajoutant que s'il pouvait en obtenir une copie à quelque prix que ce fût, il suspendrait tout autre travail pour ne s'occuper que de la publication de ce poëme, avec un commentaire. Léon Marcier en fait l'éloge dans la *Chronique du mont Cassin*. Corippus lui-même, dans le ***Panégyrique de Justinien***, fait allusion à ce poëme dans les vers suivants :

Quid Libycas gentes; quid syrtia prælia dicam
Jam libris completa meis? . . . .

de Septem, n'assuraient que très-imparfaitement cette domination en dehors de leurs enceintes. A l'intérieur, la plupart des villes furent obligées d'élever de nouvelles fortifications, pour se mettre à couvert des attaques toujours plus vives et plus fréquentes des nomades. Ces précautions trahissaient des dangers réels, dangers que chaque heure voyait s'accroître.

Telle était la dévastation de cette contrée, à la fin du règne de Justinien, qu'en plusieurs cantons un voyageur marchait des jours entiers sans rencontrer ni amis ni ennemis. La nation des Vandales, qui compta un moment cent soixante mille guerriers, outre les femmes, les enfants et les esclaves, était anéantie; une guerre impitoyable avait fait périr un nombre incalculable de Maures. Le climat, les divisions intestines, n'enlevèrent pas moins de monde aux Gréco-Romains. Lorsque Procope avait débarqué pour la première fois en Afrique, il admirait la population des villes et des campagnes, l'activité du commerce et de l'agriculture : en moins de vingt ans, cette contrée n'offrait plus qu'une muette solitude; les citoyens opulents s'étaient réfugiés en Sicile et à Constantinople, le reste avait été décimé par les guerres et par les persécutions de tout genre[1].

A tant de causes de dissolution il faut joindre la rapacité du fisc impérial, qui se montra encore plus oppresseur envers le peuple que ne l'avait été le gouvernement vandale. On a peine à concevoir l'exagération insensée des impôts prélevés sous les successeurs de Justinien. L'un d'entre eux, Anastase, avait imaginé d'imposer le droit de respirer l'air : *ut quisque pro hausta aere penderet.* Les registres qui constataient les anciens tributs ayant, pour la plupart, été brûlés ou dispersés, les collecteurs ou exacteurs (*exactores*) n'en furent que plus inventifs à créer de nouvelles taxes. Un grand nombre de soldats avaient épousé les veuves ou les filles des vaincus, et réclamaient pour leur propre compte les terres qui avaient autrefois fait partie du domaine de l'empire : partagées entre les conquérants, ces terres portaient encore le nom d'*héritages des Vandales.* Ces prétentions combattues à leur tour par les descendants des anciens Romains, lesquels revendiquaient l'héritage de leurs pères, faisaient naître des procès interminables, source de ruine pour les familles : afin d'en tarir la source, un rescrit impérial prononça l'exil de toutes les femmes vandales.

Près d'un siècle s'écoule dans cet état d'oppression et de dépérissement continu, et voit cinq empereurs occuper le trône : Justin II, Tibère II, Maurice, Phocas et Héraclius. Quels que soient leur caractère privé, leurs vertus ou leurs vices, chacun d'eux ne s'occupe de l'Afrique que pour en tirer de nouveaux impôts; aussi la population européenne y diminue-t-elle constamment. Encore vivace sur les rives du Bosphore, partout ailleurs l'empire gréco-

[1] Procope assure que dans l'espace de vingt années, depuis l'invasion de Bélisaire, la population de l'Afrique diminua de cinq millions d'habitants.

bysantin ne présente plus que des ruines. Les gouverneurs envoyés en Afrique pour tirer sa dernière goutte de sang à un peuple épuisé, se hâtent de dévorer une proie que les Maures leur disputent, et que les Visigoths d'Espagne, déjà maîtres de Ceuta, menacent de leur arracher. Déplorable et horrible lutte qui continuera jusqu'au moment où un peuple nouveau, poussé par son fanatisme non moins que par la soif du pillage, sortira de ses déserts pour conquérir la partie septentrionale de l'Afrique et lui imposer ses mœurs et ses lois.





CHAPITRE VIII.

DOMINATION ARABE.

(622 — 1490 DE J.-C.).

Les Arabes. — Leur origine. — Mahomet, ses doctrines. — Invasions successives des Arabes en Afrique. — La ville de Kairouan est construite. — Carthage est prise et saccagée. — Les Arabes passent en Espagne. — Leur civilisation, leurs arts, leurs sciences. — Les Arabes s'affermissent dans le Magreb. — Familles souveraines qui s'y forment. — Les Ommiades. — Les Abassides. — Les Edrisites. — Les Aglabites. — Insurrection des Berbères. — Décadence de l'empire arabe en Espagne. — Siége de Grenade. — Les Arabes sont chassés d'Espagne et repassent en Afrique.



L'histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination romaine nous a montré l'importance que le sénat et les empereurs attachaient à la possession de cette contrée. Les Grecs du Bas-Empire en sentirent également le prix ; mais pour la conserver il eût fallu une énergie soutenue non moins qu'éclairée. L'affaissement moral dans lequel était tombée la cour de Bysance ne lui permit pas de garder longtemps cette position et de la défendre contre les nouveaux envahisseurs.

De toutes les conquêtes des Arabes, la plus longue et la plus difficile, sans

contredit, fut celle de l'Afrique : si les Gréco-Romains ne leur opposèrent qu'une faible résistance, les terribles populations de l'Atlas, que nous avons vues si souvent aux prises avec les conquérants étrangers, ne cédèrent le terrain que pied à pied. Il ne fallut aux Arabes pas moins de trois expéditions successives pour consolider leur puissance; encore n'y parvinrent-ils que grâce à la communauté d'origine qui, suivant la tradition, existait entre eux et les Maures.

Comme la période de la domination arabe est une des plus importantes de l'histoire d'Afrique, il est nécessaire de remonter à la naissance du mahométisme, de dire l'origine des nouveaux conquérants, d'indiquer les lieux qu'ils habitaient, d'expliquer leur caractère, leurs opinions religieuses, leurs coutumes et leurs mœurs.

L'Arabie forme une grande presqu'île, bornée à l'est par le golfe Persique, au sud par la mer des Indes, à l'ouest par la mer Rouge. C'est une vaste contrée absolument dépourvue d'eau, car le petit nombre de rivières qui l'arrosent sont peu profondes, et se perdent dans le sable non loin de leur source. Les anciens divisaient l'Arabie en trois parties principales : l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse[1]. Les géographes modernes, d'après Aboufeda, l'ont partagée en six régions : le Berriah, ou le désert, au nord ; le Barkheim et l'Omam, districts maritimes situés en face de la Perse ; l'Hedjaz et l'Yémen, à l'occident, en regard de l'Afrique, et le Nedjid, vaste plateau qui s'élève au centre, semblable à une île entourée de sables et de plaines basses. Les mêmes géographes classent la race arabe en trois grandes familles : les *Arabes primitifs*, ou ceux qui habitèrent les premiers l'Arabie après le déluge et dont les descendants s'allièrent avec les peuples qui vinrent plus tard s'établir dans le pays ; les *Arabes purs*, c'est-à-dire

[1] L'*Arabie pétrée*, située au midi de la Palestine et dans la partie occidentale du golfe Arabique, était habitée par les Madianites, qui furent successivement attaqués plutôt que soumis par les Juifs, sous David ; ensuite par les Perses et les Romains. Madiana (*Megar-el-Chouaïb*) en était la capitale. Le nom moderne de cette ville signifie *Grotte de Jéthro*, parce que c'est là, suivant la tradition, que demeurait Jéthro, beau-père de Moïse. Les Iduméens, peuple pasteur, descendant d'Esaü, frère de Jacob, occupaient la région septentrionale de cette partie de l'Arabie ; à l'est de l'Idumée vivaient les Nabathéens, nation nombreuse, issue de Nabajoth, fils aîné d'Ismaël. — L'*Arabie heureuse* (*Arabia felix*), est située entre le golfe Arabique et le golfe Persique : c'est l'Yémen des Arabes, et le pays où croît l'encens ; elle doit son nom à sa fertilité, et sans doute aussi au commerce de parfums que faisaient et que font encore ses habitants. Dans cette contrée s'élève la Mekke (la *Macaroba* des anciens), dont on attribue la fondation à Abraham. On y distingue encore Hawr sur la mer Rouge, où les Romains avaient établi une douane ; Médine ou la ville du Prophète, et l'ancienne Saba (*Sabbæa*), la *Scheba* des Hébreux, qui était la capitale de toute l'Arabie heureuse. — L'*Arabie déserte*, qui comprend une région immense et aride entre l'Arabie pétrée et l'Arabie heureuse, s'étend au nord-est jusque vers le Mésopotamie ; elle était habitée, comme aujourd'hui, par différentes races d'Arabes : c'étaient les Bédouins ou Arabes scéniques ; les Ituriens, autres peuplades adonnées au vol et au brigandage, vivant sur les limites du désert ; les Rubénites, de la tribu de Ruben ; les Ismaëlites, descendants d'Agar, race qui, à une époque postérieure, a été plus particulièrement connue sous le nom de Sarrasins.

ceux qui, après la confusion des langues, se fixèrent dans l'Yémen et repoussèrent toute alliance étrangère ; enfin les *Mosarabes*, ou Arabes naturalisés.

Elien, qui vivait sous le règne d'Adrien, nous a laissé une esquisse des mœurs arabes à son époque : elles offrent la plus grande analogie avec celles d'aujourd'hui. « Ce peuple, dit-il, est voisin des Nabathéens; ce sont des guer- « riers à demi-nus, vivant tous de la même manière, et ne portant que de petites « saies de couleur qui s'arrêtent au haut des cuisses. Montés sur de rapides « coursiers, et secondés par des chameaux agiles, ils sont toujours errants « çà et là, qu'ils soient en paix, qu'ils soient en guerre. Aucun d'eux ne « touche à la charrue, ne soigne un seul arbre, ne demande à la terre cultivée « sa subsistance; toujours en mouvement, ils sont sans foyer, sans demeure « fixe et sans loi. Pour eux, voyager c'est vivre. »

Le gouvernement de ces peuples était purement patriarcal; dans chaque tribu, le plus ancien de certaines familles privilégiées était investi de pouvoirs étendus pour la direction ou la défense des intérêts communs, et ses décisions étaient toujours fidèlement exécutées. Quant aux rapports de tribu à tribu, les contestations qui s'élevaient entre elles, soit pour la possession des pâturages, soit par suite d'enlèvement de bestiaux, étaient soumises au conseil des cheiks ou anciens, qui prononçait souverainement : cela n'empêchait pas les parties d'en venir aux mains lorsqu'elles croyaient avoir à se plaindre du jugement prononcé. Parmi les sujets de discorde, le plus fréquent et le plus grave était l'extrême divergence des opinions religieuses : quelques-unes de ces nombreuses tribus adoraient le soleil et les étoiles; plusieurs admettaient la transmigration des âmes; d'autres leur supposaient le sentiment après la mort; celles-ci immolaient à leurs idoles des moutons et des chameaux, celles-là ensanglantaient leurs autels par des sacrifices humains. Chaque chef de famille, tout homme influent, se croyait le droit de modifier le culte, ou d'en imposer un nouveau. De cette confusion inextricable, naissaient des querelles, des luttes et des haines sans nombre. Ainsi ce peuple énergique, endurci aux plus rudes fatigues et si admirablement constitué pour exécuter de grandes entreprises, se trouvait sans cesse entravé par des querelles intestines. Pour le rendre conquérant, il fallait qu'un homme supérieur parvînt à lui faire accepter une foi commune, afin d'entraîner dans une direction unique ces volontés si diverses.

Cette tâche difficile, Mahomet eut la gloire de l'accomplir[1].

Sa famille appartenait à la tribu de Koraïsch, laquelle prétendait descendre en ligne directe d'Ismaël, fils d'Abraham. Après la mort de son père et de son aïeul, le jeune orphelin fut recueilli par un de ses oncles, qui exerçait la première autorité à la Mekke, en qualité de chef des Koraïschites. Abou-Thaleb éleva son neveu avec la plus touchante sollicitude, l'initiant à tous les

[1] D'après les documents les plus certains, Mahomet est né le 10 novembre 570 de J.-C.

détails de son négoce, l'emmenant même avec lui en Syrie lorsque ses affaires commerciales l'y appelaient. Pendant un de voyages, ils s'arrêtèrent à Bostra, dans un monastère où un moine nestorien les reçut avec cordialité. Ce moine, que les Arabes nomment Bohaïra, et les Grecs Sergius, présagea, dit-on, la grandeur future de cet enfant, alors âgé de treize ans, mais que la sagesse de ses discours, la régularité de sa conduite, avaient déjà fait surnommer *al Amim* (le Fidèle).

A vingt ans, Mahomet fit ses premières armes sous les ordres d'Abou-Thaleb, qui, comme tous les chefs arabes, était à la fois guerrier, négociant et pontife. Dans ces diverses expéditions, il se distingua par son courage, et bientôt on le cita comme le plus brave de la tribu; peut-être même eût-il été appelé à un commandement, si son extrême jeunesse ne s'y était opposée. Il n'avait pas encore atteint sa vingt-cinquième année, lorsqu'une jeune et riche veuve, nommée Khadidja, dont il administrait les biens, lui offrit sa fortune et sa main. A trente-cinq ans, il fut appelé à résoudre une grave difficulté qui s'était élevée entre les Koraïschites, à l'occasion de la pose de la pierre noire[1] du temple de la Caabah. Ainsi la richesse et la considération souriaient à cet homme déjà si remarquable ; mais des circonstances plus favorables encore vinrent lui ouvrir une carrière digne de son génie.

L'anarchie religieuse ne régnait pas en Arabie seulement; les chrétiens d'Orient, divisés en une infinité de sectes, se persécutaient avec fureur, tandis que la cour de Constantinople, toute occupée de querelles théologiques, abandonnait l'empire aux ravages des Persans, qui eux-mêmes se trouvaient épuisés par de longues guerres civiles et par les entreprises de leur souverain. Ce fut au milieu de ces conflits divers que Mahomet crut pouvoir se donner comme inspiré de Dieu : il avait d'ailleurs toutes les qualités nécessaires pour remplir ce rôle surnaturel, une imagination ardente, une éloquence persuasive, une rare présence d'esprit, une fermeté et un courage inébranlables, et possédait à un haut degré l'art de dissimuler, ressort indispensable aux ambitieux qui veulent faire tourner à leur profit les passions et la crédulité des hommes; enfin, les livres du christianisme ne lui étaient pas moins familiers que ceux de Moïse.

Jusqu'à l'âge de quarante ans, le futur prophète n'avait rien négligé de ce qui peut frapper les yeux de la multitude : affectant une grande austérité de mœurs, il passait des mois entiers dans les vastes solitudes du mont Haro, moins sans doute pour prier qu'afin de mûrir ses projets dans la retraite et par la méditation. Enfin, résolu de faire dans sa propre famille le premier essai de son influence religieuse, il dit un jour à sa femme que l'ange Gabriel

[1] On pense que cette pierre est un aérolithe. Les musulmans la regardent comme le gage de l'alliance que Dieu fit avec les hommes, et ils croient qu'Adam l'ayant emportée en sortant du Paradis terrestre, elle fut remise par l'ange Gabriel à Abraham, lorsqu'il bâtit la Caabah. Cette pierre est placée à hauteur d'homme, à l'un des angles du temple.

lui était apparu la nuit, l'appelant *apôtre de Dieu*, et lui intimant au nom de l'Éternel l'ordre d'annoncer aux hommes les vérités qui devaient lui être révélées. Khadidja, transportée de joie à l'idée d'être la femme d'un prophète, s'inclina devant son époux, et le salua comme un envoyé de Dieu. Le second disciple de Mahomet fut Ali, son cousin-germain, âgé de dix à douze ans, fils de cet Abou-Thaleb qui avait pris soin de son enfance. Après Ali, l'esclave Zaïd confessa hautement la mission divine de son maître, et en reçut la liberté pour récompense. Mahomet gagna ensuite un homme fort considéré parmi les Arabes et dont la grande influence servit admirablement ses projets : c'était son beau-père Abou-Bekr, magistrat civil et criminel de la Mekke. Il ne s'agissait plus que de donner un nom à la religion nouvelle : on l'appela *Islam*, mot arabe qui exprime l'action de s'abandonner à Dieu.

Nous ne parlerons point des difficultés sans nombre dont fut assailli Mahomet lorsqu'il voulut pour la première fois annoncer publiquement sa mission. Se raidissant contre les obstacles, il continua de prêcher sa doctrine et parvint à attacher à sa cause deux puissants prosélytes : Hammzah, l'un de ses oncles, et le fameux Omar, qui de son plus ardent adversaire devint un de ses sectateurs les plus dévoués. Cependant l'heure du triomphe n'était pas encore venue : le nouveau prophète était sans cesse en butte aux sarcasmes de la multitude ; on l'insultait, on le persécutait de mille manières ; les habitants de Taïef l'assaillirent même un jour à coups de pierres et faillirent le massacrer.

Mais toujours les persécutions religieuses produisent un effet contraire à celui qu'on s'était proposé. Il en fut ainsi pour Mahomet. Chaque jour le nombre de ses prosélytes allait croissant; tandis qu'une partie de la population le maudissait, l'autre, plus ardente, recueillait avec ferveur ses paroles comme une émanation divine. Parmi ses partisans les plus dévoués, six habitants du Jathreb, de la tribu juive de Kharadj, se firent particulièrement remarquer : ils jurèrent de le soutenir de tout leur pouvoir. Leur promesse fut scrupuleusement remplie. De retour dans leurs foyers, ces néophytes proclamèrent hautement l'excellence de l'islamisme, et déterminèrent deux autres tribus à s'attacher au Prophète. On nomma ces nouveaux convertis *Ansariens*, c'est-à-dire *auxiliaires.*

Pendant que Mahomet s'occupait sans relâche de propager sa nouvelle croyance, les Koraïschites, ses concitoyens, formaient secrètement le projet de se défaire de lui. L'exécution de cette criminelle entreprise avait été confiée à des hommes choisis parmi toutes les tribus, afin que le meurtre, une fois accompli, ne pût à l'avenir faire entre eux le sujet d'aucune récrimination. La vigilance de Mahomet déjoua le complot; mais il fut obligé de quitter la Mekke, et se retira au Jathreb où il comptait des amis sûrs. Accompagné de ses principaux disciples, Ali ne tarda pas à l'y rejoindre. Cette fuite est devenue si célèbre que les musulmans en ont fait le commencement de l'ère dont ils se servent; ils la nommèrent *hedjiah* (*hégire*), mot arabe qui

signifie *fuite*[1]. La ville de Jathreb, capitale du district, reçut le nom de *Medinah-al-Naby* (ville du Prophète), ou simplement Médine. Depuis cette époque, elle est restée parmi eux l'objet de la plus grande vénération.

A partir de ce moment, la vie de Mahomet ne présente qu'une longue suite de batailles et de luttes de tout genre, qu'il serait inutile de rapporter ici. Nous nous bornerons à dire qu'en dix années il termina soit par lui-même, soit par ses lieutenants, un grand nombre d'entreprises guerrières qui contribuèrent à fonder sa puissance en imposant sa religion à presque toute l'Arabie. Chacune de ses victoires, comme on le pense bien, était signalée par des prodiges, indices certains de l'intervention divine. Aussi la plus grande exaltation religieuse régnait-elle dans son armée : « Mes frères, s'écriait-il souvent au milieu des dangers, je suis le fils et le protégé d'Allah, je suis l'apôtre de la vérité; hommes, soyez constants dans la foi : Dieu va nous envoyer des secours. » Et aussitôt les fuyards, faisant volte face, fondaient sur l'ennemi avec une impétuosité à laquelle rien n'était capable de résister. Après la victoire, Mahomet se montrait inexorable envers les vaincus qui se refusaient à embrasser l'islamisme; ainsi, lors de la prise de Taïef, les habitants de cette ville lui ayant demandé une trêve de trois ans et le libre exercice de leur culte (ils adoraient des idoles) : « Non, leur répondit Mahomet, je ne vous accorderai pas un mois, pas un jour. —Dispensez-nous, du moins, de la prière. — La religion est inutile sans la prière. » Les uns furent convertis, les autres massacrés[2].

Non content de convertir par la force des armes, Mahomet envoyait des missionnaires dans tous les pays limitrophes de l'Arabie. La Perse, la Syrie, Constantinople même, reçurent ces missionnaires, qui lançaient insolemment l'anathème contre tous ceux qui se montraient sourds à leur voix; quelques villes les chassèrent, comme fauteurs de troubles et de discordes; d'autres les virent avec indifférence; le plus grand nombre les combla de présents. Ce fut au milieu de ce mouvement énergique de propagande que la mort vint frapper Mahomet, l'an 11 de l'hégire, le lundi 12 de rabieh. (632 de J.-C.)

Les derniers jours de sa vie ne firent qu'augmenter encore l'enthousiasme de ses sectateurs : « S'il y a un homme, avait-il dit peu de temps avant de mourir, que j'aie traité avec injustice, qu'il le dise, et qu'il exerce contre moi des représailles; j'y consens. Si j'ai flétri la réputation d'un musulman, qu'il s'avance et déclare la faute dont je suis coupable. Si j'ai dépouillé un fidèle

[1] Cette ère commence le 1er de moharrem, premier mois de l'année musulmane, jour qui correspond au vendredi 16 juillet 622 de Jésus-Christ. Mahomet avait alors cinquante-quatre ans; c'était la quatorzième année de sa mission.

[2] A la suite d'une de ces expéditions, quelques soldats ivres ayant failli le tuer par mégarde, Mahomet interdit à ses sectateurs l'usage du vin, des liqueurs fortes et des jeux de hasard. Cet ordre fut rigoureusement exécuté dans la suite, comme un des préceptes fondamentaux de l'islamisme.

de ses biens, je lui dois le capital et l'intérêt de sa dette ; le peu que je possède est à sa disposition. » Un des assistants s'avança, et réclama trois drachmes d'argent. Mahomet les lui fit compter, en le remerciant de l'avoir accusé dans ce monde et non dans l'autre. « Il montra, dit Gibbon, une fermeté tranquille à l'approche de la mort; il affranchit ses esclaves (dix-sept hommes et onze femmes) ; régla l'ordre de ses funérailles, et donna sa bénédiction à tous ceux qui l'entouraient, gardant jusqu'au dernier moment de sa vie toute la dignité d'un apôtre et toute la confiance d'un prédestiné. Il avait dit un jour, dans un entretien familier, que, par une prérogative spéciale, l'ange de la mort ne viendrait s'emparer de son âme qu'après lui en avoir demandé la permission. Quelques instants avant de mourir, il déclara qu'il venait de l'accorder; puis, la tête penchée sur les genoux d'Aïcha, la plus chérie de ses femmes, il articula d'une voix défaillante ces paroles entrecoupées : « Dieu... pardonnez mes péchés.... Oui... je vais retrouver mes concitoyens qui sont au ciel... » Et il rendit le dernier soupir, étendu sur un tapis qui couvrait le plancher de sa chambre. Ceux de sa famille qui se trouvaient les plus près de lui par les liens du sang l'ensevelirent à l'endroit même où il expira. Sa mort et sa sépulture ont consacré Médine, et les innombrables pèlerins qui tous les ans se rendent à la Mekke se détournent souvent pour aller faire leurs dévotions sur la tombe du Prophète.

En mourant, Mahomet, laissait achevée l'œuvre qu'il avait pris à tâche d'accomplir pendant sa vie. L'Arabie n'était plus déchirée par les factions; les différentes tribus se trouvaient animées d'un même esprit, et formaient un grand corps soumis aux mêmes lois religieuses et politiques. A la bravoure, à l'esprit aventureux de leurs devanciers, les sectateurs du Coran avaient ajouté une force nouvelle, l'union. Ils n'avaient tous qu'un même but, la propagation de l'islamisme.

Pour soutenir et propager ce mouvement il fallait un homme digne de succéder au Prophète.

Trois concurrents se présentaient aux suffrages des Arabes : Ali, le premier des vrais croyants ; Omar, le plus brave des lieutenants de Mahomet, et le vénérable Abou-Bekr. Ce dernier fut élu d'une voix unanime. Dès ses premiers actes, il exalta au plus haut degré l'enthousiasme de ses coreligionnaires. A sa voix, les habitants des vallées de l'Yemen et les pasteurs des montagnes d'Omam, toutes les tribus qu'éclaire le soleil depuis la pointe septentrionale de Belis, sur l'Euphrate, jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, et depuis Bassora, sur le golfe Persique, jusqu'à Suez et aux confins de la mer Rouge, vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux, aux cris mille fois répétés de : *La Allah ill' Allah, Mohammed rassoul Allah !* (Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son Prophète).

Confiants dans le succès et dédaignant la prudence, les chefs arabes se mirent à attaquer tous leurs voisins à la fois. Yezid-ben-Ali reçut l'ordre

d'aller conquérir la Syrie; Khaled-ben-Walid, surnommé *le glaive de Dieu*, fut chargé d'envahir la Perse : les villes de Ctésiphon, de Madayn, d'Hémadan, de Caswin, de Tauris, firent leur soumission. Rien ne résistait au flot envahisseur. Franchissant ensuite l'Oxus, les Arabes réduisirent les vastes régions situées entre ce fleuve, le Juxartes et la mer Caspienne, refoulant leurs ennemis jusqu'aux frontières de la Chine. La mort vint surprendre Abou-Bekr au milieu de ses triomphes; mais cet événement ne ralentit pas d'un seul jour la marche de son armée.

Appelé au kalifat, le fougueux Omar poursuivit avec activité la guerre commencée par son prédécesseur en Perse et en Syrie. Les villes de Gérusa, de Philadelphie et de Bosra, que les empereurs avaient entourées d'une ligne de forts, tombèrent en son pouvoir. Damas elle-même, l'ancienne capitale de la Syrie, ouvrit ses portes après avoir soutenu un siége de soixante-dix jours. La chute de cette place importante amena la reddition des autres villes de la province. En très-peu d'années, la Syrie, la Perse, la Judée, furent soumises à la loi du Prophète, aussitôt les armées arabes se dirigèrent sur l'Afrique. Amrou-ben-el-Aasi marchait à leur tête.

Ce général, l'un des plus célèbres capitaines des premiers temps de l'islamisme, devait le jour à une courtisane, qui de cinq Khoraïschites qu'elle recevait chez elle ne put dire lequel était le père de son fils. Ce fut d'après la ressemblance des traits qu'elle en attribua la paternité à Aasi, le plus ancien de ses amants. Amrou, dans sa jeunesse, avait montré une haine profonde contre le Prophète, qu'il avait même plusieurs fois attaqué dans des vers satiriques; mais Mahomet parvint à le convertir et à en faire l'un des plus fidèles sectateurs du Coran, l'un de ses champions les plus intrépides. Abou-Bekr et Omar durent à sa bravoure et à ses talents militaires la conquête de la Palestine. On rapporte qu'Omar ayant un jour prié Amrou de lui montrer le glaive qui avait massacré tant de chrétiens, celui-ci lui présenta un petit cimeterre dont la forme n'avait rien d'extraordinaire; le khalife parut surpris : « Hélas! s'écria Amrou avec modestie, sans le bras de Dieu, ce cimeterre n'est ni plus tranchant ni plus lourd que le sabre de Farezduk le poëte! »

Nommé gouverneur de la Syrie, qu'il avait contribué à soumettre, Amrou se dirigeait vers l'Égypte, quand il reçut une lettre d'Omar qui lui ordonnait de revenir s'il n'était pas encore entré dans le pays. Se trouvant en ce moment à peu de distance des frontières, il fit doubler le pas à ses troupes; lorsqu'il eut atteint le sol égyptien, il ouvrit la lettre du kalife. Après l'avoir lue en présence de ses officiers. « Continuons notre marche, s'écria-t-il, puisque déjà nous avons dépassé la frontière. » Son armée ne se composait que de quatre mille hommes; cependant elle s'empara de Peluse et de Merr en très-peu de temps. Pour consolider sa conquête, Amrou jeta les fondements d'une ville nouvelle, qu'il nomma *Fostat*, aujourd'hui le vieux Caire; puis il vint assiéger Alexandrie, dont il s'empara après un siége des plus opiniâtres.

C'est à la suite de ce brillant succès qu'il écrivait au kalife Omar : « J'ai pris la grande ville de l'Occident. Il me serait impossible de faire l'énumération des richesses et des édifices qu'elle renferme : il me suffira de dire qu'elle possède quatre mille palais, quatre mille bains, quatre cents théâtres ou lieux de plaisir, douze mille boutiques de comestibles, et quarante mille juifs tributaires. La ville a été subjuguée par la force des armes ; elle n'a obtenu ni traité ni capitulation, et mes soldats sont impatients de jouir des fruits de leur victoire. » On connaît la réponse que les écrivains chrétiens ont mise dans la bouche d'Omar lorsque son général lui demanda ce qu'il devait faire de la bibliothèque d'Alexandrie : « Si les écrits des Grecs sont d'accord avec le Coran, ils sont inutiles, il ne faut pas les conserver ; s'ils contrarient les assertions du livre saint, ils sont dangereux, et on doit les brûler. » Les mêmes écrivains ajoutent que les volumes renfermés dans cette bibliothèque, dont la destruction est à jamais déplorable, furent distribués aux quatre mille bains de la ville, et que six mois suffirent à peine pour les consumer tous.

Cependant des jalousies profondes, des rivalités ambitieuses éclataient déjà parmi les conquérants arabes. On se rappelle que des trois candidats qui s'étaient présentés pour succéder à Mahomet, Abou-Bekr l'emporta, et, qu'avant de mourir, il désigna Omar comme kalife. Mais Ali avait de nombreux adhérents qui soutenaient ses prétentions. Il se forma alors deux partis rivaux d'où sortirent la secte des *Shictes*, qui maintiennent que, si Mahomet est l'apôtre de Dieu, Ali est le vicaire de la divinité, et la secte des *Sonnites*, ou musulmans orthodoxes. Omar mourut assassiné, et Othman, qui lui succéda, eut le même sort. Le parti vainqueur promut aussitôt Ali, qui malgré sa longue expérience des hommes ne put calmer ces dissensions. Les deux rivaux se livrèrent en Syrie une bataille sanglante. Ali fut tué dans la mêlée, et Mohawyah-ben-Ommyah, chef des musulmans sonnites, devint kalife. Le nouveau chef fixa sa résidence à Damas, et exposa dans la mosquée la robe ensanglantée d'Othman en appelant les orthodoxes à la défense de sa cause. Soixante-dix mille Syriens jurèrent de lui être fidèles et de combattre pour lui.

Ces dissensions, qui ensanglantaient le mahométisme à son berceau, lui seraient devenues fatales si les chefs arabes n'étaient de temps en temps parvenus à les assoupir. L'intérêt de leur politique, le danger de leur position, et surtout l'amour du pillage, leur commandaient ces soudaines réconciliations ; car les pays qu'ils avaient conquis, loin d'accepter sans conteste leur domination, profitaient de toutes les circonstances favorables pour se débarrasser d'un joug odieux.

Après la complète réduction de l'Egypte, l'attention des Arabes se porta sur l'Afrique septentrionale que le patrice Grégoire, profitant des désordres de l'empire de Bysance, gouvernait alors plutôt à titre de roi indépendant que de lieutenant de son maître. Abdallah, fils de Saïd et frère de lait du kalife

Othman, le plus habile et le plus courageux des cavaliers de l'Arabie, fut chargé de cette expédition. Parti de l'Egypte à la tête de quarante mille guerriers (647), Abdallah pénétra dans les régions qui avaient échappé à la domination romaine, et après plusieurs jours d'une marche pénible dans le désert, il arriva sous les murs de Tripoli, ville maritime, dont les habitants s'étaient enfuis avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Cent vingt mille Grecs, commandés par le patrice Grégoire, s'avancèrent à sa rencontre. Le général musulman envoya d'abord offrir la paix au patrice, à condition d'embrasser avec ses sujets l'islamisme, ou du moins de se reconnaître pour son tributaire. Mais celui-ci ayant rejeté ces propositions, il fallut combattre. Les deux armées déployèrent dans cette première rencontre un égal acharnement. On rapporte même que la fille du patrice, jeune personne d'une rare beauté, combattait auprès de son père, qui avait promis sa main avec cent mille pièces d'or à celui qui lui apporterait la tête du général ennemi. Cette offre séduisante redoubla l'ardeur des Africains, et les Arabes allaient être culbutés si Abdallah n'eût également promis à ses soldats que quiconque lui apporterait la tête du patrice recevrait la même récompense. Après un combat sanglant, la victoire resta aux Arabes. Grégoire fut tué dans la mêlée, et sa fille tomba au pouvoir de l'ennemi. Les vaincus se retirèrent en désordre à Sofaytala, ville importante, située à cent cinquante milles au sud de Carthage; mais ils abandonnèrent bientôt cette place, qui tomba au pouvoir des vainqueurs. Les habitants de la province consentirent, les uns à embrasser l'islamisme, les autres à payer le tribut.

Cependant cette journée était loin d'être décisive. Epuisée par les fatigues et les maladies épidémiques, l'armée victorieuse fut obligée de regagner l'Egypte, et la soumission définitive de l'Afrique septentrionale se trouva ajournée. Une seconde invasion fut entreprise sous le kalife Moawyah (653). Cette fois, les Arabes étaient appelés par les habitants eux-mêmes, qui, en butte aux exactions et au despotisme intolérable des ministres de la cour de Bysance, voulaient s'y soustraire à tout prix : ils avaient même envoyé une députation à Damas, pour inviter ce kalife à rentrer en Afrique afin de la placer sous sa domination. L'armée musulmane, composée de l'élite des troupes de Syrie et d'Egypte, s'avança donc jusqu'à l'extrémité de la Pentapole; elle mit en fuite les Bysantins, et s'empara de l'antique Cyrène; mais un ordre venu de Damas l'arrêta au milieu de ses succès, et elle fut obligée de revenir sur ses pas. Toutefois Moawyah n'abandonnait pas ses projets de conquête; il cédait seulement à la nécessité de comprimer avec toutes ses forces des symptômes d'insurrection qui venaient de se manifester en Egypte et en Syrie.

Une troisième invasion fut plus heureuse; elle eut lieu sous les ordres de Oukbah-ben-Nafy, qui ayant déjà fait partie de l'expédition précédente, était demeuré longtemps à Barcah dans le double but de contenir les Ber-

bères et de les convertir au mahométisme. Oukbah était le plus brave des lieutenants du kalife, et c'est à lui qu'appartient à bon droit le surnom de *vainqueur de l'Afrique*. Ce fut lui aussi qui, parmi les Arabes, porta le premier le titre de *ouali* (gouverneur) *de l'Afrikïah*[1]. Oukbah défit en plusieurs rencontres l'armée des Bysantins, qui trop faibles pour lui résister s'étaient réunis aux Berbères, soumit complétement la Bysacène, puis, se portant vers l'ouest, s'empara de Bougie et marcha vers Tanger. En vain les Berbères voulurent s'opposer à son passage, ils furent complétement défaits. Oukbah les poursuivit dans toutes les directions, et ne s'arrêta que sur les bords de l'Atlantique. Ce fut là qu'avec tout l'enthousiasme d'un zélé musulman il poussa son cheval dans l'Océan, et, que brandissant son cimeterre, il s'écria : « Grand « Dieu ! si je n'étais pas retenu par les flots, j'irais jusqu'aux royaumes incon« nus de l'Occident. Je prêcherais sur ma route l'unité de ton saint nom, et « j'exterminerais les peuples qui adorent un autre dieu que toi ! »

Maître de cette vaste contrée, Oukbah voulut en assurer la soumission en fondant une grande ville qui servît aux musulmans de place d'armes pour étendre leurs conquêtes, et de lieu de retraite en cas de revers. Lorsque l'emplacement fut choisi, il fit élever une forte muraille en briques, flanquée de tours, sur un circuit d'une lieue et demie; il y construisit ensuite des palais et une mosquée spacieuse qu'ornaient cinq cents colonnes de granit, de porphyre, ou de marbre de Numidie. De nombreuses habitations se groupèrent bientôt autour de ces édifices. Kairouan fut le nom de cette nouvelle ville qui devint la résidence habituelle des gouverneurs arabes en Afrique, et quoiqu'elle n'offre aujourd'hui que des ruines, elle fut pendant plusieurs siècles célèbre par sa splendeur et ses écoles publiques[2].

Fier de ce résultat, et considérant d'ailleurs la puissance du kalife comme définitivement établie dans le Mahgreb, Oukbah ne songeait qu'à embellir sa ville et à y attirer des habitants. Les Berbères, profitant de sa sécurité, descendirent en foule de leurs montagnes, se joignirent aux Bysantins, chez qui l'arrivée d'une flotte et d'une armée avait ranimé une lueur d'espérance, et ils marchèrent ensemble contre les musulmans. Ne se laissant pas effrayer par le nombre, Oukbah s'avance à la rencontre de l'ennemi, décidé à couronner par une mort honorable la gloire de ses exploits passés.

[1] Les Arabes comprenaient alors sous cette dénomination presque tout le pays qui forme aujourd'hui la régence de Tunis et de Tripoli.

[2] De la frontière de Tunis à l'Océan atlantique, la plus grande partie du littoral n'avait pas cessé pourtant d'appartenir à l'empire grec. La conquête arabe s'était d'abord dirigée le long du revers méridional de l'Atlas, à travers ces tribus sauvages, voisines du désert, ennemies des villes et de leurs habitants, alliées naturelles de l'islamisme vainqueur. C'est ainsi que les débris des anciennes populations grecque et carthaginoise voyaient se rétrécir chaque jour leur territoire, et se trouvaient de plus en plus resserrées entre la mer et le désert. Carthage elle-même, nommée par les Arabes ***Kasthadjima***, centre et siége des possessions bysantines, était incessamment menacée par Kairouan, placée à huit jours de marche.

On raconte qu'à cet instant décisif, ayant fait appeler un chef arabe du nom de Mouéghir, qu'il traînait à sa suite et dont il était jaloux, il lui dit en l'embrassant : « Ami, c'est aujourd'hui le jour du martyre et des palmes les « plus précieuses que puisse cueillir un musulman. Je ne veux pas que tu « perdes une si bonne occasion. — Je te rends grâces de m'accorder cette « faveur, répondit Mouéghir, car j'ai un vif désir de partager une telle félicité.» A ces mots, brisant les fourreaux de leurs cimeterres, ils s'élancent ensemble dans la mêlée. De tels hommes pouvaient être accablés, mais non vaincus. La bataille fut longue et opiniâtre : les deux chefs réconciliés combattaient au premier rang, portant la mort de tous côtés. Les Berbères et les Bysantins, terrifiés, semblaient hors d'état de se défendre. Cependant, leur nombre ranimant leur courage, ils entourent les deux héros, dispersent leurs gardes, et finissent par les massacrer. Oukbah expira sur un monceau de cadavres, et le champ de bataille qui fut son tombeau est encore aujourd'hui un monument de sa valeur : il a conservé le nom de *champ d'Oukbah* [1].

Sous le poids de cette défaite, l'invasion arabe recule jusqu'à Barkah ; Zohaïr-ben-Kaïs, successeur d'Oukbah, essaie de la continuer, mais après quelques succès balancés il succombe sous les efforts des Barbares et des Bysantnis réunis. Hassan le Gassanide, gouverneur de l'Égypte, envoyé en Afrique avec quarante mille hommes, parvient enfin à fixer la victoire. Il marche droit sur Carthage, l'emporte d'assaut, et après l'avoir livrée au pillage la détruit fond en comble, désespérant sans doute de pouvoir s'y maintenir. Le siége de la domination arabe continua d'être concentré à Kairouan.

Ainsi, malgré les vicissitudes qu'elle avait d'abord éprouvées, la puissance des kalifes n'avait cessé de grandir en Afrique. Après Hassan, Moussa-ben-Nosaïr, investi du gouvernement de ce pays, pousse ses conquêtes jusqu'à Sous, et constitue définitivement le gouvernement du Mahgreb. Mais après avoir vaincu les Bysantins et les Maures, les musulmans allaient rencontrer de nouveaux ennemis. Maîtres de l'Espagne et de quelques villes du littoral africain, les Goths étaient pour eux d'incommodes voisins ; ils avaient récemment donné des secours à Carthage lors du siége de cette ville par Hassan. Ainsi, s'emparer de l'Espagne était pour les vainqueurs de l'Afrique une espèce de représaille et de plus un premier pas vers l'asservissement futur de l'Europe. Dans leurs rêves de conquête, ils espéraient traverser les Pyrénées, soumettre la Gaule et l'Italie, réduire les peuples de la Germanie, suivre le Danube depuis sa source jusqu'au Pont Euxin, renverser l'empire de Constantinople, et repassant d'Europe en Asie, rattacher ces conquêtes au gouvernement des provinces de Syrie. C'était embrasser le pourtour de la Méditerranée, et fonder un nouvel empire romain.

[1] La mort d'Oukbah est attribuée à Koseïlah-ben-Behram, chef des Berbères converti depuis à l'islamisme.

Ce projet gigantesque plaisait à l'imagination aventureuse des Arabes. La conquête de l'Espagne leur paraissait d'ailleurs ne présenter aucune difficulté sérieuse. En effet, les Goths n'étaient plus ces terribles barbares qui, après avoir humilié l'orgueil de Rome et s'être enrichis de ses dépouilles, avaient promené leurs armes triomphantes du Danube à la mer Atlantique. Séparés du reste de l'Europe par les Pyrénées, les successeurs dégénérés d'Alaric s'énervaient dans les douceurs d'une longue paix; les remparts de leurs villes tombaient en ruines, la discorde régnait parmi eux.

A la suite d'un outrage fait à sa fille par le roi Roderic, le comte Julien, l'un de leurs généraux, venait de faire des ouvertures secrètes à Tarik-ben-Zaïd, lieutenant de Moussa, lui offrant d'introduire les Arabes au cœur de l'Espagne. Tarik choisit 500 cavaliers, et traversa sur quatre grandes barques le détroit qui sépare Tanger de la rive opposée. A la tête de cette petite troupe, il parcourut les côtes de l'Andalousie sans rencontrer aucune résistance. Après avoir fait un butin immense et un grand nombre de prisonniers, il revint en Afrique (juillet 710). Encouragé par ce succès, il prépara une expédition plus considérable; et dès les premiers jours du printemps de l'année suivante, il repassa en Espagne, et débarqua au pied du mont Calpé auquel il donna son nom (Ge bel-Tarik, aujourd'hui Gibraltar). En apprenant cette nouvelle agression, Roderic, qui prenait le titre de roi des Romains, marcha à la rencontre de Tarik avec une armée de cent mille hommes. Le général arabe n'en comptait que vingt mille, y compris les mécontents que l'influence du comte Julien avait jetés dans ses rangs. La bataille s'engagea aux environs de Cadix, auprès de la ville de Xérès et de la petite rivière de Guadalète, qui séparait les deux camps; elle dura neuf jours, et la victoire fut longtemps indécise. Un moment, la défaite des Arabes parut certaine; ils pliaient de toutes parts, lorsque Tarik, arrêtant les fuyards, leur crie : « Frères, l'ennemi est devant vous et la mer derrière! où pourriez-vous vous retirer? suivez-moi! j'ai résolu de mourir ou de fouler à mes pieds le roi des Romains. » A ces paroles, les Arabes reforment leurs rangs et se jettent avec fureur sur l'ennemi. La mort de Roderic, tué d'un coup de lance, décida de cette journée. Dès ce moment les Arabes furent maîtres de l'Espagne.

Après sa victoire, Tarik partagea son armée en trois corps : le premier se porta sur Cordoue, et s'en empara; le second soumit la côte de Bétique ou le royaume de Grenade; avec le troisième il se porta du Bétis au Tage, traversa la sierra Morena qui sépare l'Andalousie de la Castille, et parut bientôt sous les murs de Tolède. Entré dans cette ville sans résistance, il laissa aux habitants leurs propriétés, leurs lois, et même leurs temples, à la condition qu'ils n'en élèveraient pas de nouveaux et s'abstiendraient de faire des processions publiques. Maître de la capitale, Tarik parcourut les provinces centrales de l'Espagne, et détruisit les restes épars de l'armée des Goths.

De si grands et si rapides succès excitèrent la jalousie de Moussa-ben-

Nozaïr. Afin d'enlever à son lieutenant le profit et l'honneur de cette conquête, il se hâta de quitter son gouvernement avec des forces considérables, et franchit le détroit. Son armée se composait de dix mille Arabes et de huit mille Africains; il avait sous ses drapeaux les plus nobles d'entre les Koraïschites. Moussa réduisit Séville, et quelques autres villes que Tarik avait laissées derrière lui, et qui depuis son éloignement avaient secoué le joug du vainqueur. Carmona fut emportée d'assaut; Mérida se rendit après une longue résistance; le Portugal et la Galice se soumirent également.

Cependant la jalousie de Moussa contre Tarik était plus violente que jamais. Vainement celui-ci était allé à sa rencontre, et lui avait présenté une large part du butin. Loin d'être touché de cette soumission, Moussa lui adressa de vifs reproches, l'accusant d'avoir méconnu son autorité et d'avoir compromis l'armée qui lui était confiée; enfin, consommant son injustice, il le priva de son commandement, le fit charger de fers, et s'oublia, dit-on, jusqu'à le frapper. Sur les ordres du kalife, Valid Ier, Tarik fut peu de temps après rendu à la liberté et on lui remit le commandement d'un corps d'armée avec lequel il conquit une partie de l'Aragon, de la Catalogne et de la province de Valence. Ces deux chefs parurent un moment oublier leurs querelles, mais cette réconciliation fut peu durable. Moussa, dans ses expéditions, s'appropriait tout le butin fait sur l'ennemi; Tarik, au contraire, abandonnait le sien à ses soldats, n'en prélevant que la cinquième partie pour le Kalife. Valid Ier vint à mourir sur ces entrefaites, et Soliman son frère lui succéda. Le nouveau kalife rappela ces deux généraux, qu'il fit paraître devant lui. Moussa fut exilé à la Mekke, où il mourut; Tarik lui-même tomba en disgrâce peu de temps après. Telle était déjà à cette époque la justice distributive des musulmans.

Nous ne suivrons pas les tribus de l'Yemen dans leurs excursions au delà des Pyrénées. Laissons-les s'établir à Narbonne, réclamer la province du Languedoc à titre de dépendance de la monarchie espagnole, inonder les provinces de l'Aquitaine après avoir battu l'intrépide Eudes, dont la fille avait épousé un chef arabe; laissons-les arborer leurs drapeaux victorieux sur les murs de la capitale de la Touraine, et essuyer enfin une défaite sanglante aux environs de Poitiers. Ce qui nous importe ici, c'est de rechercher quelle espèce de civilisation les nouveaux conquérants apportèrent dans le Mahgreb, et comment ils parvinrent à faire accepter leurs mœurs et leurs croyances religieuses aux différents peuples de l'Afrique septentrionale.

Les kalifes de Damas et de Bagdad n'avaient pas tardé à dédaigner la simplicité des premiers musulmans, et à vivre dans la pompe et la splendeur. On peut s'en faire une idée par le récit suivant de l'historien arabe Aboulféda : « Toute l'armée du kalife était sous les armes; la cavalerie et l'infanterie formaient un corps de cent soixante mille hommes. Les grands officiers, ses esclaves favoris, vêtus de la manière la plus brillante, portant des baudriers étincelant d'or et de pierreries, se trouvaient rangés autour de sa personne. Venaient

ensuite sept mille eunuques et sept cents portiers ou gardes des appartements. Des gondoles richement décorées promenaient leurs banderoles sur le Tigre; la somptuosité régnait partout dans l'intérieur du palais. On y remarquait trente-huit mille pièces de tapisserie, parmi lesquelles douze mille cinq cents étaient de soie, brodées en or. On y trouvait vingt-deux mille tapis de pied. Le kalife entretenait cent lions, qui chacun avait un garde. Entre autres raffinements d'un luxe merveilleux, il ne faut pas oublier un arbre d'or et d'argent dont les dix-huit branches étaient chargées d'oiseaux de toute espèce; cet arbre s'agitait à volonté comme ceux de nos bois, et alors on entendait un mélodieux ramage. »

Damas et Bagdad trouvèrent des imitateurs au Kaire, à Fez , à Kairouan, en Espagne. C'est ainsi que le troisième et le plus grand des Abderrhames éleva à trois milles de Cordoue, en l'honneur de sa sultane favorite, la ville, le palais et les jardins de Zehra. Les sculpteurs et les architectes les plus habiles de Bysance furent appelés pour la construction et l'ornementation de ces édifices, qui étaient soutenus par douze cents colonnes de marbre d'Espagne, d'Afrique, de Grèce et d'Italie. On y voyait des incrustations d'or et de perles, des figures d'oiseaux et de quadrupèdes, les seuls être vivants que sa loi religieuse permît à l'artiste musulman de retracer. Sillonnée sans cesse par le passage de leurs armées qui se rendaient en Espagne, l'Afrique ne demeura pas étrangère à cette magnificence; en effet à l'époque de la conquête du Mahgreb les Arabes y avaient trouvé des traces nombreuses de la grandeur romaine, que leur esprit prompt à s'enflammer dut naturellement chercher à imiter, et qu'ils firent entrer comme éléments dans leurs créations artistiques et architecturales. Kairouan, Fez et Maroc brillèrent d'un grand éclat dans les sciences et les lettres, et leurs écoles rivalisèrent avec celles de Cordoue. La culture en avait été recommandée aux Arabes par le Prophète lui-même. « Enseignez la science, dit le Coran, car l'enseigner c'est glorifier Dieu. La dispute sur la science est une dispute sacrée. Par la science on distingue ce qui est juste de ce qui est injuste; elle est la lumière sur le chemin du paradis, une confidente dans le désert, une compagne dans la solitude, un guide fidèle dans le bonheur et dans le malheur. Les anges désirent son amitié; tout ce qui existe sur la terre brigue sa faveur; elle est le remède des cœurs contre la mort de l'ignorance, le luminaire des yeux dans la nuit de l'injustice. »

La littérature arabe se divisait en deux parties distinctes : la première embrassait les mathématiques, l'astronomie, la physique, la philosophie, c'est-à-dire ce que ces peuples avaient puisé à des sources étrangères; la seconde, tout ce qui leur appartenait en propre , c'est-à-dire leurs ouvrages d'histoire, de géographie, de poésie, de philologie. Les œuvres d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius, de Ptolémée, devinrent la base de leurs études mathématiques. La plus célèbre des versions d'Euclide est celle de Nassir-Eddin, qui a

été imprimée à Rome à la fin du XVI[e] siècle. Le bel ouvrage astronomique de Ptolémée acquit une si grande autorité chez les Arabes, que l'astronomie est souvent appelée par eux la science d'Almedjisti (du mot grec Μεγίστη, très-grand). Ils firent connaître cet ouvrage en Europe, et encore aujourd'hui son titre arabe (Almajest) nous est plus familier que celui de Σύνταξις μεγίστη, que porte l'original grec. Non contents de traduire et de commenter les auteurs grecs, ils y ajoutèrent beaucoup d'éclaircissements fondés sur leurs propres recherches, simplifièrent les méthodes, et préparèrent la voie aux découvertes importantes de nos mathématiciens modernes. C'est encore à eux que l'arithmétique est redevable de l'usage des chiffres et du système décimal; ce sont eux qui ont simplifié les opérations trigonométriques par la substitution du calcul des *sinus* à celui des *cordes;* ce sont eux enfin qui, par l'introduction de l'algèbre, ont fourni aux savants modernes un des plus puissants moyens d'analyse mathématique. Ils ne cultivaient pas avec moins d'ardeur la médecine et les sciences naturelles. C'est dans Hippocrate, et surtout dans Aristote, qu'ils puisèrent les principes de leurs connaissances physiques et médicales. Le préjugé religieux les empêcha de se livrer à l'anatomie; en revanche ils firent de grands progrès dans la thérapeutique, la pharmacologie, la chimie et la botanique[1].

Les Arabes importèrent avec eux dans le Mahgreb toutes ces connaissances, fruits d'une haute civilisation; mais ils éprouvèrent de plus grandes difficultés à y faire adopter leurs doctrines religieuses. Ce ne fut qu'un demi-siècle après l'expulsion des Bysantins, qu'Abderrhaman, gouverneur d'Afrique, annonçait au kalife Abboul-Abbas la conversion des infidèles. Il avait fallu déployer contre ces populations toutes les rigueurs de la conquête pour leur faire abandonner leurs idoles. Mahomet avait dit dans le Coran : « Combattez les infidèles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus lieu aux disputes; combattez jusqu'à ce que la religion de Dieu domine seule sur la terre! » Quelques-uns de ses successeurs immédiats suivirent ce précepte à la lettre; mais ce procédé barbare n'était guère applicable à de grandes masses de populations. Quand les musulmans eurent étendu leurs conquêtes, ils furent obligés de se montrer moins intolérants. Ainsi, en Afrique et en Espagne, ils se contentèrent d'engager les idolâtres, les juifs et

[1] Parmi les auteurs qui ont écrit sur la médecine et l'histoire naturelle, on peut signaler les suivants : Abou-Belhr-Al-Razi (932), surnommé le Gallien arabe, qui écrivit le premier sur la petite vérole; Isak-Ben-Soleiman, Israélite de Kouraman (941), célèbre par son ouvrage sur les fièvres; Abou-Ali-Hosain-Ibn-Siner, dit Avicenne (1036), dont le nom et les écrits furent longtemps regardés, même en Europe, comme la base de toute science médicale; Abou-El-Kasi-Al-Zahravi (1106), auteur d'une méthode médicale universelle, dans laquelle on distingue surtout d'excellents traités de chirurgie. On peut mentionner encore Abou-El-Valed-Ibn-Roschd, dit Averroès (1198); son disciple, le rabbin Mousa-Ben-Macinoum (1208); Abdallah-Ibn-Beitar (1248), voyageur et botaniste; Abou-Yahya-Zacariyya-Al-Kuzwini (1283), le Pline des Orientaux, célèbre par son grand ouvrage sur les *Merveilles de la nature;* et Kemaleddin-Mohammed-Ben-Mousa-Damiri (1405), auteur d'une *Histoire des animaux.*

les chrétiens, à embrasser l'islamisme, leur laissant le libre exercice de leur culte; ils se contentèrent de les subalterniser politiquement, en les soumettant à un tribut et leur interdisant l'accès des fonctions publiques. Cette barrière qui séparait le vainqueur du vaincu, il ne dépendait que de celui-ci de la faire disparaître en prononçant la formule sacramentelle : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète. » Aussitôt il entrait dans la société islamique, et y prenait une place proportionnée à ses talents et à son courage. Il ne faut donc pas s'étonner que toutes les populations africaines, à l'exception peut-être de quelques tribus errantes dans le désert, aient accepté la religion de Mahomet.

Toutefois ces conversions intéressées ne produisirent pas, pour l'empire des kalifes, les heureux fruits qu'ils s'en étaient promis. Avec l'islamisme entra chez les tribus berbères ce cortége de schismes et d'hérésies qui détruisirent l'unité musulmane; sous le titre commun de *Khouaridj*, des sectaires de noms et de croyances diverses (*Ibadis*, *Sofris*) formèrent en Afrique le germe de discussions pareilles à celles qui, déjà sous les empereurs chrétiens, l'avaient tant de fois ensanglantée. Ces mêmes tribus, qui avaient fourni aux donatistes et aux circoncellions leurs partisans les plus intrépides, une fois convertis à l'islamisme, se jetèrent avec d'autant plus de fureur dans les dissidences de la religion nouvelle, qu'elle leur fournissait un prétexte pour entrer en révolte contre leurs nouveaux maîtres. Sous les premiers émirs du Mahgreb, quelques tentatives d'insurrection avaient éclaté : elles avaient été facilement et promptement réprimées; mais, sous le gouvernement d'Obaïd-Allah-ben-el Habab, elles prirent un caractère de gravité qui faillit compromettre l'existence même de la domination arabe. Le sofri Meïsara-el-Medghari fut salué kalife par les Berbères hérétiques. Son successeur, El-Khaled-ben-Hamid-el-Zenati, vainqueur dans un combat qui reçut le nom d'Ouakat-el-Achraf (*Journée des Chérifs*), à cause du grand nombre de guerriers illustres qui y perdirent la vie, parvint à resserrer les Arabes dans Kaïrouan, et le Mahgreb tout entier sembla un instant abandonné aux *Khouaridj*.

La situation des affaires dans cette partie de l'empire réclamait de prompts et énergiques remèdes. En conséquence, le kalife Hescham fit un appel aux armes, auquel les milices (*djends*) de Syrie répondirent en fournissant à elles seules un contingent de douze mille cavaliers. Handala-ben-Safouan-el-Kelbi, gouverneur d'Égypte, chargé de châtier les rebelles, s'avança à leur rencontre, les mit en pleine déroute sous les murs de Kaïrouan, fit prisonnier leur chef qui fut mis à mort.

Tant de révoltes successives trahissaient dans les populations du Mahgreb un profond malaise. Chose étrange! plus l'Afrique se peuplait d'Arabes, ou le devenait elle-même, plus le mal semblait s'accroître. Cet immense empire de l'islamisme succombait en quelque sorte sous le fardeau de ses conquêtes; peuples et rois paraissaient sentir à la fois le danger et l'impuissance des domi-

nations lointaines, en l'absence surtout de toute autre constitution que la volonté du maître. C'est ainsi que se préparait sourdement la scission des différentes parties de ce grand empire, le partage, et finalement la chute du kalifat.

En Orient, Ali avait été dépossédé par Moaviah, fondateur de la dynastie des Ommiades. Un siècle après, cette famille fut à son tour dépossédée par les Abassides. Les premiers n'avaient jamais eu de partisans qu'en Syrie ; on leur reprochait l'injustice de leur élévation et le sang qu'ils avaient versé pour parvenir au pouvoir. Les seconds, qui descendaient en ligne directe d'Abbas, oncle du Prophète, étaient au contraire l'objet de la faveur générale. Une troisième famille, celle des Fatimites, ou descendants de Fathmè, fille de Mahomet, était non moins puissante. Ces trois partis ou sectes se distinguaient non-seulement par différents points de dogme et de rite, mais encore par la couleur de leurs vêtements ; les Ommiades avaient adopté la couleur blanche, les Abassides la couleur noire, et les Fatimites la couleur verte.

Le quatorzième et dernier kalife de la dynastie ommiade, fut défait dans une bataille sanglante par Saffah, représentant de la maison des Abassides, et perdit la vie. Saffah fut nommé kalife ; les Ommiades furent proscrits, et quatre-vingts personnes de la même famille, trop confiantes dans la clémence du vainqueur, s'étant rendues à un festin solennel qui se préparait à Damas, y furent égorgées sans pitié. Le plus jeune de tous, Abderrhaman, échappa au massacre ; après avoir erré longtemps en Syrie, en Egypte, dans le désert de Barcak, poursuivi partout par la haine des Abassides, il trouva enfin un asile dans une ville appelée Tuhar, dont les ruines sont situées à quatre journées de marche à l'est de Tlemcen.

Telle fut l'origine de ces divisions funestes qui détruisirent la grande unité religieuse et politique fondée par Mahomet. En Arabie, en Perse, la puissance des Abassides fut reconnue. Ils quittèrent Damas, et transportèrent le siége de leur kalifat sur la rive orientale du Tigre, à environ quatre milles au-dessus des ruines de Modain. Ils y fondèrent Bagdad, dont la population, suivant les écrivains arabes, s'éleva bientôt à huit cent mille âmes, et qui fut une des villes les plus florissantes de l'islamisme. En Espagne, au contraire, le parti des Ommiades conserva tout son prestige. Les Abassides, voulant faire rentrer cette province sous leur obéissance, y envoyèrent des généraux chargés de remplacer les gouverneurs nommés par leurs adversaires. Loin de reconnaître l'autorité des Abassides, ceux-ci envoyèrent une députation en Afrique pour offrir le pouvoir au jeune Abderrhaman, qui passa aussitôt le détroit, suivi de mille Africains de la tribu de Zénètes. Sa présence inattendue intimida ses ennemis, et ceux qui voulurent opposer quelque résistance tombèrent sous ses coups. Proclamé kalife, Abderrhaman établit sa résidence à Cordoue [1].

[1] Il devint la tige des Ommiades d'Occident, qui régnèrent sur l'Espagne pendant plus d'un siècle et demi.

Par les ordres d'Almanzor, deuxième kalife de la race des Abassides, Ali-ben-Mogueir, émir d'Afrique, passa en Espagne à la tête d'une armée. Mais ses efforts restèrent inutiles; vaincu et mis à mort, sa tête, conservée dans du camphre, fut envoyée à Kairouan pour y montrer combien était déjà redoutable la puissance d'Abderrhaman. Ce prince reçut le surnom d'El-Mançour (le Victorieux).

L'Afrique elle-même ne tarda pas à devenir le théâtre d'événements analogues à ceux qui venaient d'enlever l'Espagne aux Abassides : elle se fractionna en une multitude de petits états indépendants, dont les chefs ne cherchèrent qu'à affermir et à étendre leurs domaines aux dépens de voisins plus faibles. Le Mahgreb n'eut plus d'émir titulaire; chaque petit cheik s'attribua ce titre; la puissance politique des kalifes de Badgad cessa même d'être reconnue; on ne le considéra plus que comme chef spirituel de la religion, et non comme souverain temporel. L'avénement dans le Mahgreb de dynasties purement africaines, devint pour ce pays le commencement d'une nouvelle période. Cet état ne pouvait être que transitoire : plus forts et plus ambitieux que tous ces cheiks désunis, dans l'ouest les Beni-Edris (Edrissites), et dans l'est les Beni-Aghlab (Aghlabites), rétablirent quelque unité.

Le fondateur de la dynastie des Edrissites, Edris-ben-Edris, descendait d'Ali, gendre de Mahomet, et de Fathmè sa fille. Réfugié d'abord en Afrique pour échapper aux persécutions de l'Abasside Haroun-el-Raschid, auquel le rendaient redoutable les prétentions rivales de sa maison, il s'était depuis retiré à Tanger, où commandait le cheik Abd-el-Medjed-el-Euroubi, qui le reçut avec amitié. Edris se fit connaître à son hôte qui le présenta à sa famille et aux tribus d'El-Euroubi (les Kabaïles). Profitant de l'ascendant que lui donnait son origine, il parvint à enthousiasmer ces tribus qui le proclamèrent émir. Les Zénètes et les autres tribus berbères suivirent cet exemple. Se mettant alors à leur tête, Edris se porta sur Tlemcen dont il s'empara, soumit quelques autres provinces, et finit par conquérir le Mahgreb tout entier.

La nouvelle de ces brillants exploits parvint bientôt à Bagdad ; le kalife en fut alarmé, et, résolu de se défaire du nouvel émir, il fit partir un de ses affidés avec ordre de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Edris, et de profiter de l'accès que lui ouvrirait cette intimité pour lui donner la mort. Cet homme accomplit sa mission à l'aide d'un flacon empoisonné. Edris ne laissait pas d'enfants; mais sa femme était enceinte. Un de ses lieutenants proposa aux Arabes d'attendre l'accouchement de Kéthira (c'était le nom de sa veuve) : « Si Kéthira accouche d'un enfant mâle, leur dit-il, nous le nommerons notre chef; si elle accouche d'une fille, nous donnerons la souveraineté à un autre. » Cette proposition fut acceptée; et Kéthira ayant donné le jour à un enfant du sexe masculin, le nouveau-né fut proclamé chef suprême des croyants du Mahgreb, sous le nom de Edris-ben-Edris, qui était celui de son père.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, le jeune émir prit en main les rênes

du gouvernement, et toutes les tribus du Mahgreb lui prêtèrent de nouveau le serment d'obéissance. Peu de temps après il conclut avec El-Haklem, kalife de Cordoue, un traité d'alliance défensive contre le kalife d'Orient. Fier du nombre de ses sujets, Edris-ben-Edris voulut devenir le fondateur d'une ville nouvelle, qui reçut le nom de Fez (807). Il la partagea en divers quartiers séparés par des murailles, dont les principaux étaient le quartier des Karawis, et le quartier des Andalous. Huit mille Arabes, exilés de Cordoue par Hakem Ier à la suite d'une révolte, formèrent le noyau de la population de cette ville. Edris-ben-Edris fut alors proclamé kalife de Fez[1].

Presqu'à la même époque un autre kalifat se formait à Kaïrouan. Après l'affranchissement de l'Espagne du joug des Abassides, un certain Ibrahim, fils d'Aghlab, sentit naître en lui l'ambition d'imiter le jeune Abderhaman. Le succès couronna cette nouvelle tentative. Déjà, depuis longtemps, l'autorité des oualis du Maghreb était presque indépendante de celle des kalifes; Ibrahim ne fit donc que sanctionner un fait tacitement reconnu. Pour affermir son pouvoir, il abolit une partie des impôts, créa une armée de noirs esclaves, bâtit une forteresse auprès de Kairouan, en un mot fonda sur des bases solides un empire qui passa à ses enfants. Sous le règne de Zïadel-Allah, le second de ses successeurs, les Aghlabites firent la conquête de la Sicile, ravagèrent le royaume de Naples, la Toscane et toutes les côtes de l'Italie. La France elle-même ne fut point à l'abri de ses insultes.

De concert avec les Sarrasins d'Espagne, les Aghlabites et les Edrissites attaquèrent la Provence et s'établirent sur différents points du littoral. Ils y construisirent un grand nombre de forteresses et de châteaux, dont on trouve encore quelques restes. Ils s'emparèrent successivement de Marseille, d'Avignon, d'Arles, de Saint-Tropez. Ils s'établirent principalement au nord-ouest du golfe de Grimaud, à trois lieues de cette dernière ville, au sommet d'une haute montagne appelée Fraxinet, d'où l'on découvre la mer et les Alpes. Les Sarrasins firent du Fraxinet une redoutable forteresse; construite sur un immense rocher qui couronnait la montagne, pourvue d'une vaste citerne creusée dans le roc, elle passait pour être imprenable. Au-dessous de la forteresse principale et à quelques centaines de pas de distance, ils avaient bâti un château appelé *la Garde*, et sur toutes les hauteurs voisines avaient élevé des tours de vigie, qui, par des signaux télégraphiques, transmettaient les nouvelles au loin. En l'année 940, les Sarrasins du Fraxinet, renforcés par des secours venus d'Afrique, assiégèrent Fréjus, et la livrèrent à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. En 942, Hugues, comte de Provence et roi de Lombardie, entreprit de chasser de ces états ces hôtes incommodes,

[1] Jusqu'à l'avénement de Mahdi (908), fondateur de la dynastie des Fathémites, la famille des Beni-Edris, posséda tout le pays désigné par les Arabes sous le nom de Greub-el-Djouarin, qui s'étendait depuis Fez jusqu'à Tlemcen, c'est-à-dire presque la moitié de l'Afrique.

mais il ne put y réussir. Vingt-six ans après, en 968, Othon Ier fit également de vains efforts pour se débarrasser des Sarrasins : ils furent attaqués simultanément par terre et par mer, mais ils parvinrent à s'emparer des principaux passages des Alpes et interrompirent les communications avec l'Italie. Ainsi, à cette époque, les Arabes s'étaient établis sur les côtes de la Méditerranée, plus facilement peut-être que la France aujourd'hui à Alger. Ce fait seul peut donner une idée de leur puissance, de l'exubérance de vie et d'activité qu'ils avaient développée en Afrique.

Pendant tout le temps qu'ils occupèrent le trône, les kalifes Aghlabites et Édrissites protégèrent les sciences et les lettres. Bien que séparés de l'unité politique et religieuse représentée par les kalifes d'Orient, ils cherchèrent à imiter le mouvement littéraire et artistique qui se produisait à Bagdad, et s'efforcèrent de rivaliser avec eux en bon goût et en richesse. Cette émulation fit de Kairouan et de Fez des foyers de lumière et d'érudition où pendant longtemps la jeunesse musulmane vint puiser les connaissances les plus variées. Mais cette prospérité touchait à son terme.

Les peuples indigènes de l'Afrique, connus sous la dénomination générale de *Berbères*[1], n'avaient jamais accepté complétement la domination arabe. Une tribu des Zénètes, les Beni-Mequineça, s'étant soulevée, les kalifes de Fez furent réduits à mettre en campagne toutes leurs troupes. Malgré ce déploiement de forces, les Beni-Mequineça remportèrent quelques avantages qui rallièrent à leur cause un grand nombre d'autres tribus. Tout ce qui était en dehors des villes devint la proie des insurgés. Un événement imprévu aggrava encore cette situation : un marabout de la province de Tlemcen, nommé Quenin-ben-Menul, qui se donnait pour prophète et prétendait avoir été envoyé pour délivrer les peuples de la tyrannie des Edrissites, se mit à prêcher l'insurrection aux tribus africaines. Les populations coururent aux armes, et bientôt Quenin-ben-Menul se sentit assez puissant pour déclarer la guerre au kalife de Fez. Menacé à la fois par le marabout et la tribu des Beni-Méquineça, se voyant dans l'impossibilité de faire face à ces deux ennemis, le kalife crut prudent de se débarrasser du premier en traitant avec lui. La paix fut conclue, mais à des conditions humiliantes pour son orgueil, car le marabout exigea que Tlemcen fût érigé en principauté. A partir de cette époque (935), la province de Tlemcen se trouva placée en dehors de l'autorité des kalifes de Fez, et conserva son indépendance jusqu'au règne des Almoravides. En se débarrassant d'un de ses ennemis, le kalife avait cru pouvoir aisément se rendre maître de l'autre; il en fut tout autrement. Les Zénètes

[1] Les Maimoudes habitaient la partie occidentale et méridionale de l'Atlas, c'est-à-dire les plaines et les vallées qui s'étendent vers les frontières du Maroc. Les Gomérules se tenaient dans les montagnes de la Mauritanie qui avoisinent le détroit. Les Zénètes, les Hawarah et les Sanhadjah résidaient plus avant dans les terres; et ces derniers, qui étaient très-nombreux, avaient des tribus répandues derrière les différentes chaînes de l'Atlas.

loin de se soumettre, redoublèrent d'ardeur, et parvinrent en effet à fonder une principauté indépendante dont ils établirent le siége dans l'ancienne Sidda, à douze lieues de Fez. Cette ville fut appelée Mequinez, du nom de la tribu des Beni-Mequineça.

Vers la même époque, cette révolte trouva des imitateurs dans l'est de l'Afrique septentrionale. Un nouveau marabout, non moins ambitieux que l'usurpateur de Tlemcen, Obeid-Allah-Abou-Mohammed, surnommé Mahadi, qui prétendait descendre en ligne directe de Fatmeh, fille du Prophète, s'annonça comme l'iman régénérateur attendu par les musulmans orthodoxes pour réunir tous les peuples dans une même croyance. Mahadi parvint à réunir une armée avec laquelle il attaqua Kairouan, dont il s'empara après en avoir chassé le dernier des Aghlabites. Après cette victoire, il fonda sur la côte, à quelques lieues de Kairouan, une ville à laquelle il donna le nom de Mehedia, et jeta dans cette partie de l'Afrique les fondements de la puissance de ces kalifes Fatimites qui devaient plus tard soumettre l'Égypte à leur domination. Ayant réuni autour de lui un grand nombre de mécontents et de fanatiques, et vu ainsi considérablement augmenter son influence, Mahadi se porta sur Fez pour en chasser les Edrissites, qui, déjà épuisés par la lutte qu'ils venaient de soutenir contre les Zénètes, ne purent résister; leur capitale fut prise, ainsi que Ceuta, Tanger, et plusieurs autres villes. Il écrivit alors au gouverneur de Isakor, ville que les musulmans andalous possédaient dans le Mahgreb, cette lettre pleine d'orgueil et de fierté : « Si vous venez « doucement à moi, j'irai vers vous avec douceur et clémence; si vous voulez « que nous mesurions nos forces dans une bataille, mon épée victorieuse « humiliera la vôtre. »

Dans ce péril extrême, les Edrissites se hâtèrent d'envoyer une députation à Cordoue, pour demander des secours au kalife Abderrhaman III, fils de Mohammed. Ce prince, en qui les musulmans andalous avaient placé toutes leurs espérances et qu'ils se plaisaient à regarder comme le régénérateur de l'islamisme en Espagne, accueillit favorablement la députation, et s'engagea à envoyer les secours demandés; ajoutant qu'il avait une injure personnelle à venger, puisque Mahadi avait osé attaquer le gouverneur andalou du Mahgreb. En effet, il fit passer en Afrique l'élite de son armée, s'empara de Fez, de Tlemcen[1], et obligea le kalife Fatimite à quitter l'ouest de l'Afrique pour se réfugier dans la partie orientale de la Barbarie. Déjà les Edrissites se félicitaient du succès des armes de leur allié, lorsque celui-ci déclara qu'il s'appropriait leurs états pour son compte personnel, et se fit proclamer dans Fez prince des croyants (954). Mais son ambition n'était pas encore satisfaite; vou-

[1] On rapporte qu'Abderrhaman fit réparer à ses frais le dôme de la grande mosquée, et que pour rendre hommage à la mémoire de celui dont il venait de dépouiller le dernier descendant, il ordonna de placer à la partie la plus élevée de l'édifice l'épée du fondateur de Fez.

lant à tout prix étendre sa puissance maritime et commerciale, il avait fait construire à Séville un gros navire pour transporter des marchandises en Égypte et en Syrie. Dès sa première sortie, ce bâtiment se trouva arrêté dans les eaux de Sicile par un navire appartenant aux Fatimites; un combat s'engagea entre eux, et ce dernier fut capturé. En représaille, le kalife de Kairouan équipa une flotte à laquelle se rallièrent les Sarrasins de la Sicile: cette flotte donna la chasse aux navires andalous, et fit des prises importantes.

La guerre allait donc recommencer avec une nouvelle fureur; Abderrhaman envoya Ahmed, un de ses plus habiles généraux, avec une armée, à Oran. Celui-ci se porta sur Mehedia à la tête de vingt-cinq mille hommes, et après diverses rencontres dans lesquelles les Fatimites furent constamment battus, il mit le siége devant Tunis, ville renommée alors pour son commerce avec l'Occident, et qu'habitaient un grand nombre de négociants juifs. L'espoir du pillage animait les Andalous et les Zénètes leurs alliés; ils serrèrent vigoureusement la place par terre et par mer. Les habitants, voyant le danger qui les menaçait, n'ayant aucun espoir d'être secourus, demandèrent à capituler, et offrirent une forte somme d'argent; mais ils furent contraints de se rendre à discrétion. Ahmed fit un riche butin; il s'empara d'une immense quantité d'étoffes, d'or et de pierreries, d'armes, de chevaux et d'esclaves. Les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, avec leurs cargaisons, devinrent la proie du vainqueur. Il les fit partir avec les siens, et les ramena à Séville. Les richesses recueillies dans cette brillante expédition furent telles qu'après le prélèvement du cinquième appartenant de droit au kalife il en resta encore assez pour enrichir Ahmed, ses officiers et ses soldats.

Après sa défaite, le kalife Fatimite s'était retiré dans Kairouan où il dévorait en silence l'affront fait à ses armes, attendant l'occasion d'en tirer une vengeance éclatante. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le puissant Abderrhaman était devenu médiateur entre les princes chrétiens. Sancho, petit-fils de Tuda, reine de Navarre, s'était retiré à sa cour, après avoir été chassé de son royaume de Léon. Etant parvenu à captiver les bonnes grâces du souverain de Cordoue, il en obtint le commandement d'une armée destinée à le replacer sur le trône, ce qui mit celui-ci dans la nécessité de faire revenir d'Afrique une partie de ses troupes. Aussitôt la partie du Mahgreb qui dépendait du kalifat de Cordoue fut envahie. Djehwarel-Roumy (le Romain), qui commandait l'armée d'invasion, avait ordre de déposer les cheiks de la maison des Ommiades d'Espagne. Djali-ben-Mohammed, lieutenant d'Abderrhaman, alla à la rencontre d'El-Roumy. Les deux armées se trouvèrent en présence dans les environs de Tlemcen. La journée fut fatale à Djali, qui y trouva la mort. El-Roumy alla aussitôt mettre le siége devant Fez, dont il s'empara (960). Sigilmesse, place importante, s'était rendue un peu auparavant. La reddition de ces deux villes entraîna la soumission

momentanée de tout le Mahgreb, à l'exception toutefois de Ceuta, de Tlemcen et de Tanger, dont le vainqueur n'osa pas entreprendre le siége.

En apprenant ces cruels désastres, Abderrhaman ne put contenir sa colère. Pour les réparer, il équipa une flotte considérable et fit passer en Afrique une puissante armée. Ses généraux se portèrent devant Fez, s'en emparèrent de nouveau, et y firent un grand carnage des Fatimites et des tribus africaines leurs alliées; ils soumirent tout le pays jusqu'à l'Océan, et le nom de l'imam de Cordoue fut de nouveau proclamé dans toutes les mosquées du Mahgreb (961). Après avoir réhabilité la gloire de ses armes, Abderrhaman mourut; il était parvenu à sa soixante-douzième année, et avait occupé le trône d'Occident pendant cinquante années musulmanes. La paix fut conclue à la suite de cette expédition, et pendant quelque temps les provinces espagnoles du Mahgreb jouirent d'un profond repos. L'ambition des kalifes de Kairouan, vaincus dans l'ouest de l'Afrique, allait se tourner d'un autre côté.

Depuis leur élévation au kalifat de Badgad, les Abassides avaient été constamment en butte aux attaques de dangereux compétiteurs, et leur puissance avait éprouvé de cruels échecs. Leurs ennemis levaient la tête jusque dans l'intérieur de leur palais ; on contestait leurs titres. On avait vu un de ces princes arraché de son trône par ses sujets révoltés, son palais livré au pillage, et lui-même, dépouillé de son armure et de sa robe de soie, jeté dans un cachot après qu'on lui eut crevé les yeux. Cette décadence des Abassides éveilla l'ambition des Fatimites de Kairouan : ils résolurent d'agrandir leur empire aux dépens du kalifat d'Orient. Une expédition contre l'Égypte et la Syrie fut résolue, et, la fortune secondant cette entreprise hardie, ces deux provinces furent soumises à leur domination (972). Ainsi tomba cette dynastie des Abassides qui avait jeté un si vif éclat sur les annales des Arabes. Bagdad seul leur restait encore; on les y vit longtemps jeûner, prier, étudier le Coran et la tradition, remplir avec zèle, et même dignité, les fonctions spirituelles. Les nations respectaient en eux les successeurs du Prophète et les oracles de la foi musulmane.

La guerre éclata de nouveau entre les kalifes de Kairouan et ceux de Cordoue. Abderrahman en mourant avait laissé la couronne à son fils El-Hakem, qui avait nommé pour gouverneur des provinces espagnoles du Mahgreb Hassan, de la famille des Edrissites. Tout à coup un chef de la tribu de Zanaga, appelé Balkin-ben-Zeiri, se jette à l'improviste sur ces provinces. Hassan vient à sa rencontre et est vaincu; mais Balkin, ne se sentant pas assez fort pour rester indépendant, entra en pourparlers avec lui. Ce descendant des Edrissites n'avait pas oublié que ses ancêtres régnaient en maîtres dans un pays où lui-même n'était plus que le délégué du kalife de Cordoue: il crut pouvoir s'emparer du pays pour son compte et secouer le joug de l'Espagne. A la nouvelle de cette trahison, El-Hakem envoya en Afrique une armée qui fut renforcée de tous les Berbères demeurés fidèles à la cause

espagnole. El-Gralib, qui la commandait, rencontra l'armée de Hassan dans les environs de Ceuta. Avant d'en venir aux mains, le général andalou répandit l'or à profusion parmi les chefs africains qui étaient dans l'armée du rebelle, et grâce à ce talisman il parvint à en ramener un grand nombre. Une bataille sanglante s'engagea ; Hassan fut vaincu, et poursuivi de près il se réfugia dans le *château des Aigles*, asile ordinaire des Edrissites dans leurs moments de péril. Bloqué dans cette forteresse, le manque d'eau le força de se rendre à discrétion (973). El-Gralib lui accorda la vie sauve, avec la jouissance de tous ses biens, sous la condition qu'il fixerait sa résidence à Cordoue. Puis, se mettant à la poursuite de Balkin, il le chassa du pays, se rendit maître de Fez, et replaça sous l'autorité de son maître toutes les provinces du Mahgreb.

Malgré ces succès, la guerre n'était pas encore terminée. Le chef des Zanagas, que nous avons vu fuir devant les armes victorieuses d'El-Gralib, se hâta de reparaître et de reprendre l'offensive dès que ce général eut quitté l'Afrique. Le moment était d'autant plus favorable que le kalife de Cordoue se trouvait engagé dans une guerre contre les chrétiens, guerre qui absorbait tous ses soins, toutes ses forces. El-Hakem se vit donc obligé de traiter avec lui. Un nouvel événement vint compliquer encore cette situation : une querelle ayant éclaté entre le kalife et son prisonnier Hassan, celui-ci s'enfuit, et dépouillé de tous ses biens, parvint à se réfugier en Egypte auprès du kalife Fatimite, qui lui promit d'épouser sa cause et de le rétablir sur le trône. L'effet suivit de près la promesse. Hassan, qui comptait encore de nombreux partisans dans le Mahgreb, y arriva avec les troupes que lui avait données le kalife d'Egypte ; mais vaincu et sans ressources, cette fois encore il fut obligé de se rendre à discrétion.

Pendant ce temps El-Hakem était mort, laissant le trône à son fils Almanzor. Abd-el-Malek, fils et lieutenant du nouveau kalife, promit la vie sauve au vaincu ; mais ce prince, qui se rappelait de quelle manière Hassan avait abusé de la générosité et des bienfaits de son père, envoya à sa rencontre un homme chargé de le mettre à mort. Cet ordre fut exécuté, et la tête du dernier des Edrissites fut déposée sanglante aux pieds d'Almanzor (985). On rapporte qu'au moment du supplice, il s'éleva un vent impétueux qui emporta le burnous de dessus les épaules de Hassan, et que, malgré les recherches les plus actives, on ne put le retrouver[1].

Avant de quitter l'Afrique, le vainqueur d'Hassan avait laissé à un chef de la tribu des Zénètes, nommé Zeiri-ben-Atia, le soin de pacifier les provinces du Mahgreb où restaient encore quelques germes d'insurrection. Ce chef, qui

[1] « El-Hassan, dit un historien de Fez, était inhumain et cruel. Quand il s'emparait d'un ennemi, il le faisait étrangler ou précipiter du haut du château des Aigles.., Cette forteresse était si haute, que le patient mourait au milieu de la chute, et longtemps avant d'avoir atteint le sol. »

devint le fondateur de la famille des Zeirites, refoula au-delà de l'Atlas le fils et successeur de Balkin, et soumit toute l'Afrique occidentale. Ces succès lui donnèrent une si haute idée de sa puissance, qu'il osa se déclarer indépendant (997). A cette nouvelle, Almanzor, qui préparait une expédition contre Santiago, se transporta lui-même à Algésiras où il avait donné rendez-vous aux officiers des provinces voisines. Après avoir rassemblé son armée, il en confia de nouveau le commandement à Abd-el-Meleck. A la tête de toutes les tribus africaines appartenant à la famille des Zénètes, Zeiri marcha à sa rencontre, et le joignit sur les confins de la province de Tanger. La bataille, qui s'engagea aussitôt, dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Vers le soir, au plus fort de la mêlée, Zeiri reçut une blessure profonde qui l'obligea à se retirer. Chargée par Abd-el-Melek, avec une nouvelle ardeur, l'armée des Zeirites fut mise en déroute et on en fit un grand carnage. Zeiri parvint à gagner le desert avec sa famille, et ne survécut pas longtemps à sa défaite. Abd-el-Melek s'attacha le fils de Zeiri, Alman, qu'il nomma émir du Mahgreb avant de retourner en Espagne pour aller occuper le trône de Cordoue. La soumission d'Alman ne se démentit jamais.

L'Afrique se trouvait donc encore divisée en deux grands états, celui des kalifes de Cordoue et celui des kalifes Fatimites qui, comme nous l'avons vu, après avoir conquis l'Egypte, avaient transporté le siége du kalifat au Kaire. Kairouan, l'ancienne capitale, n'était plus administrée que par un cheik berbère. Ce gouverneur profita du moment où Kaim, le kalife d'Egypte, était engagé dans une guerre lointaine, pour se déclarer indépendant. Ne pouvant disposer de ses troupes pour punir lui-même le traître, Kaim fit publier dans les trois Arabies une proclamation par laquelle il offrait un dinar d'or et le libre passage à tous ceux qui voudraient se rendre en Afrique pour combattre le rebelle. Une foule d'Arabes répondirent à cet appel : un écrivain de l'époque évalue leur nombre à cinquante mille combattants, suivis d'un million d'individus. Ils s'emparèrent de Kairouan après un siége de huit mois, et firent périr le gouverneur berbère dans les supplices. Cette ville fut détruite de fond en comble par les assiégeants, trois cent quarante-sept ans après sa fondation (392 hég., 1001 J. C.). Elle ne fut relevée de ses ruines que sous la domination des Almohades. Les factions sans nombre qui bientôt scindèrent l'Afrique en mille petits états indépendants, préparèrent le triomphe des Lamptumes Almoravides.

D'un autre côté l'Espagne, après la mort d'Abd-el-Malek, fatiguée par ses guerres intestines, laissait échapper de lassitude la souveraineté qu'elle s'était acquise aux prix de tant de combats sur les provinces du Magreb, Un prince faible et sans énergie, Hikem, occupait le trône. L'ambitieux Abderrhaman, second fils de Mohammed-al-Mançour, était premier ministre. Peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à ses fins, il conçut le dessein de succéder à Hikem, qui n'avait point d'enfants, et par la menace il le décida à le reconnaître pour

son héritier. Deux factions puissantes se formèrent, celle des Alameris[1] et celle des Omniades qui, par ce choix, voyaient leurs droits méconnus. Ces deux factions en vinrent aux mains, et firent de Cordoue le sanglant théâtre de leurs luttes. La victoire pencha un moment en faveur d'Abderrhaman ; i pénétra dans le palais et se rendit maître de la personne du kalife. Mais le peuple était contre lui. L'orgueilleux ministre tomba entre les mains de ses ennemis, qui le firent mettre à mort en le clouant à un pieu (1009). De là naquirent ces guerres interminables dans lesquelles devait s'éteindre la dynastie des Omniades, et avec elle le kalifat d'Occident. Le dernier de ses représentants fut Hescham, qui dépossédé du pouvoir termina ses jours en 1036. Elle avait duré deux cent soixante-seize ans.

DOMINATION BERBÈRE[2].

(1070 A 1500 J.-C.).

Pendant que la péninsule hispanique était ainsi déchirée par des dissensions intestines, il s'élevait, au delà de la chaîne Atlantique, dans les déserts de l'ancienne Gétulie, un homme qui devait reconstituer un jour et ramener à l'unité les éléments alors dissidents de la domination musulmane, tant en Espagne qu'en Afrique, et étayer de sa main puissante l'édifice chancelant de leur empire. Cet homme était le Berbère Ioussef-ben-Taschefin, de la tribu de Zanaga.

Les Lamptunes, fraction de cette grande tribu à laquelle appartenait Ioussef, bien qu'ils eussent accepté avec les premiers conquérants la religion de l'Islam, étaient restés presque entièrement étrangers à l'intelligence de sa morale et de ses dogmes, lorsque arriva parmi eux Abd-Allah-ben-Yasim, marabout de Suz, renommé par sa science et sa sainteté. (414 de l'hégire, 1036 de J.-C.) Abd-Allah, homme intelligent et habile, expliquant les préceptes d'une religion qui prescrit le prosélytisme par la conquête, réveilla sans peine l'instinct guerrier de ces populations incultes et grossières, et profitant habilement de l'enthousiasme qu'avait excité au milieu d'elles une foi vivifiée et rajeunie, les poussa contre quelques tribus berbères des environs restées fidèles à leurs anciennes croyances. Dans la ferveur d'une conviction nouvelle, les Lamptunes supportèrent avec constance et dévouement des fatigues inouïes, ils attei-

[1] On appelait ainsi les partisans d'Abderrhaman, du nom de son père le grand Almanzor qui était aussi appelé Abi-Amer.

[2] Tout le commencement de cet article sur la domination berbère est emprunté à l'excellent ouvrage de M. Walnis d'Esterhazy sur ce sujet plein de confusion, et où ses travaux ont jeté une vive clarté.

guirent dans leurs âpres retraites les montagnards qu'ils forcèrent d'accepter la religion du prophète guerrier; ce fut alors, et pour les récompenser du courage dont ils avaient fait preuve, qu'Abd-Allah les appela les *hommes de Dieu*, (Al-Morabith), et leur promit prophétiquement la victoire et la conquête des pays du Maghreb sur les musulmans dégénérés. Abd-Allah avait compris tout le parti qu'on pouvait tirer de l'enthousiasme de ces nouveaux convertis; il ne tarda pas à les conduire au delà du désert, et passa avec eux l'Atlas. La prise de Sigilmesse et de tout le pays de Darah fut le fruit de ses premières victoires; les vainqueurs vinrent poser leurs tentes dans le Sahel, entre la montagne et la mer, au milieu des plaines d'Agmat, et ils occupèrent la petite ville de ce nom. Quelque temps après, Abd-Allah mourut, laissant à Abou-Beker-ben-Omar le soin de diriger la régénération religieuse qu'il avait commencée. Abou-Beker se montra à la hauteur de cette mission difficile (460 hég., 1068 J.-C.). Il assit solidement son pouvoir dans le pays par la douceur et l'ascendant de l'opinion, aussi bien que par la force des armes. La ville d'Agmat devint un centre où vinrent se réunir de tous côtés les populations attirées par la réputation de justice et par le renom de sainteté des Almoravides. Le nombre des prosélytes devint si considérable, qu'il fallut songer à fonder une nouvelle ville, à donner une capitale à un nouvel empire. Abou-Beker choisit pour la bâtir une plaine vaste et fertile, appelée dans le pays Eylana. Mais au moment d'en commencer les constructions, ceux des Lamptunes qui étaient restés au delà de l'Atlas, se voyant menacés de guerre par leurs voisins, réclamèrent l'assistance de leur cheik, et Abou-Beker sacrifiant son empire naissant aux exigences de son ancienne patrie, reprit le chemin du désert, laissant, pour continuer son œuvre en son absence, Ioussef-ben-Taschefin, qui s'était déjà fait connaître dans les dernières guerres des Lamptunes contre les Berbères.

Ioussef n'appartenait pas à une grande famille chez les Lamptunes, il ne dut qu'à son mérite reconnu et à l'estime dont il jouissait auprès des siens l'honneur d'être choisi pour continuer la mission difficile de conquérant religieux, si bien commencée par Abd-Allah et par Abou-Beker. Né de parents pauvres, il ne pouvait prétendre à cette haute faveur. Son père était potier, et allait de tribu en tribu vendre les ouvrages d'argile produits de son industrie. Un jour, disent les chroniques arabes, qu'il était en route, accompagné de sa femme, Ioussef, encore jeune, étant porté sur le dos de sa mère, suivant l'usage du pays, un essaim d'abeilles vint s'abattre sur l'enfant. Les parents virent dans ce fait extraordinaire un signe dont ils voulurent avoir l'explication. Arrivés dans la tribu la plus prochaine, ils racontèrent l'aventure à un taleb, lui demandant ce que pouvait présager ce bizarre événement. Le taleb leur répondit que ce signe était une manifestation éclatante de la volonté du ciel; que leur fils était appelé à de grandes destinées; que les abeilles, membres dispersés d'une nombreuse famille, qui étaient venues se

rassembler sur lui, étaient les parties divisées d'un vaste empire qui devaient se réunir entre ses mains; grand parmi les puissants de la terre, qu'il commanderait du levant au couchant, et que sa puissance serait longue et glorieuse. En effet, Ioussef acquit en grandissant toutes les qualités qui devaient réaliser un aussi brillant horoscope, et que les hommes aiment à trouver chez ceux qui sont appelés à les commander.

Ioussef était brave, entreprenant, généreux, et dès qu'il se vit dans une position élevée, il se montra prévenant et affable, quoique grave et austère dans son maintien; simple de mœurs et de manières, quoique libéral et magnifique lorsque les circonstances l'exigeaient; en un mot, il avait tous les avantages qui parlent à la multitude et commandent l'enthousiasme des masses; aussi ne tarda-t-il pas à s'attirer de nombreux partisans parmi les populations du pays d'Agmat. Pour assurer son autorité, qui n'était que provisoire, mais qu'il méditait dès lors de rendre définitive, il résolut de la sanctionner par la gloire des armes. Il commença donc par porter la guerre chez quelques tribus arabes des environs, encore insoumises, auxquelles il ne tarda pas à faire accepter ses lois. Après ce triomphe facile, il médita l'envahissement de l'ancien héritage des Edris, du royaume de Fez. Il fit un appel à toutes les tribus qui reconnaissaient son autorité, et la réputation de sa sagesse s'était si rapidement répandue au dehors, ou bien la lassitude des populations travaillées par l'anarchie était telle, qu'elles accoururent de tous côtés à la voix d'un homme qui semblait devoir faire taire toutes les ambitions dont le pays était déchiré. Plus de quatre-vingt mille cavaliers armés répondirent à son appel. C'est à la tête de cette formidable masse de cavalerie qu'il envahit comme un ouragan la province de Fez. Il s'empara de la capitale, après avoir battu près de la montagne d'Onegui, à douze lieues de Mequinez, les descendants de Zeiri, qui y commandaient indépendants de l'Espagne. De là, il pousse jusqu'à Tlemcen, d'où il chasse les Zenètes; il se rend maître de toute la province de ce nom jusqu'à Beni-Mezegrenna (Alger), et retourne triomphant dans le pays d'Agmat commencer les constructions de sa capitale projetée, à laquelle il donna plus tard le nom de Meur-quec (Maroquech), dont nous avons fait Maroc.

A cette époque, Abou-Beker ayant apaisé les différends survenus chez les Lamptunes, reprenait le chemin du Tell. Il eut bientôt connaissance des brillants exploits et des conquêtes nombreuses de Ioussef. Trop faible pour vouloir disputer par les armes un empire que Ioussef avait du reste conquis presque en entier, il céda à l'opinion, et fut assez sage pour renoncer à toutes ses prétentions; désirant cependant voir, avant de partir, l'heureux conquérant, il lui fit demander une entrevue: elle eut lieu entre Agmat et Fez, dans un bois qui fut appelé depuis le bois du Burnouss, parce que Ioussef y étendit son manteau, en guise de tapis, pour faire asseoir celui qui avait été son maître. Abou-Beker le complimenta sur ses victoires, lui dit qu'il n'avait

quitté ses déesrts que pour venir applaudir à la gloire de son élève, l'honneur et le plus ferme soutien des Almoravides; que pour lui, sa tâche était accomplie, qu'il ne demandait plus que le repos et une vie paisible au sein de sa tribu. Après cette entrevue, Abou-Beker partit, en effet, chargé des présents de Ioussef, très-satisfait lui-même de voir son usurpation aussi facilement légitimée.

Exempt d'inquiétude pour tous les pays du Mahgreb qu'il avait entièrement pacifiés et soumis à son autorité, maître de Ceuta et des villes de la côte, Ioussef porta ses armes dans l'est, faisant partout une guerre implacable aux Arabes rebelles à sa domination. Ce fut en vain que les anciens vainqueurs essayèrent de repousser un joug qui leur paraissait lourd à supporter, imposé par ceux que leurs ancêtres avaient autrefois subjugués; vainement ils se débattirent sous la main puissante du Berbère, ils durent ou reconnaître ses lois ou aller vivre sous celles des kalifes Fatimites, car bientôt les seules frontières de l'Égypte furent les limites de sa puissance. Il s'empara de Bougie et de Tunis, où commandaient les descendants d'Abou-el-Hodjech; mais comme ils étaient Berbères et de la tribu de Zanaga, Ioussef, vainqueur, se contenta de les rendre vassaux et tributaires, et il les laissa dans leurs principautés. Après ces brillantes conquêtes, il rentra victorieux dans sa capitale de Maroc, et s'y fit proclamer prince des musulmans, défenseur de la religion.

Cependant, à la suite de ses querelles intestines, l'Espagne s'était divisée en une multitude de petits états indépendants : Séville, Tolède, Grenade, Badajoz, Merida, Almeria, etc., avaient chacune leur souverain particulier. Séparés en divers camps par les intérêts de leurs divers chefs, les musulmans d'Espagne semblaient oublier qu'ils habitaient un pays conquis, et qu'en s'affaiblissant par leurs divisions ils se mettaient, pour ainsi dire, à la discrétion de leurs ennemis. Malgré les efforts de quelques hommes prudents qui travaillaient à tarir les sources de la discorde, malgré les leçons sévères de l'expérience, ils s'abandonnaient à tous les excès de l'esprit de parti, comme s'ils n'avaient eu d'autres ennemis qu'eux-mêmes. Les chrétiens de la péninsule, bien qu'ils eussent été longtemps saisis du même vertige, voyaient enfin leurs armes réunies sous le même drapeau. La Castille, la Galice et le Léon obéissaient à Alphonse VI, dit le Brave. Alphonse, se hâtant de mettre à profit les dissensions des musulmans, s'était rendu maître de Tolède, Madrid, Maqueda, Quadalaxara, et il menaçait le royaume de Cordoue, lorsque Mohammed-ben-Abd, ramené à la prudence par le sentiment de ses propres dangers, convoqua en congrès les rois de Grenade, d'Almeria et de Badajoz. Il y fut arrêté que pour s'opposer aux progrès rapides et effrayants des chrétiens on appellerait à l'aide de l'Espagne le dominateur de l'Afrique, Ioussef-ben-Taschefin.

La paix régnait sur tous les points du grand empire de Ioussef. Conquis par ses armes, organisés par sa sagesse, tous les pays depuis l'Atlas et les limites du désert jusqu'à la Méditerranée et à l'Océan avaient reconnu ses

lois, lorsque les députés de Mohammed vinrent lui faire entendre les cris de détresse des musulmans de la péninsule. Séduit par l'espoir de joindre à ses vastes conquêtes celle d'un pays dont les Arabes racontaient tant de merveilles, plutôt que par le désir de venir au secours de ses coreligionnaires, le conquérant du Mahgreb promit de passer la mer, mais il exigea d'abord la concession de la forte place d'Algésiras pour rester toujours maître du passage (479 hég., 1086 J.-C.).

Ayant donc pourvu aux affaires de l'Afrique, il rassembla de tous les points de ses possessions une multitude de soldats, et se disposa à franchir le détroit. Les chroniques arabes prétendent que, renouvelant dans un but utile ce qu'un des Césars avait fait jadis dans un accès de folie, il fit jeter, de la pointe d'Afrique à Bab-el-Fethha, un pont pour faire passer son innombrable cavalerie. Alphonse, aidé des secours de Sanche, roi de Navarre et d'Aragon, voulut en vain opposer une digue à ce nouveau débordement des barbares. Vaincu à Zalaca, il se retira en toute hâte à Tolède (480 hég., 1087 J.-C.).

Heureusement pour l'Espagne chrétienne que le départ de Ioussef, rappelé en Afrique par la mort de son fils, à qui il en avait confié le commandement, permit au roi de Léon de trouver dans son génie actif des ressources pour faire face à l'orage. Pour comprimer les ambitions turbulentes, les rivalités jalouses de tous ces rois de l'Andalousie, il fallait une volonté forte, énergique, et une main puissante. A peine Ioussef fut-il parti que la discorde se mit de nouveau parmi eux; ils se séparèrent de Syr-ben-Abou-Beker, qui commandait l'armée des Almoravides; Alphonse reprit sur eux quelques avantages. Ces luttes sans cesse renaissantes, déterminèrent Ioussef à se hâter d'étendre sur l'Andalousie l'action de sa puissance dominatrice; il en prépara dès lors activement les moyens, et, après avoir bien mûri son projet, il leva brusquement le masque. La prise de Grenade, dont il vint s'emparer en personne, mit fin à toutes les dissensions, en réveillant de leur dangereuse sécurité tous les rois andalous. Ils s'aperçurent alors qu'ils allaient payer de leur indépendance les dangereux secours qu'ils avaient eux-mêmes sollicités de Ioussef: Séville et Cordoue, Denia et Valence, ne tardèrent pas à tomber devant les armes de ses généraux, et Ioussef fut bientôt proclamé souverain de toute l'Espagne musulmane (489 hég., 1095 J.-C.).

Mohammed-ben-Abd, qui entraîna sa nombreuse famille dans sa disgrâce, alla expier à Agmat, dans une rigoureuse captivité, le crime d'une aveugle confiance. Ainsi finirent les rois d'Andalousie, après soixante ans environ d'une existence orageuse : la révolte et la guerre civile les avaient placés sur le trône; l'usurpation étrangère, aidée par leurs discordes, les en précipita.

Parvenu ainsi au comble de la puissance, maître et pacificateur de l'Espagne et de tous les pays du Mahgreb, Ioussef mourut chargé d'ans et de gloire, en partant de Cordoue pour retourner dans son pays natal (500 hég., 1107 J.-C.). Il avait vécu cent ans arabiques; c'était, disent les chroniques, le même nombre

d'abeilles que sa mère avait compté, lorsque, dans son enfance, un essaim était venu s'abattre sur lui. Le souvenir de Ioussef, de ses conquêtes et de sa gloire, est encore vivant au milieu des peuplades de l'Afrique. Il est l'Aroûn-er-Reschid des populations du couchant, et lorsqu'à la veillée, sous la tente des Arabes, vous entendez les refrains monotones du zendani, c'est Ioussef, ce sont les fabuleux exploits du conquérant qu'ils célèbrent dans leurs chants.

Après la mort de son père, Ali-ben-Ioussef fut proclamé, prit comme lui le titre d'émir, et tourna bientôt toute son attention du côté de l'Espagne. Voulant y établir solidement son autorité, il publia la guerre sainte et prépara une formidable croisade contre les infidèles. Mais les circonstances commençaient déjà à devenir difficiles de l'autre côté du détroit. Les Andalous, descendants pour la plupart des Arabes de la conquête, ne supportaient qu'avec répugnance le joug que leur imposaient à leur tour ceux qu'ils avaient autrefois vaincus. Aussi la domination berbère ne subsistait-elle que par la force des armes.

Ali-ben-Ioussef venait d'apaiser une révolte qui avait éclaté à Cordoue contre les Almoravides (514 h. 1120 J.-C.), lorsqu'il fut rappelé en toute hâte en Afrique; la province de Suz et la tribu berbère de Masmouda, soulevées à la voix d'un nouveau fanatique, venaient d'allumer le violent incendie qui devait dévorer la puissance colossale fondée par Ioussef-ben-Taschefin; et de ses cendres devait naître un nouvel empire. Cette révolution, qui changea la face de l'Afrique, fut l'œuvre du fils d'un ancien moudzen [1] de la grande mosquée de Tlemcen, de Mohammed-ben-Abd-Allah, de la tribu berbère de Masmouda. Abd-Allah avait étudié d'abord à Cordoue, ensuite à Bagdad, d'où il avait apporté les principes de la doctrine des Schictes. De retour dans un pays qui semble avoir toujours été une proie facile pour tout rénovateur religieux, Abd-Allah, ambitieux et fanatique, fit servir à son ambition le fanatisme qu'il sut exciter au sein de ces populations dociles à sa voix. Il commença par déclamer contre l'hérésie et l'impiété des Almoravides (les Almoravides étaient les sonnites), appelant tout musulman à la véritable religion du Prophète, et annonçant la venue prochaine de l'Imam-el-Mohdi, celui dont la sévère justice frapperait bientôt ceux qui n'écouteraient pas la voix de son précurseur. C'est à Tlemcen, dans ses premières prédications, qu'il attacha pour toujours à sa fortune Abd-el-Moumen, qui fut son compagnon, son disciple chéri, le continuateur de son œuvre et l'héritier de la puissance qu'il allait fonder. Ayant fait dans cette ville l'essai de ce qu'il pouvait espérer de sa doctrine, il lui fallut bientôt un plus grand théâtre pour de plus grandes idées : il partit de Tlemcen, et se rendit avec Abd-el-Moumen successivement à Fez et à Maroc. Chassé de ces deux villes, où ses préceptes séditieux avaient déjà trouvé un grand nombre de prosélytes, il se retira à Agmat, et c'est dans cette ville,

[1] C'est le nom donné à celui qui du haut des minarets annonce la prière.

ancien berceau de la puissance des Almoravides, que grandit la puissance rivale qui devait bientôt la renverser. Mohammed, suivi d'une multitude enthousiaste qui se pressait sur ses pas, ne tarda pas à sortir d'Agmat, et parcourut en triomphateur toute la province de Suz. De nombreux Berbères de la tribu de Masmouda accoururent se joindre à lui. Dès ce moment, il prétendit être l'Imam-el-Mohdi lui-même, prit comme symbole de régénération un étendard blanc, et, à la tête de ses plus fanatiques disciples, il s'avança à la rencontre de l'armée almoravide qu'Ali envoyait contre lui. Comme les premiers soldats du Prophète conquérant, les Almohades (c'est ainsi qu'on appela les partisans d'El-Mohdi), pleins du même esprit, poussés comme eux par la même ardeur de prosélytisme, devaient être et furent comme eux vainqueurs (517 hég. 1123 J.-C.).

Abd-Allah ne poursuivit cependant pas le cours de ses succès. Satisfait de ses premières victoires, il songea à se ménager une retraite en cas de revers, et se retira à Tinmal, petite ville située sur un plateau élevé d'une des ramifications de la chaîne atlantique. S'étant fait un asile à l'abri de tous dangers dans cette position, qu'il fortifia avec soin, il résolut d'aller attaquer les Almoravides au centre de leur puissance. Il rassembla une armée considérable.

Trente mille cavaliers, sous la conduite d'Abd-el-Moumen, descendirent comme un torrent des montagnes de Darah, battirent complètement, dans les plaines d'Agmat, Abou-Beker, second fils d'Ali, qui tenta vainement de s'opposer à leur passage, et poursuivirent les débris de l'armée almoravide jusqu'aux portes de Maroc (526 h. 1130 J.-C.). Abd-el-Moumen allait entreprendre le siége de cette ville, lorsqu'il fut rappelé subitement à Tinmal. Abd-Allah, malade depuis longtemps, sentait sa fin approcher, et ne voulait laisser qu'au disciple chéri, qu'il regardait comme son fils, le soin de consolider l'édifice de cette puissance dont il avait jeté avec lui les premiers fondements. Dès qu'il fut arrivé ; il le proclama pour son successeur, et mourut plein d'espoir et de confiance dans l'avenir réservé à son empire naissant.

Abd-el-Moumen, après la mort de son maître, continua la forme de gouvernement que celui-ci avait adoptée ; il se réserva la haute direction des affaires, et, à l'exemple d'El-Mohdi, l'administration fut confiée à un diwan composé de dix membres et assisté d'un medjeless formé de soixante-dix des principaux cheiks berbères. Il fit frapper des monnaies à son coin, et pour les distinguer de celles des Almoravides, il leur donna une forme carrée, et y fit graver ces mots : Allah est notre Dieu, Mohammed notre prophète, El-Mohdi notre imam.

Cependant, maître de Fez, de tout le pays de Darah, de Teza, etc., Abd-el-Moumen se disposa à marcher à de nouvelles conquêtes. Ali-ben-Ioussef venait de mourir, assailli sans doute à ses derniers moments par de bien tristes pensées, s'il comparait l'état florissant du colossal empire qu'il avait reçu de son père au lambeau déchiré de provinces qu'il transmettait à son fils. Une

armée découragée, fuyant au seul aspect des Almohades, l'Espagne n'attendant pour chasser les Almoravides que le départ de Taschefin-ben-Ali, une autorité chancelante, sapée partout par l'ascendant toujours croissant d'Abd-el-Moumen, tel était le triste héritage qu'avait à recueillir le petit-fils du grand Ioussef. Arrivé en Afrique, Taschefin-ben-Ali ne fut pas plus heureux que son père, et n'essuya que des revers. Battu dans toutes les rencontres, il voulut tenter un coup décisif. Ayant réuni toutes les forces des Almoravides aux environs de Tlemcen, il attendit qu'Abd-el-Moumen vînt lui présenter le combat. Il fut long, sanglant, et la victoire longtemps disputée; mais le sort ne cessant pas d'être contraire à Taschefin, il dut céder à la fortune de son heureux compétiteur. Son armée, complétement défaite, fut presque anéantie, et lui, fugitif, abandonné de tous, il alla chercher un asile dans Oran. Abd-el-Moumen y poursuivit le vaincu, qui résolut alors d'aller cacher son malheur et sa honte à Almeria, la dernière ville d'Espagne qui tînt encore pour les Almoravides. Il sortit donc, disent les chroniques, par une nuit obscure, pour échapper à la surveillance des vedettes d'Abd-el-Moumen. Il était monté sur sa belle jument Rihhana [1], ayant en croupe une de ses femmes qui avait toujours été la compagne fidèle de ses fatigues et de ses dangers : il se dirigeait vers le château du port, où un bâtiment l'attendait pour le transporter en Espagne ; mais il n'échappa point à la viligance des gardes. Découvert par les sentinelles du camp, il aima mieux mourir que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis, et il se précipita du haut d'un rocher escarpé. « Le lendemain, son corps, celui de sa femme Aziza [2] et celui de sa jument, furent « trouvés sanglants et déchirés au bord de la mer. »

Le farouche Abd-el-Moumen n'épargna même pas le cadavre de son ennemi; la tête de Taschefin alla porter dans les montagnes de Darah la nouvelle de la victoire des Almohades et de la ruine des Almoravides. Oran ouvrit ses portes au vainqueur. Tlemcen essaya vainement de résister à ses attaques; la ville fut emportée de vive force, et Abd-el-Moumen fit passer sans pitié tous les habitants au fil de l'épée. Fez, Mequinez, Agmat, etc., avaient reçu sa loi. La ville de Maroc seule obéissait encore à Ibrahim-Abou-Isehaq, à qui les cheiks almoravides avaient remis le pouvoir après la mort tragique de son père. Abd-el-Moumen vint mettre le siége devant cette place; après une longue et héroïque défense, pendant laquelle les habitants eurent à supporter toutes les horreurs de la famine, la porte d'Agmat fut livrée aux Almohades par les Mosarabes andalous au service d'Ibrahim. La ville prise, Ibrahim, les cheiks et les habitants, comme ceux de Tlemcen, furent livrés au fer du barbare vainqueur. Tous ceux qui ne furent point égorgés furent vendus comme esclaves, et des tribus berbères du désert vinrent, par ordre d'Abd-el-Moumen, repeupler la ville de Ioussef, veuve de ses habitants. Intimidées par cet épouvantable

[1] Vite comme le vent. — [2] *Aziza*, bien-aimée.

triomphe, Sigilmesse, Ceuta et les villes de la côte se rendirent pour éviter leur ruine (542 hég. 1147 J.-C.).

Cependant, après le départ d'Espagne de Taschefin-ben-Ali, les Andalous avaient couru aux armes de tous côtés pour secouer le joug de leurs oppresseurs. Aben-Gania, général des Almoravides, voulut vainement lutter contre ce soulèvement général; il dut céder à l'accord unanime des Arabes réclamant en armes leur indépendance. Il parvint toutefois à se soutenir quelque temps à Séville, Cordoue et Almeria; partout ailleurs les Almoravides furent expulsés. Mais, unies entre elles dans un intérêt commun, toutes les ambitions se séparèrent aussitôt que leur but fut atteint; les mêmes divisions qui, après la mort du dernier des Ommiades avaient livré l'Espagne à la conquête de l'étranger, vinrent de nouveau déchirer ce malheureux pays. L'expérience du passé fut, comme toujours, perdue pour l'instruction du présent. Il se forma autant de partis qu'il y avait d'hommes ambitieux et influents, et les mêmes causes qui avaient conduit les Almoravides au sein de l'Espagne asservie y amenèrent fatalement les Almohades.

Quelques-uns des chefs qui avaient surgi au milieu de l'anarchie, voyant toutes ces puissances éphémères qu'un jour avait élevées, que le lendemain voyait disparaître, se succéder rapidement, songèrent à mettre leur usurpation à l'abri du caprice populaire en le conservant à l'ombre de quelque grande puissance protectrice. Ils appelèrent les Almohades en Espagne; mais Abd-el-Moumen ne se hâta point de saisir une proie qu'il savait ne pouvoir lui échapper. Il ne voulut point laisser son œuvre incomplète et passer le détroit avant d'avoir achevé la pacification de tous les pays du Mahgreb, qui avaient reconnu les lois des Almoravides. Il se contenta d'envoyer en Espagne une armée, qui s'empara d'abord d'Algésiras, et puis il marcha lui-même, à la tête de toutes ses forces, à la conquête de la partie orientale du Mahgreb. Parti de Ceuta, il longea les rivages de la Méditerranée, rangeant sous ses lois, dans sa marche triomphale, tous les pays qui n'avaient pas encore reconnu son autorité. Il s'empara de Bougie. La ville de Tunis, qui voulut essayer de résister, fut prise et livrée au pillage, et Abd-el-Moumen, maître de toute l'Afrique occidentale depuis l'Océan jusqu'au désert de Barcah, rentra triomphant à Maroc (555 hég. 1160 J.-C.)

Pendant qu'il soumettait ainsi toute l'Afrique, de l'occident à l'orient, ses soldats et ses partisans, victorieux en Espagne, l'avaient proclamé souverain dans l'Algarbe. Il vint lui-même à Gibraltar après ses triomphes en Afrique, et ne tarda pas à voir que tous les princes, musulmans ou chrétiens, divisés entre eux, sans lien ni intérêt commun, laissaient l'Espagne incapable de résister à un effort vigoureux de ses armes. Il pensa que le moment était venu de l'accabler d'un seul coup, et de l'asservir tout entière. Il revint donc en Afrique, et y fit aussitôt publier la guerre sainte; mais au moment de conduire au-delà du détroit les innombrables soldats qu'il avait rassemblés dans les plaines de

Sal, il fut subitement frappé par la mort. Il était âgé de soixante-trois ans, et laissait, pour succéder à sa puissance, son fils Ioussef-Abou-Yacoub.

La grande figure d'Abd-el-Moumen s'élève dans la mémoire des populations africaines à côté de celle de Ioussef-ben-Taschefin ; mais entourée de souvenirs de cruauté et de sang. Maroc, Tlemcen, Tunis livrées au pillage, et leurs habitants massacrés, sont là pour témoigner de l'inflexibilité du farouche sectaire. Il favorisa cependant les philosophes et les savants. De son temps, Avicenne (Aben-Sina), l'Hippocrate, l'Aristote des Arabes, leur fit connaître, au milieu d'une vie agitée par les malheurs et les guerres qui désolèrent l'Espagne, la philosophie des péripatéticiens ; et le célèbre Aben-Rosch (Averroès), la gloire de Cordoue, traduisit et commenta Aristote. Ses ouvrages furent longtemps le guide des scholastiques dans les écoles d'Occident. Abd-el-Moumen fonda aussi, dans diverses villes d'Afrique, des universités et des écoles, notamment une à Maroc, destinée à répandre et perpétuer la doctrine d'El-Mohdi.

Ioussef-ben-Abou-Yacoub, qu'Abd-el-Moumen avait désigné avant de mourir pour son héritier et son successeur, au détriment de son fils aîné, Mohammed, ne put songer à profiter des immenses préparatifs d'invasion qu'avait rassemblés son père. Bientôt après, un horrible fléau qui vint désoler toutes les contrées de l'Afrique occidentale, l'obligea à remettre à un autre temps l'exécution de ses projets sur la péninsule. La peste avait éclaté à Maroc et y faisait d'affreux ravages (570 hég. 1175 J.-C.). Un grand nombre d'habitants périrent victimes de la contagion. Trois frères du roi, atteints par l'épidémie, en moururent ; les jours de Ioussef furent respectés. En 573 (1178 J.-C.), il put enfin reporter la guerre en Espagne, et y passa à la tête d'une nombreuse cavalerie, envahit le Portugal, mit le siége devant Santarem, dont la prise lui eût ouvert le chemin de Lisbonne. Au moment où Ioussef pressait le siége et redoublait d'efforts pour se rendre maître de la place, il fut atteint par une flèche chrétienne, et mourut des suites de sa blessure. L'armée, privée de son chef dans ce moment critique, leva le siége, et Yacoub-Ben-Ioussef, qui fut depuis surnommé El-Mançour, succéda à son père (584 hég. 1188 J.-C.).

Ce prince se hâta de pourvoir provisoirement aux affaires d'Espagne, et passa en Afrique où l'attendaient de nouvelles guerres à soutenir, des rebelles à combattre. Celui qui gouvernait à Tlemcen, sous la suzeraineté de Yacoub, voulut profiter de ses embarras momentanés pour se rendre indépendant. S'appuyant sur les animosités et les haines toujours vivaces des Arabes contre les Berbères, il ne lui fut pas difficile de mettre ces deux nationalités en présence. Yacoub marcha contre lui, le battit, se contenta de le déposséder de ses états, et pour dépayser ces rivalités dangereuses, il transporta sur les bords de l'Océan une grande partie des tribus arabes qui peuplaient la province de Tremecen. Plusieurs de ces tribus ne voulurent point se soumettre à cette émigration ; elles préférèrent s'enfoncer dans les déserts, et entées sur les populations

indigènes, elles allèrent augmenter le nombre de ces tribus maures de race mélangée qui peuplent la partie centrale du Djerid.

Aussitôt qu'il eut pacifié l'Afrique, Yacoub songea à attaquer les chrétiens en Espagne. Profitant de son absence, ceux-ci avaient à leur tour envahi le territoire musulman, et Alphonse de Castille était venu camper sous les murs d'Algésiras. Le cri de guerre retentit aussitôt; une armée innombrable passe le détroit, marche à l'ennemi, qu'elle rencontre dans les plaines d'Alarçon, et y remporte la fameuse victoire de ce nom, la plus signalée de toutes celles que les musulmans eussent remportées depuis la journée de Zalaca, où un autre Alphonse avait été vaincu[1]. Rentré à Maroc, Yacoub y fut atteint d'une maladie qui résista à tous les secours de l'art, et fut enterré dans une des villes qu'il avait fondées, à Rahbat, où l'on voit encore son tombeau. Il était à peine âgé de quarante ans; il en avait régné quinze. Il désigna en mourant pour son successeur son fils Mohammed-Abou-Abd-Allah.

Celui-ci, paisible dans sa capitale de Maroc, ne songeait qu'à jouir des douceurs de la paix, lorsque des envoyés d'Espagne vinrent l'arracher à la mollesse du harem en lui faisant entendre les cris de détresse des musulmans d'outre-mer. L'Andalousie était de nouveau envahie par les armées chrétiennes. En apprenant ces désastreuses nouvelles, Mohammed fit proclamer la guerre sainte, et l'Afrique entière sembla se lever à sa voix. Le pape Innocent III répondit aux Africains en faisant prêcher une croisade en Europe. De tous côtés, en France, en Allemagne, en Italie, on courut aux armes; de nombreux croisés passèrent les Pyrénées pour venir au secours de leurs frères d'Espagne. Les plaines de Tolosa, au pied des montagnes de la Sierra-Morena, furent la sanglante arène où les deux nations combattirent pour leurs destinées. Dans ce grand et solennel duel, les Barbares de l'Orient, incessamment poussés vers l'Occident, dont ils rêvaient toujours la conquête, furent définitivement vaincus (509 hég. 1212 J.-C.), et l'étendard rouge des Almohades fuyant devant la croix, fut le triomphe de la liberté sur le fatalisme. Mohammed, après cette sanglante défaite, alla cacher dans son harem son désespoir et sa honte. Il mourut bientôt, empoisonné, dit-on, pour prévenir les excès auxquels le portait un caractère ombrageux qu'avaient aigri les revers. Il avait désigné son fils Abou-Yacoub-Ioussef pour son successeur.

Abou-Yacoub avait à peine onze ans lorsque son père mourut. Ce n'était pas la main débile d'un prince mineur qui pouvait raffermir la puissance fondée par Abd-el-Moumen, chancelante encore du coup terrible qui venait de lui être porté. Après un règne insignifiant de dix années, il échappa par la mort à la mauvaise fortune qui allait l'atteindre: épuisé par les excès, il s'éteignit à la fleur de l'âge sans laisser de postérité.

[1] Ce fut ce brillant succès qui mérita à Yacoub le surnom d'El-Mançour (le Victorieux). Il fit élever en mémoire de sa victoire la fameuse mosquée dont le minaret fut appelé, plus tard, par les Espagnols, la Giralda.

La mort de ce fantôme de roi devint le signal de la décadence de l'empire des Almohades. Leur puissance fit place à celle des Beni-Mericin, tribu des Zénètes. Guidés par un chef entreprenant et habile, du nom de Yahya, ces Beni-Mericin s'emparèrent de Fez et de Tezza, et livrèrent une bataille aux Almohades, dont les derniers débris périrent dans cette journée. Les Beni-Mericin se trouvèrent ainsi maîtres de la patrie occidentale du Mahgreb, et étendirent leur domination sur les provinces de Tlemcen et de Tunis, où se trouvaient les Hafsyttes et les Beniziens. Les Hafsyttes parvinrent toutefois à repousser l'invasion des Beni-Mericin de Maroc. Ce fut au milieu de leurs luttes qu'eut lieu la sixième croisade, commandée par saint Louis ; l'armée française vint camper devant Tunis, et prit la citadelle d'assaut, après quelques jours de siége. Mais la peste arrêta ces premiers succès, et saint Louis mourut dans son camp, sans avoir pu entrer dans la ville (25 août 1270). Une chapelle consacre aujourd'hui cette expédition et cette mort, toutes deux également mémorables.

Il serait impossible d'énumérer toutes les dynasties, toutes les familles, plus ou moins puissantes, qui se partagèrent l'Afrique septentrionale après la chute des Almohades. A cet égard, l'histoire de la domination arabe présente de grandes lacunes et beaucoup de confusion. Mais il est peu important de connaître toutes ces dynasties, et de les suivre dans leurs expéditions guerrières ; car toutes ces expéditions ont le même principe et le même caractère, c'est toujours l'ambition qui s'allie à l'enthousiasme religieux. Les seuls faits sur lesquels tous les historiens s'accordent, ce sont les règnes brillants des Almoravides et de leurs successeurs les Almohades. Après eux, une perpétuelle instabilité et une anarchie profonde règnent dans les dominations des nombreuses familles qui se renversent l'une l'autre. Les Beni-Mericen, dont les armes avaient été pendant quelque temps la terreur de l'Afrique, disparaissent à leur tour, malgré le prestige de leur puissance. « Les Beni-Mericen, disent les chroniqueurs arabes, avaient le secret de faire de l'or; ils lisaient dans les étoiles, donnaient une interprétation à la voix du tonnerre, et prédisaient la destinée des hommes. »

Le règne de quelques-unes de ces familles secondaires ne fut pas sans jeter un assez vif éclat. Les souverains de Tlemcen, du temps que cette capitale appartenait aux Beni-Zian, vivaient avec une grande magnificence. Le bruit de leurs richesses avait plusieurs fois armé contre eux les princes voisins. Le roi de Mequinez, sultan El-Khal, qui joue un grand rôle dans les contes populaires des Arabes, fut séduit par l'espoir de se rendre maître des fabuleux trésors de Tlemcen. Une aventure merveilleuse le conduisit, dit-on, sous les murs de cette ville. Un jour qu'il était allé faire sa prière à la mosquée, il laissa, suivant la coutume, son cheval à la porte, sous la garde d'un palefrenier. Pendant que le maître priait, le palefrenier s'endormit, et un voleur profitant de son sommeil coupa les étrivières, et emporta les magnifiques étriers d'or

qu'elles soutenaient. Le palefrenier, en s'éveillant, s'aperçut du vol, et craignant que son maître ne punît sévèrement sa négligence, il se sauva. Après avoir erré pendant plusieurs jours, il arriva un soir à Tlemcen, et demanda en entrant l'hospitalité. Elle lui fut accordée chez le kaïd des chasses du roi. Celui-ci reçut son hôte de son mieux, et lui demanda, après le repas, d'où il venait, et à quelle famille il appartenait. Par un singulier hasard, il reconnut dans le fugitif un de ses parents, le prit sous sa protection, et lui promit d'apaiser la colère du sultan son maître, et de le faire rentrer en grâce. En effet, deux jours après, il lui donna une lettre, et, le conduisant à l'endroit où étaient renfermés les chiens de la chasse du roi, dont il avait la garde, il enleva à l'un d'eux son collier (qui était d'or pur orné de pierres précieuses), et le remit à son parent en lui disant : « Voilà qui te servira d'*aman*. » De retour à Mequinez, le palefrenier fit à son maître un récit pompeux de ce qu'il avait vu à Tlemcen. Ce récit fit naître dans le cœur du roi le désir de posséder une ville où se trouvaient tant de trésors. « Mais il l'assiégea vainement, dit la chronique; elle avait sept remparts et sept enceintes, et ses maîtres ne dormaient ni jour ni nuit. » Il fut obligé de lever le siége, après être resté trois années sous ses murs. Ce récit, bien que fabuleux, n'indique pas moins l'importance qu'avait alors la ville de Tlemcen.

Ainsi, les trois principales dynasties qui s'étaient substituées aux Almohades arrivaient simultanément à une complète décadence; mais, nulle part, le besoin d'une domination nouvelle et stable ne se faisait plus vivement sentir que dans le Mahgreb-el-Aousath (future régence d'Alger), morcelé en une infinité de petits états et sans cesse envahi par les souverains de Tunis et de Maroc. L'affaiblissement de la domination des Maures en Espagne, et leur expulsion de ce pays, hâtèrent et produisirent cette grande révolution.

Depuis le jour où, quittant le sol africain, les musulmans vinrent planter leur étendard sur le territoire de la Péninsule, malgré tous leurs efforts, ils n'étaient jamais parvenus à dompter complétement leurs ennemis. Dès les premiers temps de la conquête, le territoire leur avait été disputé pied à pied. Enfin, Pélasge, ayant rassemblé les débris épars d'un peuple abattu par les revers, donna le signal d'une résistance opiniâtre devant laquelle devait un jour tomber le croissant. Son exemple fut imité par ses successeurs. Pendant ce temps, le kalifat de Cordoue suivait un mouvement inverse; il se fractionnait en une multitude d'états indépendants. Au milieu de ces révolutions successives, les musulmans perdaient du terrain, et sans les discordes des princes chrétiens, ils eussent été chassés d'Espagne dès le XIIe siècle. Ce ne fut pourtant que sous Ferdinand et Isabelle, reine de Castille, qu'ils furent définitivement chassés de la péninsule Hispanique. Le royaume de Grenade, fondé en 1235, sous Mohammed Ier Aben-al-Hamar, était le seul état musulman qui subsistât encore en Espagne à la fin du XIIIe siècle. Les dissensions intestines l'avaient réduit à la seule capitale et à quelques villes autour d'elle,

lorsque enfin il succomba, en 1492. Abd-Allah fut le dernier roi de Grenade. Il se réfugia à Fez, et la plupart de ses sujets repassèrent en Afrique.

Mais un mal qu'on n'avait pas prévu, et dont les funestes effets semblèrent bientôt intolérables, la piraterie naquit en quelque sorte de la victoire. Les Maures chassés de leur patrie, regrettaient leur ancienne indépendance et leur royaume tombé. Aussi jamais les côtes d'Espagne ne furent plus tourmentées qu'à cette époque. On eût dit que les musulmans voulaient reconquérir par portions cette terre qu'ils n'avaient pas su défendre, et leurs corsaires, s'acharnant à l'attaque des rivages d'Andalousie, semblaient s'efforcer d'en arracher des lambeaux et de transporter en Afrique les débris de leurs foyers ruinés. Ces vains efforts d'un peuple dégénéré appelèrent sur lui de nouveaux malheurs; ils attirèrent en Afrique les armées de l'Espagne et des auxiliaires plus dangereux encore que l'ennemi, car ceux-ci ne tardèrent pas à dépouiller les souverains indigènes et à se rendre maîtres du pays.





CHAPITRE IX.

DOMINATION TURQUE.

FONDATION DE L'ODJEAC D'ALGER. — 1500-1541.

Arrivée des frères Barberousse sur les côtes d'Afrique. — Fondation de l'odjeac d'Alger. — Luttes contre les Arabes et les Espagnols. — Expédition de Charles-Quint.



Les époques que nous venons de parcourir, importantes pour le mouvement général de l'histoire de l'Afrique septentrionale, n'ont été que d'un intérêt secondaire pour l'histoire spéciale qui nous occupe. Jusqu'ici Alger ne s'est montré à nous que comme une petite fraction de cette vaste contrée tour à tour désignée sous les noms de Numidie, de Mauritanie ou de pays de Mahgreb. C'est qu'en effet les véritables annales de l'Algérie ne commencent qu'au XVIe siècle ; c'est alors seulement qu'Alger, sous l'influence de deux étrangers, les frères Barberousse, devient le siége de cette espèce de république religieuse et militaire qui fut élevée contre

la chrétienté, comme Rhodes l'était depuis un siècle contre l'islamisme. C'est alors seulement que se forme ce terrible gouvernement appelé l'*odjeac d'Alger*, qui en quelques années envahit toutes les principautés qui l'avoisinent : Mostaganem, Medeah; Tenez, Tlemcen, Constantine, reconnaissent sa souveraineté; Tunis lui est même un instant soumis, et Alger finit par imposer son nom à tout le territoire qui s'étend depuis Tabarque jusqu'à Milonia. Au dehors, le bruit de ses conquêtes et l'influence de ses chefs se répandent avec non moins de rapidité. Alger, à son berceau, est tour à tour l'auxiliaire ou la terreur des états les plus puissants d'Europe. En 1518, le grand-seigneur, sultan Selim, avait daigné prendre Alger sous sa protection; en 1534, Soliman, le conquérant de Belgrade, de Rhodes et de la Hongrie, appelle à son aide le chef suprême de l'odjeac, et lui confie le commandement de ses flottes, pour l'opposer au plus grand amiral de la chrétienté, à André Doria. François Ier, dans son ardente soif de conquêtes, sollicite à son tour l'appui de cet homme prodigieux, qui tient en échec les marines de Venise, de Gênes et d'Espagne; il paie huit cent mille écus d'or le concours de Barberousse. Les galères de France abaissent leur pavillon devant la capitane de ce corsaire-roi. Toulon, Marseille l'accueillent dans leur port comme un souverain, et le fils du duc de Vendôme, le comte d'Enghien, lui sert de lieutenant au siége de Nice. Les Espagnols, ennemis naturels du nouvel état, voient trois fois leurs armes humiliées devant Alger, et Charles-Quint lui-même, vainqueur à Pavie, à Tunis est obligé de courber le front sous la fatalité qui brise ses vaisseaux et jette l'épouvante parmi son armée. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour l'illustration d'une république de pirates, à son début? Cette période, où se pressent tant d'événements majeurs, est sans contredit la plus brillante et la plus remarquable de l'histoire d'Alger : en moins d'un demi-siècle, nous assisterons à la formation de cet état, aux luttes les plus mémorables qu'il eut à soutenir, ainsi qu'à l'apogée de sa puissance.

Les Maures, chassés d'Espagne par les armes victorieuses de Ferdinand et d'Isabelle, étaient venus chercher un refuge sur ces mêmes rives d'Afrique d'où leurs aïeux étaient partis huit siècles auparavant pour conquérir l'Europe occidentale. Ils espéraient trouver chez leurs coreligionnaires une assistance fraternelle; mais leurs malheurs, loin d'exciter la sympathie des Arabes, ne firent que réveiller leur cupidité et leurs instincts féroces : on dépouilla les exilés des débris de leur fortune, on les empêcha de pénétrer dans l'intérieur des terres; et on ne les toléra que dans quelques villes du littoral : Brescar, Cherchell, Tanger, Ceuta, Oran, Bougie, en reçurent le plus grand nombre. Cet indigne traitement ne fit qu'accroître la haine des Maures contre leurs premiers oppresseurs : disséminés sur la côte, ils vinrent donner une activité nouvelle aux entreprises des corsaires africains qui croisaient des deux côtés du détroit de Gibraltar. A cette époque, les rapports maritimes de l'Espagne avaient pris un grand développement : la conquête d'Amérique faisait entrer

dans les ports de Cadix, de Gibraltar et de Malaga, des navires richement chargés qui attiraient les pirates de toutes les mers. Pour arrêter ce débordement, l'Espagne et le Portugal effectuèrent d'abord quelques descentes sur les côtes de Barbarie; mais ces expéditions sans suite n'apportaient qu'un remède passager au mal, et la piraterie recommençait aussitôt que les vaisseaux de guerre étaient de retour en Europe.

L'inefficacité de ce moyen fit songer à un système de répression plus énergique : l'Espagne se mit en mesure d'occuper plusieurs points du littoral, afin d'exercer une surveillance active et continue sur tout ce qui s'y passerait. Sous l'inspiration de cette idée, le duc de Medina Sidonia s'empara, en 1497, de Melilla ; en 1505, Don Diego de Cordoue, marquis de Comarès, s'établit à Mers-el-Kebir; quatre ans après, le cardinal Ximenès vint lui-même en personne commander le siége d'Oran et prendre possession de cette ville importante; puis il chargea son lieutenant, Pierre de Navarre, d'assiéger Bougie et de faire de cette place le centre de l'occupation espagnole. Les intentions du cardinal furent exactement accomplies : en 1510, Pierre de Navarre était maître de Bougie et s'y trouvait militairement installé. Ces conquêtes successives jetèrent l'épouvante sur les côtes de Barbarie : Tunis, Tédélès, Alger, Mostaganem, Arzeou, firent leur soumission et demandèrent à être reconnues vassales de l'Espagne. Dès ce moment, on eût pu croire la piraterie éteinte; mais cette industrie offrait trop d'appâts pour que ceux qui l'exerçaient l'abandonnassent au premier échec.

Les Algériens surtout, à cause de leur éloignement du centre d'observation choisi par Pierre de Navarre, continuèrent à armer impunément de petits navires qui croisaient sans cesse sur les côtes d'Espagne, et qui en enlevaient même les habitants, faute d'autre butin. Pour mettre fin à cette violation des traités, Ferdinand ordonna à Pierre de Navarre de s'avancer de nouveau contre Alger avec une escadre. A la vue de ce déploiement de forces, les Algériens implorèrent la pitié du vainqueur; ils envoyèrent à Valence des ambassadeurs chargés d'offrir au roi d'Espagne cinquante esclaves chrétiens, comme premier gage de leur soumission; ils promirent, en outre, de payer tribut pendant dix années, et s'engagèrent solennellement à ne plus armer en course. Mais les Espagnols, se fiant peu à ces promesses, et voulant obliger les Algériens à les tenir, firent construire une grosse tour sur les îles Beni-Mezegrenna, qui sont en avant du port d'Alger et qui, réunies aujourd'hui à la terre-ferme par une chaussée, forment le môle principal. Cette forteresse, armée de canons, reçut une garnison de deux cents hommes, et comme elle n'était éloignée de la ville que de 200 mètres, elle pouvait facilement la battre de son artillerie. Cette petite citadelle fut appelée par les Espagnols et par les marins qui naviguaient dans ces parages, *el Peñon d'Argel;* sur ses ruines s'élève aujourd'hui le phare qui signale au loin l'entrée difficile du port d'Alger.

C'est vers cette époque que deux corsaires de l'archipel grec vinrent s'établir sur les rives d'Afrique : les uns les disaient originaires de Sicile ; les autres leur donnaient pour patrie Midellin, l'ancienne Lesbos. N'importe : c'étaient de véritables musulmans, animés d'une haine implacable contre les chrétiens. Ils s'étaient déjà rendus célèbres par les courses qu'ils avaient faites sur les côtes d'Égypte et d'Italie ; et sans doute attirés par le récit des riches cargaisons que l'on enlevait aux Espagnols, ils venaient s'installer dans le voisinage de leur nouvelle proie : c'était Aroudj et Khair-ed-Din, plus connus en Europe sous le nom des frères Barberousse.

Leur père, simple potier, ou plutôt patron de navire, les avait dressés de bonne heure ainsi que deux autres frères aînés, Élias et Isaac, au rude métier de la mer. Élias et Khaïr-ed-Din étaient pirates ; Isaac et Aroudj caboteurs. Ceux-ci, souvent traqués par les galères des chevaliers de Rhodes, finirent par tomber entre leurs mains; Élias périt dans la rencontre, et Aroudj fut emmené captif à Rhodes. Aussitôt que Khaïr-ed-Din apprit la triste situation de son frère, il offrit mille drachmes pour sa rançon ; ses offres furent rejetées. Aroudj ne se laissa pas accabler par l'infortune ; mettant à profit les années de sa captivité, il apprit le français, l'italien, et s'initia à quelques détails de l'administration de l'Ordre. Sa jeunesse, son esprit naturel, sa bonne humeur, lui attirèrent la confiance de ses maîtres ; il sut en profiter pour tromper leur vigilance et recouvrer la liberté. De Rhodes il passa furtivement à Castello-Rosso, petite ville maritime de Caramanie ; puis il alla rejoindre à Lesbos son frère Khaïr-ed-Din : ils avaient alors vingt-quatre à vingt-six ans ; c'est l'âge des entreprises audacieuses; le péril ne fait qu'en rehausser le prix. Aroudj et Khaïr-ed-Din se mirent aussitôt à écumer les mers.

Lorsque les deux frères, précédés de leur renommée, vinrent, en 1504, demander au bey de Tunis le droit de bourgeoisie, en lui offrant la dîme de toutes leurs captures, ils étaient possesseurs de quatre petits navires : le bey les accueillit avec empressement et mit son port à leur disposition. Dès leur première sortie, ils capturèrent deux galères du pape, dont l'équipage était dix fois plus considérable que le leur ; en 1505, ils naviguèrent avec non moins de succès sur les côtes de la Calabre. De 1505 à 1510, on les vit croiser de préférence depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'au golfe de Lyon, et ramener à Tunis des esclaves et des navires sans nombre. En 1510, Don Garcia de Tolède ayant été expulsé des îles Gelves, appartenant au bey, celui-ci, craignant que le roi d'Espagne ne cherchât à venger cette défaite, donna ces îles aux Barberousse, qui s'y installèrent. Ce fut leur arsenal et leur chantier de construction. Leur flottille se composait alors de douze navires, dont huit étaient leur propriété, et les quatre autres celle de leurs camarades. Les exploits des Barberousse étaient répétés sur toutes les côtes de Barbarie ; partout on vantait leur audace et leur richesse ; aussi, lorsque Bougie fut occupée par les Espagnols, les habitants de cette ville vinrent solli-

citer l'assistance des deux frères pour les aider à se débarrasser de leur ennemi.

Aroudj, ne consultant que son courage, vint faire le siége de Bougie; mais les forces dont il disposait étaient insuffisantes, et malgré sa bravoure il fut obligé d'abandonner l'entreprise, après avoir reçu au bras une blessure grave qui nécessitait l'amputation de ce membre. Il alla se rétablir à Tunis, et son frère continua les croisières. Aroudj, guéri de ses blessures, et Khaïr-ed-Din, fier des riches captures qu'il avait faites, se portèrent de nouveau sur Bougie; mais, comme la première fois, ils furent repoussés. C'est alors que, pour réparer cet échec, ils songèrent à s'établir à Zigel, petite ville jusque-là indépendante, située à 70 milles de Bougie vers l'est. Zigel n'offrait aux Barberousse qu'un port de moyenne grandeur, mais très-convenable pour leurs entreprises; les habitants, au nombre de mille à douze cents, reçurent les deux frères avec acclamation, car ils comptaient d'avance sur la part de butin qui allait leur revenir; et Zigel fut le premier point de la régence occupé par les Turcs. Ceux-ci, par reconnaissance, se sont fait un devoir, pendant toute la durée de leur domination, de donner de grandes immunités aux habitants de cette ville.

De Zigel partirent bientôt de nouvelles expéditions qui ramassèrent un butin considérable sur les côtes d'Espagne, de Sicile et de Sardaigne : les humbles cabanes de cette bourgade se transformèrent insensiblement en maisons de luxe; la rade se couvrit de vaisseaux et l'aisance régna dans toutes les familles. Pour reconnaître tant de bienfaits, les habitants de Zigel offrirent à leurs hôtes la souveraineté de leur ville et du territoire qui en dépendait. Aroudj et Khaïr-ed-Din acceptèrent ce don sans témoigner une trop grande joie, comme des hommes qui espéraient encore mieux de leur fortune.

En effet, la mort de Ferdinand le Catholique (22 janvier 1516) vint accroître l'importance des deux aventuriers. Le roi d'Espagne, en mourant, ne laissait pour successeur qu'un enfant; et les Africains espéraient qu'au milieu des tiraillements de la régence, ils parviendraient à s'affranchir du joug qui les opprimait. Alger, plus qu'aucune autre ville de la côte, se montrait désireuse de conquérir cette indépendance. La forteresse du Peñon gênait tous ses mouvements; car, malgré les traités, les Algériens exerçaient toujours la piraterie. Afin de se soustraire à la vigilance des Espagnols, ils étaient obligés d'aborder dans la petite anse qui est un peu à l'est de la porte de Bab-Azour ou à Matifoux, ou bien encore à Sidi-Ferruch; et sur une plage si hérissée de récifs, si tourmentée par les tempêtes, ces lenteurs et ces détours portaient de graves préjudices à leurs expéditions. Aussi, depuis longtemps, les Algériens travaillaient sourdement à leur émancipation. Pour accroître leurs forces, ils avaient même placé à leur tête Selim Eutemy, cheik arabe, issu d'une famille riche et puissante de la Metidja. Celui-ci n'osa cependant rien tenter contre les Espagnols; seulement, en 1516, il se décida à appeler à son aide le frère aîné des Barberousse. Aroudj mesura d'un coup-d'œil l'immense horizon

qui s'ouvrait devant lui ; il accepta avec empressement la proposition qu'on lui faisait, mais il eut soin de déguiser sous des scrupules religieux la joie secrète qu'il en éprouvait. Avant de se rendre à l'invitation d'Eutemy, il se porta sur Cherchell, où un de ses compagnons de piraterie, Cara Hassan, s'était établi en souverain. Ce rival faisait ombrage à Aroudj, surtout dans la nouvelle position où il allait se trouver ; en homme prudent, il ne voulait rien laisser derrière lui qui eût pu le gêner plus tard. Il attaque brusquement Cara Hassan, il s'empare de Cherchell et fait décapiter celui qui s'en disait le maître. Après cette sanglante expédition, n'ayant plus de rivaux à redouter, Aroudj se dirigea vers Alger, avec dix-huit galères et trois navires chargés d'artillerie; un de ses lieutenants l'avait déjà précédé à la tête de douze cents Turcs ou rénégats, depuis longtemps dévoués à sa fortune.

Une fois installé à Alger, Aroudj fit quelques démonstrations hostiles contre le Peñon et les Espagnols ; mais son affaire principale, ce qui le préoccupait avant tout, c'était de s'emparer du pouvoir. Accueilli tous les jours chez Eutémy comme un libérateur, il put apprécier le caractère de son hôte, doux et timide, inhabile au métier des armes ; ses farouches Turcs, logés chez les principaux habitants, leur avaient inspiré une crainte profonde. Depuis son arrivée à Alger, toutes les démarches d'Aroudj, toutes ses paroles, tous ses entretiens, n'eurent d'autre but que de se rendre redoutable à la multitude. Lorsqu'il crut les voies suffisamment préparées, lorsqu'il pensa qu'il pouvait impunément tenter un coup décisif, il ordonna à ses gardes d'étrangler Eutémy, et se déclara souverain d'Alger. Les principaux habitants voulurent s'opposer à cette usurpation ; Aroudj les fit saisir et les livra au cimeterre de ses soldats. Menacés par les Espagnols, dominés par l'ascendant moral d'Aroudj, intimidés par la force brutale des Turcs, les Algériens finirent par accepter le pouvoir nouveau qui leur était imposé.

Dès ce moment, Aroudj agrandit son rôle : ce n'est plus un corsaire aventureux, sillonnant les mers pour augmenter ses prises ; c'est un politique adroit, c'est un stratégiste habile qui, sans autre ressource que ses Turcs et ses renégats, entouré de populations hostiles, continuellement attaqué par les Arabes et les Espagnols, entreprend néanmoins de se maintenir dans un pays étranger, et atteint ce résultat, à force de courage, d'audace et de persévérance. Disons-le, cependant, Khaïr-ed-Din, son frère, le seconda puissamment dans cette tâche, et, après la mort d'Aroudj, ce fut lui qui parvint à consolider la domination turque sur les côtes de la Barbarie. Quelques historiens ont pensé qu'Aroudj ne s'occupa ni du gouvernement intérieur de l'odjeac, ni de l'administration des domaines qui en dépendaient; c'est une erreur. Aussitôt après le meurtre d'Eutémy, Aroudj détermina les attributions des différents pouvoirs, telles qu'il les avait conçues et telles qu'elles se sont maintenues, à très-peu de modifications près, jusqu'à l'entière destruction de la domination turque en Algérie.

A peine est-il reconnu souverain d'Alger, Aroudj chasse les Arabes de leurs emplois, dont il investit ses officiers les plus dévoués, et déclare solennellement que les membres de sa milice auront seuls désormais le droit d'y concourir. Pour soustraire entièrement sa puissance à l'influence locale, Aroudj refuse aux fils mêmes des miliciens nés à Alger le droit de faire partie de l'odjeac; il veut que ce corps ne soit exclusivement composé que de musulmans originaires de la Turquie, ou de renégats étrangers. Ces deux bases, comme on voit, plaçaient le gouvernement militaire d'Alger dans les mêmes conditions que la république militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Il existe encore d'autres points de ressemblance entre les deux institutions : à Rhodes, les chevaliers partageaient seuls l'autorité avec le grand-maître, et le chef de l'armée conduisait l'administration de la guerre. A Alger, le divan ou conseil de régence ne fut composé que des officiers de la milice, et l'aga remplissait les doubles fonctions de ministre et de commandant. Au reste, pour donner une sanction religieuse à sa constitution, Aroudj en attribua l'idée première à un marabout très-renommé dans le pays, à Sida-Abd-er-Rahman, et dont il sut exploiter la popularité au profit de sa politique.

Pendant qu'Aroudj travaillait ainsi à organiser son pouvoir, Khaïr-ed-Din, qui tenait la mer, arriva à Gigel, amenant des prises considérables. Là, il apprit l'étonnante fortune de son frère, et il s'empressa d'aller mettre à sa disposition ses ressources et son courage. Ce renfort n'était pas inutile dans les circonstances difficiles où le sultan improvisé devait bientôt se trouver.

Les Espagnols, dès qu'ils apprirent l'usurpation d'Aroudj, en conçurent les plus vives alarmes; ils sentaient, par avance, tout le mal que le voisinage d'un homme tel que lui pouvait faire au commerce de la Péninsule. Le cabinet de Madrid résolut aussitôt d'abattre son pouvoir naissant, et ne négligea rien pour assurer le succès de l'expédition qu'on allait tenter contre lui. Le fils d'Eutémy, l'héritier de son titre et de ses possessions, était parvenu à s'échapper d'Alger au moment où son père et ses partisans tombaient sous les coups des soldats d'Aroudj. Les Espagnols recueillirent le prince fugitif; ils le prirent sous leur protection et annoncèrent aux Arabes de la Metidja et du Sahel qu'ils allaient replacer ce jeune prince dans l'héritage de ses pères; ils comptaient ainsi obtenir le concours des indigènes. Alger n'avait alors aucune fortification; le succès d'une telle entreprise ne paraissait donc pas douteux.

Pour mettre à exécution ces promesses et ce projet, une flotte de quatre-vingts navires, portant huit mille hommes de troupes, sortit de Carthagène le 30 septembre 1516; Francisco de Vero, grand-maître de l'artillerie, commandait l'expédition. Lorsqu'il fut arrivé devant Alger, personne ne s'opposa à son débarquement; on remarquait seulement sur les hauteurs des masses compactes d'Arabes qui se tenaient en observation. Le général espagnol s'avança aussitôt contre Alger; mais au lieu de faire marcher sa petite armée

en colonne serrée, il la divisa en quatre corps qui devinrent trop faibles pour résister isolément soit aux sorties de la ville, soit aux irruptions des Arabes. Aroudj s'aperçut de cette faute et donna aux siens le signal de l'attaque. Les Turcs et les Arabes, réunis par la communauté du danger, se précipitèrent avec fureur sur les assaillants; ils les ébranlèrent par ce choc imprévu, et la cavalerie des Bédouins acheva leur déroute. En un instant, les Espagnols se trouvèrent enveloppés par une multitude furieuse, qui les pressait de toutes parts et les empêchait de faire usage de leurs armes. La fuite seule pouvait les soustraire au danger qui les menaçait, et ils gagnèrent tumultueusement leurs navires; mais, à peine embarqués, une tempête épouvantable assaillit la flotte, brisa les vaisseaux les uns contre les autres, et dispersa leurs débris sur le rivage. Le quart seulement de l'armée expéditionnaire rentra en Espagne; Francisco de Vero fut tué par la populace qui lui reprochait de s'être laissé battre par un manchot, et le cardinal Ximenès, en apprenant cette fatale nouvelle, s'écria, sans doute pour déguiser le chagrin qu'il en éprouvait : « Dieu merci! voilà l'Espagne purgée de beaucoup de mauvais garne-« ments! » Paroles bien imprudentes, si elles furent l'expression réelle de son opinion; car dès-lors il était facile de prévoir que cette défaite coûterait cher à réparer et qu'elle allait augmenter la puissance et l'ascendant moral des Barberousse.

Après l'expédition malheureuse de Francisco de Vero, Aroudj chercha à agrandir son territoire, et un concours de circonstances imprévues vint seconder ses desseins. Les Arabes de la Metidja conservaient toujours un souvenir pénible du meurtre de leur prince Eutémy, et voulaient à tout prix se débarrasser des Barberousse et de leur milice : ils firent part de leurs intentions à Hammid-el-Abid, roi de Ténès, de race arabe comme eux, et qui partageait leur ressentiment; ils résolurent donc d'attaquer ensemble l'usurpateur. Les confédérés, au nombre de six à huit mille, s'avancent pêle-mêle vers Alger, faisant entendre des cris d'imprécation contre les Turcs. Aroudj, prévenu à temps de cette agression, laisse le commandement de la ville à son frère Khaïr-ed-Din, et marche à la rencontre des confédérés avec quinze cents Turcs bien déterminés; il les atteint sur les bords de l'Oued-Djer à quatre ou cinq lieues nord de Blida; il chasse devant lui cette cohue tumultueuse; il entre dans Ténès et déclare ce territoire définitivement réuni à l'état d'Alger. Medeah et Miliana le reconnaissent aussi pour souverain. Bientôt après, profitant de la mésintelligence qui existait entre le sultan de Tlemcen et ses sujets, il se présente aux portes de cette ville comme conciliateur, il en chasse le sultan et prend possession de Tlemcen et de son territoire au nom du grand-seigneur. Ces conquêtes ne lui coûtèrent que quelques journées de marche.

Une fois maître de cette ville, il défendit aux habitants, sous les peines les plus sévères, d'entretenir aucune relation avec les Espagnols établis à

Oran. Jusque-là, Tlemcen avait exclusivement approvisionné cette place. Bou-Hamoud, le sultan dépossédé, qui savait combien la cessation des rapports entre ces deux villes allait rendre précaire la situation des Espagnols, envoya dire au gouverneur d'Oran, que, s'il voulait l'aider à recouvrer son royaume, il ne tarderait pas à ramener l'abondance dans ses magasins. Le gouverneur, qui comprenait la position difficile où il allait se trouver, mit aussitôt une partie de sa garnison au service de Bou-Hamoud. Le sultan réunit à cette troupe un corps nombreux d'Arabes et marcha sur Tlemcen. A l'approche de cette armée, Aroudj fortifie la ville à la hâte et se retire lui-même dans le *mechouar* (la citadelle), déterminé à faire une vigoureuse résistance. Les assaillants investissent la place, tracent avec méthode leurs lignes de circonvallation, font jouer activement leur artillerie; et après vingt-six jours de siége, réduisent les Turcs aux abois. Aroudj était hors d'état de résister; il se décide alors, accompagné d'une faible escorte, à sortir de la place, à franchir les lignes ennemies et à se replier sur Alger. Ce projet audacieux causa sa ruine. Les Arabes et les Espagnols, au lieu d'entrer dans Tlemcen, se mettent à la poursuite d'Aroudj et le serrent de près; pour ralentir leur marche, il fait jeter sur la route, de distance en distance, les bijoux, la vaisselle, les pièces d'or et d'argent qu'il emportait. Ruse inutile; les Espagnols sont sur le point de l'atteindre. Dans ce moment critique, comme un homme de cœur et de résolution qui ne veut pas mourir en fuyant, Aroudj fait volte-face; il forme sa troupe en carré et engage le combat; ce fut un carnage épouvantable, qui ne cessa que lorsque les Turcs virent leur chef mortellement atteint. Un lieutenant de l'armée espagnole, Don Garcia de Tineo, lui avait percé le cœur d'un coup de pique. La tête d'Aroudj fut envoyée à Oran, et son cafetan, bizarre destinée, servit à faire une chape d'église. Ainsi mourut, à quarante-cinq ans, le fondateur de l'odjeac d'Alger, laissant après lui une brillante renommée, qui a grandi encore dans l'imagination des Arabes, par les récits merveilleux dont on l'a entourée. Aroudj était doué d'une force prodigieuse, et quoique privé d'un bras, il se battait comme un lion.

Abou-Hamou fut rétabli roi de Tlemcen; il se déclara vassal de l'Espagne et s'engagea à lui payer 12,000 ducats d'or et un tribut annuel de six faucons.

Si, aussitôt après cette expédition, le marquis de Comarès, profitant de la panique que la déroute des Turcs et la mort d'Aroudj avaient jetée parmi les habitants d'Alger, se fût porté sur cette ville, il s'en serait infailliblement rendu maître. Mais il voulut, pour opérer, avoir des instructions de Madrid, et pendant ce temps Khaïr-ed-Din consolida son pouvoir nouveau et organisa ses moyens de résistance. Doué d'un caractère souple et adroit, il sut tout d'abord s'attirer l'affection de la multitude, en faisant preuve d'un grand zèle contre les infidèles et en s'entourant des marabouts les plus renommés par leur piété. Puis, comme il comprit que ses seules forces seraient insuffisantes, s'il était obligé de tenir tête à un ennemi nombreux et discipliné, il expédia immédia-

tement à Constantinople un de ses officiers les plus dévoués, et le chargea de porter au grand-seigneur, avec de riches présents, l'hommage de l'odjeac d'Alger, déclarant qu'il se reconnaissait tributaire de la Sublime Porte. Sélim, qui régnait alors, appréciant tout l'avantage qu'il y avait pour son empire à posséder ce nouveau territoire, situé, pour ainsi dire, au cœur de la chrétienté, accepta l'offre de Khaïr-ed-Din et le constitua gouverneur de la ville avec le titre de bey; il lui expédia, en outre, le cafetan d'investiture officielle et lui envoya un premier secours de deux mille hommes; puis il fit publier un firman qui promettait à tous ceux qui voudraient se rendre à Alger le passage gratuit, et un traitement semblable à celui des janissaires de Constantinople.

La prévoyance de Khaïr-ed-Din ne fut pas inutile : le 15 mai 1518, Charles-Quint, ayant appris la victoire éclatante de Comarès sur Aroudj, résolut de chasser définitivement les Turcs de l'Afrique septentrionale, et chargea le marquis de Moncade, vice-roi de Sicile, de mettre à exécution ce projet. Le 17 août, la nouvelle expédition, forte de sept mille cinq cents hommes, se trouvait dans la baie d'Alger. Les Espagnols débarquèrent le lendemain, et s'emparèrent d'une hauteur située entre El-Harach et la ville. Ils s'y établirent avec quinze cents hommes; mais, au lieu de pousser activement les opérations du siége, ils attendirent sept jours l'arrivée des troupes du sultan de Tlemcen, qui avait promis à l'empereur son concours. Pendant cette semaine d'inaction, une tempête horrible survint; vingt-six navires furent engloutis, et quatre mille hommes, restés à bord, périrent dans les flots. Le marquis de Moncade, désespéré, abandonna son matériel de campement, s'embarqua avec le reste de son armée, et fit voile pour Ivice, l'une des îles Baléares. Cette défaite inespérée, et qui avait coûté si peu aux vainqueurs, mit les Algériens au comble de la joie, car les armes et les débris de toute espèce qu'ils recueillirent sur la plage augmentèrent considérablement leur arsenal et leurs chantiers; mais, chez des hommes dominés par le fatalisme, cet événement eut encore une plus grande portée : dès ce moment, les Turcs de l'odjeac et Khaïr-ed-Din lui-même se considérèrent comme les protégés d'Allah, et se crurent en droit de tout oser.

Khaïr-ed-Din, fidèle à la politique de son frère, une fois délivré des Espagnols, songea à étendre le territoire d'Alger. Bou-Hamoud, le sultan de Tlemcen, vassal de l'Espagne, était mort, et avait laissé deux fils qui se disputaient l'héritage de leur père : Moulah-abd-Allah, l'aîné, était soutenu par les Espagnols; Khaïr-ed-Din accorda sa protection au plus jeune, nommé Massaoud. La chance des combats fut fatale au fils aîné de Bou-Hamoud; il périt, en fuyant, assassiné par son escorte. Sous prétexte de rendre plus efficace son intervention, et d'intimider les Espagnols qui menaçaient Massaoud d'une invasion prochaine, Khaïr-ed-Din vint s'installer à Tlemcen. Insensiblement toutes les villes importantes du royaume furent occupées par les milices de l'odjeac, et lorsque le protégé crut pouvoir se passer d'appui, il vit qu'il n'était

plus maître dans ses états. Massaoud, pour n'être pas entièrement dépossédé, fut obligé de se reconnaître tributaire de Khaïr-ed-Din; Tenez, Mezouna, Mostaganem acceptèrent, à la même condition, la suzeraineté de Barberousse.

Ces rapides conquêtes effrayèrent le souverain de Tunis, Moula-Mohammed, issu de l'ancienne famille des Beni-Hafsi; pour en arrêter le cours, il excita les principaux officiers de l'odjeac, ainsi que les Arabes auxiliaires, à se révolter contre Khaïr-ed-Din. Le cheik arabe Hamed-ben-el-Cadi, le plus ancien allié d'Aroudj, celui qui l'avait assisté dans toutes ses expéditions, se laissa gagner par Moula-Mohammed. Cette défection fut le prélude d'un soulèvement général; de tous côtés, à l'est et à l'ouest, les Arabes se révoltent; la guerre est déclarée. Soutenus par les Tunisiens, les insurgés s'avancent pour faire le siége d'Alger. Khaïr-ed-Din croit les mettre en fuite en leur opposant Kara-Hassan, son aga; mais cet officier, séduit aussi par les agents de Moula-Mohammed, laisse massacrer ses troupes, et fait cause commune avec les révoltés. La conspiration a pénétré jusque dans Alger, et les principaux habitants sont au nombre des conjurés. C'en était fait de Khaïr-ed-Din, si un esclave ne fût venu l'avertir du danger. Le danger n'effraie pas le chef de l'odjeac; il ne demande qu'à le connaître. Aussitôt qu'il fut instruit du complot, sans perdre un instant, il convoque une réunion générale des fidèles à la mosquée, et s'y rend en personne, accompagné de quelques Turcs dévoués. A peine est-il entré, les portes se ferment, et tout ce qui fut désigné comme traître eut la tête tranchée. La fortune des victimes récompensa le zèle des bourreaux; ainsi le veut la loi en Turquie.

Khaïr-ed-Din, après avoir étouffé cette conspiration, resta deux ans encore à Alger; mais à la suite d'une vision, ou plutôt à cause des conspirations incessantes que l'on tramait contre lui, il prit le parti de se retirer à Gigel, premier théâtre de ses exploits. Pendant trois ans il porta l'épouvante sur toutes les côtes de la Méditerranée; il intercepta le commerce de la plupart des états d'Europe, et saccagea une foule de villes importantes par leur richesse, et que le nombre de leurs habitants semblait mettre à l'abri des pirates. Cependant cette absence si longtemps prolongée ruinait le pouvoir de Khaïr-ed-Din dans la régence : les uns le disaient mort, les autres prétendaient qu'il avait renoncé à ses conquêtes. Hamed-ben-el-Cadi, mettant à profit l'incertitude du peuple, s'était emparé du commandement d'Alger, et y régnait en maître; Kara-Hassan s'était fait reconnaître chef suprême des tribus de l'ouest, et occupait Cherchell.

Khaïr-ed-Din, tout entier à ses expéditions maritimes, aurait sans doute laissé se consolider ces usurpations, si un trait d'insolence inouïe ne fût venu l'avertir du danger auquel étaient exposées ses possessions. Une de ses galères, qui revenait de course, fut assaillie, en entrant dans le port d'Alger, par le feu des batteries de mer, ni plus ni moins qu'un ennemi; elle faillit sombrer. Exaspéré de l'insulte faite à son pavillon, Khaïr-ed-Din réunit toutes ses forces,

débarque secrètement à Sidi-Ferruch, et marche sur Alger. Hamed-ben-el-Cadi voulut lui résister, mais l'ascendant du maître triompha : les soldats de Hamed se défendirent mal, ils rompirent leurs rangs au premier choc; ils entrèrent précipitamment dans Alger, et, craignant la vengeance de Khaïr-ed-Din, ils voulurent du moins acheter sa clémence par la mort de l'usurpateur. L'offrande expiatoire fut acceptée, et tout rentra dans l'ordre. D'Alger, Khaïr-ed-Din se porta sur Cherchell, où Kara-Hassan avait formé une alliance secrète avec les Espagnols pour ruiner l'odjeac; il entra dans la place sans aucune résistance; les soldats lui livrèrent Kara-Hassan, et il le fit étrangler sous ses yeux. Le sultan de Tlemcen avait aussi profité de l'absence de Barberousse pour se soustraire aux obligations qui lui avaient été imposées : une simple sommation le fit rentrer dans le devoir. Ainsi, par la rapidité de ses mouvements, Khaïr-ed-Din était parvenu, en quelques jours, à consolider toutes ses conquêtes et à faire respecter son autorité sur un pays qui offrait plus de six cents milles d'étendue.

Ce fut alors que, pour mettre la dernière main à son ouvrage, il conçut le projet d'attaquer le Peñon, de renverser cette forteresse gênante qui humiliait son ambition, qui était un obstacle à tous ses projets. La circonstance était on ne peut plus favorable : par l'incurie du gouvernement espagnol, la place manquait de vivres, et la garnison, qui n'avait pas été renouvelée depuis longtemps, était accablée par les fièvres. Khaïr-ed-Din, instruit de la situation dans laquelle se trouvaient les Espagnols, les fit sommer de se rendre. Don Martin de Vargas, brave et loyal officier, qui commandait la place, lui fit répondre que, tant qu'il aurait un souffle de vie, le drapeau de Castille flotterait au sommet du Peñon, et il tint parole. L'île fut investie le 6 mai 1530. Des galères armées d'artillerie et des batteries disposées sur la terre-ferme lancèrent contre ses remparts, pendant dix jours consécutifs, un nombre considérable de boulets; des brèches furent pratiquées sur plusieurs points; mais l'étendard de Castille flottait toujours au sommet de la tour. Voyant que la garnison ne songeait pas à se rendre, Khaïr-ed-Din ordonne l'assaut. Treize cents Turcs s'élancent aussitôt dans la place par les différentes brèches, sans que personne leur oppose la moindre résistance. Ils ne trouvaient partout sur leurs pas que des cadavres mutilés et des soldats mourant de faim ou accablés par la maladie. Don Martin de Vargas se tenait seul sur la brèche, l'épée à la main, comme un noble gentilhomme; les Turcs le renversent sans pitié, et Khaïr-ed-Din, moins généreux que Soliman après le siége de Rhodes, fit, quelque temps après, périr sous le bâton ce brave guerrier, parce qu'il refusait d'abjurer la religion de ses pères! Le Peñon, une fois au pouvoir des Turcs, fut rasé, et ses démolitions servirent à former la digue qui lie aujourd'hui les îlots de Beni-Mezegrenna à la terre-ferme. Les secours que l'Espagne destinait aux défenseurs du Peñon arrivèrent trop tard; Khaïr-ed-Din, avec sa flotte, qui se composait alors de trente galères, s'en empara. Il poussa même ses reconnaissances jus-

qu'à Valence et Barcelone, d'où il ramena un nombre considérable de Maures, qu'un décret de l'empereur venait d'expulser d'Espagne.

Pendant que la fortune couronnait ainsi toutes les entreprises de Khaïr-ed-Din, Charles-Quint, secondé par les Vénitiens et par leur célèbre amiral André Doria, faisait éprouver de rudes échecs à la marine turque. Plusieurs îles de l'Archipel et un grand nombre de places fortes de la Morée et de la Dalmatie avaient été enlevées coup sur coup au grand-seigneur. Soliman, irrité de l'inhabileté de ses capitans-pachas, et frappé des étonnants succès qu'obtenait son belliqueux vassal, succès qui lui étaient révélés et par la voix publique et par les riches présents que celui-ci lui envoyait, résolut de lui confier le commandement de ses flottes. Khaïr-ed-Din reçut avec respect le fetwa qui l'appelait à cette haute dignité, et s'empressa de déférer à la volonté de son suzerain. Il laissa son fils à la garde de son parent Celebi-Ramadan, et confia cette fois le commandement d'Alger à un officier dévoué, Hassan-Aga, renégat sarde, qui, bien jeune encore, avait été élevé par ses soins, et lui avait donné des preuves nombreuses de son dévouement.

Khaïr-ed-Din se rendit à sa destination, accompagné de quarante galères magnifiquement armées. Chemin faisant, il ravagea les côtes de Sardaigne et de Sicile, et entra dans le port de Constantinople, emmenant avec lui dix-huit prises et quatorze cents esclaves chrétiens. Sa présence suffit pour dissiper quelques intrigues ourdies dans le sérail contre sa nouvelle promotion, et la dignité de capoudan-pacha, la seconde de l'empire, lui fut solennellement conférée. On le vit remettre à la voile avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, se dirigeant sur Coron et Patras, récemment conquises par André Doria. Rien ne lui résiste; toutes les villes enlevées par les Vénitiens passent de nouveau sous la domination du grand-seigneur. La flotte turque ravage les côtes d'Italie, et jette l'épouvante jusque dans Rome. Puis, changeant de direction, Khaïr-ed-Din se porte brusquement sur Tunis, où il avait à satisfaire une vieille rancune, car il n'avait pas oublié que le souverain de cette ville, Moula-Mohammed, avait fomenté le trouble dans ses états et s'était montré l'un de ses ennemis les plus acharnés. Un autre prince y régnait alors, mais il appartenait à la même famille des Beni-Hafi : c'était plus qu'il n'en fallait pour justifier l'agression de Barberousse.

Biserte et la Goulette furent enlevées par surprise; Khaïr-ed-Din pénétra ensuite dans Tunis avec six mille hommes, en chassa le prince régnant, Mouley-Hassan, et, ramenant à lui l'esprit populaire par les ressources de sa politique souple et insidieuse, il prit possession de cette ville au nom du grand-seigneur, et s'en fit nommer souverain par acclamation. Cette conquête jeta la consternation dans la chrétienté. Malte et la Sicile implorèrent l'intervention de Charles-Quint, et celui-ci, craignant que ses possessions d'Italie ne devinssent la proie des pirates, résolut de se mettre à a tête d'une puissante armée pour chasser les Turcs de cette nouvelle position. Il rassembla, des divers

points de ses vastes états, quatre cents navires, sur lesquels il fit monter vingt-cinq mille hommes; il les rallia tous en Sardaigne, et les conduisit en personne devant Tunis.

Khaïr-ed-Din n'était pas en mesure de résister à un pareil armement; cependant, intrépide comme toujours, il voulut se mesurer avec le plus grand souverain de la chrétienté. Il marche courageusement à sa rencontre et lui livre combat. L'agression fut vive et acharnée; mais, accablé par le nombre, il dut abandonner la défense de la Goulette pour se retirer à Tunis. Là encore un nouvel échec l'attendait: pendant que les Turcs sont sur les remparts occupés à repousser les assaillants, les captifs chrétiens brisent leurs chaînes et fondent sur eux à l'improviste. Obligés de se battre contre l'ennemi du dehors et de se défendre à l'intérieur contre leurs esclaves, les mahométans abandonnent leur position et vont chercher un refuge dans les murs de Biserte. Charles-Quint, maître de Tunis, livra cette malheureuse ville au pillage, et rendit à la liberté vingt-cinq mille esclaves : beau triomphe pour un prince chrétien, auquel vinrent s'ajouter d'autres avantages non moins positifs. Mouley-Hassan, le souverain dépossédé, qui par ses agents avait préparé la défaite de Khaïr-ed-Din, fut replacé sur le trône; mais il s'engagea à payer à l'Espagne un tribut annuel de 12,000 ducats d'or, reconnut la suzeraineté de l'empereur, renonça solennellement à la piraterie, et laissa occuper la Goulette par une garnison espagnole.

Cependant, quelque glorieux que fussent pour l'empereur les résultats de son expédition, le but le plus important n'avait pas été atteint : Khaïr-ed-Din, l'effroi de la chrétienté, s'était échappé par terre avec quatre mille Turcs et ses trésors, et avait gagné Bone, où se trouvaient déjà ses vaisseaux. L'empereur envoya André Doria, avec trente galères et deux mille soldats, pour chercher à s'emparer des navires du corsaire; mais il n'était plus temps : Khaïr-ed-Din les avait déjà fait partir pour Alger, et s'était lui-même dirigé par la voie de terre sur cette place avec sa cavalerie.

Une fois arrivé à Alger, rien ne lui manqua pour ravitailler sa flotte, recomposer son matériel et augmenter sa troupe. Il avait formé le projet de séjourner quelque temps dans sa capitale; mais, tourmenté par le souvenir de sa défaite récente, on le vit bientôt reprendre la mer, afin d'exercer de terribles représailles sur toute la chrétienté. Hassan-Aga fut encore une fois chargé du gouvernement de l'odjeac. Khaïr-ed-Din ouvrit cette nouvelle campagne en enlevant deux navires portugais dans le port de Mahon. Il ravagea ensuite le double littoral de la Péninsule, incendiant les maisons et les récoltes, enlevant tout ce qu'il rencontrait. Ce ne fut qu'après s'être rassasié, pendant dix-huit mois, de butin et de carnage, qu'il songea à rentrer au port. Durant ces incursions, Khaïr-ed-Din avait oublié qu'il était le chef suprême de la marine ottomane, pour ne se souvenir que de son premier état de corsaire : des ordres impérieux du grand-seigneur l'appelèrent à des exploits plus honorables.

A la tête de la flotte turque, il croise dans le golfe de Naples et opère plusieurs descentes sur les côtes de l'Albanie. Il s'empare ensuite de vingt-cinq îles appartenant aux Vénitiens, en soumet douze à un tribut annuel, en ravage treize autres, sans y laisser un seul habitant, et ramène à Constantinople quatre mille esclaves. L'année suivante, il se rend dans les eaux de Corfou, à la recherche de la flotte commandée par André Doria. Il la rencontre dans le golfe d'Ambracie, non loin du promontoire d'Actium, où Antoine et Auguste vinrent autrefois décider le sort du monde. Khaïr-ed-Din offre le combat à l'amiral vénitien, et reste maître de la mer par l'habileté de ses manœuvres. La flotte chrétienne se composait de cent soixante-sept navires, dont trente-six appartenaient au pape, cinquante aux Espagnols et quatre-vingt-un aux Vénitiens. Envoyé bientôt après par Soliman pour assiéger Castel-Nuovo, place forte de la Dalmatie, située entre Raguse et Cattaro, dernière conquête des Vénitiens, Khaïr-éd-Din, aussi heureux sur terre que sur mer, emporta en quelques jours cette place d'assaut.

Un traité glorieux pour les Ottomans vint couronner tant de victoires : Venise leur céda non-seulement toutes les petites îles de l'Archipel dont Khaïr-ed-Din avait fait la conquête, mais encoreles places fortes de Napoli de Romanie, de Malvoisie, ainsi que les châteaux d'Urana et de Nadin ; la république s'engagea en outre à payer au grand-seigneur une indemnité de 300,000 ducats. Tels furent, dans une seule campagne, les résultats de l'intervention du chef suprême de l'odjeac d'Alger, au profit de Soliman !

Pendant ce temps, les Algériens, conduits par Hassan-Aga, étaient loin de rester inactifs : ils parcouraient les côtes d'Espagne avec une audace inouïe ; partout le meurtre et l'incendie marquaient leur passage, et l'Espagne, impuissante, ou absorbée par d'autres guerres, fut réduite à élever de distance en distance, sur les bords de la mer, des tours de vigie, qui donnaient l'alarme aux habitants dès qu'un corsaire algérien se présentait. Ces terribles pirates se rendirent tellement redoutables, qu'ils avaient interrompu tout commerce dans la Méditerranée ; l'Europe entière souffrait de leurs brigandages, et adressait au vainqueur de Tunis de ferventes prières, pour qu'il voulût bien encore une fois réprimer les barbares : l'esprit aventureux du prince auquel ces supplications étaient adressées, la gloire de venger l'humanité outragée, peut-être aussi le besoin de faire oublier de récentes défaites par quelque action d'éclat, décidèrent Charles-Quint à diriger en personne une expédition décisive contre Alger. Comme cette expédition est sans contredit l'événement qui a le plus marqué dans l'histoire de l'Algérie, et que ses funestes résultats donnèrent aux corsaires algériens un ascendant immense sur l'Europe, nous allons en faire le récit avec quelque détail.

Ce fut au retour de la diète de Ratisbonne, dans le mois d'août 1541, que Charles-Quint décida sa grande entreprise contre Alger. Ni l'opinion contraire d'André Doria, partagée par le marquis de Guast et le prince de Melphy, ni

les exhortations du pape Paul III lui-même, qui tous faisaient prévaloir l'état avancé de la saison, ne purent détourner l'empereur de son dessein. Il ordonna à ses gouverneurs de presser l'armement de tous les navires disponibles qui se trouvaient dans les ports d'Espagne et de Sicile, et les fit diriger sur Majorque, qu'il avait choisi pour le rendez-vous général de ses forces. L'expédition se composait de 65 galères et de 451 navires de transport, montés par 12,330 matelots. Les troupes de débarquement s'élevaient à 22,000 hommes, 6,000 Allemands, 5,000 Italiens, 6,000 Espagnols ou Siciliens, 3,000 volontaires, 1,500 cavaliers, 200 gardes de la maison de l'empereur, 150 officiers nobles, et 150 chevaliers de Malte. Parmi les chefs qui commandaient cette brilante armée, on remarquait : Fernand Cortez, le conquérant du Mexique, accompagné de ses deux fils; le duc d'Albe, les princes Colonna, Virginius Urbin d'Anguillara, qui avait assisté Charles-Quint dans l'expédition contre Tunis; Ferdinand de Cordoue, Ferdinand Gonzague, vice-roi de Sicile; Bernardin de Mendoza, capitaine général des galères espagnoles, et André Doria, commandant en chef le mouvement naval.

Après bien des retards, cette flotte formidable appareilla, dans les premiers jours d'octobre, époque fatale, où les vents de l'équinoxe dominent en maîtres dans les parages de l'Algérie. Hassan-Aga, pris au dépourvu, fit ses efforts pour résister à cette invasion : il ajouta de nouvelles fortifications à celles qu'avait déjà fait construire Khaïr-ed-Din, fit armer toutes les batteries de la marine, et flanquer de tours le mur d'enceinte qui enfermait Alger du côté de terre. Pendant ces préparatifs, il affecta de se montrer à la multitude, tranquille et comme assuré du triomphe. Il défendit aux habitants, sous peine de mort, de quitter la ville; puis fit raser tous les jardins et abattre tous les arbres qui avoisinaient la ville. Les forces dont il disposait alors n'étaient pas considérables : il n'avait que 800 Turcs de l'odjeac, auxquels il avait donné pour auxiliaires un corps de 5,000 hommes, levé à la hâte et composé d'Algériens, mais surtout de Maures d'Andalousie, qui maniaient très-adroitement l'escopette ou se servaient d'arcs en fer d'une grande puissance. Dans la plaine, il comptait sur les Arabes et les Kabaïles. Tels étaient les moyens de défense d'Hassan; il est facile de voir qu'ils se trouvaient bien inférieurs ceux des chrétiens.

Quoi qu'il en soit, le 19 octobre, le *saheb el nadour* (l'officier de la lunette) vint annoncer à Hassan que l'on découvrait à l'horizon une flotte immense. Hassan parcourt aussitôt à cheval les divers quartiers de la ville, examine minutieusement tous les préparatifs, assigne à ses officiers les positions qu'ils doivent occuper; puis il se rend à la porte Bab-Azoun, où il pensait que commencerait l'attaque, et monte à la batterie qui défendait cette partie des fortifications. De là, son œil pouvait embrasser toute l'étendue de la baie, le rivage et les premières crêtes du Sahel, qui commençaient à se couronner de burnous blancs. Dès que les divers chefs de poste aperçurent Hassan sur

la plate-forme de la batterie, ils s'empressèrent de le saluer par une décharge générale de leurs armes à feu. Le grand drapeau national d'Alger, formé de trois bandes de soie, rouge, verte et jaune, se déploya majestueusement au-dessus de la porte de Bab-Azoun, tandis que les tours, les forteresses, les remparts, se hérissaient d'armes, se pavoisaient de drapeaux de diverses couleurs, la plupart chargés de symboles mystiques ou de versets du Coran. Les Algériens étaient remplis de confiance : car une prédiction avait dit que les Espagnols seraient détruits dans trois expéditions différentes, dont une commandée par un grand prince, et qu'Alger ne serait prise que par des soldats habillés de rouge [1].

Le 21 octobre, la flotte impériale, complétement ralliée, se trouvait dans la baie d'Alger; le 23 seulement, elle put opérer son débarquement. On choisit cette partie de la plage qui avoisine la rive gauche d'El-Harach, située au pied des hauteurs qui dominent la plaine de Moustapha. Monté sur la poupe de *la Reale*, qui portait l'étendard impérial, Charles-Quint dirigea cette opération. Toutes les galères, pavoisées de leurs couleurs nationales, étalaient leurs rames et disputaient de vitesse pour faire arriver les transports mouillés au large et les rapprocher du rivage, tandis que les bateaux plats prenaient les soldats et les déposaient à terre. Sur la plage, on voyait une multitude compacte d'Arabes, les uns à pied, les autres à cheval, défier les Espagnols en élevant leurs armes au-dessus de leur tête, et en agitant les pans de leurs burnous. Leur nombre augmenta surtout lorsque le débarquement commença, ils tentèrent même de s'y opposer; mais les galères qui s'étaient rapprochées de terre soutinrent cette opération difficile par des bordées bien nourries, qui forcèrent les Arabes de se tenir à distance. Aussitôt que l'infanterie fut entièrement débarquée, Charles-Quint, qui avait toujours présente à l'esprit sa conquête de Tunis, envoya à Hassan un parlementaire pour le sommer de se rendre. « Dis à ton maître, répondit celui-ci à l'officier espagnol, « qu'Alger s'est déjà deux fois illustrée par la défaite de Francisco de Vero « et de Hugues de Moncade, et qu'elle espère acquérir une gloire nou- « velle par celle de l'empereur lui-même. » L'intimidation étant restée sans effet, il fallut songer à agir. Le 24 octobre, l'armée de Charles-Quint, divisée en trois corps, se porta sur Alger.

La première division, ou l'avant-garde, se composait des Espagnols commandés par Ferdinand de Gonzague; les Allemands formaient le corps de bataille; ils étaient commandés par l'empereur ayant pour lieutenant le duc d'Albe; l'arrière-garde, composée de la division italienne, des chevaliers de Malte et des volontaires, était sous les ordres de Camille Colonna. L'avant-

[1] La dernière partie de cette étrange prédiction ne devait s'accomplir que trois siècles plus tard : les pantalons garance et les retroussis rouge des habits de nos soldats justifièrent, en 1830, aux yeux de cette population fanatique, le pronostic de la devineresse.

garde occupait la gauche, c'est-à-dire le haut de la plaine; l'arrière-garde suivait le bord de la mer, et le corps de bataille gardait le centre. Dès que l'armée impériale se mit en mouvement, les Arabes ne cessèrent de la harceler, si bien qu'après six heures de marche elle n'avait pas avancé d'un mille; le soir elle prit position à El-Hamma, sans toutefois pouvoir goûter un seul instant de repos, car les Arabes continuèrent leurs escarmouches pendant toute la nuit.

Le 25, l'armée, après une marche difficile, constamment entravée par les attaques partielles des Arabes, parvint néanmoins à gagner les hauteurs qui dominent la ville. L'avant-garde se porta jusqu'auprès du ravin de Bab-el-Oued, et Charles-Quint s'établit, avec le corps de bataille, sur la même colline du Coudiat-el-Saboun où en l'année 1518 Hugues de Moncade avait pris position, et où fut construit plus tard le fort de l'Empereur. Son arrière-garde formait l'aîle droite, et occupait tout l'espace compris depuis le pied des montagnes jusqu'au bord de la mer au cap Tafoura, là où est aujourd'hui le fort Bab-Azoun. La position était on ne peut plus avantageuse. Par cette manœuvre on avait isolé les Arabes de la ville, et des ravins profonds les tenaient éloignés de l'armée. Il n'y avait plus qu'à commencer les travaux du siége. Charles-Quint fit débarquer sa grosse artillerie, et ordonna en même temps à la flotte de s'embosser le plus près possible de la place, afin de pouvoir la canonner simultanément par terre et par mer. Ni l'empereur ni ses généraux ne comptaient sur une longue résistance : les murs d'enceinte étaient très-faibles, et l'artillerie des Algériens peu nombreuse; mais Alger avait pour elle de plus puissants auxiliaires : c'est-à-dire les orages qui jusque là l'avaient protégée, grâce au mauvais choix de la saison pendant laquelle on était chaque fois venu l'attaquer.

Dès l'après-midi du 25, le ciel était devenu tout à coup orageux, et de larges gouttes d'eau avaient humecté la terre. Vers le soir, le temps devint glacial; la pluie tomba en abondance, ruina les chemins, grossit les torrents, et les soldats sans abri étaient transis de froid. Pendant la nuit, survint une violente rafale : on entendait les câbles se rompre avec fracas; les navires chassaient sur leurs ancres, s'entrechoquaient les uns les autres, et finissaient par couler à fond. Cette nuit fut terrible pour l'empereur; sa douleur était poignante, mais rien ne trahissait au dehors ses émotions intérieures, et, constamment entouré de ses généraux et de ses principaux officiers, il s'efforçait de les rassurer par son calme apparent.

Au point du jour, un brouillard épais couvrait la plage et la pleine mer; la pluie n'avait pas cessé; il était impossible de rien distinguer à une faible distance. En ce moment de crainte et d'incertitude, on entendit, vers le bas de la montagne, non loin des murs d'Alger, des cris tumultueux : c'étaient les Turcs et les Maures, qui, profitant de l'orage et de la pluie, venaient attaquer l'armée impériale jusque dans ses retranchements. Les soldats de Charles-Quint

coururent aux armes; mais leurs mousquets tout mouillés les servaient mal : les Maures, au contraire, armés d'arcs en fer, leur envoyaient une grêle de flèches qu'ils ne pouvaient éviter, le vent et la pluie leur battant au visage. Pour faire cesser cette lutte inégale, les Italiens et les chevaliers de Malte, car c'était l'arrière-garde qui se trouvait ainsi attaquée, voulurent combattre corps à corps; mais leurs ennemis, plus agiles et connaissant mieux les chemins, les esquivaient en se repliant sur Alger. Cette escarmouche se continua jusqu'aux portes de la ville. Alors les Turcs et les Maures, se voyant en sûreté, montent sur les remparts, et aux nuées de flèches font succéder des décharges de mousqueterie. Les Italiens, surpris et effrayés, se mettent à fuir; les chevaliers conservent seuls leurs rangs, et, malgré une nouvelle sortie, ils se replient en bon ordre.

A la vue du danger que court cette partie de son armée, l'empereur vient en personne, accompagné de ses fidèles Allemands, rétablir le combat. Les chevaliers, à leur tour, se sentant appuyés, reprennent l'offensive; ils chargent, quoique à pied, les cavaliers turcs; ils les refoulent dans les rues étroites et tortueuses du faubourg Bab-Azoun, et les pressent avec une telle vigueur qu'ils seraient entrés dans Alger avec eux, si Hassan-Aga, pour prévenir ce danger, n'eût sacrifié une partie de son armée en faisant fermer précipitamment les portes. C'est à ce moment que le chevalier Ponce de Balagner, qui tenait déployé l'étendard de l'Ordre, furieux de se voir arrêté dans sa poursuite, se jeta contre la porte et y enfonça son poignard.

Bientôt après, les Turcs et les Maures, ralliés par Hassan, se précipitaient sur cette brave milice, qui formait l'arrière-garde pendant que l'armée chrétienne se retirait dans ses retranchements. Les chevaliers de Malte, après tant d'efforts, étaient trop accablés de fatigue pour résister à cette nouvelle attaque; ils voulurent néanmoins tenir tête à l'ennemi, et on les vit se former en bataille dans les gorges étroites qui avoisinent le pont des Fours. Mais leur courage ne servit qu'à illustrer ce lieu, qui depuis a retenu le nom de *Tombeau des Chevaliers!*

Ce fut au retour de ce déplorable engagement que la brume, venant à s'éclaircir, dévoila à l'armée de Charles-Quint les désastres de la nuit. Cent cinquante navires de diverses grandeurs étaient brisés sur la plage ou bien coulés à quelque distance, ne laissant apercevoir que l'extrémité de leur mâture. Presque tout ce qu'ils contenaient avait été submergé, et les hommes avaient péri, soit dans les flots, soit sous le yatagan des Arabes. La grosse artillerie, tout le matériel du siége, étaient perdus, car, avant que les ordres donnés par Charles-Quint eussent pu recevoir un commencement d'exécution, les bateaux de transport avaient été engloutis. Les soldats, qui n'avaient ni vivres ni tentes, contemplaient avec effroi le désastre de la flotte; leur douleur s'accrut encore lorsqu'ils virent les bâtiments qui avaient échappé à la tempête mettre à la voile et gagner le large. L'amiral se portait sur le cap Mati-

foux. « Mon cher empereur et fils, écrivait André Doria à Charles-Quint en l'instruisant de cette manœuvre, l'amour que j'ai pour vous m'oblige à vous annoncer que, si vous ne profitez pour vous retirer de l'instant de calme que le ciel vous accorde, l'armée navale et celle de terre, exposées à la faim, à la soif et à la fureur de l'ennemi, sont perdues sans ressource. Je vous donne cet avis parce que je le crois de la dernière importance. Vous êtes mon maître; continuez à me donner vos ordres, et je perdrai avec joie, en vous obéissant, les restes d'une vie consacrée au service de vos ancêtres et de votre personne. » Cette lettre décida l'empereur à lever le siége. Voici les principales dispositions qu'il prit pour assurer sa retraite : la prévoyance et le sang-froid qu'il mit à ordonner tous les détails de cette difficile opération l'honorent à la fois comme prince et comme guerrier.

Charles-Quint décida que l'artillerie et les bagages seraient abandonnés, que les chevaux de trait serviraient à la nourriture de l'armée jusqu'au moment où il serait possible de recevoir des vivres de la flotte; puis il fit rassembler les blessés ainsi que les malades, et les établit au centre de la colonne. Sur les deux flancs il plaça les divisions allemande et italienne, et réserva pour l'arrière-garde les troupes qui avaient conservé le plus d'énergie : c'étaient les Espagnols et les chevaliers de Malte; la cavalerie fit aussi partie de ce poste d'honneur. Ainsi s'achemina vers le cap Matifoux cette armée naguère si brillante et si pleine d'espérance; sa marche fut lente, pénible, semée d'obstacles. Les pluies avaient détrempé le sol et considérablement enflé les torrents. Les soldats, énervés par la disette, pouvaient à peine se tenir sur ce terrain fangeux; les Arabes les harcelaient avec une rage féroce, se précipitant comme une nuée d'oiseaux de proie sur ces malheureux qui tombaient de fatigue, et les massacraient sans pitié.

Les Turcs et les Maures ne dépassèrent pas les rives d'El-Harach; ils retournèrent vers Alger, où de plus riches dépouilles les attendaient, laissant aux Arabes de la plaine et du Sahel le soin de poursuivre et d'inquiéter l'armée chrétienne. Ceux-ci s'acquittèrent si bien de leur tâche, que plus de deux mille cadavres jalonnèrent l'espace qui s'étend depuis Tafoura jusqu'à Matifoux. Une fois arrivé en présence de la flotte, Charles-Quint pressa l'embarquement; mais, malgré ses soins et sa diligence, il perdit encore un grand nombre de soldats, et ne parvint à ramener en Espagne que la moitié de son monde. Les conséquences de cette désastreuse expédition ont pesé pendant plus de trois siècles sur l'Occident, car c'est à la terreur que répandit dans tous les états de la chrétienté la nouvelle de cette fatale défaite qu'il faut attribuer la résignation avec laquelle l'Europe supporta si longtemps l'insolence des Barbaresques jusqu'au jour enfin où la France, prenant en main la cause de la civilisation, vint chasser les pirates de leur repaire et venger le grand empereur.

La nouvelle d'un armement considérable que préparait le sultan de Constantinople pour agir de concert avec la flotte française contre l'Espagne, aug-

menta la joie que les Algériens ressentirent de la défaite de Charles-Quint. On ne doutait pas que Barberousse, avec le concours de la flotte française, n'achevât de détruire un ennemi déjà consterné, et qu'une grande part des prises ne revînt à la capitale de l'Algérie. La flotte turque, composée de cent cinquante bâtiments de guerre de toute grandeur, se présenta devant Reggio, le 20 mai 1543. Barberousse s'empara de la ville, et la livra aux flammes. Diégo de Gaëtan, gouverneur de Reggio, avait une fille remarquable par sa beauté; Barberousse la fit enlever, et l'épousa après l'avoir contrainte à changer de religion. Mais le terrible capitan-pacha ne consacra que peu de jours au plaisir. On le vit bientôt après reprendre la mer, et occuper les sept embouchures du Tibre; de là ses lieutenants se portèrent sur Rome et y jetèrent la consternation et l'effroi. Sa flotte vint ensuite mouiller dans la rade de Marseille (5 juillet 1543).

Barberousse se rendait dans ce port pour prêter son appui à la France, que menaçaient alors Henri VIII et Charles-Quint. Aussi fut-il reçu à Marseille avec les plus grands honneurs. On admirait le luxe et la richesse qu'il étalait. « Il se montrait en public, dit Vieille-Ville, accompagné de deux bachas (car « il portait lui-même le titre de roi) et de douze autres personnes vêtues de « longues robes de drap d'or. Il était en outre suivi d'une foule de gens et « d'officiers qui lui servaient de secrétaires et d'interprètes. » Khaïr-ed-Din attendit avec impatience l'arrivée de la flotte française, qui devait se composer de vingt galères et de dix-huit navires de transport. Plusieurs fois même il témoigna son mécontentement du retard qu'on lui faisait éprouver, et menaça le roi de se retirer, si l'on ne réalisait bientôt les promesses qu'on lui avait faites. Enfin, le jeune comte d'Enghien, qui commandait les forces françaises, arriva; il s'empressa de faire ses excuses à Barberousse et de se mettre sous ses ordres. Le jeune comte était accompagné d'une foule de gentilshommes qui avaient quitté la cour galante de François Ier plutôt pour voir des Turcs que pour se battre.

Mais Barberousse, qui prenait l'expédition au sérieux, organisa toutes ses ressources et se porta immédiatement sur Nice, l'un des points les plus vulnérables des possessions de Charles-Quint. La ville fut emportée par un coup de main; mais, pour être enlevée, la citadelle demandait un siége en règle. Au milieu des préparatifs, les Français reconnurent qu'ils n'avaient ni poudre ni boulets; d'un autre côté, Barberousse apprit que Doria et Du Guast, avec des forces considérables, marchaient au secours de la citadelle. Cette nouvelle jeta la consternation parmi les assiégeants, qui abandonnèrent à la hâte leur camp et leur artillerie, et se réfugièrent à bord des vaisseaux après avoir mis le feu à la ville. Le comte d'Enghien se retira avec sa flotte derrière le Var. Barberousse gagna le port de Toulon.

Cet insuccès, auquel les Algériens étaient loin de s'attendre, les impressionna vivement. Toutefois, une double compensation vint s'offrir à eux. Au

moment même où la nouvelle de la retraite des deux flottes combinées leur parvenait, une escadre de vingt-cinq galères entrait dans le port d'Alger, chargée d'un immense butin. Cette escadre, commandée par Hassan-Caleb, lieutenant de Barberousse, venait de parcourir les côtes d'Espagne. On venait d'apprendre en même temps, qu'à la suite d'une négociation avec Doria, Barberousse avait obtenu que Dragut, l'un de ses auxiliaires, serait rendu à la liberté. La libération de Dragut était de la plus haute importance pour les Algériens, qui savaient ce que rapportaient la valeur et l'intrépidité dans les courses de mer. Or, Dragut possédait ces qualités au plus haut degré. Pour le délivrer, Barberousse avait offert dans une négociation précédente trois mille ducats; mais l'empereur avait refusé. Il s'était décidé enfin à le renvoyer sans rançon; et, par cet acte de générosité, la plupart des historiens contemporains pensent que Charles-Quint avait voulu engager les corsaires algériens à tourner leurs armes contre la France.

Sur ces entrefaites, une révolution éclata à Tunis, et mit en péril le pouvoir des Espagnols dans cette ville. Le gouvernement d'Alger crut entrevoir dans cet événement la possibilité d'expulser les Espagnols de la Goulette, et de faire rentrer le royaume de Tunis sous la domination turque. Au bruit de l'apparition de la flotte de Barberousse dans la Méditerranée, Muley-Hassan, l'allié de Charles-Quint, s'était hâté de passer en Italie, confiant ses trésors au gouverneur espagnol de la Goulette, et laissant à son fils, Hamida, le soin de défendre la capitale de son royaume contre les tentatives des Turcs et des Arabes. A peine arrivé en Italie, Muley-Hassan apprit que son fils s'était emparé du trône; il se hâta donc de revenir en Afrique, et débarqua, à la tête de dix-huit cents hommes que lui avait fournis le vice-roi de Naples, auprès des puits où Charles-Quint avait mis en fuite l'armée de Barberousse. Il s'avança vers sa capitale; mais les parfums qui s'exhalaient de ses vêtements l'ayant fait connaître, il fut pris, et son fils lui fit crever les yeux.

La chute de Muley-Hassan devenait dangereuse pour les Espagnols; car ils se trouvaient bloqués dans la Goulette, et ne pouvaient espérer aucun secours des amis du roi déchu. Ne prenant alors conseil que de leur désespoir, ils attaquent vigoureusement Hamida, dispersent ses troupes, et l'obligent à renoncer au trône qu'il venait d'usurper. Abdul-Maleck, frère de Muley-Hassan, qui vivait retiré à Biscari, fut mis à sa place. Ce prince s'empressa de payer tribut à l'empereur, et de donner 6,000 ducats au gouverneur de la Goulette pour l'entretien de la garnison. Mais, après trente-six jours de règne, il fut atteint d'une maladie qui le mit au tombeau. Hamida reparut alors; il était soutenu par un grand nombre de partisans, et offrait de reconnaître l'autorité de Charles-Quint. Ses propositions furent acceptées, et il remonta sur le trône, dont il demeura paisible possesseur jusqu'en 1570, époque à laquelle le royaume de Tunis rentra sous la domination des Turcs.

Pendant ce temps, Barberousse attendait à Toulon la décision de François Ier

pour dévaster, de concert avec la flotte française, les côtes de la péninsule espagnole ; mais aucun ordre n'arrivait de cette cour insouciante, toujours plongée dans les plaisirs, et Khaïr-ed-Din quitta la France, mécontent, quoique comblé de présents et gorgé d'or. « Les sommes que les Barbares reçurent « alors de la France, dit Vieille-Ville, dépassèrent 800,000 écus ; il y avait « à Toulon deux trésoriers qui, trois jours durant, ne cessèrent de faire des « sacs de 1,000, 2,000 et 3,000 écus, et passèrent à cet emploi la plupart des « nuits. » De Toulon, Barberousse se porta sur Gênes, où le sénat lui offrit de magnifiques présents, après quoi il fit voile pour l'île d'Elbe. A son arrivée devant cette île, il écrivit au gouverneur, Jacopo d'Apiano, pour demander qu'on lui rendît un jeune juif, nommé Sinan, élevé par ses soins, et qui avait été fait prisonnier à Tunis. Après bien des hésitations qui irritèrent le vieux corsaire et attirèrent aux habitants de l'île quelques déprédations, le gouverneur rendit Sinan. De l'île d'Elbe, Barberousse se dirigea vers les côtes de Toscane. Il surprit la ville de Télamone, celle de Montéano, située à une distance de près de trois lieues dans l'intérieur des terres, celle de Porto-Hercole, et les livra au pillage. Les habitants furent réduits en esclavage. Barberousse se portant ensuite sur Ischia, pilla les trois principaux villages de l'île, puis entra à pleines voiles dans les eaux bleues du golfe de Pouzzole, canonna la ville de ce nom, et tombant avec la rapidité de la foudre sur les villes de Carreoto et de Lipari, en enleva plus de sept mille habitants. Après tant d'exploits, Barberousse rentra à Constantinople, emportant sur ses galères un nombre d'esclaves chrétiens tellement considérable que, pressés les uns contre les autres, ils périssaient par centaines. « Ceux qui estoient « en cette armée, dit la chronique, racontèrent depuis qu'il y avoit un si grand « butin de toutes sortes de personnes, que, dans le cours de ceste navigation, « plusieurs corps de ces captifs, tués de faim, de soif et de tristesse, comme « ils estoient fort étroitement serrés ensemble, au plus bas des carènes, entre « les immondices de nature, presque à toute heure estoient jetés à la mer. »

Après avoir dévasté les côtes de l'Italie, Barberousse s'était retiré à Constantinople. Là, il se reposait de ses fatigues dans la mollesse et les voluptés du harem. Cette vie efféminée lui fut fatale. Une maladie grave l'emporta après quelques jours de souffrance (1547). Il était âgé de quatre-vingts ans. La même année vit mourir trois hommes également célèbres : François Ier, Henri VIII et Luther !

Les écrivains chrétiens de l'époque se sont plu à peindre le caractère de Barberousse sous les couleurs les plus odieuses. L'opinion des écrivains turcs, quoique exagérée dans un sens contraire, nous paraît plus juste. En se reportant par la pensée aux temps et aux lieux où il vivait on doit reconnaître que le fanatisme religieux et politique, qui s'identifie toujours dans l'esprit d'un musulman, entra pour beaucoup dans les actes de cruauté qu'il commit envers les chrétiens. Mais ceux-ci, de leur côté, étaient-ils plus humains ? La

politique et la religion ne s'unissaient-elles pas aussi pour les pousser à toutes sortes d'excès envers les musulmans et les juifs? En Afrique, en Amérique et même en Espagne, les Espagnols de cette époque n'ont-ils pas été aussi vindicatifs, aussi impitoyables que les Turcs? Barberousse n'eut que les défauts de son époque.

Barberousse fut enterré dans une chapelle richement ornée, où il avait fait lui-même construire son tombeau. Ce lieu, situé dans le faubourg de Bissislach, à cinq milles de Constantinople, fut pendant longtemps un objet de vénération pour les marins turcs. En quittant le Bosphore, tous les navires étaient dans l'usage de saluer le tombeau de Barberousse par des décharges d'artillerie; les équipages venaient à pied y faire leurs dévotions[1].

[1]. Nous avons emprunté les principaux éléments de ce chapitre au remarquable travail de MM. Sander-Rang et Ferdinand Denis sur la fondation de la régence d'Alger, publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque Royale; ouvrage plein d'intérêt, dont les notes et les discussions critiques ajoutées au manuscrit attestent la prodigieuse sagacité des auteurs.





CHAPITRE X.

DOMINATION TURQUE. — DEUXIÈME ÉPOQUE.

1541 — 1830.

Les pachas et deys successeurs de Barberousse. — Luttes entre les tribus indigènes et les Espagnols. — Siége de Malte. — Bataille de Lépante. — Cervantes prisonnier à Alger. — Détails sur le traitement et le rachat des esclaves. — Origine des établissements français en Algérie. — Réforme politique de l'odjack. — Bombardement de Duquesne. — Expédition des Espagnols contre Alger. — Bombardement de lord Exmouth. — Avénement de Hussein dey, dernier pacha d'Alger.



Nous avons vu que les Algériens s'étaient placés volontairement sous la dépendance des sultans de Constantinople. Sélim n'avait fait que céder à leurs désirs en leur permettant de faire la prière et de battre monnaie en son nom, tout en se réservant l'investiture du chef de l'odjack et en entretenant à sa solde une milice turque dans leur ville. Mais cette création politique, qui n'avait d'autre but que de défendre les musulmans d'Afrique contre la chrétienté, n'avait pas jeté de profondes racines dans le pays. Les mœurs et les coutumes des diverses races qui formaient la population de

l'Algérie, différaient, sous trop de rapports, des mœurs et des coutumes turques, pour qu'on pût espérer d'en voir sortir un tout homogène. Les Ottomans d'ailleurs, avaient une croyance religieuse qui n'était pas en identité parfaite avec celle des populations qu'ils aspiraient à dominer : en effet, les Turcs suivaient la tradition *hamélite*, tandis que les Arabes et les Berbers suivaient la tradition *malékite* ; les Nègres professaient le judaïsme comme les Juifs, et quelques tribus étaient encore idolâtres. D'un autre côté, l'arrogance de ces nouveaux venus, et la prétention qu'ils avaient de s'attribuer la meilleure part dans les prises faites sur l'ennemi, n'étaient pas non plus de nature à faire aimer leur pouvoir aux indigènes. Hassan-Aga, qui tenait en ce moment les rênes du gouvernement d'Alger, ne trouvait pas d'autres moyens, pour maintenir les mécontents, que d'abattre des têtes. Mais la politique du sabre est une politique dangereuse, même quand on l'applique à des nations barbares. Le gouvernement turc en fit l'expérience dès le début de sa domination dans cette contrée.

Hassan-Aga préparait une expédition contre Tlemcen, lorsqu'il fut surpris par la mort (1544). Aussitôt, et sans attendre les ordres du grand-seigneur, un Turc, nommé Agi, fut proclamé gouverneur à sa place. Les auteurs de cet acte audacieux étaient les janissaires de la milice turque eux-mêmes, race turbulente et toujours prête à tourner ses armes contre ses chefs, au profit de celui qui lui promettait davantage. Cette nouvelle causa une vive sensation à Constantinople. La Porte se hâta de détacher de sa flotte une escadre de douze galères ; elle en confia le commandement à Hassan, fils de Kaïr-ed-Din, après lui avoir donné l'investiture du gouvernement d'Alger, à titre de kalifat de Barberousse. Hassan parut bientôt devant la ville avec des troupes de débarquement, et sa présence fit rentrer les mutins dans l'obéissance.

Cet événement n'ayant pas eu d'autre suite, Hassan reprit le projet d'expédition contre Tlemcen, formé par son prédécesseur. Le royaume de Tlemcen était en ce moment en proie à des divisions intestines, qu'entretenaient les Espagnols dans le dessein de s'emparer du pays. Abd-Halla, fils d'Abu-Hamu, avait pour concurrent au trône son frère aîné, Muley-Hamet. Abd-Allah avait réclamé l'assistance du gouverneur d'Oran, qui lui avait envoyé le comte d'Alcandette. De son côté, Muley-Hamet s'était adressé aux Turcs. Déjà plusieurs rencontres sanglantes avaient eu lieu entre les deux frères, et Muley-Hamet, l'allié des Turcs, avait été vaincu. Hassan accourait en ce moment avec toute ses forces pour le soutenir ; mais il était trop tard. Pour réparer sa faute, il se hâte de joindre les Espagnols près de Mostaganem, leur livre bataille, et les oblige de lever leur camp pendant la nuit. Le lendemain, voyant que sa proie lui échappe encore, il les poursuit avec une nouvelle ardeur, et peut-être l'armée espagnole tout entière aurait péri, sans le courage héroïque du jeune fils du comte d'Alcandette, qui, saisissant une pertuisane, combattit à l'arrière-garde et arrêta l'ennemi. Les Espagnols eurent ainsi le temps d'ache-

ver leur retraite, et d'atteindre le bord de la mer. Hassan prit la route de Tlemcen, et rétablit sur le trône Muley-Hamet, à titre de vassal du grand-seigneur. Cette victoire raffermit le pouvoir des Turcs dans l'Algérie.

Les divisions que nous avons déjà signalées, entre la population indigène et les Turcs, devenaient chaque jour plus profondes. La situation des esprits était de nature à susciter de graves embarras aux gouverneurs du sultan, et peut-être cette domination en Afrique aurait-elle succombé dès l'origine de son établissement, s'il n'eût existé, pour la protéger, des haines invétérées de tribu à tribu. La conduite de Hassan était donc naturellement tracée ; il ne manqua pas de mettre en pratique cet adage si connu : « Divise pour régner. »

A l'est d'Alger et vers l'extrémité de la plaine de la Mitidja, au milieu des nombreux contreforts de l'Atlas, se trouvaient concentrées des tribus berbères, puissantes et industrieuses. Kouko et Callah étaient les villes principales et formaient comme les capitales de ces deux tribus, qu'une haine implacable avait toujours divisée. Ennemies naturelles des Turcs, leur haine réciproque l'emportait encore sur celle qu'ils avaient vouée aux Ottomans. Les habitants de Callah recherchèrent l'amitié de Hassan-Pacha, afin de dominer plus sûrement leurs ennemis. Il leur prêta son appui ; et, dès ce moment, Abd-el-Asis, cheik de Callah, devint en quelque sorte le maître de la tribu de Kouko. Hassan ne tarda pas à tirer parti du dévouement d'Abd-el-Asis. Muley-Hamet, qu'il avait rétabli sur le trône de Tlemcen, se trouvait alors menacé par ses propres sujets, qui conspiraient contre lui pour mettre à sa place le roi de Fez. Jugeant la circonstance favorable pour attaquer ce prince et pour étendre en même temps la domination turque sur le royaume de Tlemcen, en dépossédant Muley-Hamet, il se mit en campagne avec une armée de dix mille hommes, dans laquelle on comptait cinq mille renégats. Obéisssant à son appel, le cheik de Callah accourut en personne, à la tête de ses guerriers, grossir les rangs de l'armée turque. Cette armée combinée rencontra, près d'une rivière, celle du roi de Fez, que commandait Abd-el-Kader, et la mit en pleine déroute. Ce chef fut tué dans la mêlée ; les vainqueurs lui tranchèrent la tête, et, de retour à Alger, placèrent ce sanglant trophée sous la voûte de la porte Babazoun. Poursuivant son triomphe, Hassan se porta sur Tlemcen, que Muley-Hamet venait d'abandonner pour se placer sous la protection des Espagnols d'Oran ; il s'en empara et la mit au pillage : puis, un divan, dans lequel furent appelés les principaux chefs de l'armée, décida que l'autorité des princes maures serait abolie à Tlemcen, et que cette ville et ses dépendances serait annexées à la régence d'Alger. Une garnison, composée de quinze cents janissaires, avec dix pièces d'artillerie et un approvisionnement suffisant en munitions de guerre, fut laissée à Tlemcen, et le commandement de la place donné à Safer, à titre de kaïd. Telle fut l'origine de beylick de Tlemcen.

Tandis que Hassan fomentait la discorde et les divisions parmi les tribus

guerrières de l'Algérie, et qu'il étendait ainsi les limites de la puissance turque, il s'occupait d'embellir Alger par des travaux utiles, en y déployant un luxe qui rappelait les plus beaux jours du kalifat. Sous son administration, cette ville, qui jusqu'alors n'avait présenté qu'un amas de bouges infects, prit un nouvel aspect. Hassan avait les goûts qui ont fait donner au sultan Sélim, son maître, le surnom de *Magnifique*. Il aimait le luxe et les beaux-arts. Plusieurs monuments, dans lesquels il prodigua le marbre et les ornements fantastiques qui caractérisent le style de l'architecture orientale, s'élevèrent comme par enchantement. Il construisit aussi des bains, un hôpital pour les janissaires pauvres et infirmes, ainsi qu'une tour, située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le fort de l'Empereur. Sa résidence était somptueuse et présentait une image de la cour des sultans. Son exemple trouva des imitateurs; les Turcs de sa suite, ainsi que les Maures, voulurent se loger d'une manière plus somptueuse et plus commode.

Mais déjà le gouvernement d'Alger devenait un objet de convoitise pour les personnages influents à Constantinople; déjà commençaient, parmi les membres du divan, ces rivalités jalouses dont le contre-coup, en se faisant ressentir à Alger, ne pouvait manquer d'être fatal au nouveau pouvoir. Pendant que Hassan profitait des loisirs de la paix pour se livrer à des travaux d'embellissements, il apprit que l'on intriguait au sérail pour le renverser, et que Rustan-Pacha, le gendre même du sultan, était l'âme de cette intrigue. Aussitôt il rappelle, de Tlemcen, le kaïd Safer, à qui il donne le gouvernement d'Alger par intérim; et, dans l'espoir de prévenir une disgrâce, il monte sur une galère et fait voile pour la capitale de l'empire. Mais il arriva trop tard; ses ennemis l'avaient emporté. A peine eut-il aperçu les minarets élevés de Stamboul, les coupoles resplendissantes de Sainte-Sophie, qu'il reçut la nouvelle de sa destitution.

Son successeur était Salah-Reis, homme d'une grande valeur, recherchant les entreprises périlleuses et ne reculant devant aucun danger. Ses expéditions maritimes l'avaient rendu la terreur du nom chrétien. Il avait suivi Barberousse dans ses campagnes, et les Turcs le regardaient comme l'un des plus vaillants compagnons du capitan-pacha. Au courage le plus bouillant Salah-Reis alliait la prudence la plus consommée, fruit de l'âge et d'une longue expérience. Hardi, téméraire dans un coup de main, il était grave, réfléchi quand il s'agissait d'une entreprise importante. En arrivant à Alger, il comprit tout d'abord qu'il devait marcher sur les traces de son prédécesseur, c'est-à-dire, qu'il devait faire la guerre au moyen des indigènes, combattre l'ennemi par l'ennemi lui-même, et entretenir les relations déjà commencées avec les tribus qui, par rivalité entre elles, cherchaient un appui parmi les Turcs. Il comprit aussi qu'il devait frapper de grands coups, afin de tenir les mécontents dans le respect et la crainte et d'inspirer une terreur salutaire à ceux qui seraient tentés de se soulever.

Dans ce but, Salah-Reis entreprit une expédition contre le cheik de Tricarte. L'entreprise était hardie; car ce cheik habitait sur les confins du Sahara, à cent lieues d'Alger, distance qui semblait le mettre hors de l'atteinte des Turcs. Mais son crime était d'un exemple trop dangereux pour qu'on pût le lui pardonner. En effet, après avoir recherché leur protection contre les Arabes, le cheik de Tricarte avait secoué le joug de ses alliés, et s'était refusé de leur payer tribut. Salah-Reis résolut de le châtier; et, rassemblant une armée de douze mille hommes, dans laquelle on comptait à peine trois mille Turcs ou renégats, il quitta Alger. Les vivres et les munitions de guerre étaient portés à dos de chameaux; des Berbères traînaient l'artillerie. Après vingt jours d'une marche pénible, l'expédition atteignit la tribu de Tricarte. La victoire ne resta pas longtemps indécise : la ville fut emportée d'assaut, et Salah-Reis en fit massacrer les habitants. De Tricarte, le pacha se porta sur Huerguela, ville qui refusait également de reconnaître son autorité et de payer le tribut : les habitants s'étaient enfuis à l'approche du vainqueur. Il ne trouva à Huerguela que quarante marchands nègres, auxquels il imposa une contribution de deux mille écus d'or. Après avoir laissé une garnison dans les citadelles de ces deux villes, il reprit la route d'Alger, emmenant avec lui cinq mille esclaves nègres, et quinze cents chameaux chargés de butin. L'esprit d'indépendance et de révolte, qui caractérisa toujours les tribus indigènes, était loin, comme on le voit, d'avoir diminué sous la domination turque.

Les succès que venait de remporter Salah-Reis étaient dus principalement aux Arabes; car, sur douze mille hommes qui composaient l'effectif de l'armée d'opération, on en comptait neuf mille, parmi lesquels figuraient Abd-el-Asis et sa tribu. Jaloux d'une puissance dont les coups frappaient aussi loin, et se voyant d'ailleurs plus nombreux que leurs nouveaux alliés, Abd-el-Asis et les siens résolurent de secouer le joug. Tandis que Salah-Reis se félicitait de sa victoire, et croyait, par un coup aussi audacieux, avoir courbé les plus indépendants sous son autorité, le chef berbère lève l'étendard de la révolte. C'était un ennemi d'autant plus dangereux que depuis son alliance avec les Turcs il avait acquis une grande influence sur les tribus. Beaucoup d'entre elles l'appuyaient en secret, le poussaient à se déclarer, et les Berbères de Kouko eux-mêmes, oubliant leurs vieilles inimitiés, s'étaient rapprochés de lui, et lui avaient promis leur concours contre l'ennemi commun.

Salah-Reis, sans perdre un instant, sortit d'Alger à la tête d'une armée, et s'avança jusqu'à une lieue environ de Callah. Mais une neige abondante, qui couvrait la terre, ne lui permit pas d'agir, et, après quelques combats de peu d'importance, dans lesquels l'avantage resta aux Berbères, il fut obligé de se retirer. Abd-el-Asis profita de la retraite de son ennemi pour réparer la citadelle de la ville, et pour fortifier les gorges des montagnes qui donnaient accès sur son territoire. Lorsque Mohamed-Bey, fils de Salah-Reis, s'avança

à la tête d'une nouvelle armée, Abd-el-Asis put lui opposer une vigoureuse résistance. Aussi, après avoir essuyé des pertes considérables, les Turcs furent obligés d'abandonner le champ de bataille à leur adversaire, qui devint plus redoutable que jamais.

Le vieux pacha, dont la prudence se trouvait cette fois en défaut, n'avait confié à son fils le commandement de l'armée destinée à agir contre les révoltés, que parce qu'il avait supposé que le cheik de Callah était un ennemi facile à vaincre. Quant à lui, s'abandonnant à son activité naturelle, il était sorti du port d'Alger, à la tête d'une flotte de quarante voiles, pour croiser dans le détroit de Gibraltar. Il y rencontra une escadre portugaise, et s'en empara. A bord d'un des navires capturés, se trouvait Muley-Buacon, ex-roi de Fez, qui s'était adressé à la cour de Portugal pour l'aider à rentrer en possession de son royaume. Cette capture importante que le hasard venait de faire tomber dans ses mains lui suggéra l'idée de rendre le royaume de Fez tributaire du pachalik d'Alger. Pour parvenir à ce but, Salah-Reis promit au roi déchu de l'aider à rentrer dans ses états, à condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté de la Porte. Mais, afin que le cheik de Callah, dont il avait différé le châtiment, ne profitât pas de son absence pour se fortifier auprès des Arabes et des Berbères, il eut l'art d'attirer sur le territoire de Fez les tribus d'une foi douteuse, en leur offrant l'appât d'une campagne où tous devaient s'enrichir. Cestribus accoururent avec joie sous ses ordres; le cheik de Kouko lui-même, l'ennemi juré des Turcs, se détacha de l'alliance récente qu'il avait faite avec le cheik de Callah, pour se ranger sous les drapeaux du pacha.

L'armée de Salah-Reis prit le chemin du royaume de Fez. Au moment où elle quittait Alger, une flotte de vingt-deux voiles sortait du port, et se dirigeait sur Melilla, pour appuyer les mouvements de l'armée de terre et lui offrir une retraite en cas de revers. Mais la victoire suivait partout le pacha lorsqu'il commandait lui-même. Le shérif qui avait dépossédé Muley-Buacon fut vaincu ; Fez fut livré au pillage et saccagé ; les Juifs, qui avaient eu la prudence de traiter avec les Turcs et de leur payer une forte rançon, furent les seuls épargnés. Muley-Buacon fut rétabli sur le trône par Salah-Reis, qui, après avoir reçu de son protégé de fortes sommes et la promesse d'une obéissance passive, reprit la route d'Alger, s'arrêtant sur son passage à Mostaganem, à Tenez, à Tlemcen, et prenant partout des mesures pour assurer la parfaite soumission du pays.

Profitant de son absence, Abd-el-Asis avait obtenu de nouveaux succès. A son départ, le pacha avait confié à un de ses lieutenants un corps de deux mille cinq cents Arabes, pris dans les tribus les plus soumises, avec ordre d'observer tous ses mouvements. Abd-el-Asis avait marché hardiment à la rencontre de cette armée, et, après l'avoir taillée en pièces, il avait mis à mort tous les Turcs qui étaient tombés entre ses mains. Loin d'effrayer le pacha, ce second revers l'engagea à poursuivre avec plus de vigueur encore le

système politique de diversion dont il avait obtenu de si heureux résultats pour le royaume de Fez. Ses regards se tournèrent du côté de Bougie[1]. Les Espagnols, qui l'occupaient, retranchés derrière ses murailles, se croyaient en sûreté, et bravaient impunément les Turcs, en fomentant contre eux des discordes parmi les tribus africaines, et en leur créant sans cesse de nouveaux ennemis. Le pacha comprit que la domination des Turcs en Afrique ne pourrait s'affermir que lorsque Bougie serait enlevée aux Espagnols ; aussi résolut-il de les en déloger.

L'entreprise était difficile, et les moyens d'exécution dont il pouvait disposer étaient bornés. Toutefois, il parvint à surmonter ces obstacles, en ralliant à sa cause toutes les tribus de l'Algérie, même celles qu'il n'avait pu soumettre jusqu'alors. En effet, la nouvelle d'une guerre contre les chrétiens fut à peine répandue, que toutes les tribus se hâtèrent de fournir des cavaliers et des fantassins à son armée. Une guerre contre les Espagnols était une guerre sainte; personne ne voulut y manquer. Il réunit ainsi, en peu de jours, une armée de trente mille hommes avec laquelle il marcha aussitôt sur Bougie, tandis que deux galères algériennes et une caravelle française transportaient par mer douze canons de gros calibre et deux pierriers; car le reste de la flotte algérienne, réuni à celle de Dragut, agissait en ce moment, de concert avec la flotte française, contre l'île de Corse. Cette coopération des deux flottes nous oblige à quitter pour un moment le siége de Bougie, et à nous occuper des événements extérieurs qui se passaient en Europe, et de la part qu'y prenait l'Algérie.

Sept ans s'étaient écoulés depuis la mort de Barberousse. A la suite de cet événement, Charles-Quint avait signé une trêve avec le sultan. Mais, malgré cette suspension d'armes, les navires espagnols étaient constamment pillés dans la Méditerranée, et leurs équipages réduits en captivité. L'auteur de ces déprédations était Dragut, digne émule du fameux capitan-pacha. Après la mort de Barberousse, Dragut s'était montré dans le golfe de Naples, s'emparant, dans le port de Pouzzoles, d'une galère de Malte, surprenant, au milieu de la nuit, la ville de Castellmare, et mettant tout à feu et à sang sur les côtes de la Calabre. Échappant ensuite aux croisières de Doria, Dragut s'établissait dans l'île de Gelves, pour y passer la mauvaise saison, et y préparer en même temps la conquête de Méhédia.

Cette ville, qu'on croit être l'ancienne et splendide Adrumette, est bâtie sur un roc bas et plat qui s'avance dans la mer en forme d'isthme. Elle était alors entourée d'une bonne muraille, et la langue de terre qui la rattachait au continent était fortifiée avec un soin particulier. Ruinée par l'invasion des Arabes, le kalife de Kairouan, Mahady, l'avait plus tard reconstruite, et lui avait donné son nom. A l'époque de la décadence de l'empire des kalifes, des

[1] Cette ville est située à 45 lieues d'Alger, à 30 de Constantine, et à 55 de Bone.

corsaires de la Sicile s'en étaient emparés. Puis, elle était retombée au pouvoir des Turcs, qui en avaient fait une dépendance de Tunis. Les habitants de Méhédia, comme tous les Maures, étaient légers, inconstants et portés à la révolte. Lors de la prise de Tunis, par Charles-Quint, ils s'étaient constitués en république; et, depuis cette époque, jaloux de leur liberté, ils ne souffraient qu'avec peine les étrangers dans leur port, et souvent même ils en avaient refusé l'entrée aux vaisseaux de la marine turque.

Dragut résolut de faire rentrer cette place sous la domination du sultan, et afin aussi d'assurer à ses vaisseaux un port de refuge qui leur manquait dans ces parages. Dans ce dessein, il eut recours à la ruse. Depuis que Méhédia s'était constituée en république, cette ville était déchirée par des factions intestines. Dragut gagna, à prix d'or, un des principaux magistrats de Méhédia, nommé Ibrahim-Brambarac, qui lui livra la ville; il y fit reconnaître aussitôt sa souveraineté et en confia le commandement à son neveu, Hez-Reis, à qui il laissa quatre cents Turcs, puis il reprit la mer, emmenant avec lui, comme otages, quelques-uns des plus riches habitants. Mais, avant de partir, il ordonna de faire mourir Brambarac, se défiant, avec raison, de la fidélité de celui qui avait trahi sa patrie.

Cet événement répandit l'effroi sur les côtes de l'Italie et de la Sicile. Charles-Quint ordonna aussitôt à Doria de se mettre en mer pour reprendre Méhédia. L'amiral génois réunit une flotte de cinquante voiles, à laquelle se rallièrent les galères du grand-duc de Toscane et celles du pape. A Naples, Doria prit à bord de ses vaisseaux huit cents Espagnols, à la tête desquels marchait don Garcia de Tolède, fils du vice-roi. A Palerme, don Juan de Véga, vice-roi de Sicile, fournit cinq autres galères, commandées par Alvarez, son fils; et l'ordre de Malte, sur l'invitation de l'empereur, équipa quatre navires, montés par cent quarante chevaliers et un bataillon de quatre cents hommes. La flotte ainsi composée alla mouiller à l'île de Fabiana, où elle trouva Pérez de Vargas, gouverneur de la Goulette, qui était venu se rallier à elle avec quelques navires, et appareilla pour Méhédia.

Mais rien n'égalait l'activité de Dragut. Tandis que Doria rassemblait sa flotte, il introduisait dans Méhédia trois vaisseaux chargés de vivres et de munitions de guerre, faisait arrêter tous les habitants mal disposés, et, lui-même courant les mers, il cherchait à intercepter les convois, à enlever les bâtiments isolés, ou à ravager les côtes; puis tout à coup, quittant l'île de Gelves, à la tête de sept fustes et de quatre brigantins, il débarqua, pendant la nuit, près de Méhédia, avec douze cents soldats turcs ou maures, et environ deux mille Africains. Il attaqua les impériaux le matin dans un bois où l'ennemi venait habituellement couper des fascines pour les tranchées; cette rencontre fut sanglante et acharnée de part et d'autre. Pérez de Vargas, gouverneur de la Goulette, s'étant élancé au milieu des rangs ennemis pour sauver un jeune officier que menaçait le yatagan des Turcs, tomba, la

poitrine traversée d'une balle. La lutte n'en devint que plus meurtrière ; car la richesse des habits de Pérez de Vargas et l'éclat de ses armes augmentaient l'acharnement des ennemis, qui voulaient s'emparer de son cadavre. Toutefois, une décharge bien dirigée leur fit lâcher prise, et les obligea à battre en retraite. La victoire resta aux impériaux. Cette journée avait coûté aux Turcs cinq cents hommes mis hors de combat ; les chrétiens n'avaient eu de leur côté que soixante-dix morts et quatre-vingt-dix blessés. Méhédia fut prise d'assaut deux mois après.

La conquête de cette ville irrita vivement Soliman, qui fit aussitôt partir du port de Constantinople cent douze galères et de trois galions. Sinam-Pacha, qui les commandait, avait Dragut sous ses ordres. La flotte parut en vue de la Sicile, et débarqua des troupes dans l'île de Malte. Mais elles furent forcées de se rembarquer, par suite de la résistance héroïque que leur opposèrent les chevaliers de l'Ordre. La flotte ottomane, se portant alors sur l'île de Gozo, en attaqua le fort, et obligea le gouverneur à capituler. Tripoli, l'une des villes les plus importantes du littoral africain, ne tarda pas à subir le même sort.

Ces succès, quoique peu décisifs, exaltèrent néanmoins l'ambition de l'impétueux Soliman : il conçut, dit-on, alors le projet de conquérir l'Europe. C'est à la poursuite de cette idée gigantesque que quelques historiens attribuent l'alliance intime qui se forma alors entre la France et la Turquie. Une pareille alliance présentait un spectacle bien nouveau et bien extraordinaire : d'une part, la Turquie, l'ennemie naturelle des états chrétiens, imposait silence à sa haine et à son mépris pour les infidèles, et liait ses intérêts à ceux de la monarchie française ; de l'autre, la France, la nation très-chrétienne, faisait cause commune avec l'islamisme, et favorisait ses projets de conquête. Mais la France avait en ce moment besoin d'un appui ; car elle continuait ses luttes avec l'Empire, luttes sanglantes, qui divisaient tous les autres états de l'Europe. La situation politique de la France étant restée la même après la mort de François Ier, Henri II, son successeur, vit dans l'alliance de Soliman, qui pesait d'un poids immense dans la balance de l'Europe, une arme puissante contre la maison d'Autriche, et suivit les errements de la politique de son prédécesseur.

Henri II donna donc l'ordre à Polin, baron de La Garde, de rallier la flotte ottomane avec vingt-six galères françaises. Ce prince méditait, dès cette époque, le projet de conquérir l'île de Corse, qui, jetée dans la Méditerranée entre Marseille et les côtes d'Italie, interceptait le chemin de la Toscane et de Naples, et commandait le golfe de Gênes, dont il n'avait pas perdu l'espoir de s'emparer. Dragut, à la tête de la flotte turque, attaqua Bonifacio, pendant que le baron de La Garde se présentait devant Bastia. Cette dernière ville se rendit presque sans résistance ; mais Dragut, après avoir perdu six cents hommes devant Bonifacio, fut obligé de recourir à la ruse. Un officier, que le

baron de La Garde avait placé près de l'amiral ottoman, ayant demandé une entrevue avec quelques-uns des habitants, leur représenta tous les dangers auxquels leur ville était exposée, si elle persistait à se défendre. Cet officier ajoutait que, pour sauver leur fortune et leur vie, il ne restait aux habitants qu'à se mettre sous la protection de la France. Ces paroles produisirent l'effet qu'on en attendait; et Bonifacio ouvrit ses portes. Mais, comme cette soumission volontaire privait les Turcs d'un immense butin, la ville n'en fut pas moins saccagée, et une partie de la garnison et des habitants massacrés, au mépris de la capitulation. Cette indigne violation du droit des gens ayant fait éclater des divisions entre les Turcs et les Français, Dragut se sépara de ses alliés, et son départ compromit le succès de l'expédition. A quelques mois de là, Doria reprit l'offensive, et rentra dans Bastia. Henri II envoya aussitôt un ambassadeur à Constantinople, pour se plaindre au sultan et réclamer l'exécution du traité.

Fidèle à sa parole, Soliman ordonna que les forces navales de l'empire fussent mises de nouveau à la disposition du monarque français, pour agir contre l'île de Corse. Sa flotte se composait de cent galères, indépendamment de vingt navires de toutes grandeurs que devait fournir le pacha d'Alger. Ordre fut donné à Salah-Reis de tenir prêts ses navires, qui rallièrent les galères de Constantinople devant Piombino. De là, la flotte ottomane rejoignit le baron de La Garde, qui s'était dirigé sur la Corse avec vingt-huit galères et tout le matériel nécessaire à un siége. Les navires turcs, que commandait Dragut, et les navires algériens eux-mêmes, avaient à bord des équipages composés d'hommes déterminés ; mais une guerre de la nature de celle qu'on allait entreprendre, de concert avec les Français, ne pouvait plaire à Dragut ni à ses gens, par la raison qu'elle ne rapportait aucun butin. Aussi, devant Bastia, Dragut refusa-t-il des troupes pour l'attaque, ce qui obligea le baron de La Garde à renoncer au siége de cette ville. A Calvi, place dont les Français voulaient s'emparer, les Turcs combattirent également avec répugnance et se retirèrent en poussant de grandes clameurs, signe ordinaire de leur mécontentement.

Telle était la nature des événements qui avaient amené la coopération des forces maritimes d'Alger avec la flotte française. Bien que cette coopération n'eût été, pour ainsi dire, que négative, parce que les Turcs n'avaient qu'un intérêt secondaire dans l'expédition, toutefois on peut voir, par ce seul fait, de quelle importance était alors la possession de ce port. Aucun événement ne s'accomplissait dans le bassin de la Méditerranée sans que la marine algérienne y prît part.

Mais si, dans l'expédition contre la Corse, les flottes turque et algérienne agirent mollement, en revanche, Salah-Reis, devant Bougie (juin 1555), montrait une vigueur et une activité qui allaient rendre aux armes ottomanes leur ancien prestige, et porter un coup fatal aux Espagnols. Bougie fut

attaquée par terre et par mer. Une batterie, établie sur le penchant de la montagne, ruina bientôt le fort Impérial; celui de la Mer, situé à l'entrée du port, fut également démantelé; et la garnison, n'ayant plus de retraite que le Grand-Fort, demanda à capituler. La garnison et les habitants eurent la vie sauve; mais, à l'exception du gouverneur et de vingt autres personnes auxquelles il fut permis de quitter la ville, tous les chrétiens, au nombre de six cents, hommes, femmes et enfants, restèrent prisonniers, c'est-à-dire esclaves, entre les mains du vainqueur. Le gouverneur espagnol partit sur une caravelle française; mais, au moment où il mettait le pied en Espagne, Charles-Quint le fit arrêter, et le condamna à perdre la vie sur la place publique de Valladolid.

Malgré quelques brillants faits d'armes, les Espagnols voyaient chaque jour s'amoindrir le territoire qu'ils possédaient sur le littoral africain. Il ne leur restait plus, en effet, sur cette longue côte, que les deux points extrêmes d'Oran et de Tunis. Les Turcs, au contraire, ne cessaient de faire des progrès, depuis qu'ils avaient mis le pied dans ce pays. Encouragé par la prise de Bougie, Salah-Reis conçut le projet d'enlever aux Espagnols la ville d'Oran elle-même. Le pacha sollicita, pour cette entreprise importante, le secours de la Porte, qui lui promit six mille Turcs et quarante galères. Mais, avant l'arrivée de ces forces, la mort surprit le valeureux pacha. Il fut atteint de la peste, et succomba en moins de vingt-quatre heures (1556). Salah-Reis était âgé de soixante-dix ans. Son corps fut déposé près de la porte Bab-el-Oued. Un Maure et un esclave chrétien furent chargés d'entretenir le feu d'une lampe sur son tombeau, et de l'orner de fleurs, selon la coutume des riches musulmans.

Cette mort imprévue n'arrêta point les préparatifs de l'expédition contre Oran. La Porte n'avait pas encore nommé le successeur de Salah-Reis, et déjà Hassan-Kaïd, renégat corse, que l'armée avait nommé gouverneur par intérim, marchait sur cette ville avec un corps composé de trois mille Turcs et d'un grand nombre d'Arabes et de Berbères. Hassan-Kaïd commença par l'investir; et bientôt la *Tour des Saints*, édifice construit hors de la ville pour défendre les sources des fontaines, tomba en son pouvoir. Mais, ayant appris que le successeur de Salah-Reis était parti de Constantinople pour prendre possession du gouvernement d'Alger, Hassan-Kaïd, qui était aimé de l'armée et des janissaires, résolut de garder le pouvoir, au mépris des volontés de la Porte. Les alcades de Bougie et de Bone reçurent l'ordre de repousser à coups de canon le nouveau pacha, nommé Tékéli, s'il ne se retirait sur leur sommation. Les alcades obéirent, et Tékéli ne put aborder ni à Bone ni à Bougie. Il continua sa route, et, arrivé au cap Matifoux, il tira un coup de canon, suivant l'usage des navires envoyés par le sultan; mais la batterie du cap ne lui rendit pas le salut.

Ainsi l'autorité du divan venait d'être une seconde fois méconnue par

les janissaires. Cependant une réaction ne tarda pas à s'opérer; ses auteurs étaient les hommes de la marine qui montaient les galères pour aller en course. Vivant depuis longtemps en mauvaise intelligence avec la milice turque, ils ne voyaient aucun avantage à conserver Hassan-Kaïd au gouvernement d'Alger, et craignaient, en le soutenant, de s'attirer la colère du sultan. Ils résolurent donc de prendre le parti de Tékéli, et, profitant d'une nuit sombre, ils l'introduisirent dans la ville. Une garde de deux mille arquebusiers reçut le nouveau pacha, qui, s'avançant aussitôt vers le palais, s'empara d'Hassan-Kaïd et le fit jeter en prison. Un supplice atroce lui était réservé, ainsi qu'à l'alcade de Bougie, qui, moins heureux que son collègue de Bone, n'avait pu parvenir à s'échapper. Hassan fut jeté sur des crochets de fer, auxquels il demeura suspendu pendant trois jours, attendant la mort au milieu des plus horribles souffrances. L'alcade fut coiffé avec un casque de fer rougi au feu, et ensuite empalé.

Nous allons voir maintenant se développer cette lutte constante entre les janissaires et les représentants de la Porte, qui caractérise cette période de l'histoire d'Alger. Pour mieux en faire comprendre l'esprit, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la nature et l'origine des janissaires, de cette milice turbulente qui ne fut abolie que sous le règne du sultan Mahmoud. Le janissariat fut institué par Orcan en 1347. Les soldats qui le composaient furent d'abord des esclaves chrétiens que le sultan enlevait dans ses différentes expéditions; mais, par la suite, on y admit des Turcs. Le derviche Haji-Rektas, qui vivait sous le règne d'Amurat Ier, donna à ce corps le nom de yengis-chehri (*janissaire* ou *nouveau soldat*), puis il le combla de souhaits heureux. « Que leur allure soit vive et fière! que leurs mains soient victorieuses, leur « épée tranchante, leurs lances toujours prêtes à frapper leurs ennemis! En « quelque lieu qu'ils aillent, puissent-ils retourner avec un visage de santé! » Les janissaires, choisis parmi les plus jeunes et les plus beaux esclaves, recevaient dans les jardins du grand-seigneur une éducation toute militaire. Leurs armes étaient le mousquet et l'épée; mais, à Constantinople, dont la police leur était confiée, ils portaient de longues cannes. Leur solde était supérieure à celle des autres troupes. Ils avaient un aga, ou général, qui était un des cinq grands-officiers de l'empire, et ne reconnaissaient d'autres juges, dans quelque cas que ce fût, que leurs officiers.

A Alger, les janissaires avaient la même organisation et jouissaient des mêmes priviléges : aussi la régence fut-elle souvent le théâtre de ces péripéties sanglantes, si communes dans les annales de la Turquie. La mort d'Hassan-Kaïd en fut cette fois le prétexte. Irrités des cruautés commises sur lui, les janissaires résolurent de le venger, et s'abouchèrent, à cet effet, avec un renégat calabrais, nommé Joussuf, alcade de Tlemcen, qui devint l'âme du complot. La peste régnait alors à Alger, et Tékéli s'était retiré dans une maison de campagne, sur les bords de la mer, pour échapper

à la contagion. Instruit de cette circonstance, Joussuf quitta secrètement Tlemcen, à la tête de ses soldats, et se dirigea vers la maison habitée par le pacha. Celui-ci n'eut que le temps de monter à cheval pour retourner à Alger, dont il trouva les portes fermées. Les janissaires étaient en pleine révolte. Ayant cherché un refuge dans un marabout, il y fut poursuivi par Joussuf, qui, malgré la sainteté du lieu, le perça d'un coup de lance en lui reprochant les cruautés qu'il avait exercées sur le malheureux Hassan-Kaïd. Aussitôt après, Joussuf fut proclamé gouverneur par intérim ; mais il mourut de la peste au bout de quelques jours, et les janissaires lui donnèrent pour successeur un de leurs chefs nommé Jaga (janvier 1557).

Six mois plus tard, Constantinople envoya, pour la seconde fois, Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Din, prendre le commandement de l'odjack d'Alger. Hassan fut reçu sans résistance, et parut disposé à oublier l'outrage que l'autorité de la Porte venait de subir ; mais cette indulgence n'était qu'apparente. Toutefois, comme il eût été imprudent d'attaquer de front un corps aussi redoutable que celui des janissaires, il résolut de miner peu à peu son influence et de l'affaiblir, afin de s'en rendre maître plus sûrement. A cet effet, il se rapprocha des chefs berbères et arabes, que, jusque là, les Turcs avaient traités avec hauteur et dédain ; il s'appliqua à les favoriser, de préférence aux janissaires ; lui-même épousa la fille du cheik de Kouko, qui pendant quelque temps avait été l'ennemi le plus acharné des Turcs ; enfin, il permit aux Arabes et aux Berbères, contrairement aux mesures adoptées par ses prédécesseurs, de se fournir à Alger de toutes les armes offensives et défensives dont ils auraient besoin.

Cependant, au milieu de ces dissensions intestines, les représentants de la Porte ne perdaient pas de vue leurs ennemis naturels, les chrétiens. L'administration de Hassan-Pacha ne fut pas stérile à cet égard. Dès les premiers mois de son arrivée à Alger, il s'était empressé de voler au secours de Tlemcen, menacée par le roi de Fez, et avait été assez heureux pour en faire lever le siége. De là il s'était porté sur Mostaganem, dont le comte d'Alcandette avait voulu s'emparer. En effet, au commencement du mois d'août 1558, le comte sortit d'Oran à la tête d'une armée de six à sept mille hommes pour surprendre cette place : mais les Turcs étaient prévenus de ses mouvements, et quand il se présenta devant Mostaganem, il la trouva occupée par une forte garnison. Une lutte sanglante s'engagea ; les Espagnols furent mis en déroute. Le comte d'Alcandette chercha vainement à rallier son armée ; mais ses prières et ses menaces ne purent arrêter les fuyards. Renversé, foulé aux pieds de son cheval, il reçut de ses soldats une mort qu'il cherchait vainement dans les rangs ennemis. Dans cette circonstance, Hassan-Pacha se montra généreux. Il rendit le corps du comte à son fils don Martin, qui lui-même était tombé au pouvoir des Turcs. Le pacha, après avoir ravitaillé Mostaganem, s'empara de Mazagran, et rentra couvert de gloire à Alger.

Après sa victoire de Mostaganem, Hassan-Pacha s'attacha à ruiner Abd-el-Azis, ce cheik redoutable de Callah, que Salah-Réis n'avait pu dompter, et qui ne cessait de harceler les Turcs. Son audace était extrême : il levait des contributions sur des contrées qui leur étaient soumises; et, dans plusieurs rencontres, il avait remporté sur eux des avantages signalés. Hassan-Pacha résolut de venger tous ces affronts. Il forma une armée dans laquelle il fit entrer tous les chrétiens qui étaient dans les bagnes, et qui consentirent à embrasser l'islamisme; puis il envahit le pays des Berbères de Callah. La fortune des armes abandonna cette fois Abd-el-Azis, qui fut tué en combattant, et les Berbères s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils élurent pour cheik son frère; mais celui-ci se hâta de déposer les armes et d'entrer en accommodement avec le pacha.

Vers cette époque, une nouvelle révolte éclata parmi les janissaires. Cette milice indisciplinée avait vu avec une secrète irritation la permission accordée par Hassan-Pacha aux Arabes et aux Berbères, de se fournir d'armes défensives et offensives à Alger, et attendait l'occasion de s'en venger. Leur aga réunit secrètement les chefs de la milice, qui décidèrent qu'il serait défendu, sous peine de mort, aux Berbères et aux Arabes, d'acheter des armes à Alger. Hassan-Pacha lui-même, chargé de fers, fut jeté à bord d'un navire et renvoyé à Constantinople. Les janissaires élurent ensuite pour gouverneurs, Hassan, leur aga, et Coussa-Mohamed.

La déposition de Hassan-Pacha était certes un acte de révolte trop grave pour pouvoir être toléré par un homme d'un caractère aussi absolu que l'était Soliman. Mais une grande distance sépare Constantinople d'Alger, circonstance qui rendait toute entreprise contre la régence coûteuse et difficile. D'un autre côté les galères algériennes avaient rendu de grands services à la Porte, et pouvaient lui en rendre encore dans ses différends avec les états de la chrétienté. Toutes ces considérations engagèrent le divan à procéder avec mesure. On se contenta d'envoyer Hamet-Pacha, avec ordre de se saisir des deux kalifats que les janissaires avaient nommés gouverneurs par intérim. Hamet s'attendait à la résistance, mais il n'en éprouva aucune. Il revint, amenant avec lui les deux prisonniers, qui eurent la tête tranchée à la porte du sérail. Afin d'en imposer davantage aux janissaires, Soliman nomma pour la troisième fois le fils de Khair-ed-Din au pachalik d'Alger.

Hassan-Pacha revint donc, et trouva le gouvernement occupé par un kalifat intérimaire, mais qui se démit aussitôt de ses fonctions. Voyant que les janissaires, malgré leur apparente soumission, étaient toujours prêts à se soulever, il comprit la nécessité de remettre l'exécution de ses projets de vengeance à un autre temps. En attendant, pour donner un aliment à leur activité, et peut-être aussi pour se débarrasser des plus turbulents, il résolut d'achever l'œuvre commencée par ses prédécesseurs, et d'expulser les Espagnols de la ville d'Oran. Les préparatifs de cette expédition, bien que faits sur une grande

échelle, furent enveloppés d'un profond mystère. Alger n'avait jamais vu d'armement aussi considérable. Hassan parvint aussi à faire taire pour un moment les rivalités qui séparaient le cheik de Kouko et celui de Callah, et chacun d'eux fournit à l'expédition six mille combattants.

Hassan-Pacha quitta Alger le 15 avril 1563, et prit la route d'Oran. Le trajet est de quatre-vingts lieues environ. L'armée traversa la plaine de la Mitidja, quelques petites chaînes de montagnes, et ensuite de vastes plaines qui s'étendent jusqu'à l'empire de Maroc. On ne rencontre sur la route aucune ville, mais on y trouve les ruines de quelques cités romaines. Après avoir passé plusieurs fleuves, et entre autres le Chélif, et s'être recrutée d'une foule de tribus nomades qui, par haine contre les chrétiens, s'associèrent avec empressement à cette expédition, l'armée arriva sous les murs d'Oran. Pendant ce temps, une flotte composée de trente-deux galères et de trois caravelles françaises, chargées d'artillerie, de munitions et d'approvisionnements de guerre, appareillait d'Alger et faisait voile pour Arzew, où elle devait recevoir les ordres du pacha.

Hassan établit son camp à une petite distance de *la Tour des Saints*, dont il s'empara sans difficulté. Puis, voulant se rendre maître de Mers-el-Kébir, afin d'avoir une rade sûre pour ses vaisseaux, il porta une partie de son armée devant le fort Saint-Michel, qui s'élevait sur une colline et protégeait la place. Ce fort était défendu par une garnison qui soutint l'assaut des Turcs avec une valeur extraordinaire. Toutefois, le courage des assiégés dut céder au nombre des assaillants, et le fort fut évacué. Maître de ce fort, Hassan-Pacha se rapprocha de Mers-el-Kébir et en ruina promptement les murailles. Cette ville n'avait qu'une garnison de quatre cents hommes, commandée par don Martin de Cordoue. Sommé de se rendre par Hassan qui lui représentait l'inutilité d'une plus longue résistance, il se contenta de répondre : « Je m'étonne que, « la brèche étant si facile, le pacha hésite à donner l'assaut. » L'attaque fut donc résolue pour le lendemain. Douze mille Arabes et Berbères furent mis en tête pour essuyer le premier feu de l'ennemi, tandis que les janissaires appuieraient leur mouvement. Le choc fut terrible : assiégés et assiégeants firent des prodiges de valeur, et bientôt les fossés de la place furent jonchés de cadavres. Cependant l'avantage resta aux Espagnols : un violent orage s'étant déclaré, les Algériens se hâtèrent de regagner leurs navires, après avoir perdu leurs plus braves soldats.

Sur ces entrefaites, Hassan-Pacha apprit qu'une flotte espagnole composée de trente-cinq galères, et commandée par François de Mendoza, s'approchait à toutes voiles. Battus par la tempête, les navires algériens étaient pour la plupart désemparés, et se trouvaient hors d'état de repousser l'ennemi. Loin de décourager Hassan, ces deux circonstances ne firent que l'engager à hâter le moment d'un nouvel assaut. Mais les Espagnols, instruits du secours qui leur arrivait, redoublèrent d'ardeur et d'opiniâtreté dans la défense. Hassan,

furieux de l'inutilité de ses efforts, s'avança jusqu'au pied des murailles, et s'écria en jetant son turban dans le fossé : « Quelle honte pour les musul-« mans d'être repoussés par le petit nombre d'hommes que renferme cette « bicoque. » Puis, s'élançant sur la brèche : « Je mourrai, dit-il à ses soldats, « je mourrai pour votre éternel déshonneur. » Les Turcs, à la voix de leur chef, reprenaient leur audace, lorsqu'un coup de canon annonça l'arrivée de la flotte espagnole. Les galères algériennes, qui étaient au cap Fulcon, se hâtèrent aussitôt de prendre le large, laissant derrière elles cinq galiotes désemparées et les trois caravelles françaises qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. De son côté, Hassan-Pacha, perdant entièrement courage, leva le siége de Mers-el-Kébir, et reprit la route de Mostaganem avec les débris de son armée. C'est ainsi que se termina la seconde entreprise des Algériens contre Oran.

Si le gouvernement militaire établi à Alger éprouvait quelquefois des échecs sur terre, soit de la part des Espagnols, soit de la part des Arabes, en revanche, sa puissance maritime s'augmentait chaque jour. La régence couvrait de ses navires les bassins de la Méditerranée ; ce n'était pas seulement l'odjack, mais les particuliers eux-mêmes qui armaient en course. Toute la population d'Alger ne vivait que de piraterie. Les navires étaient ordinairement bien équipés, fournis d'armes et de poudre en abondance ; le personnel se composait de Turcs ou d'autres soldats que commandait un boulouch-bachi. Le raïs (capitaine), après avoir obtenu du divan la permission de quitter le port, visitait quelques-uns des marabouts les plus réputés pour leur sainteté. Il les consultait sur son voyage, et se recommandait à leurs prières. Après l'accomplissement de ces actes religieux, le navire mettait à la voile, ayant en poupe un riche étendard, et se dirigeait vers les parages où il espérait trouver un riche et facile butin. Les pirates algériens unissaient le courage à la prudence ; ils n'attaquaient les navires qu'après avoir examiné attentivement leur force et leur grandeur, et ils faisaient force de rames et de voiles pour s'éloigner à la moindre apparence de danger. Puis, quand ils avaient opéré des prises importantes, ils rentraient dans le port où l'on procédait au partage du butin, selon le rang et le droit de chacun. Douze pour cent sur la valeur totale était attribué au pacha ; un pour cent était réservé pour l'entretien du môle ; un pour cent pour les marabouts qui servaient dans les mosquées. Après ce prélèvement, on partageait par moitiés : l'une était répartie entre le raïs et les armateurs, suivant les proportions convenues ; l'autre formait la part des janissaires, des officiers et des soldats qui montaient le vaisseau capteur.

La marine algérienne coopérait à toutes les expéditions maritimes dans lesquelles la Porte se trouvait engagée. Nous avons déjà vu les flottes combinées d'Alger et de Constantinople agissant de concert avec la flotte française devant l'île de Corse. Voici une autre circonstance dans laquelle elles apparaissent

aussi conjointement. Après la prise de Tripoli, Dragut avait obtenu le commandement de cette ville, à titre de pacha. Quelque temps après, les habitants de Kairouan et de l'île de Gelves se révoltèrent contre lui, et demandèrent des secours au vice-roi de Naples et à Jean-André Doria, neveu du célèbre amiral génois. Ceux-ci se hâtèrent de réunir une flotte nombreuse et de faire une démonstration en faveur des révoltés. Cette flotte se présente devant l'île, et s'en empare. Mais une flotte turque et algérienne, commandée par Piali-Pacha, tombe à l'improviste sur la flotte chrétienne, capture la plupart de ses navires, et disperse le reste. La garnison chrétienne, qui avait été laissée à Gelves, fut aussitôt assaillie par Piali et par Dragut qui venait d'amener un renfort de onze galères et de plusieurs escadrons de cavalerie. Alvare de Sande, qui commandait la place, fut sommé de la rendre, mais inutilement. Les Turcs débarquèrent aussitôt leur artillerie, dirigèrent le feu de vingt-quatre pièces de canon sur le fort, et ouvrirent une large brèche. Alvare de Sande, qui ne pouvait leur opposer que douze pièces d'un moindre calibre, rassemble ses soldats, choisit les plus intrépides, et, à leur tête, il se jette pendant la nuit dans le camp des infidèles, pour les forcer à lever le siége. Une lutte terrible s'engage dans l'obscurité; les Turcs, accourant en foule, entourent les Espagnols et les forcent à la retraite. Alvare de Sande, couvert de blessures, épuisé de fatigue, tomba en leur pouvoir. Frappé de tant de courage, Piali-Pacha accueillit l'Espagnol avec distinction, et lui fit les propositions les plus brillantes pour l'engager au service du sultan, mais cet intrépide officer rejeta ces offres, et fut conduit à Constantinople.

C'est ainsi que les Turcs s'assuraient la possession des points les plus importants du littoral de l'Afrique, et qu'ils tenaient en échec les puissances chrétiennes. Après la défaite des Espagnols à l'île de Gelves, l'attention de Soliman se porta sur Malte. L'occupation de cette île était importante pour lui; car, par sa situation, elle offrait à ses navires un refuge assuré contre la tempête et les croiseurs ennemis. Malte était alors au pouvoir de ces chevaliers qui en ont retenu leur nom, et qui s'étaient toujours montrés les adversaires les plus acharnés et les plus redoutables du croissant. C'était de Malte que partaient ces galères, fines voilières, qui s'attachaient aux flancs des convois turcs, harcelaient leurs navires de commerce, visitaient les côtes de l'empire, et venaient s'y recruter d'esclaves pour leurs chiourmes. Partout, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'entrée des Dardanelles, on les rencontrait, et partout les marins qui les montaient, faisaient preuve de courage et d'audace. C'étaient aussi les chevaliers de Malte qui, par la fréquence de leurs relations avec les différentes langues de l'Europe, appelaient l'attention de ces puissances sur les affaires des états barbaresques, et les excitaient à des entreprises hardies contre la Porte. Le plus pressant intérêt de cette puissance était de chasser de l'île de Malte les chevaliers, comme elle les avait déjà chassés de l'île de Rhodes. Soliman résolut donc une expédition contre eux. Il réunit

une flotte de cent cinquante-neuf galères et une armée de trente mille soldats. Piali fut nommé capitan-pacha, et Mustapha, l'un des meilleurs généraux du sultan, eut le commandement de l'armée. En même temps, le pacha d'Alger, Hassan, rassemblait deux mille cinq cents vieux soldats qui s'appelaient fièrement eux-mêmes *les braves d'Alger*, et se dirigeait avec vingt-huit voiles sur Malte, où se trouvait déjà la flotte ottomane (18 mai 1565).

Le siége de Malte est l'un des plus fameux dont l'histoire fasse mention. Jean de la Valette, alors grand-maître de l'ordre, avait tout disposé pour une résistance vigoureuse. Sept cents chevaliers et douze mille soldats composaient toutes ses forces; mais, comptant plus sur la valeur que sur le nombre, il se flattait de contraindre bientôt les Turcs à se rembarquer. Il distribua ses troupes dans les différents postes, et se logea lui-même dans le Grand-Bourg, l'un des plus importants et des moins fortifiés. Les Turcs résolurent d'attaquer d'abord le fort Saint-Elme; persuadés que la prise de ce fort entraînerait celle de toutes les autres places[1]. Ils dressèrent aussitôt leurs batteries, et firent un feu si terrible, qu'aucun des assiégés n'osait se montrer à découvert. Sur ces entrefaites, Dragut, pacha de Tripoli, arriva à Malte, avec des renforts pour l'armée ottomane. Dragut désapprouva l'attaque du château Saint-Elme; mais en déclarant toutefois que l'honneur du sultan exigeait qu'on poursuivît ce qui était commencé. Il alla reconnaître lui-même les ouvrages, et le 24 mai 1565, jour de l'Ascension, il fit dresser deux nouvelles batteries, qui eurent bientôt foudroyé, tout démoli devant elles.

Encouragés par ce succès, les assiégeants se précipitèrent en foule vers la brèche, plantèrent leurs échelles contre la muraille, et, bien qu'elles se trouvassent trop courtes, ils tentèrent l'escalade. Cette attaque terrible dura depuis le matin jusqu'à deux heures après-midi; mais enfin ils furent forcés de se retirer. Ils firent venir alors un grand nombre de pionniers et d'esclaves chrétiens, qu'ils employèrent à porter de la terre, du bois et des fascines pour combler le fossé. Ne doutant plus du succès, ils livrèrent un nouvel assaut, qui dura six heures entières. Au plus fort de la lutte, ils se retirèrent tout à coup

1. Malte, située entre la Sicile et l'Afrique, a environ douze lieues de circonférence. Au levant, se trouve l'île de Candie; au couchant, celle de Pantalerie; le nord regarde la Sicile, et le midi le royaume de Tunis : ce côté n'est presque bordé que de rochers et d'écueils. Un peu plus loin, à l'occident, est l'île de Goze, séparée de Malte par un canal de quatre milles de largeur. En avançant ensuite vers le nord, on trouve deux grands ports, dont l'un, appelé ***port Musset***, renferme une petite île; l'autre se nomme le ***Grand-Port***. Ils sont séparés par une langue de terre assez élevée, sur la pointe de laquelle est construit le fort Saint-Elme, qui défend l'entrée des deux ports. Dans le plus grand, sont deux langues de terre qui s'étendent du levant au couchant. A l'extrémité de la première, la plus voisine de l'entrée du port, est situé le château Saint-Ange, derrière lequel se trouve une petite ville appelée le ***Grand-Bourg;*** sur l'autre pointe est le fort Saint-Michel, avec un autre bourg : cette seconde langue de terre portait aussi le nom de l'***île de la Sangle***, quoiqu'elle ne fût qu'une presqu'île. Quant à la Cité-Notable, ou ville de Malte, elle est située sur une colline, à six ou sept milles des deux grands ports. C'était alors la capitale de l'île; on la nomme aujourd'hui la ***Cité-Vieille***, et la véritable capitale est la cité ***Valette***.

pour laisser jouer leur artillerie, et les assiégés, qui s'étaient présentés en foule pour défendre la brèche, furent victimes de ce stratagème, car il en périt un grand nombre; les autres, entièrement découragés, envoyèrent le chevalier de Médran vers le grand-maître, pour lui représenter l'inutilité de la défense. La Valette leur répondit que, puisqu'ils avaient peur de la mort, il allait envoyer des troupes prendre leur place. Cette réponse fit une impression profonde sur l'esprit de ces chevaliers, qui jurèrent de s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de se rendre.

Depuis un mois le siége durait sans interruption, quand un assaut général fut fixé pour le 16 juin. Mais cette fois encore les Turcs rencontrèrent une résistance opiniâtre. Les assiégés faisaient pleuvoir sans cesse une grêle de pierres et de traits. Des cercles de bois, enveloppés de coton et de chanvre, et trempés ensuite dans des chaudières pleines d'huile et de bitume, étaient lancés avec des pinces de fer au milieu des ennemis, qui étaient forcés d'aller se précipiter dans la mer pour n'être point brûlés vifs. Après six heures d'un combat opiniâtre, les généraux turcs, voyant périr leurs plus braves soldats, firent sonner la retraite. Les assiégés avaient toutefois fait des pertes considérables : le chevalier de Médran et presque tous ses confrères furent tués.

Le lendemain, les pachas étaient allés visiter les travaux, lorsqu'un boulet de canon, parti du château Saint-Ange, tomba à quelques pas d'eux, et fit voler un éclat de pierre qui blessa mortellement Dragut. Un autre boulet emporta Soli-Aga, qui était aux côtés de Mustapha. Ce général, sans témoigner la moindre émotion, continua de donner ses ordres, et fit commencer, sous ses yeux, un rempart pour mettre ses troupes à l'abri des batteries du château Saint-Ange. En ce moment un soldat chrétien, qui s'échappait du fort, apprit à Mustapha que les assiégés ne se défendaient avec tant de courage, que parce qu'ils étaient ravitaillés continuellement par des secours qui leur venaient du Grand-Bourg. A l'aide d'un chemin couvert, qui fut élevé aussitôt, les Turcs coupèrent les communications. Ils donnèrent un troisième assaut au fort Saint-Elme; enfin un quatrième emporta la place.

Après la prise du fort Saint-Elme, les Turcs établirent six batteries contre le château Saint-Ange, le bourg et l'île de la Sangle, et poussèrent leurs tranchées jusqu'au bord du fossé Saint-Michel. En ce moment même, Hassan, pacha d'Alger, arrivait à Malte avec sa flotte et deux mille cinq cents hommes. Hassan, qu'une grande réputation de valeur avait précédé, se chargea de l'attaque de l'éperon Saint-Michel. Trois fois les Algériens plantèrent leurs étendards sur la brèche; mais après cinq heures d'efforts inutiles ils furent repoussés et Hassan fit sonner la retraite. Deux mille janissaires perdirent la vie dans cet assaut. Du côté des assiégés, les chevaliers de Guiney, de Simiane et plus de deux cents soldats, restèrent sur la place.

Tandis que ce terrible assaut se donnait, une partie des Algériens, commandés par Candelissu, khalifat de Hassan, attaquaient l'éperon Saint-Michel

du côté de la mer, et parvenaient, malgré la résistance des chevaliers, à planter sept de leurs étendards sur le parapet. Le grand-maître découvrit du Grand-Bourg le péril des assiégés, et envoya sur des barques le commandeur de Gion à leur secours. Ce brave chevalier fondit avec sa troupe sur les Algériens, déjà vainqueurs, les précipita du haut du parapet, et, les poursuivant jusque sur le rivage, massacra tous ceux qui ne purent s'embarquer assez promptement. Les pachas assemblèrent aussitôt un conseil extraordinaire, et après plusieurs délibérations tumultueuses, fatigués de tant de résistance, ils finirent par abandonner le siége. Cependant, avant de se rembarquer, ils firent une descente sur un autre point de l'île et s'avancèrent jusqu'à la Cité-Notable, mais ayant rencontré l'armée chrétienne, ils furent encore une fois battus, et regagnèrent à la hâte leurs vaisseaux. La flotte ottomane mit alors à la voile pour Constantinople, et rentra pendant la nuit dans le port, honteuse de sa défaite. De son côté, Hassan reprit la route d'Alger. Pendant quelques années, la Méditerranée jouit d'une paix qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Depuis son rétablissement aux fonctions de gouverneur, Hassan-Pacha s'était attaché à ruiner le pouvoir des janissaires, tantôt en adoptant contre eux des mesures sévères, tantôt en favorisant les Berbères ou le corps de la marine. Ce système ne fit qu'irriter les janissaires, qui le déposèrent pour la troisième fois (1567). Selim III, successeur de Soliman, prince efféminé, n'osa pas châtier cet acte de rébellion. Mohamed, fils de Salah-Reis, nommé gouverneur d'Alger en remplacement de Hassan, fit même de nouvelles concessions à la milice des janissaires algériens.

Avant l'arrivée des Turcs à Alger, les *raïs*, patrons ou capitans, étaient les seuls chefs des forces de terre et de mer, car Aroudj et Khair-ed-Din commandaient à la fois sur mer et sur terre. Mais, depuis que l'Algérie s'était placée sous la domination des Turcs, on avait introduit une ligne de démarcation entre les janissaires et les raïs. De là des jalousies et des dissensions perpétuelles, qui dégénéraient souvent en luttes à main armée. Les janissaires étaient jaloux des marins, parce que ceux-ci retiraient de leurs excursions des profits plus considérables qu'eux-mêmes n'en avaient en restant à terre. Mohamed-Pacha changea cet ordre de choses en prescrivant qu'à l'avenir les janissaires turcs ou renégats seraient admis comme soldats à bord des navires algériens qui faisaient la course. Dès ce moment, on ne connut plus dans la régence qu'une seule force sur terre et sur mer, celle de la redoutable milice algérienne.

Après une administration qui avait duré environ quinze mois, Mohamed-Pacha fut remplacé par Ali, renégat corse (1568). Ali, surnommé *Fartas* (le Teigneux), était l'un des meilleurs généraux de sultan Selim. Sa valeur lui avait mérité le surnom de *Kilidj* (homme d'épée), et il passait pour le plus habile marin qui eût navigué dans la Méditerranée depuis le fameux Barbe-

rousse. Il fut donc reçu avec acclamation. Deux galères allèrent à sa rencontre, et les chefs des janissaires, l'aga à leur tête, vinrent au-devant de lui jusque sur le port. Quinze cents coups de canon furent tirés des forts et des galères pour saluer son arrivée, et dès qu'il eut mis pied à terre, on lui présenta un magnifique cheval, richement caparaçonné, portant une bride et des étriers d'or enrichis de turquoises; vêtu d'une veste blanche, symbole de la paix, il s'avança sur son noble coursier vers le palais, au milieu d'une foule avide de contempler ses traits. Mais malgré ces démonstrations dont on accueillait les pachas envoyés par la Porte, son autorité commençait à n'être plus, à Alger, qu'une lettre morte.

Dès qu'il eut pris possession du gouvernement de la régence, Ali-Pacha tourna son attention vers Tunis, qu'il voulait faire rentrer sous la domination du sultan. Par son ordre, une armée de six mille hommes fut dirigée sur cette ville, qui fut prise presque sans combat, au moyen d'intelligences secrètes qu'il avait su s'y ménager. Toutes les autres places tombèrent également en son pouvoir, à l'exception du fort de la Goulette, dont il pressa le siége avec une vigueur extrême; mais le gouverneur espagnol, Pecaëntel, lui opposait une résistance non moins énergique. Sur ces entrefaites, Philippe II, successeur de Charles-Quint, envoya des secours en hommes et en munitions de guerre, et la Goulette fut sauvée; mais Tunis resta au pouvoir des Algériens.

La situation de la Porte vis-à-vis des états de la chrétienté n'avait point changé depuis la mort de Soliman. Cherchant un prétexte de rupture, son successeur, Sélim, se plaignait aux Vénitiens de la piraterie des Uscoques, qui nuisaient, disait-il, au commerce du golfe Adriatique. Aussi redemandait-il l'île de Chypre, sur laquelle il prétendait avoir des droits, cette île ayant dépendu autrefois de l'Egypte. Pour soutenir ces prétentions, la flotte ottomane sortit des Dardanelles au printemps de l'année 1571, pour faire voile vers l'île de Chypre. Mustapha commandait les troupes de débarquement, et Piali était grand-amiral. Ali, pacha d'Alger, rejoignit dans l'Archipel la flotte du sultan. La première attaque des Turcs se porta sur Bussa, qu'ils trouvèrent sans défense; après s'en être emparés, ils allèrent investir Nicosie. Toutes les richesses de l'île étaient renfermées dans cette place, qui était bien fortifiée et pourvue d'une nombreuse garnison commandée par Nicolas Dandolo. Les Turcs dressèrent leurs batteries, ouvrirent la tranchée, et pressèrent vivement la place. La garnison fit une vigoureuse sortie, et repoussa les assiégeants; mais, s'étant avancée trop loin, elle fut chargée à son tour, et éprouva des pertes considérables. Dans cette situation difficile, les assiégés envoyèrent demander des secours à Zune, commandant de la flotte vénitienne. Celui-ci leur répondit par un refus, et Nicosie tomba au pouvoir des Turcs. Leur barbarie et leur amour du pillage furent telles qu'ils massacrèrent vingt-cinq mille habitants, et embarquèrent à bord de leurs vaisseaux une quantité

considérable d'or, d'argent et de dépouilles précieuses, ainsi que quinze mille prisonniers. Tout le reste de l'île éprouva bientôt le même sort, à l'exception de Famagouste, que Mustapha fut obligé de tenir assiégée pendant six mois.

Pendant ce temps la flotte chrétienne s'était ralliée, forte de trois cents voiles, sous les ordres de don Juan d'Autriche. Partie de Messine vers la fin du mois d'août, elle rencontra l'ennemi dans le golfe de Lépante. La flotte ottomane se composait de trois cent vingt-quatre navires, montés par les meilleurs soldats et les officiers les plus habiles de l'empire. C'étaient Mahomet, sangiac de Tripoli, fils de Salah-Reïs; Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Din; Pertau, général renommé pour sa prudence et sa valeur; Carey-Ali, l'un des plus intrépides marins, et surtout Ali-Kilidj, pacha d'Alger. La mer, couverte d'une forêt de mâts, semblait ployer sous le poids des navires. La flotte ottomane fut disposée en forme de croissant; le capitan-pacha occupait le centre; Sirocco, sangiac d'Alexandrie, commandait l'aile droite, et le vaillant Ali Kilidj, commandait l'aile gauche. Du côté de la flotte chrétienne, don Juan conduisait le corps de bataille, assisté des généraux Colonne, Venieri, et Pierre Justiniani, commandant des galères de Malte. Doria tenait l'aile droite, et Barbcrigo, noble vénitien, l'aile gauche.

La bataille s'engagea le dimanche 7 octobre 1571. Don Juan fit arborer l'étendard de la croix sur sa galère, et bientôt la mêlée devint générale, partout on combattait avec fureur. Le bruit des canons, le sifflement de la mousqueterie, les cris des chrétiens et des Turcs, la fumée épaisse qui dérobait aux combattants la clarté du jour, formaient une affreuse confusion. Du côté des chrétiens, Barbarigo obtint le premier succès, en coulant à fond la galère de Sirocco, sangiac d'Alexandrie; cette mort jeta l'épouvante dans l'aile droite des Turcs. Don Juan d'Autriche s'attachait en ce moment même aux flancs de leur vaisseau amiral, et faisait sur lui un feu terrible. Le capitan pacha est tué par un boulet. Aussitôt les Espagnols se précipitent à l'abordage, et sautent dans la galère de l'amiral, dont ils massacrent l'équipage; puis arrachant le drapeau impérial, ils arborent l'étendard de la croix. A ce spectacle, des cris de victoire partent de l'armée chrétienne, et les Turcs, frappés de stupeur, se laissent égorger sans défense.

Cependant la victoire n'était pas complète; car l'aile droite de la flotte chrétienne, commandée par Doria, était sérieusement compromise; elle avait pour adversaire l'aile gauche, où était le pacha d'Alger. Celui-ci, profitant d'une fausse manœuvre, attaqua les galères ennemies avec impétuosité; et dix d'entre elles, au nombre desquelles était la capitane de Malte, tombèrent en son pouvoir. Mais, à la vue du danger que courait Doria, don Juan d'Autriche s'avança sur le théâtre de l'action à la tête de ses galères victorieuses. Alors Ali-Kilidj, réunissant ses navires, passa au milieu de l'armée chrétienne, et gagna la pleine mer; ce ne fut, après son départ,

qu'une horrible déroute et un massacre général sur la flotte turque. Les chrétiens eurent cinq mille des leurs hors de combat; mais les Turcs perdirent trois cents pièces de canon et trente mille hommes. Depuis la défaite de Bajazet par Tamerlan, ils n'avaient pas éprouvé de plus grande perte, ni livré de bataille plus sanglante. Constantinople en fut épouvantée, et quand Ali-Kilidj y arriva avec les débris de la flotte, les Turcs le reçurent comme leur libérateur et leur unique espérance. Sélim lui fit un brillant accueil, et le nomma grand amiral. Cependant les chrétiens ne surent pas profiter de leur victoire; après avoir employé quinze jours à partager les dépouilles, ils s'en retournèrent chacun dans leurs ports.

La part que la marine algérienne prenait à ces luttes mémorables peut donner une idée de l'importance du pachalik d'Alger à cette époque. Mais, malgré cette puissance et cet éclat, un grave inconvénient résultait pour le gouvernement de la régence de l'absence continuelle des pachas qui, ayant déjà tant à faire eux-mêmes pour se soutenir au pouvoir, confiaient l'administration des affaires publiques à des intérimaires et allaient, ou commander les flottes du sultan, ou séjourner à Constantinople. Exposés sans cesse à mille intrigues, ne faisant que passer au pouvoir, ils n'accomplissaient aucune grande entreprise. Ainsi, dans l'espace de quatorze ans, depuis 1568, époque de l'avénement à la régence d'Ali-Kilidj, jusqu'en 1582, on compte neuf gouverneurs, tant pachas titulaires qu'intérimaires.

Cependant, sous l'empire de ces gouverneurs éphémères, les corsaires algériens deviennent de plus en plus redoutables. La Méditerranée n'est plus assez vaste pour eux; ils cherchent un autre théâtre pour leurs déprédations, et s'avancent jusqu'aux îles Canaries, où ils portent la désolation et la mort. Dans l'espace d'une seule année, en 1582, deux mille esclaves chrétiens sont vendus à Alger, et on en comptait alors plus de trente mille dans les différentes parties de la régence. Michel Cervantes, qui y était prisonnier à cette époque, nous a laissé des détails curieux sur la manière dont les Algériens traitaient leurs esclaves; nous allons les rapporter en faisant le récit de la captivité du célèbre romancier espagnol.

Michel Cervantes s'était trouvé à la bataille de Lépante, où il avait perdu la main gauche. Déposé à Messine pour guérir de sa blessure, il s'était rendu à Naples aussitôt après son rétablissement. Le 26 septembre 1575 il avait quitté cette ville sur la galère du roi *le Soleil* pour retourner en Espagne. Ce navire fut capturé dans la traversée par le fameux Arnaute Mami, le corsaire le plus redoutable de son temps. La captivité à Alger, que les Espagnols regardaient alors comme le plus affreux de tous les malheurs, devenait cependant quelquefois supportable pour ceux qui tombaient entre les mains de maîtres assez humains ou assez intéressés pour ménager l'existence de leurs esclaves; mais la fortune refusa cette triste consolation au malheureux Cervantes, car elle voulut qu'il échût en partage au terrible Mami lui-même. Mami était un renégat

Albanais, ennemi mortel des chrétiens, et surtout des Espagnols. Il s'était signalé contre eux par tant d'atrocites, que, même parmi les Algériens, ce farouche corsaire passait pour un maître impitoyable et barbare. Une situation si cruelle, et qui semblait ne laisser aucune ressource au courage le plus déterminé, n'abattit cependant point l'intrépide Cervantes. Loin d'être écrasé par l'horrible pesanteur de ses fers, il trouva dans son âme assez de force pour entreprendre de les briser.

Un Algérien, renégat grec, avait, à trois milles d'Alger, un jardin qu'il faisait cultiver par un chrétien navarrais, son esclave. Ce Navarrais, après plusieurs années de travaux, était parvenu à creuser dans l'endroit le moins fréquenté du jardin un souterrain dont l'extrémité aboutissait au bord de la mer. Cervantes parvint à s'évader de la maison de son maître, et se rendit le premier au souterrain, à la fin de février 1577. L'espoir de recouvrer la liberté y appela bientôt d'autres esclaves. A la fin du mois d'août de la même année, ils y étaient au nombre de quinze, tous Espagnols ou Majorquains, et tous hommes d'honneur et de résolution. La sûreté, les moyens de subsistance, en un mot, le gouvernement de cette petite république, étaient confiés à la vigilance et à la sagesse de Cervantes, qui s'exposa souvent seul pour le salut de tous. Le jardinier s'était chargé de surveiller au dehors, et de donner l'alarme au moindre danger. Un autre esclave qu'on nommait le Doreur, et qui, à raison de cet emploi chez son maître, pouvait aller et venir avec une certaine liberté, avait la commission de se procurer les vivres, et de les porter secrètement au jardin. Il était, d'ailleurs, expressément défendu à tous les autres de se montrer de jour hors du souterrain, ce n'était jamais qu'à la faveur des ténèbres de la nuit que ces infortunés pouvaient sortir pendant quelques heures des entrailles de la terre.

Au commencement de septembre de la même année, Cervantes apprit qu'un esclave majorquain, nommé Viane, devait bientôt retourner dans sa patrie. Ce Viane était homme d'honneur, courageux, excellent marin, connaissant parfaitement les côtes d'Alger. Il le décida à s'intéresser au sort de ses compagnons, et lui remit une lettre pour le vice-roi de Majorque, dans laquelle étaient exposées les souffrances des malheureux captifs. Viane s'engagea à revenir prendre Cervantes et ses amis, sur un petit bâtiment qu'il espérait obtenir de la bienveillance du vice-roi.

Il tint parole. Car de retour, le 28 septembre au soir, il manœuvrait à la hauteur d'Alger avec un brigantin que le vice-roi s'était empressé de lui confier. A la chute du jour, Viane s'approcha de la côte où il arriva heureusement. Plein d'ardeur et de joie, il s'élançait sur le rivage pour voler au souterrain, lorsqu'il fut aperçu par quelques Maures. Ceux-ci donnèrent l'alarme et appelèrent les gardes-côtes. Viane reprit aussitôt le large, décidé à faire une autre tentative quand l'alerte qu'il venait de produire se serait apaisée. Pendant ce temps, Cervantes et ses compagnons,

ignorant qu'il fût si près d'eux, l'attendaient avec confiance. Mais la fortune, par un second coup bien plus cruel encore, et qu'ils étaient loin de prévoir, allait les arracher au zèle de leur libérateur, au moment même où celui-ci croyait enfin pouvoir les sauver.

Le Doreur, cet esclave que Cervantes avait mis dans sa confidence, et qui s'était montré si plein de zèle pour les intérêts communs, n'était malheureusement qu'un traître. Le lendemain du jour de l'apparition de Viane, cet esclave se présenta devant le pacha d'Alger, lui déclarant qu'il désirait embrasser la religion musulmane; et, afin de manifester la sincérité de sa conversion, il dénonça les quinze esclaves cachés dans le souterrain. Le pacha envoya aussitôt une troupe de soldats avec ordre de ramener tous les esclaves, et de charger de chaînes le malheureux Cervantes. Celui-ci, redoutant pour ses compagnons les premiers mouvements de la colère du pacha, résolut de risquer sa vie pour les sauver. « Si c'est un crime « à tes yeux, lui dit-il avec une noble fierté, d'avoir cherché à briser nos fers, « je suis le seul coupable. Épargne mes frères; tu le dois, puisque c'est moi « qui les ai séduits et livrés à la discrétion du traître qui nous a vendus. » Hassan-Pacha avait de la grandeur d'âme, et, touché de la noble audace de Cervantes, il le retint dans son palais. Peut-être aussi espérait-il tirer une forte rançon d'un homme qui, se montrant si grand dans le malheur, ne pouvait manquer d'appartenir à une famille distinguée. Il l'acheta donc au corsaire Mami, moyennant cinq cents écus d'or, et il le traita toujours avec beaucoup d'égards.

Malgré ses efforts continuels pour briser ses chaînes, Cervantes n'avait point négligé le moyen beaucoup plus sûr de recouvrer la liberté par voie de rachat. Par suite des démarches qu'il avait faites auprès de sa famille, sa mère, devenue veuve, et doña Andréa de Cervantes, sa sœur, vinrent, en juillet 1579, à Madrid, remettre aux pères Juan Gil et Antonio de la Vella, trinitaires, chargés d'un prochain rachat de captifs à Alger, une somme de trois cents ducats qu'elles étaient parvenues à se procurer en vendant tout ce qu'elles possédaient. Aussitôt leur arrivée à Alger ces deux religieux s'empressèrent de traiter du rachat de Cervantes. Mais comme il appartenait au pacha, qui en demandait mille écus d'or afin de doubler le prix qu'il avait payé au corsaire Mami, cette affaire souffrit beaucoup de difficultés; peut-être même aurait-elle échoué sans une circonstance imprévue. Le grand-seigneur venait de rappeler Hassan-Pacha, et avait confié le gouvernement d'Alger à Safer-Pacha (24 août 1580). Hassan, obligé d'obéir aux ordres du sultan, réduisit à cinq cents écus d'or la rançon de Cervantes. Mais, pour montrer que c'était là son dernier mot, il feignit de vouloir emmener Cervantes avec lui, et le fit embarquer sur sa galère. Alors le père Juan Gil se décida à compléter la rançon exigée, au moyen de quelques fonds destinés à d'autres rachats qu'il prit sur lui de différer. Cervantes fut débarqué, et demeura à Alger en pleine liberté

jusqu'à ce qu'il pût repasser en Espagne. Ce moment heureux arriva au bout de quelques mois, et il put mettre enfin le pied sur le sol natal (janvier 1581), après être resté plus de onze ans absent de son pays et en avoir passé cinq dans les bagnes algériens.

Nous allons joindre à cet intéressant épisode des détails plus circonstanciés sur la condition générale des esclaves chrétiens à Alger. Les malheureux prisonniers faits par les corsaires se divisaient en deux classes : la première comprenait le capitaine, les officiers du bâtiment capturé et les passagers avec leurs femmes et leurs enfants ; cette première classe était soumise à un travail moins dur que les simples matelots, qu'on vendait publiquement au plus offrant et dernier enchérisseur ; les enfants étaient presque tous envoyés au palais du dey ou aux maisons des premières familles, et les femmes servaient les dames maures ou entraient dans les harems. Quant au traitement des esclaves en général, Leweso, secrétaire du consulat danois, qui a publié un livre sur Alger vers la fin du siècle dernier, n'en fait pas une peinture trop révoltante. « Mais les plus malheureux, dit-il, étaient ceux qu'on employait aux travaux publics. Nourris de pain grossier, de gruau, d'huile rance et de quelques olives, il n'y avait que les plus adroits qui pouvaient par leur industrie, en travaillant pour leur compte, après le soleil couché, se procurer quelquefois une meilleure nourriture et un peu de vin. L'état leur accordait pour tout vêtement une chemise, une tunique de laine à longues manches et un manteau.

Dans le principe, il n'y eut qu'un seul bagne affecté au logement des esclaves, et il appartenait au pacha; mais bientôt les prises furent si nombreuses qu'on en construisit cinq nouveaux. Chaque bagne formait un vaste édifice distribué en cellules basses et sombres, qui contenaient chacune de quinze à seize esclaves. Une natte pour quelques-uns, et la terre humide pour le plus grand nombre, leur servait de lit. Ces lieux malsains étaient infestés de vermine, d'insectes et de scorpions. On y logeait quelquefois cinq ou six cents esclaves, et, lorsque tous ne pouvaient être placés dans les cellules, on les faisait coucher dans les cours ou sur les terrasses de l'édifice. C'est là qu'étaient tenus les esclaves qu'on appelait *de magasin*, c'est-à-dire esclaves appartenant à l'état. Ceux-ci étaient le plus à plaindre, car, n'ayant pas de maîtres particuliers avec lesquels on pût traiter de leur rachat, il leur était extrêmement difficile, même avec de l'argent, de recouvrer leur liberté. Un bachi en chef (gardien) était chargé de les surveiller ; il répondait d'eux ; aussi exerçait il le le plus souvent sa surveillance d'une manière cruelle. Les esclaves, qui appartenaient aux particuliers, étaient généralement assez bien traités surtout ceux que l'on présumait rachetables. Ils servaient comme domestiques dans la ville, et travaillaient aux champs dans la campagne ; quelquefois même on ne les forçait pas à travailler, à moins que leur rachat ne tardât trop à s'effectuer. Alors seulement, et dans le but de les obliger à presser leurs parents ou leurs

amis, on les employait aux corvées les plus pénibles. Dans quelques circonstances, l'esclave chrétien obtenait la permission de tenir une taverne, moyennant une redevance qu'il payait à son maître; mais, jusqu'à ce qu'il se fût racheté, il portait à la jambe gauche, au-dessus de la cheville, un cercle de cuivre qui rappelait sa condition.

La vente des esclaves se faisait dans un bazar particulier, appelé *le Batistan*. La valeur vénale de chaque esclave dépendait de son âge, du lieu de sa naissance, de sa fortune présumée, de sa position sociale en Europe, de l'état de sa santé et de ses forces physiques. Un écrivain espagnol, don Emmanuel d'Aranda, qui fut longtemps captif à Alger, s'exprime ainsi au sujet des principales circonstances qui accompagnaient cet abominable trafic : « Le douzième de septembre (1574), dit-il, on nous mena au marché où « l'on a coutume de vendre les chrétiens. Un vieillard caduc, avec un bâton « à la main, me prit par le bras et me fit faire plusieurs fois le tour du marché. « Ceux qui avaient envie de m'acheter demandaient de quel pays j'étais, mon « nom, ma profession. Sur lesquelles demandes je répondais avec des men- « songes étudiés, que j'étais natif du pays de Dunkerque , et soldat de profes- « sion. Ils me touchaient les mains pour voir si elles étaient dures et pleines « de cal; outre cela, ils me faisaient ouvrir la bouche pour voir si mes dents « étaient assez bonnes pour briser le biscuit sur les galères. Après quoi, « ils me firent asseoir ainsi que mes compagnons ; et le vieillard, prenant le « premier de la bande, fit trois ou quatre fois avec lui le tour du marché en « criant : *qui offre le plus?* le premier étant vendu, il passa à un second, puis « à un troisième, et continua ainsi jusqu'au dernier. » Ces esclaves appartenaient à toutes les nations chrétiennes, même à la nation française, que son alliance avec la Porte ottomane aurait dû mettre à l'abri de pareils outrages.

Le rachat des esclaves s'accomplissait de trois manières: il y avait premièrement la rédemption publique; c'était celle qui se faisait aux dépens de l'état auquel appartenaient les esclaves. Il y avait ensuite le rachat qui s'opérait par l'entremise des religieux de la Merci, lesquels faisaient des quêtes dont le montant était destiné à cette œuvre de charité, et enfin le rachat qui se faisait directement par les parents ou les amis des captifs. La rançon une fois payée au propriétaire de l'esclave, on exigeait ensuite une foule de redevances supplémentaires à titre de droits divers, comme par exemple le droit de caffetan du pacha, le droit du secrétaire d'état, le droit du capitaine du port, le droit du bachi, ou gardien des portes du bagne, et mille autres encore, qui réunis finissaient par doubler le prix de la rançon convenue. Pour donner une idée de l'importance à laquelle toutes ces exactions pouvaient faire élever le prix du rachat, nous dirons qu'en 1719, une jeune enfant de douze ans, la petite-fille du lieutenant-général de Bourck, gouverneur de la châtellenie de Bouchain, ayant été capturée par les Algériens avec son oncle et deux femmes de

chambre, ses parents furent obligés de payer 75,000 livres pour obtenir la délivrance de ces quatre personnes.

Au reste, la sollicitude des Pères de la Merci ne se bornait pas à faire des quêtes dans les divers états de la chrétienté pour subvenir au rachat des malheureux esclaves, ils visitaient, ils consolaient dans leur captivité ceux qu'ils n'avaient pu affranchir; ils entendaient leur confession et les maintenaient dans leur foi ; lorsqu'ils étaient malades, ils les soignaient dans un petit hôpital qu'ils avaient élevé à leurs frais, et les empêchaient de tomber dans les vices honteux où la passion brutale de leurs maîtres ne les entraînait que trop souvent. Telle était la malheureuse condition des chrétiens que le sort de la guerre faisait tomber entre les mains des redoutables corsaires algériens.

A l'issue de la bataille de Lépante, nous avons vu le fameux Ali-Kilidj élevé aux fonctions de capitan-pacha. Après avoir parcouru toute de la Méditerranée, Ali-Kilidj, qui gouvernait encore à Alger par l'intérimaire Mami, résolut d'expulser les chrétiens de la Goulette. Ce projet fut secondé par la Porte. La flotte ottomane parut en vue de Tunis le 13 juillet 1574 ; elle avait à bord quarante mille hommes de débarquement. La Goulette fut aussitôt investie et attaquée ; les assaillants éprouvèrent d'abord une vigoureuse résistance ; mais leur nombre, leur persévérance, les firent triompher de tous les obstacles ; et, après plusieurs assauts, ils demeurèrent maîtres de la place. Cette prise importante, puisqu'elle enlevait aux Espagnols leur dernière position sur la côte tunisienne, ne coûta aux Ottomans que trente jours d'efforts. Toutefois, Tunis ne devint pas une dépendance d'Alger ; on en forma un état à part qui releva directement de Constantinople[1].

Nous allons nous occuper maintenant des relations politiques ou commerciales que l'odjak avait établies avec les divers états de la chrétienté, car cette partie de notre histoire a aujourd'hui un grand intérêt pour nous. A l'extérieur, les relations de la régence se bornaient à la France, qui, par suite de

[1] Hassan-Pacha et Ali-Kilidj comprirent qu'un pays qui avait ses mœurs, ses coutumes, ses intérêts particuliers, avait besoin d'être gouverné par une autorité immédiate; ils organisèrent donc une administration, et établirent une milice composée de cinq mille Turcs distribués en deux cents pavillons, c'est-à-dire en compagnies de vingt-cinq hommes chacune, qu'on nommait *odjak*, sous le commandement d'un capitaine qui était appelé *odjak-bachi*. Les *odjak-bachi*, au nombre de deux cents, étaient pris parmi les soldats les plus anciens. Les quatre plus anciens *odjak-bachi* étaient promus à la dignité d'*odjacki* ou conseillers du pacha ; ils passaient ensuite à celle de *bachi-odolar* ou membres du divan ; et, après six mois de service, ils étaient élevés à la charge de *boluck-bachi* ou aga. Ces derniers étaient envoyés dans les garnisons éloignées de Tunis. Le *chaoux-bachi* était pris parmi les agas, et avait sur eux le droit de préséance; c'était une des premières dignités de l'état. Un *divan*, ou grand conseil, fut chargé de connaître des affaires qui concernaient l'état. Cette assemblée ne comptait parmi ses membres que des gens de guerre ; elle était présidée par un *aga* qui avait pour coadjuteur un *kaya* ou lieutenant-général ; elle se composait de huit *chaoux*, de quatre *bolucks-bachis* ou agas, et de vingt *odjack-bachs*. Hassan-Pacha et Ali-Kilidj créèrent également la charge de bey ou de grand trésorier. Cette charge se donnait tous les six mois au plus offrant, et ne pouvait être exercée pendant plus d'une année. Cette organisation, comme on voit, était à peu près la même que celle d'Alger.

l'alliance contractée entre ses rois et les sultans de l'empire ottoman, se trouvait à Alger l'objet spécial du patronage de ces derniers. L'Espagne, au contraire, toujours maîtresse d'Oran et de Mers-el-Kébir, était en butte à la haine des Algériens, et c'était habituellement contre elle que l'odjak dirigeait ses corsaires. Quant à l'Angleterre, cette puissance ne commença à entrer en relations avec la régence qu'en 1581. Mais, tout en constatant la préférence et les ménagements dont la France jouissait à Alger, nous devons reconnaître que la régence faillit bien souvent aux obligations que lui imposaient la volonté du grand-seigneur et l'amitié dont elle se disait pénétrée envers nous. Les actes de barbarie que commirent ses corsaires sur les équipages de nos bâtiments de commerce, les avanies qu'ils firent subir à ceux de nos marchands qui trafiquaient dans leurs ports, furent nombreux, et auraient mérité d'être réprimés sévèrement, si la France se fût trouvée à cette époque en mesure de le faire.

Entre tous nos ports de la Méditerranée, Marseille se distinguait par l'activité de ses relations avec les états barbaresques, et notamment avec Alger. En 1561, deux armateurs de cette ville, Linche et Didier, établirent un comptoir à la Calle. C'est là l'origine de la fondation des établissements français dans le nord de l'Afrique[1]. Le comptoir de la Calle prospéra, et à quelques années de là les Marseillais négocièrent pour avoir un consul à Alger. Une tentative de cette nature avait déjà été faite en 1564, sous le règne de Charles IX, par l'entremise de M. Pétremol de Norvoie, agent du roi de France à Constantinople. Ce prince avait nommé Bertholle, de Marseille, aux fonctions de consul à Alger; Bertholle prêta serment entre les mains du comte de Tende, gouverneur de Provence, mais il ne fut jamais admis dans sa résidence. En 1579, sous le règne de Henri III, les Marseillais n'avaient pu encore obtenir cette faveur, ainsi que le démontre la lettre suivante, écrite par Hassan-Pacha dit le Vénitien, document dont nous avons été assez heureux pour nous procurer l'original.

« Magnifiques Seigneurs,

« Il est venu ici un nommé François Giugigotto, porteur d'une expédition de consul « en faveur du capitaine Maurice Sauron, dont il serait le substitut. Mais nous, qui

[1] Voici, d'après M. le baron Baude, quelle a été l'origine des établissements français sur les côtes de l'Algérie. « En 1520 des négociants provençaux traitèrent avec les tribus de la Mazoule, pour faire exclusivement la pêche du corail, depuis Tabarque jusqu'à Bone. Sous le règne de Charles IX, Selim II fit concession à la France du commerce des places, ports et hâvres de Malfacarel, de la Calle, de Collo, du cap Rose et de Bone. En 1560, le Bastion de France fut achevé; en 1604, les liens d'amitié qui existaient entre Henri IV et les sultans de Constantinople amenèrent la confirmation de toutes les concessions déjà faites. Tombées sous les Guise dans le dernier état de désordre et de faiblesse, ces concessions se relevèrent sous la voix puissante de Richelieu; et en 1624, trois mois après que le roi eut changé son consul, Amurath IV cédait à la France en toute propriété les places dites le Bastion de France, la Calle, le cap Rose, Bone et le cap Nègre. » (*L'Algérie*, page 172, tome 1er.)

« voulons rester d'accord avec les anciennes confédérations, et avec l'affection que nous « portons à la majesté de Henri, notre cher ami et votre roi, nous ne trouvons aucun « moyen pour le mettre en place, la chose répugnant à l'esprit des marchands, du peuple « et de tous. Ils ne veulent point admettre la nouvelle autorité que vous leur imposeriez, « et qui ferait du tort à l'échelle d'Alger. Si elle venait à s'y établir de force, nous serions « bien surpris que vous l'ayez permis, vos prédécesseurs n'ayant jamais eu la hardiesse « de le faire, et la chose étant à votre préjudice et notre grand dommage. Lorsque vous « nous demanderez des choses qui seront dans nos habitudes et conformes à nos devoirs, « nous ne manquerons pas de vous montrer la bonne volonté que nous avons de vous « faire plaisir. Que Dieu vous accorde tout contentement.

« Votre bon ami,

« HASSAN, Pacha d'Alger. »

Alger, 28 avril 1579.

Cependant le consulat français d'Alger ne tarda pas à s'établir. Les religieux de la Trinité de Marseille, qui s'employaient particulièrement au rachat des captifs, en acquirent la propriété, et le premier consul en charge fut M. Boinneau. Sa prise de possession date de 1581. Quatre ans après, il fut mis en prison par l'ordre du pacha : les troubles auxquels la France était alors en proie ne permirent pas de demander réparation de cet outrage, et l'on ignore encore si, à la suite de cet incident, M. Boinneau fut remplacé. Quoi qu'il en soit, de 1581 à 1597, les événements de la régence furent en général de peu d'importance : Jeffer-Pacha céda la place à celui-là même qui avait été son prédécesseur, à Hassan le Vénitien, dont les intrigues, aidées de sa fortune, étaient parvenues à lui ouvrir, pour la seconde fois, le chemin du pachalick. Mami Arnaute, renégat albanais, le remplaça, et se montra non moins ardent que lui pour les entreprises maritimes. Vint ensuite Mehmet, puis Heder, sous le gouvernement duquel les corsaires d'Alger eurent l'ordre du grand-seigneur de courir sur les navires de Marseille « pour punir cette ville, disait le firman, de s'être rangée du parti de la ligue contre son roi légitime. » Il nous a paru curieux de constater d'une manière précise les premiers rapports diplomatiques que la France établit avec la régence d'Alger : nous allons les suivre encore pendant quelques années ; car, en définitive, ils résument les événements les plus importants de l'odjack.

En 1597, M. de Vias, maître des requêtes de Catherine de Médicis, fut mis à la tête du consulat. A cette époque les Algériens élevaient de vives récriminations contre la France, parce que le roi, disaient-ils, en accordant à certains navires le privilége de naviguer sous son pavillon, les frustrait de leur droit de course et les privait de leur bien. Cette réclamation resta sans succès ; la France ne voulut pas abdiquer un privilége qu'elle avait acquis par sa puissance, et que le temps avait consacré. Les Algériens, irrités de ce refus, se mirent aussitôt à courir sur les navires de Marseille, et firent éprouver de grandes pertes aux armateurs de cette ville. Henri IV, qui régnait alors, ne se laissa pas intimider

par ces démonstrations ; il ordonna à ses galères d'user de représailles contre la marine algérienne, pendant que son ambassadeur à Constantinople demandait à la Porte la prompte répression de ces hostilités. Le grand-seigneur reconnut la justice des réclamations de la France ; il fit rendre les navires capturés, et 6,000 sequins furent en outre comptés aux négociants français qui avaient essuyé des pertes. « C'est le premier exemple, dit Hammer, d'une réparation donnée par la Porte à une puissance étrangère. » Heder occupait alors le pachalick : furieux de cette sentence, il voulut continuer ses courses contre les navires français ; mais le lacet fit justice de sa désobéissance : il mourut étranglé dans son palais (1604) par ordre du sultan.

« Ce fut dans ce temps, dit le capitaine Sander-Rang, à qui nous devons de précieuses recherches sur l'histoire du pachalick d'Alger, ce fut alors que M. de Brève reçut de Henri IV l'ordre de renouveler les capitulations, afin d'y ajouter quelques articles qui devaient assurer la tranquillité du commerce maritime, et remédier au mal que faisaient les Barbaresques. Ce digne représentant remplit sa mission à l'honneur de la France et à la satisfaction de son prince. L'un des articles de la capitulation autorisait le roi « à se faire « justice lui-même, en cas de nouvelles contraventions de la part des corsaires « d'Alger. » Après la conclusion de ce traité, un chiaoux de la Porte, Mustapha-Aga, se rendit en Afrique, accompagné de M. de Castellane, délégué par la ville de Marseille, pour signifier aux Algériens la volonté de Sa Hautesse. Il leur était enjoint de laisser rebâtir le Bastion de France, ruiné quelque temps auparavant par la milice d'Alger, et de rendre tous les esclaves français retenus dans les bagnes. Mais cette négociation resta sans succès, et la paix entre la France et l'odjack ne fut signée qu'en 1628. Pendant ce laps de temps, le commerce français eut à subir de fréquentes avanies.

En 1606, un corsaire flamand, Simon Danser, vint apporter aux Algériens une force nouvelle, en leur apprenant à substituer à leurs galères des vaisseaux ronds pontés et à voiles. Ce changement de système donna un nouveau développement à leur marine, et leurs courses n'en devinrent que plus redoutables pour le commerce de la Méditerranée. Les Marseillais furent les premiers à s'en ressentir ; dans l'espace de sept à huit mois, ils se virent enlever pour plus de deux millions de marchandises : ils armèrent à leur tour contre les pirates et retinrent prisonniers quelques Algériens, échappés des galères d'Espagne, qui étaient venus se réfugier à Marseille. Dès que la milice d'Alger, qui voulait régner sans contrôle sur la Méditerranée, eut connaissance de ces faits, elle enleva le consul de France de sa demeure et le chargea de chaînes ; M. de Vias n'obtint sa délivrance qu'en payant une forte rançon. Ainsi tous les bons rapports qui avaient existé entre la France et l'odjack se trouvaient définitivement rompus.

La France demanda satisfaction de toutes ces avanies ; mais le brusque changement des pachas, et les agressions ou les représailles qu'exerçaient les deux

partis au milieu des négociations, ajournèrent pendant longtemps la conclusion d'un traité. Enfin, en 1616, Mustapha-Pacha envoya des chiaoux au roi de France pour lui demander la liberté des esclaves turcs. On la lui accorda à la condition que l'odjack n'armerait plus contre les navires français. Malheureusement, ces esclaves se trouvaient pour la plupart à bord des galères que le duc de Guise entretenait sur les côtes de Provence; et on ne put renvoyer à Alger qu'une quarantaine de Turcs, que le fils de M. de Vias accompagna. La milice ne se montra pas satisfaite et continua ses déprédations.

En 1618, le baron d'Allemagne fut encore envoyé à Alger, pour négocier avec la régence. Ce nouvel ambassadeur n'aurait pas mieux réussi que les précédents, si les Algériens n'avaient eu quelques inquiétudes au sujet des armements considérables que M. de Guise faisait à Marseille et à Toulon. Le traité de paix fut donc presque conclu; mais, en 1622, les habitants de Marseille, ayant appris qu'un corsaire algérien avait massacré tout l'équipage d'un de leurs navires, voulurent user de représailles, et assassinèrent un envoyé d'Alger, qui se trouvait dans leur ville, ainsi que quarante Turcs de sa suite. Cet acte de vengeance fit encore ajourner la ratification du traité.

Ce fut vers cette époque que la Hollande, qui avait aussi à se plaindre des Barbaresques, dirigea une expédition de six vaisseaux contre Alger; elle fut prompte et décisive. Le capitaine Lambert, qui commandait cette escadre, avait capturé pendant la traversée plusieurs navires appartenant à l'odjack. En arrivant devant Alger, il demanda satisfaction; le divan éconduisit son parlementaire, et lui, pour toute réponse, fit pendre ses prisonniers aux vergues de ses bâtiments. Quelques jours après, le capitaine Lambert reparut encore devant Alger avec de nouveaux prisonniers, décidé à leur faire subir le même sort si le divan lui refusait la réparation qu'il demandait. Son énergique persévérance obtint un succès complet, tandis que la France, plus généreuse, attendait toujours le résultat de ses négociations.

En 1624, Sidi-Saref, qui avait dirigé les affaires sous Mustapha, fut appelé à lui succéder. Sidi-Saref était un homme capable, qui s'était d'abord montré bienveillant pour les Français; mais, soit faiblesse, soit politique, il laissa ses corsaires arrêter et dépouiller nos navires. Cependant la cour de France espérait obtenir de lui un traité favorable, et Sanson Napollon fut chargé de cette négociation. Lorsqu'il arriva à Alger (9 juin 1626), ce pacha était mort, et la plus complète anarchie régnait dans la ville. Napollon revint en France et détermina le commerce de Marseille à réunir une somme de 72,000 livres pour racheter les Turcs retenus sur les galères de M. de Guise, et les ramener à Alger. En 1628, il reparut dans cette ville avec les esclaves rachetés par ses soins, et le 19 septembre de cette même année il conclut un traité de paix avec le divan et le nouveau pacha Hussein. Cette négociation coûta 272,435 livres. Le bastion fut rétabli et la pêche du corail reprit son cours. Ce traité ratifiait, entre autres conditions, la concession précédemment faite du

Bastion de France, avec l'échelle à Bone; et, pour cette concession, la France s'engageait à payer 26,000 doubles, 16,000 pour la milice, 10,000 pour le trésor de la Casbah... Le traité portait, en outre, que les navires de la compagnie pourraient naviguer librement sur les côtes d'Afrique qui dépendaient de la régence; qu'ils pourraient vendre, négocier, acheter, enlever cuirs, cire, laine; etc., à l'exclusion des navires des autres puissances; que ces vaisseaux ne seraient point inquiétés par les corsaires algériens; que, si les bateaux de pêche venaient à être poussés par les vents contraires ou la grosse mer dans différents lieux de la côte, et notamment à Gigelly et à Bone, il ne leur serait fait aucun mal; que les équipages seraient respectés, et ne pourraient être vendus comme esclaves[1].

En signant ce traité, le pacha avait déclaré qu'il punirait de mort tout raïs qui commettrait la moindre avanie contre les bâtiments français; mais ses menaces furent impuissantes, les courses continuèrent, et les vaissseaux du roi de France s'emparèrent d'un corsaire d'Alger qu'ils avaient surpris croisant dans le golfe de Lyon. De leur côté, les Marseillais ayant appris qu'un de leurs navires avait été pillé, se mirent à égorger tous les Algériens qui se trouvaient dans leur port. Ainsi cette paix toujours si difficile à conclure était sans cesse rompue par des actes de violence qui reculaient le but. A cette époque, la marine algérienne, avait, il est vrai, atteint son apogée et elle se montrait intraitable; les pachas s'intitulaient fièrement *Rois de la mer*, et leurs capitaines frémissaient de rage à la vue des navires qu'ils ne pouvaient capturer. Les moins expérimentés d'entre eux croisaient sur les côtes d'Espagne, de Provence et d'Italie; d'autres allaient en Égypte guetter les vaisseaux qui sortaient d'Alexandrie; enfin les plus hardis franchissaient le détroit de Gibraltar et croisaient à l'embouchure de la Manche, sur les côtes du Danemark ou de l'Angleterre. Le père Dan estime : « que les prises de ceux « d'Alger, depuis vingt-cinq ou trente ans, se montaient à plus de vingt mil« lions ; » leur marine, au dire du même auteur, témoin des événements de

[1] A ce traité était annexé un état de ce qui était nécessaire pour l'entretien du Bastion de France, de Calle, du cap Rose, et de la maison de Bone. Cet état, dont nous croyons devoir reproduire les principales dispositions parce qu'elles donnent une idée de l'importance de nos établissements à cette époque, portait que la forteresse de Rose serait commandée par un caporal au salaire de 30 livres par mois, avec huit soldats, au salaire de 9 livres chacun par mois; qu'un interprète, aux émoluments de 18 livres par mois, y serait établi à demeure; que la petite garnison recevrait ses vivres du Bastion de France ; qu'il y aurait, au lieu dit La Calle, une garnison de quatorze hommes, commandée par un capitaine dans les temps ordinaires ; que cette garnison serait renforcée au besoin ; que le Bastion de France, étant la place la plus forte et un lieu de dépôt pour les munitions de guerre, il servirait de résidence habituelle à un capitaine et son lieutenant, à deux caporaux, vingt-huit soldats et un tambour; que cet établissement posséderait en outre un homme chargé de l'administratisn du commerce, un écrivain pour la comptabilité, un capitaine et quarante matelots, deux charpentiers, un boulanger, et deux religieux pour desservir l'église; que vingt-un bateaux seraient employés à la pêche; que chaque bateau porterait sept hommes, etc., etc,; ce document établissait enfin que tous les meubles et ustensiles qui se trouvaient dans le forteresse du Bastion étaient la propriété de la compagnie.

cette époque, se composait de soixante-dix bâtiments, tant polacres que barques de course, armés de vingt-cinq à quarante canons. On calcule que, depuis la paix de 1628 jusqu'en 1634, les Algériens ont pris à la France quatre-vingts navires, dont cinquante-deux appartenaient aux ports de l'Océan. Leur valeur totale montait à 4,752,600 livres tournois. Le nombre des captifs provenant de ces prises fut de 1,331, dont 149 se firent musulmans. A cette époque les bagnes d'Alger contenaient plus de 3,000 esclaves français !

Pour remédier à un état de choses si déplorable, Louis XIII chargea M. Samson Lepage, premier héraut d'armes de France, d'aller négocier un traité de paix avec la régence. Mais la mission de ce diplomate n'eut d'autre résultat que le rachat de quelques esclaves qui furent ramenés en France par le père Dan. Le roi, voyant qu'il ne pouvait parvenir à son but par la conciliation, résolut d'employer la voie des armes. En conséquence une flotte partit des ports de Marseille et de Toulon sous les ordres de l'amiral de Mantis ; elle avait pour mission de forcer le divan à ratifier la paix depuis si longtemps convenue et à faire cesser la piraterie. Malheureusement, les vents contraires la dispersèrent ; et lorsqu'elle arriva devant Alger elle se trouvait hors d'état d'opérer la moindre attaque. Cette démonstration hostile eut pour résultat la ruine du Bastion, qui fut détruit, à titre de représailles, par les Algériens ; six cents Français furent jetés de nouveau dans les fers.

Enfin, en 1640, le traité tant désiré fut conclu, et le Bastion se releva par les soins de Jean de Coquielle, gentilhomme de la chambre du roi, et de Thomas Siquer, négociant ; les actes de piraterie n'en continuèrent pas moins. Les bagnes d'Alger étaient toujours remplis d'esclaves français qui devenaient un objet de spéculation pour leurs patrons. Les gémissements de ces malheureux parvinrent jusqu'en France, et les Pères de la Trinité redoublèrent d'efforts pour les racheter. Un pasteur protestant de la Rochelle, M. Maistrezat, marcha sur leurs traces ; il fit des quêtes dans les temples pour retirer de l'esclavage ses coreligionnaires, qui étaient abandonnés par les Pères de la Mission. Mais détournons un instant notre attention des rapports extérieurs de la régence pour examiner sa situation intérieure.

Nous avons vu avec quel soin les fondateurs de l'odjack avaient cherché à écarter toute influence locale ; aucun indigène, aucun Maure, pas même les fils de Turcs issus d'une femme algérienne, ne pouvaient faire partie de leurs bataillons. Cependant, après les terribles échecs de Malte et de Lépante, on s'était insensiblement relâché de cette loi d'exclusion, et on avait fini par admettre dans la milice les Maures et les Koulouglis (nom donné aux enfants nés d'un père Turc et d'une mère Africaine). Ceux-ci, pour la plupart, riches, instruits, et doués de plus d'intelligence que les aventuriers et les renégats envoyés de Constantinople, comme janissaires, ne tardèrent pas à s'élever aux premiers emplois de l'odjack, à envahir les postes les mieux rétribués, et à exercer une grande influence sur les délibérations du divan. Cette suprématie si légi-

timement acquise déplut aux janissaires purs, toujours habiles à saisir des prétextes d'insurrection. En 1626, dix-huit cents d'entre eux se réunirent pour faire revivre les anciens statuts de l'ordre et chasser de la milice tous les Maures ou Koulouglis qui occupaient un grade; les conjurés prétendaient, pour justifier leur proposition, que les Maures ou les Koulouglis travaillaient depuis longtemps à se rendre les souverains maîtres de l'odjack et à se soustraire à la suzeraineté du sultan. Ces raisons spécieuses, appuyées d'une foule d'autres moins solides encore, rallièrent la majorité des janissaires, et l'exclusion des Maures et des Koulouglis fut prononcée; on les obligea même à quitter immédiatement le territoire d'Alger.

Les Maures et les Koulouglis, accablés par la force, subirent sans se plaindre le jugement inique qui venait d'être porté contre eux, espérant que plus tard ils pourraient le faire révoquer. Les uns allèrent dans les environs d'Alger attendre des temps meilleurs; les autres restèrent cachés dans la ville même. Ils comptaient tous, dans la milice, des parents, des amis; et ils pensaient que de tels appuis finiraient par obtenir leur pardon auprès de leurs farouches ennemis. Quelques mois après cette expulsion, ils étaient tellement persuadés de leur prochaine réintégration, qu'ils avaient abandonné leurs retraites et se promenaient librement dans la ville. Cette conduite, qui puisait sa source dans les sentiments les plus chers à l'homme, les affections de famille, fut considérée comme de l'audace, comme une rébellion contre les arrêts du divan. La mort seule pouvait expier un tel forfait. Les janissaires se réunirent de nouveau, et on décida que tous les Maures et Koulouglis condamnés au bannissement et retrouvés dans Alger seraient jetés à la mer. Deux cents de ces malheureux, cousus dans des sacs, expièrent dans les flots leur amour pour leur famille et leur ville natale.

Cette exécution barbare exaspéra les Koulouglis qui ne se trouvaient pas à Alger ou qui avaient pu échapper au massacre; mais ils refoulèrent leur ressentiment au fond de leur cœur, en attendant une occasion favorable pour en tirer vengeance. L'entreprise n'était pas facile. Réunis dans un petit village du Sahel, ils s'entretenaient sans cesse de leur malheur, et cherchaient activement les moyens de le réparer. Dans la ville, ils comptaient beaucoup sur l'assistance des Maures, qui formaient la majorité de la population; ils étaient sûrs aussi de trouver dans les rangs de l'odjack des amis dévoués. Avec du courage et de l'audace ils pouvaient donc triompher.

Depuis près de trois ans leur exil durait, et cependant aucun mouvement n'avait encore eu lieu; enfin, vers le milieu de l'année 1629, ils se décident à mettre à exécution leurs projets. Ils rentrent dans Alger sous divers déguisements, bien armés; ils gagnent par différentes rues la Kasbah, poignardent les sentinelles qui veulent leur en défendre l'entrée, et s'y installent au nombre de cinquante environ, faisant des signaux à leurs amis qui se trouvent dans la ville, appelant avec le canon ceux qui sont dans la campagne.

Mais les Maures indécis se rendent mollement à l'appel de leurs frères; d'un autre côté, les Koulouglis qui étaient restés aux environs d'Alger trouvent les portes de la ville fermées, et partout marchent en compagnies les janissaires, qui, voyant leur existence menacée, redoublent d'ardeur pour conjurer le sort qui les menace. Ils se dirigent à leur tour vers la Kasbah; cinquante hommes seulement étaient hors d'état de défendre une si vaste citadelle; ils simulent sur plusieurs points de fausses attaques, tandis qu'on brise à coups de hache la porte principale. On somme alors les Koulouglis de se rendre; ceux-ci répondent à ces paroles par d'horribles imprécations et de sanglantes menaces; on marche contre eux, on les chasse des postes avancés; mais, bien décidés à vendre chèrement leur vie, ils se retirent tous vers la poudrière, et là, des torches à la main, ils demandent à leurs ennemis une honorable capitulation et la réintégration de leurs droits. Cette satisfaction si juste leur est refusée; les janissaires sont impitoyables, et, dans leur rage aveugle, se pressent autour des malheureux Koulouglis comme pour les déchirer. Ceux-ci les regardent s'approcher avec sang-froid, et lorsque toute la Kasbah est remplie de janissaires, ils mettent le feu aux poudres. En un instant cette immense citadelle ne fut plus qu'un monceau de ruines; cinq cents maisons d'Alger furent renversées par l'explosion, et plus de six mille personnes périrent dans cette épouvantable catastrophe La conjuration des Koulouglis est, sans contredit, l'un des événements les plus mémorables de l'histoire d'Alger; et si elle eût réussi, si cette éviction barbare prononcée contre eux et les Maures eût été révoquée, la civilisation aurait fait à Alger des progrès bien autres que ceux qu'elle y a accomplis sous le despotisme brutal et stupide des janissaires.

Trente années vont encore s'écouler sans que nous ayons aucun événement important à rapporter. De 1640 à 1658, rien de remarquable ne s'est accompli en Algérie. M. Sander Rang résume ainsi l'histoire de ces années : « En 1646, Hamed-Pacha vint remplacer Joussouf, dont le gouvernement avait duré près de douze ans, fait bien rare dans l'histoire des pachas algériens ; en 1652, les Hollandais firent un traité de paix et de commerce avec l'odjack ; la franchise entière de leurs navires y fut stipulée ; en 1655, une flotte anglaise vint à Alger, et y conclut un traité ; en 1657, Hamed-Pacha, après un gouvernement presque aussi long que celui de Joussouf, fut remplacé par Ibrahim-Pacha. » Ici finit la première période du gouvernement turc tel que l'avait établi Barberousse, c'est-à-dire l'exercice du pouvoir par les pachas et le divan.

En 1659, une révolution importante vint modifier dans ses bases essentielles le gouvernement d'Alger. Depuis longtemps le divan, prévoyant la possibilité de circonstances difficiles, avait formé un trésor à la Kasbah. Ce trésor était sous sa propre responsabilité, et le pacha ne pouvait y puiser sans l'autorisation de ce conseil. Mais ces chefs ne tardèrent pas à profiter du prestige de leur titre et de l'appui de Constantinople, pour envahir tous les pouvoirs

et amasser de grandes richesses au détriment de l'odjack. Cette domination oppressive et absolue était devenue odieuse non-seulement aux Arabes, mais à la milice, qui ne manquait pas de manifester son mécontentement chaque fois que le paiement de sa solde éprouvait quelque retard ; alors elle entrait en révolte, emprisonnait le pacha, souvent même l'égorgeait. Enfin, En 1659, le divan fut sommé de réduire l'autorité de ces chefs despotes et prévaricateurs. Le pacha était alors en prison, un boulouck-baschi, nommé Calil, chef du parti réformateur, provoqua et obtint du divan cette décision que le père Barreau rapporte en ces termes : « Au mois de juin, le divan, continuant tou-« jours dans les bonnes dispositions qu'il a prises de maintenir la correspon-« dance avec les pays étrangers, et particulièrement avec Marseille, s'étant « fait informer, tant de ses propres sujets que marchands chrétiens et autres, « des raisons pourquoi son port semblait abandonné aussi bien que le pays de « sa domination, et lui ayant été représenté que la trop grande autorité qu'il « a laissé prendre insensiblement aux pachas qui viennent de la Porte du « grand-seigneur, leur donnait occasion de faire beaucoup d'extorsions et « avanies ; c'est pourquoi il se serait résolu, pour le bien et avantage de tous, « d'abolir entièrement cette autorité démesurée qu'il s'était imposée, et, pour « cet effet, aurait interdit et défendu à celui qui est de présent en charge de « ne se mêler de quoi que ce soit. »

A la suite de cette résolution, une députation fut envoyée au sultan, pour lui exposer que la conduite des pachas compromettait non-seulement le maintien de l'odjack dans sa composition primitive, mais menaçait même l'existence de la domination turque dans la régence. Ahmed Ier, qui régnait alors, admit, peut-être parce qu'il ne pouvait mieux faire, la validité de ces raisons, et consentit à ce qu'il fût créé à côté du pacha, délégué de la Porte, un second chef de la régence, qui prit le titre de *manzoul-aga*. L'aga représentait spécialement les intérêts de la milice ; c'était lui qui était chargé de la levée des tributs, de l'administration des finances et du paiement des troupes. Le pacha continua d'ailleurs à garder ses titres honorifiques ; on lui assura un traitement de 500 piastres par lune, et l'approvisionnement de sa maison resta à la charge de l'odjack. Mais son intervention dans le gouvernement dut se borner à une sorte de contrôle ; sa présence dans le divan ne fut plus requise que dans les grandes occasions, et il n'y parut guère que pour sanctionner des mesures auxquelles il restait presque complétement étranger.

La milice, ayant ainsi absorbé tout le pouvoir exécutif, se montra plus hautaine et plus indisciplinée qu'auparavant. Il n'y avait pas un an que Calil s'était placé à la tête du gouvernement, que déjà il tombait sous les coups de ses propres partisans. Baba-Ramadan, qui lui succéda et qui avait été l'un des plus ardents promoteurs de la réforme, fut massacré peu de temps après en plein divan par ses ministres. Ramadan était un homme très-capable ; il avait organisé les diverses branches de l'administration, et conclu un traité de paix

avec Charles II, roi d'Angleterre; mais son mérite ne le préserva pas du yatagan de ses ennemis.

Au milieu de tous ces conflits, la piraterie continuait plus active que jamais. Les corsaires d'Alger se prirent à attaquer tous les pavillons, à croiser sur toutes les côtes. On ne répondit à ces hostilités que par des expéditions insignifiantes. Le commandeur Paul, envoyé à leur poursuite avec quinze vaisseaux, fit quelques prises, et rentra sans s'être montré devant Alger. Les chevaliers d'Hocquincourt et de Tourville les inquiétèrent aussi. Les Hollandais firent contre eux de nouveaux armements; mais l'amiral Ruyter, qui les commandait, une fois devant Alger, se borna à demander une trêve de neuf mois, et autorisa la visite des navires de sa nation. Les états de Hollande, mécontents de cette clause, renvoyèrent Ruyter pour obtenir de nouvelles conditions; sa nouvelle mission n'eut d'autre résultat que le rachat de quelques esclaves. A cette époque si déplorable pour les nations maritimes de l'Europe, le consul anglais était retenu dans les bagnes et travaillait à la charrue!

Tant d'audace de la part des corsaires algériens méritait une énergique répression; mais les guerres dans lesquelles les puissances européennes étaient engagées entre elles, et peut-être aussi le souvenir toujours présent de la dernière et fatale expédition de Charles-Quint, avaient depuis un siècle empêché toute tentative sérieuse. C'était à la France qu'il appartenait d'ouvrir de nouveau la voie qu'elle devait si glorieusement fermer en 1830. En effet, Louis XIV ordonna un armement considérable contre les Algériens; et le duc de Beaufort, qui le commandait, les fit repentir en plus d'une rencontre de leur audace. Encouragé par ce premier succès, le cabinet de Versailles résolut l'année suivante d'occuper d'une manière permanente un point du littoral d'où l'on pût tenir constamment en respect les Barbaresques, surveiller les côtes, et prévenir toute agression. Après avoir hésité quelque temps entre Bougie et Gigelly, on se décida pour ce dernier point, et le duc de Beaufort fut encore chargé de diriger cette entreprise. Elle réussit au delà de toutes les espérances; le duc, à la tête d'un corps de 5,200 hommes, s'empara de Gigelly le 23 juillet 1664, et s'y établit. Mais bientôt la division qui éclata entre les chefs de l'armée, la faiblesse des ressources qui avaient été mises à leur disposition, enfin la négligence que l'on apporta à fortifier la place et à y réunir tout ce qui était nécessaire à l'entretien des troupes, obligea la France de renoncer à cette conquête.

Cet échec ne fit qu'accroître l'audace des Algériens; leurs corsaires se mirent à poursuivre nos navires avec un tel acharnement, que le duc de Beaufort se vit obligé de reprendre la mer pour les châtier de nouveau. Le 24 juin 1665, il atteignit l'escadre algérienne en vue du fort de la Goulette; il l'accula dans la baie, s'empara des trois plus grands vaisseaux, et incendia les autres. Ali, homme d'esprit et d'un mérite singulier, au dire de M. le chevalier d'Arrieux, était alors aga; il se hâta de conclure un traité de paix avec

la France, et le fit observer avec la plus rigide exactitude (1666). Ali fut le dernier aga; comme ses prédécesseurs, il fut assassiné, et sa tête, exposée sur la place publique, devint le jouet des enfants et de la populace. Sa femme, chose inouïe dans les révolutions turques, eut à subir les tourments les plus atroces, pour la forcer à déclarer le lieu qui recélait, disait-on, les trésors de son mari. De la mort d'Ali date une modification nouvelle dans le gouvernement de l'odjack. La milice, fatiguée des agas, supprima le titre et non la fonction. A l'exemple des Tunisiens, les janissaires d'Alger donnèrent à leur nouveau chef le titre de dey (patron et, selon quelques écrivains, généralissime de la milice), et lui laissèrent toutes les attributions de l'aga. Ce fut un vieux raïs, ennemi des Français, nommé Hadji-Mohamet-Trick, qui fut leur premier dey; il partagea l'autorité avec son gendre Baba-Hassan, qu'il avait choisi pour son lieutenant, et qui avait eu l'adresse de se faire aimer des soldats.

Sous le gouvernement de Mohamet-Trick et de Baba-Hassan, plusieurs puissances entamèrent des négociations avec la régence; la plupart n'eurent aucun résultat. Il y avait dix ans que le vieux Trick gouvernait, et la crainte de subir le même sort que ceux qui l'avaient précédé le porta à s'enfuir secrètement d'Alger, et à se réfugier à Tripoli. Baba-Hassan fut élu à sa place. Ce nouveau dey fit aussitôt exécuter des armements considérables; puis ayant fait venir le consul de France, et lui montrant l'escadre qui était prête à appareiller : « La paix avec ton pays est rompue; malheur à ton maître! lui dit-il, « dans quelques jours ces vaisseaux auront anéanti sa marine et son com- « merce. » Cette insolente provocation décida l'expédition de Duquesne.

L'Angleterre se hâta de profiter de cet état de guerre entre la France et la régence d'Alger pour obtenir un traité que le père Levacher qualifie de *honteux*. En effet, l'amiral Herbert se désista de toute prétention sur trois cent cinquante bâtiments de commerce que les Algériens avaient pris aux Anglais; il rendit les Turcs qui étaient sur la flotte, sans réclamer ses compatriotes enfermés dans les bagnes d'Alger; enfin il livra une quantité considérable de matériel de guerre (1682).

Louis XIV était en ce moment à l'apogée de sa gloire; il venait, après des guerres brillantes, de conclure le fameux traité de Nimègue; il avait une armée nombreuse et aguerrie, et ses flottes, commandées par d'Estrées, Martel, Vivonne, Duquesne, Tourville, s'étaient couvertes de gloire dans plusieurs rencontres avec l'ennemi. Il ne pouvait donc ajourner le châtiment qu'avaient encouru les Algériens. L'expédition dont le brave Duquesne fut chargé se composait de onze vaisseaux de guerre, de quinze galères, de cinq galiotes à bombes, de deux brûlots et de quelques tartanes. C'était la première fois qu'on allait se servir de mortiers à bombes sur mer. La proposition en avait été faite par un jeune Navarrais nommé Renaud d'Eliçagarray. « On n'avait pas d'idée, « dit Voltaire, que des mortiers pussent n'être pas posés sur un terrain solide. « Sa proposition révolta. Renaud essuya les contradictions et les railleries que

« tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté et son éloquence déterminèrent « le roi à permettre l'essai de cette nouveauté. » Les galiotes proposées par Renaud étaient des bâtiments de la force des vaisseaux de cinquante canons, mais ils avaient un fond plat et étaient très-garnis de bois pour résister à la réaction de la bombe. Chacune de ces galiotes était armée de deux mortiers placés en avant du grand mât, et de huit pièces de canon placées à l'arrière du bâtiment, quatre de chaque bord. Dans le combat, elles présentaient la pointe à l'ennemi, de manière à offrir une moindre surface à ses coups. Les mortiers, de douze ou quinze pouces, étaient établis sur une plate-forme de bois supportée par des couches de madriers et de câbles.

La flotte parut devant Alger vers la fin d'août 1682, mais la grosse mer empêcha l'attaque pendant quelques jours; il fallut attendre le calme pour que les vaisseaux pussent prendre leur poste de combat. Le feu s'ouvrit alors; mal dirigé d'abord, il fit peu de mal à l'ennemi. Un mortier chargé d'une bombe laissa même tomber son projectile enflammé dans l'intérieur du navire d'où il devait être lancé. Duquesne ordonna aux galiotes de se rapprocher de la ville, et le tir recommença avec plus de justesse et de vivacité que la première fois. Cette attaque dura pendant toute la nuit, et causa des dégâts considérables à Alger et dans le port. Le jour suivant, le mauvais temps força l'amiral français à rompre ses lignes; mais, le 3 septembre, il y eut un nouveau bombardement plus terrible que les précédents. Le lendemain, on vit le père Levacher, vicaire apostolique qui remplissait à Alger les fonctions de consul de France, s'approcher du vaisseau amiral pour faire des propositions de paix. Duquesne ne voulut pas le recevoir : « Si les Algériens, lui dit-il, désirent « la paix, ils n'ont qu'à venir à bord eux-mêmes pour la demander; » et le bombardement fut repris avec une nouvelle vigueur. Le 5, des envoyés du dey se présentèrent; l'amiral exigea qu'au préalable tous les esclaves français seraient rendus, condition qui ne fut pas acceptée. Mais le mauvais temps s'étant déclaré et la saison étant fort avancée, Duquesne quitta Alger le 12 septembre pour rentrer dans le port de Toulon.

Cette expédition, dont le succès était loin d'être complet, eut néanmoins un grand retentissement en Europe, tant à cause de l'innovation des mortiers employés à bord des galiotes qu'à cause des désastres essuyés par les Algériens; car leur ville était pour ainsi dire entièrement détruite. Cependant leur audace ne les abandonnait point encore; ils se vantaient d'être assez riches pour en rebâtir une nouvelle. Louis XIV résolut donc de renouveler l'attaque au printemps de l'année suivante. L'hiver fut employé à radouber les vaisseaux, à perfectionner les galiotes.

La nouvelle expédition prit la mer vers la fin de juin 1683. A son arrivée devant Alger, elle rallia cinq vaisseaux français commandés par le marquis d'Amfreville. Le 28 juin, les galiotes s'étant embossées devant Alger commencèrent le bombardement, et jetèrent un grand nombre de projectiles

dans la ville. La consternation des Algériens fut si grande, que le divan envoya aussitôt le père Levacher pour solliciter la paix. Celui-ci, que l'amiral avait refusé de recevoir à son bord l'année précédente, était cette fois accompagné d'un Turc et d'un interprète. Duquesne demanda, avant d'entamer aucune négociation, que tous les esclaves français et étrangers pris à bord des bâtiments français lui fussent livrés, menaçant de recommencer le bombardement si cette condition préliminaire n'était pas acceptée. Le divan, auquel l'envoyé turc transmit la demande de l'amiral, s'empressa d'y faire droit, et, dans la matinée du jour suivant, une partie des esclaves français qui étaient à Alger furent rendus. Duquesne demanda ensuite que Mezzomorte, amiral de la flotte algérienne, et Ali, raïs de la marine, lui fussent remis comme otages. Sa demande fut également accordée avec d'autant plus d'empressement, que le dey était jaloux de l'influence de Mezzomorte.

La condition la plus rigoureuse pour les Algériens était le paiement de l'indemnité de 1,500,000 francs que Duquesne réclamait, indemnité des prises faites sur ses compatriotes. Baba-Hassan déclara à l'amiral français qu'il lui serait impossible de remplir cette dernière condition; mais Mezzomorte, qui voulait à tout prix sortir de la position où il se trouvait, l'engagea à le laisser aller à terre, en lui disant : « Dans une heure j'en ferai plus que Baba-Hassan « en quinze jours. » Duquesne ne comprenant pas le double sens de ces paroles, lui accorda la faveur qu'il demandait. Au moment où il quittait le vaisseau français, il toucha la main de l'amiral, lui promettant bientôt de ses nouvelles. En effet, dès qu'il fut à terre, Mezzomorte se rendit auprès du dey et le fit poignarder par quatre de ses affidés; il endossa son caftan, fit annoncer son élection au peuple, ordonna d'arborer des drapeaux rouges sur tous les forts, et de tirer le canon de toutes les batteries contre la flotte ennemie; puis il envoya un officier français, M. Hayet, à l'amiral avec recommandation de lui dire que, s'il lançait encore des bombes, il ferait mettre les chrétiens à la bouche des canons.

Les négociations étant rompues, le bombardement recommença; mais les nouveaux ravages que faisaient les galiotes exaspérèrent à tel point la milice et le peuple, qu'un Anglais, homme influent, en profita pour provoquer les sanglantes exécutions dont Mezzomorte avait menacé l'amiral. Les domestiques du père Levacher ayant mis du linge à sécher sur la terrasse de la maison consulaire, l'Anglais fit accroire au peuple que c'étaient des signaux qu'on faisait à la flotte. Les portes du consulat furent aussitôt enfoncées; on pilla tout ce qui s'y trouvait. Le consul était perclus de ses membres depuis qu'il avait eu la peste à Tunis, les forcenés le portèrent sur sa chaise, et, dit un ouvrage du temps, « ils conduisirent cette innocente victime à la mort qu'ils voulaient lui faire « souffrir sans aucune formalité; car, l'ayant mené sur le môle, le dos tourné « à la mer, ils chargèrent un canon de poudre, et après avoir mis le serviteur de « Dieu à la bouche, toujours assis dans sa chaise, ils lui firent mille indignités,

« et ayant fait mettre le feu au canon, ils sacrifièrent ce saint homme à leur « rage et à leur désespoir. Le canon creva, mais il avait eu tout l'effet que « ces misérables en avaient attendu, car il consuma la plus grande partie de « cette victime; les restes de son corps et de ses habits furent ramassés par « des chrétiens qui les conservèrent comme de précieuses reliques; il y eut « même des Turcs qui en voulurent avoir, pour se ressouvenir d'un homme « dont les vertus et la rare prudence les avaient charmés pendant sa vie. » Ce meurtre fut suivi de celui de vingt-deux autres chrétiens qui périrent de la même manière. Il y avait, parmi les prisonniers français que l'on conduisait au lieu du supplice, un jeune homme appelé Choiseul, plein de calme et de résignation. Dans des temps plus heureux, il avait fait prisonnier un raïs algérien, et l'avait traité avec beaucoup d'égards. Celui-ci, redevenu libre, conserva le souvenir de ces bons traitements; et au moment où Choiseul fut mis à la bouche d'un canon, il le reconnut. Aussitôt il s'élança pour embrasser le malheureux Français, déclarant qu'il mourrait avec lui si on ne lui faisait pas grâce. Cet acte de fraternel dévouement aurait dû les sauver tous deux; mais la férocité des Algériens était tellement excitée par le carnage, qu'ils n'écoutèrent même pas les prières de leur compatriote, et au lieu d'une victime, le même coup de canon en fit deux.

Tel était l'état des choses lorsque les bombes vinrent à manquer. Une soixantaine de maisons et quelques mosquées avaient été renversées; les rues étaient pleines de décombres; quatre cents personnes avaient péri, et trois gros corsaires avaient été coulés dans le port; mais les Algériens résistaient encore, et ne faisaient pas de propositions. M. de Seignelay envoya M. Dussault auprès du dey pour sonder ses dispositions. Celui-ci déclara que l'amiral Duquesne n'ayant pas traité après la remise des esclaves, il s'ensevelirait sous les ruines d'Alger plutôt que d'entamer de nouvelles négociations avec lui. Après une telle réponse, l'escadre française, se trouvant hors d'état d'agir, partit et rentra à Toulon le 25 octobre, ramenant un grand nombre de captifs.

L'année suivante, M. Dussault fut envoyé à Alger pour prendre des arrangements avec Mezzomorte; celui-ci était alors en butte à diverses conspirations, et avait été grièvement blessé à la figure dans une émeute provoquée par les agents du bey de Tunis. Il était tellement disposé à faire la paix, qu'il déclara à M. Dussault que *si le roi la voulait une fois, lui la voulait dix;* mais le divan entravait toujours les négociations. Enfin, le 1er avril, M. de Tourville arriva devant Alger avec une nombreuse escadre pour presser la conclusion du traité. Après vingt-trois jours de négociations, on s'entendit sur les conditions, et la paix fut signée le 25 avril 1684, au grand dépit des Anglais et des Hollandais, qui avaient mis en jeu toute sorte d'intrigues pour entraver la négociation. Les esclaves furent rendus de part et d'autre, et le dey envoya un ambassadeur à Paris.

Ce traité portait en substance que le commerce international des deux pays

serait fait librement et sans obstacle; que tous les esclaves français retenus en Algérie seraient rendus; que tous les bâtiments naviguant sous pavillon français seraient respectés par les navires algériens, qui, de leur côté, seraient respectés par les vaisseaux du roi de France; que les navires français venant chercher un refuge contre l'ennemi dans les ports d'Alger seraient défendus par les Algériens eux-mêmes; que tous les Français pris par les ennemis de la France et conduits à Alger seraient remis en liberté; que si quelque navire se perdait sur les côtes, il serait secouru par les Algériens comme leurs propres navires; que le consul français établi à Alger aurait dans sa maison le libre exercice du culte chrétien, tant pour lui que pour ses coreligionnaires; que les différends survenus entre un Français et un Turc ne seraient pas portés devant les juges ordinaires, mais devant le divan; enfin qu'un navire de guerre français venant mouiller à Alger, le dey, sur l'avis du consul français, ferait faire le salut d'usage, etc., etc.

Mais les corsaires algériens ne purent rester longtemps dans l'inaction; quelques mois après la signature de ce traité, ils couraient déjà sur les navires anglais, et dès 1686 ils capturaient sans le moindre scrupule les bâtiments français. Vers la fin de cette année, leurs expéditions devinrent si nombreuses et les pertes de notre commerce si considérables, que le ministre de la marine fut obligé d'ordonner une chasse à outrance contre tout corsaire algérien qui serait rencontré dans la Méditerranée; et une prime considérable fut accordée pour chaque capture. Le pacha qui gouvernait alors l'odjack en l'absence du dey fit piller, à titre de représailles, la maison consulaire de France, et M. Piolle, consul, fut jeté dans les bagnes. Le pacha se préparait sérieusement à la guerre; il fit commencer la construction d'un fort au cap Matifou; mais, afin de gagner du temps, il écrivait à M. de Vauvré, intendant de la marine à Toulon, pour faire des ouvertures de paix. La France ne fut pas dupe du stratagème. Lorsque ses lettres arrivèrent, une escadre allait mettre à la voile, sous le commandement du maréchal d'Estrées, et rien n'en suspendit le départ. L'escadre mouilla devant Alger à la fin du mois de juin 1688. Le maréchal adressa aussitôt au pacha la déclaration suivante :

« Le maréchal d'Estrées, vice-amiral de France, vice-roi d'Amérique, com-
« mandant l'armée navale de l'empereur de France, déclare aux puissances et
« milices du royaume d'Alger que, si dans le cours de cette guerre on exerce
« les mêmes cruautés qui ont été ci-devant pratiquées contre les sujets de
« l'empereur son maître, il en usera de même avec ceux d'Alger, à commencer
« par les plus considérables qu'il a entre les mains, et qu'il a eu ordre d'ame-
« ner pour cet effet avec lui. Ce 29 juin 1688. »

Il paraît que l'emploi des bombes avait singulièrement frappé les Algériens, car Mezzomorte répondit sur le revers de cet écrit : « Vous dites que si nous
« mettons les chrétiens à la bouche du canon vous mettrez les nôtres à la
« bombe; eh bien! si vous tirez des bombes, nous mettrons le roi des vôtres

« au canon; et si vous me dites : Qui est le roi? c'est le consul. Ce n'est pas « parce que nous avons la guerre, c'est parce que vous tirez des bombes. Si « vous êtes assez forts, venez à terre ou tirez le canon avec les vaisseaux. »

Pendant quinze jours, le feu des galiotes ne discontinua pas, et fit des ravages affreux dans Alger. Dix mille bombes furent lancées; elles avaient renversé un grand nombre de maisons, tué beaucoup d'habitants, coulé cinq gros corsaires, démantelé la plupart des batteries, et rasé la tour du fanal. Mezzomorte fut lui-même atteint d'un éclat de bombe à la tête. Ces ravages, au lieu de faire fléchir les Algériens, amenèrent de nouveaux actes de cruauté. Le père Montmasson, vicaire apostolique, ancien curé de Versailles, fut leur première victime; puis on immola successivement à la bouche des canons le consul Piolle, un religieux, sept capitaines et trente matelots. En apprenant ces scènes de carnage, le maréchal d'Estrées ne put contenir son indignation, et fit égorger dix-sept des principaux Turcs qu'il avait à bord; leurs cadavres furent ensuite placés sur un radeau que l'on poussa vers le port. Puis il rentra à Toulon avec son escadre.

Cependant ces actes de cruauté étaient loin d'amener la paix et la sécurité que réclamait si vivement notre commerce maritime. Le gouvernement français le sentait bien; aussi, l'année suivante, se prévalant des lettres écrites à l'intendant de la marine à Toulon, fit-il de nouvelles tentatives qui eurent un plein succès. Un traité de paix fut conclu, et Mohamed-el-Emin-Cogea se rendit à Paris en qualité d'ambassadeur du dey avec la mission de demander au roi la ratification de ce traité. Il fut présenté à Louis XIV le 26 juillet 1690, et lui adressa le discours suivant, que nous reproduisons comme l'un des monuments les plus curieux des rapports diplomatiques de la France avec l'odjack :

« Très-puissant, très-majestueux et très-redoutable empereur, Dieu veuille conserver Votre Majesté avec les princes de son sang, et augmenter de un à mille les jours de votre règne. Je suis envoyé, ô très-magnifique empereur, toujours victorieux, de la part des seigneurs du divan d'Alger et du très-illustre dey, pour me prosterner devant le trône impérial de Votre Majesté, et pour lui témoigner l'extrême joie qu'ils ont ressentie de ce qu'elle a eu la bonté d'agréer la publication de la paix qui vient d'être conclue entre ses sujets et ceux du royaume d'Alger.

« Les généraux et les capitaines, tant de terre que de mer, m'ont choisi, Sire, d'un commun consentement, nonobstant mon insuffisance, pour avoir l'honneur d'entendre de la bouche sacrée de Votre Majesté la ratification de cette paix, étant persuadé que c'est de cette parole royale que dépend son éclat et sa durée, qui sera, s'il plaît à Dieu, éternelle. Ils m'ont ordonné d'assurer Votre Majesté de leur très-profond respect et de lui dire qu'il n'y a rien au monde qu'ils ne fassent pour tâcher de se rendre dignes de sa bienveillance. Ils prient Dieu qu'il lui donne la victoire sur les ennemis de toutes sortes de nations qui se sont liguées contre elle, et qui seront confondues par la vertu des miracles de Jésus et de Marie, pour le droit desquels nous savons que vous combattez. Je prendrai la liberté, Sire, de dire à Votre Majesté qu'ayant eu l'honneur de servir longtemps à la Porte ottomane, à la vue de l'empereur des musulmans, il ne me

restait pour remplir mes désirs que de saluer un monarque qui, non-seulement par sa valeur héroïque, mais encore par sa prudence consommée, s'est rendu le plus grand et le plus puissant prince de toute la chrétienté, l'Alexandre et le Salomon de son siècle, et enfin l'admiration de tout l'univers.

« C'est donc pour m'acquitter de cette commission, qu'après avoir demandé pardon à Votre Majesté, avec les larmes aux yeux et avec une entière soumission, au nom de notre supérieur et de toute notre milice, à cause des excès commis pendant la dernière guerre, et l'avoir priée de les honorer de sa première bonté, j'ose lever les yeux en haut, et lui présenter la lettre des chefs de notre divan, en y joignant leurs très-humbles requêtes, dont je suis chargé; et comme ils espèrent qu'elle voudra bien leur accorder leurs prières, il n'y a point de doute qu'ils ne fassent éclater dans les climats les plus éloignés la gloire, la grandeur et la générosité de Votre Majesté, afin que les soldats et les peuples, pénétrés de son incomparable puissance, soient fermes et constants à observer jusqu'à la fin des siècles les conditions de la paix qu'elle leur a donnée.

« Je ne manquerai pas aussi, si Votre Majesté me le permet, de rendre compte par une lettre à l'empereur ottoman, mon maître, dont j'ai l'honneur d'être connu, des victoires que j'ai appris avoir été remportées par vos armées de terre et de mer sur tous vos ennemis, et de prier Dieu qu'il continue vos triomphes. Au reste, toute notre espérance dépend des ordres favorables de Votre Majesté. »

Voici la réponse tant soit peu hautaine que fit Louis XIV à ce message.

« Je reçois agréablement les assurances qu'il me donne des bonnes intentions de ses maîtres. Je suis bien aise d'entendre ce qu'il vient de me dire, et je confirme le traité de paix qui leur a été accordé en mon nom. J'oublie ce qui s'est passé; et pourvu qu'ils se comportent de la manière qu'ils doivent, ils peuvent être assurés que l'amitié et la bonne intelligence augmenteront de plus en plus, et qu'ils en verront les fruits. »

Après la signature de ce traité, Mezzomorte, fatigué de ses fonctions et n'osant pas les résigner en public, quitta furtivement la régence. Chaaban fut élu dey à sa place (1689). Ce nouveau chef de l'odjak s'empressa d'écrire au gouvernement français pour l'assurer de ses bonnes dispositions en faveur de la paix.

A cette époque de troubles et d'agitation en Europe, la France chercha un point d'appui à Alger; elle voulait que le dey déclarât la guerre à la Hollande et à l'Angleterre; mais le consul anglais se montra si habile et répandit l'or avec tant d'à-propos, que M. de Seignelay ne put obtenir du divan qu'une rupture avec la Hollande, et l'assurance que ses corsaires captureraient tous les navires anglais qui ne seraient pas munis d'un passe-port de Jacques II. La coopération de l'odjack n'alla pas plus loin. Il est vrai qu'en ce moment on méditait à Alger de grandes expéditions pour étendre les limites de la régence.

Ce fut au roi de Maroc, qui venait parfois ravager son territoire, que le nouveau dey Chaaban déclara la guerre: il se porta à cet effet sur la frontière de l'ouest avec 10,000 janissaires et 3,000 spahis. Les Algériens y rencontrèrent l'armée ennemie, qui était forte de 14,000 fantassins et 8,000 chevaux; malgré l'infériorité de leur nombre, ils attaquèrent vigoureusement les Marocains et leur tuèrent 5,000 hommes; les Algériens n'en perdirent qu'une cen-

taine. Aussitôt après, Chaaban se porta sur Fez, que protégeait une armée de 24,000 fantassins et 20,000 chevaux. Le roi de Maroc, Ismaël, la commandait en personne; il n'osa pas cependant engager le combat. La victoire inespérée que venaient d'obtenir les Algériens avait répandu la terreur parmi ses soldats, et malgré leur supériorité numérique ils l'obligèrent à faire des propositions de paix. Les deux chefs se rendirent sous une tente élevée entre les deux camps, et la paix fut signée. Ismaël se présenta à la conférence les mains liées, en signe de soumission, et baisant trois fois la terre il en appela à la protection du grand-seigneur; puis il dit au dey : « Tu es le couteau et moi la chair que tu peux couper. » Chaaban ne fit pas hacher en morceaux le roi de Maroc, mais il lui imposa de si dures conditions qu'il fut hors d'état de les tenir.

Après une si heureuse expédition, Chaaban dirigea ses forces contre Tunis (1694), dont il finit par s'emparer après plusieurs assauts. Il imposa les habitants à une forte rançon, leur laissa pour gouverneur Hamed-ben-Chouquer, un de ses favoris, et revint à Alger avec de riches dépouilles. Mais à peine eut-il quitté Tunis, que les habitants chassèrent Hamed-ben-Chouquer; de son côté, la milice de l'odjack s'opposa à ce que le favori de Chaaban se réfugiât à Alger, et menaça même de se soulever si le dey voulait encore faire la guerre aux Tunisiens. Chaaban, ne tenant pas compte de ces dispositions, voulut entreprendre une seconde campagne; aussitôt le camp du Levant se révolta et marcha sur Alger. Le dey envoya au-devant des révoltés le pacha, le cadi et le muphti, qui ne purent les calmer. Alors Chaaban fit ouvrir le trésor de la Casbah, et distribua beaucoup d'argent aux miliciens qui se trouvaient dans la ville, afin d'exciter leur zèle; mais il fut saisi, jeté en prison, et étranglé trois jours après. On dit qu'il refusa de déclarer le lieu où étaient enfermés ses trésors, et qu'il supporta avec un courage extraordinaire les tortures cruelles auxquelles on le soumit pour lui arracher cet aveu.

Cette révolte amena encore de nouveaux changements dans le gouvernement de l'odjak. Pour remplacer Chaaban, la milice choisit Hadji-Hamet, vieillard maladif, d'un caractère doux, que l'on venait de trouver assis à sa porte raccommodant ses babouches. Il fut convenu que le divan donnerait connaissance de ses décisions au dey, et que celui-ci n'aurait d'autre charge que de les faire exécuter; qu'il ne sortirait pas de son palais et n'y donnerait aucune audience sur les affaires du gouvernement. Le divan devait s'assembler régulièrement deux fois par semaine à la Kasbah; il avait l'autorité souveraine et devait se composer du chef de la milice, du chiaia, de vingt-quatre yasbachis, vingt-quatre boulous-bachis, vingt-quatre odabaschis et douze manzoul-ogas.

Le vieux Hadji-Hamet, à qui on n'avait conféré sa dignité qu'en attendant un choix plus convenable, promit tout ce qu'on voulut; mais une fois installé il parvint à ressaisir une partie du pouvoir que les janissaires avaient enlevée à ses attributions, et mourut paisiblement en 1698. Hassan Chiaoux le remplaça.

Le nouveau dey était un homme de beaucoup de sens et d'une grande activité. Il s'empressa de ratifier le traité de 1690 avec la France, et fit comprendre au divan que le maintien des bons rapports avec cette puissance était nécessaire à la prospérité de l'odjack. Il renouvela la paix avec l'Angleterre, et fit présent de quelques bêtes fauves pour la Tour de Londres à l'amiral Almers, qui s'était montré devant Alger avec huit vaisseaux. Quant aux états secondaires de la chrétienté, leur marine ne fut pas plus respectée que par le passé.

Le bey de Tunis profita de la sollicitude qu'apportait le nouveau dey au règlement de ses affaires intérieures pour l'attaquer à l'improviste. Il égorgea la garnison d'un fort et mit le siége devant Constantine; Mourad se vantait d'être bientôt maître d'Alger, et désignait même le dey qui gouvernerait cette régence sous sa suzeraineté. A cette nouvelle, la milice murmura; Hassan-Chiaoux, effrayé de l'effervescence qui se manifestait, se retira dans la Kasbah et déclara qu'il résignait le pouvoir. Le divan élut aussitôt Hadji-Moustapha, et, chose extraordinaire dans les annales algériennes, Hassan put se retirer librement à Tripoli; on mit une barque à sa disposition, et son départ fut salué par le canon de la ville et des forts. La milice se porta en toute hâte contre Mourad. Les Turcs mirent leurs bonnets entre leurs dents, en signe de rage, et se précipitèrent avec une telle impétuosité contre les troupes tunisiennes que la déroute de celles-ci fut bientôt complète; 2,000 prisonniers furent égorgés.

Dès que les troupes furent rentrées à Alger, le dey se mit à leur tête et les conduisit contre le roi de Maroc, qui ne pouvant payer le tribut qui lui avait été imposé en 1694, s'était allié avec le bey de Tunis pour envahir chacun de leur côté la régence d'Alger. Moustapha, sûr de la victoire, s'avançait avec assurance contre un ennemi qu'il avait déjà battu, n'ayant que 6,000 fantassins et 1,000 spahis, lorsqu'il se trouva en face d'Ismaël qui comptait 50,000 combattants, la plupart à cheval. Mais telle était la terreur que les Turcs inspiraient aux Arabes indisciplinés, que cette poignée d'Algériens défit en quatre heures une armée huit fois plus forte, ne perdant que dix hommes et enlevant 3,000 têtes et 5,000 chevaux à l'ennemi. Le cheval d'Ismaël, resté au pouvoir des Turcs, fut offert à Louis XIV. Malheureusement, la joie de ce triomphe fut de courte durée; la peste de 1701, d'après le rapport du consul de France, vint enlever 45,000 habitants à Alger.

En 1702, le dey, pour terminer les luttes qui existaient entre lui et ses voisins, conclut un traité de paix avec le bey de Tunis, Ibrahim-Shérif, qui avait succédé à Mourat, mort assassiné avec toute sa famille. Hadji résolut alors de se porter contre les Espagnols et de s'emparer d'Oran; mais il en fut détourné par le consul de France, qui lui dit qu'Oran entre les mains des Espagnols lui était plus utile qu'entre les siennes propres, « c'est, lui dit-il, une source abon- « dante par où l'argent entre dans votre pays; gardez-vous de la détruire. » Hadji se rendit à ce conseil.

L'année suivante, l'amiral Bing fut envoyé à Alger par la reine Anne avec

de riches présents. L'Angleterre voulait un traité spécial qui la mît sur le même pied que la France dans ses relations commerciales avec la régence; elle l'obtint du divan, en prodiguant l'or à tous ses membres; l'or était à cette époque tout puissant à Alger, car les caisses étaient vides. Ce fut même cette pénurie du trésor qui décida l'odjack à entreprendre une nouvelle guerre contre Tunis, malgré le traité qui venait d'être ratifié. Le grand-seigneur avait détaché l'île de Zerbi du pachalick de Tunis, et avait confié l'exécution de ses ordres au dey d'Alger et au bey de Tripoli. Moustapha se porta sur la frontière de l'est, battit Ibrahim-Shérif à une journée de Keff, et le fit prisonnier. Les habitants de Tunis, qui n'avaient pas oublié le dernier sac de la ville, offrirent 150,000 piastres pour obtenir la paix, et firent observer au dey qu'il avait atteint son but en dépossédant le bey; mais Moustapha voulait surtout entrer dans la ville pour y faire du butin; il rejeta les propositions qu'on lui faisait et commença le siége. De leur côté, les Tunisiens étaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Leurs sorties furent meurtrières et les Algériens perdirent sept cents hommes en quarante jours. Le dey fit alors demander la paix; les habitants, au lieu d'offrir de l'argent, réclamèrent une indemnité pour les frais de la guerre. Moustapha prit donc le parti de lever le siége, abandonnant une partie de son matériel. L'armée algérienne, dans sa retraite, fut attaquée par les Arabes; épuisée de faim et de fatigue, démoralisée, elle perdit beaucoup de monde, et le dey ne ramena que des débris de ses bataillons. Il n'osa pas entrer dans la ville et se réfugia à sa maison de campagne; mais le divan ne perdit pas de temps: dans la nuit il élut un nouveau dey, Hussein-Cogea-Shérif, et Moustapha fut étranglé; ses biens servirent à payer la milice. Le bey de Tunis fut mis en liberté; il promit d'envoyer 150,000 piastres, et laissa sa famille pour garantie de cette promesse; mais il fut tué en rentrant dans sa capitale.

Hussein trouva le trésor presque vide; c'était là le plus grand écueil qu'un dey pût rencontrer, et contre lequel plusieurs de ses prédécesseurs s'étaient brisés. La milice n'étant pas exactement payée murmura d'abord; puis elle laissa déposer le dey par quatre Turcs que celui-ci avait bannis de l'odjak et qui y étaient rentrés secrètement (1707). L'un d'eux, Pectache-Cogea, fut élu à sa place. Son premier soin fut de donner de l'occupation à la milice; dans cette intention, il projeta la conquête d'Oran, et envoya dans l'ouest son gendre Baba-Hassan avec un corps d'armée.

L'Espagne, agitée à cette époque par les discordes sanglantes qui avaient suivi la mort de Charles II, et par la guerre de la succession, n'avait pu apporter qu'une attention secondaire à ses possessions du nord de l'Afrique. Oran, qui était alors le seul point qu'elle occupât, se trouvait dénué de toute espèce d'approvisionnement et ne pouvait faire une longue résistance. Cependant la première tentative des Algériens échoua; les Espagnols, soutenus par la puissante tribu des Beni-Amers, repoussèrent les assiégeants. Les Algériens ne se décou-

ragèrent pas, et reparurent bientôt sous les murs de la ville. Oran résista encore pendant une année; mais les Espagnols, ne recevant aucun secours du dehors, demandèrent à capituler (1708). Le fort Saint-Philippe se rendit le premier, à la condition que la garnison serait libre; elle n'en fut pas moins mise en esclavage. Un traître livra le fort Sainte-Croix aux Turcs; quant au château Saint-Grégoire, défendu par un moine, il résista avec courage; l'ennemi n'y entra qu'après un assaut des plus opiniâtres, et la garnison tout entière fut massacrée. Enfin, la ville capitula. Mers-el-Kebir, qui avait une garnison de 1,200 hommes, aurait pu résister longtemps, mais ses défenseurs, pressés par la famine, furent obligés de se rendre. La perte de cette possession fut vivement sentie par la cour d'Espagne, qui, faible et épuisée, ne put songer en ce moment à la reprendre.

Après cette expédition, l'histoire d'Alger ne va plus nous offrir que des révolutions sans portée, lâches assassinats et exploits de pirates : l'odjack se ressent de la décadence de l'empire ottoman, et semble attendre sa dernière heure. Pectache, fier de ses derniers succès, envoya au grand-seigneur trois clefs d'or, et sollicita le caftan de pacha pour son gendre; mais il ne l'obtint pas; il s'en vengea en réduisant de moitié les émoluments du pacha. Au mois de mars 1710, lui-même n'ayant pu payer la milice, est assassiné par Deli-Ibrahim, qui se fait proclamer à sa place et endosse son caftan tout sanglant (1710). Baba-Hassan, qui s'était distingué par la prise d'Oran, est exécuté à son retour : il portait ombrage au nouveau dey. Deli-Ibrahim ne gouverna néanmoins que six mois; il fut assassiné le 14 août 1710, et remplacé par Ali-Chiaoux. Pour consolider son pouvoir, Ali déploya une férocité inouïe; il fit périr coup sur coup plus de dix-sept cents personnes, et gouverna ensuite avec équité. Mais ce qui donne une importance réelle à son avénement, c'est l'expulsion définitive des pachas et la réunion de leur dignité à celle de dey. Ali fut l'auteur de cette grande mesure qui achevait enfin la révolution commencée en 1659.

« Ali-Chiaoux, dit M. de Rotalier, décidé à conserver le pouvoir que le sort lui avait départi, et mécontent du pacha, fit saisir ce fonctionnaire, et le renvoya à Constantinople en le menaçant, si jamais il remettait les pieds à Alger, de lui faire trancher la tête. Si Ali se fût borné à cette seule violence, il eût manqué de l'adresse et de l'intelligence nécessaires aux hommes qui veulent disputer le pouvoir aux factions, ou accomplir de grands changements dans l'état. En se bornant à détruire, il eût compromis le reste de l'édifice qu'il avait à cœur de conserver, mais il sut comprendre avec cette pénétration dont semblent doués tous les novateurs habiles, qu'il fallait flatter d'une main le sultan qu'il insultait; de l'autre, ne pas briser les derniers liens qui unissaient Alger à Constantinople, et conserver tous les avantages d'une pareille union, tandis qu'il se débarrassait des dernières charges qu'elle imposait; enfin, en chassant l'homme, ménager une dignité dont le nom seul avait une grande importance.

Un ambassadeur précéda donc le pacha à Constantinople. Les sultans, les visirs, les principaux officiers du sérail furent gagnés par de somptueux présents, et l'envoyé du dey put aisément faire agréer au sultan les excuses d'Ali. « Le pacha, dit-il, s'était fait remarquer par un esprit d'intrigue qui avait failli « porter le désordre dans l'état, et la mort seule eût été une punition digne « d'un si grand crime. Par respect pour le sultan, la milice s'était contentée de « l'expulser du deylick ; mais la colère des janissaires était à son comble ; les « pachas leur étaient devenus odieux. Il suppliait donc le sultan de ne point « exposer son autorité, mais de daigner accorder à Ali lui-même le titre glo- « rieux de pacha[1]. »

Malgré la hardiesse d'une demande qui sous des formes obséquieuses pouvait paraître une injonction, le sultan jugea politique et prudent de déférer aux vœux de l'odjack ; la nomination d'un chef unique, abandonnée au choix de cette milice, ne donna plus lieu, de la part du sultan, qu'à une sorte de sanction qu'il était à peu près hors d'état de refuser. Ainsi s'accomplit cette grande réforme, ainsi fut concentrée sur une seule tête la double dignité de dey et de pacha. Ahmed III sanctionna la révolte d'Ali en le nommant dey-pacha ; les trois queues lui furent envoyées, et jusqu'à l'époque de la conquête d'Alger par les Français, les deys régnèrent sans partage. La réunion des pouvoirs dans les mains d'un seul chef ne rendit point les janissaires plus soumis ni moins terribles. Mais Ali, qui le premier était parvenu à réunir en sa personne les deux dignités de pacha et de dey, fut pour eux l'objet d'une grande vénération ; ils le regardaient comme un saint, et longtemps après sa mort on l'implorait à l'égal des marabouts les plus renommés.

Le traité d'Utrecht ayant raffermi Philippe V sur le trône d'Espagne, ce monarque annonça l'intention de reconquérir Oran, tant pour illustrer son règne que pour se rendre agréable au saint-siége. En conséquence, le 7 juin 1732, le roi publia à Séville un manifeste dans lequel il faisait part à l'Europe de son projet. Rien ne fut négligé pour le succès de l'expédition. Une flotte composée de douze vaisseaux, deux frégates, deux galiotes et cinq cents bâtiments de transport, partit d'Alicante le 15 juin, et débarqua près du cap Falcon 25,000 hommes commandés par le comte de Montemar. Le généralissime faisait ses préparatifs d'attaque, lorsque une affaire d'avant-garde décida du sort de la place. Les Turcs poursuivaient l'aile droite de l'armée espagnole, quand les grenadiers de l'aile gauche, commandés par le marquis de Villa-Durias, parurent sur le sommet d'une colline qui dominait la ville. La garnison qui était dans les forts fut si effrayée à cette apparition inattendue, qu'elle se replia en foule sur la ville et y répandit l'alarme : avant la nuit Oran et tous ses châteaux-forts furent déserts. Les Espagnols n'avaient perdu que cent cin-

1. M. Ch. de Rotalier a publié un livre du plus grand intérêt sur l'histoire d'Alger et la piraterie des Turcs dans la Méditerranée.

quante hommes; ils trouvèrent dans la ville et les forts cent quarante-six pièces de canon, plusieurs mortiers et des vivres en abondance.

Les Espagnols s'empressèrent de réparer les fortifications et d'en construire de nouvelles; c'est de cette époque que datent le fort Saint-André et le Château-Neuf. Oran était pour eux d'une grande importance, car ils s'y fournissaient d'esclaves noirs, et venaient y chercher des cuirs, de la cire, de l'huile. Maîtres de cette ville et de Mers-el-Kebir, ils espéraient étendre ensuite leurs conquêtes sur le sol africain. Mais les Arabes qui leur étaient restés fidèles lors de la prise d'Oran avaient été refoulés dans les montagnes, et les Turcs les avaient remplacés par une ceinture de tribus hostiles qui empêchèrent les Espagnols de renouer leurs anciennes relations avec les indigènes. La garnison d'Oran fut dès lors comme prisonnière dans la ville et les forts.

Pendant tout le règne de Louis XV, les Algériens continuèrent leurs déprédations sur mer. Les conventions, les traités, les renouvellements furent fréquents. Le 16 janvier 1764, le chevalier de Fabry, commandant l'escadre mouillée à Alger, conclut avec le dey Ali-Aga un traité en six articles, portant que tous les griefs passés seraient oubliés; qu'un délai de trois mois serait donné aux marchands français résidant à Alger s'il survenait une cause de rupture; que, dans le cas de collision entre deux bâtiments, le coupable serait sévèrement puni par le dey, s'il était Algérien, et par le consul, s'il était Français; que les corsaires de Salé ne pourraient ni vendre leurs prises, ni résider à Alger; qu'un bâtiment abandonné en mer, dans la crainte des Salétains, étant conduit à Alger par les corsaires, le séquestre en serait accordé au consul français, s'il le requérait, et le vaisseau restitué ensuite, s'il était reconnu pour français; enfin, que s'il y avait un combat entre les corsaires d'Alger et des bâtiments français, il ne serait fait aucun mal aux Français résidant dans les villes de la régence. Ces conventions n'avaient pas une grande valeur, mais à défaut d'expéditions décisives, c'était le seul moyen qu'on pût employer pour contenir les forbans dans le respect.

En 1770, le Danemark, pour se soustraire au paiement d'un tribut arbitraire que lui avait imposé le chef de l'odjack, envoya une flotte assez considérable devant Alger; ses attaques échouèrent complétement, et le gouvernement danois fut obligé d'acheter la paix, moyennant cent mille écus et deux navires chargés de munitions de guerre. Malheur aux vaincus! tel était le grand axiome des Algériens.

La plupart des états qui, à cette époque, entretenaient des consuls à Alger étaient soumis à des redevances de différente espèce envers la régence. Le royaume des Deux-Siciles payait au dey un tribut annuel de 24,000 piastres fortes, et faisait en outre des présents de la valeur de 20,000 piastres. La Toscane n'était soumise à aucun tribut, mais à un présent consulaire de 23,000 piastres. La Sardaigne avait obtenu, par la médiation de l'Angleterre, d'être libre de tout tribut; mais elle payait une somme considérable à chaque

changement de consul. Les États de l'Église devaient à la protection du roi de France l'exemption de tout tribut et de tout présent consulaire. Le Portugal avait conclu un traité aux mêmes conditions que les Deux-Siciles. L'Espagne était parvenue à s'affranchir du tribut, mais elle devait des présents à chaque renouvellement de consul. L'Autriche, par la médiation de la Porte ottomane, avait obtenu la remise des tributs et des présents consulaires; cependant elle faisait toujours des cadeaux. L'Angleterre, même après le bombardement d'Alger par lord Exmouth, en 1816, fut obligée de s'engager à envoyer un présent de 600 livres sterling (15,000 fr.) à chaque renouvellement de consul. La Hollande, par suite de sa coopération au bombardement de 1816, fut comprise dans les stipulations du traité. Les États-Unis, lors du traité conclu par le commodore Décatur, adoptèrent le même arrangement que l'Angleterre. Le Hanovre et les états de Brême s'étaient obligés à payer une somme considérable à chaque renouvellement de consul. La Suède et le Danemark payaient annuellement un tribut consistant en munitions de guerre, pour une valeur d'environ 4,000 piastres fortes. En outre, ces différents états payaient, de dix ans en dix ans, au renouvellement des traités, un présent de 10,000 piastres fortes, et leurs consuls, en entrant en fonctions, faisaient des cadeaux. La France, suivant la lettre de ses conventions, ne devait rien; cependant l'usage de faire des présents lors de l'installation d'un consul avait été conservé.

Malgré ces traités, les navires de commerce des différents états européens étaient constamment exposés aux attaques des Algériens; car ceux ci s'étudiaient à élever sans cesse de nouvelles contestations pour justifier leurs hostilités. La marine espagnole en souffrait plus que toutes les autres.

Charles III, prince éclairé et habile administrateur, gouvernait alors. Indigné de ces continuelles avanies et surtout d'une tentative audacieuse que les Algériens avaient dirigée contre le Peñon de Velez, l'un des présides d'Espagne sur la côte d'Afrique, il résolut d'en tirer vengeance, et fit préparer une expédition considérable contre eux. Un officier de fortune irlandais, O'Reilly, qui avait servi avec quelque distinction dans les armées de France et d'Autriche, en reçut le commandement. O'Reilly se présenta devant Alger le 1er juillet 1775. Sa flotte se composait de plus de trois cents vaisseaux de toute grandeur; elle portait 22,000 hommes de troupes de débarquement, et un matériel de siége considérable. Au lieu de jeter immédiatement son armée sur la côte, O'Reilly fit parader la flotte pendant huit jours devant Alger pour intimider l'ennemi. Les beys de Constantine, de Medeah, de Titery, de Mascara, mirent à profit ce temps perdu en inutiles démonstrations, pour accourir avec leurs contingents au secours d'Alger. Enfin le débarquement s'opère (8 juillet); les Algériens n'opposent d'abord aucune résistance; ils semblent fuir devant les Espagnols, les laissent s'engager au milieu des chemins couverts qui sillonnent la campagne, et lorsque toute l'armée se trouve disséminée, hors d'état de se rallier, ils fondent

sur elle et la déciment. Une seule journée suffit pour dégoûter les Espagnols de leur entreprise; O'Reilly et son conseil décidèrent que l'armée se rembarquerait le lendemain. On abandonna à l'ennemi le matériel, ainsi que les malades et les blessés qui ne purent regagner les vaisseaux. Le gouvernement espagnol voulut réparer cet échec, et de nouvelles tentatives de bombardement succédèrent à l'expédition de 1775. Mais ces tentatives n'eurent aucun succès, et l'Espagne fut obligée de conclure avec Alger une paix qui ne la mit pas toujours à l'abri de ses insultes (1785).

A Charles III venait de succéder un prince faible et incapable, qui considéra tout d'abord l'occupation d'Oran comme une charge sans compensation. Une catastrophe vint lui fournir un prétexte pour en rejeter le fardeau. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, un affreux tremblement de terre se fit sentir à Oran et dans ses environs. Les édifices, les maisons, les fortifications s'écroulèrent; un tiers de la garnison périt sous les décombres; le reste se trouvait sans vivres ni munitions, et dépourvu de tentes, d'hôpitaux, de médicaments pour les blessés. Le bey de Mascara, profitant de la consternation générale, se présenta devant Oran avec 30,000 hommes; mais le commandant, ayant reçu quelques renforts, défendit ces ruines jusqu'au mois d'août de l'année suivante. Des négociations furent alors ouvertes, et en 1792, par une convention passée entre le gouverneur d'Oran et Mohamed-el-Kebir, il fut stipulé que l'Espagne céderait Oran au dey d'Alger; que les Espagnols emporteraient leurs canons de bronze et leurs approvisionnements; que les habitants musulmans pourraient se rendre à Ceuta ou à Melilla, ou rester dans la ville; que leurs propriétés seraient respectées, et qu'ils ne seraient point recherchés pour des faits antérieurs à la prise de possession par les Turcs. La plupart des habitants abandonnèrent Oran avec les Espagnols, et la ville fut repeuplée par des familles maures et juives de Mascara, de Mazouna, de Tlemcen, de Mostaganem et de Mazagran. Cet abandon d'Oran prouve assez l'état d'abaissement dans lequel était tombée l'Espagne. Avec un peu de persévérance, il lui eût été facile de conserver cette position et de rendre ainsi plus difficiles les expéditions des corsaires, jusqu'au moment où des temps plus heureux lui eussent permis de les réprimer complétement.

Voilà donc les Turcs seuls maîtres de l'Algérie; aucune puissance ne la leur dispute; mais les indigènes protestent toujours contre la souveraineté qu'ils s'arrogent. Trois siècles de possession n'ont pas suffi pour légitimer et consolider leur pouvoir. Ils sont obligés de subir la loi qui a constamment pesé sur les conquérants de l'Afrique septentrionale : Carthaginois, Romains, Vandales, Bysantins, furent réduits à combattre pour se maintenir; et le jour où ils crurent pouvoir déposer leurs armes et goûter enfin les douceurs de la paix, les indigènes, se soulevant en masse, vinrent les faire repentir de leur sécurité. Fatale condition que nous n'avons cessé de constater dans le cours de cette histoire, et à laquelle la France, nous devons l'espérer, grâce à la

supériorité de sa civilisation et de sa tactique militaire, saura aujourd'hui se soustraire.

La révolution de 1789 n'apporta d'abord aucun changement dans les rapports de la France avec la régence d'Alger ; les traités de paix et d'amitié furent renouvelés en 1791 et 1793. Mais, lors de l'expédition d'Égypte, les corsaires algériens, pour se conformer aux ordres du grand-seigneur parlant au nom de l'islamisme menacé, firent une guerre acharnée à notre marine et à notre commerce. L'établissement de la Calle fut encore une fois livré aux flammes; les Européens se sauvèrent, et le consul resta prisonnier à Alger. En 1800, la Turquie ayant accédé au traité d'Amiens, fit rentrer les corsaires dans leurs ports ; enfin (30 septembre), par un nouveau traité de paix et de commerce entre le dey d'Alger et la république française, la régence restitua à la France les concessions d'Afrique, ainsi que l'argent, les marchandises et les effets qui avaient été saisis. Ce traité fut renouvelé et confirmé avec plus de développements, le 17 décembre 1801, par Dubois-Thainville, chargé d'affaires de la république. Mais, comme à toutes les époques, la paix ne fut pas très-religieusement observée par les Barbaresques; ils butinaient et capturaient sans cesse, suivant leur habitude. C'est alors (1803) que, pour arrêter ces exactions, le premier consul adressa à Moustapha-Pacha, dey d'Alger, le message suivant :

« BONAPARTE, premier consul, au très-haut et très-magnifique dey d'Alger; que Dieu le conserve en principe, en prospérité et en gloire! — Je vous écris cette lettre directement, parce que je sais qu'il y a de vos ministres qui vous trompent, qui vous portent à vous conduire d'une manière qui pourrait vous attirer de grands malheurs. Cette lettre vous sera remise en mains propres par un adjudant de mon palais. Elle a pour but de vous demander réparation prompte, et telle que j'ai droit de l'attendre des sentiments que vous avez toujours montrés pour moi. Un officier français a été battu dans la rade de Tunis par un de vos raïs; l'agent de la république a demandé satisfaction et n'a pu l'obtenir. Deux bricks ont été pris par vos corsaires, qui les ont menés à Alger et les ont retardés dans leur voyage. Un bâtiment napolitain a été pris par vos corsaires dans la rade d'Hyères, et par là ils ont violé le territoire français. Enfin, du vaisseau qui a échoué cet hiver sur vos côtes, il me manque encore plus de 150 hommes qui sont entre les mains des Barbares. Je vous demande réparation pour tous ces griefs, et, ne doutant pas que vous ne preniez toutes les mesures que je prendrais en pareille circonstance, j'envoie un bâtiment pour reconduire en France les 150 hommes qui me manquent. Je vous prie aussi de vous méfier de ceux de vos ministres qui sont ennemis de la France, vous ne pouvez en avoir de plus grands ; et, si je désire vivre en paix avec vous, il ne vous est pas moins nécessaire de conserver cette bonne intelligence qui vient d'être rétablie et qui peut seule vous maintenir dans le rang et la position où vous êtes; car Dieu a décidé que tous ceux qui seraient injustes envers moi seraient punis. Que si vous voulez vivre en bonne amitié avec moi, il ne faut pas que vous me traitiez comme une puissance faible, il faut que vous fassiez respecter le pavillon français, celui de la république italienne, qui m'a nommé son chef, et que vous me donniez réparation de tous les outrages qui m'ont été faits.

« BONAPARTE, *premier consul.* »

Voici la réponse pleine de déférence que reçut le premier consul. L'obséquiosité de cette dépêche est d'autant plus remarquable, qu'elle contraste avec le ton d'insolence que la régence affecta depuis 1815 dans ses rapports diplomatiques avec la France. Mais, sous le consulat, la campagne d'Égypte avait grandi le nom français dans l'esprit des musulmans, et ils s'inclinaient humbles et soumis devant l'homme du destin, devant le vainqueur d'Aboukir et des Pyramides.

« A notre ami Bonaparte, premier consul de la république française, président de la république italienne. — Je vous salue; la paix de Dieu soit avec vous. Ci-après, notre ami, je vous avertis que j'ai reçu votre lettre datée du 20 messidor; je l'ai lue, et j'y réponds article par article: — Vous vous plaignez du raïs Ali-Tatar: quoiqu'il soit un de mes joldaches, je l'ai arrêté pour le faire mourir; au moment de l'exécution votre consul m'a demandé sa grâce en votre nom; et pour vous, je la lui ai accordée. Vous me demandez la polacre napolitaine prise, dites-vous, sous le canon de la France: les détails qui vous ont été fournis à cet égard ne sont pas exacts; mais, sur votre désir, j'ai délivré dix-huit chrétiens composant son équipage. Vous demandez un bâtiment napolitain qu'on dit être sorti de Corfou avec des expéditions françaises: on n'a trouvé aucun papier français; mais, selon vos désirs, j'ai donné la liberté à l'équipage. Vous demandez la punition du raïs qui a conduit ici deux bâtiments de la république française: selon votre désir je l'ai destitué; mais je vous avertis que mes raïs ne savent pas lire les caractères européens; ils ne connaissent que le passeport d'usage, et, pour ce motif, il convient que les bâtiments de la république française fassent quelque signal pour être reconnus par mes corsaires. Vous me demandez 150 hommes que vous dites être dans mes états: il n'en existe pas un; Dieu a voulu que ces gens se soient perdus, et cela me peine. Vous dites qu'il y a des hommes qui me donnent des conseils pour nous brouiller: notre amitié est solide et ancienne, et ceux qui chercheraient à nous brouiller n'y réussiront pas. Vous me demandez que je sois ami de la république italienne, et de respecter son pavillon comme le vôtre: si un autre m'eût fait pareille proposition, je ne l'aurais pas acceptée pour un million de piastres. Vous ne m'avez pas voulu donner les 200,000 piastres que je vous avais demandées pour me dédommager des pertes que j'ai essuyées pour vous: que vous me les donniez ou que vous ne me les donniez pas, nous serons toujours bons amis. J'ai terminé avec mon ami Dubois-Thainville, votre consul, toutes les affaires de la Calle, et l'on pourra venir faire la pêche du corail: la compagnie d'Afrique jouira des mêmes prérogatives dont elle jouissait anciennement. J'ai ordonné au bey de Constantine de leur accorder tout genre de protection. Si à l'avenir il survient quelque discussion entre nous, écrivez-moi directement, et tout s'arrangera à l'amiable.

« MOUSTAPHA, *pacha d'Alger*. »

Cette influence presque souveraine de la France sur Alger devait cependant avoir bientôt un terme. Le désastre de Trafalgar porta le dernier coup à notre marine et à notre commerce; le pavillon français ne paraissait plus qu'à de longs intervalles dans la Méditerranée, et l'Angleterre était devenue maîtresse de Malte. A l'instigation de cette puissance, le bey de Constantine admit en 1806 la concurrence des Maltais, des juifs, des Espagnols, sur les marchés où nous avions seuls le droit d'acheter. De cette flagrante infraction à l'abolition du traité il n'y avait qu'un pas; le dey le fit, et, moyennant une redevance annuelle de deux cent soixante sept mille francs, il investit, en 1807, l'Angle-

terre de nos concessions. C'est alors que Napoléon chargea le capitaine Boutin d'explorer surtout le littoral de l'Algérie, et que de son doigt prophétique il indiqua le lieu où vingt-trois ans plus tard la France devait trouver un abordage facile et triompher des Barbaresques[1]. C'est vers cette époque aussi qu'un des savants les plus illustres dont s'honore la France entrait comme captif à Alger. Arrêtons-nous un instant à cet intéressant épisode.

La mort de Méchain et les erreurs qu'il avait commises dans les opérations concernant la mesure de l'arc du méridien terrestre laissaient incomplets les calculs relatifs à l'espace compris entre Barcelone et Rhodez ; le gouvernement français chargea MM. Biot et Arago de se rendre aux îles Baléares pour redresser et compléter ce grand travail. En avril 1807 les opérations principales furent terminées, et M. Biot, chef de l'expédition, partit pour Paris, afin de rédiger les tables qui devaient en faire connaître le résultat définitif. Resté en Espagne pour achever les travaux, M. Arago se transporta bientôt à Mayorque et alla s'établir sur le sommet de la montagne de Galatzo, afin de communiquer avec Ivice et mesurer l'arc du parallèle compris entre ces deux stations. Cependant la guerre venait tout à coup d'éclater entre l'Espagne et la France ; et tandis que M. Arago poursuivait tranquillement ses opérations le bruit se répandit parmi le peuple que les feux et les signaux du jeune savant français avaient pour objet d'appeler l'ennemi. Les Mayorcains se soulèvent et courent en armes vers Galatzo, en poussant des cris de mort. M. Arago n'eut que le temps de se déguiser en paysan et d'emporter les papiers contenant ses observations ; puis, grâce au concours de quelques amis, il parvint à passer à Alger où il se rendit avec son bagage d'astronome, sur une barque de pêcheur conduite par un seul matelot.

Le consul de France à Alger, M. Dubois-Thainville, accueillit M. Arago avec la plus touchante sympathie et obtint pour lui passage à bord d'une frégate algérienne qui faisait voile pour Marseille. On était déjà en vue des côtes de France, lorsqu'un corsaire espagnol qui croisait dans ces parages joint la frégate, s'en empare, et conduit prisonniers en Espagne tous ceux qui étaient à bord. Cependant le dey, à la nouvelle de l'insulte faite à son pavillon, exige et finit par obtenir qu'on rende la liberté à l'équipage, et quelques jours après cette sommation, le navire algérien faisait voile pour l'Afrique. Tout à coup, une affreuse tempête du nord-ouest le surprend et le jette sur les côtes de la Sardaigne. Nouveau péril. A cette époque les Sardes et les Algériens étaient en guerre : aborder c'eût été retomber dans une nouvelle captivité. On se décide alors, malgré une voie d'eau considérable qui vient de se déclarer, à affronter tous les périls, et à diriger vers l'Afrique. Le vaisseau désemparé et prêt à couler bas toucha enfin à Bougie.

[1] Sans contredit, ce fut l'empire qui prépara notre conquête de 1830. Toutes les indications du lieutenant de Napoléon ont été exactement suivies pour le lieu de débarquement, pour la marche sur Alger, pour le chiffre même de l'armée.

Là M. Arago apprit que le dey, qui l'avait assez bien accueilli la première fois, venait d'être tué dans une émeute. Il se trouva seul et sans appui au milieu des Barbares : on s'empare des caisses qui renferment ses instruments, parce qu'on les croit pleines d'or ; on le fouille ; on le menace ; on exerce sur lui les plus mauvais traitements ; mais un marabout, indigné de la conduite de ses compatriotes, prend le jeune savant sous sa protection, et ils se dirigent ensemble vers Alger. Couvert du burnous des Arabes, M. Arago traverse à pied l'Atlas sous la sauvegarde de son libérateur. Lorsque les deux voyageurs arrivèrent à Alger, le nouveau chef de l'odjack était en différend avec la France : il refuse de les recevoir, et pour toute réponse aux demandes que lui adresse M. Arago, il le fait inscrire sur la liste des esclaves et l'envoie servir à bord des corsaires de la régence en qualité d'interprète. M. Nordesling, consul de Suède, obtint quelque temps après la permission de recueillir chez lui le malheureux captif, et enfin, le 1er juillet 1809, M. Arago, rendu complétement à la liberté, s'embarqua pour la France.

Revenons maintenant aux affaires intérieures de l'odjack. Que s'y passe-t-il? toujours des insurrections, des meurtres, des assassinats. Les Kabaïles continuent leur guerre désespérée contre les Turcs ; et les janissaires toujours mécontents de leurs chefs les déposent ou les étranglent. Moustapha, que nous avons vu se dire si orgueilleusement l'ami de Bonaparte, succombe sous leurs coups ; Ahmed, qui lui succède, occupe assez tranquillement le pouvoir pendant trois ans ; mais, le 23 juillet 1808, une révolte éclate et il est déposé. Heureusement pour lui, le nouveau dey fut décapité le jour même de son élection, en sorte que le lendemain on recourut à Ahmed pour qu'il prît de nouveau les rênes de l'état : honneur bien éphémère ! le 7 novembre suivant il était, lui aussi, contraint d'offrir son cou au fatal lacet. Ali-Khodjâ, qui vient après, meurt à la suite d'une guerre contre les Tunisiens. Hadji-Ali, promu en 1809, ne se maintint quatre ans au pouvoir qu'en déployant la plus horrible cruauté ; il parvint à intimider les janissaires, mais non à s'en faire aimer. Aussi, ne pouvant l'atteindre par la force, eurent-ils recours à la perfidie ; ils séduisirent le cuisinier du palais, et Hadji-Ali mourut empoisonné (22 mars 1815). Les vœux de la milice se portèrent alors sur Omar, aga des janissaires ; mais celui-ci connaissait trop bien les allures de ses soldats, et pensa qu'un seul assassinat ne suffirait pas pour assouvir leur soif du sang ; il se récusa. Un vieux chiaoux, Mohamed, fut élu dey : quatorze jours après il mourait assassiné. Omar, renégat grec, lui succéda, et fit preuve d'habileté et de courage pendant les trois années qu'il conserva le pouvoir.

A cette époque, le congrès de Vienne était réuni ; les plénipotentiaires qui le composaient portèrent leur attention sur l'Algérie, et témoignèrent le désir de s'unir pour opposer une digue aux déprédations des corsaires. L'Angleterre seule, qui craignait que cette répression ne rendît à la France l'influence qu'elle avait précédemment exercée sur les Barbaresques, s'y opposa. Dans ce mo-

ment même, une escadre américaine composée de trois frégates, un sloop, un brick, trois shooners, et commandée par le capitaine Decatur, se dirigeait vers Alger. Elle venait relever l'Union d'un honteux tribut que lui avait imposé le dey; bien décidée à obtenir une prompte et complète satisfaction. Avant même de se montrer devant la ville, les Américains capturèrent trois navires algériens. Une attitude si énergique déconcerta le divan, qui souscrivit presque sans réclamations à tout ce qu'exigeaient des ennemis si déterminés à faire triompher leur bon droit.

Le succès de cette expédition ramena l'attention des puissances européennes sur Alger, et dès ce moment elles résolurent d'abolir l'esclavage des chrétiens dans les états Barbaresques. En avril 1816, lord Exmouth fut chargé par le gouvernement anglais de négocier avec les différentes régences pour arriver à ce résultat; il devait en même temps obtenir que les îles Ioniennes fussent traitées à l'égal des autres possessions britanniques. Vingt-six vaisseaux armés en guerre accompagnaient le plénipotentiaire, dont la mission réussit assez bien à Tunis et à Tripoli. Mais Alger se montra intraitable : Omar déclara qu'il ne consentirait jamais à se dessaisir des droits qu'il avait de charger de fers tout ennemi de l'odjack, offrant d'ailleurs de s'en rapporter à la décision du grand-seigneur. L'amiral consentit, avant d'accomplir aucun acte d'hostilité, qu'un envoyé du divan allât à Constantinople pour se consulter avec la sublime Porte; mais l'envoyé algérien ne rapporta aucune réponse favorable. D'ailleurs, pendant cet armistice, le consul s'était vu ignominieusement outragé dans les rues d'Alger; à Oran et à Bone, les équipages de plusieurs navires de sa nation avaient été massacrés. Lord Exmouth reparut donc devant Alger (26 août 1816) avec l'intention bien arrêtée d'en finir. Sa flotte, renforcée de six frégates hollandaises, se composait de trente-deux voiles. A son arrivée, il fit signifier au dey les conditions suivantes :

1° La délivrance sans rançon de tous les esclaves chrétiens;

2° La restitution des sommes payées par les états sardes et napolitains pour le rachat de leurs esclaves;

3° L'abolition de l'esclavage;

4° La paix avec les Pays-Bas aux mêmes conditions qu'avec l'Angleterre.

Sur le refus du divan d'accéder à ces conditions, le bombardement commença. Une manœuvre hardie, au moyen de laquelle les Anglais parvinrent à tourner le môle et à s'embosser à l'entrée du port, jeta la consternation parmi les Algériens : leur feu causa d'affreux ravages; bientôt l'incendie se communiqua dans le port, et consuma une partie des navires qu'il renfermait. Lord Exmouth écrivit alors au dey qu'il continuerait le bombardement si l'on ne se hâtait d'adhérer aux conditions déjà proposées. Omar, qui pendant toute la durée du combat avait déployé le plus grand courage, refusa d'abord de se soumettre; mais les officiers de la milice, voyant que la résistance devenait impossible, le déterminèrent à entrer en arrangement. Les quatre articles

signifiés furent acceptés, et devinrent la base d'un traité définitif entre la régence et l'Angleterre.

Bientôt après le départ de lord Exmouth, une sourde conspiration se trama contre le chef de la régence; les janissaires l'accusaient de trahison, de lâcheté, lui qui, s'il n'eût écouté que son courage, se fût volontiers enseveli sous les ruines d'Alger; lui qui, au moment où l'on complotait contre sa personne, s'occupait activement d'armer plusieurs vaisseaux et de faire réparer les fortifications, afin de rendre impossible une nouvelle attaque. L'habileté d'Omar et ses bonnes intentions furent impuissantes pour conjurer l'orage : attaqué à l'improviste au sein de son palais, il tendit le cou au fatal lacet après avoir fait d'inutiles efforts pour ramener au devoir les révoltés.

Son rival et successeur fut Ali-Khodja, nom fameux dans la régence par le caractère impitoyable de celui qui le portait. Les consuls étrangers, dit Shaler, qui se rendaient auprès de lui dans les cérémonies publiques, n'arrivaient à sa salle d'audience qu'après avoir passé sur vingt cadavres. Entouré de gardes et magnifiquement vêtu, il affectait de tenir toujours un livre à la main. Il montrait en effet quelque goût pour la littérature. Mais, aussi voluptueux que cruel, il ne connaissait ni frein ni obstacle à ses passions, et faisait sans scrupule enlever les femmes qui avaient le fatal privilége de lui plaire. On assure que la femme et la fille du consul hollandais n'échappèrent elles-mêmes à ce triste sort que par la mort d'Ali. Ce monstre mourut de la peste. Il avait fait tomber plus de quinze cents têtes dans le court espace de quelques mois qu'avait duré son règne. Sa vigilance était extrême, et il suivait d'un œil inquiet tous les complots des janissaires. Ce fut lui qui fit transporter le trésor public dans la Kasbah, et qui y établit ensuite sa résidence. Lorsqu'il fut installé dans cette citadelle, il s'écria : « Maintenant, je suis maître ! » En effet, les janissaires voulurent s'opposer à cette innovation, mais Ali les fit impitoyablement mitrailler. Depuis cette époque, une garde composée d'indigènes maures fut attachée à sa personne, et veilla à sa sûreté.

Ali-Khodja eut pour successeur Hussein-Khodja : c'est le dernier dey d'Alger. Appelé au trône par les dernières volontés d'Ali, Hussein refusa d'abord; mais les instances du divan l'obligèrent à accepter. « Il y allait de ma « tête, » disait-il en racontant lui-même son avénement au pachalick, lors de son voyage à Paris en 1831 ; « car ceux des membres du divan dont le choix « était tombé sur moi m'auraient tenu compte de ce mépris que je semblais « faire de leur vote, qui avait trompé de hautes espérances et avait dû « leur donner pour ennemis tous les prétendants sur lesquels je l'avais em- « porté. D'un autre côté, l'un de ces prétendants, arrivé au trône, aurait bien « pu se débarrasser d'un homme possédant l'affection du peuple, car il eût été « difficile de lui cacher que cet homme avait été désigné par le testament « du pacha, puis élu par le divan. Je pouvais donc devenir dangereux au « dey; j'étais la seule garantie de ceux qui m'avaient choisi; force me fut

« d'accepter. » Bien qu'on lui ait généralement accordé des dispositions généreuses, un grand esprit de justice et beaucoup de sagacité, Hussein fut lui-même en butte aux violences capricieuses des janissaires. Un jour, étant sorti de la Kasbah pour examiner des fortifications qu'on élevait sur le bord de la mer, il faillit périr assassiné par ces mutins. Ils n'avaient point cependant de griefs contre lui, car son avénement ne datait encore que de quelques mois, mais ils entrevoyaient dans l'élection d'un nouveau dey le moyen de s'assurer de nouveaux profits. Hussein se réfugia à la hâte dans son palais de la Kasbah, dont il ne sortit plus que douze ans après, lorsque le général Bourmont entra victorieux à Alger.





CHAPITRE XI.

DOMINATION FRANÇAISE.

Causes de l'expédition de 1830. — Hussein-Pacha. — Blocus d'Alger. — Départ de la flotte et de l'armée. — Naufrage des bricks *l'Aventure* et *le Silène*. — Relâche à Palma. — Sidi-Ferruch. — Débarquement — Batailles de Staoueli et de Sidi-Khalef. — Marche sur Alger. — Investissement de la place. — Siége du fort l'Empereur. — Capitulation d'Alger.



Nous voici enfin parvenus à l'époque la plus intéressante de notre histoire, la France à son tour, après tant de peuples célèbres, vient imposer ses lois à l'Afrique septentrionale; c'est à elle qu'est dévolue la mission difficile et périlleuse de faire revivre sur cette terre et d'y agrandir encore la civilisation que Rome y avait autrefois déposée. Le dernier gouvernement, l'odjack, eût été impuissant pour accomplir une telle œuvre. L'expédition de lord Exmouth, en 1816, l'avait frappé au cœur; les restrictions sévères apportées à ses courses, en le privant d'une importante source de revenus, lui avaient ôté tous ses moyens d'ac-

tion; d'ailleurs l'islamisme, dans sa déplorable caducité, était hors d'état de rien régénérer. Il fallait donc un peuple nouveau, fortement constitué, dominé par des idées généreuses et de grands principes d'humanité, pour faire sortir l'Afrique de l'état d'abrutissement où l'avaient plongée les vingt siècles d'oppression, de guerres, de luttes, d'invasions, qui nous séparent de cette période si belle et si florissante, où nous l'avons vue, sous le patronage de Rome, prendre une large part au mouvement général de la civilisation.

Disons-le, toutefois, dès les premiers temps, l'expédition qui a valu à la France la possession de l'Algérie ne fut pas conçue d'après ces vues larges et sociales, encore moins dans un but d'établissement durable. On ne voulait qu'obtenir la réparation de griefs particuliers, et subsidiairement détruire la piraterie, abolir l'esclavage des chrétiens et faire cesser le honteux tribut que les puissances maritimes de l'Europe payaient à la régence. Ces idées étaient même si vagues, que Charles X et le prince de Polignac, son premier ministre, s'arrêtèrent un instant au projet de confier à Mehemet-Ali le soin de venger notre injure. On avait offert pour cela au pacha d'Egypte dix millions de francs, tous les moyens de transport nécessaires, et quatre vaisseaux de ligne montés et dirigés par des marins français; avec ce secours Mehemet-Ali se chargeait de détruire Alger et d'en extirper la piraterie. M. de Bourmont et plusieurs de ses collègues s'étant refusés à la ratification de ce traité, Charles X revint à des sentiments plus dignes de la France; ses conseillers sentaient d'ailleurs qu'il était important de faire diversion aux embarras de la politique intérieure; que la monarchie, qui commençait à chanceler sous les coups répétés du libéralisme, demandait à être défendue avec énergie, et que l'éclat d'une conquête récente rendrait moins périlleuse une atteinte portée aux libertés publiques. Dans la pensée de Charles X et de son gouvernement, l'expédition d'Alger se trouva donc intimement liée à ces mesures illégales, méditées depuis longtemps, et qui devaient, comme on disait alors, donner à la royauté un nouveau principe de force.

En dehors du gouvernement, et à cause de la désaffection qu'il inspirait aux masses, la conquête de l'Afrique était vue avec indifférence par les uns, avec une sinistre défaveur par les autres. Convaincus que cette fougue guerrière de la royauté cachait une pensée funeste, les divers organes de l'opinion publique mirent tout en œuvre pour effrayer les esprits. L'eau manquait, disait-on, dans les environs d'Alger; la chaleur y était intolérable; on n'y trouverait pas de bois pour les travaux du siége, et l'armée serait détruite avant d'avoir combattu. D'un autre côté, des hommes spéciaux aggravaient ces inquiétudes en annonçant que le débarquement était impossible. Seuls de leur opinion, MM. Dupetit-Thouars et Guy de Taradel, qui avaient fait partie du blocus d'Alger, déclarèrent que le débarquement était non seulement praticable, mais facile. Tels étaient les sentiments divers sous l'influence desquels

furent accueillis les premiers projets de notre expédition en Afrique. Examinons maintenant quelles furent les causes de cette expédition.

Les rapports de bonne intelligence qui avaient existé entre la France et la république algérienne, depuis le règne de Louis XIV, la terreur que Napoléon avait inspirée aux régences barbaresques, cessèrent avec la restauration. La politique suivie depuis 1815 par notre représentant à Alger avait un tel caractère de faiblesse, qu'elle ne pouvait commander ni la confiance ni le respect. M. Deval, né dans le Levant, connaissant la langue turque et les usages des Orientaux, fut nommé consul-général à cette résidence en 1815. Il avait exercé pendant plusieurs années les fonctions de drogman à Pera, et y avait contracté l'habitude de ces formes souples et obséquieuses que les autorités musulmanes exigent toujours des agents inférieurs. Ainsi, il avait consenti, sans faire d'objections, à ce que la redevance annuelle de la compagnie d'Afrique fût portée de 60,000 à 200,000 francs; il avait laissé imposer à la France la condition de ne construire dans les limites de ses concessions ni fort ni enceinte pourvus d'artillerie, privilége réservé dans les anciens traités.

Enhardi par tant de faiblesse, le dey d'Alger annonça hautement le projet de chasser la compagnie d'Afrique de ses possessions et de détruire ses établissements; il avait violé le privilége de la pêche du corail, en exigeant une redevance énorme; il refusait maintenant de se conformer au droit maritime international; il prétendait continuer son système de piraterie, et commettait sans cesse des infractions aux règlements arrêtés pour la visite des bâtiments en mer; enfin, il autorisait et encourageait, sous divers prétextes, le pillage des bâtiments qui naviguaient sous la protection du pavillon français. Une dernière insulte, faite au représentant de la France, amena une rupture immédiate. M. Deval s'étant présenté, le 27 avril 1827, à l'audience du dey pour le complimenter, selon l'usage, la veille des fêtes du Beyram, Hussein lui demanda s'il n'avait pas reçu une réponse à la lettre qu'il avait écrite au ministre des affaires étrangères; le consul répondit qu'il ne l'avait pas encore; alors le dey le frappa de plusieurs coups de chasse-mouche, et lui ordonna de se retirer. Tel est le récit officiel de notre chancellerie.

D'après le maure Sidi-Hamdam, la réponse de M. Deval fut on ne peut plus insultante. « Mon gouvernement, aurait-il dit, ne daigne pas répondre à un homme comme vous. » Ces paroles, prononcées en présence de toute sa cour, froissèrent tellement l'amour-propre d'Hussein, toujours d'après Sidi-Hamdam, qu'il ne put maîtriser un premier mouvement de colère, et lui donna un coup d'éventail (formé de paille de dattier). Ainsi, en adoptant même celle des deux versions qui est la plus favorable au dey d'Alger, on voit que dans cette rupture de la France avec la régence, les premiers torts viennent du côté du dey. S'il avait à se plaindre du consul, ce que nous ne saurions admettre, il ne devait pas le frapper.

Les réclamations du pacha se rapportaient à une créance due par le gouver-

nement français à la maison Bacri, d'Alger, qui elle-même était débitrice du gouvernement algérien. Sous la république, le juif Jacob Bacri nous avait fait diverses fournitures de blé. S'il faut en croire M. Labbey de Pompières, la maison Busnach et Bacri vendait à la France des blés qu'elle embarquait en Barbarie sur des bâtiments neutres; des corsaires, prévenus à temps, enlevaient les navires à leur sortie du port, et les ramenaient à Alger ou à Gibraltar. Là, les blés étaient rachetés à bas prix par les Bacri, qui les revendaient à la France; alors ils arrivaient à Toulon tellement avariés qu'on était obligé de les jeter à la mer pendant la nuit. Le 15 février 1798, les Bacri reçurent en paiement du ministre de la marine, M. Pléville de Pelley, une somme de 1,589,748 francs, et, en outre, des munitions navales de toute espèce en grande quantité; mais ce n'était là qu'un faible à-compte, car ils portaient le chiffre total de leur créance à 14,000,000 de francs. Les Bacri imaginèrent donc de faire appuyer leurs nouvelles réclamations par un de leurs commis, Simon Aboucaya, qu'ils firent passer pour un ami du dey et pour le frère d'une de ses femmes. Simon Aboucaya avait pris rang parmi les ambassadeurs; il allait chez les ministres, dans leurs bureaux, et menaçait tout le monde de la colère de son prétendu beau-frère, lorsque, reconnu dans le jardin de Tortoni, il fut enfermé au Temple avec Jacob Cohen Bacri, son maître. On les mit quelque temps après en liberté. L'affaire était assoupie, et les demandes parurent abandonnées.

A la chute de l'empire, les Bacri renouvelèrent leurs réclamations; mais le temps n'était pas propice; ils furent encore ajournés. La restauration survint, et les négociations recommencèrent; enfin une convention, passée le 28 octobre 1819 avec les maisons algériennes Bacri et Busnach, approuvée et ratifiée par le dey, arrêta à sept millions de francs le montant des sommes que la France devait à ces maisons. L'article 4 de cette convention donnait aux sujets français qui se trouvaient eux-mêmes créanciers de Bacri et Busnach le droit de mettre opposition au trésor royal sur cette somme pour une valeur équivalente à leurs prétentions, après jugement préalable des Cours royales de Paris ou d'Aix, qui étaient chargées spécialement d'en connaître. Des sujets français ayant fait constater la validité de deux millions et demi de titres, quatre millions et demi furent payés à Bacri, et le reste fut versé à la caisse des dépôts et consignations, en attendant que les tribunaux eussent définitivement prononcé. Les années 1824 et 1825 se passèrent dans l'examen de ces titres; mais le dey, impatient d'encaisser le reste des sept millions, écrivit, en octobre 1826, au ministre des affaires étrangères une lettre par laquelle il le sommait de faire passer immédiatement à Alger les deux millions et demi, prétendant que c'était à lui que les créanciers français devaient justifier de la légalité de leurs réclamations. M. le baron de Damas, alors ministre des affaires étrangères, n'ayant pas jugé à propos de répondre lui-même à une lettre si inconvenante, se borna à faire connaître au consul-général que

la demande du dey était inadmissible, attendu qu'elle était directement contraire à la convention du 28 octobre 1819. De là les récriminations et les insultes.

Le gouvernement français, sans hésitation, prit parti pour son représentant, et le *Moniteur* du 5 juin 1827 annonça à l'Europe qu'une escadre était partie de Toulon pour tirer satisfaction de l'insulte faite à la France par le dey d'Alger, ainsi que des autres griefs dont on avait à se plaindre.

Hussein-Dey, qui tenait alors les rênes du gouvernement de la régence, n'était point un homme ordinaire. Suivons-le dans sa carrière. Il était né à Vourla, petite ville de l'Asie mineure [1]; d'autres disent à Smyrne. Son père, officier d'artillerie au service de la Porte ottomane, avait pris un soin particulier de son éducation, et l'avait envoyé de bonne heure à Constantinople pour qu'il s'y enrôlât dans le corps des *topjis* ou canonniers du sultan. Par son aptitude, par son zèle à accomplir tous les détails du service, le jeune Hussein n'avait pas tardé à se faire aimer de ses chefs, et bientôt il obtint un grade élevé dans cette arme. Mais il était opiniâtre, irascible; ses défauts, qu'il ne pouvait dompter, vinrent l'arrêter dans sa carrière militaire, tout en lui ouvrant, sans qu'il s'en doutât encore, les voies de sa future grandeur.

Un jour qu'ayant violé la discipline militaire il s'était attiré un sévère châtiment, il résolut de s'y soustraire, et partit secrètement pour Alger où il s'enrôla dans les janissaires [2]. Dès qu'il eut endossé l'uniforme de la milice algérienne, Hussein renonça à la gloire des armes pour se livrer au commerce et se créer une position indépendante. Tout milicien appartenant à l'odjack avait la liberté d'utiliser son temps; il lui était permis d'exercer un métier s'il en avait un, et il pouvait même s'absenter, pourvu qu'il fût toujours prêt lorsque le service de l'état réclamait sa présence. Hussein commença par tenir une boutique de fripier dans Asouaka, partie basse de la ville. L'activité, l'ordre, et l'économie qu'il sut mettre dans ses affaires lui firent bientôt réaliser des bénéfices considérables, qui lui permirent de solliciter et d'obtenir la place de directeur de l'entrepôt du blé. Dans cette position nouvelle, Hussein montra toute l'aptitude et toute l'habileté dont il était doué pour l'administration des affaires. Omar-Pacha, alors dey d'Alger, distingua Hussein et l'appela aux fonctions de secrétaire de la régence, et de *mir-akhor*, ou grand-écuyer; il lui confia ensuite l'administration de tous les domaines appartenant à l'état, avec le rang de *kodja-el-key* (ministre des propriétés nationales) et de membre du

[1] Vourla est située sur le bord de la mer, à 53 kilomètres de Smyrne. Quelques biographes prétendent que Hussein naquit à Smyrne vers 1773; d'autres font remonter sa naissance à 1767.

[2] Dès qu'un individu faisait partie de cette milice, la justice turque n'avait plus aucun pouvoir sur lui. Le plus grand coupable, un assassin même, étant poursuivi, parvenait-il à s'introduire chez un recruteur de la régence, et à lui dire: « Je m'engage, » il était sauvé à l'instant même; il pouvait aussitôt se présenter dans la rue, et dire à ceux qui le poursuivaient: « Je suis janissaire d'Alger; » on le laissait aussitôt libre et tranquille.

divan. Ali, successeur d'Omar-Pacha, montra les mêmes dispositions bienveillantes à l'égard de Hussein, et ajouta de nouveaux honneurs à ceux qui lui avaient été déjà conférés.

Nous avons dit que le règne d'Ali ne fut que de courte durée ; qu'en mourant il légua le pouvoir à Hussein, comme au seul homme de la régence qui fût digne de lui succéder ; enfin, quelle fut la surprise de Hussein lorsque le divan eut ratifié les dernières volontés d'Ali, et les motifs qui l'empêchèrent de refuser. Quelques écrivains expliquent d'une autre manière son élévation ; ils prétendent que Hussein parvint au poste suprême de chef de l'odjack en tenant la mort d'Ali secrète pendant quelques jours, et en se frayant, durant cet interrègne, les voies qui devaient le conduire au pouvoir. Nous ne nous prononçons ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux versions, dont la première est confirmée par les paroles d'Hussein lui-même ; mais nous reconnaissons qu'il fallut au nouveau dey autant de talent que d'habileté pour s'élever et se maintenir à ce poste éminent. Ce qui confirme notre opinion, c'est la bonne administration dont il a fait preuve pendant toute la durée de son règne. Les Algériens qui l'ont connu assurent, en effet, que cette administration se distingua par un caractère de justice et de fermeté que n'eurent point les précédentes. Il professait une vive admiration pour le sultan Mahmoud ainsi que pour Mehemet-Ali, le régénérateur de l'Egypte ; il étudiait les progrès de la civilisation européenne, et se proposait, dit-on, d'initier la régence à quelques-uns de ses bienfaits. Peut-être aurait-il réussi dans sa tâche, sans la faute grave qu'il commit envers nous.

L'outrage fait à M. Deval fut vivement senti en France. Malgré l'opposition formidable qui existait alors contre le gouvernement, on vit avec joie partir les bâtiments qui devaient venger l'insulte faite à notre nationalité. La division navale dont le *Moniteur* avait annoncé le départ était commandée par M. le capitaine de vaisseau Collet ; elle se composait du vaisseau *le Diadème*, des frégates *l'Aurore*, *la Cybèle*, *la Vestale*, *la Constance*, *la Marie Thérèse*, commandées par MM. de Villaret-Joyeuse, Maret, d'Oysonville, Lenormant de Kergrist et Fouque, capitaines de vaisseau ; des bricks *le Cuirassier*, *le Faune*, *l'Adonis*, de la gabare *le Volcan*, des goëlettes *la Torche*, *l'Alsacienne* et *l'Étincelle ;* en tout treize bâtiments.

La goëlette *la Torche*, commandée par M. Faure, capitaine de frégate, mouilla en rade d'Alger le 11 juin 1827, et remit au consul Deval des dépêches du gouvernement français, qui lui ordonnaient de quitter sa résidence. Celui-ci se rendit à bord le 15, et fit publier une ordonnance qui enjoignait à tous les Français résidant à Alger de quitter cette ville et de s'embarquer immédiatement. De son côté, le dey s'empressa de les prévenir que son intention n'avait été ni d'insulter la France ni de se mettre en guerre avec elle ; que ses discussions avec le consul lui étaient purement personnelles, et qu'ils pouvaient rester paisiblement dans ses états, où il les protégerait de tout son pouvoir.

Malgré ces protestations, l'ordre du consul fut exécuté : M. Jobert et sa famille, ainsi qu'un prêtre, en tout sept personnes, se rendirent à bord de l'escadre. Alors une note diplomatique fut remise au dey par l'intermédiaire du consul de Sardaigne. Le commandant Collet y tenait un langage digne de la France ; mais, il faut le dire, Louis XIV, vainqueur des Algériens, leur avait imposé des conditions moins humiliantes lorsqu'il eut à venger, non pas seulement une insulte, mais la mort de son consul, mis à la bouche du canon. On en jugera par le texte même de cette note :

« 1° Les principaux personnages de la régence, à l'exception du dey, se rendront à bord du commandant pour faire, au nom de ce prince, des excuses au consul français.

« 2° A un signal convenu, le palais du dey et tous les forts devront arborer le pavillon français et le saluer de cent un coups de canon.

« 3° Les objets de toute nature, propriété française, embarqués sur les navires ennemis de la régence, ne pourront être saisis.

« 4° Les bâtiments portant pavillon français ne pourront plus être visités par les corsaires d'Alger.

« 5° Le dey, par un article spécial, ordonnera l'exécution dans le royaume d'Alger des capitulations entre la France et la Porte ottomane.

« 6° Les sujets et les navires des états de Toscane, de Lucques, de Piombino et du Saint-Siége, seront regardés et traités comme les propres sujets du roi de France. »

La lecture de cette note irrita le dey au dernier point; sa réponse portait cependant l'empreinte de la modération. Il rappelait seulement : 1° l'affaire Bacri et les sept millions payés par le gouvernement français, et dont la régence et ses sujets n'avaient encore rien touché ; 2° les fortifications élevées par les Français à la Calle ; 3° la violation des traités de la part de la France, qui accordait des pavillons, des passe-ports et sa protection à des sujets des puissances étrangères qui n'avaient point de traités avec la régence. Dès ce moment commença le blocus d'Alger et des côtes. La division navale qui se trouvait dans ces parages fut renforcée par les vaisseaux *la Provence*, *le Trident* et *le Breslaw*. De son côté, le dey ordonna au bey de Constantine de détruire les établissements français en Afrique, et notamment le fort de la Calle, qui fut ruiné de fond en comble, le 21 juin, après que les Français l'eurent évacué.

L'escadre s'occupa d'abord de resserrer dans le port d'Alger les corsaires algériens. Cependant quelques felouques parvinrent, à la faveur de la nuit et de leur faible tirant d'eau, à se soustraire à la surveillance des croiseurs, et causèrent de vives inquiétudes au commerce français. Le brick *l'Arlequin* fut capturé par elles à la hauteur d'Adra. Le 3 septembre, le navire *le Machabée*, parti de Marseille avec un convoi qui se rendait au Sénégal, fut séparé de l'escorte par un fort coup de vent; à la hauteur du cap de Gate, il fut attaqué par une balancelle algérienne, qui s'en empara et le conduisit à Oran. Le lende-

main, le brick de guerre *le Cuirassier* rencontra le corsaire et le navire capturé; la balancelle, qui était bien disposée pour la marche, parvint à se réfugier dans le port d'Oran; mais *le Machabée* fut repris avec les neuf pirates qui le montaient. Le 14 et le 16 septembre, la corvette *la Cornélie*, la gabare *l'Hécla* et le brick *le Faune*, détruisirent des bâtiments algériens chargés de grains et de sel, malgré le feu très-vif qui partait du rivage. Quelque temps après, la division navale chargée du blocus fut démembrée par le départ des vaisseaux *la Provence*, *le Trident* et *le Breslaw*, que l'on expédia dans le Levant. M. Collet mit son pavillon de commandement sur la frégate *l'Amphitrite*.

Fatigué du blocus, le divan décida que la division mouillée dans le port d'Alger tenterait d'en sortir. Si cette entreprise avait eu le succès qu'on en attendait, la France aurait été forcée de modérer ses prétentions et de conclure au plus tôt un traité avec le dey. Heureusement, le commandant Collet fit avorter cette entreprise, et sa conduite, dans cette circonstance, couronna sa belle carrière.

Onze bâtiments de guerre algériens, dont une frégate de 44, portant pavillon de grand-amiral, quatre corvettes de 20 et 24, six bricks ou goëlettes de 16 et 18, ayant en tout 3,260 hommes d'équipage, sortirent du port d'Alger dans la nuit du 4 octobre 1827, avec la mission de se livrer à la piraterie dans la Méditerranée et même dans l'Océan. Ils se dirigèrent vers l'ouest, serrant de près la côte. M. le commandant Collet rallia à lui la frégate *la Galathée*, les bricks *le Faune*, *la Cigogne*, et la goëlette *la Champenoise*, et refoula l'escadre algérienne dans le port, après l'avoir bien maltraitée. Le vent était fort et la houle portait à terre; cependant, la frégate du commandant reconduisit l'ennemi à coups de canon jusque sous les batteries de la baie. Le combat s'engagea vivement à midi et demi; deux fois l'ennemi plia complétement; à deux heures et demie, il se mit sous la protection de ses batteries, et pendant la nuit il rentra dans le port. Sans la grosse mer et la proximité des côtes, M. Collet aurait entièrement détruit cette division qui, du reste, ne put occasionner par la suite aucun préjudice à notre commerce.

Le dey, qui comprenait toute l'importance de cette tentative, avait promis cent mille piastres à l'équipage qui s'emparerait d'une des frégates françaises, et mille piastres fortes par canon, indépendamment d'un riche caftan et d'un sabre de prix pour le commandant. Toutes ces promesses restèrent stériles. Les Algériens furent repoussés et avouèrent quatorze morts et soixante-deux blessés.

L'année 1828 ne se présentait pas sous d'heureux auspices; les affaires d'Orient avaient absorbé toute l'attention du gouvernement, et à peine s'occupait-on du blocus d'Alger, où nos marins supportaient avec courage les souffrances d'une croisière très-pénible. L'escadre algérienne était désarmée, il est vrai; mais on avait toujours à craindre les rescifs de la côte, les tempêtes et les maladies, qui causaient de grands ravages à bord de nos bâtiments croi-

seurs. Cette année ne fut pas, du reste, féconde en événements. Voici le seul fait qui mérite d'être cité : M. Ropert, commandant le brick *l'Adonis* et la subdivision chargée du blocus d'Oran, résolut d'enlever le navire *l'Arlequin*, que les pirates avaient capturé et amarré sous le fort Mers-el-Kébir. Ce coup de main hardi réussit à merveille. Le temps étant favorable, M. Ropert fit armer en guerre, le 28 mai au soir, les chaloupes de *l'Adonis* et de *l'Alerte*. A une heure après minuit, elles abordèrent le brick, sans répondre au feu de l'ennemi, et le traînèrent à la remorque vers *l'Adonis* et *l'Alerte* qui se tenaient sous petites voiles près des fortifications, disposés à entrer dans le port, au besoin, et à s'y embosser.

En ouvrant la session de 1828, Charles X rappela les griefs de la France contre la régence d'Alger, et menaça le dey d'une punition éclatante. L'opinion publique n'était pas encore préparée à un grand événement militaire ; l'économie était alors le seul but auquel tendît la chambre élective pour se populariser, elle fit donc peu d'attention aux paroles de la couronne. Cependant, le projet de l'expédition contre Alger, conçu en 1827, n'était pas entièrement abandonné par le gouvernement ; une commission, présidée par le général Loverdo, préparait, au ministère de la guerre, un plan d'attaque et les moyens d'exécution. A la fin de 1828, on donna même des ordres pour opérer une réunion de troupes dans le midi de la France ; mais le système des hésitations prévalut de nouveau, on continua le blocus par mer, et de nouvelles négociations furent entamées.

En 1829, la question d'Afrique était encore sans importance dans les débats parlementaires ; la politique intérieure du cabinet préoccupait seule les esprits. Enfin, à l'ouverture de la session, elle commença à être prise en plus sérieuse considération. Le 5 février, le roi disait aux pairs et aux députés : « Un blocus « rigoureux, dont le terme est fixé au jour où j'aurai reçu la satisfaction qui « m'est due, contient et punit Alger, et protége le commerce français. » De son côté, le ministre de la marine s'exprimait ainsi dans les bureaux de la chambre des députés : « A l'égard des Barbaresques, nous sommes informés « que la régence et la population d'Alger sont fatiguées d'un blocus rigoureux, « que notre marine a su tenir étroitement serré, malgré l'hiver. Dix bâtiments, « dont un vaisseau et cinq frégates, y sont consacrés, tandis que vingt-cinq « autres sont destinés à escorter les expéditions du commerce. Nous avons lieu « de croire, jusqu'à présent, que le blocus suffira pour obtenir les satisfactions « exigées, sans qu'on ait besoin de recourir à d'autres moyens, qui, dans tous « les cas, devraient être mûrement discutés. » La chambre des députés, se tenant dans une timide réserve, répondit ainsi à cette communication : « Des « sujets de plainte légitimes ont armé contre Alger les forces de Votre Majesté. « Nous nous reposons sur la vigueur des mesures qu'elle a prescrites pour « protéger efficacement notre commerce et venger le pavillon français, tou- « jours uni dans son honneur avec la fortune de nos rois. »

Ainsi donc, la question d'Alger n'entrait encore dans les discussions politiques que d'une manière incidente. On prévoyait, comme par instinct, que nous pourrions bien avoir un jour des établissements importants sur les côtes septentrionales de l'Afrique; mais personne n'était en mesure de traiter à fond ce grave sujet. A propos d'un projet d'emprunt, M. de Roux parla de l'Algérie. Il invitait le gouvernement à prendre un parti, parce que le blocus ne portait aucun préjudice aux Algériens, et ne donnait pas assez de sécurité aux armateurs; il demandait qu'on ne laissât pas échapper cette occasion de défendre la cause de l'Europe entière, de purger la Méditerranée des pirates, et d'affranchir à jamais la chrétienté des tributs qu'elle leur payait. « La cession « sur ces côtes de quelques ports fortifiés, ajoutait-il en terminant, nous « offrirait des garanties, en même temps qu'elle nous mettrait en relation avec « les Bédouins, à qui nous pouvons être utiles avec avantage pour nous. Ne « nous livrons pas au désir de nous approprier les plus belles terres qui « bordent la Méditerranée; mais ne négligeons pas les avantages que présente « un sol superbe, que nous voyons presque de nos demeures, avec lequel nous « pouvons communiquer en quatre jours, et qui est propre à produire les « précieuses denrées que nous allons chercher dans les contrées les plus loin- « taines. Au lieu de tenter de les asservir, traitons en amis les naturels du « pays; apprenons-leur à se gouverner par des lois qui leur conviendront; ne « les contrarions pas dans l'exercice de leur religion; reportons dans ces con- « trées la civilisation qui les avait autrefois si éminemment distinguées, et nous « verrons les Africains, quittant leurs habitudes nomades, se réunir successi- « vement dans des demeures stables. Donnons-leur des instruments d'agricul- « ture, ils ne tarderont pas d'être étonnés eux-mêmes de nous offrir en échange « les productions des deux mondes. N'en doutons pas, ils deviendraient bien- « tôt nos amis, s'ils ne nous connaissaient que par nos bienfaits. »

N'oublions pas que ces opinions remontent à 1829; à cette époque on n'avait pas appris à connaître le caractère arabe : l'illusion était permise. Ce discours fut écouté avec indifférence; la chambre voulait renverser le ministère, et tout ce qui ne tendait pas vers ce but passait inaperçu.

Depuis le retour de M. Deval en France, quelques conférences avaient eu lieu entre le dey et des négociateurs français, dans le but de faire cesser un état de choses si préjudiciable aux deux parties. Ces négociations n'amenèrent aucune solution. On était ainsi arrivé au milieu de l'année 1829. M. Collet avait été promu au grade de contre-amiral; mais sa santé, épuisée par vingt mois d'une croisière très-pénible, le força à rentrer. Il revint à Toulon, où il mourut un mois après son retour. M. le capitaine de vaisseau de La Bretonnière l'avait remplacé dans le commandement de la station. Jusqu'à cette époque, notre marine n'avait éprouvé aucun de ces sinistres, si fréquents sur la côte d'Afrique, et qui, plus tard, causèrent à la France des pertes bien sensibles.

Le 17 juin 1829, six chaloupes des frégates *l'Iphigénie* et *la Duchesse de*

Berry, armées en guerre, furent envoyées près le cap Dellys pour s'emparer d'un corsaire algérien mouillé près de la côte. Trois de ces chaloupes accostèrent le navire et le sabordèrent en partie ; mais les trois autres furent poussées à terre par la lame ; la force du vent ne permit pas de les remettre à flot. Les hommes qui les montaient, au nombre de quatre-vingts, se voyant perdus, saisirent leurs armes, décidés à vendre chèrement leur vie aux innombrables Bédouins qui s'étaient rassemblés sur le rivage. Le combat fut meurtrier ; nos marins firent des prodiges de valeur, et se battirent en désespérés, sous la direction des élèves de première classe Cassius et Barginac, qui déployèrent dans cette action beaucoup de courage et une grande énergie. Mais, que pouvait une poignée de braves contre douze ou quinze cents indigènes, animés par la soif du sang et du pillage? ils furent accablés par le nombre. Cependant la plus grande partie parvint à se sauver à la nage et fut recueillie par les trois autres embarcations. MM. Cassius et Barginac, ainsi que vingt-deux matelots, furent impitoyablement massacrés ! Le matelot Martin, de *la Duchesse de Berry*, fut seul conduit à Alger. Grièvement blessé à la tête, il ne dut la vie qu'à la bravoure et à la générosité d'un Arabe qui, l'ayant fait prisonnier, le défendit contre la férocité de ses compatriotes, et le présenta au dey. Hussein-Pacha, pour récompenser cette bonne action et les rendre plus fréquentes à l'avenir, nous le disons à sa louange, fit donner une gratification de 200 piastres à cet Arabe, tandis qu'il n'en accorda que 100 pour chaque tête qui lui fut apportée. Quant à l'inaction dans laquelle restèrent les deux frégates et les trois chaloupes qui n'avaient pas été jetées à la côte, nous n'osons la blâmer. Il y a là une question de tactique navale qui ne peut être jugée par un historien.

Ce désastre jeta quelques germes de découragement parmi les équipages des bâtiments croiseurs. D'un autre côté, le gouvernement désirait d'en finir avec le dey par une transaction, car le blocus devenait tous les jours plus onéreux à la France. En conséquence, M. de La Bretonnière, conformément aux instructions qu'il reçut, fit demander au dey une entrevue. Le 30 juillet 1829, le vaisseau *la Provence*, qu'il commandait en personne, et le brick *l'Alerte*, vinrent mouiller en parlementaires sur la rade d'Alger. Une embarcation conduisit à terre MM. de La Bretonnière, Gabrié, son secrétaire, Bianchi, son interprète, M. le capitaine de frégate Andréa de Nerciat et une garde d'honneur. Les officiers furent introduits chez le ministre de la marine, qui avait en même temps le portefeuille des affaires étrangères, et on convint que le lendemain le dey les recevrait en audience dans son palais. Le 31, l'envoyé français et sa suite étaient au quai à midi ; le consul de Sardaigne et le drogman du dey se trouvèrent au rendez-vous. En attendant leur introduction à la Kasbah, le cortége se reposa à l'hôtel de la marine, dans la salle du *divan khané* (salle du conseil). Cette pièce, construite depuis peu de temps dans le genre mauresque, était très-belle, et prouvait que les Algériens n'avaient pas

entièrement perdu le goût de l'architecture ; des bassins en marbre, des jets d'eau y entretenaient une agréable fraîcheur. A l'entrée de cette salle se trouvait un kiosque élevé, d'où la vue s'étendait sur le port et sur toute la longueur du môle.

Un spectacle bien affligeant semblait avoir été ménagé à nos parlementaires : les trois chaloupes de *l'Iphigénie* et de *la Duchesse de Berry*, tristes débris de la malheureuse entreprise du 17 juin, avaient été placées sur leur passage, de manière à ne pas échapper à leurs regards ; de jeunes garçons se pressaient autour de ces embarcations, s'efforçant, par leurs gestes et leurs cris, d'attirer l'attention des Français sur ces objets, que les Algériens considéraient comme les trophées d'une grande victoire.

Introduits dans la première cour du palais du dey, M. de La Bretonnière et sa suite y attendirent le retour d'un officier, qui était allé prévenir S. A. de leur arrivée. C'était dans ce lieu, formant un carré long, que le dey donnait quelquefois des audiences publiques. Le trône, espèce de sopha dressé sur une petite estrade en bois, recouvert de drap rouge, s'élevait sous une galerie qui lui servait de dais. Après quelques minutes d'attente, on vint annoncer que S. A. daignait admettre en sa présence l'envoyé du roi de France. M. de La Bretonnière et M. de Nerciat, précédés de leurs gardes, arrivèrent, par un escalier assez large, à une galerie longue et étroite, à l'extrémité de laquelle ils aperçurent le dey, assis et entouré de ses grands-officiers. Autrefois l'étiquette obligeait les consuls et les commandants des navires européens à baiser la main du dey ; depuis quelques années ils se bornaient à une simple salutation, et à toucher la main que le pacha avançait en signe d'amitié ; mais il était toujours défendu aux étrangers de se présenter devant lui en armes. Quelques observations faites à ce sujet à M. de La Bretonnière ayant été hautement repoussées, il conserva son épée, ainsi que les officiers qui l'accompagnaient. On ne leur permit pas cependant de s'asseoir ; et ils furent obligés de rester debout pendant la conférence, qui dura trois heures. Après une discussion très-animée, dans laquelle le dey formula des prétentions exorbitantes, on s'ajourna au surlendemain.

Dans cette seconde conférence, qui eut lieu le 2 août, le dey ne voulant rien rabattre de ses prétentions, le négociateur français s'excusa dignement sur l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de conclure un arrangement aux conditions proposées, et prit congé de S. A. Hussein s'écria alors : « J'ai de la « poudre et des canons ; puisque nous ne pouvons nous entendre, vous êtes « libre de vous retirer. Vous êtes venu sous la foi du sauf-conduit, je vous per- « mets de sortir sous la même garantie. »

A midi, M. de La Bretonnière, de retour sur son vaisseau, ordonna au brick *l'Alerte* d'appareiller et de sortir de la baie, couvert du pavillon parlementaire. Quoique forcé par le vent de passer sous les batteries de la ville et à portée du canon, M. le capitaine de Nerciat exécuta ce mouvement avec habileté, et

prit le large sans être troublé dans sa manœuvre A une heure, *la Provence* suivit la même route, portant pavillon parlementaire au mât de misaine, le pavillon blanc à la corne et le guidon de commandement au grand mât. Elle naviguait pour sortir de la baie lorsqu'un coup de canon à poudre partit de la batterie du Fanal; un instant après on entendit un second et un troisième coup; puis toutes les batteries de la ville et du môle firent feu simultanément, en prenant le vaisseau pour point de mire.

Il n'y avait pas à en douter, c'était un des plus lâches attentats que l'on eût jamais commis contre le droit des gens. *La Provence* essuya, impassible, pendant une demi-heure le feu de l'artillerie algérienne. Onze boulets l'atteignirent; trois entrèrent dans la coque; un brisa la grande vergue; les autres causèrent des dommages à la voilure et au gréement; enfin, des bombes tombèrent à une petite distance de l'arrière. Heureusement, personne ne fut atteint; mais si les hommes de l'équipage avaient été placés au poste du combat, plusieurs d'entre eux y auraient trouvé la mort; car des boulets pénétrèrent dans la batterie de 18. Le vaisseau eût infailliblement péri si l'on avait eu le malheur de perdre un mât. M. de La Bretonnière pouvait répondre par une bordée, mais il sentit que ce serait compromettre, sans utilité et sans gloire, son caractère de parlementaire, l'existence des braves placés sous ses ordres, et le beau vaisseau qui lui avait été confié : conduite d'autant plus admirable, qu'il eut besoin d'une grande énergie pour commander à la fois à sa propre indignation et à celle de son équipage. Si, dans le premier moment d'exaltation, quelques marins voulurent se jeter sur les pièces et faire feu, tous, il faut le dire, écoutèrent la voix de leurs chefs, et se bornèrent à lancer sur leurs agresseurs des regards qui exprimaient à la fois le mépris et l'espoir d'une prompte et éclatante vengeance! La corvette anglaise *Pilorus* et la goëlette espagnole *Guadaletta*, mouillées dans la baie, furent témoins de cette infraction aux lois de la guerre.

Pour s'excuser, Hussein prétendit que les canonniers du môle avaient tiré sans ordre sur le vaisseau français; afin même de donner plus de poids à son assertion, il destitua le commandant du môle et fit donner la bastonnade aux canonniers qui avaient servi les pièces. Mauvaise défaite. La canonnade dura près d'une demi-heure; or, si le dey n'en avait pas été sinon l'ordonnateur du moins le complice, il lui eût été très-facile de l'arrêter plus tôt.

Le Maure Sidi-Hamdam, qui jouait un rôle important sous le gouvernement de la régence, a donné sur cet événement les explications suivantes, qui ne contribueront guère à réhabiliter son maître : « A l'occasion des malheureux coups « de canon qui furent tirés sur le vaisseau *la Provence*, je puis certifier, dit-il, « qu'ils l'ont été à l'insu d'Hussein-Pacha ; mais nous disons en arabe que « le « maître est responsable des fautes de son serviteur. » Si le dey avait nommé « à la charge de ministre de la marine un homme digne de cet emploi, le droit « sacré de parlementaire n'aurait pas été violé. Ce ministre fut destitué... Pour

« laver cette tache, qui devait nous être imputée, il fallait que le pacha en-
« voyât immédiatement un ambassadeur en France pour exposer les faits,
« avouer publiquement nos torts et faire connaître la destitution du ministre
« et la disgrâce du chef des canonniers. Cet envoyé aurait dû déclarer que le
« dey était persuadé que le gouvernement serait satisfait des réparations qu'il
« était chargé de lui faire, et qu'il espérait pouvoir s'entendre sur l'affaire ma-
« jeure, que M. Deval avait compliquée en compromettant son gouvernement
« par ses actes de corruption, et en interceptant les dépêches du dey. Ce con-
« seil ne fut pas suivi. »

Dès ce moment les conférences cessèrent, et le blocus fut plus resserré. La France fit connaître officiellement aux cabinets de l'Europe l'acte de perfidie dont le dey d'Alger venait de se rendre coupable à son égard, ainsi que l'intention où elle était d'obtenir une éclatante réparation de cet outrage. Un cri unanime d'approbation l'encouragea à persévérer dans cette généreuse détermination. L'Autriche et la Prusse furent sincèrement favorables à ce projet; la Russie nous voyait avec plaisir prendre position sur les côtes d'Afrique, parce qu'elle espérait que de là notre marine tiendrait en échec celle de l'Angleterre dans la Méditerranée. Les petits états d'Italie, la Sardaigne surtout, y voyaient l'affranchissement de leur commerce; la Hollande n'avait pas oublié qu'en 1808 son consul à Alger avait été mis insolemment à la chaîne par l'ordre du dey, pour un léger retard dans le paiement du tribut annuel. L'Espagne, malgré la contrariété qu'elle éprouvait de notre armement, ne témoigna aucun mauvais vouloir. L'Angleterre seule sentit, à cette nouvelle, se réveiller en elle toutes ses vieilles haines : elle se montra tour à tour surprise et indignée; elle demanda des explications, fit entendre des plaintes, eut recours aux menaces. Lord Stuart, ambassadeur de S. M. Britannique, essaya d'intimider successivement le ministre de la marine, M. D'Haussez, et le président du conseil, M. de Polignac. Le premier repoussa ses démarches avec une certaine véhémence; le second leur opposa une politesse froide et dédaigneuse. Le cabinet se décida enfin à adresser la dépêche suivante à la cour de Saint-James, en réponse à ses pressantes instances : « Le roi, ne bornant
« plus ses desseins à obtenir la réparation des griefs particuliers de la France,
« a résolu de faire tourner au profit de la chrétienté tout entière l'expédition
« dont il a ordonné les préparatifs; et il a adopté, pour but et pour prix de ses
« efforts, la destruction définitive de la piraterie, la cessation absolue de l'es-
« clavage des chrétiens, l'abolition du tribut que les puissances chrétiennes
« paient à la régence. »

L'expédition était donc définitivement résolue; rien ne pouvait plus l'arrêter. Les préparatifs de guerre se poursuivirent avec ardeur; l'armée de terre fut rapidement organisée, et, dans tous les ports du royaume, la tâche des ouvriers fut doublée, ainsi que leur salaire. Le succès du plan arrêté par le ministère dépendait principalement du zèle que la marine allait déployer.

La saison était avancée; il ne fallait pas perdre un moment pour se trouver en mesure de saisir l'instant favorable et les vents propices.

Le 9 février 1830, Toulon, Brest, Rochefort, Cherbourg, Bayonne et Lorient reçurent l'ordre d'armer immédiatement 11 vaisseaux, 24 frégates, 7 corvettes, 27 bricks, 7 corvettes de charge, 9 gabares, 8 bombardes, 7 bateaux à vapeur, 2 goëlettes, 1 transport, 1 balancelle; en tout 104 bâtiments de guerre. Cette formidable escadre devait jeter 40,000 hommes sur la côte d'Alger. Partout on mit le plus vif empressement à seconder les intentions du gouvernement: la plupart des bâtiments désignés se trouvaient encore sous leurs toitures le 10 février, et le dernier que devait armer le port de Toulon était en rade le 14 mai suivant. En même temps, des officiers de la marine militaire, commissionnés à cet effet, affrétaient à Marseille, en Catalogne, en Italie, des navires de commerce destinés à transporter l'immense matériel de l'armée.

Le choix du commandant supérieur d'une si formidable expédition, l'une des plus considérables qui soit jamais sortie des ports de la France, était d'une haute importance. On pensait généralement que dans une campagne lointaine, où l'autorité devait avoir beaucoup de force, il était nécessaire que le chef fût revêtu du grade militaire le plus élevé. Parmi les maréchaux, le duc de Raguse fut le seul qui avouât hautement ses prétentions. Avide de célébrité, facilement accessible à la séduction des idées chevaleresques, il aurait vivement désiré accomplir ce que Charles-Quint et Louis XIV avaient tenté sans succès; mais il fut aussitôt écarté; son nom n'inspirait pas assez de confiance. Les lieutenants-généraux Gérard, Reille et Clausel, se mettaient aussi sur les rangs. M. de Bourmont aurait peut-être sollicité la nomination du premier, s'il n'eût lui-même aspiré à commander l'armée. La dauphine, qui lors des événements de Bordeaux, en 1815, avait pu apprécier le caractère du général Clausel, ne dissimulait pas l'opinion avantageuse qu'elle avait de ses talents et de sa capacité. Charles X fit cesser toutes les hésitations, en se prononçant formellement pour son ministre de la guerre; choix impopulaire, mais que justifiaient aux yeux de la cour les nombreuses preuves de dévouement que M. de Bourmont avait données à la cause des Bourbons.

Le choix du commandant en chef de l'armée navale n'était ni moins important ni moins difficile. La plupart des amiraux avaient déclaré le débarquement impossible: MM. Jacob, Verhuel, Roussin, avaient formellement combattu l'expédition sous le rapport maritime; le commandement de la flotte ne pouvait donc leur être confié. Quelques courtisans songèrent à M. de Rigny, sur qui la victoire récente de Navarin avait fixé l'attention publique; mais M. de Rigny se trouvait alors dans l'Archipel; et d'ailleurs, n'avait-il pas décliné l'honneur d'être le collègue de M. de Polignac? Ce refus suffit pour le rendre impossible. Au milieu de cet embarras, M. de Bourmont jeta les yeux sur le vice-amiral Duperré, alors préfet maritime à Brest: de beaux faits d'armes environnaient d'éclat ce nom déjà populaire dans la marine. Le vice-amiral Du-

perré s'était distingué dans plusieurs rencontres avec les Anglais sur nos côtes, et leur avait fait essuyer dans l'Inde des pertes considérables ; c'était lui qui, en 1812, avait mis l'Adriatique dans un état de défense formidable; enfin, en 1823, il avait dirigé les préparatifs de l'attaque par mer projetée contre l'île de Léon, attaque que prévint la capitulation de Cadix. M. de Bourmont, qui commandait les troupes destinées au siége de cette place, avait passé plusieurs jours à bord de l'amiral Duperré, et le souvenir des bons rapports qu'il avait entretenus avec lui dans cette circonstance le décida à se l'adjoindre. L'amiral, lorsqu'on lui apporta les ordres du roi, ne présenta d'abord aucune objection; plus tard, il témoigna moins d'assurance, soit que des influences dont il ne s'était pas bien rendu compte eussent victorieusement agi sur lui, soit qu'un examen plus attentif de l'entreprise lui en eût mieux révélé les obstacles et les dangers. Il accepta pourtant; mais, comme son attitude et ses relations inspiraient à la cour quelque défiance, le général Bourmont emporta secrètement une ordonnance qui lui donnait pleins pouvoirs et sur l'armée de terre et sur l'armée de mer.

A ces deux chefs principaux furent adjoints des lieutenants d'un mérite reconnu depuis longtemps. Ainsi, dans l'armée de terre, se trouvait : le général Valazé, qui a dirigé plusieurs siéges mémorables, entre autres ceux de Saragosse et d'Astorga; le lieutenant-général Loverdo, né dans l'île de Céphalonie, mais depuis 1791 associé à toutes les gloires de la France, et qui a fait une étude spéciale de l'Afrique septentrionale; le baron de Berthezène, dont les états de service remontent au siége de Toulon, et dont tous les titres et tous les grades datent d'un champ de bataille; le lieutenant-général Desprez, major-général de l'armée, qui a déjà rempli ces fonctions en Catalogne, auprès du maréchal Moncey. Dans l'armée navale, on compte : le contre-amiral Rosamel, commandant en second, illustre par ses combats dans l'expédition d'Irlande et sur l'Adriatique ; le contre-amiral Mallet, major-général; le baron Hugon, dont la prudence ne fut jamais en défaut; Villaret-Joyeuse, issu d'une famille de marins célèbres; Cosmao Dumanoir, noble débris de Trafalgar. Nous aurons plus tard d'autres noms à signaler à la reconnaissance de la France.

Seize régiments d'infanterie de ligne et deux régiments d'infanterie légère devaient composer la force principale de l'armée expéditionnaire. On décida que ces corps auraient deux bataillons, comptant chacun sept cent cinquante hommes, sous-officiers et soldats. L'organisation de ces bataillons à un tel effectif présentait de graves difficultés : les corps avaient été considérablement affaiblis dès le commencement de l'année par le départ d'un grand nombre de soldats, envoyés dans leurs foyers avec des congés d'un an; aussi doutait-on généralement qu'il fût possible de réunir, avant la fin de mai, des forces suffisantes pour l'expédition. C'était ne pas rendre justice au caractère français. Le signal d'une guerre aventureuse avait réveillé une ardeur qui semblait s'être

éteinte au milieu de la paix. La mer à franchir, des Turcs à combattre, des esclaves chrétiens à délivrer, c'en était assez pour enflammer l'imagination de nos jeunes soldats; tous quittaient avec joie le foyer paternel; les malades seuls ne répondirent pas à l'appel. Un grand nombre de militaires qui avaient atteint le terme de leur service contractaient de nouveaux engagements; les sous-officiers renonçaient à leurs galons pour être incorporés dans les bataillons de guerre; et on vit des officiers de tout grade solliciter la faveur de faire la campagne à leurs frais. Parmi ces derniers se trouvait un jeune lieutenant du génie, alors ignoré, et qui depuis est devenu une des gloires les mieux éprouvées de notre armée d'Afrique: c'est nommer M. de Lamoricière.

Plusieurs personnages de distinction obtinrent aussi la faveur de prendre part à cette campagne: le prince de Schwartzemberg, fils aîné du feld-maréchal, qui commandait en 1815 les armées de la coalition; le prince de Carignan; le prince Poniatowski; le fils d'un magnat de Hongrie; le baron Leclerc de Berlin; le colonel Filosof, aide de camp du grand-duc Michel de Russie; sir W. Mansell, capitaine de vaisseau de la marine anglaise, qui avait fait partie de l'expédition de lord Exmouth en 1816, brave officier qui, dans toutes les affaires, fit preuve du plus grand courage.

La difficulté du transport, l'incertitude où l'on était de trouver des fourrages sur les côtes d'Afrique, décidèrent le gouvernement à réduire la cavalerie au plus petit effectif possible. On pensa que trois escadrons, forts chacun de cent cinquante chevaux, seraient suffisants pour une guerre dont un siége devait être la principale opération. Deux mille cinq cents chevaux furent affectés au service de l'artillerie et à celui du train des équipages.

Avant la fin de mars, plusieurs des régiments d'infanterie qui devaient faire partie de l'expédition avaient quitté leurs garnisons et se dirigeaient vers la Provence. Partout nos soldats furent accueillis avec une touchante cordialité; ils ne recevaient point encore les vivres de campagne, l'hospitalité provençale y suppléa en leur faisant gratis des distributions de vin. En effet, les habitants des contrées méridionales de la France voyaient avec un vif intérêt ces préparatifs : les uns, poussés par l'exaltation religieuse, les autres par la haine contre les Barbaresques, haine qu'avaient ranimée les entraves que le commerce éprouvait depuis trois ans. Ils pensaient qu'un établissement français sur le littoral algérien leur offrirait de précieux avantages. La perte de l'Égypte, celle des concessions africaines, avaient causé de grandes perturbations dans les fortunes; le moment de les réparer leur paraissait venu : jamais les ports de la Provence n'avaient vu se déployer un appareil plus imposant!

Le 30 avril toutes les troupes de l'expédition étaient réunies dans leurs cantonnements. On les exerça aussitôt à rectifier leur tir, à prendre des dispositions convenables contre la cavalerie; on leur apprit à se former rapidement

en carré, et à couvrir leur front et leurs flancs avec des espèces de chevaux de frise, formés de lances assemblées trois à trois. Enfin, l'héritier présomptif de la couronne, qui, en sa double qualité de grand amiral et de généralissime, aurait dû peut-être prendre le commandement supérieur de cette brave armée, vint la passer en revue. Les régiments, dans une tenue magnifique, manœuvrèrent avec une précision admirable sur les glacis de la place de Toulon et au Champ-de-Mars. De son côté, la flotte, entièrement pavoisée, exécuta un simulacre de débarquement dont la réussite fit concevoir les plus heureuses espérances pour le succès de l'expédition. L'indifférence flegmatique du prince, en présence de l'enthousiasme qui éclatait chez les soldats et sur toutes ces physionomies provençales, si animées, si expressives, produisit un douloureux contraste : on eût dit qu'il pressentait déjà la tempête qui menaçait sa famille, et qui devait bientôt engloutir dans le même abîme trois générations de rois !

Le 10 mai, toutes les dispositions étant prises pour l'embarquement des troupes, la première division s'ébranla, et le lendemain elle était réunie autour de Toulon avec plusieurs détachements d'artillerie et du génie. Mais avant d'assister à cette opération, faisons avec détail l'énumération de cette jeune et brave armée qui s'est acquis tant de droits à la reconnaissance de la France et à l'estime de l'Europe.

SITUATION DE L'ARMÉE D'AFRIQUE,

A L'ÉPOQUE DE SON EMBARQUEMENT, LE 11 MAI 1830.

Effectif général.

Désignation des corps.	Hommes.	Chevaux.
États-majors	110	246
Infanterie	30,410	219
Cavalerie	539	493
Artillerie	2,815	1,246
Génie	1,345	117
Train des équipages militaires	882	1,302
Ouvriers d'administration	688	»
Gendarmerie	113	31
Officiers d'administration	429	354
Total général	37,331	4,008

COMPOSITION DE L'ARMÉE.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Le lieutenant-général comte de Bourmont, pair de France, commandant en chef; de Trelan, chef de bataillon; de Bourmont, capitaine, aides de camp; Delamyre, d'Arthes, capitaines; de Biencourt, de Maillé, lieutenants, officiers d'ordonnance.

Le lieutenant-général Desprez, chef d'état-major général; de Montcarville, chef de bataillon; Mirangoy, capitaine, aides de camp; Fournier de Trelo, officier d'ordonnance; — le maréchal de camp de Tolozé, sous-chef de l'état-major général; Sol, capitaine, aide de camp; Bernard, lieutenant, officier d'ordonnance.

Maubert de Nérully, lieutenant-colonel de gendarmerie, grand-prévôt; de Bartillac, commandant le quartier-général; de Carné, chef de bataillon, vaguemestre général.

Juchereau de Saint-Denis, colonel; Auvray, lieutenant-colonel; de Montlivault, chef de bataillon; Fernel, *id.*; Lerminier, *id.*; Perrin-Solliers, *id.*; de Ligniville, capitaine; Chapelier, *id.*; Berger de Castelnau, *id.*; Pelissier, *id.*; Maussion, *id.*; Boyer, *id.*, officiers attachés à l'état-major; prince de Chalais, sous-lieutenant; de Bellevue, *id.*; de Bethisy, *id.*; Henri de Noailles, *id.*, officiers à la suite du quartier-général.

ARTILLERIE. — ÉTAT-MAJOR.

Le maréchal de camp vicomte de Lahitte, commandant; Maleschard, capitaine, aide de camp; de Sulle, lieutenant, officier d'ordonnance; Desclaibes, colonel, chef d'état-major; Egerlé, lieutenant-colonel, commandant l'équipage de siége; de Julvécourt, Legrand, de Foucault, Romestin, Molin, Buisson, chefs de bataillon; de Camoin, Labaume, de Sainte-Foix, Admirault, Legagneur, Bonnet, Marcy, capitaines.

GÉNIE. — ÉTAT-MAJOR.

Le maréchal de camp baron de Valazé, commandant; Guy, capitaine, aide de camp; Dupont, lieutenant-colonel, chef d'état-major; Lemercier, chef de bataillon, directeur du parc.— Chambaud, Vaillant, chefs de bataillon. Gallice, Beurnier, Duvivier, Guèze, Gaultier-Despreménil, Roussel, Foureau, Collac, d'Oussières, Morin, Dufour, de Montfort, Chabaud-Latour, Ribot, Desessart, de Reville, capitaines; Bigot, Bouscaren, lieutenants.

INTENDANCE MILITAIRE.

Baron Denniée, intendant en chef; Lambert, Evrard, de Saint-Jean, sous-intendants; Dubois, adjoint; baron de Sermet, sous-intendant chargé du service du grand quartier-général et de la police supérieure; Raynal, adjoint; Brugnière, sous-intendant chargé du service du trésor, des postes et hôpitaux militaires; de Limoge, adjoint; Ferrand de Saligny, sous-intendant chargé du campement, habillement, harnachement; Fontenay et Charpentier, sous-intendants chargés des équipages militaires, artillerie et génie; Dorville, sous-intendant chargé du parc général des bestiaux; Forsté, sous-intendant près du chef de l'état-major général; Firino, payeur général; Roux, médecin en chef du service de santé des hôpitaux; Beaupré, chirurgien en chef; Charpentier, pharmacien en chef; Michel, officier d'administration en chef.

BRIGADE TOPOGRAPHIQUE.

Filhon, capitaine; Levret, lieutenant; Rozet, *id.*; Ollivier, *id.*, ingénieurs géographes

BRIGADE DES INTERPRÈTES.

Girardin, d'Aubignosc, Jacob Habaïby, ancien colonel de mamelucks, Charles Zaccard, Poussick, interprètes de première classe ayant rang de colonel; Vincent, Muller, Eusèbe Desalle, interprètes de deuxième classe ayant rang de chef d'escadron; Abithal, Boyer, Abdallah d'Asbonne, Gautier, Bourcet, Dumesnil, interprètes de troisième classe ayant rang de capitaine; Joseph Habaïby, Dudoud Habaïby, Lemanne, Salem, Monty-Nathan, Axaria de Soutzos, Abdel-Malack, guides interprètes avec rang de lieutenant.

PREMIÈRE DIVISION.

ÉTAT-MAJOR.

Le baron Berthezène, lieutenant-général, commandant; Letier, Barchou, capitaines, aides de camp; Crevel, capitaine, officier d'ordonnance; de Brossard, colonel, chef d'état-major; Reveux, chef de bataillon, sous-chef; Rivière, Guyot Duhamel, Destabenrath, capitaines d'état-major; Sergent de Champigny, sous-intendant militaire; Barbier, adjoint.

Première Brigade.

Poret de Morvan, maréchal de camp, commandant; Beauguet, capitaine, aide de camp; Cerfber, sous-lieutenant, officier d'ordonnance. — 1er régiment de marche, un bataillon du 2e et un du 4e léger; colonel, Bosquillon de Frescheville; lieutenant-colonel, d'Orsanne; chefs de bataillon, Loyré d'Arbouville, Cousin. — 3e régiment d'infanterie de ligne, colonel, Roussel; lieutenant-colonel, de l'Aubépin; chefs de bataillon, Delavau, Menni.

Deuxième Brigade.

Baron Achard, maréchal de camp, commandant; Bospiec, capitaine, aide de camp; Gardon de la Place, lieutenant, officier d'ordonnance. — 14e régiment d'infanterie de ligne, colonel, vicomte Laforest d'Armaillé; lieutenant-colonel, Petit d'Auterive; chefs de bataillon, de Mongelas, Gasquet. — 37e régiment d'infanterie de ligne, colonel, baron Feuchères; lieutenant-colonel, Lamarque; chefs de bataillon, Tremeaux, Ducros.

Troisième Brigade.

Baron Clouet, maréchal de camp, commandant; Senilhes, capitaine, aide de camp; de Béarn, lieutenant, officier d'ordonnance. — 20e régiment de ligne, colonel, Horrie de Lamotte; lieutenant-colonel, de Beaucaire; chefs de bataillon, Poupel, de Chaussoy. — 28e régiment d'infanterie de ligne, colonel, Mounier; lieutenant-colonel, chevalier de Mutrecy; chefs de bataillon, de la Brigue, Chalmeton.

DEUXIÈME DIVISION.

ÉTAT-MAJOR.

Le comte Loverdo, lieutenant-général, commandant; Courcenet, chef de bataillon; Dubreton, capitaine, aides de camp; de Saint-Mars, capitaine, officier d'ordonnance; Jacobi, colonel, chef d'état major; Aupick, chef de bataillon, sous-chef; Perrot, Conrad, Eynard, capitaines d'état-major; Behaghel, sous-intendant militaire.

Première Brigade.

Comte de Damrémont, maréchal de camp, commandant; Foy, capitaine, aide de camp; de Vogué, sous-lieutenant, officier d'ordonnance. — 6e régiment d'infanterie de ligne, colonel, de la Villegille; lieutenant-colonel, Boullé; chefs de bataillon, Carcenac et de Lavoyrie. — 49e régiment d'infanterie de ligne, colonel, Magnan; lieutenant-colonel, Ferrand de Sundricourt; chefs de bataillon, Buart, Apchié.

Deuxième Brigade.

Monk d'Uzer, maréchal de camp, commandant; Sicard, lieutenant, aide de camp; Riberet, capitaine, officier d'ordonnance. — 15e régiment d'infanterie de ligne, colonel, Mangin; lieutenant-colonel, Durris; chefs de bataillon, Laurent, Allain. — 48e régiment d'infanterie de ligne, colonel, de Leridant; lieutenant-colonel, Lefol; chefs de bataillon, Blanchard-Duval, Marcel.

Troisième Brigade.

Colomb d'Arcine, maréchal de camp, commandant; Gotschik, capitaine, aide de camp; de Fezensac, sous-lieutenant, officier d'ordonnance. — 21e régiment d'infanterie de ligne, colonel, Bérard de Contefrey; lieutenant-colonel, Augousteaux; chefs de bataillon, Lugnot, Petitjean. — 29e régiment d'infanterie de ligne, colonel, Delachaux; lieutenant-colonel, vicomte Dupuy Melgueil; chefs de bataillon, Delachaux, Tardieu de Colombier.

TROISIÈME DIVISION.

ÉTAT-MAJOR.

Duc d'Escars, lieutenant-général, commandant; Born, chef de bataillon; de Surineau, capitaine, aides de camp; de Lorges, capitaine, officier d'ordonnance; baron Petit, colonel, chef d'état-major; Phétot, chef de bataillon, sous-chef; Sallonier de Tamnay, Boyer de la Bouère, Demalet de la Vedrine, capitaines d'état-major; d'Armand, sous-intendant militaire; Merle, adjoint.

Première Brigade.

Vicomte Bertier de Sauvigny, maréchal de camp, commandant; Le Carron, capitaine, aide de camp; de Bertier, lieutenant, officier d'ordonnance. — 2e régiment de marche, un bataillon du 1er et un du 9e léger; colonel, marquis de Neuchèse; lieutenant-colonel, Baraguay d'Hilliers; chefs de bataillon, Kléber, Bruno de Lagrange.—35e régiment d'infanterie de ligne, colonel, Rullière; lieutenant-colonel, Rostolan; chefs de bataillon, Ballon, Lapeyre.

Deuxième Brigade.

Baron Hurel, maréchal de camp, commandant; de la Motte, capitaine, aide de camp; Curial, sous-lieutenant, officier d'ordonnance. — 17e régiment de ligne, colonel, Duprat; lieutenant-colonel, Hermann; chefs de bataillon, Escande, Gallimardet. — 30e régiment de ligne, colonel, de Beaupré; lieutenant-colonel, d'Albenas; chefs de bataillon, Daguzan, Revest.

Troisième Brigade.

De Montlivault, maréchal de camp, commandant; Le Barbier de Tinan, capitaine, aide de camp; de Rougé, sous-lieutenant, officier d'ordonnance.— 23e régiment d'infanterie de ligne, colonel, comte de Montboissier; lieutenant-colonel, Guillemeau de Préval; chefs de bataillon, Rognat, Wilhelm.— 34e régiment d'infanterie de ligne, colonel, comte de Roucy; lieutenant-colonel, Hurault de Sorbé; chefs de bataillon, Esnault des Moulins, Corbin.

CAVALERIE.

1er escadron du 13e chasseurs, et 2e escadron du 17e même arme; colonel, Bontems Dubarry.

GENDARMERIE.

Chevalier Despinay, lieutenant.

ARTILLERIE DE LA MARINE.

Gobert de Neufmoulins, colonel; Préaux, chef de bataillon; Cabaret, Lefèvre, Laphairie, Mercier, capitaines, chefs de compagnie; Dehuy, adjudant-major; Bourré, chef de bataillon chargé de la direction des projectiles.

SERVICE DE SANTÉ.

Roux, *médecin en chef;* Stéphanopoli, *médecin principal;* Peysson, Vimiguerra, Vignes, Vignard, Jourdan, Monard (Pascal), Monard (Ch.), Pallas, *médecins ordinaires;* douze médecins adjoints.

Beaupré, *chirurgien en chef*; Chevreau, *chirurgien principal;* Pointis, Demeyer, Pierron, Fleschut, Girardin, Devaux, Huet, Brée, Delesalle, Durand, Guérin, Molinard, Chambolle, Renucci, Chaudron, *chirurgiens-majors;* vingt-quatre chirurgiens aides-majors, et cent douze sous-aides.

Charpentier, *pharmacien en chef*; Juveny, *pharmacien principal;* Herbin, Borde, Frosté, Sauret, Bougleux, Desbrières, *pharmaciens-majors;* vingt-deux pharmaciens aides-majors, cinquante-deux sous-aides.

SERVICE RELIGIEUX.

Seize aumôniers, dont un aumônier-général et un prêtre syrien.

MATÉRIEL.

Le matériel d'artillerie se compose de 82 pièces de siége, 48 pièces de campagne, 24 pièces de montagne, 18 mortiers, 150 fusils de rempart.

Les principaux approvisionnements de guerre consistent en 2,000 fusils d'infanterie de réserve, 172,000 boulets, 3,000 fusées à la congrève, 5,000,000 de cartouches, et 28,500 kilog. de poudre à canon. — Le matériel du campement et des ambulances avait été formé sur une très-large échelle; il y avait 4,840 tentes, 30 hangards pour 50 malades chacun, 3,000 lits en fer avec matelas et draps, 21 fours en tôle, et 6 forges de campagne.

COMPOSITION DE LA FLOTTE.

Le nombre des bâtiments de l'état s'élevait à 103; ils portaient ensemble 2,968 bouches à feu. 350 navires du commerce, destinés au transport du matériel et des vivres, avaient été affrétés par le gouvernement, ainsi que 130 petits bateaux catalans et génois, 55 chalands, et 30 bateaux plats. Le munitionnaire général, M. Sellières, avait en outre affrété pour son compte 100 navires de commerce. En sorte que le total des bâtiments employés à l'expédition était de 768; et le nombre d'hommes transportés s'élevait, y compris l'armée d'expédition, à 70,450. Voici l'énumération des bâtiments de l'état avec le nom des capitaines qui les commandaient.

VAISSEAUX ARMÉS EN GUERRE.

La Provence, commandée par M. de Villaret Joyeuse, et portant le pavillon du vice-amiral Duperré, commandant en chef l'expédition.

Le Trident, commandé par M. Casy, capitaine de frégate, et monté par M. le contre-amiral de Rosamel, commandant en second.

Le Breslaw, commandé par M. Maillard de Liscourt.

VAISSEAUX ARMÉS EN FLUTE.

Le Duquesne, Basoche, cap. de vaisseau.
L'Algésiras, Ponée, *id.*
La Ville de Marseille, Robert, *id.*
Le Scipion, Emeric, *id.*
Le Nestor, Latreyte, cap. de vaisseau.
Le Marengo, Duplessis-Parscau, *id.*
Le Superbe, Cuvillier, *id.*
La Couronne, de Rossy, *id.*

FRÉGATES ARMÉES EN GUERRE.

La Guerriere, Rabaudy, cap. de vaisseau.
L'Amphitrite, Le Serec, *id.*
La Pallas, de Forsams, *id.*
L'Iphigénie, Christy de la Pallière, *id.*
La Didon, de Villeneuve Bargemont, *id.*
La Surveillante, Trotel, *id.*
La Belle Gabrielle, Laurens de Choisy, *id.*
L'Herminie, Le Blanc, *id.*
La Syrène, Massieu de Clerval, *id.*
La Melpomène, Lamarche, capitaine de vaisseau.
La Jeanne d'Arc, Lettré, *id.*
La Vénus, Russel de Bedfort, *id.*
La Marie-Thérèse, Billard, *id.*
L'Artémise, Cosmao-Dumanoir, *id.*
La Circé, Rigodit, *id.*
La Duchesse de Berry, Kerdrain, *id.*
La Bellone, Gallois, *id.*

FRÉGATES ARMÉES EN FLUTE.

La Proserpine, de Reverseaux, capitaine de vaisseau.
La Cybèle, Robillard, *id.*
La Thémis, Legoarant de Tromelin, *id.*
La Thétis, Lemoine, capitaine de vaisseau.
La Médée, de Plantys, *id.*
L'Aréthuse, de Moges, *id.*
La Magicienne, Bégué, *id.*

CORVETTES DE GUERRE.

La Créole, commandée par M. de Péronne, capitaine de frégate, et montée par M. le capitaine de vaisseau baron Hugon, commandant supérieur de la flottille.
L'Écho, Groëb, capitaine de frégate.
La Bayonnaise, Ferrin, cap. de vaisseau.
L'Orythie, Luneau, *id.*
La Victorieuse, Guérin des Essarts, *id.*
La Cornélie, Savy de Mondiol, *id.*
La Perle, Villeneau, capitaine de vaisseau.

BRICKS.

L'Actéon, Hamelin, capitaine de frégate.
L'Adonis, Huguet, *id.*
Le Cuirassier, de la Rouvraye, *id.*
Le Voltigeur, Ropert, *id.*
Le Hussard, Thoulon, *id.*
Le Dragon, Le Blanc, *id.*
L'Alerte, Andréa de Nerciat, *id.*
Le D'Assas, Pujol, *id.*
Le Ducouedic, Gay de Taradel, *id.*
Le Cygne, Longer, *id.*
Le Griffon, Dupetit-Thouars, *id.*
L'Endymion, Nonay, *id.*
L'Alacrity, Laîné, *id.*
L'Alcibiade, Garnier, *id.*
Le Zèbre, Leférec, capitaine de frégate.
Le Rusé, Jouglas, *id.*
La Comète, Ricard, lieutenant de vaisseau.
La Cigogne, Barbier, *id.*
La Badine, Guindet, *id.*
Le Lézard, Herpin de Frémont, *id.*
L'Euryale, Parseval, capitaine de frégate.
Le Faune, Couhitte, *id.*
La Capricieuse, Brindjone Treglodé, lieutenant de vaisseau.
Le Lynx, Armand, *id.*
L'Alsacienne, Hanet-Cléry, *id.*
L'Aventure et *Le Sylène*, qui devaient faire partie de la flotte, s'étaient perdus.

GOELETTES.

La Daphné, Robert Dubreuil, lieutenant de vaisseau. — *L'Iris*, Guérin, *id.*

BOMBARDES.

Le Vésuve, Mallet, lieutenant de vaisseau.
L'Hécla, Ollivier, *id.*
Le Volcan, Brait, *id.*
Le Cyclope, Texier, *id.*
Le Vulcain, Baudin, lieutenant de vaisseau.
L'Achéron, Lévêque, *id.*
Le Finistère, Rolland, *id.*
La Dore, Long, *id.*

CORVETTES DE CHARGE.

La Bonite, Parnajon, capitaine de frégate.
Le Tarn, Fleurine de Lagarde, *id.*
L'Adour, Lemaître, *id.*
La Dordogne, Mathieu, *id.*
La Caravane, Denis, capitaine de frégate.
Le Lybio, Coste, *id.*
Le Rhône, Febvrier Despointes, lieutenant de vaisseau

GABARRES.

La Vigogne, de Sercey, lieutenant de vaisseau.
Le Robuste, Delasseaux, *id.*
Le Bayonnais, Lefebvre d'Abancourt, *id.*
Le Chameau, Coudein, *id.*
La Garonne, Aubry de la Noé, *id.*
La Lamproie, Dussault, *id.*
La Truite, Miégeville, lieutenant de vaisseau.
Le Marsouin, de Forget, *id.*
L'Astrolabe, Verninac Saint-Maur, *id.*
La Désirée (transport), Daunac, chef de timonerie.
L'Africaine (balancelle), Lautier, *id.*

BATEAUX A VAPEUR.

Le Pélican, Janvier, lieutenant de vaisseau.
Le Souffleur, Grandjean de Fouchy, *id.*
Le Nageur, Louvrier, *id.*
Le Sphinx, Sarlat, *id.*
Le Coureur, Lugeol, lieutenant de vaisseau.
Le Rapide, Gatier, *id.*
La Ville du Havre, Turiault, *id.*

Pour éviter la confusion, et afin de faciliter la marche de ce grand nombre de navires de tout rang, de toute allure, la flotte de guerre fut divisée en trois escadres, dites de *bataille*, de *débarquement* et de *réserve*, désignation qui indique assez le rôle que chacune d'elles devait remplir. Le convoi, composé de navires marchands, chargés du transport de différents approvisionnements et d'une petite portion de troupes qui n'avaient pu être logées à bord des bâtiments de l'état, fut aussi divisé en trois sections; enfin, les navires destinés à prendre l'armée sur les grands vaisseaux pour la conduire à terre, forma une section spéciale, sous le titre de *flottille de débarquement*. Lorsque toutes ces dispositions d'ordre eurent été arrêtées, l'embarquement des troupes commença ; et le général en chef leur adressa la proclamation suivante :

« SOLDATS,

« L'insulte faite au pavillon français vous appelle au-delà des mers; c'est pour le venger que vous avez couru aux armes, et qu'au signal donné du haut du trône, beaucoup d'entre vous ont quitté le foyer paternel.

« Déjà les étendards français ont flotté sur la plage africaine ; la chaleur du climat, la fatigue des marches, les privations du désert, rien ne put ébranler ceux qui vous ont devancés. Leur courage tranquille a suffi pour repousser les attaques tumultueuses d'une cavalerie brave mais indisciplinée; vous suivrez leur glorieux exemple.

« Soldats, les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous; leurs vœux vous accompagnent; la cause de la France est celle de l'humanité; montrez-vous dignes de cette noble mission. Qu'aucun excès ne ternisse l'éclat de vos exploits; terribles dans le combat, soyez justes et humains après la victoire : votre intérêt le commande autant que le devoir. Longtemps opprimé par une milice avide et cruelle, l'Arabe verra en vous des libérateurs; il implorera notre alliance. Rassuré par votre bonne foi, il apportera dans nos camps le produit de son sol. C'est ainsi que, rendant la guerre moins longue et moins sanglante, vous remplirez les vœux d'un prince aussi avare du sang de ses sujets que jaloux de l'honneur de la France.

« Soldats, un prince auguste vient de parcourir vos rangs; il a voulu se convaincre lui-même que rien n'avait été négligé pour assurer vos succès et pourvoir à vos besoins. Sa constante sollicitude vous suivra dans les contrées inhospitalières où vous allez combattre. Vous vous en rendrez dignes en observant cette discipline sévère qui valut à l'armée qu'il conduisit à la victoire l'estime de l'Espagne et celle de l'Europe entière.

« *Le lieutenant-général commandant en chef l'expédition*,

« Comte DE BOURMONT. »

Le 11 mai au matin, l'embarquement de la première division commença : les régiments arrivaient sur le quai des Marchands, où venaient les prendre les embarcations pour les conduire à bord. C'était un admirable coup-d'œil, un spectacle ravissant, que ces innombrables chaloupes, hérissées de baïonnettes, s'avançant vers les majestueux vaisseaux restés en rade, au bruit d'une musique guerrière, et aux acclamations mille fois répétées de : *Vive le roi! vive la France!* Les première et deuxième brigades furent placées à bord des bâti-

ments de guerre composant la deuxième escadre ; la troisième brigade ne put gagner ses vaisseaux que le 12. Le lendemain, malgré une pluie continue, on embarqua la deuxième division sur la première escadre, dite de bataille. La troisième division ne fut complétement à bord que le 17. M. le contre-amiral Mallet, major-général de l'armée navale, dirigeait cette importante opération.

Les bâtiments de guerre prirent le matériel de l'artillerie et une portion de celui du génie; le restant avait été embarqué à Marseille sur des navires de commerce. Les bagages, les effets de campement, les tentes, les chevaux de frise, les triples lances, les caissons, etc., furent placés sur les navires du convoi. Cinq bateaux avaient été installés en poudrières, et occupaient en rade des postes isolés.

Le 17 mai, le brick *l'Euryale*, commandant en second le convoi, et la goëlette *l'Iris*, appareillèrent de la rade de Toulon, escortant une division de la flottille de débarquement, composée des bateaux-bœufs, et se dirigèrent vers les îles Baléares, où ils devaient attendre l'armée navale. Les trois escadres auraient pu partir le même jour; mais on attendait de Portsmouth des câbles en fer, destinés aux vaisseaux de guerre pour leur mouillage sur la côte d'Afrique. Le 18 seulement, l'état-major de l'armée navale se rendit à bord de *la Provence* avec le général en chef de l'armée de terre, les généraux Desprez, Valazé, Lahitte, et l'intendant en chef Denniée. Le 19, la seconde division de la flottille appareilla sous l'escorte des gabares *la Truite* et *la Garonne*, et se dirigea sur Palma.

Pendant la journée du 19, le temps se maintint au beau; les vents étaient favorables pour sortir; troupes, matériel, bagages, tout était à bord; chacun attendait impatiemment la journée du lendemain, qui devait être celle du départ. Une gaieté franche régnait sur tous les bâtiments; point de tumulte ni de confusion, malgré l'encombrement; les soldats et les marins chantaient en chœur des hymnes militaires, que répétaient les musiques des régiments. La rade offrait l'aspect d'une ville mouvante, ayant ses rues, ses palais et une population de 70,000 âmes! les canots, qui circulaient dans tous les sens, donnaient à ce magnifique panorama une vie et un mouvement extraordinaires. Le 20, les vents contraires soufflèrent avec violence, et pendant cinq mortelles journées les navires restèrent enchaînés à leurs ancres, au grand mécontentement des soldats et des curieux.

Enfin, dans l'après-midi du 25, la brise fraîchit. L'amiral donna le signal du départ, et soudain tous les navires se couvrirent de voiles. Au même instant la proclamation suivante était lue à tous les équipages :

« Officiers, sous-officiers et marins,

« Appelés avec vos frères d'armes de l'armée expéditionnaire à prendre part aux chances d'une entreprise que l'honneur et l'humanité commandent, vous devez aussi en

partager la gloire. C'est de nos efforts communs et de notre parfaite union que le roi et la France attendent la réparation de l'insulte faite au pavillon français. Recueillons les souvenirs qu'en pareille circonstance nous ont légués nos pères ; imitons-les, et le succès est assuré. Partons ! Vive le roi !

« *Le vice-amiral commandant l'armée navale,*

« DUPERRÉ. »

Ce jour-là même on apprenait à Toulon qu'une importante modification était survenue dans le ministère : MM. Chabrol et Courvoisier, partisans d'une politique sage et modérée, se retiraient du cabinet pour faire place à MM. Chantelauze et Peyronnet. Cette nouvelle était de funeste présage ; mais elle resta concentrée dans le cercle des officiers supérieurs. Quelques généraux en furent douloureusement affectés ; le reste de l'armée continua ses rêves de gloire et de bonheur. Que l'on se figure treize grands vaisseaux de ligne, vingt frégates, quatre-vingts bâtiments légers, avec leurs longues flammes de guerre, et une quantité prodigieuse de transports de toute grandeur, voguant majestueusement vers la pleine mer ; que l'on se figure cinquante mille spectateurs qui, des hauteurs du fort Lamalgue, suivent du regard et accompagnent de leurs vœux cette flotte qui occupe une étendue de douze lieues ; les musiques des dix-huit régiments embarqués répondant aux acclamations qui saluent leur départ ; les soldats, montés sur les hunes, sur les haubans, sur les vergues, et faisant retentir l'air de leurs chants d'adieux, alors seulement on aura une idée du magnifique tableau qui s'étalait à tous les regards, et dont la plume ou le pinceau ne peuvent que difficilement esquisser les gigantesques proportions.

Toute la flotte suivit l'ordre naturel sur colonne ; *la Provence* marchait en tête de l'escadre de bataille ; l'escadre de débarquement et celle de réserve s'avançaient sur deux colonnes parallèles ; la première section du convoi, qu'escortaient plusieurs bâtiments de guerre, faisait voile à gauche de l'escadre de bataille. A trois heures, ces cent trente bâtiments avaient franchi le goulet et se formaient en deux divisions, ayant chacune trois colonnes. Les bateaux à vapeur circulaient dans tous les sens, soit pour porter des ordres, soit pour donner des secours aux navires qui pouvaient en avoir besoin. Un seul bâtiment du convoi brisa son mât de hune, et fut obligé de rentrer en rade. A huit heures du soir, on ne voyait plus dans le lointain que des points blancs formés par les voilures.

Le 26, la seconde section du convoi mit à la voile, sous l'escorte du brick *la Comète ;* le 27, une autre division des bateaux de transport quitta les îles d'Hyères pour se diriger vers les Baléares.

Le lendemain de son départ de Toulon, l'armée navale continuant sa route, reconnut vers l'est deux frégates qui venaient du sud, l'une portant le pavillon français, l'autre le pavillon turc. Le vaisseau amiral leur fit des signaux, et

bientôt elles manœuvrèrent pour se rapprocher. Le bateau à vapeur *le Sphynx* fut envoyé au-devant d'elles pour prendre les dépêches dont on supposait que le commandant du bâtiment français était porteur. Après avoir exécuté cet ordre, le capitaine du *Sphynx* se rendit à bord de *la Provence*, et apprit à l'amiral que la frégate française qui était en vue (*la Duchesse de Berry*, capitaine Kerdrain,) avait quitté le 21 mai la station d'Afrique pour escorter la frégate turque, où se trouvait Tahir-Pacha, amiral de la flotte ottomane. Ce dernier, disait-on, avait reçu du grand-seigneur l'ordre de faire voile vers Alger pour décider le dey à demander la paix. Voici une explication plus complète et plus vraie de cet événement :

Grâce aux instigations pressantes de l'Angleterre, la Porte, usant de son droit de suzeraineté, s'était décidée à envoyer à Alger un pacha chargé de saisir le dey, de le faire étrangler, et d'offrir ensuite à la France les satisfactions qu'elle pouvait désirer. C'était enlever tout prétexte à l'expédition française ; c'était faire triompher la secrète jalousie de l'Angleterre. Tahir-Pacha partit donc pour Alger sur une frégate fournie par les Anglais. Mais le ministre de la marine, prévenu à temps, avait ordonné à la croisière française d'interdire l'entrée du port à toute espèce de navires. La frégate que montait le plénipotentiaire turc, ayant rencontré un petit bâtiment commandé par l'enseigne Dubruel, cet intrépide officier déclara résolument qu'il ne la laisserait passer qu'après s'être fait couler bas. Tahir-Pacha, n'osant pas enfreindre un ordre si énergiquement exprimé, et que M. Massieu de Clerval, commandant supérieur du blocus, eût appuyé de toutes ses forces, manifesta le désir de se rendre à Toulon, dans l'espoir de faire accepter au gouvernement français la médiation de son souverain.

Tahir-Pacha fut reçu à bord de *la Provence* avec tous les honneurs dus à son rang : l'équipage était en tenue, et la garde sous les armes ; l'amiral Duperré en personne attendait sur le pont, précédé par son capitaine de pavillon, et accompagné de l'état major de l'armée expéditionnaire. Vingt-un coups de canon saluèrent la frégate turque, qui s'empressa de rendre le salut. Tahir-Pacha accepta le café que lui offrit l'amiral, et ne donna que peu de détails sur sa mission. L'aspect imposant de notre escadre le frappa vivement ; son regard annonçait une sorte de préoccupation chagrine, et à deux ou trois reprises, on le vit jeter les yeux sur les fenêtres de la dunette, comme pour s'assurer que sa frégate ne quittait pas sa position. Après cette courte entrevue, Tahir-Pacha continua sa route vers Toulon, pour attendre, sans doute, l'issue du grand événement. Voilà où vinrent aboutir, grâce à une louable énergie, les menées de la diplomatie britannique.

Le capitaine Kerdrain apprit également à l'amiral Duperré une nouvelle qui produisit sur toute l'armée une bien pénible impression : les bricks *l'Aventure* et *le Sylène*, appartenant à l'escadre du blocus, avaient échoué sur la côte d'Afrique, et les deux équipages avaient été massacrés par les

indigènes. Voici des détails circonstanciés sur cet événement, l'un des plus fâcheux de notre expédition.

Le brick *l'Aventure,* commandé par M. d'Assigny, lieutenant de vaisseau, avait été chargé de croiser sur la côte d'Alger, afin de surveiller tous les mouvements de l'ennemi; il naviguait de conserve avec la frégate la *Bellone.* Dans la nuit du 14 au 15 mai, la mer étant grosse et le vent N.-O. grand frais, M. d'Assigny fit prendre le second ris dans les huniers. Pendant cette opération, il perdit de vue *la Bellone.* Dans la journée du 15, il fut rejoint près du cap Bengut par le brick *le Sylène*, commandé par M. Bruat, lieutenant de vaisseau, qui venait de Mahon avec des dépêches pour M. Massieu de Clerval, commandant les forces du blocus. Deux heures après, *l'Aventure* était échoué, et *le Sylène*, qui le suivait, éprouva bientôt le même sort. Dès que les deux commandants eurent reconnu l'impossibilité de relever leurs navires, ils s'occupèrent d'établir un va-et-vient pour transporter à terre les hommes des deux équipages. Cette opération se fit avec le plus grand ordre; les malades furent mis à terre les premiers; les matelots et les états-majors ensuite. Mais ce n'était là que le commencement des malheurs réservés aux naufragés. Arrivés à terre, ils virent accourir vers eux une foule de Bédouins armés. C'en était fait de nos marins sans la présence d'esprit d'un Maltais, qui appartenait à l'équipage du *Sylène.* Cet homme se dévoua pour le salut de tous. Il savait l'arabe, et avait longtemps navigué sur les chebecks de la régence. Il recommanda à ses compagnons d'infortune de ne point le contredire dans la fable qu'il allait imaginer; puis il s'avança vers les Bédouins, et leur dit que les naufragés étaient Anglais. On lui mit le poignard sur la gorge, pour tâcher de l'effrayer et pour juger par son émotion si ce qu'il avançait était vrai. Mais sa fermeté ne se démentit point; elle en imposa aux Arabes, et bien qu'ils ne fussent pas entièrement convaincus, elle jeta des doutes dans leur esprit. Ce doute sauva les équipages.

Les deux navires avaient échoué près du cap Bengut, à trente-six milles du cap Caxine. L'intention des officiers était de suivre la côte pour se rendre à Alger. Sous prétexte de les conduire dans cette ville par le chemin le plus court, les Arabes leur firent prendre la route des montagnes. Après un quart d'heure de marche, ils arrivèrent à un village composé d'un petit nombre de cases; là leurs farouches guides se mirent à les piller, et les laissèrent sans vêtements, exposés au vent et aux froides ondées du nord. Le voyage fut ensuite repris, et après avoir fait environ quatre lieues dans les montagnes, les naufragés arrivèrent à un village assez considérable, où on leur distribua du pain en petite quantité. Plusieurs fois, pendant cette pénible route, ils avaient passé aux mains de différentes tribus, et chaque changement avait donné lieu à des cris affreux, aux menaces les plus terribles.

Cependant les Arabes s'étant aperçus que le village dans lequel venait de se faire la dernière halte n'était pas suffisant pour contenir tous les prisonniers,

résolurent de les disséminer. M. Bruat, commandant du *Sylène*, y resta avec la moitié de ses compagnons ; l'autre moitié, sous le commandement de M. d'Assigny, fut obligée de revenir sur ses pas, pour trouver un gîte. Chemin faisant, les matelots furent distribués dans des hameaux épars, et la plupart d'entre eux subirent de fort mauvais traitements de la part des habitants chez qui ils furent logés. Le commandant d'Assigny, conduit avec quelques-uns de ses hommes dans la maison d'un Bédouin qui l'avait pris d'abord sous sa protection, se vit repoussé par la maîtresse du logis; il se présenta dans une autre case, et y fut accueilli de la même façon par une Bédouine. Cependant ces femmes, qui se montraient si brutales, finirent par prendre en pitié le sort des malheureux naufragés, et la première maison dont ils avaient d'abord été repoussés devint leur asile. On leur alluma du feu, on leur donna à manger, et deux jours se passèrent sans trouble.

Sur ces entrefaites, plusieurs frégates françaises, s'étant détachées de l'escadre qui bloquait Alger, parurent à l'endroit où les deux bricks avaient échoué, et envoyèrent des embarcations pour les reconnaître. Cette circonstance faillit devenir fatale aux prisonniers : prenant ces dispositions pour une tentative de débarquement, les Arabes s'armèrent et descendirent des montagnes en poussant de grands cris ; les femmes mirent leurs enfants sur leur dos, prêtes à fuir ; enfin, les naufragés dont se composait la brigade du commandant d'Assigny furent étroitement enfermés dans les cabanes les plus solides, privés de nourriture, exposés à toutes sortes d'avanies, menacés de mort au moindre mouvement qu'ils feraient pour s'évader.

Nous avons dit que le commandant Bruat était resté dans un village différent de celui où se trouvait M. d'Assigny. Le Maltais à qui ses compagnons d'infortune devaient la vie faisait partie de la brigade de M. Bruat. Cet officier avait d'abord été logé dans une seule et même maison avec ses hommes ; mais comme elle n'était pas assez grande, on les en fit sortir, et on les plaça dans une espèce de mosquée, ouverte à tous venants. Les deux premiers jours, les Arabes qui les avaient capturés leur disaient que la rivière de Bouberak, gonflée par les pluies, rendait impossible le voyage d'Alger, et les engageaient à prendre patience ; le troisième, ils paraissaient moins bien disposés, lorsqu'un koulougli, ayant passé la rivière, vint leur apporter la nouvelle que des officiers et un secrétaire du dey d'Alger s'approchaient pour protéger les naufragés. « Mais, par Allah ! ajouta-t-il en s'adressant aux « Arabes, vous êtes bien sots si vous prenez ces hommes pour des Anglais. »

Le Maltais partit alors pour se rendre auprès des officiers turcs, et sans doute il plaida avec beaucoup de chaleur la cause de ses compagnons, car une heure après son départ nos marins étaient mieux traités, et plusieurs des Arabes leur rendaient les effets dont ils les avaient d'abord dépouillés. Dans le même moment, un des guides fit sortir le capitaine Bruat, et lui donna à entendre qu'il allait le conduire vers la rivière. Celui-ci refusa de se

séparer de ses camarades, qu'il instruisit aussitôt de la proposition qui venait de lui être faite ; mais, d'un avis unanime, ils lui représentèrent que sa présence parmi eux ne serait pas, à beaucoup près, aussi utile qu'auprès des officiers du dey. M. Bruat se décida donc à partir. En passant la rivière à la nage, il perdit ses effets, qui furent entraînés par la violence du courant; mais arrivé sur l'autre rive, un Turc se dépouilla des siens pour l'en couvrir. Il fut alors conduit à la tente du secrétaire, qui l'interrogea en espagnol et lui donna les plus grandes assurances pour la sécurité de tous.

Les choses prenaient une tournure favorable : l'effendi avait expédié deux officiers dans les montagnes, et avait même permis au commandant Bruat d'écrire une lettre à son second pour qu'il rassurât les hommes des deux équipages. Une imprudence, commise par plusieurs Français qui s'étaient échappés des cases où ils étaient retenus, eut les suites les plus terribles. Ces hommes, en fuyant, avaient blessé une femme; pour venger cet outrage, les Bédouins massacrèrent une partie des prisonniers, et, selon la coutume arabe, leur tranchèrent la tête. Ces sanglants trophées furent aussitôt portés à Alger et exposés aux regards avides de la populace.

Le commandant Bruat fut envoyé à Alger, où il arriva sain et sauf; on le conduisit aussitôt chez l'aga, qui lui adressa plusieurs questions sur son voyage, sur la force de son navire, et sur les causes de son naufrage. Bientôt après, le commandant d'Assigny et les hommes qui restaient des deux équipages furent conduits par les Arabes à la rivière Bouberak, et remis entre les mains des officiers du dey. L'un d'eux, qui parlait français, leur dit qu'ils étaient bien heureux d'être hors des mains des Arabes; que déjà vingt têtes avaient été portées à Alger, et qu'on parlait d'un plus grand nombre encore. Les naufragés passèrent la nuit au cap Matifoux dans des transes mortelles ; le lendemain, à environ quatre heures du soir, ils entrèrent en ville, escortés de soldats turcs et suivis d'une nombreuse populace. On les mena avec intention devant le palais du dey, où étaient exposées les têtes de leurs camarades; plusieurs d'entre eux ne purent supporter ce sanglant spectacle et tombèrent évanouis. On les renferma ensuite dans le bagne. Le consul d'Angleterre et celui de Sardaigne voulurent recueillir les officiers dans leurs hôtels; mais ceux-ci refusèrent ces offres obligeantes, décidés qu'ils étaient à partager le sort de leurs hommes. Le dey essaya à son tour d'obtenir des naufragés quelques renseignements sur l'expédition; toutes ses tentatives furent sans résultat : si la tempête avait détruit leurs navires, l'honneur du moins était resté sauf chez nos braves marins[1].

Cependant, instruit par ses agents de ce qui se passait en France, Hussein faisait de grands préparatifs de défense. Il venait d'appeler à son aide les

[1] Le dévouement du Maltais fut récompensé par la croix de la légion d'honneur, et par le don d'un bateau. — M. Bruat vient d'être appelé au commandement des îles Marquises.

chefs qui relevaient de son pachalick. Hassan, bey d'Oran, lui était parfaitement dévoué; mais, cassé par l'âge, il ne pouvait se mettre en personne à la tête des troupes destinées à se réunir aux forces algériennes. Achmet, bey de Constantine, et Mustapha, bey de Titery, nourrissaient depuis longtemps contre le pacha des projets dè révolte; de son côté celui-ci, qui connaissait leurs desseins, se proposait de les destituer; mais dans ce moment critique, il jugea prudent de remettre sa vengeance à des temps meilleurs, et leur fit même de brillantes promesses. Séduits par ces offres, les deux beys s'engagèrent à lui amener tous leurs contingents. Enfin, Hussein avait entamé des négociations avec le Maroc, Tunis et Tripoli, pour en obtenir des secours. Tunis et Maroc se contentèrent de répondre par des protestations de dévouement, et par des vœux fort stériles pour le succès de la cause algérienne. Le bey de Tripoli ne fit pas mieux; mais il écrivit une lettre qui mérite d'être conservée, car on trouve dans ce type de chancellerie musulmane quelques faits curieux sur la part que Mehemet-Ali devait prendre à la lutte qui se préparait, coopération dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs :

« Très-excellent seigneur,

« Louange à Dieu! Puissent ses bénédictions s'étendre sur la plus parfaite des créatures, la lumière qui vivifie les ténèbres, le Prophète après lequel il ne viendra plus de prophète, notre seigneur Mahomet, sa famille et ses compagnons!

« Que Dieu conserve le souverain fort, victorieux sur terre et sur les mers, dont la puissance est redoutée de toutes les nations au point de les remplir de terreur, le chef des guerriers qui combattent pour la foi, celui qui retrace les vertus des kalifes, dont le génie est élevé et l'aspect gracieux, notre frère Sidi-Hussein, pacha d'Alger la bien gardée, et le séjour des ennemis des Infidèles! L'assistance de Dieu soit toujours avec lui! que la victoire et la prospérité guident ses pas!

« Après vous avoir offert nos salutations les plus sincères et les plus parfaites (que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions vous visitent soir et matin), nous avons l'honneur de vous exposer que nous sommes, et Dieu en soit loué! dans une situation satisfaisante, et que nous demeurons fidèle aux sentiments d'amitié et d'affection qui depuis longtemps ont uni d'une manière si étroite, en toutes circonstances, les deux souverains des deux odjacks d'Alger et de Tripoli, sentiments dont nous ne nous écarterons jamais.

« Votre lettre nous est arrivée, nous en avons rompu le cachet, et nous avons lu les bonnes nouvelles que vous nous y donnez relativement à votre personne. Vous nous informez aussi qu'il était venu à votre connaissance que nous faisions des préparatifs sur terre et sur mer, et que nous nous disposions à marcher à la rencontre du maître des pachalicks de l'Orient. Votre Excellence s'en étonne et nous demande à lui expliquer cette circonstance, non pas d'une manière succincte, mais avec détails.

« Avant la lettre que nous écrivons aujourd'hui, vous savez que nous vous en avons écrit une autre, dans laquelle nous vous faisions connaître que les nouvelles qui ont donné lieu à nos préparatifs étaient venues de tous côtés, qu'elles se trouvaient dans les journaux reçus par les consuls, et elles sont assez justifiées par l'événement, que les Français, ces ennemis de Dieu, étaient, disait-on, les instigateurs de Mehemet-Ali

dans cette affaire ; qu'ils l'avaient excité à s'emparer du pachalick de l'Occident, lui avaient persuadé que les chemins étaient faciles, lui avaient promis de l'aider à accomplir les projets d'indépendance qu'il poursuit, et à devenir roi de toute l'Afrique des Arabes ; qu'ils s'étaient engagés à l'appuyer par l'envoi d'une expédition qui irait mettre son fils Ibrahim-Pacha en possession d'Alger.

« Eh bien ! lorsque nous avons eu connaissance de ces nouvelles, nous avons levé et équipé des troupes, et préparé tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre. Nous avons en même temps envoyé aux habitants de toutes les parties de notre odjack l'ordre de se tenir prêts à entrer en campagne, et d'être bien sur leurs gardes.

« Maintenant, si Dieu permet que Mehemet-Ali se présente, nous le recevrons à la tête de nos troupes, sans sortir toutefois des limites de nos possessions, et nous le ferons repentir de son entreprise. S'il plaît à Dieu, il retournera sur ses pas avec la honte d'une défaite ; avec la grâce du Tout-Puissant, nous lui donnerons le salaire qu'il mérite pour sa conduite. Les trames perfides tournent toujours contre ceux qui les ourdissent.

« Ce n'est pas que nous ne fussions content que Mehemet-Ali, se bornant à ses états, renonçât à ses projets de porter la guerre dans les nôtres ; car nous n'avons rien de plus à cœur que d'épargner le sang des musulmans, et de voir l'islamisme dans une paix complète. La guerre entre fidèles est un feu, et celui qui l'allume est du nombre des misérables.

« Si Votre Seigneurie désire avoir des nouvelles concernant notre personne, nous lui dirons que nous avons été fort ennuyé et fort affligé que les Français (que Dieu fasse échouer leur entreprise !) rassemblaient leurs troupes, et allaient se diriger contre votre odjack. Nous n'avons cessé d'en avoir l'esprit en peine et l'âme triste, jusqu'à ce qu'enfin, ayant eu un entretien avec un saint de ceux qui savent découvrir les choses les plus secrètes, et celui-là a fait en ce genre des miracles évidents qu'il serait inutile de manifester, je le consultai à votre sujet ; il me donna une réponse favorable qui, je l'espère de la grâce de Dieu, sera plus vraie que ce que le ciseau grave sur la pierre. Sa réponse a été que les Français (que Dieu les extermine !) s'en retourneraient sans avoir obtenu aucun succès. Soyez donc libre d'inquiétude et de soucis, et ne craignez, avec l'assistance de Dieu, ni malheur, ni revers, ni souillure, ni violence. Comment d'ailleurs craindriez-vous ? n'êtes-vous pas de ceux que Dieu a distingués des autres par les avantages qu'il leur a accordés ? Vos légions sont nombreuses, et n'ont point été rompues par le choc des ennemis ; vos guerriers portent des lances qui frappent des coups redoutables, et ils sont renommés dans les contrées de l'Orient et de l'Occident ; votre cause est en même temps toute sacrée, vous ne combattez ni pour faire des profits, ni dans la vue d'aucun avantage temporel, mais uniquement pour faire régner la volonté de Dieu et sa parole.

« Quant à nous, nous ne sommes pas assez puissant pour vous envoyer des secours ; nous ne pouvons vous aider que par de bonnes prières, que nous et nos sujets adresserons à Dieu dans les mosquées. Nous nous recommandons aussi aux vôtres dans tous les instants. Dieu les exaucera par l'intercession du plus généreux des intercesseurs et du plus grand des prophètes.

« Nous demandons à Votre Seigneurie de nous instruire de tout ce qui arrivera ; nous en attendons des nouvelles avec la plus vive impatience ; elle nous obligera de nous faire connaître tout ce qui l'intéressera. Qu'elle vive éternellement en bien, santé et satisfaction ! Salut.

Le 24 del kaadi de l'an 1245 (1830).

« YOUSEF,

« *fils d'Ali, pacha de Tripoli.*

Ainsi, dès le début de la campagne, le dey d'Alger ne pouvant compter sur aucun allié, se trouvait réduit à ses propres forces. Suivons maintenant la marche de notre armée.

Dans la nuit du 27 au 28 mai, la flotte fut assaillie, à la hauteur de Minorque et de Majorque, par une forte bourrasque d'E.-S.-E. On la conduisit aussitôt sous le vent de ces îles, où elle trouva un abri; depuis quelques jours, la flottille était en relâche à Palma. Le 28 au matin, le temps s'étant remis au beau, toute l'armée reprit sa route sur Alger; le 30, elle était à cinq lieues nord du cap Caxine; un nouveau coup de vent l'obligea à prendre le large. Malgré l'avis contraire de plusieurs officiers de marine, l'amiral Duperré jugea prudent de ramener cette masse de bâtiments sous le vent des îles Baléares, et choisit pour lieu de relâche la baie de Palma. Quelques publicistes ont blâmé cette manœuvre; mais que l'on tienne compte des sinistres prévisions qui avaient précédé le départ de l'expédition, et on verra si le commandant en chef de l'armée navale n'était pas condamné à une excessive prudence.

Enfin, le 10 juin, après onze jours de temps contraires, la flotte se remit en marche, et se trouva le 12 au matin sur la côte d'Afrique. Un vent d'est-nord-est, grand frais, qui s'éleva soudain, l'obligea une seconde fois à prendre le large. Le 13, le vent soufflait encore avec violence de la partie de l'est; mais la mer étant moins agitée que la veille, la flotte put se rapprocher de terre, et, au lever du soleil, elle ne se trouvait plus qu'à deux ou trois lieues d'Alger. On aperçut alors distinctement cette ville, avec ses maisons éclatantes de blancheur rangées en amphithéâtre sur les bords de la mer, et sa forme triangulaire se détachant des massifs de verdure qui l'environnent. Une longue chaîne de montagnes fort élevées, puis d'autres montagnes d'une teinte bleuâtre, mais plus éloignées (le grand et le petit Atlas), formaient les limites de ce brillant panorama. Au milieu du jour, trois cents voiles, l'amiral en tête, se trouvaient en avant de la rade d'Alger. Le vaisseau *la Provence*, celui sur lequel les batteries algériennes avaient naguère osé faire feu, était là majestueux, et semblait, avec son innombrable cortége, venir annoncer au dey le châtiment terrible qu'il allait bientôt recevoir pour l'outrage fait au pavillon français. L'armée, en grande tenue, l'enthousiasme au cœur et la joie au visage, était sur le pont des vaisseaux, contemplant le magnifique spectacle qui se déroulait à ses yeux, et témoignant par ses cris le vif désir qu'elle avait de se mesurer avec l'ennemi.

L'amiral Duperré, après être resté en panne quelque temps dans la rade, comme pour donner au dey le temps de compter les voiles de sa flotte, doubla la pointe de Caxine, mit le cap sur Sidi-Ferruch, et se porta dans cette direction avec toute l'armée. Ce fut un imposant spectacle que celui de tous ces vaisseaux de guerre, défilant majestueusement sous les yeux des Algériens, et leur faisant pressentir, par leur noble attitude, tout le danger qu'il y avait pour eux d'avoir osé braver une nation aussi puissante que la France; mais,

aveuglés par leur fanatisme, ceux-ci regardaient avec indifférence ce redoutable déploiement de forces, et s'écriaient dans leur opiniâtre ignorance : « Allah et Sidi-Abd-el-Rahman et Tsâalebi sauveront, comme ils l'ont fait déjà « tant de fois, Alger la bien gardée! » Le 13 au soir, la flotte française jetait ses ancres sur la plage de Sidi-Ferruch. Cette baie avait été choisie à cause de son étendue, de sa plage basse et sablonneuse, qui est d'un facile accès, et parce qu'elle est abritée contre les vents d'est, qui, pendant les mois de juin, de juillet et d'août, règnent presque constamment dans ces parages.

Esseïd-Efroudj, dont nous avons fait, par corruption, Sidi-Ferruch, tire son nom d'un marabout dont on vénère en cet endroit le tombeau; c'est un petit promontoire à l'ouest d'Alger, qui s'avance de onze cents mètres dans la mer, et qui forme la pointe occidentale du massif contre lequel cette ville est adossée. Il est relié à la côte par une langue de terre, basse, couverte d'un sable rougeâtre, et où croissent des lentisques, des arbousiers et une multitude de plantes rampantes; sa largeur varie de six à huit cents mètres. En sorte qu'au moyen d'un retranchement d'environ mille mètres, il était possible d'isoler complétement la presqu'île de la terre ferme, et d'en faire une place d'armes inexpugnable. L'extrémité de cette langue de terre se termine en T par un banc de rochers élevés qui se prolonge par des îlots et forme sur les côtés deux abris excellents. Sur le point culminant, on aperçoit une tour blanche, appelée par les marins espagnols *Torre-Chica*, un minaret et quelques corps de logis qui entourent le tombeau du marabout. Au bas du rocher se trouve un jardin, un puits ombragé par un superbe palmier, et enfin une batterie circulaire, percée de douze embrasures. Les avantages de cette position avaient déterminé le capitaine du génie Boutin à la signaler comme la plus favorable au débarquement; l'Américain Shaler, dans son excellent ouvrage sur l'Algérie, avait confirmé l'opinion du capitaine Boutin; aussi, depuis longtemps, était-il décidé que, si l'expédition avait lieu, les troupes débarqueraient à Sidi-Ferruch. Deux baies s'étendent de chaque côté de la presqu'île : l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Le vent soufflant de l'est, l'amiral pensa que c'était dans la baie occidentale qu'il fallait débarquer.

On s'attendait à une vigoureuse résistance; il n'y en eut pour ainsi dire pas; et telle fut l'inconcevable ineptie du dey ou de ses chefs militaires, qu'ils ne songèrent même pas à établir sur quelques points de la côte des batteries, dont le feu bien dirigé, au moment de la concentration de la flotte, nous eût fait un mal considérable. On reconnut que la tour de Torre-Chica n'était point armée, et que des canons y étaient grossièrement figurés par des pièces de bois. Quand on eut doublé la pointe de Sidi-Ferruch, la batterie basse présenta ses douze embrasures; mais pas une seule bouche à feu ne s'y montrait. Le commandant de Sidi-Ferruch, au lieu de disputer ce point important, comme il eût pu le faire, se contenta d'établir au-delà de la presqu'île plusieurs mortiers et pièces de canon, et de lancer sur la flotte quelques bombes et

quelques boulets; mal dirigés, ils atteignirent peu de monde et ne firent qu'endommager faiblement *le Breslaw.*

L'amiral Duperré fit vivement accoster la plage par le navire à vapeur *le Nageur*, qui présenta successivement ses flancs à la batterie turque et ouvrit le feu. Aussitôt l'escadre de réserve, qui louvoyait en attendant que les signaux de l'amiral l'appelassent, vira de bord et se prépara au combat. Aux derniers rayons du soleil, le canon des dunes de Sidi-Ferruch se tut tout à coup; les broussailles, au milieu desquelles peu d'instants auparavant on avait vu voltiger les chlamides des Turcs et les burnous des Arabes, devinrent désertes; puis, le croissant de la lune se détacha des cimes de l'Atlas, les feux des bivouacs ennemis scintillèrent au milieu des chênes-verts et des figuiers de Barbarie; les vaisseaux allumèrent leurs fanaux, et un silence profond qu'interrompaient seulement par intervalles le bruit des vagues et le cri des chacals, régna bientôt sur la flotte française et dans le camp des Arabes. On était à la veille d'une grande journée!

Le 14, à la pointe du jour, les navires de la deuxième escadre, ayant à bord la première division de l'armée, se forment en ligne parallèle au rivage; la première escadre et la réserve se placent en arrière; le convoi et la flottille sont groupés entre les escadres et le rivage. Au signal du débarquement, donné par le vaisseau amiral, toutes les embarcations sont mises à l'eau. Cette manœuvre s'accomplit sans confusion, et, en un instant, la première et la deuxième division de l'armée (vingt mille hommes) furent placées dans les chaloupes; en même temps, dix pièces de campagne et une batterie de montagne, accompagnées de quatre cents canonniers, s'installaient sur des chalands, toutes prêtes à être mises en batterie; le génie, embarqué sur six bateaux génois ou catalans, occupait les ailes de la flottille. Tous ces préparatifs s'effectuèrent avec une merveilleuse précision. M. le capitaine de vaisseau baron Hugon était chargé de la direction supérieure du débarquement; M. Remquet, capitaine de frégate, major de l'armée navale, avait la conduite particulière de la première ligne; M. le capitaine de frégate Salvy, commandant en second le vaisseau amiral, était chargé de la deuxième ligne; M. Casy, capitaine de frégate, dirigeait la troisième ligne; la quatrième était sous les ordres de M. Lefebvre, lieutenant de vaisseau. Chaque canot remorqueur était commandé par un aspirant, et chaque bateau transportant des troupes était monté par un élève de marine.

Lorsque tout fut disposé, les remorqueurs entraînèrent vers le rivage les bateaux chargés de soldats et d'artillerie; l'aspect de ces phalanges flottantes était majestueux; elles s'avançaient lentement et avec ensemble, observant un profond silence, que rendaient plus solennel encore les légères vapeurs qui les entouraient; on n'entendait que le bruit cadencé des rames qui frappaient la lame, et bientôt on ne distingua plus que des masses confuses qui se perdaient au milieu du brouillard. La flottille se trouva bientôt à une très-petite distance

de la terre ; alors quelques pièces d'artillerie et des fusées à la congrève ouvrirent le feu dans la direction des batteries ennemies, et contre tous les mouvements de terrain qui pouvaient favoriser une embuscade; puis les marins, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, se mirent à haler les bateaux pour les faire échouer sur le sable. Mais les soldats, impatients de gagner le rivage, se jettent dans l'eau aussitôt qu'ils peuvent aborder sans mouiller leurs gibernes. Grâce à cette louable émulation, toute la plage fut en un instant hérissée de baïonnettes. Les brigades Achard et Porret de Morvan sont les premières à se former en ligne, tandis que deux braves marins, Sion, chef de la grande hune de la frégate *la Thémis*, et Brunon, matelot de *la Surveillante*, s'élancent vers la tour de Sidi-Ferruch, l'escaladent et y arborent le drapeau français. Cette action solennelle fut saluée par les acclamations unanimes de l'armée et par le canon de la flotte. En ce moment, le général en chef et son état-major abordaient la plage algérienne.

La première division, une fois formée, se disposa à marcher immédiatement contre les dunes occupées par les Arabes, dont l'artillerie faisait un feu assez bien nourri. L'ennemi avait pris en dehors de la presqu'île une position que défendaient trois batteries échelonnées; il montrait sept à huit mille hommes presque tous Arabes; des Turcs servaient les bouches à feu. Différer l'attaque, c'eût été exposer l'armée à des pertes considérables : le général Berthezène donna donc l'ordre de s'avancer par bataillon en masse vers la gauche de la position que l'ennemi occupait, et de tourner ses batteries. Le terrain n'était que faiblement accidenté ; mais les fortes broussailles dont il était couvert rendaient la marche difficile. L'ardeur de nos soldats triompha de ces obstacles ; ils s'élancent au pas accéléré, chassant devant eux une horde de cavaliers arabes qui cherchaient à s'opposer à leur passage, et se trouvent en un clin d'œil au pied des redoutes. Pour seconder ce mouvement, l'amiral Duperré faisait prendre en écharpe les batteries ennemies par l'artillerie des bateaux à vapeur *le Nageur* et *le Sphynx*, qui se trouvaient dans la baie de l'ouest, et par celle de la corvette *la Bayonnaise* et des bricks *la Badine* et *l'Actéon*, mouillés dans la baie orientale. Les feux combinés de ces cinq navires, partant des deux côtés de la presqu'île, firent de grands ravages dans les rangs ennemis et y jetèrent l'épouvante. Les redoutes ainsi attaquées furent tournées et enlevées en un instant; deux jeunes officiers du 3e de ligne, MM. de Bourmont et Bessières, y entrèrent les premiers, et tous les hommes qui les défendaient, horde confuse et indisciplinée, se retirèrent précipitamment et dans le plus grand désordre. Ce premier succès, d'un si favorable augure, et qui inspira tant de confiance à nos troupes, ne nous coûta qu'une centaine d'hommes mis hors de combat. Onze pièces de canon et deux mortiers richement ciselés, qui avaient appartenu à l'armée de Charles-Quint, furent les trophées de cette journée.

Pendant que la première division se portait ainsi en avant, la seconde opé-

rait son débarquement, et chaque brigade allait successivement se placer en arrière de la précédente, pour soutenir la division engagée. Grâce à l'infatigable activité que déployèrent nos marins, à deux heures après midi les trois divisions d'infanterie, une partie des sapeurs et des canonniers, toute l'artillerie de campagne, une grande quantité de vivres et soixante-quatre chevaux, étaient réunis dans la presqu'île. Longtemps avant le débarquement, on avait arrêté le projet de faire de Sidi-Ferruch une place de dépôt, fermée du côté de terre par une ligne continue de fortifications : le général Valazé se mit aussitôt à l'œuvre; et deux mille cinq cents hommes furent immédiatement employés à creuser les fossés, à élever les escarpes, à planter les palissades.

Après s'être emparée des batteries ennemies, la première division prit position à la hauteur de celle de ces batteries qui était le plus éloignée du point de débarquement, et reçut l'ordre d'en tourner les pièces contre l'ennemi. Sa gauche s'étendait jusqu'à la mer; l'espace qui resta vide sur la droite fut occupé par la division Loverdo. La division d'Escars s'établit en partie dans la presqu'île, et en partie au-delà du tracé des ouvrages. Le quartier général s'installa dans la tour de Sidi-Ferruch et ses dépendances.

Le marabout d'Esseïd-Efroudj est l'un des plus beaux des environs d'Alger; il était alors l'objet d'une vénération toute particulière de la part des fidèles musulmans, qui attribuaient aux reliques qu'il renferme une puissance sans bornes pour attirer ou conjurer les tempêtes; aussi le considéraient-ils comme le meilleur des auxiliaires pour repousser la flotte française. C'est sans contredit à cette stupide croyance qu'il faut attribuer le peu de résistance que rencontra notre débarquement sur cette plage si bien gardée. Les dépouilles du santon reposent dans une grande salle couverte d'un dôme octogone, où l'on ne pénètre qu'à travers d'autres salles et une cour formée de murs élevés. La châsse qui renferme ses restes est artistement incrustée de bois précieux; mais des amulettes en corail, en argent ou en verroterie la recouvrent en entier. Des bannières et des pièces de soie de différentes couleurs, offrandes de pieux pèlerins, décorent les murs de la salle. Le général fit religieusement respecter tous ces objets et se logea dans la chapelle, seule pièce habitable du marabout. Sur le donjon de la tour il fit établir un télégraphe pour correspondre avec la flotte.

Voilà donc enfin une armée française campée sur cette terre d'Afrique où tant de nations différentes sont venues tour à tour imposer leurs lois! Les pieds de nos soldats victorieux foulent déjà le territoire de cette Mauritanie césarienne, si florissante sous le règne semi-romain de Juba II, et maintenant déserte, inculte, barbare! La France est-elle donc destinée à raviver, à féconder les germes de civilisation que la société antique avait déposés et si heureusement développés en Afrique? Le christianisme, sous notre domination, y relèvera-t-il ses autels? Ces siéges épiscopaux qui furent une des gloires de la primitive église, retrouveront-ils des pasteurs aussi fervents, aussi éclairés

que ceux dont l'histoire nous a transmis les noms? Sous notre influence, le sol africain va-t-il de nouveau se couvrir de riches moissons? Ces villes magnifiques, dont il ne reste plus que des ruines, verront-elles encore la foule se presser dans leurs murailles? L'intérieur du pays sera-t-il bientôt sillonné de routes semblables à ces larges voies romaines dont la description nous a valu presque une histoire? Enfin, les côtes d'Afrique, aujourd'hui si rapprochées de nous par la vapeur, auront-elles le pouvoir d'attirer vers elles, comme au siècle d'Auguste, l'élite de nos citoyens? A toutes ces questions, l'avenir se chargera de répondre; bornons-nous à répéter avec orgueil qu'une nation puissante, généreuse, éclairée, capable de concevoir et d'entreprendre de grandes choses, vient d'aborder en Afrique!

Dès le premier jour cette plage de Sidi-Ferruch, si morne, si déserte, a changé d'aspect: le sol est déblayé de ses broussailles; des cabanes de feuillage s'improvisent; les tentes se dressent; les ambulances s'établissent; chaque corps, chaque service administratif forme un quartier distinct; on creuse des puits, on construit des fours pour l'alimentation de l'armée; et, chose merveilleuse à dire! trois jours après le débarquement, le soldat reçoit du pain frais fabriqué en Afrique. Bientôt une imprimerie, instrument indispensable des peuples civilisés, s'organise et lance par milliers des proclamations écrites dans les divers dialectes usités en Algérie. Partout la vie et le mouvement. Quarante bataillons français s'agitent dans cet étroit espace, impatients des retards qui les y retiennent; les accents du clairon et le bruit du tambour se mêlent aux chants des soldats; les charpentiers et les forgerons établissent leurs ateliers, tandis que les cantinières et les restaurateurs fournissent à tous des provisions de luxe en abondance. Les voitures n'étaient pas connues dans la régence; elles circulent déjà dans notre camp, et les officiers du génie tracent des routes. Lorsque les feux des bivouacs et les ombres de la nuit eurent donné du relief à toutes ces constructions improvisées, on eût dit, des hauteurs de Sidi-Ferruch ou de la pleine mer, comme une immense ville sortie tout à coup du sein des flots.

Le 15, le débarquement du matériel continua: toutes les voitures de l'artillerie de campagne et quelques pièces de siége, deux cents chevaux, une quantité considérable d'outils et une partie de l'approvisionnement de vivres furent mis à terre. Pendant ce temps, les troupes de la première division soutenaient une vive fusillade contre les Arabes, et les soldats de tranchée travaillaient aux fortifications qui devaient mettre la presqu'île de Sidi-Ferruch à l'abri de toute attaque. L'achèvement de ces travaux était indispensable pour que l'armée pût songer à se porter en avant. Aussi l'amiral Duperré, désireux de seconder les intentions du général en chef, et voulant lui laisser toute son infanterie disponible, offrit-il de faire garder le camp par trois mille hommes de marine, utile coopération qui fut acceptée avec empressement, et qui établit un lien de plus entre les armées de terre et de mer.

Le 16, au lever du soleil, le temps était calme; mais bientôt après on vit tomber des gouttes d'eau d'une grosseur extraordinaire. Ce phénomène, assez fréquent dans les contrées équinoxiales, était le signe précurseur d'une violente tempête. Tout à coup un impétueux vent d'ouest s'élève, l'air s'obscurcit, les éclats du tonnerre se succèdent avec une effrayante rapidité, et les rafales deviennent de plus en plus terribles. Le débarquement est suspendu; chaque bâtiment est obligé de songer à sa propre sûreté; presque tous mouillent une deuxième ancre, parce qu'étant très-près les uns des autres ils courent risque de s'aborder. La gabare *la Cigogne*, trop rapprochée de terre, talonne à chaque coup de mer qu'elle reçoit, et finit par perdre son gouvernail. Partout régnait une vive anxiété. L'armée n'avait que cinq jours de vivres et une petite quantité de munitions : on craignit de voir se renouveler les désastres qui accablèrent l'expédition de Charles-Quint. Enfin, à onze heures, le temps s'éclaircit, le vent passe du N.-O. à l'E., et dissipe toutes les alarmes. Les manœuvres ordonnées par l'amiral Duperré, et habilement exécutées par chaque commandant, sauvèrent la flotte. Le danger fut si grand, que l'amiral écrivit en France que si la tempête eût duré deux heures de plus, il n'aurait pas répondu des bâtiments. Après midi, la plage se couvre de nouveau de travailleurs, et la baie de chaloupes et de chalands; on met à terre des chevaux, du fourrage, des caissons, et bientôt à l'horizon se montre la deuxième division du convoi, portant le régiment de cavalerie et une partie des chevaux d'artillerie; mais l'ouragan la disperse, et elle est obligée de gagner le large. Cette journée fut affreuse; cependant nos troupes soutinrent avec un calme admirable les attaques répétées de l'ennemi, dont notre attitude passive avait relevé le courage.

Pendant ces premières journées, entièrement consacrées à asseoir le camp et à concentrer toutes les ressources, il n'y eut que des combats d'escarmouche et des fusillades d'avant-postes. Mais au milieu de ces engagements sans importance s'accomplirent quelques scènes pleines d'intérêt que nous croyons devoir rapporter, parce qu'elles ont une empreinte de couleur locale utile à recueillir dès nos premiers pas en Algérie.

Les longs fusils des Arabes portent plus loin que les nôtres; aussi, dans les engagements de tirailleurs avions-nous rarement l'avantage, et l'ennemi en profitait pour couper les têtes de nos malheureux soldats restés sur place, morts ou blessés. Les Français, au contraire, ramenaient aux ambulances les Arabes que leurs compagnons n'avaient pu entraîner dans leur fuite. Cependant des bruits sinistres sur notre férocité avaient été répandus dans tous les douairs; on nous représentait comme égorgeant sans pitié nos prisonniers, et nous repaissant de leurs chairs palpitantes. Ce fut sous ces impressions qu'un cheik, un vieillard, se présenta dans la journée du 16 aux avant-postes de la brigade du général Berthier. Le malheureux ayant appris que son fils avait été blessé et amené prisonnier dans le camp français, venait le récla-

mer, ou du moins savoir ce qu'il était devenu. La douleur paternelle lui avait inspiré cette généreuse résolution et lui donnait le courage d'affronter le feu de nos sentinelles et l'effroi que nous lui inspirions. Dès qu'il fut en présence du général en chef, il s'écria en se prosternant : « Par la face de ton fils, je te « demande le mien ; rends-le-moi ! » M. de Bourmont ne comprenait pas ; les interprètes lui expliquèrent le sens de ces paroles : le fils de ce cheik était aux ambulances, très-grièvement blessé et sur le point de subir l'amputation d'une jambe.

On conduisit le vieillard près du jeune malade. L'entrevue de ces deux hommes fut touchante ; le père promenait des regards inquiets sur son fils, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, et le fils, ivre de joie, portait respectueusement la main de son père à ses lèvres et la baisait avec effusion. Lorsque le cheik eut reconnu la gravité de la blessure on lui dit que les chirurgiens avaient jugé l'amputation indispensable : « Par Allah ! s'écria-t-il aussitôt, qu'il n'en soit pas ainsi ; je le défends. Le corps que nous tenons de Dieu ne nous appartient pas plus que la vie qu'il nous a donnée ; nous ne pouvons disposer ni de l'une ni de l'autre. Couper une partie de notre corps, c'est un sacrilége dont notre vie ne saurait dépendre ; Dieu n'a donné aux hommes ni le droit de l'abréger, ni le pouvoir de la prolonger. » La volonté du vieillard fut respectée, et son fils, à quelques jours de là, expiait dans d'horribles souffrances les déplorables erreurs du fatalisme.

Le lendemain, un autre Arabe, d'un âge aussi avancé que le premier, mais encore plein de force et de vigueur, se présenta aux avant-postes. Il était à jeun et paraissait épuisé de fatigue. « Dieu est grand, disait-il à chaque « instant ; c'est Dieu qui l'a voulu ; que la volonté de Dieu soit faite. » On lui demanda ce qu'il désirait : « J'ai, répondit-il, une mission divine à remplir ; je « veux parler à votre chef. » On lui présenta d'abord des oranges et quelques citrons ; il les saisit avec avidité et les mangea. Un officier supérieur ayant tiré sa bourse pour la lui donner, il la repoussa avec indignation, en faisant le geste d'un homme qui lui-même serait disposé à donner de l'argent et non à en recevoir. Conduit enfin devant le général en chef, il s'exprima sans contrainte : « Quoique vêtu de ces habits en haillons, dit-il, je suis cheick « d'une nombreuse tribu, et c'est de ma propre volonté que je viens vers toi. « J'ai voulu voir de près les étrangers qui envahissent notre pays, et connaître « leurs sentiments à l'égard des Turcs et des Arabes. » Le général lui fit répondre que son désir était de rétablir la paix entre les Français et les Arabes, et de les délivrer du joug des Turcs qui les opprimaient. Le vieillard parut satisfait de cette réponse, et ajouta que puisqu'il en était ainsi, il espérait déterminer bientôt sa tribu à traiter avec les Français. Puis il demanda à retourner parmi les siens : « Car je ne suis pas votre prisonnier, disait-il à tous ceux qui « l'approchaient ; je suis venu de mon plein gré au milieu de vous. » On lui représenta que son retour allait l'exposer à de grands dangers ; mais ces paroles

ne l'effrayèrent point. « Je suis déjà vieux, la conservation de ma vie est sans « importance; j'ai reçu des Français une généreuse hospitalité, je veux leur « prouver mon dévouement et ma reconnaissance. » M. de Bourmont consentit à le laisser partir; mais on sut plus tard que, trahi par des Arabes à qui il s'était confié, il avait été conduit à Alger, et que le dey lui avait fait trancher la tête sous ses yeux.

Toutes ces scènes d'abnégation et de dévouement exaltèrent au plus haut degré l'imagination d'un de nos interprètes, si bien que le jour même où le vieux marabout quittait le camp français, George Garoué, syrien de naissance, autrefois trésorier du pacha de Damas, et parti de Paris en qualité d'interprète attaché à l'état-major de l'armée, vint demander au général en chef la permission de faire auprès des Arabes une démarche semblable à celle qui venait d'être faite auprès de nous. « Les Français, dit-il, ont « été calomniés dans l'esprit des tribus; on les leur a dépeints comme les « ennemis jurés de leur patrie et de l'islamisme. Il faut donc les détromper, « et amener les Arabes à faire cause commune avec nous, à servir les intérêts « de la France contre les Turcs, leurs oppresseurs. Élevé parmi les Arabes, « je connais leur langue, leurs mœurs, leurs usages; je parviendrai à les « persuader.

« — Mais vous êtes fou, lui dit-on, c'est la mort que vous demandez, « malheureux!

— « Qu'importe, si cette mort vous épargne des milliers de soldats? Je suis « vieux, ma vie est peu de chose, et ce sera pour moi une occasion de payer « ma dette à ma patrie adoptive, à la France hospitalière, où fugitif et sans « ressources, j'ai trouvé protection, sympathie, assistance. » Il partit pour accomplir sa périlleuse mission; et plus tard on apprit que sa tète avait été grossir le nombre de celles qui, durant le siége d'Alger, furent exposées sous le porche de la Kasbah.

La journée du 18 fut sans orage, et le débarquement continua; mais des émissaires secrets, arrivés au quartier général, apportèrent la nouvelle que les Algériens se disposaient à une attaque décisive pour le lendemain. Ils attribuaient notre apparente inaction à la crainte que leur armée nous inspirait, et se flattaient de nous jeter à la mer. Cependant tout le monde, dans le camp français, était prêt à bien recevoir l'ennemi.

A six kilomètres environ de la presqu'île de Sidi-Ferruch s'élève un plateau d'un assez grand développement, couvert d'une végétation active, et où se trouvent plusieurs sources dont les eaux réunies forment un ruisseau qui se dirige vers la baie orientale. De temps immémorial, les bergers arabes avaient choisi cette espèce d'oasis pour y établir leur *douair* à la belle saison. En 1808, le capitaine Boutin reconnut cet emplacement, et lui donna le nom de *tentes;* mais par suite de la confusion que présentaient les cartes géographiques de la régence à l'époque de l'expédition de 1830, nous avons donné à ce même pla-

teau le nom de *Staouëli* [1], qui lui est resté. C'est là que devait s'effectuer la réunion des forces algériennes, sous les ordres d'Ibrabim, aga des janissaires et gendre du dey. Les beys de Constantine et de Titery s'y trouvaient en personne à la tête de leurs troupes; le kalifa de la province d'Oran remplaçait son chef, cassé par l'âge; enfin, plusieurs cheicks kabaïles, sous les ordres du fameux Ben-Zamoun [2], s'y étaient rendus avec les contingents de leurs tribus. Ces forces réunies s'élevaient de 25,000 à 30,000 hommes, y compris 3,000 Turcs de la milice d'Alger. Une grande partie des Arabes et des Kabaïles étaient montés. Le camp d'Ibrahim-Aga présentait la forme d'un croissant, et avait sa droite appuyée sur la *Madiffla*, torrent qui se change en fleuve dans les temps d'orage. En avant du plateau et sur une hauteur assez rapide, les Algériens avaient construit une redoute armée de pièces de gros calibre et occupée par de forts détachements; enfin, sur les ondulations du terrain qui précédaient cette redoute, ils avaient disposé en tirailleurs des milliers d'Arabes, chargés d'inquiéter nos avant-postes.

La disposition de l'armée française n'était peut-être pas aussi avantageuse; nos ailes présentaient plusieurs vides, et le front de bataille se trouvait trop éloigné de la réserve. Les deux premières divisions, protégées par deux batteries que l'ennemi avait abandonnées le 14, étaient échelonnées sur les terrains accidentés des collines qui s'abaissent jusqu'aux dunes de Sidi-Ferruch, en avant de la plaine de Staouëli. La troisième division venait en seconde ligne, et occupait un ancien cimetière qui avait reçu le nom de *Fontaines* et *Tombeaux*. Le plan d'attaque de l'ennemi était de tourner notre gauche, et de la séparer de la presqu'île en manœuvrant sur ses derrières. Pendant ce temps, le canon de la redoute devait entamer notre front, et le bey de Constantine, à la tête de ses troupes, avait ordre d'attaquer la droite et de placer ainsi notre armée entre plusieurs feux. Ce plan était bien conçu, mais il eût fallu, pour le faire réussir, des chefs plus habiles que ceux qui se trouvaient à la tête des forces algériennes.

La nuit fut tranquille; mais au point du jour, les Kabaïles commencèrent à couronner les hauteurs de Staouëli; puis des fantassins arabes, conduits par des cavaliers turcs, s'avancèrent en tirailleurs vers nos lignes; enfin, l'avant-garde du bey de Constantine traversa la Madiffla à quatre heures du matin, et vint attaquer l'aile droite de l'armée française. Les collines élevées de la rive gauche du torrent étaient couvertes de Bédouins qui descendaient serrés et tumultueux, faisant disparaître la verdure sous leurs manteaux blancs, comme sous une épaisse couche de neige. Le corps des janissaires, commandé par Ibrahim-Aga en personne, s'ébranlait de son côté et opérait aussi un mouvement en avant.

[1] Le plateau de Staouëli s'élève à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer.

[2] Avant notre débarquement Ben-Zamoun avait promis au dey de lui amener cent soixante-dix mille hommes; il ne parvint à en rallier que six à sept mille.

Après un quart d'heure de marche, la fusillade s'engage et s'étend sur tout le développement de cette ligne immense ; les cavaliers arabes, qui ont franchi le torrent, fondent avec audace et la lance baissée sur nos retranchements, dans l'espoir d'y pénétrer, mais nos soldats les reçoivent vigoureusement et avec un sang-froid admirable. En vain, poussant des cris sauvages, ils essaient de répandre la terreur, nos jeunes soldats restent inébranlables et leur opposent toujours avec succès leurs terribles baïonnettes. Une position favorable avait été assignée aux obusiers de montagne par le général Monck d'Uzer, leur feu acheva de porter l'épouvante parmi les ennemis. Tous prirent la fuite et repassèrent le ravin en laissant sur ses bords plus de cent cadavres. Nos soldats ne faisaient pas de quartier; la vue de ceux de leurs camarades qui avaient succombé, et dont les corps étaient horriblement mutilés, les exaspérait au dernier degré.

Cependant la fusillade continuait de plus en plus vive, et le canon y mêlait sa voix formidable. La division Loverdo, vivement attaquée dès le commencement de la journée, et qui avait sur les bras la plus grande partie des forces algériennes, faisait néanmoins bonne contenance; de son côté, le général Berthézène, se maintenant dans ses positions, repoussait toutes les attaques. A l'extrême gauche, les tirailleurs du général Clouet, emportés par leur ardeur, ayant poussé trop vivement l'ennemi, ce général s'était vu forcé de prendre position sur les hauteurs d'où les Arabes avaient été débusqués ; il se trouvait ainsi faire une pointe en avant de l'armée. Le 20ᵉ de ligne et le 1ᵉʳ bataillon du 28ᵉ qui formaient cette brigade reçurent l'ordre de s'établir à quelques centaines de mètres plus en arrière ; mais avant que ce mouvement pût s'opérer, la brigade fut assez rudement maltraitée par les feux de l'ennemi. Le 1ᵉʳ bataillon du 28ᵉ surtout éprouva de grandes pertes et son drapeau faillit tomber aux mains des Arabes. Ces derniers montraient d'autant plus d'audace qu'ils s'imaginaient que nos troupes fuyaient devant eux ; ce qui les encourageait encore, c'est que les soldats du 28ᵉ avaient épuisé toutes leurs cartouches, et se trouvaient trop serrés dans la mêlée pour faire usage de leurs baïonnettes. Au milieu de ce péril extrême, on entend le colonel Mounier s'écrier d'une voix vibrante : « Mes enfants, au drapeau! » Ce mot magique suffit pour rallier en un instant le bataillon. Officiers et soldats se pressent autour de leur étendard, et jurent tous de le sauver ou de mourir. Déjà ils avaient eu la pensée de l'enfouir dans le sable, où peut-être il allait leur servir de linceul, lorsque l'arrivée du général en chef sur le champ de bataille décida un mouvement en avant qui les sauva. Le général d'Arcine et le colonel de Lachau, à la tête du 29ᵉ de ligne, contribuèrent puissamment, par leur courage et leur promptitude, à dégager le 28ᵉ.

En voyant par lui-même, d'un côté la bonne contenance et l'ardeur de nos troupes, de l'autre l'hésitation et le peu de persévérance de l'ennemi, le général en chef, dont l'intention n'avait pas été tout d'abord de donner suite à

cette affaire, parce que le débarquement du matériel n'était pas assez avancé, prit une résolution subite. Il se place de sa personne, et à la tête de son état-major, au centre de l'armée et donne le signal de l'attaque. Trois régiments de la division d'Escars arrivaient en ce moment sur ce terrain si vaillamment disputé. Aussitôt que la tête de leurs colonnes paraît à la hauteur des autres divisions, toutes les troupes s'élancent au pas de charge et aux cris de *Vive le Roi!* l'enthousiasme de nos soldats est à son comble.

Notre armée, jusque-là harcelée dans ses retranchements par les Arabes, tenait enfin l'ennemi en rase campagne; aussi, avec quelle ardeur elle se précipite sur ces masses confuses ! Turcs et Bédouins, poursuivis la baïonnette dans les reins, tourbillonnent, chancellent, reculent, sont débusqués de leurs positions, et mis en pleine déroute; des obus, lancés avec une merveilleuse adresse partout où se présentaient des groupes nombreux, y jettent l'épouvante. Les batteries algériennes, au contraire, tirant sans justesse, ne produisaient aucun effet; dirigées même par de plus habiles canonniers, leur feu n'aurait point ébranlé nos troupes, tant leur mouvement s'opérait avec ensemble. Dès ce moment, l'ennemi comprit sa faiblesse; il n'attendit pas le choc qui le menaçait, et s'enfuit précipitamment vers son camp, qu'il traversa sans même songer à le défendre. La milice turque ne s'arrêta que dans l'intérieur d'Alger; les Arabes épouvantés se groupèrent sous les batteries de la place, et si l'on eût laissé nos troupes suivre leur élan, elles seraient entrées dans la ville pêle-mêle avec l'ennemi.

Dès le commencement de cette journée tout avait annoncé chez les Turcs et les Arabes la plus grande confiance; Ibrahim-Aga s'était montré à son armée, revêtu de ses plus riches habits, promettant à tous un butin considérable et la défaite complète des chrétiens. Dans son camp, tout était disposé pour fêter et récompenser les janissaires victorieux : des repas copieux étaient préparés, et dans les tentes de plusieurs chefs on trouva des sommes importantes, destinées sans doute à solder les hauts faits de l'invincible milice ou à payer les têtes françaises que les Arabes auraient offertes à leur général en chef. Dans cette panique, les Turcs ne songèrent ni à emporter leurs trésors, ni à détruire leurs approvisionnements; ils abandonnèrent même leurs bestiaux.

Les divisions Berthézène et Loverdo s'établirent sur l'emplacement du camp arabe, et les tentes qui s'y trouvaient encore leur servirent d'abri. Plusieurs de ces tentes et entre autres celles de l'aga et des beys d'Oran et de Constantine, étaient d'une richesse remarquable. La tente d'Ibrahim attira surtout l'attention de nos jeunes soldats par sa magnificence et le luxe tout oriental avec lequel elle était décorée. L'intérieur, divisé en plusieurs compartiments, était tendu de velours cramoisi, avec des draperies relevées de glands et de franges d'or. Des tapis de Turquie, d'une grande beauté, ornés de dessins gracieux, aux couleurs brillantes et variées, recouvraient le sol. L'essence pure de roses et celle de jasmin y étaient répandues à profusion, tandis que

des courants d'air habilement ménagés y entretenaient une constante fraîcheur. Les tentes des autres chefs étaient moins riches ; mais toutes se faisaient remarquer par l'extrême variété de leurs ornements et des étoffes qui les composaient. Le camp de Staouëli contenait en tout deux cent soixante-dix tentes presque exclusivement réservées pour les Turcs et les chefs des tribus ; les Arabes bivouaquaient.

Depuis plus d'un mois, l'armée ne se nourrissait que de viande salée ; les approvisionnements de toute espèce que renfermait le camp d'Ibrahim lui procurèrent une agréable et utile diversion. La prise des chameaux remplit surtout nos soldats d'allégresse. Depuis le commencement de la campagne, ces quadrupèdes étaient le sujet de leurs plaisanteries et de leur convoitise. On les leur distribua, parce qu'on crut qu'ils leur seraient d'un grand secours pour le transport des bagages ; cette attente fut déçue : étrangers à la manière de conduire et de soigner ces excellentes bêtes de somme, ils n'en purent tirer aucun service ; ils les frappaient outre mesure, croyant, par ce moyen, les forcer à obéir, mais ces pauvres animaux, habitués à être menés avec douceur, s'accroupissaient et se laissaient écraser de coups. On fut donc obligé de les abandonner.

La bataille de Staouëli est sans contredit l'une des plus brillantes et de plus décisives, qu'aient livrées les armées françaises depuis les grandes batailles de Napoléon. Elle nous ouvrait le pays, assurait, pour ainsi dire, le succès de l'expédition, inspirait aux soldats une confiance sans bornes, et nous donnait un immense ascendant sur l'esprit des Arabes. Tous ces avantages ne nous coûtèrent que sept officiers et cinq cents hommes tués ou blessés.

Lorsque la première nouvelle de cette épouvantable défaite fut connue à Alger, la populace indignée vint assiéger, en hurlant, les portes de la Kasbah, demandant la déposition du dey, sa mort, son supplice, car elle rendait responsable le chef de l'odjack du désastre de la journée. En même temps une multitude de janissaires, débouchant par les petites rues qui avoisinent la Kasbah, chargés de têtes, d'armes et d'uniformes de soldats français, venaient demander le prix de leurs trophées [1]. Mais les portes de la Kasbah ne s'ouvrirent ni pour les mutins ni pour les faux braves ; Ibrahim-Aga, seul, fut introduit. C'était lui qui avait conseillé au pacha de laisser débarquer les Français, « afin que pas un seul d'entre eux ne retournât dans sa patrie. » Un rapport adressé par lui à son beau-père, et qui fut trouvé parmi les papiers de ce dernier, atteste cette rodomontade. «Ces infidèles écrivait-il, veulent, je crois, nous « attaquer par terre. S'ils débarquent, ils périront tous. » Maintenant, le front bas et la rougeur au visage, ce farouche exterminateur venait rendre compte de sa défaite. Il aborda le dey avec la contenance troublée et inquiète d'un criminel qui comparaît devant son juge.

[1] Le dey d'Alger, au commencement de la campagne, avait annoncé qu'il donnerait cinq piastres pour chaque tête de Français qui lui serait apportée.

« Eh bien! s'écria Hussein, d'une voix tremblante de colère, d'aussi loin « qu'il aperçut son gendre, quelles nouvelles apporte notre invincible aga? « Les Français ont sans doute regagné leurs navires, à moins qu'il ne les ait « précipités à la mer, ainsi qu'il nous l'a promis tant de fois. La Kasbah sera- « t-elle assez vaste pour contenir leurs dépouilles, et les bagnes assez grands « pour enfermer tous les esclaves? »

Terrifié par cette sanglante ironie, l'aga gardait un morne silence.

« — Parle donc! parle, lui disait le pacha. Est-il vrai que mon gendre, le « généralissime de notre sainte milice, ait pris honteusement la fuite devant « cette armée d'infidèles?

« — Eh que voulais-tu donc que je fisse? répondit enfin l'aga avec effort. « Trois fois je me suis précipité avec rage contre ces chrétiens maudits, et tou- « jours ils sont restés inébranlables. Par Allah! il faut qu'un puissant génie les « protége, ou qu'on les ait ferrés les uns aux autres[1]. »

Loin de s'apaiser par cette excuse, la fureur du dey, jusque-là concentrée, éclata en terribles injures.

« Chien, esclave, poltron! s'écria-t-il avec rage, en s'élançant contre « l'aga, et en lui crachant au visage; va-t-en, sors de ma présence, « misérable. Si tu n'étais l'époux de ma fille, je te ferais à l'instant précipiter « sur les ganches. » Ibrahim, atterré, s'inclina respectueusement et alla cacher sa honte au fond de sa villa mauresque, où il ne tarda pas à recevoir l'avis de sa grâce, obtenue par l'intercession de sa femme, toute-puissante sur l'esprit du dey.

Maîtres de la position de Staouëli, les Français s'empressèrent de la fortifier. Le général La Hitte avait résolu de concentrer sur ce point tout le matériel de siége nécessaire à l'attaque du château de l'Empereur; en conséquence, une route spacieuse fut ouverte pour relier le nouveau camp à la presqu'île de Sidi-Ferruch; des blockhaus et des redoutes, placés à de courtes distances, protégèrent à la fois le chemin et la station; enfin, un télégraphe, qui correspondait avec Sidi-Ferruch et le vaisseau *la Provence*, compléta notre prise de possession. L'absence du matériel de siége, de la cavalerie et des chevaux de trait, imposait au général en chef la plus grande circonspection. En pénétrant plus avant dans le pays, sans cavalerie et sans moyens de transports, il craignait que ses communications avec la presqu'île ne fussent coupées et que l'armée ne se trouvât exposée à manquer de vivres et de munitions.

Le 22 juin, l'artillerie de siége et tout ce qu'on avait embarqué sur la première et la seconde section du convoi était rassemblé dans la presqu'île, ainsi que les trois escadrons de cavalerie. Le 23, la troisième section, où se trou-

[1] En effet, l'aspect de nos lignes toujours compactes, que ne pouvaient rompre ni le feu des tirailleurs, ni les charges de la cavalerie, firent dire aux Arabes que le sultan de France avait enchaîné ses soldats pour les empêcher de prendre la fuite. Le dey lui-même partageait cette croyance.

vaient les chevaux de parc, était en vue; mais une brise d'ouest et le courant, qui sur cette côte règne constamment dans la même direction, l'avaient poussée vers l'est et la tenaient à huit lieues du mouillage.

Ces retards rendirent de nouveau le courage aux Arabes. Ibrahim Aga, qui malgré sa défaite avait conservé le commandement en chef des forces algériennes, se remit à la tête des troupes régulières, rallia les Bédouins qui s'étaient dispersés après la bataille de Staouëli, et se disposa à reprendre l'offensive. Pendant quelques jours, ce ne fut que tirailleries et escarmouches continuelles, qui fatiguaient au dernier point nos soldats. Enfin, le 24, au matin, on vit les Turcs, au nombre de huit mille environ, escortés d'innombrables bandes de Bédouins, couronner les collines qui terminent à l'est la plaine de Staouëli, puis descendre en assez bon ordre, et présenter une ligne de bataille fort étendue. Dès que les premiers feux d'avant-poste furent engagés, le général en chef, voulant faire cesser ce genre de combat dans lequel nos pertes étaient presque toujours égales sinon supérieures à celles de l'ennemi, ordonna au général Berthézène de se porter avec ses trois brigades et une batterie de campagne sur la route d'Alger. L'attaque de la droite fut confiée au général Damrémont; le général Loverdo resta dans le camp avec les deuxième et troisième brigades de sa division.

Aussitôt que nos bataillons, disposés en colonne, eurent débouché dans la plaine, l'ennemi prit la fuite sur tous les points; seulement quelques groupes de cavaliers qui se trouvaient aux ailes, essayèrent de faire une pointe dans nos lignes. Le général Damrémont, les voyant se réunir, crut un instant sa droite sérieusement menacée, et, pour résister au choc, forma le 6e de ligne en carrés par bataillons. Les cavaliers arabes, désespérant de les entamer, se dirigèrent vers le camp qu'ils croyaient dégarni de troupes; la bonne contenance de la brigade Monck d'Uzer et les habiles dispositions de son chef leur firent abandonner tout projet d'attaque. Ils s'éloignèrent. Cependant, comme cette cavalerie appartenait à des tribus voisines, elle resta constamment en vue, toujours prête à nous prendre en défaut. Le général Damrémont reconnut bientôt qu'il n'avait rien à redouter de pareils ennemis, et suivit le mouvement de la division Berthézène. Le pays que traversèrent d'abord les quatre brigades était découvert et peu accidenté. Après une heure de marche, la première division franchit successivement deux petits cours d'eau qui coulent vers le nord, se réunissent à gauche de la route et se jettent dans la baie orientale de Sidi-Ferruch, à une demi-lieue environ de l'embouchure du ruisseau de Staouëli. Sur le bord du premier de ces cours d'eau, on trouve deux ou trois maisons presque ruinées, des huttes construites en pierre et en terre glaise, ombragées d'arbres : c'est le marabout de Sidi-Khalef, qui depuis a donné son nom à la seconde bataille que livrèrent en Algérie nos troupes victorieuses. Cachés derrière ces massifs, les Arabes faisaient un feu très-vif; mais dès que nos bataillons parvenaient à les aborder à la baïonnette, ils les délo-

geaient presque sans résistance. Leur fuite fut si rapide à travers les vergers, que notre cavalerie, commandée par le colonel Bontems-Dubarry, et qui donnait pour la première fois, ne put les atteindre.

Cependant, vers le soir, l'armée algérienne, sous le commandement du bey de Tittery, parvint à se rallier sur un plateau dont l'accès était défendu par un ravin appelé Baekschédéré. La route d'Alger, débris de l'ancienne voie romaine, a son tracé tout auprès. Le général en chef hésita un moment à donner l'ordre de s'emparer de cette position. « Porter l'armée en avant, « disait-il, c'est accroître les difficultés du service des transports, alors que « nous n'avons ni charrois ni bêtes de somme. » Une autre considération le décida. Il était vraisemblable qu'en attaquant brusquement l'ennemi, battu et découragé depuis le commencement de la journée, il céderait sans beaucoup de résistance le terrain couvert que l'on avait à franchir; si, au contraire, on le laissait s'y établir, il était à craindre qu'il ne le défendît pied à pied et ne fît acheter chèrement cet tardif avantage.

La première division se porta donc en avant. Les tirailleurs ennemis, quoique protégés par la hauteur et l'épaisseur des haies, se repliaient sur le gros des leurs aussitôt qu'ils avaient fait leur premier feu; mais notre artillerie, qui avait surmonté avec une merveilleuse rapidité toutes les difficultés du terrain, se mit en batterie, et quelques obus bien dirigés suffirent pour disperser les masses qui essayaient de se maintenir sur la hauteur. Les trois brigades du général Berthézène ne firent halte que lorsque elles eurent atteint les limites des vergers. Un intervalle de 6,000 mètres seulement les séparait alors du fort de l'Empereur. Au moment où l'état-major atteignit le sommet du plateau, une forte détonation se fit entendre, et la division se trouva enveloppée dans un nuage épais qui la couvrit de sable; on eût dit l'éruption d'un volcan : c'était l'explosion d'un dépôt de poudre auquel les Arabes venaient de mettre le feu, dans la crainte qu'il ne tombât en notre pouvoir. La brigade Damrémont, qui avait eu à traverser un terrain montueux, coupé par de profonds ravins, ne rejoignit le corps principal que vers la fin du jour.

Ce nouveau succès nous fit gagner deux lieues de terrain, et ne nous coûta qu'un très-petit nombre d'hommes. « Un seul officier, disait le général « en chef dans son rapport, a été dangereusement blessé dans cette journée; « c'est le second des quatre fils qui m'ont suivi en Afrique. J'ai l'espoir qu'il « vivra pour continuer à servir avec dévouement le roi et la patrie. » Hélas! il n'en fut pas ainsi. Le jeune Amédée de Bourmont, lieutenant au 38e de ligne, avait reçu une blessure mortelle en chargeant les Arabes au milieu des vergers qui avoisinent Sidi-Khalef; transporté aux ambulances de Sidi-Ferruch, il mourut le lendemain de la prise d'Alger.

L'aspect du pays que l'armée découvrait en se portant en avant était bien différent de celui qu'elle avait vu d'abord. Ce n'étaient plus, comme à Sidi-

Ferruch et à Staouëli, des terres incultes et sans habitations. Ici, le sol était couvert d'oliviers, de figuiers, d'arbres fruitiers de toute espèce ; les orangers répandaient dans l'air le suave parfum de leurs fleurs ; de jolies maisons, abritées par un vert feuillage contre les rayons brûlants du soleil, offraient çà et là des lieux de repos charmants. Aussi, officiers et soldats, après la cessation du combat, se mirent-ils à visiter les lieux voisins du camp. Mais un ennemi implacable épiait tous leurs mouvements, et, au détour d'un sentier, du milieu d'une touffe d'orangers, partait une balle meurtrière qui faisait repentir l'explorateur de son imprudente curiosité. Au nombre des victimes de ces lâches guet-apens se trouva un jeune officier d'artillerie, M. Amoros, fils du fondateur des établissements gymnastiques en France. Il se promenait, à une très-petite distance du camp, avec un de ses amis, employé aux subsistances, lorsqu'il fut tout à coup assailli par un groupe d'Arabes. Le commis aux vivres se jeta dans les broussailles et parvint, par cette retraite, à échapper à la mort ; le lieutenant Amoros voulut, au contraire, résister aux assaillants; inutile courage ! Les Arabes l'entourent, le pressent de toutes parts, le déchirent de leurs poignards, jusqu'à ce qu'enfin l'un d'eux, l'attirant par les cheveux vers le pommeau de sa selle, lui eut tranché la tête. Un instant après et au même endroit, deux canonniers subissaient le même sort ; quatre gendarmes furent aussi trouvés sans tête, et le baron Hugon ainsi que M. Villaret-Joyeuse ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux.

Pendant que l'armée combattait et s'avançait dans l'intérieur, les vents d'ouest qui retenaient au large le convoi, parti le 18 de la baie de Palma, vinrent à cesser. On signala l'escadre en vue de Sidi-Ferruch dans la journée du 24, et le 25 le débarquement commença. Malgré quelques coups de vent de l'ouest, qui firent échouer plusieurs bâtiments, cette difficile opération put être entièrement terminée le 28. Les chevaux d'artillerie, les caissons, les approvisionnements de siége, tout était à terre; rien ne devait donc plus retarder ni la marche sur Alger, ni les travaux du siége. La presqu'île de Sidi-Ferruch, véritable arsenal de notre armée, était parfaitement retranchée. Une ligne bastionnée, armée de vingt-quatre pièces de canon, la séparait du continent, et la mettait en état de braver toutes les forces de la régence. Quinze cents hommes de la marine, un bataillon d'infanterie et divers détachements d'artillerie et du génie, formaient la garnison de cette importante place d'armes. La route qui avait été primitivement établie de Sidi-Ferruch à Staouëli fut poussée jusqu'à Sidi-Abderrahman ou Fontaine-Chapelle, aux confins des premiers échelons du mont Boudjaréah, où nos divisions avaient établi leur campement après le combat de Sidi-Khalef. Toute la ligne de communication entre ce point et Sidi-Ferruch fut fortifiée par huit redoutes, qui servaient à protéger les convois contre les attaques des Arabes. Il ne s'agissait plus que de faire arriver l'artillerie de siége et d'investir la place. Pendant les quatre jours employés au débarquement, voici quelle fut la situation de nos troupes.

En face du plateau qu'occupait l'armée française, se trouvait un des contreforts du Boudjaréah, sur lequel les Algériens, après le combat de Sidi-Khalef, concentrèrent toutes leurs forces, en s'appuyant de plusieurs bouches à feu de gros calibre. De ce point, ils dirigeaient contre nos lignes des nuées de tirailleurs, qui, profitant de tous les ravins, de toutes les ondulations de terrain, nous faisaient un mal affreux par leurs feux d'embuscade. Il était impossible de déplacer le moindre détachement sans qu'il fût aussitôt enveloppé par les Bédouins, harcelé et décimé par leur mousqueterie; d'un autre côté, les retards que le mauvais temps apportait au débarquement du matériel nous forçaient à rester dans l'inaction. Les 17e et 30e régiments de ligne eurent particulièrement à souffrir de cette guerre d'avant-postes.

C'est à repousser ces misérables escarmouches que s'écoulèrent les journées du 25 au 28; dix-sept cents hommes se trouvaient hors de combat, depuis l'ouverture de la campagne, et dans ce nombre, outre les officiers que nous avons déjà cités, on comptait M. Borne, chef d'escadron, aide de camp du duc d'Escars; les capitaines Rachepelle et Limoges du 9e de ligne, atteints tous les deux d'une balle au front; enfin le jeune lieutenant Bigot de Morogues, frappé d'une balle à la gorge au moment où il s'emparait d'un drapeau ennemi. Ces pertes et les malades qui se trouvaient aux ambulances, firent sentir au général en chef la nécessité d'appeler la quatrième division de l'armée, qui était restée en réserve à Toulon. L'ordre fut donné; mais les succès ultérieurs de la campagne, aussi prompts que décisifs, rendirent cette précaution inutile.

Pendant la journée du 28, le feu s'engagea de nouveau sur tout le développement de notre front. Un mouvement, effectuée par la division du duc d'Escars, pour se porter en première ligne, fut la cause de cette attaque. Le bataillon du 2e léger, l'un de ceux qui composaient le 1er régiment de marche (division Berthézène), était campé à l'extrême droite de Fontaine-Chapelle. En avant, et sur la droite, le terrain était fortement accidenté; l'ennemi le franchit. Surpris par une attaque aussi vive qu'inattendue, ce bataillon ne put se former qu'après avoir exécuté un mouvement rétrograde. Cette manœuvre s'opéra avec quelque désordre, et causa la perte de soixante hommes. Mais le succès des Arabes ne fut pas de longue durée; les trois autres bataillons de la brigade Poret de Morvan courent aux armes, chargent l'ennemi avec vigueur, en font un grand carnage, et le mettent en déroute. A la gauche, la compagnie de grenadiers du premier bataillon du 35e avait été détachée, comme poste d'observation, en avant des deux brigades de la division d'Escars. Le tracé vicieux d'un retranchement dans lequel elle s'était logée, la laissant en prise aù feu des tirailleurs ennemis, elle se vit forcée de l'abandonner. Pendant cette retraite, elle fut vivement attaquée, mais les autres compagnies du bataillon à la tête desquelles marchait le brave colonel Rulhière, vinrent aussitôt à son secours, et après un combat opiniâtre, elles repoussèrent l'ennemi et

sauvèrent leurs grenadiers. Le 35e acheta chèrement ce succès ; il eut quatre-vingts hommes mis hors de combat.

La nouvelle de l'entier débarquement du matériel de siége, décida le général en chef à faire cesser ces engagements partiels, et à prendre énergiquement l'offensive. Le 28 au soir, le quartier général fut transféré à Fontaine-Chapelle, et on résolut d'escalader, dès le lendemain à la pointe du jour, les hauteurs occupées par l'ennemi, de les enlever, et d'investir aussitôt après Alger et le fort de l'Empereur. Le général Monk d'Uzer reçut l'ordre d'occuper le camp de Staouëli avec sa brigade, et d'assurer les communications entre la presqu'île et ce camp ; la brigade Poret de Morvan fut chargée de garder dans la position de Fontaine-Chapelle le parc d'artillerie de siége ; les 23e et 34e de ligne furent disposés par échelons entre cette position et le camp de Staouëli.

Le 29, au lever de l'aurore, l'armée se mit en mouvement sur trois colonnes marchant à la même hauteur ; elle franchit d'abord le vallon intermédiaire qui la séparait de l'ennemi, puis, sans perdre un instant, elle gravit la colline élevée que couronnait l'artillerie des Algériens. L'aile droite était aux ordres du général Loverdo ; au centre se trouvait la division Berthézène ; la division d'Escars formait l'aile gauche. Une brigade de la deuxième division était placée en seconde ligne, formant la réserve ; l'artillerie de montagne et les obusiers s'intercalaient entre tous ces corps.

Ainsi qu'on l'avait prévu, les brigades de la troisième division ne tardèrent pas à rencontrer l'ennemi ; elles l'abordèrent aux cris répétés de *Vive le Roi !* sans tirer un seul coup de fusil. L'immobilité à laquelle nos troupes avaient été condamnées pendant plusieurs jours, rendait leur ardeur encore plus vive. Quelques moments leur suffirent pour s'emparer de toutes les positions.

Aucune résistance sérieuse n'arrêta la marche des divisions Berthézène et Loverdo. La direction que suivait la première l'aurait conduite par une pente rapide vers la rade d'Alger, et loin du fort de l'Empereur : elle aurait eu, en outre, à parcourir un terrain sillonné par des ravins profonds, et hérissé d'obstacles de toute espèce. Le général en chef donna au général Berthézène l'ordre de suspendre sa marche. La brigade Achard fut dirigée vers le Boudjaréah, qui commande tout le pays environnant : l'occupation de ce point stratégique était de la plus haute importance.

Cependant les deux brigades de la deuxième division avaient continué de marcher vers le château de l'Empereur ; mais les arbres et les plis du terrain ne leur permettaient pas de le découvrir. Craignant qu'elles ne s'égarassent, M. de Bourmont prit le parti d'arrêter leur mouvement jusqu'à ce que, s'étant porté lui-même vers la gauche, il eût pris une connaissance exacte, et de ce qui s'y passait, et de la position du fort. Les brigades de la division d'Escars venaient de faire halte, lorsqu'il les rencontra. Ayant, du lieu qu'elles occupaient, aperçu le château de l'Empereur, le général en chef pensa que le moment était venu de diriger vers cette forteresse les troupes des deuxième

et troisième divisions. A cet effet, le général Tholozé fut envoyé auprès du général Loverdo, pour lui porter l'ordre d'avancer rapidement. Mais ici, la confusion était extrême, et ce ne fut qu'après des contre-marches accablantes que cette division put reprendre son rang.

Au reste, pendant toute cette journée du 29, notre armée fut exposée aux plus grands dangers. Obligées de s'avancer sans guide, sans cartes stratégiques, à travers un pays hérissé de monticules, sillonné par des ravins et des anfractuosités sans nombre, les divisions et les brigades s'égarèrent plusieurs fois dans ce vaste labyrinthe. On faisait deux, trois fois la même route; le mirage produit par les vapeurs de la Mitidja fit supposer à plusieurs chefs de corps qu'ils se trouvaient en face de la mer, et que par conséquent ils suivaient une route contraire à celle qu'ils devaient tenir. Les régiments se confondaient, leurs drapeaux marchaient pêle-mêle dans le même peloton, et de toutes parts on entendait les tambours battre le rappel pour rallier les détachements, comme il arrive après une violente mêlée. La chaleur excessive qu'il faisait au milieu de ces gorges et de ces vallons rétrécis, rendait encore plus pénibles ces contre-marches et ces déconvenues; l'eau manquait partout, et le soldat tombait accablé de fatigue, ou exténué de besoin. Si, dans cette journée de désordre et d'imprudence, Hussein eût fait garder les principaux passages et couronner quelques hauteurs par ses miliciens et ses Arabes, c'en était fait de notre armée; une poignée d'hommes eût suffi pour l'anéantir ou la forcer à rendre les armes sans avoir combattu. Mais Dieu en ce moment protégeait la France!

Enfin l'ordre se rétablit, et l'armée, après avoir nettoyé les environs du Boudjaréah, en couronna le sommet. Elle vit alors se déployer devant elle tout le revers d'Alger, le fort de l'Empereur, et à l'horizon la mer, où l'œil découvrait notre escadre qui s'avançait pour combiner une double attaque. Ce spectacle grandiose excita l'enthousiasme des troupes, et, par un mouvement unanime et spontané, on les entendit saluer, des cris mille fois répétés de Vive le Roi! les remparts de cette orgueilleuse cité, où allait bientôt flotter victorieux le drapeau qu'elle avait osé naguère insulter. C'est surtout des hauteurs du Boudjaréah que le port d'Alger, la ville et les campagnes qui l'environnent, présentent un aspect délicieux, un magnifique panorama. Arrêtons-nous ici un moment pour reconnaître les lieux où les dernières scènes de l'invasion française vont s'accomplir.

Le massif isolé du Boudjaréah occupe en avant de la plaine de la Mitidja une aire à peu près elliptique de trente-trois mille hectares; son point culminant est à trois mille six cents mètres de distance horizontale d'Alger, et à 402 mètres au-dessus du niveau de la mer. La surface que l'œil embrasse du haut de cette élévation est immense : elle s'étend de la mer aux crêtes de l'Atlas, de Dellys à Cherchell, et se divise en trois parties bien distinctes : le Sahel ou massif d'Alger, la plaine de la Mitidja et les flancs de l'Atlas. Le massif d'Alger

occupe avec ses annexes une superficie de vingt-cinq lieues carrées; sa base est baignée au nord par la mer, à l'est par l'Harach, à l'ouest par le Mazafran; au sud il descend brusquement vers la Mitidja.

Un réseau inextricable de chemins sinueux traverse dans tous les sens la campagne qui avoisine Alger et en fait un véritable labyrinthe. C'est dans ces étroits défilés, on ne peut plus favorables à la défense, qu'en 1775 les troupes espagnoles d'Oreilly, en butte à des feux d'embuscade très-vifs, perdirent courage et se rembarquèrent après avoir laissé sur le champ de bataille plus de monde que la conquête d'Alger n'en a coûté à l'armée française. Tous ces sentiers conduisent à des milliers de petites habitations, dont l'éclatante blancheur contraste avec la végétation qui les environne. Le sol est entièrement recouvert de vignes, de pastèques, de melons, d'orangers, d'acacias, de chèvre-feuilles, de peupliers mélangés de nopals à rosaces jaunes, et de toutes les brillantes variétés de la flore numidienne. Le cactus avec son feuillage massif et ses troncs fantastiques entoure les champs de ses impénétrables buissons, tandis que l'agave dresse ses immenses rameaux semblables aux glaives d'une race de géants. Au milieu de ces délicieuses petites villas, les résidences des consuls européens se faisaient remarquer par leurs plus grandes proportions et les larges pavillons dont elles étaient surmontées.

C'est au milieu de ce tapis d'émeraudes et d'opales que s'élève Alger, la victorieuse, la bien gardée. Son enceinte triangulaire a un développement de trois mille mètres environ. Le front de mer regarde l'orient; les deux autres fronts, moins développés que le premier, sont tournés, l'un vers le nord-ouest, l'autre vers le sud-ouest. Le point où ils se réunissent, qui est le plus élevé de l'enceinte, se trouve à cent vingt-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur les fronts nord-ouest et sud-ouest, l'enceinte consiste en un mur qui n'est point bastionné, et dont le pied n'est défendu que par des flancs extrêmement courts. Il n'y a d'artillerie que sur un petit nombre de points : les remparts ont trop peu de largeur pour qu'on puisse y en établir. Dans plusieurs parties les maisons adossées au revêtement ne laissent pas même assez d'espace pour les fusiliers. Sur le front sud-ouest, on remarque en avant de l'enceinte une forte dépression qui ne paraît pas être entièrement l'ouvrage des hommes, et à laquelle un mur parallèle à celui de la place donne l'aspect d'un fossé. L'autre front est couvert sur presque tout son développement par un ravin très-prononcé. Du côté de la mer, l'enceinte n'est presque partout qu'un simple mur. Le port ou la darse est formé par un môle qui joint au continent les petits îlots auxquels Alger paraît devoir son nom; une chaîne en ferme l'entrée. Plusieurs des batteries établies dans l'île sont casematées et disposées sur différents étages. La ville d'Alger a cinq portes : deux sont ouvertes sur le front de mer; deux autres se trouvent aux extrémités inférieures des fronts de terre : c'est *Bab-Azoun*, à l'ouest, *Bab-el-Oued* à l'est. La cinquième porte est comprise dans le même front que la porte Bab-Azoun et se

trouve à cent vingt mètres environ de la Kasbah. On la nomme *porte neuve*.

Au sommet de l'angle que forment les deux fronts de terre, s'élève une espèce de citadelle, dont les murs sont plus hauts que ceux de la place ; c'est la Kasbah (mot arabe qui signifie *forteresse).* En avant de cet ouvrage, et à peu près dans la même direction que la route d'Alger à Sidi-Ferruch, s'étend une chaîne de monticules dont l'élévation progressive est en raison directe de leur éloignement de la place. A droite de la ligne qui forme le faîte de cette petite chaîne, les eaux affluent vers le ruisseau qui donne son nom à la porte *Bab-el-Oued ;* à gauche, elles se dirigent vers la rade ou vers l'*Harach*. C'est sur l'un de ces monticules qu'en 1541 Charles-Quint établit ses quartiers. Après la retraite de l'armée espagnole, Hassan, qui gouvernait alors l'odjack, voulut mettre cette importante position à l'abri d'une nouvelle tentative et y fit élever un fort qui fut appelé d'abord du nom de son fondateur, citadelle de Muley-Hassan *(Muley-Hassan-Bordj) ;* mais depuis la mort de ce dey, on l'a généralement désigné sous le nom de *Sultan-Calassy* (fort de l'Empereur), en commémoration sans doute de la victoire remportée sur le sultan chrétien qui avait campé sur ce mamelon.

Le fort de l'Empereur, dont l'armée française allait faire le siége, est assis sur le roc vif et présente une forme à peu près rectangulaire ; les grands côtés du rectangle ont cent cinquante mètres de longueur, et les petits, cent ; la hauteur moyenne des revêtements est de neuf mètres. Aux quatre angles s'élèvent des bastions peu spacieux et d'un tracé irrégulier ; les revêtements et les parapets de ces bastions et des courtines qui les joignent sont construits en pizé et recouverts de maçonnerie. Il n'y a point de fossé ; mais, en avant du front nord-ouest, celui contre lequel l'attaque semblait devoir particulièrement se diriger, le roc présente une forte excavation. Une tour ronde, construite dans l'intérieur, domine tous les ouvrages et forme comme une espèce de réduit entouré de magasins casematés. L'élévation du fort au dessus du niveau de la mer est de deux cent trente mètres.

Les abords de la ville étaient encore défendus au sud par de nombreuses batteries échelonnées sur la plage, et au nord, par le fort des Vingt-quatre-Heures, situé à trois cents mètres du Fort-Neuf; plus loin encore, à quinze cents mètres, s'élève le fort des Anglais. Malgré ces constructions multipliées, la défense d'Alger était faible du côté de terre, car il n'y avait sur ce point que le château de l'Empereur qui pût faire une résistance sérieuse, et encore était-il dominé lui-même et vu dans son intérieur par le plateau supérieur du Boudjaréah. Aussi, dès que nos soldats eurent couronné ces hauteurs, le fort de l'Empereur tira le canon d'alarme : les Algériens n'avaient jamais pensé que notre armée eût tenté de les escalader et de s'y établir.

Quoiqu'on fût persuadé à Alger, et que le dey lui-même partageât cette opinion, que les Français ne pourraient jamais s'emparer du château de l'Empereur qu'après avoir construit une citadelle de force supérieure et capable de le

ruiner, cependant les progrès rapides que nous avions faits dans une seule journée avaient jeté une vive alarme dans la ville. Le muphti fut chargé de relever, par ses exhortations, le moral des troupes et des habitants; on distribua de nouveaux étendards, auxquels étaient attachées des grâces spéciales, et le *Khaznadji* (ministre des finances), qui avait toute la confiance du dey, se chargea de la défense du château de l'Empereur. Huit cents *tobjis* (canonniers) pris parmi les plus habiles pointeurs, et quinze cents janissaires, furent chargés de le seconder; tous jurèrent de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

Après avoir visité les différentes positions de notre armée et reconnu un plateau que le capitaine Boutin avait désigné, en 1808, comme l'emplacement le plus favorable pour l'ouverture de la tranchée, M. de Bourmont établit son quartier général à deux mille mètres du fort de l'Empereur. A peine y fut-il installé, que les consuls résidant à Alger demandèrent à lui être présentés. Ils venaient complimenter le général en chef de l'armée française, et lui exprimer les vœux qu'ils faisaient pour le succès de notre entreprise. Quoique leur pavillon flottât sur chacune de leurs résidences, ils s'étaient cependant tous réunis, pour plus de sécurité, au consulat américain, situé à mi-côte du Boudjaréah. M. de Bourmont les rassura encore davantage en mettant à leur disposition une garde particulière, composée de gendarmes et de grenadiers français. Malgré les horribles fatigues de la journée, il fut ordonné que les travaux de tranchée commenceraient dès le soir même. Cinq maisons, situées à une distance moyenne de cinq cents mètres du château, et qui formaient un cordon entre le consulat de Suède à droite et un mamelon opposé à la face ouest du fort, devaient être crénelées et servir de première parallèle. Le 30 au matin, ces travaux préliminaires étaient accomplis, et mille mètres de tranchée avaient été ouverts.

Dès que les artilleurs du château de l'Empereur découvrirent nos travaux, ils commencèrent un feu terrible, surtout contre la ligne de l'ouest, dont quelques parties n'étaient pas entièrment terminées, et qui ne se trouvait d'ailleurs qu'à une faible distance de la place. Le chef de bataillon du génie Chambaud y perdit la vie. De leur côté, les janissaires, fidèles à leur engagement, firent une sortie, mais ils furent repoussés avec une grande perte. Ces attaques sans portée ne ralentirent pas un seul instant les travaux du siége. Les généraux commandant l'artillerie et le génie reconnurent le fort au milieu des escarmouches, et s'occupèrent de déterminer l'emplacement des batteries de siége.

L'angle ouest du château, dont l'un des côtés est tourné vers le nord-ouest, et l'autre vers le sud-ouest, fut considéré comme la partie qui offrait le plus d'avantages pour l'attaque, et celle dont la brèche serait plus facilement abordable. A cet effet, trois batteries armées, l'une de deux obusiers de huit pouces, l'autre de six canons de vingt-quatre, la troisième de quatre pièces du

même calibre, devaient faire converger leurs feux sur la face sud-ouest. On pensa en outre qu'à l'extrême gauche, dans le prolongement du front sud-ouest, six canons de seize seraient favorablement placés pour enfiler la courtine de ce front et battre de plein fouet le front nord-ouest. Cette considération détermina la formation d'une quatrième batterie. Enfin, le général La Hitte, après de nouvelles études, décida la construction de deux autres batteries moins importantes, mais capables de répondre aux feux de la Kasbah. Presque toutes ces batteries étaient masquées par des arbres, des haies ou des buissons, et dominaient de plusieurs mètres les parapets du château.

Pendant que ces travaux s'organisaient, que les pièces de siége se mettaient en marche, l'armée française rectifiait ses positions et se rapprochait de la place. Le 6e régiment d'infanterie de ligne campa dans les jardins de la maison consulaire d'Espagne, à droite de la route de Staouëli; ses postes s'avancèrent jusqu'au consulat de Suède. On plaça le 49e près du terrain assigné au dépôt de tranchée. Les deux régiments de la brigade d'Arcine s'établirent à quatre cents mètres en arrière de la maison du consul des Pays-Bas. Le camp du deuxième régiment de marche (1er et 2e légers) se trouvait à la hauteur du grand quartier général; le 35e, après être resté deux jours dans l'emplacement qui lui avait été assigné le 29 au soir, se réunit au deuxième de marche. La deuxième brigade de la troisième division, composée des 17e et 30e de ligne, campa en arrière de la première. On marqua l'emplacement des parcs du génie et d'artillerie à droite et à gauche de la route, un peu en arrière du quartier général; ce fut là aussi que le régiment de chasseurs à cheval vint prendre position. La division Berthézène ayant toujours combattu en première ligne, ses pertes avaient été très-considérables, aussi, pour la ménager, la chargea-t-on de couvrir l'armée de siége, d'escorter les convois et d'occuper, à partir du camp de Staouëli, les postes et redoutes destinés à le protéger. Par suite de cette disposition, le 15e de ligne et le premier bataillon du 48e, ainsi que la brigade Montlivault, rejoignirent leur division sous les murs d'Alger.

Le terrain où devaient s'opérer les travaux du siége présentait partout de grandes difficultés : il était composé de roche mixte que la pioche avait peine à entamer; immédiatement après la surface du sol, le roc se montrait à nu, et pour former les épaulements il fallait recourir aux sacs à terre. Le dévouement et l'activité de nos soldats triomphèrent de tous ces obstacles : la tranchée avait été ouverte dans la nuit du 29 au 30 juin; la nuit suivante, la colline était déjà couronnée dans tout son développement. Pendant la nuit du 1er au 2 juillet, on élargit les communications et on commença à construire les batteries d'enfilade; enfin, la nuit d'après les bouches à feu furent amenées dans la tranchée et montées sur leurs affûts. Mais tous ces travaux, qui furent poursuivis sans relâche jour et nuit, nous causèrent des pertes considérables. Les canons du fort de l'Empereur et ceux de la Kasbah, incessamment

braqués sur nos ouvrages, faisaient un feu roulant qui détruisait les parapets; tandis que les Arabes, armés de leurs longs fusils, prenant à revers les boyaux de tranchée, y décimaient les travailleurs. Ces attaques continuelles démoralisaient le soldat. Afin de détourner un instant l'attention de l'ennemi des travaux du siége, l'amiral fut chargé d'opérer avec la flotte sur le front de mer. En effet, le 1er juillet, une brise ayant permis ce mouvement, l'amiral Rosamel défila avec sa division, depuis la pointe Pescade jusqu'au Môle, à portée de canon, lâchant toutes ses bordées contre les batteries turques. Cette manœuvre obtint le plus grand succès. En défilant devant les forts on reconnut qu'ils étaient dépourvus de leurs canonniers, car aucun ne riposta aux feux de nos premiers vaisseaux; puis on vit accourir en foule les tobjis, qui, se détachant des batteries de terre, venaient charger les canons de la Marine, et répondre par des volées régulières à nos derniers bâtiments. Pendant cet échange peu meurtrier de boulets, nos soldats, moins harcelés, purent donner une plus grande activité à leurs travaux. Le 3, M. Duperré, son vaisseau amiral en tête, renouvela la même manœuvre et obtint des résultats encore plus satisfants; en effet, *la Bellone*, de concert avec un détachement de l'armée de terre, parvint à s'emparer de trois batteries où se trouvaient trente-trois canons.

Le feu dirigé contre nos travailleurs cessait ordinairement après le coucher du soleil, car en bons musulmans les tobjis du fort de l'Empereur ne se souciaient ni de veiller ni de combattre au milieu des ténèbres. L'imminence du danger les fit pourtant déroger à cet usage pendant la nuit qui précéda la ruine de Sultan-Calassy. Ayant aperçu nos travailleurs sur plusieurs points, ils y dirigèrent un feu terrible de mitraille, accompagné de bombes et d'obus, en même temps qu'une troupe de miliciens braves et dévoués se précipitait sur une de nos batteries qui n'avait pas encore été démasquée. Assaillis impétueusement et à l'improviste par les Arabes et les Turcs, qui, après avoir escaladé les gabions et les sacs à terre, déchargeaient sur eux à bout portant leurs pistolets et leurs fusils ou les égorgeaient à coups de yatagan, nos soldats furent obligés de se défendre avec leurs instruments de travail. On combattit corps à corps; un sergent d'artillerie assomma d'un coup de levier un Bédouin; les officiers d'artillerie mirent le sabre à la main; l'un d'eux, le lieutenant Daru, reçut une légère blessure; le capitaine du génie de Villalier, moins heureux que lui, succomba. Après avoir déchargé ses pistolets sur les Arabes, ne pouvant plus leur opposer que sa frêle épée, assailli par le nombre, il reçut un coup de yatagan au cœur, et sa tête alla augmenter le nombre de celles qui se trouvaient déjà à la Kasbah. Mais bientôt l'infanterie, qui s'était formée en bataille, ouvrant un feu de deux rangs bien nourri, força les Arabes et les janissaires à une prompte retraite.

Une demi-heure après cette alerte, les premières lueurs de l'aube mirent à découvert les embrasures du château. Aussitôt une fusée lancée du quartier

général donna à l'artillerie française le signal de commencer le feu. Au même instant six batteries lancèrent leurs terribles projectiles contre la place. Sultan-Calassy riposta vigoureusement à nos premières volées; les deux étages de ses batteries s'éclairent d'une vive lumière, et les tobjis, comprenant que c'est une lutte décisive qui va s'engager, redoublent d'activité à défaut de précision. Mais leurs coups portaient presque toujours à faux. De notre côté, au contraire, le tir des pièces était d'une justesse remarquable; presque tous nos boulets atteignaient les embrasures et faisaient voler la pierre en éclats. La direction des bombes était moins régulière; le général La Hitte s'empressa de la rectifier. Une heure après l'ouverture du feu, toutes les bombes, sans exception, éclatant dans l'intérieur du fort, répandirent la terreur et la mort parmi les Turcs qui s'y trouvaient rassemblés. A huit heures, le feu de l'artillerie ennemie se ralentit. Dans quelques parties des fronts attaqués, la chute presque entière des parapets laissait les canonniers à découvert; néanmoins ils gardaient leur poste et remplaçaient par des balles de laine et des blindages les pans de murailles ruinés : inutiles efforts! le courage des tobjis turcs ne pouvait lutter contre l'habileté de nos pointeurs. Pour faire taire les pièces qui, malgré le désarroi général de l'ennemi, n'étaient point encore éteintes, on en dirigea plusieurs des nôtres contre chacune d'elles; et à dix heures, le feu du château avait entièrement cessé. Aussitôt le général La Hitte donne l'ordre de battre en brèche les deux faces du bastion de l'ouest. Nos boulets déterminent bientôt partout de nombreux éboulements. Épouvantée à la vue des rapides progrès de notre artillerie, la garnison veut se retirer; mais le dey lui ordonne de se défendre. Alors les janissaires et les tobjis, ne consultant que leur désespoir, se précipitent furieux vers la ville, en maudissant mille fois Hussein, qui voulait, disaient-ils, les sacrifier sans utilité. Quelques hommes seulement furent laissés au milieu des décombres pour accomplir un dernier devoir..., mettre le feu aux poudres.

En effet, quelques instants après cette évacuation forcée, une détonation épouvantable se fait entendre. Un épais nuage de poussière et de fumée s'élève au-dessus du fort et s'étend avec rapidité dans toutes les directions; des masses de maçonnerie, des quartiers de rempart, d'énormes pierres, des affûts de canon, et des lambeaux de cadavres sont lancés dans les airs et retombent en pluie effroyable sur les batteries françaises. L'obscurité plus encore que cette horrible grêle ébranle quelques courages; des travailleurs et des sentinelles abandonnent leurs postes; mais les canonniers impassibles restent à leurs pièces, et les coups de canon qui partent de nos batteries rassurent l'armée sur les effets de l'explosion. La continuation du feu était cependant inutile. Lorsque le vent eut dissipé le voile lugubre qui recouvrait le fort de l'Empereur, on reconnut que toute la face ouest s'était éboulée, et qu'elle n'offrait plus qu'une immense brèche. Aussitôt le général Hurel, qui commandait la garde de la tranchée, donna l'ordre de se porter en avant. Une compagnie

du 17e régiment de ligne franchit rapidement l'espace qui la séparait de l'enceinte du fort, en escalada sans résistance les ruines, et arbora le drapeau blanc. Les carabiniers du 9e léger, ayant à leur tête le général Harel, suivirent ce mouvement; et un quart d'heure après l'explosion, les troupes françaises, ainsi que le général en chef, occupaient l'inexpugnable château de l'Empereur.

Dès que les Arabes, qui s'étaient tenus en dehors d'Alger pour harceler notre armée, virent que leur palladium, Sultan-Calassy, n'existait plus, ils poussèrent des cris d'épouvante, et s'enfuirent en tumulte vers la Mitidja. Presque tous ceux qui faisaient partie des contingents de Constantine et d'Oran s'éloignèrent ce jour-là même. Cependant, la Kasbah et le fort Bab-Azoun n'avaient pas ralenti leurs feux; c'était contre le fort l'Empereur qu'ils le dirigeaient maintenant. Placée derrière le front sud-ouest du château, la garde de la tranchée ne pouvait être atteinte par les boulets de la Kasbah; mais ceux du fort Bab-Azoun arrivaient jusqu'à elle, quoique leur point de départ fût de 200 mètres plus bas. Le général La Hitte fit tourner contre ce fort deux pièces de campagne, et trois des bouches à feu que l'explosion avait laissées sur leurs affûts. Ces pièces, bien dirigées, suffirent pour réduire au silence l'artillerie ennemie. De son côté, le général Valazé s'occupa activement de faire ouvrir une nouvelle tranchée devant la ville, afin de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître.

M. de Bourmont était à peine établi avec son état-major dans le fort de l'Empereur, qu'un parlementaire, envoyé par le dey, se présenta aux avant-postes. C'était Sidi-Mustapha, premier secrétaire de Hussein. Le général en chef le reçut au milieu même des décombres. En arrivant auprès de lui, l'envoyé turc se prosterna, à la manière orientale, mais M. de Bourmont le releva avec bonté, et un interprète fut chargé de traduire ces paroles :

« O invincible tête des armées du plus grand sultan de notre siècle! lui dit-il, Dieu est pour toi et pour tes drapeaux; mais la clémence de Dieu commande la modération après la victoire. La prudence humaine la conseille comme le moyen le plus sûr de désarmer tout à fait l'ennemi vaincu. Hussein-Pacha baise la poussière de tes pieds, et se repent d'avoir rompu ses anciennes relations avec le grand et puissant Melek Charal (le roi Charles X). Il reconnaît aujourd'hui que, quand les Algériens sont en guerre avec le roi de France, ils ne doivent pas faire la prière du soir, avant d'avoir obtenu la paix. Il fait amende honorable pour l'insulte commise sur la personne de son consul: il renonce, malgré la pauvreté de son trésor, à ses anciennes créances sur la France; bien plus, il paiera tous les frais de la guerre. Moyennant ces satisfactions, notre maître espère que tu lui laisseras la vie sauve, le trône d'Alger, et que, de plus, tu retireras ton armée de la terre d'Afrique et tes vaisseaux de ses côtes. »

Ce langage fut loin de satisfaire le général en chef : « Monsieur Bracewithz, dit-il en s'adressant à son interprète, recommandez à ce parlementaire de

rapporter fidèlement à son maître la réponse que je vais faire à ses propositions :

« Le sort de la ville d'Alger et de la Kasbah est dans mes mains, car je suis maître du fort l'Empereur et de toutes les positions voisines. En quelques heures, les cent pièces de canon de l'armée française et celles que j'ai enlevées aux Algériens auront fait de la Kasbah et de la ville un monceau de ruines; et alors Hussein-Pacha et les Algériens auront le sort des populations et des troupes qui se trouvent dans les villes prises d'assaut. Si Hussein veut avoir la vie sauve, pour lui, les Turcs et les habitants de la ville, qu'ils se rendent tous à *merci*, et remettent sur-le-champ aux troupes françaises la Kasbah, tous les forts de la ville et les forts extérieurs. »

En entendant cette fatale réponse, une tristesse profonde se répandit sur la mâle et belle figure de l'envoyé du dey. Il parut consterné, et déclara que sa bouche n'oserait jamais transmettre à Hussein-Pacha de si dures conditions. Il fallut pour le décider que M. de Bourmont les fit rédiger et apposât son cachet sur cette pièce officielle.

Les diplomates d'Alger ne se bornèrent pas à cette seule tentative pour sauver leur ville de la domination française. En même temps que Sidi-Mustapha se rendait auprès du général en chef de l'armée de terre, le ministre de la marine du pacha arrivait en parlementaire à bord du vaisseau *la Provence*, pour demander à l'amiral la cessation des hostilités. Le dey faisait dire par son envoyé que « de même que le magnanime empereur de Russie s'était « arrêté aux portes de Constantinople, de même les généraux français s'arrê- « teraient aux portes d'Alger. » L'amiral Duperré le renvoya, en l'engageant à s'adresser au général en chef; il lui remit toutefois la note suivante : « L'amiral « soussigné, commandant en chef l'armée navale de S. M. très-chrétienne, en « réponse aux communications qui lui ont été faites au nom du dey d'Alger, « et qui n'ont que trop longtemps suspendu le cours des hostilités, déclare que « tant que le pavillon de la régence flottera sur les forts et la ville d'Alger, il « ne peut plus recevoir aucune communication, et se considère toujours comme « en état de guerre. » En se retirant, le parlementaire se dirigeait vers un brick anglais qui était mouillé en rade, l'amiral lui envoya aussitôt un canot avec un de ses officiers pour le sommer de rentrer en ligne directe dans le port, ce qu'il exécuta sur-le-champ.

De leur côté, les janissaires, qui depuis le commencement de la campagne s'étaient montrés très-irrités contre Hussein, voulaient en ce moment suprême le sacrifier, afin de s'assurer la possession du beylick. Ils s'étaient en conséquence réunis en divan extraordinaire, et avaient résolu d'envoyer un parlementaire au général en chef pour lui faire part du résultat de leurs délibérations. Cet envoyé fut admis comme le précédent :

« Salut et gloire au grand sultan et Padischa Charal (Charles X), le glorieux, le sublime, le secouru de Dieu, et à son selictar (général) redoutable, illustre et fidèle Contidi. —

Les grands rois qui ont d'immenses domaines ne font pas la guerre pour y ajouter des provinces pauvres et éloignées. Les rois possesseurs d'immenses trésors dédaignent de les grossir d'un peu d'or. Mais, fiers et implacables, ils ne posent les armes que quand le sang de leur ennemi a coulé, que quand ils y ont lavé l'insulte qui fut la première cause de la guerre. Apprends donc, ô vaillant général, que l'insulte faite au grand Melek Charal est la faute personnelle de Hussein-Pacha. L'argent qu'il réclamait de lui et de son consul, au lieu d'être la propriété du beylick et celle de ses frères et enfants, les miliciens turcs, était sa propriété unique et celle de quelques chiens de Juifs qui lui avaient prêté leurs ruses et leurs noms dans cette affaire. Le glorieux Melek Charal a eu raison de refuser de payer, et il doit vouloir la mort de l'insolent qui osa insulter son ambassadeur. Plusieurs fois déjà nos frères ont essayé de se révolter, à cause de cette offense, contre Hussein, qui, en la commettant, s'est montré traître à ses devoirs et à son pays; nous avons enfin réussi, nous le tenons prisonnier dans son palais. Que ta bouche laisse tomber une seule parole, et nous allons t'envoyer sa tête en réparation de ses méfaits. Nous espérons que cette satisfaction fera cesser la guerre, et que ton armée se retirera. Nous nous empresserons d'élever au pouvoir suprême un autre pacha, qui recherchera et cultivera, par tous les moyens possibles, l'amitié et les bonnes grâces de Melek Charal, et protégera les consuls, les marchands et les vaisseaux dans nos ports. En attendant... »

« Assez! assez! s'écria le général en chef, dont l'indignation ne pouvait plus se contenir. Interprète, dites à cet homme de porter mes ordres à ses frères ignorants et féroces. Dites-lui bien que j'entends que ce divan extraordinaire de la milice algérienne cesse à l'instant même ses délibérations. Jusqu'à ce que je commande dans la Kasbah, Hussein est leur souverain, et ils lui doivent soumission et obéissance. Ma volonté est de ne traiter qu'avec lui seul. Les membres de ce divan me répondront sur leur tête de la moindre attaque dirigée contre la Kasbah, la ville ou la personne du dey. Qu'ils sachent que l'armée française n'est pas venue ici pour faire assassiner un homme, mais pour vaincre glorieusement un ennemi. »

Le député de la milice, qui avait compté pleinement sur le succès de sa mission, éprouva plus d'étonnement encore que de peine, en entendant ces menaces. Il ne comprenait pas que M. de Bourmont pût refuser une occasion si belle de se défaire du dey. De retour aux casernes, où l'attendait le divan extraordinaire, il rapporta les paroles du général en chef; elles y causèrent une vive explosion. On en vint aux résolutions les plus extrêmes. « Mort à Hussein! » s'écrièrent à la fois plusieurs voix, auxquelles toutes les autres répondirent à l'unisson : « A nous sa tête, et l'or de la Kasbah! »

Sidi-Mustapha avait demandé deux heures pour rapporter la réponse du dey; il retourna au quartier général avant qu'elles fussent écoulées, accompagné du consul et du vice-consul anglais, pour demander que le général voulût bien adoucir les conditions qu'il tenait à imposer. Le consul anglais dit à M. de Bourmont que ce n'était pas comme agent du gouvernement britannique qu'il se présentait; que le dey, avec lequel il avait eu des relations amicales, l'avait fait presser de se rendre auprès de lui; qu'en cédant à ses

instances, il avait été déterminé surtout par le désir d'arrêter l'effusion du sang; que la chute de la place était inévitable; que Hussein-Pacha lui-même ne l'ignorait pas; mais que son exaltation religieuse le disposait à se porter aux dernières extrémités; et que si on lui imposait des conditions trop dures, il pourrait fort bien faire sauter la Kasbah, comme il avait fait sauter le château de l'Empereur. M. de Bourmont l'écouta sans lui répondre. A ces parlementaires s'étaient joints encore deux autres personnages, dont le concours contribua à rendre plus faciles les préliminaires de la capitulation. C'étaient deux Maures, les plus riches d'Alger, qui avaient voulu se rendre auprès du général en chef pour le supplier de faire suspendre le feu que nos batteries dirigeaient contre la ville. Cette grâce leur fut accordée immédiatement. L'un de ces Maures, Sidi-Abou-Derbah, qui depuis fut syndic d'Alger, parlait très-bien le français. Sa position l'avait mis à même d'étudier et de bien comprendre la situation des deux partis, et sa qualité de Maure lui donnait une espèce de neutralité: car au fond la guerre n'existait qu'entre les Français et les Turcs. Aussi son intervention aplanit-elle bien des difficultés.

Sidi-Abou-Derbah fit aisément comprendre à M. de Bourmont qu'il fallait abandonner cette demande de reddition à merci; car elle n'était propre qu'à exaspérer des hommes barbares qui, n'ayant jamais épargné un ennemi vaincu, verraient toujours dans cette clause la mort en perspective. En effet, les premières conditions dictées par M. de Bourmont avaient causé une grande fermentation dans Alger, ainsi qu'à la Kasbah. On ne se faisait point une juste idée de ce que le général entendait par ces mots «*se rendre à discrétion;*» on pensait que les Français avaient l'intention de se livrer aux actes les plus barbares: de là ces accès de rage et de fureur. Il était donc indispensable de rassurer les esprits, de développer les articles de la capitulation, et de les faire expliquer au divan par un interprète de l'armée.

M. de Bourmont assembla son conseil, et avec le concours des généraux Desprez, Berthézène, d'Escars, Valazé, La Hitte, Tholosé, etc., il rédigea une nouvelle convention, en ayant soin d'adoucir les conditions qui avaient jeté tant d'alarme parmi la population et la milice algériennes; puis il remit cette pièce, revêtue de sa signature, aux envoyés d'Hussein, en les faisant accompagner de M. Bracewithz, l'un des principaux interprètes de l'armée.

La mission de M. Bracewithz n'était pas sans danger. Le récit que nous en a laissé ce fonctionnaire, prouve assez que ses appréhensions n'étaient pas sans fondement. Les longs rapports que M. Bracewithz avait entretenus avec les Orientaux, car il avait été premier interprète de Bonaparte à la campagne d'Égypte, lui avaient appris tout ce qu'un parlementaire peut redouter de la colère des Turcs, lorsqu'il est porteur de dépêches contraires à leurs idées ou

à leurs intérêts. Nous consignons donc ici cette relation, non-seulement parce qu'elle renferme de curieux détails, mais encore parce qu'elle consacre le dernier acte politique que le gouvernement de l'odjack accomplit à Alger.

« En arrivant à la Porte-Neuve, qu'on n'ouvrit qu'après beaucoup de difficultés, je me trouvai, dit M. Bracewithz, au milieu d'une troupe de janissaires en fureur ; ceux qui me précédaient avaient peine à faire écarter devant moi la foule de Maures, de Juifs et d'Arabes qui se pressaient à nos côtés, pendant que je montais la rampe étroite qui conduit à la Kasbah. Je n'entendis que des cris d'effroi, de menace et d'imprécation qui retentissaient au loin, et qui augmentaient à mesure que nous approchions de la place. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes aux remparts de la citadelle. Sidi-Mustapha, qui marchait devant moi, s'en fit ouvrir les portes, et elles furent, après notre entrée, aussitôt refermées sur les flots de la populace qui les assiégeait. La cour du divan où je fus conduit était remplie de janissaires ; Hussein était assis à sa place accoutumée. Il avait, debout autour de lui, ses ministres et quelques consuls étrangers. L'irritation était violente ; le dey seul me parut calme, mais triste. Il imposa silence de la main, et tout aussitôt me fit signe de m'approcher, avec une expression très-prononcée d'anxiété et d'impatience. J'avais à la main les conditions écrites sous la dictée de M. de Bo rmont. Après avoir salué le dey et lui avoir adressé quelques mots respectueux sur la mission dont j'étais chargé, je lus en arabe les articles suivants, avec un ton de voix que je m'efforçai de rendre le plus rassuré possible : 1° *L'armée française prendra possession de la ville d'Alger, de la Kasbah, et de tous les forts qui en dépendent, ainsi que de toutes les propriétés publiques, demain* 5 *juillet* 1830, *à dix heures du matin, heure française.*

« Les premiers mots de cet article excitèrent une rumeur sourde, qui augmenta quand je prononçai les mots *à dix heures* du matin. Un geste du dey réprima ce mouvement. Je continuai : 2° *La religion et les coutumes des Algériens seront respectées, aucun militaire de l'armée ne pourra entrer dans les mosquées.* Cet article excita une satisfaction générale ; le dey regarda toutes les personnes qui l'entouraient, comme pour jouir de leur approbation, et me fit signe de continuer. 3° *Le dey et les Turcs devront quitter Alger dans le plus bref délai.* A ces mots, un cri de rage retentit de toutes parts ; le dey pâlit, se leva, et jeta autour de lui des regards inquiets. On n'entendait que ces mots, répétés avec fureur par tous les janissaires : *El mout ! el mout !* (la mort ! la mort !) Je me retournai au bruit des yatagans et des poignards qu'on tirait des fourreaux, et je vis leurs lames briller au-dessus de ma tête. Je m'efforçai de conserver une contenance ferme, et je regardai fixement le dey. Il comprit l'expression de mon regard, et prévoyant les malheurs qui allaient en résulter, il descendit de son divan, s'avança d'un air furieux vers cette multitude effrénée, ordonna le silence d'une voix forte, et me fit signe de continuer. Ce ne fut pas sans peine que je fis entendre la suite de l'article,

qui ramena un peu de calme. *On leur garantit la conservation de leurs richesses personnelles; ils seront libres de choisir le lieu de leur retraite.*

« Des groupes se formèrent à l'instant dans la cour du divan ; des discussions vives et animées avaient lieu entre les officiers turcs ; les plus jeunes demandaient à défendre la ville. Ce ne fut pas sans peine que l'ordre fut rétabli, et que l'aga, les membres les plus influents du divan et le dey lui-même leur persuadèrent que la défense était impossible, et qu'elle ne pourrait amener que la destruction totale d'Alger, et le massacre de la population. Le dey donna l'ordre de faire évacuer les galeries de la Kasbah, et je restai seul avec lui et ses ministres. L'altération de ses traits était visible. Sidi-Mustapha lui montra alors la minute de la convention que le général en chef nous avait remise, et dont presque tous les articles lui étaient personnels et réglaient ses affaires particulières. Elle devait être échangée et ratifiée le lendemain matin, avant dix heures. Cette convention fut l'objet d'un long débat entre le dey et ses ministres ; ils montrèrent, dans la discussion des articles et dans le choix des mots, toute la défiance et la finesse qui caractérisent les Turcs dans leurs transactions. On peut apercevoir, en la lisant, les précautions qu'ils prirent pour s'assurer toutes les garanties désirables ; les mots et les choses y sont répétés à dessein et avec affectation ; et toutes ces répétitions, qui ne changeaient rien au sens, étaient demandées, exigées ou sollicitées avec les plus vives instances de la part des membres du divan.

« Sidi-Mustapha copia en langue arabe cette convention, et la remit au dey avec le double en langue française que j'avais apporté. Comme je n'avais pas mission de traiter, mais de traduire et d'expliquer, je demandai à retourner vers le général en chef, pour lui rendre compte de l'adhésion du dey, et de la promesse que l'échange des ratifications serait fait le lendemain de grand matin. Hussein me parut très-satisfait de la conclusion de cette affaire. Pendant que ses ministres s'entretenaient entre eux sur les moyens à prendre pour l'exécution de la capitulation, le dey se fit apporter par un esclave noir un grand bol en cristal rempli de limonade à la glace. Après en avoir bu, il me le présenta, et je bus après lui. Je pris congé. Il m'adressa quelques paroles affectueuses, et me fit reconduire jusqu'aux portes de la Kasbah par le *bachi-chiaouh*, et par Sidi-Mustapha, son secrétaire. Ce dernier m'accompagna avec quelques janissaires jusqu'en dehors de la Porte-Neuve, à peu de distance de nos avant-postes. »

Ainsi, en vingt jours, l'armée française avait défait l'ennemi dans deux batailles décisives, et l'avait repoussé dans une multitude d'engagements partiels ; elle avait investi une place de très-grande étendue, exécuté tous les travaux de siége, pris une citadelle importante, et, pour récompense de tant de travaux si vaillamment accomplis, elle allait entrer victorieuse dans une ville qui jusque-là avait passé pour imprenable !

Voici le texte de l'acte officiel qui consacra notre prise de possession :

CONVENTION ENTRE LE GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE FRANÇAISE ET SON ALTESSE LE DEY D'ALGER.

« Le fort de la Kasbah, tous les autres forts qui dépendent d'Alger et le port de cette ville seront remis aux troupes françaises ce matin, à dix heures (heure française). Le général en chef de l'armée française s'engage envers S. A. le dey d'Alger à lui laisser la liberté et la possession de ce qui lui appartient personnellement. Le dey sera libre de se retirer avec sa famille et ce qui lui appartient dans le lieu qu'il fixera, et tant qu'il restera à Alger il y sera, lui et toute sa famille, sous la protection du général en chef de l'armée française; une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille. Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection. L'exercice de la religion mahométane restera libre; la liberté des habitants de toutes les classes, leur religion, leur commerce et leur industrie, ne recevront aucune atteinte; leurs femmes seront respectées, le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur. L'échange de cette convention sera fait avant dix heures, ce matin, et les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Kasbah, et successivement dans tous les autres forts de la ville et de la Marine. »

COMTE DE BOURMONT [1].

Au camp, devant Alger, le 4 juillet 1830.

[1] Cette convention fut ratifiée en entier par Hussein-Pacha le 5 juillet au matin. Le dey obtint seulement un sursis de deux heures.





CHAPITRE XII.

DOMINATION FRANÇAISE.

L'armée française entre dans Alger. — Aspect et description de la ville — La Kasbah. — Inventaire du trésor de la Kasbah. — Entrevue de M. de Bourmont avec Hussein-Pacha. — Embarquement du dey et des janissaires. — Organisation civile et politique de la régence sous les Turcs. — Classification des différentes espèces d'habitants qui composaient la population d'Alger.



Le 5 juillet, au matin, alors que dans le camp français tout le monde s'apprêtait à relever par une brillante tenue la solennité qui avait été annoncée, un envoyé du dey venait encore implorer du général en chef un nouveau délai. Mais les ordres les plus précis avaient été donnés la veille pour que l'armée opérât sans retard sa concentration sur Alger ; c'eût été commettre une faute grave que de contremander ce mouvement. D'ailleurs, on avait fait au vaincu toutes les concessions possibles ; il fallait donc que la capitulation s'accomplît. « Au reste, » dit le général en chef à l'envoyé du dey, « si votre maître n'est pas satisfait des avantages qui

« lui ont été accordés, qu'il retire sa signature. Vous le voyez, tout ici s'ap-
« prête à canonner la Kasbah. » En effet, le général La Hitte, craignant une surprise, avait mis à profit la nuit du 4 au 5 pour ouvrir de nouvelles tranchées et s'approcher de la place. Au moment où l'envoyé du dey cherchait encore à négocier, une batterie se dressait à quatre cents mètres de la Kasbah. La réponse du général en chef fut donc considérée comme définitive, et Hussein ne songea plus qu'à exécuter la capitulation.

A onze heures, les trois divisions de l'armée française se mirent en marche pour prendre possession des différents postes qui leur avaient été assignés. La Porte-Neuve, qui était la plus rapprochée des attaques, fut choisie pour l'entrée triomphale; le général Achard, avec sa brigade, devait occuper la porte Bab-el-Oued et les forts qui l'avoisinent; le général Berthier de Savigny, le fort Bab-Azoun et les différents postes de la Marine, car l'escadre, depuis la canonnade du 3, était tenue au large par les vents contraires.

Le chemin qui conduit du fort l'Empereur à la Porte-Neuve est étroit, encaissé, rocailleux; il se trouvait, en outre, obstrué par des boulets, des éclats de bombes et des débris de toute espèce, au milieu desquels les chevaux et les roues des caissons demeuraient sans cesse engagés. Une batterie de campagne, ouvrait la marche; venaient ensuite les sapeurs du génie, l'une des gloires les plus éprouvées de l'armée française; puis le 6e régiment de ligne, qui, par son numéro d'ordre, formait tête de colonne de la deuxième division. Ces troupes devaient occuper la Kasbah. Le général en chef, entouré d'un nombreux et brillant état-major, escorté d'un escadron de chasseurs dont les lances et les shakos étaient ornés de branches de myrte et de laurier, s'avançait ensuite, au bruit des fanfares guerrières. Le ciel était d'une limpidité extrême, et des flots de lumière se jouant à travers toutes ces masses d'hommes et de chevaux, rehaussaient l'éclat de leurs armes et la couleur variée de leurs uniformes. Officiers et soldats partageaient l'ivresse de leur général; tous savouraient à longs traits les délices de cette journée. Cependant, lorsque l'on fut près des remparts, un profond sentiment de tristesse remplaça ces élans de bonheur : là se trouvaient, entassés pêle-mêle, les cadavres horriblement mutilés des prisonniers français que les Arabes avaient faits pendant la durée du siége; leurs membres étaient déchirés et les têtes séparées du tronc. C'était un spectacle affreux. Les drapeaux s'inclinèrent devant ces glorieuses dépouilles, les tambours roulèrent la marche funèbre, et l'armée défila au port d'armes; enfin on franchit la Porte-Neuve.

Ici, les difficultés du chemin augmentèrent : de la Porte-Neuve à la Kasbah, ce n'est plus qu'une étroite ruelle, bordée de mauvaises bicoques, bâties sans alignement, et où trois hommes pouvaient à peine passer de front. Les essieux de l'artillerie renversaient à chaque instant des pans de muraille, et ces démolitions imprévues obstruaient la marche de la colonne. Pendant que l'on était occupé à déblayer la voie, le colonel Bartillat, chargé de faire le

logement du quartier général, surmontant tous ces obstacles, s'avança avec un faible détachement vers la Kasbah. Aussitôt qu'on le vit approcher de l'enceinte, le dey, qui s'y trouvait encore, en sortit précipitamment; ses domestiques maures et les esclaves nègres imitèrent son exemple, emportant tout ce qui leur tombait sous la main, et laissant échapper dans leur fuite la plupart des objets qu'ils enlevaient; si bien, qu'en un clin d'œil l'entrée de la Kasbah et ses abords semblaient avoir été livrés au pillage. Les Juifs profitèrent seuls de cette panique; ils recueillirent ces épaves avec une avidité extrême. Nos soldats s'emparèrent bien de quelques objets, mais moins à cause de leur valeur intrinsèque que de leur bizarrerie.

Dans ses autres quartiers, Alger était loin de présenter l'aspect triste et désolé d'une ville où la victoire vient d'introduire l'ennemi. Les boutiques étaient fermées, mais les marchands, assis tranquillement devant leurs portes, semblaient attendre le moment de les ouvrir. Ni l'harmonie d'une musique qu'ils n'avaient jamais entendue, ni l'éclat du triomphateur ne firent impression sur les Algériens. Assis ou couchés sur des bancs de pierre, ils ne se retournaient même pas pour voir défiler nos troupes. Dans les faubourgs, on rencontrait des Arabes montés sur leurs ânes ou conduisant leurs chameaux, qui faisaient signe aux détachements français de les laisser passer, en criant de toute leur force : *balak! balak!* gare! gare! Cet imperturbable sang-froid s'expliquait par la confiance que notre parole leur inspirait. En effet, tous les habitants d'Alger savaient que la capitulation garantissait à chacun l'inviolabilité de ses propriétés, le respect des femmes, la sûreté individuelle; n'ayant rien à craindre, ils n'éprouvaient que de l'indifférence pour les nouveaux venus. Seuls les Maures et les Koulouglis, les Juifs surtout, accueillirent notre arrivée avec joie, car ils espéraient que la longue oppression des Turcs allait faire place à un régime meilleur. Quelques musulmanes voilées se laissaient entrevoir, à travers le grillage épais de leurs balcons; les Juives, plus hardies, garnissaient les terrasses de leurs demeures, sans paraître surprises du spectacle nouveau qui s'offrait à leurs yeux. « Nos soldats, au contraire, dit le commandant « Pelissier, jetaient partout des regards avides et curieux, car tout faisait « naître leur étonnement dans une ville où leur présence seule semblait « n'étonner personne. »

Les portes Bab-Azoun et Bab-el-Oued, les forts qui leur correspondent et les batteries de la côte furent occupés en même temps que la Porte-Neuve et la Kasbah. Nulle part on ne rencontra des janissaires; sur aucun point la garnison turque n'avait laissé de postes. Les miliciens célibataires s'étaient retirés dans les casernes; ceux qui étaient mariés avaient cherché asile dans les habitations de leurs familles. Malgré cet abandon, jamais ville en Europe ne fut occupée avec plus d'ordre. Le quartier-général s'établit, ainsi que nous l'avons dit, à la Kasbah; un bataillon seulement de la division Loverdo et quelques compagnies d'artillerie en formèrent la garnison. Deux autres bataillons

de cette division s'installèrent près de la porte Bab-Azoun ; le reste campa près de la Porte-Neuve et autour du château de l'Empereur. Une partie de la brigade Achard forma la garnison du fort Bab-el-Oued et de celui des Anglais ; l'autre campa dans les terrains environnants. Le fort Bab-Azoun fut occupé par un bataillon de la division d'Escars; le deuxième régiment de marche avait pris position une demi-lieue en avant, sur les bords de la mer. Les autres corps de cette division étaient répartis sur les hauteurs qui dominent la plage orientale. Les sapeurs du génie et la plus grande partie des canonniers furent logés dans les bâtiments de la Marine.

Le premier soin des chefs qui occupèrent les postes de la Marine fut de se rendre au bagne, pour en faire sortir les esclaves chrétiens. C'était un vieux et sombre édifice qui, si l'on en croit la tradition, avait été autrefois une chapelle catholique. On n'y trouva que cent vingt-deux prisonniers, dont quatre-vingts appartenaient aux équipages du *Sylène* et de *l'Aventure*, les autres étaient des soldats français tombés récemment aux mains des Algériens, et sauvés par les Turcs du yatagan des Kabaïles ; il y avait aussi quelques Génois et un petit nombre de Grecs. La plupart des prisonniers qui sortirent de cet affreux séjour ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des êtres vivants ; on éprouvait un sentiment douloureux en voyant leur démarche incertaine, lente et pénible. Plusieurs de ces malheureux avaient, à force de souffrances, perdu la raison ; d'autres n'y voyaient presque plus ; quelques-uns étaient tout à fait aveugles[1]. Les capitaines du *Sylène* et de *l'Aventure*, admis auprès du général en chef, avaient déjà donné quelques détails sur le traitement des prisonniers en général ; et voici comment ils résumèrent les différentes phases de leur propre captivité. « Le dey nous envoya, en arrivant, les objets que réclamaient nos premiers besoins ; mais l'apparition de la flotte française dans la « baie modéra tout à coup à notre égard les élans de sa générosité. Notre « captivité devint plus dure quand il apprit le débarquement à Sidi-Ferruch. « Depuis lors, chacun des progrès de l'armée nous fut indiqué par un redoublement de mauvais traitements et de clameurs populaires. Le consul de « Sardaigne, dans ces moments difficiles, acquit des droits à notre reconnaissance par le zèle et le dévouement dont il fit preuve à notre égard. Mais « bientôt l'imminence de la catastrophe rappela Hussein à des sentiments « de douceur et de clémence auxquels nous n'étions pas accoutumés, et nous « devinâmes, à cette recrudescence de bons procédés, le triomphe prochain « de l'armée française. »

A peine les différentes divisions eurent-elles occupé leurs postes respectifs, que tout changea de face dans Alger et les environs de la ville. Les préjugés des musulmans s'opposaient à ce qu'on fît loger les troupes dans les maisons

[1] Parmi les esclaves français se trouvait un nommé Béraud, de Toulon, qui était enfermé dans le bagne depuis 1802.

particulières; aussi observa-t-on rigoureusement tout ce qui avait été prescrit à cet égard dans la capitulation. Nos soldats ne franchirent le seuil d'aucune habitation privée; des sentinelles ou simplement des consignes écrites suffirent pour empêcher l'accès des mosquées. Disons-le à la gloire de l'armée française, sa modération et sa retenue prouvèrent au monde civilisé qu'elle comprenait parfaitement la haute mission qui venait de lui être confiée. Les brigades qui étaient entrées dans la ville établirent leurs bivouacs sur les places, sans que leur présence excitât la moindre alarme parmi les habitants. Un grand nombre, au contraire, accouraient pour les voir de près, et les nègres finirent par se mettre à danser au son de la musique de nos régiments. Il semblait que ce fût pour eux un véritable jour de fête. La plupart venaient offrir gratuitement leurs services aux soldats et se prosternaient devant eux, en criant: « Allah! » Dans les bivouacs de l'extérieur, la scène était encore plus pittoresque et plus animée. Ici, les soldats avaient pour tentes des palmiers, ou de larges platanes, ou bien des haies de laurier-rose et d'aubépine. Une fraîcheur délicieuse, entretenue par des sources d'eau vive, régnait sous tous ces ombrages, tandis que la fumée grise et vaporeuse des cuisines, qui s'échappait à travers ces masses touffues, produisait avec le beau vert du feuillage et l'azur des cieux un piquant contraste. Les bivouacs étaient remplis d'Arabes qui venaient offrir à nos soldats des légumes, des œufs, des volailles. Ils s'étonnaient qu'on leur en offrît le paiement, et quand ils avaient reçu l'argent ils se prosternaient, frappaient la terre de leur front, et murmuraient avec une grande volubilité des phrases inintelligibles qui provoquaient de longs éclats de rire.

Aussitôt après son entrée dans la Kasbah, le général en chef fit chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu de la victoire qu'il venait d'accorder aux armes de la France. Les aumôniers de Combret, Bertrand, Gabrielli, Isacharus et Dopigez, qui, pendant toute la durée du siége, avaient prodigué des consolations aux mourants et aux blessés, célébrèrent ces solennelles actions de grâces, car la prise d'Alger par les Français assurait à la fois sur la terre d'Afrique le triomphe de la civilisation et celui du christianisme[1]. Avec quelques coffres tirés des appartements du dey on forma un autel, et la grande cour du palais servit de sanctuaire.

Ce devoir religieux accompli, M. de Bourmont adressa à l'armée l'ordre du jour suivant :

Soldats,

La prise d'Alger était le but de la campagne. Le dévouement de l'armée a devancé l'époque où il semblait devoir être atteint; vingt jours ont suffi pour la destruction de cet

[1] M l'abbé Dopigez, à qui nous sommes redevables de plusieurs détails très-intéressants sur

état dont l'existence fatiguait l'Europe depuis tant de siècles. La reconnaissance de toutes les nations civilisées sera pour l'armée d'expédition le fruit le plus précieux de sa victoire. L'éclat qui doit en rejaillir sur le nom français aurait largement compensé les frais de la guerre, mais ces frais même seront payés par la conquête. Un trésor considérable existe dans la Kasbah; une commission composée de M. l'intendant en chef de l'armée, de M. le général Tholosé et de M. le payeur-général, est chargée par le général en chef d'en faire l'inventaire; dès aujourd'hui elle s'occupera de ce travail sans relâche, et bientôt le trésor conquis sur la régence ira enrichir le trésor français.

Le comte DE BOURMONT.

Le 6 juillet, vers midi, le vaisseau *la Provence* vint mouiller sous les murs d'Alger; les autres bâtiments de l'armée navale, partagés en deux divisions, sous le commandement du contre-amiral Rosamel et du capitaine de vaisseau Perrier, croisèrent à l'ouest des baies d'Alger et de Sidi-Ferruch. Le premier soin de l'amiral fut de reconnaître le matériel qui se trouvait dans le port : il se composait d'une frégate et d'une corvette hors de service, de sept bricks ou goëlettes, et d'un grand nombre de chebecks. Les magasins contenaient des bois, de la toile et des cordages en abondance; en outre, il y avait sur chantier une belle frégate. Les fortifications du Môle étaient bien plus considérables que celles de la Kasbah; trois cents bouches à feu formaient leur armement. Cet immense matériel fut reconnu et inventorié avec soin. On démolit la frégate ainsi que la corvette hors de service, pour fournir du combustible aux soldats; quatre bricks furent mis en disponibilité, et à l'aide des chebecks on établit une communication entre le port et l'escadre.

La Kasbah, que le général en chef venait de choisir pour sa résidence, n'était point un palais, ni même, dans nos habitudes européennes, une habitation tolérable; c'était une enceinte informe, fermée par de hautes murailles crénelées à la mauresque, et d'où s'échappaient, par de profondes embrasures, de longs canons dont l'embouchure était peinte en rouge. Deux ruelles étroites et tortueuses conduisaient à l'entrée principale de cette espèce de citadelle. Un porche, fermé du côté de la ville par une porte à deux battants au-dessus de laquelle étaient peints deux lions, emblème de la puissance d'Alger, en formait l'entrée: c'était dans l'intérieur de ce porche que se tenaient les nègres qui dans les derniers temps formaient la garde fidèle du dey. Sous la voûte, on voyait une fontaine jaillissante, dont les eaux limpides tombaient dans une vasque de marbre; à droite du jet d'eau, on appercevait dans un réduit obscur plusieurs monceaux de têtes empilées les unes sur les autres, comme des boulets de canon : il s'en exhalait une odeur repoussante.

Après avoir franchi le porche, on parvenait à une allée découverte qui conduit au palais du dey et aux batteries de la forteresse; à gauche, était la pou-

la campagne de 1830, nous apprend, particularité assez curieuse, qu'au nombre des personnes qui assistèrent au *Te Deum*, se trouvait une danseuse de l'Opéra de Londres.

drière, dont la voûte avait été mise à l'épreuve de la bombe par une double couche de terre et de balles de laine ; sur la droite s'ouvrait une cour assez spacieuse, dallée en marbre, où se trouvaient un jet d'eau et quelques citronniers. C'est dans cette cour que les négociants étaient obligés de venir déposer la cargaison de leurs navires, afin que le dey pût prélever la part qui lui convenait sur les marchandises importées ; c'était sous une galerie voisine et de plain-pied, que se trouvaient les salles renfermant le trésor.

Le premier étage se composait de quatre galeries, dans l'une desquelles était placé une espèce de palanquin sous lequel le dey venait entendre la musique ou donner des ordres à la milice assemblée dans la cour. C'était là qu'avait eu lieu la fatale scène du chasse-mouche. Cette galerie communiquait à une batterie qui commande la ville, ainsi qu'à un escalier tournant qui conduisait aux appartements du dey. Cinq pièces, dont la plus grande n'excédait pas la dimension d'un salon ordinaire, composaient la résidence privée du chef de l'odjack ; la partie inférieure des murs était revêtue de carreaux en faïence ; la partie supérieure était blanchie à la chaux ou ornée de dessins très-grossiers. Le mobilier consistait en coussins et divans recouverts de riches étoffes de Lyon ; il y avait aussi des coffres en bois précieux, des pendules anglaises à cadrans arabes, des miroirs, de grands vases en cristal ou en porcelaine. Le salon où le dey donnait ses audiences, et une pièce voisine, contenaient des objets plus riches : c'étaient des fusils d'un travail curieux, et dont la plupart avaient été fabriqués en Espagne ; des sabres de Damas de différentes formes, puis des yatagans, des pelisses doublées de martre zibeline, des brides couvertes de nacre et d'or ; des pistolets rehaussés par de belles ciselures ; on trouva encore dans ces deux pièces une lunette astronomique et des appareils représentant le mouvement des planètes, objets provenant des cadeaux faits par le gouvernement anglais.

En sortant de l'appartement du dey, on traversait une galerie éclairée par une rotonde vitrée ; et qui conduisait à une porte extrêmement basse : c'était la porte du *harem* ou du quartier des femmes, subdivisé en plusieurs appartements distribués le long de la galerie. Une grande salle pavée en marbre établissait une communication intérieure entre toutes les chambres des odalisques. Le harem ne recevait le jour que par une cour intérieure, dont le sol était à la hauteur du premier étage. Cet étroit espace, transformé en une espèce de jardin, était encaissé par de hautes murailles d'une blancheur éblouissante ; un berceau de jasmin et quelques arbustes formaient toute la décoration de ce parterre, seul endroit où il fût permis aux femmes de prendre l'air. Dans quelques chambres privilégiées on avait pratiqué des fenêtres en forme de meurtrières qui donnaient sur la galerie supérieure où le dey venait parfois se promener. Les appartements du harem n'étaient ni mieux décorés, ni plus amplement pourvus de meubles que ceux du pacha ; on y trouva confondus, sans ordre, des tapis, des étoffes de soie, des robes et des

voiles ornés de riches broderies, des coffres en bois de rose incrustés de nacre et d'écaille; puis des lits à colonnes auxquels étaient attachés des rideaux de gaze appelés *moustiquaires*, pour soustraire les belles dormeuses aux piqûres des insectes. L'odeur des essences, dont les femmes de l'Orient font un usage immodéré, était répandue à profusion dans toutes les parties de ce mystérieux sanctuaire.

L'enceinte de la Kasbah renfermait encore d'autres bâtiments de moindre importance : c'était une mosquée d'une très-belle ordonnance architecturale, des magasins où se trouvaient enfermées pêle-mêle les dîmes que le dey prélevait sur les négociants qui fréquentaient le port d'Alger; des écuries entièrement vides; quelques cabanons infects où des tigres et des lions se débattaient contre la faim et la vermine; puis des salles d'armes, une boulangerie délabrée; enfin, des cours où croissaient sans ordre des citronniers, des vignes, des platanes, des sycomores. Telle était la résidence ou plutôt la prison qu'Hussein-Pacha venait de quitter, et dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, il fut obligé de se tenir renfermé pendant douze ans pour échapper aux poignards de ses janissaires. Les terrasses qui forment la partie supérieure de la Kasbah étaient armées de bouches à feu parmi lesquelles il s'en trouvait quelques-unes aux armes de France : ces dernières avaient été prises par Charles-Quint sur François Ier à la bataille de Pavie; et l'empereur, à son tour, avait été obligé de les abandonner en Afrique, lors de sa malheureuse expédition. Hussein-Pacha était fier de la possession de ces canons; il les montrait avec orgueil aux consuls et aux envoyés des puissances européennes, comme un témoignage glorieux de la puissance algérienne[1]. Le jour de l'arrivée de notre flotte devant Alger, croyant que l'armée allait débarquer dans la baie, le dey fit apporter dans toutes les batteries un approvisionnement considérable de poudre et de boulets, et, appuyé sur l'une de ces pièces, il dit aux officiers qui l'entouraient : « C'est d'ici que doivent partir les premiers coups qui détruiront la flotte des infidèles. » Vingt jours s'étaient à peine écoulés depuis cette rodomontade, que la Kasbah était la première à donner aux Algériens le signal de la soumission : Dieu seul est immuable dans ses décrets!

Des terrasses de la Kasbah on découvre une vue magnifique : les yeux se reposent d'abord sur les maisons de la ville, dont les masses blanches et irrégulièrement accidentées arrivent par une pente rapide jusqu'à la Marine, et viennent se terminer au Môle et au triple rang de forts et de redoutes qui défendent les approches de la côte et du port. Immédiatement après les remparts, on n'aperçoit plus que des pierres blanches surmontées de turbans, et une myriade de petites constructions bizarres : ce sont les cimetières des

[1] D'après le récit de M. le général Desprez, une de ces bouches à feu aurait été fondue en France, sous Louis XII; sept sous François Ier, une sous Henri II, une sous Louis XIII.

Turcs, des Maures, des Juifs et des Nègres qui habitent Alger; lieux privilégiés pour la promenade des femmes, et que par cette raison on a tenus très-rapprochés de la ville. L'œil, parcourant ensuite un horizon plus vaste, embrasse tout à la fois les hauteurs du Boudjaréah et du fort des Anglais jusqu'au cap Matifoux, où se termine cette large baie qui sert de limite du côté de la mer à la plaine de la Mitidjah, si riche, si féconde ; enfin, se repliant sur le *Fahs*, il contemple ces milliers de maisons de campagne entourées de bosquets d'orangers et de citronniers où les Algériens allaient autrefois passer la belle saison, et où se trouvaient maintenant établis les bivouacs de notre armée. Au pied du Boudjaréah, on distinguait parfaitement le jardin du dey, qui allait bientôt être transformé en hôpital militaire; et dans tous les replis de cette verdoyante colline, une foule d'habitations particulières qui reluisaient comme des perles jetées sur un fond d'émeraude.

Au premier aspect, la vue demeurait troublée en présence des quatre ou cinq mille maisons qui composent la ville d'Alger: ce n'est d'abord qu'une masse confuse et compacte sans jours et sans issue; mais insensiblement ce chaos se débrouille, et on finit par reconnaître les voies principales qui entretiennent la circulation dans ce dédale de maisons, de bazars, de casernes et de mosquées. Deux grandes rues (Bab-Azoun et Bab-el-Oued), qui se joignent sur une place irrégulière, traversent la ville du nord au sud sur une longueur de 940 mètres. Entre ces deux rues et sur la place s'ouvre encore une rue importante, c'est celle qui conduit au port. Dans une direction opposée, la rue de la Kasbah, longue, sinueuse et étroite, s'élevait abruptement en forme de rampe, de la mosquée d'Ali-Bedjnem jusqu'à la place de la Victoire, située au pied de la citadelle. Ces rues, dans leurs plus belles parties, n'ont guère que six à sept mètres de large ; toutes les autres sont si resserrées, que deux hommes ne sauraient y marcher de front. Dans le quartier de la Marine et près du port, les rues sont disposées avec quelque régularité, et se coupent souvent à angles droits; mais ailleurs, et surtout dans la partie haute de la ville, elles forment un vrai labyrinthe; tortueuses, escarpées, on y gravit à chaque pas des degrés, on y rencontre une multitude d'impasses; souvent même elles se transforment en sombres tunnels où les rayons du jour ne pénètrent que par leurs extrémités. Aucune de ces rues, à l'exception de celles de Bab-Azoun et de la Kasbah, n'était pavée ; toutes offraient, à des distances très-rapprochées, d'immenses cloaques où croupissaient des chiens morts et des immondices de toute espèce.

Ce qui empêchait de saisir au premier coup d'œil les détails de cette masse de constructions, c'est que toutes les maisons sont bâties sur le même modèle, c'est qu'aucune n'a de façade extérieure et ne se distingue par des ornements d'architecture particuliers; la seule différence qui existe entre elles consiste dans les dimensions, car c'est toujours et partout, chez le pauvre comme chez le riche, un quadrilatère à un étage surmonté d'une ter-

rasse ou d'un toit plat. Au-dessus de la porte d'entrée, quelques maisons ont un balcon entièrement recouvert de treillages en fer ou en bois, peint en vert et tellement serré, que du dehors il est impossible de distinguer les traits de la personne qui se trouve derrière. Dans les habitations de la classe riche, la cour intérieure est spacieuse et pavée en marbre blanc ; elle a une fontaine et un jet d'eau. Des colonnes gothiques, torses, également en marbre, soutiennent une galerie qui sert de communication aux divers appartements du premier. Un vestibule formant un carré long se trouve immédiatement après la porte d'entrée : c'est là que le maître de la maison reçoit ses amis avant de les admettre dans les appartements intérieurs. Les marches de l'escalier qui conduit à la galerie sont très-hautes ; elles sont revêtues de carreaux de faïence ornés de dessins de diverses couleurs. Les chambres des femmes sont décorées avec goût ; le plafond, en bois sculpté, offre des cartouches et des rosaces d'un dessin quelquefois très-pur et très-original. Ces ornements peints en rouge, en bleu, ou dorés, recevant obliquement la lumière, produisent mille reflets capricieux qui en rehaussent encore le mérite. Nulle part on ne voit ni tableaux, ni gravures, ni tapisseries ; seulement, quelques glaces bien rares. En revanche, tout autour de la chambre règne un large divan recouvert d'étoffes de soie ; le jour il sert de siége, et de lit la nuit. Les habitations de la classe inférieure sont distribuées de la même manière ; mais ici la brique est substituée au marbre, les nattes de jonc aux tapis moelleux, les bancs de bois ou de pierre aux élastiques divans. Les pauvres, surtout ceux des faubourgs, n'ont pour habitations que des huttes d'une malpropreté repoussante.

Les boutiques d'Alger, car il est impossible de donner le nom de magasins aux misérables échoppes dans lesquelles demeurent accroupis la plupart des marchands, sont fermées sur la rue à hauteur d'appui ; on n'y entre pas ; les acheteurs se tiennent dehors ; le marchand seul est en dedans, assis les jambes croisées, et presque toujours il peut, sans se lever, atteindre à tous les rayons sur lesquels sont placées ses marchandises. Il ne faut demander à ces marchands aucun objet de luxe ni de goût : du tabac, des pipes, du sucre, du café, des épices, des étoffes de laine et des tissus de coton, des calottes rouges de Tunis, des essences, des verroteries d'Italie de forme bizarre, quelques fichus de soie de Smyrne, des ceintures de brocart à fleurs et à franges d'or de fabrique algérienne, et au milieu de tout cela de sales étaux de bouchers et de fruitiers, puis des rues entières remplies de cordonniers et de fripiers vendant les plus dégoûtantes défroques : voilà ce qu'offraient la plupart des quartiers marchands. La partie supérieure de la ville, celle qui se trouve entre la Kasbah et la rue Bab-Azoun, paraissait peu fréquentée, les rues presque désertes ; on n'y rencontrait que quelques vieilles femmes entièrement enveloppées de longs voiles de laine, ou bien des jeunes Négresses qui allaient à la fontaine n'ayant pour tout vêtement qu'une grande pièce de toile de Guinée à carreaux blancs et bleus, dont elles se drapaient de la tête aux pieds d'une manière gracieuse et

piquante. Telle était la ville d'Alger en 1830; nous indiquerons plus tard les nombreux changements qu'elle a subis.

La capitulation, comme nous l'avons dit, fut rigoureusement exécutée, et les Algériens paraissaient accepter notre conquête, sinon avec joie, du moins avec une calme résignation ; ce qui les satisfaisait surtout, c'était de voir les Français s'interdire complétement leurs habitations particulières. Les seules maisons que l'on occupa furent celles qui étaient affectées aux différentes administrations publiques, et encore ne les livra-t-on qu'aux généraux et aux officiers d'état-major. Mais si les maisons particulières des Maures et des Turcs furent respectées, les officiers français usèrent largement de celles qui avaient été mises à leur disposition, surtout des terrasses qui en faisaient le principal agrément. A la chute du jour, c'était l'endroit le plus commode à occuper; les appartements sans fenêtres sur la rue sont insupportables pour des Européens; le soir, on ne trouvait de l'air et de la fraîcheur que sur les terrasses. Or, c'était aussi sur les terrasses que les femmes turques venaient respirer ; car après le soleil couché elles en ont la jouissance tout à fait exclusive. Comme nos officiers ignoraient cet usage, et que d'ailleurs la capitulation n'avait rien statué à cet égard, ils s'y promenaient sans façon, au grand chagrin des dames d'Alger, qui pendant les premiers jours ne s'y montrèrent plus, ou du moins si tard, que la nuit les dérobait presque complétement aux regards indiscrets. Cependant, au bout de quelques jours, elles se décidèrent à paraître de meilleure heure ; la chaleur étouffante faisait de la brise de mer un besoin. Il fallait voir alors ces pudiques Algériennes se cacher derrière leurs Négresses, et chercher par tous les moyens possibles à se soustraire à l'indiscrétion des lorgnettes et des longues-vues braquées sur elles. La légèreté presque diaphane de leur costume, qui ne se compose absolument que d'une chemise de laine très-fine ou de percale, expliqua bientôt l'habitude qu'ont les maris de s'interdire mutuellement les terrasses pendant les heures où ils permettent à leurs femmes d'y paraître dans ce négligé. L'indiscrétion de nos officiers n'en continua pas moins; peut-être même n'en fut-elle que plus active. Cet acte, répréhensible il est vrai, mais le seul dont les Français se soient rendus coupables dans cette ville, irrita les habitants au dernier point, et le général en chef fut obligé d'intervenir pour calmer leur exaspération.

Toutefois, des soins plus graves préoccupaient en ce moment les hôtes de la Kasbah. L'inventaire du trésor public que renfermait cette citadelle était une des opérations les plus délicates qu'eût à remplir le général en chef; aussi avait-il, dès son entrée à Alger, institué une commission, composée de trois personnes d'un rang élevé, en leur recommandant de poursuivre sans relâche leurs investigations. Malgré l'espèce de solennité dont la commission s'efforça d'entourer ses travaux, malgré le grand nombre d'officiers qui y prirent part, des bruits si étranges, si contradictoires, si malveillants, ont été accrédités sur l'importance du trésor d'Alger et sur les dilapidations dont il aurait

été l'objet, que nous considérons comme un devoir de rapporter avec détail tous les faits qui se rattachent à cette partie de la conquête.

M. Firino, payeur-général de l'armée, était entré dans la Kasbah en même temps que les premières troupes. Au milieu de la confusion qui y régnait, il aperçut sous la galerie où se trouvait l'entrée du trésor le *khasnadji* (trésorier en chef) seul, impassible, tenant dans ses mains un trousseau de clefs. Dès que M. Firino l'eut instruit des fonctions qu'il remplissait et de la mission dont il était chargé, l'officier du dey s'empressa de lui remettre les clefs; puis, lorsque la commission fut réunie, elle lui adressa quelques questions sur l'état des finances de l'odjack. Le khasnadji déclara que le trésor de la régence était demeuré intact; qu'il n'avait jamais existé de registres constatant les recettes ni les dépenses; que les versements avaient lieu sans qu'aucun acte en indiquât l'objet ou l'importance; que les monnaies d'or et d'argent étaient entassées pêle-mêle, sans acception de valeur, de titre ni d'origine; que les sorties de fonds, au contraire, ne s'opéraient jamais que sur une décision du divan, et que le dey lui-même n'avait le droit de pénétrer dans le trésor qu'accompagné du khasnadji.

Après avoir donné ces premiers renseignements, l'ex-trésorier conduisit la commission à l'extrémité de la galerie, où il ouvrit les portes d'une salle basse qui était coupée vers le milieu par une cloison de trois pieds de haut, divisée en deux compartiments contenant des boudjoux (monnaie algérienne de la valeur de 3 fr. 60 c.). Cette porte ayant été refermée, et les scellés apposés, il en ouvrit une autre formant équerre avec la première et située également sous la galerie. Après avoir traversé trois salles de plain-pied, le khasnadji ouvrit une troisième porte donnant entrée dans une salle transversale éclairée par une fenêtre garnie de barreaux en fer : elle avait en longueur vingt à vingt-quatre pieds, sur huit de largeur, et renfermait trois coffres formant banquettes; deux de ces coffres contenaient des boudjoux, de la monnaie de billon, et le troisième des lingots d'argent. Trois portes à égale distance l'une de l'autre, s'ouvrant au moyen d'une même clef, fermaient trois pièces obscures, coupées comme la première salle par des compartiments en bois : celle du milieu renfermait les monnaies d'or jetées pêle-mêle, depuis le roboa soltani (3 fr. 80 c.) jusqu'à la double quadruple mexicaine. Les deux caveaux latéraux contenaient, l'un des mokos ou piastres de Portugal, l'autre des piastres fortes d'Espagne.

Après s'être assurée qu'il n'y avait d'autre issue que les portes principales, la commission y apposa de triples scellés, et fit placer dans la galerie un poste permanent de gendarmerie commandé par un officier. M. le général Desprez ajoute à ces détails les observations suivantes : « Il n'aurait pas suffi, dit-il, « pour qu'une soustraction criminelle eût lieu, que les gendarmes eussent cédé « à la corruption. La porte du trésor s'ouvrait sur la cour principale, qui était « le lieu le plus fréquenté de la Kasbah; des soldats et des officiers s'y trou-

« vaient jour et nuit : ainsi l'armée exerçait une sorte de surveillance et de « contrôle sur les opérations de la commission. »

Le khasnadji indiqua ensuite aux commissaires le lieu où se fabriquait la monnaie ; la valeur des lingots qui s'y trouvaient était de vingt-cinq à trente mille francs. Les scellés furent mis sur la porte, et on y plaça une sentinelle; mais une ouverture pratiquée, pendant la nuit du 5 au 6, dans un mur en maçonnerie, rendit inutiles ces précautions, et les lingots disparurent. Les recherches que l'on fit pour découvrir les auteurs de ce délit restèrent sans résultat.

Parmi les objets de toute espèce abandonnés dans la cour principale, on trouva une petite caisse dont la paroi supérieure avait été enfoncée : elle contenait encore deux sacs de monnaie. On porta cette caisse à M. Firino, qui la déposa au trésor après avoir constaté que les sacs renfermaient des sequins en or pour une somme d'environ trente mille francs. La rupture de l'une des parois fit présumer qu'une soustraction avait été commise : devait-on l'imputer à des soldats français ou aux individus qui avaient fui à notre approche? Des Maures et des Nègres avaient été aperçus emportant de l'or, mais par respect pour la capitulation on n'y avait pas mis d'obstacle. Nous avons appelé l'attention sur ce fait, parce que plus tard une réclamation de l'aga fit présumer que cette caisse lui appartenait.

En parcourant les pièces de l'appartement du dey pour procéder à l'inventaire des objets précieux qui s'y trouvaient, les membres de la commission reconnurent aussi qu'on y avait laissé une petite caisse pleine de sequins d'or : elle contenait trente mille sequins d'Alger, c'est-à-dire, en monnaie française, une somme d'environ deux cent soixante-dix mille francs. Quoique cette caisse fût évidemment la propriété particulière du dey, M. Firino la fit transporter au trésor. Nous verrons plus tard qu'elle fut réclamée et restituée à Hussein-Pacha.

Dans les différentes salles qui renfermaient le trésor, M. l'intendant Denniée avait été frappé de la grande quantité d'or et d'argent qui s'était offerte à sa vue, et avait estimé que la valeur totale de ces richesses pouvait s'élever à quatre-vingts millions. Le payeur général, que ses fonctions habituelles rendaient plus apte à ce genre d'appréciation, écrivit au ministre des finances que le trésor contenait une somme d'environ cinquante millions. Cependant le général en chef qui, d'après les suppositions de M. Denniée et sur l'assertion du consul anglais, confirmée par le témoignage du juif Ben-Durand, regardait comme trop faible l'évaluation de M. Firino, écrivit au président du conseil que la conquête du trésor, de l'artillerie et des magasins de toute espèce que renfermait Alger, équivalait pour la France à une somme de quatre-vingts millions. Ce chiffre lui servit de base pour proposer au roi de consacrer cinquante millions au paiement des frais de la guerre, trois millions en gratification à l'armée expéditionnaire, et d'affecter le reste à l'arriéré des

traitements de la Légion d'Honneur : noble inspiration, qui, si elle eût été écoutée, aurait établi une liaison intime entre l'ancienne et la nouvelle armée; la récente conquête de nos jeunes soldats eût servi à réparer envers leurs devanciers une injustice que les malheurs de la France avaient presque consacrée.

La répartition des trois millions demandés pour l'armée devait être réglée de la manière suivante :

Pour les lieutenants-généraux.	24,000 fr.
Pour les maréchaux de camp.	16,000
Pour les colonels.	8,000
Pour les lieutenants-colonels.	6,000
Pour les chefs de bataillon.	4,000

Tous les autres officiers, les sous-officiers et soldats, devaient recevoir trois mois de solde. Le président du conseil, préoccupé de ses coups d'état, ne répondit même pas à ces propositions.

Cependant tous ces projets de distribution avaient circulé dans l'armée, et, comme ils ne se réalisaient pas, de sourdes rumeurs s'élevèrent contre le général en chef et les habitants de la Kasbah. La mauvaise humeur des militaires dont les espérances avaient été déçues les disposait au soupçon; beaucoup de ceux qui campaient hors des murs d'Alger s'imaginaient qu'une pluie d'or tombait sur les hôtes du quartier général, et dans les lettres qu'ils écrivaient en France, ils faisaient part à leurs parents, à leurs amis, de leurs craintes et de leurs suppositions. Ainsi, dès les premiers jours, l'importance exagérée du trésor d'Alger et sa dilapidation se trouvaient simultanément accréditées en France et en Afrique. Les révélations de quelques agents consulaires, qui se disaient bien informés, corroboraient encore ces bruits. Un Mémoire, adressé en l'an VIII au gouvernement français, portait les richesses de l'odjack à cent millions; et d'autres rapports aussi peu véridiques les évaluaient à deux cent cinquante millions. Ainsi, par une étrange fatalité, les bonnes intentions de M. de Bourmont furent une des principales causes des accusations portées non contre l'armée, mais contre ses principaux chefs.

Au reste, on paraissait si convaincu de l'existence de ces sommes fabuleuses, que le gouvernement de Juillet, pour calmer l'opinion générale, se crut obligé de nommer une commission d'enquête, chargée d'étudier dans les *caveaux vides* de la Kasbah quelle avait pu être l'importance primitive du trésor. La commision se livra aux supputations les plus minutieuses, et en définitive, se reconnaissant impuissante à rien constater, elle rendit un verdict des plus honorables en faveur des inculpés [1].

[1] Voici un fragment d'un Mémoire judiciaire qui fut publié à propos de cette enquête, et que nous croyons devoir rapporter, pour démontrer à quelles subtilités l'imagination se rattache pour

En effet, toutes ces supputations ne reposaient sur aucune appréciation positive, sur aucun document digne de foi. Les caissiers de l'odjack ne tenaient aucun livre d'entrée ni de sortie ; le dey et ses ministres ignoraient complétement l'importance de leur trésor ; comment les consuls étrangers auraient-ils pu avoir des indications plus positives ? Tous ces prétendus chiffres officiels n'étaient que des fables auxquelles la crédulité donna cours et que l'évidence eut peine à détruire. N'a-t-on pas cru pendant trois siècles à l'existence de l'Eldorado, et pendant tout ce laps de temps n'y a-t-il pas eu constamment des expéditions très-sérieusement formées pour aller à la découverte du pays où la terre et les montagnes étaient d'or ? C'est à cet amour aveugle du merveilleux que l'on doit attribuer les exagérations dont le trésor d'Alger a été l'objet.

M. le lieutenant-général Desprez, dans son excellent *Journal sur la campagne d'Alger*, dit que les lingots d'or et d'argent enlevés par effraction dans la fonderie, et les quatre mille sequins d'or soustraits d'une cassette qui appartenait à l'aga, furent les seules valeurs dérobées *soit par le vainqueur*, *soit par le vaincu*. En définitive, si des soustractions considérables avaient eu lieu à la Kasbah, des plaintes sérieuses se seraient propagées et maintenues dans l'armée ; bien au contraire, après les premières irritations du moment, on oublia les largesses qui avaient été promises, et M. de Bourmont ayant ordonné la distribution de quelques armes de prix entre les principaux officiers, tout le monde parut satisfait. Ces armes se trouvaient dans le salon d'audience du dey et n'étaient pas sa propriété particulière ; M. de Bourmont crut devoir les faire distribuer aux officiers généraux et supérieurs de l'armée, comme un souvenir glorieux de leur coopération à la conquête algérienne. La répartition

s'imposer à elle-même. Les matières d'or et d'argent entassées depuis longues années dans le même lieu avaient laissé sur la muraille des traces très-visibles de leur présence : on mit à profit ces fugitives indications ; on pensa qu'en prenant toutes les hauteurs et en les cubant, on parviendrait à déterminer l'importance des valeurs concentrées à la Kasbah. M. Guy, capitaine du génie, procéda à cette opération, et constata que l'or avait pu occuper un espace de quatre mètres quatre cent soixante sept millimètres cubes, et l'argent, trente-quatre mètres quatre cent soixante-quatre millimètres cubes. D'après ce volume et le poids spécifique des métaux, le trésor de la Kasbah aurait contenu plus de trois cents millions de francs. Pour arriver à la vérité, il fallait défalquer les interstices vides qui existent toujours dans une réunion de pièces détachées de corps multiples ; c'est ce que l'on fit, et, après de longs calculs géométriques, on établit qu'en déduisant quarante pour cent pour la différence du plein au vide, et dix pour cent pour l'alliage des monnaies, on ferait une large part à l'inconnu. Le véritable résultat fut donc que le nombre de mètres cubes qui étaient remplis d'espèces monnayées d'or et d'argent représentait, toute compensation faite, au-delà de cent cinquante millions ; « chiffre, ajoute le Mémoire, qui est en parfait accord avec les déclarations du consul d'Angleterre, sur l'importance du trésor d'Alger, reçues par M. de Bourmont, le jour de la capitulation ; avec le document historique publié par M. Schœler, consul général d'Amérique près la régence d'Alger ; avec le rapport que M. Deval, consul de France près de ladite régence, avait envoyé au gouvernement le 26 février 1828 ; et enfin avec la déclaration du premier ministre du bey de Tunis, reçue par M. le chef de bataillon du génie Guy, le même qui a procédé à l'opération matérielle du cubage. »

de ces armes fut réglée de la manière suivante : on remit aux lieutenants-généraux un fusil, un sabre, un yataghan et une paire de pistolets ; aux maréchaux-de-camp, un fusil, un yataghan et deux pistolets ; aux officiers supérieurs, un yataghan. Tel fut, pour les officiers d'une armée qui avait fait une si riche conquête, le seul fruit matériel de la victoire.

Certes, lorsque l'on rapproche ces minces trophées de ceux que tous les généraux de Rome rapportèrent de l'Afrique, de ces richesses prodigieuses que Salluste, Marius, Sylla, Bélisaire lui-même recueillirent dans leurs expéditions de Numidie et de Mauritanie ; lorsqu'on les compare au butin que de nos jours les armées russe et anglaise se sont approprié dans leurs expéditions contre les Asiatiques[1], on ne pourra s'empêcher de reconnaître que si, dans la conquête d'Alger, il y a eu quelques malversations partielles, la masse de notre armée n'obéissait du moins qu'à ces sentiments de gloire et d'honneur qui sont si puissants sur l'esprit français et qui ont toujours été le principal mobile de nos conquêtes.

Maintenant que nous avons fait la part de l'exagération, occupons-nous de la reconnaissance exacte du trésor algérien. La commission fit d'abord le tri des pièces et des lingots qui se trouvaient dans les différentes salles ; puis elle procéda à leur pesage. Cette opération délicate et qui dura plusieurs jours eut lieu par les soins des officiers d'état-major et de la trésorerie, sous la surveillance de la commission des finances. Ses résultats donnèrent :

7,212	kilogrammes d'or, à 3,434 fr. le kilogamme. . fr.	24,768,000
108,704	kilogrammes d'argent, à 220 fr. le kilogramme.	23,915,000
115,916	kilogrammes représentant ensemble. . . . . . . fr.	48,683,000

Huit sous-officiers d'artillerie furent chargés d'emballer ces matières. A mesure que les caisses étaient clouées, ficelées et cachetées, elles recevaient un numéro d'ordre et on les plaçait méthodiquement dans l'un des caveaux, d'où elles ne sortaient que pour être transportées à bord des vaisseaux de l'état par des militaires de corvée, commandés par des officiers, et sous la conduite du payeur-général et des agents de la trésorerie. Quarante-trois millions seulement furent envoyés en France. *Le Marengo* et *le Duquesne* reçurent à leur bord les matières d'or ; celles d'argent furent réparties entre *le Scipion*, *le Nestor* et *la Vénus*. Les cinq millions restant, qui se composaient d'espèces monnayées, ayant cours dans la régence, furent employés au service des dépenses publiques.

Après que cette reconnaissance minutieuse fut achevée, les membres de la

[1] La conquête seule du Mysore fit la fortune de tous les officiers généraux qui composaient armée anglaise. Chaque soldat reçut pour sa part 100 livres sterling (2,500 fr.).

commission, toujours sous l'influence des bruits exagérés qui circulaient, pensant encore que la Kasbah devait renfermer quelques casemates, quelques souterrains, quelques lieux secrets, où d'autres valeurs se trouvaient cachées, mandèrent le khasnadji et ses employés. On les questionna séparément; on les menaça de punitions sévères, s'ils ne révélaient pas ce qu'ils savaient à l'égard du trésor; rien ne fit. On ne put obtenir d'eux aucun renseignement, car ils n'en avaient aucun à donner; ils offrirent tous de jurer sur le Coran que les valeurs reconnues par la commission étaient tout ce qui composait le trésor; et ils consentirent à perdre leur tête si on parvenait à découvrir dans toute la Kasbah la moindre cachette, une seule pièce murée qui contînt de l'or ou de l'argent soit monnayé, soit en lingots. Ils firent de nouveau observer que depuis quinze ou vingt ans les dépenses de l'odjack excédaient les recettes de plusieurs millions; que les constructions nouvelles que l'on avait faites au port depuis l'expédition de lord Exmouth, avaient coûté des sommes considérables; que le blocus par les navires français avait rendu nul, pendant trois ans, le produit des douanes; qu'en un mot, les revenus de la régence subissaient depuis longtemps un dépérissement progressif, et que l'état était en décadence lorsque l'armée française entra triomphante dans Alger. Ces raisons étaient justes et on ne peut mieux fondées. La piraterie avait rempli les caisses de la Kasbah; elles s'étaient vidées pour subvenir aux besoins des pirates dès que leurs déprédations furent rendues impossibles. Au reste, voici comment les Maures, ennemis naturels des Turcs, et qui les observaient de près, s'exprimaient sur les changements que le trésor de l'odjack avait éprouvés pendant ces dernières années : « Dans les puits de la Kasbah, disaient-ils, « l'or coulait jadis par-dessus la margelle; ensuite il a fallu pencher le corps « et bien enfoncer les mains pour y puiser; enfin, dernièrement on n'y pouvait « atteindre qu'avec le secours d'une échelle. »

Ainsi, par un hasard heureux, la conquête d'Alger, loin de grever la France, couvrit ses propres dépenses et fit rentrer plusieurs millions dans les caisses publiques; car, outre le trésor, la Kasbah contenait encore des quantités considérables de laine, de peaux, de cuirs, de cire, de plomb et de cuivre; dans les magasins de la marine on trouva aussi du blé, du sel, de la toile, des cordes, des ferrures et du chanvre en abondance. En résumé, voici l'état des recettes et des dépenses de l'expédition jusqu'à l'époque du retour des forces navales à Toulon :

Le trésorier de la Kasbah, à Alger, consigna à la commission française des finances, en juillet 1830.	48,684,527 fr.
Valeur des laines et denrées diverses.	3,000,000
Idem, des pièces d'artillerie de bronze.	4,000,000
Total.	55,684,527 fr.

Les dépenses de tout genre pour l'expédition, celles de la marine et de la guerre réunies, se sont élevées à. . . . . 48,500,000 fr.

Excédant des recettes. . . . . . 7,184,527 fr.

Nous nous sommes livrés à cette espèce de digression que nous avons jugée indispensable; maintenant nous allons reprendre le fil de notre histoire.

L'ex-dey d'Alger, qui pendant quelques jours avait cru que M. de Bourmont viendrait lui faire une visite, attendait paisiblement dans une maison particulière cette marque de déférence. On lui fit comprendre que le général en chef ne lui accorderait jamais une telle satisfaction, et qu'il était d'ailleurs de son intérêt de provoquer une entrevue, car il avait encore beaucoup d'objets précieux à réclamer. Ces motifs décidèrent Hussein à comprimer son orgueil et à demander une audience; M. de Bourmont mit la meilleure grâce du monde à la lui accorder.

Le jour désigné, plusieurs aides de camp du général en chef, le consul et le vice-consul de France, allèrent prendre le dey et l'accompagnèrent à pied jusqu'à la Kasbah, où il se rendit monté sur un très-beau cheval arabe richement caparaçonné; cinquante Turcs, Maures ou Nègres, formaient son escorte. Hussein paraissait supporter son malheur avec résignation. Quoique âgé de soixante-trois ans, il était encore plein de vigueur; son costume était d'une extrême simplicité : il ne portait de broderies ni sur son manteau ni sur ses autres vêtements; un burnous blanc était négligemment jeté sur ses épaules, et un turban en cachemire cramoisi couvrait sa tête. Partout sur son passage on lui rendit les honneurs militaires : en entrant dans la Kasbah, la garde lui présenta les armes et les tambours battirent aux champs.

Le général en chef le reçut dans la grande cour; après l'avoir embrassé affectueusement, il l'invita à déjeuner, et le fit asseoir le premier à table. Hussein mangea peu et ne but point de vin, malgré l'invitation réitérée que lui en fit le général. Au commencement du repas, il n'avait pu se défendre d'une certaine émotion; on lui en demanda la cause : « Que voulez-vous, « répondit-il en souriant, je suis peu habitué à de telles réunions, je me remet- « trai bientôt.... » En effet, il fut pendant tout le reste du déjeuner d'une sérénité parfaite. On lui parla de son prochain départ sans qu'il témoignât la moindre surprise; sa réponse était toute prête : il désigna l'île de Malte pour le lieu où il désirait se retirer; mais une lettre du président du conseil avait prévenu M. de Bourmont que les relations de la France avec le cabinet britannique étant devenues moins amicales, on ne pouvait consentir à ce que le dey choisît, comme lieu de retraite, une contrée soumise à la domination anglaise. Lorsqu'on lui eut fait sentir qu'il fallait renoncer à son projet, il n'insista point, et désigna Livourne. M. de Bourmont lui donna l'assurance qu'il y serait transporté immédiatement.

Hussein réclama ensuite une somme de trente mille sequins qui était restée dans ses appartements, et dont la capitulation lui faisait espérer qu'il ne serait pas frustré. Cette somme, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avait été déposée dans les caveaux de la Kasbah; le général en chef, qui l'ignorait, répondit qu'il ordonnerait des recherches, et que tous les engagements qui avaient été pris seraient fidèlement tenus. Cette réponse bienveillante gagna la confiance du dey, et le rendit plus communicatif; il donna à M. de Bourmont quelques indications sur les revenus de la régence, sur les sommes que lui devaient les beys: « Car, ajouta-t-il, quoique mes tributaires, ils ont reçu de moi plus « d'argent qu'ils ne m'en ont versé. » Il ajouta à ces détails quelques renseignements sur le caractère des diverses races qui habitent la régence, et sur la foi que l'on pouvait avoir en leurs promesses.

« Débarrassez-vous le plus tôt possible, lui dit-il, des janissaires turcs : accoutumés à commander, ils ne consentiront jamais à vivre dans l'ordre et la soumission. Les Maures sont timides, vous les gouvernerez sans peine; mais n'accordez point une entière confiance à leurs discours. Les juifs qui se sont établis dans ce pays sont encore plus lâches et plus corrompus que ceux de Constantinople; employez-les, parce qu'ils sont très-intelligents dans les affaires fiscales et de commerce; mais ne les perdez jamais de vue; tenez toujours le glaive suspendu sur leurs têtes. Quant aux Arabes nomades, ils ne sont pas à craindre : les bons traitements les attachent et les rendent dociles et dévoués; des persécutions les aliéneraient promptement; ils s'éloigneraient avec leurs troupeaux sur les plus hautes montagnes, ou bien ils passeraient dans les états de Tunis. Pour ce qui est des Kabaïles, ils n'ont jamais aimé les étrangers: ils se détestent entre eux; évitez une guerre générale contre cette population guerrière et nombreuse, vous n'en tireriez aucun avantage. Adoptez à leur égard le plan constamment suivi par les deys d'Alger, divisez-les, et profitez de leurs querelles. Quant aux gouverneurs des trois provinces, ce serait de votre part une bien grande imprudence que de les conserver : comme Turcs et comme mahométans, ils ne pourront que vous haïr. Je vous recommande surtout de vous tenir en garde contre Mustapha-bou-Mezrag, bey de Titery : c'est un fourbe; il viendra s'offrir, il vous promettra d'être fidèle, mais il vous trahira à la première occasion. J'avais résolu depuis quelque temps de lui faire trancher la tête; votre arrivée l'a sauvé de ma colère. Le bey de Constantine est moins perfide et moins dangereux : habile financier, il rançonnait très-bien les peuples de sa province, et payait ses tributs avec exactitude; mais il est sans courage et sans caractère; des hommes de cette trempe ne peuvent pas convenir dans des circonstances difficiles, je viens d'en faire la triste expérience. Le bey d'Oran est un honnête homme, sa conduite est vertueuse, sa parole est sacrée; mais, mahométan rigide, il ne consentira pas à vous servir; il est aimé dans sa province, votre intérêt exige que vous l'éloigniez du pays.» Malgré leur extrême justesse, tous ces conseils furent méconnus.

Avant de quitter pour la dernière fois son ancienne demeure, le dey exprima le désir d'entrer dans le salon d'audience. M. de Bourmont l'y conduisit, et l'autorisa même à faire retirer, tant de cette pièce que de toutes les autres parties de la Kasbah, les objets qu'il avait à cœur de conserver. Hussein choisit les plus belles armes, et fit enlever des pièces d'étoffes de Lyon, ainsi que les housses en velours des coussins et des divans. Ce jour-là et les deux jours suivants, des hommes à son service usèrent largement à leur profit de l'autorisation qui avait été accordée; presque tous les objets qu'ils emportèrent furent vendus à des Juifs, et achetés plus tard par des Français.

La visite de Hussein avait duré près de quatre heures; il sentit qu'il n'était pas convenable de la prolonger plus longtemps et témoigna le désir de se retirer. M. de Bourmont lui serra la main, et les officiers de l'état-major général l'accompagnèrent jusqu'à la porte extérieure de la Kasbah. Avant de sortir, Hussein les remercia avec affabilité, il leur adressa même quelques mots gracieux; mais lorsqu'il fut seul avec son escorte, des larmes vinrent trahir la fermeté de son âme; il se couvrit un instant le visage avec son burnous, et regagna sa demeure triste et pensif, le cœur rempli d'amertume.

A quelques jours de là, le général en chef se rendit à son tour chez le dey. Celui-ci avait changé d'avis sur le lieu de sa retraite; définitivement il s'était décidé pour Naples : ce nouveau projet ne donna lieu à aucune objection. Il renouvela ensuite la réclamation qu'il avait faite des trente mille sequins laissés à la Kasbah; M. de Bourmont promit de les lui renvoyer le lendemain. Le général en chef lui ayant demandé si ce qu'il possédait suffirait pour assurer, en Italie, son existence et celle de sa famille : « Je suis tranquille pour mon « avenir, répondit le dey, car je sais que le roi de France est trop généreux « pour me laisser mourir de faim [1]. » A quelques questions qui lui furent adressées sur sa position pécuniaire, il ne répondit que ce peu de mots : « Ma seule « dette consiste dans les frais de construction d'un petit bâtiment que j'ai « commandé à Gênes. Mes créances sont nombreuses mais peu sûres : la plus « importante est celle du bey de Constantine, il me doit 60,000 piastres, de- « puis longtemps j'ai perdu l'espoir de les recouvrer. Le consulat espagnol me « doit aussi 5,000 piastres, mais celles-ci seront payées, j'en ai l'assurance, et « je les abandonne volontiers au gouvernement français, si le général en chef « veut se charger de faire remettre 1,500 piastres à un brave médecin espagnol « qui m'a donné des soins dans une maladie grave. » Son offre fut acceptée.

Fidèle à sa promesse, M. de Bourmont fit envoyer à Hussein, le jour suivant, les trente mille sequins deux fois réclamés [2]. Celui qui fut chargé

[1] Le juif Bacri, qui pendant longtemps avait été l'un des agents dévoués d'Hussein, assura que le dey n'avait pour toute fortune qu'une somme de quatre millions de francs en argent et quelques bijoux; des Maures qui se disaient bien informés, prétendirent que ses ressources étaient plus considérables.

[2] La restitution que l'on venait de faire à Hussein détermina Ibrahim-Aga, son gendre, à renou-

de les lui remettre, lui ayant demandé s'il avait existé des pierres précieuses dans le trésor d'Alger, il lui répondit que, longtemps avant son élévation, toutes les pierreries qui appartenaient à l'odjack avaient été converties en argent monnayé et en lingots; que celles qu'il avait emportées de la Kasbah étaient sa propriété; que toutefois, si on l'exigeait, il ne ferait aucune difficulté de les remettre. On lui donna l'assurance que sur ce point, comme pour tout le reste, la capitulation serait religieusement observée. Quelques lignes écrites de sa main confirmèrent ce qu'il avait dit; le mensonge est rare chez les Turcs, et tout porte à croire que sa déclaration était conforme à la vérité.

Le 10 juillet, jour fixé pour l'embarquement de Hussein, la frégate *la Jeanne d'Arc* avait été, dès le matin, mise à sa disposition; mais, par des motifs religieux, il désira ne partir qu'après le coucher du soleil. Cent dix personnes formaient toute sa suite, et parmi elles se trouvaient cinquante-cinq femmes, dont quatre seulement avaient le titre d'épouses. Son gendre, suivi de toute sa famille, l'accompagnait. Naples n'ayant point de lazareth, on décida que les passagers iraient préalablement purger leur quarantaine à Mahon. A huit heures du soir, Hussein sortit de sa maison à pied; ses femmes étaient dans des palanquins fermés; les esclaves suivaient sur deux rangs, et gardaient le plus profond silence. Dans ce moment solennel, les habitants d'Alger ne témoignèrent aucune sympathie pour leur ancien maître; personne ne vint le saluer sur son passage; à peine vit-on quelques Maures se montrer sur le seuil de leur porte, moins par attachement que par curiosité. Pendant tout le trajet de sa maison au port, la figure du pacha resta calme et sévère; sa contenance était noble et digne; il semblait supérieur à son infortune. Mais lorsqu'il fut à bord de la frégate qui devait le transporter à Naples; lorsqu'il se vit seul au milieu de sa famille, sans gardes, sans officiers, presque sans esclaves; lorsqu'il vit toutes les batteries rester muettes; oh! alors ce silence lui révéla l'immensité de sa chute; il se prit à verser d'abondantes larmes, et plusieurs fois il jeta de douloureux regards sur cette Kasbah où pendant douze ans il avait commandé en maître absolu.

Ainsi finit avec Hussein cette longue série de deys et de pachas qui depuis 1517 gouvernèrent l'Algérie, et dont il ne nous a pas été possible de tracer l'histoire complète, car nous l'avons rencontrée sans cesse interrompue par de violentes dépossessions, des meurtres, des assassinats, des conspirations. De tous ces chefs Hussein fut sans contredit l'un des plus capables; il fut aussi l'un de ceux qui se maintinrent au pouvoir le plus longtemps. La

veler ses instances. Il y avait quelque fondement à croire que la caisse par lui réclamée était bien celle que, le 5 juillet, on avait trouvée dans la cour principale de la Kasbah, et qu'on avait ensuite déposée au trésor : le payeur-général eut ordre de lui compter cinq mille sequins. M. de Bourmont pensa que le sacrifice de cette somme serait largement compensé par l'opinion que les Algériens allaient concevoir de notre bonne foi.

durée moyenne du règne de ses prédécesseurs ne dépasse pas trois ans neuf mois; Hussein gouverna pendant douze années [1]. Quelques deys, il est vrai, furent encore plus privilégiés que lui : ainsi Mohamed règne vingt-cinq ans (1766-1791); Ali-Aga, quatorze ans (1752-1766); Baba-Ibrahim, treize ans (1732-1745); mais le plus grand nombre ne fit que passer. Pendant les trois siècles que dura la régence, on compte quatre-vingt-six pachas ou deys; durant la même période, la France n'a eu que seize rois.

Le départ de Hussein fut suivi, le lendemain, de celui des janissaires. Cette milice si turbulente et si redoutée donna, dans cette circonstance, l'exemple de la soumission et de l'obéissance la plus parfaite. Au moment de la prise d'Alger, l'effectif de ce corps se composait de 5,092 hommes, dont 891 canonniers; la moitié environ étaient célibataires, les autres étaient mariés ou vivaient en concubinage avec des femmes maures. Les premiers résidaient dans des casernes; les seconds habitaient des maisons particulières. On jugea prudent de les désarmer tous; ils n'opposèrent aucune résistance à cette mesure et s'empressèrent, sur la première injonction, d'apporter leurs fusils et leurs yataghans dans le lieu désigné pour les recevoir. On leur dit ensuite que les pères de famille seraient autorisés à rester dans la régence, mais que les célibataires seraient transportés par mer sur les points qu'ils indiqueraient. Cette décision ne parut produire sur eux aucune impression pénible. La plupart étaient nés dans l'Asie-Mineure; ils demandèrent qu'on les y reconduisît, sans stipuler la moindre indemnité, sans élever aucune réclamation. Deux mille cinq cents d'entre eux furent embarqués, et lorsqu'au moment du départ on leur distribua deux mois de solde, afin de ne pas les renvoyer entièrement dépourvus, ils exprimèrent une vive reconnaissance pour ce généreux procédé. Ainsi, ce terrible odjack algérien qui pendant trois siècles avait épouvanté la Méditerranée de ses déprédations, se trouvait complétement dissous. Quelques jours avaient suffi pour le disperser.

La France s'empressa de substituer sa puissance à la sienne, sans avoir fait aucune étude du pays que la victoire l'appelait à régir.

Ce fut là, à notre avis, une faute grave. Cette brusque succession, ce renvoi immédiat des anciens administrateurs, cette perturbation générale apportée dans les rapports de tout un pays furent d'autant plus funestes que les habitants de la régence ne pouvaient pas être considérés par nous comme des vaincus, qu'ils avaient droit à quelques égards, et qu'en définitive nous agissions dans une contrée où l'habitude exerce une influence souveraine. Toutefois, cette faute n'appartient pas en propre au général en chef; elle provient surtout de l'indécision où était le gouvernement français sur le parti qu'il devait tirer de la conquête. Une dépêche avait prescrit à M. de Bourmont de se porter,

[1] Hussein, après avoir résidé quelque temps à Naples, alla habiter Livourne; puis il vint à Paris, et se rendit à Alexandrie, où il mourut en 1838.

aussitôt après la prise d'Alger, sur Tripoli, d'occuper Bone et de soumettre à l'autorité de la France tout le littoral depuis l'Harach jusqu'à la frontière de Tunis. Le port d'Alger aurait été comblé, et on aurait livré à la Porte tous les districts occidentaux de la régence, ainsi qu'une grande partie du beylick de Constantine. Projet absurde, qui eût dévoré les fruits de notre victoire !

Quoi qu'il en soit, aussitôt après l'entrée de nos troupes à Alger, le général en chef organisa une commission, chargée, sous son autorité immédiate, de pourvoir aux besoins du moment et de prévenir les désordres. Cette commission était composée de M. Denniée, intendant de l'armée, du maréchal-de-camp Tholozé, du payeur général, d'un capitaine d'état-major, faisant fonctions de lieutenant de police, du consul et d'un secrétaire. Elle proposa et fit décider la formation d'un conseil municipal composé d'indigènes et présidé par l'un d'eux ; ce conseil remplaça pour les habitants l'ancien *scheikh-el-belad* (chef de la ville) dans une partie de ses attributions. La surveillance de la sûreté publique fut réservée au lieutenant de police. Du reste on laissa subsister les différentes institutions urbaines, telles qu'on les avait trouvées : la communauté juive avec son chef, les corporations des Mozabites, des Biskris, etc., avec leurs *amins*. Quant à l'organisation politique, l'expulsion des Turcs en avait dispersé tous les rouages.

C'est donc ici le lieu de donner à nos lecteurs une idée du gouvernement de l'Algérie sous les Turcs. Cette esquisse rapide leur rendra plus facile l'intelligence des événements qui vont suivre. Nous avons déjà défini les attributions du dey, il nous reste à faire connaître celles des officiers principaux qui étaient chargés de le seconder ; nous exposerons ensuite l'ensemble du système administratif adopté par l'odjack.

Les principaux fonctionnaires de l'état étaient :

L'*oukil-el-hardj* (ministre de la marine), chargé de la comptabilité des munitions de guerre et du contrôle des travaux de l'arsenal.

Le *kasnadji* (trésorier), qui réunissait tous les services financiers et surveillait la levée et la rentrée des impôts.

L'*agha* (commandant des troupes), qui avait dans son département les affaires des *outhans* (districts de la plaine), et dont l'autorité s'étendait sur la province d'Alger tout entière. Sous ses ordres étaient placés les kaïds ; il disposait de toutes les milices régulières, Spahis, Abids, etc., pour percevoir les impôts et maintenir les populations dans l'obéissance.

Le *kodja-el-khiel* (inspecteur des haras), chargé de la régie des haouchs (biens ruraux appartenant au domaine), des locations, ventes, échanges, etc., auxquels cette régie donnait lieu.

Le *mecktoubdji* (chef des secrétaires), directeur de la correspondance politique. Il tenait le registre de la comptabilité de l'état, celui des règlements militaires et celui des milices, le plus important de tous.

Le *beit-el-malhdji* (curateur aux successions vacantes), représentant-né de

tous les héritiers absents. Il était chargé de l'ouverture des testaments et de tous les litiges que pouvait entraîner leur exécution dans les successions où le beit-el-math était intéressé ; il devait faire rentrer au domaine les successions vacantes, ou la partie des biens qui revenait à l'état dans les cas prévus par la loi musulmane.

A Alger, le chef de l'administration civile et municipale était le *scheikh-el-belad*, appelé aussi *scheikh-el-medinah* (chef ou gouverneur de la ville). Il était seul chargé de la justice municipale et de la police : sous ses ordres étaient des naibs (lieutenants) et des amins (chefs de corporations). Il y avait en outre un second gouverneur, choisi parmi les premières familles, et descendant d'un marabout ; ce personnage était investi du titre de *naid-el-aschraf* (chef des notables), et devait, dans toutes les circonstances importantes, réunir chez lui le *scheikh-el-belad* et tous les amins qui dépendaient de lui, afin de délibérer sur les mesures à prendre. Ces divers fonctionnaires réglaient les affaires de la ville, pourvoyaient aux dépenses, maintenaient l'ordre dans les différentes classes industrielles, surveillaient la police locale, la salubrité, les aqueducs, les établissements publics.

Les environs d'Alger, le *fahs* était divisé en sept *outhans*. L'outhan était formé de plusieurs tribus qui, elles-mêmes, se subdivisaient en douars (réunion de plusieurs tentes). Toutes les affaires des outhans étaient du ressort de l'aga, qui, pour les plus importantes, prenait les ordres du dey. Les principaux chefs étaient les kaïds et les kadis : les kaïds (præfecti) étaient chargés de l'administration et des affaires politiques ; les kadis (juges), de la justice. Au-dessous des kaïds se trouvaient les scheikhs (chefs), nommés par un ou plusieurs douars : la police de la tribu leur était confiée ; ils en commandaient les hommes armés, sous l'autorité des kaïds. Entre le kaïd et le scheikh venait se placer généralement un autre fonctionnaire appelé *scheikh-el-schion* (scheikh des scheikhs), il était aux scheikhs ce que sont en France les maires aux adjoints. L'aga nommait ce scheikh supérieur ; mais avant de le proclamer, il devait consulter les scheikhs de l'outhan et en référer au pacha. Il en était de même pour les fonctions de kaïd : l'aga désignait les candidats, le pacha seul donnait l'investiture.

La régence était divisée en trois provinces ou beylicks, savoir : Constantine, à l'est ; Oran, à l'ouest ; Titery, au midi. Ces provinces étaient administrées par des beys (gouverneurs), nommés par le dey, et révocables à sa volonté. Ces fonctionnaires recevaient une délégation fort large de la puissance souveraine, et en usaient avec assez de liberté. Ils commandaient les milices régulières et irrégulières de la province, et répondaient du recouvrement des impôts. Les beylicks avaient une organisation complétement analogue à celle de la province d'Alger ; les villes, les outhans y étaient régis de la même manière. Seulement les emplois qui, dans la province d'Alger, étaient soumis à l'approbation du pacha, relevaient dans les beylicks de l'autorité du bey. Ainsi, en remontant

du scheikh de quelques tentes ou d'une tribu entière au kaïd de l'outhan ou district, de celui-ci au bey de la province ou à l'aga, et de ces derniers au dey lui-même, la hiérarchie et l'obéissance marchaient dans des limites rigoureusement tracées. De délégué en délégué, le pouvoir descendait jusque dans le plus humble hameau, et par les mêmes voies, le paiement de l'impôt remontait jusqu'au souverain.

La milice turque, seule force sur laquelle l'odjack, étranger lui-même sur la côte africaine, pût compter pour se maintenir, se subdivisait en compagnies ou *ortas*. L'orta, composée d'un nombre presque indéterminé de janissaires, se partageait en *sofra* (*chambrées*, ou plus littéralement *tables*) ; le sofra comportait, avec dix-huit simples soldats, un *oda-bachi* (chef de chambrée) et un *ouki!-el-hardj* (trésorier), chargé de la comptabilité et de la dépense. Quelques jours avant la prise d'Alger, les registres d'inscription signalaient cent ortas au moins; mais un grand nombre d'entre elles n'étaient que des cadres fort incomplets, dans lesquels figuraient des enfants, que leurs pères, membres de la milice, avaient le privilége d'y faire inscrire. Voici, au reste, l'effectif réel de cette milice pour toute la régence : à Alger, et dans les trois beylicks, il y avait alors 8,767 enrôlés turcs ou renégats, dont 1,200 enfants hors d'état de porter les armes ; les Koulouglis venaient augmenter ce nombre de 7,427 hommes. Ainsi, en 1830, les troupes régulières de la régence ne présentaient qu'un total de 14,994 combattants.

Outre la ration de vivres, pain, viande, huile, et une part dans les produits de la course, la paie du simple janissaire équivalait à environ 360 francs par an. On accordait au boulouck-bachi deux rations et à peu près 450 francs, avec quelques autres priviléges. Le dey, inscrit en tête du registre de la milice, ne recevait que la paie du soldat. Les janissaires étaient tous fantassins. La cavalerie, placée à Alger sous le commandement de l'aga, et dans les provinces sous les ordres des beys, se recrutait parmi les Arabes. Quelques corps spéciaux étaient composés d'hommes appartenant seulement à certaines tribus ou à certaines classes : les *Zouaoua*, les *Douairs*, les *Zenati*, en offraient des exemples ; des Nègres affranchis formaient les *abids* (serviteurs ou esclaves). Enfin, les kaïds étaient tenus de marcher avec les contingents de leur canton quand ils en recevaient l'ordre. Les levées qu'ils amenaient servaient, sans indemnité et à leurs frais, un certain nombre de jours ; elles se retiraient ensuite s'il n'était pourvu à leurs besoins : c'est le service militaire tel qu'il était organisé en France à l'époque de la féodalité. L'ensemble de ces troupes, régulières ou irrégulières, recevait le nom d'*asker-el-magzen* ou *magzeniach* (troupes du gouvernement).

Les deys, ainsi que tous les officiers de la régence, n'avaient d'autre traitement que leur simple paie de janissaire ; mais tous exploitaient à qui mieux mieux leur position. Outre les parts de prises, et certains droits qu'ils s'étaient successivement attribués, les deys vendaient au plus offrant les places et les

priviléges industriels ou commerciaux. Tous les marchés se faisaient moyennant des pots-de-vin considérables, dont la majeure partie leur revenait : le reste était distribué entre les officiers ; ils vendaient également les *teskeras*, licences pour l'exportation ou la vente des produits dont le gouvernement avait le monopole. Les amendes, et surtout les présents des consuls, des beys, des grands fonctionnaires de la régence, de tous ceux qui avaient à craindre ou à espérer, formaient une partie importante de leurs revenus.

Les beys, ou gouverneurs de province, étaient en quelque sorte les fermiers des impôts dans les contrées soumises à leur gouvernement ; ils en étaient responsables, et en faisaient parvenir les produits au beylick, qui ne s'inquiétait en aucune façon des moyens ni des frais de perception. Ils envoyaient chaque année, par leurs lieutenants, l'annuité convenue ; eux-mêmes, tous les trois ans, devaient venir en personne à Alger, pour y rendre compte de leur administration, ou plutôt pour y acheter, par des présents considérables faits au pacha et aux grands officiers, la continuation de leur pouvoir ou l'impunité de leurs exactions. Shaller évalue les dépenses extraordinaires des beys de Constantine et d'Oran, dans ces occasions, à plus de trois cent mille piastres, environ 1,500,000 francs, qui nécessairement étaient prélevés sur le pays en sus des contributions régulières.

La perception des impôts, dont la quotité était réglée par l'usage ou déterminée arbitrairement, se faisait sans rôles ou sans états de produits; elle n'était constatée, quand elle l'était, que par un simple enregistrement ; la plupart du temps on ne donnait pas de quittance ; la force armée et la bastonnade tenaient lieu de contraintes. Une tribu qui refusait de payer l'impôt était frappée d'exécution militaire, ruinée, et souvent détruite. Chaque perception était pour ainsi dire une ferme, dont le montant, fixé à l'avance, devait être payé à des époques déterminées, et pour ces impôts comme pour ceux dont le produit variait en raison des circonstances, le gouvernement ne songeait jamais à s'assurer si tout ce qui était dû, mais rien que ce qui était dû, avait été payé ; il comptait seulement la somme reçue. Ainsi, dans le désir d'être agréable au maître, on percevait le plus qu'il était possible, et plus on avait versé au beylick, plus aussi on avait gardé pour soi. Les emplois de collecteurs, de fermiers, étaient très-lucratifs, et par conséquent très-recherchés ; pour les obtenir ou les conserver on faisait des présents de grande valeur.

D'après ce qui précède, on voit combien il serait difficile d'arriver à une appréciation exacte des revenus de la régence ; aussi les écrivains qui s'en sont occupés diffèrent-ils considérablement entre eux dans les évaluations qu'ils en ont données. Diego de Haédo, qui écrivait en 1612, alors que les puissances européennes n'acquittaient pas encore les tributs auxquels elles se sont soumises beaucoup plus tard, les porte à 5,175,000 fr.; Harego, à 4,600,000 fr.; Pierre Dan, en 1649, à 6,900,000 fr.; Shaw, en 1730, à 3,000,000 de fr.; Laugier de Tassy, à 2,300,000 fr.; Leroy, en 1750, à 3,360,000 fr.; Shaller, en

1822, y compris les tributs d'Europe, à 2,300,000 fr.; Renaudot, en 1830, les élevait à 10,000,000 de fr. M. l'intendant Denniée, après l'occupation d'Alger, ne les porte qu'à 700,000 fr.

Ces différences proviennent de la rareté et de l'inexactitude des documents écrits, auxquels il fallait suppléer par des renseignements verbaux plus inexacts encore; elles proviennent presque aussi de la confusion qui existait entre les revenus de l'état et ceux que le prince s'attribuait, ainsi que des prélèvements abusifs exercés à tous les titres sur ses sujets. On aurait pu arriver à une estimation rigoureusement exacte, si, à l'époque de la conquête, on eût songé à conserver les registres et à former une collection complète de ceux qui avaient été tenus pendant une année. Cette précaution ne fut pas prise. Un très-petit nombre de registres, parmi ceux échappés à la destruction, ont pu fournir quelques renseignements précieux quoique incomplets; en voici les principaux résultats.

Le plus important de ces registres, tenu par Ahmed-Khodja jusqu'au moment de l'entrée des Français, contient une partie assez notable des recettes faites pendant une année; mais on n'y voit figurer ni les tributs des puissances étrangères, ni les revenus des fermes et maisons du beylick, ni le montant des amendes, ni le produit des monopoles, ni même les droits de douane, car on ne peut prendre pour ce produit la somme de 7 à 8,000 francs qui y est portée comme payée par le chef de la douane, et qui n'était qu'une redevance de cet agent sur le produit de son emploi. Les contributions payées par les tribus n'y figurent que pour une faible partie.

Un autre registre, plus ancien, présente le produit de l'*achour*, ou la dîme, prélevée sur les tribus de la province d'Alger et de celle de Titery. Cet impôt produisait environ 500,000 fr.

Les recettes effectuées par Ahmed-Khodja, et qui comprennent la majeure partie des sommes que les beys, les hakems de Blidah, Médéah et Miliana, les kaïds de Scherchel (Cherchell) et autres apportaient ou envoyaient à différentes époques, s'élèvent à environ 900,000 fr.

Les tributs dont l'Europe a été affranchie par la conquête montaient à 96,000 piastres (550,000 fr.). Ils étaient payés par le royaume de Naples, par la Suède, le Danemark et le Portugal. Le prix de nos concessions d'Afrique, fixé par les traités à 60,000 fr., et qui avait été arbitrairement élevé, produisait 200,000 fr. Enfin, en portant le montant des autres impôts, fermes, amendes ou monopoles, à 800,000 fr., on arrive à un total de 2,950,000 fr.; chiffre qui paraît être l'évaluation la plus exacte, non des sommes perçues, mais de celles qui, dans les dernières années, entraient dans les caisses de l'odjack.

On ne voit pas figurer dans ces chiffres le produit des prises, dont le gouvernement avait un huitième. Ce revenu, très-considérable autrefois, avait bien diminué, il est vrai, depuis l'expédition de lord Exmouth, et le blocus exercé par la France l'avait réduit à néant. Passons maintenant à un autre

ordre de faits. à l'établissement fiscal de la régence. Les recherches récemment ordonnées par le ministère de la guerre nous seront d'une grande utilité [1].

Les impôts portaient sur les personnes, sur les biens, sur les industries, sur les professions ou sur les charges, sur les consommations et sur quelques établissements d'un intérêt public. Les revenus consistaient dans les monopoles, dans le produit des fermes et des domaines de l'état, dans les redevances payées à divers titres, soit à des époques déterminées, soit lors de l'entrée en fonctions de certains officiers ou employés; dans le produit des prises, amendes et confiscations. Les paiements se faisaient en nature ou en numéraire: les paiements en nature consistaient principalement en grains, cire, miel, couvertures, vestes brodées, toile, huile, figues sèches, riz, beurre, suifs, bœufs, moutons, chevaux, chameaux, bois de construction, et même en Nègres.

Les impôts sur les personnes n'existaient que dans les villes et n'atteignaient que certains individns; la base n'en était pas la même pour tous ceux qui y étaient soumis, et variait d'un à plusieurs boudjoux. Il était perçu sur les musulmans par le scheikh-el-belad, les hakems, par les kaïds, ou les amins des corporations; sur les Israélites et les Nègres, par les chefs de ces nations, nommés dérisoirement rois des Juifs ou des Nègres. Les juifs avaient toujours le privilége d'être beaucoup plus imposés et soumis à plus d'exactions que les musulmans. Ainsi à Alger, tandis que le scheikh-el-belad versait annuellement 16 à 17,000 francs, le chef des Israélites payait 26 à 27,000 francs. Cet impôt se versait toutes les semaines au beylick; le chiffre en était déterminé à l'avance, non pour la perception, mais pour la somme, qui devait être portée à la Kasbah. Une portion des impôts que payaient les corporations était aussi fixée à tant par personne; mais cet impôt, s'acquittant en raison des métiers ou professions exercées par les individus faisant partie de ces corporations, doit être considéré comme portant sur les industries. Enfin le *mezouar* imposait les prostituées, et versait au trésor une somme d'environ 24,000 fr.

Les impôts portaient principalement sur les campagnes:

Le plus important était la dîme des récoltes ou *l'achour* (aschr), dont le paiement est prescrit par le Koran. Il consistait, aux environs d'Alger, dans une espèce d'abonnement de six *sâas* de blé, six sâas d'orge, et un boudjou par *souidja* [2]; on l'acquittait généralement en nature, et quelquefois en argent, quand les transports étaient trop difficiles. Cet impôt n'était dû que sur les propriétés en plein rapport. Chaque année, avant la récolte, des oukils faisaient une tournée dans les outhans, pour reconnaître les propriétés cultivées et estimer les récoltes; quand elles étaient faites, les kaïds-achour, c'est-à-dire les collecteurs de l'impôt, escortés de quelques soldats, en faisaient la perception.

[1] Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie.

[2] Étendue de terrain qui peut être travaillée par une paire de bœufs, et qu'on évalue à vingt-sept arpents de Paris. Le sâa équivaut à soixante litres.

Le redevable devait apporter la dîme à ses frais dans les établissements du gouvernement affectés à cet usage : la ferme-modèle et la maison carrée étaient de ce nombre; l'aga s'y transportait avec son camp à l'époque des perceptions, et souvent il était obligé d'en venir aux mains et de faire tomber quelques têtes pour assurer les rentrées. Le produit de l'impôt, dont le montant peut être évalué à 500,000 fr. environ pour les provinces d'Alger et de Titery, était amené sous la conduite des kaïds-achour et la surveillance de l'aga. Dans les provinces de Constantine et d'Oran, cet impôt était compris dans l'abonnement annuel imposé aux beys, qui percevaient directement l'achour et devaient en faire parvenir à Alger le montant net de tous frais de transport et de perception.

Peu de propriétés appartenaient en propre aux personnes; le terrain, sauf les environs des villes où il y avait des propriétés particulières transmissibles par héritage ou par donation, était considéré comme propriété de l'état et s'affermait. Les droits des tribus à certaines parties du territoire peuvent être assimilés aux usages dont jouissent les communes en France. Ces droits se payaient chaque année, au moyen d'une taxe qui s'appelait *ghrama;* elle était en général de 10 boudjoux (18 fr. 80 c.) par tente. Les tribus qui étaient placées à peu de distance des villes, se trouvant sur un territoire d'une valeur généralement plus élevée, payaient par tente 15 à 25 boudjoux. La perception et le versement en étaient faits par les kaïds, qui acquittaient aussi une redevance personnelle sur les revenus présumés de leur emploi. Les tribus payaient encore un autre impôt appelé *el-kebchi* (le mouton) : il était généralement évalué à un mouton par habitant; on le payait en nature; mais les tribus éloignées le payaient en argent, à raison de deux boudjoux environ (3 fr. 60 c.) pour un mouton.

La contribution (*lezma*) levée sur les Arabes exigeait chaque année un grand déploiement de forces. Voici le tableau que nous a laissé le père Dan de cette perception; le temps qui s'est écoulé depuis n'en avait pas modifié le caractère : « Tous les ans, dit-il, le gouvernement d'Alger met en campagne trois compagnies de janissaires, composées chacune de deux ou trois cents hommes. Ils envoient ces camps volants, l'un à Tlemcen, l'autre du côté de Bone et de Constantine, et le troisième vers le midi jusqu'au pays des Nègres. Ce voyage est le plus fâcheux de tous parce qu'il dure sept ou huit mois. Chacun de ces camps est commandé par un aga, sous la conduite duquel les soldats s'en vont par tout le pays lever cette lezma sur les douars et les camps des Arabes, qui ne paient d'ordinaire que par contrainte et par force. Ils savent à peu près en quel temps ces exécuteurs sévères et aguerris les doivent venir visiter, et, sans attendre leur arrivée, ils quittent les lieux qu'ils occupaient, transportent leurs tentes, et chassent devant eux tout ce qu'ils ont de bétail, avec lequel ils se retirent dans les montagnes ; c'est à raison de cela que ces rondes ne se font jamais qu'au temps des moissons. S'ils n'en peuvent

tirer de l'argent, ils saisissent leur bétail, leur blé; ils enlèvent même leurs enfants. Or, c'est, à vrai dire, une merveille bien étrange qu'un de ces camps vienne si facilement à bout des Arabes, bien qu'ils s'assemblent quelquefois jusqu'à sept ou huit mille avec leurs armes ordinaires qui sont la hazegaye et le cimeterre. Mais les Turcs sont tous hommes aguerris, qui ont de bons mousquets et d'autres armes à feu dont ils se servent avec adresse.»

Les ports devaient aussi la lezma pour les forces maritimes; elle était alors perçue par les capitaines de port. La lezma payée par les tribus dépendant d'Alger s'élevait annuellement à 40,000 fr. environ, non compris les fournitures faites en nature.

Un des impôts le plus productifs consistait dans les droits de douane à l'importation ou à l'exportation [1].

Les denrées qu'on apportait dans les villes étaient également imposées au moment de leur introduction; le khodja de Bab-Azoun, porte d'Alger qui conduit à la plaine, versait annuellement 17,000 à 18,000 fr.; la taxe s'acquittait par charge d'homme, de cheval ou de chameau.

Le droit sur les grains, dans lesquels on comprenait aussi les légumes secs, était pour chaque sâa, de 3 litres 1/2 environ pour les provenances de l'intérieur, et 3/4 de litre pour l'extérieur; la perception s'en faisait par le khodja de la *rachbats* (marché aux grains). Le droit sur les huiles était de trois *tassas* par huit *kollas* (3 litres 1/2, plus 7 cent. 1/2 environ en numéraire par 32 litres) venus de l'intérieur; d'un litre seulement quand l'huile arrivait par mer.

La vente des chevaux, des fruits, volailles et légumes donnait lieu aussi à quelques perceptions. Le vin fabriqué par les juifs et les plantations de tabac étaient imposés; le vin à raison de quatre boudjoux par barrique, le tabac d'après le nombre de feuilles apportées au marché. Tous ces droits se percevaient sans quittances, sans aucune écriture qui pût protéger le contribuable contre les exactions des receveurs.

Après les impôts, les revenus les plus importants provenaient du monopole des laines, des cuirs, du sel et des cires; monopole que la régence s'était arrogé. Le produit des fermes ou des maisons appartenant au beylick formait encore une partie considérable des revenus publics; car les confiscations venaient les accroître sans cesse. En 1830 le nombre d'immeubles composant le

[1] Les premiers étaient de 5 pour °/o sur les marchandises introduites par les musulmans, ou par les étrangers qui avaient des traités avec la régence; de 10 pour °/o pour celles qu'introduisaient les juifs ou les étrangers qui n'avaient pas de traité. L'impôt était perçu par le *khodja-goumrouk* (chef de la douane), et c'est là surtout que l'arbitraire pouvait s'exercer avec facilité. Les peaux, les cires, les laines, les huiles, les sels et les grains, étant à peu près les seuls articles d'exportation, et formant pour la plupart l'objet des monopoles que le gouvernement exploitait ou qu'il avait affermés et concédés, l'exportation était interdite; mais on obtenait facilement, moyennant finance, des *teskeras* ou licences d'exportation : le produit de leur vente donnait, à ce qu'il paraît, des bénéfices considérables au pacha et aux beys qui s'attribuaient une partie des sommes payées.

domaine de l'odjack s'élevait à près de 1,500 et leur revenu était estimé à plus de 400,000 fr.

A toutes ces sources de revenus venaient encore se joindre le montant des redevances et des présents. Les redevances étaient périodiques ou accidentelles, les plus importantes se payaient à l'époque des investitures. Chaque chef investi d'un commandement versait le droit d'investiture lors de sa nomination; il était plus ou moins considérable suivant l'importance de sa charge. Dans les petits emplois, les chefs étaient remplacés tous les ans, quelquefois plus souvent. Les grandes investitures étaient au nombre de huit et se payaient 100,000 boudjoux chacune : ces chefs n'étaient remplacés que sur des plaintes nombreuses et reconnues fondées. La somme due, à titre d'investiture par un chef au souverain, était remboursée à ce chef par la population qui lui était soumise; aussi, lorsque le dey voulait favoriser un de ces chefs, il lui faisait la remise du droit d'investiture, que celui-ci percevait alors pour son compte.

Les beys et les grands dignataires payaient, lorsqu'ils se rendaient à Alger, des sommes proportionnées à l'importance de leur emploi; ils faisaient en outre des cadeaux d'une valeur considérable au pacha et à ses principaux officiers. Le bey d'Oran payait tous les trois ans 120,000 fr., celui de Constantine 180,000 fr., à titre de *sofra* (droit de table, ou, plus exactement, contribution à la solde et aux vivres de la troupe).

Les peuples devaient un droit qui était la représentation des présents qu'on avait fait à des autorités supérieures; ce droit s'appelait *diaf* (droit d'hôte). Les présents, en de telles circonstances, sont considérés comme un devoir national; et les chefs qui les offraient ou les offrent encore, ne manquent jamais de se faire rembourser le diaf, alors qu'ils n'en ont pas, d'avance, exigé le paiement. Les hakems et autres chefs payaient le diaf chaque année, lorsqu'ils se rendaient au chef-lieu, en représentation des présents qu'ils recevaient du dey, et de la réception gratuite qui leur était faite; ils en prélevaient ensuite le montant sur leurs administrés.

Les kaïds des tribus, outre le droit d'investiture, qui ne s'acquittait qu'une fois, payaient chaque année, aux deux *beïrams* (grandes fêtes), une somme de 15 fr. environ, destinée à l'achat des poules qu'on donnait dans ces jours de fête aux *chaouchs* (gens de service employés près des grands). Les kaïds-achour versaient, aux mêmes occasions, des sommes à peu près semblables. Les amins des corporations, ceux des marchés, le mezouard, les peseurs publics, le khodja des jardins, le kaïd-d'oukham (fermier de l'impôt sur le tabac), le chef de la douane, et autres, payaient des rétributions personnelles sur les bénéfices que leur procurait leur emploi.

Le khatib-mgh-zen-el-zéréa (préposé à la recette des grains du gouvernement dans Alger) percevait pour son compte un demi-sultani et deux boudjoux (environ 3 fr. 60 c.) pour chaque reçu qu'il délivrait; il payait tous les ans, pour ce produit, à peu près 2,400 fr. Autrefois les parts de prise formaient

la partie la plus importante des recettes accidentelles; depuis la cessation de la course, il ne restait plus que les amendes, les avanies, les confiscations. Les condamnations pour crime politique ou civil entraînaient presque toujours la confiscation, dont les deys profitaient; les valeurs en argent et en bijoux leur restaient souvent, mais les immeubles appartenaient au beylick.

Nous arrêtons là cette nomenclature des différentes sources du revenu public de la régence, car il nous serait difficile de la rendre complète. L'infinie variété, non moins que les formes, aujourd'hui effacées, et l'arbitraire de la perception ne permettraient pas d'en présenter un tableau exact. Occupons-nous de deux points importants qu'il nous reste à indiquer : l'exercice du culte et l'administration de la justice.

Les fonctions du sacerdoce et l'administration de la justice étant réunies chez les musulmans dans un seul et même corps, le collége des oulémas, à la tête desquels le muphti se trouve placé, nous allons simultanément indiquer la situation respective de ces deux institutions à l'époque de la conquête.

L'islamisme, nous le rappelons ici, se partage en deux grandes sectes : les *schyytes* et les *sonnites*. Les sonnites admettent l'autorité des trois premiers kalifes, et ne reconnaissent au quatrième, Ali, d'autres droits que la libre élection que firent de lui les compagnons de Mahomet. Les schyytes, au contraire, refusent d'admettre comme légitime l'autorité des trois premiers kalifes, Abou-Beckr, Omar et Osman, et prétendent qu'Ali, cousin et gendre du Prophète, et ses descendants, étaient seuls appelés à lui succéder.

La doctrine sonnite est celle qui prévaut aujourd'hui en Afrique; elle est divisée en quatre rites également orthodoxes qui ne diffèrent que sur quelques points très-peu importants. Ils sont désignés d'après le nom des imans qui leur ont donné naissance.

Le rite hanifite (de l'iman Hanifi), que suivent les Turcs;

Le rite malekite (de l'iman Maleck), que suivent les Arabes.

La différence qui existe entre ces deux rites porte sur diverses interprétations du *Sidi-Kretil* (le livre de la loi). Les marques apparentes de cette différence consistent dans la manière de poser les mains en priant. Les malekites portent les mains ouvertes à la hauteur de la tête, et les hanifites les croisent sur la poitrine. Les deux autres rites de la doctrine sonnite sont : l'hanbalite, principalement suivi en Égypte, et celui de Chafei, qui prédomine à Bagdad.

Les oulémas consacrés au service du culte sont divisés en quatre classes :

1° Les scheikhs. Ce titre correspond au mot latin *senior*, et représente l'idée des anciens dans la loi juive; il se donne habituellement aux prédicateurs des mosquées. Les muphtis et les kadis même prennent ce titre, parce qu'ils en peuvent remplir et en remplissent sans doute les fonctions. Les scheikhs, dans leurs exhortations du vendredi, ne se bornent pas toujours au dogme ou à la morale; souvent leur zèle fougueux s'en prend aux hommes puissants et même au souverain.

2° Les khatebs. Ce sont ceux qui président à la prière solennelle du vendredi, et récitent la khosba.

3° Les imans, qui assistent aux cinq prières, et font la lecture quotidienne du Koran, à l'exception du vendredi. Le premier des imans remplit en quelque sorte les fonctions d'officier de l'état civil, car il n'assiste aux différents actes de la vie civile que pour faire des prières et appeler les bénédictions du ciel sur la famille. C'est à ce titre qu'il est présent à la circoncision, au mariage et à la sépulture des croyants.

4° Enfin, les moeddins (vulgairement muezzins), chantres des mosquées. Ce sont eux qui, du haut des minarets, appellent les fidèles aux cinq prières de la journée.

En Algérie, comme dans tous les pays musulmans, les frais du culte, qui comprennent le traitement des ministres, sont acquittés sur les revenus des biens immeubles qui appartiennent aux mosquées ou oratoires, en vertu de libéralités ou d'institutions à titre de *wakf* ou *habous*, faites par les fondateurs des mosquées ou par d'autres donateurs. Les imans reçoivent aussi les dons des fidèles pour les actes qui intéressent l'état civil des familles: c'est le casuel de nos églises.

Au dehors des villes, le culte musulman n'existe pas, du moins publiquement; l'absence des mosquées exclut naturellement le concours des ministres du culte. Les populations sont abandonnées à des marabouts (morabethin, liés ou dévoués), personnages qui participent de l'ermite et du religieux, sans autre caractère que celui que leur prête la multitude. Quelques-uns de ces hommes méritent la vénération qu'ils inspirent par leur piété et leurs vertus; le plus grand nombre ne doivent leur autorité usurpée qu'à l'hypocrisie et à la superstition. Les marabouts d'ailleurs n'appartiennent à aucun titre à la hiérarchie musulmane.

« La justice est sœur de la piété, » a dit le Prophète ; aussi les khalifes, ses successeurs, s'empressèrent-ils, en vertu de cette sentence, de réunir le pouvoir temporel au pouvoir spirituel; ils étaient à la fois pontifes, juges, et docteurs de la loi. Dans l'impossibilité d'exercer eux-mêmes ces prérogatives dans toute l'étendue de leur vaste empire, ils établirent des vicaires que devaient recommander aux peuples leur science et leur piété. Cet ordre prit le nom de corps ou collége des *oulémas* (savants lettrés), et se divisa en trois classes : les imans (ministres du culte), les muphtis (docteurs de la loi), les kadis (juges).

Le muphti obtint à la longue la première place parmi les oulémas, et il en est demeuré le chef à Constantinople, où on lui donne le titre de *scheikh-el-islam* (l'ancien de l'islamisme). Le muphti d'Alger jouissait du même privilége, mais sa suprématie lui était contestée. Il avait la prééminence spirituelle sur ceux qui pouvaient être appelés à des fonctions analogues dans les provinces de l'Afrique septentrionale; il était le supérieur reconnu de tous les kadis.

Toutefois, pendant la durée de la domination des Turcs en Algérie, il y eut dans la capitale deux muphtis, qui représentaient les deux rites, mais le muphti hanifite avait la prééminence. Depuis l'occupation française, elle a passé aux mains du muphti malekite, la côte septentrionale de l'Afrique ayant exclusivement adopté la doctrine de Maleck. Il y avait également deux kadis, un pour chaque rite; des kadis spéciaux étaient en outre attachés à l'institution du Beit-el-Mahl et à la fondation de la Mecque et Médine, pour juger seulement les contestations dans lesquelles ces deux établissements étaient intéressés.

Dans chacune des villes principales, la justice comptait, selon leur importance, un ou plusieurs kadis, dont la juridiction s'étendait soit sur la généralité de la population, soit seulement sur les fidèles de leur secte ou les intérêts particuliers confiés à leur vigilance. Chaque centre de population auquel un hakem (gouverneur) était préposé avait son kadi. La simple tribu avait pour juge son scheikh (ancien) dans les affaires ordinaires; mais sitôt qu'il s'élevait des contestations importantes, il en était référé au kadi de l'outhan.

Dans cette organisation, si simple et cependant complète, le juge ne manquait jamais au justiciable. Les kadis ne relevaient pas les uns des autres; il n'y avait qu'un seul degré de juridiction, mais dans l'ordre hiérarchique ces magistrats n'étaient point égaux entre eux. Le kadi d'Alger était reconnu supérieur à ceux des principales villes de la régence; ceux-ci à leur tour dominaient les kadis des villes du dernier ordre, au-dessous desquels venaient encore se placer les kadis des outhans. Quand les lumières manquaient à ces derniers, ils avaient recours à leurs supérieurs.

La compétence des kadis s'étendait sur toutes les matières civiles ou criminelles qui sont réglées par la loi, c'est-à-dire par le Koran, les traditions authentiques et les commentaires qui ont reçu dans chaque ville la consécration du temps : trois éléments qui forment en réalité le code musulman. Les chefs temporels connaissaient autrefois de tout le reste. Les kadis prononçaient encore sur tout ce qui était relatif au dogme, au rite, à la morale, à la discipline religieuse et aux fondations ou substitutions qui intéressaient les établissements pieux et de bienfaisance (*wakfs* ou *habous*); ils remplissaient l'office de notaires, et rédigaient en forme authentique toutes les conventions civiles; enfin ils étaient les tuteurs légaux des orphelins, des insensés, des absents, et nommaient des oukils pour prendre soin de leurs intérêts.

La juridiction des kadis n'était point limitée au territoire pour lequel ils avaient été institués; le juge le plus voisin pouvait être saisi, quels que fussent d'ailleurs le domicile des contestants ou la situation de l'objet contesté; seulement il fallait que les parties pussent être toutes présentes, amenées ou représentées devant le tribunal; les contendants pouvaient soumettre leurs différends à un kadi de leur choix, et cela non-seulement dans toute l'étendue de la régence, mais en tout pays musulman, à Fez ou à Tunis par exemple:

c'est que les seuls étrangers sont, dans les idées musulmanes, ceux qui ne professent par l'islamisme; c'est que la justice est rendue moins au nom du prince qu'au nom de Dieu, qui a des organes également respectables partout où règne sa parole, formulée dans le saint livre.

La peine capitale ne pouvait être infligée qu'avec l'approbation du dey. Le meurtre, le vol simple, le vol par effraction, étaient punis de mort. Quand il s'agissait d'un crime politique, le Turc était étranglé, mais en secret; l'indigène était empalé, pendu, décapité, mutilé, ou précipité sur les crochets des murs de Bab-Azoun, où il n'expirait qu'après de longs tourments; néanmoins le bourreau, si la victime le payait généreusement, n'hésitait pas à prendre sur lui de l'étrangler avant de la précipiter. Les Juifs condamnés à mort étaient brûlés vifs. De fortes amendes, la bastonnade, les travaux forcés punissaient les fautes légères. La dernière de ces peines était le plus en usage depuis l'abolition de l'esclavage des chrétiens.

Bien que les musulmans, plus qu'aucun autre peuple, soient naturellement disposés à se soumettre aux décrets de la justice, qu'ils regardent comme une émanation de Dieu, il ne faudrait pas en conclure qu'il n'existât absolument aucun recours contre une sentence inique et manifestement contraire à la loi. Deux sortes de recours étaient cependant ouverts contre les jugements des kadis : le premier était en certains cas porté au tribunal supérieur, nommé Medgelès; le second, infiniment plus rare, s'adressait au dey lui-même. L'appelant gravissait lentement la rue qui conduit à la Kasbah; parvenu au seuil de l'entrée principale, il frappait trois coups : « Que demandes-tu? lui disait l'officier de garde. — Je viens demander justice. » A ces mots, il était introduit devant le chef de l'état; il exposait son affaire, et si la plainte était accueillie, le jugement prononcé devenait nul; mais si elle était rejetée, il recevait immédiatement la bastonnade. Quand un juge était convaincu de prévarication, le dey lui faisait trancher la tête sur-le-champ.

Le tableau que nous venons de tracer des institutions civiles et politiques de la régence serait incomplet si nous ne donnions un aperçu des différentes races qui, à l'époque de notre conquête, peuplaient l'Algérie, et spécialement sa capitale. « C'est chose généralement répétée et admise, dit Karl Ritter dans son excellente *Géographie comparée*, que l'état d'Alger est habité par sept variétés distinctes de l'espèce humaine, savoir : les Berbères, les Maures, les Juifs, les Nègres, les Arabes, les Turcs et les Koulouglis. » Alger, en effet, lors de notre prise de possession, contenait un spécimen de tous ces peuples, agglomérés dans son enceinte à des titres différents; car les révolutions politiques, la conquête, le commerce ou l'esclavage, les y avaient successivement amenés. Nous allons rapidement indiquer leur position respective.

L'importance d'Alger a été considérablement exagérée par les géographes et les voyageurs qui ont écrit sur la régence. Malte-Brun et Shaler portent la population de cette ville à 70,000 âmes, et lui attribuent des édi-

fices autrement vastes que ceux qu'elle contient réellement. Aussi, dès les premiers jours, les officiers qui avaient étudié l'Algérie d'après les livres, éprouvaient-ils de nombreuses et fréquentes déceptions. En 1830, Alger, avec ses 4,000 maisons, la plupart étroites et à un seul étage, ne possédait guère plus de 30,000 habitants, savoir : 16,000 Turcs, Maures et Koulouglis, 7,000 Juifs, 2,000 Kabaïles, 1,200 Nègres, 600 Mozabites et 400 Biskris.

Les janissaires, comme nous l'avons vu, furent embarqués; les Turcs qui n'appartenaient pas à l'odjack, trop fiers pour devoir à la pitié du vainqueur la résidence d'une ville où ils avaient été les maîtres, se retirèrent dans différentes parties de la régence où ils espéraient que nos armes ne viendraient pas les inquiéter. Le petit nombre de ceux qui restèrent étaient vieux ou infirmes; parmi eux se trouvaient aussi des renégats corses, albanais, grecs, circassiens, maltais. La piraterie les avait attirés à Alger, et ils ne demandaient plus qu'à finir leurs jours sur cette terre d'adoption. Dès les premiers moments de notre occupation, le rôle des Turcs fut complétement annulé, leur influence s'évanouit. Les derniers demeurants de cette race ne songèrent qu'à faire oublier leur présence en vivant dans la retraite.

Les Koulouglis (*quaul-oughly*, fils de soldat), nés de l'union des Turcs avec les femmes mauresques, constituaient, ainsi que l'avons dit, une classe à part. Ils ne suivirent point les Turcs dans leur émigration : possesseurs pour la plupart de grandes propriétés, issus d'officiers et de dignitaires de l'odjack, quelques-uns même comptant des deys parmi leurs ancêtres, ne voyant aucun avantage à s'associer à la fortune des janissaires, qui les méprisaient, ils restèrent dans leur ville natale. Ces Koulouglis se font remarquer par leurs habitudes efféminées, leur excessive vanité et leur profonde ignorance. On reconnaît dans toute leur personne le mélange du sang européen avec le sang africain : ils ont la nonchalance des Turcs et le tempérament lymphatique des Mauresques. Ce sont néanmoins de beaux hommes, ils ont les traits réguliers, l'œil bien fendu, la peau blanche et lisse, les muscles très-prononcés et un certain embonpoint qu'ils tiennent sans doute de leurs mères. Presque tous assez riches pour ne rien faire, ils n'exercent aucune profession, ou celles qu'ils embrassent sont des moins fatigantes ; ils font cultiver leurs terres par des esclaves, et restent volontiers toute la journée oisifs, soit chez eux, soit dans les cafés, soit dans les boutiques de barbier.

Les Maures, presque tous concentrés dans les villes, sont les peuples les plus anciens de l'Afrique ; ils l'habitaient longtemps avant que les Arabes l'eussent envahie ; quelques historiens font même remonter leur origine aux Maurusiens de l'antiquité. Aujourd'hui le plus grand nombre descendent des anciens dominateurs de l'Espagne. De plus en plus étrangers non-seulement à la gloire, mais aux arts, à l'agriculture surtout, sans rapports entre eux, sans unité, méprisés par les tribus guerrières, mous, cruels, efféminés, intolérants, égoïstes, abrutis par le fanatisme, enveloppant toute leur existence dans

les préjugés religieux, les Maures de nos jours ont perdu toutes les nobles qualités que le mahométisme avait communiquées à leurs ancêtres. L'ardeur du prosélytisme leur avait inspiré la passion de la guerre et le courage qui assure le triomphe. Pendant plusieurs siècles établis en Espagne, on les vit défendre vaillamment leurs conquêtes contre les chrétiens. Mais une fois rejetés au delà du détroit, une fois la ferveur de leur saint zèle amortie, ils n'offrirent plus au monde que le spectacle d'un peuple usé par le repos, livré tout entier à la sensualité. S'ils ont encore un amour excessif pour leurs croyances, ils manqueraient de bras et d'audace pour les défendre. Entre les Maures de Grenade et ceux de la régence, il y a toute la distance qui sépare les peuples avancés des peuples rétrogrades. La guerre leur avait inspiré l'amour des grandes choses ; la paix les a refaits barbares. Ils n'ont aujourd'hui ni l'industrie nécessaire pour vivre dans les villes, ni l'activité qu'il faut pour habiter la campagne.

Divers géographes pensent que les Juifs qui habitent aujourd'hui l'Algérie sont tous sortis de la Palestine à l'époque du sac de Jérusalem et après les expéditions de Vespasien et de Titus. Ce qui les confirme dans cette opinion, c'est l'assertion formelle de quelques historiens arabes, qui prétendent qu'au VIIIe siècle la plupart des Berbères et des Arabes d'Afrique professaient le judaïsme, et que la prédication musulmane fut loin d'opérer une conversion universelle. Cette opinion nous paraît trop absolue. Après leur dispersion, les Juifs ont bien pu se diriger vers l'Afrique septentrionale, comme sur les autres points du globe ; mais la plupart de ceux qui habitent aujourd'hui l'Algérie descendent des fugitifs qu'y envoya la persécution espagnole, quelque temps après l'expulsion des Maures. Sous la domination turque, les Juifs se virent cruellement opprimés ; aux mauvais traitements leurs oppresseurs ajoutaient l'injure : il leur était ordonné de porter des habits d'une couleur sombre ; ils étaient relégués dans un quartier spécial ; ils ne pouvaient posséder aucun immeuble ; et s'ils venaient à passer devant une mosquée ou un marabout, ils étaient obligés de courber la tête, en signe de leur soumission. Lorsqu'une loi du dey enjoignit à tout musulman de sortir la nuit avec une lanterne allumée, un article spécial forçait les Juifs de porter une chandelle, mais sans lanterne, au risque de se brûler les doigts pour la protéger contre le vent ; car la police se faisait un jeu de donner la bastonnade ou de faire payer l'amende au pauvre disciple de Moïse qui laissait éteindre sa lumière. Un Juif qui, attaqué par un Turc ou un Maure, avait la hardiesse de lever la main était puni de la peine capitale.

Les Juifs d'Alger comme ceux d'Europe ont une physionomie caractéristique ; leur nez aquilin, leur barbe noire, leurs yeux magnifiques, mais encadrés d'une ligne concave, leur teint blafard, les distinguent suffisamment des autres nations. Inutile de dire qu'ils sont, comme partout, courtiers et marchands. Les premiers parmi eux font les affaires des négociants européens ;

ceux de la classe inférieure travaillent pour les Turcs, les Maures, et surtout pour les habitants de la campagne. A part l'agriculture, pour laquelle ils ont la plus grande répugnance, les Juifs exploitent tous les genres de commerce et d'industrie. Ils excellent dans les arts délicats, tels que la bijouterie et l'horlogerie; actifs à l'excès, remuants, intrigants, ils forment un contraste frappant avec les Maures, nonchalants et apathiques. Les professions que les Juifs de la basse classe exercent sont celles de tailleur, de cordonnier, de mercier, de ferblantier; ils travaillent admirablement en passementerie et en broderie sur vêtements. Avant que la course eût été abolie, l'une des branches de commerce des Juifs d'Alger était l'achat des prises que les corsaires ramenaient au retour de leurs croisières.

A mesure que les bagnes se dégarnirent d'esclaves chrétiens, les Kabaïles, qui habitent les montagnes du Petit-Atlas, vinrent offrir leurs services aux Algériens et s'établirent dans la ville. Issus de la famille berbère, que l'on regarde à bon droit comme l'une des races autochtones de l'Afrique septentrionale, ces hommes rudes et vigoureux accomplissaient à Alger les fatigants travaux de journaliers, d'hommes de peine, de jardiniers, ou de cultivateurs. La soif du gain assoupissait pour un temps dans leur âme cette profonde antipathie pour les étrangers qu'ils se sont transmise de génération en génération. Tous les Kabaïles résidants à Alger étaient d'une conduite exemplaire; mais cette espèce d'abjuration de leur caractère anti-social ne durait que le temps qu'il leur fallait pour amasser un petit pécule : aussitôt leur fortune faite, ils retournaient dans les montagnes sans avoir rien perdu de leur primitive sauvagerie. Nous nous étendrons davantage sur leur organisation politique, ainsi que sur celle des Arabes nomades, lorsque notre armée, en pénétrant dans l'intérieur, se sera mise en contact avec ces peuples que tous les dominateurs de l'Afrique ont jusqu'ici trouvés rebelles à leurs lois.

Les Nègres, appelés par les blancs indigènes *soudan* (noirs) et *abyd* (esclaves), forment une classe très tranchée de la population d'Alger. Ils proviennent, pour la plupart, du commerce que les Arabes font avec les habitants du grand désert. Ceux-ci enlèvent les Nègres lorsqu'ils viennent apporter le sel que les lacs d'eau saumâtre déposent sur leurs bords, ou bien ils traitent avec les petits princes du bassin du Niger, qui leur livrent leurs sujets par milliers. Ceux qui enlèvent les noirs ne les importent pas eux-mêmes dans la régence; ils les vendent aux Touaths (la plus méridionale des nations berbères), qui commercent avec les Mozabites du Belad-el-Djerid. Le prix le plus ordinaire des captifs en gros, et sans distinction d'âge ni de sexe, est la charge de dattes de quatre chameaux (un chameau porte ordinairement quatre quintaux), ou l'équivalent en quincaillerie. Ces seize quintaux de dattes, qui reviennent, dit-on, à 16 francs dans le Belad-el-Djerid, peuvent au moment de l'échange avoir atteint par l'effet du transport une valeur de 40 francs. Tel est le prix de l'esclave déjà parvenu à une longue distance du lieu de sa naissance. La caravane

fait dix-sept jours de marche dans les sables pour arriver chez les Mozabites : mais cette partie de son voyage n'est pas celle qui l'inquiète le plus : dans le désert elle est en sûreté ; plus elle se rapproche de la côte, plus elle risque d'être pillée ; elle n'arrive à bon port qu'à force de courage, d'efforts diplomatiques, et de sacrifices de marchandises et d'argent. Sa dernière station est ordinairement à Mediah, où se tient le principal marché d'esclaves de la régence.

Les jeunes Nègres de bonne mine et robustes se vendent depuis 100 jusqu'à 200 réaux boudjoux (185 à 370 fr.) ; les enfants depuis 50 jusqu'à 80 boudjoux ; les femmes depuis 100 jusqu'à 500, lorsqu'elles sont jeunes et qu'elles savent coudre et diriger un ménage. Les Nègres s'attachent singulièrement à leurs maîtres, malgré les mauvais traitements qu'ils en reçoivent. Ils peuvent s'affranchir à prix d'argent, ou par des services rendus ; quelquefois même ils recouvrent leur liberté à la mort de leur patron, et deviennent alors citoyens, après avoir embrassé l'islamisme. C'est de cette façon que la population nègre s'est établie dans l'intérieur de la régence. On distingue ceux qui en sont originaires de ceux qui ont été émancipés, à une incision que ces derniers portent sur chaque joue, espèce de tatouage que leur font subir les marchands qui les ont achetés.

L'habitude de vivre avec les Maures a donné aux Nègres les mêmes sentiments religieux. Les hommes portent le turban ; les femmes libres s'habillent comme les Mauresques, et se couvrent la figure comme elles, mais sans y apporter le même soin. Si elles sont pauvres, elles ne quittent pas leur costume, qui consiste en une chemise de toile blanche à manches courtes, une culotte brune serrée autour des reins, et une pièce d'étoffe dont elles se servent pour se couvrir la tête. A Alger, les Nègres ont accaparé la profession de boucher, et par un privilége assez bizarre ils sont seuls chargés de blanchir à la chaux les murs et les terrasses des maisons.

Les Mozabites, issus d'un district du désert, au sud d'Alger, à vingt jours de marche environ, sont d'un caractère tranquille, actif et commerçant. Quoique blancs, leurs traits et leur type sont ceux des Arabes. Ils suivent la loi de Mahomet, mais ils s'en écartent dans plusieurs détails, et refusent d'accomplir les cérémonies de leur culte dans les mosquées publiques. Leur probité en affaires est proverbiale à Alger ; aussi étaient-ils protégés par le divan et ne reconnaissaient-ils dans les affaires civiles que la juridiction de leur *amin* (syndic de la corporation). Les Mozabites étaient les agents privilégiés du commerce d'Alger avec l'intérieur de l'Afrique ; ils avaient aussi le monopole des bains publics et des moulins de la ville.

Les Biskris, venus de Biscara, sur les dernières limites de la province de Constantine, au sud du grand lac appelé *el Chott*, étaient portefaix et gardiens de boutiques, surveillance dont ils s'acquittaient à merveille. Les Biskris ont le teint brun, le caractère sérieux ; leurs mœurs, leur caractère diffèrent essen-

tiellement de ceux des Arabes; cependant par leur langage, qui est un dialecte corrompu de l'arabe, il paraîtrait qu'ils appartiennent à ce peuple, et que leurs mœurs se sont altérées par leurs alliances avec les indigènes. Cette présomption acquiert une nouvelle force, quand on sait que le territoire qu'ils habitent fut nécessairement traversé par les flots de l'invasion arabe, qui conquit l'Afrique au VIIe siècle. Les Biskris sont spécialement chargés, à Alger, de la surveillance de nuit; ils se distribuent les rues, les maisons; ils couchent devant les portes, ou à l'entrée des magasins, et répondent de tout. Si un vol était commis, chose presque inouïe, la corporation des Biskris tout entière payait le dommage; tandis que ceux à qui était confiée la garde du quartier devenu le théâtre du délit recevaient la bastonnade, quelquefois même marchaient au supplice.

Telle était la population au milieu de laquelle se trouvait l'armée française; elle ne pouvait pas, comme on voit, lui inspirer de sérieuses inquiétudes. D'un autre côté, les relations mensongères qui venaient du dehors sur les bonnes dispositions des Arabes et des Kabaïles, accréditées par les Maures et les juifs d'Alger, augmentaient sa confiance et lui faisaient supposer que son rôle allait désormais être passif. En présence de cette ville si triste, où il était impossible d'établir la moindre relation avec les habitants, sous un climat si ardent, entourés de coutumes si étranges, les officiers et les soldats n'espérant plus d'autres conquêtes, se prenaient à regretter la France, et sollicitaient leur entrée aux hôpitaux pour avoir un prétexte de retourner dans leurs foyers. Le général en chef lui-même partageait la sécurité de son armée; car voici comment, après l'occupation, il rendait compte au gouvernement de sa situation :

« La prise d'Alger paraît devoir amener la soumission de toutes les parties de la régence; plus la milice turque était redoutée, plus sa prompte destruction a révélé dans l'esprit des Africains la force de l'armée française. Le bey de Tittery a reconnu le premier l'impossibilité où il était de prolonger la lutte. Le lendemain même du jour où les troupes françaises ont pris possession d'Alger, son fils, à peine âgé de seize ans, est venu m'annoncer qu'il était prêt à se soumettre, et que, si je l'y autorisais, il se présenterait lui-même [1]. Son jeune envoyé a rempli sa mission avec une naïveté qui rappelait les temps antiques. Je lui remis un sauf-conduit pour son père, qui, le jour suivant, se rendit à Alger. Je l'ai laissé à la tête du gouvernement de sa province, sous la condition qu'il nous paierait le même tribut qu'au dey : cette condition a été acceptée

[1] Ce langage n'était pas tout à fait d'accord avec la lettre dont le jeune envoyé était porteur. Une des phrases de cette lettre était presque menaçante. Lorsqu'on lui eut fait remarquer cette contradiction, il affirma de la manière la plus vive que son père aspirait à notre alliance; que si la lettre laissait quelque doute à cet égard, c'est que sa pensée n'avait pas été fidèlement exprimée par le secrétaire dont il s'était servi. Tout ceci prouve que le bey de Tittery n'était pas de bonne foi, et que l'opinion de Hussein sur ce chef était on ne peut mieux fondée.

avec reconnaissance. Les habitants paraissent convaincus que les beys d'Oran et de Constantine ne tarderont pas à suivre l'exemple de celui de Tittery. Déjà la confiance commence à s'établir; beaucoup de boutiques sont ouvertes; les marchés s'approvisionnent; le prix des denrées est plus élevé que dans les temps ordinaires, mais bientôt la concurrence aura fait cesser cette cherté éphémère. Tout nous porte à croire que la tâche de l'armée est remplie. »

Peu de jours suffirent pour détruire ces illusions.





CHAPITRE XIII.

DOMINATION FRANÇAISE.

Sensation que produit en France la nouvelle de la prise d'Alger. — M. de Bourmont est nommé maréchal de France. — Expédition de Blidah. — Conspiration des Turcs et des Arabes contre les Français. — Occupation de Bône et d'Oran. — Tentative sur Bougie. — Impression des événements de Juillet sur l'armée. — Ses inquiétudes. — Le comte Clauzel est nommé général en chef. — Départ du maréchal de Bourmont.



La nouvelle de la prise d'Alger parvint à Paris le 9 juillet; malgré les graves préoccupations qui agitaient alors la France et la capitale, elle y produisit une agréable sensation. La chambre, dont la majorité était en opposition flagrante avec la couronne, venait d'être dissoute; les 221 expliquaient à leurs commettants ce brusque renvoi, et partout, en haine du pouvoir, on s'apprêtait à réélire les mêmes représentants. Cependant, au premier bruit du canon, les partis firent trêve à leurs récriminations pour saluer par d'unanimes applaudissements la victoire de notre jeune armée. Mais bientôt le ton menaçant qu'affectèrent les journaux ministériels obscurcit la joie popu-

laire. Tout le monde comprit à leur langage, que le gouvernement s'apprêtait à exploiter la circonstance, et que maintenant il allait oser ce qu'il eût désespéré naguère d'entreprendre.

En effet, les organes du pouvoir ne cessaient de se déchaîner contre l'opposition ; ils la raillaient des craintes exagérées qu'elle avait propagées au début de la campagne ; ils l'accusaient d'être insensible à la gloire de nos armes, au développement de notre commerce, à l'accroissement de notre puissance maritime, et cela par haine pour le ministère. On avait beau leur répondre : « Eh « quoi ! parce que notre armée a triomphé en Afrique, les ministres sont-ils « plus populaires? Est-ce à eux que nous devons d'avoir une armée pleine d'ar- « deur et de courage, des officiers habiles et une marine admirable? L'armée « a fait glorieusement son devoir; que le ministère fasse le sien ! » Le gouvernement ne songeait qu'à exploiter la victoire au profit de ses plans rétrogrades. Dès que l'heureuse nouvelle fut proclamée, il s'empressa d'opposer à l'élection du général Mathieu Dumas, qui se présentait au premier arrondissement de Paris, le nom de M. Duperré, sans même consulter l'amiral. Les électeurs repoussèrent le candidat ministériel, tout en protestant de leur haute considération pour sa personne. « Les électeurs de cet arrondissement, « disaient-ils, voudraient qu'il fût en leur pouvoir de donner à l'illustre com- « mandant de nos forces navales un témoignage de leur estime et de leur admi- « ration; mais ce n'est pas en se prêtant à une intrigue ministérielle qu'ils lui « eussent rendu un hommage digne de lui. »

Cette défaite électorale ne suffit pas au cabinet pour l'éclairer sur sa véritable position, car il croyait que la prise d'Alger devait le faire triompher de tous ses ennemis ; ainsi, un journal ministériel affectait d'appeler les 221, les alliés du dey, et ajoutait qu'il fallait s'en débarrasser comme on avait fait des pirates. Lorsque Charles X se rendit à Notre-Dame pour remercier le Tout-Puissant de la victoire qu'il venait d'accorder à l'armée française, l'archevêque introduisit au milieu de ses louanges et de ses vœux pour le triomphe du christianisme en Afrique, cette phrase significative : « Sire, que votre grande âme s'affermisse « de plus en plus. Votre confiance dans le divin secours et la puissance de Marie, « mère de Dieu, ne sera pas vaine. Puisse Votre Majesté en recevoir bientôt « encore une nouvelle preuve! Puisse-t-elle bientôt venir encore remer- « cier le Seigneur d'autres merveilles non moins douces, non moins écla- « tantes! » Placé entre le vague de ces paroles mystiques et l'âpreté du langage des organes ministériels, le public cherchait à deviner, il s'épuisait en commentaires, et était en proie à une vive anxiété.

A tous ces sujets d'inquiétude vinrent bientôt se joindre les menaces de l'Angleterre ; cette puissance défiait la France d'oser garder l'Algérie sans son consentement, et disait hautement qu'elle ne lui accorderait jamais une telle permission. Ainsi cette brillante victoire, qui dans toute autre circonstance aurait été un sujet d'allégresse publique, devenait l'occasion des plus sérieuses alarmes.

En Afrique, un sourd mécontentement agitait l'armée; M. de Bourmont avait adressé au président du conseil une liste de promotions et de récompenses : quatre maréchaux de camp étaient présentés pour le grade de lieutenant-général; huit colonels pour celui de maréchal de camp; des officiers, des soldats, tous ceux, en un mot, qui s'étaient distingués durant la campagne, figuraient sur cette liste. M. de Bourmont demandait en outre deux cent quarante décorations de chevaliers de la Légion-d'Honneur, quarante décorations tant de grand cordon que de grand officier, commandeur et officier, cent croix de chevalier de Saint-Louis et six de commandeur dans le même ordre. Ces demandes parurent exorbitantes, et le général en chef fut invité à les restreindre, comme si les faits d'armes et le courage de nos soldats n'avaient pas toujours été au niveau des dangers qu'ils eurent à surmonter. M. de Bourmont insista pour le maintien de sa liste; le cabinet ne tint aucun compte de ses réclamations, et n'accorda à l'armée, pour toute récompense, que le bâton de maréchal donné son chef, et deux croix de Saint-Louis : l'une pour M. Louis de Bourmont, l'autre pour M. de Bessière, qui tous deux s'étaient distingués à Staouëli. Mais ces deux jeunes officiers, indignés d'une telle partialité, jurèrent de ne porter leur décoration que lorsque tous leurs camarades auraient reçu celles auxquelles ils avaient droit. C'est ainsi qu'on récompensait cette armée qui venait d'attacher un si beau fleuron à la couronne de France, le dernier qui dût illustrer la branche aînée des Bourbons!

D'un autre côté, et ce qui était plus grave encore, on laissait M. de Bourmont sans instructions sur ce qu'il avait à faire pour utiliser sa conquête. Dans l'espace de dix ou douze jours, le nouveau maréchal ne reçut que deux dépêches : l'une était relative à l'envoi en France de soixante chameaux que l'on avait le projet d'acclimater dans les landes de Bordeaux; l'autre recommandait que l'on formât, sans perdre de temps, des collections de plantes et d'insectes pour le cabinet d'histoire naturelle. La futilité de pareilles demandes dans un moment si critique, montre combien peu arrêtées étaient les vues du gouvernement sur l'utilisation ultérieure de la conquête d'Alger. Tout était donc livré à la sollicitude du maréchal. Il y pourvut de son mieux.

Nous avons dit qu'un comité municipal, composé des syndics des principales corporations de la ville, avait été institué; on s'occupa ensuite de l'installation du *codjia* (inspecteur) du marché au blé, du *petri meldji* (intendant des inhumations), de l'aga des Arabes, dont la juridiction devait s'étendre, comme du temps de la régence, sur toutes les tribus qui avoisinent Alger. L'administration de la justice fut aussi réorganisée : les cadis maures reprirent leurs siéges, ainsi que les rabbins; mais on supprima les tribunaux spéciaux des Turcs, afin de ne laisser à ceux-ci aucune marque d'autorité et de les obliger à se retirer. Les décisions principales de tous ces tribunaux furent soumises à l'*exequatur* de l'autorité française. Des tarifs discutés au sein de la commission de gouvernement réglèrent la perception des droits de douane et d'octroi;

enfin, un comité spécial prit sous sa responsabilité la surveillance et la direction des domaines de l'état. Toutes ces créations, quelque imparfaites qu'elles fussent, font le plus grand honneur à M. de Bourmont, car ce qui importe le plus après la victoire, c'est de ne pas en perdre les fruits, c'est de conserver tout ce que la guerre n'a pas dévoré.

De son côté, le comité municipal, plein de zèle, se livrait sans relâche aux nombreuses améliorations que réclamait une ville soumise depuis trois siècles à l'ignorante administration des Turcs. Une garde urbaine, composée de deux cents hommes d'élite, fut affectée à la police de la ville et du port; on élargit les rues qui conduisaient de la Marine aux portes Bab-el-Oued et Bab-Azoun, afin d'y rendre possible la circulation des voitures à quatre roues; une manutention des vivres s'éleva dans l'enceinte même des magasins de la Marine, et bientôt plusieurs bataillons purent abandonner leurs bivouacs pour venir s'installer dans l'intérieur d'Alger; la Kasbah fut complétement isolée du corps de la place, on ouvrit une communication entre cette citadelle et la campagne; enfin un bureau de santé semblable à celui de Marseille fut institué, précaution importante, qui devait préserver l'armée des maladies pestilentielles qui règnent fréquemment dans la partie orientale du bassin de la Méditerranée. Au dehors de la ville, plusieurs maisons de campagne furent transformées en hôpitaux. Ces utiles travaux employèrent les premiers jours de l'occupation : officiers et soldats y prirent une large part.

Depuis le 5 juillet, nos avant-postes n'avaient pas été attaqués. Les Arabes de la plaine de la Metidja, les habitants même des montagnes venaient en foule vendre aux troupes françaises les produits de leur sol. L'abondance régnait partout, et, dans l'ignorance où l'on était alors du caractère haineux et sanguinaire des Arabes, on croyait déjà à la pacification complète de l'Algérie. Cependant, le 18, ayant appris qu'une bande armée avait enlevé dans la Metidja presque tous les bœufs que nous envoyait le bey de Tittery, le maréchal pensa qu'une excursion dans l'intérieur exercerait une grande influence sur les habitants et lui fournirait l'occasion d'apprécier la disposition des esprits : les Arabes commençaient à croire qu'affaiblie par les pertes qu'elle avait faites sur le champ de bataille et dans les hôpitaux, l'armée victorieuse était réduite à camper sous le canon d'Alger. Plusieurs autres motifs encore portaient M. de Bourmont à s'avancer jusqu'au pied de l'Atlas. La plaine de Metidja avait été signalée comme éminemment propre à l'établissement d'une colonie : il était donc important de la reconnaître pour savoir jusqu'à quel point cette opinion était fondée. Menacés par les Kabaïles des montagnes voisines de leur ville, les habitants de Blidah réclamaient aussi notre protection. Les envoyés qui se présentèrent de leur part au quartier général paraissaient convaincus que l'apparition d'un corps français suffirait pour écarter l'orage prêt à fondre sur eux; ils affirmaient qu'à peine sept heures de marche séparaient Alger de Blidah, et que souvent les cavaliers franchissaient cette distance deux fois dans le

même jour. Pendant que ces envoyés sollicitaient ainsi la protection de notre armée, deux juifs venus d'Oran annonçaient au maréchal que le bey de cette province était décidé à se reconnaître vassal du roi de France. M. de Bourmont résolut donc de se porter en personne sur Blidah, pendant que son fils aîné se rendrait à Oran, à bord du brick *le Dragon*, pour recevoir le serment du bey et lui remettre le diplôme de son investiture. Mais le conseil municipal d'Alger, où se trouvaient plusieurs Maures qui avaient une connaissance parfaite du pays, désapprouva hautement l'expédition de Blidah; il assurait que toutes ces sollicitations cachaient quelques ruses du bey de Tittery, et qu'il serait prudent de l'ajourner. M. de Bourmont repoussa cet avis, et fit les dispositions nécessaires pour l'exécution de son projet.

Le 22 juillet, jour fixé pour le départ, le duc d'Escars reçut l'ordre de former dans sa division un détachement de mille hommes d'infanterie, jugé suffisant; il le composa d'un bataillon du 1er régiment de marche et de huit compagnies d'infanterie de ligne, prises dans les deuxième et troisième brigades; d'un escadron de chasseurs à cheval, de deux pièces de 8, de deux obusiers de montagne et d'une compagnie de sapeurs. Le général Hurel en prit le commandement. L'infanterie, avec les quatre bouches à feu, partit dans l'après-midi du 22, alla bivouaquer à trois lieues d'Alger, en arrière de l'Oued-Kerma, un des affluents de l'Harash, et se remit en marche le 23, à quatre heures du matin. Le maréchal sortit lui-même d'Alger, escorté de deux compagnies de grenadiers, d'une compagnie de sapeurs et de quelques chasseurs à cheval: les généraux d'Escars, Desprez et Lahitte, le lieutenant-colonel Filosofof, le capitaine de vaisseau Mancel, le prince de Schwartzemberg, plusieurs autres volontaires étrangers et un grand nombre d'officiers d'état-major l'accompagnaient, tous impatients de voir une ville que bien peu d'Européens avaient jusque-là visitée. Le syndic Hamden-ben-Secca, deux membres du conseil municipal et dix ou douze Maures ou Arabes se joignirent à cette suite brillante.

On suivit la voie romaine qui, sur une longueur de deux lieues, est ombragée par des arbres de différentes espèces et par des haies d'une grande élévation. Sur toute cette partie de la route les voitures roulèrent sans beaucoup de difficultés; mais lorsqu'on eut atteint la berge gauche de la vallée de l'Oued-Kerma, déchirée par de nombreuses ravines, il fut impossible de les faire avancer; les soldats étaient presque obligés de les porter à dos. Le maréchal leur laissa le soin de vaincre ces difficultés, et, continuant d'avancer avec un détachement de chasseurs, passa l'Oued-Kerma sur un pont en maçonnerie : il se trouvait en face de la Metidja. La vue de cette vaste plaine, coupée par de nombreux marais, mal cultivée, ravagée par le parcours des bestiaux, produisit une fâcheuse impression sur le maréchal et sur ceux qui l'accompagnaient. On s'était attendu à voir une plaine unie, verdoyante, parsemée de gracieuses habitations, et au contraire, on se trouvait en présence d'une nature sauvage, d'un

terrain en désordre, où les cultures n'occupaient que la plus faible partie. Si le désappointement fut grand, la richesse du sol n'en était pas moins réelle: c'est sous un pareil aspect que se montrèrent aux premiers défricheurs les vallées de l'Ohio, du Missouri, de la Delaware, qui font aujourd'hui la fortune de l'Amérique du Nord.

La plaine de la Metidja, dont la partie S.-E. touche presque à Alger, est sans contredit une des plus belles qui existent dans l'ancien continent. Elle a de soixante-quatre à soixante-douze kilomètres de long sur vingt-quatre à vingt-huit de large[1]. Bordée et dominée par le massif d'Alger et le petit Atlas sur deux de ses côtés, elle a pour limites, à ses deux points extrêmes, les collines du Sahel et les dunes de sables de l'Harash. Malgré le voisinage des montagnes, elle présente presque partout une surface plane. Plusieurs rivières : le Mazafran, l'Hamise, l'Harash, etc., la traversent dans une direction à peu près parallèle, en se rendant du petit Atlas dans la Méditerranée ; mais, arrivés au pied du massif, quelques-uns de ces cours d'eau rencontrent des obstacles qui les rejettent sur les basses terres où ils donnent naissance à de nombreux marais. La partie méridionale était couverte de vastes établissements agricoles et de très-belles cultures en orge et en blé, de riches vignobles, de plantations d'oliviers, d'orangers, de caroubiers; mais partout ailleurs le sol, presque inculte, était livré aux dépaissances, et l'on n'y voyait de distance en distance que des tentes en poil de chameau ou des huttes construites en terrre qui servaient d'abri aux pasteurs.

L'escorte du maréchal atteignit la colonne du général Hurel près de Bouffarick, ancien lieu de rendez-vous d'un grand nombre de tribus arabes, qui viennent y opérer leurs échanges, et qui, depuis l'occupation française, est destinée à devenir le centre de nos établissements dans la plaine. On jugea à propos de faire halte en cet endroit pour rallier les traînards, menacés à chaque pas de tomber sous le yathagan des Kabaïles. En effet, ceux qui rejoignaient n'avaient que de lamentables récits à faire : plusieurs de leurs camarades avaient été tués, et ceux qui avaient pu échapper étaient horriblement maltraités. Un des interprètes du maréchal ne dut son salut qu'à la connaissance parfaite qu'il avait de l'arabe : retenu prisonnier pendant quelques heures, il fut obligé de rebrousser chemin et de regagner Alger.

Quand la colonne se remit en marche, une députation sortie de la ville de Blidah se présenta devant le maréchal; elle venait protester de la soumission des habitants, et lui donner l'assurance de la vive satisfaction qu'ils éprouvaient en voyant arriver les troupes françaises : l'accueil qu'elles y reçurent ne démentit pas ces protestations.

Blidah est une petite ville, située tout au pied du versant septentrional de l'Atlas, dont les premiers gradins ne sont éloignés que de quelques centaines

[1] La superficie de la plaine de Metidja est évaluée à 500,000 hectares.

de mètres de ses remparts. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est d'environ cent quatre-vingts mètres, et sa distance d'Alger de cinquante-un kilomètres. Elle est assise sur un terrain plat et peu accidenté. Des masses abruptes de montagnes l'enferment dans un vaste demi-cercle d'où s'échappent les eaux de l'Oued-el-Kébir qui arrosent et fertilisent une grande partie de son territoire. Grâce à l'abondance de ces eaux habilement distribuées, Blidah était, pour ainsi dire, cachée dans une forêt d'orangers.

Du point élevé et central où elle est assise, cette ville offre un des plus beaux panoramas que la nature ait créés : l'œil embrasse une vaste étendue de pays; à l'ouest, il plonge et se perd dans les profondeurs de la plaine des Hadjoutes, et va s'arrêter sur les montagnes voisines de Cherchell ; à l'est se déroule la Metidja ; en face, et sur une étendue considérable, l'horizon est borné par les collines du Sahel, dont quelques coupures laissent apercevoir la mer. Les montagnes qui entourent Blidah sont fort élevées; elles sont souvent couvertes de neige jusqu'à la mi-mai, et leur cime est couronnée de chênes balottes, dont les glands nourrissent un grand nombre d'habitants de ces cantons. On y voit des ravins profonds et très-fertiles, remplis d'arbres fruitiers arrosés par des sources d'eaux vives aussi pures que le cristal. Les frênes, les peupliers blancs, les micoucouliers, s'y élèvent à une grande hauteur et offrent partout de délicieux ombrages.

On ne trouve à Blidah aucune trace de monuments antiques, et ses édifices n'offrent rien de remarquable. La tradition locale fait remonter son origine à l'époque de la conquête turque, et lui donne pour fondateurs une famille de marabouts. Les tombeaux très-remarquables et très-vénérés de ces personnages existent encore aujourd'hui dans un village situé à une heure de distance dans la montagne, près de la source de l'Oued-el-Kébir. Quoi qu'il en soit de cette tradition, Blidah, grâce à son heureuse situation, à son territoire fertile, à son climat salubre, était devenue en peu de temps l'une des villes les plus importantes et les plus riches de l'intérieur. En 1825, époque du tremblement de terre qui renversa cette ville, dispersa ou fit périr plus de la moitié de ses habitants, sa population s'élevait de quinze à dix-huit mille âmes; en 1830, elle en comptait à peine cinq à six mille.

Blidah est entourée d'une simple muraille en terre, blanchie à la chaux, de douze pieds d'élévation, mais suffisante pour arrêter une armée qui n'aurait pas d'artillerie. Les habitations sont construites sur le même modèle que celles d'Alger; presque toutes les rues se coupent à angle droit, et chaque carrefour est orné d'une fontaine. Les édifices religieux y sont en très-petit nombre; une seule mosquée mérite d'être remarquée. Elle était pour les Arabes une ville de luxe et de plaisir, ainsi qu'un grand centre qui mettait les populations de l'intérieur en contact avec celles de la côte, et où venait aboutir presque tout le commerce d'une grande partie de la plaine, de la montagne, de la province de Tittery et même du haut Chélif. Les eaux de l'Oued-el-Kébir,

habilement ménagées, y faisaient mouvoir une quinzaine de moulins à blé; elle possédait de nombreuses tanneries, et jouissait d'une certaine renommée pour ses ateliers de teinture, la préparation du maroquin, la fabrication d'articles d'habillement, de chaussure, d'harnachement, et surtout d'instruments aratoires.

A peine les bivouacs étaient-ils établis, que les habitants s'empressèrent d'offrir à nos soldats des fruits et des boissons rafraîchissantes, des vivres de toutes sortes. Les bœufs ne coûtaient que vingt-cinq francs par tête, et on avait pour dix centimes une douzaine de magnifiques oranges; l'orge et la paille étaient dans la même proportion. Quelques officiers pénétrèrent dans la ville, mais ils revinrent peu satisfaits de leur excursion : son aspect leur parut beaucoup moins agréable que celui du pays environnant. Les maisons ruinées par le tremblement de terre de 1825 n'avaient pas été relevées; dans leurs boutiques ouvertes, mais mal approvisionnées, les marchands ne témoignaient, il est vrai, aucune inquiétude à la vue des uniformes français, mais la crainte des Kabaïles les préoccupait extrêmement.

Le 24 au matin, M. de Bourmont, à la tête d'un bataillon d'infanterie et d'un détachement de chasseurs, poussa une reconnaissance jusqu'à une lieue et demie à l'ouest de la ville; tout était tranquille. Au retour, dans une escarmouche engagée entre l'arrière-garde et quelques Kabaïles qui ne tardèrent pas à s'éloigner, un de nos fantassins fut blessé à mort. A dix heures, le général Desprez, suivi de deux officiers d'état-major et de quatre chasseurs à cheval, remonta l'Oued-el-Kébir jusqu'à près d'une demi-lieue de Blidah; aucun ennemi ne vint à sa rencontre; cependant il vit errer çà et là des hommes armés qui semblaient épier tous ses mouvements. Ces symptômes d'hostilité, les alarmes qu'éprouvaient les habitants de la ville, décidèrent M. de Bourmont à se replier sur Alger.

A une heure, plusieurs coups de feu retentirent dans les environs; on sut bientôt après que deux canonniers conducteurs avaient été tués au moment où ils abreuvaient leurs chevaux dans un ruisseau qui baigne les murs de Blidah. Plusieurs soldats d'infanterie furent frappés, presque au même instant, dans les jardins où ils croyaient pouvoir se promener avec sécurité; enfin, M. de Trelan, chef de bataillon, aide de camp du maréchal, étant sorti pour reconnaître ce qui se passait, reçut une balle dans le bas-ventre : la blessure était mortelle. De tous côtés partaient des coups de fusil, mais l'ennemi ne se montrait nulle part. La colonne étant trop peu nombreuse pour faire des battues dans la campagne, le parti le plus sage était de quitter un lieu où les arbres, les haies, les buissons, cachaient de nombreuses embuscades.

Le détachement gagna la plaine sans obstacle; mais bientôt on vit accourir une multitude d'Arabes et de Kabaïles à pied et à cheval, qui se ruèrent sur ses flancs afin de l'entamer. L'avant-garde, serrée de près, fit une charge à la baïonnette qui repoussa l'ennemi. Le prince de Shwartzemberg mit pied

à terre pour se mêler à nos soldats, et tua un Arabe de sa main. Les chasseurs à cheval, qui trouvaient pour la première fois depuis l'ouverture de la campagne l'occasion de charger, laissèrent sur le terrain une quarantaine d'Arabes et de Kabaïles ; le reste s'enfuit en désordre. Afin de prévenir toute surprise, une double ligne de tirailleurs flanqua la colonne ; et lorsque l'ennemi devenait trop nombreux, la cavalerie le dispersait par des charges à fond. Des officiers d'ordonnance et plusieurs des Maures qui accompagnaient le maréchal prirent part à ces escarmouches; le jeune Poniatowski, qui faisait la campagne comme maréchal des logis, s'y distingua; M. de Bourmont lui-même mit l'épée à la main pour dégager son chef d'état-major que des cavaliers venaient d'entourer. Ces petits combats harassaient nos chevaux; les Arabes s'en aperçurent, et se portèrent en masse sur la colonne principale. Nos pièces de campagne, bien ajustées, les firent repentir de cette audace; la mitraille en abattit un grand nombre. Ce coup de vigueur déconcerta les assaillants : tous regagnèrent les montagnes, et le détachement put arriver paisiblement sous les murs d'Alger, après avoir perdu toutefois plus de quatre-vingts hommes.

Le soir, comme M. de Bourmont se disposait à rentrer en ville, deux émissaires arabes vinrent le trouver, et lui expliquèrent les motifs de l'attitude hostile des tribus. Désireux d'avoir la ville de Blidah sous son autorité, le bey de Tittery en avait demandé le commandement au maréchal; mais celui-ci, instruit du caractère perfide de ce bey, lui avait refusé cette faveur. Mustapha, désappointé, voulut avoir par la force et la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir autrement : il fit répandre le bruit que sous le prétexte de visiter Blidah les Français venaient saccager le pays, détruire les moissons et emmener en esclavage les habitants. C'en était assez pour exciter l'ardeur belliqueuse des Kabaïles et des Arabes. Deux jours avant le départ du maréchal, toutes les tribus voisines de Blidah étaient en armes, décidées à nous attaquer à outrance. Cette petite campagne, durant laquelle le caractère astucieux et féroce des Arabes se montra à découvert, rendit les Français plus circonspects; ils observèrent avec une minutieuse attention les démarches des habitants d'Alger, et ne tardèrent pas à découvrir qu'une conspiration se tramait contre eux.

Parmi les Turcs célibataires qui avaient reçu l'ordre de s'embarquer, deux cents environ s'étaient soustraits aux recherches de la police militaire; les Turcs mariés avaient été autorisés à ne pas quitter la ville, et s'étaient engagés à vivre dans la plus profonde retraite. Mais, une fois le danger passé, mécontents de la nullité dans laquelle ils étaient tombés, ils intriguèrent au dedans et au dehors, se ménagèrent de secrètes intelligences avec les Kabaïles et les Arabes, et se tinrent prêts les uns et les autres à profiter de la première circonstance pour attaquer les Français. L'expédition de Blidah leur parut une occasion favorable, car les motifs qui l'avaient déterminée ne pouvaient être

compris par ces hommes ignorants. Le retour précipité du détachement, qu'ils regardaient comme une retraite forcée, ranima leurs espérances, et moins que jamais les chefs des tribus se montrèrent disposés à se soumettre. Dès lors, les relations entre les habitants de la ville et ceux du dehors devinrent plus actives ; on surprenait sans cesse, aux portes d'Alger, des Arabes et des Kabaïles emportant sous leurs manteaux des armes et de la poudre. Interrogés sur la manière dont ils se procuraient ces objets, ils répondaient que les Turcs les leur remettaient ; mais ils refusèrent constamment d'en désigner un seul. L'administration française, pour étouffer cette conjuration à son berceau, ordonna que les Turcs mariés qui avaient le plus de fortune et d'influence seraient conduits à bord de *l'Alcibiade*, en leur déclarant que puisqu'ils avaient faussé leur serment et fait cause commune avec nos ennemis, ils ne pouvaient rester plus longtemps au milieu de nous. Le plus grand nombre fut transporté dans l'Asie-Mineure. Les Arabes qui avaient été saisis emportant des armes et des munitions, furent jugés par une commission militaire, qui en fit fusiller deux. Ces mesures vigoureuses ramenèrent pour quelque temps la tranquillité.

Préoccupé avant tout, dans l'expédition d'Afrique, de la perte de nos anciennes concessions de la Calle, le gouvernement français avait donné l'ordre à M. de Bourmont, dès les premiers jours de juillet, de diriger le plus tôt possible sur Bone un corps d'armée, pour y faire reconnaître les droits de la France. L'ordre était formel ; il fallait l'exécuter ; mais malgré tous les efforts l'escadre qui devait transporter les troupes ne se trouva prête à appareiller que le 25 juillet, jour de l'arrivée du maréchal à Blidah : elle se composait du *Trident*, des frégates *la Surveillante* et *la Guerrière* et d'un brick, et était commandée par le contre-amiral Rosamel. Le général Damrémont était à la tête des troupes de terre, formées de la première brigade de la deuxième division (6[e] et 49[e] de ligne), d'une batterie de campagne, d'une compagnie de sapeurs. Contrariée par les vents, l'expédition n'arriva que le 2 août devant le port de Bone, où elle avait été devancée par M. Rimbert, ancien agent de nos concessions. Les exhortations de cet agent, appuyées par les conseils de quelques Maures de distinction qui l'accompagnaient, la haute opinion que la chute d'Alger avait donnée des forces de la France, et surtout la crainte d'être pillés par les Arabes, déterminèrent les habitants à faire les plus vives instances pour que la ville fût occupée sur-le-champ. En effet, quelques jours auparavant, le bey de Constantine avait envoyé un de ses lieutenants pour prendre le commandement de la ville, mais on avait refusé de le recevoir ; cet officier ayant demandé qu'on lui livrât du moins la poudre qui se trouvait dans les magasins, cette prétention fut encore repoussée. Instruit de toutes ces particularités, l'amiral Rosamel ordonna le débarquement, et le général Damrémont entra dans Bone, à la tête de sa brigade, sans coup férir.

Le port de Bone n'est qu'un bas-fond d'une mauvaise tenue, faiblement

défendu du large par la Pointe-du-Lion, et plus bas par celle de la Cigogne, qui s'avance d'une soixantaine de mètres dans la mer. L'ancrage y consiste en une couche de sable étendue sur le rocher, atteinte et remuée dans les gros temps par la lame et n'offrant alors aucune résistance; il est rare que chaque année n'y voie pas quelque naufrage. Cependant, au nord de cette dangereuse station, une côte élevée qui se termine par le cap de Garde court à deux lieues dans la direction N.-N.-E., et présente dans ses échancrures deux bons mouillages, ceux des Caroubiers et du fort Génois. La ville avait autrefois une population nombreuse; le commerce la faisait prospérer et de riches moissons couvraient le pays environnant. Mais depuis plusieurs années cet état de choses avait bien changé; et la guerre avec la France rendait la décadence de Bône plus rapide encore. La population, qui en 1810 s'élevait à six mille âmes, n'était plus que de quinze cents en 1830. Découragés par l'impossibilité d'exporter leurs produits et par le vil prix des grains de Crimée, les habitants ne demandaient plus au sol que ce qui était nécessaire pour leur consommation. Cet état de détresse dut contribuer pour beaucoup à l'accueil amical qu'ils firent à nos soldats.

Une muraille flanquée de tours forme l'enceinte de la place; quoique en mauvais état, elle pouvait encore tenir contre les Arabes. A trois cent cinquante mètres de cette enceinte et sur une éminence qui se prolonge dans la direction du nord au sud et descend dans la plaine par des gradins successifs, s'élève la citadelle, ou Kasbah. Le côté E. de la ville, formé de falaises assez escarpées, est baigné par la mer. Du côté de l'ouest, elle prend un aspect riant et animé; la campagne est couverte de jardins, et arrosée par des sources abondantes. Le nord-ouest est défendu par le mont Edough, dont le sommet est presque toujours couvert de neige. Vers le sud, les abords de la place sont plus encaissés; c'est là que coulent le Boudjimah et la Seybouse dont les eaux, retenues à leur embouchure par des bancs de sable, deviennent stagnantes et rendent le climat malsain. L'intérieur est sombre et triste; ce ne sont partout que rues étroites et tortueuses, qu'édifices en ruines, que maisons abandonnées. Un bel aqueduc alimentait autrefois un grand nombre de fontaines; en 1830 elles étaient toutes à sec, et les habitants ne buvaient d'autre eau que celle qu'ils recueillaient dans des citernes. Un seul édifice méritait d'être remarqué : c'était la principale mosquée, construite avec des débris de temples romains. La synagogue des juifs, quoique très-renommée par la Bible miraculeuse qu'elle renferme, ne se recommande ni par ses proportions, ni par son architecture.

A un kilomètre de Bone, entre la Seybouse et la Boudjimah, on aperçoit de vastes ruines, ce sont celles d'*Hippo-Regius*, illustrée par le séjour des rois numides et par l'épiscopat de saint Augustin. Hippone-Royale était groupée au pied de deux mamelons que les Arabes appellent aujourd'hui : *Bounah* et *Gharf el-Antram*. On n'a pas encore reconnu les traces de son enceinte; mais,

à la dissémination des ruines, il est difficile de supposer qu'elle embrassât moins de soixante hectares. On voit le long de la Seybouse, sur une étendue de près de trois cents mètres, des restes d'anciens quais; ils sont à mille mètres de l'embouchure actuelle de cette rivière et marquent la place du port romain. C'est là que, l'an de Rome 707, était stationnée la flotte avec laquelle P. Sitius, lieutenant de César, détruisit celle de Scipion fugitif. Prise en 430 de J.-C. par les Vandales, qui en brûlèrent la plus grande partie, mais qui respectèrent l'évêché et la bibliothèque, seuls biens que possédât Augustin et qu'il avait, en mourant, légués à son église; reprise en 534 par Bélisaire, Hippone tomba en 697 entre les mains des Arabes. La cité Royale fut alors abandonnée, et de nouvelles constructions s'élevèrent sur l'emplacement qu'occupe la ville actuelle[1].

Aussitôt après son entrée dans Bone, le général Damrémont s'empressa de faire réparer les fortifications de la Kasbah et y logea un bataillon du 6e de ligne; il construisit en outre deux redoutes en avant de la porte où aboutit le chemin de Constantine, et releva toutes les parties de l'enceinte ruinée par le temps ou les tremblements de terre. Il essaya ensuite d'entrer en communication avec les cheiks des tribus voisines, qui passent pour les plus belliqueuses de la régence. Celui de la tribu des Beni-Iacoub fut le seul qui répondit à ces ouvertures; il écrivit au général français que les Arabes, loin d'être disposés à traiter, s'armaient de toutes parts, et qu'ils ne tarderaient pas à investir la place : le bey de Constantine avait annoncé qu'il marcherait à leur tête. Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour se mettre à l'abri des attaques de l'ennemi; le général ne négligea rien pour assurer sa position, et fit partout doubler le nombre des travailleurs. Dès le 4, les Arabes se montrèrent en grand nombre dans toutes les directions; ils harcelaient nos postes avancés, et s'opposaient à ce que des contrées voisines on apportât des subsistances. Craignant que notre inaction n'augmentât leur audace, le général prit l'offensive le 6 août.

[1] Les Romains avaient à Hippone une excellente position maritime : elle est aujourd'hui perdue. Les eaux tranquilles et profondes de la Seybouse, qui servaient de port, porteraient encore des navires de quatre cents tonneaux, mais le fond régulier de la rivière est en arrière d'une barre de sable alternativement ouverte ou fermée, suivant la prédominance du courant fluvial ou des vents du large. Pendant huit mois de l'année, on ne peut franchir la barre, et, fût elle-même enlevée, on n'arriverait du large à l'embouchure que par un chenal étroit et tortueux, long de neuf cents mètres, profond de trois ou quatre, ouvert au milieu des bancs de sable sous-marins, dans les replis duquel les navires seraient exposés à sombrer dès que les vents viendraient à fraîchir. Le seul monument dont il reste à Hippone assez de débris pour qu'on puisse en retrouver l'ensemble, est l'établissement hydraulique. Il consistait en un aqueduc qui, du pied du mont Edough, y amenait les eaux; on peut encore en compter presque toutes les piles; à son entrée dans la ville, il devait avoir près de vingt mètres de hauteur. Les ruines, que l'on dit être celles de la cathédrale et du couvent de Saint-Augustin, ne satisfont pas complétement l'observateur et laissent dans son esprit bien des doutes sur leur authenticité présumée. Entre Bone et Hippone on voit des vestiges de voie romaine qui appartiennent à celle qui suivait, de Carthage au détroit de Gibraltar, les contours de la côte; une autre voie se dirigeait sur Cirtha, et des routes nombreuses se ramifiaient sur ces artères principales.

Les Arabes s'étaient établis dans le couvent de Saint-Augustin ; il dirigea sur ce point quelques pelotons d'infanterie, appuyés de deux obusiers, et parvint en très-peu de temps à les en déloger. Ce poste élevé, d'où l'on pouvait battre la route de Constantine, avait quelque importance ; mais la raideur des pentes était un obstacle presque insurmontable à ce que l'on y conduisît de l'artillerie. Cette considération détermina le général Damrémont à ne pas le faire occuper. Pendant qu'on chassait l'ennemi du couvent, des hordes nombreuses attaquaient les travailleurs employés à la construction de l'une des redoutes ; mais après une action assez vive elles furent repoussées.

Dans la nuit du 6 au 7, l'ennemi, ayant reçu quelques renforts, résolut à son tour de prendre l'offensive. Avant la pointe du jour, nos troupes furent attaquées sur plusieurs points à la fois ; mais le feu de l'artillerie, et surtout quelques volées de mitraille, mirent en fuite les assaillants. Au milieu de la journée ils renouvelèrent leurs efforts, mais sans plus de succès. De part et d'autre le feu avait complétement cessé, lorsque, le soir, le cheik de la Calle arriva par la route de Constantine avec une partie de sa tribu. Sa présence ranima le courage des Arabes ; ils se préparèrent à revenir la nuit suivante. Le cheik, qui à l'exemple de presque tous les Africains, regardait la ruse comme un puissant moyen de succès, feignit de vouloir traiter ; mais les habitants de Bone avaient conservé des relations au dehors, et le général Damrémont apprit par eux qu'il allait être sérieusement attaqué. On se tint prêt à combattre. En effet, à onze heures et demie, une fusillade très-vive s'engagea sur tout le front de notre ligne, et, malgré un feu très-meurtrier d'artillerie et de mousqueterie, les plus audacieux s'avancèrent jusque sur le revers des fossés de nos redoutes. Le sang-froid et l'intrépidité de leurs défenseurs l'empêchèrent d'aller plus loin.

Après cet engagement, l'ennemi resta deux jours dans l'inaction. Le 10, à cinq heures du matin, ses efforts se dirigèrent de nouveau contre les redoutes ; mais bientôt, découragé par les pertes que lui faisait éprouver notre artillerie, il s'éloigna en enlevant ses morts et ses blessés. Pendant la journée du 11, on remarqua un mouvement considérable dans le camp arabe : la tribu des Beni-Mhamed, une des plus belliqueuses de la régence, venait d'y entrer. Contre toutes les habitudes reçues chez les musulmans, une attaque de nuit parut imminente. En effet, à onze heures du soir, quelques coups de fusil partis de la plaine annoncèrent l'approche de l'ennemi. Les deux redoutes se trouvaient à des distances inégales de l'enceinte de la ville : la plus avancée, qui semblait devoir être attaquée la première, avait été mise dans un état complet de défense ; le général Damrémont s'y plaça. Ce fut pourtant contre l'autre, dont la construction n'était pas encore entièrement terminée, que les Arabes marchèrent avec le plus d'audace. Ils s'élancèrent sur les parapets avec de grands cris et en agitant leurs drapeaux ; mais un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie les força bientôt à la retraite. Cet échec ne les avait cependant point abattus : à une

heure du matin, les deux redoutes furent simultanément assaillies, et avec plus de vigueur que la première fois; quelques Arabes franchirent même les fossés de celle où se trouvait le général français, et parvinrent jusque dans l'intérieur des retranchements, où ils trouvèrent la mort. Le courage calme de nos soldats fit encore échouer cette attaque désespérée. On compta autour des redoutes quatre-vingt-cinq cadavres, parmi lesquels les Maures reconnurent celui du beau-frère du bey de Constantine.

Les pertes qu'il avait éprouvées dans ce combat, l'un des plus vifs de la campagne, rendit l'ennemi moins audacieux. Il ne fit plus d'attaque sérieuse, mais continua de se montrer en force dans le pays environnant. Le général Damrémont profita de ces moments de calme pour organiser la nouvelle administration de Bone; il s'entoura d'un conseil de notables, et, avec leur concours, parvint à introduire de grandes améliorations dans le régime civil que les Turcs y avaient fait prévaloir. Malheureusement, le rappel soudain du corps expéditionnaire ne permit pas de recueillir les fruits de ces sages dispositions: le 18 août, le général reçut l'ordre de rentrer à Alger avec ses troupes, ordre impérieux qu'il dut exécuter sur-le-champ. Il quitta avec regret les fidèles habitants de Bone, qui depuis son arrivée au milieu d'eux n'avaient cessé de lui montrer la plus grande confiance et de lui donner de nombreuses preuves de dévouement. Il leur laissa des munitions de toute espèce, leur donna quelques conseils sur le meilleur mode de défense à employer contre les Arabes, et, en échange de tous ces témoignages de bienveillance, reçut d'eux la promesse qu'ils se défendraient jusqu'à la dernière extrémité.

Reportons maintenant notre attention sur l'expédition d'Oran.

Le capitaine Louis de Bourmont arriva le 24 juillet devant cette place, dont deux bricks, *le Voltigeur* et *l'Endymion*, faisaient le blocus. Le bey en était encore maître ainsi que des forts voisins; huit cents Turcs restaient attachés à sa cause, mais au dehors son autorité était méconnue. Informés de ses négociations avec le chef de l'armée française, les Arabes s'étaient déclarés contre lui sans oser faire encore aucune manifestation hostile, car son artillerie les tenait en respect. Le défaut de vivres pouvait seul réduire Hassan, et il était sur le point d'en manquer lorsque notre escadre arriva; aussi, dès qu'il put communiquer avec *le Dragon*, exprima-t-il le désir d'être promptement secouru. Son projet était de remettre Oran et les forts aux troupes françaises, et d'aller terminer dans l'Asie-Mineure une carrière déjà fort avancée. Le capitaine Leblanc, qui commandait *le Dragon*, ne crut pas devoir attendre l'issue des négociations entamées pour s'emparer d'un point aussi important: Mers-el-Kebir surtout lui paraissait une position très-avantageuse à occuper, et ce fort n'était alors gardé que par une soixantaine de Turcs. A peine les envoyés du bey furent-ils partis, qu'il mit à terre cent dix hommes pris dans les équipages du *Voltigeur* et de *l'Endymion*, lesquels se portèrent vers le fort avec une grande rapidité, en enfoncèrent la porte, qui était en mauvais état, et arbo-

rèrent le pavillon français sur ses remparts. Les Turcs, surpris, n'opposèrent aucune résistance, et se retirèrent vers la ville. Cet événement n'altéra en rien les bonnes dispositions du bey ; il ne cessait de manifester le désir de se placer sous la protection de la France. Le capitaine de Bourmont, n'ayant pas assez de troupes pour lui offrir cette protection, crut devoir se rendre auprès de son père pour lui faire connaître le véritable état des choses. Les cent dix hommes établis dans le fort de Mers-el-Kebir continuèrent de l'occuper, soutenus par les bricks *le Voltigeur* et *l'Endymion* qui restaient mouillés dans la rade.

Les renseignements donnés par M. Louis de Bourmont déterminèrent le maréchal à envoyer des troupes à Oran : le colonel Goutefrey reçut l'ordre de s'embarquer avec le 21e de ligne, cinquante sapeurs et deux obusiers de montagne.

Par sa situation maritime, qui commande à l'égal de Gibraltar et mieux encore l'entrée et la sortie de la Méditerranée, par ses nombreuses fortifications, par sa magnifique rade de Mers-el-Kebir qui peut offrir en tout temps un refuge assuré aux plus grands vaisseaux, Oran était, après Alger, un des points les plus importants à occuper sur le littoral africain, quelle que pût être la pensée ultérieure du gouvernement français. « La position de la place et du port « d'Oran, disait Philippe V dans son manifeste du 6 juin 1732, donne à la « régence des avantages formidables sur les provinces méridionales de mon « royaume. » En occupant ce point, nous augmentions notre ascendant sur l'Espagne, et pouvions imposer à l'Angleterre; car d'après des observations nautiques faites depuis 1830, il a été reconnu que les courants du littoral, secondés par les vents d'ouest qui règnent dans ces parages les deux tiers de l'année, poussent vers la rade de Mers-el-Kebir les navires qui viennent du détroit, tandis qu'ils arrêtent la marche de ceux qui cherchent à débouquer dans l'Océan. Les vents, presque toujours parallèles au canal, sont également largues pour se rendre en Espagne comme pour en revenir, et poussent indifféremment les navires, en moins de quinze heures, d'Oran à Carthagène ou de Carthagène à Oran. Avec ce concours de circonstances, des croisières établies entre ces deux ports intercepteraient bien mieux que Gibraltar le passage de la Méditerranée à l'Océan[1].

Au fond du grand enfoncement qui existe à l'ouest de Cap-Ferrant, on trouve deux plages sablonneuses, entre lesquelles s'élève Oran. Cette ville est assise au pied de Sainte-Croix ou Mergiagio, des deux côtés du ruisseau de l'Oued-el-Rahhi (rivière du moulin), qui coule dans une petite gorge et dont la source est légèrement thermale. La partie qui est située sur la rive gauche de ce ravin est mal percée, ruinée même en quelques endroits; c'est l'ancienne ville, celle qu'habitaient les Espagnols, et qui fut détruite par le tremblement de terre de 1790. Sur la rive droite sont la citadelle et la nouvelle cité.

[1] L'*Algérie*, par le baron Baude, tom. II, p. 10.

Malgré un cours fort peu étendu, l'Oued-el-Rahhi a un fort volume d'eau et assez de pente pour arroser les jardins, servir aux besoins de la ville et faire tourner six ou sept petits moulins. Ce cours d'eau si précieux, l'heureux site du ravin, ont sans contredit déterminé l'établissement de la ville en cet endroit, de préférence à Mers-el-Kebir où est le port.

Quoique Shaw et Marcus estiment qu'Oran occupe à peu près la position de *Quiza-Castellum*, on ne trouve point à la surface de son sol de vestiges sensibles de la domination romaine. Les constructions élevées par les Maures ont aussi presque entièrement disparu. Il ne reste aujourd'hui de trace de leurs premières fortifications qu'une portion du Château-Vieux, une tour bâtie en pisé, sur un rocher au-dessus du quai Sainte-Marie, qui protége la plage. La nouvelle ville, dont les Espagnols peuvent être regardés comme les véritables fondateurs, était circonscrite dans l'enceinte élevée au pied du Mergiagio, sur la berge gauche du ravin; elle était défendue par des ouvrages considérables qu'on avait laissés sous le feu du plateau inoccupé d'Almeyda (la table), d'où se détache, après une forte dépression, le pic de Sainte-Croix. On y voit encore de belles ruines des monuments construits par les derniers conquérants : le palais du gouverneur, la cathédrale, les casernes. Des travaux prodigieux en communications souterraines et en galeries de mines, un magnifique magasin voûté, avec un premier étage sur le quai Sainte-Marie, une darse et sept autres magasins taillés dans le roc, trois églises, une salle de spectacle : tel est l'ensemble des ouvrages élevés par les Espagnols pendant une possession de près de trois siècles, dans un lieu qui avait mérité d'être appelé, pour ses agréments et son luxe, la *Corte-Chica* (la petite cour). Le mélange des constructions mauresques avec les leurs donne à Oran un aspect tout original que ne présente aucune des villes de la côte.

La force de la garnison d'Oran et de ses châteaux sous la domination espagnole était de six à sept mille hommes; elle servait à repousser les ennemis du dehors et à maintenir 5,000 presidiarios ou galériens que l'on y déportait d'Espagne, et employés aux fortifications. On ne tirait rien de l'intérieur du pays; tous les approvisionnements, même la viande, venaient de Séville, Alméria et Carthagène; chaque semaine, il partait de ce dernier port un chebek qui faisait l'office de courrier. La garnison ne s'éloignait jamais au-delà d'une portée de canon; les presidiarios et quelques esclaves cultivaient les terrains qui s'étendent vers la Sebkah (lac Salé). Telle était la position des Espagnols dans ce pays, position comme on voit purement onéreuse et qui ne pouvait exercer la moindre influence sur la civilisation des tribus voisines.

Les Turcs, devenus une fois maîtres d'Oran, s'empressèrent de démolir les constructions qui avaient coûté tant de peine à leurs prédécesseurs. Ce fut un élan général pour changer ces demeures élégantes et commodes en maisons de boue, en galeries étroites, ne prenant jour que dans l'intérieur, et destinées à un autre ordre de mœurs et d'idées. Les beys se succédèrent dans cette nou-

velle résidence avec une effrayante rapidité, succombant généralement à des intrigues, comme ils devaient au même moyen leur élevation. Le gouvernement, pour eux, se réduisait à tirer du pays le plus de revenus possible. Le bey et le khalifa se partageaient la province pour aller tous les ans lever l'impôt, qui n'était guère payé qu'à la condition de combats acharnés.

Le corps expéditionnaire était parti d'Alger le 6 août; mais à peine l'escadre eut-elle mouillé dans la rade de Mers-el-Kebir, qu'un contre-ordre arriva pour arrêter le débarquement. M. de Bourmont venait de recevoir de France de tristes nouvelles, et par le même sentiment de prévoyance qui l'avait porté à s'étendre alors que tout était tranquille, il s'empressa de concentrer ses forces sur Alger dès qu'il put craindre pour les destinées politiques de son pays. On fit savoir au bey que le signal du départ allait être donné, et que, s'il le désirait, une frégate le transporterait à Smyrne avec les Turcs qui lui étaient restés fidèles; mais ses négociations avec les Arabes lui faisant espérer une prompte soumission de leur part, il abandonna son premier projet, sans que toutefois ses dispositions cessassent d'être amicales. Il déclara même au colonel Goutefrey qu'il se considérait toujours comme sujet du roi de France. Avant de s'éloigner, le colonel fit sauter un des fronts du fort Mers-el-Kebir; puis le bateau à vapeur *le Sphinx* et les bricks *le Voltigeur* et *l'Endymion* se dirigèrent vers Alger avec six cents hommes du 21e de ligne. Les autres bâtiments mirent à la voile deux jours après. Ainsi, par une déplorable fatalité, nos premières tentatives d'occupation en Algérie furent empreintes d'un caractère d'irrésolution qui détruisit en quelques jours l'ascendant moral que nous avait donné la rapide conquête de la capitale. Hors d'état de comprendre les grands événements qui agitaient la France, les Arabes attribuaient l'excessive circonspection du maréchal à la terreur qu'ils lui inspiraient. Ce sentiment, qui prévalut bientôt dans toute l'Algérie, mit notre armée en butte aux plus vives hostilités.

Deux émissaires, qui se disaient représenter les principales tribus des environs de Bougie, étaient aussi venus, dans les premiers jours du mois d'août, pour entrer en négociation. Ils étaient, soi-disant, chargés d'offrir la soumission de leurs compatriotes, à condition que le sultan de France respecterait leur religion et leurs propriétés. M. de Bourmont le leur promit; et, sur leur demande, les fit accompagner d'une corvette, *la Bayonnaise*, dont le commandant devait recevoir la soumission des habitants de Bougie et des chefs des tribus environnantes. Mais à peine la corvette eut-elle rangé l'atterrage de ce port et hissé le pavillon parlementaire, qu'à cette démonstration toute pacifique les batteries de la place répondirent par une vive canonnade. Il paraîtrait que durant le voyage des émissaires la disposition des esprits avait changé, et que l'on repoussait maintenant ce que l'on avait cru d'abord devoir solliciter. Le commandant de *la Bayonnaise*, qui n'avait pas de troupes à bord, jugea à propos de se retirer. Ce fut là le dernier essai d'occupation entrepris par M. de Bourmont au profit de la France.

Depuis l'expédition de Blidah aucune attaque sérieuse n'avait été dirigée contre les divisions groupées autour d'Alger; mais, enhardis par le retour précipité de nos troupes, les Arabes devenaient chaque jour plus entreprenants; on les voyait s'approcher de nos positions, et des soldats imprudents tombaient sans cesse sous leurs coups; quelques cavaliers pénétrèrent même jusqu'au Boudjareah, et parvinrent à enlever un troupeau de bœufs qui appartenait au juif Bacri. Désabusé de l'opinion qu'il avait conçue du caractère arabe, le maréchal ordonna diverses mesures pour prévenir ces attaques. Il concentra près d'Alger les troupes de la première division; quatre redoutes furent construites dans les environs de la ville, on crénela plusieurs maisons de campagne, on abattit aussi des arbres, des haies, des buissons, qui permettaient aux Arabes de s'embusquer près de nos camps; enfin, à défaut d'un système agressif, le seul qui aurait pu imposer à l'ennemi, on ne négligea rien pour se mettre sur un pied de défensive respectable.

Ce qui nous reste à retracer de cette période n'est plus que le tableau des vives inquiétudes qu'éprouva l'armée à la suite des événements de juillet. Le 4 août, on apprit à Alger que la chambre des députés était dissoute. Cette nouvelle, transmise de Paris à Toulon par le télégraphe, avait été apportée au maréchal par le contre-amiral Martineng, mais la dépêche ne faisait pas mention des ordonnances qui changeaient la loi électorale et suspendaient la liberté de la presse. Cependant il était difficile de supposer que la dissolution fût une mesure isolée; aussi attendait-on d'autres détails avec une vive anxiété. Ceux même qui montraient le plus de dévouement à la dynastie étaient convaincus que la cause royale serait compromise du moment où la charte cesserait d'être respectée. Quelques jours s'écoulèrent sans qu'un seul bâtiment venu de France parût dans la rade, on présuma dès lors que des troubles avaient éclaté à Paris; les rumeurs les plus alarmantes commencèrent à se répandre. M. de Bourmont chercha à rassurer les esprits par l'ordre du jour suivant : « Des bruits étranges circulent dans l'armée. Le maréchal commandant en chef « n'a reçu aucun avis officiel qui puisse les accréditer. Dans tous les cas, la ligne « des devoirs de l'armée lui sera tracée par ses serments et la loi fondamentale « de l'état. » Ces paroles calmèrent l'inquiétude, mais ne la dissipèrent pas; tous les regards étaient sans cesse dirigés vers la mer. Enfin, le 10, au lever du soleil, un navire du commerce qui venait de Marseille entra dans le port. Au moment de son départ on venait d'apprendre dans cette ville les principaux événements dont Paris avait été le théâtre. Un des passagers se présenta chez le maréchal, pour lequel il avait des lettres de recommandation : il lui annonça qu'après trois jours de combats sanglants dans les rues de la capitale, le parti qui combattait pour Charles X avait succombé; que le duc d'Orléans était lieutenant-général du royaume; enfin que la cocarde tricolore avait été substituée à la cocarde blanche. Le même jour, le maréchal reçut une dépêche télégraphique qui confirmait ce rapport. Quelques généraux sincèrement dévoués à la

branche aînée des Bourbons exprimèrent encore des doutes sur la réalité d'un événement si extraordinaire ; ils supposaient ou feignaient de croire qu'un parti s'était rendu maître du télégraphe, et en avait profité pour répandre de fausses nouvelles. Mais les hommes calmes et réfléchis ne se faisaient pas illusion, et déjà ils prévoyaient le dernier résultat d'une crise trop violente pour que des actes transitoires pussent suffire à la terminer.

Pendant la nuit du 10 au 11, une dépêche du nouveau ministre de la guerre parvint à M. de Bourmont; on l'informait en peu de mots des événements de Paris, du départ de Charles X, et des dispositions qui avaient été prises pour qu'il quittât le territoire français. Il n'y avait plus à en douter, la branche aînée des Bourbons était complétement déchue ; mais la connaissance que l'on eut, le 12 août, de l'abdication de Charles X, de la renonciation du dauphin, et du discours prononcé à l'ouverture des chambres par le lieutenant-général du royaume, fit supposer à M. de Bourmont que le duc de Bordeaux allait être proclamé roi de France. Plusieurs officiers, en effet, voyaient dans le maintien du principe de l'hérédité une garantie de tranquillité pour la France et de paix pour l'Europe ; cependant ils se montrèrent moins soucieux de faire prévaloir leur opinion que de maintenir parmi les troupes l'ordre et la discipline, en attendant l'issue de ces rapides événements. Quant au projet de faire embarquer une partie de l'armée, quelques esprits exaltés purent seuls le concevoir; l'énergique volonté de l'amiral Duperré les empêcha d'y songer sérieusement.

Enfin, le 17 août, à 8 heures du matin, le pavillon tricolore fut arboré sur la Kasbah et sur la flotte. L'artillerie des vaisseaux et celle des batteries de terre le saluèrent simultanément, et l'armée répondit à ces salves par des cris de joie unanimes. Le 18, l'amiral Duperré communiqua au maréchal deux dépêches télégraphiques qui lui annonçaient, l'une, que le duc d'Orléans avait été proclamé roi des Français, sous le nom de Louis-Philippe Ier; l'autre, qu'il venait d'être promu lui-même à la dignité d'amiral de France. Deux jours après, le *Moniteur* apporta la confirmation de ces nouvelles; mais ni l'avénement du nouveau roi, ni l'ordre de le faire reconnaître, ne furent signifiés directement au maréchal. En cessant de correspondre avec M. de Bourmont, on lui offrait un prétexte que sa position particulière et ses opinions bien arrêtées le disposaient à saisir. Cependant, quels qu'aient été les antécédents de M. de Bourmont, il nous semble qu'on ne devait voir en lui que le chef d'une brave armée qui venait de conquérir un royaume à la France et que sa loyauté avait maintenue soumise aux volontés de la patrie.

A la première nouvelle de l'étonnante révolution qui venait de s'accomplir, presque toute l'armée avait pressenti que le général Clausel serait appelé au commandement : en effet, des lettres reçues de Paris annoncèrent sa prochaine arrivée. Il était attendu avec d'autant plus d'impatience que le nouveau gouvernement n'ayant pu encore porter sa sollicitude sur l'armée, ses chefs étaient en proie aux anxiétés les plus vives. Toutefois le bon esprit des troupes ne se

démentit pas un moment; officiers et soldats conservèrent le respect et les égards dus à ceux qui les avaient si dignement commandés. De leur côté les Turcs et les Arabes, regardant comme favorable à la conservation de leur indépendance notre inaction forcée, redoublèrent d'efforts contre nous. Malgré les difficultés de sa position, M. de Bourmont n'en continua pas moins de les tenir en respect.

Depuis quelque temps, le bey de Tittery avait cessé ses relations avec le quartier général, et on avait lieu de le croire peu disposé à tenir ses engagements. Voulant le forcer à s'expliquer, M. de Bourmont lui écrivit pour l'inviter à venir rendre compte de l'état de sa province. Dans sa réponse datée de Medeah, il jeta le masque et se déclara l'ennemi des Français. Son principal grief était l'expulsion des Turcs : « Dans peu de jours, disait-il, je serai sous les « murs d'Alger avec deux cent mille hommes; et c'est sur la plage orientale « que j'attaquerai l'armée française, si elle ose m'attendre. » Il lui fut répondu que l'armée française l'attendait avec une vive impatience, lui et ses *deux cent mille hommes ;* que pour peu qu'il tardât à se présenter, on irait le chercher jusque dans le lieu de sa résidence, et qu'il recevrait le prix de son parjure.

Déjà le maréchal de camp Berthier de Sauvigny, l'intendant en chef et le général Valazé avaient été forcés, par l'altération de leur santé, de retourner en France; les généraux Poret de Morvan, Clouet et Montlivault, partirent vers la fin du mois d'août : le premier était malade depuis longtemps; de vives souffrances mettaient les deux autres hors d'état de faire un service actif. Le duc d'Escars avait fait voile vers l'Angleterre, où il présumait que Charles X et le dauphin chercheraient un asile : il voulait, avant de revenir en France, offrir un dernier hommage aux princes qui lui avaient donné des marques particulières de leur affection.

Le départ d'un si grand nombre d'officiers généraux et l'extrême affaiblissement du 3e de ligne et du premier régiment de marche, donnèrent lieu à quelques changements dans l'organisation de l'armée; on réduisit à deux brigades la première division. L'une, composée du premier régiment de marche, des 14e et 37e de ligne, couvrait Alger en avant du front sud-ouest; l'autre, sous les ordres du général Achard, comprenait le 3e, le 20e et le 28e de ligne; elle campait en avant du fort de l'Empereur. La division Loverdo occupait les casernes, les bâtiments de la Marine, et des maisons particulières que le départ des Turcs avait laissées disponibles. Quelques corps de cette division couchaient encore sous la tente : pour leur donner de meilleurs abris, le maréchal affecta les bâtiments de la Kasbah au logement des troupes, et y plaça une partie de la brigade Damrémont. Le grand quartier général s'établit, le 19 août, dans la partie basse de la ville. Les six régiments de la troisième division continuèrent d'occuper les nombreuses maisons de campagne qui se trouvent du côté de l'est; les plus avancées étaient crénelées et renfermaient des approvisionnements de toute espèce; elles se trouvaient donc à l'abri des insultes de l'ennemi. Manquant

d'artillerie, les Arabes se bornaient à tuer en détail les imprudents qui s'éloignaient de leurs quartiers. A moins de trois cents mètres de nos avant-postes, le colonel Frescheville, étant allé, accompagné d'un seul officier, reconnaître les bords de l'Harash, ils furent tués de deux coups de feu, et le lendemain on trouva leurs cadavres horriblement mutilés. Aussitôt le maréchal, redoublant de précautions contre ces trop fréquents assassinats, fit désarmer les batteries de Matifoux et de la pointe Pescadé où les Arabes venaient s'embusquer, et songea même à jeter en avant de nos positions un corps d'éclaireurs recruté parmi les gens du pays. Il voyait dans cet enrôlement d'indigènes le double avantage de connaître d'avance les mouvements de l'ennemi, et d'établir des relations entre l'armée et les peuplades de l'intérieur. Quelques messages adressés à diverses tribus suffirent pour lui amener cinq cents hommes ; mais il dut léguer à son successeur le soin de mettre son plan à exécution [1].

Le 2 septembre, dans la matinée, les vigies signalèrent un vaisseau français qui, toutes voiles dehors, gouvernait directement sur Alger. On sut bientôt que c'était *l'Algésiras*, ayant à bord le général Clausel. Lorsqu'il fut entré en rade, le bâtiment salua la ville de vingt coups de canon. A ce signal, répété par les batteries du Môle, un concours prodigieux d'officiers, de soldats, de Maures, d'Arabes, se précipita vers le fort pour assister au débarquement du nouveau général en chef, dont la haute réputation militaire justifiait cet empressement. Il fut salué par un grand nombre d'officiers qui se souvenant avec orgueil d'avoir servi sous ses ordres, serraient affectueusement la main à d'anciens camarades qui formaient son état-major : scène rapide et pleine d'émotion. Le général Clausel se rendit immédiatement auprès de M. de Bourmont, et deux heures après on connut le résultat de leur entrevue, par la proclamation suivante :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Monsieur le général Clausel vient prendre le commandement en chef de l'armée. En s'éloignant des troupes dont le commandement lui a été confié, le maréchal éprouve des regrets qu'il a besoin d'exprimer : la confiance dont elles lui ont donné tant de preuves le pénètre d'une vive reconnaissance. Il eût été bien doux pour lui qu'avant son départ, ceux dont il signala le dévouement en eussent reçu le prix ; mais cette dette ne tardera pas à être acquittée ; le maréchal en trouve la garantie dans le choix de son successeur : les titres qu'ont acquis les militaires de l'armée d'Afrique, auront désormais un défenseur de plus.

« Le maréchal de France,

« COMTE DE BOURMONT. »

Le lendemain, le maréchal fit ses apprêts de départ. Il avait eu d'abord l'intention de se rendre directement à Marseille ; mais des lettres que lui apporta

[1] Tous les conquérants de l'Afrique septentrionale, Carthaginois, Romains et Turcs, se sont servis du même moyen.

l'Algésiras, et où sa famille lui conseillait de différer son retour en France, le firent changer de résolution. Son successeur lui-même paraissait croire que le parti le plus sage était de faire quarantaine à Mahon, et d'attendre, soit dans l'une des Baléares, soit en Espagne, que le temps eût calmé les esprits et assoupi les haines. Le maréchal se rendit à cet avis, et pria l'amiral Duperré de mettre à sa disposition un navire de l'état. Cette faveur ne lui fut pas accordée. On avait fourni une frégate au dey, cet ennemi implacable de la France ; et un général assez heureux pour avoir réalisé ce que Charles-Quint, André Doria et tant d'autres avant lui avaient tenté vainement, se voyait refuser un simple bâtiment ! M. de Bourmont fut contraint de s'éloigner en proscrit de la terre d'Afrique, de ce théâtre d'une gloire qui aurait dû peut-être atténuer d'anciens souvenirs. Deux de ses fils l'accompagnèrent dans son exil : le plus jeune avait succombé à Staouëli ; l'aîné avait été chargé d'apporter en France les drapeaux conquis sur l'ennemi !





CHAPITRE XIV.

GOUVERNEMENT DU GÉNÉRAL CLAUSEL.

(2 SEPTEMBRE 1830 — 5 FÉVRIER 1831.)

Situation de l'armée. — Organisation intérieure. — Les Arabes et les Kabaïles. — Leur manière de combattre. — Détails sur la guerre sainte. — Expédition de l'Atlas. — Cession d'Oran et de Bone au bey de Tunis, consentie par le général Clausel, désapprouvée par le ministère. — Rappel du général en France.



De tous les officiers-généraux ralliés par conviction à la révolution de juillet, le général Clausel était sans contredit l'un des plus capables de commander une armée. Vieux soldat de la république et de l'empire, il avait conquis tous ses grades sur les champs de bataille; sincèrement dévoué aux idées d'ordre et de progrès, il avait énergiquement combattu la restauration dans ses écarts; homme de guerre expérimenté, il avait conduit plusieurs fois nos armées à la victoire, gouverné des provinces, et fait preuve, durant sa longue carrière militaire, de courage, d'habileté et de prudence. Aussi sa nomination au poste de général en chef de l'armée d'Afrique fut-elle accueillie

avec plaisir en France, et saluée à Alger par d'unanimes applaudissements[1].

L'arrivée du général Clausel releva le moral de l'armée, qu'une longue inaction et l'incertitude de l'avenir avaient ébranlé. Cependant ses débuts ne furent pas heureux. Par un ordre du jour, daté du vaisseau *l'Algésiras* (3 septembre 1830), il se borna à annoncer aux troupes la chute de Charles X et l'établissement de la nouvelle dynastie, « qui réunissait, disait-il, la double légitimité du « choix et de la nécessité ; » mais de la campagne, mais de la prise glorieuse d'Alger, pas un mot. Cet oubli indisposa tout le monde. Instruit de ce mécontentement, le lendemain, à la suite d'une brillante revue, il répara son erreur par quelques mots d'éloge adressés à cette brave armée qui de sa victoire n'avait encore recueilli que des dédains.

Les premiers soins du nouveau général en chef furent consacrés à l'administration du pays et à la réorganisation de l'armée. Il avait amené avec lui quelques anciens fonctionnaires de l'empire dont il forma un conseil de gouvernement, subdivisé, pour l'exécution, en trois départements : les finances, la justice, l'intérieur. Les généraux Desprez, d'Escars et Berthézène étaient rentrés en France ; ils furent remplacés par les généraux Delort, Boyer et Cassan, anciens compagnons d'armes du général Clausel. L'armée fut renforcée de deux bataillons d'indigènes, placés sous le commandement des capitaines Maumel et Duvivier. Ces troupes de nouvelle formation reçurent le nom de *zouaves*, des *Zouawas*, tribus kabaïles indépendantes des environs de Constantine, qui composèrent en majeure partie leur effectif. Pendant deux mois consécutifs, on vit le général Clausel, de concert avec son conseil, présider à l'établissement des différentes administrations financières, à l'installation de la municipalité, à l'inauguration des divers tribunaux ; enfin, le 30 octobre, il institua la ferme-modèle de Haouth-Hassan-Pacha. Certes, ce furent là des créations utiles ; mais pendant ces deux mois employés à régler l'intérieur, l'extérieur était devenu chaque jour plus menaçant.

En effet, l'esprit d'insurrection n'étant plus comprimé, les diverses parties du pays tendirent à se constituer selon les influences locales ou les prépondérances de race. Presque partout avaient surgi, dans les villes et au sein des tribus, des chefs ambitieux, qui aspiraient au partage des lambeaux de l'ancienne régence.

[1] Né à Mirepoix, en 1772, Bertrand Clausel s'enrôla comme volontaire en 1791, et servit dans l'armée des Pyrénées-Orientales de 1792 à 1795 ; c'est là qu'il gagna ses premiers grades et devint aide de camp du général Pérignon. De 1796 à 1799, il suivit la fortune aventureuse de Bonaparte au-delà des Alpes ; il prit part aux combats de Dégo, de Mondovi, d'Arcole, de Rivoli, de Neumark, de Novi, et sur ces champs de bataille célèbres s'éleva au grade de général de brigade. De 1800 à 1804, il fait partie de l'expédition de Saint-Domingue, et est promu au grade de général de division. De 1805 à 1809, les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, d'Allemagne, le voient à la tête de nos colonnes. De 1810 à 1812 il passe en Espagne, et remplace le maréchal Marmont blessé à Salamanque. De 1812 à 1815 il dirige divers corps d'armée, en Russie, en Saxe, et en France. Après les Cent-Jours, il est exilé et reste cinq années éloigné de la France ; en 1827, il est appelé à siéger à la chambre des députés.

Les uns semblaient rechercher le patronage de la France ; les autres sollicitaient l'appui de l'empereur de Maroc, que les musulmans de la côte africaine considèrent comme le second chef de l'islamisme ; quelques-uns enfin, se confiant en leurs propres forces, travaillaient à s'assurer une complète indépendance. Les principaux de ces chefs étaient, dans les provinces d'Alger et de Tittery, à l'est, le marabout Ben-Aïssa ; Ben-Zamoun, chef des puissantes tribus de Flissa ; les chefs des Koulouglis de l'Oued-Zeitoun ; pour l'ouest, à Coléah, la famille de M'barek ; à Scherchel, le marabout El-Barkani ; à Médéah, le bey Bou-Mezrag et son fils. Dans le beylick de Constantine, Ahmed-Bey demeurait en pleine possession de la province et se considérait, par l'occupation française, comme affranchi de toute suzeraineté. Dans celui d'Oran, l'autorité chancelante et contestée du vieux Hassan allait bientôt faire place à l'influence exclusive de la race arabe, jusque-là soigneusement écartée par les Turcs du commandement et des affaires publiques.

L'absence complète de pouvoirs reconnus permit à l'anarchie de se produire sous toutes les formes. Autour d'Alger, les fermes et les jardins furent démolis et pillés ; les fermiers de la plaine cessèrent de payer leurs propriétaires ; les biens domaniaux furent envahis et dévastés ; les milices régulières ou auxiliaires, employées naguère par le dey au recouvrement des impôts, repoussées par les Arabes, qui ne les craignaient plus, en étaient venues à guerroyer entre elles. La régence entière était en proie à toute espèce d'exactions et de violences. A la faveur de ces désordres, l'audace des Arabes et des Kabaïles s'accrut tellement, qu'embusqués à portée de fusil de nos retranchements, ils se livraient avec une audace toujours croissante à ces actes de barbarie qui nous ont enlevé sans gloire tant de braves soldats.

Telle était notre position à la fin d'octobre 1830 ; position intolérable et pour l'honneur de la France et pour la sécurité de l'armée. On résolut enfin d'entreprendre une vigoureuse expédition dans l'intérieur du pays. De tous les chefs d'insurrection, le plus redoutable et le plus audacieux était le bey de Tittery, Bou-Mezrag, que nous avons vu défier le maréchal Bourmont. A la tête de plusieurs tribus très-belliqueuses et qui lui étaient entièrement dévouées, on le voyait paraître partout où il pouvait surprendre nos détachements, puis, au moindre danger pour lui à tenir la plaine, se réfugier dans les montagnes de l'Atlas, où il se croyait inexpugnable. Ce fut précisément contre Bou-Mezrag que le général Clausel voulut diriger sa première expédition, et, pour porter un coup décisif, ce fut au centre même de ses forces qu'il résolut de l'attaquer ; entreprise hardie, mais qui était parfaitement à la hauteur de la capacité militaire de celui qui l'avait conçue.

Le corps expéditionnaire, fort de huit mille hommes, placé sous le commandement immédiat du lieutenant-général Boyer, qui avait appris à combattre les Arabes sur les rives du Nil et au milieu des sables de la Syrie, fut composé de douze bataillons pris dans chacun des régiments de l'armée, de deux escadrons

de chasseurs, d'un bataillon de zouaves, de deux compagnies de sapeurs, d'une batterie de campagne et de six pièces d'artillerie de montagne. Il était divisé en trois brigades de quatre bataillons chacune, ayant à leur tête les généraux Achard, Monck d'Uzer et Hurel ; le lieutenant-colonel Admiraut commandait l'artillerie. Le général Clausel dirigeait en personne les opérations.

Nous avons dit, dans notre précédent chapitre, de quelle espèce d'hommes se composait la population d'Alger ; avant de montrer nos soldats aux prises avec les hordes arabes et berbères, faisons connaître ces farouches habitants des plaines et des montagnes.

Les Berbères, appelés aussi *Kabaïl*, *Amazig*, *Chellah*, forment sous le rapport ethnographique une race entièrement distincte de celle des Arabes ; ils parlent la langue chellah que certains orientalistes regardent comme dérivée du punique. Les Berbères ou plutôt les Kabaïles, car c'est ainsi que nous les désignerons désormais, habitent les hautes vallées des chaînes et des ramifications de l'Altas qui s'étendent depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au-dessus de Bône, en suivant une ligne parallèle à la mer. Perdue dans la nuit des temps, l'origine des Kabaïles, comme celle des Maures, n'a encore été pour les écrivains qui ont essayé de la constater, qu'un vaste champ de conjectures et de contradictions : Numides pour les uns, Carthaginois pour les autres, Chellas ou Berbers pour ceux-ci, antérieurs aux Arabes pour ceux-là, il serait téméraire à nous, avec de tels éléments, d'entreprendre d'établir leur filiation. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que retranchés dans leurs montagnes, et plus indomptables encore que les Arabes, leurs haines contre les habitants de la plaine, leur langue particulière, divisée en autant de dialectes que de peuplades, leur industrie supérieure constatée par leur agriculture, par leurs fabriques d'armes, de poudre, etc., etc., la différence de leur physionomie, tout, jusqu'à l'étrangeté de leurs costumes et de leurs mœurs, concourt à en faire une race à part.

Les Kabaïles ne sont pas d'une haute stature ; leur teint est généralement brun, quoiqu'il y ait des tribus très-blanches, avec des yeux bleus et des cheveux presque blonds ; ils sont maigres, nerveux et très-robustes ; la coupe de leur visage est moins ovale que celle des Arabes ; l'expression en est rude et sauvage ; leurs gestes sont brusques et saccadés : tout en eux indique la cruauté de leur caractère. Le costume des Kabaïles est de la plus grande simplicité : il se compose d'une petite calotte blanche en feutre et d'une sorte de chemise de laine à manches courtes, serrée à la ceinture au moyen d'une corde. Leurs jambes et leurs pieds sont toujours nus ; les chefs seulement portent des babouches jaunes en temps de paix, et des bottes rouges armées d'éperons quand ils sont en campagne. Par-dessus la chemise de laine ils jettent une pièce d'étoffe appelée haïk dans les plis de laquelle ils se drapent avec plus ou moins d'élégance. Cette pièce d'étoffe est rattachée à la tête par un cordon en poil de chameau, qui en fait trois ou quatre fois le tour : pendant le jour,

elle leur sert de manteau ; la nuit ils en font une couverture ; l'hiver seulement ils endossent le burnous. Les femmes s'habillent à peu près de même que les hommes : elles laissent leurs cheveux flotter au gré des vents, ou se ceignent la tête d'un cordon rouge ; elles marchent pieds nus, et ne se voilent pas le visage ; mais elles se tatouent le front, les joues et les membres de dessins bizarres, et portent aux bras, aux oreilles et aux jambes, des anneaux de cuivre ou d'étain. Leur condition se rapproche beaucoup de celle de leur sexe en Europe : dans la maison elles reçoivent les étrangers ; elles prennent part à toutes les fêtes, chantent, dansent, se mêlent avec les hommes, et assistent à leurs exercices dont le principal est le tir à la cible.

Doués d'un caractère belliqueux, et naturellement portés à l'indépendance, les Kabaïles n'ont jamais été soumis à la domination du dey d'Alger ; jamais ils ne lui ont payé de plein gré le moindre tribut. Aussi ce prince et les beys ses représentants recouraient-ils à la force, pour les y contraindre : dès que les troupeaux étaient descendus dans la plaine, les janissaires et les makzens tombaient à l'improviste sur les gardiens, les faisaient prisonniers, s'emparaient des bestiaux, et obligeaient les propriétaires à les racheter chèrement. Usant de représailles, les Kabaïles se ruaient sur les villes et les mettaient au pillage ; ou bien, quand les beys portaient à Alger les tributs de leur province, ils les attendaient dans les gorges et les dévalisaient. Ainsi se sont maintenues jusqu'à nous les habitudes féroces qui distinguent ces indomptables montagnards.

Les Kabaïles sont ou agriculteurs ou artisans ; ils habitent des maisons construites en pisé ou en pierres brutes, et recouvertes d'un toit de chaume ou de feuillage, quelquefois, mais rarement, d'une terrasse en béton ; chacune de ces cabanes a une porte basse et étroite par laquelle pénètre le jour et qui reste toujours ouverte, excepté dans les temps de pluie, où elle se ferme avec une natte de jonc. A l'une des extrémités de la cabane est un foyer creusé dans la terre, où l'on fait la cuisine ; il est sans cheminée, et la fumée s'échappe par la porte ou par les ouvertures du toit. Ordinairement les silos de la famille, où se conservent les grains, les fruits et quelques viandes sèches, ont leur orifice dans la cabane même. L'ameublement de ces habitations est d'une grande simplicité : deux pierres destinées à moudre le grain, quelques paniers en roseaux, des pots en terre, des nattes de jonc et des peaux de mouton pour se coucher et s'asseoir : voilà toute la richesse de la plupart d'entre elles.

Quant aux Arabes, nous avons déjà dit leur origine, et comment le flot envahisseur de l'islamisme les porta en Afrique. L'enthousiasme les avait fait conquérants, le fanatisme les rendit turbulents et guerroyeurs. Quoique formant une des belles races de l'espèce caucasienne, ils n'ont cependant pas cette régularité de proportions qu'on trouve dans les races de l'Occident : leurs jambes et leur cou sont trop longs par rapport au buste, et leur poitrine trop étroite pour leur taille. Le teint brun, la barbe noire et clairsemée, les yeux brillants et enfoncés dans leurs orbites, un nez d'aigle avec des narines larges

et d'une extrême mobilité, la bouche bien fendue, les dents blanches; tel est l'ensemble de leur physionomie, qui est d'une saisissante expression. La race arabe se divise en deux classes bien distinctes : les Arabes sédentaires ou agriculteurs (*tellias*), et les Arabes nomades ou pasteurs (*zaharis* ou *zemalouïas*). Les premiers habitent des cabanes en pisé ou en pierre et se livrent à différentes cultures ; les seconds ne vivent que du produit de leurs troupeaux ou de leurs brigandages, et n'ont pour habitations que des tentes, qu'ils transportent sans cesse d'un endroit à un autre.

Les Turcs avaient établi dans la famille arabe une autre division très-importante à connaître, et qui, si elle eût été étudiée dès les premiers temps de notre conquête, nous eût épargné bien des luttes, bien des combats. Dès leur arrivée en Afrique, témoins des haines qui divisaient les innombrables tribus arabes, ils s'appliquèrent à faire servir ces dispositions hostiles aux besoins de leur politique; ils intervinrent dans les querelles, accablèrent certaines tribus, et accordèrent à d'autres leur protection. Celles-ci, en échange de cette faveur, se mirent au service de leurs nouveaux maîtres toutes les fois qu'ils avaient une expédition à tenter ou des impôts à lever. Insensiblement cette division prévalut, et l'Algérie compta deux classes d'Arabes bien tranchées : les *margzen* et les *rayas*. Les premiers, les privilégiés, étaient les auxiliaires des dominateurs; les seconds, la gent corvéable et taillable à merci. Pour prix de leur docilité et des services rendus, les *margzen* recevaient une part du butin et étaient affranchis de toute espèce de charges; ils ne payaient d'autre tribut que les tributs religieux, c'est-à-dire l'*achour* et la *zacat*, dont aucun musulman ne peut être dispensé. Grâce à cette habile exploitation de l'Arabe par l'Arabe, les Turcs n'eurent besoin pendant tout le temps de leur domination que d'un faible corps de troupes, pour appuyer efficacement les razzias que les tribus *margzen* faisaient à leur profit sur les *rayas*. Notre conquête détruisit cette sorte de hiérarchie et ne substitua rien à la place : c'est là sans contredit une des nombreuses causes qui ont rendu notre occupation si difficile.

Entre la constitution politique des tribus arabes nomades ou sédentaires et celle des Kabaïles, il existe une très-grande analogie; toutes professent la religion de Mahomet; seulement les Kabaïles passent pour des musulmans aussi peu zélés qu'ignorants ; on cite même plusieurs tribus de l'est chez lesquelles se sont conservées des pratiques qui rappellent le paganisme. Mais ce n'est là qu'une très-rare exception.

La tribu arabe ou kabaïle prend ordinairement son nom d'un individu qui passe pour en être la souche, ou d'un lieu remarquable près duquel elle habite ; voilà pourquoi on trouve si souvent dans les appellations qui servent à les désigner, les mots *beni* et *ouled*, qui signifient fils, enfants : Beni-Messaoud (enfants de Messaoud), Ouled-Chareb-el-Rihh (enfants qui habitent la montagne de la Lèvre-du-Vent). Une tribu est divisée en plusieurs kraroubas ou districts, subdivisés à leur tour en *dackeras*, villages, agglomérations de cabanes, ou *douairs*,

réunion de tentes[1]. Le nombre de villages composant une krarouba varie à l'infini ; mais chaque krarouba forme une unité et a un cheick pour représentant. Le cheick est nommé tous les trois mois ou tous les ans, suivant les usages ; ainsi chaque chef de famille peut devenir cheick et participer à son tour aux avantages attachés à ce titre ; et ces avantages sont nombreux, car le cheick concentre dans ses mains tous les pouvoirs politiques, judiciaires et administratifs.

Toutes les affaires qui, en France, sont du ressort des tribunaux criminels ou de police correctionnelle se jugent par un comité de cheicks. Le délinquant est condamné à une amende ou *grotia*, et doit en outre restituer au plaignant la valeur de l'objet dont il lui a fait tort : la *grotia* est fixée d'avance pour un vol de figues, de raisins, de bestiaux, etc., comme pour une dispute, pour des coups de bâton, de yataghan, d'arme à feu, etc. L'homme qui s'est rendu coupable d'un meurtre n'a d'autre ressource que de s'évader sur-le-champ, car les parents du défunt peuvent le tuer sans autre forme de procès. S'il parvient à se soustraire à leur poursuite, les cheicks, après s'être concertés, lui infligent une amende pour le paiement de laquelle ses biens mobiliers et immobiliers, s'il en possède, sont vendus ; il est en outre proscrit, et obligé d'aller chercher asile dans une autre tribu. Mais le sang demande du sang, et le plus proche parent de la victime est toujours obligé de la venger : s'il y parvient, il n'est pas expulsé de sa tribu, mais il reste soumis à l'amende.

Les Arabes ainsi que les Kabaïles ont une grande vénération pour les marabouts, pieux personnages qui remplacent parmi eux les ministres et les ulémas des villes. Tout individu qui s'est rendu célèbre par ses vertus, par sa probité, par une conduite exempte de cupidité et de violence, enfin par sa grande régularité à s'acquitter des devoirs de la religion, peut devenir marabout ou saint. Objet de l'ambition générale, ce haut titre est environné d'une espèce de culte, et devient la source de la noblesse. Si les fils sont vertueux comme les pères, la considération pour eux ne fait que s'accroître ; s'ils cessent de l'être, la qualification leur reste, mais le respect s'éloigne. Les marabouts interviennent en qualité de pacificateurs dans les querelles particulières ; ils sont consultés pour les guerres de tribu à tribu ; ils prophétisent, rendent des oracles, guérissent les malades, exorcisent, et donnent des réponses plus ou moins satisfaisantes à ceux qui les consultent. Les plus vénérés vivent dans des espèces de retraites (*zouïas*) au milieu des tombeaux de leurs ancêtres ; réunissant autour d'eux les jeunes gens qui préfèrent le calme de l'étude au tumulte de la guerre, ils les familiarisent avec les différentes interprétations du Koran ; au bout de quelques années d'étude ces adeptes prennent le titre de

[1] Le krarouba, ou le fruit du caroubier, est une cosse longue et plate qui renferme plusieurs grains : analogie toute naturelle entre les fractions de tribus, les *dackeras* ou *douairs* qui sont habités par des gens de la même famille.

thalebs (savants). Les élèves qui fréquentent les *zouïas* n'y apportent que leur linge et leurs habits, car ces écoles sont gratuites; « la science de la loi, dit « le Koran, ne doit pas se vendre. » Ils y sont nourris à l'aide de nombreux présents que le marabout reçoit en vivres, bestiaux et argent, des tribus qui protègent la *zouïa*. L'enceinte de ces lieux est sacrée ; tout homme poursuivi pour un crime ou un délit y trouve un asile inviolable.

Nous allons parler maintenant de ce qui nous importe le plus à connaître, c'est-à-dire de l'organisation militaire des tribus.

Sans unité nationale, presque étrangères l'une à l'autre, toujours prêtes à en venir aux mains : telle a été et telle est encore la position respective des tribus kabaïles et arabes. Le vol d'un mouton, un arbre coupé, une insulte faite à une femme, mille autres causes beaucoup moins graves, suffisent pour les faire s'entr'égorger. Toutefois, la guerre n'éclate entre elles qu'après une décision prise dans le conseil des cheicks. Le jour du combat est fixé, et il n'y a pas d'exemple qu'il ait jamais été devancé : c'est presque la loyauté des anciens tournois. Une surveillance active s'exerce alors dans chaque tribu sur tous ceux qui doivent répondre à l'appel : mais chez ces peuples accoutumés de bonne heure à manier les armes, et pour qui la guerre est une seconde nature, personne ne manque au rendez-vous. Chacun se fournit de cartouches, porte avec soi sa propre subsistance : cependant, lorsque les expéditions doivent durer plusieurs jours, on transporte en commun quelques vivres sur des bêtes de somme; le théâtre de la guerre fournit le reste. L'extrême sobriété de ces hommes rend d'ailleurs les privations presque nulles. En route, ou sur le champ de bataille, les plus braves excitent les autres et les poussent en avant. La discipline est inconnue parmi eux, mais ils suppléent au défaut d'ensemble par l'instinct de la guerre et la parfaite connaissance des lieux.

Armés d'un long fusil, d'un sabre droit et d'une paire de pistolets, les Kabaïles s'avancent au combat tribu par tribu, chacune marchant sous son drapeau porté par le plus brave. Au moment de l'attaque, les cavaliers fondent au galop sur l'ennemi, entraînant avec eux les fantassins, qui se tiennent d'une main à la selle ou à la queue des chevaux. Arrivés à une certaine distance, le porte-drapeau s'arrête; tous les guerriers de la tribu se groupent autour de lui, tirent leurs coups de fusil, puis les cavaliers tournant bride, couchés sur leurs chevaux, vont en arrière recharger leurs armes, laissant les fantassins s'abriter comme ils peuvent au milieu des haies et des buissons. Leur tactique consiste réciproquement à se disperser devant l'attaque de l'ennemi, et à se rallier aussitôt pour le prendre par derrière. Ils ne font jamais grâce de la vie aux prisonniers qui tombent entre leurs mains : non contents de les soumettre aux tortures les plus inouies, ils se livrent sur leurs cadavres à des horreurs dégoûtantes, croyant par là se rendre agréables à Dieu et bien mériter de leur patrie. Compagnon fidèle de ses dangers, le fusil est à la fois pour le Kabaïle un défenseur, un ami, un trésor. L'importance qu'il

attache à la conservation de cette arme favorite, est empreinte dans le dicton suivant : « un Kabaïle a un bœuf, un cheval, un âne et un fusil ; un malheur lui survient, il vend d'abord son bœuf, puis son cheval, son âne ; son fusil, il ne le vend jamais. »

Toujours prêts à combattre, les Arabes portent le fusil suspendu en bandoulière, le yataghan et les pistolets à la ceinture. Dans les circonstances où ils peuvent se promettre un pillage considérable, les femmes, les enfants forment une seconde armée derrière eux. Leur manière de combattre diffère peu de celle des Kabaïles : divisés en plusieurs groupes, les cavaliers s'élancent sur l'ennemi ; arrivés à une certaine distance, ils se détachent successivement au galop en décrivant une courbe excentrique ; dès qu'ils en ont atteint le point le plus éloigné, ils font feu ; puis, achevant d'en décrire la seconde moitié, ils retournent au milieu des leurs pour charger de nouveau leurs armes. Si l'ennemi se laisse ébranler par ces premières escarmouches, ils passent le fusil dans la main gauche, et, le sabre au poing, se précipitent dans la mêlée avec une ardeur farouche. Ceux que leur pauvreté oblige à combattre à pied sont armés de fusils, de tromblons, de pistolets, de sabres, de yataghans et de massues ; assez bons piétons, ils supportent aisément la fatigue et les privations. Hors de l'état de guerre, les Arabes ne connaissent pas le dévouement ; mais sur le champ de bataille, il n'est pas de périls qu'ils n'affrontent pour sauver un de leurs compagnons : les fantassins se précipitent jusqu'au milieu des rangs ennemis pour ramasser les blessés, et les aider à se remettre en selle ; les cavaliers, munis de cordes à crochet, enlèvent, même en fuyant, ceux des leurs qui ont succombé.

Toutes les expéditions de tribu à tribu sont de courte durée ; ordinairement, après la première rencontre, vainqueurs et vaincus se dispersent ; lorsqu'au contraire ils montrent de l'acharnement, les marabouts les amènent à se faire de mutuelles concessions, et s'ils ne parviennent pas à cimenter une paix durable, ils réussissent toujours à obtenir de longues trêves. Mais, autant les marabouts se montrent animés d'un esprit de conciliation dans ces luttes intestines, autant leurs discours respirent la vengeance lorsqu'il s'agit de combattre les infidèles ; alors, le Koran à la main, ils prêchent la guerre sainte, exaltent toutes les passions, et s'efforcent de rendre implacables toutes les haines.

Le *djehad*, ou la guerre sainte, est déclarée par le Koran obligatoire pour tous les musulmans : seulement, lorsqu'un nombre suffisant de fidèles a répondu au premier appel de l'iman, les autres sont dégagés de l'obligation qui pesait sur tous. Dans le cas d'appel général, les exceptions cessent, si ce n'est en faveur des femmes, des enfants, des esclaves et des infirmes. L'esclave ne peut combattre sans l'autorisation de son maître, la femme sans celle de son mari. En Algérie, on n'a jamais vu de femme prendre part aux combats livrés à l'armée française ; les esclaves seuls s'y sont montrés.

Deux motifs, l'un purement religieux, l'autre purement humain, firent naître

et entretinrent l'ardeur avec laquelle les Arabes répondirent longtemps d'eux-mêmes aux appels de la guerre sainte : le premier, puisé dans les magnifiques espérances de la vie future et dans le mépris de la mort, est inspiré par un aftalisme absolu. Mahomet ne répète-t-il pas à toutes le pages de son livre, que le paradis sera la récompense de ceux qui combattent pour la foi ; que le lâche et le déserteur sont dévolus à l'enfer ; que tomber sur le champ de bataille, ce n'est pas mourir, mais vivre ; que le martyr doit trouver après sa mort bien au delà de ce qu'il laisse dans ce monde inférieur, etc. Le second motif s'adresse, non plus à l'âme des croyants, mais à tous les instincts grossiers de la vie physique et du bien-être matériel. Le partage du butin est combiné par les lois du djehad, de manière à assurer à tous ceux qui y participent un intérêt personnel et positif. Tous les objets pris sur l'ennemi doivent être mis en commun, pour être répartis plus tard par l'iman : un cinquième se prélève d'abord pour les besoins généraux de l'islamisme; les quatre autres cinquièmes sont partagés entre les vainqueurs et ceux qui leur sont unis par les liens du sang, tels que les femmes, les enfants, etc. La loi donne aux cavaliers deux parts, et une seule aux fantassins. L'infidèle n'a pas droit au partage ; l'iman peut, s'il le juge à propos, lui accorder une rétribution pour les services qu'il a rendus.

Si le sentiment religieux s'affaiblit bientôt et subit chez la plupart des musulmans le sort de toutes les croyances humaines, l'amour du butin, développé de tout temps dans la race arabe, fut loin de diminuer. Ce mobile sembla, au contraire, grandir de tout ce que perdait en énergie le fanatisme purement religieux. Diverses irruptions tentées du IXe au XIIe siècle, par les Arabes d'Afrique et d'Espagne, dans le Languedoc et la Provence, et sur le littoral méditerranéen, paraissent avoir été uniquement inspirées par l'amour du butin ; car ce ne fut qu'une série de courses entreprises pour piller les monastères, enlever les troupeaux, et fournir d'esclaves chrétiens les marchés de Grenade, de Tunis, ou du Caire.

Enfin, après l'affaiblissement de la puissance musulmane en Occident, le djehad prit la forme exclusivement maritime. Au moment où l'armée française aborda en Afrique, il se trouvait réduit aux proportions, non plus d'une guerre nationale et religieuse, mais d'une piraterie vulgaire souvent heureuse et quelquefois rudement châtiée. Notre invasion semblait donc une occasion favorable pour ranimer le vieux fanatisme de la population algérienne. Le souverain de la régence, Hussein-Pacha, chercha dans un appel à l'énergie des croyances musulmanes un moyen de résistance; mais ce fut seulement l'amour du pillage qui réchauffa l'ardeur belliqueuse des Arabes ; dès que toute espérance de butin fut perdue, les contingents se dispersèrent : la nécessité de défendre leurs croyances ou même l'indépendance du pays, ne leur sembla plus assez forte pour les faire rester sous des drapeaux que la fortune venait de trahir. Toutefois n'oublions pas que c'était un Turc qui les convoquait ; bientôt après ils retrouvèrent toute leur énergie et tout leur fanatisme, à la voix du chef indigène qui s'est dit

inspiré de Dieu. Telle est l'organisation politique et religieuse de ces peuples que nous avons toujours vus hostiles aux dominateurs de leur pays, et contre lesquels nos armées allaient avoir tant de luttes à soutenir.

Lorsque l'expédition de l'Atlas fut définitivement arrêtée, le général en chef commença par proclamer la déchéance du bey de Tittery, et lui donna pour successeur Mustapha-Ben-Omar, Maure d'une grande distinction, qui dès les premiers jours s'était montré dévoué à notre cause; il concentra ensuite autour d'Alger toutes les troupes qui ne faisaient pas partie de l'expédition, et en confia le commandement aux généraux Loverdo, Cassan, Damrémont et Danlion. Le 17 novembre, l'armée se mit en marche; son aspect avait quelque chose d'oriental : aux shakos de nos soldats se mariaient les turbans des zouaves; les chameaux qui faisaient partie des équipages dominaient de leur long col les mulets de bât et les prolonges. Dans l'état-major, cet aspect était plus prononcé encore : l'aga d'Alger avec ses officiers et ses gardes, portant tous de longs fusils appuyés debout sur la cuisse, accompagnait le général en chef; on remarquait également dans ce cortége le nouveau bey de Tittery tout ruisselant d'or, ainsi qu'un jeune mamelouck, Youssouf, récemment arrivé de Tunis, et dont le nom inconnu alors ne devait pas tarder à devenir populaire. Tous ces Maures, tous ces Arabes couverts de leurs longs manteaux blancs, montés sur de magnifiques chevaux richement caparaçonnés, contrastaient avec la simplicité des uniformes français.

Après la première journée de marche, l'armée bivouaqua à Bouffarick et n'y fut pas inquiétée. Le 19, elle se porta vers Blidah; l'ennemi ne se montrait pas encore; seulement, lorsqu'on fut en vue de cette ville, on aperçut une longue ligne d'Arabes à cheval, armés de fusils, occupant une étendue de plus d'une demi-lieue, la droite appuyée à l'Atlas et la gauche à la route de Coleah. Le général en chef fit aussitôt développer ses colonnes, de manière à opposer à l'ennemi un front aussi étendu que le sien, et envoya un parlementaire pour connaître le motif de cette démonstration. Youssouf fut chargé de cette mission, qui n'était pas sans danger. « Dis à ton général, lui répondit-« on, que nous sommes décidés à lui refuser l'entrée de notre ville. C'est au « bey de Tittery qu'il a affaire : qu'il se porte donc sur Medeah et qu'il nous « laisse tranquilles, s'il ne veut pas exciter notre colère. » Un des chefs accompagna Youssouf jusqu'au quartier général, pour venir confirmer ces insolentes paroles.

Sans s'y arrêter un instant, le général Clausel donna ordre à la brigade Achard de tourner la ville par la droite et de l'attaquer immédiatement par le point qui se trouve entre les chemins de Coleah et de Medeah; la brigade d'Uzer s'avança directement par la route d'Alger. Ce hardi mouvement fut exécuté avec assez de promptitude, malgré les obstacles que les troupes rencontraient sur un terrain couvert d'épaisses broussailles, et malgré les coups de fusil que les habitants leur tiraient à bout portant, cachés derrière les mu-

railles et les haies des jardins. Enfin le lieutenant de voltigeurs d'Hugues parvint à escalader le mur d'enceinte, mit en fuite les Arabes qui le défendaient, et vint ouvrir les portes aux deux brigades ; elles entrèrent presque en même temps dans la ville par deux côtés différents ; mais déjà les habitants l'avaient évacuée. Le lendemain on les aperçut assis sur le sommet des collines, observant en silence ce qui se passait.

Avant de se porter sur Medeah, le général en chef jugea prudent d'occuper Blidah. Quoique construit en pizé, le mur d'enceinte pouvait être considéré comme un obstacle suffisant contre les Arabes ; mais les jardins qui avoisinent ce mur, qui y touchent même, nuisaient trop à la défense pour qu'on les laissât subsister ; immédiatement l'ordre de les abattre fut donné. Ces jardins où se trouvaient de magnifiques orangers, des légumes et des fruits de toute espèce, formaient la principale richesse des habitants, que ruinait leur dévastation. Lorsqu'ils virent que la hache de nos sapeurs ne respectait rien, ces malheureux recoururent aux supplications, et envoyèrent au général une députation pour obtenir au moins un sursis. Mais les lois de la guerre sont inexorables et les approches de Blidah furent impitoyablement déblayées. Pendant cette opération, deux de nos bataillons envoyés contre les Beni-Salah, tribu kabaïle qui avait pris la plus grande part aux démonstrations hostiles de la veille, exerçaient dans les environs des représailles non moins terribles : toutes les plantations étaient arrachées, les cabanes et les tentes pillées et incendiées, les troupeaux dispersés ou égorgés. Nos soldats, qui avaient à se venger de ces mille coups de fusil qui leur étaient si traîtreusement tirés, se livraient sans pitié à ces exécutions. Une soixantaine de prisonniers furent amenés au quartier général : on les avait pris les armes à la main, on les avait vus détourner de son lit le torrent qui arrose Blidah, et faire feu sur des soldats du train : le chef d'état-major, après avoir examiné rapidement la charge qui pesait sur chacun d'eux, les fit fusiller par groupes de quatre, de six à la fois, pendant que les autres, accroupis sur leurs talons, récitant des prières ou fumant leur chibouque, attendaient paisiblement leur tour. Le sang-froid du muphti de Blidah, l'un de ces prisonniers, en sauva une bonne partie. « C'était bien la peine, disait-il « en marchant au supplice, que je me sacrifiasse pour les chrétiens. J'étais sur « le point de leur rallier toutes les tribus environnantes, et ils me fusillent ! » Un interprète vint aussitôt rapporter ces paroles au général en chef ; l'exécution fut suspendue, le muphti interrogé et mis en liberté sur parole. Deux heures après il ramenait à Blidah plusieurs chefs kabaïles qui s'engageaient à ne plus porter les armes contre les Français ; promesses éphémères, mais qui du moins facilitèrent notre marche.

Le 20, après avoir laissé à Blidah deux bataillons avec deux pièces de canon, sous les ordres du colonel Rulhières, afin d'assurer les communications avec Alger et de se procurer des vivres et des fourrages que les troupes devaient prendre à leur retour, le général se porta sur Medeah, en laissant à sa gauche

les hauteurs qui dominent la Metidjah. Ce fut une véritable promenade militaire: le temps était magnifique, et l'ennemi ne se montrait nulle part; bien plus, intimidés par notre vigoureuse attaque de la veille, les Kabaïles accouraient à notre rencontre, fournissant des vivres aux soldats et donnant aux chefs des renseignements sur les forces du bey. Vers le milieu du jour, on atteignit une grande ferme, située à dix kilomètres de Blidah, désignée sous le nom de *ferme de l'Aga;* elle se trouve vis-à-vis d'une gorge qui sert de passage pour arriver sur les hauteurs de l'Atlas. Entourée d'un bon mur, dominant la plaine, cette ferme fut occupée et mise en état de défense, afin de servir de dépôt pour l'artillerie et les gros bagages. Le 21, l'armée reprit sa marche; mais avant de s'engager dans les défilés de l'Atlas, le général Clausel adressa aux troupes l'allocution suivante:

« Soldats,

« Nous allons franchir la première chaîne de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur de l'Afrique, et frayer un passage à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Vous êtes dignes, soldats, d'une si noble entreprise; le monde civilisé vous accompagnera de ses vœux.

« Conservez le même bon ordre qui existe dans l'armée. Ayez le respect le plus grand et le plus soutenu pour les populations partout où elles seront paisibles et soumises; c'est ce que je vous recommande.

« Ici, j'emprunte la pensée et les expressions d'un grand homme, et je vous dirai aussi que *quarante siècles vous contemplent!* »

L'armée s'engagea alors dans un étroit sentier qui, par une pente rapide, conduit au col ou *teniah de Mouzaïa.* La brigade Achard marchait la première, immédiatement suivie par l'artillerie de montagne et la brigade Monck d'Uzer avec laquelle était la cavalerie; venaient ensuite les bagages, escortés par la brigade Hurel qui formait l'arrière-garde. Deux hommes seulement pouvaient passer de front. Arrivée près du col, elle fit une halte; l'artillerie tira vingt-cinq coups de canon pour célébrer son passage sur le mont Atlas, et de toutes parts s'élevèrent spontanément les cris de *Vive la France! Vive le Roi des Français!* C'était un spectacle imposant et sublime, que de voir nos braves, disséminés sur les pentes abruptes des montagnes, célébrer par leurs chants cette nouvelle prise de possession! Bientôt l'ennemi se présenta et fut successivement débusqué de tous les mamelons qu'il occupait. Bou-Mezrag nous attendait au teniah de Mouzaïa, avec son aga et son fils; il avait six mille hommes et deux pièces de canon, et gardait une coupure de quatre pieds de large par laquelle il fallait inévitablement passer. La route suit la rive droite d'un torrent fort encaissé; elle est coupée sur plusieurs points par des ravins très-profonds, dont les eaux viennent se jeter dans le torrent. Ce terrain était d'autant plus favorable à l'ennemi qu'entre les ravins s'élèvent des plateaux qui dominent au loin le chemin. Il avait disposé ses troupes de la manière suivante:

douze à quinze cents hommes à la gauche du col ; à peu près autant à la droite ; le surplus, échelonné dans les gorges, en avant de la position principale, gardait les points les plus favorables à la défense jusqu'à une distance de trois kilomètres. Toutes les hauteurs à droite et à gauche de la vallée, jusque sur nos derrières, étaient occupées par des Arabes armés.

On tiraillait depuis plus de deux heures, lorsque le général en chef donna l'ordre aux bataillons des 14e, 20e et 28e, de gagner les crêtes de gauche et de les suivre pour tourner le col et prendre l'ennemi à dos. Ces braves, qui n'avaient pas cessé de combattre en gravissant les montagnes, mourant de soif et accablés par un soleil brûlant, redoublèrent de courage et se dirigèrent droit vers la crête, malgré une grêle de balles et de pierres. En ce moment le général Achard, avec un bataillon du 37e, arrivait à l'entrée du col ; il fit déposer les sacs, la charge battit, et tous s'élancèrent avec ardeur par un sentier tortueux, sous le feu roulant de l'ennemi. Un moment ce bataillon fut compromis ; mais, soutenu par quelques compagnies du 14e, il parvint à franchir le col ; alors les Kabaïles, se voyant attaqués de tous côtés, prirent la fuite sans presque opposer de résistance. Avant le coucher du soleil, les Français étaient maîtres de toutes les positions, et le drapeau national flottait sur toutes les hauteurs, car le col de Mouzaïa, quoique très-élevé, est lui-même dominé par des pics d'une élévation considérable dont le sommet fut occupé par nos soldats. Le quartier général s'établit dans la vallée ; de là on put jouir, à la chute du jour, d'un spectacle imposant : c'étaient les feux des bivouacs qui, dispersés sur la cime des montagnes, en dessinaient tous les mouvements.

Ce premier passage du Mouzaïa est sans contredit un des plus beaux succès de notre armée d'Afrique. Cinq à six mille hommes, appuyés de deux pièces de canon, en défendaient les approches : les forces de l'ennemi étaient donc supérieures aux nôtres, et il avait en outre l'avantage de la position, avantage immense en pareils lieux. Le courage de nos soldats et l'habileté de leurs chefs triomphèrent du nombre et des difficultés. Aussi cette journée fut-elle meurtrière : elle nous coûta plus de deux cents hommes tués ou mis hors de combat ; le 14e perdit trois officiers, et le 37e soixante-dix hommes dont quatre officiers ; mais elle nous acquit un ascendant immense sur les tribus arabes et kabaïles.

La brigade Monck d'Uzer reçut la mission de garder le Mouzaïa. On y réunit et installa les blessés sous des tentes. Le général en chef, avec le reste du corps expéditionnaire, se dirigea sur Medeah. Les tribus étaient démoralisées ; elles ne firent plus que quelques rares et insignifiantes démonstrations. Le 22 au soir on arriva devant Medeah ; aussitôt les principaux habitants vinrent donner au général les plus formelles assurances de la soumission entière de la ville ; en dehors des portes, sur toutes les hauteurs voisines, on remarquait des groupes nombreux assis sur l'herbe, et dont les gestes témoignaient du plaisir que leur causait notre arrivée. Le général en chef, précédé des députations et escorté de

deux bataillons, entra dans la ville; le reste de l'armée bivouaqua sur les collines environnantes.

Medeah est une ancienne forteresse bâtie par les Romains sur la partie supérieure d'un mamelon que bordent les affluents du Cheliff; elle s'arrêta d'abord à moitié pente vers le sud, ainsi que l'atteste le tracé de ses anciens remparts. Depuis, habitée par les diverses races qui ont tour à tour dominé en Afrique, elle s'est étendue jusqu'au pied même du mamelon. C'est ainsi qu'ont pris naissance la haute et la basse ville. Dans sa partie basse, elle renferme une fontaine très-abondante où l'on reconnaît des traces de travaux antiques. La ville haute manquait d'eau : pour y remédier, les Romains relièrent à leur citadelle, par un chemin incliné, une magnifique source sortant avec une force extrême de dessous le rocher qui la supporte. Un aqueduc construit en pierre et en brique y amène encore de l'eau; en sorte que dans tous les quartiers on trouve des fontaines abondamment approvisionnées.

Un mur d'enceinte construit en pierre entoure Medeah de toutes parts; il est percé de cinq portes que ne défend aucun ouvrage extérieur; quelques meurtrières seulement, pratiquées à droite et à gauche, permettent de faire feu sur ceux qui s'avanceraient pour attaquer. Au-dessus de la porte du sud se trouve une batterie armée de deux longues couleuvrines provenant des arsenaux espagnols. L'aspect de Medeah est triste comme celui de toutes les villes d'Afrique; les maisons y sont construites en pierre, mais leur disposition intérieure et extérieure est absolument semblable à celle des maisons d'Alger. Dans la rue principale, qui la traverse en zig-zag du nord au midi, sont réunies les boutiques des détaillants; sur la place on remarque un café mauresque d'assez joli aspect, et un *fonduck*, espèce de caravanserail pour les marchands. La population ne dépasse pas sept à huit mille âmes : elle se montra bienveillante et paraissait très-laborieuse [1].

Le général en chef occupa la résidence de Bou-Mezrag, maison fort simple, dénuée d'ornements, n'ayant qu'un seul étage et ne se distinguant des autres que par de plus larges proportions. Quant au nouveau bey, Moustapha-Ben-Omar, il choisit une maison plus modeste; ce qui n'empêcha pas les habitants de venir en foule lui offrir les félicitations et les présents d'usage. Le lendemain, les boutiques de Medeah furent ouvertes; tout le monde vaquait à ses affaires : officiers et soldats circulaient dans les rues, pêle-mêle avec les indigènes, comme dans une ville de garnison située au cœur de la France.

Depuis longtemps, les tribus voisines de cette capitale avaient fait prévenir

[1] Medeah est située à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer; les chaleurs de l'été y sont aussi excessives que le froid en hiver. Quoique les orangers et les oliviers cessent de croître dans cette région, les environs de la ville n'en offrent pas moins des sites délicieux et des cultures très-variées : le mûrier, le poirier, le peuplier, le cerisier et la plupart des arbres d'Europe y viennent très-bien; les vignes y sont aussi en grande abondance, elles produisent d'excellent raisin et forment une partie importante de la culture.

le général en chef qu'elles empêcheraient l'ancien bey de se retirer dans les montagnes. En effet, après la journée du 21, Bou-Mezrag, ne sachant comment échapper aux Kabaïles qui le menaçaient déjà, se retira dans un marabout très-vénéré, situé à quatre lieues de Medeah, et qui jouit de grandes immunités; mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, il fit demander au général Clausel s'il consentirait à le recevoir comme prisonnier de guerre. Un sauf-conduit lui fut envoyé; et, dans la soirée du 23, il entra dans la ville, accompagné de ses femmes, des divers membres de sa famille et d'une suite nombreuse, mais sans armes.

Bou-Mezrag était un homme de moyenne taille, assez replet, âgé d'environ soixante ans, d'une belle figure encadrée dans une magnifique barbe blanche; son regard était vif et sévère, son caractère hautain et irascible. Lorsqu'il se présenta devant le général en chef, il lui prit sa main et la baisa trois fois avec le plus grand respect, en disant à chaque fois : « Pardonne-moi! »

— Tu ne le mérites pas, lui dit le général, car tu as trahi tes serments.

— C'est vrai; j'ai commis là une grande faute; mais aussi cette faute ne t'a-t-elle pas procuré la gloire de me vaincre sur l'Atlas et de planter tes drapeaux triomphants sur les cimes les plus élevées de nos montagnes?

Cette adroite réponse lui valut immédiatement son pardon; il fut seulement gardé à vue dans la maison qu'on lui assigna pour logement.

La journée du 25 fut consacrée à l'installation du nouveau bey, à qui fut adjoint un divan composé de notables de la ville; on lui laissa douze cents hommes de troupes françaises, avec quelques canons, soutenus par une milice composée des citoyens qui se montraient les plus dévoués à notre cause. Le lendemain 26, l'armée opéra son mouvement de retour sur Alger en suivant exactement le même chemin qu'elle avait pris en allant. La brigade Hurel formait l'avant-garde, les bagages marchaient au centre, et le général Achard était à l'arrière-garde avec les bataillons du 14e et du 37e de ligne. L'ex-bey, magnifiquement vêtu, monté sur un superbe cheval, et placé au milieu d'un détachement de gendarmerie, s'avançait suivi de ses janissaires sans armes, qui marchaient derrière lui la tête basse.

On arriva au col de Mouzaïa sans avoir rencontré un seul ennemi; toutes les tribus avaient arboré en signe de paix de petits drapeaux blancs gardés chacun par quatre hommes. La ferme de l'Aga n'avait essuyé aucune insulte; mais, en approchant de Blidah, on apprit que la garnison de cette ville, forte à peine de huit cents hommes, avait été sérieusement attaquée par les Kabaïles sous les ordres du farouche Ben-Zamoun. Ils étaient déjà parvenus à pénétrer dans quelques quartiers, déjà deux de leurs drapeaux flottaient sur le mur d'enceinte, lorsque le colonel Rulhières, qui commandait la place, envoya deux compagnies de grenadiers pour les prendre en queue. Surpris par cette attaque imprévue, les assaillants crurent avoir affaire à toute l'armée française qui revenait de l'Atlas; le moutzelein de la grande mosquée

contribua à les confirmer dans cette erreur en leur criant : « Voici les Français ! » Aussitôt, cédant à la peur, ils se prirent à fuir vers la Metidjah. Là, pour couronner cette journée par un exploit digne de leur férocité, ayant rencontré un détachement de cinquante artilleurs qui allaient chercher des munitions à Alger, ils les massacrèrent sans pitié.

Lorsque la colonne expéditionnaire entra dans la ville, tout y était encore dans une grande agitation : l'eau des ruisseaux était teinte de sang, les cadavres encombraient les rues, plusieurs maisons étaient détruites ou incendiées, et les habitants désolés couraient de côté et d'autre, à la recherche de ceux des leurs qui avaient disparu au milieu de cette horrible confusion. Après avoir visité en détail tous les quartiers, ainsi que les approches de la place, et reconnu qu'il n'y avait aucun avantage à l'occuper, le général donna l'ordre de reprendre la route d'Alger. Une grande partie des habitants de cette malheureuse cité, redoutant les Kabaïles, qui les avaient si souvent pillés et maltraités, demandèrent à suivre l'armée : cette permission leur fut accordée. Touché de leurs souffrances, on mit à la disposition de ces infortunés les mulets de bât et les prolonges que ne réclamaient pas les besoins du service. Ce n'était plus une armée, mais une véritable caravane [1].

Un petit nombre d'Arabes vinrent encore inquiéter nos derrières ; mais quelques coups de canon suffirent pour les disperser. Le 29, les brigades Monck d'Uzer et Hurel, sous les ordres du général Boyer, rentrèrent dans leurs cantonnements ; le général en chef avec la brigade Achard reconnut les divers affluents du Mazafran qui traversent la plaine de la Metidjah, parcourut ensuite le Massif et rentra enfin, le 30, à Alger, aux acclamations de toute la population. On croyait que cette expédition et la capture du chef des insurgés suffiraient pour réduire l'insurrection et pacifier la province ; mais on ne connaissait pas encore l'opiniâtreté du caractère arabe.

L'expédition de Medeah fut, sans contredit, sagement conçue, très-habilement conduite ; elle imposa aux tribus insurgées, et fit refluer derrière l'Atlas et au delà des frontières du Maroc les auxiliaires coalisés ; mais ce n'était encore là que le commencement de tout ce qu'il y avait à faire pour assurer notre domination. L'indécision de la métropole, les troubles intérieurs qui agitaient la France, le danger imminent d'une guerre générale, détournèrent de l'Algérie l'attention du gouvernement, qui laissa sans aucun résultat ce premier acte de vigueur. Les peuplades des environs de Medeah, voyant que l'armée française ne sortait pas de ses cantonnements, vinrent attaquer la place. Le brave colonel Marion, qui la défendait, fit créneler les murs d'enceinte, et tint tête pendant les journées des 27, 28 et 29 novembre à un nombre décuple de Kabaïles. Pendant ces trois jours, les habitants de la ville firent preuve d'un

[1] Le bey de Tittery fut ensuite envoyé en France, où après avoir résidé quelque temps il obtint de se rendre à Smyrne.

grand dévouement, et, de son côté, le nouveau bey déploya un courage qui lui mérita la reconnaissance de ses alliés. Tous ces efforts furent inutiles; le fruit de la campagne était radicalement perdu.

Dans le mois de décembre, de nouvelles troupes furent envoyées à Medeah pour ravitailler la garnison; mais cette expédition ne servit qu'à montrer l'énergie de nos soldats et comment ils supportaient les fatigues de la marche, durant cette saison si rigoureuse, dans les pays de montagnes. Enfin, Medeah fut abandonné le 4 janvier. Par une triste fatalité, dès les premiers jours de la conquête, des circonstances contraires venaient sans cesse détruire les entreprises qui avaient pour but de la consolider. Obligé de renvoyer en France une partie des troupes, le général en chef dut concentrer le petit nombre de celles qui lui restaient, et chercher dans les ressources de la diplomatie ce que la force des armes ne pouvait lui procurer.

Nous avons vu que la prise d'Alger avait été dans le beylick d'Oran le signal d'une insurrection des populations arabes contre les Turcs. Pressé entre deux ennemis, Hassan-Bey avait préféré se jeter dans les bras de la France, espérant que nous serions assez puissants pour le préserver des dangers d'une abdication devenue inévitable. Quelques jours après lui avoir accordé cette protection, M. de Bourmont fut obligé de la lui retirer, et depuis rien n'avait été tenté pour le secourir. Cependant la situation devenait chaque jour plus critique, et les instances du bey plus pressantes. Ce n'étaient pas seulement les Arabes de la province qui couraient aux armes; un ennemi plus redoutable, l'empereur de Maroc, le menaçait. Déjà une armée sous les ordres du neveu de ce prince s'était emparée de Mascara sans la moindre opposition. La ville de Tlemcen ne tarda pas à être occupée; mais trois mille Turcs et Koulouglis, renfermés dans le *mechouar* (citadelle), parvinrent à s'y maintenir pendant que des émissaires du chérif parcouraient la province, cherchant à soulever les populations en faveur de leur maître [1]. Notre intervention devenait donc d'une urgence extrême; aussi, dès le mois de novembre 1830, le général Clausel fit-il occuper de nouveau le fort Mers-el-Kebir, et le 10 décembre sui-

[1] Nous regrettons vivement qu'avant et depuis la conquête d'Alger, le gouvernement français n'ait pas songé sérieusement à s'assurer les bonnes dispositions du Maroc. Comme chef reconnu de l'islamisme, l'influence de l'empereur est grande dans le Mahgreb, et cette alliance aurait pu nous préserver de la plupart des insurrections qui sont venues arrêter les progrès de notre établissement. En consultant les rapports diplomatiques qui ont existé pendant trois siècles entre la France et cet état, on verra qu'il n'eût pas été impossible de rallier le Maroc à nos intérêts, et de nous en faire un puissant auxiliaire.

Dès le XVI[e] siècle, notre pavillon commença à se montrer dans ces parages sous François I[er], en 1555; mais nos relations suivies avec ces régions ne datent guère que du règne de Henri IV. A cette époque, plusieurs Français s'y étaient établis, sous la protection d'un agent diplomatique qui prenait le titre de consul de Fez et de Maroc.

Sous le règne de Louis XIII, le cardinal de Richelieu, désireux de justifier son titre de surintendant-général de la navigation de France, fait partir de Rhé une flottille pour « aller protéger « dans le Maroc notre pavillon et les intérêts de notre commerce ». Il avait forcé les Algériens à

vant la ville d'Oran. En même temps des remontrances énergiques étaient adressées à l'empereur de Maroc au nom du gouvernement français, pour qu'il eût à s'abstenir désormais de toute intervention.

C'est au milieu de ces conjonctures que le général Clausel reçut et s'empressa d'accueillir des propositions que le consul-général de France à Tunis avait été chargé de lui présenter de la part du souverain de cette régence; elles tendaient à obtenir pour un prince tunisien l'investiture du beylik de Constantine, moyennant une contribution annuelle d'un million de francs et sous l'obligation expresse de tenir cette province aux mêmes conditions et droits que s'il l'eût reçue du dey d'Alger; on promettait en outre de se conformer à tout ce que le commandant en chef jugerait à propos de prescrire dans l'intérêt du pays en général, du beylick en particulier, mais principalement dans celui de la France; on s'engageait à accorder pleine et entièr eprotection aux Européens qui viendraient, comme commerçants ou agriculteurs, s'établir dans le territoire, et enfin à admettre des garnisons françaises dans les places de Bone, Stora et Bougie.

conclure un traité de paix avec la France (1629); il obligea aussi l'empereur de Maroc à lui remettre sans rançon tous les prisonniers français retenus dans ses états. Quelques jours après cette sommation, les esclaves arrivèrent au port de Safi, accompagnés d'une lettre dans laquelle l'empereur adressait au roi de France les plus solennelles protestations d'amitié et de dévouement. Ces bonnes relations se maintinrent sur le pied où les avait mises Richelieu, jusqu'en 1666. Les Anglais étaient alors maîtres de Tanger et retiraient de grands avantages de cette position. Pour contre-balancer leur influence, Louis XIV envoya à Fez le Marseillais Rolland Fréjus, comme chargé d'affaires d'une compagnie pour exploiter le commerce de ce royaume. L'empereur de Maroc était alors en guerre avec un de ses lieutenants devenu l'allié des Anglais, et qui, fort de cette alliance, occupait la ville de Fez en son nom. L'arrivée de l'agent français donna au parti du chérif une force nouvelle : l'empereur lève des troupes, chasse de Fez son lieutenant, et fait rentrer sous son autorité les différentes parties de son royaume que l'insurrection lui avait enlevées. Louis XIV, comme on le voit, parvint dès le début de ses relations avec l'empereur de Maroc à neutraliser l'influence que l'occupation de Tanger semblait devoir donner aux Anglais; il fit plus encore : par sa protection constante, il encouragea les Arabes à attaquer les Anglais dans Tanger, et ceux-ci, rebutés de la possession d'une place qui leur coûtait d'énormes sacrifices, l'abandonnèrent en 1684, après en avoir fait sauter les fortifications. Dès ce moment, la politique de la France acquit un ascendant immense dans le Maroc : notre commerce y jouissait des avantages les plus considérables, l'empereur entretenait avec la cour de Versailles des rapports très-fréquents, et se plaisait à appeler Louis XIV « le plus grand « des rois et des princes de la chrétienté ; » enfin, pour mettre le comble à son obséquiosité, il fit demander la main de la jeune princesse de Conti, fille naturelle du roi et de mademoiselle de Lavallière. « Notre roi, disait l'ambassadeur de Muley-Ismaël, la prendra pour femme selon la loi « de Dieu et de Mahomet son prophète, assurant qu'elle restera dans sa religion, intention et « manière de vivre ordinaire; elle trouvera en cette cour tout ce qu'elle désirera qui pourra lui « faire plaisir selon Dieu et justice, s'il plaît à Dieu. » Louis XIV écarta avec convenance cette demande en appuyant principalement son refus sur la différence de religion. Malgré çet échec, Muley-Ismaël offrit à Louis XIV son assistance dans la guerre de succession. Mais après la paix d'Utrecht, qui rendit les Anglais définitivement maîtres de Gibraltar, les rapports de la France avec le Maroc devinrent moins fréquents ; le consulat de Salé fut même abandonné.

Pendant la première moitié du XVIII[e] siècle et jusqu'au traité de 1763, nos rapports avec le Maroc diminuèrent encore; l'Angleterre absorbait alors tout le mouvement commercial. La paix de 1763 nous ayant rendu la libre navigation des mers, l'empereur témoigna le désir de faire un

Le 6 février suivant, une convention à peu près semblable eut lieu pour le beylick d'Oran, dont l'investiture fut donnée à un autre prince de la famille du bey de Tunis. La France se réservait le fort Mers-el-Kebir pour y tenir garnison à sa volonté; enfin, le nouveau bey s'obligeait à payer un tribut annuel d'un million.

« Le résultat de ces deux conventions, disent les défenseurs de ces étranges traités, eût été d'assurer à la France la souveraineté médiate et immédiate de la régence; le territoire d'Alger et la totalité du beylick de Tittery nous restaient et étaient réservés à notre administration directe. Cette importante possession, placée entre les deux provinces concédées, séparait ces deux grands vassaux des établissements militaires fondés sur leurs limites, et l'occupation permanente de Medeah couvrait et garantissait de toute incursion et de toute attaque sérieuse nos établissements. Nous interceptions ainsi tout moyen de correspondance hostile entre les tribus de l'ouest et celles de l'est; nous possédions un littoral de plus de cinquante lieues, comprenant des ports et des mouillages utiles à notre marine et nécessaires à notre commerce. Oran,

traité avec la France : les intrigues de l'Angleterre et l'or des Vénitiens arrêtèrent les négociations. Enfin le traité fut conclu en 1767; il nous assurait la liberté du commerce par terre et par mer; il plaçait nos marchands sur le même pied que les indigènes, et nous garantissait de toute espèce d'avanies. A l'avénement de Louis XVI au trône, l'empereur de Maroc s'empressa de le féliciter de la manière la plus bienveillante, et trois ans après il renvoya sans rançon des marins français qui avaient fait naufrage sur ses côtes. En 1789, le dey d'Alger, voulant profiter de la situation fâcheuse où se trouvait la France, proposa à l'empereur de Maroc de se liguer contre nous : celui-ci refusa formellement, et ajouta qu'il ne consentirait jamais à ce que les prises relâchassent dans ses ports. L'expédition d'Égypte et la protection que notre armée accorda aux pèlerins de la Mecque, accrurent notre influence au Maroc, si bien qu'après la prise de Malte, les Algériens s'étant décidés à courir sur nos navires, l'empereur leur signifia de suspendre leurs courses, s'ils ne voulaient s'exposer à un sévère châtiment de sa part. La défaite de Trafalgar, l'oubli de toutes les traditions diplomatiques, sous l'empire, le blocus continental, portèrent une grave atteinte à nos relations avec ce pays. Mais, après la chute de Napoléon, Muley-Soliman, empereur de Maroc, se montra digne du mouvement civilisateur qui rapprochait les peuples trop longtemps divisés par une guerre universelle. C'est alors que ce prince, charitable et pieux, réalisa l'abolition de tout esclavage entre chrétiens et musulmans, mesure dont la pensée avait rendu si remarquables les derniers rapports de Louis XVI et de Sidi-Mohamed. Là ne s'arrêta pas encore son bon vouloir. En 1818, la disette ayant affligé la France, Muley-Soliman, par un privilége unique et illimité, nous ouvrait le Maroc pour que nous puissions en tirer toute espèce d'approvisionnements en blé, et il mit le comble à sa générosité en renonçant même à ses droits de douane sur l'exportation. Le sultan renouvela à cette époque une ordonnance de Sidi-Mohamed de 1759, qui permettait à tous les négociants chrétiens de s'établir dans son empire, et il déclara, en outre, que dans le cas où un Européen, faisant des affaires avec un de ses sujets, en éprouverait quelque préjudice, justice lui serait immédiatement rendue. Ainsi, en 1820, M. Sourdeau, consul de France à Tanger, ayant été frappé par un santon, l'empereur s'empressa de mettre le coupable en arrestation et offrit lui-même au consul les plus complètes satisfactions, « parce que, disait-il, dans mon empire, personne ne doit avoir à craindre ni injustice, ni voies de fait. »

On voit, d'après ces précédents, qu'il n'aurait pas été impossible de rallier à notre cause un empire dont les chefs, pendant près de trois siècles, ont professé tant de sympathie pour le caractère français, et qui s'élevaient par la supériorité de leur politique au-dessus de ces chefs improvisés qui commandaient dans les régences.

Arzew, Bougie, Stora, Bone, La Calle, nous étaient ouverts, et les prérogatives que nous nous étions réservées équivalaient aux avantages de leur possession. Un revenu fixe de deux millions payables à Alger par trimestre, égalait, surpassait même toutes les dépenses intérieures de la colonie et subvenait aux améliorations progressives du territoire. Enfin, nous pouvions opérer à l'instant la réduction de nos forces militaires, ce qui, dans un temps fort rapproché, eût produit sur nos dépenses une diminution de plusieurs millions. »

Tels auraient été sans doute les fruits de cette concession si elle eût été faite à des hommes capables de tirer parti du territoire qu'on leur livrait, et si elle n'eût pas contribué à élever, aux dépens de notre influence, un état qui avait été toujours, relativement à Alger, dans une condition d'infériorité des plus marquées. En effet, dans les différentes luttes entre Alger et Tunis, cette dernière avait presque toujours été battue. Enfin, un traité conclu sous le règne de Mehemed-Bey (1756) était venu mettre le comble à son abaissement[1]. Et c'était à une puissance ainsi déchue que la France, résignant les droits que lui donnait la conquête, aurait confié l'administration des deux portions les plus importantes de l'Algérie?

Mais, à cette époque, on ignorait en France toutes les choses d'Afrique et, plus que tout le reste, la nature des rapports politiques qui avaient existé entre les divers états barbaresques. La convention du général Clausel fut rejetée par le cabinet, non à cause des motifs que nous venons d'exposer, mais « parce que « le général en chef avait outrepassé ses pouvoirs ; parce que ce traité préju- « geait la question de savoir si nous garderions indéfiniment Alger ; parce qu'il « était peu favorable à nos anciennes possessions d'Afrique ; enfin, parce que « le tribut imposé parut insuffisant. » De toutes ces considérations, la plus impérieuse était celle qui eût mis le gouvernement dans la nécessité de faire connaître ses vues ultérieures sur l'Algérie ; il préférait louvoyer, ne s'enchaîner par aucun engagement, et laisser au temps le soin de consacrer ses droits.

Au reste, le général Clausel, sans attendre la sanction du cabinet, se crut investi de pouvoirs suffisants pour installer les nouveaux dominateurs. Au lieu d'un corps d'armée imposant, le lieutenant du bey de Tunis n'amena à Oran qu'une poignée de soldats mal équipés, sans discipline, sans habitude du service, et dont la vue réveilla les vieilles haines chez les anciens sujets d'Alger. Dépourvu d'intelligence et de moyens d'action, ce gouverneur ne fit rien pour s'établir d'une manière durable, et lorsque arriva le refus de ratification,

[1] Ce traité porte : 1° Que le bey de Tunis ne pourra faire aucun armement dans le fort de Keff; 2° Que le pavillon tunisien ne pourra y être arboré qu'à mi-mât; 3° Qu'à l'arrivée d'un navire de guerre algérien dans un des ports de la régence de Tunis, le commandement du port sera immédiatement confié au capitaine de ce navire pour toute la durée de son séjour ; 4° Que les oukils (représentants) d'Alger et de Constantine, à Tunis, jouiront de la même considération que les consuls des puissances européennes les plus privilégiées ; 5° Que la régence de Tunis enverra annuellement à Alger de la cire et une cargaison d'huile d'olive pour l'éclairage de tous les marabouts et mosquées.

il s'en retourna sans la moindre résistance, ne laissant après lui d'autres souvenirs que celui de ses cruautés et de ses honteuses exactions.

Rappelé en France, le général Clausel essaya de défendre et son traité et la conduite de ses alliés; mais ses allégations furent impuissantes contre les faits. Il avait été dupe d'une intrigue ourdie par le premier ministre du bey de Tunis, qui, se voyant investi de la confiance de ce vieillard, voulait éloigner du trône les princes qui lui portaient ombrage : il eût fait de Bone et d'Oran l'apanage de ces princes indociles, et, conservant à Tunis, comme héritier présomptif, un jeune efféminé, aurait perpétué sa souveraine influence. Sidi-Chakir, c'est le nom de ce ministre, paya de sa tête cet excès d'ambition. Quant au général Clausel, l'élection de Réthel vint adoucir sa disgrâce.





CHAPITRE XV.

GOUVERNEMENT

DU GÉNÉRAL BERTHÉZÈNE ET DU DUC DE ROVIGO.

(20 FÉVRIER 1831 — 4 MARS 1833.)

Le général Berthézène est nommé gouverneur. — Situation de l'armée. — Arrivée des volontaires parisiens. — Nouvelle expédition de Médéah. — Insurrection des tribus. — État de l'occupation à Bone et à Oran. — Rappel du général Berthézène en France. — Le duc de Rovigo, *commandant en chef*. — Le baron Pichon, *intendant civil*. — Destruction de la tribu des Ouffia. — Rentrée du duc de Rovigo en France. — Youssouf et le capitaine d'Armandy à Bone. — Le général Boyer à Oran. — Abd-el-Kader.



Le général Clausel avait commis une grave erreur; mais était-ce un motif suffisant pour rappeler un chef qui s'était acquis la confiance de l'armée et avait fait preuve d'une incontestable capacité en organisant les différents services de l'administration, en étendant les limites de la conquête? Non sans doute. Pourquoi donc le rappeler? pourquoi donc encore s'exposer aux fâcheux et inévitables tâtonnements d'un nouveau chef? Cette conduite ne peut s'expliquer que par l'indécision du gouvernement sur la marche qu'il se proposait de suivre

en Algérie. Le général Clausel était trop porté à prendre l'initiative, à tenter des expéditions d'éclat qui engageaient la France. Dans la pensée gouvernementale, il fallait un esprit plus docile, un génie moins entreprenant : l'influence de ces idées fit porter le choix sur le lieutenant-général Berthézène.

A part sa haute réputation de bravoure et de probité, rien ne recommandait ce général pour un poste si éminent, pour une tâche si difficile. Toutes les guerres de l'empire, il les avait faites avec honneur, avec distinction, mais jamais il n'avait eu l'occasion de déployer la sûreté de tact, la rapidité de coup d'œil qui distinguent les grands capitaines. En outre, de graves blessures reçues durant nos mémorables campagnes avaient hâté chez lui les glaces de l'âge, et accru sa réserve habituelle. Mais aux yeux du gouvernement c'étaient là d'éminentes qualités, et il leur dut d'être investi du commandement de l'armée d'Afrique.

Dans l'incertitude où l'on était du maintien de la paix en Europe, et sur une indication un peu hasardée du général Clausel[1], on avait prescrit la rentrée en France d'une grande partie de l'armée expéditionnaire, si bien qu'au 1er février 1831 elle était réduite à un effectif de neuf mille trois cents hommes. Avec de si faibles moyens, le général Berthézène allait être obligé de faire face aux difficultés déjà grandes du pays et à une foule d'éventualités qui surgissaient imprévues à la suite des événements : de ce nombre fut la nécessité de soutenir le bey de Medeah. Tant que l'administration de Mustapha-ben-Omar put s'appuyer sur des baïonnettes françaises, elle rencontra peu d'obstacles; mais après le départ de la garnison, les Kabaïles se montrèrent plus hostiles que jamais, et crurent pouvoir impunément attaquer notre protégé. Le fils de Bou-Mezrag jugea le moment opportun pour se mettre en campagne : favorisé par de nombreux amis, par sa fortune et le souvenir de son père, il se trouva bientôt à la tête d'une troupe considérable de Turcs et de Koulouglis, que l'arrivée de nouveaux partisans augmentait chaque jour. Avec ces forces, et appuyé sur les Kabaïles, il vint assiéger Moustapha-ben-Omar dans sa nouvelle capitale.

Quelles que fussent la faiblesse numérique de l'armée et ses répugnances personnelles, le général Berthézène ne pouvait assister impassible à la ruine d'un fidèle allié; cependant, au lieu de frapper un coup prompt et décisif, il en référa au ministre de la guerre, et demanda des renforts. Pendant ces délais, l'insurrection devenait chaque jour plus menaçante. L'occupation française se bornait alors à quelques lieues carrées autour d'Alger. A demi-portée de fusil de nos lignes veillait un ennemi terrible et menaçant, bien résolu à nous vendre cher toute usurpation nouvelle de territoire; son unique cri de ralliement était : « Mort aux Français! » Les marabouts promettaient cent

[1] Dans une de ses dépêches datées de décembre 1830, le général Clausel annonçait au ministre de la guerre qu'il pouvait rappeler douze des dix-huit régiments qui formaient l'armée d'expédition.

houris au guerrier qui tuerait un ennemi ou qui mourrait les armes à la main. La soif de la vengeance, l'espoir d'un riche butin et la promesse d'ineffables voluptés, c'était plus qu'il n'en fallait pour enflammer l'ardeur belliqueuse des Arabes et des Kabaïles. Aussi ne parvenait-on à les écarter du *fahs* (la banlieue d'Alger), qu'au moyen de fortes reconnaissances.

Enfin, les renforts si vivement attendus arrivèrent, c'étaient les bataillons de dépôt et deux mille volontaires parisiens, dont l'incorporation dans l'armée d'Afrique demande quelques détails.

Ces volontaires parisiens se composaient d'hommes de tout âge, de toute condition : les uns avaient contribué activement au succès des journées de juillet, et l'enthousiasme de la victoire les avait poussés à quitter leur famille ou leur profession pour suivre la carrière des armes; c'étaient des jeunes gens et des ouvriers, des imprimeurs surtout; d'autres appartenaient à cette classe d'hommes que la paresse ou une éducation manquée ont jetés sans état dans le monde, classe toujours turbulente et dangereuse, élément perpétuel de discordes; d'autres enfin, il faut le dire, sortaient de la lie du peuple; quelques-uns de ceux-ci avaient même été flétris par la loi. Ces volontaires, après les journées de Juillet, s'étaient organisés d'eux-mêmes en compagnies dites de *la Charte*. Leurs officiers, à de rares exceptions près, étaient ce qu'il y avait de pire parmi eux : titres, décorations et jusqu'aux noms qu'ils portaient, tout était usurpé. La plupart de ces volontaires, qui avaient projeté de marcher au secours, d'abord des Belges, puis des constitutionnels espagnols, demandaient alors à se rendre en Morée; le gouvernement, pour se débarrasser de leur turbulence belliqueuse, les envoya combattre à Alger. Sur ce nouveau théâtre, ils ne se distinguèrent ni par leur discipline ni par leur soumission aux exigences du service; mais leur courage obtint presque toujours des mentions honorables dans les bulletins de l'armée[1]. Nous allons les voir se signaler dès leur début.

Grâce à l'arrivée de ces renforts, la seconde expédition dirigée contre Medeah partit d'Alger le 25 juin; elle se composait de deux brigades formées des 15e, 20e, 28e et 30e régiments d'infanterie de ligne, d'un bataillon de zouaves et de Parisiens, de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, et de quelques pièces de campagne. L'effectif de cette petite armée, commandée par le général Berthézène, était de quatre mille cinq cents hommes. L'opération était pleine de périls, car, agités par les intrigues de Bou-Mezrag et de quelques Turcs qu'irritait le séquestre dont leurs propriétés avaient été frappées, encouragés par la diminution subite des forces de l'occupation, la plus grande partie des Arabes de la plaine s'étaient soulevés. Cependant jusqu'à Medeah, la marche de nos troupes ne fut arrêtée par aucun obstacle sérieux. A peine eurent-

[1] Les volontaires parisiens furent d'abord incorporés dans les zouaves, puis retirés de ce corps, et réunis en deux bataillons d'infanterie et deux compagnies de travailleurs. Ultérieurement, ces bataillons, dits auxiliaires, formèrent le 67e régiment de ligne.

elles l'occasion d'échanger quelques coups de fusil avec les montagnards de l'Atlas. Le 29, en arrivant devant Medeah, deux cent cinquante cavaliers essayèrent de s'opposer à leur passage; une charge à fond les dispersa, et l'entrée de la ville cessa de nous être disputée. Les tribus hostiles furent immédiatement sommées d'envoyer des députés à Medeah sous peine de voir ravager leurs habitations : quelques-unes se soumirent, mais il fallut aller en attaquer une dizaine qui s'étaient concentrées sur le vaste plateau d'Houara, où l'on trouve encore les restes de deux tours romaines. Dans cette espèce de camp retranché, elles se défendirent vivement, et on ne parvint à les en déloger qu'après quatre heures de combat.

Au lieu de profiter de ce succès, et d'organiser de nouveau à Medeah le parti français, en ralliant à notre cause le plus grand nombre des tribus environnantes, le général Berthézène ne songea qu'à se replier sur Alger, emmenant avec lui Mustapha-ben-Omar. Il n'en fallut pas davantage pour ranimer le courage des Arabes. A leurs yeux toute retraite, quelque bien ordonnée qu'elle soit, passe pour un échec; ils se crurent donc vainqueurs, et quarante tribus, présentant un effectif d'environ douze mille combattants, se mirent à notre poursuite : on les voyait sur les sommets les plus escarpés, on les rencontrait au détour de chaque rocher, nous fatiguant de leur fusillade, mais fuyant à la première démonstration offensive. Cependant la retraite faillit un instant être compromise : le commandant de l'arrière-garde venait d'être tué d'un coup de feu; cet événement jette du trouble parmi ceux qui en font partie, l'ennemi s'en aperçoit et redouble d'audace : il pénètre dans nos rangs, lutte corps à corps avec nos soldats et les tue à coups de yataghan. Alors une terreur panique gagne de proche en proche : « dans ce moment critique, dit le général Berthézène, les voix du devoir et de l'honneur furent également méconnues. » C'en était peut-être fait de notre armée lorsque le commandant Duvivier, à la tête des zouaves, par une charge aussi rapide que bien conduite, parvint à refouler l'ennemi et à rétablir l'ordre. Dans cette circonstance critique, les Parisiens et les zouaves méritèrent les plus grands éloges. Une fois parvenue dans la plaine, la colonne cessa d'être inquiétée, et put retourner à Alger sans brûler une amorce.

Quelque soin qu'ait pris le général Berthézène pour atténuer ses pertes matérielles, cette seconde expédition de Medeah fut fatale à la France. « La première expédition, disait-il dans ses bulletins, a coûté cent soixante-deux tués et trois cent neuf blessés, je n'ai eu que soixante-trois morts et cent quatre-vingt-douze blessés, donc j'ai mieux réussi que mon prédécesseur. » Les avantages d'une bataille ne se se mesurent pas d'après le plus ou moins grand nombre d'hommes tués, mais bien par les résultats obtenus. Or, dans la première expédition, nous avions renversé un bey influent et substitué à sa place un chef dévoué à nos intérêts; cette fois, au lieu de consolider le pouvoir du représentant de la France à Medeah, le général Berthézène le ramenait au milieu

de ses colonnes, et nous rebroussions chemin comme des vaincus. Notre ascendant était donc ruiné. Aussi, dès ce moment, les Arabes et les Kabaïles s'excitèrent les uns les autres à une nouvelle insurrection, et leurs émissaires vinrent jusqu'aux environs d'Alger recruter des combattants. Les Beni-Arib et toutes les tribus qui boivent les eaux de la Zeitoun furent les premiers à se soulever; le fils de Bou-Mezrag entra dans la coalition avec ses partisans; Blidah, Coleah, fournirent leurs contingents; les habitants seuls de Medeah refusèrent de livrer les canons, les fusils et les munitions que nous leur avions confiés.

Le principal instigateur de ce mouvement était un Maure algérien, nommé Sidi-Sadi, récemment arrivé de la Mecque. Il avait vu à Livourne Hussein-Dey, et ils avaient arrêté ensemble un plan de soulèvement général qui devait, selon eux, amener l'expulsion complète des Français de l'Algérie. Sidi-Sadi associa à ses projets Ben-Aïssa et Ben-Zamoun, chefs principaux des tribus de l'est; il promit même à ce dernier la charge d'aga de la plaine.

Cependant ce mouvement, qui paraissait devoir être formidable, se réduisit, par le défaut d'ensemble, à quelques vaines démonstrations : les contingents, qui devaient être réunis du 15 au 20 juillet pour attaquer tous à la fois, n'arrivèrent que l'un après l'autre, et Ben-Zamoun, impatient d'en venir aux mains, commença les hostilités avant d'avoir tout son monde. Le 17, il établit son camp à Sidi-Jederzin, marabout vénéré, situé sur la rive droite de l'Harash, et le lendemain il fit attaquer la Ferme modèle, qui n'était défendue que par deux cent cinquante soldats; quelques coups de canon à mitraille suffirent pour disperser l'ennemi et le décider à venir reprendre ses anciennes positions. Le 18, le général Berthézène, à la tête d'une division de trois mille hommes, sortit d'Alger et se dirigea sur l'Harash. Quand il eut atteint le plateau qui domine le gué de cette rivière, l'ennemi s'ébranla; alors le général fit former ses troupes par bataillon, de manière à présenter six têtes de colonne solidement appuyées. A la vue de ces dispositions, Ben-Zamoun renonça à défendre le passage de l'Harash, plia ses tentes et opéra sa retraite : nos fantassins, lancés au pas de course, ne purent même le rejoindre.

A la suite de cette heureuse journée, l'armée, de retour à Alger, eut l'honneur d'être passée en revue par le prince de Joinville. Des cinq fils du roi, c'était le premier qui visitait nos possessions d'Afrique; mais à cette époque, les destinées de notre conquête étaient si incertaines, que le jeune marin n'apporta qu'une médiocre attention à ce qui s'y passait : il ne se doutait pas alors que ce pays à demi barbare serait le principal théâtre de la carrière militaire de trois de ses frères. Le prince de Joinville ne resta que deux jours à Alger, d'où il se rendit de là à Mahon.

La retraite de Ben-Zamoun n'était pourtant pas définitive; dès qu'il sut nos troupes rentrées dans leurs cantonnements, il reprit la campagne, s'approcha d'Alger, attaqua les blockhaus et tous les postes vulnérables, manœuvre qu'il ne cessa de renouveler pendant toute la belle saison; « car à cette époque, disait le

« général Berthézène dans son rapport, les Arabes n'ont rien à faire, et ils trou-« vent à manger partout, tandis que pour nous cette même époque est la plus « défavorable. Nous avons alors beaucoup de malades et nous sommes acca-« blés par la chaleur ». Voilà le secret de ces luttes incessantes que nous voyons se reproduire depuis treize ans, et qui amènent toujours les mêmes résultats : la dispersion de l'ennemi et jamais sa soumission.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les autres parties de notre conquête.

Aussitôt après l'évacuation d'Oran par les troupes tunisiennes, le général Berthézène avait fait occuper cette place par deux bataillons sous les ordres du général Faudoas [1]. A l'arrivée de ces forces, plusieurs tribus firent leur soumission ; les marchés furent approvisionnés et le calme parut renaître. Mais quelques actes de sévérité intempestive et la présence du Marocain Bilemri mirent encore une fois tout le pays en armes contre nous. Ce Bilemri, reçu d'abord avec enthousiasme, fut bientôt abandonné, et retourna dans le Maroc. C'est au milieu de tous ces troubles que le ministère se décida à confier au général Boyer le commandement des troupes et de la province d'Oran.

Aucun des liens qui assuraient autrefois la dépendance des tribus n'avait survécu à la dissolution de l'ancien établissement politique. Les populations, abandonnées à elles-mêmes, ne cessaient de guerroyer entre elles. Parmi tant de chefs, nul ne se sentait assez fort pour s'imposer aux autres et rétablir une ombre d'autorité protectrice : chacun d'eux réussissait à empêcher la suprématie de ses compétiteurs, sans pouvoir faire reconnaître la sienne. A Tlemcen, les Maures occupaient la ville, les Koulouglis le Mechouar ; les hostilités continuaient entre eux avec des avantages divers. Dans quelques villes, comme Mascara, les Maures et les Koulouglis se partagaient le gouvernement. Enfin, au milieu des tribus qui environnent Mascara, le marabout Mohhy-ed-Din faisait servir son influence religieuse à la fondation d'une puissance purement arabe, et préparait ainsi les voies à son fils Abd-el-Kader.

Le général Boyer s'occupa d'abord d'ouvrir des relations avec les garnisons turques et kouloughlies éparses dans la province. A la suite de l'occupation d'Alger et d'Oran, ces débris des vieilles milices, sentant le besoin de se réunir, s'étaient successivement concentrés dans les trois villes de Mostaganem, de Tlemcen, de Mascara, et s'y défendaient contre les Arabes des environs. La garnison de Mascara, serrée de près et dépourvue de vivres, en proie d'ailleurs à des tentatives de séduction si faciles dans les situations désespérées, se confia aux promesses qui lui étaient faites et livra la ville. Elle fut massacrée tout entière ; et Mascara, désormais occupé par les Arabes, devint pour eux une place de guerre et un centre d'action très-puissant contre les forces françaises.

[1] Ce général, qui avait gagné ses premiers grades dans les guerres de l'empire, faisait partie de l'expédition de Morée, où il commandait le 3e chasseurs à cheval ; promu au grade de maréchal de camp en 1830, il n'arriva en Algérie qu'en 1831, et n'y resta que jusqu'en 1832, époque où une nouvelle promotion le rappela définitivement en France.

Le même sort menaçait les milices de Mostaganem et de Tlemcen. Pour les maintenir dans nos intérêts et les encourager dans leur résistance, on leur accorda une solde mensuelle. Cette sage mesure porta ses fruits. Les attaques des tribus armées et les intrigues du dehors furent également repoussées; on établit ensuite des rapports avec Arzew, port situé à dix lieues à l'est d'Oran. Grâce au concours du cadi de cette ville et à la protection d'un bâtiment français en station dans le port, les garnisons d'Oran et de Mers-el-Kebir purent se procurer des blés, des fourrages et des bestiaux, ressources d'autant plus précieuses que les communications avec l'intérieur étaient interceptées par les Garabas, qui ne cessaient de harceler la garnison et entraînaient souvent avec eux les belliqueuses tribus des Douers et des Zmelas.

Après avoir mis Oran en état de défense et réparé en partie les fortifications, le général Boyer entama des négociations avec les Douers et les Zmelas, pour les attacher à la cause française. Ces négociations, plusieurs fois abandonnées et reprises, restèrent sans résultat; car la fatale politique adoptée par le général lui aliéna bientôt toutes les tribus. Il avait pris pour base de son administration la terreur; « il faut, disait-il dans un rapport adressé au ministère, civiliser ce « pays par des moyens en dehors de la civilisation », système barbare qui n'est pas de notre époque, et qui en définitive ne produisit que des résultats désastreux [1].

A Bone, l'imprévoyance du commandant faillit aussi compromettre notre domination. Cette place avait été occupée le 13 septembre par un faible détachement de zouaves, placés sous les ordres d'officiers français. Les habitants virent avec plaisir notre arrivée; seulement quelques familles influentes protestèrent en secret contre cette prise de possession, et se liguèrent pour nous la faire perdre. Le détachement des zouaves était caserné dans la Kasbah, mais les officiers descendaient en ville pour y prendre leurs repas. Les conjurés, ayant à leur tête un ancien bey de Constantine, Ibrahim, gagnèrent les zouaves à prix d'argent, et profitèrent de l'absence des officiers pour s'emparer de la citadelle. Lorsque ceux-ci voulurent se rendre à leur poste ils furent repoussés à coups de canon. Deux bricks, *le Cygne* et *le Voltigeur*, qui étaient en rade, prêtèrent assistance aux officiers français, dont tous les efforts

[1] Dans sa position le général Boyer devait plutôt recourir à la diplomatie qu'à la force. Quoiqu'il eût fait la campagne d'Égypte, il n'avait appris qu'à combattre les Arabes et non à les gouverner; et durant ses longs services sous la république et l'empire, il fut toujours appelé au commandement des divisions actives, et jamais à l'administration des pays conquis. En 1795, il était aide de camp du général Kellermann; en 1796, il fit la campagne d'Italie en qualité d'adjudant-général, puis il suivit Napoléon sur les rives du Nil et en Syrie; en 1802 il prit part à l'expédition de Saint-Domingue; puis on le voit assister avec gloire aux batailles d'Iéna, de Pultusk, de Friedland et de Wagram. En 1810, il passa à l'armée d'Espagne, où il commanda une division de ces intrépides dragons qui étaient devenus l'effroi des Espagnols. Le général Boyer trouva encore l'occasion de se distinguer dans les campagnes de France et des cent-jours.

pour reconquérir la Kasbah restèrent infructueux. Dès ce moment Bone fut abandonné, malgré les supplications des habitants qui sollicitaient toujours, comme en 1830, l'envoi d'une garnison française.

L'aministration du général Berthézène dans la province d'Alger n'était pas plus heureuse que ses entreprises militaires. Depuis sa retraite de Medeah, il n'aspirait plus qu'à obtenir la tranquillité ; il y parvint en se faisant l'instrument d'une espèce de restauration musulmane conçue au profit de quelques Maures influents. On lui suggéra l'idée de nommer aux fonctions d'aga de la plaine Sidi-Mohamed-ben-M'Barak, marabout de Coleah, qui s'était, dès le principe, montré hostile à l'occupation française. De forts appointements (soixante-dix mille francs par an) et un pouvoir presque absolu le décidèrent à une conversion, et il accepta ce poste. Sous son autorité, il faut le reconnaître, la banlieue d'Alger cessa d'être inquiétée ; mais c'était acheter bien cher un tel protectorat. Le général Berthezène s'appuya néanmoins de ce précédent pour battre en brèche tous les plans de colonisation européenne et tous les projets d'extension de la conquête. Selon lui, la plaine de la Metidja n'était qu'un cloaque destiné à devenir le tombeau de tous ceux qui tenteraient de l'exploiter, aucun établissement n'était possible au delà du massif d'Alger.

Une administration basée sur de telles idées ne pouvait se maintenir longtemps contre le cri de l'opinion publique, qui accusait son chef et demandait que la France jetât en Algérie des racines fortes et puissantes. Sous l'influence de ces récriminations, dominé peut-être par le sentiment de son insuffisance, M. Berthezène demanda et obtint sa démission, « ne laissant en « Afrique, dit le commandant Pelissier, qu'une réputation d'honnête homme « dans l'acception la plus vulgaire du mot ; mais d'un homme qui n'était point « né pour la position qu'il avait eu l'imprudence d'accepter, peut-être même « de solliciter. »

Peu satisfait des résultats jusque là obtenus, le gouvernement résolut, aussitôt après le départ du général Berthézène, d'adopter un nouveau système d'administration. La présidence du conseil était alors dévolue au ministre de l'intérieur, M. Casimir Périer : celui-ci voulut, à cause de sa position, se réserver une large part dans la direction des affaires d'Alger, et fit décider par le cabinet qu'à l'avenir l'autorité civile dans nos possessions d'Afrique serait séparée de l'autorité militaire ; qu'un intendant civil indépendant du général en chef, mais placé sous les ordres immédiats du président du conseil, aurait la direction de tous les services civils, financiers et judiciaires, et qu'il correspondrait directement avec les divers ministères. Cette division des pouvoirs, dans un pays où l'administration française était encore toute nouvelle, où les attributions des différentes autorités étaient mal définies, présentait de graves difficultés ; elles se compliquèrent par le choix des hommes qui furent appelés à mettre en pratique le nouveau système.

Le commandement en chef des troupes fut dévolu à M. le lieutenant-général

duc de Rovigo[1], ancien ministre de la police sous l'empire, plus recommandable par son dévouement sans bornes à Napoléon que par sa capacité; homme d'exécution plutôt que de conseil, façonné aux habitudes arbitraires, toujours prêt à substituer sa volonté à la loi. Les désastres de Napoléon l'avaient dépouillé de ses majorats; la restauration l'avait proscrit, et le reste de sa fortune s'était dissipé dans ses voyages à l'étranger. Le duc de Rovigo demandait donc à la révolution de juillet une indemnité pour tant de souffrances, réparation qu'il était fort difficile de lui accorder. On aurait craint de l'employer en France, on se décida à l'envoyer en Algérie. L'intendance civile fut confiée à M. le baron Pichon, administrateur méticuleux, toujours enchaîné à la lettre de la loi, incapable de s'élever à la hauteur des circonstances difficiles au milieu desquelles il se trouvait placé. Sous l'empire et pendant la restauration, le baron Pichon avait été chargé de quelques missions diplomatiques secondaires, et en définitive il n'acceptait sa nouvelle position qu'afin de compléter les quelques années de services qui lui manquaient pour obtenir sa retraite. Tels étaient les deux chefs appelés à consolider notre situation en Afrique. Certes, il eût été difficile de faire un plus mauvais choix, de juxtaposer plus malencontreusement, pour concourir à un même but, deux hommes d'opinions et de tendances plus contraires. Mais n'anticipons pas sur les événements.

En arrivant en Algérie, le duc de Rovigo prit une détermination pleine de sagesse : il ne laissa qu'une petite partie des troupes en ville et dissémina le reste sur les points principaux du Sahel et du Fahs; ces postes circonscrivaient un espace d'environ six lieues carrées. Ce terrain fut limité par une ligne de blockhaus et de camps retranchés qui, partant de la pointe Pescade, passait par le Boudjareah, Dely-Ibrahim, Cadous, Tixeraïn, Oued-el-Kerma, la Ferme modèle, et venait se terminer à l'embouchure de l'Harash. Des routes stratégiques relièrent ces divers postes entre eux ainsi qu'avec Alger, et devinrent l'origine de l'admirable réseau de chemins qui sillonnent aujourd'hui le Massif. Dans cet espace si bien gardé et si bien coupé, nous étions complétement les maîtres, et la colonisation pouvait s'y épanouir en toute sécurité. Eh bien! qui le croirait? cette mesure si sage, si en harmonie avec les forces de notre armée et les projets incertains de la métropole, trouva à Alger d'inexorables détracteurs, et l'intendant civil fut le premier à soulever les mécontentements. Les routes, disait-il, froissaient un grand nombre de propriétaires;

[1] Savary, duc de Rovigo, naquit à Sédan, en 1774. Engagé volontaire en 1789, il se trouvait sous-lieutenant au régiment *Royal-Normandie* lorsque la révolution française éclata. Il servit sous Moreau, avec éclat, dans l'armée du Rhin, et fut promu au grade de lieutenant-colonel Devenu aide de camp du général Desaix, il le suivit en Egypte, et se trouvait à ses côtés lorsque ce grand capitaine tomba frappé à mort sur le champ de bataille de Marengo. Le premier consul attacha Savary à sa personne, en qualité d'aide de camp, et l'éleva au grade de général de brigade. En 1805, il fut nommé général de division. Il fit en cette qualité les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne, d'Autriche, etc. En 1810, il fut nommé ministre de la police, poste qu'il conserva jusqu'à la chute de l'empire.

on les faisait passer à travers des enclos, à travers des cimetières; l'établissement des camps retranchés et des blockhaus détruisait les fermes et les maisons de plaisance. « Ces maudits chrétiens, ajoutaient les Maures toujours « exagérés dans leurs plaintes comme dans leurs éloges, ne nous laissent ni un « lieu pour vivre, ni un lieu pour mourir! » Le duc de Rovigo voulait faire occuper et cultiver un grand nombre de propriétés abandonnées ou appartenant au domaine public, par des émigrants alsaciens que des spéculateurs avaient attirés à Alger, et qui restaient à la charge de la ville. « Mais, à qui, disait le baron Pichon, appartiennent les terrains sur lesquels on veut les installer? quelles indemnités donnera-t-on aux propriétaires en cas de réclamation? où est le cadastre parcellaire du Fahs? » Telles étaient les raisons que M. l'intendant civil opposait à ces prises de possession précipitées, illégales même si l'on veut, mais commandées par la nécessité. M. le duc de Rovigo ne se laissa pas arrêter par ces plaintes : bien décidé à gouverner en maître absolu, il poursuivit la route qu'il s'était tracée.

Depuis dix-huit mois que nos troupes occupaient l'Afrique, ni le gouvernement ni les généraux n'avaient songé à établir un système de casernement régulier; nos soldats n'avaient pour toutes fournitures que des sacs de campement, remplis tant bien que mal de paille hachée; la plupart même étaient privés de cette ressource. Le duc de Rovigo songea à remédier à cet inconvénient; il voulut donner au moins un matelas à chaque soldat. Il savait que les états barbaresques produisent de la laine en abondance, et pensa qu'Alger devait en renfermer des quantités considérables : sans autre formalité, il frappa la ville d'une contribution forcée de quatre mille cinq cents quintaux métriques de laine à livrer immédiatement. Les Maures et les Juifs hurlèrent à cette nouvelle : « C'est pire que du temps des janissaires, disaient-ils, « on nous ruine! » et M. le baron Pichon de les soutenir, de crier encore plus fort qu'eux à l'injustice! Prévenu par les Maures et par l'intendant de cette mesure acerbe, qui au fond accusait son imprévoyance, le ministère cassa l'ordonnance de M. le duc de Rovigo, et passa un marché d'urgence afin de pourvoir sous le plus bref délai au casernement de la troupe en Algérie. Le général en chef ne voulut pas laisser invalider son ordonnance; il en poursuivit l'exécution par tous les moyens possibles, et ne s'arrêta que parce qu'en définitive il n'y avait pas de laine à Alger. Mais ce conflit des deux autorités était fatal à la stabilité de notre domination; les deux chefs, ne marchant jamais d'accord, se contrariant sans cesse, donnaient aux indigènes un déplorable exemple de notre habileté administrative. Les Maures surtout profitaient de ce désordre pour ruiner notre autorité auprès des Arabes : ils nous représentaient aux yeux de ces hommes peu éclairés comme incapables de gouverner et d'administrer le pays.

Le duc de Rovigo continua néanmoins, impassible, son système, et comme en définitive il voyait bien que les officiers arabes et maures qui l'entouraient

apportaient beaucoup de mauvaise volonté dans l'accomplissement de leurs devoirs, il redoubla de rigueur et mit le comble à son impopularité.

Dans les premiers jours d'avril 1832, une députation d'Arabes du grand désert se présenta aux portes d'Alger : elle venait de la part du scheik Farhat-ben-Saïd, implorer notre assistance contre le bey de Constantine. Le duc de Rovigo reçut ces envoyés avec beaucoup d'égards, leur fit de grandes promesses et leur distribua quelques présents. Ils regagnaient le désert, satisfaits de leur démarche et forts de la protection française, lorsque à peine parvenus au-delà de la Maison-Carrée, sur le territoire de la tribu d'El-Ouffia, ils furent attaqués par des bandits arabes et totalement dépouillés. On ne leur laissa que la vie. Les malheureux envoyés rebroussèrent chemin et vinrent faire part de leur funeste rencontre au général en chef. Le duc de Rovigo improvise aussitôt une expédition, et sans plus de renseignements fait attaquer de nuit la tribu des Ouffia, brise, saccage les douairs, et extermine tous ceux qui essaient d'opposer la moindre résistance. M. le baron Pichon assure que cette tribu ne prit aucune part à l'attentat commis sur les envoyés de Farhat. N'importe, l'exécution avait eu lieu, et le général en chef la fit célébrer par des illuminations; les troupeaux de la tribu furent vendus, et le cheick, traduit devant un conseil de guerre, fut jugé, condamné et exécuté quelques jours après, malgré les protestations de l'intendant et de plusieurs fonctionnaires maures. Cet acte cruel et impolitique souleva contre nous toutes les tribus voisines, et l'aga se déclara impuissant à les contenir. Chaque jour les patrouilles tombaient dans de nouvelles embuscades et payaient de leur vie la pétulance irascible du duc de Rovigo. Sidi-Saadi, l'instigateur des troubles de 1831, se mit de nouveau à prêcher la guerre sainte, et, à sa voix, l'insurrection ne tarda pas à s'organiser : Coleah, Milianah et Blidah en devinrent le centre. Furieux contre notre aga Sidi-Mahiddin-M'Barak, qui ne prenait aucune mesure pour arrêter l'orage, le général en chef le manda près de lui ; mais, au lieu de venir à Alger, le vieux marabout gagna les montagnes, et les insurgés s'avancèrent sans obstacle jusqu'à Bouffarick.

Devant une détermination si hardie, il n'y avait pas à hésiter : le général Faudoas fut chargé de disperser l'ennemi par la force et y parvint sans peine ; pendant ce temps le général Brossard manœuvrait sur Coleah pour s'emparer de l'aga, qui sut se soustraire à toutes les recherches. Les Arabes dispersés, Mahiddin en fuite, le duc de Rovigo ne se trouvait pas encore assez vengé : il frappa une contribution de douze cent mille francs sur les villes qui avaient favorisé l'insurrection, contribution monstrueuse, sans rapport avec les ressources des habitants; aussi demeura-t-elle sans effet. Le gouverneur se crut alors autorisé à diriger une nouvelle expédition contre Blidah : nos troupes entrèrent dans cette ville, la saccagèrent, renversèrent une partie de ses murailles, et retournèrent à Alger plus chargées de butin que de gloire. Ces représailles ne lui suffirent pas. On lui avait désigné deux kaïds comme des chefs d'insur-

rection très-influents ; il leur promit un pardon absolu, les attira à Alger sous la foi d'un sauf-conduit, et les fit exécuter. « Cette action criminelle, dit le « commandant Pélissier, détruisit toute confiance chez les Arabes, et main- « tenant les noms de Meçaoud et d'el-Arbi (les deux kaïds traîtreusement mis « à mort) ne peuvent être prononcés sans réveiller des souvenirs de trahison « et de mauvaise foi bien funestes à notre domination. »

Malgré les graves différends et la profonde antipathie qui existaient entre le duc de Rovigo et le baron Pichon, ces deux chefs prirent de concert plusieurs mesures utiles au bien-être de la colonie ; on les vit tour à tour s'occuper de l'assainissement et de l'agrandissement des rues d'Alger, de la police sanitaire de la province, des services civils et administratifs de Bone, de la réorganisation de nos pêcheries de corail, enfin de la création du *Moniteur Algérien*, destiné à publier en français et en arabe les actes de l'administration. De son autorité privée, le duc de Rovigo fit aussi consacrer une des plus belles mosquées d'Alger au culte catholique, ce qui lui valut l'approbation presque unanime des musulmans. « Enfin, voilà les Français qui se mettent à prier Dieu ! « disaient-ils ; » et ils avaient raison, car depuis le départ des aumôniers attachés à l'expédition de 1830, l'armée n'avait fait en public aucun acte religieux. M. le baron Pichon désapprouva seul cette mesure de haute convenance ; il trouva encore moyen de critiquer une résolution pleine d'humanité que prit M. de Rovigo, et qui aurait dû lui faire pardonner bien des fautes. Une magnifique maison de campagne, aux environs d'Alger, avait été mise à la disposition des généraux en chef ; le duc la convertit en un hôpital militaire pour la troupe. Enfin l'inexorable censeur fut rappelé (juin 1832) ; l'ordonnance qui avait créé l'intendant civil indépendant du général en chef fut rapportée, et M. Genty de Bussy, appelé à remplir ces fonctions, fut placé sous l'autorité immédiate du duc de Rovigo.

Doué de plus de souplesse, de plus d'habileté que son prédécesseur, le nouvel intendant, malgré sa dépendance, acquit un ascendant réel sur l'esprit du général en chef, et sembla bientôt marcher son égal. M. Genty de Bussy déploya dans ses fonctions une grande activité bureaucratique : il rendit des arrêtés sans nombre sur toutes les matières : domaines, douanes, hypothèques, garde nationale, grande et petite voirie, contributions directes et indirectes, tout fut admirablement réglementé et coordonné par cet infatigable administrateur. A ne consulter que la nomenclature de ses arrêtés, il n'y avait pas de pays au monde mieux administré qu'Alger ; mais, hélas ! toutes ces belles créations n'existaient que sur le papier ; aucun effort ne fut tenté pour les mettre en pratique. C'est sous l'administration de M. Genty de Bussy qu'eurent lieu les premières ébauches de colonisation, la création de deux villages agricoles : Kouba et Dely-Ibrahim, où les malheureux émigrants alsaciens et suisses que nous avons vus abandonnés par ceux qui les avaient fait venir, trouvèrent un funeste refuge, car ils ne tardèrent pas à y être décimés par les fièvres.

Nous avons laissé Bone au pouvoir d'Ibrahim-Bey, qui, étant parvenu à embaucher nos zouaves, se maintenait dans la citadelle, obligé de lutter à la fois contre les habitants de la ville et contre les troupes du bey de Constantine, qui s'avançait pour le chasser. De nouveaux secours envoyés d'Alger ne purent y rétablir notre autorité, et Bone resta exposée aux plus grands dangers, serrée chaque jour de plus près par les soldats d'Ahmed-Bey. Dans cette terrible position les habitants adressèrent au commandant en chef des demandes instantes et réitérées de secours; Ibrahim lui-même, désespérant de se soutenir, appelait les Français à son aide contre le bey de Constantine, l'ennemi commun. Il eût été dangereux de laisser ce dernier châtier impunément des populations qui voulaient le délaisser pour nous; l'occupation de Bone par une garnison française fut donc décidée.

En attendant la saison favorable et la réunion des moyens qu'il fallait préparer, le duc de Rovigo confia au capitaine d'artillerie d'Armandy et au capitaine de chasseurs algériens Yousouf, la mission d'aider les assiégés de leurs conseils, d'entretenir leurs bonnes dispositions, et de les encourager à persévérer dans la résistance. Malgré les efforts de ces deux officiers, Bone fut obligée, le 5 mars, d'ouvrir ses portes au bey de Constantine, et subit dans toute leur horreur les calamités de la guerre. La ville fut pillée, dévastée, la population, massacrée ou déportée dans l'intérieur. Ibrahim se maintint dans la Kasbah jusqu'au 26 au soir. Désespérant alors de se voir secouru efficacement, il abandonna furtivement son poste. Les capitaines d'Armandy et Yousouf, instruits de cette fuite soudaine, résolurent de se jeter dans la place, de nuit, avec une trentaine de marins, et y arborèrent le pavillon français, au grand étonnement des troupes d'Ahmet et des assiégés eux-mêmes. Ceux-ci, pendant les premiers jours, obéirent à leurs nouveaux chefs, pensant qu'ils seraient bientôt soutenus par un corps d'armée imposant; mais ne voyant arriver aucun secours, ils se mutinèrent et voulurent se défaire des deux jeunes capitaines. Une détermination hardie de Yousouf déconcerta ce projet et conserva à la France Bone et sa citadelle.

Yousouf était un jeune mamelouk au service du bey de Tunis; les uns le disent albanais, les autres pensent avec plus de raison qu'il est originaire de l'île d'Elbe et que dès sa plus tendre enfance il fut enlevé par des corsaires tunisiens et transporté en Afrique. Devenu la propriété du bey, on l'éleva avec soin; puis il entra dans les mamelouks. La vivacité de son caractère, sa bravoure, son énergie, l'avaient fait généralement estimer. Cependant, à la suite d'une intrigue amoureuse avec une des femmes du palais, Yousouf fut obligé de quitter la régence pour sauver sa tête. Sa fuite eut lieu en 1830, alors que notre armée débarquait à Sidi-Ferruch. Il vint offrir ses services à M. de Bourmont, qui les accepta et n'eut pas à s'en repentir; le général Clausel l'employa à son tour, et, satisfait de son courage, le nomma officier dans les chasseurs d'Afrique. Dès ce moment Yousouf se consacra tout entier au service

de la France, et dans l'affaire de Bone nous allons le voir donner une noble et admirable preuve de son dévouement.

Les conjurés avaient donc résolu de se défaire des deux chefs du parti français; instruit à temps, Yousouf rassemble les principaux meneurs, et leur annonce qu'à leur tête il va faire une sortie contre les troupes de Ben-Aïssa.

— Mais c'est à la mort que tu cours, malheureux! lui dit son frère d'armes, le capitaine d'Armandy.

— C'est possible; mais qu'importe, si je te sauve, si je sauve la Kasbah! Et aussitôt l'ordre d'abaisser le pont-levis est donné. Yousouf sort avec ses Turcs, la tête haute, le visage calme et serein. Lorsqu'il eut franchi les glacis de la citadelle, il se retourne vers eux et les regardant d'un œil sévère : « Je sais « que vous avez résolu de me tuer ; je connais aussi vos projets sur la Kasbah ; « eh bien ! voici le moment propice de mettre votre complot à exécution ; frap- « pez, je vous attends ! »

Ce sang-froid impose aux conjurés; tous restent stupéfaits. Yousouf profite de leur trouble et reprend :

« Eh quoi ! Iacoub, toi le grand meneur, tu restes impassible, tu ne donnes « pas à tes camarades le signal de l'attaque? Puisqu'il en est ainsi, c'est moi « qui vais commencer, » et d'un coup de pistolet il lui fracasse la tête. L'un des conjurés essaie de porter la main à la poignée de son sabre, Yousouf le devance, et lui plonge son yataghan dans le cœur.

— « Maintenant, à l'ennemi ! » s'écrie le jeune capitaine; et tous ces hommes, qui naguère se disposaient à l'assassiner, le suivent sans murmurer, et font à ses côtés des prodiges de valeur, pour lui prouver que s'ils ont été un instant égarés ils seront désormais dignes de leur chef. Deux heures après, Yousouf rentrait dans la Kasbah chargé des dépouilles de l'ennemi, et recevait les étreintes fraternelles du capitaine d'Armandy.

Le duc de Rovigo ne put envoyer au secours de ces braves officiers que quelques faibles détachements; mais bientôt après le gouvernement expédia de Toulon un corps de trois mille hommes commandé par le général Monck-d'Uzer. Bone n'offrait alors qu'un monceau de décombres; Ben-Aïssa, en se retirant, avait mis tout à feu et à sang, la citadelle seule était à l'abri d'une surprise. Dans cette partie de la régence, depuis si longtemps en relation avec la compagnie des Concessions d'Afrique, l'arrivée des forces françaises produisit une impression profonde sur le plus grand nombre des tribus du voisinage. Une seule, celle de Beni-Iacoub à laquelle s'étaient réunies les troupes du bey de Constantine, se montra hostile. Le 26 juin, le général d'Uzer marcha sur elle, la dispersa, et la refoula vers l'intérieur.

Cependant Ibrahim-Bey, en proie au dépit de l'ambition déçue et enhardi par l'apparente inaction de nos soldats, qui s'occupaient à déblayer la ville et à s'établir dans ses ruines, avait rallié environ quinze cents hommes et s'était porté sur Bone. Le général d'Uzer repoussa cette nouvelle agression avec le

même succès que la première ; et, chose remarquable ! la supériorité manifeste des troupes françaises changea complétement les dispositions des Arabes. Les fugitifs furent poursuivis par les indigènes jusque dans les montagnes, et parmi ceux-là même qui avaient combattu contre nous, plusieurs vinrent nous offrir leur concours. Quelques jours après, deux tribus, voulant échapper aux cruautés d'Ahmed-Bey, demandèrent à s'établir sous le canon de la place et fournirent des cavaliers pour faire la police de la plaine.

Nous avons laissé à Oran le général Boyer essayant d'y naturaliser le système d'extermination qu'il prétendait être le seul capable d'asseoir notre domination en Afrique. Il n'y produisit aucun des résultats espérés : toutes les tribus voisines d'Oran se soulevèrent, et tinrent nos troupes hermétiquement bloquées dans la place. Ce fut alors que l'empereur de Maroc, renonçant à agir directement sur la régence d'Alger, voulut du moins exercer une influence occulte dans les affaires du beylick d'Oran, dans l'espoir de réunir tôt ou tard à son empire. A cet effet, il se mit en relation intime avec un jeune Arabe qui commençait déjà à briller d'un certain éclat, et qui, à raison de son âge, lui paraissait devoir se soumettre à son ascendant avec plus de docilité que les autres chefs. Cet Arabe, c'était Abd-el-Kader. La brillante carrière de cet homme, la grande influence qu'il exerce encore en Algérie, la longue lutte qu'il soutient contre nos armées, nous imposent le devoir de faire connaître avec détail son origine et son passé.

A une dizaine de milles à l'ouest de Mascara, sur la rive gauche de l'Oued-el-Hammam (rivière des Bains), au pied des Gibel-el-Scherfah (montagnes des Scheriffs), est située la *Kethnah* (réunion de tentes fixes ou de cabanes) de Mohhy-ed-Din. C'est là qu'est né Abd-el-Kader, vers 1806 [1].

Élevé par son père, Mohhy-ed-Din, il fit avec lui, n'ayant encore que huit ans, le pèlerinage de la Mekke. Dans le cours de ses études, il acquit les diverses connaissances qui constituent l'érudition chez les Arabes, c'est-à-dire la lecture raisonnée du Koran, puis les notions de théologie, de jurisprudence, d'histoire, qui se rattachent au *Livre* par excellence ; car, pour les musulmans, c'est dans l'œuvre du Prophète que se trouve le principe de toute science humaine. Le jeune Abd-el-Kader profita si bien des soins de son père, qu'il ne tarda pas à être considéré comme savant et lettré.

D'après des témoignages assez authentiques, il paraîtrait que l'idée de restaurer une monarchie arabe dans l'Algérie germait depuis longtemps dans l'esprit de Mohhy-ed-Din. Au retour du saint pèlerinage où il avait conduit

[1] D'après une généalogie plus ou moins avérée, les aïeux d'Abd-el-Kader font remonter leur filiation aux anciens khalyfes fathimites, et par ceux-ci à la lignée du Prophète, issue de sa fille unique Fathimâ et de son gendre Ali. En admettant pour certaine cette origine, Abd-el-Kader serait schérif lui-même aussi bien que le sultan de Maroc. Au surplus, malgré cette descendance prétendue d'une dynastie de princes que les khalifes d'Orient flétrissaient de l'épithète de *kgouâregj* ou schismatiques, Abd-el-Kader est regardé comme très-orthodoxe.

Abd-el-Kader encore enfant, il commença sourdement à raconter des visions surnaturelles qui lui avaient prédit la grandeur future de son fils. La fermentation que produisirent à la longue ces confidences éveilla l'attention des Turcs. Mohhy-ed-Din et Abd-el-Kader furent arrêtés, et n'échappèrent au dernier supplice que par l'intercession de quelques amis puissants qui obtinrent du bey d'Oran l'élargissement des deux prisonniers, à la condition d'un exil immédiat.

Mohhy-ed-Din et son fils reprirent le chemin de la Mekke en suivant la route de terre jusqu'à Tunis, où ils s'embarquèrent pour Alexandrie. De la Mekke, ils allèrent à travers le désert jusqu'à Baghdad, et visitèrent dans les environs le tombeau d'un marabout renommé. Plus tard, ils revinrent à la Mekke, accomplir pour la troisième fois le saint pèlerinage, et après plusieurs années d'absence, en 1828, ils retournèrent dans leurs foyers, où ils s'appliquèrent à établir leur influence sur les tribus d'alentour, non plus en annonçant une prédestination politique dont les Turcs pouvaient encore prendre ombrage, mais en se faisant, par une vie austère et vouée à la pratique rigide des préceptes du Koran, une grande réputation de vertu, de science et de sainteté; sauf à exploiter, quand le temps serait venu, la considération et l'autorité morale qu'ils auraient acquise.

Notre conquête de l'Algérie et l'anarchie qui en fut la conséquence parmi les Arabes ouvrirent enfin la carrière aux vues ambitieuses qui fermentaient au cœur du père et du fils. Leur principale étude fut de maintenir, dans le cercle encore bien restreint de leur influence immédiate, l'ordre et la justice oubliés partout ailleurs, et d'offrir ainsi aux gens de bien un centre de ralliement au milieu du débordement général d'une indépendance sans frein. L'intervention du sultan de Maroc vint donner une impulsion puissante au mouvement insurrectionnel qui devait mettre en relief le fils de Mohhy-ed-Din.

Enhardies par ce patronage, les tribus voisines de Mascara résolurent de se donner un chef, et jetèrent les yeux sur Mohhy-ed-Din lui-même; mais celui-ci refusa cet honneur périlleux, trop lourd pour son âge, et proposa son fils Abd-el-Kader, qui fut agréé. On mit en œuvre, pour aider à l'élévation du jeune candidat, des moyens qui ont toujours réussi auprès des peuples ignorants et barbares : on raconta la prédiction du fakhir de Bagdad, d'après laquelle le titre de sultan devait appartenir à Abd-el-Kader; puis la vision d'un marabout dans laquelle Abd-el-Kader apparaissait assis sur un trône éclatant et rendant la justice aux Arabes. Grâce à tous ces prestiges, le 28 septembre 1832, à Ghézy-byah, dans la plaine de Gherys, près de Mascara, le nouveau chef de la tribu des Haschem fut solennellement inauguré. La ville de Mascara, naguère capitale du beylick, et qui depuis l'expulsion des Turcs était gouvernée en république, ne crut pouvoir mieux faire que de se donner à Abd-el-Kader. Un vieux marabout jura aux habitants de cette ville que l'ange Gabriel lui avait ordonné de leur annoncer que la volonté de Dieu était qu'Abd-el-Kader régnât sur les Arabes.

Afin de rallier à son autorité un plus grand nombre de tribus, Abd-el-Kader se mit à prêcher la guerre sainte. Aux heures de la prière, on le voyait sortir de sa tente et réciter lui-même les versets du Koran, qu'il faisait servir de texte à ses exhortations. Lorsqu'il eut réuni autour de lui une troupe suffisante d'hommes dévoués, il se mit en campagne et vint harceler la garnison d'Oran. Le vieux Mohhy-ed-Din, l'accompagnait, ajoutant par sa présence au relief du pouvoir naissant de son fils. Heureusement les Français venaient d'être renforcés par un régiment de cavalerie récemment formé par le brave colonel de l'Étang ; ils se trouvaient donc en mesure de repousser les attaques de ce nouvel ennemi. Tel fut l'acharnement des Arabes, que plusieurs d'entre eux parvinrent à se loger jusque dans les fossés de nos retranchements et ne s'en retirèrent qu'à la nuit, après s'être convaincus qu'il leur était impossible d'escalader l'escarpe. Renouvelées plusieurs fois, mais sans succès, ces audacieuses tentatives fournirent à Abd-el-Kader l'occasion de déployer son sang-froid et sa bravoure. A cette époque, les Arabes osaient à peine affronter le feu de notre artillerie : pour leur apprendre à le mépriser, Abd-el-Kader lançait son cheval contre les obus et les boulets qu'il voyait ricocher, et saluait de ses plaisanteries ceux qu'il entendait siffler à ses oreilles. C'est ainsi que s'est formé le pouvoir de cet homme, qui, nouveau Jugurtha, tient depuis dix ans en échec les forces de la France.

Maintenant résumons notre situation au départ du duc de Rovigo[1]. Pendant l'année 1832, notre établissement en Afrique avait pris un développement considérable : il s'étendait sur toutes les provinces de l'ancienne régence. Le territoire occupé était encore très-restreint, mais les indigènes avaient pu reconnaître l'inutilité de leurs tentatives pour nous faire abandonner notre conquête. Au commencement de 1833, le corps d'occupation comptait vingt-trois mille cinq cent quarante-cinq hommes et dix-huit cents chevaux. Dans la province de Tittery, dans l'est et dans le sud de celle d'Alger, Ben-Zamoun et Ali-ben-M'Barak travaillaient à affermir leur autorité ; mais au centre de la province, les populations subissaient progressivement notre influence. Les Outhans de Beni-Khalil, de Beni-Moussa et de Khrachna commençaient à recueillir les bénéfices de la paix en apportant leurs denrées sur le marché d'Alger. La ville de Blidah témoignait quelques dispositions à établir des rapports pacifiques avec notre armée ; les envoyés de l'empereur de Maroc, Hadj-Mouti et Mohamed-ben-Cherguy, qui depuis plusieurs mois, par la seule influence de leur maître, gouvernaient les villes de Medeah et de Miliana, s'étaient retirés à la suite des négociations diplomatiques dont M. de Mornay, gendre du maréchal Soult, fut chargé auprès du chériff de Méquinez.

[1] Le duc de Rovigo quitta l'Algérie dans les premiers jours de mars 1833, et se rendit en France pour tâcher d'arrêter les progrès d'une maladie cruelle dont il était tourmenté. Les secours de l'art furent impuissants ; il mourut peu de temps après son arrivée à Paris.

L'occupation embrassait alors, à Alger, la ville et la banlieue (*el fahs*), renfermés presque en entier dans la ligne de nos avant-postes : de plus, notre domination était reconnue sur le territoire compris entre l'Harash et la Metidjah, le Mazafran et la mer. A Oran, nous possédions à peine un rayon d'une lieue autour de la place, mais nous tenions le fort de Mers-el-Kebir. Tlemcen et Mostaganem continuaient d'être occupés par les Turcs et les Koulouglis, qui insensiblement s'étaient mis d'intelligence avec nous : ceux de Mostaganem recevaient même une solde régulière. A Arzew, à Scherchel, nous avions des cadis presque dévoués ; à Bone, notre puissance s'étendait à peine à quelques portées de canon en dehors des murailles. Néanmoins, dans les étroites limites où elle se tenait renfermée, la domination française commençait à s'asseoir ; la population civile, imperceptible dans les premiers mois, recrutait chaque jour de nouveaux colons; les traces de la dévastation qui avait suivi la conquête disparaissaient par degrés ; on construisait, déjà même on songeait à planter. De son côté, le génie militaire pourvoyait activement aux soins de la défense : des routes stratégiques s'ouvraient, des camps retranchés s'établissaient, les anciennes fortifications étaient restaurées, et de nouvelles s'élevaient. La métropole seule faisait défaut à l'élan général.





CHAPITRE XVI.

GOUVERNEMENT

DES GÉNÉRAUX BARON VOIROL ET COMTE D'ERLON.

(20 AVRIL 1833 — 8 JUILLET 1835.)

Le général Avizard, intérimaire. — Création du bureau arabe. — Le général Voirol. — Occupation de Bougie. — Expédition contre les Hadjoutes.—Le général Desmichels à Oran. — Expédition d'Arzew et de Mostaganem. — Premier traité avec Abd-el-Kader. — La Commission d'Afrique. — Changements introduits dans l'administration. — Arrivée du général comte d'Erlon. — Combat de la Macta.



La retraite subite et forcée du duc de Rovigo appela au commandement supérieur de l'armée d'Afrique le général Avizard, le plus ancien des maréchaux de camp qui s'y trouvaient alors. Ce n'était qu'un chef intérimaire; mais si son pouvoir fut de courte durée (4 mars–20 avril), il prit du moins une disposition importante que nous ne pouvons passer sous silence. Jusque là nos relations avec les Arabes avaient été soumises à l'intermédiaire des interprètes, hommes généralement peu instruits et très-prévenus contre la nationalité arabe. C'est sans contredit à

l'exagération de leurs rapports que doit être attribuée une partie des résolutions arbitraires et violentes du duc de Rovigo, résolutions qui ont été si nuisibles à notre établissement. Pour faire cesser cet état de choses, le général Avizard institua sous la dénomination de *bureau arabe* une administration spéciale destinée à donner à nos relations avec les indigènes une régularité et une extension qu'elles n'avaient pas encore eues. Ce bureau devait concentrer toutes les affaires arabes, réunir et apprécier les documents originaux, et mettre chaque jour sous les yeux du général en chef la situation du pays et la traduction des lettres les plus importantes. La direction de ce bureau fut confiée à un jeune officier, aussi brave que studieux, qui depuis le commencement de l'expédition s'était appliqué à comprendre et à parler les divers dialectes de la langue arabe : c'était M. de Lamoricière, alors simple capitaine au bataillon des zouaves. A peine investi de ces fonctions, M. de Lamoricière se mit en devoir de parcourir les tribus voisines d'Alger : il leur apprit le but de sa mission, le désir sincère qu'il avait de connaître, de satisfaire leurs besoins réels, et leur donna l'assurance formelle qu'elles seraient à l'avenir traitées avec justice. Ces paroles conciliantes ramenèrent chez ces tribus la confiance que leur avaient ôtée les sanglantes exécutions ordonnées par le duc de Rovigo, et elles se mirent de nouveau à approvisionner nos camps, nos marchés.

Dans les derniers jours d'avril, le baron Voirol vint prendre le commandement supérieur de l'armée ; c'était le plus jeune de nos lieutenants-généraux et le même qui, en 1815, s'était si brillamment distingué comme colonel à la défense de Nogent. Toutefois le gouvernement n'envoyait encore qu'un chef intérimaire : il espérait que le prompt rétablissement du duc de Rovigo lui permettrait bientôt d'aller reprendre son poste. Ces prévisions ne se réalisèrent pas ; l'ancien ministre de l'empire mourut au mois de juin, mais la position incertaine du général Voirol ne fut pas changée.

Le nouveau chef ne se laissa pas arrêter par tout ce qu'il y avait d'embarrassant dans sa situation personnelle ; il n'envisagea que ses devoirs, et s'en acquitta de son mieux, souvent avec bonheur, toujours avec dévouement et intelligence. Dès son arrivée, il fit poursuivre avec activité le tracé des routes, il créa les spahis d'el Fahs (aujourd'hui gendarmes maures), destinés alors à prêter main forte à notre gendarmerie trop peu nombreuse et à concourir à la défense commune du territoire. Comme complément de cette idée, il institua dans la banlieue d'Alger des milices indigènes destinées à garder en été les blockhaus et les postes que leur position malsaine rendait dangereux pour des troupes européennes. Ces levées, faites dans les outhans soumis, ne recevaient de solde que pendant la durée de leur service : c'était, on le voit, une espèce de restauration des *margzen*. Au milieu des tribus dont la fidélité paraissait douteuse, le général Voirol fit établir des camps retranchés ; il voulut aussi s'assurer du défilé boisé et marécageux de Bouffarick en abattant les

taillis, en réparant les ponts et saignant les marais. Ainsi de proche en proche s'étendaient et se consolidaient nos prises de possession.

Depuis l'infructueuse tentative faite par le maréchal Bourmont sur Bougie, cette ville avait été complétement oubliée : on ne pensait pas qu'entourée de toutes parts d'un rideau de montagnes de difficile accès, elle pût être de quelque utilité pour les opérations militaires que nous aurions à diriger dans l'intérieur de la régence. Les événements firent sentir la nécessité d'y prendre position.

En 1831, l'équipage d'un brick de l'état qui avait fait naufrage sur la côte de Bougie ayant été égorgé, le général Berthézène regretta vivement de ne pouvoir venger sur-le-champ cet odieux attentat. Plus tard, en 1832, une insulte faite au brick anglais *le Procris*, contraignit ce bâtiment à s'éloigner. Le consul d'Angleterre à Alger demanda satisfaction de cette injure et exprima l'espoir que la France, qui occupait la côte d'Afrique, saurait faire respecter les pavillons amis. A la fin du mois d'octobre de la même année, le brick français *le Marsouin*, mouillé dans la rade, se vit attaqué de la manière la plus déloyale et fut obligé de riposter au feu de la place. Les habitants de Bougie rejetèrent cette agression sur les Kabaïles, qui, maîtres des forts, avaient, disaient-ils, fait feu pour éloigner le bâtiment français, dont la présence rendait impossible l'entrée d'un navire attendu d'Italie et portant des lettres et des agents de Hussein-Dey. Cette insolente excuse était une preuve évidente des intrigues dont on supposait déjà que Bougie était le foyer.

Si, en présence de si justes griefs, on eût encore hésité à occuper cette place, une circonstance décisive aurait rendu cette mesure indispensable. Vers le milieu d'août, on apprit que le bey de Constantine s'avançait vers Bougie, dont la possession l'aurait dédommagé de la perte de Bone. Il espérait d'ailleurs étendre de là son action sur la partie orientale de la province d'Alger, réchauffer la haine de nos ennemis et nous en susciter de nouveaux. Dans ces conjonctures le général Trézel reçut l'ordre de se rendre à Toulon pour y prendre le commandement d'une expédition, qui, de ce port, devait être dirigée sur Bougie. Elle se composa de deux bataillons du 59e de ligne, de deux batteries d'artillerie et d'une compagnie de sapeurs du génie. L'escadre chargée du transport des troupes, et au besoin d'attaquer la place, fut mise sous le commandement de M. Parceval, capitaine de vaisseau ; elle se composait de sept bâtiments.

Sortie de Toulon le 22 septembre, cette expédition arriva devant Bougie le 29. Aussitôt que les premières voiles parurent dans la rade, les forts se mirent à tirer ; mais quelques bordées suffirent pour les réduire au silence. Le débarquement des troupes s'opéra sous un feu assez vif de mousqueterie ; néanmoins nos colonnes pénétrèrent dans la ville sans éprouver de trop grandes pertes. Le fort Abd-el-Kader, la Kasbah et le fort Moussa furent successivement occupés ; le pavillon français flottait même sur toutes les batteries de la

rade, que nous n'étions pas encore maîtres de la position. Le terrain sur lequel s'élève Bougie est tellement accidenté, ses rues et ses maisons tellement disséminées, que chaque quartier, chaque habitation, devinrent autant de citadelles où les Kabaïles se maintenaient avec l'opiniâtreté qui les caractérise. Quatre journées entières furent employées à les déloger de ces divers postes, et encore n'y parvint-on que grâce à un renfort envoyé d'Alger pour soutenir le corps expéditionnaire : c'était un bataillon du 4e de ligne et deux compagnies du deuxième bataillon d'Afrique. Chassés de leurs positions, les Kabaïles improvisèrent de nouveaux retranchements, et s'y défendirent avec vigueur; parfois aussi ils prenaient l'offensive et venaient nous attaquer jusque dans nos lignes. Cette lutte acharnée dura jusqu'au moment où toutes les batteries furent complétement établies; les boulets et la mitraille purent seuls la terminer.

Bougie est située sur la côte N. O. du golfe de ce nom, à quatre kilomètres de l'embouchure de la Summam ou Adouse; elle se déploie au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraya, masse abrupte et escarpée qui s'élève rapidement jusqu'à six cent soixante-dix mètres de hauteur. Cette montagne forme un promontoire rocailleux qui court de l'O. à l'E. et se termine à la côte par le cap Carbon. A proprement parler, Bougie n'a pas de port; la plage sans fond qui touche la ville est sans abri pour les gros temps d'hiver, et n'est praticable que dans la belle saison. On ne trouve de mouillage un peu sûr que dans l'anse Sidi-Yahïa; et encore ne peut-elle contenir qu'un petit nombre de navires d'un faible tonnage. L'aspect de Bougie est des plus pittoresques: ses maisons plates et carrées semblent former les gradins d'un vaste amphithéâtre entouré de toutes parts d'orangers, de grenadiers, et de figuiers de Barbarie. Les nombreuses ruines dont le sol de cette ville est jonché attestent son ancienne importance et sa haute antiquité; elle formait probablement la limite orientale de la Mauritanie césarienne. S'il faut en croire quelques géographes, ce serait l'ancienne *Baga* ou *Vaga;* suivant le docteur Shaw, elle aurait succédé à la colonie romaine de Salva; enfin, d'autres prétendent que Bougie occupe l'emplacement de l'ancienne *Choba.*

Au ve siècle, Bougie tomba au pouvoir de Genséric et fut même, dit-on, sa capitale jusqu'au moment où il se rendit maître de Carthage. Lors de l'invasion arabe, en 708, elle fut soumise au joug de l'islamisme par le célèbre Moussa-ben-Noseïr, et passa successivement sous la domination des diverses dynasties musulmanes qui fondèrent des souverainetés en Afrique. A la décadence des Hafssytes, Ferdinand-le-Catholique, pour arrêter les déprédations des corsaires maures, s'en empara en 1509, et l'Espagne la conserva jusqu'en 1555. Tous les peuples qui, depuis vingt siècles, ont successivement occupé Bougie y ont laissé des traces de leur domination. L'enceinte des Romains est reconnaissable et se montre encore debout sur un grand nombre de points; elle ne comptait pas plus de deux mille cinq cents mètres de développement. Une simple ligne de murailles garantissait le contour du mouillage actuel. L'en-

ceinte sarrasine remonte sans doute à 987, alors que Bougie devint la capitale du royaume des Hamadytes : c'était une muraille haute et continue, flanquée de tours, s'étendant le long du rivage, embrassant exactement la rade et tous les contours de terrain jusqu'au dehors de la ville, vers la partie plate de la plage qui se raccorde avec la plaine. Deux autres murailles, pareillement flanquées de tours, gagnent le sommet de la montagne, en suivant jusqu'à pic la crête des hauteurs. Cette enceinte, qui a plus de 5,000 mètres de développement, ne présente sur toute son étendue que des ruines amoncelées. Un arceau en ogive resté debout, et qui sans doute en a fait partie, sert aujourd'hui de portique au débarcadère. Les travaux que les Espagnols exécutèrent après la conquête subsistent encore : ce sont le fort Moussa, élevé par Pierre de Navarre, et la Kasbah, par Ferdinand-le-Catholique et Charles-Quint. A cette époque, Bougie contenait environ huit mille maisons et un grand nombre de beaux édifices publics. Sa prospérité s'arrêta avec la domination espagnole, et déclina rapidement sous l'autorité capricieuse et despotique des trois compagnies turques de l'odjack, qui furent toujours en guerre ouverte avec les Kabaïles du voisinage : bientôt les habitations firent place aux ruines. Dans les derniers temps Bougie et ses environs étaient en proie à la plus affreuse misère.

Telle était la situation de cette ville lorsqu'elle fut prise par nos troupes, le 29 septembre 1833; la nouvelle conquête ne fit qu'ajouter à sa détresse. Plusieurs maisons avaient été renversées par notre artillerie, on en démolit un grand nombre d'autres pour fournir du bois de chauffage à la troupe. En définitive, nous n'avions conquis que des ruines, et nous nous trouvions bloqués de tous côtés, ou par des montagnes inaccessibles, ou par des peuplades hostiles. Les tribus kabaïles des environs de Bougie sont nombreuses et guerrières ; réunies, elles pourraient mettre en campagne vingt mille hommes. Celle de Mezzaïa, une des plus puissantes, entoure la ville; à l'est de la Summam, en marchant vers Djidjeri, on trouve les Beni-Massaoud, les Beni-Mimour, les Beni-Abous, etc., etc.; dans l'intérieur des terres, on cite surtout les Beni-Abbes, d'origine vandale : ils ont construit une ville où se fabriquent des fusils assez estimés dans le pays. Quelques-unes de ces tribus sont encore dans l'usage de se tatouer en bleu, sur le front, sur les joues, dans la paume de la main, d'une croix semblable à celles que portaient leurs ancêtres, il y a treize ou quatorze siècles, lors de l'établissement du christianisme dans l'Afrique occidentale.

Après avoir organisé les divers services du corps d'occupation, le général Trézel se rendit à Alger, pour s'y guérir d'une grave blessure qu'il avait reçue dans une des nombreuses escarmouches qui suivirent la prise de Bougie. Le commandement supérieur de la place fut dès lors confié à un jeune chef de bataillon, M. Duvivier, non moins distingué par sa bravoure que par ses études approfondies sur la nationalité arabe.

Les renforts envoyés d'Alger à Bougie avaient nécessité le départ de M. de

Lamoricière. En son absence, les fonctions de chef du bureau arabe furent remplies par M. Delaporte, interprète de première classe et orientaliste distingué; mais, cassé par l'âge et les infirmités, M. Delaporte ne put, suivant les bonnes habitudes de son devancier, aller visiter les tribus, juger leurs querelles, dissiper leurs craintes, et surtout contenir leur humeur inconstante. C'était au mois d'août, époque d'oisiveté chez les cultivateurs de la plaine; les moissons sont alors terminées, et on ne songe pas encore aux semailles. Dans cet intervalle ils sont généralement disposés à la turbulence. Ils se mirent donc à attaquer les travailleurs français qui s'occupaient de l'assainissement de Bouffarick. Le général Voirol ne sévit pas tout d'abord contre eux, faute grave; l'insolence des Arabes s'en accrut. Peu de temps après, ils assassinèrent le kaïd des Beni-Khalil (tribu voisine de Bouffarick), homme respectable dont le seul crime était son dévouement à notre cause; le lendemain de cet attentat, un cantinier français et sa femme furent trouvés morts dans le même district. Tous ces crimes auraient demandé une prompte répression, le général se borna à ordonner une enquête: c'était accorder aux coupables un bill d'impunité. Alors les Hadjoutes, tribu féroce et sanguinaire, à qui le bruit public attribuait la plupart de ces assassinats, marchent ouvertement contre les Beni-Khalil nos alliés, les pillent et les massacrent. Pour cette fois c'en était trop: M. de Lamoricière fut chargé de châtier cette tribu, et s'en acquitta avec une grande vigueur.

Cette affaire détermina le commandant en chef à étendre son système des milices indigènes dans tous les outhans amis. Les Beni-Khalil et les Beni-Mouça s'y rallièrent franchement; on organisa aussi les Aribs, espèce de pariahs venus du désert, et qui, repoussés de toutes parts, se livraient aux plus épouvantables brigandages. Les environs de la Rassautha, à l'est de la Metidjah, leur furent assignés à titre de résidence, et pour prix de cette faveur ils s'engagèrent à prendre les armes chaque fois qu'ils en seraient requis, à monter la garde au fort de l'Eau et à la Maison-Carrée, et à faire la police de la plaine. On ne tarda pas à ressentir les bons effets de cette sage mesure.

Toujours haineux contre les Français et contre ceux de leurs compatriotes qui reconnaissaient notre domination, les Hadjoutes s'insurgèrent (17 mai 1834) et, suivant leur usage, se signalèrent par des brigandages et des assassinats sans nombre. Aussitôt les indigènes prirent les armes et se rallièrent à une colonne de deux mille hommes dirigée par le général Voirol en personne. Nos auxiliaires nous servirent admirablement: grâce à la connaissance parfaite qu'ils avaient des lieux aussi bien que des ruses pratiquées par l'ennemi, nous pûmes éviter les fausses marches, nous garantir des surprises, et nous ménager les circonstances les plus favorables pour combattre. C'était la première fois que ces espèces de tribus margzen marchaient sous le drapeau français; on n'eut qu'à s'applaudir de leur zèle et de leur courage: les Hadjoutes furent battus dans toutes les rencontres, et aucune de leurs embuscades ne réussit. Déses-

pérés, ils demandèrent la paix et la subirent comme ils sont capables de le faire. Cette expédition de courte durée rétablit la tranquillité autour d'Alger : le général Voirol en profita pour reconnaître les terres qui composaient le domaine de l'ancien odjack. Dans la Metidjah, il s'assura de l'existence de dix-neuf fermes, dont sept seulement occupaient une zone de cinq lieues de long ; elles se composaient de vastes jardins, de superbes vergers et de terrains fertiles, bien boisés, bien arrosés. Certes, si le gouvernement l'eût voulu, il aurait eu là de quoi fonder de belles colonies militaires et agricoles, sans porter la moindre atteinte à la propriété des particuliers. On reconnut encore quatre fermes chez les Hadjoutes, trois à Soumata, une chez les Isser, domaines dont les Turcs tiraient un excellent parti et qui étaient exploités sous la surveillance des vieux officiers de l'odjack. Les Européens de l'ordre civil qui assistèrent à cette reconnaissance ne revenaient pas de leur surprise en voyant des terrains si fertiles, et sollicitaient vivement la permission de venir les exploiter ; mais le gouverneur n'avait pas reçu d'instructions qui lui permissent de les y autoriser.

A cette époque, une heureuse occasion se présenta de consolider notre domination en Afrique. Abd-el-Kader n'était pas encore une puissance ; le bey de Constantine était le seul ennemi embarrassant. Une réunion de chefs et de princes indigènes vint nous offrir une alliance offensive et défensive contre Ahmed, l'ennemi commun : c'était d'abord le prince de Tugurth, pays situé au sud de Constantine, puis le cheik de Merdjianah, qui par sa position est maître du fameux passage des Portes-de-Fer; Hasnavuy, cheik des Hanancha, tribu puissante et limitrophe de la régence de Tunis ; Hil-Diaf-Ben-Hamed, cheik de la tribu nomade de Oulad-Maadi, et enfin Ben-Kassem, cheik de Stora. Le général Voirol les écouta avec intérêt ; mais, ne pouvant prendre aucun engagement, il dut en référer au ministère, dont les tergiversations rendirent inutiles toutes ces offres de service. Cependant, combien n'eût-il pas été opportun d'agir avec de tels auxiliaires ! une campagne heureuse, et tout nous en garantissait la réussite, aurait empêché le développement des forces d'Abd-el-Kader, et amené peut-être la pacification complète de l'Algérie ! Dix années de guerre ont expié cette faute.

A Oran, l'inexorable système introduit par le général Boyer ne produisait que de mauvais résultats : de toutes parts s'élevaient des plaintes contre ses actes arbitraires ; les habitants quittaient la ville pour se soustraire à l'oppression ; les marchés n'étaient plus approvisionnés, et les tribus des environs, froissées dans leurs intérêts, couraient aux armes, cernaient la place et tuaient impitoyablement tout ce qui se hasardait au-delà des glacis. Le gouvernement prit en considération une situation si fâcheuse, et appela au commandement d'Oran le général Desmichels. Comme son prédécesseur, il était indépendant du général en chef, et ne devait prendre conseil que de lui-même.

Dès son arrivée (23 avril 1833), le nouveau général n'affecta ni rigueur ni

bonté systématiques. Il reconnut avec soin tous les détails de sa position, et, après quelques jours d'étude, il se décida, pour dégager la place, à tenter une vigoureuse sortie. En conséquence, dans la nuit du 7 au 8 mai, à la tête de deux mille hommes, il se dirigea sur les Garrabas, tribus situées à l'ouest d'Oran. Pris à l'improviste, les Arabes n'opposèrent presque aucune résistance, et abandonnèrent leurs bestiaux. Cette razzia fut très-utile à notre garnison; elle lui procura de la viande fraîche, dont elle était privée depuis longtemps; mais aussi elle lui attira un nouvel ennemi. Abd-el-Kader vint établir ses tentes à trois lieues de la ville, dans un lieu appelé le *Figuier :* son père l'accompagnait. Le général Desmichels voulait marcher immédiatement contre lui et l'accabler; détourné de cette heureuse idée, il se borna à prendre position en avant du Figuier, comme pour offrir le combat. L'émir ne voulut pas s'y exposer, et après quelques insignifiantes escarmouches se replia sur Mascara.

Toutefois, Oran n'était pas encore dégagé; des bandes armées de la tribu des Douers parcouraient ses environs, semant partout la désolation et la mort. Pour les réprimer, le général Desmichels fit établir un blockhaus en avant du fort Saint-André et jeta quelques postes permanents dans les environs. Dès ce moment, on jouit d'un peu plus de tranquillité, la circulation commença à se rétablir et les provisions arrivèrent. Encouragé par ce résultat, et voulant donner aux Arabes une haute opinion de sa puissance et de son autorité, le général résolut d'étendre le cercle de l'occupation française dans la province, en établissant des garnisons à Arzew et à Mostaganem.

Arzew, l'ancienne *Arsennaria* des Romains, est une ville en ruines, située à trois kilomètres environ de la mer. A notre arrivée en Algérie, elle était habitée par une tribu kabaïle du Maroc qui était venue s'y établir sous la protection du gouvernement turc. Lorsque nous nous emparâmes d'Oran, cette colonie rechercha notre amitié et fournit même à la garnison tout ce qu'elle put lui procurer. Indigné de voir des musulmans être les pourvoyeurs des chrétiens, Abd-el-Kader fit enlever secrètement le chef de cette colonie, et le conduisit à Mascara où il mourut étranglé. Instruit de cet acte de violence et de l'irritation qu'il avait causée parmi les habitants, le général Desmichels se détermina à occuper non Arzew, mais son port (la *Mersa*) qui est une excellente relâche. Abd-el-Kader voulut nous disputer cette position et entra dans Arzew avec un petit nombre de troupes, mais il ne dépassa pas les faubourgs, et se borna à en faire évacuer les habitants. Quelques-uns de ces malheureux vinrent s'établir sous notre protection à Oran et à Mostaganem; la plupart se mêlèrent aux tribus arabes de la plaine de Ceïret. L'émir ne pouvait se maintenir dans Arzew, ville ouverte et sans ressources; il l'abandonna après l'avoir occupée quelques jours et se porta sur Tlemcen.

Cette ville appartenait toujours à deux partis hostiles : les Turcs et les Koulouglis tentaient la citadelle (le Mechouar), ainsi que les quartiers qui en

dépendent ; les Maures étaient maîtres du reste de la cité. Cette scission favorisant les projets d'Abd-el-Kader, il somma les Maures de le reconnaître pour souverain ; ceux-ci voulurent résister, mais les Turcs et les Koulouglis s'étant joints aux Arabes, ils furent obligés de se soumettre. La conduite qu'avaient tenue les gens du Mechouar fit espérer à Abd-el-Kader qu'eux aussi reconnaîtraient son autorité ; il n'en fut rien. Tout en promettant de vivre en paix avec lui, ils refusèrent de lui ouvrir les portes de la citadelle ; et, comme il n'avait point d'artillerie pour les y contraindre, il dut se contenter de leurs assurances amicales. L'émir se retira ensuite à Mascara, où son père venait de mourir. Un instant on crut que cette perte allait ruiner sa puissance ; mais quoique privé de celui qui avait guidé ses premiers pas, d'Abd-el-Kader sut se montrer digne de la haute position où la fortune l'avait élevé.

Le général Desmichels mit à profit l'absence d'Abd-el-Kader pour se porter sur Mostaganem qui se trouve à quatre myriamètres par mer et à sept myriamètres par terre du port d'Arzew. Depuis 1830, cette ville était occupée par quelques centaines de Turcs, garnison peu sûre, quoique soldée par nous, et qui, au premier moment, pouvait faire cause commune avec l'ennemi. Afin de prévenir cet événement, la frégate *la Victoire* et six bâtiments de transport partirent de Mers-el-Kebir le 23 juillet, portant à leur bord quatorze cents hommes d'infanterie et deux obusiers de montagne. Dans cette circonstance, nos douteux alliés se conduisirent avec adresse ; se voyant hors d'état de résister, ils livrèrent la ville ainsi que les forts qui en dépendent.

Le territoire de Mostaganem comprend trois villes distinctes : Mostaganem, Matamore et Mazagran. La première est la plus importante ; la seconde en est en quelque sorte la citadelle ; la troisième est située à l'ouest, à une distance d'environ sept mille mètres. Les chroniques musulmanes font remonter au XIIe siècle la fondation de cette ville. Gouvernée d'abord par le chef sarrasin Youssouf, elle tomba ensuite aux mains d'un autre chef, Ahmed-el-Abd, dont les descendants la conservèrent jusqu'au XVIe siècle. Les Turcs s'en emparèrent sous le commandement de Khaïr-ed-Din, qui en agrandit l'enceinte et la fortifia ; de cette époque date l'importance de Mostaganem. Matamore n'était alors qu'une espèce de faubourg ; depuis il a été entouré de remparts. Attirées par la fertilité du sol, de nombreuses familles maures vinrent se fixer sur son territoire, où elles entreprirent de grandes exploitations agricoles et importèrent avec succès la culture du coton. Bientôt Mostaganem, Tig-Did, Dig-Dida, Mazagran, dont la domination sarrasine avait jeté les premiers fondements, comptèrent ensemble une population d'environ quarante mille âmes et devinrent le centre d'un commerce florissant. Les invasions espagnoles, les incursions des Arabes, l'incurie ou l'avidité des gouverneurs turcs, paralysèrent tour à tour ce mouvement agricole et industriel, tellement qu'en 1830 ce territoire si fertile produisait à peine les objets nécessaires à la consommation des habitants. L'année suivante, le commandement de Mostaganem

ayant été confié au kaïd Ibrahim, les tribus environnantes refusèrent de reconnaître son autorité, pillèrent les récoltes, détruisirent les maisons de plaisance qui ornaient les abords de la ville, et vinrent s'établir à Tig-Did. Pour se débarrasser d'un ennemi tellement incommode, les Turcs foudroyèrent Tig-Did, et soutinrent contre les Arabes une lutte acharnée. Ces sanglantes collisions décidèrent les familles maures, c'est-à-dire la population laborieuse, à émigrer.

Telle était la situation de Mostaganem lorsque le général Desmichels vint en prendre possession; il épura la garnison turque, chassa de la ville les habitants dangereux, fit occuper Matamore par les troupes françaises, et amena avec lui à Oran le kaïd Ibrahim ainsi que les officiers sur la fidélité desquels il ne pouvait compter. Aussitôt après le départ du général, les Arabes se préparèrent à attaquer Mostaganem; Abd-el-Kader, avec des renforts considérables, soutint ce mouvement, et forma une espèce de siége.

Une vigoureuse razzia, dirigée d'Oran contre les tribus qui avaient fourni des contingents à l'émir, dérangea tous ses projets. En apprenant que leurs troupeaux avaient été enlevés, que leurs femmes et leurs enfants étaient prisonniers des Français, les Zmélas et les Douers abandonnèrent leurs postes pour s'occuper de leurs intérêts privés. Les Zmélas surtout demandèrent la paix, s'engageant à ne plus obéir à Abd-el-Kader et à s'établir, sous la protection de la France, dans la belle plaine de Miserghin, à douze kilomètres d'Oran; ils laissèrent même des otages pour garantie de leur bonne foi. Les autres tribus, craignant le même sort que les Zmélas, abandonnèrent également la cause de l'émir, qui se vit contraint de rentrer à Mascara.

Profitant de cette trêve forcée, les tribus, qui depuis longtemps n'avaient plus de débouchés pour leurs produits, se mirent à fréquenter nos marchés; à Mostaganem, on vit arriver les Medjar; à Arzew, les Bordjia; à Oran, les Zmélas et même les Douers. Toutes se disputaient le privilége d'approvisionner les villes dont elles étaient le plus rapprochées. Le général Desmichels s'applaudissait de ce résultat, lorsque tout à coup Abd-el-Kader, quelque désireux qu'il fût de faire la paix, car il en avait grand besoin pour constituer sa puissance, ordonna aux indigènes de cesser tous rapports avec les chrétiens. Les razzias recommencèrent de part et d'autre, avec des succès toujours balancés; mais durant ces escarmouches Oran souffrait de la disette, et les tribus agricoles laissaient leurs récoltes périr sur pied, faute de consommateurs. Enfin une rencontre entre nos troupes et celles de l'émir, en un lieu appelé Temezourar, amena les premiers pourparlers de cette paix tant désirée par les Français et les Arabes. Le général Desmichels fit faire secrètement des ouvertures auxquelles Abd-el-Kader répondit que sa religion lui défendait de demander la paix aux chrétiens, mais qu'elle ne lui interdisait pas de l'accorder; c'était, comme on voit, prendre de prime-abord la meilleure position. Il éluda une entrevue; mais il envoya sous les murs d'Oran Miloud-ben-Harach et un autre de

ses officiers, afin que le général leur fît connaître sur quelles bases il voulait traiter. Cette démarche enchanta le général Desmichels, car si d'un côté il avait fait les premières ouvertures, de l'autre on pouvait dire qu'Abd-el-Kader était allé au-devant de ses propositions. Tout était bien jusque-là; mais lorsqu'il fut question de poser les bases du traité, d'en discuter les articles, la diplomatie arabe, tortueuse et ambiguë, triompha de la franchise et du laisser-aller du général français. Le 26 février 1834, après bien des discussions, le traité fut définitivement signé.

Cet acte important doit être ici transcrit en entier, car il est la première consécration de l'autorité d'Abd-el-Kader, consécration impolitique qui nous a valu dix années de guerre. Notre ignorance des usages de l'Afrique et des différentes révolutions dont elle avait été le théâtre depuis la domination arabe, nous fit accepter Abd-el-Kader comme un prince légitime, tandis qu'il ne faisait que renouveler le rôle de ces imposteurs marabouts que nous avons vus tant de fois dans le cours de cette histoire s'appuyer sur quelques tribus fanatiques pour fonder leur puissance, et se maintenir lorsque les circonstances les favorisaient. On commit une faute grave en prenant celui-ci au sérieux. Le rang suprême, auquel Abd-el-Kader ne craignait pas d'élever ses prétentions, ne lui était alors reconnu par aucun de ses coreligionnaires : la *khoihbah*, cette prière que le khâtib prononce le vendredi dans les mosquées cathédrales, au nom du souverain, ne se faisait nulle part au nom d'Abd-el-Kader, nulle part il n'était battu monnaie en son nom ; on n'entendait dans la bouche des khâtibs, on ne voyait sur les monnaies courantes, ici que le nom du sultan de Constantinople, là que celui du sultan de Maroc ; tous deux légitimes princes des fidèles, l'un pour les populations restées soumises à un joug étranger, l'autre pour la nationalité arabe qui se reconstituait. Quoi qu'il en soit, voici le texte du traité qui fut conclu entre lui et la France :

Le général commandant les troupes françaises dans la province d'Oran, et l'émir Abd-el-Kader, ont arrêté les conditions suivantes :

Art. 1. A dater de ce jour, les hostilités entre les Arabes et les Français cesseront. Le général commandant les troupes françaises et l'émir ne négligeront rien pour faire régner l'union et l'amitié qui doivent exister entre deux peuples que Dieu a destinés à vivre sous la même domination, et à cet effet des représentants de l'émir résideront à Oran, Mostaganem et Arzew; de même que, pour prévenir toute collision entre les Français et les Arabes, des officiers français résideront à Mascara.

Art. 2. La religion et les usages musulmans seront respectés et protégés.

Art. 3. Les prisonniers seront immédiatement rendus de part et d'autre.

Art. 4. La liberté du commerce sera pleine et entière.

Art. 5. Les militaires de l'armée française qui abandonneront leurs drapeaux seront ramenés par les Arabes ; de même les malfaiteurs arabes, qui, pour se soustraire à un châtiment mérité, fuiraient leurs tribus et viendraient chercher un refuge auprès des

Français, seront immédiatement remis aux représentants de l'émir résidant dans les trois villes maritimes occupées par les Français.

Art. 6. Tout Européen qui serait dans le cas de voyager dans l'intérieur, sera muni d'un passe-port visé par le représentant de l'émir à Oran et approuvé par le général commandant.

La convention que nous venons de rapporter est celle qui fut envoyée en France, et que l'on regarde comme officielle ; mais le général Desmichels et Abd-el-Kader signèrent en outre des articles secrets qui réglaient d'une manière spéciale les intérêts des Arabes et leur concédaient de nombreux avantages. L'existence de ces articles, non avoués par le général Desmichels, ignorés même du gouvernement français, donna naissance à des récriminations sans nombre qui, de prime-abord, rendirent intolérables nos rapports avec Abd-el-Kader. En voici le texte :

1° Les Arabes auront la liberté de vendre et d'acheter de la poudre, des armes, du soufre, enfin tout ce qui concerne la guerre.

2° Le commerce de la Merza (Arzew) sera sous le gouvernement du prince des croyants, comme par le passé, et pour toutes les affaires. Les cargaisons ne se feront pas autre part que dans ce port. Quant à Mostaganem et Oran, ils ne recevront que les marchandises nécessaires aux besoins de leurs habitants, et personne ne pourra s'y opposer. Ceux qui désirent charger des marchandises devront se rendre à la Merza.

3° Le général nous rendra tous les déserteurs et les fera enchaîner. Il ne recevra pas non plus les criminels. Le général commandant à Alger n'aura pas de pouvoir sur les musulmans qui viendront auprès de lui avec le consentement de leurs chefs.

4° On ne pourra empêcher un musulman de retourner chez lui quand il le voudra.

Sur la foi de la première partie du traité, les négociants d'Alger s'empressèrent d'établir un comptoir à Arzew ; mais quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils se virent soumis au monopole qu'Abd-el-Kader prétendait exercer dans cette place. A l'exemple du pacha d'Egypte, dont il avait étudié la politique lors de son voyage à la Mecque, l'émir s'était constitué le seul négociant de ses états. Il était interdit aux Arabes de traiter directement avec les Européens ; ils devaient livrer leurs denrées à l'oukil d'Abd-el-Kader, à des prix fixés par lui, et celui-ci revendait ensuite aux marchands européens à un taux exorbitant. Le commerce se trouvait donc entravé par le manque de libre concurrence. Un représentant des maisons françaises à Arzew porta plainte au général Desmichels, qui ne répondit que par des paroles évasives. Plus tard le sous-intendant civil d'Oran reproduisit tous ces griefs au point de vue de l'intérêt public ; mais le mal était fait, et le général n'y opposait que des faux-fuyants.

Pendant que nous subissions ainsi les conséquences de l'impéritie diplomatique du général Desmichels, l'émir était sur le point de voir s'écrouler l'édifice encore fragile de sa puissance. En effet, de toutes parts s'élevaient des com-

pétiteurs, qui, jaloux de sa rapide prospérité, cherchaient à la ruiner : Sidi-el-Aribi, chef de la tribu de ce nom, lui reprochait d'avoir traité avec les chrétiens; Mustapha Ben-Ismaël, chef des Douers, et qui avait été aga sous la domination des Turcs, ne pouvait consentir à se soumettre à *un pâtre, fils de pâtre;* Kadouer-ben-el-Morfy, chef des Bordjia, accoutumé à une vie licencieuse et vagabonde, voyait avec peine l'ordre et la paix se consolider. Cédant aux instigations de ces hommes irrités, les Beni-Amer, tribu la plus populeuse de la province, se refusèrent à payer l'achour, sous le prétexte que la cessation de l'état de guerre rendait inutile cet impôt. Alors l'émir ordonna aux Douers et aux Zmélas de se tenir prêts à marcher contre eux ; mais en homme qui ne veut recourir à la force que lorsque la raison est impuissante, il réunit quelques cheicks des Beni-Amer dans une des mosquées de Mascara, et leur fit comprendre l'impérieuse obligation imposée à tous les croyants de contribuer aux charges de l'état. Son éloquence ne fut pas perdue : les Beni-Amer promirent de payer l'achour ; mais déjà les Douers et les Zmélas, habitués sous les Turcs à servir d'instrument au pouvoir par l'appât du pillage, avaient commencé les hostilités. Abd-el-Kader leur envoya l'ordre de s'arrêter; ils n'en tinrent aucun compte, et Mustapha-ben-Ismaël, leur chef, les détermina à se mettre en pleine révolte contre l'émir.

Voyant son autorité méconnue, Abd-el-Kader marcha contre les rebelles, et vint établir son camp sur leur propre territoire; mais, trop confiant peut-être dans ses forces, il ne s'entoura d'aucune précaution : surpris par Mustapha-ben-Ismaël, il fut mis en pleine déroute et faillit tomber au pouvoir des insurgés. A cette nouvelle, Sidi-el-Aribi lève l'étendard de la révolte; les autres chefs mécontents imitent son exemple, et Abd-el-Kader se trouve aussitôt entouré d'ennemis. Pour s'assurer la victoire, ils proposèrent au général Voirol, puis au général Desmichels, de se reconnaître sujets de la France, et s'engageaient même, moyennant quelques subsides, à renverser Abd-el-Kader. C'était le cas d'effacer un traité si malencontreusement accordé; mais la loyauté française prévalut sur la vraie politique, et les offres des insurgés furent repoussées. Jaloux de conserver un état de choses qu'il avait créé, le général Desmichels fit plus encore ; il alla établir son camp à Miserghin, afin d'imposer par sa présence à ceux qu'il aurait dû appuyer de toutes ses forces.

Se trouvant ainsi soutenu, l'émir n'eut qu'à se présenter pour vaincre : les insurgés se dispersèrent à son approche; Tlemcen, qui avait un instant voulu les favoriser, reçut Abd-el-Kader avec de grandes démonstrations de joie; quant à Mustapha, le principal chef de l'insurrection, ne pouvant se résoudre à vivre sous la domination de son heureux rival, il se retira auprès des Turcs du Mechouar. Ainsi nous venions de relever presque de nos propres mains un homme dont la secrète ambition était de nous chasser de l'Algérie!

Maître de toute la partie de la province d'Oran qui s'étend depuis le Chéliff

jusqu'à l'empire de Maroc, Abd-el-Kader ne vit plus de bornes à son ambition, et conçut la pensée de soumettre à sa domination les provinces d'Alger et de Tittery. On a peine à croire à tant d'audace; elle ne peut s'expliquer que par les encouragements que nous lui donnions. Dans une dépêche par laquelle il s'empressa d'annoncer au général Voirol la victoire qu'il venait de remporter, il disait que grâce à lui toute la partie occidentale de l'Algérie était maintenant calme et soumise; il engageait donc le général à ne faire de son côté aucune tentative de répression sur les tribus de l'est, car lui-même se proposait de s'y rendre sous peu de jours, et se chargeait de mettre tout en ordre. C'était dire en d'autres termes : « Je veux incessamment devenir maître chez vous. » Le général Voirol comprit toute la portée de ces astucieuses propositions, et dissuada Abd-el-Kader de réaliser ses projets. « Votre limite à « vous, lui dit-il, c'est le Chéliff; au delà vous n'avez aucune autorité; et je « vous crois trop sage pour entreprendre un voyage qui changerait immédia- « tement la nature de nos rapports. » Cet avis suffit; Abd-el-Kader renonça au rôle de pacificateur général, et mit en œuvre toutes les ressources de sa diplomatie auprès du général Desmichels. Au moyen de faux rapports, il espérait parvenir à le brouiller avec le général Voirol et à s'en faire un appui pour l'accomplissement ses projets. Le général Desmichels écouta avec trop de complaisance peut-être les affidés d'Abd-el-Kader; mais le sentiment du devoir et la haute moralité qui caractérisent nos chefs d'armée déjouèrent tous ces artifices.

A Bone, l'administration pacifique du général Monck-d'Uzer produisit dans nos rapports avec les tribus des résultats satisfaisants : les Arabes campaient autour de la place; leurs cavaliers éclairaient la marche de nos détachements; mais dans la ville saccagée par les Turcs les ruines et la solitude entouraient nos soldats. En butte aux injures de l'air ou entassés dans des baraques qui ne les garantissaient pas de la pluie, ils ne pouvaient échapper aux émanations des marais fétides que forment la Seybouse et la Boujimah avant de se jeter dans la mer; une maladie épidémique (la fièvre jaune) vint encore augmenter ces causes de destruction, et sous leurs influences réunies la garnison perdit un quart de son effectif. Malgré ces pertes, malgré le système de douceur qu'il avait adopté, le général Monck-d'Uzer fut obligé de châtier sévèrement plusieurs tribus qui, à l'instigation d'Ahmed, bey de Constantine, se montraient hostiles : de ce nombre furent les Oulad-Attia qui habitent les rives d'un lac situé à quatre lieues de Bone, dans la direction de Stora; il alla les attaquer sur leur territoire, leur tua beaucoup de monde et leur prit quelques troupeaux qui servirent à indemniser nos alliés de leurs pertes et surtout l'administration, dont une partie du parc avait été enlevée par ces pillards. Quelques mois après, il fut obligé de sévir avec la même vigueur contre les Merdès, tribu très-nombreuse qui habite sur la rive droite de la Mafrag. Ceux-ci avaient pillé des marchands qui se rendaient à Bone; le général les somma par trois fois de faire répara-

tion de cette offense; mais par trois fois ils restèrent sourds à ses remontrances. Les voies pacifiques étant restées sans effet, il lança sa cavalerie sur les rives de la Mafrag, enfonça en un clin d'œil les rebelles et leur enleva leurs troupeaux. Les Merdès vinrent alors demander grâce à genoux; elle leur fut généreusement accordée, et depuis cette époque ils se sont montrés nos alliés fidèles.

Après notre évacuation de Medeah, le bey de Constantine était parvenu à faire reconnaître hakem de cette ville un Maure nommé Mohamed-el-Khajy, qui lui était intimement dévoué; les habitants restés fidèles à notre cause, les tribus qui comptaient sur notre appui, voyant ainsi s'évanouir leur prépondérance, sollicitaient vivement le général Voirol de réinstaller le bey nommé par le général Clausel, ou du moins de leur donner un chef qui fût dévoué à nos intérêts. Le général Voirol n'osa rien prendre sur lui; il en écrivit à Paris, mais on ne lui fit aucune réponse sérieuse, et lorsqu'il fut obligé d'abandonner son commandement, aucune détermination n'avait été prise.

A Bougie, les attaques incessantes des Kabaïles furent heureusement repoussées par le jeune commandant à qui la garde de cette place avait été confiée. La garnison eut à supporter des privations et des fatigues sans nombre; mais, dans toutes les circonstances, elle fit preuve d'un courage admirable. Les jours de combat étaient devenus pour elle des jours de fête. Cependant deux blockhaus, construits l'un dans la partie supérieure de la ville, l'autre dans le bas, à l'entrée de la plaine, finirent par contenir les Kabaïles et rendre plus facile la tâche de nos soldats.

Telle était notre situation politique et militaire en Afrique, vers le milieu de l'année 1834. Malgré d'assez nombreuses fautes, l'administration du général Voirol avait le plus avancé nos affaires. Comparée à celle du duc de Rovigo, elle a prouvé que d'une rigueur ou d'une faiblesse extrêmes, celle-ci avait eu des suites moins funestes. S'il se fût moins laissé intimider par sa situation intérimaire, s'il se fût appliqué à acquérir les connaissances administratives qui lui manquaient, s'il eût de bonne heure secoué le joug que l'intendant civil sut habilement lui imposer, ce général aurait sans contredit obtenu de meilleurs résultats, et inspiré au gouvernement assez de confiance pour faire convertir son mandat provisoire en un titre définitif. Deux malencontreuses affaires, où sa religion fut surprise, achevèrent de le perdre dans l'esprit du ministère. Le moment était fâcheux, car à cette époque on s'occupait, à Paris, d'une réorganisation complète de l'administration et de l'armée en Algérie.

Au premier moment d'enthousiasme causé par la prise d'Alger, il n'y avait eu qu'un cri en France pour la conservation et la colonisation des belles contrées qui en dépendent. Le gouvernement de juillet sembla d'abord se rendre à ce vœu en envoyant sur les lieux le général Clausel, qui dès le principe s'était montré partisan convaincu de la colonisation; mais les tracasseries qui

lui furent suscitées, disons-le aussi, ses erreurs, et enfin son rappel, firent suspecter les intentions du gouvernement. On parla d'engagements secrets pris avec les puissances étrangères, relativement à l'Afrique ; l'opinion publique s'en indigna, et la conservation d'Alger devint une affaire d'honneur national. Se plaçant à un autre point de vue, des hommes positifs demandèrent quels avantages on pouvait tirer de notre conquête, en compensation des sacrifices qu'elle nous imposait ; et plusieurs publicistes, entrant dans cette voie, n'hésitèrent pas à déclarer qu'il y avait plus de perte que de profit à la garder. Les partisans de la colonisation ne purent refuser de suivre leurs adversaires sur le terrain des intérêts matériels, et la question devint en quelque sorte arithmétique. Le ministère, dont presque tous les membres ne considéraient guère l'Algérie que comme une source continuelle d'embarras, vit avec une secrète satisfaction la question se réduire à ces termes étroits, et annonça qu'une commission nommée par le roi irait puiser sur les lieux les éléments nécessaires à sa complète solution. Il déclinait ainsi toute responsabilité, et ajournait pour quelque temps encore une décision définitive. Il faut le dire, cette commission, présidée par le lieutenant-général Bonnet, pair de France, inspirait à tous les partis la plus grande confiance ; elle était composée de MM. d'Haubersaert, pair de France, de la Pinsonnière, Laurence, Piscatory et Reynard, membres de la chambre des députés, Duval-Dailly, capitaine de vaisseau, le général Montfort, inspecteur général du génie. Le récriminations cessèrent, et on attendit avec une vive impatience le verdict de ce grand jury.

La commission visita toutes les villes occupées par nos troupes, à l'exception de Mostaganem, se fit donner des mémoires par tous les chefs de service, interrogea plusieurs personnes, et à l'aide de ces éléments chaque membre traita la partie qui avait le plus de rapport avec ses connaissances spéciales. Après un peu plus d'un mois de séjour en Afrique, elle revint à Paris, et soumit son travail à une seconde commission, composée de dix-neuf membres, sous la présidence de M. le duc Decazes. On y procéda à de nouvelles enquêtes ; les mémoires partiels furent revus ; et en définitive, dans un rapport très-circonstancié, cette assemblée conclut pour la conservation de l'Algérie. La majorité fut de dix-sept voix contre deux.

Elle décida en principe : que l'honneur et l'intérêt de la France lui commandaient de conserver ses possessions sur la côte septentrionale de l'Afrique ; qu'en conservant les droits de la France à la souveraineté de toute la régence d'Alger, il convenait de borner en ce moment l'occupation militaire aux villes d'Alger, Bone, Oran, Bougie, et au territoire déterminé en avant des deux premières de ces places ; c'est-à-dire, pour Alger, qu'une ligne de postes serait placée au pied de l'Atlas, à Blidah, et s'étendrait, d'un côté vers le cap Matifou, et de l'autre vers Coleah ; pour Bone, que le territoire serait egalement protégé par une ligne de postes qui, partant de l'extrémité du lac Falzara et passant par Sidi-Damden, viendrait s'appuyer à la mer, vers l'embouchure de

la Mafrag. Elle écarta pour le moment tout projet d'expédition contre Constantine, et exprima le désir que l'effectif de l'armée pût être réduit à vingt-un mille hommes. Il fut décidé en outre : que le gouverneur général, dépositaire de l'autorité royale, réunirait tous les pouvoirs civils et militaires; que ces hautes fonctions ne devaient pas être la conséquence du commandement militaire, mais le dominer; aussi la commission proposa-t-elle de mettre sous les ordres du gouverneur un lieutenant général pour commander les troupes, et des chefs spéciaux pour chaque nature de service.

En présence d'une déclaration si explicite émanée d'hommes aussi haut placés dans l'opinion publique, il n'y avait plus à reculer; en effet, le 22 juillet 1834, on rendit une ordonnance qui constituait d'après les bases que nous venons d'énoncer, le gouvernement et l'administration des *possessions françaises dans le nord de l'Afrique*, dénomination nouvelle, qui à défaut de la brièveté avait du moins le mérite de définir à quel titre l'ancienne régence était occupée par la France. Jusqu'alors nous n'avions eu en Algérie que des *généraux ou des commandants en chef de l'armée française en Afrique;* cette fois, on allait y envoyer un *gouverneur général.* Plusieurs personnages éminents se présentaient pour occuper ce poste élevé : en première ligne on citait le maréchal Clausel, le duc Decazes, le comte de Damrémont; et ceux qui voulaient préparer une fusion entre les partisans de l'ancienne et de la nouvelle dynastie, ajoutaient à cette liste le duc de Mortemart. Le choix du cabinet tomba sur le commandant de la douzième division militaire, M. le comte Drouet-d'Erlon, qui avait concouru activement à l'arrestation de la duchesse de Berry, à Nantes, chef-lieu de sa résidence.

Dans cette circonstance, disons-le hautement, les intérêts réels de la France et de notre colonie furent sacrifiés aux convenances ministérielles. Le lieutenant général comte Drouet-d'Erlon était sans contredit l'une des gloires les plus pures et les mieux éprouvées de nos armées. Général de brigade en 1799, il avait servi avec distinction dans la campagne de Hanovre, où il obtint le grade de général de division, et en cette qualité prit part à toutes les mémorables batailles de l'empire. Compris en 1815 dans la conspiration du général Lefebvre-Desnouettes, il fut obligé, après la seconde restauration, de quitter la France, et choisit Munich pour sa résidence. Là, avec le concours du prince Eugène, il fonda et dirigea un établissement industriel très-important : la révolution de juillet le décida à rentrer dans sa patrie. Pendant les quinze années de cette vie laborieuse, mais étrangère au métier des armes, le comte d'Erlon avait vieilli : né en 1765, il comptait près de soixante-dix ans lorsqu'il fut promu au gouvernement général de l'Algérie. Son grand âge aurait dû le faire écarter d'un poste qui demandait tant d'activité, qui exige une si grande fécondité de combinaisons stratégiques.

D'après les principes de l'ordonnance constitutive de la haute administration d'Afrique, le comte d'Erlon n'était pour ainsi dire appelé qu'à présider le mou-

vement militaire et administratif de nos possessions. Sur le refus du lieutenant général Voirol, qui crut ne pas devoir accepter un poste secondaire dans un pays où il avait été chef suprême, le commandement des troupes fut dévolu au général Rapatel; M. Lepasquier, préfet du Finistère, remplaça M. Genty de Bussy dans les fonctions d'intendant civil; le contre-amiral de la Bretonnière reçut le commandement de la marine et du port; M. Bondurand continua à diriger l'intendance militaire, et M. Blondel fut nommé à la direction des finances; la charge de procureur-général, ou plutôt de directeur de la justice, fut confiée à M. Laurence, membre de la chambre des députés. Sous la présidence du gouverneur, ces fonctionnaires furent appelés à former le conseil de régence, au sein duquel devaient se préparer et être discutés les ordonnances, les arrêtés et toutes les mesures propres à consolider notre domination. En arrêtant cette organisation, le gouvernement crut avoir assez fait pour la prospérité de notre colonie; il avait cependant oublié une chose importante, c'était de mettre à la tête de ces différents chefs de service un homme capable de leur donner une habile et puissante impulsion.

Le comte d'Erlon était animé des meilleurs sentiments, et certes, si pour bien s'acquitter de sa charge il n'eût fallu que de bonnes intentions et une grande probité, l'Algérie n'aurait jamais été mieux gouvernée. Dès son arrivée, il désapprouva hautement cette politique de concessions, que les généraux Berthézène, Voirol et Desmichels avaient essayé de faire prévaloir. Lorsqu'il apprit que l'émir, sous l'égide du traité du 26 février, voulait établir par le golfe de Harshgoun des relations commerciales avec Gibraltar et l'Espagne, il s'y opposa et rendit un arrêté qui défendait, sous les peines les plus sévères, toutes importations et exportations de marchandises françaises, étrangères ou africaines, par d'autres ports que ceux où flottait notre pavillon. Pour empêcher le renouvellement des avanies dont les Européens avaient été victimes au marché de Bouffarik, il fit établir sur ce point un camp retranché qui a conservé le nom de son fondateur et qui est aujourd'hui l'un des plus beaux établissements militaires de l'Afrique. Grâce à cette précaution et à quelques autres mesures énergiques, les colons purent se répandre sans crainte dans la plaine, et la situation du pays fut pendant quelque temps aussi satisfaisante que possible. Afin de consolider cet état de choses, le comte d'Erlon crut pouvoir dissoudre le bureau arabe, et le remplacer par un seul officier qui prit le titre d'aga : cet essai n'était pas heureux. Les événements se chargèrent bientôt de le démontrer.

Les Hadjoutes se plaignaient depuis quelque temps d'un kaïd indolent et efféminé qu'on leur avait donné, et en demandaient un autre; le nouvel aga et le gouverneur laissèrent leur réclamation sans réponse. Sur ces entrefaites, un vol de bestiaux fut commis dans le Sahel; si le bureau arabe eût existé, il lui aurait été possible, au moyen des intelligences qu'il avait dans le pays, de punir ce crime par les voies judiciaires et de frapper juste; au lieu de ce moyen légal,

on recourut à la force ; une vigoureuse razzia fut ordonnée contre les Hadjoutes et les Mouzaïa que l'on soupçonnait. Le résultat de cette expédition fut de nous aliéner deux tribus amies ou qui du moins avaient cessé de se montrer hostiles. Les Hadjoutes bravèrent notre autorité, ils se ruèrent contre nos établissements, et tuèrent tous les Européens isolés qu'ils rencontraient ; plusieurs tribus mécontentes se joignirent à eux, et la conflagration devint générale aux environs d'Alger. Justement effrayés, les colons perdirent courage et abandonnèrent leurs cultures. Ainsi, une simple modification apportée dans l'un des rouages secondaires de notre administration avait suffi pour occasionner un immense désordre ! Le comte d'Erlon comprit qu'il s'était trompé ; et comme il arrive chez toutes les personnes faibles, il se prit à douter de ses résolutions. En arrivant il avait voulu faire preuve d'énergie, l'insuccès le rendit pusillanime. Fort heureusement encore les principaux événements politiques et militaires qui marquèrent la durée de son commandement s'accomplirent hors de la province d'Alger.

Rien d'important ne se passa à Bone ; le général Monck-d'Uzer y commandait ; excellente garantie contre tout événement fâcheux. Les habitants de Constantine ayant voulu attaquer la tribu des Elma, qui avait fait sa soumission, le général marcha au secours de nos alliés et ne laissa à l'ennemi d'autre chance de salut que la fuite. A Bougie, le colonel Duvivier était toujours investi du commandement : il repoussa avec énergie les attaques des Kabaïles ; mais il se trouva désemparé contre une misérable intrigue. Quelques détails sont nécessaires.

A la suite des expéditions infructueuses tentées par les Kabaïles contre cette place, un homme influent et ambitieux, Oulid-Ourebah, cheick de la tribu des Ouled-abd-el-Djebar, qui habitent la vallée de l'Oued-Bou-Messaoud, s'imagina de traiter seul de la paix, au nom de toutes les tribus qu'il disait représenter. Sans consulter l'ordre hiérarchique des pouvoirs, il s'adressa pour cette négociation à M. Lowesy, alors commissaire civil à Bougie. Fier d'une telle distinction, celui-ci écrivit à Alger qu'il tenait la paix dans ses mains, et demanda à être autorisé à la conclure. Tout ceci se passait à l'insu du colonel Duvivier. Lorsque le commissaire civil eut reçu l'autorisation demandée, il s'embarqua secrètement sur une sandale, et se rendit à l'embouchure de la Summam, pour négocier avec Oulid-Ourebah ; mais les Kabaïles, qui n'avaient donné aucune autorisation au cheik des Oulad-abd-el-Djebar, vinrent à coups de fusil interrompre les négociateurs. Le commissaire civil s'enfuit à Bougie tout honteux de sa déconvenue ; là encore, un nouveau mécompte l'attendait : le colonel Duvivier, voyant entrer sa barque avec mystère, la fit arrêter, et sur sa déclaration qu'il venait de parlementer avec l'ennemi, M. Lowesy fut conduit prisonnier à bord du stationnaire. L'exhibition de la lettre du comte d'Erlon le sauva d'une plus longue captivité, et il partit aussitôt pour aller rendre compte à Alger de sa mission. De son côté, le

colonel Duvivier adressa des reproches au gouverneur et à l'intendant sur leur étrange manière de procéder. Il commandait la force armée, et on lui laissait ignorer les négociations entamées avec l'ennemi ! Mais toutes ces récriminations restèrent sans effet. Le comte d'Erlon voulait la paix, et envoya à Bone le colonel Lemercier pour en traiter. Ouled-Ourebah exigea cette fois, pour première condition, la révocation du colonel Duvivier. Cette exigence fut repoussée comme elle le méritait, et les négociations restèrent suspendues. Cependant le comte d'Erlon tenait essentiellement à cette paix ; se considérant alors comme un obstacle aux désirs du gouverneur, le colonel Duvivier demanda à rentrer en France, et Ourebah eut gain de cause ! Le traité fut conclu, mais la pacification n'eut pas lieu. Les Kabaïles, qui ne reconnaissaient pas le pouvoir d'Ouled-Ourebah, se jetèrent plus furieux que jamais sur Bougie, et attaquèrent tous ceux qui voulaient pénétrer dans la place. Pour éloigner ces indomptables adversaires, on fit construire une enceinte qui du fort Abd-el-Kader se dirigeait sur celui de Mouza ; par ce moyen, la défense de la place devint plus facile, mais la garnison ne sortit plus de ses lignes, et notre influence resta amoindrie.

Du côté d'Oran, le pouvoir d'Abd-el-Kader grandissait outre mesure, grâce aux fautes et à la faiblesse du gouverneur. Dès son arrivée en Algérie, le comte d'Erlon s'était montré très-irrité du traité conclu entre le général Desmichels et l'émir ; toutefois, après un entretien qu'il eut avec le général en présence de Miloud-ben-Arach, secrétaire intime d'Abd-el-Kader, son ressentiment se calma, et l'Arabe partit comblé de présents. Ainsi encouragé, Abd-el-Kader pensa qu'il ne trouverait désormais aucune opposition, et se mit en devoir de poursuivre ses projets ambitieux. En conséquence, il annonça aux tribus de Tittery et même à celles de la province d'Alger, qu'il se rendrait bientôt au milieu d'elles pour connaître leurs besoins et s'occuper de leur organisation. A cette nouvelle, le comte d'Erlon, qui n'avait pas encore subi l'échec des Hadjoutes, ne put contenir son indignation : il écrivit aux tribus pour leur déclarer que si l'émir venait à réaliser ses projets avec leur concours, il les traiterait en ennemis de la France ; en même temps, il faisait défense à celui-ci de dépasser le Chéliff. Cet acte de vigueur porta coup. Abd-el-Kader voulait résister à main armée, mais ses conseillers l'en dissuadèrent, d'ailleurs le choléra-morbus, qui ravageait alors les tribus, ne lui eût permis de réunir que de très-faibles contingents.

Le brusque changement survenu dans les dispositions du gouverneur fit une vive impression sur l'esprit naturellement sagace d'Abd-el-Kader. Cette révolution s'était opérée depuis que son envoyé avait quitté Alger ; il résolut dès-lors d'entretenir auprès du comte d'Erlon un chargé d'affaires permanent ; et de prime-abord son choix s'arrêta sur le juif Ben-Durand, l'homme le plus astucieux et le plus capable de la régence. Ben-Durand avait été élevé en Europe, et parlait le français avec une grande facilité ; sous la domination turque, il

remplissait les fonctions de premier drogman du dey. Une fois accrédité près du gouverneur général, il exerça sur lui un empire illimité; Ben-Durand était admis à toute heure au palais du gouvernement; il suivait directement les affaires auxquelles il prenait intérêt, et souvent on le voyait se promener dans la voiture du comte d'Erlon, assis à ses côtés. A force de ruse et de souplesse, Ben-Durand était devenu son conseiller intime et presque le contrôleur de tous ses actes.

Au moment où cet homme fut accrédité à Alger comme représentant de l'émir, les négocians français renouvelaient leurs plaintes contre le monopole qu'exerçait Abd-el-Kader à Arzew. Celui-ci avait concentré dans ses mains toutes les productions du pays, et ne les vendait aux marchands européens qu'à des prix exorbitants. Questionné sur cette étrange façon de procéder, Ben-Durand répondit que son maître était autorisé à agir de la sorte; et il exhiba l'original du traité secret qui lui reconnaissait ses priviléges. A la vue de cette pièce, jusque-là ignorée, le comte d'Erlon resta comme anéanti; il ne pouvait concevoir qu'un chef secondaire se fût permis de faire de semblables concessions, et surtout qu'il les laissât ignorer au gouvernement. Il demanda aussitôt le rappel du malencontreux négociateur et envoya à Oran le général Trézel, son chef d'état-major.

Le nouveau commandant avait pour mission spéciale d'entretenir les rapports pacifiques établis avec Abd-el-Kader, et de chercher en même temps à s'interposer, autant que possible, entre ce chef et les tribus, afin de maintenir et faire prévaloir la suprématie française dans cette partie de la régence. La tâche était des plus délicates. Abd-el-Kader exerçait sur les Arabes de la province d'Oran et même de la province de Tittery une grande influence. Le besoin d'ordre et de gouvernement régulier, qui depuis si longtemps tourmentait les populations de l'Algérie, les poussait vers l'émir; celui-ci pouvait seul alors, dans les provinces de l'ouest et du centre, leur promettre une protection assurée; seul, il avait la force de dompter les passions locales et d'absorber dans une grande unité la foule de petits pouvoirs dont les querelles sans cesse renaissantes désolaient le pays. A défaut de la France, qui se montrait indifférente à tous ces démêlés et que l'on invoquait en vain, c'était au représentant de la nationalité arabe qu'on allait demander justice ou secours.

Le rappel du général Desmichels froissa vivement Abd-el-Kader; car avec lui il était sûr de ne pas avoir d'antagoniste; la fausse position où s'était mis ce général l'obligeait, dans son intérêt personnel, à toujours appuyer l'émir. Mais, pendant que le général Trézel arrivait à Oran sous l'impression des causes qui avaient motivé la disgrâce de son prédécesseur, Ben-Durand travaillait avec succès à ramener le gouverneur général aux errements d'une politique qu'il avait si constamment condamnée. Les circonstances favorisèrent merveilleusement son habileté diplomatique.

Le comte d'Erlon avait déclaré qu'il traiterait en ennemies les populations

de la province d'Alger et de Tittery qui favoriseraient les projets ambitieux d'Abd-el-Kader : les habitants de Medeah lui répondirent qu'ils n'avaient désiré l'arrivée parmi eux du fils de Mohhy-ed-Din, que dans l'espérance qu'il les tirerait de l'état d'anarchie où ils gémissaient depuis quatre ans; que les Français n'ayant jamais voulu sérieusement venir à leur aide, il était étrange qu'on trouvât aujourd'hui mauvais qu'ils cherchassent ailleurs un secours si obstinément refusé. Le comte d'Erlon comprit la justesse de ces observations et s'occupa d'organiser la province de Tittery. Mustapha-Ben-Omar, le bey nommé par le général Clausel, ne fut pas compris dans la nouvelle organisation; le gouverneur voulut appeler à cette charge l'ancien kaïd de Mostaganem dépossédé par le général Desmichels; mais ces projets restèrent à l'état d'ébauche, car, pour la troisième fois, le cabinet repoussa toute espèce d'organisation de la province de Tittery. Ce refus anéantit les velléités créatrices du comte d'Erlon. D'un côté, harcelé par un antagoniste jeune et puissant; de l'autre, enchaîné dans ses combinaisons par les volontés ministérielles, et toujours sous l'influence des insinuations perfides de Ben-Durand, ce malheureux et respectable vieillard ne sut que courber la tête et subir les conséquences des envahissements successifs d'Abd-el-Kader. Ainsi le général Trézel, que nous avons vu envoyé à Oran pour y faire prévaloir un système opposé à celui du général Desmichels, se trouva, par suite de la nouvelle modification survenue dans les idées du comte d'Erlon, en contradiction flagrante avec ses ordres primitifs. Ces oscillations portaient un coup bien funeste à notre autorité.

Abd-el-Kader ne manqua pas d'être instruit par son fidèle Ben-Durand du changement favorable qui s'était opéré à son égard dans l'esprit du comte d'Erlon, et en homme adroit il fit tous ses efforts pour maintenir le gouverneur dans ces bonnes dispositions. Il accueillit avec empressement tous les officiers français qui venaient le visiter ou qui étaient chargés de missions auprès de lui; il les admettait dans son intimité, leur disait ses espérances et ses projets, faisait exécuter en leur honneur les jeux équestres de la *fantasia*, les soumettait enfin à toutes les fascinations que lui permettaient sa situation et ses ressources personnelles. Abd-el-Kader n'avait alors que vingt-huit ans; sa physionomie était douce et spirituelle, ses yeux d'une expression admirable, et ses manières, pleines de politesse et de dignité. « Toute sa personne est séduisante, dit le commandant Pélissier, il est difficile de le connaître sans l'aimer. » Et à leur retour, nos officiers, séduits par tant d'affabilité, par des prévenances de si bon goût, émerveillés surtout par les conversations adroites et prestigieuses de leur hôte, ne manquaient pas d'exalter sa puissance et son mérite. Mais pendant que, grâce à son habile conduite, l'influence d'Abd-el-Kader s'étendait jusque sur les Français résidant en Afrique, et que son nom, franchissant les mers, retentissait dans toutes les parties du globe, une nouvelle conspiration s'organisait contre lui.

A la tête des insurgés se trouvaient Sidi-el-Aribi, cheik de la tribu de ce nom, et Mustapha-Ben-Ismaël, qui, renfermé dans le mechouar de Tlemcen, s'indignait de l'ascendant que prenait l'inconnu. A ces mécontents vinrent se rallier des auxiliaires plus puissants encore; c'était le frère même de l'émir, l'ancien kaïd de Flita ; puis Mouça, cherif du désert qui entraînait à sa suite les formidables tribus du Sahra. Abd-el-Kader examina de sang-froid l'orage qui le menacait. Après avoir apprécié ses ennemis à leur juste valeur, il marcha résolument contre eux avant qu'ils fussent tous réunis. Sidi-el-Aribi, l'âme de l'insurrection, fut arrêté et mis à mort; ses fils, gagnés par des promesses ou atterrés par le meurtre de leur père, se soumirent au vainqueur en se retirant de la lutte. Les Sebiah seuls voulurent s'opposer à la marche de l'émir, ils furent battus et mis en déroute. Enhardi par le succès, Abd-el-Kader franchit le Chéliff et arriva à Milianah. Le peuple le reçut avec enthousiasme ; plusieurs chefs des mécontents se rallièrent à lui, et avec tous ces renforts réunis il parvint à disperser les hordes venues du désert sous les ordres de Mouça. C'était un triomphe complet; nous allions bientôt nous en ressentir.

En apprenant qu'au mépris des traités Abd-el-Kader avait traversé le Chéliff, le comte d'Erlon voulut d'abord marcher contre lui, mais avant de rien entreprendre il consulta le ministère sur la conduite qu'il devait tenir dans cette circonstance. De son côté, le général Trézel demandait au gouverneur des ordres et des instructions. Il ne vint aucun ordre de Paris, et le gouverneur n'en expédia aucun d'Alger ; car l'astucieux Ben-Durand était parvenu facilement à triompher de l'ardeur belliqueuse du vénérable comte d'Erlon. « Abd-el-Kader, disait-il, n'avait rien fait qui ne fût dans l'intérêt de la France ; les tribus qu'il avait attaquées et défaites nous étaient hostiles ; et grâce à cette heureuse victoire, l'Algérie allait être délivrée pour toujours de ces guerres intestines qui étaient si nuisibles à notre établissement. » Toutes ces considérations, accompagnées de paroles obséquieuses, de compliments orientaux, fascinèrent le faible vieillard, et il accepta les faits accomplis. Seulement, afin de maîtriser à l'avenir de pareils élans, le comte d'Erlon voulut avoir auprès de l'émir un officier d'état-major chargé de le tenir lui-même au courant de tous les projets, de toutes les entreprises. Abd-el-Kader accepta volontiers ce plénipotentiaire fort peu embarrassant de cet ambitieux : il ne savait pas l'arabe, par conséquent il était facile de ne lui dire que ce qu'on voulait bien lui apprendre. Pour prix de cette apparente concession, l'émir reçut la sanction de tous ses actes; il tira même avantage de la présence de l'envoyé français, en le faisant passer aux yeux des Arabes soit comme un otage de la France, soit comme un ambassadeur chargé de lui apporter la soumission du sultan d'Europe.

Maître incontesté de la nouvelle position que notre faiblesse lui avait laissé prendre, Abd-el-Kader en profita pour la consolider. Il nomma de son autorité privée le bey de Milianah, donna un kaïd aux Hadjoutes, un cheik aux

Beni-Khalil; il fit lever un embargo mis par la douane française sur des fusils qu'il avait achetés à l'étranger, et obtint du comte d'Erlon divers approvisionnements de guerre. Naturellement porté à abuser de la condescendance qu'on lui témoignait, Abd-el-Kader ne voyait plus en Algérie qu'un royaume qui lui était abandonné, et ne s'occupa dès lors que de règlements et de lois à donner à ses sujets; il veilla à la sûreté des routes, rétablit l'ordre dans les finances, prit possession de tous les domaines publics; créa des corps de troupes permanents, des fabriques d'armes, songea même à improviser une marine. Certes, avec son esprit éminemment organisateur, avec l'immense influence que lui donnait sa réputation de sainteté, l'entreprenant émir eût pu rendre de grands services à la civilisation de son pays, si, se contentant d'un rôle secondaire, il eût voulu s'appuyer sur la France pour réaliser ses projets de restauration arabe. Mais son orgueil ne pouvait être satisfait de si peu. L'Algérie était trop étroite pour ce dominateur improvisé; la France gênait ses mouvements. Déjà même, dévoré d'une immense ambition, il ne dissimulait aucun de ses projets : ses relations avec les officiers français prenaient un caractère hautain et protecteur. Dans les premiers jours de juin, le gouverneur s'étant rendu à Oran, Abd-el-Kader lui écrivit qu'il était charmé de le savoir *dans son royaume;* puis il lui donnait des conseils sur la conduite qu'il devait tenir envers les Arabes d'Alger; il lui demandait des armes et des munitions, et voulut même entrer en négociations avec lui, pour régulariser et compléter le traité conclu avec le général Desmichels. Fasciné par l'ascendant de l'émir, circonvenu par le langage insidieux de Ben-Durand, le comte d'Erlon aurait peut-être consenti à ces demandes, s'il n'eût eu auprès de lui le général Trézel, qui combattit énergiquement toute nouvelle concession.

Si ce dernier n'a pas toujours été heureux dans ses expéditions militaires, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un caractère ferme, un esprit élevé et surtout un profond sentiment de la dignité nationale. Lorsqu'il avait demandé des instructions pour s'opposer à la marche d'Abd-el-Kader sur le Chéliff, il s'attendait bien à n'en pas recevoir; aussi prit-il la résolution de s'en passer. Pendant que le comte d'Erlon laissait s'accomplir cette funeste transgression des traités, le général Trézel travaillait à détacher les tribus les plus puissantes de la cause de l'émir. A son instigation, les Douers et les Zmelas se déclarèrent sujets de la France, sous la condition d'une protection efficace, en cas de surprise ou d'attaque. Le gouverneur refusa de sanctionner cette mesure si sage, parce qu'elle portait préjudice à son allié, le Prince des Croyants. De son côté, Abd-el-Kader instruit du dissentiment qui existait entre le comte d'Erlon et le commandant d'Oran, ordonne aussitôt aux Zmelas et aux Douers, qui habitaient les environs de cette place, de s'éloigner et d'aller s'établir au pied des montagnes. Ceux-ci résistant, il les fit charger par les troupes que commandait son aga El-Mzary. Les Zmelas prévinrent le général Trézel de la position critique où ils se trouvaient, en lui rappelant sa parole. « La parole

« d'un général français, répondit-il aux envoyés, est sacrée; dans une heure « je serai au milieu de vous; » et, sans hésiter, il se porta de sa personne, à la tête de deux bataillons, dans la plaine de Miserghin. El-Mzary commençait déjà ses sanglantes exécutions; l'arrivée soudaine des Français le déconcerta, et il se retira en toute hâte, entraînant avec lui les familles qui n'étaient pas décidées à accepter notre protectorat.

Quelques jours après, le général Trézel sortit d'Oran avec l'intention de faire un mouvement plus décisif. Il était à la tête d'une petite division composée d'un bataillon du 66e, d'un bataillon du 1er de ligne, du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, d'un bataillon et demi de la légion étrangère, et d'une batterie de campagne; en tout deux mille cinq cents hommes. Avec ces forces, il se proposait d'attaquer celui qui déjà se proclamait le souverain maître de l'Algérie. Nous voici parvenus à l'une des époques les plus critiques de notre domination; elle demande à être racontée avec détail.

Le général s'établit au camp du Figuier, position militaire située à deux lieues au sud d'Oran; couvrant ainsi toute la partie du pays où s'étaient réunis les Douers et les Zmelas nos alliés. De là, il écrivit à Abd-el-Kader pour lui déclarer qu'il resterait dans cette position jusqu'à ce qu'il eût renoncé publiquement à tout droit de suzeraineté sur les tribus qui avaient imploré notre protection. L'émir répondit à ce message, que sa religion ne lui permettait pas de laisser des musulmans sous la domination française, et qu'il ne cesserait de poursuivre les tribus rebelles partout où elles se réfugieraient. C'était une déclaration de guerre : situation difficile et fâcheuse pour le général Trézel, qui demanda de nouveau des instructions à Alger et n'en reçut pas. Se retirer c'était abandonner nos alliés; c'était ternir la gloire de notre drapeau; c'était enfin consacrer par une nouvelle faiblesse l'usurpation d'Abd-el-Kader. Après quelques hésitations, que l'on comprendra sans peine, le général Trézel se décida à prendre l'offensive.

Nos troupes sortirent de leurs retranchements à quatre heures du matin, et s'engagèrent dans un épais taillis appelé Muley-Ismaël. L'avant-garde, commandée par le colonel Oudinot, ne se composait que de deux escadrons de chasseurs et trois compagnies de la légion étrangère. Assaillie tout à coup par la nombreuse cavalerie d'Abd-el-Kader, elle se trouva en un instant enveloppée de toutes parts; le colonel Oudinot essaya plusieurs fois de rallier ses troupes ébranlées, mais il tomba mortellement frappé d'une balle. Alors, chasseurs et fantassins se replient en désordre sur le gros de la colonne; malheureusement le 66e, qui formait le centre, était lui-même attaqué, la panique s'empare de lui, et il plie à son tour. C'en était fait de notre division, sans une inspiration soudaine du général; il dirige l'arrière-garde vers la tête de la colonne, et la fait avancer en bon ordre au pas de charge; l'énergie de ce mouvement culbute les Arabes; nos compagnies se reforment, et par un vigoureux effort elles réparent le mouvement de faiblesse qui avait failli les perdre.

A midi, il fallut faire halte en dehors du bois, dans la vallée du Sig, car l'ordre de marche ayant été rompu, les divers détachements s'avançaient pêle-mêle et se gênant les uns les autres. Durant cette halte, les soldats, irrités de leur défaite et oubliant toute discipline, se jettent sur les fourgons de vivres, pillent les approvisionnements, enfoncent les barils d'eau-de-vie et dévalisent même les cantiniers. Pour arrêter ces coupables excès, le général fit reprendre la marche, et arrivé sur les bords du Sig il y établit son camp; celui d'Abd-el-Kader se trouvait à deux lieues plus loin.

Les désordres de la veille, la lassitude des soldats, le grand nombre de blessés qui encombraient les prolonges, ébranlèrent un instant le courage du chef. La journée se passa à observer l'ennemi qui, quatre fois plus nombreux que nous, se tenait derrière ses retranchements. Cette impassibilité détermina le général Trézel à opérer son mouvement de retraite. Le bataillon d'infanterie légère d'Afrique prit la tête de la colonne; venait ensuite le convoi, sur trois files de voitures, et flanqué à droite et à gauche par deux compagnies de la légion étrangère et deux escadrons de chasseurs d'Afrique. L'arrière-garde, commandée par le lieutenant-colonel Beaufort, se composait du bataillon du 66e de ligne et de deux escadrons de chasseurs. Ce fut dans cet ordre que l'armée, entourée de tirailleurs, s'avança dans la plaine de Ceïrat. Dès qu'il la vit s'ébranler, Abd-el-Kader se mit à sa poursuite avec huit à dix mille cavaliers et quinze cents fantassins; mais, malgré leur infériorité numérique, nos troupes firent bonne contenance. Malheureusement, au lieu de suivre la route qui conduit directement à Arzew, le général Trézel aima mieux déboucher dans le golfe par les gorges de l'Habra, à l'endroit où cette rivière, sortant des marais, prend le nom de la Macta. Au premier coup d'œil, l'émir s'aperçut de la faute que commettait son adversaire, et lança à toute bride des cavaliers pour occuper le défilé. A peine l'avant-garde y fut-elle engagée, qu'une grêle de balles et de pierres vint l'assailir. Après des efforts inouïs de courage, poursuivis sans cesse et harcelés par l'ennemi, nos soldats se replièrent tumultueusement sur le gros de l'armée et y jetèrent le plus grand désordre. L'arrière-garde, tout à coup détachée du centre, fit un mouvement en avant pour joindre la tête de la colonne, et laissa le convoi à découvert. Alors l'épouvante gagne tous nos détachements. Vainement la voix du général se fait entendre, partout elle reste sans pouvoir; les soldats jettent leurs armes, les hommes du train des équipages coupent les traits de leurs chevaux et abandonnent les caissons; la déroute est complète. Aussitôt les Arabes se mettent, suivant leur usage, à piller les caissons et à égorger les blessés, mais leur attaque se ralentit. Quelques hommes énergiques profitent de ce moment de répit pour gravir un mamelon et y former un point de ralliement. On les voyait agiter leurs shakos et leurs mouchoirs; on les entendait chanter en chœur la *Marseillaise*, afin d'attirer vers eux les regards de leurs camarades. Ce noyau grossit rapidement; tous les détachements y accoururent pour se reformer, et bientôt de cette citadelle improvisée les Français prirent

l'offensive. Des coups de canon à mitraille bien dirigés éclaircirent les masses compactes de l'ennemi ; puis des charges à fond dégagèrent la voie, et le mouvement de retraite se continua ; mais cette fois avec plus de calme et moins de désordre ; car les Arabes, fatigués de ce long combat et chargés de butin, ralentirent successivement leurs escarmouches, et finirent même par laisser la colonne regagner tranquillement Arzew. Ainsi finit cette fatale journée de la Macta, qui nous coûta huit cents hommes et grandit outre mesure la puissance d'Abd-el-Kader.

Cependant, en arrivant à Arzew, la démoralisation des troupes était telle, que le général Trézel crut devoir les faire embarquer pour Oran ; la cavalerie et l'état-major suivirent la voie de terre. En les voyant entrer seuls à Oran, on crut que la division tout entière avait succombé ; mais bientôt l'arrivée des sandales chargées de l'infanterie et de l'artillerie dissipèrent ces alarmes. Dans tous les détails de cette expédition, la conduite du général Trézel fut digne et noble ; il avait été brave dans l'action, il fut impartial dans le compte rendu ; ses ordres du jour, ses rapports n'accusaient personne ; toutes les fautes, il les assuma sans restriction. Une conduite si loyale rachète bien des fautes !

A la nouvelle de cette fâcheuse affaire, le comte d'Erlon, qui n'avait voulu ni approuver ni combattre les résolutions du général Trézel, lui donna l'ordre de résigner sur-le-champ son commandement entre les mains du général d'Arlanges ; puis, pour avoir des renseignements exacts sur la situation des affaires, il envoya Ben-Durand à Oran. Celui-ci ne vit dans cette mission que les intérêts de son maître, et tous ses efforts tendirent à accroître le plus possible la prépondérance d'Abd-el-Kader dans le beylick. Complétement subjugué par les manœuvres de ce juif, le comte d'Erlon voulait à quelque prix que ce fût renouer la paix avec l'émir, et aurait volontiers livré à sa vengeance les Douers et les Zmelas, sans les énergiques représentations de la majorité des membres du conseil de régence. Contrairement aux intentions du gouverneur, il fut décidé que ces deux tribus étaient définitivement acquises à la France, et de nouveau elles vinrent se grouper autour d'Oran, sous le commandement immédiat de l'ancien kaïd de Mostaganem. La grande considération personnelle dont jouissait Ibrahim parmi les Arabes en faisait pour l'émir un puissant adversaire.

Par ces heureuses dispositions, les désastres de la Macta se trouvaient en quelque sorte réparés, lorsqu'une malencontreuse décision du ministère vint remettre tout en question. La guerre civile se prolongeait en Espagne, et ses résultats commençaient à inquiéter la France. Dans l'intérêt des principes que la révolution de Juillet avait consacrés, il aurait bien voulu intervenir directement pour assurer le triomphe de Marie-Christine ; mais les puissances du Nord s'opposaient énergiquement à une telle démonstration. On recourut alors à un moyen terme : la France céda à l'Espagne sa légion étrangère composée de cinq mille hommes ; elle assistait ainsi son alliée, tout en respectant le principe de la non-intervention. Depuis 1832 la légion étrangère avait été affectée à

l'armée d'Afrique, et se trouvait en très-grande partie dans la province d'Oran. Sans s'inquiéter de la situation de nos affaires en Algérie, le ministère la fit embarquer pour sa nouvelle destination; et le comte d'Erlon se prêta avec sa complaisance habituelle à cette dislocation qui allait devenir le signal d'un redoublement d'efforts contre notre domination. Bientôt après, en effet, les Arabes et les Kabaïles se montrèrent en armes partout où il y eut des Européens à égorger; et, dans ces affreuses incursions, les Hadjoutes comme toujours se signalèrent par leur cruauté. Des rapports et des remontrances adressés au cabinet réveillèrent enfin sa sollicitude pour nos possessions d'Afrique; il reconnut qu'il y avait péril à laisser plus longtemps le gouvernement entre les mains du comte d'Erlon, et se décida à le rappeler.

Le comte d'Erlon quitta Alger le 8 août, emportant avec lui une réputation de probité irréprochable, et laissant dans la colonie, malgré ses fautes et ses faiblesses, de sincères regrets.





CHAPITRE XVII.

GOUVERNEMENT
DU MARÉCHAL CLAUSEL ET DU COMTE DAMRÉMONT.

(8 JUILLET 1835 — 22 OCTOBRE 1837.)

Le maréchal Clausel arrive en Afrique. — Expédition de Mascara. — Part qu'y prend le duc d'Orléans. — Expédition de Tlemcen. — Le général Bugeaud arrive à Oran. — Combat de la Sickack. — Première expédition de Constantine. — Le duc de Nemours y assiste. — Histoire et description de cette province. — Premières attaques. — Retraite. — Le commandant Changarnier et le 2e léger. — Le maréchal Clausel à Paris. — Le comte Damrémont gouverneur général. — Retour du général Bugeaud à Oran. — Traité de la Tafna. — Seconde expédition de Constantine — Le siége. — Mort du comte Damrémont. — Le général Valée lui succède. — Assaut et prise de Constantine.



Les désastres de la Macta eurent un sombre retentissement en France ; on s'indignait qu'un brave général, pour soutenir l'honneur français, eût été obligé, avec deux mille cinq cents hommes, de combattre le seul ennemi que nous eussions alors en Algérie, tandis que le gouverneur général commandait à près de vingt-cinq mille hommes ; on s'indignait surtout qu'après tant de sacrifices, notre domination fût encore si peu avancée.

Quinze mois d'une guerre équivoque dans l'ouest avaient séparé de nous les populations du centre, et un seul revers rendait le courage à nos plus humbles ennemis. De toutes parts, le fanatisme se réveillait, et, sous le titre de prince des fidèles (*Emir-el-Moumenhim*), ou de protecteur de la religion, Abd-el-Kader était maintenant accueilli par elles avec enthousiasme. De Medeah à Tlemcen, les villes et les tribus semblaient ne pas vouloir reconnaître d'autre chef; Blidah même ne nous redoutait plus, et acceptait un hakem envoyé par lui; si Coleah résistait encore à l'élan général, son apparente soumission provenait surtout du voisinage menaçant des camps de Doueira et de Mahelma.

En présence d'une situation si déplorable, les plaintes contre le gouvernement se renouvelaient avec d'autant plus de force qu'il s'était solennellement engagé à quitter cette marche tortueuse qui, pendant quatre années, avait fait douter de la conservation de notre conquête. La commission d'Afrique venait de se prononcer; le ministère lui-même, n'osant pas se mettre en hostilité avec elle, avait proclamé, du haut de la tribune, que la France n'abandonnerait jamais la colonie. Que fallait-il penser d'une conduite si peu en harmonie avec de telles promesses?

Pour se soustraire à ces reproches malheureusement trop fondés, le ministère se décida à donner une satisfaction éclatante à l'opinion publique; il nomma le maréchal Clausel gouverneur général; c'était assez dire qu'il voulait avoir raison de l'émir et venger la défaite de la Macta. Alors toutes les espérances se tournèrent vers celui qui avait donné tant de gages de son dévouement à la colonie. Le voyage que le maréchal avait fait en Afrique pendant l'année 1833, pour étudier, pour juger l'état du pays, inspirait la plus grande confiance aux colons. Ils pensaient tous que, cette fois, il joindrait aux admirables qualités qu'il avait montrées en 1830 un système d'administration mûri par l'étude et la réflexion. Malgré l'épidémie qui commençait déjà à exercer ses ravages, la population d'Alger se porta en masse au-devant du gouverneur et le salua par d'unanimes acclamations. En France, cependant, cette ovation si caractéristique ne fit que suspendre les attaques des ennemis de la colonisation, toujours habiles à saisir les moindres circonstances qui pouvaient nuire à son développement; le choléra leur servit, cette fois, de prétexte pour faire ajourner l'expédition contre Abd-el-Kader.

Pendant plus de trois mois qu'il resta à Alger, en attendant les renforts qu'on lui avait promis, le maréchal Clausel chercha sans beaucoup de succès à établir des beys à Cherchell et dans la province de Tittery. Il s'aperçut alors combien notre influence était déchue sous la triste administration de son prédécesseur et s'occupa des moyens de la relever. Enhardis par l'impunité, les Hadjoutes avaient repris le cours de leurs brigandages; ils venaient égorger nos postes jusque sur le massif d'Alger; mais un ennemi plus à craindre encore, Sidi-ben-M'Barack, notre ancien aga, et maintenant bey de Miliana pour Abd-el-Kader, s'était montré dans la plaine avec des forces considérables. Le maré-

chal réunit environ quatre à cinq mille hommes, les seules troupes dont il pût disposer, et se porta contre le lieutenant de l'émir ; il le battit sur tous les points et le refoula jusque dans les montagnes. En revenant, il parcourut le territoire occupé par les Hadjoutes, et détruisit tout ce qu'il rencontra de cabanes et de cultures ; quant aux habitants ils avaient, comme à l'ordinaire, pris la fuite à notre approche. Cette petite expédition, quoique insignifiante dans ses résultats matériels, produisit sur les Arabes l'effet qu'en attendait le maréchal ; ils apprirent que le gouvernement était entre des mains fermes, qui savaient faire respecter notre autorité.

Malgré les agressions de quelques tribus, le général Monck-d'Uzer se maintenait solidement à Bone. Le maréchal avait d'abord voulu abandonner Bougie ; mais pensant que cette retraite pouvait donner un nouvel essor à l'esprit entreprenant des Kabaïles et fournir des ressources à Abd-el-Kader, il jugea plus convenable de s'y maintenir ; on ajouta donc quelques ouvrages au corps de la place, et avec ce secours le colonel Larochette en répondit. A Oran, le général d'Arlanges, qui avait remplacé le général Trézel, était réduit à l'inaction par l'extrême faiblesse de la garnison, et recevait, sans sortir de ses retranchements, les attaques et les insultes des tribus ennemies. Cependant, comme c'était de ce point que devait partir l'expédition méditée contre Abd-el-Kader, des renforts ne tardèrent pas à y arriver.

Aussitôt que l'expédition fut décidée, le maréchal fit occuper la petite île ou plutôt le rocher d'Harshgoun, situé à la hauteur de Tlemcen ; on espérait de là pouvoir aisément faire passer des secours aux défenseurs de cette ville, nos alliés. La possession de cette île, dominant l'embouchure et la plage de la Tafna, presque sur l'extrême limite de nos possessions, facilitait d'ailleurs la surveillance des côtes, et devait nous assurer les bénéfices du commerce en temps de paix ou prévenir la contrebande en cas de guerre. Les Arabes en jugèrent ainsi ; car, dès qu'ils apprirent notre installation, une partie de ceux qui assiégeaient le mechouar se portèrent sur la côte en face de l'île.

Enfin, dans les premiers jours de novembre la plus grande partie des forces destinées à entrer en campagne se trouva réunie à Oran ; c'était le 11e et le 47e de ligne, le 2e et le 17e légers, une compagnie de mineurs, trois compagnies de sapeurs, huit obusiers et une batterie de campagne. Le 21 novembre, le maréchal, qui devait commander en personne l'expédition, arriva, escorté d'un bataillon de zouaves et de trois compagnies d'élite prises dans le 10e léger, le 13e et le 63e de ligne ; parmi les officiers généraux qui l'accompagnaient on remarqua surtout le duc d'Orléans, qui lui aussi, sensible au désastre de la Macta, avait voulu prendre part à l'expédition destinée à le venger.

L'armée, forte de onze mille hommes, quitta Oran le 25 novembre ; elle devait se porter sur Mascara, capitale de l'émir, en chasser ses partisans, et y proclamer un bey vassal de la France. La saison était bien avancée pour ouvrir une campagne ; cependant, par un bonheur inouï, le soleil répandit sur nos

troupes, pendant plusieurs jours, ses rayons bienfaisants. On traversa les plaines, les forêts, les gorges de montagne sans rencontrer d'ennemi, ou du moins sans être inquiété par lui. Le temps était parfaitement beau; l'armée, bien pourvue de vivres et de munitions, ne demandait qu'à combattre.

Le 1er décembre, au pied des montagnes de l'Atlas, qui bordent la Sig, on rencontra enfin la cavalerie de l'émir; une lutte ardente s'engage, le camp des Arabes reste en notre pouvoir. La journée du 3 fut plus vive encore : l'armée, ayant traversé la Sig sur des ponts de chevalets, s'élança au pas de course vers le bois de l'Habrah, occupé par l'ennemi, et engagea une lutte corps à corps, dans laquelle le duc d'Orléans se distingua par son intrépidité. L'action, commencée au point du jour, se prolongea jusqu'à midi. Le maréchal fit alors exécuter un changement de direction à droite, et se porta vers les montagnes. Appuyée par l'infanterie et dirigée par le duc d'Orléans, l'artillerie prit ensuite position sur un rideau plus élevé, mais dominant la vallée qui sépare les montagnes. Là, par un feu bien nourri, sur un terrain favorable au tir à ricochets, elle fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi. Ce mouvement hardi, vigoureusement exécuté, éloigna la cavalerie arabe et permit à l'armée de reprendre paisiblement sa marche. Cependant, à la hauteur de quatre marabouts de Sidi-Embarack, ayant rencontré un profond ravin qui traverse l'étroite vallée où elle devait s'engager, la colonne fut accueillie par un feu très-vif de mousqueterie suivi d'horribles clameurs : c'était l'infanterie d'Abd-el-Kader, qui, embusquée sur les bords de ce ravin, prenait l'offensive. Quelques pièces de canon placées sur le premier mamelon de droite appuyaient cette attaque, tandis qu'à la gauche un feu bien nourri et plus meurtrier nous prenait en flanc.

La position formidable des Arabes n'arrêta pas nos soldats. Voir l'ennemi, s'élancer au pas de course, l'aborder à la baïonnette, fut l'affaire d'un instant. Une mêlée sanglante s'engagea. Victorieux à notre gauche, où nous étions parvenus à faire taire l'artillerie arabe, nous éprouvâmes à notre droite une résistance des plus opiniâtres. Des obus y furent lancés et ne produisirent aucun résultat. Alors le prince royal, n'écoutant que son courage, prend le parti d'enlever lui-même cette importante position : il jette la troisième compagnie du 17e léger en tirailleurs dans les bois, tandis que lui-même, à la tête de deux compagnies des bataillons d'Afrique, aborde intrépidement l'ennemi, qui l'attendaient de pied ferme; les Arabes opposent la baïonnette à nos baïonnettes, le courage et l'adresse au courage et à l'adresse; mais enfin, cédant à notre supériorité, ils perdent du terrain et s'enfuient en désordre dans le désert.

Le lendemain de cette brillante affaire, les quatre brigades passèrent l'Habrah sur un pont de chevalets, et se mirent en marche dans le même ordre que la veille. Après avoir suivi quelque temps la direction de l'est, le maréchal fit tourner brusquement à droite, entra dans les montagnes et prit la route

de Mascara. Cette route parfaitement tracée, et unie en certains endroits, est coupée sur d'autres points par des ravins profonds et escarpés. Toute l'armée s'y engagea et prit ses bivouacs à Aïn-Kebira, sans avoir été inquiétée. Le 6, elle continua sa marche par le village d'el-Bordj; on s'attendait à y être attaqué dans la journée, mais on n'y trouva qu'un juif de Mascara, qui apprit au maréchal qu'Abd-el-Kader avait abandonné la ville avec toute la population musulmane, et qu'il n'y restait que les Juifs. A cette nouvelle, le maréchal fit presser le pas aux auxiliaires zmelas et douers, et lui-même suivit à petite distance cette espèce d'avant-garde. Le quartier général arriva ainsi à l'entrée de la nuit presque seul à Mascara; les brigades ne le rejoignirent que deux heures après. L'état-major, les zouaves, l'artillerie et quelques compagnies s'établirent dans la ville; le reste occupa les faubourgs. Le maréchal et le prince royal logèrent dans la maison même d'Abd-el-Kader.

Mascara est une ancienne ville arabe, située sur le versant méridional de la chaîne de montagnes désignées sous le nom de *Chareb-el-Rihh*, qui fait partie du petit Atlas. On n'a que des données fort incertaines sur son origine. Selon les traditions locales, elle aurait été construite par les Berbers, sur les ruines d'une cité romaine qui comprenait l'enceinte actuelle de la ville, plus une grande portion de terrain entre Rekoub-Ismaël et la plaine de Gherys. L'étymologie du mot Mascara, soit qu'elle vienne de *omm'asker* (la mère des soldats), soit de *m'âsker* (lieu où se rassemblent les soldats), désigne donc une population guerrière, caractère qui semble justifié par le nom de *Castra Nova* que les Romains avaient donné à cette localité.

Mascara se divise en quatre parties bien distinctes : Mascara proprement dit, Rekoub-Ismaël, Baba-Ali et Aïn-Beïdha. Ces trois dernières parties peuvent être regardées comme les faubourgs de la ville, qui se trouve à leur centre sur la rive gauche de l'Oued-Toudman. Mascara est entourée de murailles qui représentent assez exactement un carré, à chacun des angles duquel, sont des tours surmontées d'une plate-forme propre à recevoir une ou deux pièces d'artillerie. Mascara n'a que deux portes : l'une à l'ouest et l'autre à l'est. Trois rues principales établissent une communication entre ces deux portes, ou contournent le mur d'enceinte dans presque toute son étendue; ces rues donnent accès à deux places où sont concentrés les principaux édifices de la ville : le marché aux grains, la mosquée, deux fonducks et le palais du bey Mohammed-el-Kébir, aujourd'hui en ruines.

Sous la domination turque, Mascara fut la résidence des beys jusqu'au moment où les Espagnols évacuèrent Oran. Elle était florissante alors; mais dès que le siége du beylick fut transporté dans cette dernière ville, sa prospérité déclina rapidement. En 1830, Mascara ne contenait plus qu'une population misérable et des maisons délabrées. A l'avénement d'Abd-el-Kader, elle devint la capitale et la place d'armes des Arabes; des ateliers de toute espèce s'y étaient formés, et un grand nombre d'ouvriers y avaient été réunis. A notre

approche tout fut détruit ou dispersé ; cependant l'armée trouva encore dans les magasins des approvisionnements considérables : les jardins qui entourent la ville lui fournirent des légumes en abondance, et dès le lendemain de notre arrivée les paysans arabes amenèrent des bœufs et des moutons.

Déconcerté par deux défaites successives, Abd-el-Kader ne songea même pas à défendre Mascara; il s'était retiré à la hâte sur Cachero, à trois lieues au sud, avec la population fugitive. De son côté, le maréchal Clausel ne sut pas profiter de la panique que notre arrivée soudaine dans la capitale de l'émir avait jetée parmi ses adhérents : après une inspection rapide de la place, il ordonna la retraite, sans s'occcuper de l'investiture du bey Ibrahim, qui avait semblé être le but principal de cette prise d'armes. En séjournant à Mascara, on aurait pu recevoir les députations d'un grand nombre de tribus qui se disaient mécontentes de l'émir, maintenant qu'elles le voyaient vaincu ; on aurait pu s'aboucher avec elles, et les rallier autour d'Ibrahim ; mais la politique du maréchal avait changé tout à coup, et la retraite dut s'opérer. L'armée française évacua Mascara le 9 décembre ; aussitôt après, un vaste incendie dévora toutes les constructions, tous les matériaux qu'y avait réunis l'émir. Pendant plusieurs heures, d'épais tourbillons de fumée enveloppèrent nos troupes comme pour leur reprocher l'acte de barbarie qu'elles venaient d'accomplir ; expiation que les cris des malheureux Juifs entraînés par nous hors de leur ville rendaient plus poignante encore. Le 12, l'armée arriva à Mostaganem sans avoir eu d'autre obstacle à surmonter que la boue et la pluie. Au milieu des campements humides qu'elle dut supporter, le prince royal fut atteint d'une de ces fièvres chaudes dont les ravages sont si rapides, et le 18 il quitta l'Afrique, laissant de touchants adieux à ses compagnons d'armes : « Je ne puis m'éloigner du « corps expéditionnaire, écrivit-il au maréchal, sans demander au digne chef « qui l'a conduit à la victoire d'être mon interprète auprès de mes camarades. « Veuillez, en leur transmettant mes adieux, leur dire que je m'estime heu- « reux d'avoir été témoin de leur courage dans les combats, de leur patience « dans les fatigues. »

La prise de Mascara venait de détruire le prestige dont l'émir avait pu paraître environné jusque-là ; elle avait détaché de son parti quelques hommes influents, notamment son aga, El-Mezary, neveu de ce Mustapha-ben-Ismaël qui nous a été si dévoué jusqu'à la fin de sa carrière[1]. Cet indigène consentit à servir comme khalifa (lieutenant) sous les ordres du kaïd Ibrahim, institué bey de Mostaganem, dont la capitale, quelque temps demeurée déserte, se repeupla et reprit ses rapports avec les tribus environnantes. Les Arabes ralliés furent raffermis dans leur dévouement, et ceux de leurs compagnons qui s'étaient détachés d'eux vinrent les rejoindre au service de la même cause.

Quoique vaincu, Abd-el-Kader n'était pas subjugué : réfugié chez les tribus

[1] Mustapha Ben-Ismaïl a été tué en 1843 à la tête des spahis.

amies, il semblait n'attendre que le moment de la retraite des Français pour reparaître. Bientôt, en effet, il s'avança du côté de Tlemcen, dans l'espoir de paralyser, par la prise de cette ville, l'effet moral qu'avait produit la destruction de Mascara. Le moment était donc venu de prêter aux Koulouglis l'assistance qui, jusque-là, leur avait manqué; mais la nécessité de se procurer dans le pays même tous les moyens de transport auxquels le ministère n'avait pas songé, ou plutôt qu'il avait refusés, fit perdre encore trois semaines : l'émir en profita pour écraser les gens d'Angad qui venaient de se déclarer en notre faveur et s'approchaient de Tlemcen pour débloquer le Mechouar.

Enfin, le 8 janvier, le maréchal sortit d'Oran à la tête du même corps d'armée qui avait fait l'expédition de Mascara, mais réduit à sept mille cinq cents hommes, car le ministère avait eu déjà la précaution de faire rentrer un régiment en France. Les généraux d'Arlanges et Perregaux accompagnaient le maréchal. Le jour de son départ l'armée fit halte à Bridja, et le 9, sur les bords de l'Oued-Malah ou Rio-Salado, dans le même lieu où Barberousse fut tué par les Espagnols en 1517; elle arriva sur l'Oued-Senan le 10, et y passa la nuit. Le 11, elle bivouaqua à Aïn-el-Bridja où l'on voit beaucoup de ruines romaines; le 12, elle campa sur les bords de l'Aamiguer, à deux heures de marche de Tlemcen. Malgré tous ses efforts pour soulever les tribus, Abd-el-Kader, n'ayant pu réunir assez de troupes pour nous attendre, s'éloigna de nuit, après avoir enjoint à toute la population maure de le suivre. Ces malheureux s'étaient laissé persuader que les troupes françaises ne resteraient pas au delà de trois jours, et qu'après une absence passagère ils rentreraient dans leurs foyers.

Les Koulouglis du Mechouar reçurent nos soldats comme des libérateurs; on ne trouva dans la ville que de pauvres Juifs; le reste de la population était campé à deux lieues au delà sur le plateau d'Aouchba. Le maréchal fit poursuivre l'ennemi dans sa retraite par deux de ses brigades auxquelles il adjoignit les Turcs et les Koulouglis de Mustapha-ben-Ismaël, quatre cents cavaliers douers et zmelas commandés par El-Mezary, et quatre cents cavaliers du désert d'Angad, auxiliaires nouveaux que leur haine contre Abd-el-Kader avait amenés dans nos rangs. L'émir abandonna son camp et ses bagages, et se déroba encore une fois par la fuite à une poursuite si active; nos auxiliaires musulmans atteignirent cependant son infanterie et la mirent en déroute complète. La cavalerie ennemie avait la première faibli, et se tint hors de portée; l'émir lui-même, longtemps et vivement poursuivi par quelques-uns de nos alliés indigènes, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval : il alla demander asile aux Beni-Amer, suivi seulement de cinq ou six de ses principaux officiers. Ben-Nouna, ancien kaïd de Tlemcen, s'était, avec bon nombre de Maures, réfugié dans les montagnes de Beni-Ismaël, chez les Kabaïles qui habitent la rive gauche de la Tafna. Là, ils cherchaient à organiser de nouveaux rassemblements; mais, vivement poursuivis par nos brigades, ils finirent par

abandonner cette position. Le 17, nos troupes rentrèrent à Tlemcen, amenant avec elles deux mille individus de tout sexe et de tout âge, parmi lesquels on comptait cependant moins d'hommes que d'enfants.

Depuis Oran, l'armée n'avait parcouru qu'un pays triste et monotone ; aussi fut-elle agréablement surprise à l'aspect délicieux des environs de Tlemcen. Dans aucune partie de la régence, la végétation ne se présente avec autant de force et de fraîcheur. La ville est abritée au sud par le *Djibel-Tierné* et le *Hanifj*, qui s'élèvent de plus de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. L'obstacle que ces montagnes opposent au vent du désert, et l'élevation de la plaine où est situé Tlemcen, modifient la température du climat et y entretiennent une constante salubrité.

Tlemcen faisait autrefois partie de la Mauritanie césarienne. Les Romains s'y établirent et la nommèrent *Tremis* ou *Tremici colonia;* on y retrouve encore quelques traces de leur séjour. Les Maures en firent la capitale du royaume de Tlemcen, qui, au commencement du XVIe siècle, reconnut un moment la domination espagnole. Plus tard, les Turcs s'en emparèrent, et le dey Hassan la détruisit en partie en 1670. Cette ville perdit alors beaucoup de son importance ; son enceinte se rétrécit, sa population diminua, et rien dans ses monuments ne rappelle aujourd'hui son antique splendeur. Ainsi que beaucoup de villes arabes, trois de ses côtés se terminent à des ravins escarpés qui en rendent l'accès difficile ; on ne pouvait l'aborder que par sa partie sud-ouest, où la plaine se rattache aux hauteurs voisines. En partant de Biskerich, vieux fort en ruines, elle longe le ravin très-encaissé d'El-Kalah que l'on traverse sur deux ponts de pierre, et descend jusqu'à un escarpement qui domine le plateau inférieur. Dans cette partie se trouve la porte de Daoudi, par laquelle on entre en venant d'Oran et de Mascara. Tout auprès, s'élève un minaret construit avec des pierres qui paraissent être les débris d'un monument romain. Immédiatement au dehors est le marabout très-révéré de Daoudi, entouré de cimetières. A partir de Daoudi, l'enceinte suit l'escarpement, de l'est à l'ouest, jusqu'à la porte Sour-el-Hamman. Entre ces deux points, l'ancienne muraille, qui se confond un instant avec la nouvelle, est percée de quelques portes ; la plus commode est celle de Bab-el-Kernadi ; les autres sont d'un accès peu facile, à cause de la pente du terrain. De Sour-el-Hamman, le reste de l'enceinte, décrivant un arc de cercle, passe dans le vallon qui sépare Tlemcen des montagnes, en suit le thalweg et va rejoindre le ravin d'El-Kalah à trois cents mètres au-dessus de Biskerich. Le contour total a cinq mille mètres de développement. L'enceinte nouvelle est plus petite, et embrasse à peine le tiers de l'espace enfermé par l'ancienne : elle s'est arrêtée, vers l'est, à un léger escarpement qui la protége.

La ville de Tlemcen est mal percée, les rues en sont étroites ; mais elles offrent souvent de délicieuses tonnelles couvertes de treilles et rafraîchies par de nombreuses fontaines ; les maisons sont construites en briques ou en moel-

lons non recrépis, ni blanchis ; elles n'ont qu'un seul étage, et se terminent en terrasse ; quelques-unes, comme à Alger, communiquent par des voûtes jetées d'un côté de la rue à l'autre, ce qui lui donne un aspect triste et sombre. Tlemcen possède un assez grand nombre de mosquées, la plupart très-petites ; la principale est au centre de la ville ; c'est le plus grand édifice qu'elle renferme ; le minaret en est assez remarquable. La Caserie est en face, au nord de la grande mosquée ; c'est un bazar percé de plusieurs doubles rangées de boutiques et presque exclusivement réservé au marché des haïks. Les larges créneaux qui couronnent sa haute muraille annoncent que ce lieu eut autrefois une autre destination. La citadelle de Tlemcen, ce fameux *Mechouar* qui pendant cinq années tint en échec le pouvoir naissant d'Abd-el-Kader, est située au sud. Il s'y trouvait quinze cents Turcs ou Koulouglis, femmes, enfants, vieillards ; mais sur ces quinze cents individus, quatre cent vingt seulement portaient les armes. La population de la ville proprement dite pouvait être, avant notre entrée, de quatre à cinq mille âmes, y compris huit cents Juifs.

La vue du beau pays que l'armée venait de parcourir, l'importance de cette situation comme poste militaire, décidèrent le maréchal à occuper Tlemcen ; et pour que cette occupation ne fût point onéreuse à la France, il frappa une contribution de cent cinquante mille francs sur les habitants. Malheureusement l'exécution de cette mesure énergique fut abandonnée aux mains de financiers juifs et maures, qui, trouvant là une excellente occasion de s'enrichir, se livrèrent à toutes sortes d'extorsions. Ces traitants de nouvelle espèce purent d'autant plus facilement se livrer à de coupables manœuvres, que le maréchal les laissa pour ainsi dire maîtres de la place ; car il se porta presque aussitôt avec le gros de l'armée sur la Tafna, où il voulait établir une communication entre Tlemcen et l'île d'Harshgoun, située à l'embouchure de cette rivière.

Malgré ses précédents échecs, Abd-el-Kader résolut d'empêcher cette reconnaissance. Déjà de nouveaux contingents s'étaient réunis autour de lui, et avec leur concours il espérait triompher. Les bords de la Tafna furent aussi funestes à l'émir que l'avaient été ceux du Sig. Deux fois il voulut mesurer ses forces avec les nôtres, deux fois il fut battu. Cependant le maréchal, jugeant qu'il avait trop peu de monde pour établir un poste suffisant à l'embouchure de la Tafna, se contenta d'en explorer le cours et rentra à Tlemcen.

De violentes récriminations contre les percepteurs de la contribution de guerre l'y attendaient : la bastonnade, la prison, des menaces de mort avaient été tour à tour employées contre les malheureux contribuables. Vainement ceux-ci dépêchèrent-ils deux envoyés pour exposer au maréchal leur situation, ils étaient restés sans réponse. Une fois arrivé à Tlemcen, le maréchal ne put s'empêcher d'examiner attentivement ces réclamations : les plaignants avaient livré leurs bijoux, vendu leurs meubles, engagé leurs propriétés, et cependant la contribution n'avait encore produit que quatre-vingt-quatorze

mille francs ! Afin d'arrêter le cours de ces honteuses malversations, la levée de la contribution fut suspendue, et on finit même par y renoncer complétement. Cette affaire a été singulièrement envenimée en France par l'exagération des partis et la haine des inimitiés personnelles ; bornons-nous à dire qu'en s'écartant des règles tracées par les lois militaires pour la levée des contributions de guerre, le comte Clausel prêta le flanc à toutes ces attaques. Ses *Explications* n'ont servi qu'à démontrer les irrégularités du mode de perception qu'il avait adopté.

Après avoir consacré quelques jours à ce déplorable incident, le maréchal institua un nouveau bey à Tlemcen, fit approvisionner le Mechouar, et confia à l'intrépide capitaine Cavaignac le commandement d'un bataillon français laissé dans la place pour maintenir à la fois les habitants et repousser l'ennemi. Le 7 février, l'armée se mit en route pour Oran. Ce départ précipité était une faute grave ; il eût fallu d'abord s'assurer l'alliance des tribus voisines de Tlemcen : les Beni-Oznid, les Krossel, les Houassan lui avaient offert leur concours, ainsi que les gens d'Angad ; mais les uns et les utres furent maladroitement repoussés.

Aussitôt qu'Abd-el-Kader apprit le mouvement de retraite de nos colonnes, il se rua contre elles avec des forces aussi considérables que les jours précédents. Grâce à l'existence toute guerrière des Arabes, l'émir trouvait des soldats partout où son pouvoir, et, à défaut, son commandement était accepté ; si les tourbes confuses qui accouraient à sa voix se dissipaient devant notre armée, elles se reformaient immédiatement et nous les retrouvions ailleurs. Voilà ce qui a toujours donné à la guerre d'Afrique un caractère exceptionnel dont on n'a pas d'abord assez tenu compte. Nos razzias tant vantées n'ont presque toujours produit que des résultats éphémères ; la guerre permanente et de position pouvait seule triompher de l'opiniâtreté arabe. L'armée française rencontra de nouveau l'émir vers les sources de l'Oued-el-Malah (Rio-Salado) ; mais les quatre mille cavaliers qu'il y avait rassemblés n'essayèrent même pas de nous en disputer le passage, et elle rentra dans ses quartiers sans être de nouveau inquiétée. Vers la fin de février, le maréchal retourna à Alger, d'où il était absent depuis trois mois, et le général d'Arlanges continua à commander dans la province d'Oran ; on renforça même sa division d'une nouvelle brigade sous les ordres du général Perregaux.

Les deux expéditions de Mascara et de Tlemcen, si elles n'avaient pas détruit la puissance d'Abd-el-Kader, raffermissaient du moins la nôtre dans une partie de la province. Toutefois les résultats restaient incomplets ; on ne pouvait compter sur la soumission absolue des tribus qu'autant que le pouvoir de l'émir serait abattu sans retour. Le gouverneur général regardait donc comme indispensable la conservation, dans la province d'Oran, de forces imposantes, et insistait vivement auprès du ministère sur les périls d'un trop subit affaiblissement. Souvent même, il employa à de courtes expéditions les troupes qui, rap-

pelées en France, étaient obligées de différer leur embarquement à cause de l'état de la mer ou dans l'attente des bâtiments de transport. Mais les crédits étaient limités, les prescriptions financières impérieuses ; la réduction de l'armée d'Afrique dut suivre d'assez près les succès d'une campagne dont les meilleurs fruits peut-être restaient à recueillir.

Les autres parties de l'Algérie étaient loin d'être pacifiées. Le contre-coup de l'échec éprouvé à la Macta s'y était aussi fait sentir. Le gouverneur général avait essayé de placer les villes de Miliana, de Cherchel et de Medeah sous l'autorité de beys institués par la France. Mohammed-ben-Hussein, envoyé à Medeah, après avoir réuni quelques partisans dans les tribus, trouva la ville occupée au nom d'Abd-el-Kader et par un chef de son choix. Mustapha-ben-Omar, l'ancien bey de Tittery, ne put se faire reconnaître à Cherchel. Dans la plaine, les Hadjoutes déjà châtiés tant de fois, mais constamment recrutés de tous les malfaiteurs du pays, recommençaient incessamment leurs incursions ; et pourtant, dans cet état si prolongé d'anarchie et de confusion, les commandants choisis par Abd-el-Kader n'étaient pas toujours plus heureux que les nôtres : Ali-M'Barak qui tenait pour lui Miliana, se vit attaqué et pillé par la tribu de Soumata, et quand il voulut entrer à Medeah les habitants ne consentirent à le recevoir que sans escorte.

Dans la province de Bone, la paix continuait de régner, mais on observait attentivement la conduite d'Ahmed-Bey, afin de prévenir le retour de ses agressions sur Bone et sur Bougie ; des mesures étaient prises pour empêcher l'arrivée d'armes et de munitions de guerre achetées par lui à Livourne, et son impuissance contre nous s'accroissait encore de l'état d'hostilité d'un grand nombre de tribus voisines de sa capitale, que ses actes sanguinaires détachaient de sa cause. Le général d'Uzer s'étudiait avec une active persévérance à profiter de ses fautes : pour concilier à la France le bon vouloir des Arabes, il encourageait les opprimés à recourir à sa protection, à placer en elle leurs espérances, et préparait ainsi à nos armes le chemin de Constantine.

A Bougie, la configuration du sol, les habitudes guerrières des populations, ne permettaient pas à l'occupation de s'étendre. Les Kabaïles se disputaient les avantages du marché français, ils contestaient à quelques tribus isolées le droit de conclure avec nous des arrangements et ne parvenaient à s'entendre sur aucun point. Ces luttes intestines procuraient à notre garnison quelques instants de repos, mais dès qu'elles étaient apaisées les hostilités recommençaient plus ardentes que jamais. Les rapports établis avec l'un des chefs les plus influents firent croire quelque temps à une paix prochaine ; mais, soit qu'il y eût de sa part absence de bonne foi, soit qu'on se fût abusé sur l'étendue de son influence, ces espérances ne se réalisèrent pas.

Les difficultés d'une telle situation amenèrent à examiner de nouveau en France si les causes qui avaient motivé l'occupation de l'Algérie étaient de nature à les faire maintenir, ou si l'on ne pouvait pas désormais la continuer

dans un autre système, avec des forces moins considérables et par l'emploi de moyens différents. Le ministère se décida donc à mander le comte Clausel à Paris. Il craignait les dispositions de la chambre des députés sur la question d'Afrique, et pensait que personne ne pouvait mieux la défendre que le gouverneur général.

Mais, à cette époque, le maréchal préparait une expédition pour l'Atlas ; il fut donc obligé d'ajourner son départ. Son but était d'assurer le pouvoir de Mohamed-ben-Hussein, notre bey à Medeah et qui était parvenu à s'y faire reconnaître. Cette excursion fut sans résultat ; l'influence d'Hadj-el-Sghyr prévalait chez toutes les tribus, et nous ne pûmes en rallier aucune à notre autorité. Pour se maintenir, Mohamed aurait eu besoin d'une garnison française ; mais l'armée était trop affaiblie pour en détacher un seul bataillon, et l'on se contenta de lui laisser six cents fusils et soixante mille cartouches [1]. Le corps expéditionnaire se replia ensuite sur Alger après avoir eu trois cents hommes mis hors de combat, soit par la fatigue, soit par les embuscades des Arabes et des Kabaïles. Enfin, le comte Clausel quitta l'Afrique le 14 avril, laissant le commandement supérieur de l'armée au lieutenant-général Rapatel, homme de guerre intelligent, plein de bravoure, mais un peu trop confiant dans la spontanéité de ses mesures.

Dans la province d'Oran, où le maréchal avait laissé le général Perregaux à à la tête d'un corps mobile chargé de surveiller les tribus ennemies et de protéger celles qui avaient fait leur soumission, les Douers et les Zmélas, attaqués par les Garabas, plus nombreux, s'étaient vus obligés de se réfugier sous les murs de la place. Le général Perregaux en sortit avec cinq mille hommes, surprit les Garabas dans leurs tentes, leur infligea un sévère châtiment, puis se porta sur l'Habrah et dans la vallée du Schelif. Pendant le cours de cette longue reconnaissance, il reçut la soumission passagère des tribus, hommage rarement refusé à la force. Le prompt rappel d'une grande partie des troupes de la division d'Oran ne permit pas de retirer une utilité réelle de cette course si facile en pays ennemi : on en fut bientôt réduit à se tenir sur la défensive.

Le gouverneur général avait jugé nécessaire l'établissement d'un camp à l'embouchure de la Tafna, afin de procurer à la garnison française de Tlemcen une communication plus prompte avec la mer. Le général d'Arlanges, qui s'y rendit avec trois mille hommes pour protéger les ouvrages, eut à soutenir, pendant sa marche, un combat dans lequel l'ennemi essuya des pertes considérables. Les travaux, commencés avec ardeur, firent de rapides progrès. Au moment de reprendre la route de Tlemcen, dont la garnison attendait impatiemment son retour, le général fut informé qu'un rassemblement considérable, composé en partie de Marocains, sous les ordres d'Abd-el-Kader, se disposait

[1] Peu de temps après, Ben-Hussein fut attaqué par El-Barkani, son concurrent ; trahi par les habitants de Medeah, il fut envoyé prisonnier à Abd-el-Kader.

à lui disputer le passage, et jugea prudent d'aller reconnaître l'ennemi. Il le rencontra à deux lieues du camp, au nombre d'au moins dix mille hommes. Assaillies avec une fureur peu commune, les troupes françaises opposèrent une résistance héroïque : le général, le lieutenant-colonel Maussion son chef d'état-major, le capitaine Lagondie son aide de camp, furent blessés ; l'arrière-garde, un instant séparée de la colonne principale, ne se tira d'affaire que par des prodiges de valeur ; enfin, à une heure, la division fut assez heureuse pour rentrer dans le camp, mais après avoir perdu plus de trois cents hommes.

Les pertes de l'émir furent également considérables ; il n'avait pas moins obtenu un succès incontestable, puisqu'il refoula notre armée dans ses retranchements, où il parvint à la tenir étroitement bloquée. Dans cette fâcheuse situation, le général français ne pouvait ni communiquer avec Tlemcen, ni retourner par terre à Oran : les soldats manquaient de vivres, les chevaux de fourrages, et de nulle part on ne pouvait espérer des secours immédiats. On écrivit à Alger ; mais là notre situation n'était pas meilleure. Les Hadjoutes, profitant de l'affaiblissement de nos forces, se montraient partout : ils surprennent les colons de Dely-Ibrahim, en tuent plusieurs et enlèvent leurs bestiaux ; ils s'emparent du troupeau de l'administration à Douera, et pénètrent jusqu'à Boujareah ; enfin des militaires tombent sous leurs coups entre le fort de l'Empereur et Dely-Ibrahim ; un troupeau est même enlevé à la pointe Pescade. Jamais, depuis les premiers temps de l'occupation, les Arabes n'avaient poussé leurs incursions aussi près d'Alger. Hors d'état de secourir efficacement la division d'Oran, le général Rapatel ne put lui envoyer qu'un bataillon du 63e.

Lorsqu'on apprit en France la position critique de nos troupes sur la Tafna, on ne négligea rien pour les en tirer promptement. Les 23e, 24e et 62e de ligne furent chargés de cette honorable mission sous le commandement du général Bugeaud, et s'embarquèrent à Port-Vendre sur *le Nestor*, *la Ville-de-Marseille* et *le Scipion*.

Arrivé le 6 juin au camp de la Tafna, le général Bugeaud, à la tête six mille hommes, parcourut d'abord le pays dans diverses directions. Il se rendit successivement à Oran, à Tlemcen, dont il ravitailla la garnison, et rentra au camp après avoir deux fois rencontré et battu l'ennemi. Dans une nouvelle marche sur Tlemcen (6 juillet), il fut attaqué au passage de la Sickak par Abd-el-Kader. Les forces de l'émir s'élevaient à environ sept mille hommes, y compris mille à douze cents fantassins réguliers. Profitant du moment où l'armée française débouchait dans la vallée du Sefsif, il voulut la tourner et l'attaquer à la fois en tête et en queue ; mais tandis qu'il opérait ce double mouvement, nos bataillons percent son centre et le séparent des ailes. Par cette habile manœuvre les troupes de l'émir furent précipitées dans une espèce d'entonnoir formé par les sinuosités de l'Isser et mis en complète déroute : douze à quinze

cents Arabes et Kabaïles restèrent sur la place, et cent trente hommes de l'infanterie régulière tombèrent entre nos mains. Ce combat fut sans contredit le coup le plus sensible qu'eût reçu jusque-là Abd-el-Kader; son autorité auprès de plusieurs tribus en demeura ébranlée, l'argent lui manquait, et s'il n'eût reçu quelques secours du Maroc il se serait trouvé dans la plus grande pénurie. Il regagna en toute hâte sa capitale de Mascara; mais ne s'y croyant pas encore assez en sûreté, il forma le projet de centraliser ses forces et ses ressources à Tekedempt, ancienne ville romaine, située à quatre-vingts kilomètres plus loin.

Le général Bugeaud continua sa marche sur Tlemcen et ravitailla une seconde fois cette brave garnison qui, privée de communications avec ses dépôts de France ainsi qu'avec les réserves d'Alger, avait été obligée de recourir à la plus ingénieuse industrie pour subvenir à ses besoins. Mais, lui aussi, il ne resta pas dans cette ville le temps nécessaire pour y organiser, avec le concours des indigènes, un système de défense capable d'imposer à l'ennemi. Il laissait livrée à elle-même une faible garnison qui, dans ce poste avancé, était plutôt un embarras qu'un auxiliaire; ainsi, cette fois encore, par le défaut de prévoyance, l'heureux coup de main de la Sickack ne produisit qu'une très-faible partie des avantages que nous aurions dû en retirer. A la fin de juillet, le général Bugeaud quitta l'Algérie, et reçut bientôt après, pour prix de sa victoire, le grade de lieutenant-général.

Aucun événement majeur ne signala, du côté d'Oran, le reste de l'année 1836. En août et en novembre, un corps de troupes put, sans avoir à combattre de sérieux obstacles, promener à de grandes distances le drapeau français. Réduit momentanément à l'impuissance, Abd-el-Kader attendait que des circonstances favorables lui permissent de prendre l'offensive.

A Bougie, on avait depuis longtemps renoncé à tout espoir de pacification. Oulid-ou-Rebah, cheik des Oulad-Abd-el Djibar, que nous avons déjà vu tenter avec assez de mauvaise foi des négociations de paix, était mort; son frère Amisiah l'avait remplacé, et mit encore plus de perfidie que lui dans ses rapports avec nous: le 4 août il convoqua le commandant de Bougie, M. Salomon de Musis, à une entrevue; ce brave officier, croyant à la bonne foi de celui qui l'appelait, se rendit presque seul à l'endroit indiqué. Amisiah s'y trouvait escorté d'un petit nombre de cavaliers. Après l'échange des premières politesses, on entama, pour la forme, la discussion du traité qui devait intervenir; mais au moment où il s'y attendait le moins, M. Salomon de Musis fut entouré par les gens du cheik et tomba percé de coups ainsi que son secrétaire. Le ministère ne songea pas alors à venger ce lâche attentat; une entreprise autrement considérable absorbait toute son attention.

Dans les chambres comme dans la presse, la discussion sur la question d'Afrique était vive et animée; mais toutes les attaques reposaient sur des exagérations tellement monstrueuses qu'il fut très-facile de les réfuter. On s'en

prit surtout aux abus de l'administration; on s'occupa beaucoup moins de la conduite et du résultat des opérations militaires, et on ne s'inquiéta pas du tout du système de colonisation, ou plutôt de l'absence de système qui jusque-là avait prévalu. Comme orateur, le maréchal Clausel ne jeta aucun jour sur la question; mais sa présence, un certain prestige attaché à son nom, rendit l'attaque moins vive et la défense plus assurée. Quelques insinuations perfides, lancées contre son système administratif, ébranlèrent bien quelquefois sa fière attitude, mais il sut maîtriser ces instants de faiblesse. C'est alors que, pour faire diversion, il se décida à annoncer de vastes plans de conquête. Son enthousiasme apparent ou réel excita la fibre belliqueuse de M. Thiers; le premier ministre était émerveillé des plans du maréchal, de ses moyens d'exécution, et surtout de son imperturbable assurance; il se laissa fasciner par l'exagération de son langage et devint l'un de ses plus chauds partisans. Tous les centres de population, tous les points stratégiques devaient être occupés : dans le courant de septembre il faisait la conquête de la province de Tittery; en octobre, il envahissait la province de Constantine, et s'établissait militairement dans sa capitale; puis il pénétrait dans l'intérieur du beylik d'Oran, soumettait toutes les tribus hostiles, et avant la fin de l'année la régence entière était à nous. Pour accomplir tout cela, il ne demandait qu'une armée de trente-cinq mille hommes! Au reste, voici ce que le maréchal disait à ce propos dans une lettre adressée de Paris au général Rapatel à la date du 2 août 1836 :

Général, un système de domination absolue de l'ex-régence est, sur ma proposition, définitivement arrêté par le gouvernement. Pour le mettre à exécution, je disposerai de 30,000 hommes de troupes françaises, en y comprenant les zouaves et les spahis réguliers; de 5,000 hommes de troupes indigènes régulières; enfin de 4,000 auxiliaires soldés pendant la durée des opérations sur Constantine. Des ordres vont être en outre donnés par M. le maréchal ministre de la guerre, pour diriger sur Bone : une seconde batterie de campagne, quatre pièces de 12, huit pièces de 16, des effets de campement pour 10,000 hommes, des moyens de transport pour les vivres et les blessés. Enfin, à défaut du nombre nécessaire de chevaux, qu'il serait difficile ou trop dispendieux d'envoyer de France, le gouvernement autorisera l'acquisition des bêtes de somme qui seront indispensables pour assurer le service des transports.

Les opérations qui devront avoir lieu dans chaque province se feront simultanément et de manière à ce que la campagne qui va s'ouvrir atteigne le but définitif qu'on se propose : occuper toutes les villes importantes du pays; y placer des garnisons; établir des camps et postes retranchés au centre de chaque province, ainsi qu'aux divers points militaires qui doivent être occupés d'une manière permanente; masser, sur un point central dans chaque province, des troupes destinées à former une colonne mobile, qui pourra toujours et instantanément se porter d'un point à un autre, en deux ou trois marches au plus, sans bagages considérables, et par conséquent avec une grande célérité.

Ce n'était pas seulement depuis son arrivée en France que le maréchal Clausel avait conçu l'accomplissement de ces grands projets. Déjà, lors de l'expédition

de Mascara, voulant peut-être effrayer le bey de Constantine, il avait investi de cette dignité le mamelouk Yousouf; mais, comme celui-ci ne pouvait aller prendre immédiatement possession de sa charge, le gouverneur général lui avait assigné la résidence et le commandement de Bone, qui furent à cette occasion enlevés au général Monck d'Uzer. Dans ce poste, Yousouf devait, au moyen d'agents dévoués et de négociations diplomatiques adroitement conduites, ou à défaut par la force des armes, préparer les voies à la conquête. Les pouvoirs du nouveau bey ne furent pas bien définis; l'institution de ces gouverneurs de province représentait, aux yeux des Arabes, une autorité presque sans limites et comportait des priviléges excessifs, que la France ne pouvait pas déléguer. En laissant au bey français de Constantine le soin de se faire reconnaître par ceux qui se déclareraient ses partisans, et de s'imposer par les armes à ses adversaires, on s'épargnait peut-être quelques-uns des embarras de la protection, mais on avait à tolérer des actes qui, autorisés par le droit public du pays, n'auraient pu être avoués par le nôtre. En résumé, Yousouf ne justifia en aucune façon le choix dont il avait été l'objet : en adoptant les mesures violentes et arbitraires des beys turcs, il nous aliéna toutes les tribus voisines, et ne sut réaliser aucune des magnifiques espérances qu'il avait fait entrevoir au maréchal, et sur lesquelles celui-ci avait beaucoup compté pour le succès de son entreprise.

Malgré ces fautes, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'expédition de Constantine ne fût bien conçue. Politiquement, nous ne pouvions nous dire les maîtres de l'Algérie, tant qu'un lieutenant de l'ex-dey nous disputerait la possession de la partie la plus importante de l'ex-régence. Administrativement, cette province manquait à notre autorité, elle nous privait des ressources infinies qu'elle produit, et nous ôtait les moyens de faire servir à notre domination la docilité traditionnelle de ses habitants; car c'est un fait digne d'être remarqué, dit M. Enfantin dans son excellent *Programme de Colonisation*, qu'à toutes les époques de l'histoire de l'Afrique septentrionale, la conquête, l'occupation et la colonisation se sont faites de l'est à l'ouest. Non-seulement les conquérants carthaginois, romains, arabes, ont marché dans cette direction avec leurs armées, mais ils suivaient la même route pour organiser et civiliser progressivement le pays conquis. Ainsi Rome, pendant sa longue domination, a toujours conservé son caractère purement militaire dans l'ouest, tandis qu'elle avait porté tout son ordre civil dans l'est. Le christianisme lui-même confirme cette marche de la civilisation en Afrique de l'est à l'ouest. Après Carthage, Hippone, Cirtha, Madaure et Mila, ajoute M. Carette, quelles sont les villes dont l'église a rendu le nom célèbre? Le nombre des évêchés diminue dans une progression rapide en allant de l'est à l'ouest; le nombre de villes portant le nom de *colonia* diminue également dans cette direction, à mesure que croissait au contraire le nombre des noms indicateurs de camps, de forteresses, d'établissements militaires. Le même auteur fait observer, en outre, que

l'est renfermait plusieurs lieux désignés par le nom d'*horrea* (magasins, dépôts de céréales), tandis que l'ouest n'en renfermait aucun; que dans tous les écrivains anciens, les mots qui rappelaient la fertilité de la terre et la facile soumission des habitants s'appliquaient à la partie orientale, et que ceux qui rappelaient au contraire la rigueur du climat, la stérilité du sol et la férocité des habitants, s'appliquaient surtout à la partie occidentale; enfin que les révoltes principales contre l'autorité romaine partaient toujours de l'ouest.

Sous la domination turque, le beylik de Constantine était un vrai royaume dans le royame : sa nombreuse population, l'étendue et la richesse de son territoire, ses relations faciles avec la fertile régence de Tunis, sa profondeur dans l'intérieur des terres, l'élévation et par conséquent la température modérée de ses plaines; enfin la douceur d'une population qui se laissait gouverner par quelques centaines de Turcs, rendaient ce beylick et son bey incomparablement supérieurs à ceux de Tittery et d'Oran. Pour nous, sa conquête avait encore un autre avantage, celui de nous assurer la complète possession de nos anciens établissements de la côte d'Afrique; établissements qui sont contemporains de celui de Tunis[1].

Au surplus, les circonstances paraissaient on ne peut plus favorables pour accomplir cette conquête : le bruit de la mort d'Ahmed-Bey venait de se répandre : le nombre de ses ennemis grossissait de jour en jour et sa tyrannie devenait de plus en plus odieuse aux populations. D'un moment à l'autre la possession de Constantine pouvait donc être obtenue. Le maréchal Clausel pensa qu'afin de se préparer à cette éventualité il convenait de faire un pas de plus sur la route de la capitale du beylik, et fit occuper la position de Dréan, à six lieues au sud de Bone. La soumission presque immédiate de plusieurs tribus en fut la première conséquence. Dans le cours d'une tournée entreprise pour établir son autorité, Yousouf avait été reçu en ami par les Arabes des environs de la Calle, qui conservaient le souvenir de nos anciens établissements : ces bons rapports, joints aux avantages bien connus d'une position abandonnée seulement depuis neuf ans, décidèrent le gouverneur général à ordonner la nouvelle occupation de la Calle. Elle s'effectua non-seulement sans résistance, mais avec l'assentiment des indigènes; et depuis lors la possession ne nous en a pas été disputée.

Depuis cinq ans, les Arabes de la province s'étonnaient que la France laissât le bey de Constantine exercer en paix un pouvoir qui aurait dû tomber avec celui du pacha d'Alger. Nous avons déjà vu qu'en 1833, un chef de Tugurth avait réclamé l'honneur de concourir au renversement de Hadj-Ahmed; l'année précédente, un autre chef des tribus du désert, Farhat-Ben-Sagier, avait fait une pareille offre. Bon nombre de tribus, exaspérées par les

[1] Tandis qu'en 1520 Kaïr-ed-Din s'emparait de Bone et de Constantine, des négociants provençaux traitaient avec les tribus de la Mazoule pour faire exclusivement la pêche du corail depuis Tabarque jusqu'à Bone.

cruautés et les exactions du bey, demandaient vengeance, et l'on pouvait espérer, avec l'assistance des unes, la neutralité ou l'indifférence de beaucoup d'autres, de mener à bonne fin cette entreprise. L'obéissance, la soumission du pays étaient assurées si nous ne restions pas toujours attachés au rivage, trop éloignés des alliés que nous trouverions à l'intérieur pour pouvoir les protéger avec efficacité. Ces idées, généralement répandues parmi les Arabes, emportaient d'ailleurs la croyance, utile à entretenir, que rien n'était impossible à la France, qu'il ne s'agissait pour elle que de vouloir.

C'est au milieu de cette situation des choses et des esprits que le maréchal Clausel arriva à Alger vers la fin du mois d'août. Déjà ses lieutenants, instruits de ses projets, avaient accompli de grands travaux et plusieurs mouvements stratégiques pour préparer le succès, lorsque tout à coup (8 septembre) M. de Rancé, un de ses aides de camp, arriva de France, apportant la nouvelle de la dissolution du cabinet dont M. Thiers était président. Bientôt après on sut que le maréchal Maison, ministre de la guerre, qui avait accueilli favorablement le projet d'expédition, venait d'être remplacé par M. le lieutenant-général Bernard, esprit froid, calculateur, réservé dans ses actess, et aimant à ne rien livrer au hasard.

Moins enthousiaste que le précédent, le nouveau ministère crut devoir différer l'envoi des renforts promis, et discuta même avec le comte Clausel le mérite de ses plans de campagne; pendant ces délais, les tribus, découragées par notre immobilité, travaillées par les agents d'Abd-el-Kader et d'Ahmed-Bey, se montrèrent en armes dans plusieurs parties de la régence. En présence de cette nouvelle situation, et reconnaissant que le nombre d'hommes qu'il avait demandé serait insuffisant pour accomplir ses projets, le maréchal voulut revenir sur ses premiers chiffres et souleva une discussion fort longue et très-subtile. Il disait au ministre de la guerre : « J'avais demandé à votre prédécesseur trente-cinq mille hommes d'*effectif réel;* mais d'après les envois que vous m'annoncez, vous ne me donnez que trente-cinq mille hommes d'*effectif général.* Maintenant que la situation du pays s'est rembrunie, plus que jamais j'ai besoin de l'effectif réel de trente-cinq mille hommes. Les malades, les blessés, les empêchés de toute espèce ou employés dans l'intérieur des villes, ne peuvent nullement concourir au succès de mon expédition. » De son côté, le ministre lui répondait que notre situation n'était pas aussi difficile qu'il la représentait; que les rapports des divers chefs n'étaient point alarmants ; qu'il devait tenir compte aussi de l'ascendant personnel que, suivant ses propres rapports, il devait exercer sur les Arabes ; qu'en définitive il s'était engagé à faire réussir l'expédition avec trente-cinq mille hommes ; que les chambres n'avaient voulu voter qu'un effectif de dix-sept mille hommes, et que la responsabilité ministérielle se trouvait suffisamment engagée en doublant ce chiffre; « qu'au « reste on ne voulait point le placer dans une position critique, et qu'on le « laissait libre de tenter ou d'ajourner l'expédition, selon qu'il le croirait le

« plus conforme à l'intérêt de la France ainsi qu'à l'honneur de nos armes. »

L'examen impartial des dépêches échangées entre le ministre et le maréchal fait éprouver un sentiment douloureux : à quelle subtilité de raisonnements et de langage se livrent ces deux chefs à propos d'une haute question qui appelait des calculs positifs, et non des arguties plus ou moins adroites! En présence de l'indécision du gouverneur général, le cabinet ne devait pas un seul instant hésiter à prendre l'initiative et à contremander l'expédition. De son côté, en reconnaissant ou qu'il s'était trompé sur l'effectif nécessaire ou que des circonstances nouvelles exigeaient une armée plus considérable, le comte Clausel devait à la France et à lui-même d'ajourner une campagne qui ne pouvait dès lors que porter atteinte à sa gloire personnelle et compromettre gravement les intérêts du pays. Il n'en fut pas ainsi : première faute dont il convient du reste dans ses *Explications*. Nous ajouterons, nous, que ce fut la seule ; car, une fois engagé dans la voie qu'il s'était tracée, il fit constamment preuve d'habileté, de courage et de sang-froid.

Maintenant que nous avons expliqué les causes et le but de l'expédition de Constantine, ainsi que les circonstances qui s'opposaient à son succès, jetons un rapide coup d'œil sur l'état physique et la situation politique de cette province, qui en définitive manquait à l'unité de notre domination : ces renseignements sont d'autant plus importants à connaître, qu'elle est la seule qui ait retenu jusqu'à ce jour une portion notable de son ancienne organisation.

Des trois beyliks de la régence d'Alger, le plus étendu, le plus riche et le plus important était celui de Constantine, borné au nord par la Méditerranée, à l'ouest par les monts Jurjura et les versants du Schott, à l'est par la régence de Tunis, enfin au midi par le désert. Les chaînes de montagnes qui le parcourent sont plus distinctes que dans les deux autres provinces. Depuis le Jurjura, dont les appendices descendent sur Delys, jusqu'à Bone, des monts élevés de mille à quinze cents mètres, abruptes, inaccessibles, et couverts en grande partie de bois, bordent le littoral, qui à l'est de Bone ne présente plus que des collines hautes de deux cents mètres ; mais, à sept ou huit lieues en arrière, on retrouve, après de grandes plaines, la continuation des montagnes du littoral qui forment le long de la Méditerranée la chaîne du Petit-Atlas. Plus au sud de ces monts, la chaîne de Gebel-Aurès leur est à peu près parallèle, et forme comme un grand bassin central où se déploient diverses vallées qu'arrosent de nombreux cours d'eau. Au delà des monts Aurès sont les versants de l'oued-Adjedid et les plaines de Biscara. Plus loin est le désert, dont les solitudes sont cependant fréquentées par les caravanes dirigées du centre de l'Afrique vers Tunis et Tripoli. La majeure partie des rivières qui sillonnent cette riche province se déversent dans la Méditerranée ; les autres se perdent dans la terre. Les principales sont : la Summam, l'Oued-el-Kebir, la Seybouse, le cours supérieur de la Mejerdah et le Oued-Adjedid, qui s'engouffre dans les sables du désert vers Tugurth.

Le beylick de Constantine est divisé en une infinité de circonscriptions qui n'ont pas conservé, comme dans les deux autres, la dénomination de *arch* (tribu), mais qui prennent le titre de *enjouhe* (grande tribu) ; on y trouve en outre plusieurs villes, centres de population et de relations commerciales très-importantes. Sur le littoral s'élèvent Bougie, Gigelly, Collo, Stora et Bone, sans mentionner les petites bourgades telles que Skikida et la Calle. A l'intérieur et au delà du Petit-Atlas, on trouve Constantine, capitale de la province, Milah, Setif, Mejanah, Callah, Zamorah, Msilah, Biscara, Tipla, Calet, Senan, et dans le désert Tugurth et Ouergala.

Mais arrêtons-nous ici et disons quelques mots du bey de Constantine, de ce chef redoutable qui pendant sept années a bravé la France.

Ahmed (El-Hadjï) est Koulougli. Son père, également bey de Constantine, mourut étranglé. Alors sa mère, qui était une Ben-Gama, s'enfuit dans la Sahara, où elle l'éleva avec toute la tendresse d'une femme arabe. Parvenu à l'âge d'homme, Ahmed prit du service dans les troupes d'Hassan, second successeur de son père, et fut promu au grade de kalifah. Enfin, Hussein-Pacha le nomma bey.

Avant la signature de la capitulation d'Alger, Ahmed essaya de persuader à son maître de le suivre à Constantine avec ses trésors : fort heureusement pour lui Hussein n'en fit rien ; mais son gendre Ibrahim se montra plus confiant et eut lieu de s'en repentir. En effet, lorsqu'il lui eut livré une somme d'argent considérable cachée dans la maison de campagne de son beau-père, le bey le renvoya à Alger complétement dépouillé.

Après cet acte de félonie, Ahmed-Bey reprit la route de Constantine avec les débris des troupes qu'il avait conduites au secours de Hussein ; mais il en trouva les portes fermées. A la première nouvelle de notre triomphe, la garnison turque avait proclamé sa déchéance et installé à sa place un Turc nommé Kuchuck-Ali. Au milieu de la perturbation qui ne tarda pas à s'étendre par toute la régence, Kuchuck-Ali n'eut pas le temps de consolider son usurpation, et l'infatigable Ahmed s'étant créé un parti redoutable parmi les Kabaïles, puis ménagé des intelligences dans la place, parvint en très-peu de temps à se défaire de lui.

Une fois réintégré dans son pouvoir, le premier soin d'Ahmed fut de se défaire de cette milice turque qui, dans son incommode indépendance, semblait déjà vouloir, comme naguère à Alger, disposer à son gré de l'autorité suprême. Il l'envoya dans les tribus par petits détachements qu'il fit successivement massacrer. Non encore rassuré par cette mesure radicale, il pensa qu'il ne serait réellement maître du pays qu'après s'être débarrassé de tous les Turcs fixés à Constantine, qui, par leur richesse ou par leur caractère, pouvaient être considérés comme capables d'aspirer à la dignité de bey. Il les fit donc arrêter successivement sous divers prétextes, et, après avoir confisqué leurs biens, les livra à ses chiaoux. Il s'attribua dès lors dans toute leur pléni-

tude les droits de la souveraineté, et prit le titre de pacha qui lui fut bientôt confirmé par la Porte.

A l'époque de notre expédition de Constantine, Ahmed-Bey était âgé de cinquante ans environ; c'était un homme imposant, quoique d'une taille médiocre; ses yeux étaient pleins de feu et de vivacité, ses manières séduisantes; brave, entreprenant, ombrageux et sanguinaire, sur le plus léger soupçon il n'épargnait ni ses plus intimes amis ni même ses proches parents. Ennemi juré des chrétiens, il les confondait tous dans la même haine. Libertin à l'excès, et aussi riche qu'avare, son insatiable convoitise trouvait un perpétuel aliment dans les femmes et dans les trésors de ses sujets[1]; malheur à ceux qui en possédaient. Ahmed exerçait sans intermédiaire le commandement suprême sur les tribus; il nommait à tous les emplois judiciaires, administratifs et religieux; mettant son pouvoir au-dessus même de la justice, il confisquait selon son bon plaisir les biens de ses sujets; seulement il donnait tous les vendredis, après la prière de midi, une audience publique, durant laquelle il écoutait les réclamations des habitants de la ville et des outhans.

Lorsqu'il voulut s'attribuer le pouvoir souverain à Constantine, Ahmed fit massacrer, comme nous venons de le dire, le plus grand nombre des Turcs enrôlés dans la milice; ils les remplaça par des Kabaïles pris dans la tribu de Beni-Fergan, à laquelle appartenait Ben-Aïssa, et par des cavaliers du Saharah. Sa parenté avec la famille Ben-Ganah, les justes plaintes qu'excitaient chaque année les brigandages des tribus nomades, lui semblèrent des motifs suffisants pour compter sur la fidélité de ces cavaliers. Sans les constituer en marghzen, il se servit d'eux pour faire des razzia contre les tribus de la province. Ces Arabes, que l'éloignement de leur pays, la différence de leurs mœurs et de leur origine, rendaient, pour ainsi dire, étrangers au reste de la population, traitaient les habitants en peuple conquis; lorsqu'ils recevaient ordre de frapper, ils exterminaient : c'était surtout contre les tribus appartenant à la race chaouïa qu'El-Hadj-Ahmed les employait. Telle était la situation de cette province que nous allions enfin tenter de soumettre.

La concentration des troupes destinées à l'expédition de Constantine devait avoir lieu à Bone, qui n'est séparée de cette ville que par une distance de quarante lieues. C'est sur ce point que furent dirigés de France tous les renforts que le ministère voulait bien mettre à la disposition du maréchal; c'est là aussi que le bey Youssouf s'était engagé à réunir des moyens de transport et des vivres. Dans les derniers jours d'octobre, les arrivages se succédèrent rapidement; c'était à chaque instant de nouvelles troupes, des approvisionnements ou du matériel qui débarquaient; le 29, le duc de Nemours y arriva, et deux jours après, le maréchal Clausel vint prendre en personne le commandement du corps expéditionnaire.

[1] La fortune d'Ahmed, en numéraire, a été estimée à six ou huit millons; mais il prit soin de la faire passer à Tunis avant l'investissement de Constantine.

Aussitôt après son arrivée à Bone, le maréchal manda Youssouf près de lui; mais quel ne fut pas son étonnement lorsque celui-ci lui apprit qu'on n'avait pu réaliser qu'une faible partie des espérances qu'il lui avait fait concevoir. Des vivres, il n'en avait presque pas; et ses moyens de transport, qui devaient être considérables, se réduisaient à quatre cent soixante-quinze mulets de bât; mais il comptait beaucoup, disait-il, sur le concours des tribus qui lui avaient promis de faciliter notre marche sur Constantine. A cette déception vint s'en ajouter une autre non moins cruelle : les maladies faisaient d'effroyables ravages sur cette réunion d'hommes mal logés, sans bois de chauffage et sans objets de casernement. Dans les premiers jours de novembre on comptait déjà deux mille hommes entrés aux hôpitaux! Ce contre-temps n'arrêta pas un seul moment le maréchal, et lorsque les services des ambulances et du matériel furent à peu près réglés, il donna le signal du départ.

Sept mille quatre cent dix hommes de troupes françaises et treize cent cinquante-six Turcs ou indigènes composaient toute l'armée. On n'apprendra pas sans quelque surprise que l'artillerie de cette expédition, dont un siége était le principal but, ne comptait que six pièces de campagne et dix obusiers de montagne : encore n'étaient-ils approvisionnés qu'à cent coups! Il existait à Bone des pièces de 12 qui auraient pu être d'un grand secours; mais le maréchal refusa de les emmener.

Toutes les forces expéditionnaires furent divisées en cinq petites brigades.

La première, sous les ordres du maréchal de camp de Rigny, se composait : des spahis auxiliaires et réguliers, du bataillon d'infanterie de Youssouf et de son artillerie, consistant en quatre obusiers de montagne, du 3e régiment de chasseurs d'Afrique, du premier bataillon d'Afrique et de deux compagnies de sapeurs du génie, avec deux pièces de campagne.

La deuxième brigade, sous les ordres du colonel Corbin, comprenait : le 17e léger, un bataillon du 2e léger et deux pièces de montagne.

La troisième et la quatrième brigade, sous les ordres des colonels Lévesque et Hecquet, ne se composaient que de deux régiments, les 62e et 63e de ligne, et de quatre pièces de montagne.

La brigade de réserve, commandée par le colonel Petit-d'Hauterive, ne comptait aussi qu'un seul régiment, le 59e de ligne, et deux pièces de montagne.

L'administration était confiée à M. Melcion-d'Arc, intendant militaire, et le service de santé au docteur Guyon, chirurgien en chef de l'armée d'Afrique.

La première brigade sortit de Bone le 8 novembre et se dirigea sur le camp de Dréan; du 9 au 12, les autres brigades effectuèrent l'une après l'autre leur mouvement; et, le 15, toute l'armée se trouva réunie à Ghelma, l'ancienne *Calama* des Romains. On établit au milieu des ruines de cette antique cité un camp retranché qui depuis est devenu un poste militaire assez important. Le 21 l'armée prit position sous les murs de Constantine. Ces huit journées de marche furent des plus pénibles : les chemins étaient défoncés ou rompus par

les pluies, les ruisseaux changés en torrents; l'hiver, qu'on avait jusque-là trouvé si doux en Afrique, s'était annoncé tout à coup avec des rigueurs inaccoutumées; chaque jour un froid humide et vif éclaircissait le nombre des combattants, chaque jour voyait aussi diminuer les moyens matériels d'exécution. Après d'incroyables fatigues et des souffrances inouïes, l'armée arrivait affaiblie, avec un matériel de guerre et des approvisionnements insuffisants ou avariés, ayant en quelque sorte moins à compter sur sa force réelle que sur son courage et sa fortune!

Lorsqu'on eut gravi les hauteurs du Mansourah, le maréchal chercha vainement des yeux les députations qui, d'après les assertions de Youssouf, devaient accourir sur ses pas, soit pour lui offrir la soumission des tribus, soit pour lui apporter les clefs de Constantine. Personne ne se présenta, et le feu subit d'une batterie vint détruire ses dernières illusions. Suivons attentivement toutes les péripéties du drame qui va se dérouler à nos yeux.

Constantine est assise sur un plateau entouré de trois côtés par l'Oued-el-Rummel, ravin extrêmement profond et à berges escarpées, souvent même verticales. Ce plateau la rattache, du côté du sud, par l'isthme de Coudiat-Aty, aux collines de la rive gauche du Rummel; à son angle N.-E. est jeté sur la rivière un pont gigantesque, à arches superposées, ouvrage des Romains, restauré dans ces derniers temps par des ingénieurs espagnols. Ce pont joint la ville au plateau de Mansourah sur lequel nous débouchions, en sorte que nos têtes de colonnes furent à la fois aperçues de tous les quartiers. A leur apparition, un silence profond régna parmi les habitants; mais bientôt on entendit des voix en chœur élever vers le ciel une majestueuse prière, puis un drapeau rouge fut hissé sur la Kasbah, et appuyé de deux coups de canon. Ce prélude annonçait que la résistance serait opiniâtre. La défense de la place était confiée aux Turcs ou Koulouglis et aux Kabaïles sous les ordres de Ben-Aïssa, l'un des plus fermes soutiens du bey; les troupes arabes et les contingents des tribus, qui ne se battent jamais derrière des remparts, se tenaient en dehors de la place, disposés à nous prendre en queue pendant les opérations du siége. Ahmed-Bey les commandait en personne.

Constantine a quatre portes dont trois se trouvent au sud-ouest. Le chemin d'Alger aboutit à la première, nommée Bab-el-Djedid, celle du centre s'appelle Bab-el-Oued; la troisième, nommée El-Rabbia, communique avec le Rummel; ces trois issues sont reliées entre elles par une muraille antique haute de neuf à dix mètres; la quatrième, dite d'El-Cantara, est à l'angle N.-E. de la ville qui se trouve en face du vallon compris entre le mont Mansourah et le Mecid; le pont d'où elle tire son nom se trouve vis-à-vis.

Il s'offrait donc deux points d'attaque : l'un par Coudiat-Aty, dominant une porte à laquelle on arrive de plain-pied; l'autre par Mansourah, prenant la place par le bas et dominé par les assiégés. Le premier était évidemment préférable; aussi, dès que les troupes furent réunies à Mansourah, le maréchal envoya la

brigade de Rigny s'emparer du plateau de Coudiat-Aty; mais le terrain qui y conduisait était si mauvais et le passage de l'Oued-Rummel si difficile, qu'il fut impossible d'y transporter les pièces de 8; le général de Rigny se trouva donc réduit à ses obusiers de montagne, évidemment inutiles contre des remparts. L'avant-garde de cette brigade fut d'abord repoussée par une masse d'Arabes qui gardaient le Coudiat-Aty; mais ceux-ci, vivement abordés à la baïonnette par les chasseurs d'Afrique, cédèrent le terrain et rentrèrent dans la ville.

Dans la journée du 22, le maréchal fit canonner la porte d'El-Cantara à une distance de quatre cents mètres. N'ayant plus de vivres et très-peu de munitions, il songeait plutôt à un coup de main qu'à une attaque régulière; il espérait qu'après avoir endommagé la porte à coups de canon, il pourrait la faire ouvrir entièrement dans la nuit par les troupes du génie. On bat aussitôt en brèche; le soir, la galerie crénelée et les pieds-droits de la porte sont à peu près détruits. Le capitaine Hackett et quelques hommes d'élite se glissent jusqu'au milieu des ouvrages attaqués, à la faveur des ténèbres et en essuyant une décharge de l'ennemi. La première porte était, en effet, à demi abattue; mais derrière il s'en trouvait une seconde complétement intacte : c'était ce passage qu'il s'agissait d'ouvrir au moyen de pétards; cette opération exigeant quelques préparatifs, elle fut remise au lendemain.

Le 23, les batteries de Mansourah reprirent leur feu toujours contre la porte du pont; mais, vers le milieu de la journée, elles furent obligées de le suspendre pour répondre à une attaque que les Arabes, campés au dehors de la ville, dirigèrent simultanément sur Coudiat-Aty et Mansourah; des charges brillantes de cavalerie et les feux à ricochet de nos obusiers dispersèrent facilement ces hordes tumultueuses. Le soir, les munitions de l'artillerie étant presque épuisées, le génie s'apprête à faire sauter les deux portes. Les sapeurs, à qui cette opération était confiée, s'avancent intrépidement sur le pont d'El-Cantara; mais un rayon de lune les signale à l'ennemi, et ils sont reçus par un feu de mousqueterie à bout portant qui leur tue plusieurs hommes. Le général Trézel, chargé de les soutenir avec des détachements des 59e et 63e de ligne, s'avance aussitôt; lui aussi est accueilli par une vigoureuse fusillade. Entassés dans cet étroit passage, nos soldats reçoivent sans en perdre une seule toutes les balles de l'ennemi; le général lui-même tombe grièvement blessé. Alors le désordre se répand parmi eux; on ne retrouve plus les mineurs chargés des fougasses; ceux qui portaient les divers instruments de sape manquent aussi, tant le feu des remparts est meurtrier. Au milieu de ce pêle-mêle d'hommes appartenant à deux armes différentes, règne encore une douloureuse hésitation : la blessure du général Trézel l'a forcé d'abandonner le commandement. Alors le colonel Hecquet, du 63e, reconnaissant l'impossibilité de donner suite à l'attaque, fait rebrousser chemin.

Afin de partager l'attention de l'ennemi, le maréchal avait ordonné une seconde attaque sur Coudiat-Aty; elle ne réussit pas mieux que celle d'El-

Cantara . il s'agissait aussi d'enfoncer une des portes qui débouchent vers ce plateau. Le lieutenant-colonel Duvivier avait été chargé de diriger cette opération. Ici, comme de l'autre côté, les mineurs qui portaient les fougasses furent frappés à mort par les balles de l'ennemi, et les sacs à poudre disparurent sous leurs cadavres. Le bataillon d'Afrique, qui les protégeait, courut rapidement à leur secours et augmenta l'encombrement. On chercha vainement à enfoncer la porte à coups d'obusier, puis avec la hache; mais la colonne d'attaque perdant beaucoup de monde dans ces essais infructueux, le colonel Duvivier ordonna la retraite. Là périrent le capitaine Grand, de l'arme du génie, et le commandant Richepanse, fils de l'illustre général républicain de ce nom, qui faisait la campagne en qualité de simple volontaire.

Les deux attaques ayant échoué, les vivres manquant complétement et les munitions de l'artillerie étant réduites à quinze kilogrammes de poudre, le maréchal se résigna à ordonner la retraite. « Quatre heures de plus devant la ville « ennemie, ont dit quelques officiers dévoués au comte Clausel, et il y entrait « en maître, car les habitants organisaient la députation qui allait lui en apporter « les clefs! Quatre heures de plus, et pour la centième fois de sa vie il était pro- « clamé un grand capitaine! » Quoi qu'il en soit, le mouvement rétrograde s'accomplit avec une déplorable précipitation; le matériel qu'on ne put emporter fut détruit, on précipita dans les ravins les tentes, les bagages, les caissons d'artillerie, et, chose affreuse à dire, on abandonna même des prolonges chargées de blessés! La brigade de Rigny reçut d'abord l'ordre de revenir sur le plateau de Mansourah; le général y arriva le premier avec les chasseurs d'Afrique. Malheureusement on avait oublié plusieurs petits postes sur le plateau de Coudiat-Aty; quelques traînards y étaient aussi restés; le commandant Changarnier du 2e léger revint sur ses pas pour les dégager et les arracher à une mort certaine : c'est ainsi que ce brave officier commençait une journée qui devait être si glorieuse pour lui. Enfin, à huit heures, le signal du départ général est donné : les spahis éclairent la marche; le 17e léger vient après, et le convoi, flanqué par le 59e et le 62e, reprend en ordre le chemin que l'on avait déjà suivi. Pendant ce mouvement, le 63e, en colonne serrée, contient les ennemis qui sortent en foule par la porte d'El-Cantara. L'armée marche lentement au milieu du feu des Arabes d'Ahmed; elle les maintient par ses tirailleurs et ils fuient dès que nos soldats leur font face. C'est dans ce moment difficile, alors que la colonne se trouvait pressée par un ennemi implacable, supérieur en nombre et exalté par sa victoire, que la bravoure et le sang-froid d'un chef de bataillon empêchèrent le mal de devenir plus grand. Le commandant Changarnier était arrivé à Mansourah au moment où le 63e s'était mis en marche; le 2e léger, réduit à un peu moins de trois cents hommes, se trouvait donc former l'extrême arrière-garde et obligé de protéger seul les prolonges chargées de blessés. A la vue de cette poignée d'hommes, les Arabes, se croyant sûrs du succès, se décident à charger à fond : la ligne de tirailleurs est enfoncée et en partie

sabrée; mais le commandant Changarnier, ralliant bientôt sa troupe au pas de course, fait former le carré, et attend l'ennemi de pied ferme. « Ils sont six « mille, dit-il, et vous êtes trois cents; la partie est donc égale. Regardez-les « en face, et visez juste! » Les soldats ont compris la voix de leur chef; ils attendent l'ennemi à portée de pistolet et le repoussent par un feu de deux rangs des plus meurtriers. Les Arabes, renonçant alors à charger, reprirent leur système d'escarmouches et furent, pendant toute la journée, tenus à distance, tant par le bataillon Changarnier que par le 63e de ligne et quelques escadrons de chasseurs.

Quoique l'ordre se fût rétabli dans la colonne, la pensée d'une longue retraite, sans vivres, avec peu de munitions, sans moyens de transport pour les blessés, se présentait effrayante à tous les esprits. Heureusement quelques lueurs de beau temps vinrent ranimer les courages abattus; la présence du soleil sur l'horizon sauva l'armée; sans la chaleur bienfaisante de ses rayons elle eût péri dans les boues. Aussi les soldats saluèrent-ils sa venue par cette exclamation pittoresque : « Enfin Mahomet n'est plus de semaine; celle de « Jésus-Christ commence! » Les jours précédents, plusieurs hommes étaient morts de faim et de froid, à chaque instant on avait été obligé d'en abandonner qui ne pouvaient plus se soutenir : alors ils se couchaient à terre, se couvraient la tête, et attendaient avec résignation le coup qui devait mettre un terme à leurs souffrances et à leur vie, ce qui ne tardait pas. Ahmed payait dix piastres par tête de Français, et, pour gagner cette prime, ses Arabes décapitaient indistinctement les morts, les mourants et les blessés.

L'armée bivouaqua le 24 près de Souma, où se trouvent les ruines d'un monument que certains archéologes prétendent avoir été élevé en l'honneur de Constantin; les soldats rencontrèrent dans cet endroit quelques silos encore pleins, et le grain qu'ils contenaient fut pour eux une bonne fortune : les uns le dévorèrent cru; ceux qui étaient assez heureux pour avoir du feu en firent des galettes cuites sous la cendre, ou le mangèrent torréfié. Le 25, l'armée coucha à l'Oued-Talaga, l'un des affluents de l'Oued-Zénaty; les Arabes l'avaient poursuivie avec acharnement pendant toute la journée. Au défilé de Bou-Berda, Ahmed en personne se plaça sur notre passage avec son artillerie; on crut un instant qu'un combat sérieux allait s'engager; mais une simple démonstration de l'infanterie fit remonter le bey bien loin sur notre droite, et il n'arriva que quelques boulets morts au pied de nos colonnes.

Le soir, au crépuscule, le maréchal, se laissant aller au pas de son cheval, se trouvait au milieu des troupes les plus éloignées de l'arrière-garde. Le général de Rigny, qui la commandait, voyant sur ses flancs des groupes d'Arabes caracoler, crut un instant qu'il allait être attaqué dans cette position défavorable. Il envoie en toute hâte prévenir le maréchal; et bientôt, impatient de le voir arriver, il se porte à sa rencontre en faisant entendre sur son passage d'inconvenantes paroles que les circonstances rendaient plus coupables encore. « Où est

« le maréchal? Il n'a paru ni à l'avant-garde, quand nous allions à Constan-
« tine, ni à l'arrière-garde depuis la retraite... Nous marchons en désordre... » Le maréchal se dirige aussitôt sur l'endroit où on lui signalait le danger; et après avoir reconnu que les craintes de M. de Rigny n'étaient pas fondées, il reprit la tête de la colonne. Le mécontentement qu'il éprouva de cette fausse alerte s'accrut encore par le rapport qu'on lui fit des propos inconsidérés qu'avait tenus le général. Dans un premier mouvement de colère, il voulut lui ôter son commandament, mais il se borna à réprimander sévèrement dans un ordre du jour son imprudente conduite : « Honneur soit rendu à votre cou-
« rage, soldats! vous avez supporté avec une admirable constance les souf-
« frances les plus cruelles de la guerre. Un seul a montré de la faiblesse, mais
« on a eu le bon esprit de faire justice de propos imprudents ou coupables qui
« n'auraient jamais dû sortir de sa bouche. Soldats, dans quelque position que
« nous nous trouvions ensemble, je vous en tirerai toujours avec honneur,
« recevez-en l'assurance de votre général en chef. »

En effet, jamais retraite ne fut ordonnée avec plus de sollicitude; on n'abandonnait une position qu'après en avoir occupé quelque autre qui la commandât de front ou d'écharpe; les Arabes étaient sans cesse contenus par des tirailleurs qu'appuyaient des réserves toujours prêtes à les recueillir. Au moyen de ces précautions, la marche de l'armée ne fut pas un seul instant interrompue et gagna même une journée sur le trajet de Constantine à Medjez-Amar. Les malades et les blessés furent l'objet d'une minutieuse attention; la plupart des généraux abandonnèrent leurs cantines, afin d'augmenter les moyens de transport des ambulances, et l'on vit des officiers supérieurs conduire par la bride leurs propres chevaux chargés de quelque malheureux soldat.

En passant à Ghelma, le maréchal y laissa un bataillon et fit ajouter de nouvelles fortifications au camp retranché. Son intention était de présenter ce point comme une conquête importante, afin de rendre moins sensible l'échec qu'il avait éprouvé sous les murs de Constantine; faiblesse bien pardonnable à un vieux général si longtemps habitué aux succès! L'armée bivouaqua à Mou-Elfa le 29; le 30 au camp de Dréan, et le 1er décembre elle rentra à Bone.

Les résultats de cette fâcheuse expédition furent singulièrement exagérés et assombris par la malveillance des ennemis personnels du maréchal et par la haine des partis contraires au gouvernement; on alla jusqu'à dire que nous avions perdu la moitié de notre armée et que, dès ce moment, la France ne devait plus compter sur sa domination en Afrique. C'est à nous qu'il appartient aujourd'hui de faire justice de ces exagérations; et voici la vérité. Pendant les dix-sept jours que dura cette courte campagne, l'armée avait perdu quatre cent cinquante-sept hommes, dont deux cent dix-neuf tués ou morts à la suite de blessures; cent soixante-quatre morts de froid, de faim ou de fatigue; soixante-quatorze égarés, c'est-à-dire tombés de lassitude ou de maladie sur la route et décapités par les Arabes. Sur un effectif de huit mille

sept cent soixante-six hommes, c'était environ le vingtième qui avait succombé au milieu des pluies, des gelées, et des escarmouches continuelles. « Or, il n'y a pas de combats, dit le maréchal Clausel dans ses *Explications*, où « la proportion ne soit plus grande entre la perte et le nombre d'hommes enga- « gés. » Cela est vrai ; mais il faut ajouter que les hôpitaux de Bone et d'Alger se virent encombrés de malades; et « il en périt un si grand nombre, dit le « commandant Pelissier, qu'on peut bien porter la perte totale dans cette expé- « dition à près de deux mille hommes. » Ces chiffres si douloureusement expressifs démontrent assez que la véritable cause de notre insuccès fut l'imprévoyance. L'époque choisie, l'insuffisance du matériel et des vivres, devaient nécessairement amener le dénouement fatal auquel nous venons d'assister. Pour en espérer un autre, il fallait être en proie à de bien étranges illusions ou compter sur une grande faveur de la fortune. Or, en Afrique moins qu'ailleurs, un général ne doit jamais rien livrer au hasard.

Le 4 décembre, le corps expéditionnaire fut dissous, et les régiments qui en faisaient partie regagnèrent leurs divisions respectives ou furent dirigés vers la France. Quelques jours après son retour de Constantine, le maréchal avait jugé à propos de se rendre à Paris, afin de calmer par sa présence les anxiétés de l'opinion publique et de se trouver en mesure de conjurer l'orage qui le menaçait. Mais sa prévoyance se trouva en défaut; car, le 12 février, il fut remplacé par le lieutenant-général comte Damrémont.

Cette disgrâce lui fut d'autant plus sensible que le gouvernement annonçait hautement l'intention de venger promptement l'échec de Constantine. En ôtant le commandement au maréchal, on l'empêchait de prendre sa revanche, on lui enlevait la douce satisfaction de faire oublier lui-même son insuccès; aussi s'écriait-il dans l'excès de sa douleur : « On a laissé une carrière de « victoires trébucher sur un revers, sans vouloir lui laisser cueillir un der- « nier laurier; on a pensé sans doute que j'étais assez tombé pour m'em- « pêcher de me relever. Non, non, je me relève, moi, je me relève pour « rentrer, la tête haute, dans mes foyers! je me relève! et sur le seuil de « cette maison paternelle où je retourne, je poserai entre moi et la calomnie ma « vieille épée de combat! » Pourquoi le maréchal ne s'en est-il pas tenu à cette noble protestation? pourquoi, dans son mémoire justificatif, nous a-t-il forcé à lire tant de récriminations? pourquoi surtout s'est-il oublié jusqu'à imputer l'insuccès de la campagne à des désordres commis par quelques malheureux soldats tourmentés par la faim? Lui seul devait assumer la responsabilité des fautes commises, car à lui seul serait revenue toute la gloire du succès; ses accusations intempestives lui portèrent préjudice dans l'opinion publique. Nous ne sommes plus aux temps de Carthage où un général devait revenir vainqueur, sous peine d'être traîné au supplice : la France comprend toutes les situations, la France a toujours de puissantes sympathies pour le courage malheureux.

Cependant, on doit le reconnaître, cette seconde administration du maréchal Clausel ne fut pas sans résultats avantageux pour notre patrie ; sa présence en Afrique avait relevé le moral de nos soldats, et son habileté militaire étendu sur plusieurs points notre domination. Le maréchal s'était aussi vivement occupé des intérêts de la colonie ; il entretenait une correspondance active avec les divers foyers d'émigration, afin de faire arriver à Alger des capitaux et des cultivateurs. Malheureusement, n'ayant point de système de colonisation arrêté, il laissa faire des concessions de terre à tous venants, sans s'inquiéter si ceux qui les obtenaient se trouvaient en mesure de les exploiter, ce qui rarement avait lieu ; alors la spéculation s'emparait des lots adjugés, et le prix exagéré qu'elle leur attribuait éloignait les véritables colons. Cependant on en vint bientôt à des procédés plus rationnels : on diminua autant que possible l'importance des lots et on engagea la colonisation dans les voies de la petite culture, celle qui convient le mieux dans le territoire si accidenté de l'Algérie. Pour atteindre ce but, l'administration s'occupa avec sollicitude de l'établissement d'un cadastre régulier, et fit l'inventaire exact de tous les biens domaniaux ou *habous*. Le maréchal Clausel s'occupa aussi d'organiser définitivement les gardes nationales d'Afrique ; il comprit dans leurs cadres tous les Européens, âgés de dix-huit à soixante ans, qui étaient établis dans les villes que nous occupions ; et, par un sentiment de prévoyance politique que tout le monde comprendra, il réserva aux gouverneurs la faculté d'y admettre certaines catégories d'indigènes. Enfin, sous son autorité s'accomplirent les premiers travaux d'agrandissement du port d'Alger, ainsi que la restauration des aqueducs de cette ville, qui tombaient en ruines. MM. Le Pasquier, Vallette de Chevigny et Bresson, intendants civils, le secondèrent tour à tour dans cette partie de son administration. Mais tous ces services furent sans poids dans la balance du ministère ; la disgrâce du maréchal était définitive, et il eut la douleur de voir accomplir par d'autres la conquête qu'il avait depuis si longtemps méditée.

Le comte Damrémont n'était pas un homme nouveau pour l'Algérie ; il avait fait avec éclat la campagne de 1830 ; et, depuis, il avait été appelé au commandement de la huitième division militaire, limitrophe, pour ainsi dire, de nos nouvelles possessions. Dans ce poste que l'esprit d'anarchie et de contre-révolution rendit quelquefois difficile, il parvint toujours à maitriser les événements. Ainsi, par ses services antérieurs et le long séjour qu'il avait fait dans cette partie de la France où l'on peut le mieux se renseigner sur les besoins et la situation de l'Algérie, le comte Damrémont était un des officiers généraux le plus naturellement appelés à y prendre le commandement suprême. Il ne crut pas la tâche au-dessus de ses forces ou du moins de son courage, et se prépara à venger l'échec de Constantine [1].

[1] Le comte Denis de Damrémont naquit à Chaumont en 1783. Admis à l'école militaire de Fontainebleau le 16 mai 1803, il entra, en 1804, avec le grade de sous-lieutenant dans le 12e chasseurs à cheval. Après avoir été successivement aide de camp du général Defrance et du

La fatalité, qui dans les affaires d'Afrique a si souvent entraîné notre gouvernement dans des voies funestes, lui inspira encore dans cette circonstance la malheureuse idée de confier les destinées de notre conquête à deux gouverneurs, système précédemment essayé, et dont les déplorables résultats auraient dû le mettre en garde contre une telle détermination. Dans le même temps (3 avril 1837) que M. Damrémont arrivait à Alger, le général Bugeaud se rendait à Oran, avec une autorité assez vaguement définie, mais qui par le fait devait être indépendante de celle du gouverneur général. Sa mission spéciale était de recommencer la guerre contre Abd-el-Kader, s'il ne pouvait l'amener à conclure une paix convenable et définitive.

Dès son arrivée, le général Bugeaud fit sonder Abd-el-Kader sur ses intentions; l'émir n'avait pas d'éloignement pour la paix; mais, voyant que le négociateur n'était pas encore en mesure d'entamer une campagne, il ne répondit que par des paroles évasives, et se porta sur les bords du Chélif. Il se dirigea ensuite sur Miliana, puis sur Medea, où il fit arrêter quatre-vingts des Koulouglis les plus influents qu'il envoya prisonniers à Miliana. Voulant créer assez d'embarras au gouverneur général pour l'empêcher d'opérer sa jonction avec le général Bugeaud, il se mit en rapport avec la plupart des tribus qui se trouvent dans les provinces d'Alger et de Titery, et les excita à la guerre. Plusieurs tribus, et la ville de Blidah la première, n'hésitèrent pas à envoyer des députations à l'émir. Étant ainsi parvenu à nous susciter un grand nombre d'ennemis, il laissa à son frère, bey de Miliana, et à ses autres agents, le soin de fomenter et d'entretenir les hostilités, puis il retourna dans la province d'Oran où sa présence devenait nécessaire.

Craignant avec raison que l'insurrection, qui faisait chaque jour des progrès, ne s'étendît bientôt dans toute la plaine, le comte Damrémont voulut s'emparer de Blidah, pour s'y établir d'une manière définitive afin d'appeler à lui les tribus alliées. Nos troupes se portèrent de nouveau sur cette ville; mais, après l'inspection des lieux et des ressources de l'administration, ce projet fut abandonné. Cependant les semences de guerre jetées par l'émir jusque chez les tribus de l'est commençaient à porter leurs fruits. En effet, le 9 mai, on apprit que les Amroua et les Isser venaient de se porter sur la ferme française la Regahïa; qu'ils y avaient tué deux hommes et enlevé une grande quantité de bétail.

A cette nouvelle, le gouverneur fit marcher contre les Isser le 1er régiment de chasseurs d'Afrique, commandé par le colonel Schauenbourg, tandis que le général Perregaux s'embarquait avec un millier de fantassins; le but de cette

maréchal Marmont, il fut fait colonel en 1813. Sous la restauration il commanda la légion de la Côte-d'Or, et en 1821 fut nommé maréchal de camp. Il fit la campagne d'Espagne de 1823; et en 1830 il commandait dans l'expédition d'Afrique la 1re brigade de la division Loverdo. Promu au grade de lieutenant général le 13 décembre de la même année, il reçut le commandement de la 8e division militaire, à la résidence de Marseille.

combinaison était de mettre l'ennemi entre deux feux. Malheureusement l'état de la mer ne permit pas au bateau à vapeur de sortir du port ; ainsi le colonel Schauenbourg dut opérer seul. Après avoir eu quelques engagements avec les Arabes et les Kabaïles, qu'il repoussa en leur faisant éprouver des pertes assez sensibles, il arriva à l'embouchure de l'Isser; mais n'y ayant point trouvé le général Perregaux, et d'ailleurs manquant de vivres, il fut obligé de revenir sur ses pas avant que cette petite expédition eût obtenu le succès qu'on en attendait.

Afin de mieux contenir les tribus de l'est, le comte Damrémont se décida à occuper la position de Boudouaou, qui se trouve à six kilomètres environ de Regahïa; mais comme il voulait en même temps opérer vers l'ouest, pour favoriser les mouvements du général Bugeaud, il ne put laisser à Boudouaou que neuf cents fantassins et quarante-cinq cavaliers sous le commandement du chef de bataillon La Torre. Le 25 mai, cette petite troupe fut attaquée par cinq mille hommes. Les bonnes dispositions prises par le commandant, la bravoure de nos soldats, l'emportèrent sur le nombre : les Arabes s'enfuirent laissant plus de cent morts sur le champ de bataille et en emportant un plus grand nombre. Le gouverneur avait eu connaissance du projet d'attaque, et avait dirigé des troupes sur ce point, mais lorsqu'elles arrivèrent tout était fini. Cependant le général Perregaux entra dans la plaine des Isser, culbuta tout ce qu'il rencontra sur son passage, et força plusieurs marabouts de cette tribu à venir lui demander merci.

Pendant que ce général opérait à l'intérieur, un bateau à vapeur et une gabare se portèrent sur Dellys (*Teddel* des Arabes, *Saldœ* des Romains), petite ville maritime à quatre-vingts kilomètres d'Alger. A la première sommation, les habitants, qui avaient pris part à l'insurrection, se hâtèrent de poser les armes et d'envoyer des otages à Alger. Ainsi se termina le soulèvement des tribus de l'est, ordinairement plus occupées de la culture des riches plaines qu'elles habitent que d'expéditions belliqueuses.

A l'instigation d'Abd-el-Kader, une partie des tribus de l'ouest s'était aussi mise en mouvement; les Hadjoutes avaient entrepris plusieurs courses, durant lesquelles ils ravagèrent le territoire de nos alliés, massacrèrent quelques soldats isolés, surprirent une troupe de faucheurs qui s'étaient imprudemment avancés à une certaine distance de Boufarik et leur firent subir le même sort. Décidé à châtier ces incorrigibles pillards, le gouverneur général réunit toutes ses forces à Boufarik où il était d'ailleurs plus à portée, selon les nouvelles qu'il attendait du général Bugeaud, de marcher sur Medea ou sur la vallée du Chélif. En conséquence, le 7 juin, il se porta sur la Chiffa, et la nuit suivante sur le petit bois de Karésa, repaire ordinaire des Hadjoutes qui infestaient le Sahel : il eut là quelques engagements partiels avec plusieurs de leurs bandes; mais le lendemain des cavaliers du bey de Miliana lui apportèrent la nouvelle d'un traité de paix conclu entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader.

Pour expliquer les circonstances qui amenèrent le traité de la Tafna, il nous faut retourner à Oran. Dès son arrivée, le général Bugeaud avait lancé un manifeste menaçant contre les tribus qui se montreraient hostiles à la France; cependant, tout en se préparant à la guerre, il entamait des négociations avec Abd-el-Kader. Le juif Ben Durand lui servit d'intermédiaire; mais, soit que l'émir se défiât des lenteurs apportées par cet agent, soit qu'il espérât accroître la mésintelligence qu'il savait exister déjà entre les deux généraux, il prit tout à coup le parti de faire directement des ouvertures au gouverneur général. Celui-ci lui répondit qu'il ne serait pas éloigné d'accueillir ses propositions, et informa le ministère des bases sur lesquelles il pensait que l'on pouvait traiter : elles renfermaient Abd-el-Kader dans les limites du Chélif.

Ayant eu connaissance de cette négociation, le général Bugeaud adressa des reproches assez vifs au comte Damrémont, qui, se croyant dans son droit, répondit sur le même ton; mais bientôt, convaincu que son collègue avait seul mission pour traiter avec l'émir, il écrivit à ce dernier que désormais il devait s'entendre avec le général commandant la division d'Oran, ne se réservant à lui-même que le droit de sanction. Cependant les prétentions d'Abd-el-Kader parurent si exagérées au général Bugeaud, que les pourparlers furent suspendus. Alors le général partit d'Oran, à la tête de neuf mille hommes, se dirigeant sur Tlemcen qu'il ravitailla, puis sur la Tafna, qu'il atteignit le 23 mai, sans avoir eu dans toutes ces marches que quelques coups de fusil à échanger avec les Arabes.

Dans cet intervalle, l'émir chargea Ben Durand d'annoncer à M. Bugeaud qu'il était tout disposé à traiter avec lui pour la province d'Oran; quant à celles de Titery et d'Alger, il se réservait de s'entendre avec le gouverneur général. Mais M. Bugeaud, qui déjà commençait à se défier de la bonne foi de Durand, changea d'intermédiaire et se servit de Sidi-Hamadi-Ben-Seal, un de ses affidés. Ce dernier revint bientôt porteur de propositions d'Abd-el-Kader qui parurent au général pouvoir servir de bases à un arrangement convenable.

Nous voici arrivés au trop célèbre traité de la Tafna, qui a attiré à son auteur des reproches de plus d'un genre; mais nous ne nous occuperons ici que du document officiel et des clauses authentiques. N'obéissant qu'à sa propre impulsion, le général Bugeaud rédigea le projet du traité sans tenir aucun compte des instructions qu'il avait reçues; ainsi, il lui était recommandé de tenir Abd-el-Kader au delà du Chélif, et il céda la province de Titery. De son côté, il annonçait que l'émir se soumettrait à payer un tribut à la France, en signe de vassalité. Cette clause virtuelle fut rayée par Abd-el-Kader. Habitué à beaucoup prendre sous sa responsabilité, le général pensa que le ministère ne s'arrêterait pas à ces accessoires, et crut devoir passer outre. Au reste, il ne se trompait pas; car, avant la conclusion définitive, une dépêche ministérielle l'autorisait à abandonner la province de Titery, s'il le jugeait convenable. Sous cette déplorable influence, le traité suivant fut signé et échangé.

ART. 1er. L'émir reconnaît la souveraineté de la France en Afrique.

ART. 2. La France se réserve dans la province d'Oran : Mostaganem, Mazagran et leurs territoires; Oran, Arzew ; plus un territoire ainsi délimité : à l'est, par la rivière de la Macta et le marais d'où elle sort; au sud, une ligne partant du marais ci-dessus mentionné, passant par le bord sud du lac Sebgha et se prolongeant jusqu'à l'Oued-Malad (Rio-Salado), dans la direction de Sidi-Saïd; et de cette rivière jusqu'à la mer; de manière que tout le terrain compris dans ce périmètre soit territoire français.

Dans la province d'Alger : Alger, le Sahel, la plaine de Metidja, bornée à l'est jusqu'à l'Oued-Khadra *et au delà;* au sud, par la première crête de la première chaîne du petit Atlas jusqu'à la Chiffa, en y comprenant Blidah et son territoire; à l'ouest par la Chiffa jusqu'au coude de Mazagran, et de là par une ligne droite jusqu'à la mer, renfermant Coléah et son territoire, de manière à ce que tout le terrain compris dans ce périmètre soit territoire français.

ART. 3. L'émir administrera la province d'Oran, celle de Titery, et la partie de celle d'Alger qui n'est pas comprise, à l'ouest, dans les limites indiquées à l'article 2. Il ne pourra pénétrer dans aucune partie de la régence.

ART. 4. L'émir n'aura aucune autorité sur les musulmans qui voudront habiter sur le territoire réservé à la France; mais ceux-ci resteront libres d'aller vivre sur le territoire dont l'émir a l'administration, comme les habitants du territoire de l'émir pourront venir s'établir sur le territoire français.

ART. 5. Les Arabes vivant sur le territoire français exerceront librement leur religion. Ils pourront y bâtir des mosquées et suivre en tout point leur discipline religieuse, sous l'autorité de leurs chefs spirituels.

ART. 6. L'émir donnera à l'armée française : trente mille fanègues (d'Orient) de froment, trente mille fanègues (d'Orient) d'orge, cinq mille bœufs. La livraison de ces denrées se fera à Oran par tiers; la première aura lieu du 1er au 15 septembre 1837, et les deux autres de deux en deux mois.

ART. 7. L'émir achètera en France la poudre, le soufre et les armes dont il aura besoin.

ART. 8. Les Koulouglis qui voudront rester à Tlemcen, ou ailleurs, y posséderont librement leurs propriétés et y seront traités comme les Hadars. Ceux qui voudront se retirer sur le territoire français pourront vendre ou affermer librement leurs propriétés.

ART. 9. La France cède à l'émir : Harshgoun, Tlemcen, le Mechouar et les canons qui étaient anciennement dans cette dernière citadelle. L'émir s'oblige à faire transporter à Oran tous les effets, ainsi que les munitions de guerre et de bouche de la garnison de Tlemcen.

ART. 10. Le commerce sera libre entre les Arabes et les Français qui pourront s'établir réciproquement sur l'un ou l'autre territoire.

ART. 11. Les Français seront respectés chez les Arabes comme les Arabes chez les Français. Les fermes et les propriétés que les sujets français auront acquises ou acquerront sur le territoire arabe leur seront garanties; ils en jouiront librement; et l'émir s'oblige à leur rembourser les dommages que les Arabes leur feraient éprouver.

ART. 12. Les criminels des deux territoires seront réciproquement rendus.

ART. 13. L'émir s'engage à ne concéder aucun point du littoral à une puissance quelconque sans l'autorisation de la France.

Art. 14. Le commerce de la régence ne pourra se faire que dans les ports occupés par la France.

Art. 15. La France pourra entretenir des agents auprès de l'émir et dans les villes soumises à son administration, pour servir d'intermédiaires près de lui aux sujets français, pour les contestations commerciales ou autres qu'ils pourraient avoir avec les Arabes. L'émir jouira de la même faculté dans les villes et ports français.

Tafna, le 30 mai 1837.

Le lieutenant-général commandant la province d'Oran,

Signé : Bugeaud.

Cachet du général Bugeaud. Cachet d'Ab-el-Kader.

Après l'échange du traité, le général Bugeaud fit proposer à Abd-el-Kader une entrevue pour le lendemain à trois lieues des bords de la Tafna. Dès neuf heures du matin, le général était à l'endroit indiqué, accompagné de six bataillons d'infanterie, de deux escadrons de cavalerie et de quelques pièces de campagne. Abd-el-Kader ne s'y trouva pas; il est vrai de dire que sept lieues le séparaient du rendez-vous, tandis que le général français n'en avait eu que trois à faire. Cinq heures s'écoulèrent à attendre, sans que personne se présentât; enfin, vers deux heures après midi, des cavaliers arabes annoncèrent que l'émir avait été malade et n'avait pu quitter son camp que fort tard; qu'il marchait lentement, et qu'il serait peut-être convenable que le général s'avançât encore. Toutes ses excuses satisfaisaient peu M. Bugeaud; mais enfin il était tard, et il ne voulait pas retourner dans son camp sans avoir vu Abd-el-Kader. Il poussa donc en avant. Après avoir franchi des vallons et des collines sans rien rencontrer encore, on signala, au détour d'une gorge étroite le chef de la tribu des Oulassahs; il venait au-devant du général français pour lui dire qu'Abd-el-Kader se trouvait près de là sur un coteau, et offrit de l'y conduire. La condescendance du général était à bout; cependant il suivit son obligeant cicerone; pendant ce temps l'émir, au repos, disait aux chefs arabes dont il était entouré : « J'attends l'hommage que le sultan de France vient me rendre. » Lorsque le général Bugeaud eut marché pendant un quart d'heure sous la conduite de son guide, il aperçut enfin, sur un mamelon, l'émir au milieu d'un groupe considérable de cavaliers; les contingents arabes et kabaïles, au nombre de dix mille, couronnaient toutes les collines environnantes. Alors seulement Abd-el-Kader s'avança du côté de la petite troupe, en tête de laquelle se trouvait le général Bugeaud. Le cortége de l'émir avait un aspect réellement imposant : on pouvait y compter cent cinquante ou deux cents chefs, tous revêtus de riches costumes, tous montés sur de magnifiques coursiers qu'ils maniaient avec une grande habileté. Abd-el-Kader ne leur cédait ni en adresse ni en magnificence; il les précédait de quelques pas, guidant un beau cheval noir merveilleusement dressé : tantôt il l'enlevait des quatre pieds à la fois, tantôt il le faisait marcher sur les deux pieds de derrière; et tous ces

mouvements, il les exécutait avec la plus grande aisance, comme sans y penser; six domestiques rangés autour de lui surveillaient les différentes parties du harnachement.

Dès qu'il fut à portée de la voix, le général Bugeaud, lançant son cheval au galop, arriva sur l'émir en lui tendant cavalièrement la main; Abd-el-Kader la prit et la serra affectueusement; puis il demanda au général des nouvelles de sa santé. « Fort bien, lui répond celui-ci, et toi? » Puis, pour abréger les longs préliminaires du cérémonial arabe, il met pied à terre et engage Abd-el-Kader à en faire autant. L'émir sauta à bas de son cheval avec une prestesse sans égale et s'assit immédiatement. C'était calcul de sa part, il voulait ainsi prouver aux siens sa supériorité. Le général s'aperçut de son intention et se placa aussitôt auprès de lui. Alors une musique criarde et assourdissante, composée de hautbois et de tamtams, commença à préluder; elle eût rendu tout entretien impossible, le général Bugeaud la fit retirer et engagea la conversation en ces termes :

« Sais-tu, qu'il y a peu de généraux qui eussent osé signer le traité que j'ai conclu avec toi. Je n'ai pas craint de t'agrandir et d'ajouter à ta puissance, parce que je suis assuré que tu ne feras usage de la grande existence que nous te donnons, que pour améliorer le sort de la nation arabe et la maintenir en paix et en bonne intelligence avec la France.

— Je te remercie de tes bons sentiments pour moi, répondit Abd-el-Kader; si Dieu le veut, je ferai le bonheur des Arabes; et si la paix est jamais rompue, ce ne sera pas de ma faute.

— Sur ce point, je me suis porté ta caution auprès du roi des Français.

— Tu ne risques rien à le faire; nous avons une religion et des mœurs qui nous obligent à tenir notre parole; je n'y ai jamais manqué.

— Je compte là-dessus, et c'est à ce titre que je t'offre mon amitié particulière.

— J'accepte ton amitié, mais que les Français prennent garde à ne pas écouter les intrigants.

— Les Français ne se laissent conduire par personne, et ce ne sont pas quelques faits particuliers, commis par des individus, qui pourront rompre la paix : ce serait l'inexécution d'un traité ou un grand acte d'hostilité. Quant aux faits coupables des particuliers, nous nous en préviendrons, et nous les punirons réciproquement.

— C'est très-bien; tu n'as qu'à me prévenir, et les coupables seront punis. Je te recommande les Koulouglis qui resteront à Tlemcen.

— Tu peux être tranquille, ils seront traités comme les Hadars (les Maures). Mais tu m'as promis de mettre les Douers dans le pays de Hafra (partie des montagnes entre la mer et le lac *Sebkha*).

— Le pays de Hafra ne serait peut-être pas suffisant; mais ils seront placés de manière à ne pouvoir nuire au maintien de la paix.

— As-tu ordonné, reprit le général Bugeaud après un moment de silence, de rétablir les relations commerciales à Alger et autour de toutes nos villes?

— Non, je le ferai dès que tu m'auras rendu Tlemcen.

— Tu sais bien que je ne puis le rendre que quand le traité aura été approuvé par mon roi.

— Tu n'as donc pas le pouvoir de traiter?

— Si, mais il faut que le traité soit approuvé : cela est nécessaire pour ta garantie, car s'il était fait par moi tout seul, un autre général qui me remplacerait pourrait le défaire : au lieu qu'étant approuvé par le roi, mon successeur sera obligé de le maintenir.

— Si tu ne me rends pas Tlemcen, comme tu le promets dans le traité, je ne vois pas la nécessité de faire la paix; ce ne sera qu'une trêve.

— Cela est vrai; ceci peut n'être qu'une trêve; mais c'est toi qui gagnes à cette trêve; car pendant le temps qu'elle existe je ne détruirai pas les moissons.

— Tu peux les détruire, cela nous est égal; et à présent que nous avons fait la paix, je te donnerai par écrit l'autorisation de détruire tout ce que tu pourras; tu ne peux en détruire qu'une bien faible partie et les Arabes ne manquent pas de grains.

— Je crois que les Arabes ne pensent pas tous comme toi; car je vois qu'ils désirent bien la paix, et quelques-uns m'ont remercié d'avoir ménagé les moissons, depuis la Schika jusqu'ici, comme je l'avais promis à Amady-Sakal.

Ici Abd-el-Kader sourit d'un air dédaigneux, puis demanda combien il fallait de temps pour avoir l'approbation du roi des Français.

— Il faut trois semaines.

— C'est bien long.

— Tu ne risques rien : moi seul pourrais y perdre.

Le lieutenant de l'émir, Ben-Arah, qui venait de s'approcher, dit alors au général :

— C'est trop long, trois semaines; il ne faut pas attendre cela plus de dix à quinze jours.

— Est-ce que tu commandes à la mer? répliqua le général français.

— Eh bien, en ce cas, reprit Abd-el-Kader, nous ne rétablirons les relations commerciales qu'après que l'approbation du roi sera arrivée et quand la paix sera définitive.

— C'est à tes coreligionnaires que tu fais le plus de tort; car tu les prives du commerce dont ils ont besoin ; et nous, nous pouvons nous en passer, puisque nous recevons par la mer tout ce qui nous est nécessaire. »

Le général Bugeaud, ne voulant pas prolonger plus longtemps cet entretien, se leva brusquement; cependant Abd-el-Kader restait toujours assis et mettait une espèce d'affectation à échanger quelques paroles avec le général qui était debout devant lui. M. Bugeaud s'aperçut de l'intention, et prenant vivement la main de l'émir, il l'enlève en lui disant d'un ton familier : « Parbleu,

lorsqu'un général français se lève, tu peux bien aussi te lever, toi. » Ainsi se termina cette entrevue, qui fut sans résultats, car elle était sans but.

La nouvelle des négociations de la Tafna fut accueillie en France avec un profond sentiment de répulsion; aussi le ministère s'empressa-t-il de déclarer à la tribune que le traité n'était point ratifié, et que des modifications importantes y seraient apportées. Mais, par un hasard assez singulier, il arriva que, le même jour où M. Molé faisait cette déclaration solennelle, le télégraphe annonçait au gouverneur général que le roi approuvait ses conventions. Une pareille erreur (car c'est ainsi que M. Molé qualifie le démenti formel que lui donna le télégraphe) dénote de la part du cabinet une grande légèreté, ou une grande insouciance pour les affaires d'Afrique. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de l'ancienne régence, pour reconnaître combien peu nos intérêts avaient été ménagés : resserrés comme nous l'étions autour d'Oran et d'Alger, Abd-el-Kader et Ahmed-Bey étaient les véritables maîtres du pays. Des critiques véhémentes s'élevèrent contre le traité de la Tafna et surtout contre celui qui l'avait signé au nom de la France : on connaissait les antipathies du général Bugeaud pour la colonie; lui-même les avait hautement proclamées à la tribune, et on disait partout qu'il ne s'était laissé aller à tant de condescendance que pour mieux annihiler notre domination. Nous ne reproduirons pas ici ces récriminations; mais nous mettrons en lumière les observations pleines de justesse que le comte Damrémont adressa au ministère; elles émanent d'une source officielle, et ont le mérite d'avoir prédit tous les événements survenus à la suite de ce déplorable traité.

« Cette convention, disait-il, rend l'émir souverain de fait de toute l'ancienne régence d'Alger, moins la province de Constantine et l'espace étroit qu'il lui a plu de nous laisser sur le littoral autour d'Alger et d'Oran. Elle le rend souverain indépendant, puisqu'il est affranchi de tout tribut; que les criminels des deux territoires sont rendus réciproquement; que les droits relatifs à la monnaie et à la prière ne sont pas réservés, et qu'il entretiendra des agents diplomatiques chez nous comme nous en entretiendrons chez lui. Et c'est lorsqu'on a réuni à Oran quinze mille hommes de bonnes troupes, bien commandées, abondamment pourvues de toutes choses, lorsque des dépenses considérables ont été faites, lorsqu'une guerre terrible, une guerre d'extermination a été annoncée avec éclat, que, sans sortir l'épée du fourreau, au moment où tout était prêt pour que la campagne s'ouvrît avec vigueur à Oran comme à Alger; c'est alors, dis-je, que tout à coup on apprend la conclusion d'un traité plus favorable à l'émir que s'il avait remporté les plus brillants avantages, que si notre armée avait essuyé les plus honteux revers. Il y a peu de jours que l'on ne voulait permettre sous aucun prétexte à Abd-el-Kader de sortir de la province d'Oran, et voilà que, d'un seul trait de plume, on lui cède la province de Titery, Cherchell, une partie de la Metidja, et tout le territoire de la province d'Alger qui se trouve hors des limites qu'il nous a fixées, et sur lequel il n'avait

encore ni autorité ni prétention. Enfin on abandonne sans pitié des alliés qui se sont compromis pour nous et qui paieront de leur tête leur dévouement!

« Si j'examine la délimitation qui résulte de l'art. 2, je vois que, dans la province d'Oran, Mostaganem et Mazagran resteront séparés d'Oran et d'Arzew, c'est-à-dire qu'ils seront en état constant de blocus. Puisqu'on gardait ces deux villes, il était naturel de les lier à la zone que nous conservons; pour cet effet, au lieu de se borner à la Macta, il fallait garder les montagnes au-dessous de cette rivière, qui s'étendent le long de la mer, et leurs versants dans la plaine, et ne s'arrêter qu'à l'embouchure du Chélif. Cette extension valait mieux que le Rio-Salado et ses environs.

« Dans la province d'Alger, la délimitation est plus défectueuse encore. Qu'est-ce qu'une limite comme la Chiffa, qui, les trois quarts de l'année, n'a pas d'eau, qu'on peut franchir partout, et dont la rive opposée est habitée par la population la plus pillarde et la plus turbulente de la régence? Pourquoi ne pas garder au moins toute la Metidja? pourquoi en abandonner une des parties les plus riches, sans avantage et sans nécessité?

« Enfin, quelle est la garantie de ce traité? Quel gage Abd-el-Kader donne-t-il à la France, de son désir d'en observer les conditions, de sa sincérité et de sa bonne foi? Aucun. Le général Bugeaud le dit lui-même, « l'exécution « du traité ne repose que sur le caractère religieux et moral de l'émir. » C'est la première fois, sans doute, qu'une pareille garantie fait partie d'une convention diplomatique. Mais alors, comment serons-nous à l'abri d'une rupture imprévue, d'une invasion subite et générale qui ruinerait nos colons, et coûterait la vie à un grand nombre d'entre eux? »

Ces observations pleines de force n'empêchèrent point la ratification du traité. Effrayé des dépenses toujours croissantes qu'entraînait l'occupation de l'Algérie, le ministère crut, en accordant à Abd-el-Kader plus qu'il ne devait espérer, en faire un allié reconnaissant; il ne fit qu'éterniser la guerre. Mais détournons les yeux de cette œuvre désastreuse, et suivons le comte Damrémont dans les préparatifs de l'expédition de Constantine. La sagesse et la fermeté du brave colonel Duvivier, qui commandait à Ghelma, nous avaient concilié toutes les tribus voisines; le gouverneur général résolut donc de porter à quelques lieues plus avant, sur Medjez-Amar, sa base d'opération, et immédiatement y fit travailler à un camp retranché. Mais, tout en s'occupant des préparatifs de la guerre, il cherchait à nouer des négociations avec Ahmed.

Les résultats de l'expédition du maréchal Clausel avaient fait une profonde impression sur l'esprit du ministère; il n'avait qu'une très-faible confiance dans le succès de la nouvelle campagne, et aurait volontiers préféré la paix aux hasards des combats. « Vous ne perdrez pas de vue, disait le ministre de la « guerre dans une de ses dépêches au général Damrémont, que la pacification « est l'objet principal que le gouvernement se propose, et que la guerre n'est « considérée ici que comme un moyen de l'obtenir aux conditions les plus

« avantageuses... moyen auquel il ne faudra avoir recours qu'à la dernière « extrémité. » Le président du conseil résumait en ces mots la politique du cabinet : « Jusqu'au dernier moment, la paix plutôt que la guerre. » Politique mesquine qui restreignait l'action de la France en Afrique, et rendait impossible le résultat qu'on voulait obtenir. Abd-el-Kader à l'ouest, Ahmed-Bey à l'est, auraient sans cesse tenu en échec notre influence ; leur amitié eût toujours été douteuse, et leurs secrets efforts auraient constamment tendu à empêcher la civilisation d'Europe de prendre racine en Algérie. La véritable politique, la seule digne de la France, était de nous débarrasser de ces chefs ambitieux et de montrer aux indigènes que, sans auxiliaires, nous saurions aussi bien que les Turcs les contenir dans le devoir.

Cependant le comte Damrémont avait des ordres positifs de négocier la paix, et il dut s'y conformer. Il envoya d'abord à Tunis le capitaine Foltz, un de ses aides de camp, officier très-versé dans les formes de la diplomatie orientale : de ce point, il devait essayer par des moyens indirects à se mettre en relation avec le bey de Constantine. Dans le même temps, Ahmed appelait auprès de lui un riche négociant israélite de Bone, M. Busnach. Le gouverneur général autorisa ce juif à se rendre à cette invitation, et dès lors s'engagèrent entre les deux chefs des négociations assez actives, qui n'amenèrent aucun résultat. Ahmed se flattait par ce moyen de faire ajourner l'expédition à l'année suivante, espérant que, pendant ce temps, il parviendrait à obtenir l'assistance de Tunis et même de la Porte-Ottomane. Le général Damrémont ne se laissa pas circonvenir par ces subtilités ; tous les incidents que fit naître Ahmed, il les résolvait avec précision et netteté ; enfin celui-ci, poussé à bout, mais ne voulant pas avoir l'air de rompre, proposa des conditions telles, que notre gouverneur dut regarder comme nulles toutes les précédentes négociations, et ne songea plus qu'à la guerre.

Cette fois, le corps expéditionnaire fut porté à dix mille hommes ; un matériel de siége composé de huit pièces de fort calibre, de six obusiers et de trois mortiers, avec des approvisionnements considérables devait suivre. Le duc de Nemours, les généraux Trézel, Rulhières et le colonel Combes eurent le commandement des brigades ; la direction de l'artillerie fut dévolue au lieutenant général Valée, la plus haute capacité de cette arme, et celle du génie au lieutenant général Rohault-de-Fleury, une des célébrités de la sienne.

L'année précédente, il avait été décidé que les mêmes troupes qui avaient pris part au siége de Constantine composeraient l'effectif de la nouvelle expédition ; plusieurs circonstances empêchèrent la complète réalisation de cette pensée. Le 2e et le 17e légers, le 3e chasseurs d'Afrique, les spahis, l'infanterie turque, les tirailleurs d'Afrique, et les compagnies franches obtinrent seuls cette faveur. Toute l'infanterie de ligne avait été changée : un bataillon du 11e, le 23e, le 26e et le 47e remplaçaient les 59e, les 62e et 63e, que nous avons vus figurer en 1836. Dès le 25 septembre, toutes ces forces étaient concentrées et les

dispositions prises pour ouvrir la campagne, lorsqu'un incident fâcheux mit un moment en question l'opportunité de l'expédition. Le 12e de ligne, qui devait aussi en faire partie, venait d'arriver de France avec le choléra; on fut obligé de le mettre en quarantaine. Attendre sa sortie du lazareth, c'eût été perdre un temps précieux; entreprendre l'expédition sans lui, c'était affaiblir l'armée de deux mille hommes : le gouverneur général se décida pour ce dernier parti, assurant qu'il disposait d'assez de forces pour agir avec succès.

Le 1er octobre, à 7 heures et demie du matin, les deux premières brigades, commandées par M. le duc de Nemours et le général Trézel, sous les ordres immédiats du gouverneur général, partirent de Medjez-Amar, emmenant avec elles le matériel de siége. La première brigade bivouaqua au sommet du Raz-el-Akba, et la seconde s'arrêta à la hauteur des ruines romaines d'Announa. Une pluie abondante répandit sur l'armée pendant cette première journée de marche un profond sentiment de tristesse : on se rappelait combien l'intempérie de la saison avait été funeste à la campagne précédente, et involontairement on portait un regard inquiet sur l'avenir; mais, le temps s'étant bientôt éclairci, la gaieté reparut sur les visages, et la confiance réchauffa tous les cœurs.

Le 2, les troupes avec lesquelles marchait le quartier général arrivèrent au marabout de Sidi-Tamtam, et y passèrent la nuit. Le même jour, les deux dernières brigades bivouaquèrent à Raz-el-Akba, sur l'emplacement que la première brigade avait occupé la veille. Cet ordre de marche fut observé jusqu'à Constantine. Ainsi l'armée s'avançait sur deux colonnes parfaitement distinctes. Le temps était beau, l'ordre parfait, et on n'eut que très-peu d'efforts à faire pour repousser les attaques de l'ennemi.

Le 6 octobre, à 9 heures du matin, la première colonne arriva sur le plateau de Mansourah. Le gouverneur général se porta aussitôt en avant pour observer la ville et en reconnaître les abords. Comme l'année précédente, Constantine se montrait décidée à une résistance énergique : Ben-Aïssa commandait toujours les troupes de l'intérieur, et Ahmed-Bey celles du dehors. D'immenses pavillons rouges s'agitaient orgueilleusement dans les airs, salués par le cri aigu des femmes et par les mâles acclamations des défenseurs de la place. Les topjis étaient à leur poste, et sitôt qu'ils apercevaient un groupe de Français, ils lançaient dans leur direction, avec une rectitude remarquable, une bombe ou un boulet. C'est ainsi que furent accueillis sur plusieurs points le général Damrémont et le jeune prince qui marchait à ses côtés.

Lorsque les généraux d'artillerie et du génie eurent fait la reconnaissance de la place, il fut décidé que l'attaque aurait lieu par Coudiat-Aty, et qu'il serait seulement établi sur le Mansourah trois batteries destinées à éteindre les feux du front d'attaque et ceux de la Kasbah : on espérait que ces trois batteries, en foudroyant la ville, détermineraient plus promptement sa capitulation. Pendant

que l'on arrêtait ces dispositions, la seconde colonne arrivait sur le plateau de Sidi-Mabrouk, en arrière de Mansourah. Elle reçut aussitôt l'ordre d'y laisser le convoi et d'aller occuper Coudiat-Aty. La troisième brigade s'y porta en coupant le Rummel au-dessous de sa réunion avec le Bou-Merzoug, et la quatrième en traversant successivement les deux rivières, au-dessus de leur confluent. Sur la croupe montueuse qui forme un haut promontoire entre ces deux rivières, se tenait en observation, et à une certaine distance de la ligne de direction suivie par nos troupes, la cavalerie arabe, au milieu de laquelle on distinguait Ahmed-Bey. Malgré sa bonne position, l'ennemi ne fit aucune démonstration offensive, et le général Rulhières, sous le commandement supérieur duquel étaient placées nos deux dernières brigades, s'établit à Coudiat-Aty, sans avoir eu un coup de fusil à tirer.

Du côté qui regarde la ville, le contre-fort de Coudiat-Aty s'arrondit et se termine par une berge fort abrupte. En dedans, il se relève et forme une sorte de rebord demi-circulaire, dont la pente est semée de tombes, de chapelles et de marabouts. Deux bataillons s'établirent dans ce cimetière, tandis que le quartier général posait ses tentes à Sidi-Mabrouk et que le plateau de Mansourah se garnissait de batteries. Sur celui de Coudiat-Aty, les difficultés du terrain empêchaient les travaux d'avancer aussi rapidement.

Toutes ces dispositions inquiétaient les assiégés; et, le 7, ils résolurent d'y porter obstacle. En effet, dès les premières lueurs du jour, une double sortie fut dirigée contre nos travaux : la première eut lieu par la porte d'El-Cantara; elle porta ses efforts sur la droite de Mansourah; mais fut repoussée avec une grande perte par le 2ᵉ léger et les zouaves. La seconde sortie, plus sérieuse, s'opéra par les portes qui font face à Coudiat-Aty; cette colonne se composait de huit cents hommes, Turcs ou Koulouglis. Le troisième bataillon d'Afrique, la légion étrangère et le 26ᵉ de ligne l'accueillirent par des feux de peloton bien dirigés, qui l'ébranlèrent. Les Arabes du dehors vinrent aussi nous attaquer; mais ils eurent affaire au 47ᵉ de ligne et aux chasseurs d'Afrique, qui les mirent en complète déroute. Vers dix heures du matin, tout ce flux d'assaillants s'était retiré : les hommes à pied regagnèrent la ville, ceux à cheval se portèrent hors du rayon des charges de notre cavalerie.

A midi, le général Valée vint reconnaître Coudiat-Aty et déterminer l'emplacement de deux nouvelles batteries : une de brèche et une d'obusiers. On ordonna aussi la construction d'un retranchement sur le mamelon qui se trouve au-dessus du confluent des deux rivières pour mettre les communications entre Coudiat-Aty et Mansourah à l'abri des attaques de l'ennemi. Ces divers travaux commencèrent la nuit. Trois compagnies de sapeurs du génie et sept cent cinquante hommes d'infanterie y furent employés; mais la pluie, qui tombait par torrents, rendit tous leurs efforts inutiles : les rampes ménagées pour le transport de l'artillerie s'éboulaient; les canons et les prolonges s'embourbaient à chaque pas; les sacs à terre, imprégnés d'eau, n'offraient plus

qu'une masse fangeuse et sans consistance. Condamnés à l'inaction, couverts de boue, glacés par l'humidité, les travailleurs, sentaient leurs membres s'engourdir, et ne trouvaient nulle part un abri; tous les feux étaient éteints; aucune tente n'était dressée. Sous l'influence de ce fâcheux contre-temps, les batteries de Mansourah ne purent être armées, et celles de Coudiat-Aty restèrent inachevées.

Dans la journée du 8, une batterie supplémentaire s'éleva avec rapidité sur la pointe méridionale du plateau. Elle reçut le nom de *batterie de Damrémont*, et fut armée de trois pièces de 24 et de deux obusiers. On aurait pu commencer le feu dans la soirée; mais le temps étant trop brumeux pour obtenir un bon pointage, on en remit l'ouverture au lendemain. La nuit fut encore plus pénible que la précédente; la pluie tomba sans discontinuer. Il importait cependant que les éclats de notre artillerie, répondant à celle de la ville, vinssent soutenir le moral de nos troupes.

Enfin le 9, vers 7 heures du matin, le feu commença. Cependant les batteries de Mansourah ne produisirent pas tout l'effet qu'on en avait attendu : le feu de la Kasbah fut, il est vrai, assez promptement éteint; mais les bombes et les fusées n'allumèrent nulle part l'incendie, et la ville, bravant ce bruyant orage, ne se montra pas disposée à ouvrir ses portes comme on l'avait espéré. Renonçant à une tentative qui, plus longtemps prolongée, aurait pu nous faire user toutes nos munitions de siége en pure perte, le gouverneur général résolut de dégarnir les batteries de Mansourah, pour amener leurs pièces à celles de Coudiat-Aty : il faut avoir vu les lieux, mesuré les précipices qui se trouvent entre ces deux points, pour apprécier toutes les difficultés d'une semblable opération. Pas de route tracée, un terrain gras et argileux détrempé par la pluie, un torrent hérissé de rochers, et des berges à pic; c'est à travers tous ces obstacles qu'il fallut transporter des pièces de 24! Les chevaux n'y suffisaient pas; les hommes étaient obligés d'aider leur marche à coups de leviers, de charger les pièces sur leurs épaules, et de s'avancer avec cet immense fardeau sous le feu de l'ennemi. Deux jours et deux nuits furent consacrés à ces pénibles travaux.

Le 11 au matin, les batteries de Coudiat-Aty ouvrirent leur feu, et cette fois en deux ou trois heures, le couronnement des murailles fut détruit ou mis hors d'état de protéger efficacement les pièces de rempart. Vers deux heures et demie, un obusier pointé par le commandant Maléchard, sur un but indiqué par le général Valée, détermina le premier éboulement, qui fut salué d'un cri de joie unanime. Dès ce moment Constantine put être considérée comme à nous, car le succès ne dépendait plus que de la baïonnette de nos soldats.

Cependant le gouverneur général, moins jaloux de la gloire d'une prise d'assaut que désireux d'arrêter l'effusion du sang et d'empêcher les vaincus de courir à leur perte, avait résolu, avant de lancer les colonnes d'attaque,

de sommer les assiégés, et de tenter de les éclairer sur le danger de leur situation. La réponse à ces propositions bienveillantes ne fut remise que le lendemain matin ; elle était conçue en termes presque outrageants. « Il y a à Constantine, « y disait-on, beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Si les Français « en manquent, nous leur en enverrons. Nous ne savons ce que c'est qu'une « brèche ni une capitulation ; nous défendrons à outrance notre ville et nos « maisons. Les Français ne seront maîtres de Constantine qu'après avoir égorgé « jusqu'au dernier de ses défenseurs. » En entendant la lecture de cette réponse, le gouverneur général s'écria : « Ce sont des gens de cœur, eh bien ! l'affaire « n'en sera que plus glorieuse pour nous ! » Puis il monta à cheval et se dirigea sur Coudiat-Aty, suivi de son état-major.

Il était environ huit heures du matin ; la journée promettait d'être belle ; le soleil se levait radieux à l'horizon, et dissipait toutes les inquiétudes que le mauvais temps avait fait naître. Dans peu d'heures, la brèche, ouverte depuis la veille, allait être rendue praticable. L'allégresse se peignait sur tous les visages. Heureux de la certitude du triomphe, le comte Damrémont mit pied à terre, un peu en arrière des ouvrages et s'arrêta à un point très-découvert, d'où il se mit à observer la brèche. Le général Rulhières, jugeant cet endroit trop périlleux, courut à lui, pour l'engager à se retirer : « Laissez ! laissez ! » lui dit le gouverneur avec une froide impassibilité ; et presque au même instant, un boulet, parti de la place, le renversa sans vie. Le général Perregaux voulut le retenir dans sa chute ; mais une balle l'atteignit au-dessous du front, entre les deux yeux, et il tomba à son tour, grièvement blessé. Plongés dans une morne stupeur, officiers et soldats se pressaient autour de ces deux généraux si cruellement atteints, et s'épuisaient en efforts impuissants pour les secourir.

Instruit du triste événement qui venait de priver l'armée de son chef, le général Valée, qui était à la batterie de brèche, accourut aussitôt. Il fit éloigner les spectateurs, et le corps du comte Damrémont, couvert d'un manteau, fut silencieusement transporté sur les derrières. Cette nouvelle se répandit rapidement parmi les troupes ; mais alors le succès de l'expédition était trop assuré pour qu'elle pût faire naître d'autres sentiments que des regrets, et le vif désir d'une glorieuse vengeance. Le commandement en chef revenait de droit au général Valée, qui était le plus ancien en grade.

Sans connaître la vie militaire du vieux guerrier, nos jeunes soldats savaient vaguement que c'était un des meilleurs généraux que nous eût légués l'empire ; ils attendirent ses ordres avec confiance [1]. A neuf heures du matin, toutes les

[1] Le comte Valée (Silvain-Charles), lieutenant-général d'artillerie, est né à Brienne-le-Château (Aube), le 17 décembre 1773 ; il entra au service comme sous-lieutenant à l'école d'artillerie de Châlons, le 1er septembre 1792. Ses talents militaires qui se développèrent de bonne heure, et sa bravoure lui firent rapidement franchir les premiers grades. Promu à celui de lieutenant le 1er juin 1793, il assista aux siéges de Charleroi, de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes,

batteries recommencèrent à tirer. Pendant la nuit les assiégés avaient cherché à réparer la brèche au moyen de sacs de laine et de débris d'affûts. Ces faibles obstacles furent facilement renversés : bientôt les terres du rempart jaillirent, le talus fut formé, et vers le soir on put fixer l'assaut pour le lendemain matin. Cette décision venait d'être prise, lorsqu'un parlementaire apporta au général en chef un message de la part d'Ahmed. Le bey proposait de suspendre les hostilités et de reprendre les négociations. Le général Valée ne voyant là qu'un de ces moyens dilatoires si souvent employés par la diplomatie arabe, fit répondre qu'il n'écouterait aucune proposition que la place ne fût livrée. Confiant encore dans sa fortune, Ahmed refusa de se soumettre à cette condition, et les travaux du siége furent continués.

Enfin le 13, à trois heures et demie du matin, le capitaine du génie Boutault et le capitaine de zouaves Garderens furent chargés de reconnaître la brèche : mission périlleuse dont ils s'acquittèrent avec un sang-froid admirable, malgré les fréquentes fusillades de l'ennemi. A leur retour, ils déclarèrent qu'elle était praticable. On n'eut plus à s'occuper que de l'assaut. Les troupes destinées à y monter furent divisées en trois colonnes : la première, commandée par le lieutenant-colonel Lamoricière, fut composée de quarante sapeurs du génie, trois cents zouaves et deux compagnies d'élite du 2e léger; la deuxième, conduite par le colonel Combes, comprenait la compagnie franche du deuxième bataillon d'Afrique, quatre-vingts sapeurs du génie, cent hommes du troisième bataillon d'Afrique, cent de la légion étrangère et trois cents du 47e de ligne; la troisième, aux ordres du colonel Corbin, fut

de Condé, de Maëstricht et au passage du Rhin à Neuwied, où il se distingua d'une manière particulière. Il était capitaine depuis le 29 avril 1795, lorsque, l'année suivante, il se fit remarquer à la bataille de Wurtzbourg par son courage et par son habileté dans la manœuvre des batteries qui lui furent confiées. La campagne de 1800 allait offrir au capitaine Valée de nouveaux moyens de se signaler. On le vit, aux batailles de Mœskirche et de Hohenlinden, déployer le même sang-froid et la même ardeur. Ses services furent récompensés : l'empereur le nomma en même temps lieutenant-colonel et chevalier de la légion d'honneur en 1804. Il fit avec distinction la campagne de 1806, à la grande armée, en qualité de sous-chef d'état-major général d'artillerie, se fit remarquer à la bataille d'Iéna, et fut promu au grade de colonel du 1er régiment d'artillerie, le 12 janvier 1807. Sa belle conduite à la bataille d'Eylau, lui mérita la décoration d'officier de la légion d'honneur, et il acquit, à celle de Friedland, de nouveaux titres à la reconnaissance de son pays. Après avoir servi avec le même zèle et la même distinction pendant la campagne de 1808, à la grande armée, il reçut le commandement de l'artillerie du troisième corps de l'armée d'Espagne. Napoléon, satisfait de ses nouveaux services, le nomma général de brigade le 22 août 1810. Le général Valée cueillit sa part de gloire aux siéges de Lerida, de Mequinenza, de Tarragone, de Tortose et de Valence. Le 6 août 1811, l'empereur récompensa sa valeur et ses talents militaires en lui conférant le grade de général de division. Il se fit remarquer pendant toute la campagne de 1812, et se signala particulièrement à l'affaire de Castalla, le 13 avril 1813. Rentré en France après l'abdication de Napoléon, il remplit les fonctions d'inspecteur général d'artillerie. Dans les cent-jours, l'empereur lui confia le commandement de l'artillerie du cinquième corps. Au second retour de Louis XVIII, il fut nommé inspecteur général, rapporteur, puis président du comité central d'artillerie. Homme de science et de progrès, il se montra l'énergique partisan des réformes et des améliorations que son expérience lui avait fait juger utile d'introduire dans l'arme de l'artillerie.

formée de deux bataillons composés de détachements pris dans les quatre brigades; car tous les corps avaient hautement manifesté le désir d'être représentés dans cette action décisive.

Deux heures avant le jour, les première et deuxième colonnes d'attaque furent placées dans la place d'armes et le ravin y attenant; la troisième se trouvait derrière le Bardo, grand bâtiment en ruines sur les bords de la rivière. A sept heures, toutes les dispositions étaient prises, et le colonel Lamoricière, à la tête de ses zouaves, attendait avec impatience le signal de l'assaut: le duc de Nemours le lui donne. Stimulés par la voix de leur chef, ces braves se précipitent aussitôt sur la brèche, à travers une grêle de balles; et, renversant tous les obstacles, ils couronnent les remparts de leurs baïonnettes, au-dessus desquelles flotte le drapeau tricolore, soutenu par le capitaine Garderens. De vives acclamations saluent ce premier succès. Dans le trajet plusieurs zouaves tombent mortellement atteints; mais le nombre de ceux qui arrivent au sommet des murailles est plus que suffisant pour comprimer les efforts des assiégés. Cherchant partout un passage pour pénétrer dans la ville, ils ne rencontrent partout que des obstacles ou des entrées sans issue, et partout un feu meurtrier de mousqueterie. Alors un combat acharné, terrible, s'engage de maison en maison. En faisant brèche, le canon avait créé un terrain factice composé de terres remuées et de décombres, qui, se superposant au sol primitif, avait fermé les passages, obstrué les portes, défiguré entièrement les localités: on escarmouchait sur les toits; on tiraillait aux croisées, on chargeait à la baïonnette dans les boutiques et les allées. Après avoir sondé plusieurs couloirs qui paraissaient des entrées de rues, mais qui n'aboutissaient nulle part, on en rencontra un qui, s'élargissant à distance, semblait promettre un débouché; les zouaves s'y précipitent. Il serait impossible de dire avec détail les attaques partielles, les luttes, les assauts qu'il fallut livrer et soutenir avant de pénétrer dans l'intérieur de la ville: les lignes tortueuses des rues, la construction des maisons, le caractère opiniâtre des Arabes, n'en donnent qu'une idée imparfaite.

Cependant, à mesure que la première colonne gagnait du terrain, le général en chef, qui se tenait à la batterie de brèche avec le duc de Nemours, lançait de nouvelles troupes prises dans les deux autres colonnes. Ces troupes n'arrivaient que par détachements de deux compagnies, disposition sage et prudente qui prévint l'encombrement, et qui rendit moins considérable le chiffre des morts et des blessés. Cependant un grand nombre de braves, et parmi eux beaucoup d'officiers, furent mortellement frappés. La chute d'un mur en écrasa quelques-uns, entre autres le commandant Serigny, du 2e léger. Ils eurent surtout à souffrir d'une explosion terrible, que l'on crut d'abord être l'effet d'une mine creusée par les assiégés, mais qui provenait de l'incendie d'un magasin à poudre. Le colonel Lamoricière se trouva parmi ceux qu'elle mit hors de combat. Cet habile et intrépide officier était horrible-

ment brûlé; on craignit même pour sa vie, ou au moins pour sa vue, mais heureusement il conserva l'une et l'autre. Le colonel Combes, qui l'avait suivi de près sur la brèche, fut moins heureux : il reçut deux blessures mortelles, au moment où un mouvement qu'il dirigeait livrait l'intérieur de la ville à nos troupes. Il eut pourtant encore la force de s'assurer du succès, et vint en rendre compte au duc de Nemours, avec un calme stoïque : « Heureux, dit-il « en terminant, ceux qui ne sont pas blessés mortellement, ils jouiront « du triomphe! » Après ces dernières paroles, il chancelle et s'affaisse : on s'aperçut alors qu'une balle lui avait traversé la poitrine; le surlendemain il n'était plus! Ceux qui l'ont vu dans ce moment suprême ne parlent encore qu'avec un religieux enthousiasme de son admirable sang-froid.

Privées de leurs chefs, les troupes montraient quelque hésitation; le colonel Corbin, du 17e, commandant la troisième colonne, arriva à temps pour relever leur courage et diriger leurs efforts. Il les répandit à droite et à gauche, en ordonnant à chaque détachement d'opérer un mouvement concentrique vers le cœur de la place. Bientôt les zouaves rencontrèrent les premiers une des grandes voies de communication, la vraie route stratégique à travers ce dédale de rues et d'impasses. Dès ce moment, la défense devint timide et incertaine. Quelques grands édifices, des magasins publics, opposèrent pourtant encore une opiniâtre résistance. Dès que les colonnes d'attaque eurent pénétré assez avant pour être maîtresses de la ville, le général Rulhières en prit le commandement supérieur. On se battait encore, il est vrai; mais les autorités faisaient leur soumission, et imploraient la clémence du vainqueur. Le général fit cesser le feu, et se dirigea sur la Kasbah, où il entra sans difficulté.

Pendant l'assaut, une partie de la population avait tenté de fuir par les côtés de la ville non exposés à nos coups; mais un grand nombre de ces malheureux se brisèrent sur les rochers escarpés qui ceignent Constantine, et d'où ils ne pouvaient descendre qu'au moyen de longues cordes que leur poids faisait rompre. Nos soldats furent saisis d'horreur et de compassion lorsque, plongeant leurs regards dans le fond de ces abîmes, ils virent cette multitude d'hommes, de femmes et d'enfants écrasés, mutilés, entassés les uns sur les autres, et se débattant encore dans les angoisses d'une douloureuse agonie. Ben-Aïssa, le lieutenant du bey, fut du petit nombre de ceux qui parvinrent à s'échapper; le kaïd-el-dar (intendant du palais), blessé la veille, était mort pendant l'assaut; un des cadis avait suivi le bey; l'autre, quoique blessé, s'était enfui dès qu'il avait été en état de supporter la fatigue. Il ne restait dans Constantine, à l'exception du cheik El-Belad, aucune des autorités principales. Ce vieillard vénérable, affaibli par l'âge, n'avait pas assez d'énergie pour faire face à toutes les nécessites de la situation. Heureusement, son fils se chargea d'organiser une espèce de pouvoir, une municipalité composée d'hommes dévoués, à l'aide desquels on parvint à connaître et à classer les ressources que la ville offrait, ainsi qu'à faire rentrer la contribution

de guerre imposée aux habitants pour subvenir aux besoins de l'armée.

Parmi les principaux édifices, on choisit d'abord ceux qui devaient être affectés aux ambulances, aux magasins de vivres et fourrages, à la manutention du pain. Le duc de Nemours et le général Valée prirent ensuite possession du palais d'Ahmed, vaste construction, composée de quatre cours inégales, plantées d'orangers, de citronniers, de jasmins et de vignes, et entourées de galeries soutenues par des colonnes de marbre. Il ne faut pas cependant chercher ici la symétrie, l'élégance d'ornementation et la richesse de détails qui se font remarquer dans les palais de Séville et de Grenade; mais dans cet ensemble on trouve encore un effet prestigieux, sous l'impression duquel l'esprit rêve de plus grandes magnificences.

A part ce palais et quelques autres de moindre apparence, Constantine est un vaste et triste assemblage de maisons, coupé de ruelles tortueuses et infectes, vrai labyrinthe de cloaques et d'égouts. Les habitations, entassées les unes sur les autres, sont construites en briques mal cuites, et dans la partie supérieure en matériaux de terre séchée au soleil, ayant toutes des étages en saillie, qui envahissent la voie publique et l'attristent de la teinte sombre de leurs parois. Les seules parties sur lesquelles les yeux fatigués peuvent se reposer, ce sont les ruines; là, du moins, circule un peu d'air et de lumière. La plupart des maisons n'ont qu'un simple rez-de-chaussée et une petite cour sombre et humide, de forme carrée ou triangulaire. D'autres, en plus petit nombre, ont deux et même trois étages, des colonnes en marbre et quelques ornements d'architecture. Constantine n'offre pas, comme Alger, un type unique de constructions servilement calqué d'un bout à l'autre de la ville : ici, la colonne s'assied gravement sur de larges bases; là, elle se contourne de la manière la plus bizarre; ailleurs, elle s'élance, svelte et gracieuse comme la tige d'un palmier; d'une maison à l'autre, souvent même d'un étage à l'autre, dans la même maison, l'ogive s'alonge, se déprime, ou se marie au plein cintre et à la plate-bande. Plusieurs mosquées, quoique sans marbres et sans décorations brillantes, se font remarquer par la multiplicité de leurs nefs, que séparent des rangées d'arcades ogivales.

Mais, parmi ces specimens d'architecture, les plus remarquables, sans contredit, sont ceux qui appartiennent à l'art antique. La puissance de leur structure, la hardiesse de leur jet, la majesté calme avec laquelle ils abritent, sous leurs grandes ombres, les masures modernes, les font ressembler aux chênes majestueux des forêts, qui protégent de leurs branches séculaires, mais toujours vigoureuses, les arbustes et les buissons qui végètent auprès d'eux. Quelques pans de murs de la Kasbah paraissent être de construction romaine : on y distingue çà et là des matériaux antiques; le pont d'El-Cantara réunit aussi de nombreux vestiges de la domination romaine.

Cinq rues principales traversent Constantine dans un sens à peu près parallèle au cours du Rummel. La plus élevée conduit de la porte supérieure à la

Kasbah, qui suit assez exactement la crête du terrain sur lequel la ville est assise. Deux autres partent des abords, l'une de la porte inférieure, l'autre d'une porte intermédiaire, auxquelles elles se rattachent, par de tortueux embranchements. Une troisième prend naissance à la porte intérieure, auprès de laquelle eut lieu la grande explosion. A leurs extrémités opposées, ces grandes voies se transforment en un réseau inextricable de petites rues dont le nœud est auprès de la porte du pont. Les autres rues, pour la plupart perpendiculaires à celles-ci, sont en pente rapide; elles se joignent et se séparent, se perdent et se retrouvent, et semblent disposées tout exprès pour faire le désespoir de celui qui est forcé de les parcourir. Le seul côté pittoresque de ces voies immondes, ce sont les passages voûtés, au moyen desquels les rues se prolongent à travers des massifs de bâtiments : le jour y meurt et renaît tour à tour, les passants glissent comme des ombres dans le clair-obscur, et dessinent de bizarres silhouettes sur le fond lumineux qu'encadrent les derniers arceaux.

Nous avons dit ailleurs l'origine de Cirtha (Constantine); elle fut d'abord appelée par les Romains *Colonia Sittianorum*, du nom d'un partisan qui rendit de grands services à César dans la guerre d'Afrique; Appien assure même qu'elle fut donnée en dotation à ce Sittius. Micipsa y avait mené une peuplade grecque, et, suivant Strabon, l'avait rendue tellement puissante qu'elle pouvait mettre sur pied vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Lorsque les Vandales, dans le v[e] siècle, envahirent la Numidie et les trois Mauritanies, ils détruisirent toutes les villes florissantes, mais Cirtha fut du petit nombre de celles qui résistèrent au torrent dévastateur. Les victoires de Bélisaire la retrouvèrent debout; Constantin l'embellit de riches édifices, et lui donna son nom; l'empereur Justinien y fit aussi faire de grandes réparations, et reçut à ce titre, dit Procope, le nom de second fondateur de Constantine.

Au XII[e] siècle, un écrivain arabe (Edris) s'exprimait ainsi sur l'état de Constantine : « Cette ville, disait-il, est peuplée et commerçante; ses habitants « sont riches; ils s'associent entre eux pour la culture des terres et pour la « conservation des récoltes; le blé, qu'ils enferment dans des souterrains, y « reste souvent un siècle sans éprouver aucune altération. Entourée presque « entièrement par une rivière profondément encaissée, et par une enceinte de « hautes muraille, cette ville est considérée comme une des places les plus « fortes du monde. » Au commencement du XVI[e] siècle, lorsque Kaïr-ed-Din s'en empara, Constantine contenait environ huit mille maisons, ce qui suppose une population de trente à quarante mille âmes. C'était, après Tunis, dont elle dépendait encore, la ville, de toute cette partie de l'Afrique, où l'industrie était le plus florissante. Le tissage de la laine, la mise en œuvre des cuirs, occupaient un très-grand nombre d'artisans; ces produits étaient dirigés sur les marchés du littoral et des villes intérieures, principalement sur ceux de Msilah et de Nikouz. Cette dernière ville faisait d'abondantes récoltes de noix et de

figues, fort estimées dans le pays, et que ses marchands transportaient à Constantine; mais le commerce le plus important avait lieu avec le désert, d'où les caravanes apportaient de la poudre d'or, des esclaves, des plumes d'autruche, des tapis, des haïks en soie et en laine de diverses qualités.

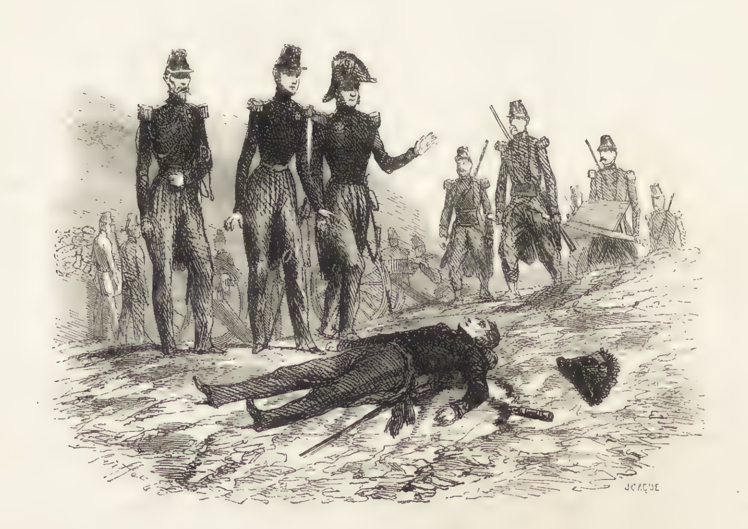
Les pertes occasionnées par la guerre et les émigrations considérables qui eurent lieu pendant le siége, avaient réduit la population de Constantine à seize ou dix-huit mille âmes; cependant les habitants, revenus de leur stupeur, ne tardèrent pas à rentrer; mais ils nous abandonnèrent presque exclusivement les parties hautes de la ville, ainsi que les grandes rues. Ils se tinrent d'abord loin de la lumière, dans les ruelles détournées et dans les bas quartiers qui longent le Rummel; puis, enhardis par notre conduite pacifique, ils regagnèrent insensiblement leurs maisons. Les autorités françaises les y engageaient par tous les moyens possibles; elles firent respecter les propriétés; partout elles assurèrent le libre exercice des diverses industries; aussi Constantine reprit-il bientôt son aspect accoutumé; les transactions se rétablirent, et nos soldats, privés depuis longtemps des douceurs de la civilisation, achetaient avec une ardeur sans égale tout ce qui était exposé.

Le fils du cheik El-Belad, Sidi-Hamouda, qui nous avait offert son concours avec tant d'empressement, fut nommé kaïd de la ville. La sollicitude qu'il mit à s'acquitter de ses fonctions et à prévenir les causes de désordre, affranchit notre prise de possession de tout acte de violence. Cette attitude calme permit d'utiliser toutes les ressources, de conserver tous les documents administratifs et de suivre toutes les traditions. Bientôt, sous l'influence de ce sage système, un grand nombre des tribus voisines vinrent faire leur soumission, et la puissance d'Ahmed-Bey fut complétement ruinée au dedans et au dehors. Il errait en fugitif dans les monts Aurès, et les populations habituées à reconnaître le droit du plus fort, tournaient vers nous leurs vœux et leurs espérances.

Quelques jours après notre installation à Constantine, on vit arriver, non sans quelque surprise, le 12e régiment de ligne ayant le duc de Joinville à sa tête. Le jeune prince, monté sur *l'Hercule*, avait fait relâche à Bone, le 4 octobre. Instruit de l'ouverture de la campagne, il voulut courir les mêmes périls que son frère; mais il dut différer son départ jusqu'à la quarantaine prescrite. Cette arrivée soudaine jeta une espèce de panique dans l'armée : le régiment traînait à sa suite un grand nombre de fiévreux, et comme, durant la traversée de France en Afrique, plusieurs de ses hommes avaient été atteints du choléra, on prétendit qu'il apportait avec lui ce fatal fléau. En effet, soit qu'il fût réellement atteint, soit que la peur eût contribué au développement de la maladie, la mortalité devint très-grande dans les hôpitaux; les décès s'y succédaient avec une effrayante rapidité, non-seulement chez les soldats, mais encore chez les officiers; un général, le marquis de Caraman, succomba même à cette affection.

Pour arrêter les progrès de l'épidémie, le général Valée résolut d'évacuer

Constantine ; l'approche de la mauvaise saison lui en faisait d'ailleurs un devoir rigoureux. La première colonne, composée du parc de siége et de plusieurs bataillons d'infanterie, se mit en marche le 20 octobre, accompagnant les dépouilles mortelles du général comte Damrémont qui reposent aujourd'hui sous le dôme des Invalides. La seconde colonne partit le 26, sous les ordres du général Trezel, avec un convoi de malades. Enfin, le 29 octobre, le général Valée quitta lui-même Constantine avec la troisième, laissant dans la place une garnison de deux mille cinq cents hommes, sous les ordres du général Bernelle. En cas d'attaque, il avait fait préparer pour elle un réduit dans la Kasbah. De Constantine à Bone, la marche de nos troupes ne fut pas un seul instant interrompue; on voyait de toutes parts les Arabes et les Kabaïles se retirer dans leurs douairs, tristes et abattus. Par précaution néanmoins, les points intermédiaires : Medjez-Amar, Ghelma, Nech-Maya et Dréan furent occupés, et devinrent des places fortes. En arrivant à Bone le 6 novembre, le général Valée y reçut des mains de M. de Lasalle, officier d'ordonnance du roi, le bâton de maréchal et le titre de gouverneur général des possessions françaises en Afrique.





CHAPITRE XVIII.

GOUVERNEMENT DU MARÉCHAL VALÉE.

(6 NOVEMBRE 1837 — 28 DÉCEMBRE 1840.)

Résultats de la prise de Constantine. — Différends à propos du traité de la Tafna. — Organisation des troupes et du territoire d'Abd-el-Kader. — Fondation de Philippeville. — Expédition des Bibans ou Portes de Fer. — Reprise des hostilités. — Défense héroïque de Mazagran. — Le prince royal et le duc d'Aumale au Teniah de Mouzaïa. — Situation.



Le 23 octobre, le canon des Invalides annonçait aux habitants de Paris la prise de Constantine ; et déjà cette nouvelle conquête, comme celle d'Alger, jetait de l'anxiété dans les esprits. Les irrésolutions que le gouvernement montrait depuis sept années, dans toutes les affaires d'Afrique, donnaient cours aux bruits les plus sinistres. Conservera-t-on Constantine ? se demandait-on de toutes parts, et les deux principaux organes du ministère répondaient à cette question d'une manière tout opposée. Dans les chambres, même sollicitude et même indé-

cision. Le discours d'ouverture avait bien annoncé, en termes pompeux, la conquête de Constantine. « Si la victoire, disait la Couronne, a plus fait « quelquefois pour la puissance de la France, jamais elle n'a élevé plus haut « la gloire et l'honneur de ses armes. » Mais, comme toujours, le ministère avait pris à tâche de ne rien préciser, de n'annoncer aucune détermination positive sur la conservation de la nouvelle conquête. « Dans l'est de « l'Algérie, ajoutait-il, comme dans l'ouest, nous avons voulu la paix; mais « l'opiniâtreté du bey qui commandait à Constantine nous a obligé à prouver « une fois de plus aux indigènes qu'ils devaient renoncer à nous résister. » Voilà tout. A la Chambre des pairs, M. de Gasparin, sans crainte de heurter la susceptibilité nationale, proclamait tout haut l'incapacité de la France à coloniser, et proposait d'abandonner Constantine après l'avoir démantelée. M. Mérilhou, au contraire, sommait le ministère de conserver l'Algérie et demandait une loi qui déclarât cette province définitivement unie à la France.

A la Chambre des députés, les antipathies pour notre possession d'Afrique se manifestaient avec plus de violence encore. Aux yeux de M. Duvergier de Hauranne, le gouvernement s'était engagé dans une voie déplorable par son ardeur belliqueuse, et il taxait l'expédition de Constantine de *funeste* et d'*impolitique*. MM. Jaubert et Desjobert, ces deux implacables adversaires de la conquête de l'Algérie, dont les discours ont été aussi funestes à notre domination que des batailles perdues, vinrent ensuite faire entendre leur plaidoyer systématique contre tout ce qui se passait en Afrique. Pour eux, l'Algérie était un gouffre où toutes les ressources de la France se consommaient en pure perte ; ils comptaient avec affectation et souvent exagéraient le nombre des morts et des blessés; ils supputaient aussi la balance du commerce, et comme ils la trouvaient peu favorable à la métropole, ils ne cessaient de dire que l'Algérie ruinait la France. Étroite et absurde manière de calculer ! Comme si la civilisation n'a pas toujours imposé aux grandes nations des devoirs impérieux, stériles dans leurs résultats immédiats, féconds dans leurs conséquences éloignées. Et nous aussi nous voudrions que cette grande expérience fût conduite avec plus d'économie et de volonté ; mais, malgré les fautes qui ont été commises, nous ne cesserons d'engager la France à persévérer dans la voie qu'elle s'est tracée ; car, à toutes les époques, ce sera pour elle une véritable gloire que d'avoir entrepris le rétablissement de la civilisation et du christianisme en Afrique [1].

Mais détournons les yeux de ces malencontreux politiques et suivons le fil des événements.

Le maréchal Valée arriva à Alger dans les premiers jours de novembre, ramenant avec lui les troupes excédant les besoins de la nouvelle occupation. Ce retour était bien nécessaire ; car nos forces avaient été tellement diminuées

[1] « La conversion de la Barbarie en province européenne, écrivait le duc d'Orléans au roi « son père, marquera votre règne d'un des grands événements du siècle. »

dans cette province que de toutes parts, à l'instigation d'Abd-el-Kader, les tribus se soulevaient contre nous. Le frère de l'émir, El-Hadji Mustapha, s'était emparé de Blidah et y levait des contributions; les Hadjoutes recommençaient à commettre des vols sur notre territoire. En l'absence du gouverneur général, l'administration civile et militaire avait bien été confiée à des chefs expérimentés : au général Bro d'abord, puis au général Négrier; mais que pouvait contre tant d'ennemis toute leur habileté, avec le faible effectif dont ils disposaient? ils n'avaient guère que quinze cents hommes en état de tenir la campagne. On adressa des remontrances au bey de Milianah, qui était l'un des principaux fauteurs de ces troubles; mais ce chef, qui sentait alors toute sa force, n'y répondit que par l'ironie. « Si les Français, dit-il à nos envoyés, « veulent assurer la tranquillité du pays, qu'ils en confient la police à mon « maître, et qu'ils se bornent à occuper Alger. » Ainsi, la victoire venait à peine d'inaugurer notre souveraineté dans la province de Constantine que de nouveaux troubles germaient dans celle d'Alger.

La convention signée le 30 mai sur la plage de la Tafna, avait interdit à l'émir de sortir du pays placé sous son commandement. Mais son caractère ambitieux et inquiet faisait craindre que, sous prétexte de poursuivre hors de son territoire des ennemis qu'il ne pouvait autrement atteindre, il ne tentât de pénétrer au delà des montagnes qui servent de limite aux provinces d'Alger et de Tittery. Le maréchal Valée fut donc autorisé à prendre les mesures propres à rendre impuissantes toutes tentatives de ce genre; tandis que d'un autre côté, on cherchait à éclaircir ce que la lettre du traité de la Tafna pouvait offrir d'équivoque au sujet des limites à l'est d'Alger. Le dissentiment qui existait entre nous et Abd-el-Kader portait principalement sur l'article 2. L'émir prétendait qu'il nous bornait à l'Oued-Kaddara, et que le mot arabe *au delà* qui s'y trouve, mis après le nom de cette rivière, était tout à fait sans valeur. Nous disions, nous, au contraire, qu'il en avait une très-grande et signifiait que nous n'avions pas voulu nous limiter dans la direction de l'est. En conséquence, il fut décidé qu'on n'admettrait d'autre interprétation que celle qui, en assurant au profit de l'administration française la contiguité des deux provinces d'Alger et de Constantine, et la possession facultative du littoral tout entier, depuis Alger jusqu'à la frontière tunisienne, lui laisserait également tout le territoire au nord d'une ligne tracée d'Alger aux Portes de Fer, y compris ce défilé et le fort de Hamza. Malgré cela, Abd-el-Kader, ne tenant aucun compte de ces décisions, opérait des razzias dans la partie contestée et y instituait des fonctionnaires dévoués à sa personne.

A cette époque, l'émir envoya à Paris son secrétaire intime, Sidi-Mouloud-Ben-Arrach, avec la mission ostensible d'offrir au roi des présents, mais, au fond, pour obtenir une solution favorable à l'interprétation qu'il voulait donner au traité du 30 mai. Fort heureusement les ministres se récusèrent, et l'émissaire d'Abd el-Kader reçut l'invitation de s'entendre directement, à

Alger, avec le gouverneur général. Cette réponse coupa court à tous les atermoiements; Mouloud Ben-Arrach quitta la France, et quelques jours après son arrivée en Afrique (4 juillet), il signait la convention suivante :

Article 1er. — Dans la province d'Alger, les limites du territoire que la France s'est réservé au delà de l'Oued-Kaddara sont fixées de la manière suivante : le cours de l'Oued-Kaddara, jusqu'à sa source, au mont Thibiarin; de ce point jusqu'à l'Isser, au-dessus du pont de Ben-Hini; la ligne actuelle de délimitation entre l'outhan de Khachna et celui de Beni-Djaah, et au delà de l'Isser jusqu'au Biban, la route d'Alger à Constantine, de manière à ce que le fort de Hamza, la route royale, et tout le territoire au nord et à l'est des limites indiquées restent à la France, et que la partie du territoire de Beni-Djaad, de l'Hamza et de l'Ouannougha, au sud et à l'ouest de ces mêmes limites, soit administrée par l'émir. Dans la province d'Oran, la France conserve le droit de passage sur la route qui conduit actuellement du territoire d'Arzew à celui de Mostaganem; elle pourra, si elle le juge convenable, réparer et entretenir la partie de cette route à l'est de la Macta, qui n'est pas sur le territoire de Mostaganem; mais les réparations seront faites à ses frais et sans préjudice des droits de l'émir sur le pays.

Article 2. — L'émir, en remplacement des 30,000 fanègues de blé et des 30,000 fanègues d'orge qu'il aurait dû donner à la France avant le 15 janvier 1838, versera chaque année, pendant dix ans, 2,000 fanègues de blé et 2,000 fanègues d'orge. Ces denrées seront livrées à Oran le 1er janvier de chaque année, à dater de 1839. Toutefois, dans le cas où la récolte aurait été mauvaise, l'époque de la fourniture serait retardée.

Article 3. — Les armes, la poudre, le soufre et le plomb dont l'émir aura besoin seront demandés par lui au gouverneur-général, qui les lui fera livrer à Alger, au prix de fabrication, et sans aucune augmentation pour le transport par mer de Toulon en Afrique.

Article 4. — Toutes les dispositions du traité du 30 mai 1837, qui ne sont pas modifiées par la présente convention, continueront à recevoir pleine et entière exécution, tant dans l'est que dans l'ouest.

Cet acte réglait donc les seuls points sur lesquels des stipulations écrites fussent indispensables; les autres ne pouvaient fournir matière à aucune autre contestation.

Dans la province de Constantine régnait un calme auquel nous avions été peu accoutumés dans les autres parties de notre conquête. Les chefs des tribus, les gouverneurs de villes venaient, en foule, faire leur soumission; parmi ces derniers on remarqua surtout le kaïd de Milah, petite ville placée à douze lieues de Constantine, sur la route du port de Djidgelli, et qui commande aussi les plaines de la Medjanah. L'investiture en fut donnée au kaïd, et plus tard les troupes françaises vinrent y former un établissement permanent. Milah était destiné à devenir un poste important, comme base d'opérations, toutes les fois que les intérêts de notre politique exigeraient notre intervention du côté de Stora, ou dans la direction des Portes de Fer.

Bientôt après, le gouverneur général ordonna au général Négrier de faire une reconnaissance sur Stora. Cette opération, entreprise pour compléter la

recherche d'une plus courte voie de Constantine à la mer, devait s'effectuer à travers un pays tout à fait inconnu, et dans lequel les Turcs eux-mêmes n'avaient pas osé s'aventurer depuis longtemps. Elle fut néanmoins accomplie avec un plein succès, et, contre toute espérance, on put l'étendre jusqu'au rivage. La colonne franchit les montagnes qui séparent le Rummel du bassin de Stora, et, n'apercevant point d'ennemis, s'avança jusqu'aux ruines de *Rusicada*. Cette marche hardie inquiéta les Kabaïles, qui harcelèrent à son retour notre expédition, à laquelle pourtant quelques-uns de leurs chefs vinrent porter des assurances de paix. Dans cette rencontre les auxiliaires indigènes combattirent sous nos drapeaux avec une vigueur remarquable, et furent presque seuls atteints par l'ennemi. La distance parcourue n'offrit à la marche de nos troupes aucune difficulté sérieuse : le pays traversé était boisé, fertile et beau ; l'établissement sur les ruines de la cité romaine demeura dès lors résolu ; dès lors aussi, commença l'exécution de la route qui, par le camp de Smendou et celui de l'Arrouch, conduit, en trois marches, de Constantine à son port naturel.

Trompé par des espérances que ses partisans lui faisaient trop légèrement concevoir, Ahmed-Bey qui, depuis sa chute, errait dans le désert avec les cavaliers de quelques tribus qui ne l'avaient pas abandonné, s'était d'abord avancé dans le Djerid, non loin du point où Abd-el-Kader avait, pendant quelque temps, dressé ses tentes. Il chercha ensuite à se rapprocher de Constantine, et n'en était plus qu'à cinq journées, lorsque le général Négrier, avec toutes ses forces disponibles, se porta au-devant de lui, comprenant bien qu'un tel voisinage jetterait de l'incertitude parmi nos partisans, et empêcherait les Arabes de se soumettre. Cette démonstration suffit pour faire reculer l'ancien bey, qui continua depuis ses intrigues, mais dont les tentatives restèrent toujours sans résultat.

Dans les provinces du centre et de l'ouest, la guerre avait cessé à la suite de la convention de la Tafna ; mais Abd-el-Kader, toujours à l'affût des circonstances qui pouvaient aider à l'agrandissement de son autorité, croyant d'ailleurs que la défaite d'Ahmed-Bey serait favorable à ses projets, était venu, dans le mois de décembre 1837, placer son camp dans l'outhan d'Ouannougha, près de Hamza. Là, il reçut l'hommage, non seulement des chefs sur lesquels le commandement lui avait été donné, mais encore de ceux des tribus de l'est, de l'autre côté des montagnes. Des agents qu'il ne désavouait pas, jetaient, par l'intrigue et la menace, l'incertitude parmi les Arabes qui reconnaissaient déjà, ou se préparaient à reconnaître l'autorité de la France, et l'alarme s'étendait même jusqu'aux extrémités orientales de la Metidja soumise. Il importait donc d'en faire cesser les causes : un camp de deux mille cinq cents hommes fut établi sur le haut Khamis, pour observer le mouvement de l'émir. Il se retira alors sur Medeah, et les troupes françaises, après avoir manœuvré quelques jours le long de l'Atlas, rentrèrent dans les positions qu'elles

occupaient auparavant. Bientôt après cette démonstration de notre part, l'émir se dirigea sur Tekedempt, où se faisaient en ce moment les préparatifs d'une expédition qu'il projetait du côté du désert.

Avant de le suivre dans cette course lointaine, donnons une idée de la nouvelle organisation qu'il avait établie dans le territoire qui lui était dévolu par le traité de la Tafna.

Ayant vu les Français s'emparer successivement des villes les plus considérables de l'Algérie ; sachant bien qu'en cas de revers les Arabes qui lui étaient le plus dévoués ne résisteraient pas à la tentation de piller ses munitions et ses richesses, Abd-el-Kader forma d'abord le projet de fonder quelques villes, où il pût mettre son trésor à l'abri de la rapacité de ses sujets, et où il pût agglomérer les populations des lieux qu'il ferait évacuer au premier soupçon d'une invasion française. Comme la prise de Constantine l'avait convaincu qu'aucune fortification ne pouvait résister aux armes des chrétiens, il choisit, pour établir ses places de refuge, des sites escarpés qu'il jugea inaccessibles à nos troupes. Dans cette intention il fonda : Boghar, à quinze lieues environ au sud-est de Medeah ; Thaza, à douze lieues sud-sud-est de Milianah ; Saïda, à une journée et demie arabe au sud de Mascara, dans la tribu de Beni-Yacoub ; Tafraoua, située à une journée au sud de Tlemcen. Mais la plus importante de ses créations fut Tekedempt, dont il fit le siége principal de son autorité.

Située au milieu d'un pays tout à fait inculte, cette place, où l'on a reconnu depuis les ruines d'une cité romaine, est à trente lieues sud-ouest de Thaza et à dix-huit lieues est de Mascara. Elle était défendue par une redoute et par deux forts, dans le plus grand desquels Abd-el-Kader plaça son habitation, et des bâtiments capables de contenir dix-huit cents soldats. Environ trois cents cabanes, au milieu desquelles s'élèvent quelques maisons avec terrasses ou recouvertes en tuiles, composaient toute la ville. Les habitants étaient des Maures de Mazagran et de Mostaganem, et des Koulouglis de Milianah et de Medeah, exilés à Tekedempt par l'émir. Le fort servit de dépôt pour les munitions de guerre ; là se trouvait aussi l'établissement de la monnaie, et enfin un grand nombre d'outils et de machines que Ben-Arrach avait achetés en France pendant son voyage.

Peu confiant dans les ressources que lui fournissaient les contingents de chaque tribu, dont le chiffre cependant s'élevait à 73,000 hommes, infanterie et cavalerie, ou plutôt voulant se ménager, contre les Arabes, un moyen permanent de domination, et se mettre en mesure de porter partout où il lui conviendrait des forces toujours disponibles, Abd-el-Kader songea aussi à organiser une armée, à l'instar de celles d'Europe. Dans la profonde inexpérience où il était de nos moyens militaires, il dut s'adresser à des déserteurs qui lui étaient venus principalement de la légion étrangère. Au début de la formation de ses corps réguliers, l'on y reçut quelques jeunes gens des meilleures familles. Des hommes expressément chargés du recrutement allaient

dans tous les aghaliks faire appel à ceux qui voulaient devenir les *fils du sultan;* le désir d'échapper à la contrainte gênante de la tribu déterminait souvent des enrôlements; mais le nombre ne tarda pas à diminuer, alors on eut recours à la force, à une espèce de *presse.* L'enrôlement était sans terme fixe, se faisait à tout âge; il suffisait de se présenter pour être admis.

L'uniforme de l'infanterie se composa d'une veste en serge grise sans ornement et revêtue d'un capuchon, d'un gilet en serge bleue, d'un pantalon de la même étoffe et d'une culotte rouge; chaque homme reçut tous les trois mois une chemise en toile et une paire de souliers en cuir jaune. Sur ses propres deniers, le soldat, ajoutait à ce costume un burnous et un haïk généralement en très-mauvais état; une giberne de cuir de Maroc, qui se portait à l'aide d'une courroie passée sur l'épaule droite, un fusil avec baïonnette, quelquefois des pistolets et un yatagan, tel était l'armement des fantassins [1].

L'uniforme de la cavalerie régulière d'Abd-el-Kader différait peu de celui de nos spahis. Chaque cavalier recevait du beylik un cheval et un harnachement complet. Il était armé d'un fusil sans baïonnette ou d'une carabine, d'un sabre à lame de Fez et d'un pistolet; il avait la même giberne que le fantassin. Les spahis de l'émir n'eurent de la cavalerie régulière que le nom, leur instruction étant nulle sous tous les rapports.

L'artillerie fut composée presque exclusivement de déserteurs français, de Turcs et de Koulouglis; mais parmi eux pas un n'était réellement capable de bien diriger un canon, et à chaque instant il arrivait des accidents dans les exercices. D'ailleurs, tout le matériel était détérioré et presque entièrement hors d'état de service, et les pièces montées sur de lourds affûts, avec des roues d'un seul morceau. Quatre mille quatre cents hommes d'infanterie, neuf cent vingt cavaliers, cent quarante canonniers, douze pièces de campagne, vingt-neuf pièces de siége, neuf mille soixante-dix fusils, telles étaient, lors de l'expédition de l'émir contre Aïn-Madhy, la situation exacte de ses forces régulières.

Le marabout Tedjini, dont la famille gouvernait la ville d'Aïn-Madhy, avait refusé de reconnaître l'autorité de l'émir et d'acquitter le tribut. Irrité de ce refus, et peut-être aussi dans le but de s'assurer, en cas de revers, un refuge plus difficilement accessible aux armes françaises, Abd-el-Kader se mit en marche vers la fin de mai, pour aller faire le siége de cette ville. Ses préparatifs, malgré leur importance relative, se trouvèrent insuffisants pour obtenir

[1] Pour sa nourriture, chaque soldat recevait, par jour, des galettes pesant une livre et demie, et une livre de farine grossièrement moulue, avec laquelle il préparait son cous-coussou. Deux fois par semaine, chaque peloton de vingt homme reçevait un mouton; mais les soldats trouvaient d'autres ressources plus considérables dans le pillage qu'ils exerçaient sur les douairs placés près du lieu de leur résidence. La solde des simples soldats est de quatre à six boudjoux suivant leur validité et les services rendu . Les sous-lieutenant ont huit boudjoux : les lieutenants douze : l'agha ne reçoit que trente-six boudjoux; mais cette solde, il faut le dire, n'est que la moindre partie des profits du service militaire.

la prompte reddition d'une place défendue par les difficultés naturelles de ses approches. Le siége traîna en longueur; éloigné de ses résidences habituelles, Abd-el-Kader affectait de se dérober à toutes les communications qui n'avaient pas pour objet exclusif le succès de son entreprise. Les chefs qui commandaient en son nom dans le pays s'occupaient, avec une activité qu'il réveillait sans cesse, de lever des tributs et de lui envoyer des soldats, des vivres, des munitions de guerre; mais un officier français ne pouvait obtenir d'eux ni escorte, ni guide pour arriver jusqu'à lui, et Ben-Arrach lui-même, désireux de lui rendre compte de sa mission, tentait vainement de le voir. Cette obstination à rester impénétrable faisait présager de fâcheuses dispositions.

Le traité du 30 mai avait réservé à l'administration française les villes de Coleah, Blidah et leurs territoires; le moment était venu de les occuper. Le maréchal Valée prit d'abord possession de Coleah, et, à l'ouest de la ville, établit un camp où furent placés quatre bataillons d'infanterie, avec de l'artillerie et quelques chevaux. En même temps il portait sur le haut Khamis des forces imposantes, faisait ouvrir la route de la Maison Carrée à cette nouvelle position et achevait de rendre praticable celle d'Alger à Coleah. Ces préparatifs étant faits, pour assurer, à tout événement, l'occupation de Blidah, le gouverneur général dut attendre, pour agir, que les pluies du printemps eussent cessé.

Le 1er mai, l'armée se mit en marche, et le 3 elle se trouvait devant Blidah. A l'entrée des beaux jardins dont la ville est environnée, le maréchal Valée trouva le hakem, les ulémas, les notables ainsi que le kaïd de Beni-Salah, auxquels il donna l'assurance qu'il ne serait fait aucun mal aux habitants; puis il confirma les autorités dans leurs fonctions, et s'occupa de choisir l'assiette des camps fortifiés qui devaient couvrir cette position importante. Le premier fut marqué entre Blidah et la Chiffa, sur un mamelon dominant la plaine, et d'où l'on découvre au loin Coleah et le pays des Hadjoutes. On plaça le second dans une position intermédiaire, à l'ouest de Blidah, de manière à couvrir la route qui conduit du blockhaus de Mered au camp de l'ouest. La possession de Blidah nous rendait maîtres des chemins qui, de ce point central, conduisent à Medeah, par les gorges de la montagne et dans toutes les directions vers l'est et l'ouest de la plaine.

Cependant le siége d'Aïn-Madhy se continuait toujours. Campé à cent lieues des côtes, dans une région à peu près inconnue, absorbé par les soins d'une guerre lointaine et difficile, l'émir, avec lequel les rapports politiques étaient toujours suspendus, ne pouvait, de quelque temps encore, retourner dans le centre de son commandement. La province d'Alger était tranquille, aussi bien que celle d'Oran; seulement on signalait, par intervalle, des attentats isolés, œuvre de quelques malfaiteurs qui parvenaient à se glisser dans l'intérieur de nos postes, à la faveur de la nuit.

La province de Constantine, jouissait aussi de la plus grande tranquillité. Le gouverneur général crut devoir s'y rendre, pour régulariser les différentes branches de l'administration. Il s'occupa d'abord de déterminer le territoire à soumettre immédiatement, ou dans un temps prochain, à l'administration de la France; il l'indiqua, par une double ligne qui, s'abaissant de Constantine vers la mer, d'une part vers la frontière de Tunis, de l'autre vers la baie de Stora, enferme un espace facile à défendre. La province tout entière (la subdivision dont Bone devenait le chef-lieu exceptée) fut divisée en arrondissements inégaux, dans la formation desquels les traditions, les intérêts, les influences acquises étaient ménagés et consultés avec soin. Le gouverneur général conserva même les dignités consacrées par le respect des peuples, quoiqu'elles fussent encore en contradition avec la hiérarchie du commandement. On s'attacha aussi à déduire les impôts qui sous l'ancien gouvernement avaient été considérablement multipliés. Grâces à toutes ces dispositions, le recouvrement n'éprouva plus de difficultés; les moindres déprédations furent réprimées, et nos travailleurs purent établir la route de Constantine à Stora sans être inquiétés.

Le maréchal voulut profiter de cet état de calme pour jeter es fondements d'une ville nouvelle. Après les reconnaissances effectuées en janvier et avril précédents, le chemin de Stora fut ouvert à l'armée, et la tête de la route ne se trouvait plus qu'à neuf lieues de la mer. Le 6 octobre, quatre mille hommes étaient réunis au camp de l'Arrouch; ils en partirent le lendemain, et allèrent camper le même jour sur les ruines de *Rusicada*. Aucune résistance ne leur fut opposée : seulement, dans la nuit, quelques coups de fusil, tirés sur les avant-postes, protestèrent contre une prise de possession à laquelle les Kabaïles durent bientôt se résigner. L'armée travailla dès lors sans relâche à fortifier la position qu'elle venait d'occuper. Le sol, jonché de ruines romaines, lui fournit les premiers matériaux; des pierres, taillées depuis vingt siècles, revêtirent des murailles toutes neuves; et la ville, destinée à s'étendre sur le versant des collines dont les crêtes sont couronnées par les ouvrages de défense, reçut le nom de *Philippeville*.

Avant de quitter la province de Constantine, le gouverneur général fit aussi occuper définitivement Milah, et commencer la route qui, de cette ville, se dirigeant sur Sétif par Djimmilah, nous ouvrait les plaines de la Medjanah, où nous comptions déjà d'utiles auxiliaires. On allait ainsi franchir une partie de la distance de Constantine à Djigelli, et préparer l'occupation éventuelle de ce port.

De retour à Alger, aux premiers jours de novembre, le maréchal Valée se disposa à aller prendre possession du fort de Hamza, que la convention de la Tafna plaçait sous notre autorité. Les circonstances semblaient on ne peut plus favorables : l'émir était toujours avec ses meilleures milices devant Aïn-Madhy, et les populations de l'est ne témoignaient aucune intention

hostile; de sorte qu'en laissant des garnisons respectables dans les camps dont la ceinture protége le territoire d'Alger, on pouvait réunir assez de forces pour être, dans tous les cas, assuré du succès. Une route, dite *Soltania* ou Royale, ouverte par le dey Omar, conduit au défilé des *Bibans*, en passant au sud et assez près du fort de Hamza. Le corps expéditionnaire allait s'avancer par cette voie que, depuis les Romains, aucune armée européenne n'avait parcourue; le signal du départ était à toute heure attendu, lorsque, dans la nuit du 4 au 5 décembre, des pluies torrentielles vinrent rendre tous les chemins impraticables et suspendre l'opération commencée.

Cependant, le général Galbois, qui commandait à Constantine, s'acheminait de son côté vers Sétif. Le mauvais temps ralentit aussi la marche de sa division; les routes ou plutôt les sentiers étaient défoncés, les torrents gonflés par des pluies incessantes. Il fallut rentrer à Milah, où on attendit quelques jours; l'armée en repartit le 11 décembre et arriva le lendemain à Djimmilah; le cinquième jour, elle atteignit Sétif, ancienne capitale des Mauritanies, qui n'est aujourd'hui qu'un amas de ruines. La population n'avait manifesté jusque-là aucun sentiment hostile; on était au 15 décembre, et le gouverneur général, qu'on espérait voir s'avancer jusqu'aux limites des deux provinces, n'avait même pu faire parvenir à Sétif la nouvelle des difficultés qui arrêtaient sa marche. Le général Galbois se décida alors à rebrousser chemin, en laissant à Djimmilah un demi-bataillon qui se retrancha dans les ruines. Les Kabaïles tentèrent de l'enlever dans la nuit du 15 au 16; mais ils furent vigoureusement repoussés. Grossis ensuite par des renforts accourus des montagnes, ils vinrent attendre au passage le corps expéditionnaire, et, sans réussir à l'inquiéter sérieusement, ils le harcelèrent jusqu'à Milah. De là, ils retournèrent sur leurs pas pour attaquer de nouveau la garnison de Djimmilah qui avait été portée à un bataillon entier avec deux obusiers de montagne et quelques cavaliers. Cette garnison eut pendant six jours à se défendre contre plusieurs milliers d'ennemis : elle leur fit éprouver de grandes pertes ; et malgré l'acharnement des Kabaïles, qui déployèrent dans cette action prolongée une certaine connaissance de la guerre, le bataillon ne se laissa pas un instant entamer. Cette troupe courageuse était exposée néanmoins à des privations cruelles; la situation, déjà périlleuse, pouvait le devenir davantage, dans une saison où les communications sont presque impossibles; on se décida donc à la rappeler et Djimmilah fut pour le moment abandonné.

Les difficultés que l'interprétation du traité de la Tafna avait fait naître, paraissaient devoir être aplanies par la convention supplémentaire du 4 juillet 1838. Mais cette convention, signée à Alger par le représentant d'Abd-el-Kader, n'était point encore ratifiée par ce dernier. Sans vouloir prendre l'initiative d'une rupture que l'on regardait mal à propos comme contraire aux véritables intérêts de la France, le ministère saisit cette occasion pour prescrire au gouverneur général de rappeler énergiquement à l'émir tous nos

griefs contre lui, dans les trois provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran, et de lui en demander la réparation. Abd-el-Kader ne répondit pas à ces sommations et refusa de ratifier la convention. A cette époque, Aïn-Madhy s'était rendu; Tedjini en était sorti, rançonné et vaincu, mais le cœur plein de ressentiment. Ce succès, quoique chèrement acheté, gonflait néanmoins les espérances de l'émir et les nombreux secours que, dans cette circonstance, il avait reçus de l'empereur de Maroc, ajoutaient encore à son orgueil. Toutefois, ces graves ferments de discorde n'étaient pas sur le point d'éclater.

Pendant presque tout le cours de l'année 1839, la province d'Alger ne fut le théâtre d'aucun événement important, et quelques familles maures, profitant de cet état de paix, vinrent avec confiance se réfugier sous notre domination. Un fait plus significatif encore venait de se produire dans cette province : nos alliés des tribus de Krachna, Beni-Moussa et Beni-Khalil, fatigués des exactions des Hadjoutes, concertèrent contre eux une expédition, leur tuèrent quelques hommes, et leur enlevèrent des troupeaux. Dans la province de Constantine, le réseau d'autorités émanées de la puissance française s'étendait partout, et à l'aide d'intermédiaires choisis parmi les notabilités indigènes, nous avions à notre disposition des forces agressives pour subjuguer nos ennemis et protéger nos amis. Ainsi se trouvait rétabli le markhzen, chargé désormais de maintenir la soumission et d'assurer le paiement du tribut[1].

Dans la province d'Oran, l'absence prolongée d'Abd-el-Kader était loin de produire des résultats favorables à son autorité. De nouveaux besoins l'entraînant sans cesse à de nouvelles exactions, lui aliénaient ses plus anciens et ses plus dévoués amis. Ses embarras se multipliaient et sa puissance s'affaiblissait en voulant s'étendre. Pendant qu'il recherchait des appuis parmi des populations où ne le recommandait plus, comme dans la province d'Oran, la renommée de sa famille, son autorité dépérissait; les gens de l'ouest s'irritaient de voir le centre du pouvoir se déplacer et incliner de plus en plus vers l'est; les Hachem surtout ne pouvaient oublier qu'Abd-el-Kader leur devait son élévation, et que c'était parmi eux qu'avait commencé sa fortune.

L'émir n'en continuait pas moins ses intrigues parmi les tribus qui nous

[1] Un fait, arrivé dans la province de Constantine au commencement de cette année, était venu confirmer d'une manière remarquable l'efficacité des pouvoirs indigènes, et donner la mesure de la confiance que l'on devait avoir dans la nouvelle organisation. Quelques meurtres ayant été commis sur des Français isolés, le lieutenant-général Galbois ordonna au khalifah du Sahel (Ben-Aïssa) de prendre les mesures de sûreté nécessaires. Huit Arabes furent arrêtés par les soins de ce dernier, traduits immédiatement devant un conseil de guerre indigène, composé du khalifah du Sahel, président, des khalifahs de la Medjanah et de Ferdjioua, du scheikh-el-arab et du kaïd des Haractas. Sept d'entre eux, après avoir présenté publiquement leurs moyens de défense, furent condamnés à la peine capitale. Ce jugement prononcé, le tribunal se rendit en corps auprès du lieutenant-général pour le prier de le sanctionner. On vit ainsi, pour la première fois, des Arabes arrêtés, jugés, condamnés et exécutés par des Arabes, leurs juges naturels, pour assassinats commis sur des chrétiens. Cet événement produisit à Constantine une vive impression, car il révélait hautement les progrès que faisait, parmi les chefs musulmans, le sentiment de la puissance française.

étaient soumises ; mais le bon sens des populations fit échouer ces tentatives. Des députations du Sahara et de la partie des Abd-el-Nour, qui jusqu'alors ne s'étaient pas présentés, vinrent à Constantine, proposer leurs services. « Commençant, disaient-ils, à connaître les Français et leur manière d'administrer le pays, ils offraient de tout cœur de s'attacher à eux. » Depuis notre première apparition à Djimmilah, les tribus des environs de cette ville s'attendaient toujours à nous y voir bientôt revenir, et demandaient l'*aman*. Des reconnaissances faites entre Bone et Philippeville, et ayant pour objet une communication plus prompte et plus avantageuse entre ces deux points importants, constataient que la route n'offrait pas de difficultés sérieuses, et que les travaux à faire pour la rendre praticable aux voitures ne seraient pas considérables. Le pays parcouru était magnifique ; l'eau et le bois s'y trouvaient en abondance. Les chefs et les cavaliers des Beni-Mehena, des Radjettas, des Ellas, principales tribus du pays, accompagnaient nos colonnes dans leur tournée ; et Zoualoui, cheik des Radjettas, l'homme le plus influent de la contrée, recevait le burnous et l'investiture des fonctions de cheik. Dans la subdivision de Bone, régnait aussi la plus parfaite tranquillité. Les divers commandants de ce cercle obtenaient les meilleurs résultats de leur administration juste mais sévère. Ils substituaient partout l'esprit d'ordre et de paix à l'esprit de rapine et d'anarchie, et s'attiraient ainsi la confiance des indigènes.

L'occupation de Djimmilah et le mouvement à diriger sur Medjanah pour y consolider définitivement l'autorité de notre khalifah, furent précédés d'une autre opération, l'occupation de Djidgeli. Il importait, au moment où nous allions nous engager dans l'intérieur, de ne pas laisser sur nos flancs, entre nous et la mer, une population insoumise, qui aurait pu inquiéter nos communications. Un fait assez récent faisait d'ailleurs sentir la nécessité de réprimer sur ce point une population dont les aggressions pouvaient apporter de fâcheuses entraves à nos relations maritimes. Au mois de février, le brick français *l'Indépendant* ayant fait naufrage sur la côte, à quelque distance de Djidgeli, les Kabaïles avaient fait prisonniers les gens de l'équipage et ne voulaient les rendre que moyennant rançon. Si la pitié due aux malheureux naufragés commandait d'accéder provisoirement aux propositions des Kabaïles, leur conduite n'en appelait pas moins une prompte répression. D'ailleurs, la formation d'un établissement définitif à Djidgeli était commandée par la nécessité où nous étions d'occuper tous les points importants du littoral. L'expédition, une fois arrêtée, on résolut d'attaquer cette place par terre et par mer.

Djidgeli, l'*Igilgilis* des Romains, est à quarante-huit kilomètres environ de Bougie ; elle s'élève sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, et qui forme un double mouillage. Aux XVe et XVIe siècles, c'était une ville commerçante qui entretenait des rapports suivis avec Marseille, Gènes, Livourne et Venise ; en 1830 ce n'était plus qu'un misérable village, qui n'avait d'autre

importance que sa position et un petit fort qui commande le double mouillage. L'ancienne Igilgilis était une ville épiscopale, traversée par plusieurs grandes voies qui conduisaient à Bougie, à Sétif, à Constantine, à Hippone, et que l'empereur Auguste éleva au rang de colonie romaine. A l'époque de l'invasion arabe, elle repoussa de son mieux les conquérants, et, plus tard, elle défendit avec succès son indépendance contre les souverains de Tunis et de Bougie. En 1514, elle s'attacha volontairement, sous la condition d'un léger tribut, à Aroudj-Barberousse, qui prit le titre de sultan de Gigel, fit de la ville le dépôt de ses prises, soumit les populations environnantes et ne la quitta que pour faire la conquête d'Alger. En 1664, Louis XIV voulant fonder un nouvel établissement en Afrique, le duc de Beaufort attaqua Djidgeli et s'en empara; mais la France n'en conserva la possession que pendant quelques mois. Depuis cette époque, le commerce de Djidgeli avec l'Europe ne s'est pas rétabli. Les Kabaïles profitèrent de sa faiblesse pour la soumettre à des rançons périodiques, et Peysonnel n'y trouva en 1725 qu'une soixantaine de maisons.

Le 12 mai, les troupes destinées à l'attaque de Djidgeli par mer quittaient la rade de Philippeville : elles se composaient du premier bataillon de la légion étrangère, de cinquante sapeurs du génie, et de quatre pièces de canon; Le 13 au matin, elles arrivaient sur la plage de Djidgeli, et débarquaient sans résistance. Les habitants, surpris, avaient cherché un refuge chez les tribus voisines, les excitant à reprendre sur les Français une ville qu'ils n'avaient pas su défendre. Mais nos soldats improvisèrent des fortifications, et, grâce à leurs efforts, cette nouvelle conquête se trouva bientôt à l'abri d'un coup de main. Le plus important des ouvrages qui furent alors établis, le fort Duquesne, consacra le souvenir de l'illustre amiral qui, le premier, il y a plus d'un siècle et demi, fit flotter le drapeau français sur la ville de Djidgeli.

Pendant que l'attaque par mer s'accomplissait, la seconde partie du corps expéditionnaire, celle qui suivait la voie de terre, était détournée de son but pour porter secours au khalifah de la Medjanah, menacé par les partisans d'Abd-el-Kader. Nos troupes furent dirigées sur Djimmilah, et dès ce moment l'occupation de ce point important fut définitive. Le seul avis de l'arrivée des troupes françaises releva la confiance des habitants de la Medjanah : ils attaquèrent les gens de l'émir, leur firent des prisonniers et tuèrent entre autres l'un des principaux chefs. Après une telle conduite, nous ne pouvions plus douter du dévouement des habitants de la Medjanah.

Depuis l'expédition d'Aïn-Madhy, les embarras d'Abd-el-Kader semblaient s'accroître : Tedjini, disait-on, organisait des forces régulières et il était secondé par les Beni-Mzab. Sur les frontières de Maroc, un autre ennemi, un de ces chefs de partisans que l'humeur anarchique des Arabes suscite et brise si facilement, Mohammed-Ben-Ahmed, gênait ses communications avec le chérif; l'expédition d'Aïn-Madhy avait d'ailleurs épuisé ses munitions de guerre; et

le gouverneur général, s'appuyant sur ses nombreuses infractions aux clauses principales du traité de la Tafna, refusait de lui en livrer. Forcé de se pourvoir ailleurs, Abd-el-Kader recourait aux sympathies de l'empereur du Maroc; quelquefois aussi il recevait directement de la poudre et des armes par l'intermédiaire des Anglais, des Génois et des Toscans. Sa situation était, comme on voit, très-difficile, et il songeait sérieusement à en sortir.

Toutefois, dès le mois de mai, renouvelant l'assurance de ses bonnes intentions et de son désir de conserver la paix, Abd-el-Kader écrivit au gouverneur général pour lui donner avis de la visite qu'il se proposait, disait-il, de faire à de saints marabouts dans le territoire de la Zouaoua (est), où il se rendrait escorté seulement de quelques cavaliers. Ce voyage lui fournissait en outre le prétexte d'ajourner sa ratification au traité supplémentaire du 4 juillet, ainsi qu'à plusieurs autres réclamations qui lui étaient faites, quand tout à coup, vers le milieu de juin, se dirigeant vers les montagnes de Bougie, il apparut aux environs de cette ville. Cette démarche, par laquelle il essayait de constater son influence sur les populations les plus voisines de nous, ne lui réussit pas, et il put se convaincre que les Kabaïles n'étaient nullement disposés à lui faire le sacrifice de leur indépendance, en même temps que la conduite à la fois prudente et ferme du commandant de Bougie lui enleva l'espoir de réaliser ses insolentes prétentions.

Cependant ses intrigues, chaque jour plus audacieuses, décidèrent le général Galbois, qui commandait à Constantine, à mettre en état de défense la position de Djimmilah; il se porta ensuite sur Sétif, d'où il poussa des reconnaissances dans la direction de Djidgeli, et se mit en relation avec les chefs kabaïles des Mouley-Chorfa, des Beni-Achour et des Azz-Eddin. Ces résultats obtenus, ce général revint sur ses pas, laissant derrière lui des tribus définitivement organisées, et la position de Djimmilah fortifiée et approvisionnée pour six mois. Ainsi, du côté de l'est, dans l'éventualité possible d'une rupture avec l'émir, toutes les précautions étaient prises pour lui ôter les moindres chances de succès.

Après son excursion du côté de Bougie, Abd-el-Kader avait repris la route de Medeah et était allé s'établir dans une position nommée Thaza, à quelque distance au sud de Medeah, où il essayait de créer une ville. Quelle que fût sa dissimulation, le désir ou le besoin qu'il éprouvait d'appeler bientôt les Arabes à la guerre se trahissait dans toutes ses mesures. Dans la province d'Alger, il entretenait une agitation constante; à Oran, il excitait les indigènes à déserter notre cause, il les empêchait de se rendre à nos marchés, il frappait de taxes exorbitantes tous les produits qui nous étaient destinés, il affectait de ne pas reconnaître la validité des passe-ports délivrés par les autorités françaises; dans la province de Constantine, il acceptait la soumission de Farhat-ben-Saïd, le cheïck-el-arab, qu'il savait bien être sous notre dépendance, et afin de se justifier, il prétendait, contrairement au traité, avoir droit au gouvernement du désert, depuis Tunis jusqu'à Maroc; enfin, il

refusait d'acquitter les contributions que le traité lui imposait. Toutes ces infractions réclamaient une éclatante réparation ; malheureusement l'état sanitaire de l'armée ne permettait pas d'entrer immédiatement en campagne. Les chaleurs excessives de l'été avaient développé un grand nombre de maladies, et les cadres de l'effectif se trouvaient considérablement diminués. On se décida cependant à tenter une reconnaissance de Constantine jusqu'aux Bibans, afin de mettre cette province en rapport direct avec Alger ; entreprise essayée l'année précédente sans résultats, mais que l'on espérait bien, cette fois, réaliser complétement.

Le prince royal, qui visitait alors l'Algérie, témoigna le désir de s'associer à cette entreprise aventureuse, et le 12 octobre il arriva dans la vallée du Rummel, en vue de Constantine. A moitié de la côte, il rencontra la grande députation de toutes les tribus arabes de la province, depuis Guelma jusqu'à Sétif, et, au haut de la rampe, les troupes françaises et les Arabes auxiliaires, venus de dix-huit lieues à la ronde, formant un carré, au milieu duquel s'élevait le minaret sur lequel on a gravé cette inscription :

AUX BRAVES MORTS DEVANT CONSTANTINE, EN 1836 ET 1837.

La première visite du duc d'Orléans fut pour cette brèche où tant de braves soldats avaient succombé. De là, il entra dans la ville par la porte qui a reçu le nom du maréchal Valée, et arriva, non sans peine, au palais du Bey, obligé de fendre la foule qui se pressait sur son passage.

Par les soins du maréchal, les troupes destinées à effectuer la reconnaissance des Bibans avaient été réunies sur divers points de la route qu'elles devaient parcourir, et n'attendaient plus que le signal du départ. Après avoir passé quelques jours à Constantine, le prince royal vint prendre le commandement de la division qui lui était réservée, et, le 17, il se trouvait à Djimmilah. Les magnifiques ruines qui subsistent encore dans cette misérable bourgade, attirèrent son attention : c'étaient un temple, un théâtre, des mosaïques, et surtout un arc de triomphe si admirablement conservé, que l'idée vint au prince d'en faire numéroter les pierres, et d'envoyer tout entier en France ce trophée de granit[1]. L'armée resta à Djimmilah jusqu'au 21, ignorant encore sur quel point elle était destinée à opérer.

[1] Le maréchal Soult, désirant remplir le vœu exprimé par M. le duc d'Orléans, a pris récemment un arrêté d'après lequel il a décidé que l'arc de triomphe de Djimmilah serait transporté en France et réédifié sur un des points de la capitale qui sera ultérieurement désigné. Nous sommes loin de blâmer une telle détermination ; mais nous pensons que la réédification de ce monument sera loin d'être satisfaisante : l'arc de triomphe de Djimmilah ne se distingue ni par l'élégance de ses proportions, ni par la richesse des sculptures qui le décorent; c'est un produit abâtardi de l'art romain, comme la plupart des autres monuments que l'on trouve en Afrique. Nous ne ferons qu'une seule exception à cet égard, et elle sera pour le magnifique amphithéâtre de Jemm, qui s'est conservé presque intact au milieu des ruines de l'ancienne Tysdrus, dans l'Afrique propre (régence de Tunis). A ce titre, et comme un des beaux spécimens de l'art antique, nous lui avons consacré une place dans nos illustrations.

Le 25, le corps expéditionnaire, composé de deux divisions, sous les ordres du duc d'Orléans et du lieutenant-général Galbois, se mit en marche dans la direction d'Aïn-Turc, et vint établir son camp sur les bords de l'Oued Bousselam, principal affluent de la rivière de Bougie. Le bruit se répandit aussitôt que l'on marcherait le lendemain sur Zamourah, petite ville occupée par les Turcs, que nous devions ravitailler et rallier ainsi à notre cause. Le 26, à six heures du matin, l'armée quitta l'Oued-Bousselam. On appuyait au sud, et Zamourah est au nord; l'expédition avait donc un but plus important que celui qu'on lui avait attribué d'abord. Bientôt, soit indiscrétion, soit instinct, toutes les bouches prononcèrent le nom des *Portes de Fer*, passage inconnu et mystérieux, où jamais Européen n'avait passé, et que les Romains eux-mêmes n'avaient point osé franchir.

Le 27, les deux divisions se mirent en marche à sept heures du matin. Un brouillard épais couvrait la plaine mamelonnée qu'elles parcouraient. Sur un avis parvenu au maréchal, qu'Omar, kalifah d'Abd-el-Kader, cherchait à gagner les Portes de Fer, la cavalerie de la deuxième division fut envoyée contre lui; mais à l'approche du lieutenant-colonel Miltgen, il abandonna son camp et gagna le désert. Deux heures après, notre colonne faisait halte sur un des plateaux de la montagne de Dra-el-Hammar, où se termine la plaine. De ce point, elle commençait à voir se dérouler les chaînes imposantes et les vallées multipliées à travers lesquelles elle devait passer pour atteindre les Portes de Fer. L'avant-garde s'était arrêtée à six heures au plateau de Sidi-Hatdan, situé près de l'Oued-Bouketheun; il était impossible d'aller plus loin, et toutes les dispositions furent prises pour y établir le camp. A dix heures du soir seulement, l'arrière-garde s'y trouva réunie, après avoir supporté des fatigues inouïes. L'armée avait fait près de vingt lieues en deux marches.

Les Arabes accoururent dans le camp et y apportèrent des provisions de toute espèce: des raisins, de l'orge, de la paille, qui leur étaient généreusement payés. Leurs cheiks, surnommés les gardiens des Portes de Fer, et qui devaient nous guider le lendemain à travers les Bibans, reconnaissaient l'autorité de Morkani, khalifah nommé par nous, et dont la famille est une des plus anciennes et des plus vénérées de la province. Ils reçurent du prince royal leurs burnous d'investiture et promirent de servir fidèlement la France. La soumission de ces puissantes tribus, habitant pour ainsi dire un pays inaccessible, et que les Turcs n'avaient jamais pu dompter, était, sans contredit, un résultat fort remarquable de notre domination. Le lendemain, 28 octobre, les deux divisions d'Orléans et de Galbois se séparèrent: cette dernière devait rentrer dans la Medjanah, pour continuer à occuper la province de Constantine, rallier les Turcs de Zamourah et terminer les travaux nécessaires à l'occupation définitive de Sétif.

Une pluie très-abondante étant tombée dans la nuit, la division d'Orléans attendit que les terres fussent un peu raffermies pour se mettre en route,

et ne partit que vers les dix heures du matin. Son effectif se composait de deux mille cinq cents hommes d'infanterie, des 22e de ligne, 2e et 17e légers, de deux cent quarante-huit chevaux des spahis, 1er et 3e chasseurs; de quatre obusiers de montagne, approvisionnés de soixante coups, et d'une compagnie du génie. L'infanterie portait pour six jours de vivres et soixante cartouches par homme ; le parc se composait de huit cents animaux, et l'administration était pourvue en outre de sept jours de vivres.

Après avoir marché pendant une heure environ, tantôt dans le lit de l'Oued-Bouketheun, tantôt sur ses berges, la colonne, ayant à sa tête les deux cheiks arabes qui lui servaient de guides, se trouva tout à coup en face d'immenses murailles rocheuses, dont les crêtes pressées les unes contre les autres festonnaient l'horizon par d'étranges découpures. Alors on commença à gravir un rude sentier sur la rive gauche du torrent, et après des montées presque à pic et des descentes pénibles, où les sapeurs durent travailler au passage des mulets, la colonne se trouva au milieu d'une gigantesque formation de rochers escarpés, s'élevant de chaque côté en murailles calcaires de huit à neuf cents pieds de hauteur, toutes orientées de l'est à l'ouest. Ces murailles, rouges dans le haut, grises dans le bas, se succédaient, séparées par des intervalles de quarante à cent pieds, et allaient s'appuyer sur des crêtes qu'elles coupaient en ressauts infranchissables. Une dernière descente à pic conduisit la colonne au milieu du site le plus sauvage qu'il soit possible d'imaginer : c'était un fond entouré de rochers qui tous surplombaient, et où il eût été facile de fusiller nos soldats à bout portant, sans qu'ils eussent pu opposer la moindre résistance. Là se trouve la première porte, ouverture de huit pieds de large, pratiquée perpendiculairement dans une de ces grandes murailles; des ruelles latérales, formées par la destruction des parties marneuses, se succédaient jusqu'à la deuxième porte, si étroite qu'un mulet chargé peut à peine y passer; la troisième est à quinze pas plus loin en tournant à droite; la quatrième, plus large que les autres, est à cinquante pas de la troisième; puis le défilé commence à s'élargir, et ne se prolonge guère que sur un espace de trois cents pas; là se termine enfin ce formidable passage, si bien nommé les *Portes de Fer!*

En sortant de ce sombre défilé, on retrouva le soleil éclairant de toute sa splendeur une jolie vallée; et bientôt chaque soldat gagna la grande halte indiquée à quelque distance des gorges, tenant à la main un rameau de verdure arraché au tronc des vieux palmiers qui croissent solitaires au milieu de ces rochers jusque-là impénétrables.

Il était impossible de songer à couronner régulièrement une position d'un accès aussi difficile ; on se borna à faire occuper l'entrée et la sortie des gorges par quelques compagnies d'élite. Ces dispositions étaient suffisantes pour déjouer une attaque; elles furent même inutiles, car personne ne se présenta : quatre coups de fusil tirés hors de portée par des maraudeurs vinrent seuls

protester contre le passage miraculeux que venait d'opérer notre colonne. Et, pour que rien ne manquât au pittoresque de cette situation, le soleil continuait à éclairer cette grande halte, tandis qu'au loin l'orage grondait et mêlait ses sombres roulements aux sons harmonieux de notre musique. A quatre heures, la colonne se remit en marche et suivit dans une large vallée le cours de l'Oued Bouketheun, ou l'Oued-Biban, nom que prend le torrent après avoir franchi les Portes; mais ses eaux, grossies par l'orage, retardèrent la marche de nos troupes: elles ne purent atteindre le même soir Beni-Mansoura, et durent bivouaquer à deux lieues des Bibans, sur les bords de la rivière, au lieu nommé El-Makalou.

Le soleil du 29 octobre ramena le beau temps. Après avoir traversé une forêt, la seule peut-être qui mérite ce nom dans toute l'Afrique, l'avant-garde de la colonne couronna un mamelon devant lequel se déployaient deux magnifiques vallées dominées par le Jurjura, et qui, se réunissant en une seule au confluent de l'Oued-Beni-Mansourah et de l'Oued-Malekh, se dirigent vers Bougie. A peu de distance, on apercevait six grands villages bien construits, entourés de jardins et pittoresquement groupés sur les dernières hauteurs. Les habitants de ces villages se tenaient par groupes devant leurs maisons, évidemment surpris de notre approche, et incertains sur le parti qu'ils devaient prendre. Un mouvement rapide de notre cavalerie leur ôta toute possibilité de fuir; les chefs s'approchèrent aussitôt et firent acte de soumission. On les menaça de tout détruire chez eux si un seul coup de fusil était tiré sur la colonne. « Ces menaces, répondirent-ils, sont inutiles; aucun de nous n'est « mal disposé pour les Français; » et ils s'empressèrent de nous offrir des denrées et des fruits de toute espèce.

La division s'arrêta quelque temps sur les bords de l'Oued-Beni-Mansourah afin d'abreuver les chevaux et les mulets, qui depuis cinquante-deux heures étaient privés d'eau. A midi, elle se remit en marche sur la rive gauche, se dirigeant vers Hamza, qu'il devenait impossible, comme on l'eût désiré, d'atteindre le soir même. Ce désir était d'autant plus vif, que des courriers d'Abd-el-Kader, surpris par notre avant-garde, avaient annoncé que le camp d'Ahmed-Ben-Salem, bey de Sebaou et kalifah de l'émir, était établi sur le revers des montagnes de la rive droite, vers le pays de l'Oued-Naya. Les lettres saisies sur eux jetaient partout l'alarme et préparaient les tribus à un soulèvement général contre nous. Elles étaient écrites de Mascara et datées du 17 octobre; il n'y avait donc pas un moment à perdre. L'avant-garde hâta sa marche pour prendre position avant la nuit; l'armée franchit l'Oued-Redjillah, et le camp fut établi à six heures du soir sur la rive droite de ce torrent.

Dans l'éventualité d'une attaque, Ben-Salem devait naturellement chercher à s'établir sur le plateau du fort de Hamza, pour appuyer sa droite aux tribus soumises à Abd-el-Kader et nous barrer la route d'Alger. Afin de prévenir cette

manœuvre, le maréchal prescrivit au duc d'Orléans de réunir les compagnies d'élite de sa division, toute la cavalerie et deux obusiers de montagne; de partir de Kef-Rajellah le 30, à une heure avant le jour, et de se porter rapidement sur Hamza. Il se réservait de conduire lui-même le reste de la colonne de manière à se trouver en mesure de soutenir S. A. R. si le combat s'engageait. Le duc d'Orléans exécuta ponctuellement cet ordre; en effet, au moment où la colonne débouchait dans la vallée de Hamza, on vit Ahmed-Ben-Salem couronner de ses troupes la crête opposée à celle que nous suivions. Le prince royal, après avoir fait occuper par son infanterie les hauteurs qui dominent l'Oued-Hamza, lança sa cavalerie dans la vallée. Conduits par le colonel Miltgen, les chasseurs et les spahis gravirent rapidement la berge, sur laquelle paraissaient les cavaliers de Ben-Salem; mais ceux-ci se replièrent sans tirer un seul coup de fusil. Dès que la cavalerie eut couronné les hauteurs que les Arabes abandonnaient, le prince royal, qui s'y était porté de sa personne, fit donner l'ordre à son infanterie de remonter la vallée et d'occuper Hamza. L'avant-garde s'établit autour de ce fort qui était complétement abandonné, et, à midi, le maréchal y arriva avec le reste de la division.

Le fort de Hamza, désigné par Tacite sous le nom de *Auzea*, est un carré étoilé dont les revêtements sont en partie détruits; les logements intérieurs construits par les Turcs n'existent plus; onze pièces de canon, enclouées, gisaient sur le sol; et l'armée ne trouva dans l'enceinte aucun approvisionnement de bouche ou de guerre. La position du fort de Hamza avait été parfaitement choisie; elle commande complétement une vaste plaine formée par de grandes montagnes, et à laquelle aboutissent un col qui conduit à Medeah et trois vallées qui mènent à Alger, à Bougie et aux Portes de Fer. L'importance militaire de ce point avait décidé les Romains à y construire un citadelle-fort, dont la garde était confiée aux vétérans; le dey d'Alger entretenait aussi une garnison à Hamza.

A deux heures, la colonne se remit en marche, se portant vers le nord et contournant l'extrémité occidentale du Jurjura, pour descendre dans les bassins de l'Isser. Le camp s'établit au bas du défilé, sur un plateau assez dominé et qu'il fallut faire garder par de nombreux postes avancés. Elle entrait alors dans le territoire de la tribu des Beni-Druad, placée sous l'autorité d'Abd-el-Kader; pour le lendemain, l'ordre fut donné de resserrer le plus possible la colonne et d'éclairer sa marche en tous sens. Elle eut d'abord à franchir le défilé de Draa-el-Abagal; les habitants des douairs qui garnissent ces crêtes regardaient passer nos soldats sans annoncer la moindre intention hostile, lorsqu'à dix heures, au moment où l'arrière-garde descendait les derniers contreforts du défilé, quelques cavaliers se mirent à tirer des coups de fusil. Le duc d'Orléans se porta rapidement sur le point attaqué, et ayant reconnu qu'une faible partie de la population prenait part à cet acte d'hostilité, il ordonna à la colonne de continuer son mouvement.

La division vint faire sa grande halte près d'un des affluents de l'Isser; là, des groupes de cavaliers, appuyés d'un nombre assez considérable de fantassins, vinrent prendre position et se mirent en devoir de nous inquiéter par des escarmouches continuelles. En présence de cette agression, il était impossible d'éviter une affaire et de conserver jusqu'au bout le caractère pacifique de l'expédition. M. le maréchal se chargea de mener le convoi avec le 17e et le 23e, et confia le soin d'attaquer l'ennemi au jeune prince qui servait sous ses ordres. Un ravin profond et boisé traversait le plateau qu'occupait la division : le prince royal fit franchir ce ravin au 2e léger et garnir les crêtes de tirailleurs; trois compagnies d'extrême arrière-garde furent cachées dans le ravin, pour marcher de front à l'ennemi, tandis que les chasseurs du colonel Miltgen, divisés en trois pelotons, se disposaient à tourner les Arabes. A un signal donné, ce mouvement combiné s'exécuta avec un élan et une précision admirables; les Arabes furent culbutés des crêtes qu'ils occupaient par les charges de notre cavalerie; les compagnies embusquées les atteignirent au pas de course et en tuèrent plusieurs à bout portant. Malgré cette charge, ils continuèrent à suivre nos tirailleurs, échangeant des coups de fusil avec eux, couronnant une position à mesure qu'on l'évacuait. Vers les quatre heures, le prince royal, voulant leur apprendre que nous avions fait passer de l'artillerie par les Portes de Fer, fit approcher un obusier, qui envoya avec beaucoup de justesse deux obus au milieu des groupes les plus nombreux. Cette démonstration acheva de décourager l'ennemi, et nos chasseurs cessèrent d'être inquiétés dans la retraite en échelons qu'ils effectuèrent pour clore la journée. Enfin, la colonne arriva à six heures du soir sur l'Oued-Ben-Hini, un des principaux affluents de l'Isser; l'armée le franchit et campa sur un plateau élevé qui domine la rive gauche. Le lendemain 1er novembre, la colonne expéditionnaire, après une journée de marche pendant laquelle elle eut encore à soutenir quelques petits engagements avec les Arabes, franchit l'Oued-Kaddara, et vint au camp du Fondouck se réunir à la division Rulhières.

La population d'Alger accueillit avec des démonstrations de joie le retour de nos braves soldats. C'était, en effet, un progrès bien remarquable que cette longue excursion, accomplie sans attaque sérieuse, au milieu d'un pays hérissé de tant de difficultés et habité par une population qui avait toujours inspiré les plus sérieuses craintes aux dominateurs nos devanciers. Aussi ce succès irrita profondément l'orgueil de l'émir: après tant d'efforts, son influence se trouvait d'un seul coup compromise. Le passage des Portes de Fer n'était que la contre-partie et comme la revanche heureuse de son excursion tentée, quelques mois auparavant, du côté de Bougie; cette expédition tranchait, en outre, une question de limites, et consommait la prise de possession des communications entre Alger et Constantine. Dès ce moment, Abd-el-Kader ne dissimula plus ses dispositions hostiles; les nouvelles reçues d'Oran ne

laissaient aucun doute sur la probabilité d'une prochaine rupture et sur les efforts qu'il déployait pour entraîner toutes les populations dans un grand mouvement. Il avait quitté Thaza vers la fin de septembre, pour se rendre dans la province d'Oran, où sa longue absence paraissait avoir affaibli son pouvoir. D'indignes violences signalèrent son retour. Quelques chefs, ayant essayé d'opposer de la résistance, furent décapités, et leurs femmes essuyèrent les derniers outrages. En même temps, il transportait dans l'intérieur les populations sur le dévouement desquelles il ne pouvait compter. Les Medjaher, convaincus de nous avoir, en plusieurs occasions, fourni des chevaux, furent violemment déplacés et contraints de s'établir au milieu de tribus qui répondissent de leur obéissance.

En présence de ces dispositions hostiles qui présageaient une attaque sérieuse, le gouverneur général n'arrêta aucune mesure pour prévenir le mouvement qui le menaçait. Au lieu de réunir ses troupes, il les conserva disséminées dans des endroits peu avantageux, et se laissa prendre à l'improviste. Tout à coup, au milieu de la paix, les habitants de la plaine se virent assaillis par une troupe formidable d'ennemis; leurs enfants, leurs frères furent égorgés, les troupeaux, les récoltes, pillés, les maisons rasées ou incendiées. Les Hadjoutes commencèrent, comme d'habitude, ces sauvages exécutions. Suivant les secrètes intentions d'Abd-el-Kader, ils passèrent la Chiffa, dans les premiers jours d'octobre, et se mirent à dévaster les douairs de nos alliés. Un mois après, les gens de la tribu de Bernou, voulant ressaisir leurs troupeaux, devenus la proie des Hadjoutes, tombèrent dans une embuscade où périrent plus de trois cents des leurs. Le commandant du camp d'Oued-el-Aleg accourut à leur secours, mais enveloppé par des forces supérieures, il tomba frappé mortellement.

Les jours suivants furent encore signalés par des attaques et des hostilités nouvelles. Le 20 novembre, les beys de Milianah et de Medeah franchirent la Chiffa, à la tête de deux à trois mille hommes, et se répandirent dans la plaine, guidés à travers nos postes par les Hadjoutes. Le même jour, un faible convoi de trente hommes, parti de Bouffarik pour Oued-el-Aleg, fut cerné et massacré par l'ennemi; enfin, le 21, un détachement de cinquante hommes, se dirigeant d'Oued-el-Aleg sur Blidah, pour porter des secours au convoi, fut lui-même assailli par des hordes nombreuses d'Arabes, et succomba sous leurs coups. Le commandant du camp se porta à leur rencontre; mais, pressé bientôt de toutes parts par une multitude acharnée, il fut obligé de faire former en carré sa petite troupe, composée de deux compagnies du 24ᵉ de ligne et d'un bataillon du 1ᵉʳ de chasseurs d'Afrique, et de battre en retraite, manœuvre exécutée avec un sang-froid et une intrépidité dignes peut-être d'un plus grand théâtre.

C'était ainsi qu'Abd-el-Kader, profitant de la trop grande sécurité du gouverneur général, déchirait le voile dont il avait couvert jusqu'alors sa

véritable pensée. Aucune déclaration n'avait précédé la reprise des hostilités; ce ne fut que par une lettre adressée postérieurement au maréchal, qu'il lui annonça le projet, arrêté, disait-il, par tous les musulmans, de recommencer la guerre sainte. Le courage avec lequel nos soldats surpris en supportèrent le premier choc, trouva de dignes imitateurs dans les colons. Néanmoins la plupart d'entre eux se virent contraints d'abandonner la plaine et de chercher un refuge dans Alger. La désolation était générale; les coureurs de l'ennemi avaient pénétré jusque sur le massif, et les tribus alliées furent obligées de se réfugier sous la protection de nos camps.

Dès que la nouvelle de l'agression des Arabes et des malheurs qui en avaient été la suite fut parvenu en France, des ordres rapidement expédiés prescrivirent l'embarquement de nouvelles troupes. Dans les premiers jours de décembre, le maréchal se trouva en mesure de reprendre l'offensive. Une colonne, formée du 62e de ligne et du 1er de chasseurs, ayant rencontré entre le camp de l'Arba et le cours de l'Arrach un parti de mille à douze cents chevaux hadjoutes, chargea l'ennemi avec vigueur et le culbuta, après lui avoir fait éprouver des pertes considérables. Le 14, elle lui donna encore une plus rude leçon. Un convoi, parti de Bouffarik pour Blidah, est attaqué au delà de Mered par les bataillons réguliers de l'émir. Une charge du 1er régiment de chasseurs les jette dans un ravin, et leur fait perdre beaucoup de monde; le convoi, arrêté dans sa marche, entre ensuite tout entier dans Blidah.

Le 31 décembre, un succès important vint de nouveau signaler la reprise des hostilités. Toutes les forces réunies des kalifahs de Medeah et de Milianah étaient venues prendre position entre Blidah et la Chiffa; l'infanterie régulière de l'émir, soutenue par une cavalerie nombreuse, occupait le ravin de l'Oued-el-Kebir. Après avoir bien étudié le terrain, le maréchal fit aborder l'ennemi à l'arme blanche. Le 2e léger, le 23e de ligne et le 1er de chasseurs, quittant leurs positions, gravissent aussitôt avec impétuosité la berge du ravin qui les sépare de l'ennemi. Effrayés de leur élan, les Arabes tournent le dos au premier choc; toute la ligne de nos troupes les suit, la baïonnette dans les reins; leur déroute est complète. Ils laissent en notre pouvoir trois drapeaux, une pièce de canon, les caisses des tambours des bataillons réguliers, quatre cents fusils et trois cents cadavres de fantassins. Beaucoup de cavaliers arabes furent également tués.

Pendant que ces événements se passaient dans la province d'Alger, celle de Constantine continuait à jouir de la plus grande tranquillité, malgré les efforts tentés par Abd-el-Kader pour la troubler. Ses nombreux émissaires parcouraient, il est vrai, les tribus et les excitaient à la guerre; mais la province restait sourde à ces incessantes provocations. L'ancien bey, Ahmed lui-même, écrivait à Ben-Aïssa, pour lui signaler les manœuvres d'Abd-el-Kader, et lui déclarer qu'il préférait s'unir à la France plutôt qu'à celui qu'il appelait dédaigneusement le *fils de Mohy-Ddein*. Enfin, au moment même où les tribus pou-

vaient profiter de l'état de guerre pour nous susciter de nouveaux embarras, des chefs kabaïles venaient faire leur soumission et reconnaître la souveraineté de la France. Ainsi, notre position dans l'est se consolidait sous tous les rapports, et ne se compliquait d'aucun des embarras qu'Abd-el-Kader nous avait suscités dans l'ouest.

L'ennemi, qui ne s'était pas montré dans la Metidjah depuis le combat du 31 décembre 1839, y reparut à la fin de janvier 1840, s'approcha de Mered et chercha à s'établir près de Blidah; il fut chassé de cette position. Une autre tentative que les Arabes firent plus tard sur le camp du Fondouk n'eut pas un meilleur résultat.

A cette époque, les hostilités recommençaient aussi dans la province d'Oran. A des tentatives faites les 17 et 22 janvier sur les Douers et les Zmélas, succéda une attaque acharnée contre Mazagran, qui comptera comme l'une des plus célèbres dans les fastes militaires de l'Algérie. La kasbah de cette petite ville, improvisée par les Français, était alors occupée par cent vingt-trois hommes formant la 10e compagnie du 1er bataillon d'Afrique, sous les ordres du capitaine Lelièvre. Cette faible garnison n'avait pour matériel de guerre qu'une pièce de quatre, quarante mille cartouches et un baril de poudre.

Dès la matinée du 1er février, un poste avancé avait signalé les éclaireurs de l'ennemi; mais le corps d'armée ne se présenta que le lendemain devant Mazagran. Il se composait des contingents de quatre-vingt-deux tribus, formant ensemble douze à quinze mille hommes : Mustapha-Ben-Tehamy, kalifah de Mascara, les commandait. Un bataillon d'infanterie régulière et deux pièces d'artillerie accompagnaient la masse confuse des combattants. Le 2 février, les Arabes commencèrent l'attaque du point fortifié que défendait la 10e compagnie, et après avoir ouvert, à cinq cents mètres de distance, le feu de leur artillerie, ils vinrent planter quatorze de leurs étendards sous les murailles de la kasbah, et se précipitèrent à l'assaut avec une fureur qu'excitaient à la fois le fanatisme religieux et l'appât des récompenses qui leur avaient été promises. Pendant quatre jours et quatre nuits l'attaque demeura aussi constamment acharnée que la défense se soutint héroïque.

Plein de courage et de sang-froid, le capitaine Lelièvre ne cessa pas un instant de se montrer à la hauteur de la glorieuse responsabilité qu'il avait acceptée. Après avoir consommé, dans la première journée, plus de la moitié de ses cartouches, il recommanda aux braves qui l'entouraient de ménager leurs munitions, et désormais de ne repousser les efforts de leurs adversaires qu'à la baïonnette. Le drapeau national, arboré sur l'humble redoute, a plusieurs fois son support brisé; sa flamme est lacérée par les balles, mais il est toujours relevé avec enthousiasme et comme un chevaleresque défi. Si le commandant de ce poste difficile fit preuve d'un dévouement sans bornes à la gloire de son pays, disons-le aussi, il avait sous ses ordres des hommes dignes de le

comprendre, et qui le secondèrent d'une manière admirable : l'intrépide lieutenant Magnien, qui n'abandonnait la brèche que pour donner des secours aux blessés; le sous-lieutenant Durand, et les sergents Villemot et Giroux qui se multiplièrent en quelque sorte pour se trouver partout en aide à leurs frères d'armes. Nous voudrions pouvoir rapporter tous les faits héroïques et isolés qui se sont accomplis durant ces quatre journées; mais, dans l'impuissance de tout dire, nous citerons seulement les deux passages suivants, extraits d'un bulletin du capitaine Lelièvre :

« Le 3, un peu avant la pointe du jour, je fis placer quinze hommes au-dessus de la porte pour la défendre, sous les ordres de M. le sous-lieutenant Durand. Avant de l'enfermer dans ce faible réduit, je lui serrai la main en lui disant : « Adieu, il est probable que nous ne nous reverrons plus; car vous et vos hommes devez mourir en défendant ce poste. » M. Durand et ses hommes s'écrièrent : « Nous le jurons ! » Dans la soirée du 4, le capitaine Lelièvre, voyant que ses munitions allaient être épuisées, réunit les défenseurs de Mazagran autour de lui, et leur adressa cette courte et énergique allocution :

« Nous avons encore un tonneau de poudre presque entier et douze mille « cartouches; nous nous défendrons jusqu'à ce qu'il ne nous en reste plus que « douze ou quinze; puis nous entrerons dans la poudrière pour y mettre le « feu, heureux de mourir pour notre pays. Vive la France! Vive le Roi ! » La 10e compagnie accepta cette résolution glorieuse, et répéta le cri patriotique de son commandant.

Nous avons dit que les péripéties de cette belle défense avaient duré quatre jours et quatre nuits; un Arabe, qui a aussi rendu compte de ce siége mémorable, s'exprime ainsi : « On se battit quatre jours et quatre nuits. C'étaient « quatre grands jours, car ils ne commençaient pas et ne finissaient pas au « son du tambour; c'étaient des jours noirs, car la fumée de la poudre obscur- « cissait les rayons du soleil; et les nuits étaient des nuits de feu éclairées par « les flammes des bivouacs et par celles des amorces »

Dès l'apparition des Arabes, le chef de bataillon Dubarrail, qui commandait à Mostaganem, avait eu la pensée d'envoyer du renfort à Mazagran; mais la faiblesse de sa propre garnison ne lui avait pas permis de réaliser ce projet. Grandes furent donc les craintes et la consternation à Mostaganem tant que dura l'attaque de l'ennemi, et quoique le capitaine Lelièvre eût tenté de faire connaître à cette ville sa résistance, au moyen de plusieurs fusées qu'il avait lancées, le commandant Dubarrail, était cependant en proie aux plus cruelles inquiétudes sur le sort de sa 10e compagnie. Ces angoisses ne furent point diminuées lorsque, le 7 au matin, on vit que la plaine était déserte et que le plus grand silence régnait du côté de Mazagran. L'ennemi occupait-il cette ville, ou ce silence de mort était-il le présage de la destruction des Français qui avaient combattu? La garnison de Mostaganem ne voulut pas prolonger

davantage ce doute affreux : elle se dirigea aussitôt vers Mazagran. Avant d'y arriver, le drapeau qui flottait encore sur les murailles en ruines, lui apprit que ses défenseurs n'avaient point été vaincus, et elle put leur servir d'escorte triomphale en les ramenant à Mostaganem.

La 10e compagnie n'avait eu que trois hommes tués et seize blessés.

Les 5 et 12 mars, d'autres attaques eurent lieu contre le camp du Figuier et en avant de Miserguin, à Ten-Salmet ; elles furent énergiquement repoussées par le colonel Youssouf. On réprima avec le même succès quelques actes de piraterie commis par des marins de Cherchell.

La tranquillité générale de la province de Constantine se maintenait donc toujours malgré les intrigues d'Abd-el-Kader. Les Beni-Abbes, gardiens des Portes de Fer, sollicitaient la faveur de commercer avec nous ; Sétif, occupé par des indigènes et des Français, commençait à sortir de ses ruines ; les Aamer-Cherabah mettaient leur cavalerie à notre disposition, et offraient leurs familles comme otages en garantie de leur fidélité. Mais un événement bien autrement important vint révéler les progrès de notre domination dans cette province. Les fonctions de cheikh-el-arab avaient été conférées en janvier 1839 à Bou-Aziz-Ben-Ganah. Depuis le commencement de la guerre, Abd-el-Kader cherchait à soulever contre l'autorité de la France des tribus qui habitent à l'entrée du désert, dans le Djérid : à cet effet, il avait envoyé, dans la direction de Biskarah son kalifah Bou-Azouz, avec un bataillon d'infanterie, huit cents cavaliers irréguliers et deux pièces de canon. A la nouvelle de l'approche du lieutenant d'Abd-el-Kader, Ben-Ganah court à sa rencontre, et l'attaque avec un tel élan, que quatre cent cinquante fantassins réguliers sont massacrés et soixante cavaliers restent également sur la place. Deux pièces de canon, trois drapeaux, deux tambours, dix tentes, ainsi que tous les chameaux et mulets, tombent au pouvoir de Ben-Ganah (24 mars 1840). Ainsi, pour la première fois, un chef arabe institué par nous marchait seul contre nos ennemis, à plus de quatre-vingts lieues du siége de notre puissance. Bientôt après, les Haractah, excités par les émissaires d'Ahmed-Bey, ayant attaqué des tribus amies, une colonne française, partie de Constantine, pénétra jusqu'aux extrémités de leur territoire et leur enleva une grande quantité de bétail. Les cavaliers de cette tribu puissante furent culbutés et les chefs vinrent demander grâce.

Cependant Abd-el-Kader ne cessait de combiner de nouvelles opérations, et même avec habileté : le kalifah el Barkani, marabout de Cherchell, fut investi du commandement de Medeah ; Mustapha-Ben-Tehamy, kalifah de Mascara, reçut l'ordre de former un camp de huit mille cavaliers, au confluent de l'Habrah et du Sig, à cinq lieues de la côte et à dix lieues d'Oran : de ce poste, il devait surveiller Oran, couper les communications entre cette ville, Arzew et Mostaganem, et diriger les tribus de l'ouest. Hadji, cheik de Tenez, lui fut adjoint, avec mission de rassembler dix mille montagnards kabaïles ; Bou-

Hameidi, kalifah de Tlemcen, chef de la tribu des Oulassas, occupa en outre deux camps d'observation à Thessalah et à El-Moria, d'où il couvrait la route de Tlemcen; il avait l'ordre, ainsi que Ben-Tehamy, d'attaquer et d'inquiéter Oran. Hadji-el-Seghir, kalifah de Milianah, fut chargé de la direction des Hadjoutes, commandés par leur cheik Kadour-Bechir. Ben-Salem, chef des Flitas, à la tête des cavaliers de cette tribu, des Isser et de quelques autres, devait pénétrer dans la Metidjah et y porter la dévastation, pour retarder ou arrêter la marche de notre armée. Enfin, le kalifah Bou-Azouz devait opérer sur le pays de Beni-Mezah, s'avancer dans la direction de Biskara, et pénétrer dans la Medjanah jusqu'à Sétif et aux montagnes de Bougie. D'après ces dispositions, la campagne qui allait s'ouvrir promettait d'être sérieuse.

Le duc d'Orléans avait dit aux soldats de sa division: « Partout où le service « de la France m'appellera, vous me verrez accourir au milieu de vous, et là « où sera votre drapeau, là sera ma pensée. » Or, sa division se trouvait à Bouffarik, en face de l'ennemi, et quelque temps après il arriva pour accomplir sa promesse, amenant son jeune frère le duc d'Aumale, qui, lui aussi, venait demander à la terre d'Afrique sa part de dangers et de gloire. Le 24 avril, quelques jours après la venue du prince, la division d'Orléans se dirigea vers l'Afroum; le lendemain 25, elle s'établit sur l'Oued-Jer, près du Tombeau de la Chrétienne. Les Arabes ne s'étaient point encore montrés, mais tout à coup des cris terribles, partis des ravins de l'Afroum, annoncèrent leur approche, et ils débouchèrent aussitôt dans la plaine. A la tête de quelques bataillons, le prince royal s'élança sur eux, les culbuta et les refoula dans les gorges d'où ils étaient sortis. Dans ce combat, le duc d'Aumale, escorté d'une seule compagnie de chasseurs, se précipita sur l'ennemi, et contribua à la victoire par la hardiesse et la vivacité de son attaque.

Le 29, l'armée quitta le camp de l'Afroum. La division d'Orléans, formant l'avant-garde, se dirigea vers l'Oued-Bour-Kika, où les Arabes paraissaient s'être réunis. Le prince royal ayant observé leurs mouvements, et voyant qu'ils se portaient à une lieue environ de l'armée vers le lac Alloulah, ordonna de faire face en arrière et de les poursuivre, les divisions marchant par échelons; mais ils n'attendirent pas l'exécution de cette manœuvre, qui ramena l'armée vers l'Oued-Jer. Il ne restait plus qu'à déloger Abd-el-Kader du col de Mouzaïa, où il s'était fortifié. Afin d'attirer dans la plaine la nombreuse cavalerie des Arabes, l'armée quitta le camp de l'Oued-Jer et repassa le torrent. Ce qu'on avait prévu arriva. En apercevant le mouvement rétrograde de nos troupes, les cavaliers de l'émir sortirent de leurs défilés et se précipitèrent sur nos soldats avec une extrême rapidité. Mais, reçus par une décharge à bout portant et par le fer des baïonnettes, ils reculèrent, et l'armée put camper tranquillement sur l'Oued-Bouroumi.

Le 1er mai, le prince royal arrivait au camp de la Chiffa: une masse de cavalerie arabe s'y présenta en même temps, et paraissait disposée à traverser

la rivière; on voyait flotter le drapeau de l'émir, autour duquel se pressaient les réguliers et les spahis. Le prince fit aussitôt ses dispositions : les zouaves se formèrent à droite en échelons ; le 23e à gauche ; le général d'Houdetot au centre, avec la colonne d'attaque, précédée des tirailleurs. Mais Abd-el-Kader n'attendit pas l'issue de cette manœuvre. Après avoir essuyé quelques décharges de mousqueterie il se retira. Les jours suivants furent employés à réunir au camp de Mouzaïa les approvisionnements nécessaires pour l'occupation projetée de Medeah; puis le duc d'Orléans annonça à sa division qu'elle allait franchir l'Atlas. Les chefs des divers corps qui faisaient partie de l'armée expéditionnaire briguèrent tous l'honneur de marcher les premiers à l'attaque des redoutes arabes; mais S. A. R. voulut que le sort en décidât, et ce fut le 2e léger qui obtint cette faveur.

Le col de Mouzaïa, que nos soldats avaient déjà plusieurs fois traversé, venait d'être fortifié par Abd-el-Kader. Des retranchements, armés de batteries, le couronnaient, et sur le point le plus élevé du piton une redoute formidable avait été construite. Indépendamment de ces ouvrages de défense, l'émir avait recruté son armée d'un grand nombre de fanatiques venus de tous les points de l'Algérie. Pour attaquer cette position, le duc d'Orléans distribua ses forces en trois colonnes : la première, commandée par le général Duvivier, était composée de deux bataillons du 2e léger, d'un bataillon du 24e, et d'un bataillon du 48e; elle devait se diriger sur le piton de gauche et s'emparer des retranchements. La deuxième colonne, sous les ordres de M. de Lamoricière, formée de deux bataillons de zouaves et d'un bataillon du 15e léger, avait pour mission de gravir par la droite jusqu'au col, et de prendre ainsi à revers les retranchements arabes. La troisième colonne, que conduisait le général d'Houdetot, composée du 23e de ligne et d'un bataillon du 48e, était destinée à aborder le col de front, dès que le mouvement de la première colonne aurait réussi.

Le 12 mai, à trois heures du matin, le prince royal donna le signal de l'attaque : « Allons, enfants, dit-il en montrant la crête du Mouzaïa, les Arabes « nous attendent et la France nous regarde ! » Les cris de Vive le roi! vive le prince royal! répondirent à ces paroles, et les colonnes se mirent à gravir au pas de course le flanc escarpé des rochers; elles s'avancèrent sans trop de difficultés jusqu'au premier plateau, où elles firent halte. A midi et demi seulement commença l'escalade du piton. La résistance fut acharnée et terrible, car une seule colonne se trouvait engagée. Un nuage épais enveloppant la montagne, dérobait aux regards la marche audacieuse de nos braves, quand une fanfare de clairons annonça que le 2e léger venait d'enlever un mamelon. Le duc d'Orléans, jugeant alors le moment opportun, ordonne au reste de l'armée de s'ébranler. Au même instant, le soleil dissipant les nuages versait des flots de lumière dans les gorges du Mouzaïa. Sur les crêtes on distinguait les Arabes au burnous blanc, qui, la main sur la détente du fusil, l'œil attentif

se penchaient vers l'abîme pour y précipiter les assaillants ; puis sur la pente abrupte des rochers, nos soldats, se cramponnant des mains aux saillies et aux arbustes qu'ils rencontrent, atteignant difficilement les hauteurs, mais ne se laissant arrêter par aucun obstacle. Parvenus au pied des redoutes, ils sont accueillis par un feu terrible, et un instant ils montrent de l'indécision; alors le général Changarnier, plaçant froidement son épée sous le bras, s'écrie en se tournant vers le 2e léger : « En avant, à la baïonnette! » A la voix du chef, la charge bat, les rangs se resserrent, les redoutes sont enlevées, et l'étendard tricolore flotte presque aussitôt sur la plus haute cime de l'Atlas.

De son côté, le prince royal, avec les deux autres colonnes, gravissait les hauteurs sous le feu de l'ennemi. A trois heures du soir, c'est-à-dire après douze heures de marche et de combats, il atteignit une arête boisée qui prend naissance à la droite du piton. Le prince fait déposer les sacs, et le cri : *En avant!* retentit sur toute la ligne. Un bataillon du 23e se précipite vers les pentes déjà franchies par la deuxième colonne; mais il rencontre les Arabes fortement retranchés derrière un ravin d'où partent de vives décharges de mousqueterie. Le prince défend de répondre au feu de l'ennemi et le fait aborder à la baïonnette. Les Arabes opposent à cette attaque une vigoureuse résistance. Le général Schramm tombe, blessé, à côté du prince ; le commandant Grosbois a un cheval tué sous lui ; plusieurs autres officiers sont atteints. A la vue de ces pertes, la troupe redouble d'efforts et parvient à tout balayer devant elle. Le mouvement des trois colonnes avait été si bien combiné, qu'elles arrivèrent presque ensemble au sommet du col. L'enthousiasme de l'armée s'y manifesta par de bruyantes acclamations qu'accompagnaient les fanfares des clairons et le roulement des tambours.

Malgré sa défaite, l'ennemi était resté constamment en vue, et il fallut, dans la journée du 16, le chasser du bois des Oliviers, où il s'était établi. On l'aperçut encore le 17 prenant position à une petite distance de Medeah, dont il ne disputa pourtant pas l'entrée, et que nous trouvâmes complétement évacuée. Une garnison de deux mille quatre cents hommes fut laissée dans cette ville, d'où le corps expéditionnaire partit le 20. Chassés de la position qu'ils avaient voulu occuper le 17, les Arabes s'étaient portés sur la route de Miliana, prévoyant que l'armée française continuerait ses opérations de ce côté ; mais la possibilité d'un retour vers la base d'opération ne leur avait probablement pas échappé, car on les retrouva au bois des Oliviers, où ils attaquèrent avec fureur l'arrière-garde, à laquelle il fut un moment nécessaire d'envoyer des secours. Le 21, le corps expéditionnaire avait regagné la ferme de Mouzaïa ; et le duc d'Orléans quitta l'Algérie le 27, accompagné de son frère.

Pour compléter les opérations projetées pendant la campagne du printemps, il restait, après la prise de Medea, à occuper Milianah, dont la possession devait plus tard faciliter les opérations dans la vallée de Chelif. Pendant les

préparatifs de cette expédition, Abd-el-Kader combina aussi de nouveaux moyens de défense : Ben-Salem, khalifah de Sebaou, occupa l'est d'Alger ; El-Berkani, khalifah de Medea, fut chargé de surveiller la population émigrée de cette ville, et de l'empêcher d'y rentrer ; Sidi-Mohammed, bey de Milianah, campa entre cette ville et le Chélif, avec ordre de suivre tous nos mouvements ; enfin, Mustapha-ben-Tehamy, khalifah de Mascara, occupa le pont du Chelif. Tous ces lieutenants d'Abd-el-Kader, ayant chacun, indépendamment d'autres troupes, un bataillon régulier, reçurent pour mission de s'opposer au ravitaillement de Medeah et à l'occupation de Miliana. Cette combinaison n'arrêta pas notre mouvement.

Dès les premiers jours de juin, dix mille hommes réunis à Blidah se mirent en marche pour gagner le col de Gontas, et descendre dans la plaine où s'élève Miliana. Toute la cavalerie de l'émir paraissait s'y être réunie ; cependant elle se retira aux premiers coups de canon, et Miliana fut occupée le soir même. La ville était déserte comme Cherchell et Medeah ; on employa trois jours à la mettre en état de défense et à préparer l'installation de la garnison, qui se composa de deux bataillons. Le 12, le corps expéditionnaire commença son mouvement rétrograde. Les Arabes, réunis aux Kabaïles, tentèrent de nous disputer le passage ; mais nos colonnes les repoussaient devant elles, pendant que l'arrière-garde leur tenait tête. L'armée marchait parallèlement à la chaîne des montagnes, se dirigeant sur le col de Mouzaïa, par lequel, après s'être mise en communication avec Medeah, elle devait redescendre dans la plaine. Les Arabes ne cessaient de la suivre. Les attaques de l'ennemi, et principalement des bataillons réguliers de l'émir, furent très-vives. On se battit de part et d'autre avec acharnement; mais l'impétuosité de nos troupes et une artillerie bien dirigée dispersèrent l'ennemi. Le Teniah demeura fortement occupé pendant que les blessés étaient dirigés sur Blidah, et qu'on faisait venir de la ferme de Mouzaïa, où ils avaient été réunis, les approvisionnements destinés au ravitaillement de Medeah.

Pendant que le maréchal Valée s'occupait d'assurer la défense et les approvisionnements de cette place, cinq mille hommes étaient dirigés sur Miliana pour compléter son approvisionnement et faire, sur la route, le plus de mal possible aux Arabes. Cette colonne, sous les ordres du général Changarnier, communiqua avec le commandant supérieur de Miliana, qui était venu au-devant du convoi. Une attaque conduite par l'émir en personne à la tête de toute sa cavalerie, dont une partie avait mis pied à terre, fut repoussée avec vigueur. Le lendemain, l'ennemi était encore en vue, au nombre de cinq à six mille cavaliers, au moment où le général Changarnier se dirigeait sur la rive gauche du Chélif ; mais il demeura hors de portée. Le 26, la colonne était retournée au pied du Nador, où le maréchal Valée la rejoignit.

La chaleur ne permettant pas de continuer les opérations dans la province de Titery, le gouverneur général se disposa à ramener ses troupes à Alger ;

mais, avant d'y rentrer, il fit châtier les Kabaïles de Mouzaïa, qui depuis le commencement de la guerre avaient constamment inquiété nos convois. Avant d'évacuer le camp de Mouzaïa, qui n'était qu'un poste de campagne, il ordonna des travaux préliminaires pour l'établissement d'une route qui permettrait de tourner à l'est le col, comme on l'avait déjà tourné à l'ouest. Le 5 juillet, l'armée était rentrée dans ses cantonnements.

Cherchell, Medeah, Miliana occupés, le territoire des Hadjoutes balayé, les plus turbulentes tribus de la montagne atteintes et châtiées dans leurs propres foyers, l'ennemi repoussé partout où il avait essayé une résistance, tels étaient les résultats matériels de cette expédition. On espérait en outre que l'impuissance de l'émir à défendre ses villes affaiblirait son autorité, et que l'interposition des forces françaises dans le pays au sud des montagnes, en contenant les populations qui environnent la Metidja, rendrait plus difficiles, si elle ne les ruinait tout à fait, ses tentatives sur la province de Constantine. Mais c'était trop attendre d'une seule campague.

De retour à Alger, le gouverneur général s'occupa immédiatement des dispositions à prendre pour celle d'automne : et il y avait urgence, car nos succès n'étaient pas définitifs. Suivant leur coutume, les Arabes reprirent l'offensive dès qu'ils virent l'armée rentrée dans ses cantonnements : Medeah et Miliana furent très-vivement attaquées par Abd-el-Kader; la cavalerie arabe se montra de nouveau dans la Metidja; Cherchell fut obligée de repousser les entreprises d'El-Berkani; le camp de Kara-Mustapha, momentanément évacué par mesure de santé, devint le théâtre d'un engagement sanglant avec les troupes de Ben-Salem. Ainsi la guerre, toujours la guerre, tel était le prix auquel nous devions acheter notre domination en Afrique. La lenteur avec laquelle s'accomplissaient nos expéditions, les ménagements accordés à l'ennemi, furent la cause principale de ces constantes réactions.

Vers la fin du mois d'août, les dispositions étant faites pour les approvisionnements des places et pour ceux de la campagne d'automne, les colonnes se mirent en marche. Le corps destiné à opérer dans la province de Titery se dirigea sur Medeah avec un convoi pour la garnison de cette place, qu'elle atteignit après une seule rencontre avec les Arabes au bois des Oliviers. Le 5 novembre, le gouverneur général se disposa à aller approvisionner Miliana; il espérait d'ailleurs, d'après quelques avis reçus, rencontrer l'émir, qu'on disait s'être dirigé, avec ses bataillons réguliers, vers la vallée supérieure du Chélif; mais l'armée n'aperçut qu'une seule fois des cavaliers, qui s'éloignèrent sans combat. Le 8, on arriva dans Miliana. La place fut trouvée dans un bon état de défense, quoique la garnison eût beaucoup souffert; mais l'énergie des troupes et de leur chef était demeurée au-dessus des privations, et leur moral s'était soutenu dans le complet isolement où ils étaient restés durant cinq mois, ignorant même si les événements de la guerre permettraient de leur porter secours. La garnison fut relevée et l'approvisionnement effectué; on se mit

alors à travailler à l'assainissement de la ville, à faciliter la culture de ses nombreux jardins, et à assurer sur tous les points le bien-être de la troupe. Le 9, le corps expéditionnaire reprit la route de Blidah. On reconnut, en passant, l'ancien poste romain de *Aquæ Calidæ*, où se bifurque la voie conduisant de Cherchell à Miliana ; au passage de l'Oued-Djer, deux mille cavaliers, précédés d'une ligne de tirailleurs, s'étant montrés à nous, on s'attendit à un engagement ; mais il fut impossible de les y amener.

Le maréchal ne s'étant pas porté de sa personne dans la province d'Oran, et les troupes de la division n'ayant pas reçu de renforts, on ne songea pas à exécuter les opérations projetées en août et septembre précédents ; circonstance fâcheuse, qu'Abd-el-Kader exploita à son profit. Toutefois, le général Lamoricière put atteindre des tribus ennemies qui, à grande distance de nos postes, se croyaient en parfaite sûreté : les Beni-Amer, les Beni-Yacoub, les Bou-Chouicha, les Ouled-Gherabah et les Ouled-Khalfa furent successivement frappés jusque sur leur territoire.

La répression des tribus rebelles était plus facile dans la province de Constantine. Le kaïd-messaoud des Righa, après avoir reconnu l'autorité française, avait passé à l'ennemi : les indigènes rangés sous nos drapeaux punirent eux-mêmes cette trahison, en ruinant complétement le parjure. Le chef des Beni-Salah de la montagne avait fait assassiner un de nos officiers, le capitaine Saget : le commandant de la subdivision de Bône dirigea aussitôt une colonne sur le territoire de la tribu coupable. Elle accourut demander grâce; mais on ne la lui accorda qu'à la condition qu'elle livrerait l'assassin, mort ou vif. La situation de la province était d'ailleurs satisfaisante. Bou-Akkas, l'un des principaux chefs du pays, offrait ses services contre l'ennemi commun qui menaçait notre khalifah Mohammed-el-Mokrani ; les Haractas rapportaient eux-mêmes, toutes cachetées, les lettres de l'émir qui les excitait à l'insurrection ; les Nemenchah repoussaient l'ex-bey Ahmed ; et les tentatives faites pour soulever les Kabaïles échouaient complétement. La province de Constantine devenait le refuge de beaucoup de familles de celle de Titery, qui émigraient pour habiter de préférence un territoire placé sous l'autorité de la France.

Cette province continuait à présenter d'autres symptômes non moins rassurants. Le tribut, perçu sans trop de difficultés sur une portion du pays, commençait à offrir quelques ressources, les premières de ce genre qu'on eût encore obtenues. Les marchés étaient presque partout fréquentés par les indigènes. Les Arabes, cultivant la terre avec sécurité, sollicitaient qu'on leur confiât des soldats pour leur enseigner des procédés moins imparfaits, et particulièrement la culture de la pomme de terre, dont ils commençaient à connaître la valeur; enfin, nouveau rapprochement, peut-être le plus remarquable de tous, près de quatre cents indigènes venaient se faire vacciner à Constantine. Ces signes multipliés d'un véritable progrès attestaient que, s'il restait encore beaucoup

à faire de ce côté, la situation y était, en 1840, relativement meilleure qu'elle ne l'avait été partout ailleurs. C'était là une faible compensation pour tout ce qu'il y avait encore d'incertain à Alger.

Le maréchal Valée, malgré ses incontestables qualités d'excellent général, était peu fait pour cette guerre de surprise, pour ces marches et contre-marches dont l'exécution rapide fait tout le succès. Le mauvais état de sa santé, les habitudes de toute sa vie, ne lui permettaient guère de commander ces razzias continuelles, et presque toujours il se laissait prévenir par les Arabes. Lui-même était le premier à se rendre justice, et sentant son inaptitude il avait plusieurs fois demandé à rentrer en France. Cette faveur lui fut enfin accordée.





CHAPITRE XIX.

GOUVERNEMENT DU GÉNÉRAL BUGEAUD.

(29 DÉCEMBRE 1840. — 12 JUIN 1843.)

Le général Bugeaud à ses soldats. — Prise des places fortes d'Abd-el-Kader. — Échange des prisonniers. — Situation de l'Algérie en 1842. — Détresse de l'émir. — Campagne de 1843. — Mouvement combiné de nos troupes. — Prise de la Smalah par le duc d'Aumale. — État actuel de notre domination. — Le général Bugeaud est nommé maréchal de France; les maréchaux de camp Lamoricière et Changarnier lieutenants généraux.



Une nouvelle ère administrative était devenue nécessaire. Tous ceux qui portaient quelque intérêt à notre colonie d'Afrique la désiraient. Le peu de succès que nos armes avaient obtenu sous le gouvernement temporisateur du maréchal Valée, imposait au ministère l'obligation de changer de système en changeant de chef. Il le comprit, et M. général Bugeaud fut chargé de réaliser cette révolution. Bien que le nouveau gouverneur ne réunît point en sa faveur toutes les sympathies, néanmoins on attendait de son caractère énergique et entreprenant des résultats diffé-

rents de ceux obtenus par son prédécesseur. Tous les yeux étaient fixés sur lui; il savait lui-même qu'on scruterait sévèrement sa conduite, motifs puissants qui lui faisaient une loi de se distinguer, alors qu'il n'eût pas senti le besoin de faire oublier, par des actes éclatants et utiles, le traité de la Tafna[1].

Les circonstances se montraient d'ailleurs favorables : Abd-el-Kader était encore puissant; non pour inspirer des craintes sérieuses, mais assez pour qu'il y eût de la gloire à le vaincre. Il disposait toujours d'une armée imposante : il avait des places fortes, des arsenaux, des manufactures d'armes, et un grand nombre de tribus constamment prêtes à se lever en sa faveur. Jusque-là on n'avait guère fait contre lui qu'une guerre d'escarmouches, plutôt propre à exciter son audace que capable de le dompter. Nos établissements, menacés constamment par les incursions des Arabes, restaient stationnaires; la colonisation et la guerre semblaient frappées de découragement.

Cette situation précaire soulevait les clameurs de l'opinion, et de nouveau elle accusait le ministère de conspirer l'abandon de l'Algérie. Pour dissiper ces craintes, sans doute mal fondées, il résolut de relever notre attitude en Afrique. L'effectif de l'armée fut porté, à l'ouverture de la campagne du printemps, à soixante-treize mille cinq cents hommes d'infanterie et treize mille cinq cents chevaux, et il annonça qu'elle serait renforcée de quatre mille cinq cents hommes lors de la campagne d'automne. En même temps qu'on mettait à la disposition du gouverneur-général des forces aussi considérables, on lui prescrivait de conserver les places de Médéah, Miliana, Cherchell, et de donner le plus grand développement aux ouvrages défensifs, afin que les troupes pussent se livrer avec sécurité à la culture des terres. Cette fois, il n'était plus permis de douter des intentions du gouvernement; tant de sacrifices ne pouvaient aboutir au délaissement de notre colonie; bientôt même le général Bugeaud, dans sa proclamation à l'armée, se chargea de dissiper toutes les incertitudes.

« Soldats de l'armée d'Afrique !

« Le roi m'appelle à votre tête. Un pareil honneur ne se brigue pas, car on n'ose y prétendre; mais si on l'accepte avec enthousiasme pour la gloire que promettent des hommes comme vous, la crainte de rester au-dessous de cette immense tâche modère l'orgueil de vous commander. Vous avez souvent vaincu les Arabes, vous les

[1] Depuis 1804, le général Bugeaud appartient à l'armée; il s'engagea à cette époque dans les vélites de la garde impériale, et parvint rapidement au grade d'officier. Il fit les grandes campagnes d'Austerlitz et d'Iéna. En 1809 il passa en Espagne où il se distingua à l'assaut de Lérida, dans l'expédition de la Rapita contre les Anglais, aux siéges de Tarragone, de Tortose et de Valence, à la bataille de Sagonte, et à la prise des redoutes d'Ordal : ce qui lui valut successivement les grades de capitaine, de chef de bataillon, de colonel, et d'officier de la Légion-d'Honneur. En 1815, à la tête du 14e de ligne, il repoussa les Autrichiens sur les frontières de la Savoie, succès qui amena sa disgrâce sous la Restauration. La Révolution de Juillet répara cette injustice et éleva le colonel Bugeaud au grade de maréchal de camp.

vaincrez encore ; mais c'est peu de les faire fuir, il faut les soumettre. Pour la plupart, vous êtes accoutumés aux marches pénibles, aux privations inséparables de la guerre. Vous les avez supportées avec courage et persévérance, dans un pays de nomades qui en fuyant ne laissent rien au vainqueur. La campagne prochaine vous appelle de nouveau à montrer à la France ces vertus guerrières dont elle s'enorgueillit. Je demanderai à votre ardeur, à votre dévouement au pays et au roi, tout ce qu'il faut pour atteindre le but ; rien au delà. Soldats ! à d'autres époques, j'avais su conquérir la confiance de plusieurs corps de l'armée d'Afrique ; j'ai l'orgueil de croire que ce sentiment sera bientôt général, parce que je suis bien résolu à tout faire pour le mériter. Sans la confiance dans les chefs, la force morale, qui est le premier élément de succès, ne saurait exister ; ayez donc confiance en moi, comme la France et votre général ont confiance en vous. »

Après cette proclamation, le général Bugeaud s'empressa de concentrer ses forces dans la province d'Alger, par l'évacuation de plusieurs postes peu importants. Il avisa en outre aux moyens d'assurer la tranquillité intérieure, qui n'existait plus depuis quelque temps : des maraudeurs et des réfugiés indigènes, échappant à toute surveillance, se livraient journellement dans le Sahel au pillage et à l'assassinat ; on les expulsa de la retraite qu'ils s'étaient choisie, pour les réunir en avant de la Maison-Carrée, où ils formèrent la colonie de l'Arrach. Les garnisons que nous avions à Medeah et à Miliana suffisaient bien à la garde de ces deux places, mais elles n'étaient point assez fortes pour imposer à nos ennemis du dehors ; plusieurs autres points se trouvaient dans le même cas. Il s'agissait donc de donner une plus grande impulsion à l'offensive, de frapper avec énergie les tribus rebelles des provinces d'Alger et de Titery ; il importait aussi de détruire tous les dépôts fortifiés de l'ennemi, et de ruiner l'influence qu'exerçait Abd-el-Kader dans la province d'Oran, où il puisait constamment de nouvelles ressources.

Tel était le programme de la guerre. Toutes les dispositions furent prises pour reprendre les hostilités avec avantage. L'année 1841 commença heureusement : dans la nuit du 12 au 13 janvier, une colonne de quatre mille hommes, sortie d'Oran sous les ordres du commandant de la place, s'était portée à la rencontre de Ben-Thamy, kalifat d'Abd-el-Kader, et l'avait mis en fuite. Un châtiment sévère avait été, dans le même temps, infligé à la tribu de Beni-Oualban, coupable de divers crimes commis sur la route de Philippeville à Constantine ; quelques autres succès obtenus à la même époque pouvaient être considérés comme un présage heureux des succès qui allaient suivre.

Le général Bugeaud commenca la campagne du printemps par les ravitaillements de Medeah et de Miliana. Dans l'approvisionnement de cette dernière place, la colonne qui escortait le convoi eut avec l'ennemi, le 1er mai, une rencontre sérieuse. Deux jours après elle dut soutenir un engagement plus important encore contre les Kabaïles, parmi lesquels se trouvait Abd-èl-Kader avec sa nombreuse cavalerie, et trois bataillons de réguliers ; ces forces

réunies s'élevaient à près de dix ou douze mille fantassins et dix mille cavaliers. Le corps expéditionnaire, commandé par le gouverneur général en personne, se composait à peine de huit mille hommes de toutes armes. Les ducs de Nemours et d'Aumale en faisaient partie. Le premier avait sous ses ordres l'aile gauche et une portion du centre ; le second commandait deux bataillons. L'ennemi se rua sur nous avec beaucoup de vigueur, mais il fut promptement repoussé. Les réguliers d'Abd-el-Kader ayant été atteints par la colonne qui avait franchi le Chelif, ne purent résister à l'impétuosité de nos troupes et essuyèrent une complète déroute. Ces préludes n'étaient point de nature à rassurer l'ennemi sur nos dispositions. L'activité que déployait le nouveau gouverneur lui paraissait extraordinaire en comparaison de la mollesse des années précédentes. Aussi de toutes parts se manifestait-il chez les Arabes une inquiète effervescence.

Après le ravitaillement des places de Medeah et de Miliana, le gouverneur général confia au général Baraguay-d'Hilliers le commandement de la division destinée à agir sur le Bas-Chelif, et se mit lui-même à la tête de l'expédition qui devait manœuvrer dans la province d'Oran ; en son absence, la province d'Alger et sa capitale furent placées sous le commandement de M. le maréchal de camp de Bar.

Instruit de nos projets, Abd-el-Kader réunissait toutes ses ressources pour protéger contre nos attaques les forteresses de Boghar, Tekedempt et Thaza ; mais le jour approchait où ces remparts si péniblement élevés allaient s'écrouler sous nos coups. Le 18 mai, une colonne commandée par le gouverneur général et munie d'un matériel de siége imposant, partit de Mostaganem ; après plusieurs escarmouches avec les Arabes, elle arriva le 25 sous les murs de Tekedempt. La cavalerie ennemie se montrait en nombre sur les hauteurs voisines, et semblait prête à nous disputer sérieusement le terrain ; mais un engagement très-vif qui eut lieu entre elle et nos zouaves découragea complétement l'émir, et notre colonne put pénétrer dans la ville sans coup férir. Les habitants l'avaient abandonnée : çà et là quelques maisons couvertes en chaume brûlaient encore ; le pétillement de l'incendie que les Arabes avaient allumé en fuyant troublait seul le silence de cette solitude. Aussitôt l'ordre fut donné d'en ruiner les fortifications ; et le lendemain, des hauteurs où il s'était retranché, Abd-el-Kader put voir s'écrouler cette citadelle qui lui avait coûté tant d'efforts.

Ce premier échec, qui commençait à ébranler la puissance d'Abd-el-Kader, l'avait amené à des procédés moins cruels que par le passé, car vers cette époque un événement remarquable s'accomplissait dans la province d'Alger. Afin sans doute d'amener l'autorité française à entamer des pourparlers avec lui, l'émir avait donné l'ordre d'épargner les prisonniers qui tomberaient en son pouvoir. Plus de cent captifs avaient ainsi échappé au fatal yatagan ; il s'agissait d'ouvrir en leur faveur des négociations. Le gouverneur général, ne

voulant point se commettre avec une puissance qu'il ne reconnaissait plus, laissa ce soin à l'évêque d'Alger, dont le caractère religieux ne pouvait donner sujet à aucune interprétation politique. M. Dupuch proposa donc l'échange des prisonniers au bey de Miliana. Celui-ci l'accepta avec empressement, et grâce au zèle du vénérable prélat, qui ne craignit pas de se rendre presque seul au milieu des Arabes, cent trente-huit Français purent redevenir libres. La lettre que le lieutenant d'Abd-el-Kader écrivit dans cette circonstance à M. Dupuch mérite d'être rapportée :

« Nous avons reçu tes lettres ; nous en avons compris le contenu. Nous avons reconnu avec bonheur ton amitié et ta vérité. Les quatre prisonniers qui les apportaient sont heureusement arrivés. Il nous reste à te prier de t'occuper du soin de ceux qui sont encore à Alger ou ailleurs, et très-particulièrement de Mohamed-Ben-Mockar. Les parents, les amis de ces pauvres prisonniers étaient venus avec nous le jour où nous nous sommes si doucement rencontrés. Quand ils ont vu que ceux qu'ils aiment n'y étaient pas, ils se sont mis à pleurer ; mais quand ils ont su ce que tu nous avais promis et qu'ils ont vu ton écriture, ils se sont réjouis : l'amertume de leur douleur s'est changée en joie, persuadés qu'ils les reverront bientôt, puisque tu l'as dit. Nous t'écrivons ceci, parce que tous les jours ils viennent pleurer à la porte de notre tente. Ainsi seront-ils consolés ; car pour nous, nous te connaissons et nous savons bien qu'il n'est pas nécessaire que nous te fassions de nouvelles recommandations ; nous savons qui tu es, et que ta parole d'évêque est sacrée. Nous t'envoyons la femme, la petite fille, les prisonniers chrétiens qui étaient restés à Tekedempt ou chez Miloud-ben-Arrach. Quant au capitaine, au reïs et aux autres prisonniers chrétiens qui sont avec lui, sois sans inquiétude sur eux, ils sont en toute sûreté sous la garde de Dieu. Sans la sortie du général et du fils du roi, ils seraient déjà montés vers toi avec les autres. La guerre seule nous empêche encore de te les envoyer, mais bientôt tu les auras tous. Je t'envoie, en attendant, le sauf-conduit dont tes amis pourraient avoir besoin. Ils feront bien d'aller d'abord chez le kaïd des Hadjoutes ; les chemins ne sont pas sûrs. Je t'envoie vingt chèvres avec leurs petits qui tettent encore leurs mamelles pendantes. Avec elles tu pourras nourrir les petits enfants que tu as adoptés et qui n'ont plus de mère. Daigne excuser ce présent, car il est bien petit. Adieu. »

Il est impossible de n'être pas touché des sentiments naïfs et bienveillants que cette lettre exprime. Un jour, quand la fusion des deux peuples sera opérée, la France, grâce à ces dispositions, parviendra peut-être à développer dans cette partie de l'Afrique une civilisation qui alliera les vertus des temps primitifs aux qualités des sociétés les plus avancées.

La forteresse de Tekedempt ayant été détruite, la colonne expéditionnaire se dirigea sur Mascara. Renforcé de quatre mille chevaux conduits par Ben-Hamed, kalifat de Tlemcen, Abd-el-Kader se montra le 30 mai sur les hauteurs qui avoisinent Mascara, sans qu'on pût encore le déterminer à combattre. L'armée, ne rencontrant point de résistance, s'empara de la ville, qui, de même que Tekedempt, était complétement déserte : les portes et les meubles étaient brisés ; mais les maisons n'avaient point été livrées aux flammes, et on put facilement y trouver des bâtiments capables de servir, au

moyen de quelques réparations, à l'hôpital, aux magasins et au casernement. On y laissa, sous les ordres du colonel Tempoure, deux bataillons du 15e léger, un bataillon du 41e de ligne, et trois compagnies du génie avec deux demi-batteries d'artillerie, puis l'armée reprit le chemin de Mostaganem. En traversant le défilé d'Akb-el-Kredda, qu'on avait choisi comme la route la plus directe, mais qui présente partout un terrain hérissé d'aspérités, l'arrière-garde de la colonne eut à soutenir à elle seule l'attaque de cinq à six mille Arabes, qui nous tuèrent et blessèrent quelques hommes; de son côté l'ennemi y laissa près de quatre cents des siens, beaucoup de chevaux, et sept de ses principaux chefs. Ce fut là, jusqu'à Mostaganem, le dernier engagement que nous eûmes à soutenir. Le 3 juin, les troupes étaient rentrées sans ressentir beaucoup de fatigue, malgré les grandes difficultés qu'elles avaient eu à surmonter en traversant les chaînons entrecroisés de l'Atlas.

Pendant que la forteresse de Tekedempt croulait et que la colonne conduite par le gouverneur général s'emparait de Mascara, le général Baraguay-d'Hilliers, envoyé dans le Bas-Chelif, remportait de son côté de précieux avantages. Parti de Blidah le 18 mai, il traversa la contrée des Abids, pays très-découvert, et vint camper sur l'Oued-el-Akoum. Il se dirigea ensuite sur Boghar, place fortifiée par Abd-el-Kader. Le 23, la colonne arriva en vue de cet établissement; mais la veille les Arabes, avant de l'abandonner, l'avaient livré aux flammes; on ne trouva que des ruines. Nos troupes, ne pouvant utiliser ce poste, en achevèrent la destruction. De là, tournant vers le sud, elles se trouvèrent en présence de Thaza, espèce de château fort ou *bordj*, dans lequel Abd-el-Kader détenait les prisonniers français depuis qu'il avait ordonné de leur conserver la vie. Cette place avait coûté beaucoup de temps et d'efforts à construire; elle était pour l'émir d'une extrême importance, non-seulement comme forteresse, mais à cause des magasins, des forges et usines qu'elle contenait. Néanmoins à l'approche de nos troupes, craignant de compromettre l'honneur de ses armes, et tenant surtout à ménager les soldats réguliers qui assuraient son pouvoir sur les tribus, il en ordonna l'abandon et la ruine. Quand les nôtres y pénétrèrent, ils la trouvèrent déserte et en grande partie dévorée par les flammes; comme il n'était pas possible d'y laisser une garnison, on acheva de la détruire. En repassant dans la plaine du Chelif, l'armée expéditionnaire infligea un châtiment sévère à la tribu des Oulad-Omrah, qui nous était hostile, et rentra le 1er juin dans ses cantonnements.

Ces premières expéditions eurent pour résultat d'imposer aux tribus, et de porter un grave échec à la puissance d'Abd-el-Kader. La destruction de Boghar et de Thaza, que les Arabes croyaient hors de notre portée, leur prouvait que nous saurions toujours les atteindre, dans quelque endroit qu'ils essayassent d'élever des fortifications.

Profitant de l'influence qui lui restait encore du côté de Msilah, Abd-el-Kader avait établi sur ce point son kalifat Hadj-Mohammed. C'était de là,

comme centre, qu'il envoyait ses agents dans la province pour y prêcher la guerre sainte et soulever les tribus. Hadj-Mohammed était parvenu à répandre un tel effroi chez les populations de la Medjanah, qu'elles s'étaient toutes enfuies dans les montagnes, et que cette plaine si riante, si fertile autrefois, n'offrait plus maintenant qu'un vaste désert. Le 29 mai, le lieutenant-général Négrier, commandant de la province, voulant faire cesser cette situation, sortit de Constantine à la tête d'une forte colonne, et se rendit à Msilah. A son approche, un grand nombre de tribus vinrent faire leur soumission ; il chassa le kalifat d'Abd-el-Kader du siége de ses intrigues, et prit des mesures pour l'empêcher de recommencer ses menées. Dans le sud, vers le désert, nos affaires se présentaient sous des auspices non moins favorables. Farhat-Ben-Saïd, l'allié d'Abd-el-Kader, avait pour compétiteur le cheik El-Arab : celui-ci, intéressé à ruiner l'influence de son rival, lui faisait une guerre acharnée, et remportait sur lui de notables avantages. Ainsi l'émir, battu sur tous les points à la fois, voyait sa puissance décliner ; à la nouvelle de nos succès, plusieurs tribus, jusque-là fidèles à sa cause, commencèrent à s'en détacher pour s'unir à nous.

Instruit des bonnes dispositions de ces populations, et voulant les seconder par sa présence, le gouverneur général se rendit de nouveau à Mostaganem. De là il pouvait encourager un grand nombre de tribus à suivre l'exemple de celles qui s'étaient déjà soumises. L'impulsion étant donnée, il s'agissait de lier à un point central tous les éléments de défection qui menaçaient la puissance de l'émir dans la province d'Oran. A cet effet, Hadj-Mustapha, fils de l'ancien bey Osman, fut nommé bey de Mostaganem et de Mascara. Cette nomination était un acte de bonne politique qui amena tout d'abord les plus heureux résultats. Dès les premiers jours, les Beni-Zeroual, les Flitas, les Bordjia et les tribus du Dahra vinrent réclamer l'appui du nouveau bey contre Abd-el-Kader ; des députés furent envoyés à Hadj-Mustapha avec des otages par les Sidi-Abdallah, fraction considérable des Medjehers ; un détachement nombreux des Ouled-Boukamol et des Cherfa vint aussi lui rendre hommage en plein jour et en armes. Abd-el-Kader était témoin de ces défections, et assistait, impassible, à sa propre défaite.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le changement d'administration, que déjà le général Bugeaud comptait de nombreux succès. L'invasion de pays où nous n'avions pas encore pénétré ; la destruction de Tekedempt, de Boghar, de Thaza ; la capture de troupeaux considérables, la soumission d'une foule de tribus ; enfin, la prise de Mascara, voilà quels étaient ses trophées !

Au mois d'août, pendant que les préparatifs de la campagne d'automne se poursuivaient, un grand nombre de tribus dans la partie ouest de la province d'Oran, fatiguées de la guerre, abandonnèrent la cause d'Abd-el-Kader, et vinrent aussi se soumettre à notre domination. En même temps, le

général Lamoricière opérait le ravitaillement de Mascara. La garnison de cette place, parfaitement installée, avait récolté des légumes et des fruits; on compléta ses approvisionnements, qui furent portés à quatre mois pour six mille hommes; en sorte qu'une division pouvait y passer l'hiver, et s'opposer à ce que les Hachems, source et base de la puissance d'Abd-el-Kader, se livrassent à la culture. Par ce moyen, on courait la chance d'amener cette puissante tribu à se soumettre, et de déterminer infailliblement la soumission de toutes les autres.

Dans sa course au sud de Mascara, le corps expéditionnaire se porta sur le village de la Guetna, berceau de la famille d'Abd-el-Kader, et le détruisit de fond en comble. La veille de l'invasion de nos troupes, le frère aîné de l'émir se trouvait encore dans la maison paternelle, et peu s'en fallut qu'il ne tombât en notre pouvoir. Le fort de Saïda, situé à dix-huit lieues sud de Mascara, fut également pris et ruiné; il avait été construit dans cette position pour contenir le pays de Yakoubia, qui désirait depuis longtemps se débarrasser du joug d'Abd-el-Kader. Aussitôt après la démolition de cette forteresse, six tribus : les Oulad-Bragim, les Oulad-Kaled, les Hassaina, les Doui-Zabet et une partie des Harar-Gharabah, vinrent faire alliance avec l'armée française, et depuis cette époque, leurs cavaliers nous ont servi constamment d'auxiliaires dans les attaques dirigées contre la grande tribu des Hachems.

Dès que nos troupes furent retirées sur la côte, l'émir annonça à tous ses partisans que nous allions passer l'hiver dans nos cantonnements, le but de nos expéditions étant d'obtenir de lui la paix aux conditions les moins défavorables. Ces fausses nouvelles ranimèrent l'espoir des Arabes, et lui permirent de recruter quelques contingents, avec lesquels il fit irruption chez nos alliés de la Yakoubia. La garnison de Mascara, trop faible pour leur porter secours, avait été obligée de les abandonner à leurs propres forces; et elle-même, privée de son troupeau, qu'une embuscade de dix-huit cents cavaliers Hachems lui avait enlevé, était exposée aux angoisses de la faim.

Dans une telle situation, le gouverneur général comprit que tous les avantages remportés dans la campagne du printemps allaient être perdus, et qu'il faudrait recommencer sur nouveaux frais l'année suivante, si nous n'établissions pas des forces suffisantes à Mascara pour dominer la contrée. C'est alors que le général Lamoricière reçut l'ordre d'aller s'installer dans cette place avec sa division, composée de dix bataillons d'infanterie, de deux escadrons de spahis et d'une batterie d'obusiers de montagne; il obtint en outre des fusils de rempart, une ambulance, et tout le matériel nécessaire à un séjour fixe. Avec lui marchait Ibrahim Ouled-Osman-Bey, frère et kalifat de Hadj-Mustapha Ouled-Osman-Bey, nommé par le roi bey de Mascara dans le mois d'août dernier.

Chemin faisant, l'expédition eut à souffrir de la mousqueterie des Arabes; au passage du col de Bordj, Ben-Thamy, kalifat d'Abd-el-Kader, tenta même

d'arrêter la colonne avec une masse de quatre mille hommes, deux bataillons réguliers armés de fusil à baïonnettes, et quatre cents cavaliers rouges commandés par Moctar-Ben-Aïssa, homme d'une férocité sauvage et d'un courage indomptable. La division avançait péniblement; les soldats étaient chargés d'effets et de vivres; les cavaliers marchaient à pied, conduisant leurs chevaux chargés de blé et d'orge, d'après le nouveau système du général Bugeaud, qui utilisait ainsi la cavalerie pour les transports. A la vue de l'ennemi, quelques bataillons ayant mis bas les sacs, se précipitèrent contre les troupes de Ben-Thamy, et les culbutèrent en un instant. Après ce mouvement énergique, la division ne rencontra plus d'obstacles, et entra à Mascara le 30 novembre

Placé ainsi au centre du pays ennemi, le général Lamoricière put facilement rayonner dans tous les sens, et réprimer les moindres hostilités. Cette attitude après une campagne de cinquante-trois jours, la plus longue qui eût encore été faite, annonçait aux populations de l'ouest notre résolution d'abattre définitivement la puissance d'Abd-el-Kader. Instruites par là de la fausseté de ses nouvelles, elles pouvaient juger combien il était de leur intérêt de cesser toute résistance; aussi la face des choses changea-t-elle immédiatement : les Douers, qui nous avaient abandonnés l'année précédente, vinrent de nouveau se ranger sous nos drapeaux. Dès le quatrième jour de son installation à Mascara, la division commença ses courses aux environs de la ville : elle se porta d'abord vers le sud, dans la plaine d'Egris, renommée pour ses riches moissons : dans cette sortie nos troupes vidèrent tous les silos des tribus qui avaient pris la fuite; au retour, elles furent attaquées avec acharnement par les Hachems et les Flitas, commandés par le kalifat Ben-Thamy, accouru à la tête de ses cavaliers rouges; mais les agresseurs n'eurent qu'à se repentir de leur audace.

Afin de n'être arrêté par aucune difficulté dans la poursuite de l'ennemi, le général Lamoricière conçut le projet de faire subsister sa division à la manière arabe. Il procura à sa troupe des moulins portatifs, au moyen desquels chaque homme pouvait obtenir une farine grossière qui servait à faire des galettes ou à préparer du couscoussou; à ce repas était ajoutée une ration de sucre et de café. Cette heureuse innovation lui permit de se porter partout où pouvait l'appeler l'insurrection; en sorte qu'à la suite de plusieurs expéditions toujours couronnées de succès, le général Lamoricière, tournant ses armes vers le nord, parvint à pacifier la contrée et à attirer à lui toutes les populations. Au 31 décembre aucune tribu de la province, à l'exception des Hachems, n'obéissait plus à l'émir.

La libre communication entre Mostaganem et Mascara avait fourni le marché de cette dernière ville de toutes sortes de provisions : les Arabes y venaient vendre leurs denrées et consolidaient par leur concours notre domination; les Garabas d'Oran, ainsi que les Beni-Amer, contenus par la présence de nos forces à Mascara, n'osaient plus bouger. Les tribus de la Tafna, ainsi que

l'aga de Ghozel, profitèrent de cette circonstance pour lever l'étendard de la révolte contre Abd-el-Kader, et proclamer pour leur chef le marabout Mohammed-Ben-Abdallah-Ould-Sidi-Chigr.

Rival de l'émir, et par conséquent son ennemi naturel, Ould-Sidi-Chigr manifesta aussitôt des dispositions favorables à notre cause. Son intérêt lui commandait de se rapprocher de nous afin de n'avoir pas deux ennemis à combattre. Une colonne commandée par le colonel Tempoure fut donc envoyée exprès de Mostaganem pour l'apppuyer : le général Mustapha faisait aussi partie de l'expédition. Dans leur marche, ils reçurent les députations d'un grand nombre de tribus : le frère de Ould-Sidi-Chigr vint lui-même dans le camp, accompagné seulement d'une vingtaine de cavaliers arabes; enfin, le 27, le compétiteur d'Abd-el-Kader entra en communication avec le chef de la colonne française et le général Mustapha. L'entrevue fut solennelle : elle eut lieu sur une montagne, au bas de laquelle coule l'Isser, et d'où l'on découvre la ville de Tlemcen. Ould-Sidi-Chigr avait une escorte composée d'environ mille cavaliers, la majeure partie chefs des tribus soumises à son autorité. On discuta dans cette conférence les moyens les plus propres à assurer la paix de l'Algérie; Abd-el-Kader fut regardé comme une cause de guerre incessante, et, dans l'intérêt commun, on proclama sa déchéance.

Au moment de se séparer, le général Mustapha-Ben-Ismaël pria le marabout Ould-Sidi-Chigr de vouloir bien appeler la bénédiction du Dieu grand sur les musulmans réunis autour de lui. Aussitôt plus de douze cents guerriers, au milieu desquels se trouvaient seulement cinq officiers français, répétèrent religieusement ensemble la prière suivante : « Dieu clément « et miséricordieux! nous te supplions de rendre la paix à notre malheu- « reux pays, désolé par une guerre cruelle. Prends pitié des populations « que les décrets de ta souveraine justice ont réduites à la dernière misère. « Fais renaître au milieu de nous l'abondance et le bonheur dont nous jouis- « sions autrefois sous un pouvoir tutélaire. Donne-nous la victoire sur les « ennemis de notre repos, et que ta sainte religion, révélée par le Prophète, « ne cesse jamais d'être triomphante ! » Cette alliance solennelle et l'échange des prisonniers qui avait eu lieu quelque temps auparavant sont deux faits d'une haute portée. Il y a là le commencement d'un nouveau droit des gens en Algérie, et un indice certain de ruine pour la puissance de l'émir.

Si, maintenant, nous rapprochons la situation actuelle de l'Algérie de celle des années précédentes, nous pourrons avec raison nous applaudir du résultat obtenu. Tout était tranquille dans les provinces d'Alger et de Titery ; une centaine de familles, appartenant aux anciennes tribus de la Metidja, que les agressions d'Abd-el-Kader avaient forcées d'abandonner les environs d'Alger en 1839, étaient revenues planter leurs tentes sur la rive droite de l'Arrach ; Medeah, Miliana et Mascara se trouvaient dans un état satisfaisant. A Constantine, la paix régnait, les contributions se percevaient facilement ; un assez

grand nombre de tribus, situées à l'ouest de Philippeville, avaient fait leur soumission. Certains désormais de jouir de la paix si nécessaire à l'agriculture, les Arabes ensemençaient la plaine de Temlouka, qui n'avait pas été cultivée depuis quatre ans; la fête religieuse appelée *aid-seghir* (petite fête) avait été célébrée avec beaucoup de pompe et de solennité dans le chef-lieu de la province; les chefs arabes s'étaient empressés, à cette occasion, de venir rendre hommage au gouverneur général; enfin, la guerre avait complétement changé de face, et Abd-el-Kader était réduit à la défensive. Aussi le ministère, glorieux de ces résultats et regardant l'émir comme entièrement abattu, faisait prononcer au roi ces solennelles paroles devant les chambres : « J'ai pris des « mesures pour qu'aucune complication extérieure ne vienne altérer la sûreté « de nos possessions d'Afrique. Nos braves soldats poursuivent sur cette terre, « *désormais et pour toujours française*, le cours de ces nobles travaux auxquels « je suis heureux que mes fils aient l'honneur de s'associer. Notre persévérance « achèvera l'œuvre du courage de notre armée, et la France portera dans « l'Algérie sa civilisation à la suite de sa gloire. »

Encouragé par ces paroles, le général Bugeaud continua à donner des soins actifs à la colonisation, et redoubla d'ardeur pour atteindre le but qu'il s'était proposé : la pacification du pays. Sur tous les points, les opérations militaires furent, dès les premiers jours de 1842, vigoureusement poussées. Le général Lamoricière avait employé les mois de décembre et de janvier à poursuivre les Arabes dans toutes les directions; le gouverneur se rendit aussi d'Oran à Tlemcen pour disperser les partisans armés que l'émir avait encore autour de lui; bientôt après le fort de Sebdou, situé à quarante kilomètres sud de Tlemcen, unique place de la seconde ligne qui lui restât, tombait en notre pouvoir, et par suite de ces avantages quinze tribus nous faisaient leur soumission. De retour à Tlemcen, le gouverneur général s'occupa de soumettre les propriétés des Arabes émigrés à une nouvelle organisation administrative : par un arrêté du 14 février, il mit le séquestre sur les domaines de tous ceux qui étaient en fuite, déclarant qu'ils seraient réunis irrévocablement au beylick, si leurs propriétaires n'étaient point rentrés dans l'espace de deux mois; et afin d'éviter les embarras que l'administration avait déjà éprouvés à Alger, toute transaction sur les immeubles fut interdite aux Européens et aux juifs.

Le moment était arrivé où les chambres allaient encore une fois s'occuper du sort de l'Algérie, véritable époque de crise pour notre colonie, car les discussions de la tribune y avaient jusque-là constamment exercé une fâcheuse influence. Cette fois, il est vrai, le général Bugeaud fournissait des arguments puissants aux partisans de notre possession d'Afrique : il pacifiait les provinces et les colonisait; mais les discours des députés anticolonistes pouvaient raviver la guerre sainte, et Abd-el-Kader y comptait pour reconstituer son pouvoir. Cette fois la chambre ne lui donna pas gain de cause ; elle

vota, à une immense majorité, les crédits supplémentaires réclamés pour l'Afrique, en invitant le gouvernement à prendre un parti définitif sur le système d'occupation et de colonisation. Cette détermination eut un grand retentissement en Algérie : elle rassura les colons et intimida l'ennemi.

Bien que, durant l'hiver, les colonnes de la province d'Oran n'eussent laissé ni trêve ni repos aux tribus hostiles de cette contrée, il restait encore beaucoup à faire pour obtenir une pacification complète. La division d'Alger venait de ravitailler Medeah, et se disposait à porter des vivres et des munitions à la garnison de Miliana, qui avait déjà sévèrement châtié les Hadjoutes. Le général Changarnier jugea alors l'occasion favorable pour achever de les détruire. Le bois des Karisas fut fouillé et battu par divers détachements, et les restes de ces dangereux adversaires furent tous pris ou tués dans leurs repaires.

Mais ce n'était là que le prélude de la grande expédition de printemps. Le gouverneur général commença ses opérations en infligeant un châtiment sévère aux Beni-Menacer, tribu kabaïle des environs de Cherchell qui nous avait déjà donné plusieurs fois occasion de la punir. Cette tribu entretenait une *zaouia* (école) où l'on élevait de jeunes fanatiques pour prêcher la haine contre les chrétiens : la division détruisit l'établissement, brûla les tentes, les gourbies, et ravagea tout le pays, nécessité malheureuse, mais trop souvent imposée par le caractère opiniâtre des Arabes, qui ne se soumettent qu'à la terreur et à la force. Dans sa seconde excursion, le général Bugeaud ne fut pas moins heureux : escorté de deux mille cavaliers arabes, il obtint la soumission de plus de vingt tribus, depuis les confins de la province d'Oran jusqu'au centre de celle d'Alger.

Dans l'ouest, tout paraissait tranquille ; mais du côté du Chelif régnait une assez grande fermentation. Bien décidé à frapper un coup décisif sur plusieurs tribus à la fois, le général Bugeaud partit de Mostaganem, le 15 mai, avec la brigade du général d'Arbouville et les auxiliaires arabes qu'il menait à sa suite. Il remonta la grande vallée du Chelif intérieur, et passa d'une rive à l'autre pour pénétrer chez les tribus insoumises de la montagne. A une marche de Miliana, près du pont du Chelif, la colonne du général Changarnier, qui arrivait d'Alger, se joignit aux troupes du gouverneur. Il était temps enfin d'affranchir la Metidja des incursions des montagnards, résultat vainement poursuivi depuis dix ans. Avec les forces nombreuses dont il disposait, le général Bugeaud enveloppa dans un immense croissant la montagne où ces tribus avaient leur retraite ; il resserra insensiblement ses lignes, et châtia tout ce qu'il rencontra dans ce mouvement concentrique. A peine cette immense razzia fut-elle commencée, les vieillards accompagnés des cheiks accoururent implorer l'*aman*, et amenèrent leurs familles à Blidah comme gage de la paix. Cette manœuvre eut pour résultat de débloquer la plaine d'Alger, et d'assurer les communications entre Medeah, Miliana et Cherchell.

La campagne du printemps fut close par la rentrée de la colonne du général Lamoricière, qui, dans l'espace de vingt-quatre jours, venait aussi d'accomplir une brillante razzia sur une immense étendue de pays. Abd-el-Kader avait réuni quinze cents cavaliers, et s'était tenu quelque temps en vue de cette colonne; mais, abandonné de nouveau par les siens, il fut obligé de se rejeter encore une fois dans le désert. Nos troupes occupaient donc une vaste étendue de territoire et se trouvaient en mesure de maîtriser les populations des points les plus éloignées de l'intérieur. Il ne restait plus qu'une lacune entre Alger et Bougie; mais pour la franchir, il fallait recourir à d'autres moyens que celui des armes, à la colonisation.

Le retour de nos colonnes expéditionnaires permit de terminer des travaux commencés depuis longtemps et d'en mettre en activité quelques-uns récemment projetés. La plus grande réunion des travailleurs eut lieu à la coupure de la Chiffa, où l'on plaça trois mille hommes, pour pousser la construction de la route qui lie Medeah à Blidah. On s'occupa aussi du fossé d'enceinte de la Metidja, mais seulement sur les points où il pouvait concourir à l'assainissement de la plaine.

Dans les premiers jours du mois d'août, il y eut une réunion considérable de chefs et d'Arabes influents dans la tribu des Ouled-Chegara; il s'agissait d'établir les différents effectifs des *markzen*, question très importante pour nous. Plusieurs de ces chefs manifestaient le désir de fournir ces effectifs par contingents de tribu, et agissant isolément sous la conduite de l'un des leurs, qui n'aurait reconnu d'autre autorité que celle du général français; mais comme cette organisation était en désaccord avec la nôtre et pouvait avoir de fâcheuses conséquences, il fut arrêté que des limites d'arrondissement seraient fixées et que des divisions invariables seraient aussi établies dans les contingents, pour être placées sous l'obéissance de chefs élus par les tribus elles-mêmes. Les alliés de la province de Mostaganem furent alors constitués en deux markzen : l'un de l'est, s'étendant au-delà du Chelif et jusqu'à l'ancien territoire de Cherchell; l'autre du sud, allant jusqu'à Mascara. La force de ces deux corps peut s'évaluer à six mille cavaliers.

Le mois de septembre s'ouvrit par une grande concentration de troupes à Mascara et à Mostaganem, opération à laquelle présida le gouverneur en personne. Dix mille hommes devaient se trouver réunis à Mascara et deux mille à Mostaganem. Voici quel était le but de ce mouvement : le général Lamoricière, ayant poursuivi Abd-el-Kader jusqu'au delà de Tekedempt sans pouvoir lui faire accepter le combat, s'en retournait à Mascara pour se ravitailler, lorsque l'émir, qui avait reçu quelques renforts, parut vouloir s'opposer à sa marche, et passa même la Mina, après notre colonne, répandant adroitement dans le pays que les Français fuyaient devant lui. Prévenu des bruits qui circulaient, le général Lamoricière voulut y mettre fin en ordonnant à ses troupes un retour offensif contre l'ennemi; mais, comme le ravitaillement nécessita un

jour d'inaction, Abd-el-Kader en profita pour obtenir, à l'aide de promesses et de menaces, la défection de sept ou huit tribus; le kalifat de Miliana lui amena en même temps un millier de cavaliers; en sorte que, se trouvant à la tête d'environ trois mille hommes, il prit position sur la rive droite de la Mina. Il n'y avait donc pas un moment à perdre pour empêcher que les contingents de plusieurs autres tribus ne se ralliassent à lui; le général Lamoricière le comprit et marcha résolument à l'ennemi. Attaqué subitement par nos troupes, qu'il croyait livrées au repos, Abd el-Kader tenta vainement de se défendre; il fut obligé de prendre encore une fois la fuite devant nos colonnes, qui continuèrent à manœuvrer dans le sud de Tekedempt. Malgré sa défaite, l'émir se maintint dans les environs de cette place, avec douze ou quinze cents soldats et une population de sept à huit mille âmes, qu'il traînait à sa suite. Ainsi cet homme, que l'on regardait comme anéanti, reparaissait sans cesse au moment où nous croyions n'avoir plus à le combattre. Le brave général Changarnier apprit à ses dépens, quelques jours après, qu'il fallait encore compter avec lui.

Notre colonne, composée d'environ deux mille cinq cents hommes, avait pénétré dans l'agalik des Onaz, entre Miliana et Mascara, lorsque les Arabes et les Kabaïles de cet agalik, renforcés par les troupes de l'émir, l'attaquèrent de toutes parts avec une fureur extraordinaire. Les combats se succédèrent avec une telle rapidité, qu'on se battit deux journées entières à l'arme blanche ou à portée de pistolet. Nos troupes ne purent être entamées, mais elles n'obtinrent aucun avantage : notre perte s'éleva à une vingtaine de morts et une centaine de blessés. Pendant cette lutte opiniâtre, l'émir manœuvrait dans les plaines de l'Illil et de la Mina; mais, ayant reconnu le cercle dans lequel voulaient l'enfermer les divisions Lamoricière, d'Arbouville et Changarnier, il opéra d'abord un changement de direction sur la droite : après avoir ramassé les populations qui se trouvaient sur son passage, il se jeta dans les défilés du Petit-Atlas, d'où il se dirigea vers le désert par Tugurth.

Dans une dépêche adressée au ministre de la guerre, le gouverneur général résumait ainsi la situation de l'Algérie à la fin d'octobre : « Du pied du Jurjura, à une ligne tirée de l'embouchure de l'Oued-Ruina, dans le Chelif, jusqu'à Thaza et le désert, tout le pays nous est soumis. La guerre est maintenant concentrée entre le Chelif et la Mina, sur un carré d'environ vingt-cinq lieues. Or, comme il y a cent cinquante lieues du Jurjura à la frontière du Maroc, il en résulte qu'Abd-el-Kader a perdu les cinq sixièmes de ses états, tous ses forts ou dépôts de guerre, son armée permanente, et, de plus, le prestige qui l'entourait encore en 1840. » Malgré la bonne opinion du gouverneur général sur sa position, on apprit bientôt que l'émir avait déterminé de grandes émigrations sur le territoire des Allouïa et des Keraïch, et repris son offensive habituelle. Le général Lamoricière ajoutait qu'Abd-el-Kader s'était mis en marche avec huit cents fantassins et mille chevaux des tribus, et

était arrivé par le Serrou dans les environs de Fremda; qu'enfin son apparition avait jeté de nouveau l'alarme chez les Sedamas et chez les gens de la Yacouba, voisins des premiers. M. Lamoricière annonçait en outre qu'il lui avait promptement opposé le lieutenant-colonel Géry, avec douze cents hommes d'infanterie, deux cents chevaux et deux pièces de montagne. Ainsi nos espérances de pacification étaient encore ajournées. Une grande entreprise fut de nouveau préparée : nous allons en voir les résultats.

L'année 1842 touchait à sa fin; l'hiver s'avançait à grands pas; cependant, malgré la mauvaise saison qui rendait déjà les campements peu praticables, les hostilités ne paraissaient point devoir se ralentir. La présence d'Abd-el-Kader dans la chaîne des montagnes de l'Ouarenseris donnait trop d'inquiétudes pour qu'on le laissât paisiblement s'établir pendant l'hiver dans ce retranchement. On n'avait pas encore oublié l'influence qu'il avait exercée l'année précédente sur les provinces d'Oran et de Titery, et aujourd'hui on craignait qu'il ne reconquît la même puissance s'il séjournait longtemps au milieu des populations belliqueuses de l'Ouarenseris.

De cette position, en effet, il dominait non-seulement tout le pays entre le Chelif et la Mina, mais encore il contenait par la terreur les tribus des environs qui nous étaient le plus attachées, et menaçait de porter la guerre dans les contrées soumises à nos armes en avant de Medeah, Miliana et Mostaganem. Soutenu par de nombreux contingents que sa troupe recrutait chaque jour au sein de ces montagnes, pouvant d'ailleurs disposer à son gré d'abondantes ressources, il devenait très-dangereux pour nos établissements; la prudence commandait donc de le déloger promptement.

A cet effet, le gouverneur général organisa une campagne d'hiver et réunit le 24 novembre, sous les murs de Miliana, trois colonnes de la division d'Alger. Le lendemain, elles se mirent en mouvement pour aller occuper les montagnes couvertes de bois de Beni-Ouragh, retraite habituelle de la grande tribu insoumise des Flitas. D'un autre côté, par une habile combinaison, les divisions de Mascara et de Mostaganem, conduites par les généraux Lamoricière et Gentil, devaient manœuvrer de manière à pousser les populations de cette tribu dans les montagnes des Beni-Ouragh, où la division d'Alger les attendait. La colonne de droite était commandée par le gouverneur lui-même, ayant sous ses ordres le duc d'Aumale; celle du centre obéissait au général Changarnier; et celle de gauche avait pour chef le brave colonel Korte.

Le résultat des opérations répondit parfaitement à l'attente du général en chef. En vingt-deux jours, presque toute la chaîne de l'Ouarenseris jusqu'à l'Oued-Rihou, la vallée entière du Chelif, avec toutes les tribus qui bordent la Djedania et la rive gauche de l'Oued-Rihou, ainsi que la plus grande partie de la tribu des Flitas, furent soumises. Le 17 décembre, les hostilités avaient entièrement cessé sur la rive gauche du Chelif. Après un pareil succès, on jugea opportun de profiter de la circonstance pour intimider les populations

qui environnent Tenès, où nous n'avions point encore porté nos armes. Le général Changarnier eut la direction de cette expédition, dont il s'acquitta avec une grande habileté.

Ces avantages divers, remportés par nos troupes, étaient autant d'échecs pour la puissance d'Abd-el-Kader. L'émir ne l'ignorait pas. Il savait que l'Arabe obéit avant tout à la crainte, et que la force est pour lui la loi suprême. Aussi, dès les premières soumissions des tribus, Abd-el-Kader s'était ménagé des intelligences avec elles, afin de neutraliser les effets de nos victoires. Quelques-unes ne cachaient point leur sympathie pour lui; mais entre toutes, les mieux disposées en sa faveur étaient celles établies dans la partie de l'Atlas qui s'étend de Cherchell jusqu'auprès de Tenès. Suivi seulement d'un millier de chevaux, l'émir se présenta donc vers la fin de décembre dans la vallée du Chelif, où il arbora de nouveau le drapeau de l'insurrection. Aussitôt les tribus se lèvent, et de toutes parts des forces nouvelles viennent grossir celles dont il dispose. A la tête de deux mille cavaliers et de six cents fantassins, il envahit l'aghalik de Brâz; ce mouvement n'était que le prélude d'une défection plus grande. Le 7 janvier suivant, Abd-el-Kader ayant exécuté une razzia contre les Athaf, à une journée de Miliana, presque toutes les autres tribus soumises par nos armes au mois de décembre reconnurent de nouveau son autorité.

Voulant imposer à ceux qui seraient tentés de l'abandonner, l'émir déploya la plus grande cruauté envers notre kaïd de Brâz et ses trois fils; par ses ordres, tous quatre furent impitoyablement décapités. Il fit mutiler plusieurs chefs, crever les yeux à quelques autres, et enlever tous les individus soupçonnés d'être favorables à notre cause; puis il alla se retrancher dans les hautes montagnes des Beni-Zioui, Zatima, Gouraya et Larhulh, où il recruta environ trois mille Kabaïles, à la tête desquels il s'avança bientôt chez les Beni-Menacer avec son khalifa El-Berkani. Comme son but était de pousser ces populations à une démonstration contre Cherchell, il avait eu soin de préparer d'avance ce mouvement par ses émissaires et ses intrigues.

Ainsi, l'année 1843 semblait commencer encore sous de fâcheux auspices. De toutes parts dans l'ouest les hostilités reprenaient une nouvelle vigueur; l'exemple des défections pouvait devenir contagieux et ramener la guerre aux portes d'Alger; il importait donc de prévenir ce retour. Pour cela, et afin d'achever la ruine de l'émir, il fallait s'attacher obstinément à ses pas, paralyser toutes ses tentatives. Le général de Bar, instruit à temps des projets d'Abd-el-Kader sur Cherchell, marcha à sa rencontre, et eut avec lui, dans les journées des 23, 24 et 25 janvier, plusieurs engagements à la suite desquels il l'obligea de se jeter dans les montagnes de Gouraya. Sur ces entrefaites, le général Changarnier, sorti de Miliana le 22, s'était porté, par une marche hardie, sur ses derrières, châtiant sévèrement sur sa route plusieurs tribus rebelles qui avaient cédé à l'entraînement de leur ancien chef. D'un autre côté, le duc d'Aumale ayant effectué de nombreuses prises sur l'ennemi dans le sud

de Miliana, dédommageait amplement nos alliés des pertes que leur avaient fait éprouver les razzias d'Abd-el-Kader.

En apprenant ces hostilités nouvelles et inattendues, le général Bugeaud envoya, sur le théâtre des événements un officier expérimenté, afin d'apprécier la véritable situation des choses. Le 27 janvier, à quatre heures du matin, le colonel l'Admirault vint lui apprendre l'arrivée d'Abd-el-Kader dans la province de Titery, et les progrès que faisait l'insurrection dans la partie occidentale. Aussitôt le gouverneur général s'embarque avec deux bataillons, et dans la nuit même il aborde à Cherchell; trois jours après, il était à la poursuite de l'émir et châtiait, chemin faisant, les tribus coupables de défection. Le mauvais temps seul s'opposa à l'entier accomplissement de cette campagne. Surprise par un ouragan terrible au milieu des montagnes, l'expédition dut se hâter de gagner promptement les bords de la mer, où stationnait un convoi. Des tourbillons de neige mêlés de grêle obscurcissaient l'atmosphère et rendaient la marche excessivement pénible. Malgré ces obstacles, le 5 février, à quatre heures du soir, on atteignit le convoi. Jusque-là, le temps n'avait pas discontinué d'être affreux, et, dans la nuit du 6 au 7, il tomba une si grande quantité de pluie que les feux du camp furent tous éteints. Heureusement, le but qu'on s'était proposé se trouvait en grande partie atteint. Deux des plus importantes tribus rebelles, les Beni-Ferrak et les Beni-Menacer, furent punies sévèrement; le rassemblement des Kabaïles qui s'étaient joints à Abd-el-Kader se dispersa, et l'émir lui-même, avec son kalifat El-Berkani, fut contraint de chercher un refuge dans les montagnes. Peu s'en fallut, dans cette courte expédition, que l'armée n'eût à déplorer la perte du gouverneur général : tombé au milieu d'une embuscade, il essuya le feu de six coups de fusil tirés presque à bout portant. Aucun ne l'atteignit, mais son cheval fut grièvement blessé.

Cette dernière tentative d'un pouvoir expirant fut donc complétement déjouée, et pendant les mois de mars et avril 1843, des razzias incessantes, exécutées par les généraux Changarnier, Bedeau, Gentil, amenèrent la soumission définitive d'un grand nombre de tribus. Mais de toutes ces opérations exécutées avec audace et habileté, aucune n'égale celle qui a eu pour résultat la prise de la smalah d'Abd-el-Kader par M. le duc d'Aumale.

Lorsque l'émir n'eut plus de résidence fixe, qu'il fut réduit à guerroyer en chef de bandes et à chercher un refuge sur la limite du désert, sa famille et celles des principaux personnages attachés à sa fortune se réunirent avec leurs équipages et leurs richesses, et formèrent une population nomade qui changeait sans cesse de demeure, selon les chances de la guerre. Cette multitude, composée d'environ douze à quinze mille personnes, constituait la smalah [1]. Elle suivait tous les mouvements du chef, s'avançait dans les terres cultivées lorsqu'il obtenait quelque avantage, ou dans le cas con-

[1] Le mot smalah représente chez les Arabes ce que nous appelons en Europe les équipages, la suite : elle comprend les tentes du maître, sa famille, ses domestiques et ses richesses.

traire s'enfonçait dans le Sahra. Abd-el-Kader mettait beaucoup de sollicitude à la pourvoir des mulets et des chameaux nécessaires pour le transport des bagages, des malades, des femmes, des vieillards et des enfants ; et afin de la mieux garantir de notre atteinte, il en avait confié la garde à ses troupes régulières.

Le gouverneur général, informé que la smalah d'Abd-el-Kader campait vers le sud-est de l'Ouarenseris, chargea M. le duc d'Aumale de s'en emparer. Le 10 mai, le jeune prince se mit en marche, à la tête de treize cents baïonnettes et de six cents chevaux. Sa petite armée était approvisionnée pour vingt jours de vivres. D'après les instructions du gouverneur général, il devait se trouver, le 13, près du village de Goujilah, à vingt-cinq lieues de Boghar. Ce jour-là, le général Lamoricière n'était qu'à trois marches du prince. Les mouvements des deux corps étaient concertés de manière à ce que la smalah ne pût passer entre eux pour regagner le Tell, sans être enveloppée par l'immense tribu des Arars, déployée comme un vaste filet jusqu'aux abords de Tiaret.

En arrivant, le 14, à la bourgade de Goujilah, M. le duc d'Aumale apprit que la smalah se trouvait à Ouessek-ou-Rekaï, à quinze lieues au sud-ouest. Il marcha aussitôt vers cette direction. L'armée s'engagea dans des plaines incultes et sans eau, d'une étendue considérable ; mais l'ardeur du soldat était excitée par l'espoir d'une prompte victoire. Au bout de vingt-cinq heures de course, pendant lesquelles on avait à peine franchi vingt lieues, l'avant-garde de la colonne aperçut à Taguin, le 16 au matin, comme une ville de tentes occupant une étendue de plus de deux kilomètres ; elles étaient établies sur les bords de l'Oasis, qui coule au milieu d'abondants pâturages : c'était la smalah ! Sans réfléchir à son infériorité numérique, ce faible corps, composé seulement de cinq cents chevaux, se lance soudain au galop à la suite du duc d'Aumale, du colonel des spahis Joussouf et du lieutenant colonel Morris. Cette attaque si brusque jette l'épouvante au milieu de cette multitude d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants ; ils sont culbutés les uns sur les autres, et tombent pêle-mêle avec les bêtes de charge. Enveloppés dans ce tumulte général, les fantassins réguliers d'Abd-el-Kader ne peuvent faire usage de leurs armes ; et ceux qui résistent sont sabrés par nos spahis ou entraînés par la foule qui les renverse sous ses pieds. Deux heures après, la déroute était complète. Tout ce qui pouvait fuir courait en désordre çà et là vers le désert, chassant les troupeaux aussi épouvantés que leurs maîtres.

Le nombre des prisonniers faits dans cette journée s'est élevé à trois mille six cents environ, dont trois cents personnages de distinction, appartenant aux familles des principaux lieutenants d'Abd-el-Kader. Parmi le butin se trouvent les tentes de l'émir, sa correspondance, son trésor, quatre drapeaux, un canon, deux affûts et grand nombre d'objets précieux.

Le général Lamoricière apprit cette nouvelle le 19 au matin. Il marchait

vers les sources du Chelif pour surveiller les passages, lorsque quelques fuyards, détachés de la tribu des Hachem, lui donnèrent tous les détails de cet événement. Aussitôt il fait hâter le pas et porte sa cavalerie en avant. En peu d'heures, il joint une tribu qui fuyait ; l'émir était au milieu d'elle ! Cette multitude, encore épouvantée de la catastrophe qui venait d'avoir lieu, ne fit aucune résistance. Aussi, indignés d'une telle lâcheté, les réguliers et l'émir lui-même, au lieu de chercher à les défendre, tirèrent sur eux en s'éloignant. Nos cavaliers ramenèrent donc, le soir, une population de deux mille cinq cents âmes avec ses chevaux, ses troupeaux et tous les bagages qui n'avaient pu être sauvés dans le désordre de la fuite.

Tous ces succès devaient être bientôt suivis pour nous d'une perte sensible ; la mort du vieux et brave Mustapha-Ben-Ismaël est venue mêler des regrets à la joie qu'avait causée la prise de la smalah. En retournant à Oran avec son markzen chargé du butin pris à la razzia du 19, Mustapha fut attaqué dans un bois par des Arabes en embuscade, et reçut presque à bout portant une balle en pleine poitrine qui l'étendit raide mort. Les cavaliers qui l'accompagnaient, au nombre de cinq à six cents, saisis d'une terreur panique, s'enfuirent en laissant au pouvoir de l'ennemi le corps de leur vieux général, qu'ils révéraient pourtant à l'égal d'un patriarche [1].

Un dernier engagement avec les débris de la smalah d'Abd-el-Kader eut lieu le 22 juin au pied du plateau de Djeda. La victoire nous resta encore. L'émir laissa sur le terrain environ deux cent cinquante morts ; plus de cent quarante cavaliers ou fantassins réguliers furent faits prisonniers, et parmi les objets tombés en notre possession, se trouvèrent trois cents fusils, des armes de tout genre, les caisses des tambours, cent cinquante chameaux, des chevaux et l'un des cinq drapeaux qui étaient portés en avant de l'émir. Abd-el-Kader lui-même faillit tomber entre nos mains.

Nous arrêterons là notre récit, car la prise de la smalah clot dignement la première campagne de 1843, et en a fait une des plus décisives qui aient eu lieu depuis bien des années. Le gouvernement l'a compris ainsi, car il s'est empressé de récompenser les chefs qui y ont pris la principale part. Le général Bugeaud a été élevé à la dignité de maréchal de France ; les généraux Lamoricière et Changarnier ont été promus au grade de lieutenants-généraux, ainsi que le jeune duc d'Aumale à qui le titre de commandant de la province de Constantine, récemment conféré, semblent réserver encore de plus grandes destinées en Afrique.

[1] Abd-el-Kader a fait, dit-on, mutiler le cadavre de Mustapha et promener sa tête en triomphe au milieu des tribus qui lui gardent encore obéissance. Mustapha avait plus de quatre-vingts ans. Depuis 1835 il était au service de la France. Le 29 juillet 1837, il fut nommé maréchal de camp, et commandeur de la légion-d'honneur le 5 février 1842. Le commandement du goum des Douers et Smelas, formant le markzen d'Oran, a été donné à son neveu, El-Mezari, qui était son premier aga.

Malgré ce succès, il ne faut pas regarder notre établissement comme définitivement assis : il s'est agrandi, il s'est consolidé, sans aucun doute. De grandes tribus, ennemies secrètes de l'émir, ont fait alliance avec nous ; les autres ont été soumises et leurs contingents marchent avec nos troupes ; outre nos deux lignes de villes, celles du littoral et celles de l'intérieur où l'on jouit de la plus grande sécurité, notre domination s'est étendue, sur une troisième ligne, à l'extrémité du pays cultivé, par la formation de quatre grands camps qui permettent à nos colonnes de commander le désert, à plusieurs journées de marche. Mais cette extension de notre conquête est insuffisante tant que, dans ses propres limites, notre autorité ne sera pas complète et absolue ; tant qu'il y aura dans nos provinces des tribus insoumises ; tant qu'il y aura un chef toujours prêt à organiser ces éléments d'insurrection.





CHAPITRE XX.

SITUATION DE LA DOMINATION FRANÇAISE.

(1830 - 1843.)

Gouvernement et administration. — Armée. — Finances. — Organisation judiciaire. — Rétablissement du culte chrétien. — Travaux publics. — Mouvement commercial. — Progrès de la colonisation. — Création d'établissements d'instruction publique, sciences et arts.



L'histoire rapide que nous venons de consacrer à la domination française en Algérie, nous a obligé de concentrer toute notre attention sur l'ensemble des événements, de manière à ce que notre marche ne se trouvât jamais interrompue par des digressions qui, sans être précisément étrangères au sujet, auraient pu cependant lui ôter de sa précision, qualité si nécessaire à un résumé historique. Ainsi, quoique l'administration civile et judiciaire ait eu ses péripéties comme l'armée; quoique les travaux publics et agricoles aient suivi en quelque sorte les phases diverses de notre établissement militaire, c'eût été, nous le

répétons, enlever au récit principal une partie de son caractère et de son intérêt propre, que de le suspendre pour examiner et discuter le mérite d'une ordonnance, l'opportunité d'une nouvelle mesure administrative, la réussite ou l'insuccès d'un procédé de colonisation, d'un essai d'agriculture ou d'entreprise industrielle. Toutes ces circonstances, lorsqu'elles ont concouru au mouvement général, nous les avons néanmoins constatées, mais brièvement, comme un explorateur qui désirant atteindre le but de son voyage plante des jalons sur la route qu'il parcourt, afin de pouvoir étudier plus tard, avec détail et dans leur ensemble, tous les faits secondaires qui ont d'abord frappé son attention.

D'ailleurs, en groupant dans un seul chapitre tout ce qui, en dehors de nos armes, a contribué au développement et à la consolidation de notre autorité en Afrique, nous avons voulu donner au lecteur une idée plus complète et plus distincte des résultats obtenus par les deux procédés qu'emploie la civilisation pour pénétrer les pays barbares. Nous avons raconté la conquête : voici l'organisation : le tableau des circonscriptions admininistratives rendra plus sensible l'étendue de notre domination ; l'exposé des travaux entrepris par le gouvernement ou les particuliers fera plus exactement apprécier l'importance du pays conquis. Enfin l'état actuel des institutions que nous avons importées en Afrique, permettra d'asseoir des jugements plus certains sur le progrès et la consolidation de notre autorité.

§ 1er.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION.

L'autorité du roi est représentée en Algérie par un gouverneur-général, investi de la direction suprême des affaires, tant civiles que militaires, sous le contrôle immédiat du ministère de la guerre, près duquel a été instituée une division spéciale, qui s'occupe de tout ce qui est relatif à notre colonie d'Afrique. Les attributions du gouverneur général, ainsi que celles des chefs de service placés sous ses ordres, et du conseil d'administration, ont été réglées par les arrêtés ministériels des 1er septembre 1834 et 2 octobre 1836, et par une ordonnance royale du 31 octobre 1838. Celle-ci, an maintenant l'administration des services civils en Algérie sous l'autorité du gouverneur, a placé sous ses ordres un directeur de l'intérieur, un procureur général et un directeur des finances, dont elle a déterminé en même temps les attributions et les rapports.

Le gouverneur général a auprès de lui un conseil composé du directeur de l'intérieur (intendant civil avant le 31 octobre 1838), de l'officier-général commandant la marine, du procureur général, de l'intendant militaire et du

directeur des finances. Suivant la nature des questions soumises au conseil, le gouverneur général y appelle les chefs des services spéciaux, civils ou militaires, que l'objet des discussions peut concerner. Il a été placé, en outre, près du gouverneur, un secrétaire général qui centralise la correspondance administrative, conserve le dépôt des archives du gouvernement, tient la plume au conseil d'administration, et en rédige les procès-verbaux, dont le registre reste en sa garde. Quatre auditeurs au conseil d'état ont été attachés aussi aux services civils de l'Algérie : un au secrétariat général du gouvernement, les trois autres sont répartis entre la direction de l'intérieur, le parquet du procureur général et la direction des finances. Il a été institué enfin auprès du gouverneur général une direction des affaires arabes, qui sert d'intermédiaire entre les indigènes et les différentes branches de l'administration, et soumet au gouverneur les demandes et les réclamations de toute nature formulées par les Arabes.

Par arrêté du 18 juin 1842, le ministre de la guerre a décidé que les possessions françaises dans le nord de l'Afrique, comprenant les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, sous la dénomination actuelle d'*Algérie*, formeront, jusqu'à nouvel ordre, trois divisions militaires ou circonscriptions administratives composées comme suit :

Division d'Alger : Alger, Maison-Carrée, Pointe-Pescade, Coleah, Cherchell, Douera, Bouffarik, Blidah, Medeah, Miliana.

Division de Constantine : Constantine, la Calle, Bone, Ghelma, Sétif, Philippeville, Djigelly, Bougie.

Division d'Oran : Oran, Mers-el-Kebir, Mostaganem, Mazagran, Arzew, Mascara, Messerghin, Tlemcen, île de Rashgoun.

L'organisation administrative ne pouvait s'établir et se développer dans un pays où l'autorité de la France est vigoureusement contestée, qu'en s'appuyant sur une force militaire imposante. C'est parce qu'on n'a pas compris tout d'abord cette nécessité, que les commencements de notre occupation ont présenté des résultats si fâcheux. En 1831, année de troubles et de graves inquiétudes pour la métropole, l'effectif de l'armée ne dépasse pas dix-sept mille hommes; de 1832 à 1833, il s'élève de vingt et un à vingt-six mille hommes; avec le second gouvernement du maréchal Clausel, il est porté à vingt-neuf mille; le désastre de Constantine prouve que ce chiffre est insuffisant, et en 1838 il est presque doublé; la reprise des hostilités de la part d'Abd-el-Kader, en novembre 1839, le fait augmenter encore, et au commencement de 1840, notre armée se trouve composée de soixante mille hommes. L'activité du général Bugeaud et les poursuites à outrance qu'il entend diriger contre l'émir démontrent la nécessité d'accroître ces forces; le nouveau gouverneur demande et obtient, en 1841, un effectif de soixante-douze mille hommes; enfin, en 1842, son

système inspire assez de confiance pour que les chambres et le ministère se décident à mettre à sa disposition une armée de quatre-vingt mille hommes, et ce n'était pas trop. Voici, au reste, comment le maréchal Bugeaud justifie l'emploi d'un effectif si nombreux ; ses observations méritent d'être prises en sérieuse considération. « Pourquoi s'étonne-t-on si fort de ce chiffre de quatre-vingt mille hommes ? Que l'on veuille donc considérer que l'Algérie a deux cent quarante lieues de longueur sur cinquante de largeur ; que la topographie en est des plus difficiles sur une très-grande partie de sa surface ; qu'elle est occupée par des populations bien plus nombreuses qu'on ne le croyait, et, sans contredit, les plus belliqueuses du monde. Dans ce peuple, tous les hommes sont guerriers depuis leur adolescence jusqu'à leur extrême vieillesse ; chacun, pris individuellement, est un homme de guerre redoutable. Il ne manque aux Arabes que cette force d'ensemble qui résulte de l'organisation, de la discipline et de la tactique. On ne peut les contenir et les dominer par aucun de ces grands intérêts, au moyen desquels on fait si aisément capituler les nations de l'Europe, quand on a vaincu leurs armées permanentes. Ils n'ont point de ces grands centres de gouvernement, de population et de commerce, qu'il suffit d'occuper pour tenir en réalité le cœur d'un pays ; ils n'ont point de ces grandes artères où circule la vie des nations civilisées, point de navigation intérieure, point de grandes routes, point de fabriques, point de villages, point de fermes ; mais tous ont un fusil et un cheval. Si l'Autriche croit avoir besoin d'une armée de soixante mille hommes pour contenir la Lombardie, où les arts libéraux sont beaucoup plus en honneur et en usage que les armes, pourquoi penserait-on que c'est trop de quatre-vingt mille pour dominer le peuple arabe et exécuter ces grands travaux qui doivent un jour faire de l'Algérie un des plus beaux pays du monde ? »

§ II.

ORGANISATION JUDICIAIRE [1].

L'organisation judiciaire de l'Algérie a partagé et subi en quelque sorte toutes les vicissitudes de notre conquête. Comme elle, soumise à de nombreuses et fréquentes transformations, elle a constamment progressé avec elle, et chacune de ces transformations, il faut le reconnaître, a été marquée par quelque heureux changement. Aux conseils de guerre et à la prévôté de l'armée, seules juridictions régulières après la prise d'Alger, en 1830, les arrêtés des généraux en chef ne tardèrent pas à substituer successivement une autre justice et d'autres juridictions. Cette fluctuation s'explique par le

[1] Nous avons emprunté la plus grande partie des renseignements qui composent cette section aux intéressants travaux publiés par M. Franque dans l'*Annuaire de l'Algérie*.

tâtonnement qu'exige l'administration d'un peuple récemment conquis, dont les mœurs et les lois sont opposées, en toutes choses, à celles des conquérants.

Avant la conquête, deux justices principales étaient assises dans l'Algérie : la justice mnsulmane et la justice rabbinique.

La première était essentiellement représentée par les cadis, qui remplissaient à la fois les fonctions de juge et celles de notaire. Chaque village avait le sien, reconnu par l'autorité du dey ; en plusieurs lieux, et notamment à Alger, ils étaient au nombre de deux, correspondant aux deux sectes de l'islamisme. L'un, le cadi hanefi, exerçait la juridiction sur les Turcs et leurs enfants; l'autre, le cadi maleki, avait pour justiciables les Maures, les Arabes et le reste des musulmans.

Le tribunal rabbinique avait les mêmes pouvoirs que le cadi; ses attributions comprenaient uniquement, en matière civile et criminelle, les affaires entre israélites. Il jugeait sans appel, et avait à sa disposition une force exécutive spéciale. Telle était dans son ensemble, au moment de la conquête, l'organisation judiciaire de la régence.

L'administration de la justice ne reçut une sorte de régularité, et seulement pour Alger, que le 22 octobre 1830. Cette première organisation, qui laissait fonctionner, avec les attributions légèrement modifiées, la juridiction musulmane et la juridiction rabbinique, n'était pas moins défectueuse au point de vue purement politique qu'au point de vue judiciaire. Son plus grand vice était peut-être de ne pas appliquer dans toute sa force le principe de notre souveraineté, puisqu'elle laissait aux tribunaux israélites ou musulmans le soin de rechercher et de punir les crimes et délits commis par leurs coreligionnaires, sans que l'autorité française eût qualité pour les leur déférer. D'un autre côté, aucune des institutions qui se lient si intimement avec l'administration de la justice et qui en sont le complément indispensable, n'avait été réglée d'une manière suffisante ; la profession d'avocat ou de défenseur, livrée à la libre concurrence, était, sauf un infiniment petit nombre d'exceptions honorables, l'objet d'une scandaleuse exploitation. En un mot, les marchands inondaient le temple et toutes ses avenues lorsque la commission de 1833 arriva en Afrique.

Un tel état de choses ne pouvait durer; mais si l'on considère les obstacles de toute sorte que l'on dut rencontrer d'abord, la diversité des religions, des langues, des races, le désordre né de la conquête, la prééminence naturelle de l'autorité militaire, l'incertitude de l'avenir de la colonie; la mobilité des chefs qui se succédaient dans le gouvernement, ayant chacun des systèmes différents ou contraires, on s'étonnera peut-être que l'on ait pu seulement asseoir sur un sol si profondément ébranlé les bases d'une administration judiciaire.

L'ordonnance du 10 août 1834 consacra les principales dispositions ou améliorations : elle régla la compétence des tribunaux; elle supprima les attri-

butions judiciaires du conseil d'administration ; elle organisa le ministère public sur des bases convenables; elle introduisit le recours en cassation tant en matière civile qu'en matière criminelle ; elle assura la poursuite et la répression de tous les crimes, même entre indigènes ; elle étendit la compétence des tribunaux français aux affaires entre indigènes de religion différente ; elle soumit au visa et à un appel facultatif de la part du procureur-général les jugements rendus en matière correctionnelle et criminelle par les tribunaux musulmans ; elle enleva aux tribunaux israélites toute compétence en matière correctionnelle et criminelle.

Quant à la procédure, elle dispensa du préliminaire de la conciliation toutes les instances civiles ; elle décida que la forme de procéder en matière civile et commerciale devant les tribunaux français d'Afrique serait la même que celle suivie en France devant les tribunaux de commerce ; elle autorisa la citation directe sans instruction préalable, en matière de simple police, correctionnelle et criminelle. Quant à la juridiction administrative, elle dépouilla le conseil d'administration de sa souveraineté, et créa un degré supérieur de juridiction, le Conseil d'état. Par des dispositions particulières, elle rendit facultatives par le juge les nullités d'exploits et d'actes de procédure ; elle admit la contrainte par corps dans tout jugement portant condamnation au paiement d'une somme d'argent ou à la délivrance de valeurs ou objets mobiliers.

Cette ordonnance, qui a été souvent attaquée, comme toutes les choses qui vivent, a cependant régi la colonie pendant plus de six années.

L'ordonnance du 28 février 1841 a adopté le cadre de l'ordonnance du 10 août 1834 ; seulement elle l'a élargi dans quelques-unes de ses parties, selon les besoins et les exigences que le développement naturel des affaires avait créés. Elle a encore étendu l'application des principes de notre souveraineté, en disposant que les tribunaux musulmans ne pourraient connaître des crimes commis par des musulmans qu'autant qu'ils ne seraient pas prévus par la loi française. C'est là dans notre pensée le criterium de la nouvelle ordonnance. C'est essentiellement à ce signe que l'on devra reconnaître à l'avenir les progrès véritables de notre organisation judiciaire en Algérie.

Deux juridictions fonctionnaient déjà dans l'Algérie, indépendamment des conseils de guerre, celle des tribunaux ordinaires et celle des commissaires civils, lorsque l'ordonnance du 18 mai 1841 en introduisit une troisième, les justices de paix. Cette dernière juridiction fut appelée à siéger dans les mêmes localités que celles où sont établis les commissariats civils ; les attributions de ces deux juridictions sont les mêmes en matière civile qu'en matière commerciale ; mais en matière correctionnelle, les juges de paix ont, aux termes de l'article 6, des attributions que n'ont point les commissaires civils ; de plus, en matière de simple police, ils jugent sans appel, tandis qu'en la même matière l'appel des jugements des commissaires civils est porté au tribunal correctionnel.

L'ordonnance du 26 septembre 1842 est venue perfectionner encore les

modifications successives que nous avons indiquées. Sous l'ordonnance de 1834, le personnel judiciaire de l'Algérie se composait de seize membres, et sous celle de 1841 de vingt-quatre. L'ordonnance de 1842 le porte au chiffre de quarante-six. En outre, trois nouveaux juges de paix sont créés à Alger, Bone et Oran, ainsi que dix suppléants et trois greffiers.

§ III.

RÉTABLISSEMENT DU CULTE CATHOLIQUE.

Nous avons indiqué en son temps le développement que le christianisme avait pris en Afrique dans les premiers siècles de notre ère; nous avons raconté aussi les événements qui renversèrent ses autels; il nous reste maintenant, pour compléter ce tableau, à présenter les efforts que la France a faits pour restaurer l'église chrétienne dans les limites de ses nouvelles possessions. Ces faits sont importants à connaître, car ils concourent puissamment à la consolidation de notre autorité en Algérie.

Vers la fin du XVIe siècle, des prêtres de l'ordre des Trinitaires, particulièrement dévoués au rachat des captifs, vinrent fonder une maison à Alger; ils y demeurèrent sans interruption jusqu'en 1816. Dans l'intérieur de leur établissement, se trouvait une chapelle où les Européens catholiques pouvaient assister à la célébration de la messe. En 1614, saint Vincent de Paule, touché par sa propre expérience des maux et des outrages que les Barbares faisaient souffrir aux chrétiens captifs, intéressa vivement le roi Louis XIII à leur sort, et obtint de la munificence royale une somme de 10,000 francs, qui servit au digne apôtre de la charité pour envoyer à Alger quatre prêtres de sa congrégation, connue sous le nom de Lazaristes. Ils fondèrent dans cette ville un hôpital, dans lequel ils avaient élevé, comme les Trinitaires, une petite chapelle qui servait d'église aux catholiques. Depuis l'époque de leur établissement, ils s'y sont succédé sans interruption jusqu'au moment où les hostilités entre la France et l'odjack les forcèrent d'abandonner leur œuvre.

Immédiatement après la conquête, trois des aumôniers qui avaient suivi l'armée française s'occupèrent d'établir le culte catholique à Alger; ils obtinrent pendant quelque temps une chapelle dans la Kasbah; elle fut ensuite transportée à la caserne du Lion, au bas de la ville; mais le nombre des catholiques augmentant rapidement, cette chapelle devint bientôt insuffisante, et une nouvelle église fut ouverte dans la rue de l'État-Major : c'était l'ancienne chapelle des Lazaristes, dont le local, plus commode et plus convenable que les précédents, permit de donner quelques développements à la majesté du culte catholique. Pour la première fois on entendit à Alger prêcher publiquement la parole de Dieu, et chanter la messe ainsi que les autres offices.

Dans ce même temps, la cour de Rome conférait le titre et les pouvoirs de vicaire apostolique à l'un des trois aumôniers qui desservaient la nouvelle église.

Le 24 décembre 1832, une des plus jolies mosquées d'Alger, située dans la rue du Divan[1], ayant été consacrée au culte catholique, le service religieux s'y ouvrit par la belle solennité de la messe de minuit, et y fut continué par le vicaire apostolique, assisté de quelques autres prêtres français. En 1838, le gouvernement demanda à la cour de Rome l'érection d'un évêché pour l'Algérie, « dans le but de substituer au régime provisoire, dont jusqu'alors la nécessité avait fait une loi, une organisation conforme aux institutions du catholicisme. » Le pape s'empressa de déférer à cette manifestation, et expédia, dans le courant de cette même année, les bulles pour l'érection et la circonscription de l'évêché d'Alger, ainsi que pour l'institution canonique du nouvel évêque.

Pour suffire aux nouveaux besoins du culte catholique en Algérie, il fallut agrandir l'église catholique actuelle et songer à l'appropriation des succursales, soit à Alger, soit dans les localités les plus importantes de nos possessions. En même temps que le personnel du clergé se complétait, l'administration s'occupait de pourvoir, sous tous les rapports, aux nécessités matérielles du culte.

L'érection du nouveau siége a réalisé les espérances qu'elle avait fait naître : son pasteur, animé d'un zèle vraiment évangélique, a compris ce que pouvait attendre de sa piété éclairée et de sa charité, la cause sainte de l'humanité. Auxiliaire puissante de la civilisation, la religion chrétienne, restaurée sur le rivage d'où elle était exilée depuis plus de douze siècles, y console ses enfants venus d'Europe, et rehausse l'autorité politique de son influence morale. Ici commence une ère nouvelle pour l'église d'Afrique ; non-seulement la pompe des cérémonies et toute la magnificence du culte catholique ont pu faire comprendre aux indigènes que leurs vainqueurs croyaient en Dieu et avaient une religion, mais encore les œuvres de charité qui se multiplient, et dont ils reçoivent souvent eux-mêmes les bienfaits, leur ont appris que cette religion était éminemment miséricordieuse et amie des hommes.

Aussi le cardinal Pacca, dans sa revue du monde catholique, s'est-il empressé de payer un juste tribut d'éloges aux efforts que fait la France pour propager le christianisme dans ses possessions. « J'ai vu sur les côtes d'Afrique, dit le doyen du sacré collége, la vaillante nation française relever en triomphe l'étendard de la croix, redresser les autels, convertir des mosquées profanes en temples consacrés au Seigneur, et construire de nouvelles églises. J'ai vu encore

[1] Cette mosquée est carrée, et tout autour règnent des arcades qui, au second étage, présentent, de colonne en colonne, autant de petites chapelles cintrées dont les voûtes sont ornées d'élégantes sculptures. Cet édifice est surmonté d'un dôme peint et doré ; de petites fenêtres à vitraux de couleur y laissent pénétrer un demi-jour mystérieux, et les dalles sont couvertes de tapis.

sur les côtes d'Afrique un saint pasteur entouré de prêtres zélés, non-seulement accueilli par les acclamations et les cris d'allégresse des catholiques, mais respecté, vénéré des infidèles, des Arabes et des Bédouins eux-mêmes. J'ai vu, enfin, sur les côtes d'Afrique, à Alger, recevoir comme des anges descendus du ciel les filles de saint Vincent de Paule, les dignes sœurs de la Charité, qui, n'ayant pour toutes armes que leur douceur, leur bonté, leur tendre sollicitude pour les malades, arme si victorieuse et si touchante, excitaient l'admiration et l'enthousiasme des infidèles, et les disposaient à recevoir les lumières de l'Évangile. »

Sous l'influence combinée du gouvernement, des particuliers et du clergé, l'église chrétienne fait en Afrique de rapides progrès; à Alger, où on compte douze mille catholiques, non compris la garnison, trois églises et six chapelles sont en plein exercice; dans les environs, il y a en outre quatre chapelles et cinq églises, dont une sous l'invocation des saintes Perpétue et Félicité, du martyrologe africain. Les prêtres et desservants y sont au nombre de vingt-trois; on y compte aussi deux séminaires, six établissements de sœurs et de frères de Saint-Joseph du Mans, et une communauté de trappistes qui s'occupent à la fois de travaux agricoles et de colonisation; Bougie, Medeah, Djigelli ont déjà des temples et des desservants; Cherchell a dédié son église à saint Paul, apôtre; Mostaganem a placé la sienne sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. A Oran, où l'on compte cinq mille catholiques, sans y comprendre l'armée, un couvent de religieuses trinitaires a été fondé; dans cette ville se trouve aussi une église dédiée à saint Louis, et desservie par trois prêtres; la Calle, malgré la faible importance de sa population, possède une église dédiée à saint Cyprien et un couvent des frères de saint Jean-de-Dieu; Bone a aussi une église sous l'invocation de saint Augustin, et sur les ruines d'Hippone s'élève un oratoire dédié à la mémoire de ce célèbre évêque; à Calame (Ghelma), une église a été consacrée à saint Papirien sur les débris de la sienne; Milah, l'antique *Mileum*, célèbre par ses conciles, et où se trouve déjà un poste français, possédera bientôt un monument consacré à saint Optat, l'un de ses plus dignes évêques. A Constantine, où l'on compte déjà cinq mille catholiques, non compris la garnison, une belle mosquée a été transformée en église, sous l'invocation de Notre-Dame-des-Douleurs; en 1839, les sœurs de la Doctrine chrétienne y ont fondé un couvent, un hôpital et une école; tout récemment, deux chapelles viennent encore d'y être ouvertes: l'une dédiée à saint Fortunat, évêque de Cirta; l'autre ornée par les soins de Sa Sainteté, sous l'invocation de saint Grégoire. Aux environs de Constantine, dans le fond de la gorge de Rienn, à la place même où ils furent martyrisés en 259, selon l'inscription encore parfaitement lisible sur le roc, va s'élever un autel consacré aux illustres saint Jacques et saint Marcius et à leurs compagnons. A Philippeville, près de Stora, ville toute récente, on compte déjà une église, trois chapelles et une communauté de sœurs de la doctrine chrétienne de Nancy. Ainsi, sur tous les points,

grâce à l'intervention française, le christianisme tend à reconquérir dans cette partie de l'Afrique la prépondérance qu'il avait acquise aux premiers âges de l'église.

La religion réformée a suivi de près l'organisation du culte catholique : l'émigration des Alsaciens en Afrique rendait cette mesure urgente ; les deux communions du culte protestant ne comptent pas encore un très-grand nombre de membres ; néanmoins, depuis l'institution du consistoire d'Alger, en 1839, on s'occupe de l'érection d'oratoires sur divers points où leur établissement est nécessaire.

§ V.

TRAVAUX PUBLICS.

Lorsque la France prit possession de l'Algérie, elle ne trouva des ressources d'installation que dans les villes d'Alger, d'Oran, de Constantine, de Bougie et de Cherchell. Mostaganem, Blidah, Medeah, Miliana, Mascara, Djidgeli, Arzew, étaient en ruines ; Douera, Boufarik, Koleah, Ghelma, Philippeville, Sétif et Rachgoun ne présentaient que le sol nu.

Les premières obligations du génie militaire furent donc de réparer ou de construire des abris pour les troupes, et de relever ou de perfectionner les fortifications des places à mesure que nous nous y établissions. C'est ainsi qu'il a successivement mis en état de défense Alger, Cherchell, Philippeville, Constantine, Djidgeli, Bone, Ghelma, la Calle, Oran, Mostaganem, Arzew, Mascara, etc. ; qu'il a établi les camps fortifiés de Douéra, d'Erlon et autres ; la ligne de défense de Romili ; les postes avec blockhaus, les casernes et les hôpitaux, et qu'il a construit des baraquements partout où les agglomérations de troupes ont réclamé ce genre d'établissements. Les seuls travaux de fortifications et de bâtiments militaires ont coûté, en 1841, 5 millions 296,000 fr. C'est aussi au génie militaire que l'on doit les travaux de desséchement les plus importants effectués dans notre colonie, tels que ceux des environs de la Maison-Carrée et de l'emplacement que devait occuper Boufarik ; ceux de l'Oued-Kerma, qui entourent la ferme-modèle ; ceux qui devenaient indispensables à l'ouverture des routes de Koleah à Blidah et à Douéra ; ceux enfin de la route de la Maison-Carrée au Fondouk, de l'obstacle continu pour entourer le territoire de Blidah, et des territoires de Bone et de Philippeville. Le cours de la Boudjimah et celui du ruisseau d'Or ont été également améliorés par ses soins.

Organisé à Alger le 7 octobre 1841, le service des ponts et chaussées est venu continuer une partie des travaux commencés par le génie militaire. Les

desséchements qu'il a repris ont nécessité, pour la seule année 1841, une dépense de 287,417 fr.

Les routes principales tracées en Algérie, et qui se trouvent terminées ou en voie d'achèvement prochain, sont les routes de Blidah par Birkadem, du Fondouk, d'Alger à Koleah, de Beni-Moussa, d'Alger à Blidah par Douéra, de Bone au camp d'Arrouch, de la même ville à la vallée de Kharisas et au port Génois, de Stora à Philippeville, et de Constantine à la mer. Quoique très-courte, nous devons aussi mentionner celle d'Oran à Mers-el-Kébir, car c'est un des plus beaux monuments de notre création : elle a été taillée en partie dans le roc, sur le bord de la mer, et a donné lieu à un tunnel de cinquante mètres de longueur. Le développement total des routes ouvertes, au 31 décembre 1840, était de 1,067,000 mètres ou deux cent soixante-sept lieues, sans y comprendre les routes vicinales.

Portons maintenant notre attention sur les travaux d'embellissement et d'utilité publique dont les villes et spécialement Alger ont été l'objet depuis notre conquête.

Ce qui excite le plus aujourd'hui la surprise de l'étranger qui entre pour la première fois dans Alger, c'est l'aspect des nouvelles constructions, qui toutes affectent le style architectural moderne, et qui donnent à la vieille capitale arabe l'apparence d'une de nos cités les plus élégantes. L'industrie, jointe à l'amour de l'art, qui métamorphose complétement, depuis vingt années en France, et nos antiques demeures et la disposition de nos quartiers, a été tout aussi empressée d'abattre et de réédifier en Algérie. En peu d'années, les mille petites rues d'Alger, étroites et sinueuses, ont fait place à des voies larges et droites; des habitations régulières, gracieuses et à arcades, ont succédé aux espèces de geôles sans jour et sans ornements où s'emprisonnait autrefois la population maure; des monuments publics, dignes de leur destination, viennent en outre chaque jour embellir les points les plus remarquables de la nouvelle ville. A l'extrémité de la rue de Chartres se dessine une jolie place, rafraîchie par une élégante fontaine et ceinte de belles maisons. La place du Gouvernement n'est point achevée, toutefois on y remarque déjà les travaux que le génie y a exécutés, puis l'hôtel de la Tour-du-Pin, la galerie Duchassaing, la cathédrale Saint-Philippe, l'évêché et les belles plantations d'orangers qui font de cette place une promenade charmante. Un Théâtre et une Bourse doivent y être aussi prochainement construits. Le palais du gouverneur est resté à très-peu de chose près, du moins extérieurement, ce qu'il était lorsque Hassan-Pacha en faisait sa résidence; on l'a seulement revêtu, du côté de l'évêché, d'une façade en marbre blanc. Plusieurs bazars ont été également établis dans cette partie de la ville, entre autres celui de la rue du Divan, et celui qui porte le nom de *Galerie d'Orléans*.

L'accroissement continuel de la population européenne et la répugnance qu'elle éprouve à se fixer dans la partie supérieure d'Alger a jeté les construc-

tions sur les deux seuls côtés où se trouvent des terrains à peu près unis et accessibles. C'est surtout vers le faubourg Bab-Azoun que le mouvement se fait le plus remarquer. Le chemin d'Alger à la plaine de Mustapha passe maintenant entre deux rangées de maisons qui se sont bâties avec une rapidité vraiment prodigieuse, et un quartier considérable s'élève au-dessous de la route du fort l'Empereur. Pour faire place à ce flot incessant que l'Europe verse sur l'Afrique, on s'est décidé à reculer l'enceinte, qui passera dorénavant par les forts Bab-Azoun, de l'Empereur et des Vingt-quatre-heures. Ce nouveau tracé a fait gagner un terrain considérable; et cependant, si l'accroissement de la population continue dans les mêmes proportions durant quelques années, il ne tardera pas à être insuffisant. Alger, avant peu, s'étendra jusque dans la plaine de Mustapha, et, de l'autre côté, ses maisons ne s'arrêteront que devant les pentes du Bouzareah.

Après tous ces travaux d'intérieur, il est impossible de passer sous silence les routes magnifiques qui, des portes de la ville, se dirigent à une très-grande distance dans l'intérieur du pays. La première en date est celle du fort de l'Empereur, exécutée sous le gouvernement du duc de Rovigo.

Les constructions maritimes n'offrent pas moins d'importance. La conquête trouva à Alger une mauvaise petite darse, où le vent du nord-est brisait les bâtiments; elle en a fait un port qui devient de jour en jour plus vaste et plus sûr. Le môle a été réparé, enroché; une jetée, qui a déjà atteint une longueur de cent soixante-cinq mètres, s'est élancée vers le sud, laissant entre elle et les murs de la ville un espace qui ne fait que s'accroître. Mais à ces nombreux navires qui abordent maintenant en Afrique, il fallait des quais vastes et commodes pour les déchargements. Ici, tout était à faire et tout a été créé. Le port offre déjà une largeur de cinq cent cinquante mètres et une superficie d'environ onze hectares de bon mouillage pour les navires. La construction, en un mot, avance autant que le permettent les crédits, qui sont de un million cinq cent mille francs par an. C'est à l'aide des blocs de béton, dont M. l'ingénieur en chef Poirel est l'inventeur, qu'est construite la jetée. Au lieu de pierres de trois à quatre mètres cubes au plus, qu'on se procurait à grand' peine, on est parvenu, par cet heureux procédé, à établir des masses de dix à onze mètres cubes contre lesquels la mer est impuissante, et dont la dureté, au sein des eaux où elles se trouvent plongées, va sans cesse croissant [1].

Dans les autres villes, les travaux d'embellissement et d'utilité publique ont été moins actifs; mais toutes se sont ressenti de notre présence : dans les principales nous avons introduit les horloges publiques et l'éclairage des rues,

[1] Le port d'Alger est doté d'un phare muni d'un appareil semblable à ceux mis en usage sur les côtes de France. Mers-el-Kébir, Bone, le Cap de Garde en ont aussi ; des feux de ports ont été installés sur plusieurs autres points; et on prépare la construction des phares de Philippeville et d'Arzew. Les phares et fanaux qui éclairent aujourd'hui les côtes de l'Algérie, sont au nombre de dix-huit et coûtent un entretien annuel de 80,000 fr.

commodités inconnues dans les villes musulmanes. A Blidah, le mur d'enceinte a été agrandi; des casernes pour une forte garnison, un hôpital militaire, des magasins de vivres, ont été construits. L'administration civile n'est pas restée en arrière : des fontaines et des égouts ont été construits dans presque tous les quartiers; des places se dessinent, se nivellent, se bâtissent; des rues nouvelles, coupées à angles droits, se percent et animent des quartiers autrefois isolés et sans mouvement. On s'occupe à Cherchell d'utiliser les parties conservées des anciens aqueducs et des voûtes romaines qui servaient de réservoirs; Oran a vu s'élever l'aqueduc de Ras-el-Aïn, une école d'enseignement mutuel, une prison civile et une belle chaussée qui conduit du haut de la ville aux quartiers de la Blanca et de la Marine; pour rendre plus faciles les arrivages sur ce point si important, une partie du fort Mers-el-Kebir a été transformée en magasin pour l'entrepôt des marchandises à réexporter; Bone possède actuellement un bâtiment et un vaste hangar pour le service des douanes; et Mostaganem a été doté d'un débarcadère. Mais de tous les points occupés en Afrique, si on en excepte Alger, Philippeville est celui qui prend le plus d'accroissement et qui semble inspirer le plus de sympathie et d'émulation aux fonctionnaires et aux diverses classes industrielles qui concourent au développement de la colonie.

Placée au centre d'un golfe de plusieurs myriamètres, entourée de rochers élevés à pic sur le bord de la mer et de terres cultivables vers l'embouchure du Safsaf, Philippeville présente l'aspect d'un entonnoir à double orifice, dont l'un est la Méditerranée et l'autre la riche plaine de Safsaf. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Rusicada*, que l'armée occupa le 8 octobre 1838. L'histoire ne parle pas de la ville romaine, qui pourtant a dû être très-étendue et renfermer une population considérable; l'aspect du sol et l'état des ruines peut faire présumer qu'elle a été détruite par une violente commotion, car rien n'est resté debout; néanmoins tout y indique la résidence d'un grand peuple. Un cirque, où pouvaient s'asseoir six mille spectateurs, offre à l'antiquaire des ruines précieuses; des statues, des vases, des inscriptions, annoncent que cette ville était dédiée à Vénus, ou du moins que cette déesse y était l'objet d'un culte particulier et d'offrandes voluptueuses; des arènes, dont les murs semblent défier le temps, ont conservé, à demi écroulées, les voûtes d'où l'on tirait probablement les bêtes féroces pour la lutte des gladiateurs; d'immenses citernes, qui, par leurs dispositions, semblent avoir été de grands réservoirs, soit pour la distribution des eaux dans la ville, soit pour alimenter des bains; les bases d'un immense quai, quoique rongées pendant plusieurs siècles par les battements de la mer, disent assez que le commerce était considérable sur cette partie de la côte d'Afrique.

Rusicada, au 8 octobre 1838, n'offrait qu'un amas de pierres recouvertes, en majeure partie, de plusieurs couches de terre. Lorsque le général Galbois occupa ce point, les indigènes y avaient trente mauvaises chaumières, dont ils

furent expropriés de leur plein gré moyennant trois cent soixante francs. C'est ainsi que notre domination a pris racine sur ce sol où les Romains eurent, sans aucun doute, de longs jours de prospérité. Trois ans se sont écoulés, et les progrès de Philippeville tiennent du prodige : près de six mille Européens y ont élevé pour plus de 4 millions de francs de propriétés bâties. Philippeville, création tout européenne, toute française, appelle la sollicitude du gouvernement, car elle réunit les éléments principaux qui peuvent concourir à former une bonne colonie : le bois et l'eau y sont en abondance ; la terre a jusqu'à cinq mètres de puissance végétale ; les jardins, à peine ébauchés, donnent des légumes au même prix qu'en France ; la culture, si elle est confiée à la moyenne ou à la petite propriété, produira dans peu d'années assez de céréales pour nous dispenser de recourir aux blés de Sardaigne ou d'Odessa. Philippeville a été pourvu d'un mur d'enceinte, protégé par des fortins et des meurtrières ; l'hôpital militaire est bâti dans de belles proportions ; l'arsenal est le plus grand et le plus commode de l'Algérie ; la caserne d'infanterie, actuellement en construction, sera aussi un magnifique bâtiment qui pourra dignement transmettre aux siècles à venir le nom de ses auteurs.

§ VI.

LA COLONISATION.

Pour les hommes politiques qui examinent avec calme et sans préventions de parti, l'état actuel de l'Algérie et son avenir, la question vitale est incontestablement la *colonisation*. Quels que soient les progrès de nos armes, quelque rassurante que puisse paraître, ultérieurement, la soumission des Arabes, aucune garantie ne sera réellement acquise à la métropole, qu'autant qu'une population française ou tout au moins européenne aura pris possession du sol de notre conquête, et s'y sera définitivement créé une seconde patrie, en jouissant du produit des terres qu'elle aura fécondées, en peuplant les villes qu'elle aura élevées ou restaurées. Cette vérité, que les adversaires de l'occupation de l'Algérie ont combattue à outrance, n'en est pas moins acceptée généralement aujourd'hui, parce que le bon sens des masses, l'esprit public, fait toujours prompte justice des opinions fausses ou égoïstes. Par l'Algérie, par la Sénégambie, comme par la côte occidentale, nous nous introduisons peu à peu sur le continent africain, que l'Angleterre occupe, elle aussi, par ce dernier littoral, par le Cap et par son comptoir de Port-Natal. Ainsi, de tous côtés se trouve envahi par des sociétés civilisées ce continent mystérieux, antique théâtre de la barbarie et de l'esclavage. Assez longtemps l'Europe lui a ravi, pour fonder ses possessions intertropicales, les bras et les sueurs de ses enfants, pour qu'aujourd'hui, revenue à de meilleurs sentiments, elle s'efforce

d'y porter une initiation plus conforme à notre nouveau droit public, plus en harmonie avec nos principes de liberté et de confraternité. Le rôle de la France est marqué dans cette intelligente et libérale intervention ; les masses l'ont compris, et aujourd'hui il n'est pas un seul citoyen qui ne vît dans l'abandon de l'Algérie, si cet abandon était possible, une profonde atteinte portée à la dignité du pays et à ses intérêts. L'unanimité en faveur de la colonisation est donc un fait incontestable ; c'est au pouvoir maintenant à faire choix du système le plus propre à fonder une colonie durable et prospère. Reculer devant de nouveaux sacrifices, ce serait perdre volontairement tous les avantages que nous offre une si riche contrée.

Objectera-t-on que l'obligation de combattre incessamment les indigènes s'est opposée, dans les premiers temps, à la colonisation ? mais dès les premières années de l'occupation, des fermes furent créées, de vastes terrains furent cultivés ; et si les résultats ne furent pas ce qu'ils auraient dû être, c'est parce que l'action administrative fit faute à ces créations, c'est parce que le gouvernement témoigna de continuelles hésitations ; c'est parce que le sol fut livré à des spéculateurs peu soucieux de l'avenir de la colonie ; c'est enfin parce que le colon, comme nous le démontrerons plus loin, ne fut pas suffisamment défendu contre la rapine et la vengeance des Arabes. Craignait-on que les éléments indispensables à la prospérité d'une colonie ne se trouvassent pas sur le territoire que nous occupions en Afrique ? Ces craintes étaient sans fondement. « De temps immémorial, » disait naguère encore le rapporteur de la loi sur les crédits extraordinaires de l'Algérie (M. Vatout), « l'Afrique a été citée pour sa fertilité ; Pline la surnommait *l'empire de Cérès;* les Romains, qui attachaient le plus grand prix à sa possession, la couvrirent de cités, de routes, de palais, de monuments dont les vestiges attestent la grandeur du peuple-roi ; le pays était cultivé, peuplé, civilisé. Cette antique fécondité n'est qu'endormie dans les entrailles de la terre ; le secret est de la ranimer et de faire revivre ses bienfaits. Le sol de l'Afrique ressemble, avec un soleil plus ardent, au sol de l'Espagne et de la Sicile. Indépendamment du blé qui y croît en abondance sous la charrue légère de l'Arabe, l'olivier, la vigne, le figuier, le mûrier, l'oranger y prospèrent ; le coton et le tabac s'y sont parfaitement acclimatés.

« Mais pour entreprendre toutes ces cultures, aurez-vous de l'eau, du bois et des bras, ces premiers éléments de toute colonisation ? Les rivières ne manquent pas en Afrique, et des travaux d'art peuvent en conserver les eaux ou en améliorer le cours. On n'a pas besoin du Nil ou du Gange pour assurer la fécondité d'une terre : le Tibre et l'Arno sont de petites rivières, et pourtant l'Italie est fertile. Pour le bois, c'est une erreur accréditée qu'il manque en Algérie ; il est vrai que chez un peuple pasteur plutôt qu'agriculteur, les forêts prospèrent difficilement ; les troupeaux qui les parcourent nuisent à leur conservation ; l'Arabe, d'ailleurs, brûle les bois pour couvrir la

terre de cendres et lui donner une fertilité plus hâtive. Le *chêne-liége*, le *chêne-vert*, viennent à merveille en Algérie, et chaque jour on découvre de nouvelles forêts ; sans parler de celles de l'Adough, de la Calle, des Portes-de-Fer, il en est d'autres encore qui, réunies à celles que l'on connaît déjà, formeraient, dit-on, huit cent mille hectares. Quant aux travailleurs, ils ne manqueront pas s'ils sont encouragés, soutenus, employés avec intelligence. De vastes espaces sont ouverts à l'agriculture, et de riches vallées, des plaines fertiles, de beaux jardins, les essais tentés par nos soldats autour des villes, attestent la docilité du sol à répondre au travail de l'homme. La plaine de la Metidja a besoin d'être assainie ; mais en Toscane et en Espagne, partout où une grande puissance de soleil agit sur un sol vigoureux, on fait des travaux pour rendre les terres à la salubrité et à la culture ; ou, comme dans quelques parties de la campagne de Rome, on se contente de les cultiver sans y résider, entre le lever et le coucher du soleil. »

La nécessité de faire marcher de front la soumission du pays par les armes, et d'assurer la durée de la conquête par la colonisation, a été reconnue par tous les généraux qui ont commandé en Afrique, et tous y ont travaillé plus ou moins activement. « La colonisation, soit civile, soit militaire, » dit M. le maréchal Bugeaud, « est un des grands moyens d'utiliser la conquête, et un moyen secondaire de la consolider ; on ne peut espérer de réduire graduellement l'armée que par l'établissement progressif d'une colonisation nombreuse et fortement constituée. »

Parmi les Mémoires qui ont été publiés sur la colonisation de l'Algérie, il faut distinguer surtout celui de M. Enfantin, rédigé sur les lieux et après de longues études. Dans ce beau travail se trouvent des considérations si vraies, si bien justifiées par l'expérience et par l'observation rigoureuse des faits, que nous croyons nécessaire d'en consigner ici une partie, car elles éclairent parfaitement cette importante question et peuvent être utilisées par tous ceux qui s'occuperont de la solution de ce problème.

« En traçant, dit-il, sur la carte, parallèlement à la mer, et à quinze ou vingt lieues de distance, une zone également de quinze à vingt lieues de large, on dessinerait, pour ainsi dire, le second gradin du seuil septentrional de l'Afrique. Cette zone serait un plateau coupé de temps à autre par les contreforts qui rejoignent les deux Atlas ; elle comprendrait une ligne stratégique, depuis Tebessa, frontière de Tunis, jusqu'à Tlemcen, frontière de Maroc. Les principales rivières qui se jettent à la mer y prennent leur source : le Medjerda, la Seybouse, le Rummel, la Summam (rivière de Bougie), le Chelif et la Tafna ; son élévation au-dessus de la mer, et entre deux chaînes de montagnes souvent assez hautes, lui donne une température agréable, un climat sain et une fertilité tout à fait supérieure.

« Si les considérations géographiques déterminaient seules l'ordre dans lequel la colonisation agricole devrait se faire, ce serait par cette zone qu'on

commencerait à la former. Aujourd'hui, en effet, et sous la domination des Turcs, elle est et elle a été occupée par les tribus les plus riches et les plus nombreuses, qui elles-mêmes s'y étaient fixées lors de l'invasion des Arabes, ou depuis cette époque ; et la prodigieuse quantité de ruines romaines que l'on y rencontre, surtout dans la partie de cette zone qui dépend de la province de Constantine, annonce qu'à cette époque encore c'était là que se trouvait la richesse africaine, le bien-être des colonies.

« C'est donc une nécessité politique, nécessité qui tient non-seulement à ce que la libre possession de l'Algérie nous est encore contestée par les armes, mais qui tient aussi à ce que, dans la partie de la zone littorale qui nous est soumise, il y a des droits de premier occupant que nous devons protéger ; c'est parce que l'Algérie, possession française, a déjà une population indigène, ici notre ennemie et là notre sujette, qu'il deviendrait nécessaire d'établir notre colonisation militaire dans la zone intérieure, et la colonie civile dans celle du littoral.

« Par ce moyen, la double population, indigène et européenne, se diviserait naturellement, peu à peu, de la manière suivante : les plus pacifiques des indigènes seraient dans la zone du littoral, au milieu de la population civile européenne, et les plus militaires des colons européens vivraient dans la zone intérieure, à côté des tribus indigènes les plus belliqueuses ; ou, en d'autres termes, les tribus les plus soumises, celles qui pourraient le mieux s'associer à nous, tendraient à se rapprocher de la côte ; tandis qu'au contraire nous aurions toujours, près des tribus les plus indépendantes, les plus turbulentes, une population européenne militaire, composée de soldats colons, qui maintiendraient ces tribus dans l'ordre et la soumission.

« Si donc c'est généralement de l'est à l'ouest que doit marcher la colonisation civile, c'est par l'ouest au contraire que doit commencer la colonisation militaire. »

Maintenant que la France envoie chaque année un nombre considérable de colons, qu'ils soient répartis avec discernement dans les divers districts, et bientôt, sous les efforts de ces travailleurs, notre conquête réalisera toutes les espérances que l'on en a conçues. On se réjouit à tort du grand nombre d'émigrants qui ont passé déjà en Algérie : au 1er janvier 1843 ils s'élevaient à peine à quarante-cinq mille. Qu'est-ce que quarante-cinq mille personnes sur un territoire qui est égal aux deux tiers de la France ? Quelle est l'influence que peut exercer ce petit nombre d'Européens, et sur la mise en rapport des terres, et sur le caractère des indigènes ? Suivant les appréciations les plus dignes de foi, l'Algérie ne contient pas au delà de douze à quinze cent mille habitants indigènes, disséminés, éparpillés à l'infini ; nos quarante-cinq mille émigrants ne peuvent donc pas les pénétrer, car sur ce nombre vingt mille au moins vivent dans un contact immédiat et absolu avec l'armée, au moyen de petites fournitures qu'ils font à nos soldats ; vingt-cinq mille tout au plus

peuvent être considérés comme colons cultivant la terre, ou exerçant des industries qui les mettent en rapport avec les indigènes. C'est une goutte d'eau dans l'Océan ; c'est un grain de sable dans le désert. Ce n'est donc pas quarante-cinq mille colons qu'il faudrait aujourd'hui en Afrique, mais quatre cent mille ; assez, en un mot, pour qu'ils pussent absorber l'élément arabe, et le forcer à accepter complétement notre civilisation, nos arts et notre industrie.

Nous nous sommes peu arrêtés aux projets et aux théories de colonisation, car leur application ne nous a paru possible qu'après de nombreuses modifications : nous allons dire avec quelque développement les différentes tentatives qui ont été faites pour tirer parti de notre nouvelle possession.

Les premiers essais de colonisation remontent à 1832, époque de la fondation des villages de Kouba et de Dely-Ibrahim. Les modiques sommes que l'on y employa d'abord allèrent s'affaiblissant d'année en année, et furent enfin effacées en entier du budget ; d'un autre côté, les bras manquèrent, et l'avenir de l'Algérie paraissait encore trop peu assuré pour décider les cultivateurs sérieux à y former des établissements. Les efforts individuels ne s'arrêtèrent pourtant pas tout à fait, et, de 1835 à 1838 surtout, la culture s'agrandit dans le massif d'Alger ; les maisons rurales se relevèrent, les plantations se multiplièrent ; on vit enfin les colons s'étendre dans la plaine de la Metidja et pousser quelques exploitations hardies jusqu'au voisinage des montagnes, au milieu même des tribus que la guerre n'avait pas alors dispersées. L'état de paix, qui suivit le traité conclu en mai 1837, quelque incertaine que pût paraître sa durée, exerça incontestablement une influence favorable, encouragea aux entreprises utiles et donna une activité jusque-là inconnue au mouvement des capitaux. La part de territoire dont l'autorité française avait gardé la libre et entière disposition était assez grande pour renfermer une population nombreuse et pour la nourrir ; le département de la guerre crut devoir, en 1838, ouvrir plus largement l'entrée de l'Algérie aux ouvriers et aux cultivateurs français. Les défenses précédemment faites furent révoquées ; la faveur du passage gratuit fut accordée à tout chef de famille ou homme valide ayant un métier qui pût le faire vivre, et le ministre prescrivit de tout préparer sur les lieux pour que le travail ne manquât pas aux émigrants, en attendant qu'ils trouvassent à s'établir pour leur compte. En même temps des instructions étaient données pour que des emplacements de villages fussent choisis, des enceintes défensives tracées à l'entour, des terres prêtes à être réparties. Toutefois, ces dispositions ne pouvaient produire leur fruit dès l'année suivante.

Dans les premiers mois de 1839, se manifestèrent des signes précurseurs d'une reprise prochaine des hostilités ; dès lors les préparatifs de colonisation se ressentirent de l'incertitude de la situation, et le mouvement de l'émigration lui-même, assez actif au commencement de l'année, se ralentit plus tard. Néanmoins, malgré l'absence de toute allocation législative, l'adminis-

tration était parvenue à placer trois cent seize familles dans neuf villages, dont six de nouvelle fondation, et elle eût sans doute obtenu des résultats plus importants encore, si les colons eux-mêmes eussent apporté plus de méthode, plus de prudence dans leurs actes. Ils ne considéraient pas que notre agriculture, en France, repose sur le respect absolu de la propriété, sur l'inviolabilité des clôtures, sur la sécurité illimitée des personnes. Ils traitaient maintenant avec des Arabes accoutumés au régime du parcours et de la libre pâture; ils allaient vivre exposés aux déprédations des Hadjoutes: au lieu de se serrer en masse les uns contre les autres, pour lutter contre tant d'ennemis, ils s'isolaient dans cette plaine immense de la Metidja, où ils disparaissaient comme des atomes. Si toutes les fermes eussent été réunies, les chefs de nos camps ne se seraient pas trouvés dans la nécessité de diviser leurs forces, et les Arabes n'auraient pas eu si bon marché de tant de braves gens qui ne périrent que parce qu'on les avait laissés libres d'agir à leur gré. L'invasion de la plaine, en novembre 1839, détruisit, avec toutes les exploitations plus anciennes, les établissements naissants, trop faibles pour se défendre, et qu'aucune enceinte ne protégeait encore contre l'ennemi; la colonisation rétrograda.

Les années 1840 et 1841 furent en grande partie perdues pour la colonisation effective, mais non pour l'étude des moyens de la faire prospérer. Plusieurs actes administratifs, publiés comme préliminaires de travaux plus vastes, réussirent à porter les esprits vers les entreprises agricoles, et, si leur mise à exécution entraîna de nombreuses difficultés et de longs délais, du moins la tendance était marquée et l'opinion ne manqua pas de la suivre. D'un autre côté, les désordres, les déprédations que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, furent détruits par le maréchal Valée; son mouvement de réaction le porta même jusqu'à défendre absolument la vente de la terre dans la province de Constantine. Plus tard, dans la province d'Alger, lorsque la guerre recommença, le gouverneur prévint même les colons aventurés dans la plaine, qu'ils ne devaient pas compter sur lui pour défendre leurs propriétés. Il fixa les points qu'il voulait coloniser, le nombre de familles qui y seraient appelées, et imposa quelques conditions d'appropriation individuelle et de services communs, qui annonçaient des principes d'ordre et de prévoyance. C'est à ces derniers actes du gouvernement du maréchal Valée que se termine réellement la période d'anarchie coloniale.

Dans les derniers mois de 1841, deux villages furent commencés par le génie militaire, à Fouka, entre Koleah et la mer, et à Méred, entre Boufarik et Blidah, pour y recevoir des militaires libérés, qui devaient concourir à la garde de l'obstacle continu, dont les travaux venaient d'être commencés. Ce n'était encore là qu'un début; en 1842, l'œuvre s'est mieux dessinée, et des résultats positifs ont été obtenus, à l'aide d'un crédit spécial pour la colonisation civile et grâce à la cessation des hostilités sur divers points.

Nous allons maintenant donner, comme complément de cet essai sur la colonisation, une esquisse de l'état actuel de l'agriculture en Algérie, question qui se lie intimement à la première, car la culture des terres doit être l'âme de la colonisation, et la base de la civilsation des nombreuses tribus que nous avons conquises.

Il est difficile d'établir d'une manière précise quel était, à l'époque de l'expédition de 1830, l'état réel de l'agriculture dans la régence. Mais, quoique les renseignements positifs manquent à cet égard, il est encore possible, par les souvenirs et les témoignages, de remonter jusqu'à ce passé qui est si voisin de nous. Le massif, et surtout les coteaux les plus rapprochés d'Alger, étaient couverts de maisons et de jardins ; la plus grande partie existe encore : chaque jour efface les traces de la dévastation que la guerre avait produites. Mais ces maisons et ces jardins n'étaient que des lieux de plaisance plus ou moins remarquables par leur élégance et leur richesse, traditions affaiblies de l'ancienne architecture mauresque, pâle et dernier reflet des splendeurs de Cordoue et de l'Alambrah. Du reste, au temps des Turcs, il fallait considérer cette partie du territoire de la régence comme nulle pour l'agriculture. Partout, aux environs des villes, se trouvaient de nombreux jardins ; ils étaient pour les citadins, non pas seulement un objet de luxe, mais presque une nécessité. Les eaux, les fruits y étaient entretenus avec un soin tout particulier. Dans les campagnes les plus rapprochées des lieux habités, les plantations abondaient encore, les terres produisaient quelques céréales ; et néanmoins, autour des villes occupées par des garnisons turques, bien des champs restaient en friche, soit par l'indolence des Turcs, soit parce que le laboureur n'était pas toujours assuré de recueillir. Plus loin régnait la culture arabe, grossière, imparfaite, et pourtant payant largement le travail de l'homme qui, fendant le sol avec un soc de bois, confiait la semence à la terre sans s'occuper du champ jusqu'au jour de la moisson.

Chaque tribu ne cultivait qu'une faible partie du territoire qui lui appartenait. Le paiement de l'impôt, les besoins de la consommation, quelques réserves pour les échanger dans les temps où les produits agricoles trouvaient des débouchés sur la côte, voilà tout ce que l'Arabe demandait à la terre. L'emploi des engrais lui était entièrement inconnu ; tous les ans, la charrue était transportée sur une terre presque vierge, dont le repos plus ou moins long assurait la fertilité. La guerre, qu'une sorte de trêve suspendait assez généralement à ces époques de l'année, venait cependant quelquefois déranger les travaux de la saison, ou compromettre la moisson : c'était alors la disette. La multiplication des troupeaux complétait la subsistance du cultivateur arabe, comme elle était l'unique ressource de l'Arabe nomade. Sur les friches immenses que les pluies de l'hivernage ou le détournement des eaux courantes couvrent au printemps, et de fort bonne heure, d'une herbe abondante et substantielle, des bœufs, des moutons, d'autant plus nombreux que la tribu

était elle-même plus puissante et plus respectée, paissaient sans autre soin qu'un garde armé. L'incendie des broussailles, qui s'étendait souvent aux forêts voisines, venait renouveler ou rajeunir les pâturages. Quand les ardeurs de l'été avaient brûlé toute végétation dans les plaines, les troupeaux dépérissaient, et leur race chétive était quelquefois cruellement décimée.

Tel était, tel est encore, partout où l'administration directe de la France ne s'est pas étendue, l'état de l'agriculture indigène, à laquelle la paix est certainement aussi nécessaire qu'elle peut l'être à la prospérité de nos établissements.

La culture française a changé en partie l'aspect général du sol; les plantations de toute espèce se multiplient; la plupart des légumes d'Europe sont aujourd'hui acclimatés, et la douceur du ciel donne à Alger, au cœur de l'hiver et à un prix peu élevé, ces primeurs que l'on n'obtient en France qu'avec tant de frais et d'industrie; les céréales croissent là où, de mémoire d'homme, jamais charrue n'était venue tracer un sillon. Dans le Sahel, les récoltes de fourrages tiennent le premier rang et présentent des résultats qui deviennent chaque jour plus importants. Les habitants de Douéra et de Boufarik ne cultivent encore que des jardins potagers et des plantations d'arbres; mais leurs travaux sont prospères, et préparent admirablement les avantages qu'on est en droit d'attendre de l'exploitation de la Metidja, lorsque les circonstances permettront d'assainir cette immense plaine et d'y mettre en activité la charrue. Dans les différents centres de notre occupation, l'armée a opéré des défrichements et des cultures considérables. En 1841, le gouverneur général affecta 30 hectares de terre à chaque régiment : sur quelques points, comme à Oran et à Bone, ces exploitations sont dans une grande prospérité; dans la province de Constantine, l'armée cultive aujourd'hui près de 400 hectares, soit en jardins, soit en céréales.

N'oublions pas, dans cette énumération des travaux agricoles, la belle création des condamnés militaires d'Alger, sous la direction éclairée et paternelle de M. le colonel Marengo : c'est un jardin qui peut rivaliser avec les plus magnifiques de nos villes d'Europe. Partout des rampes, des murs solides, des massifs d'arbres, des tapis de fleurs, de belles allées. Ce sont les condamnés qui ont tout fait, tout planté; c'est encore à leur travail que l'on doit la fondation de plusieurs villages, préparés pour installer de nouveaux colons. Ajoutons enfin à ces établissements celui que les trappistes ont fondé à Staoueli. La concession qui leur a été faite est de mille hectares, situés dans une plaine qui s'étend jusqu'aux bords de la mer, non loin de Sidi-Ferruch. La capacité bien reconnue qu'apportent les trappistes dans les exploitations agricoles, et l'excellente nature de la majeure partie des terres qui leur ont été livrées en Algérie, présagent à cette espèce de ferme-modèle une prospérité qui sera très-profitable au pays.

Tous ces essais, tous ces établissements, et bien d'autres encore qui se pré-

parent, donnent de belles espérances, et ils les réaliseront pour peu que la sollicitude du gouvernement et celle des particuliers leur viennent en aide.

§ VII.

COMMERCE.

Aujourd'hui que le succès de nos armes a donné plus de développement et de sécurité à notre colonie d'Afrique, et que notre organisation administrative a établi des relations suivies avec les indigènes, le commerce de l'Algérie a pris une importance qui sera de plus en plus progressive et qui mérite de fixer l'attention de la métropole.

Depuis plusieurs siècles, les produits manufacturés de l'Europe étaient presque entièrement exclus de la régence d'Alger, et les ports de la Méditerranée étaient privés des ressources que leur offrent maintenant et le transit de ces marchandises et le fret de leurs navires. D'un autre côté, les exportations des produits de l'Afrique diminuaient d'année en année; car, indépendamment de la misère qui régnait dans l'intérieur des terres, les acheteurs manquaient dans les ports dont les éloignait la piraterie. Cet état de choses a totalement changé depuis l'occupation, et notre colonie semble destinée à devenir un de nos plus grands débouchés, alors surtout que les Anglais et les Italiens nous ont, pour ainsi dire, expulsés des marchés de Tanger, de Tunis, Tripoli, Smyrne, Beyrouth et Alexandrie.

En Algérie le commerce se fait encore dans des proportions restreintes, et les Arabes ne se livrent guère, pour le moment, qu'à des échanges dans les marchés forains, ou quelquefois dans les villes; néanmoins, nous trouvons que les denrées du pays, arrivées de l'intérieur dans nos ports, ont été, pour la période des années 1838-39 40, de 16,539,968 fr., et celles venues des ports non occupés, par la voie de mer, de 2,086,911 fr., en tout 18,626,879 fr.; ce total ne comprend que les denrées apportées dans les villes que nous occupons sur le littoral. Les objets principaux exposés sur nos marchés consistent en céréales, légumes secs, huiles, bestiaux, chevaux, mulets et ânes, bois, charbon et fourrages.

Les exportations des produits du pays, en France ou à l'étranger, ont eu quelques variations en hausse ou en baisse; en 1837, elles étaient de 2,220,697 fr.; en 1839, elles s'élevèrent à 4,250,995 fr., et en 1841, elles ne présentaient qu'un total de 2,431,307 fr. Les peaux et le corail figurent en première ligne dans le commerce d'exportation; puis viennent les laines, les cires, les sangsues, etc.

La pêche du corail, qui a été jusqu'à ce jour l'une des branches les plus importantes du commerce de l'Algérie, est faite par des balancelles, espèces

de bateaux pontés, du port de quinze à vingt-cinq tonneaux, ayant de huit à douze hommes d'équipage. Cette pêche n'est exploitée que par des Sardes et des Napolitains. Les navires français ont tout à fait abandonné ce genre d'industrie. L'établissement de la Calle, qui avait été formé pour la pêcherie du corail, fut anéanti en 1799, par suite de la guerre maritime et de la saisie des propriétés de la compagnie d'Afrique. Les habitants se trouvèrent forcés de quitter la colonie, et tout ce qu'ils laissèrent sur les lieux fut livré au pillage et à la destruction. En 1807, l'Angleterre se fit céder nos anciennes possessions moyennant une redevance annuelle de 267,500 fr.; nous les reprîmes en 1816, après la conclusion de la paix générale; mais nous fûmes obligés de les abandonner de nouveau en 1827, lorsque la guerre éclata entre la France et Alger.

La France absorbe les 71/100 des produits de l'Algérie, qui se composent des matières premières que nous sommes intéressés à recevoir des Arabes, en attendant que la population européenne soit assez nombreuse pour les suppléer entièrement. Le territoire fournit, à Gibraltar et à Malte, des grains, de la cire brute et des bestiaux; ces besoins sont constants, et peuvent nous fournir des débouchés assurés. L'Espagne demande également des grains, des tabacs et autres produits qui peuvent lui être expédiés de Mers-el-Kébir, avec une extrême facilité. Les laines, qui commencent à entrer dans nos cargaisons de retour pour des quantités assez considérables, sont expédiées d'Oran, de Bone et de Philippeville, et vont jusqu'à New-York. Les huiles de l'est, les grains du Chelif, les cires, les peaux et le kermès de la province d'Oran, donneront au commerce d'exportation une extension d'autant plus intéressante qu'un bénéfice fait par les Arabes les décide toujours à renouveler les mêmes opérations.

Dans les importations générales des produits de l'Europe en Algérie, les Arabes ont acheté, en 1837, pour 3,073,588 fr.; en 1838, pour 5,511,210 fr.; en 1839, pour 3,376,080 fr.; en 1840, pour 3,065,713 fr. Les tissus de coton entrent dans ces ventes pour plus des quatre cinquièmes; toutefois, cette évaluation est plutôt au-dessous de la vérité qu'exagérée, car il est à peu près certain aujourd'hui que les Arabes emploient à ces achats la plus forte partie du prix des denrées qu'ils nous vendent; or, la moyenne de leurs ventes, de 1838 à 1840, a été de 6,205,626 fr., et celle de leurs achats, d'après nos calculs, ne serait que de 3,984,334 fr. Dans ce chiffre, les produits des fabriques françaises figurent pour des quantités considérables. Les tissus de soie et de coton fabriqués en France, à Alger et en Angleterre, les tissus de fil sortis de nos fabriques, les denrées coloniales, les drogueries, les teintures, les fers et aciers, les ouvrages en fer et en cuivre, des instruments aratoires, des objets communs de quincaillerie et de mercerie, et quelques petits objets de luxe, telles sont les marchandises que les Arabes achètent en échange de leurs produits, et dont la valeur, d'après les courtiers juifs, s'élève à des sommes considérables. A ces ventes faites aux Arabes de la campagne, il faut ajouter

la consommation des Maures et des juifs, qui, plus avancés que les campagnards, commencent à faire usage de draps français, de chapeaux, de bas, de gants, de meubles, d'horlogerie, d'argenterie, de porcelaine et de cristaux.

Si le corail est encore l'article le plus important des produits du pays exportés à l'étranger, les tissus de coton forment seuls une branche considérable parmi les articles manufacturés qui sont nécessaires aux indigènes. Dans l'année 1832, l'importation de tissus fabriqués en France a été de 184,088 fr., et pour celles de l'étranger, 1,168,363 fr., en tout, 1,352,451 fr. En 1840, la proportion est devenue plus avantageuse pour la métropole; les fabriques françaises fournirent 1,421,027 fr.; celles de l'étranger, 2,400,684.

Les indigènes confectionnent dans quelques tribus une partie des vêtements de laine dont ils sont généralement couverts; mais le reste est en coton; leurs morts sont ensevelis dans des linceuls de cette étoffe, grossière, il est vrai, mais manufacturée en Europe. Les Arabes font une consommation très-considérable d'étoffes de coton, et elle doit nécessairement s'accroître. L'importation des tissus de coton, qui avait été toujours en progressant jusqu'en 1838, éprouva, en 1839, une baisse d'un quart; cette diminution fut même plus forte en 1840. La politique et les prohibitions d'Abd-el-Kader, ainsi que la guerre générale, en furent cause. En 1840, la province de Constantine a presque seule consommé les tissus importés d'Europe; le port d'Alger en a dirigé sur Bone et Philippeville pour 2,143,625 fr., et ces ports en avaient reçu directement de France et d'Angleterre; en sorte que l'importation dans l'est doit être évaluée à plus de trois millions. On peut donc prédire que l'Algérie consommera bientôt pour sept ou huit millions de tissus de coton. Depuis longtemps l'Angleterre était en possession, pour ainsi dire, d'approvisionner exclusivement l'Algérie de tissus de coton, lorsque la France est venue lui faire une concurrence active. L'ordonnance du 11 novembre 1835, qui avait imposé à certaines marchandises étrangères importées en Algérie le quart ou le cinquième des droits portés au tarif français, lorsqu'elles ne sont pas prohibées en France, et un droit de 15 p. 0/0 de leur valeur quand elles sont prohibées, nous a donné sur l'Angleterre un avantage qui s'est maintenu jusqu'à ce jour. D'un autre côté, M. David parvint, en 1837, à faire fabriquer en France des étoffes de coton semblables à celles que fournit l'Angleterre, et qui sont d'une espèce toute particulière. Plus de quinze cents pièces de ces tissus de fabrique française furent rapidement vendues aux Arabes, soit à Alger, soit à Medeah et Miliana, cette même année, et les acheteurs n'y trouvèrent aucune différence avec celles auxquelles ils sont accoutumés de temps immémorial. Malgré l'apathie très-blâmable de nos manufacturiers, la part que la France a prise dans l'importation des tissus de coton, qui n'était en 1835 que du douzième, a été presque des deux cinquièmes en 1840. Rouen, Montpellier et Lyon s'occupent de cet objet important. Les tissus imprimés, préparés à Rouen, dans le département du Tarn et dans les départements voi-

sins, ne sont pas inférieurs à ceux que l'on fabrique en Suisse et en Angleterre. Des étoffes écrues, sortant des manufactures françaises, trouvent aussi un débouché facile et sont souvent préférées aux produits étrangers.

Si le commerce d'importation ne représente pas pour la métropole une augmentation d'affaires égale à la somme des valeurs importées, c'est que l'armée et la population civile consomment en Afrique ce qu'elles auraient consommé en France; mais, déduction faite du chiffre des importations qui ne sont qu'un simple déplacement, il reste encore une somme d'affaires très-considérable. D'ailleurs le déplacement de la consommation, par les échanges, les transports, la circulation des capitaux qu'il entraîne et le travail qu'il procure, est un véritable accroissement de richesse. C'est ce qui explique pourquoi le commerce de l'Algérie offre tant d'intérêt à la France et surtout à ses départements méridionaux.

En 1840, la France a expédié en Algérie pour 32 millions de marchandises, dont le quart était en entrepôt et les trois autres quarts étaient le produit du sol et de l'industrie. Si les ports étrangers ont pris une part importante au mouvement commercial, c'est que, par leur rapprochement des lieux de consommation ou par leurs ressources locales, ils étaient plus à portée de fournir des denrées d'un transport difficile. Les marchandises importées en plus grande quantité par l'étranger dans nos ports d'Afrique, sont, outre les grains et les légumes secs, des bestiaux et des volailles, des huiles d'olive, des œufs, du beurre, des graisses, du miel et des fruits frais, des viandes salées, du tabac et de la houille. Tous ces objets, la houille exceptée, sont du nombre de ceux que l'Algérie produit ou est appelée à produire un jour, et que la France n'a pas ou n'a que peu d'intérêt à lui expédier.

En 1837, la France a tiré de ses entrepôts la majeure partie des farines et des denrées coloniales vendues dans notre possession; elle a fourni les viandes salées destinées à l'armée, les autres provenaient de l'étranger. Elle est entrée pour moitié dans les importations de poissons secs et salés, de brai et goudron, de bois de construction; pour un tiers dans celle des métaux, pour une faible portion dans celle des briques, tuiles et meules. Elle a approvisionné exclusivement ses possessions en produits chimiques, parfumeries, épices préparées, savon et chandelles, peaux ouvrées, instruments aratoires, outils, mercerie, orfévrerie, coutellerie, ouvrages en tôle et en bois, armes blanches et à feu, sellerie et meubles. Ces consommations sont une augmentation très-réelle de son commerce, et ce sont celles qui touchent de plus près à l'industrie. Nous avons fourni également les miroirs, la verrerie et la faïence; nous avons lutté avec peine contre les faïences anglaises, mais l'ordonnance du 11 novembre 1835 nous a donné l'avantage. L'effet de cette ordonnance a été plus sensible encore, nous l'avons déjà dit, en ce qui concerne les tissus; car en 1836 il y eut pour la France une augmentation de 50 p. 0/0 sur 1835. Les tissus de fil, dont la consommation n'était en 1832 que de 74,000 fr., s'éleva

en 1837 à 326,000 fr., dont la France fournit près de la moitié. La consommation des tissus de laine fut, pendant la même période, de 248,000 fr. à un million, et la part de la France, qui avait été de 33 p. 0/0 en 1832, fut trois fois plus forte que celle de l'étranger en 1837. Celle des tissus de soie s'éleva de 166,000 fr. à 803,000 fr., et les exportations de France, qui n'étaient d'abord à celles de l'étranger que de 40 p. 0/0, dépassèrent 80 en 1837. Nous avons déjà fait connaître les avantages obtenus par la France sur la vente des tissus de coton.

En 1838, nous avons fourni la presque totalité des sucres raffinés, du sel marin et autres produits chimiques, des meubles, des vins, eaux-de-vie et liqueurs, des peaux préparées, des objets de mode, de la mercerie, horlogerie, coutellerie et quincaillerie. La France est entrée pour trois quarts environ dans la vente des verres et dans celle des matériaux à bâtir. Les métaux, qui se sont accrus de 355,000 fr. à 850,000 fr., ont été fournis moitié par la France et moitié par l'Angleterre, la Suède et l'Autriche. Les boissons, dont la consommation intéresse si essentiellement les vignobles du midi de la France, et les tissus dont la vente importe à nos villes manufacturières, ont été aussi en progrès. L'importation des boissons, qui n'avait été que de 4,000,000 en 1837, s'est élevée, en 1838, à 5,300,000 fr., et l'étranger n'y figure que pour 215,000 fr.

En 1839, l'agriculture coloniale s'est enrichie des sommes que l'on payait aux Deux-Siciles et aux états Romains pour les fourrages ; mais la Toscane et la Sardaigne ont su profiter de la rupture de nos relations avec les Arabes ; et la Russie, le Danemark et la Suède ont vu leur commerce s'augmenter par l'extension donnée aux travaux publics et aux constructions particulières.

En 1840, les possessions anglaises de la Méditerranée ont fait des envois considérables de grains et de tabacs déposés dans leurs entrepôts ; l'Angleterre a expédié directement des fers, des tissus et de la houille ; la Toscane, l'Espagne et la Sardaigne, en raison de leur proximité, ont principalement accru leurs relations avec l'Algérie ; leurs envois, au reste, consistent presque tous en denrées de consommation. La Russie et la Grèce ont fourni de fortes parties de grains ; l'Autriche, la Suède et la Norvège ont expédié des bois de construction ; des huiles ont été envoyées par la Turquie ; l'Égypte a trouvé un placement pour ses orges, et les états barbaresques ont fourni des vêtements que l'Algérie ne confectionne plus, des grains, des fruits, et des lichens pour la teinture.

En 1841, le chiffre des importations s'est élevé à 66 millions, non compris 7 millions d'objets divers expédiés des magasins du gouvernement aux corps de l'armée.

La législation des douanes n'a pas varié quant à ses principes fondamentaux depuis 1835. L'expérience semble démontrer, par les progrès toujours croissants du commerce colonial et de celui de la métropole comparés au commerce

étranger en Algérie, la sagesse du système mixte consacré par l'ordonnance de cette année. La douane a perçu, sur les importations du 1er janvier 1831 au 31 décembre 1840, une somme de 6,537,631 fr.; mais il résulte d'un calcul fait sur les produits de l'année 1840, que les marchandises qui ont payé 407,000 fr., auraient acquitté 1,805,000 fr. si on leur avait appliqué le tarif français, et que celles qui sont affranchies dans la colonie auraient payé 11,696,000 fr.; total, 13,501,000 fr. Ainsi, grâce à ce sage système de pondération, la France pourra prendre au commerce de l'Algérie toute la part que lui assureront ses moyens de production, sans nuire sensiblement aux échanges des puissances étrangères avec les produits de notre colonie.

§ VIII.

INSTRUCTION PUBLIQUE, SCIENCES ET ARTS.

Avant 1830, l'étude des sciences était à peu près nulle dans la régence d'Alger. La lecture, l'écriture et le texte du Coran formaient l'unique enseignement dans les écoles arabes ; l'éducation des enfants israélites était exactement la même, à cette différence près que pour eux la Bible était substituée au Coran et les lettres hébraïques à celles de l'écriture arabe, le gouvernement turc ne permettant pas aux Juifs d'employer, en écrivant, les caractères sacrés qui composent le livre du Prophète.

Dans les deux premières années qui suivirent notre établissement à Alger, plusieurs institutions particulières, sous le patronage et la surveillance de l'autorité locale, pourvurent aux besoins de la population européenne. En 1832 notamment, trois écoles françaises furent ouvertes, et une autre fut spécialement affectée à l'éducation de la jeunesse israélite. Au mois d'avril 1833, le service de l'instruction publique fut organisé dans la ville d'Alger. Une école d'enseignement mutuel pour l'étude de la langue francaise, de l'écriture et du calcul, et une chaire de langue arabe, s'élevèrent aux frais du gouvernement. Au mois de juin 1833, on ouvrit une école d'enseignement mutuel à Oran, sur le modèle de celle d'Alger; et, en 1834, on fonda des écoles primaires à Bone, à Kouba et dans le village de Delhy-Ibrahim, situé à douze kilomètres d'Alger.

En 1835, on reconnut que l'instruction primaire ne suffisait plus aux besoins de la population européenne d'Alger. En conséquence, le conseil municipal vota, au mois de janvier 1835, les fonds nécessaires pour la création d'un collége dans cette ville. La convenance d'y établir une école primaire pour l'éducation des jeunes filles israélites fixa également l'attention du conseil municipal de cette ville, et au mois de février 1837 il vota une allocation pour cet établissement. Déjà, en 1836, il avait jeté les bases d'une école maure française, destinée à rapprocher de nous la population indigène, à

initier les jeunes Maures à la connaissance de notre langue, et à les préparer à recevoir l'instruction élémentaire à laquelle participent les enfants dans les écoles françaises. Toutefois, cette institution rencontra, et trouvera peut-être encore longtemps, de la résistance dans la population indigène, naturellement disposée à repousser tout ce qui lui est offert par des hommes qui ne partagent point ses idées religieuses. Malgré cette répulsion, l'année 1837 n'en fut pas moins marquée par l'ouverture d'une école de langue française à l'usage des Maures adultes. Oran posséda bientôt après quatre écoles primaires : la plus florissante est l'école d'enseignement mutuel, dont la dépense est supportée par le budget municipal. Bone fut aussi dotée d'une école d'enseignement mutuel; aujourd'hui, outre cet établissement, elle a une école de juifs, deux écoles de filles, et une école maure.

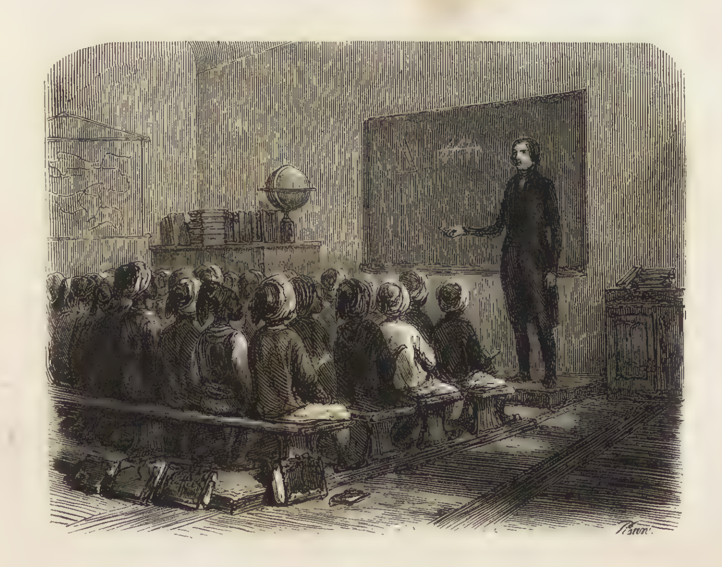
Pour donner une idée plus complète des développements que l'instruction publique a pris en Algérie sous notre influence, nous allons indiquer le nombre des élèves qui ont fréquenté les écoles françaises depuis qu'elles ont été ouvertes à Alger, Oran, Philippeville et Bougie. En 1832, ce nombre était de cent soixante-treize, et en 1841 il se trouvait porté à dix-neuf cent quarante-cinq. A la même époque, les écoles indigènes d'Alger, d'Oran et de Bone, pour les Juifs et les Maures, recevaient mille vingt-neuf élèves.

La propagation de l'instruction publique dans un pays où l'ignorance et la superstition ont si longtemps dominé, sera une œuvre lente et difficile; mais la France ne doit pas ralentir ses efforts pour entamer et modifier l'opiniâtreté du caractère arabe; c'est à nos agents à varier les moyens pour atteindre le but, et à employer tour à tour la parole parlée et écrite, les jeux de la scène et la diffusion des connaissances utiles. Notre théâtre a fait ressortir mieux qu'une ordonnance tout ce qu'avaient d'ignoble les représentations du cynique Garagousse, et elles ont cessé ; le *Moniteur Algérien* et l'*Akhbar*, affranchis de toute entrave, devraient être rendus plus intéressants pour les Arabes; ils ne tarderaient pas alors à avoir une action puissante sur les progrès de la civilisation en Algérie. Les Anglais n'ont eu qu'à s'applaudir de cette tendance sagement donnée à leurs journaux dans l'Inde. Les Arabes n'y résisteraient pas plus que les Hindous; ne les voit-on pas déjà fréquenter assidûment et en grand nombre la bibliothèque publique? Ils viennent spécialement pour consulter les ouvrages de leur nationalité, et il en est quelques-uns qui sont parvenus, presque sans maîtres, à acquérir des notions assez complètes sur certaines branches de notre littérature.

La proposition officielle relative à la création de la bibliothèque d'Alger fut faite en 1833; ce n'est toutefois qu'en août 1835 que ce projet a été réalisé. Les commencements de cette bibliothèque ont été lents et pénibles; les fonds mis à sa disposition pour l'achat de livres étaient peu considérables, et les dons particuliers très-rares. Cependant le conservateur actuel, M. Berbrugger, qui suivit l'armée dans les expéditions de Mascara, Tlemcen, Constantine,

Medeah, etc., recueillit un grand nombre de manuscrits arabes qui composent, pour la majeure partie, la collection assez importante en ce genre qui figure aujourd'hui dans la bibliothèque d'Alger. Grâce aux démarches multipliées de M. Bresson, intendant civil, des livres y furent aussi envoyés par les différents ministères, et le roi ainsi que la reine voulurent également contribuer à cette création utile. M. le comte Eugène Guyot continua l'œuvre de son prédécesseur, et saisit avec empressement toutes les occasions d'enrichir cet établissement, ainsi que le musée. La bibliothèque d'Alger se compose aujourd'hui d'environ trois mille volumes imprimés, et de plus de six cents manuscrits arabes ou turcs, comprenant au delà de deux mille ouvrages sur les sciences, l'histoire, la législation et la littérature orientale.

Le musée d'Alger, établi dans une salle construite dans le style mauresque, renferme environ quatre cents sujets appartenant à diverses classes de l'histoire naturelle, et choisis principalement parmi les mammifères, les oiseaux et les poissons que produit le pays. Il possède également plusieurs échantillons des végétaux et minéraux que fournissent les diverses parties du territoire algérien, ainsi qu'une collection d'insectes et de coquillages, etc.





STATISTIQUE HISTORIQUE

DES

RÉGIMENTS ENVOYÉS EN AFRIQUE DEPUIS 1830.[1]

INFANTERIE DE LIGNE.

1er RÉGIMENT.



En 1837, le 1er régiment de ligne passe en Afrique. Il y reste jusqu'en 1842. Pendant cette période de cinq ans, le régiment contribue par ses efforts multipliés à affermir notre domination en Algérie.

1840. — En 1837, 1838-39 et 40, le régiment fait partie de la division d'Oran. Le premier bataillon prend part au combat du 12 mars 1840, en avant de Mizerghin, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, contre plusieurs milliers de cavaliers arabes.

Le 18 du même mois, au combat dit combat de Tem-Salmet, le régiment repousse victorieusement plusieurs milliers de cavaliers arabes.

[1] Nous devons à la bienveillance de M. le ministre de la guerre et aux soins éclairés de M. le colonel Brahaut, chef du bureau du mouvement des troupes, les renseignements officiels qui ont servi à établir cette statistique.

Le 1er bataillon est désigné pour faire partie de l'expédition de Medeah, le 7 mai; il rejoint le corps expéditionnaire à Cherchell, et se distingue au combat du 10, sur les hauteurs de la rive gauche de l'Oued el Hachem.

Ce même bataillon fait partie de l'expédition de Miliana, du 4 juin au 4 juillet.

Pendant ces expéditions, les bataillons restés dans la division d'Oran soutiennent un beau combat au camp de Bridia, le 14 mai. Ils repoussent également avec vigueur de nouvelles attaques de l'ennemi les 28 mai, 1er, 13 et 14 juin.

Du 21 octobre au 11 novembre, ces bataillons opèrent contre les Ouled-Ali (fraction des Beni-Amar) et les Garabas, et font une razzia dans les matamores de Bou-Chouicha.

1841. — Du 18 mai au 3 juin, le régiment fait l'expédition de Tagdempt.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, la garnison de Mostaganem, dont faisait partie le 1er de ligne, exécute une sortie et livre deux combats où ce régiment se distingue, notamment la compagnie du capitaine de Montclas, qui dégage une section de chasseurs qui se trouvait compromise.

Expédition du 23 décembre 1841 au 1er juillet 1842; cette expédition amène la soumission des Borghias.

1842. — Le régiment fait dans la division d'Oran la campagne du printemps (du 28 avril au 10 mai).

Place de Miliana. — Razzia exécutée du 6 au 7 juin contre les Beni-Menacer; cette razzia a amené un combat dans lequel le 1er de ligne s'est conduit vaillamment.

Expédition aux ordres du général d'Arbouville, du 18 août au 7 septembre; le régiment donne dans cette expédition de nouvelles preuves de sa valeur aux affaires des 30 août et 4 septembre.

Le 1er de ligne rentre en France dans le mois de novembre 1842.

2me RÉGIMENT.

1842. — Le 2e régiment de ligne arrive en Afrique (Oran) au mois d'avril 1842; il y reste jusqu'au mois de juin suivant, époque à laquelle il est envoyé dans la province de Constantine.

1843. — Du 12 février au 14 mars, il fait partie de l'expédition contre les Zerdezas et de celle de l'Edough.

Il fait aussi partie de l'expédition de Collo, du 6 avril au 14 mai: le 7, la colonne entre en pays ennemi; cette nuit même elle a un engagement. — Le 10, ayant pénétré dans les montagnes des Beni-Salah, elle arrive à l'entrée du défilé de Djebeil où les Beni-Toufous s'opposent à son passage et attaquent l'avant-garde; ils sont chargés vigoureusement à la baïonnette et dispersés. — Combat du 15 avril; la colonne ayant rencontré l'ennemi à Bar-T'outa, le chasse jusque sur la seconde des trois arêtes qui coupent le bassin; là, le combat s'engage vivement; après une lutte assez longue, l'ennemi vaincu abandonne le terrain. Le 18 avril, l'ennemi, ayant réuni ses forces à Bar-T'outa, s'avance vers nos troupes et se précipite avec rage sur le 2e de ligne; les Kabaïles, après avoir combattu en désespérés, finissent par céder, et sont mis en fuite. Durant toute cette expédition, le régiment se conduit glorieusement.

Le 2e régiment de ligne fait encore partie de l'armée d'Afrique, dans la province de Constantine (octobre 1843).

3me RÉGIMENT.

1830. — Le 3e régiment de ligne débarque en Afrique le 14 juin, et prend part à l'enlèvement de la position de Sidi-Ferruch; MM. Bessières, sous-lieutenant, et Charles de Bourmont, lieutenant d'état-major, détaché, entrent des premiers dans une des batteries ennemies. — Le régiment se trouve à la bataille de Staoueli, le 19 juin; aux combats du 24 au 29 juin aux camps de Dely-Ibrahim et Sidi-Kalef; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 30 juin au 5 juillet.

Le 3e régiment de ligne rentre en France le 3 décembre 1830.

4me RÉGIMENT.

1832. — Le 4e régiment de ligne est appelé à faire partie de l'armée d'Afrique en 1832.

1833. — Le 2e bataillon du 4e de ligne, faisant partie de la colonne commandée par le lieutenant-colonel Lemercier, prend part à l'attaque du marabout de Gouraya à Bougie, le 12 octobre; il se couvre de gloire dans cette affaire.

Le 4e de ligne contribue à défendre vigoureusement les avant-postes de Bougie, que l'ennemi avait attaqués les 24 et 25 octobre.

1834. — Expédition du 5 mars, à Bougie. Cent hommes du 4e, sous les ordres du chef de bataillon Gentil, formant la réserve, bien secondés par 250 hommes des compagnies polonaises et le chef de bataillon Horain, leur commandant, contiennent les Kabaïles accourus sur la réserve, au moment de l'attaque de Klailna, et les empêchent ainsi de se porter sur la colonne.

Le régiment fait partie, dans la province d'Alger, de l'expédition dirigée contre les Hadjoutes, du 19 au 22 mai. Après cette expédition, le 4e de ligne rentre en France.

6me RÉGIMENT.

1830. — Dès son débarquement en Afrique, le 14 juin 1830, le 6e régiment de ligne prend part aux divers combats qui amènent la prise d'Alger (bataille de Staoueli le 19; combats du 24 au 29 juin aux camps de Dely-Ibrahim et Sidi-Kalef, investissement, siége et prise d'Alger du 30 juin au 5 juillet).

Le 6e de ligne est ensuite désigné pour faire partie de l'expédition de Bone, commandée par le général Damrémont. Le corps expéditionnaire s'embarque le 25 juillet 1830, arrive le 2 août devant le port de Bone et prend possession de cette ville. Dans les journées des 6, 7, 10 et 11 août, les ennemis attaquent avec un grand acharnement deux redoutes en avant de Bone; ils sont repoussés avec une intrépidité non moins grande. Le 18 août, le général Damrémont ayant reçu l'ordre de ramener à Alger le corps dont le commandement lui avait été confié, les troupes s'embarquent le 20 au soir.

Le 6e de ligne de ligne fait partie de l'expédition de l'Atlas du 17 au 29 novembre, et coopère à la prise de Blida et Medeah; il prend part, pendant cette expédition, au brillant combat du 18 devant Blida et à celui du 23 au passage du col de Mouzaïa.

Le 6e de ligne fait partie de la deuxième expédition de Medeah (décembre 1830), et il rentre en France à la fin de ce même mois.

11me RÉGIMENT.

1835. — Les deux premiers bataillons du 11e de ligne arrivent à Oran en octobre 1835, et débutent par l'expédition de Mascara (du 25 novembre au 13 décembre 1835), qui est suivie de celle de Tlemcen (janvier et février 1836). Le 26 janvier, le 11e de ligne, chargé de la garde des bagages, lutte avec beaucoup de sang-froid et avec avantage contre près de 2,000 cavaliers et fantassins : seize grenadiers se sont particulièrement distingués en attendant à bout portant le feu des Kabaïles, et quoique quatre de ces hommes soient blessés, ils restent tous à leur poste en repoussant l'ennemi à la baïonnette. Le 27, un détachement de plusieurs compagnies du 11e donne une courageuse assistance à notre cavalerie vivement attaquée.

Le 11e prend part au combat du 27 mai 1836 à Beni-Mered (province d'Alger), à celui du 24 mai 1837 au blockhaus d'Ouled-Yaïch, à celui également du 24 mai 1837, en avant du camp de Ghelma, où se trouvaient trois compagnies du 11e.

Un bataillon fait partie de la seconde expédition de Constantine (en octobre 1837). Pendant les opérations du siége (du 6 au 13 octobre), la brigade du général Trezel, dont faisait partie ce bataillon, placée sur le Mansourah, fut constamment attaquée par les Kabaïles; mais la bravoure de cette brigade parvint à triompher des attaques journalières qu'elle eut à soutenir, et le 11e prit une grande part à ces différents combats.

En 1838, le régiment reste dans la province d'Alger, et il rentre en France le 19 février 1839.

12me RÉGIMENT.

1837. — Le 12e régiment de ligne arrive à Bone au mois de septembre 1837; il est désigné pour faire partie de l'expédition de Constantine, en octobre suivant; mais arrivé au camp de Medez-Ammar, il forme la garnison de ce poste.

En 1838, il reste dans la province de Constantine, et il rentre en France le 14 avril 1839.

13me RÉGIMENT.

1834. — Le 13e régiment de ligne est appelé en Afrique en avril 1834, et fait partie des troupes de la province d'Alger.

1835. — Il prend part à deux expéditions dirigées contre les Hadjoutes, la première du 5 au 9 janvier, et la seconde le 28 mars. Il se trouve le 30 novembre à une affaire qui a lieu à Ouled-Mendil.

Dans la division d'Oran, une compagnie d'élite du 13e de ligne (2e brigade, général Perregaux), fait partie de l'expédition de Mascara, du 25 novembre au 13 décembre.

1836. — Un détachement du 13e de ligne se trouve parmi les troupes qui opèrent une reconnaissance le long de la Chiffa et dans la direction de Coléah, du 1er au 3 mars.

Le 13e régiment de ligne rentre en France au mois de mai 1836.

14me RÉGIMENT.

1830. — Le 14 juin 1830, le 14e régiment de ligne débarque à Sidi-Ferruch, et prend part aussitôt à l'attaque de cette position dont les troupes expéditionnaires s'emparent. Le 14e régiment se trouve ensuite, le 19 juin, à la bataille de Staoueli, aux combats de Dely-Ibrahim et de Sidi-Kalef, du 24 au 29 juin, à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 30 juin au 5 juillet.

Du 17 au 29 novembre, le 1er bataillon (1re brigade, général Achard), fait partie de l'expédition de l'Atlas, dirigée par le général Clausel; il coopère au combat et à la prise de Blida le 18, ainsi qu'à la prise de Medeah. Il prend enfin une grande part au combat du 23, au col de Mouzaïa.

Au mois de décembre, les deux bataillons du 14e de ligne font partie de la seconde expédition de Medeah, et rentrent en France à la fin du même mois.

15me RÉGIMENT.

1830. — Les deux premiers bataillons du 15e régiment de ligne font partie de l'expédition d'Alger; ils prennent part à la bataille de Staoueli, le 19 juin, et aux divers combats qui ont eu pour résultat la prise d'Alger le 5 juillet.

Le 1er bataillon du régiment (2e brigade, général Munck d'Uzer) fait partie de l'expédition de l'Atlas, du 17 au 29 novembre; il se trouve au combat et à la prise de Blida, le 18; à celle de Medeah et au brillant combat qui a lieu, le 23, au passage du col de Mouzaïa.

1831. — Deux compagnies d'élite du 1er bataillon du 15e avec plusieurs détachements d'autres régiments, opèrent une reconnaissance dans la plaine de la Metidja, du 7 au 10 mai.

Le 25 juin, sous les ordres du général Berthezène, six compagnies d'élite du régiment font partie de l'expédition de Medeah, et prennent part au combat du 1er juillet sur le plateau d'Ouara, et à celui du col de Mouzaïa, le 2 du même mois.

Le 15e régiment de ligne rentre en France dans le mois de février 1832.

17me RÉGIMENT.

1830. — Les deux premiers bataillons du 17e de ligne font partie de l'expédition d'Alger, en 1830, et prennent part aux combats qui ont lieu aux camps de Dely-Ibrahim et Sidi-Kalef, du 24 au 29 juin; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 30 juin au 5 juillet.

Du 17 au 19 novembre 1830, le 17e régiment fait partie de l'expédition de l'Atlas, qui a pour résultat la prise de Blida et celle de Medeah.

En décembre, le 17e est envoyé à Oran sous les ordres du général Damrémont; il rentre en France dans le mois de novembre 1831.

20me RÉGIMENT.

1830. — Le 14 juin 1830, jour du débarquement du corps expéditionnaire devant

Sidi-Ferruch, les deux premiers bataillons du 20e régiment de ligne contribuent à enlever cette position; à la bataille de Staoueli, le 19 juin, ils enlèvent à l'ennemi vingt pièces de canon; ils prennent part aussi aux combats de Dely-Ibrahim et Sidi-Kalef, du 24 au 29 du même mois; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 30 juin au 5 juillet.

Le 1er bataillon (1re brigade, général Achard) fait partie de l'expédition de l'Atlas, assiste au combat et à la prise de Blida, ainsi qu'à celle de Medeah (du 17 au 24 novembre). Il forme avec un bataillon du 28e la garnison de Medeah, laquelle repousse vigoureusement de nombreuses hordes de Kabaïles qui attaquent cette ville les 27, 28 et 29 novembre, et sont contraints d'abandonner 500 morts et ont en outre 1,800 hommes blessés.

Un bataillon du 20e régiment (1re division, général Boyer) prend part, au mois de décembre 1830, à la deuxième expédition de Medeah.

1831. — Les deux bataillons de ce corps (2e brigade, général Feuchères) font partie d'une expédition dirigée dans la plaine de la Mitidja, du 7 au 10 mai.

Le 25 juin, le 20e de ligne fait partie d'une autre expédition sur Medeah; il assiste au combat du 1er juillet, sur le plateau d'Ouara.

1832. — Le 20e régiment de ligne est rentré en France dans le mois de novembre 1832.

21me RÉGIMENT.

1830. — Le 21e régiment d'infanterie de ligne prend part à la bataille de Staoueli, le 19 juin; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 29 juin au 5 juillet.

Expédition d'Oran. — 1,300 hommes du régiment s'embarquent à Alger le 4 août, et mouillent dans la rade de Mers-el-Kebir; mais ils reçoivent contre-ordre avant de débarquer, et partent sur trois bâtiments pour retourner à Alger.

Pendant l'expédition de l'Atlas, du 17 au 29 novembre, un bataillon du 21e de ligne forme la réserve sous les ordres du général en chef.

En décembre 1830, quatre compagnies du 21e partent pour Oran, et le reste du corps est chargé de concourir à la garde d'Alger pendant la seconde expédition de Medeah.

Le 21e régiment de ligne est rappelé en France, où il arrive le 28 septembre 1831.

22me RÉGIMENT.

1839. — Au mois de juin 1839, le 22e régiment de ligne débarque en Afrique, et bientôt après (octobre et novembre) il fait partie de l'expédition des Bibans (ou des Portes de Fer).

1840. — (Division de Constantine.) Il prend part à une expédition dirigée, le 21 avril, contre les Ouamers, dans la subdivision de Setif, et se trouve à un combat qui est livré à quatre lieues de cette ville.

265 hommes du régiment font partie d'une expédition dirigée, dans la province de Constantine, contre les Aractas, du 16 au 25 avril.

Au mois d'août, deux compagnies du 22e de ligne ont un engagement et battent les troupes d'Abd-el-Kader, au delà du Raz-el-Oued, à quinze lieues au sud de Setif.

Le 13 septembre, les compagnies du 22e de ligne prennent part au combat qui est livré au pied du col d'Ouled-Ibrahim. Le 1er décembre suivant, un bataillon du régiment assiste au combat de Merjazergah, en avant de Sétif.

1841. — (Division de Constantine.) — Le 12 septembre, les grenadiers des 1er, 2e, 3e bataillons, et les voltigeurs du 2e bataillon du 22e, sortent de Philippeville pour châtier les Kabaïles. — Le 13, la colonne a de brillants engagements qui se prolongent pendant quatorze heures, et elle taille en pièces les ennemis.

Au camp d'El-Arrouch, 250 hommes du 22e de ligne exécutent, le 28 septembre, une razzia contre la tribu des Aïssa.

1842. — (Division de Constantine; camp d'El-Arrouch.) Dans la journée du 20 mais le 22e contribue à la belle défense de ce camp, attaqué par 4,000 Kabaïles. Il fait ensuite partie de l'expédition de Tebessa, en mai et juin.

1843. — Le 22e de ligne participe à l'expédition contre les Zerdezas, du 12 au 22 février; il prend part aussi à celle de l'Edough, du 22 février au 14 mars; à celle de Collo, du 6 avril au 14 mai. Partie de Constantine le 6 avril, la colonne chargée de cette dernière expédition entre en pays ennemi le 7, et dès la nuit suivante elle a un engagement avec les Arabes. Le lendemain, dans le défilé de l'Oued-Ueta, la gauche de cette colonne est flanquée par 800 Kabaïles, et des groupes se trouvent devant elle; l'arrière-garde est aussi suivie de près. En ce moment, le capitaine Bibart, du 22e de ligne, qui commande l'extrême arrière-garde, fait un brillant retour offensif, et dégage la colonne de cette masse d'ennemis. Le 9, ayant pénétré chez les Beni-Toufous, la colonne est attaquée par ces Arabes, qui se jettent avec force sur l'arrière-garde : celle-ci, formée du 22e régiment, les charge vigoureusement à la baïonnette et les repousse. Le 10, la colonne a encore un engagement pareil en quittant son bivouac de Marabout-Ali. Le 15, la colonne de droite, commandée par le chef de bataillon Danner, du 22e de ligne, rencontre l'ennemi à Sar-l'Outa, où elle lui livre un combat dans lequel les Arabes perdent beaucoup de monde. Les 16 et 18, le 22e prend part à des engagements très-vifs contre les Kabaïles.

Du 20 mai au 1er août, ce corps participe à l'expédition dirigée contre les Hanenchas et El-Hasnaoui.

Le 22e de ligne est encore en Afrique, faisant partie de la division de Constantine octobre 1843).

23me RÉGIMENT.

1830. — Le 23e régiment de ligne débarque seulement le 15 juin 1830; il est aussitôt employé aux travaux de retranchement de Sidi-Ferruch, dont on s'était emparé la veille. — Le régiment concourt à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 29 juin au 5 juillet.

Il prend part à l'expédition de Blida sous le maréchal Bourmont (juillet 1830), et à celle de l'Atlas commandée par le général Clausel, du 17 au 29 novembre. Dans cette dernière expédition, il se trouve au combat et à la prise de Blida, le 18; au combat du col de Mouzaïa, le 23.

Un bataillon du 23e fait partie de la seconde expédition de Medeah, en décembre 1830.

1831. — En 1831, le 23e rentre en France.

Rappelé de nouveau en Afrique, il s'embarque à Port-Vendres le 25 mai 1836, et

opère son débarquement à l'embouchure de la Tafna, le 5 juin. Il fait partie de l'expédition, sous les ordres du général Bugeaud, dans la province d'Oran, et prend part au combat de la Sickack, le 6 juillet 1836.

1837. — Deux bataillons du 23e de ligne (2e brigade, maréchal-de-camp Trézel) repoussent avec vigueur les attaques de l'ennemi qui ont lieu les 21, 22 et 23 septembre, au camp de Medjez-Ammar; ils font aussi partie de la seconde expédition de Constantine, au mois d'octobre 1837.

1838. — En 1838, le régiment reste à Bone.

1839. — En 1839, le régiment fait l'expédition des Portes de Fer (ou des Bibans), en octobre et novembre; il rentre à Alger avec monseigneur le duc d'Orléans; il prend part au combat d'Oued-Lalleg, le 31 décembre.

1840. — Le 24 janvier 1840 (division d'Alger), le régiment prend part au combat de Mered.

Deux bataillons du 23e participent à l'expédition de Cherchell, du 12 au 21 mars.

Deux bataillons du 23e (1re division, monseigneur le duc d'Orléans) font partie de l'expédition de Medeah, du 26 avril au 22 mai. Dans la marche du 4 mai, sur la Chiffa, ils soutiennent un engagement sérieux et concourent à repousser vigoureusement les attaques de l'ennemi. Le 8 mai, cinq compagnies du 23e appuient le 2e léger pendant le glorieux combat que ce corps livre à une masse considérable de Kabaïles, après le passage de l'Oued-Nador, sur les hauteurs qui bordent l'Oued-el-Hachem.

Un bataillon du 23e (3e colonne, général d'Houdetot) prend part à l'attaque et à la prise du col de Mouzaïa, le 12 mai; il se trouve, le 16, au combat du bois des Oliviers, où il enlève à la baïonnette plusieurs positions dont l'ennemi profitait pour arrêter la marche de la colonne; il se trouve également au combat du 24 juin, près du Chelif.

Au combat du 3 juillet, devant Medeah, contre les Arabes conduits par El-Berkani et Abd-el-Kader en personne, le 23e fait une charge à la baïonnette qui culbute complétement l'ennemi et le met en fuite; dans cette charge mémorable, le lieutenant-colonel du 23e, M. Charpenay, tombe blessé à mort; le régiment prend un petit drapeau, deux décorations d'honneur d'Abd-el-Kader, la plaque de l'agha blessé, des fusils, des cartouches, des burnous.

Le 23e forme la garnison de Medeah jusqu'au 19 novembre.

1841. — Il fait partie de la seconde division (général Baraguey-d'Hilliers) pendant la campagne du printemps de 1841, et il concourt aux ravitaillements de Medeah, du 1er au 8 avril, et du 27 de ce mois au 9 mai suivant. Il prend part aux engagements qui ont lieu pendant ces expéditions, les 3 avril, 3, 4 et 5 mai.

Enfin le 23e régiment, avant de quitter l'Afrique, fait encore partie de l'expédition du général Baraguey-d'Hilliers dans la province d'Alger, du 6 juin au 3 juillet; il rentre en France au mois de décembre 1841.

24me RÉGIMENT.

1836. — Le 24e régiment de ligne s'embarque à Port-Vendre, le 25 mai, et opère son débarquement à l'embouchure de la Tafna le 5 juin suivant. Dès son arrivée, il prend part à l'expédition sous les ordres du général Bugeaud, dans la province d'Oran, et se trouve au combat de la Sickack, le 6 juillet 1836.

Il fait partie d'une expédition pour ravitailler Tlemcen, du 23 novembre au 4 décembre

En 1837, 1838 et partie de 1839, il reste dans la division d'Oran; à la fin de cette dernière année il est à Blida.

1839. — Dans la matinée du 21 novembre, 1,500 cavaliers arabes ayant passé la Chiffa, sont arrêtés dans leur marche par 200 hommes du 24e de ligne sous les ordres du commandant du camp d'Oued-Lalleg; ces 200 soldats, malgré leur infériorité numérique, engagent le combat, et font des prodiges de valeur. Le nombre d'officiers et soldats de ce détachement tués ou blessés témoigne de l'énergique résistance opposée par ces Arabes.

A l'occasion du combat du 31 décembre, entre le camp supérieur de Blidah et la Chiffa, le maréchal gouverneur-général de l'Algérie cite le 24e de ligne qui, sous les ordres du général Duvivier, formait la garnison de Blidah, comme s'étant distingué par la vigueur avec laquelle il a repoussé les attaques dirigées, pendant plusieurs jours, par l'ennemi contre cette place.

1840. — Dans la matinée du 29 janvier, à Blida, les kalifats d'Abd-el-Kader essaient de surprendre les soldats qui se rendent aux travaux; le 24e de ligne les met en fuite, après leur avoir fait perdre beaucoup de monde.

Deux bataillons du régiment (colonne gauche, général Duvivier) font partie de l'expédition de Cherchell du 12 au 21 mars.

Un bataillon du 24e (première division, monseigneur le duc d'Orléans) participe à l'expédition de Medeah du 26 avril au 22 mai, et se trouve à l'attaque et à la prise du col de Mouzaïa, le 12 mai.

Le régiment (1re division, général d'Houdetot) fait partie de l'expédition de Miliana du 4 juin au 4 juillet. Le 12 juin, le corps expéditionnaire livre un combat à l'ennemi. Le 23 juin, le 24e de ligne, chargé de fermer la vallée qui conduit de Medeah à Miliana, est attaqué par toute la cavalerie d'Abd-el-Kader; nos soldats, renforcés par le général Changarnier, prennent l'offensive et repoussent vigoureusement l'ennemi qui se disperse et s'éloigne rapidement.

Du 26 au 30 août, le régiment fait partie d'une expédition qui va à Medeah, sous les ordres du général Changarnier. — Le régiment prend part aux combats des 27, 28 et à celui du 29, près des mines de cuivre, au col de Mouzaïa.

Dans la province d'Alger, le 24e de ligne concourt à l'expédition dans la vallée du Chéliff, jusqu'à Milianah, du 1er au 7 octobre, sous les ordres du général Changarnier. Il prend part au combat du 4, près de Milianah; à celui du 6, où l'arrière-garde dont faisait partie un bataillon du 24e de ligne, eut les honneurs de la journée.

Dans la province de Tittery, le régiment fait la campagne d'automne, en octobre et en novembre.

1841. — Le 24e de ligne (1re division, monseigneur le duc de Nemours) fait la campagne du printemps et prend part au ravitaillement de Medeah, du 1er au 8 avril, et à celui de Medeah et de Miliana, du 27 avril au 9 mai; il se trouve aux combats du 3 avril, et des 3, 4 et 5 mai. Le régiment fait également partie de l'expédition de Boghar et de Thaza, du 18 mai au 2 juin; il opère ensuite dans la province d'Alger, du 6 juin au 3 juillet.

Dans la province de Tittery, le 24e de ligne fait la campagne d'automne du 27 septembre au 7 octobre. Le 2 de ce dernier mois, les Kabaïles, réunis en grand nombre à Chab-el-Gotta, s'étant précipités sur la colonne de gauche de la division, le 24e les maintient et parvient à les éloigner après une charge vigoureuse.

Le régiment fait partie de la colonne qui opère le ravitaillement de Medeah, en octobre, et prend part au combat du bois des Oliviers le 29 de ce mois.

1842. — Le 24ᵉ de ligne concourt aux diverses opérations dirigées par le général Changarnier, en février, mars et avril, dans la province d'Alger. Durant ces expéditions, il prend une part active à tous les petits coups de main d'arrière-garde qui ont lieu, notamment à celui du 5 avril.

Il rentre en France au mois de juillet 1842.

26ᵐᵉ RÉGIMENT.

1837. — Le 26ᵉ régiment d'infanterie de ligne arrive en Afrique au mois de septembre, et fait partie en octobre (4ᵉ brigade, maréchal de camp Bro) de la seconde expédition de Constantine. Dans la journée du 7, il repousse vigoureusement les Kabaïles, sortis de cette ville et qui attaquent la position de Coudiat-Aty.

En 1838 et 1839, le régiment fait partie de la subdivision de Bone.

1840. — Du 16 au 25 avril, le 26ᵉ participe à l'expédition dirigée dans la province de Constantine, contre les Haractas.

Une colonne, dont le 26ᵉ fait partie, envoyée de Bone dans les cercles de l'Edough pour lever l'impôt, est attaquée dans la nuit du 2 au 3 juin, elle repousse vigoureusement les Kabaïles et les disperse.

300 hommes du régiment coopèrent, dans la subdivision de Bone, à une expédition contre les Sancudjahs, et prennent part à un combat livré le 13 août.

1841. — Du 27 décembre 1840 au 3 janvier 1841, le 26ᵉ régiment fait partie (subdivision de Bone) de l'expédition chargée de tirer vengeance de l'assassinat commis sur la personne du capitaine Saget.

Au mois de mars 1841, le 26ᵉ est envoyé dans la division d'Alger où il concourt aux opérations de la campagne du printemps, au ravitaillement de Medeah, du 1ᵉʳ au 8 avril, à un second ravitaillement de cette place et à celui de Miliana, du 27 avril au 9 mai; dans cette dernière expédition, il se trouve au combat du 3 mai sous Miliana, et à ceux des 4 et 5 du même mois, au pont du Cheliff (El-Kantara) et à Beni-Zug-Zug.

Dans la nuit du 29 juin, 250 hommes du 26ᵉ et des zouaves, se portent de Blidah sur la tribu de Harratcha dans le Mouzaïa; ils surprennent les Kabaïles et s'emparent de leur chef.

Le régiment fait la campagne d'automne, dans la province de Tittery, du 27 septembre au 3 octobre.

Le 26ᵉ régiment rentre presque aussitôt en opérations et concourt au ravitaillement de Miliana, du 7 au 14 octobre; il se trouve au combat de Chab-el-Gotta, le 8. A la fin du même mois, il assiste de nouveau au ravitaillement de Miliana, et prend part au combat du bois des Oliviers, le 29.

1842. — Un bataillon du 26ᵉ quitte Alger, débarque à Oran dans la nuit du 13 au 14 janvier 1842, et est dirigé sur Tlemcen.

— Province d'Alger. — Le 21 février, le régiment fait partie d'une expédition dirigée par le commandant supérieur de Miliana contre la tribu de Rhigas.

Le bataillon détaché à Tlemcen prend part à l'expédition dirigée par le général Bedeau, du 6 au 14 mars, contre le camp d'Ab-el-Kader dans les montagnes de Trara et de Medroma. Il se trouve au combat du 11, livré par la cavalerie ennemie,

dans les défilés de Keff, et à celui de Bad-Taza, le 29 avril, livré contre les ennemis commandés par Abd-el-Kader en personne.

Le 11 avril, 22 hommes du 26e, chargés de l'escorte de la correspondance, sont assaillis, entre Bouffarick et Mered, par 200 à 300 cavaliers arabes; le sergent Blandan, commandant le détachement, sommé de se rendre par l'un des Arabes, lui répond par un coup de fusil qui le renverse; alors s'engage un combat acharné. Blandan, frappé de trois coups de feu, tombe en s'écriant: « Courage, mes amis, défen- « dez-vous jusqu'à la mort. » Sa noble voix est entendue, et tous sont fidèles à l'ordre héroïque de leur sergent. Mais bientôt, le feu des Arabes, si supérieur en nombre met 17 de ces braves hors de combat. 5 seulement restent debout. Ils défendent encore leurs camarades blessés ou morts jusqu'à l'arrivée des secours amenés par le lieutenant-colonel Moris du 4e chasseurs, qui se précipitent sur l'ennemi et le mettent en fuite.

Cette action héroïque a été portée à la connaissance de l'armée, par un ordre du jour du gouverneur général, du 14 avril 1842.

Le régiment concourt à l'expédition dans l'Ouarensenis, au mois de septembre, sous les ordres du général Changarnier; il prend une part considérable aux combats des 19 et 20.

Il fait partie d'une nouvelle expédition dans l'Ouarensenis, en novembre et décembre, sous le commandement du gouverneur général.

1843. — Le 26e régiment, établi à Miliana, prend part à une expédition contre la tribu des Beni-Ferrach, dans le mois de février; il fait partie d'une autre expédition contre les Beni-Menacer, dans les environs de Cherchell; le régiment visite quatre autre fractions des Beni-Menacer sur les plus hautes montagnes; il y trouve une vigoureuse résistance et s'y bat toute une journée.

Il est encore (octobre 1843) dans la province d'Alger.

28me RÉGIMENT.

1830. — Les deux premiers bataillons du 28e régiment d'infanterie de ligne font partie de l'expédition d'Alger en 1830; ils concourent à la prise de Sidi-Ferruch, le 14 juin, jour du débarquement; ils se trouvent à la bataille de Staoueli, le 19 juin, et aux combats de Dely-Ibrahim, du 24 au 29 du même mois; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 30 juin ou 5 juillet.

Un bataillon du 28e fait partie de l'expédition de l'Atlas, sous les ordres du général Clausel, du 17 au 24 novembre; il prend part au combat devant Blidah, à la prise de cette ville, le 18, et à celle de Medeah, où il reste avec un bataillon du 20e. On a déjà vu, au titre de ce dernier corps, comment cette faible garnison repousse les vigoureuses attaques dirigées contre la place qu'elle défend, dans les journées des 27, 28 et 29 novembre. Il fait aussi partie d'une seconde expédition de Medeah, en décembre 1830.

1831. — Ce régiment opère une reconnaissance dans la plaine de la Metidja, du 7 au 10 mai.

Quatre compagnies d'élite font une autre expédition sur Medeah, du 25 juin à la fin de juillet, sous les ordres du général Berthezène; elles se trouvent au combat du 1er juillet, sur le plateau d'Ouara.

1832. — Le 28e de ligne rentre en France en janvier 1832.

29me RÉGIMENT.

1830. — Deux bataillons du 29e de ligne font partie de l'expédition d'Alger, en 1830 ; ils prennent part à la bataille de Staoueli, le 19 juin ; au combat du camp de Sidi-Kalef, le 24, et aux opérations du 30 du même mois jusqu'au 5 juillet, qui ont pour résultat la prise d'Alger.

Les deux bataillons sont compris dans l'expédition de l'Atlas qui amène la prise de Blida et celle de Medeah, sous les ordres du général Clausel, du 17 au 29 novembre. Un bataillon du 29e fait aussi partie d'une seconde expédition de Medeah, au mois de décembre. Le régiment rentre en France dans le courant du même mois (1830).

30me RÉGIMENT.

1830. — Le 30e régiment de ligne fait partie de l'expédition d'Alger, en 1830. Il prend part aux combats du camp de Sidi-Kalef, du 24 au 29 juin, et aux opérations du 30 juin au 5 juillet, qui sont suivies de la prise d'Alger. — Il concourt à l'expédition de Blida, sous le maréchal Bourmont, et à celle de l'Atlas qui amène la prise de Blida et celle de Medeah, sous les ordres du général Clausel, du 17 au 29 novembre.

Un bataillon du 30e (1re division, général Boyer), fait partie de la seconde expédition de Medeah, au mois de décembre.

1831. — Les deux bataillons de ce corps font partie d'une colonne qui opère une reconnaissance dans la plaine de la Metidja, du 7 au 10 mai.

Du 25 juin à la fin de juillet, ils font une autre expédition de Medeah, sous les ordres du général Berthezène, et prennent part au combat du 1er juillet sur le plateau d'Ouara.

Un détachement du 30e, formant la garnison du blockaus d'Oued-el-Kerma, livre au mois de juillet différents combats où il montre beaucoup de sang-froid.

Le 30e régiment de ligne rentre en France en 1832.

31me RÉGIMENT.

Le 31e régiment d'infanterie de ligne arrive à Constantine en juin 1840. Au mois de janvier 1841, il prend part à l'expédition contre la tribu des Beni-Ouelban.

1842. — En mai et en juin, le régiment fait partie de l'expédition de Tebessa ; il se trouve au combat du 7 juin, contre les Hanenchas et autres tribus soulevées par El-Hasnaoui.

1843. — Le 31e fait partie de l'expédition dirigée contre les Zerdezas, du 12 au 22 février.

Le régiment participe à l'expédition et à la prise de Collo, du 6 avril au 14 mai. Le 18, le 31e prend part à un engagement très-vif contre les Kabaïles.

Le 31e fait partie de l'expédition sur les Hanenchas et El-Hasnaoui, du 21 mai au 1er août. Le 24 mai, la seconde colonne, dont faisait partie un bataillon du 31e, a affaire à El-Hasnaoui, chasse l'ennemi de toutes ses positions et s'établit sur l'Oued-Rhizen.

Le 31e régiment de ligne est toujours en Afrique dans la division de Constantine (octobre 1843).

32me RÉGIMENT.

1842. — Le 32e régiment de ligne arrive à Oran, le 10 novembre 1842 ; il est aussitôt dirigé sur Mostaganem.

1843. — (Division de Mostaganem.) — Ce régiment fait partie d'une expédition dans la vallée de l'Oued-Ghrebel, en mars 1843. Le 21 de ce mois, la colonne atteint le marabout de Sidi-Lekhhal ; deux compagnies d'élite du 32e, formant l'avant-garde, reçoivent l'ordre de donner l'assaut à ce fort. Les ennemis font une défense désespérée pendant une heure dans le marabout et dans quelques maisons voisines, et ne cèdent enfin, sur tous les points, qu'après avoir eu un grand nombre de tués ou blessés.

Le régiment concourt à l'expédition d'El-Esnam (Orléanville) et à celle de Tenez, en avril et mai 1843. — Le 14 mai, à la suite d'une razzia faite sur les fractions rebelles des Flitas, un bataillon du 32e délivre une centaine de chasseurs (du 2e régiment) qui se défendaient depuis plus de deux heures, contre 3 ou 400 cavaliers réguliers et 1,000 à 1,200 chevaux des tribus.

Le régiment fait partie de l'expédition de l'Ouarensenis, en mai, juin et juillet, et se trouve, le 4 de ce dernier mois, au combat de Zamora contre les Flitas.

Le 32e régiment est encore en Afrique faisant partie de la division de Mostaganem (octobre 1843).

33me RÉGIMENT.

Le 33e régiment de ligne est embarqué pour Alger le 25 août 1841.

1842. — Un bataillon de ce corps, sous les ordres du général de Bar, fait partie d'une expédition dans la province de Tittery, en juillet.

Le 33e, sous le commandement du gouverneur général, concourt à l'expédition de l'Ouarensenis, pendant les mois de novembre et décembre. — Le 7 décembre, une colonne dont le régiment faisait partie est envoyée contre les tribus environnant le camp de Guedhal. — Le 9, le régiment prend part à un combat vif et prolongé, dans lequel l'ennemi est mis en déroute de toutes parts. — Le 10 décembre, deux compagnies, une du 33e et une du 53e, sont envoyées au secours de l'arrière-garde qui soutenait un combat très-animé contre les Kabaïles. Nos soldats restent maîtres du terrain couvert des cadavres de l'ennemi.

1843. — Le 33e régiment, sous les ordres de monseigneur le duc d'Aumale, fait partie, dans le mois de mars, d'une expédition chez les Beni-Djaad et contre les Nezluoia (province de Tittery).

Le régiment fait partie de l'expédition dans laquelle monseigneur le duc d'Aumale prend la smala d'Abd-el-Kader, le 16 mai. Le capitaine Dupin, officier d'état-major détaché au 33e, s'est particulièrement distingué dans cette expédition.

Au camp de Teniet-el-Haad, quatre compagnies du 33e de ligne font partie d'une colonne qui exécute une razzia dans le pays des Beni-Media, le 29 juin.

Le 33e régiment de ligne fait encore aujourd'hui partie de l'armée d'Afrique (octobre 1843).

34me RÉGIMENT.

Le 34e régiment de ligne fait partie de l'expédition d'Alger, en 1830, et prend part à

l'investissement, au siége et à la prise de cette ville, du 29 juin au 5 juillet; le 23 de ce dernier mois, il fait l'expédition de Blida, sous les ordres du maréchal Bourmont. Au retour de cette expédition, la faible colonne qui la compose soutient plusieurs combats qui lui font honneur.

Un bataillon du 34e fait partie de l'expédition de l'Atlas, sous le maréchal Clauzel, du 27 au 29 novembre; il participe à la prise de Blida, ainsi qu'à celle de Medeah.

Un bataillon du 34e fait également partie de la seconde expédition de Medeah, en décembre 1830, et revient en France à la fin de ce même mois.

35me RÉGIMENT.

1830. — Le 35e de ligne fait partie de l'expédition d'Alger en 1830, il prend part aux combats du camp de Sidi-Ferruch, du 24 au 29 juin; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 30 juin au 5 juillet. — Un bataillon du 35e est désigné pour concourir, sous les ordres du général Clausel, à l'expédition de l'Atlas, du 17 au 29 novembre. Mais nos troupes s'étant emparées le 18 de Blida, le 35e est laissé dans cette place pour maintenir les communications entre Alger et le corps qui se porte sur Medeah. Le 26, les Arabes attaquent Blida avec des forces supérieures; ils entrent dans quelques quartiers de la ville; on les laisse s'engager dans plusieurs directions; alors deux compagnies de grenadiers du 35e, envoyées sur leurs derrières, en font un horrible carnage. — Deux drapeaux que l'ennemi avait déjà plantés dans l'intérieur de la place tombent au pouvoir de la garnison. Le 28, comme l'occupation de Blida n'offrait aucun avantage, le 35e rallie le corps expéditionnaire en retour de Medeah, et revient avec lui à Alger.

En décembre 1830, le 35e de ligne rentre en France, après avoir fait partie de la seconde expédition de Medeah.

37me RÉGIMENT.

1830. — Deux bataillons du 37e de ligne font partie de l'expédition d'Alger en 1830; le 14 juin, jour du débarquement, ils contribuent à la prise de Sidi-Ferruch; le 19, ils assistent à la bataille de Staoueli, et, du 24 au 29, aux combats du camp de Dely-Ibrahim ou Sidi-Kalef; du 30 juin au 5 juillet, ils prennent part à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger.

Le 1er bataillon du 37e fait partie de l'expédition de l'Atlas (1re brigade, général Achard); il concourt à la prise de Blida et de Medeah, du 17 au 29 novembre. La colonne se met en marche le 17 novembre, et, le 18, livre combat devant Blida. — Le 23 novembre, après un combat très-opiniâtre, le corps expéditionnaire force le passage de l'Atlas au col de Mouzaïa, et vient bivouaquer à quatre lieues de Medeah. Le 29, le corps expéditionnaire rentre dans ses cantonnements.

Un bataillon du 37e participe à la seconde expédition de Medeah, en décembre 1830, et, à la fin de ce mois, le régiment rentre en France.

41me RÉGIMENT.

1839. — Le 41e régiment de ligne s'embarque pour Alger à la fin de septembre 1839.

— Mai 1840. — Expédition de Medeah. — Le 1er bataillon du 41e, parti d'Oran, rejoint à Cherchell le corps expéditionnaire. Il assiste au combat du 10 mai, sur les hauteurs de la rive gauche de l'Oued-el- Hachem, ainsi qu'à l'attaque et à la prise du col de Mouzaïa, le 12 (1re colonne, général Duvivier).

Le 41e se trouve (division d'Oran) au combat de Bridia, le 14 mai,

Du 21 au 23 octobre, il fait partie de l'expédition contre les Ouled-Ali (fraction des Beni-Amer) et les Garabas; il contribue aussi à exécuter une razzia dans les matamores de Bou-Chouicha, du 8 au 11 novembre.

1841. — Ce régiment fait partie des troupes commandées pour exécuter une razzia, du 12 au 14 janvier; il se trouve à un combat livré le 14.

Le 41e de ligne participe à l'expédition de Tagdempt, du 18 mai au 3 juin. Après la prise de cette place, le 25 mai, le corps expéditionnaire part, le 26, pour se rendre à Mascara. Le gouverneur-général laisse à Tagdempt les zouaves et un bataillon du 41e, qu'il place derrière les décombres du fort et dans les maisons voisines; à peine la colonne est-elle à une portée de canon, que 7 à 800 cavaliers inondent les rues et les places; le bataillon du 41e sort alors de son embuscade, et en jette 15 sur le carreau. Le 30, le corps expéditionnaire rencontre Abd-el-Kader sur les hauteurs qui environnent Mascara; le gouverneur général lui livre combat et le force à abandonner le terrain; l'armée prend possession de Mascara, et après y avoir séjourné le 31 mai, en repart le 1er juin, y laissant pour garnison un bataillon du 41e, etc... Le corps expéditionnaire se dirige sur Mostaganem par Abd-el-Kredda. Pendant cette marche, l'arrière-garde, dont fait partie le 41e, repousse l'attaque de 5 à 6,000 Arabes qu'il contient par sa résistance courageuse. Le 3 juin, il rentre à Mostaganem.

1842. — Le régiment concourt à l'expédition dirigée de Tlemcen contre Abd-el-Kader, le 20 mars. — En novembre et en décembre, il prend part à une autre expédition contre les Flitas, sous les ordres du général Lamoricière.

1843. — Le 41e de ligne fait partie de l'expédition au sud de Mascara et dans l'Ouarensenis, dirigée par le général de Lamoricière, pendant les mois de mai, juin et juillet. Le 19 juin, il se trouve à un combat dans la vallée du Haut-Rihou.

Le régiment est toujours en Afrique (octobre 1843).

47me RÉGIMENT.

1835. — C'est en 1835 que le 47e régiment de ligne est appelé à faire partie de l'armée d'Afrique. Il arrive à Oran le 2 septembre, et entre immédiatement en campagne.

Il fait partie (4e brigade, colonel Combes, commandant) de l'expédition de Mascara, du 25 novembre au 13 décembre. Le 3 décembre, la 4e brigade, formant l'arrière-garde, est assaillie par 3,000 chevaux qui s'acharnent particulièrement sur les bataillons des 47e et 66e régiments, mais ces troupes ne sont pas ébranlées un seul instant.

1836. — Le régiment fait partie de la colonne qui marche d'Oran, le 7 avril, vers l'embouchure de la Tafna, et arrive, le 14, à Gazer. Le 15, au moment où la colonne se met en marche pour se porter à l'embouchure de la Tafna, elle soutient un engagement très-vif contre les troupes d'Abd-el-Kader.

Un bataillon du 47e de ligne, sous les ordres de son colonel M. Combes, fait partie de l'expédition sous les ordres du général Bugeaud, dans la province d'Oran, et prend

part au combat de la Sickkack, le 6 juillet. Dans cette journée, nos troupes rompirent et précipitèrent sur le point le plus difficile du ravin la réserve qu'Abd-el-Kader conduisait en personne. Il laissa 12 à 1,500 morts ou blessés sur le champ de bataille, beaucoup de chevaux, d'armes et six drapeaux.

Le 47e participe aux opérations dirigées sur la Mina par le général Létang; il prend part au combat du 12 octobre 1836, à Madéra, et contribue à la défense du poste de la Tafna, le 8 novembre.— Sept à huit cents Kabaïles, dans le but de surprendre le fort Mustapha, à la Tafna, s'embusquent pendant la nuit à une petite distance de cet ouvrage contre lequel ils dirigent, à la pointe du jour, un feu très-nourri; mais la garnison riposte si bien, qu'en peu d'instants elle force l'ennemi à se retirer après avoir eu 25 à 30 tués.

Le régiment fait partie de la colonne, partie d'Oran, qui ravitaille Tlemcen, du 23 novembre au 4 décembre 1836. — Dans son retour à Oran, elle est attaquée, le 2 décembre, au défilé de la Chair. L'ennemi est vigoureusement reçu, et la 1re brigade ayant pris l'offensive, le repousse sur tous les points en lui faisant éprouver des pertes considérables.

1837. — Les 22 et 23 septembre, le 47e de ligne contribue à la défense du camp de ed Medjezammar.

Deux bataillons du régiment (4e brigade, général Bro), prennent part à la seconde expédition de Constantine, du 6 au 13 octobre. — Le 7 octobre, la brigade repousse les Arabes venus du camp d'Ahmed-Bey. — Dans la nuit du 10 au 11, le 47e, de garde à la tranchée, repousse vigoureusement l'ennemi à la baïonnette, dans une sortie qu'il fait contre nous.

A l'assaut de Constantine, le 13 octobre, les colonnes d'attaque sous les ordres de monseigneur le duc de Nemours, s'élancent successivement sur la brèche. Trois cents hommes du 47e régiment font partie de la seconde colonne commandée par le colonel Combes. L'ennemi oppose la résistance la plus acharnée.

Le colonel Combes, frappé d'un coup mortel pendant l'assaut, descend de la brèche, et dit avec un calme et une résignation qui sont admirés de tous :

« Ceux qui ne sont pas blessés mortellement pourront se réjouir d'un aussi beau « succès. Pour moi, je suis heureux d'avoir pu faire encore quelque chose pour le Roi « et pour la France. » A peine a-t-il prononcé ces nobles paroles qu'il tombe, et le 15 octobre, il rend le dernier soupir.

Après la prise de Constantine, le 47e régiment est envoyé à Bone, ensuite à Alger, et il rentre en France dans les premiers jours du mois d'août 1839.

48me RÉGIMENT.

1830. — Le 48e régiment de ligne, appelé à faire partie de l'expédition d'Alger, en 1830, prend part à la bataille de Staoueli, le 19 juin, et, du 29 juin au 5 juillet, à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger. Au mois de décembre il rentre en France.

Retourné en Afrique au mois d'avril 1837, le 48e fait partie d'une expédition qui a pour but de châtier les Isser et les Amraouas. Il prend part aux combats qui sont livrés contre ces tribus, les 18 et 19 mai. Après ces engagements, 420 hommes du régiment sont laissés avec d'autres fractions de corps à Boudouaou, pour former la

garnison de ce poste. Cette garnison, attaquée avec impétuosité, le 26 mai, par 4 à 5,000 Kabaïles, dont 1,000 cavaliers, les repousse partout avec vigueur.

(Division d'Alger.) — 120 hommes du 48e et du 11e régiment prennent part au combat du 24 mai, en avant du blockaus d'Ouled-Yaïch.

Le 28 mai, la garnison de Boudouaou attaque et met en déroute un nombre assez considérable de Kabaïles.

Le 48e fait encore partie de la division d'Alger pendant les années 1838, 1839.

1840. — Deux bataillons du 48e, sous les ordres du maréchal Valée, prennent part à l'expédition sur le Fondouck, du 18 au 20 avril.

Du 26 de ce mois au 22 mai, un bataillon (2e brigade, général Rumigny) fait partie de l'expédition de Medeah. Au combat de l'Oued-Ger, le 30 avril, les troupes du général Rumigny sont vivement attaquées; l'engagement est soutenu avec une énergie remarquable; après deux heures de combat, la cavalerie arabe, découragée, cesse son feu et se retire avec de grandes pertes.—Le 12 mai, un bataillon du 48e prend part à l'attaque et à la prise du col de Mouzaïa; le 30, au combat du bois des Oliviers, au retour de Medeah.

Le 48e fait partie de l'expédition de Milianah, du 4 juin au 4 juillet.— Au combat du 15 juin, près du bois des Oliviers, il se précipite sur l'ennemi, le chasse des ravins la baïonnette dans les reins, et le disperse dans toutes les directions.

(Division d'Alger, sous les ordres du général Changarnier.) — Le régiment participe à l'expédition dirigée dans la vallée du Cheliff jusqu'à Milianah, du 1er au 7 octobre.

Dans la province de Tittery, le 48e prend part aux opérations de la campagne d'automne, du 26 octobre au 22 novembre.

1841. — Le 21 mars, des Hadjoutes s'étant approchés de Coleah, le chef de bataillon du 48e De Comps en sort brusquement avec 100 hommes d'infanterie, un peloton de gendarmes maures, met les ennemis en fuite, en prend deux, et ramène 179 têtes de bétail.

Le régiment, sous les ordres de Son Altesse Royale monseigneur le duc de Nemours, concourt à la campagne du printemps, et, du 1er au 8 avril, fait partie de la colonne chargée de ravitailler Medeah; il coopère ensuite à un second ravitaillement de cette ville et à celui de Milianah, du 27 avril au 9 mai. Il se trouve aux engagements qui ont lieu pendant ces expéditions, les 3 avril, 3 et 5 mai.

1842. — Au mois d'avril (division d'Alger), le 48e fait partie de l'expédition contre les Beni-Menacer. Le régiment fait aussi partie de l'expédition dirigée, du 16 au 17 mai, dans le bois des Karessa.

Le régiment participe, sous les ordres du général Changarnier, aux opérations de la campagne du printemps dans la division d'Alger.

Un bataillon du 48e, sous les ordres du général De Bar, concourt, dans le mois de juillet, à une expédition exécutée dans la province de Tittery.

Du 29 septembre au 16 octobre, sous le commandement du gouverneur général, le régiment fait partie de l'expédition dans l'est de la province d'Alger (ex-kalifat de Ben-Salem). — Le 5 octobre, les deux bataillons d'arrière-garde étant attaqués en queue par la cavalerie de Ben-Salem et un certain nombre de fantassins, le 48e reçoit l'ordre d'aborder l'ennemi à la baïonnette. Le colonel Leblond se porte en avant au pas de charge; mais en abordant la position des Kabaïles, il reçoit à vingt-cinq pas une décharge qui le renverse mort. L'ennemi est culbuté, mis en fuite; mais la perte du colonel Leblond cause à l'armée des regrets mérités.

En novembre et en décembre, le régiment, sous les ordres du gouverneur général, concourt à l'expédition de l'Ouarensenis.

1843. — Le 48e de ligne prend part à l'expédition dirigée contre les Beni-Menacer, entre Cherchell et Tenez, en janvier, février et mars.

Le régiment participe aux opérations de la colonne de Cherchell, du 11 au 12 avril.

En mai et en juin, le régiment fait partie de l'expédition de l'Ouarensenis, sous les ordres du général Changarnier.

Le 48e de ligne est encore en Afrique (octobre 1843).

49me RÉGIMENT.

1830. — Le 49e de ligne, désigné pour faire partie de l'expédition d'Alger, prend part à la bataille de Staoueli, le 19 juin; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 24 juin au 5 juillet.

Le régiment participe ensuite à l'expédition de Bone. Le corps expéditionnaire, embarqué le 25 juillet, arrive devant le port de Bone le 2 août, débarque sans obstacle et prend possession de la ville. Dans les journées des 6, 7, 10 et 11 août, les ennemis attaquent avec un grand acharnement deux redoutes en avant de la ville; ils sont repoussés avec une intrépidité non moins grande. Le général Damrémont, qui commandait cette expédition, ayant reçu, le 15 août, l'ordre d'abandonner la place de Bone et ramener les troupes à Alger.

Le régiment rentre en France à la fin de l'année 1830.

53me RÉGIMENT.

1840. — Le 53e régiment de ligne est embarqué pour Alger les 19 et 20 juin 1840. En octobre et en novembre de la même année, il fait la campagne d'automne dans la province de Tittery.

1841.—(Province de Tittery.)—Le 53e prend part à la campagne du printemps, au ravitaillement de Medeah, du 1er au 8 avril. Dans un engagement qui a lieu le 3, il contribue à battre et à disperser les ennemis.

Le régiment fait partie de la colonne de ravitaillement de Medeah et de Milianah, du 27 avril au 9 mai, et il se trouve aux engagements qui ont lieu pendant ces expéditions, les 3, 4 et 5 mai.

(Province d'Alger.) — Le 53e, sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, concourt à l'expédition de Boghar et de Thaza, du 18 mai au 2 juin.

1842. — En avril 1842, le 53e fait partie de l'expédition dirigée contre les Beni-Menacer.

En novembre et en décembre, sous les ordres du gouverneur général, le régiment fait partie de l'expédition de l'Ouarensenis.

1843. — Le 53e régiment fait partie de la garnison de Milianah, et prend part à l'expédition contre les tribus des Beni-Ferrach et des Beni-Menacer, en février.

Au camp de Teniez-el-Had, il concourt à la razzia du 29 juin, chez les Beni-Meda.

Le 53e de ligne est toujours en Afrique (octobre 1843).

55me RÉGIMENT.

1832-1833. — Le 55e régiment de ligne, appelé à faire partie de l'armée d'Afrique au mois de mai 1832, débarque à Bone, où il reste jusqu'à son retour en France, en novembre 1833. Il se trouve au combat du 13 mars 1833, en avant de cette ville, et il concourt à l'expédition contre les Ouled-Attia, le 22 avril suivant.

Le 3e bataillon n'est rentré qu'en juillet 1834.

56me RÉGIMENT.

1841. — Le 56e de ligne s'embarque pour l'Afrique en mars 1841 ; il fait partie de l'expédition de Tagdempt (province d'Oran), du 18 mai au 3 juin.

1842. — Le régiment fait partie d'une expédition dirigée de Tlemcen par le général Bedeau, du 6 au 14 mars, contre Abd-el-Kader, établi dans les montagnes de Trara et de Nedroma.

— Subdivision de Mostaganem. — Un bataillon du 56e, sous les ordres du général Gentil, fait partie d'une expédition contre les Chearfas et autres tribus, en décembre 1842, et concourt à l'exécution d'une razzia le 20.

1843. — Division de Mascara. — Le 6 mars, le colonel Géry, du 56e, envoyé pour établir un pont de chevalets sur le Cheliff, est attaqué sur les deux rives, au moment de commencer les travaux, par une troupe de Kabaïles Beni-Zerouels, qu'il repouss avec perte.

Le 18 avril, deux bataillons du 56e sont envoyés pour combattre Abd-el-Kader qui a paru dans la plaine d'Eghris.

Le 2 mai, le 56e atteint la queue d'une colonne émigrante qu'il poursuit depuis plusieurs jours, et fait un butin considérable.

Le colonel Géry fait, avec son régiment, une expédition au sud de Mascara, du 18 mai à fin juin. Le 21 mai, il exécute une razzia sur les Beni-Meniarennes-Thoutat, fait 140 prisonniers, et s'empare d'un immense butin en troupeaux, tentes, armes, etc... Le 26 du même mois, il se dirige sur les Ouled-Aouf et leur enlève dix grands douars ; les tentes et ce qu'elles renferment, 1500 têtes de bétail, 105 prisonniers sont le résultat de ce coup de main. — Le 22 juin, le 56e soutient à Djeda un très-beau combat contre Abd-el-Kader et ses troupes régulières ; 250 cadavres au moins sont abandonnés par l'ennemi, 140 fantassins et cavaliers réguliers sont faits prisonniers, et en outre, un butin immense reste au pouvoir de nos troupes.

Le 12 septembre, le colonel Géry exécute un beau coup de main sur le camp d'Abd-el-Kader, à Assian-Tirsin.

Le 56e régiment de ligne est toujours en Afrique (octobre 1843).

58me RÉGIMENT.

1840. — Le 58e régiment de ligne est envoyé en Afrique en 1840 ; un bataillon, sous les ordres du général Rumigny, fait partie de l'expédition de Medeah, du 22 avril au 22 mai. Le 30 avril, il se trouve au combat de l'Oued-Ger. — Le 12 mai, pendant que les colonnes d'attaque s'emparent du col de Mouzaïa, l'arrière-garde, composée

du 58e de ligne, du 17e léger et de la légion étrangère, soutient plusieurs combats contre de nombreux rassemblements de Kabaïles, et leur fait perdre beaucoup de monde.

Pendant l'expédition de Milianah, une colonne où se trouvaient 400 hommes du 58e, est dirigée de Medeah sur Milianah, le 22 juin, et rentre le 26 suivant, après avoir assisté à deux combats près de cette dernière ville, les 23 et 25.

1841. — Le régiment, sous les ordres de monseigneur le duc de Nemours, prend part à la campagne du printemps, à deux ravitaillements de Medeah et à celui de Milianah, du 1er avril au 9 mai. Pendant cette dernière expédition, le 58e se trouve aux combats des 3, 4 et 5 mai. Dans la province de Tittery, il participe à la campagne d'automne, du 27 septembre au 30 octobre.

1842. — Garnison de Milianah. — Du 12 au 18 juillet, 300 hommes du 58e, sous les ordres du lieutenant-colonel Saint-Arnaud, commandant de la place, font partie d'une expédition dans l'ouest du kalifat de Milianah. Au mois d'octobre suivant, le 58e prend part à une autre expédition dirigée contre les montagnards du nord de Milianah.

1843. — Garnison de Milianah. — En février, cette garnison fait une expédition contre la tribu de Beni-Ferrach.

Le régiment prend part aussi, au mois de février, à une expédition contre les Beni-Menacer, aux environs de Cherchell.

En mai et juin, le régiment est compris parmi les troupes qui, sous les ordres du général Changarnier, font une expédition dans l'ouest de l'Ouarensenis. Le 18 mai, la colonne, ayant atteint la pointe est de l'Ouarensenis, l'avant-garde culbute promptement les Kabaïles, qui font leur soumission le 20. Cette opération a eu pour résultat 200 prisonniers et la prise d'un immense troupeau; malheureusement elle a coûté la vie au brave colonel d'Illens, du 58e.

Le 58e régiment de ligne est encore en Afrique (octobre 1843).

59me RÉGIMENT.

1833. — Le 59e régiment de ligne, désigné pour faire partie de l'expédition de Bougie, part de Toulon le 22 septembre, et débarque, le 29, sur la rade de cette place, sous le feu de l'ennemi. Il s'empare de la Casauba, des forts Moussa et Abd-el-Kader, et de toutes les hauteurs qui sont vigoureusement défendues par une partie des habitants et les Kabaïles du voisinage. Nos troupes s'emparent de la position de Boali et y construisent un blockhaus. Le 12 octobre, elles font une attaque contre le mont Gouraya et enlèvent cette position importante; le caporal Gauthier, des grenadiers du 1er bataillon du 59e, y parvient le premier et arbore le drapeau tricolore sur le marabout.

Le régiment contribue à repousser les attaques des Arabes aux avant-postes, les 24 et 25 octobre.

1834. — Le 2 mars, la garnison de Bougie (750 hommes du 59e, du 3e chasseurs, des zouaves, de l'artillerie, sous le commandement du chef de bataillon Duvivier) exécute une grande reconnaissance aux environs de la place.

Le 23 avril, les Kabaïles inquiètent 150 travailleurs du 59e, occupés au contre-fort de Mouzaïa, et blessent deux officiers et trois hommes. Le commandant sort avec 230 hommes du 59e de ligne; on poursuit les Kabaïles jusqu'au village d'Aïn-Onneun, et, après un feu très-vif de mousqueterie, ils sont repoussés, laissant beaucoup de morts sur le terrain.

Le 10 octobre, l'ennemi attaque sur toute la ligne. Le blockhaus Salem, commandé par M. Mahout, sous-lieutenant au 59e, est surtout l'objet des plus grands efforts et du plus vif acharnement.

1835. — Bône. — 100 hommes du 59e de ligne font une expédition contre les Beni-Salah, les 3 et 4 octobre 1835.

1836. — 1,270 hommes du 59e de ligne font partie de la première expédition de Constantine, au mois de novembre. Le 23 de ce mois, le général Trézel, attaqué du côté de Mansourah, fait repousser vivement les Arabes par le 59e. Dans la nuit du 23 au 24 le régiment concourt avec le 63e à l'attaque de la porte d'El-Kantara.

Au retour de la première expédition de Constantine, le 59e de ligne rentre en France.

61me RÉGIMENT.

De **1837** à **1839.** — En octobre 1837, le 61e de ligne est appelé à faire partie de l'armée d'Afrique ; il est envoyé, dès son débarquement, à Bone, d'où il est ensuite dirigé sur Philippeville.

1840. (Province de Constantine). — Un bataillon du 61e prend part à une expédition contre les Beni-Saaks et les Beni-Duelban, le 2 février ; à une autre expédition contre les Aractas, du 16 au 25 avril.

Un bataillon du régiment se trouve, le 1er septembre, au combat de Merjazergha, près Sétif ; le 13 du même mois, une colonne sous les ordres du colonel Josse, du 61e, livre un combat au pied du col d'Ouled-Ibrahim.

1841. — Un détachement de spahis et quatre compagnies du 1er bataillon du 61e, sous les ordres du commandant Michelot, de ce dernier corps, partent de Sétif, le 22 mars, pour châtier les Ouled-Skemedia.

Quatre cents hommes du 61e, sous le commandement du lieutenant-colonel Canneau, du régiment, concourent à une expédition contre la tribu des Ouled-Selem.

1842. — Le 26 août, le régiment fait partie de l'expédition dirigée par le général Sillègue, contre la tribu des Ouled-Ben-Gassem, qu'on trouve complétement abandonnée. La colonne se porte sur la tribu des Hanenchas ; elle y trouve des forces ennemies considérables, qu'elle attaque. Le combat dure pendant près de quatres heures. L'ennemi perd plus de 80 morts et plus de 100 blessés.

1843. — Le régiment fait partie de l'expédition contre les Zerdezas, du 12 au 22 février, et de celle de l'Edough, du 22 de ce mois au 14 mars. Dans la nuit du 2 au 3 mars, trois compagnies de grenadiers du 61e, sous les ordres du commandant Montagnac, reçoivent l'ordre d'aller investir et d'amener mort ou vif Si-Zerdoud caché à trois lieues du camp, dans les montagnes de Collo. M. Montagnac dispose si bien ses troupes, que Zerdoud, quoique averti de son approche, ne peut fuir et est tué par les grenadiers Eymann et Fyniel.

Du 7 avril au 14 mai, le 61e concourt à l'expédition de Collo.

Du 23 mai au 1er août, un bataillon formé de six compagnies d'élite du 61e fait partie de l'expédition contre les Hanenchas et El-Hasnaoui. Le 24 mai, la seconde colonne, commandée par le colonel Herbillon, du 61e, a affaire à El-Hasnaoui, mais nos troupes conduites avec habileté et vigueur, chassent l'ennemi de toutes ses positions et s'établissent sur l'Oued-Rhizen.

Le 61e régiment de ligne est toujours en Afrique (octobre 1843).

62me RÉGIMENT.

1836. — Le 62e régiment de ligne débarque en Afrique, sur la plage de la Tafna, le 6 juin 1836; il prend part à l'expédition commandée par le général Bugeaud dans la province d'Oran, et se trouve au combat du 12 juin.

Au combat de la Sickack, le 6 juillet, le 62e et un demi-bataillon d'Afrique chargent les Arabes qui attaquaient le convoi, et les précipitent dans le ravin en leur faisant éprouver des pertes considérables.

En novembre 1836, 1,607 hommes du 62e (3e brigade, colonel Levesque), font partie de l'expédition de Constantine.

1839. (Province d'Alger.) — Le régiment prend part à l'engagement du 10 décembre, entre le camp de l'Arba et le cours de l'Arach.

(Province de Constantine). — Camp de Sétif; deux compagnies d'élite du 62e font partie d'une expédition contre les Ouled-Nibotz.

1840. — Le 2 février, un bataillon du 62e fait partie d'une expédition commandée par le colonel Lafontaine, contre les Beni-Saak et les Beni-Duelkan.

Le régiment fait également partie d'une expédition dirigée contre la tribu des Ouamars, le 21 avril, et se trouve au combat livré à quatre lieues de Sétif. Après cette expédition, le 62e est envoyé à Philippeville.

1841. — Une colonne où se trouvent 400 hommes d'infanterie, etc., part de Philippeville, le 1er avril, pour châtier le scheik Ben-el-Lakal, de la tribu des Zerdezas.

Trois cents hommes du 62e font partie de l'expédition sortie de Philippeville, le 12 septembre, pour châtier les Kabaïles. Le 13, la colonne a de brillants engagements qui se prolongent pendant quatorze heures, et taille en pièces ceux des ennemis qui ne peuvent lui échapper.

Le 62e régiment de ligne rentre en France au mois de décembre 1841.

63me RÉGIMENT.

1835. — Le 63e régiment de ligne débarque en Afrique au mois d'avril 1835. Du 18 au 22 octobre, il prend part, dans la province d'Alger, à une expédition dans la Mitidja; et du 25 novembre au 13 décembre, dans la province d'Oran, il concourt à l'expédition de Mascara.

1836. (Province d'Alger). — Le 63e fait partie d'une expédition dirigée vers Medeah; il se trouve au combat du 2 avril, au passage du col de Mouzaïa, et le 4 du même mois, il arrive à Medeah.

1,301 hommes du régiment font partie de l'expédition de Constantine, en novembre 1836. Dans la journé du 24 (pendant la retraite), l'arrière-garde a à soutenir l'attaque de toute la garnison de Constantine et de cavaliers des tribus voisines. Mais le 63e régiment et le bataillon du 2e léger, soutenus par les chasseurs d'Afrique, repoussent brillamment toutes les attaques, font éprouver de grandes pertes à l'ennemi et le contiennent constamment.

1837. — Le régiment concourt à une reconnaissance vers l'Arbah, du 23 au 26 février.

En 1838 le régiment reste à Alger. Il rentre en France en juillet 1839.

64me RÉGIMENT.

1841. — Le 64e régiment de ligne débarque à Alger, le 13 septembre 1841.

1842. — (Province d'Alger). — Le régiment fait partie de l'expédition dirigée contre les Beni-Menacer, en avril 1842.

Le régiment fait l'expédition du printemps sous les ordres du général Changarnier; il prend part, le 5 juin, à un beau combat d'arrière-garde livré par le colonel Leblond, du 48e, dans lequel cet officier supérieur est vigoureusement secondé par le colonel Picouleau, du 64e, et le chef de bataillon Helliès, du même corps.

Le commandant Helliès, dans un autre combat, fait un retour offensif très-brillant, qui décourage l'ennemi pour le reste de la journée.

(Garnison de Milianah). — 300 hommes du 64e, sous les ordres du lieutenant-colonel Saint-Amand, concourent à une expédition dans l'ouest du kalifat de Milianah, du 12 au 18 juillet.

Du 29 septembre au 16 octobre, sous le commandement du gouverneur général, le régiment fait partie de l'expédition dans l'est de la province d'Alger. Un bataillon du 64e prend part au combat qui a lieu le 5 octobre, dans lequel est tué le colonel Leblond du 48e.

En octobre, le régiment se trouve compris parmi les troupes de l'expédition dirigée contre les montagnards du nord de Milianah. Dans la nuit du 10 au 11, ces Arabes sont enveloppés, et après un combat dans des lieux très-difficiles, on s'empare de leurs villages, d'une partie de leurs troupeaux et d'une cinquantaine de prisonniers.

Le 64e prend part à une expédition dirigée par le gouverneur général dans l'Ouarensenis, en novembre et décembre. Le 9 décembre, dans un combat vif et prolongé, le 64e contribue à mettre en déroute les Arabes qui entouraient notre colonne.

1843. — Le régiment concourt à une expédition contre la tribu des Beni-Ferruch, en février 1843. Dans ce même mois, il fait partie de l'expédition dirigée contre les Beni-Menacer, dans les environs de Cherchell.

Le régiment fait l'expédition dans l'ouest de l'Ouarensenis, sous les ordres du général Changarnier, en mai et juin 1843.

1,300 hommes des 33e, 64e de ligne et des zouaves sont détachés, le 10 mai, pour faire partie de l'expédition dans laquelle Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Aumale prend la smala d'Abd-el-Kader, le 16 mai 1843.

Le 64e régiment de ligne est toujours en Afrique (octobre 1843).

66me RÉGIMENT.

1832. — Le 3e bataillon du 66e régiment de ligne débarque à Oran en avril 1832; il est suivi du 4e, qui arrive par détachements dans les mois de juin, juillet et août.

— A Oran.—Le 23 octobre, le parc est attaqué par 500 cavaliers garabas; 200 hommes du 66e concourent à mettre les Arabes en fuite.

Le régiment se trouve au combat de Sidi-Chabal. Le 10 novembre, la garnison du fort Saint-Philippe, commandée par le capitaine Claparède, des voltigeurs, culbute 500 fantassins arabes qui s'étaient jetés, dès le commencement de l'affaire, dans le ravin de Ras-el-Aïn.

1833. — Combat de Sidi-Kaddour-Deby, le 8 mai. — Dans la nuit du 7 au 8 mai, une colonne, dont fait partie un bataillon du 66e, sort d'Oran pour marcher contre les Arabes Garabas, et s'empare de leurs camps; la plupart des Arabes s'enfuient, beaucoup sont tués. Dans la marche pour rentrer à Oran, de nouveaux engagements ont lieu, mais les Arabes sont toujours vigoureusement repoussés. Cependant ils font, avec environ 900 chevaux, une tentative plus sérieuse sur le flanc gauche de la colonne expéditionnaire; mais c'est la dernière et la plus malheureuse de toutes leurs entreprises. Enfoncés de tous côtés, ils perdent un de leurs chefs et couvrent le champ de bataille de leurs morts.

Des détachements des deux bataillons du 66e font partie de l'expédition d'Arsew et assistent à la prise de possession de ce poste, le 4 juillet.

— Expédition de Mostaganem. — Le 3e bataillon du 66e de ligne et les deux compagnies d'élite du 4e bataillon du même régiment font partie de l'expédition de Mostaganem. Le 28 juillet, après plusieurs engagements, nos troupes prennent possession de cette place.

Le 5 août, les Arabes font sur Mostaganem une attaque générale qui dure toute la journée, la garnison la repousse avec vigueur; alors les tribus, découragées et ayant fait une perte énorme, lèvent leur camp et se séparent.

Les troupes qui ont coopéré à la prise de Mostaganem y sont laissées comme garnison.

(Oran.) — Le 66e de ligne, sous les ordres du colonel Létang, fait partie d'une expédition dirigée contre la tribu des Smelas.

Le 66e fait partie des troupes qui opèrent une reconnaissance sur Meserghin, le 9 octobre, et il se trouve au combat sur le lac Sebgha. Il prend part aussi à l'expédition contre les Bordgia, les 2 et 3 décembre, et au combat de Tamezouat, le 3 décembre.

1834. — En 1834, le régiment reste à Oran et Mostaganem.

1835. — Au combat de Mouley-Ismaël, le 26 juin, le 66e contribue à soutenir l'avant-garde dans la défense qu'elle oppose aux tirailleurs ennemis. A celui de la Macta, le 28 juin, le régiment, qui fait l'arrière-garde, contribue également à repousser les Arabes.

Le 3e bataillon du 66e de ligne prend part à l'expédition de Mascara, du 25 novembre au 13 décembre. Le 3 décembre, la 4e brigade, formant l'arrière-garde, est assaillie par 3,000 chevaux qui s'acharnent particulièrement sur les bataillons des 47e et 66e de ligne; mais ces troupes font si bonne contenance, que l'ennemi ne peut causer le moindre ébranlement dans la colonne.

1836. — Le régiment (2e brigade) fait partie de l'expédition de Tlemcen, en janvier et février. — Le 26, un combat a lieu au pied de la montagne de Seba-Choukh, entre une compagnie du 66e, des sapeurs du génie et un grand nombre de Kabaïles mêlés à quelques cavaliers qui essaient, avec une audace remarquable, de s'emparer de cette position.

(Oran.) — 300 hommes du 66e se trouvent parmi les troupes qui marchent d'Oran, le 7 avril, vers l'embouchure de la Tafna, et arrivent, le 14, à Gazer. Le 15, au moment où la colonne se met en marche pour se porter à l'embouchure de la Tafna, elle soutient un engagement très-vif contre les troupes d'Abd-el-Kader, qui se défendent vigoureusement et ne cèdent qu'après avoir éprouvé des pertes considérables.

Dans la même journée, la colonne prend position au débouché des gorges, sur la Tafna. Le 16, elle établit, près de l'embouchure de cette rivière, un camp retranché.

Le 25 avril, dans une reconnaissance sur le mont Telgoat, on découvre des forces

considérables que l'émir a réunies sur ce point. L'ennemi, au nombre de 10,000 hommes, arrive de toutes les directions. Aussitôt un mouvement rétrograde est commandé et la marche se fait en bon ordre, mais sous une grêle de balles. Les Arabes combattent avec acharnement; les tirailleurs du 17e léger et du 66e de ligne, un escadron de chasseurs et une compagnie du 47e se trouvent pêle-mêle avec les fantassins et les cavaliers ennemis, qui éprouvent une perte immense évaluée, d'après des renseignements subséquents, à plus de 2,000 hommes. Les actes individuels de courage de nos soldats, dans ce combat acharné, égalent presque le nombre des combattants.

Le 66e régiment de ligne rentre en France au mois d'août 1836.

67me RÉGIMENT.

1831. — Le 67e régiment d'infanterie de ligne est organisé en Afrique dans le courant de l'année 1831.

(Province d'Alger.)—Le 67e régiment est à peine organisé qu'il fait partie de l'expédition de Medeah, sous les ordres du général Berthezène, du 25 juin à la fin de juillet; il se trouve au combat sur le plateau d'Ouara, le 1er de ce dernier mois.

1832. — Le 2 octobre, le régiment prend part au brillant combat de Bouffarick.

1833. — Le 67e fait partie d'une expédition dirigée contre les Bouyagueb et les Guerouaou, les 3 et 4 mai; ce dernier jour, il contribue à repousser les Arabes au passage du défilé de Bouffarick.

Deux bataillons du 67e se trouvent à l'expédition de Coleah, en septembre.

1834. — Le régiment se trouve, à Bougie, aux combats des 5 et 8 décembre 1834.

1835. — Du 5 au 9 janvier 1835, il fait partie d'une expédition dirigée contre les Hadjoutes. Au mois d'avril, il rentre en France.

INFANTERIE LÉGÈRE.

1er RÉGIMENT.

1830. — Le premier bataillon du 1er régiment d'infanterie légère fait partie de l'expédition d'Alger, en 1830; il prend part aux combats du camp de Sidi-Kalef, du 24 au 29 juin; à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger, du 30 juin au 5 juillet suivant, et il rentre en France à la fin d'octobre 1830.

2me RÉGIMENT.

1830. — Le premier bataillon du 2e régiment d'infanterie légère, débarque en Afrique le 14 juin 1830, et contribue, le même jour, à enlever les batteries de Sidi-Ferruch. Le 19 juin, il prend part à la bataille de Staoueli, et du 24 de ce mois au 5 juillet suivant, aux combats de Sidi-Kalef, à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger. Ce bataillon rentre en France en novembre 1830.

1835. — Le 2e régiment d'infanterie légère, envoyé en Afrique au mois d'octobre 1835, fait partie de l'expédition de Mascara, du 25 novembre au 13 décembre. Il se trouve au combat du 1er décembre sur le Sig. Le 3, au combat et au passage du bois de l'Habrach.

1836. — Le régiment concourt à l'expédition de Tlemcen (janvier et février).

(Province d'Alger.) — Un détachement du 2e léger fait partie, du 1er au 3 mars, d'une reconnaissance dirigée le long de la Chiffa et dans la direction de Coleah.

Le troisième bataillon du 2e léger fait partie de l'expédition de Constantine, en novembre 1836. — Le 24, premier jour de la retraite, le bataillon du 2e léger, le 63e de ligne, formant l'arrière-garde, repoussent brillamment les attaques de toute la garnison de Constantine et d'un grand nombre de cavaliers arabes qu'ils contiennent constamment et auxquels ils tuent beaucoup de monde.

Dans ces attaques réitérées, le commandant Changarnier, du 2e léger, s'attire, dans un moment difficile, les regards et l'estime de toute l'armée. Pendant toute cette journée et celles qui suivent, le même bataillon du 2e léger fait partie de l'arrière-garde.

Le 25, l'armée campe à Sued-Talaga, repoussant toujours avec succès les attaques réitérées des Arabes.

1837. (Province d'Alger). — Le 7 février, 300 hommes du 2e léger font partie d'une expédition contre les Hadjoutes. Du 23 au 26 du même mois, le régiment se trouve parmi les troupes qui opèrent une reconnaissance sur l'Abrah.

Dans le but de châtier les Isser et les Amraouas, une colonne part le 17 mai au soir, de la position de Boudouaou, franchit le col au point du jour, malgré la résistance des Kabaïles de Beni-Aïcha. Le commandant La Torre fait enlever toutes les crêtes par les troupes d'élite, et, arrivé dans la plaine, met en fuite les Isser et les Amraouas.

Après ces affaires, 500 hommes du 2e léger, 420 du 48e de ligne, 50 chasseurs, etc., sont laissés au poste de Boudouaou, sous les ordres du commandant La Torre.

Le 26 mai, à six heures du matin, ce poste est attaqué avec impétuosité, par 4 à 5,000 Kabaïles dont 1,000 cavaliers; partout l'ennemi est repoussé avec vigueur; cependant, profitant de sa supériorité numérique, il enveloppe de tous côtés le commandant La Torre, qui le fait charger par les voltigeurs du 2e léger; les Arabes sont rejetés dans un ravin où ils perdent beaucoup de monde.

(Camp de Mjez-Ammar.) — Deux compagnies du 2e léger font partie de la colonne qui, sous les ordres du colonel Lamoricière, repousse les attaques des Kabaïles contre le camp de Mjez-Ammar, dans les journées des 22 et 23 septembre, comme on l'a vu au 47e régiment de ligne.

Le premier bataillon du 2e léger fait partie de la seconde expédition de Constantine, au mois d'octobre. (1re brigade. — Son Altesse Royale monseigneur le duc de Nemours commandant.)

1839. Expédition des Portes de Fer (ou des Bibans), en octobre et en novembre. — Le 31 octobre, les cavaliers ennemis s'étant montrés derrière notre arrière-garde formée par le 2e léger, et leur nombre s'étant augmenté peu à peu, ils commencent, vers une heure, leur feu contre l'infanterie qui couvre le convoi, et viennent ensuite s'établir sur un mamelon qui domine la plaine. A cet instant, le 3e de chasseurs reçoit ordre de gravir cette hauteur et de tourner la gauche des Arabes pour les rejeter dans le ravin. Deux compagnies d'élite du 2e léger sont chargées d'appuyer ce mouvement et de s'établir sur la hauteur. Les Arabes sont bientôt culbutés.

(Province d'Alger.) — Deux bataillons du régiment se trouvent au combat du 31 décembre entre le camp supérieur de Blidah et la Chiffa, contre les troupes régulières d'Abd-el-Kader; celles-ci sont abordées à la baïonnette par les 2e léger et 23e de ligne. Les drapeaux du kalifat d'Abd-el-Kader, une pièce de canon, les caisses des tambours arabes et quatre cents fusils ont été pris. Trois cents cadavres de fantassins réguliers sont restés en notre pouvoir.

1840. — Dans la matinée du 29 janvier, à Blida, les kalifats d'Abd-el-Kader essaient de surprendre les soldats qui se rendent aux travaux; le 2e léger contribue à les refouler dans le bois Sacré et à les mettre en fuite après leur avoir fait éprouver des pertes considérables.

Deux bataillons du 2e léger font partie de l'expédition de Cherchell, du 12 au 21 mars.

Du 26 avril au 22 mai, ils font aussi partie de l'expédition de Medea. Le 8 mai, après le passage de l'Oued-Nador, sur l'ordre de Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans, quatre compagnies du 2e léger enlèvent, avec beaucoup d'élan, les hauteurs qui bordent l'Oued-el-Hachem, fortement occupées par les Kabaïles.

Le 12 mai, deux bataillons du 2e léger prennent part à l'attaque et à la prise du col de Mouzaïa.

Au retour de Medea, le 20 mai, le 2e léger se trouve au combat du bois des Oliviers.

Le régiment fait partie de l'expédition de Miliana, du 4 juin au 4 juillet. Le 12 juin, après avoir quitté cette ville, la colonne rencontre une masse de Kabaïles soutenus par deux bataillons réguliers; le 2e léger, lancé sur ces Arabes, les culbute et leur tue un grand nombre d'hommes. — Le 15, il se trouve au combat du bois des Oliviers. — Le 25, des tirailleurs ennemis ayant attaqué l'arrière-garde, sont vigoureusement repoussés par ceux du 2e léger qui leur font éprouver des pertes considérables, leur enlèvent des armes et tuent un porte-drapeau.

Du 26 au 30 août, le régiment prend part à une expédition qui se porte sur Medea. Le 27, la colonne repousse les attaques des ennemis à Boudouaou et au passage de l'Oued-Messaoud. Dans la journée du 28, quelques Arabes s'engagent avec le 2e léger, formant l'arrière-garde; le 29, près des mines de cuivre, au col de Mouzaïa, le 2e léger et 150 tirailleurs exécutent une charge à la baïonnette, à la suite de laquelle l'ennemi est renversé et mis en fuite, laissant sur le terrain quatre-vingts ou cent morts presque tous tués à coups de baïonnette.

Le 2e régiment d'infanterie légère quitte l'Afrique au mois de novembre 1840, pour rentrer en France.

3me RÉGIMENT.

1839. — Le 3e régiment d'infanterie légère arrive en Afrique au mois de décembre 1839.

1840. — Un bataillon du 3e léger prend part à l'expédition du Fondouck, du 18 au 20 avril.

Du 4 juin au 4 juillet, le régiment fait partie de l'expédition de Miliana. — Le 6 juin, il a avec les Kabaïles un engagement assez vif, leur tue ou blesse une trentaine d'hommes sans éprouver de pertes. Après la prise de Miliana, le 8, un bataillon du 3e léger et un bataillon de la légion étrangère sont laissés dans cette place sous les ordres

du lieutenant-colonel d'Illens, du 3e léger. Le reste du régiment prend part, au retour, au combat du 15 juin, dans le bois des Oliviers, près du col de Mouzaïa.

166 hommes du 3e léger participent au combat près Koléah, sur les bords du Mazafran, le 12 août. La ligne de tirailleurs, habilement dirigée, protége la retraite de la colonne, charge l'ennemi à la baïonnette qui perd beaucoup d'hommes, parmi lesquels se trouvent deux porte-drapeaux.

Du 1er au 7 octobre, le régiment fait partie de l'expédition dirigée par le général Changarnier, dans la vallée du Chélif, jusqu'à Miliana.

Dans la province de Tittery, le 3e léger fait la campagne d'automne, en octobre et en novembre.

1841. (Province de Constantine.) — Le régiment fait partie de l'expédition dirigée contre la tribu des Beni-M'Hemet et Sidi-Zerdoud, pour venger l'assassinat commis sur la personne du sous-lieutenant Alleaume. Partie de Bone le 14 novembre, la colonne surprend la tribu au milieu des divertissements de la fête du rhamazan. Au signal convenu, l'attaque commence, en un instant tout est tué ou mis en fuite, les troupeaux sont enlevés ainsi que tout ce qui se trouve dans les tentes.

1842. (Division d'Oran.) — Le 3e léger fait partie de l'expédition sur le Chélif, du 14 mai au 13 juin, sous les ordres du gouverneur général; il se trouve au combat et à la razzia du 26 mai, contre la tribu des Sbiah.

(Division d'Alger.) — Un bataillon du régiment prend part, au mois de juillet, à une expédition dans la province de Tittery, sous les ordres du général de Bar.

Du 29 septembre au 16 octobre, le 3e léger concourt à une expédition dirigée dans l'est de la province d'Alger (ex-kalifat de Ben-Salem), par le gouverneur général. — En novembre et décembre, le 3e léger fait également partie de l'expédition dans l'Ouarensenis, commandée aussi par le gouverneur-général.

1843. — Le 3e bataillon du régiment fait partie d'une expédition contre les Beni-Menacer, entre Cherchell et Tenez, en janvier et février; il contribue, le 23 janvier, à repousser les attaques d'Abd-el-Kader, et à le chasser, le lendemain, de la vallée de l'Oued-Meselmoun, et à le refouler dans les grandes montagnes des Gourayas.

(Garnison de Miliana.) — Un détachement du 3e léger fait partie du bataillon de marche dans l'expédition dirigée contre la tribu des Beni-Ferrach, en février.

Le 3e bataillon participe, du 11 au 22 avril, aux opérations de la colonne de Cherchell.

En avril, mai, juin, jusqu'au 13 juillet, les deux premiers bataillons du régiment font partie des expéditions dirigées dans l'Ouarensenis par M. le gouverneur général.

Le 1er bataillon fait ensuite partie de la colonne qui, sous les ordres du colonel Pelissier, opère dans l'ouest de l'Ouarensenis, du 13 juillet au 11 août, et qui obtient de nombreuses soumissions.

Du 27 mai au 13 juin, le 3e bataillon du 3e léger concourt aux opérations de la colonne de Cherchell, dans l'agalick de Saïd-Ghoberini.

Le 3e léger est toujours en Afrique (octobre 1843).

4me RÉGIMENT.

1830. — Le 1er bataillon du 4e régiment d'infanterie légère fait partie de l'expédition d'Alger, en 1830. Le jour du débarquement, 14 juin, il contribue à l'enlèvement de Sidi-Ferruch. — Le 19, il se trouve à la bataille de Staoueli; du 24 au 29, aux

combats du camp de Dely-Ibrahim et Sidi-Kalef; du 30 juin au 5 juillet, à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger. Il rentre en France au mois d'octobre 1830.

6me RÉGIMENT.

1841. — Le 6e régiment d'infanterie légère, passé en Afrique au mois d'avril 1841, fait partie de l'expédition de Tagdempt, du 18 mai au 3 juin, dans la province d'Oran. Le régiment fait la campagne d'automne, il prend part aux expéditions autour de Mascara, du 27 novembre 1841 au 29 janvier 1842.

1842. — Le 6e léger fait partie de la division de Mascara.

1843. — Deux bataillons du 6e léger prennent part à une expédition faite par la division de Mascara, contre deux fractions insoumises des Flitas (les Cheleg et les Beni-Issard), du 13 au 29 janvier. Ils concourent à une razzia exécutée le 18.

Les 1er et 2e bataillons du 6e léger font partie des expéditions dirigées dans l'Ouarensenis, par le gouverneur général, en avril, mai, juin et partie de juillet. Le 9 juillet, en quittant la vallée de l'Oued-el-Hardjem, l'arrière-garde soutient une vive attaque dans laquelle est blessé le brave colonel Renaud, du 6e léger.

Ces mêmes bataillons font ensuite partie de la colonne qui, sous les ordres du colonel Pelissier, opère dans l'ouest de l'Ouarensenis, du 13 juillet au 11 août, et obtient de nombreuses soumissions.

— Attaque du camp de l'Oued-el-Hamman par Abd-el-Kader. — Le 24 juillet 1843, Abd-el-Kader, avec 600 cavaliers et 200 hommes d'infanterie, tombe sur un détachement de 250 hommes de diverses armes (6e léger, 1er bataillon d'Afrique et sapeurs conducteurs), campés sur l'Oued-el-Hamman, derrière une enceinte en pierres sèches. L'attaque commence dès l'aube du jour. Les assaillants arrivent plusieurs fois jusqu'à toucher la frêle muraille; mais toujours ils sont repoussés en laissant plusieurs des leurs au pied du retranchement. Après vingt minutes de combat, le chef de bataillon Leblond, du 6e léger, qui a communiqué à tout le monde sa résolution, tombe percé d'une balle. Alors, MM. Faure, lieutenant de sapeurs conducteurs, Dubos, lieutenant au 6e léger, et Boeteau, sous-lieutenant au 1er bataillon d'Afrique, deviennent l'âme de la défense. Ils parcourent sans cesse les rangs pour animer leurs jeunes soldats presque tous arrivés récemment de France. Après une heure de combat, l'ennemi se retire avec des pertes beaucoup plus considérables que les nôtres, qui ne sont que de deux hommes tués et dix blessés.

Le 6e léger est encore en Afrique (octobre 1843).

9me RÉGIMENT.

1830. — Le 1er bataillon du 9e régiment d'infanterie légère fait partie de l'expédition d'Alger en 1830. — Le 14 juin, jour du débarquement, il contribue à enlever la position de Sidi-Ferruch. Le 19 juin, il se trouve à la bataille de Staoueli; du 24 au 29 du même mois, aux combats du camp de Dely-Ibrahim et Sidi-Kalef; du 30 juin au 5 juillet, à l'investissement, au siége et à la prise d'Alger.

Le 1er bataillon de ce régiment, après avoir fait partie de l'expédition de Blida, sous les ordres du maréchal Bourmont, le 23 juillet, et avoir pris part à tous les combats qui ont eu lieu au retour de cette expédition, rentre en France en octobre 1830.

10me RÉGIMENT.

1831. — Les 2e et 3e bataillons du 10e régiment d'infanterie légère sont arrivés en Afrique, à la fin de novembre 1831, et le 1er bataillon dans les premiers jours de janvier 1832.

1832. (Province d'Alger.) — Le régiment se trouve, le 2 octobre, à un brillant combat à Bouffarick.

1833. — Le 3e bataillon du régiment prend part à une expédition dirigée par le général Trezel, contre les Bouyaqueb et les Gueroauou, les 3 et 4 mai.

1835. — Le 25 mars, 7 à 800 cavaliers se présentent devant le camp d'Erlon, près Bouffarick, et engagent la fusillade avec les bataillons du 10e léger. — Le 29 du même mois, le régiment fait partie de l'expédition contre les Hadjoutes, vers la Chiffa.

Le 10e léger concourt à une expédition dans la Metidja, du 18 au 22 octobre. — Du 27 au 28 novembre, 600 hommes de ce corps font partie d'une nouvelle expédition dirigée contre les Hadjoutes.

(Province d'Oran.) — Trois compagnies d'élite du 10e léger font partie de l'expédition de Mascara, du 25 novembre au 13 décembre.

(Province d'Alger.) — Le 31 décembre, le régiment concourt encore à une autre expédition contre les Hadjoutes.

Le 10e régiment d'infanterie légère est rentré en France dans les mois de janvier et mars 1836.

13me RÉGIMENT.

1840. — Le 13e régiment d'infanterie légère est arrivé à Oran au mois d'avril 1840.

(Province d'Oran.) — Camp de Bridia. — Les 28 mai et 1er juin, le régiment contribue à repousser Bou-Hamidi dans l'attaque qu'il fait du camp de Bridia.

Le régiment fait partie de l'expédition contre les Ouled-Ali (fraction des Beni-Amer) et les Garabas, du 21 au 23 octobre ; et du 8 au 11 novembre, il contribue à exécuter une razzia dans les matamores de Bou-Chouicha.

1841. (Province d'Oran). — Le 13e léger se trouve parmi les troupes qui exécutent une razzia, du 12 au 14 janvier, dans la plaine du Sig, à environ 13 lieues d'Oran, contre les troupes arabes de Ben-Tamy.

Expédition de Tagdempt. — Le régiment fait partie de l'expédition de Tagdempt, du 18 mai au 3 juin.

Du 7 au 27 juin, le régiment fait partie de la colonne chargée de ravitailler Mascara, sous les ordres du gouverneur-général, et prend part à un combat d'arrière-garde le 25, après avoir quitté cette place.

1842. (Division d'Oran). — Le régiment concourt, sous les ordres du gouverneur-général, à une expédition sur le Chélif, du 14 mai au 13 juin, et se trouve au combat et à la razzia contre la tribu des Sbiah, le 26 mai.

(Division d'Oran). — Subdivision de Mostaganem. — Le régiment fait partie d'une expédition contre la tribu des Flittas, du 5 au 22 juillet.

Deux bataillons du 13e léger prennent part à l'expédition en avant et autour de Tagdempt, du 15 août au 5 septembre.

Le régiment fait partie de l'expédition dirigée, en novembre et en décembre, contre

les Flitas, les Alouyas, les Beni-Farès. Le 17 décembre, deux compagnies du 13e léger, ayant remonté la vallée de l'Oued-Teghighest, essuyent un feu très-vif de la part d'une cinquantaine de cavaliers. Pendant ce temps, le colonel La Torre poursuivait, sur la rive gauche, les Karaïches en fuite devant lui. A défaut de cavalerie, il réunit 5 ou 6 officiers montés et charge avec eux pour couper les fuyards et les troupeaux. Cette hardiesse faillit à lui devenir fatale. Assailli par plusieurs hommes à pied et à cheval, le colonel essuie deux coups de feu à bout portant, l'un lui fait une légère blessure à la tête, l'autre lui brûle la face en effleurant l'épaule gauche. Il avait percé de son épée deux de ses adversaires; mais chargé à coups de crosse et violemment contusionné, son danger était imminent, lorsque plusieurs officiers arrivent à son secours, le dégagent et parviennent à arrêter, jusqu'à l'arrivée de la colonne, une partie des fuyards et les troupeaux de l'ennemi.

1843. — Le régiment fait partie des expéditions dirigées au sud de Mascara, en mai, juin, juillet et septembre.

Le 13e régiment d'infanterie légère est toujours en Afrique (octobre 1843).

15me RÉGIMENT.

1839. — Le 15e régiment d'infanterie légère est envoyé de France en Afrique, au mois de juillet 1839, et est dirigé sur Oran. Le 15 décembre, il exécute avec la garnison de Mostaganem, une sortie contre les troupes d'Abd-el-Kader qui attaquaient Masagran.

1840. — Pendant la glorieuse défense de cette place, du 2 au 6 février 1840, le 1er bataillon du 15e léger, sorti de Mostaganem et placé en réserve, s'est montré digne de ce poste; il a reçu et repoussé l'ennemi par un feu vif et nourri.

(Province d'Alger). — Expédition de Medeah. — Le même bataillon quitte Oran, le 7 mai, rejoint à Cherchell le corps d'expédition, et fait partie d'un régiment de marche. Il se trouve au combat du 10 mai, sur les hauteurs de la rive gauche de l'Oued-el-Hachem; il prend part à l'attaque et à la prise du col de Mouzaïa, le 12, et au combat du bois des Oliviers, le 20. Pendant la furieuse attaque que le 17e léger a à soutenir dans ce dernier combat, contre les Arabes, le bataillon du 15e léger et un du 48e de ligne appuient le 17e léger.

(Province d'Oran). — Un bataillon du 15e léger se trouve au combat de Bridia, le 14 mai.

Mostaganem. — 500 hommes du 15e léger font partie de l'expédition contre les Ouled-Ali (fraction des Beni-Amer) et les Garabas, du 21 au 23 octobre; ils concourent à l'exécution de deux razzias, la première, du 8 au 11 novembre, dans les matamores de Bou-Chouicha, et la seconde, le 30 novembre, dans la plaine de Tounin, à 3 lieues de Mostaganem.

1841. (Province d'Oran). — Le régiment contribue à exécuter une razzia, du 12 au 14 janvier, dans la plaine du Sig, à environ 13 lieues d'Oran, contre les troupes arabes de Ben-Tamy. Le 14, il se trouve au combat livré par la cavalerie ennemie.

Le 6 mars, le colonel Tempoure, du 15e léger, sort de Mostaganem avec 600 hommes d'infanterie et 80 chevaux pour combattre la cavalerie régulière d'Abd-el-Kader, qui est mise en fuite. On s'empare du capitaine qui commandait cette cavalerie.

Le 15e léger prend part à l'expédition de Tagdempt, du 18 mai au 3 juin.

(Province d'Oran). — Le 15ᵉ léger prend part à la campagne d'automne, du 21 septembre à la fin d'octobre. — Le 21 de ce dernier mois, la division expéditionnaire, campée dans la vallée boisée de l'Oued des Beni-Meghieren, fut assaillie, à deux heures du matin, par l'infanterie régulière de Mustapha-Ben-Thamy; trois compagnies du 15ᵉ léger et deux compagnies de zouaves, lancées sur l'ennemi, le mirent en fuite.

1842. (Division d'Oran). — Le régiment concourt à l'expédition sur le Chélif, sous les ordres du gouverneur général, du 12 mai au 13 juin.

1843. — Le régiment est à Tlemcen où il concorut aux opérations dirigées par le général Bedeau (octobre 1843).

17ᵐᵉ RÉGIMENT.

1835. — (Province d'Oran.) — Les deux premiers bataillons du 17ᵉ régiment d'infanterie légère sont envoyés en Afrique (province d'Oran) au mois d'octobre 1835, et le troisième bataillon à Bone, en septembre 1836.

Un bataillon du régiment fait partie de l'expédition de Mascara, du 23 novembre au 15 décembre 1835, et se trouve, le 1ᵉʳ de ce dernier mois, au combat sur le Sig. Le 3, au combat et au passage du bois de l'Habrack.

1836. — Un bataillon d'élite du régiment prend part à l'expédition de Tlemcen (janvier et février).

1,000 hommes du régiment font partie de la colonne qui marche d'Oran, le 7 avril, vers l'embouchure de la Tafna, et arrive le 14 à Gazer. Le 15, au moment où la colonne se met en marche, elle soutient un engagement très-vif contre les troupes d'Abd-el-Kader, qui se défendent vigoureusement et ne cèdent qu'après avoir éprouvé des pertes considérables.

Dans la même journée, la colonne prend position au débouché des gorges sur la Tafna; le 16, elle établit un camp retranché près de l'embouchure de cette rivière.

Le 17ᵉ léger est commandé, le 25 avril, pour faire partie d'une colonne envoyée en reconnaissance sur le mont Telgoat.

Les deux bataillons du 17ᵉ léger font partie de l'expédition, sous les ordres du général Bugeaud, dans la province d'Oran, et prennent part au combat de la Sickack, le 6 juillet. A ce combat, Abd-el-Kader laissa 12 à 1,500 morts sur le champ de bataille, beaucoup de chevaux, d'armes, et six drapeaux.

Le 3ᵉ bataillon du 17ᵉ léger, qui, comme on l'a vu au commencement de cette notice, avait été envoyé directement de France à Bone, au mois de septembre, se trouve au combat du camp de Dréan, le 9 octobre. Un parti nombreux de Kabaïles s'étant montré près du camp, les spahis se portent à sa rencontre et le forcent à se retirer en désordre vers Sidi-Amar. Au même moment, deux autres partis plus considérables débouchent des montagnes; trois compagnies du 17ᵉ léger et un détachement de sapeurs-conducteurs, envoyés vers l'ennemi, engagent la fusillade, et, avec l'aide des spahis qui revenaient sur leurs pas, refoulent les Arabes jusqu'aux montagnes de Ouara.

1,428 hommes du 17ᵉ léger font partie de la première expédition de Constantine, en novembre 1836.

1837. — Deux bataillons du régiment (1ʳᵉ brigade, monseigneur le duc de Nemours) prennent part à la seconde expédition de Constantine, au mois d'octobre. On a vu au 11ᵉ de ligne comment la brigade du général Trezel, dont le 17ᵉ léger faisait partie, a

repoussé les diverses attaques des Kabaïles sur le Mansourah (du 6 au 13). — Le 13 octobre, il prend part à l'assaut et à la prise de Constantine.

1838. — Le régiment fait partie de l'expédition de Sétif, en décembre, et soutient sa brillante réputation aux combats des 16 et 17.

1839. — Le régiment fait également partie d'une autre expédition de Sétif, au mois de mai.

Le régiment (1re division, monseigneur le duc d'Orléans) prend part à l'expédition des Portes de Fer, en octobre et novembre.

(Province d'Alger.) — Le régiment se trouve au combat du 31 décembre, entre le camp supérieur de Blida et la Chiffa, contre les troupes régulières d'Abd-el-Kader. Dans cette affaire, les troupes n'ont fait usage que de l'arme blanche. Les drapeaux du kalifat d'Abd-el-Kader, une pièce de canon, les caisses des tambours arabes et 400 fusils ont été pris; 300 cadavres de fantassins réguliers sont restés en notre pouvoir.

1840. — Le régiment fait partie de l'expédition de Cherchell, du 12 au 21 mars, et est laissé momentanément dans cette ville, dont on s'était emparé le 15.

— Occupation de Cherchell. — Dans la journée du 29 mars, le régiment repousse vigoureusement et jette dans un ravin 3 à 400 Arabes qui attaquent nos lignes.

— Expédition sur le Fondouck et de Medea. — Deux bataillons du 17e léger prennent part à l'expédition sur le Fondouck, du 18 au 20 avril; ils font ensuite partie de l'expédition de Medeah, du 26 avril au 22 mai. — Le 27 avril (combat de l'Affroun), le 17e léger s'empare, au pas de charge et à l'arme blanche, du centre de la position occupée par l'ennemi sur les hauteurs de l'Affroun. — Le 29, il attaque vigoureusement et culbute 12 à 1,500 cavaliers qui couronnaient les hauteurs de Fum-oued-Ger; toute cette cavalerie essaie de se jeter sur le 17e léger, mais elle est culbutée. — Le 8 mai, au passage de l'Oued-Nador, le régiment tient en respect pendant deux heures des cavaliers arabes qui avaient attaqué l'arrière-garde. Dans la même journée, l'arrière-garde (17e léger) retrouve à l'Oued-el-Hachem la même cavalerie qui l'a inquiétée au passage de l'Oued-Nador. Les Kabaïles couronnent rapidement une crête qu'une compagnie de carabiniers du 17e léger vient d'abandonner; cette compagnie se porte au pas de course sur l'ennemi, le culbute et lui tue une vingtaine d'hommes.

Le régiment se trouve à l'attaque et à la prise du col de Mouzaïa, le 12 mai. Pendant que les colonnes d'attaque enlevaient le col, l'arrière-garde avait à repousser de sérieuses attaques. De nombreux rassemblements de Kabaïles eurent avec le 17e léger, le 58e de ligne et la légion étrangère, plusieurs engagements qui leur coûtèrent beaucoup de monde.

Au retour de Medea, le 20 mai, pendant que notre cavalerie et le convoi pénètrent dans le bois des Oliviers, Abd-el-Kader fait attaquer le colonel Bedeau avec beaucoup de vigueur. Le 17e léger attend l'ennemi avec sang-froid, et, lorsqu'il est à portée, il marche à lui et l'aborde à la baïonnette; un combat sanglant s'engage; et l'ennemi, après avoir éprouvé des pertes considérables, s'arrête pour attendre son infanterie. Les bataillons arabes essaient d'arriver sur les derrières du colonel Bedeau; la cavalerie d'Abd-el-Kader met pied à terre, et arrive au secours de l'infanterie. Le 2e bataillon de zouaves et une compagnie de tirailleurs sont dirigés sur le flanc gauche du 17e léger pour le protéger. Le combat continue pendant deux heures avec un grand acharnement, ce qui permet à notre cavalerie et au convoi de passer le défilé.

Le régiment prend part à l'expédition de Miliana, du 4 juin au 4 juillet; il se trouve

au combat du 12 juin, jour du départ du corps expéditionnaire de Miliana, et à celui du 15, près du bois des Oliviers, où trois compagnies du 17e léger abordent les ennemis à la baïonnette et les culbutent dans un ravin.

Le régiment fait partie d'une expédition dans la vallée du Chelif jusqu'à Miliana, du 1er au 7 octobre, sous les ordres du général Changarnier. Le 5, le colonel Bedeau, avec un bataillon du 17e léger et un bataillon de zouaves, ayant pris position à mi-côte sud-ouest du Gontas, charge l'ennemi qui cherche à le déborder. De nouveaux contingents d'infanterie étant entrés en ligne, des engagements assez vifs sont encore livrés au sommet du Gontas et sur l'Oued-Adelia. L'arrière-garde, commandée par le colonel Bedeau, a supporté presque seule tout le poids de cette journée.

Du 26 octobre au 22 novembre, le régiment prend part à la campagne d'automne, dans la province de Tittery.— Le 1er novembre, les tirailleurs du 17e léger, placés dans une embuscade, tuent 40 hommes à l'ennemi qui suivait notre arrière-garde, et font ainsi cesser la poursuite.

1841. — Le régiment fait la campagne du printemps, et concourt au ravitaillement de Medea, du 1er au 8 avril; il prend part à un second ravitaillement de cette place et à celui de Miliana, du 27 avril au 9 mai, ainsi qu'à plusieurs engagements qui ont lieu pendant ces expéditions, les 3 avril, 3, 4 et 5 mai.

Le 17e léger fait partie de l'expédition de Boghar et de Thaza, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, du 18 mai au 2 juin; le 28 mai, il a un petit engagement en quittant le Deurdens, près le Chelif. — Enfin, du 6 juin au 3 juillet, il prend part aussi à la seconde période des opérations dirigées également par le général Baraguay-d'Hilliers, dans la province d'Alger.

Le 17e régiment d'infanterie légère a quitté Alger, le 26 juillet 1841, pour rentrer en France.

19me RÉGIMENT.

Le 29 décembre 1841, 1,100 hommes du 19e régiment d'infanterie légère, envoyés de France, arrivent en rade d'Alger. Un autre bataillon est transporté directement à Philippeville.

1842. — Division de Constantine. — Philippeville. — Une colonne composée de 1,250 hommes du 19e léger, du 3e bataillon d'Afrique, sous les ordres du général Brice, commandant de Philippeville, fait une expédition, du 1er au 4 mai, contre un rassemblement considérable formé sous le commandement de Si-Zerdoud, dans la vallée de l'Oued-Guebly. Le 3, à l'approche de la colonne, le rassemblement se dissipe; mais à peine a-t-elle quitté la vallée, que les Kabaïles se réunissent de tous côtés au nombre de 3,000. Malgré son infériorité numérique, la colonne combat avec la plus grande vigueur pendant neuf heures sur un terrain hérissé de difficultés. A l'entrée de la nuit, le colonel Brice est attaqué avec une rage extraordinaire, sur le Djebel-Hageb, par le contingent de Gigelly; mais l'ennemi est repoussé, se retire avec des pertes considérables, et ne tente plus aucun effort.

— Province de Constantine. — Gigelly. — Le 12 mai, deux compagnies d'élite du 19e léger et un détachement du 3e bataillon d'Afrique, envoyés au blockhaus d'Eddis attaqué, ainsi que les avant-postes de Gigelly, par 500 Kabaïles, marchent sur l'ennemi et le rejettent de position en position jusqu'à ce qu'il ait entièrement la fuite.

— Division de Constantine. — Camp d'El-Arrouch. — Quelques compagnies du 19e léger prennent part à la belle défense du camp d'El-Arrouch attaqué, dans la journée du 20 mai, par 4,000 Kabaïles.

En mai et en juin 1842, sous les ordres du général Négrier, le régiment fait l'expédition de Tebessa.

1843. — Le 19e régiment d'infanterie légère tient garnison à Setif depuis le commencement de l'année, et il y est toujours (octobre 1843).

CHASSEURS D'ORLÉANS.

Les *chasseurs d'Orléans* ont été créés par ordonnance du 28 septembre 1840, sous la dénomination de *chasseurs à pied;* une autre ordonnance, du 19 juillet 1842, leur a conféré leur dénomination actuelle de chasseurs d'Orléans.

3me BATAILLON.

1841. — Province d'Alger.— Le 3e bataillon de chasseurs d'Orléans arrive en Afrique au mois de juin 1841, et prend part aux ravitaillements de Miliana du 7 au 14 octobre de la même année.

1842. — 300 hommes du 3e bataillon de chasseurs d'Orléans font partie de l'expédition dirigée dans l'ouest du kalifat de Miliana, du 12 au 18 juillet.

Du 29 septembre au 17 octobre, le 3e bataillon de chasseurs d'Orléans fait partie, sous les ordres du gouverneur général, d'une expédition dans l'est de la province d'Alger (ex-kalifat de Ben-Salem), et prend part au combat qui a lieu le 5 octobre, dans lequel est tué le colonel Leblond, du 48e.

Le bataillon fait l'expédition dans l'Ouarensenis, en novembre et en décembre, sous les ordres du gouverneur général.

1843. — Division d'Alger. — Le bataillon concourt, sous les ordres de Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Aumale, aux expéditions contre les Ouled-Antheur et Ben-Allal-Embarck, du 22 au 31 janvier; contre les Senadja et autres tribus, qui font leur soumission, du 1er au 14 mars.

Le 3e bataillon de chasseurs d'Orléans est toujours dans la province d'Alger (octobre 1843).

5me BATAILLON.

1841. — Province d'Oran. — Le 5e bataillon de chasseurs d'Orléans arrive en Afrique au mois de juin 1841.

1842. — Le 5e bataillon de chasseurs d'Orléans prend part à une expédition sur le Chelif, du 12 mai au 13 juin, sous les ordres du gouverneur général.

Du 18 août au 7 septembre, le bataillon fait partie de l'expédition dans la vallée de l'Oued-Rihou, sous les ordres du général d'Arbouville. Le 31 août, il contribue à dis-

perser 300 hommes des Amameras et des Choualas qui attaquaient l'arrière-garde.

— Subdivision de Mostaganem. — Le bataillon concourt à l'expédition dirigée contre les Cheurfas et autres tribus, au mois de décembre. Au retour d'une razzia exécutée le 20, la colonne est suivie par une centaine de fantassins, auxquels les carabiniers du 5e bataillon de chasseurs d'Orléans tuent une dizaine d'hommes.

1843.—Division de Mostaganem. — Le 5e bataillon de chasseurs d'Orléans fait partie de l'expédition d'El-Esnam (Orléansville) et de Tenez, aux mois d'avril et de mai.

En juin et juillet, le 5e bataillon prend part à l'expédition dans l'Ouarensenis, sous les ordres du gouverneur général. Le 4 juillet, le lieutenant-colonel Leflo, avec le 3e bataillon de zouaves, le 5e bataillon de chasseurs d'Orléans et 70 chasseurs à cheval, atteint les kalifats Ben-Allal et Mustapha-Ben-Thami, ainsi que le caïd des Flitas, occupant, avec environ 1,200 hommes, une succession de collines entrecoupées. Les tirailleurs ennemis engagent la fusillade; le colonel Leflo, qui n'avait en ce premier moment que le bataillon des zouaves très-fatigué, temporise autant qu'il peut pour attendre la colonne qu'il a jetée sur sa droite, ce qui rend l'ennemi plus audacieux. Enfin arrivent quatre compagnies du 5e bataillon de chasseurs; alors le colonel Leflo, malgré la supériorité numérique de l'ennemi, se décide à l'attaquer. Les Arabes sont successivement délogés de toutes leurs positions, et le point culminant est couronné par nos braves chasseurs et zouaves, qui ont montré dans cette circonstance leur vigueur accoutumée.

Le 5e bataillon fait partie de la colonne qui, sous les ordres du colonel Pelissier, opère dans l'ouest de l'Ouarensenis, du 13 juillet au 11 août, et qui obtient de nombreuses soumissions.

Le 5e bataillon de chasseurs d'Orléans est toujours en Afrique (octobre 1843).

6me BATAILLON.

1841. — Le 6e bataillon de chasseurs d'Orléans arrive en Afrique au mois de juin 1841. Il prend part au ravitaillement de Medea, au mois d'octobre. Le 28, en revenant de cette ville, au bois des Oliviers, des cavaliers ennemis, sortis des gorges de Bouroumi, s'étant approchés de bonne portée du 6e bataillon de chasseurs d'Orléans, ceux-ci en tuent 5 à une distance de 400 mètres.

1842. —Le 6e bataillon prend part à la campagne du printemps, sous les ordres du général Changarnier. Le 4 juin, lors de l'évacuation de Mahali, il repousse rudement et tient à distance 300 Kabaïles qui avaient essayé d'attaquer l'arrière-garde.

Le 6e bataillon fait partie de l'expédition dans l'Ouarensenis, au mois de septembre, sous les ordres du général Changarnier. Le 15, chargé de débusquer les Arabes qui occupaient des positions difficiles, à El-Harbourg, il s'acquitta de sa mission avec autant de vigueur que d'intelligence. Le 19, 3 compagnies du bataillon contribuent à charger avec le plus grand succès 4,000 Kabaïles qui attaquaient la division. Nos troupes combattent avec vigueur et intelligence; les passages les plus difficiles sont rapidement franchis. Le bataillon prend une part considérable à un combat long et meurtrier livré le 20.

— Garnison de Miliana. — Le 6e bataillon de chasseurs d'Orléans fait partie de l'expédition dirigée, en octobre et en novembre, contre les montagnards du nord de Miliana, sous les ordres du lieutenant-colonel Saint-Arnaud.

1843. — Le 6e bataillon de chasseurs d'Orléans prend part à l'expédition contre les Beni-Menace, entre Cherchell et Tenez, en janvier et février.

Le bataillon concourt aux opérations de la colonne de Cherchell, du 11 au 22 avril.

Dans les mois de mai et juin, le 6e bataillon de chasseurs d'Orléans fait partie de l'expédition dans l'Ouarensenis, sous les ordres du général Changarnier. Le 18 mai, la colonne ayant atteint la pointe est de l'Ouarensenis, l'avant-garde culbute promptement quelques centaines de Kabaïles qui essaient de défendre les premières pentes. Trois bataillons tournent sur la place nord, et le colonel d'Illens, du 58e, se dirige vers l'extrémité ouest. Le général Changarnier, rendu bientôt maître de toutes les positions, fait occuper tous les débouchés; les Kabaïles, contraints de céder, font leur soumission le 20. Cette opération a eu pour résultat 2,000 prisonniers et la prise d'un immense troupeau.

Le 6e bataillon de chasseurs d'Oléans est toujours en Afrique (octobre 1843).

8me BATAILLON.

1841. — Le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans arrive en Afrique (province d'Oran) au mois de juin 1841, et dès les premiers jours de juillet suivant, il débute en se distinguant d'une manière particulière dans deux combats livrés contre 4 à 5,000 Kabaïles des Beni-Zerouels (rive droite du Chelif).

Du 29 juillet au 1er août, le bataillon concourt, avec le garnison de Mostaganem, à exécuter une sortie contre Abd-el-Kader.

1842. — Le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans se trouve au combat de la Sassef. — Province d'Oran.—Tlemcen.—Combat de Bab-el-Taza, le 29 avril, contre Abd-el-Kader.

1843. — Le bataillon est à Tlemcen, où il concourt aux opérations dirigées par le général Bedeau (octobre 1843).

9me BATAILLON.

1843. — Le 9e bataillon de chasseurs d'Orléans a débarqué à Oran le 21 avril 1843; il a été dirigé le lendemain sur Mascara; il fait partie actuellement de la subdivision de Mostaganem (octobre 1843).

10me BATAILLON.

1841.—Le 10e bataillon de chasseurs d'Orléans arrive en Afrique au mois de juin 1841. — Province de Tittery. — Le bataillon fait partie de la colonne de ravitaillement de Miliana, du 7 au 14 octobre, et se trouve, le 8, au combat de Chaab-el-Gotta. — A la fin de ce mois, il concourt à d'autres ravitaillements de Medea, et prend part, le 29, à un combat au bois des Oliviers.

1842. — Province d'Oran. — Subdivision de Tlemcen. — Le 10e bataillon fait partie d'une expédition dirigée par le général Bedeau, du 6 au 14 mars, contre Abd-el-Kader, établi dans les montagnes de Trara et de Medroma. Le 11, la cavalerie ennemie occupe les défilés du Kef; les habitants ayant fait des préparatifs de défense sur la rive droite

de la Tafna, couronnent, au nombre de 400 environ, les hauteurs escarpées qu'ils supposent inaccessibles. Le chef de bataillon Mac-Mahon (commandant le 10e bataillon de chasseurs d'Orléans) reçoit l'ordre de tourner les escarpements à droite, soutenu par le 56e ; la gauche est tournée par le 26e, tandis que les cavaliers du général Mustapha attaquent par la vallée. Nos troupes arrivent avec une telle assurance, et profitent si bien des accidents du terrain, que les Kabaïles du Kef évacuent leurs positions après la première fusillade. Les rochers de la Tafna sont traversés rapidement; les troupeaux sont pris ainsi qu'une grande partie des familles. Les hommes armés, acculés à un col étroit, laissent sur le terrain au delà de 45 cadavres.

Le 10e bataillon de chasseurs d'Orléans se trouve aux combats de la Sassef-Sickak, le 21 mars, et à celui de Bab-el-Taza, le 29 avril.

1843. — Province d'Oran. — Subdivision de Tlemcen. - Le 10e bataillon prend part aux opérations dirigées chez les Djaffras par le général Bedeau, du 8 au 16 mai. Le 12, à la levée du camp, le bataillon, formant l'arrière-garde, fait un bon usage des grosses carabines pour éloigner le goum des Djaffras, qui essaie un engagement dans un terrain où il n'a pas à craindre le retour actif de la cavalerie.

Le 10e bataillon de chasseurs d'Orléans est toujours dans la province d'Oran (octobre 1843).

INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE.

1er BATAILLON.

Une ordonnance royale du 3 juin 1832 prescrivit la formation de deux bataillons d'infanterie légère, sous la dénomination de premier et second bataillons d'Afrique.

1833. — Le 1er bataillon fait partie de l'expédition dirigée par le général Trézel, les 3 et 4 mai, contre les Bouyaqueb et les Gurouaou.

— Province d'Oran. — Mostaganem. — 400 hommes du bataillon sont transportés d'Alger à Oran, débarquent à Mers-el-Kebir, le 19 juillet 1833, et le 4 août, quatre compagnies sont dirigées sur Mostaganem. Du 5 au 9 de ce dernier mois, ces compagnies contribuent à repousser les attaques des Arabes contre Mostaganem.

Dans une sortie faite par la garnison de Mostaganem, le 19 novembre, un détachement du 1er bataillon d'Afrique enlève au pas de course un village où avait été refoulé l'ennemi, ainsi que les haies des environs garnies de tirailleurs.

Le 15 décembre, la garnison de Mostaganem opère une sortie contre les douars des Hachems ; après trois heures de marche, un de ces douars est enlevé par un détachement du bataillon d'Afrique.

— Oran.—Un détachement du bataillon fait partie de l'expédition contre les Bordjias, les 2 et 3 décembre, et prend part, ce dernier jour, au combat qui a lieu dans la plaine de Tamezouat, à dix lieues d'Oran, contre 6,000 cavaliers arabes.

1835. — Province d'Oran. — Le 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique se trouve au combat de Mouley-Ismaël, le 26 juin, et à celui de la Macta, le 28 du même mois.

Le bataillon prend part à l'expédition de Mascara, du 25 novembre au 13 décembre ; il se trouve au combat du 1er décembre, sur le Sig.

1836. — Le bataillon (brigade du général d'Arlanges) fait partie de l'expédition de Tlemcen, du 8 janvier au 12 février.

500 hommes du bataillon font partie d'une colonne dirigée vers la Tafna; ils se trouvent au combat du 15 avril, près Gazer, et à l'établissement du camp retranché à l'embouchure de cette rivière.

Le bataillon est compris dans l'armée d'expédition commandée par le général Bugeaud dans la province d'Oran, et prend part au combat de la Sickak, le 6 juillet.

600 hommes du bataillon (1re brigade, avant-garde, général de Rigny) font partie de la première expédition de Constantine, en novembre 1836.

1839. — Province d'Oran. — Le 15 décembre, à la pointe du jour, des Arabes en très-grand nombre se montrent entre Mostaganem et Mazagran. Ce dernier poste est attaqué, entre six et sept heures, par 15 à 1,800 cavaliers et fantassins. Le lieutenant Magnien, commandant la 10e compagnie du 1er bataillon d'Afrique, recommande à sa troupe de ne tirer que de très-près. L'ennemi ayant vu cesser le feu, s'approche de la muraille d'enceinte et est reçu par un décharge qui lui tue quatre hommes; en se retirant, il en perd encore six et une vingtaine de blessés. Alors les Arabes se portent vers la porte supérieure de Mazagran, tiraillent jusqu'à neuf heures et demie, perdent encore 30 hommes et ont 80 blessés.

1840. — Province d'Oran. — Défense de Mazagran, du 2 au 6 février. — 4,000 fantassins arabes, appuyés par deux pièces de canon, ont vainement essayé d'enlever le fort construit dans la partie haute de Mazagran. Les défenseurs de ce réduit, au nombre de 123, du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, ont soutenu pendant quatre jours les plus violentes attaques. L'ennemi a été sur le point de pénétrer dans l'enceinte dans un assaut qui a duré une heure. Mais, grâce à l'opiniâtre intrépidité des 123 braves ci-dessus, commandés par le capitaine Lelièvre, l'ennemi a été repoussé, tantôt à coups de baïonnette, tantôt avec des grenades et même des pierres. Le 6, les Arabes, au nombre de 2,000, tentèrent une dernière attaque qui n'eut pas plus de succès que les précédentes; ils se mirent enfin en pleine retraite, emportant de 5 à 600 tués ou blessés, et laissant plusieurs silos remplis de cadavres.

Le lieutenant-général Guéhéneuc a autorisé la 10e compagnie du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique à conserver, comme un glorieux trophée, le drapeau qui flottait sur la place de Mazagran pendant les journées des 3, 4, 5 et 6 février, et qui, tout criblé qu'il est par les projectiles de l'ennemi, atteste à la fois l'acharnement de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense.

Une souscription a été ouverte à Alger pour élever une colonne sur laquelle seront inscrits les noms des braves défenseurs de Mazagran.

1841. — Province d'Oran. — Le bataillon participe à l'expédition de Tegdempt, du 18 mai au 3 juin.

Le bataillon concourt au ravitaillement de Mascara, sous les ordres du gouverneur général, du 7 au 27 juin.

1842. — Le 1er bataillon prend part à une expédition contre les Flitas, en novembre et décembre. Le 17 décembre, il se trouve au combat livré contre les Keraïches, sur la rive gauche de l'Oued-Teghighest.

1843. — Attaque du camp de l'Oued-el-Hammam, par Abd-el-Kader, le 24 juillet.

Le 12 septembre, le 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, faisant partie d'une colonne commandée par le colonel Géry, du 56e, con'ribue à exécuter un beau coup de main sur le camp d'Abd-el-Kader, à Assian-Tircin.

2me BATAILLON.

Le second bataillon d'infanterie légère d'Afrique a été formé en même temps que le premier (en juin 1832).

1833. — Les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique prennent part à l'attaque et à la prise du marabout de Gouraya, à Bougie, le 12 octobre.

1834.—Bougie.— Ce bataillon mérite des éloges, dans la journée du 7 mai, pour sa belle défense du blockhaus de Salem et de celui de Roumann, attaqués par les Kabaïles.

Les 5 et 6 juin, le bataillon contribue à défendre les blockhaus attaqués par environ 5,000 Kabaïles, dont 400 cavaliers.

Le 10 octobre, l'ennemi attaque de nouveau sur toute la ligne ; le blockhaus de Salem devient surtout l'objet des plus grands efforts et du plus vif acharnement. La garnison de ce blockhaus (20 hommes du 2e bataillon d'infanterie d'Afrique et 5 artilleurs) tient une conduite admirable pendant quatre heures que dure le combat.

Le bataillon se trouve aux combats des 5 et 8 décembre.

1835. — Bougie. — Le bataillon prend part aux combats des 7, 8, 9, 10 et 11 novembre, pour la prise du moulin de Demons. Le 11 a lieu l'affaire décisive ; l'ennemi ayant massé toutes ses forces (environ 4,000 hommes), se précipite plusieurs fois contre nos troupes, et chaque fois il est repoussé à la baïonnette et par des feux de peloton. Les 28, 29 et 30 du même mois, le bataillon contribue à repousser les attaques des Kabaïles contre le fort du moulin de Demons.

1836.—Environ 100 hommes de la compagnie franche du second bataillon d'Afrique (1re brigade, avant-garde) font partie de l'expédition de Constantine, en novembre 1836.

1837. — Seconde expédition de Constantine. — La compagnie franche du second bataillon d'Afrique fait partie de la seconde expédition de Constantine, au mois d'octobre 1837.

1840. — Le second bataillon d'infanterie légère d'Afrique fait partie de l'expédition de Cherchell, du 12 au 21 mars, et se trouve aux combats des 30 avril et 2 mai, en avant de cette place. — Le 2 mai, le capitaine Franceschetti, auquel appartient l'honneur de la journée, est atteint de deux coups de feu, l'un à travers le poignet, l'autre à travers le flanc ; il conserve néanmoins son commandement et son sang-froid. — Le bataillon prend part aussi au combat du 16 août, devant Cherchell ; le capitaine Thomas y est tué ; son corps est disputé par les Arabes, mais reste au pouvoir de nos soldats.

1841. — Le bataillon fait la campagne du printemps dans la province de Tittery, et concourt au ravitaillement de Medea, du 1er au 8 avril ; à un second ravitaillement de cette place et à celui de Miliana, du 27 avril au 9 mai. Il prend part à divers engagements qui ont lieu pendant ces expéditions, les 3 avril, 3, 4 et 5 mai.

Le bataillon fait partie des troupes chargées de ravitailler Miliana, du 7 au 14 octobre.

1842. — Le second bataillon d'infanterie légère d'Afrique fait partie d'une expédition dans l'Ouarensenis, sous les ordres de M. le gouverneur-général, en novembre et décembre.

1843 — Le bataillon fait partie de l'expédition dirigée contre les Beni-Menacer, entre Cherchell et Tenez, dans les mois de janvier et février.

3me BATAILLON.

Le 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique a été formé en vertu d'une ordonnance royale du 20 juin 1833.

1835. — Province d'Alger. — 500 hommes du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique font partie de l'expédition contre les Hadjoutes, le 9 août.

Le bataillon se trouve au combat du 30 novembre, contre les Ouled-Mendil.

1836. — Province d'Alger. — Un détachement de ce bataillon fait partie des troupes qui opèrent une reconnaissance le long de la Chiffa, dans la direction de Coléah, du 1er au 3 mars.

Le bataillon concourt à une expédition dans la direction de Medea, et prend part au combat du 2 avril, au passage du col de Mouzaïa.

(Bougie.) — Le 21 avril, l'ennemi s'étant emparé de la batterie Rapatel, et menaçant les blockhaus Rapatel et Doriac, 200 hommes des 2e et 3e bataillons d'Afrique, appuyés par un obusier de montagne, assaillent la droite de l'ennemi, tandis qu'un pareil nombre d'hommes attaque l'aile gauche, et qu'un peloton de la compagnie franche, parvenu au Gouraya, se porte par les crêtes de cette montagne, pour plonger la gauche des Arabes. Dès ce moment, l'ennemi se retire à toutes jambes et est poursuivi, la baïonnette dans les reins, jusqu'au village de Heydounem, d'où il est bientôt chassé par le feu de deux obusiers.

1837. — Camp de Mjez-Ammar. — Combats des 21, 22 et 23 septembre. Dans ces trois journées, le 3e bataillon contribue à repousser un nombre considérable de Kabaïles, 4 à 5,000, qui viennent attaquer le camp.

Le 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique fait partie de la seconde expédition de Constantine, au mois d'octobre 1837.

1838. — Constantine. — Le bataillon prend part à l'expédition sur Sétif, en décembre. Laissé à Djimmilah, pendant la marche de la colonne expéditionnaire sur Sétif, le bataillon est attaqué par les Kabaïles. Il fait bonne contenance pendant douze jours qu'il reste à Djimmilah, et force les ennemis à renoncer à leurs entreprises contre ce poste.

1839. — Le 3e bataillon d'Afrique fait partie de l'expédition des Portes de Fer en octobre et en novembre.

1841. — Division de Constantine. — Le 12 septembre, une colonne, dont 50 hommes du 3e bataillon d'Afrique font partie, sort de Philippeville pour aller châtier des Kabaïles. Le 13, elle a de brillants engagements qui se prolongent pendant 14 heures, et elle taille en pièces ceux des ennemis qui ne peuvent lui échapper.

1842. — Division de Constantine. — Sous les ordres du colonel Brice, commandant de Philippeville, le bataillon prend part à une expédition du 1er au 4 mai inclus, contre un rassemblement considérable formé sous le commandement de Si-Zerdoud, dans la vallée de l'Oued-Guebly.

Dans la journée du 20 mai, le 3e bataillon d'Afrique contribue à la belle défense du camp d'El-Arrouch, attaqué par 4,000 Kabaïles.

1843. — Province de Constantine. — Le 3e bataillon d'Afrique fait partie d'une

expédition contre les Zerdezas, du 12 au 22 février; le 16, il a un engagement dans lequel il chasse les Kabaïles de toutes leurs positions.

Le bataillon prend part à l'expédition de l'Edough, du 22 février au 14 mars.

Il participe à l'expédition et à la prise de Collo, du 6 avril au 14 mai.

Le bataillon fait l'expédition des Hanenchas et contre El-Hasnaoui, du 23 mai au 1er août. — (Octobre 1843.)

ZOUAVES.

L'utilité de former un corps de troupes dans lequel seraient admis les indigènes se révéla presque aussitôt la prise de possession d'Alger, et M. de Bourmont eut la pensée d'organiser ce corps; mais ce fut le général Clausel qui, par arrêté du 1er octobre 1830, ordonna la formation de deux bataillons d'indigènes sous le nom de zouaves.

Aujourd'hui ce corps forme un régiment à trois bataillons, chacun de neuf compagnies dont une de dépôt. Il se compose de Français et d'indigènes.

1830. — Un bataillon de zouaves fait partie de l'expédition de l'Atlas sous le général Clausel, du 17 au 24 novembre.

1831. — Du 25 juin à la fin de juillet, les zouaves font partie de l'expédition de Medea, sous les ordres du général Berthezène, et se trouvent au combat du 1er juillet, sur le plateau d'Ouara, et à celui du col de Mouzaïa, le 2 du même mois, où ils résistent vigoureusement à l'ennemi.

1832. — Le 2 octobre 1832, les zouaves prennent part à l'expédition et au combat de Bouffarik.

1833. — Les zouaves, qui ne formaient plus qu'un bataillon depuis l'ordonnance du 7 mars 1833, prennent part à l'expédition contre les Bouyaguel et les Guerouaou, les 3 et 4 mai, sous les ordres du général Trézel.

Ils font partie de l'expédition de Coléah, le 25 septembre, et se trouvent au combat de Bouffarik.

1834. — Province d'Alger. — Le 22 janvier, 300 zouaves et 100 cavaliers français et arabes font partie d'une expédition contre les Hadjoutes.

1835. — Province d'Alger. — Les zouaves font partie de plusieurs nouvelles expéditions dirigées contre les Hadjoutes, et dans tous les engagements avec ces redoutables adversaires ils donnent des preuves de la plus grande valeur.

1836. — Province d'Oran. — Les zouaves prennent part à l'expédition de Tlemcen, du 8 janvier au 12 février.

1837. — Seconde expédition de Constantine. — Le 1er bataillon des zouaves (1re brigade, Son Altesse Royale monseigneur le duc de Nemours commandant) fait partie de la seconde expédition de Constantine, au mois d'octobre.

La prise de Constantine est le dernier fait d'armes auquel les zouaves aient pris part, jusqu'à la reprise des hostilités au commencement de 1840.

1840 — Les zouaves font partie de l'expédition de Cherchell, du 12 au 21 mars.

Ce corps prend part (1re division, Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans commandant; 1re brigade, général d'Houdetot) à l'expédition de Medea, du 26 avril au 22 mai. — Au combat de l'Affroun, le 27 avril, les zouaves s'emparent au pas de charge

et à l'arme blanche d'un des premiers mamelons de l'Affroun occupé par les ennemis. — Dans la marche du 4 mai, sur la Chiffa, un engagement sérieux a lieu à l'arrière-garde : les zouaves, sur lesquels l'ennemi essaie un houra, le culbutent et lui tuent ou blessent beaucoup d'hommes et de chevaux.

Deux bataillons de zouaves (2e colonne, — colonel Lamoricière) prennent part à l'attaque et à la prise de Mouzaïa, le 12 mai. — Au combat du 16 mai, en avant du bois des Oliviers, les zouaves abordent un bataillon régulier dans le bois et le rejettent au delà de la Chiffa. — Au combat acharné que les Arabes livrent à l'arrière-garde de la colonne (17e léger), le 20 mai, au bois des Oliviers, un bataillon de zouaves est commandé pour appuyer le bataillon du 15e léger et le 48e de ligne qui se portent au secours du 17e léger fortement engagé.

— Expédition de Miliana. — Les zouaves font partie de l'expédition de Miliana, du 4 juin au 4 juillet.

— Province d'Alger. — 550 zouaves prennent part à une expédition contre Ben-Salem sur les rives du Boudouaou, du 18 au 20 septembre ; ils se trouvent au combat du 19.

— Province de Tittery. — Les zouaves prennent part aux opérations de la campagne d'automne, du 26 octobre au 22 novembre.

Le 29 décembre, la garnison de Medea (zouaves) exécute une sortie contre la tribu des Ouzra-Ghazala ; 30 Arabes environ sont tués ; 10 sont faits prisonniers.

1841. — Dans la nuit du 16 au 17 janvier, une partie de la garnison de Medea (500 zouaves environ) s'avance jusqu'aux vallées d'Ouara, et de là, malgré le voisinage du camp des réguliers, 300 hommes détachés ramènent à sept heures du matin 1,500 moutons, 150 bœufs, 40 bêtes de somme, et 32 prisonniers. A son retour, la colonne est attaquée par 300 Kabaïles qu'elle repousse vigoureusement.

Le 5 février El-Berkani, à la tête de 8 à 900 réguliers se présente devant Medea, en même temps qu'un corps considérable de Kabaïles des environs prend position de manière à attaquer les troupes qui sortiront de cette place pour repousser Berkani. 550 hommes et deux pièces de montagnes sortent et chargent l'ennemi qui lâche prise en éprouvant des pertes considérables. Cependant une compagnie se trouve un instant engagée à supporter un feu très-nourri ; mais une autre compagnie envoyée à son secours force l'ennemi à se retirer dans le plus grand désordre. Cette journée a coûté aux Arabes des pertes considérables.

— Division de la province de Tittery. — Le régiment des zouaves fait la campagne du printemps. Il prend part au ravitaillement de Medea et de Miliana, du 27 avril au 9 mai, et se trouve aux combats qui ont lieu pendant ces expéditions les 2, 3, 4 et 5 mai. — Le 2, sous Miliana, une compagnie de zouaves fut un instant enveloppée par de nombreux Kabaïles, mais le commandant Saint-Arnaud la dégagea par une charge à la baïonnette, avec deux autres compagnies.

— Province d'Oran. — Expédition de Tegdempt. — Les zouaves font partie de l'expédition de Tegdempt, du 18 mai au 3 juin. Ils concourent au ravitaillement de Mascara, du 7 au 27 juin ; ils livrent un combat d'arrière-garde, le 25.

— Province d'Oran. — Les zouaves prennent part à la campagne d'automne, du 21 septembre à la fin d'octobre. — Le 22 septembre, au point du jour, le gouverneur général pénètre dans les montagnes boisées et difficiles de Sidi-Yahia ; la cavalerie, soutenue par les zouaves, se précipite résolument dans les fourrés où s'engage un feu très-

vif à bout portant, sur tous les points. On enlève à l'ennemi 2,000 têtes de bétail, on fait 329 prisonniers, hommes et femmes.

— Province d'Alger. — Les zouaves prennent part au ravitaillement de Miliana, du 7 au 14 octobre, et au combat de Chaab-el-Gotta, le 8 du même mois.

1842. — Province d'Alger. Les zouaves font partie d'une expédition dirigée dans le bois des Karessas, du 16 au 17 mai.

— Province de Constantine — Camp de Guelma. — Les zouaves prennent part à une expédition contre les Ouled-Ham, les 14 et 15 mai; le premier jour, ils se trouvent à un combat livré contre ces tribus.

— Province d'Oran. — Tlemcen. — Combat de Rab-el-Taza, le 29 avril, contre Abd-el-Kader.

— Province d'Alger. — Les zouaves font partie de l'expédition du printemps en mai et juin.

Ils prennent aussi part à une expédition dans l'Ouarensenis, au mois de septembre. — Le 19, ils contribuent à charger avec le plus grand succès 4,000 Kabaïles qui attaquaient la division. Dans le reste de la journée, l'ennemi fournit à l'arrière-garde la possibilité de l'attaquer cinq fois sur des terrains favorables, et toutes ces occasions, saisies avec autant de précision que de vigueur, coûtent la vie à un grand nombre de Kabaïles. Un détachement de zouaves prend la principale part au dernier de ces engagements. Cette journée, si honorable pour nos braves soldats, coûte des pertes sensibles aux zouaves dont deux lieutenants sont tués, quatre capitaines et deux lieutenants blessés. — Dans la journée du 20, les zouaves concourent à repousser les diverses attaques que les Arabes tentent contre la colonne.

Les zouaves font, sous les ordres du gouverneur général, une seconde expédition dans l'Ouarensenis, aux mois de novembre et de décembre.

1843. — Garnison de Miliana. — Un bataillon des zouaves se distingue dans l'expédition contre la tribu des Beni-Ferrah, en février 1843.

Province de Tittery. — Les zouaves font partie de l'expédition chez les Beni-Djaad et contre les Nezliona, au mois de mars, sous les ordres de Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Aumale. Le 11, l'avant-garde arrive au pied des montagnes de Nezliona ; 120 spahis se lancent hardiment sur quelques cavaliers postés sur le mamelon de Dra-el-Abbas. L'infanterie les rejoint aussi promptement que possible, les hommes jettent leurs sacs, et une compagnie de zouaves, entraînée par le colonel Cavaignac, tombe à la baïonnette sur les Kabaïles surpris, et les culbute dans un ravin profond.

Les zouaves prennent part à une expédition dans l'Ouarensenis, sous les ordres du gouverneur général, en mai, juin et juillet. Le 12 mai, la cavalerie, le goum et le 3e bataillon de zouaves sans sacs, se dirigent sur la tribu des Sbihh, l'atteignent vers le soir, et après un petit combat où cette tribu perd une trentaine d'hommes, ils font une des razzias les plus considérables qu'on ait vues jusqu'alors ; 1,900 prisonniers, 3 à 400 poulains ou juments, 7 ou 800 ânes et dix ou douze mille têtes de bétail restent au pouvoir de nos troupes. Un sergent et deux zouaves sont entrés les premiers dans une caverne remplie d'ennemis.

Le 3e bataillon de zouaves après avoir fait l'expédition ci-dessus, entre dans la composition de la colonne qui opère dans l'ouest de l'Ouarensenis, sous les ordres du colonel Pelissier, du 13 juillet au 11 août suivant, et qui obtient de nombreuses soumissions.

— Division de Mostaganem. — Les zouaves prennent part aux opérations chez les Djaffras, du 8 au 16 mai.

— Camp de Teniet-el-Had. — A la razzia exécutée, le 29 juin, chez les Beni-Meda, un bataillon de zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel Chasseloup, est envoyé au pas de course pour soutenir la cavalerie qui était à la poursuite de l'ennemi. Cette excellente troupe s'est montrée, dans cette journée, digne de la réputation qu'elle s'est acquise depuis longtemps.

LÉGION ÉTRANGÈRE.

Une loi du 9 mars 1831 ayant autorisé la formation d'une légion d'étrangers, sous la condition qu'elle ne pourra être employée que hors du territoire continental du royaume, l'ordonnance royale du 10 du même mois prescrivit la formation de cette légion, laquelle fut organisée successivement avec les étrangers de toutes nations, déserteurs ou réfugiés.

Une ordonnance du 25 juin 1835 ayant rapporté celle du 10 mars 1831, et disposé que la légion étrangère cesserait de faire partie de l'armée française, cette légion est passée alors au service de la reine d'Espagne.

Mais dans la même année, la formation d'une nouvelle légion étrangère fut prescrite par l'ordonnance du 16 décembre; le 1er bataillon a été organisé immédiatement, et les autres bataillons à mesure que les besoins du service l'ont exigé.

Enfin, une ordonnance du roi, du 30 décembre 1840, a divisé la légion étrangère en deux régiments, qui ont pris la dénomination de 1er et 2e régiments de la légion etrangère.

Le premier régiment s'est trouvé constitué avec les trois premiers bataillons.

Le deuxième régiment a été organisé à Bone, le 13 avril 1841, provisoirement à deux bataillons, le 4e envoyé d'Alger et le 5e qui était à Bone. Le 3e bataillon a été formé au mois de mai suivant.

Cette légion a pris part à tous les combats que nos troupes ont livrés en Algérie depuis 1831. Les compagnies polonaises se sont particulièrement distinguées.

TIRAILLEURS INDIGÈNES.

Une ordonnance du 7 décembre 1841 prescrit la formation de bataillons d'infanterie indigènes, prenant la dénomination de *bataillons de tirailleurs indigènes*, et portant en outre le nom de la province ou de la subdivision dans laquelle ils ont été organisés.

Le nombre des bataillons de tirailleurs indigènes est, quant à présent, fixé à trois : dont un pour les provinces d'Alger et de Tittery, un pour celle de Constantine, et le troisième pour celle d'Oran.

GARDE NATIONALE,

OU MILICE AFRICAINE.

Dès les premiers temps qui ont suivi notre arrivée en Afrique, l'autorité française a senti que la formation d'une milice locale était le seul moyen d'assurer l'ordre et la tranquillité sur les divers points que nous occupons, dans les circonstances où l'on serait forcé de réunir contre les ennemis du dehors toutes les troupes disponibles. Frappé de l'importance de cette institution, le général Clausel, commandant en chef l'armée d'Afrique, créa, par un arrêté du 24 décembre 1830, dans la ville d'Alger, une garde urbaine dont les rangs devaient s'ouvrir indistinctement à tous les Européens, et, sous certaines garanties, aux indigènes eux-mêmes; mais cette mesure reçut à peine un commencement d'exécution.

La garde nationale, en Afrique, ne fut régulièrement organisée que par un arrêté du duc de Rovigo, en date du 21 septembre 1832, dont les dispositions s'étendaient aux villes d'Oran et de Bone, et appelaient les Français seuls à en faire partie.

Mais, plus tard, le rapide accroissement de la population européenne dans l'Algérie fit reconnaître la nécessité d'apporter quelques modifications à cette dernière disposition, et, par arrêté du 22 mars 1836, le maréchal Clausel admit au service de la garde nationale tous les Européens âgés de 20 à 50 ans, domiciliés à Alger, et propriétaires et patentés. En conséquence de cette disposition, et pour mieux faire comprendre aux étrangers de tous les pays, établis dans l'Algérie et jouissant des mêmes droits que les Français, qu'ils doivent être assujettis aux mêmes devoirs, on a substitué au titre de *Garde nationale* celui de *Milice africaine*.

ARTILLERIE.

ÉTAT DES TROUPES D'ARTILLERIE QUI ONT FAIT OU QUI FONT ACTUELLEMENT PARTIE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE, DEPUIS 1830 JUSQU'AU 1er OCTOBRE 1843.

RÉGIMENTS	NUMÉROS DES BATTERIES.	DATES DE LEUR DÉPART DE FRANCE.	DATES DE LEUR RENTRÉE EN FRANCE.
ARMÉE D'EXPÉDITION D'ALGER.			
2e Régiment	4e Batterie.	du 11 au 17 mai 1830.	8 septembre 1830.
	10e *id.*	*id.*	8 décembre 1831.
	11e *id.*	*id.*	29 *id.*
3e Régiment	4e *id.*	*id.*	3 janvier 1831
	10e *id.*	*id.*	3 *id*,
	11e *id.*	*id.*	29 décembre 1831.
4e Régiment	10e *id.*	*id.*	3 janvier 1831.
	11e *id.*	*id.*	11 janvier 1832.
7e Régiment	4e *id.*	*id.*	8 décembre 1831.
	10e *id.*	*id.*	Fin août 1830.
	11e *id*	*id.*	11 janvier 1832.
9e Régiment	4e *id.*	*id.*	8 sept. 1830 et 8 déc. 1831
	10e *id.*	*id.*	Fin août 1830.
	11e *id.*	*id.*	11 janvier 1832.
Artillerie de marine	1re *id.*	*id.*	octobre 1830.
	2e *id.*	*id.*	*id.*
	3e *id.*	*id.*	*id.*
	4e *id.*	*id.*	*id.*
TROUPES ENVOYÉES SUCCESSIVEMENT EN AFRIQUE depuis le départ de la première expédition.			
3e Régiment	15e Batterie.	9 mai 1832.	28 août 1836.
5e Régiment	4e *id.*	23 novembre 1831.	5 octobre 1834.
	10e *id.*	1er décembre 1831.	15 avril 1835.
	11e *id.*	13 *id.*	30 août 1834.
	12e *id.*	13 *id.*	2 avril 1835.
7e Régiment	12e *id.*	9 mai 1832.	4 février 1838.
10e Régiment	10e *id.*	13 novembre 1831.	4 octobre 1834.
	11e *id.*	13 *id.*	1er *id.*
	12e *id.*	1er décembre 1831.	1er *id.*
	16e *id.*	11 juillet 1832.	27 juin 1836.
10e Régiment	4e *id.*	30 mars, 1er avril 1833.	26 mars 1838 et 18 février 1839.
10e *id.*	5e et 6e Batteries.	20 septembre 1833.	1/2 6e Batt. 10 sept. 1836.
3e *id.*	5e Batterie,	30 octobre 1833.	
13e *id.*	5e *id.*	7 et 12 avril 1837.	
4e *id.*	4e *id.*	5 août 1837.	21 mars 1838.
14e *id.*	4e *id.*	31 juillet 1837.	
9e *id.*	8e *id.*	24 juillet 1837.	10 juin 1839.
3e *id.*	1/2 7e *id.*	20 et 21 septembre 1837.	29 janvier 1839.
6e *id.*	5e *id.*	11 et 12 janvier 1840.	
12e *id.*	4e *id.*	3 et 4 janvier 1840.	
14e *id.*	5e *id.*	27 et 31 décembre 1840.	

GÉNIE.

ÉTAT DES TROUPES DU GÉNIE QUI ONT FAIT OU QUI FONT ACTUELLEMENT PARTIE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE, DEPUIS 1830 JUSQU'AU 1er OCTOBRE 1843.

RÉGIMENTS.	NUMÉROS DES COMPAGNIES.	DATES DE LEUR DÉPART DE FRANCE.	DATES DE LEUR RENTRÉE EN FRANCE.
ARMÉE D'EXPÉDITION D'ALGER.			
1er Régiment (1er Baton).	Compie de Mineurs.	du 11 au 17 mai 1830.	11 janvier 1831.
	1re Cie de Sapeurs.	*id.*	3 *id.*
	2e *id.*	*id.*	3 *id.*
	3e *id.*	*id.*	11 *id.*
2e Régiment (1er Baton).	4e *id.*	*id.*	11 *id.*
	5e *id.*	*id.*	11 *id.*
3e Régiment (1er Baton).	Cie de Mineurs.	*id.*	2 mars 1832.
	4e Cie de Sapeurs.	*id.*	22 décembre 1831.
TROUPES ENVOYÉES SUCCESSIVEMENT EN AFRIQUE depuis le départ de la première expédition.			
2e Régiment (2e Baton)..	1re Cie de Sapeurs.	17 juillet et 10 août 1832.	17 février 1836.
3e Régiment, 1er Baton.	7e Cie de Sapeurs.	9 mai 1832.	22 avril 1834.
3e Régiment, 2e Baton.	Cie de Mineurs.	26 janvier 1832.	2 mai 1834.
	3e Cie de Sapeurs.	Novembre 1831.	Janvier 1834.
	6e *id.*	*id.*	*id.*
	7e *id.*	28 mai 1832.	17 août 1836.
3e Régiment (2e Baton)..	deux Cies de Sapeurs.	5 et 30 janvier 1833.	23 avril 1836.
2e *id.* (2e *id.*)..	3e Cie de Sapeurs.	20 septembre 1833.	16 janvier 1837.
2e *id.* (2e *id.*)..	4e *id.*	3 et 8 décembre 1833.	2 septembre 1840.
2e *id.* (2e *id.*)..	5e *id.*	24 décembre 1833.	28 mars 1839.
2e *id.* (2e *id.*)..	7e *id.*	27 *id.*	12 août 1838.
2e *id.* (2e *id.*)..	Cie de Mineurs.	12 avril 1834.	
2e *id.* (1er *id.*)..	1re Cie de Sapeurs.	1er *id.*	12 août 1838.
1er *id.* (2e *id.*)..	3e *id.*	5 et 9 novembre 1835.	6 septembre 1841.
1er *id.* (2e *id.*)..	6e *id.*	19 novembre 1835.	25 juillet 1841
1er *id.* (2e *id.*)..	7e *id.*	28 *id.*	21 et 23 octobre 1842.
1er *id.* (1er *id.*)..	4e *id.*	29 septembre 1836.	25 juillet 1841.
2e *id.* (1er *id.*)..	2e *id.*	4 décembre 1836.	1er août 1841.
1er *id.* (1er *id.*)..	Cie de Mineurs.	1er mars 1837.	13 janvier 1842.
1er *id.* (1er *id.*)..	3e Cie de Sapeurs.	2 *id.*	11 février 1842.
2e Régiment...........	Cie de Sap. conducteurs.	6 *id.*	
3e *id.* (1er Baton)..	5e Cie de Sapeurs.	30 *id.*	6 mars 1842.
3e *id.* (1er *id.*)..	6e *id.*	25 juillet, 2 et 14 août 1837.	30 mars 1842.
1er Régiment...........	Cie de Sap. conducteurs.	12 août 1838.	
3e *id.* (2e Baton)..	3e Cie de Sapeurs.	7 septembre 1838.	
2e *id.* (1er *id.*)..	7e *id.*	4 août 1839.	
1er *id.* (1er *id.*).	1re *id.*	10 et 31 décembre 1839.	
3e *id.* (2e *id.*).	1re *id.*	9 février 1840.	
1er *id.* (1er *id.*)..	2e *id.*	13 janvier 1840.	
1er *id.* (1er *id.*)..	3e *id.*	24 août 1840.	
2e *id.* (2e *id.*)..	6e *id.*	8 avril 1841.	
3e *id.* (1er *id.*)..	1re *id.*	3 avril 1841.	
3e *id.* (1er *id.*)..	2e *id.*	*id.*	
3e *id.* (1er *id.*)..	4e *id.*	*id.*	
1er *id.* (1er *id.*)..	6e *id.*	23 novembre 1841.	
2e *id.* (1er *id.*)..	5e *id.*	*id.*	
2e *id.* (1er *id.*)..	4e *id.*	28 décembre 1841.	
3e *id.* (1er *id.*)..	5e *id.*	28 janvier 1842.	
3e Régiment...........	Cie de Sap. conducteurs.	20 *id.*	

CHASSEURS A CHEVAL D'AFRIQUE.

1er RÉGIMENT.

Ce régiment a été organisé en vertu d'une ordonnance royale du 17 novembre 1831, qui prescrivit la formation de deux régiments de cavalerie légère sous la dénomination de chasseurs d'Afrique.

1832. — Province d'Alger. — Le 6 avril 1832, le 1er régiment de chasseurs, soutenu par deux compagnies de la légion étrangère, marche sur la tribu des El-Ouffia, pour la châtier de l'acte de trahison qu'elle avait commis quelque temps auparavant.

Le régiment prend part à l'expédition de Bouffarick, et au brillant combat qui est livré le 2 octobre.

1833. — Les 2e et 3e escadrons du régiment font partie d'une expédition contre les Bouyagaeb et les Guerouaou, les 3 et 4 mai, sous les ordres du général Trézel.

200 chevaux du régiment prennent part à une expédition sur Coleah, le 25 septembre, et au combat des défilés de Bouffarick.

1834. — Province d'Alger. — Du 19 au 22 mai, 100 chasseurs du 1er régiment font partie d'une expédition dirigée contre les Hadjoutes.

1835. — Province d'Alger. — Le régiment prend part à une autre expédition contre les Hadjoutes, du 5 au 9 janvier.

Le 29 mars, deux escadrons du 1er régiment de chasseurs, faisant partie d'une colonne qui avait quitté Bouffarick, se dirigeant vers la Chiffa, traversent au petit jour cette rivière et exécutent une charge sur les rassemblements ennemis qui s'enfuient épouvantés. Cette charge est poussée jusqu'à deux lieues de la rivière.

Le régiment fait partie d'une nouvelle expédition dirigée contre les Hadjoutes, le 9 août.

Le régiment prend part à une expédition dans la Metidja, du 17 au 22 octobre. Le 18, il concourt à culbuter sur toute la ligne 3,000 fantassins ennemis.

Le régiment se trouve à l'affaire du 30 novembre, à Ouled-Mendil.

1836. — Province d'Alger. — Le régiment est au nombre des troupes qui opèrent une reconnaissance le long de la Chiffa et dans la direction de Coleah, du 1er au 3 mars.

En mars et avril, le régiment prend part à une expédition qui va jusqu'à Medea. Au combat du 31 mars, un peloton de chasseurs, par une charge vigoureusement exécutée, refoule les ennemis de toutes parts. Le régiment se trouve au passage de Teniah de Mouzaïa, le 2 avril, et arrive le 4 à Medea.

1837. — Province d'Alger. — Le régiment fait partie d'une reconnaissance sur l'Arba, du 23 au 26 février, et se trouve à un combat livré le 24.

Expédition du 25 au 30 mai. — Dans la nuit du 25 au 26 mai, le général Perregaux, envoyé au secours du poste de Boudouaou, détache le colonel Schauenburg avec le 1er régiment de chasseurs, 2 bataillons d'infanterie et 20 sapeurs. Le 28, la colonne longeant l'Isser, aperçoit au gué de Ben-Batah un nombre assez considérable de Kabaïles; le gué est franchi par la cavalerie et les zouaves, les hauteurs sont attaquées, et les Arabes débusqués de crêtes en crêtes, sont précipités dans l'Isser. Dès ce moment, l'ennemi disparaît avec une grande rapidité.

Deux escadrons du régiment prennent part à l'expédition de Constantine, en octobre 1837.

1839. — Pendant l'expédition des Portes de Fer (ou Bibans), en octobre et en novembre, le régiment fait partie de la première division commandée par S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans.

Le 1er régiment de chasseurs se trouve au combat du 31 décembre, entre le camp supérieur de Blida et la Chiffa ; il y acquiert de nouveaux titres à l'estime de l'armée.

1840. — Quatre escadrons du régiment font partie de l'expédition de Cherchell, du 12 au 21 mars.

Du 18 au 20 avril, deux escadrons concourent à une expédition sur le Fondouck.

500 hommes de ce corps prennnent part à l'expédition de Medea, du 26 avril au 22 mai. Le 27 avril, au combat de l'Affroun, les chasseurs attaquent avec beaucoup de vigueur et rejettent l'ennemi jusqu'au pied des hauteurs de l'Affroun.

Expédition de Miliana, du 4 juin au 4 juillet. Les 7 et 12 juin, le commandant Bouscarens, du 1er de chasseurs, à la tête des spahis et des gendarmes maures, charge vigoureusement les Kabaïles.

380 chevaux du régiment prennent part à une expédition dirigée contre les troupes de Ben-Salem, sur les rives de Boudouaou, du 18 au 20 septembre. Au combat du 19, le 1er de chasseurs passe rapidement la rivière de Boudouaou, aborde vigoureusement la cavalerie arabe, qui est coupée en deux et dispersée complétement par le 1er escadron; 120 cadavres restent sur place.

Alger. — Le régiment fait partie d'une expédition dans la vallée du Chelif, jusqu'à Miliana, du 1er au 7 octobre, et se trouve au combat du 4 près de cette ville.

1841. — Campagne du printemps. — Le 1er régiment de chasseurs prend part aux ravitaillements de Medea et de Miliana, du 1er au 8 avril, et du 27 de ce mois au 9 mai. Le 3 mai, le corps expéditionnaire est attaqué devant Miliana par Abd-el-Kader, qui avait réuni de nombreuses forces (9,000 fantassins et 10,000 chevaux). Cette petite armée est mise dans une déroute complète en laissant 400 morts. Le 4, toute la cavalerie ennemie a été poussée jusqu'au delà du pont du Chelif El-Kantara, que nos troupes passent. Le 5, notre cavalerie bat, à Beni-Zoug-Zoug, 4,000 chevaux commandés par Abd-el-Kader lui-même. Quatre escadrons de sa cavalerie régulière éprouvent une perte considérable, et laissent 180 hommes sur la place et 49 prisonniers.

Le régiment fait partie de l'expédition de Boghar et de Thaza, du 18 mai au 2 juin, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, et concourt aux diverses opérations exécutées par cet officier général, dans la province d'Alger, du 6 juin au 3 juillet.

1842. — Un détachement du régiment fait partie de l'expédition contre les Beni-Menacer, au mois d'avril. Le 1er, il contribue par un coup de main hardi et heureux, à enlever ou détruire quatre postes qu'Embarek tenait le long de la Chiffa.

Le régiment prend part à l'expédition du 16 au 17 mai, dans le bois des Karessas, qui a pour résultat la prise de 150 brigands Hadjoutes.

Le régiment concourt à une expédition vers le Chelif, en juin et juillet, sous les ordres du général Changarnier. Le 1er juillet, la cavalerie, commandée par le colonel Korte, du 1er de chasseurs, se jette, sans hésiter, au milieu de la population, en enveloppe une partie pendant qu'elle lutte avec les cavaliers, dont les femmes, les enfants et les troupeaux se trouvent compromis. Le combat est court, mais très-vif; on se bat corps à corps. Cinq chasseurs sont tués raide, onze sont blessés plus ou moins grièvement.

L'ennemi perd de 40 à 50 cavaliers ; 3,000 prisonniers, 1,500 chameaux, 300 chevaux ou mulets, et 15 à 16,000 têtes de bétail tombent en notre pouvoir. Ce beau combat fait le plus grand honneur à notre cavalerie, et en particulier à l'habile officier qui la commandait.

Division d'Alger. — Un escadron du 1er régiment de chasseurs opère également, dans le mois de juillet, sous les ordres du général De Bar, dans la province de Tittery.

Le régiment prend part à l'expédition dirigée dans l'Ouarensenis, par le général Changarnier, au mois de septembre. Le 19, 50 chasseurs contribuent à charger, avec le plus grand succès, 4,000 Kabaïles qui attaquaient la division.

Le régiment fait partie de l'expédition de l'Ouarensenis, du 22 novembre au 5 janvier 1843, sous les ordres du gouverneur général.

1843. — Un détachement du 1er régiment de chasseurs prend part à l'expédition contre les Beni-Menacer, du 17 janvier au 12 février. Il contribue, le 23 janvier, à repousser brillamment Abd-el-Kader, et le lendemain, 24, à le chasser de la vallée de l'Oued-Meselmoun et à le refouler dans les grandes montagnes des Gourayas.

600 chevaux, des 1er et 4e chasseurs, des spahis et gendarmes, prennent part à l'expédition dans laquelle S. A. R. monseigneur le duc d'Aumale s'empare, à Taquin, le 16 mai, de la smala d'Abd-el-Kader.

Au camp de Teniet-el-Had, 120 chevaux du 1er régiment de chasseurs contribuent à exécuter une razzia, le 28 juin, dans le pays des Beni-Meda.

Garnison de Cherchell. — Un peloton de 20 cavaliers du 1er de chasseurs prend part aux opérations dans l'agalick de Sidi-Ghoberini, du 27 mai au 13 juin 1843.

2me RÉGIMENT.

Le 2e régiment de chasseurs d'Afrique a été créé en même temps que le 1er (par ordonnance du 17 novembre 1831).

1832. — Province d'Oran. — Le 23 octobre, le parc est attaqué par 500 cavaliers garabas. 130 hommes du 2e chasseurs et 200 hommes du 66e mettent les Arabes en déroute. Pendant le combat, 50 chasseurs s'étant trouvés au milieu de l'ennemi, conservent constamment l'avantage, et les Arabes ne peuvent prendre la fuite qu'en passant sous leurs coups meurtriers.

1833. — Combat de Sidi-Kaddour-Deby, le 8 mai. — Dans la nuit du 7 au 8 mai, une colonne, dans laquelle se trouvent 400 chevaux, sort d'Oran pour marcher sur les Arabes Garabas. Les ennemis occupaient le premier plan des montagnes de Sidi-Kaddour-Deby. En un instant, deux escadrons du 2e régiment de chasseurs à cheval, les Turcs à pied et à cheval, deux compagnies de voltigeurs du 66e, et un demi-bataillon de la légion étrangère, sont maîtres des trois camps des Garabas. La plupart des Arabes s'enfuient, beaucoup sont tués.

Le 27 mai, à cinq heures du matin, un escadron du 2e chasseurs, deux pièces de montagne, le 4e bataillon de la légion étrangère, deux compagnies du 66e, sortent d'Oran pour protéger les travailleurs aux fortifications du poste de Kergeutah. Une vive fusillade s'engage entre nos tirailleurs et les éclaireurs de l'ennemi qui se présentent de tous côtés. Peu de temps après, l'ennemi, qui marche sur Oran, se déploie pour attaquer nos troupes de front, tandis qu'une autre colonne cherche à tourner notre gauche. Pendant le combat, un escadron du 2e chasseurs d'Afrique fait une belle charge

sur un détachement ennemi qui avait eu l'audace de passer entre notre aile droite et Oran. Presque tout ce qui le composait est sabré par les chasseurs ou fusillé par deux compagnies du 66e, embusquées derrière des haies d'aloès, et par des tirailleurs sortis à propos de la place. A trois heures après-midi, l'ennemi commence son mouvement de retraite, après avoir eu plus de 200 tués et 5 ou 600 blessés.

— Expédition de Mostaganem. — 60 chasseurs du 2e régiment font partie de l'expédition de Mostaganem; ils prennent part au combat du 28, devant Mazagran, et à la prise de Mostaganem, qui a lieu le même jour.

— Province d'Oran. — Le 2e régiment de chasseurs concourt à une expédition dirigée contre la tribu des Smélas, les 4 et 5 août.

400 chasseurs du 2e régiment prennent part à l'expédition contre les Bordgia, le 2 décembre.

1834. — Province d'Oran. — Le 6 janvier, des Arabes attaquent la grand'garde de cavalerie du côté du petit lac de Déat-Morcely; mais ils sont vigoureusement repoussés par trois escadrons du 2e de chasseurs.

1835. — Province d'Oran. — Combat du 26 juin, à Mouley-Ismaël. — Les tirailleurs ennemis sont d'abord repoussés par l'avant-garde, composée de deux escadrons du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, trois compagnies polonaises et deux obusiers de montagne; mais ces troupes ayant été ramenées d'une centaine de pas, le général Trézel fait avancer le gros de ses forces, pendant que le colonel Oudinot exécute, avec son escadron de lanciers, une charge sur le chemin, où il est tué d'un coup de feu au front. Après un moment de confusion causé par ce malheureux événement, un effort général décide l'ennemi à la retraite.

— Expédition de Mascara. — Du 25 novembre au 13 décembre, le 2e régiment de chasseurs fait partie de cette expédition. Le 1er décembre, au combat sur le Sig, il soutient les troupes, qui s'emparent d'un marabout auprès duquel sont réunis 15 à 1,800 Arabes.—Combat au passage du bois de l'Habrach, le 3 décembre. Le maréchal Clausel et le duc d'Orléans s'avancent en avant de la colonne, précédés seulement de quelques tirailleurs et suivis d'un peloton de chasseurs d'escorte (40 à 50 chevaux au plus). Tout à coup ils découvrent le revers du rideau et se trouvent à deux cents pas d'une masse énorme de cavaliers, dans laquelle vont donner les 10 à 12 voltigeurs qui les précèdent. Un mouvement d'élan se manifeste alors parmi les officiers d'état-major et d'ordonnance qui suivent le prince et le maréchal; mettre le sabre à la main sans calculer la force des Arabes, enlever avec le brave capitaine Bernard les chasseurs de l'escorte par les cris de : En avant! en avant! charger à fond l'ennemi, le faire reculer en désordre à plus de 500 mètres, tout cela est fait aussi rapidement que l'éclair.

1836.—Le régiment fait partie de l'expédition de Tlemcen, du 8 janvier au 12 février. — 200 chasseurs du 2e régiment font partie des troupes qui opèrent une reconnaissance vers l'embouchure de la Tafna, du 7 avril à la fin de ce même mois, et se trouvent au combat du 15 avril, près Gazer, et à celui du 25 suivant, sur le mont Telgoat, comme on l'a vu au 47e de ligne.

Le régiment fait partie de l'expédition sous les ordres du général Bugeaud, dans la province d'Oran, et se trouve au combat du 11 juin et à celui du 24, à la Sassef, ainsi qu'à celui de la Sickak, le 6 juillet.

Le régiment concourt aux opérations dirigées par le général Létang sur la Mina. Le 12 octobre, Abd-el-Kader, campé à Madera avec plus de 8,000 hommes d'infanterie,

est débusqué en un instant et mis en pleine retraite par le 2e régiment de chasseurs d'Afrique, les Arabes de Mustapha, le 47e de ligne et des pièces de montagne.

En 1837, 1838 et 1839, le régiment fait partie de la division d'Oran. Le 15 décembre de cette dernière année, un détachement, qui fait partie de la garnison de Mostaganem, prend part à une sortie contre les troupes d'Abd-el-Kader, qui attaquaient Mazagran.

1840. — Province d'Oran. — Le 1er escadron du 2e régiment de chasseurs d'Afrique est détaché de la division d'Oran et fait partie de l'expédition de Cherchell, du 12 au 21 mars.

— Province d'Oran. — Le régiment se trouve au combat de Bridia, le 14 mai.

Au combat près Miserghin, contre la cavalerie du kalifat Bou-Hamedy, le 3 octobre, le régiment s'élance à la poursuite de l'ennemi, qui, s'étant replié sur la réserve, essaie de tenir; la fusillade s'engage vivement; on s'aborde à l'arme blanche. Les Arabes, dont le nombre est plus que double de celui du 2e régiment de chasseurs, battent néanmoins en retraite, après avoir éprouvé de grandes pertes.

Le régiment fait partie de l'expédition contre les Ouled-Ali (fraction des Beni-Amer) et les Garabas, du 21 au 23 octobre. Il contribue à opérer une razzia dans les matamores de Bou-Chouicha, du 8 au 11 novembre.

1841. — Province d'Oran. — Le régiment concourt à une razzia, du 12 au 14 janvier, dans la plaine du Sig, à environ treize lieues d'Oran, contre les troupes arabes de Ben-Tamy.

Le régiment prend part à l'expédition de Tagdempt, du 18 mai au 3 juin, et se trouve au combat du 30 mai, livré contre Abd-el-Kader, sur les hauteurs qui environnent Mascara.

Le régiment prend part à la campagne d'automne, en septembre et octobre 1841. Le 22 septembre, au point du jour, la colonne expéditionnaire pénètre dans les montagnes boisées et difficiles de Sidi-Gahia. Le 7 octobre, le gouverneur général se trouvant en présence des troupes d'Abd-el-Kader, donne aussitôt l'ordre d'engager vivement l'action. Les chasseurs (800 chevaux), les spahis, etc., tombent sur la cavalerie des tribus et la mettent en fuite. D'un autre côté, le gouverneur général, franchissant les derniers ravins avec les zouaves, arrive pour secourir une partie des Medjehers, acculés par l'ennemi à une berge presque infranchissable. Aussitôt les cavaliers rouges s'arrêtent court; mais ils sont promptement renforcés par le reste des réguliers. En cet instant, nos chasseurs, les spahis et les Douairs, qui viennent de vaincre à droite, font un changement de direction et accourent prendre part à ce nouvel engagement. Ils donnent avec une grande impétuosité, dispersent et chassent tous les irréguliers du champ de bataille; les cavaliers rouges seuls combattent vaillamment, quoique perdant du terrain; trois fois ils se rallient et soutiennent trois charges vigoureuses; enfin ils sont mis en fuite et poursuivis jusqu'à une distance de deux lieues. Ce beau combat de cavalerie fait le plus grand honneur au 2e régiment de chasseurs.

— Province de Constantine. — Le régiment fait partie de l'expédition dirigée, le 14 novembre, contre la tribu des Beni-Méhemet et Sidi-Zerdoud, pour venger l'assassinat commis sur la personne du sous-lieutenant Alleaume. Partie de Bone, la colonne surprend la tribu au milieu des divertissements de la fête du rhamadan. Au signal convenu, l'attaque commence; en un instant, tout est tué ou mis en fuite; les troupeaux sont enlevés, ainsi que tout ce qui se trouvait dans les tentes.

1842. — Division d'Oran. — 250 chasseurs du 2e régiment prennent part à une

expédition sur le Chelif, du 14 mai au 13 juin; ils se trouvent au combat du 18 mai contre les Beni-Zerouels, Beni-Zentès, Beni-Medíouna, et à celui du 19.

Le régiment fait partie de l'expédition dans la vallée de l'Oued-Rihou, du 18 août au 7 septembre.

— Division d'Oran. — Le régiment fait partie d'une expédition dirigée au sud et sud-est de Tegedempt, en septembre et octobre, par le général Lamoricière.

Le régiment concourt à l'expédition contre les Flittas, en novembre et décembre, sous le commandement du général Lamoricière.

— Subdivision de Mostaganem. — 200 chasseurs du 2e régiment prennent part à une expédition faite en décembre 1842, et à une razzia exécutée le 20, contre les Cheurfas.

1843. — Subdivision de Tlemcen. — Opérations chez les Djaffras, dirigées par le général Bedeau, du 8 au 16 mai.

— Subdivision de Mostaganem. — Combat soutenu par une fraction des troupes du général Gentil, le 14 mai, à la suite d'une razzia faite sur des fractions rebelles des Flittas. Ce combat est l'un des plus honorables qui aient été livrés en Afrique; 51 chasseurs d'abord, auxquels 60 se sont réunis un peu plus tard, ont soutenu longtemps les efforts de 3 à 400 cavaliers réguliers et de 1,000 à 1,200 chevaux des tribus. Les chasseurs ne pouvant plus combattre comme cavalerie, se sont réfugiés sur une butte où se trouvent le marabout de Sidi-Rached et un cimetière. Ils mettent pied à terre, entourent leurs chevaux, et, couchés à plat ventre pour ne pas être tous tués par un feu très-supérieur, ils ne se relèvent que pour repousser les cavaliers réguliers et les gens des tribus qui ont également mis pied à terre pour les enlever. Ils rendent ainsi vains les efforts répétés de cette multitude, et quand, après plus de deux heures de résistance, ils sont délivrés par un bataillon du 32e, il y a 14 chasseurs tués et 22 blessés. 37 chevaux ont aussi péri sous les balles. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'action du capitaine Favas, qui, avec 60 chevaux, traverse toute la cavalerie ennemie pour venir partager le sort des 51 chasseurs qui ont été enveloppés les premiers. Il est devenu l'âme de la défense; et cependant, sur 7 officiers, il est le seul qui ne soit pas blessé.

— Division de Mascara. — Deux escadrons du régiment font partie des expéditions au sud de Mascara et dans l'Ouarensenis, sous les ordres du général Lamoricière, en mai et juin. Ils prennent part, le 19 juin, à un combat livré dans la vallée du Haut-Rihou contre plusieurs tribus.

Au mois d'août, ces escadrons concourent aux opérations dirigées par le même officier-général. Le 24, les tentes d'Abd-el-Kader ayant été aperçues au-dessous d'Aïn-Kerima par quelques cavaliers envoyés en reconnaissance, le général Lamoricière lance aussitôt sa cavalerie qui envahit le camp, tue une quarantaine de fuyards, fait une douzaine de prisonniers, enlève environ 60 chameaux, bon nombre de chevaux et surtout de mulets. La tente de l'émir, celle du kalifat Ben-Allal et plusieurs de ses domestiques sont pris (octobre 1843).

BELLE ACTION DU TROMPETTE ESCOFFIER,

DU 2me RÉGIMENT.

Au combat livré le 22 septembre 1843, dans la plaine de Sidi-Youssef, par le général de Lamoricière, le capitaine-adjudant-major de Cotte venait d'avoir son cheval tué en

abordant l'infanterie. Retardé par une ancienne blessure à la banche, blessure qui ne lui permet pas de courir, sa perte était certaine, lorsque le trompette Escoffier, mettant pied à terre, lui dit : « Mon capitaine, prenez mon cheval ; c'est vous et non pas moi « qui rallierez l'escadron. » M. de Cotte remonte à cheval, rallie en effet l'escadron, et le combat se rétablit. Mais à l'appel Escoffier manque : il est prisonnier des Arabes !

Une si belle action, un si noble dévouement, ont été récompensés immédiatement : M. le maréchal ministre de la guerre a proposé au roi d'accorder la croix de la Légion-d'Honneur au trompette Escoffier, et Sa Majesté a accueilli avec empressement la proposition du ministre.

3me RÉGIMENT.

Une ordonnance royale, du 6 janvier 1833, a prescrit la formation définitive, à Bone, d'un régiment de chasseurs d'Afrique, sous le numéro 3. Ce régiment fut organisé immédiatement et ne tarda pas à rendre d'importants services dans la subdivision de Bone.

1833. — Bone. — 520 chevaux du 3e chasseurs, du corps auxiliaire turc et des spahis, font partie d'une expédition contre la tribu des Ouled-Attia. Sortie de Bone le 21 avril, à minuit, la colonne cerne, à la pointe du jour, les Ouled-Attia. Les Arabes s'élancent avec fureur sur nos troupes, mais deux charges brillantes de cavalerie exécutées à l'arme blanche, mettent l'ennemi dans une déroute complète.

400 hommes du 3e régiment concourent à l'expédition contre la tribu des Merdès, le 12 septembre.

1834. — Des pelotons du 1er escadron du 3e de chasseurs d'Afrique concourent aux opérations exécutées par la garnison de Bougie, les 2 et 5 mars et le 23 avril 1834 (voir pour les détails le 59e de ligne).

— Bougie. — Attaque du 29 avril par les Kabaïles. — L'ennemi est atteint et sabré par notre cavalerie.

— Bone. — Le régiment prend part à une expédition contre Achmet, bey de Constantine ; au combat du 20 novembre, les escadrons du 3e de chasseurs, les spahis, les Arabes auxiliaires mettent les troupes d'Achmet-Bey dans la plus complète déroute.

— Bougie. — L'escadron du 3e de chasseurs qui est à Bougie se trouve aux combats des 5 et 8 décembre.

1835. — Bone. — Les escadrons restés à Bone font partie d'une expédition contre les Beni-Foughas, les 31 avril et 1er mai.

Les 3 et 4 octobre suivant, trois escadrons de ce corps concourent à une expédition contre les Beni-Salah.

1836. — Première expédition de Constantine. — 259 hommes du 3e régiment de chasseurs d'Afrique font partie de l'expédition de Constantine (1re brigade, avant-garde) au mois de novembre 1836. — Le 24, premier jour de la retraite, les chasseurs d'Afrique (arrière-garde) contribuent à repousser brillamment toutes les attaques de l'ennemi, lui tuant beaucoup de monde et le contenant constamment. Le 27, trois escadrons du 3e chasseurs d'Afrique exécutent une charge brillante contre les Arabes qui se précipitent sur notre arrière-garde, au moment où l'armée quitte le bivouac de Sidi-Tamtam.

1837. — Les six escadrons du 3e régiment de chasseurs d'Afrique (1re brigade, duc de Nemours) prennent part à la seconde expédition de Constantine, au mois d'octobre 1837.

1838. — Constantine. — Le régiment fait partie de l'expédition et de la reconnaissance sur Stora, sous les ordres du général Négrier, du 8 au 12 avril.

Le 3e régiment de chasseurs soutient sa belle réputation aux combats des 16 et 17 décembre, pendant l'expédition de Sétif.

1839.—Constantine.—Trois escadrons du 3e régiment de chasseurs d'Afrique prennent part à une autre expédition de Sétif et se trouvent au combat du 26 mai, à Sidi-Embarek, contre Ben-Salem lieutenant d'Abd-el-Kader.

Le régiment fait partie de l'expédition des Portes de Fer, aux mois d'octobre et de novembre.

Sétif. — Un détachement du 3e chasseurs fait partie d'une expédition contre les Ouled-Nibotz, au mois de décembre.

1840. — Constantine. — Deux escadrons du 3e régiment de chasseurs d'Afrique prennent part à l'expédition du 2 février contre les Beni-Saak et Beni-Duelkan ; ces tribus sont vigoureusement attaquées par la cavalerie, qui, ne pouvant pénétrer dans les douars avec les chevaux, met pied à terre et détruit tout ce qui se présente devant elle.

Constantine. — Deux escadrons du régiment font partie de l'expédition contre les Aractas, du 16 au 25 avril.

Sétif. — Le 18 mars, un escadron du régiment prend part à l'expédition contre les tribus des Eulma, et le 21 avril à celle contre les Ouamers ; il se trouve au combat qui est livré à 4 lieues de Sétif.

Sétif. — Le 17 août, un escadron du 3e de chasseurs a un engagement avec la cavalerie de Ben-Saïd, qui s'était avancée dans la plaine jusqu'à quelques lieues de Sétif.

Combat de Merjazergha, près Sétif, le 1er septembre. — La colonne ayant rencontré l'ennemi, l'aborde sur le champ avec la plus grande vigueur. Quatre escadrons des 3e et 4e régiments de chasseurs d'Afrique chargent sur un bataillon régulier qui s'était formé en carré, l'enfoncent et lui enlèvent un drapeau.

Combat du 13 septembre, au pied du col d'Ouled-Braham. — Les escadrons des 3e et 4e de chasseurs d'Afrique font plusieurs charges brillantes.

Province de Constantine. — Subdivision de Bone. — Un détachement du régiment fait partie d'une expédition contre les Beni-Salah, du 27 décembre 1840 au 2 janvier 1841, pour venger l'assassinat commis sur la personne du capitaine Saget.

1841. — Province de Constantine. — Un détachement du régiment prend part à l'expédition contre la tribu des Beni-Ouelban, le 24 janvier.

Un autre détachement (garnison de Philippeville) concourt, les 1er et 2 avril, à une opération qui a pour but de châtier le cheik Ben-el-Lakal, de la tribu des Zerdezas.

Un escadron du 3e régiment de chasseurs et quelques spahis sont commandés pour aller punir la tribu des Ammers. Le 20 mai, au point du jour, le détachement surprend les Ammers, leur fait 18 prisonniers, leur enlève de nombreux troupeaux.

120 chevaux du 3e chasseurs et des spahis font partie d'une expédition contre la tribu des Ouled-Salem, les 12 et 13 août.

Province de Constantine. — 120 hommes du 3e chasseurs d'Afrique font partie d'une expédition exécutée par la garnison de Philippeville, le 12 septembre, pour châtier des Kabaïles. Le 13, la colonne a de brillants engagements qui se prolongent pendant

14 heures, et elle taille en pièces ceux des ennemis qui ne peuvent lui échapper.

Camp d'El-Arrouch. — 250 hommes du 22e de ligne et un escadron de chasseurs du 3e régiment exécutent, le 28 septembre, une razzia contre la tribu des Aïssa.

1842. — Division de Constantine. — Le régiment prend part à l'expédition de Tebessa, aux mois de mai et juin.

Camp d'El-Arrouch. — 70 chasseurs du 3e régiment contribuent à la belle défense de ce camp, attaqué dans la journée du 20 mai, par 4,000 Kabaïles.

1843. — Le régiment fait partie de l'expédition contre les Zerdezas et dans l'Edough du 12 février au 14 mars.

Il prend part à l'expédition et à la prise de Collo, du 6 avril au 14 mai. Il se trouve, au combat du 18 avril à Bar-l'Outa, et à celui du 2 mai contre les Beni-Toufous.

300 chasseurs du régiment font, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, des expéditions contre les Hanenchas et El-Hasnaoui, depuis le 20 mai jusqu'au 1er août. (Octobre 1843.)

4me RÉGIMENT.

Le 4e régiment de chasseurs d'Afrique a été créé par ordonnance du roi du 31 août 1839, et organisé immédiatement pour être employé dans la province de Constantine.

1840. — Province de Constantine. — Deux escadrons de ce régiment font partie de l'expédition contre les Aractas, du 16 au 26 avril, et se montrent vaillamment au combat du 21 avril sur l'Oued-Meskiana.

— Subdivision de Bone.— Une partie du régiment concourt à l'expédition contre les Sanendjahs, les 12 et 13 août.

Au combat de Merjazergha, près Sétif, le 1er septembre, la colonne ayant rencontré l'ennemi, l'aborde sur-le-champ avec la plus grande vigueur. Quatre escadrons des 4e et 3e régiments de chasseurs d'Afrique chargent sur un bataillon régulier formé en carré, l'enfoncent et lui enlèvent un drapeau qui est pris par le maréchal-des-logis Tellier, du 4e régiment. M. le chef d'escadron de Lesparda, de ce corps, est tué en chargeant à la tête de la troupe qu'il commande. Le 1er escadron du 4e régiment est entré le premier dans le carré.

1841. — Subdivision de Bone. — Un détachement du régiment fait partie d'une expédition contre les Beni-Salah, du 27 décembre 1840 au 2 janvier 1841, pour venger l'assassinat commis sur la personne du capitaine Saget.

Le 4e régiment de chasseurs, qui est arrivé, dès le mois de mars 1841, dans la province d'Alger, pour renforcer la cavalerie de cette province, prend part à la campagne du printemps et aux ravitaillements de Medea et de Miliana, du 1er au 8 avril, et du 27 de ce mois au 9 mai.

Le 4e de chasseurs, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, concourt à l'expédition de Boghar et de Thaza, du 18 mai au 2 juin.

Le régiment prend également part à diverses opérations exécutées par le même officier-général dans la province d'Alger, du 6 juin au 3 juillet.

— Province de Tittery. — Le régiment prend part à la campagne d'automne et aux ravitaillements de Medea et de Miliana, aux mois de septembre et octobre.

1842. — On a déjà fait connaître, au 26e de ligne, les détails de la glorieuse défense de 22 braves de ce corps, attaqués à Mered, le 11 avril 1842, par 300 cavaliers arabes.

Pendant que cinq de ces militaires qui restent encore debout défendent leurs camarades blessés ou morts, M. le lieutenant-colonel Morris, du 4e de chasseurs d'Afrique, arrive de Bouffarick avec un faible renfort et se précipite sur la horde de Ben-Salem ; elle fuit, et laisse sur la place une partie de ses morts. M. de Corcy, lieutenant au 4e de chasseurs, et MM. de Breteuil, sous-lieutenant, et Hippolyte, maréchal-des-logis au 1er de même arme, se sont précipités dans la mêlée un à un, à mesure qu'ils arrivaient. C'est en grande partie à leur élan généreux que l'on doit d'avoir sauvé les restes des 22 braves qui, pendant une demi-heure, ont soutenu seuls la lutte.

Du 27 avril au 5 mai, le régiment concourt au ravitaillement de Miliana. Le 4 mai, la cavalerie s'empare, dans un coup de main, d'un troupeau de 200 bœufs, 600 moutons et 40 bêtes de somme.

— Province d'Alger. — Le régiment fait partie de l'expédition sur le Chelif, en juin et juillet, sous les ordres du général Changarnier.

Un escadron du 4e de chasseurs concourt à une expédition dans la province de Tittery, sous les ordres du général de Bar, au mois de juillet.

Le régiment prend part à l'expédition dans l'Ouarensenis, au mois de septembre, sous les ordres du général Changarnier.

— Garnison de Miliana. — Des détachements du régiment font partie d'une expédition, au mois d'octobre, contre les montagnards du nord. Le 24, la colonne se met de nouveau en marche contre Ben-Allal ; le 28, au point du jour, elle atteint plusieurs tribus qui prêtaient appui à ce lieutenant de l'émir, et, après un combat assez vif, leur enlève 100 prisonniers, 4 ou 5,000 moutons, 500 bœufs, des chevaux, des mulets, et beaucoup de butin. 80 chasseurs du 4e régiment ont soutenu seuls les efforts de l'ennemi.

Le régiment prend part à l'expédition dans l'Ouarensenis, en novembre et décembre, sous les ordres du gouverneur général.

1843. — Un détachement du 4e chasseurs concourt aux opérations, sous les ordres du général de Bar, exécutées aux environs de Cherchell, en février et mars, et à celles conduites par le lieutenant-colonel de Ladmirault, du 11 au 22 avril, également aux environs de Cherchell. Le 19 avril, un peloton du 4e atteint les Arabes, en sabre dix-huit et met le reste en déroute.

Plusieurs escadrons font partie de l'expédition dans l'Ouarensenis, sous les ordres du gouverneur général, en mai, juin, jusqu'au 12 juillet. Le 12 mai, le colonel Pelissier, chargé de poursuivre la tribu des Sbihh, part avec la cavalerie, le goum et les zouaves, atteint les émigrants sur le soir, et après un petit combat, fait une des razzias les plus considérables de cette guerre.

Le 4e régiment de chasseurs fournit un détachement qui concourt au combat de Taguin et à la prise de la smala d'Abd-el-Kader, le 16 mai, par S. A. R. monseigneur le duc d'Aumale.

55 chasseurs du 4e régiment prennent part à l'expédition de l'Ouarensenis, en mai et juin, sous les ordres du général Changarnier.

Camp de Teniet-el-Haad. — Un escadron du 4e chasseurs contribue à exécuter une razzia, le 29 juin, dans le pays des Beni-Meda.

Les escadrons qui ont concouru aux opérations dirigées par M. le gouverneur général jusqu'au 12 juillet, font ensuite partie de la colonne qui, sous les ordres du colonel Pelissier, opère dans l'ouest de l'Ouarensenis, du 13 juillet au 11 août. Le 26 juillet, le colonel Pelissier aperçoit la tribu des Ouled-Raba qui émigrait. Il la poursuit et

l'atteint. L'ennemi laisse entre nos mains 150 prisonniers, 210 bœufs et 3,000 moutons. Octobre 1843.)

MORT DE SIDI-EMBARAK.

1843 (Novembre). — Ce brillant fait d'armes fait le plus grand honneur au général Tempoure,et au colonel Tartas, du 4e chasseurs, qui est entré le premier à la tête de la cavalerie dans le carré arabe. Laissons parler le maréchal de camp Tempoure :

Je formai une colonne de marche, composée de huit cents hommes d'infanterie choisis parmi les plus valides et de trois cents chasseurs des 2e et 4e régiments, des spahis d'Oran et de trente cavaliers indigènes ; après plusieurs jours d'une marche excessivement pénible et incertaine, pendant laquelle il fallait à chaque instant s'arrêter pour retrouver la trace perdue, nous arrivâmes à l'entrée de la vallée de Malah. Tout à coup nous aperçûmes une forte fumée sortant d'un bois ; je ne doutai pas que l'ennemi ne fût là.

Je formai ma cavalerie sur trois colonnes, forte chacune de deux escadrons, et derrière celle du centre je plaçai deux escadrons en réserve. Je donnai au colonel Tartas, du 4e chasseurs, le commandement de cette cavalerie; derrière la réserve je plaçai trois cent cinquante hommes d'élite et un obusier de montagne, sous les ordres du colonel Roguet, du 41e. Je laissai deux cent cinquante hommes d'infanterie et deux obusiers à la garde de mon convoi, qui dut me suivre avec la plus grande vitesse possible, précédé à courte distance par le commandant Bosc, du 13e léger, à la tête de deux cents hommes d'élite.

Ces dispositions prises, je me remis en marche, en profitant de tous les mouvements de terrain pour masquer mon approche. Nous continuâmes ainsi jusqu'à un quart de lieue d'une petite colline masquant le lieu d'où sortait la fumée, sans avoir aperçu un seul être vivant; mais bientôt nous vîmes un cavalier sortir d'un taillis, tirer un coup de fusil, et s'enfuir à toute bride. Je fis alors prendre le grand trot, et, arrivés sur la colline, nous aperçumes l'ennemi à portée de fusil.

Avant d'aller plus loin, je dois vous faire connaître ce qui s'était passé dans le camp arabe. En commençant sa marche vers l'ouest, et pendant la route, Sidi-Embarak n'avait point connaissance de ma sortie de Mascara ; il était si loin de croire qu'on fût à sa poursuite qu'il ne se gardait même pas de ce côté. Il n'avait de poste qu'à l'ouest, craignant quelque entreprise de M. le général Bedeau. La sécurité la plus complète régnait encore dans le camp, lorsque l'Arabe dont j'ai parlé plus haut arriva à toute bride, jetant le cri d'alarme.

Sidi-Embarak fit aussitôt prendre les armes ; il forma ses deux bataillons en colonne serrée, les drapeaux en tête, et les mit en marche au son du tambour. Ils étaient déjà arrivés au milieu d'une petite plaine qui les séparait d'une colline boisée et rocheuse qu'ils voulaient gagner ; mais, voyant qu'ils n'en avaient pas le temps, ils s'arrêtèrent et firent ferme. Il n'y avait pas un instant à perdre; la cavalerie mit le sabre à la main ; je lui avais prescrit de ne pas tirer un seul coup de fusil, et j'ordonnai la charge. Elle se fit dans un ordre admirable ; le colonel Tartas, dont l'élan, le sang-froid et le brillant courage ne sauraient être trop exaltés, dépassait seul son 1er escadron, et entra le premier dans les bataillons ennemis à travers une vive fusillade, pendant que les deux colonnes tournantes les enveloppaient et leur enlevaient tout espoir de salut.

En peu d'instants, tout fut culbuté; mais c'était surtout vers la tête de la colonne que se précipitaient mes braves chasseurs et spahis ; le lieutenant-colonel Sentuary était sur ce point et les entraînait par son exemple : c'était là qu'étaient les drapeaux. Tous ceux qui étaient autour furent sabrés, et ces glorieux trophées tombèrent entre nos mains.

Jusque là le succès était grand, mais ce n'était pas tout : il y manquait Sidi-Embarak, le conseiller d'Abd-el-Kader, son véritable homme de guerre. Était-il parvenu à s'échapper ? Je commençais à le craindre, quand le capitaine des spahis Cassaignoles vint m'apprendre qu'il avait été tué sous ses yeux.

Après avoir été témoin de la mort de ses porte-drapeaux, de l'horrible massacre qui venait d'avoir lieu, le kalifat, accompagné de quelques cavaliers, avait cherché à fuir; mais, suivi de près par le capitaine Cassaignoles, qui l'avait distingué dans la mêlée à la richesse de ses vêtements, il avait été atteint au moment où il cherchait à gagner l'escarpement rocheux qui ferme la vallée à l'est.

Là, perdant tout espoir de salut, il s'était déterminé à vendre chèrement sa vie : d'un coup de fusil, il avait tué le brigadier du 2e chasseurs Labossaye; d'un coup de pistolet il abattit le cheval du capitaine Cassaignoles, qui avait le sabre levé sur lui ; puis, d'un autre pistolet, il avait blessé légèrement le maréchal des logis des spahis Siquot, qui venait de lui assener un coup de sabre sur la tête. Dégarni de son feu, il avait mis l'yatagan à la main ; ce fut alors que le brigadier Gérard termina cette lutte désespérée en le tuant d'un coup de fusil.

Les résultats de ce brillant combat sont : quatre cent quatre fantassins et cavaliers réguliers, dont deux commandants de bataillon et dix-huit sciafs (capitaines) restés sur le carreau ; deux cent quatre-vingts prisonniers, dont treize sciafs ; trois drapeaux, celui du bataillon de Sidi-Embarak, celui du bataillon d'El-Berkani, et enfin celui de l'émir Abd-el-Kader ; six cents fusils, des sabres, des pistolets en grand nombre, cinquante chevaux harnachés et un grand nombre de bêtes de somme.

SPAHIS.

(CORPS DE CAVALERIE INDIGÈNE.

Indépendamment de la cavalerie formée en 1831 et 1832, trois corps de spahis ont été organisés, le 1er en septembre 1834, pour la province d'Alger ; le 2e en juin 1835, pour la subdivision de Bone ; le 3e en août 1836, pour la province d'Oran.

Ces corps, composés d'indigènes et d'un certain nombre de Français, se recrutaient parmi les cavaliers arabes les mieux montés et sur lesquels on avait les meilleurs renseignements.

Les spahis ont justifié les espérances que l'on avait conçues de leur institution, ainsi qu'on l'a vu par les notices de chaque régiment d'infanterie ou de cavalerie ; aussi cette institution a-t-elle reçu depuis 1841 un grand développement, ainsi que l'indique l'ordonnance du 7 décembre 1841 qui porte le corps de cavalerie indigène à vingt escadrons et leur conserve le nom de spahis.

Ces spahis, répartis dans les différentes provinces de l'Algérie, sont placés sous le commandement supérieur du colonel Youssouf.

GENDARMES MAURES.

Indépendamment de l'aga des Arabes et des gardes chargés de la police intérieure à Alger, et placés sous les ordres du commandant en chef du corps d'occupation, il existait, en 1831, une garde extérieure composée de scheiks et de chaouchs, qui, sous le nom français de gardes champêtres, étaient de véritables gendarmes maures.

Depuis leur création, les *gendarmes maures*, chargés de la police rurale à Alger, ont été commandés par deux scheiks ayant le rang et la solde de maréchal-des-logis.

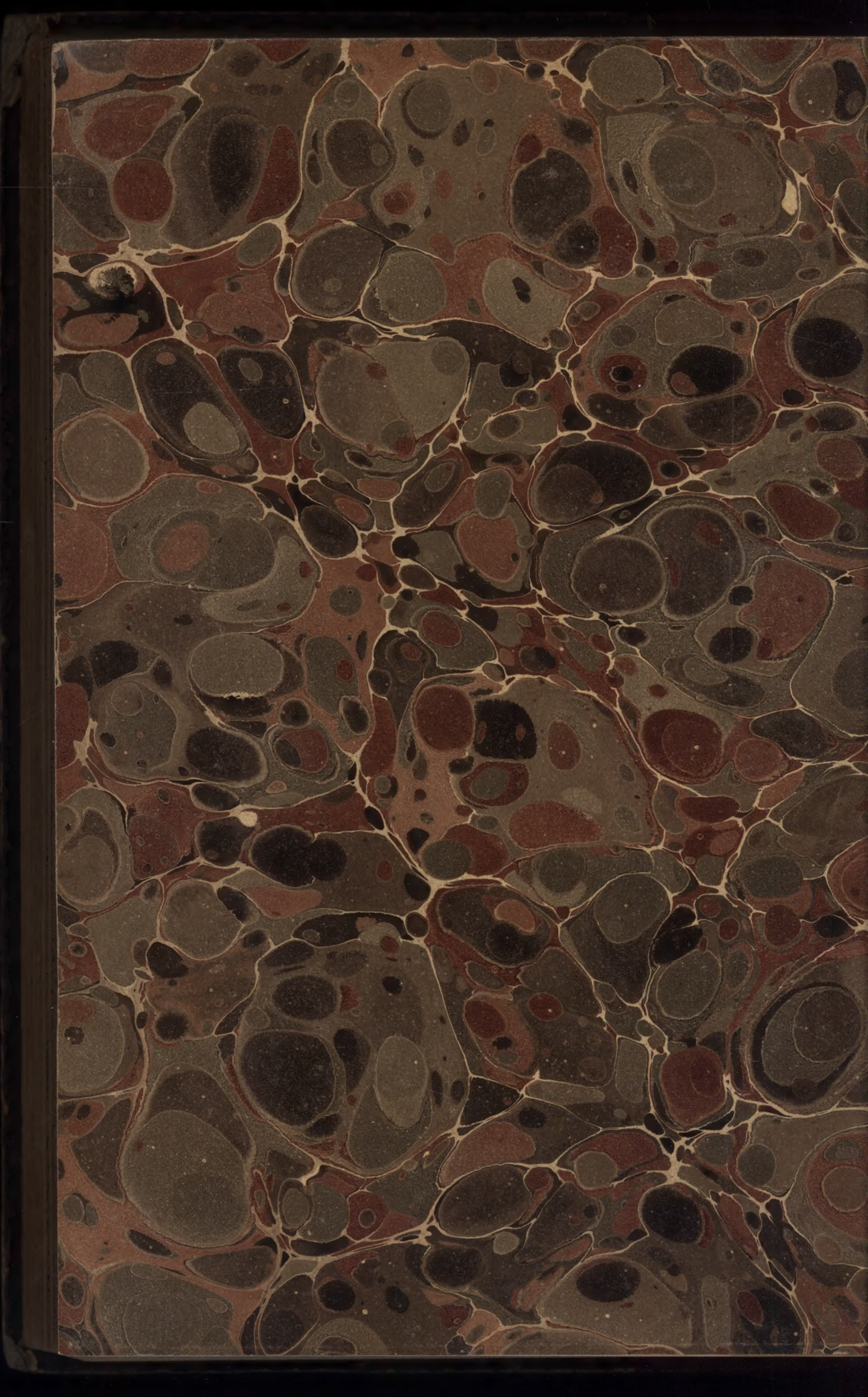
Les gendarmes maures faisaient autour d'Alger et de Bone un service de surveillance et de police qui contribuait efficacement à amener dans toute l'étendue de notre occupation la sécurité des communications et celle des propriétés. Plusieurs d'entre eux étaient spécialement préposés, dans certaines circonstances, à la garde des blockhaus. Leurs connaissances des localités et des habitudes des indigènes rendaient très-utiles les renseignements qu'ils pouvaient fournir sur l'état du pays.

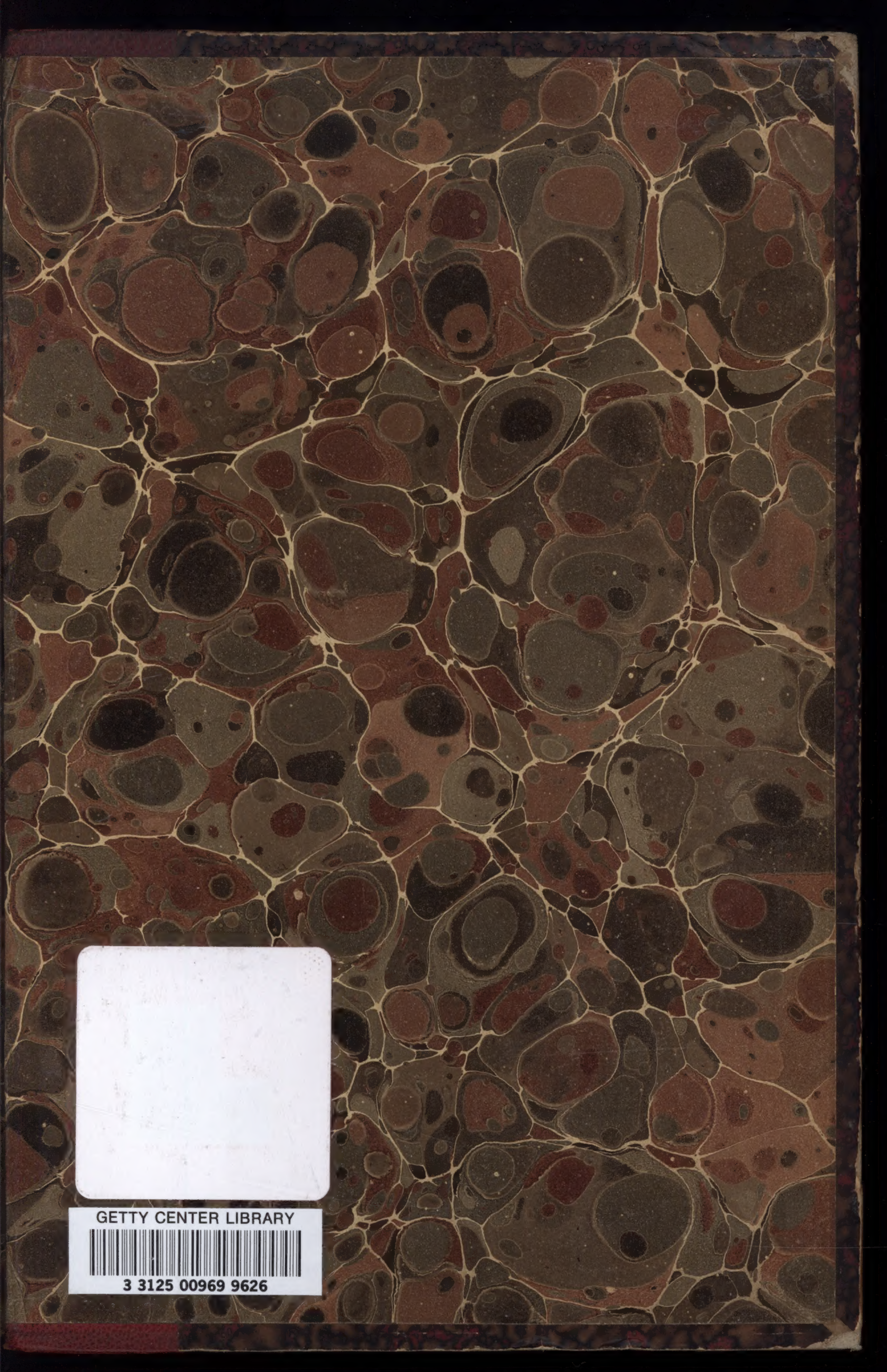
Les gendarmes maures ont été dissous depuis l'ordonnance du 21 décembre 1841, qui organise des corps de troupes indigènes en Algérie.



TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00969 9626

